Digitized by the Internet Archive
in 2024 with funding from
Getty Research Institute

https://archive.org/details/revuedesdeuxmon1925unse_2

REVUE

DES

DEUX MONDES

XCV^e ANNÉE. — SEPTIÈME PÉRIODE

4

REVUE

DES

DEUX MONDES

XCVe ANNÉE. — SEPTIÈME PÉRIODE

SCOLASTICAT — SOC. DE MARIE

TOME VINGT-HUITIÈME

PARIS

BUREAU DE LA REVUE DES DEUX MONDES

RUE DE L'UNIVERSITÉ, 15

1925

THE GETTY CENTER

LES ÉMIGRANTS

DEUXIÈME PARTIE (1)

I

Erik Foss est en tête des six voitures en route par la prairie. *Gep up!* crie-t-il aux bœufs. *Get up!* crie aussi Kal Skaret à ses bêtes : il sait que cela veut dire qu'il faut trimer un peu. *You damned rascal!* hurle Erik Foss au bœuf de droite, et il lance un claquement de fouet au-dessus de son dos. *You damned rascal!* dit aussi Kal, menaçant l'un des siens, et il sait qu'il lui reproche ainsi d'être un fichu lourdaud. Et c'est ainsi que peu à peu Kal devient très fort en anglais.

Ils voyagent par la vaste plaine de la vallée de Red River. Tout autour d'eux, sous l'ardent soleil, ils ne voient que le ciel et la terre plate. Kal est assis sur le siège, en bonnet de fourrure, une épaisse écharpe autour du cou, et il a près de lui la petite Siri en robe bleue et mouchoir de tête rouge. On dit qu'il y a ici des serpents à sonnette, en sorte qu'il vaut mieux avoir la petite près de soi. Cinq des voitures sont la goélette de prairie des émigrants : une petite maison sur quatre roues avec un toit de toile à voile. L'intérieur forme une petite chambre, avec un poêle, et Karen y est assise; elle coud et répare des vêtements, tout en écoutant Oluf et Paulina, qui sont sur le lit et apprennent leur histoire sainte, car il ne faut pas perdre son temps, jour après jour. L'attelage de Per Fœll vient ensuite; mais celui-ci reste dans la chambre et surveille un bébé

Copyright by P.-G. La Chesnais, 1925.
(1) Voyez la *Revue* du 15 juin.

aux cheveux noirs et aux yeux bruns qui est venu au monde, cet hiver, en Wisconsin, un fameux gaillard, hein ! Else et Anne marchent ensemble, tout près, un mouchoir serré autour de la tête à cause des moustiques, et le soleil leur a brûlé la peau du visage, qui est brunâtre et pleine de cloques.

Il leur paraît singulier qu'il y ait eu, dans le vieux pays, une si grande distance entre elles. Elles trouvent tant à se dire, et Else s'étonne qu'Anne ait pu avoir, comme jeune fille, une si mauvaise réputation, elle qui ne dit jamais un vilain mot : elle est d'humeur enjouée, mais ses propos sont fort sensés, et elle essaye de s'instruire en causant avec l'autre. Elles sont toutes deux grandes et sveltes, du même âge, et lancées dans une destinée qu'elles sont obligées de prendre telle qu'elle est. Elles parlent de leur vie, là-bas, quand elles étaient jeunes filles, racontent chacune son milieu, et trouvent constamment sujet de rire. Parfois l'instituteur Jo Berg vient leur tenir compagnie un moment, et il aime bien se rapprocher d'Else.

— Vous voilà paysanne maintenant, dit-il. Mais vous n'avez pas encore changé votre langue (1).

— Non, je la parle toujours.

— Le dialecte d'Ola n'est sans doute pas assez bon pour une fille de colonel.

— Il l'est certainement, mais la langue que je parle est assez bonne pour moi.

— Qu'est-ce qu'en dit Ola?

— Il dit que ça ne regarde que nous deux.

Ola Vatne, sur le siège de sa voiture, fredonne. Il a un œil poché, suite d'une rixe à la porte d'une auberge où l'on avait campé la nuit précédente; mais ce n'était pas sa faute, et Else comprend fort bien qu'il a été provoqué par deux maudits yankees. Tout de même, il faut avouer que ce n'est pas une position facile, d'être le mari d'une fille de famille : presque tout ce qu'il fait est lamentable, bien qu'elle ne le dise pas précisément, et puis, est-ce qu'il va passer toute sa vie à la

(1) Les émigrants parlent tous, sauf Else, le dialecte de la région de Trondhjem. De plus, lorsque l'auteur exprime les sentiments intimes des émigrants, sa langue se charge toujours plus ou moins d'expressions dialectales, en sorte qu'entre les parties de dialogue, qui sont en pur dialecte, et les parties de récit ou de description, qui sont en norvégien (*riksmaal*), il y a des parties écrites en une langue intermédiaire, tantôt plus rapprochée du dialecte, tantôt du riksmaal. On a renoncé à rendre ces nuances dans la traduction.

remercier d'avoir fait ce qu'elle a fait? Enfin..., il n'y a pas à revenir là-dessus.

Les bœufs marchent, marchent, et les roues tournent lentement. Anton Noreng et l'instituteur Berg ont bêtes de trait et voiture en commun; ils comptent habiter la même cabane et cultiver la terre ensemble pendant quelque temps. Pour le moment, ils sont dans leur chambre et jouent aux cartes : il faut bien s'occuper. Morten Kvidal vient ensuite; il reste des heures assis, les yeux fermés. Il a tiré un numéro à la loterie, il n'y a pas à revenir là-dessus. En queue, suit le camion avec des faux, des herses, des charrues, du blé à semer, des sacs de farine, des planches, des outils pour eux tous. Derrière chaque voiture, marche un couple de bœufs à la corde, et derrière le camion, le taureau, personnage important. On n'aura pas de voisins à moins de cent milles : il faut penser à tout.

Voilà un an bientôt qu'ils sont dans le pays. L'automne et l'hiver, ils ont travaillé dans le Wisconsin, à l'est, les hommes à une scierie, les femmes à faire la cuisine et laver pour leurs compagnons et pour quelques autres, car il faut bien avoir quelque argent, même pour ne commencer dans la prairie qu'avec des huttes de terre et des bœufs. Il y a une semaine, ils sont arrivés en chemin de fer à Northville, ici, dans le Dakota, et, après s'être équipés, ils ont commencé ce voyage vers leur nouveau foyer, bien loin à l'ouest. Où cela les mènera-t-il au juste? Quand arriveront-ils? Aucun d'eux ne le sait, ils comptent sur Erik. Pendant deux jours ils ont traversé des colonies norvégiennes, et c'était étrange de pouvoir causer en norvégien avec tous ceux qu'ils rencontraient. Ils ont vu des mutilés qui avaient pris part à la guerre civile, et ils ont entendu parler d'attaques menées par les Indiens, de meurtres et d'incendies, justement dans la région : histoires anciennes, sans doute, mais qui sait s'ils ne reviendront pas? Tous les gens qui en parlaient n'en étaient-ils pas encore épouvantés? Si les nouveaux venus s'arrêtaient près d'une église, ils pouvaient lire sur les tombes les noms, qui étaient tous norvégiens : c'était singulier, mais c'était ainsi. Maint Ola, et des Per, des Gunhild et des Maren avaient fait ce grand voyage depuis le vieux pays, pour venir reposer ici. Les nouveaux venus avaient le sentiment d'être chez eux; mais quoi! ils devaient s'en aller bien plus loin.

Erik Foss, son chapeau de paille enfoncé sur la tête, siffle

avec impatience : cette marche est terriblement lente, les bœufs ont besoin de mûrement réfléchir avant de faire un pas. Au commencement du printemps, il est parti en éclaireur et il a cherché des terres; il lui a fallu aller loin de toute habitation avant de trouver tout ce qu'il y avait de mieux; mais qu'importe? Il suffit que l'on s'y mette, et le chemin de fer sera bien obligé d'aller vous chercher un jour; de riches districts et des villes pousseront; c'est maintenant la manière habituelle : il s'agit seulement d'arriver à temps et d'avoir occupé un bon endroit.

Autour des voyageurs, les terres défrichées commencent à se raréfier, c'est la prairie inculte qui s'ouvre devant eux. On aperçoit encore, çà et là, une ferme isolée, dont les bâtiments peuvent avoir un étage, mais leur trace est insignifiante sur l'étendue noire de terre labourée qui les entoure; même les énormes meules de paille ont beau se dresser : elles ont l'air d'être aplaties sur le sol de la plaine immense. Aujourd'hui, les colons de ces fermes éparses labourent avec des chevaux agiles; mais sans doute ils ont débuté, eux aussi, quelques années plus tôt, par l'âge de pierre, avec des bœufs et des huttes de terre. Et c'est vers ce même âge de pierre que se dirige le cortège.

Le disque rouge du soleil descend lentement vers la plaine à l'ouest. Il est temps de faire halte. Au premier ruisseau, Erik crie ho! aux bœufs. Kal répète ho! aux siens. Les voitures se mettent en rang, les bœufs sont dételés, s'en vont boire, puis paître dans la prairie.

Les trois femmes ont d'abord à traire leurs vaches; Morten, l'instituteur et Erik doivent s'occuper des leurs; Kal installe les marmites pour la bouillie du soir; les enfants allument le feu avec de l'herbe sèche, qu'ils roulent comme de la corde.

C'est seulement au moment de s'asseoir pour le repas qu'ils restent un instant debout à regarder. Alors ils s'aperçoivent qu'ils ont pénétré si loin dans la prairie sauvage que tout vestige humain a disparu. Les deux ornières qu'ils ont suivies en dernier lieu provenaient des chasseurs de fourrures, à l'est de la baie d'Hudson, qui envoient tous les ans des caravanes à travers les déserts de l'ouest. Ces traces-là ont disparu, elles aussi. Nos gens sont tous debout, les yeux écarquillés. Jamais personne, sauf Erik, n'a rien vu de pareil. Jamais ils n'auraient pu s'imaginer la terre si grande, et le ciel aussi infiniment vaste. Si encore il y avait un arbre, un coteau, mais il n'y a

rien que cet océan de terre, qui bruit en sourds mugissements de houle, et s'éloigne en bleuissant, s'éloigne jusqu'à rejoindre le ciel même avec la dernière vague. Si tu te perds ici, personne ne te retrouvera. Est-ce une étendue de cent milles que tu découvres vers l'ouest, ou davantage? Retourne-toi, c'est pareil de tous les côtés. Plus tu regardes, plus cela s'éloigne. Tu peux marcher pendant des jours vers l'horizon : toujours il reculera.

Ils restent là, plantés, sans prononcer un mot. Le soleil, de son disque embrasé, touche la mer de la prairie et rougit leurs visages. Maintenant on dirait que leurs yeux inquiets cherchent les fjelds, les fjords, les forêts, les doux lacs et les coteaux verts de leur pays. Mais ils ont beau regarder fixement, rien de tout cela ne surgit de la plaine. L'image du pays, encore vivante en leur esprit, se confronte avec à cette plaine déserte, et accroît leur vertige.

C'est ici que la dérive les a portés. Il est trop tard pour s'en retourner. C'est sur cet inconcevable désert plat qu'ils vont dormir cette nuit; demain, ils s'y enfonceront plus loin, toujours plus loin. Ils y vivront le reste de leurs jours. Ils y mourront. Le vieux pays, on ne le reverra plus...

Ils finissent par s'asseoir autour des plats de bouillie, mais aucun d'eux n'a de goût à manger. Les femmes regagnent les voitures pour dormir. Les hommes restent un moment auprès du feu et fument. Ce soir-là, Ola oublie d'aller chercher la bouteille et d'offrir la goutte. Il réfléchit. Else a beaucoup marché toute seule, aujourd'hui, qu'est-ce qu'elle a ? Au moment où le soleil disparaît, ils entendent au loin un sourd chant plaintif.

— Qu'est-ce que c'est que ce musicien? demande l'instituteur.

— C'est le caïot, répond Erik, un loup de prairie un peu plus petit que celui de chez nous. Il se lamente toujours comme ça, quand le soleil se couche.

La nuit tombe vite : c'est bientôt l'immense ciel étoilé qui étend sa voûte au-dessus d'eux. Allons, il est temps de se coucher. Ils ont l'habitude de dormir chacun sous sa voiture, enveloppés dans la couverture de peau qu'ils ont apportée de chez eux, la tête enfoncée dans leur bonnet. Ils ferment bientôt les yeux, fatigués de la longue journée monotone, et s'endorment. Le ciel étoilé est immense et la prairie paisible.

Cependant, de l'une des voitures une forme sort avec précaution, à pas presque silencieux. C'est Else. Un châle sur les épaules, elle demeure un instant debout, le regard fixe dans l'obscurité, puis elle va vers ce qui reste du feu, s'assied, et de nouveau regarde. Elle ne peut rien voir que les faibles lueurs dans la cendre, et les myriades d'étoiles, là-haut. Mais elle est délicieusement seule et elle songe.

La destinée... qu'est-ce que c'est que la destinée? Else assise ici, à dix mille kilomètres des siens, mariée avec le valet de ferme Ola, n'est-ce pas une destinée? Cette plaine qui n'en finit pas lui donne le vertige, l'oblige à fermer les yeux et à trouver un appui, un soutien. Et que voit-elle? Le domaine du colonel, les coteaux boisés, le lac, il est si bon d'évoquer tout cela, elle voit aussi son père, elle voit toute sa jeunesse. Le valet de ferme Ola ? Comment cela s'est-il fait ? Qu'est-ce que la destinée ?

Voici donc qu'Else a quitté père et maison, et qu'elle est mariée avec Ola, comment ça va-t-il marcher ? Ça a coûté cher. Le père a envoyé une seule lettre, épouvantée, douloureuse à grincer des dents. Il a donné sa démission d'officier ; tout le monde a parlé du scandale ; il a quitté Dyrendal, la ferme ; la maison d'Else est vendue à un paysan. La jeune femme, les yeux vagues, soupire. Ola... que sera-ce, à la longue, d'être mariée avec Ola? Elle s'absorbe dans ses réflexions. Le feu est éteint, mais le ciel étoilé est d'une étendue fantastique, oh ! quelle nuit! Ola? Comment ça marchera-t-il?...

Nouvelle journée. Le cortège se remet en mouvement, la rosée de la nuit répand une vapeur sur la prairie, des ombres de bœufs, d'hommes et de voitures s'avancent latéralement. Les voitures roulent maintenant à travers une mer d'herbes; c'est peut-être la première fois que des pieds d'humains foulent ici le sol. Erik compte les jalons des sections et regarde sur une carte. Dans deux jours, les voyageurs seront arrivés.

Il fait une chaleur d'été, mais les masses de neige, au printemps, ont fondu si brusquement, qu'il est resté de grands lacs : le cortège doit alors faire un détour, les bœufs enfoncent souvent dans la boue jusqu'au ventre, les roues menacent de s'enliser. *You damned rascal !* rugit Kal en agitant son fouet. Ola chante.

Depuis combien de temps sont-ils en route ? Et quand arriveront-ils ? Bah ! Ils se fient à Erik. Per Fœll grimpe auprès de lui, et il est étrangement pâle. On dirait que ce grand gaillard à barbe de prophète est sur le point de s'évanouir. Qu'est-ce qu'il a, se demande Erik.

— Dis-moi, au nom de Dieu,... n'y-a-t-il pas le moindre coteau, là où nous allons ?

C'est un cri de détresse. Erik sourit :

— Tu t'y habitueras. Ne t'en fais pas.

Dernier jour ! Les bœufs avancent de leur air réfléchi L'herbe leur monte jusqu'aux flancs. Le gris-jaune de la plaine s'étend de plus en plus ; le vent de la prairie agite l'herbe, dont la mer se couvre de vagues. Puis vient un espace nu de terre gris-clair, trop basique pour que rien y puisse pousser, — puis une plaine de fleurs, roses de prairies, lis de couleurs variées, immense jardin dont l'air est embaumé. Au-dessus d'eux, l'alouette des prés grisolle sous le ciel bleu. Ah ! ah ! il y a donc des oiseaux ici, tout de même ?

On continue. On ne prend pas un long repos à midi, ce jour-là. Et enfin Erik, indiquant l'endroit avec son fouet, déclare : « C'est là ! »

Enfin. Le voyage est terminé.

Vers le soir, ils s'arrêtent. Les voitures sont groupées, les bœufs lâchés. Gars et femmes sont debout et regardent autour d'eux. Alors, c'est là ? Ils sont arrivés à leur nouveau foyer ? Il n'y a pas une maison, pas un arbre, pas un coteau. C'est l'océan de terre et le ciel, exactement comme auparavant. Ils croyaient qu'ils viendraient en quelque lieu bien défini... C'est là ?

On dirait qu'ils comprennent seulement alors combien Erik les a emmenés loin des hommes. Ils se regardent entre eux. Ils ouvrent de grands yeux devant cette immensité, ils ne parviennent pas à se ressaisir... C'est là ?

De nouveau, feu de camp avec l'herbe de la prairie, traite des vaches, repas du soir autour des mêmes plats de bouillie de gruau. On parle peu, mais on n'en finit pas de regarder. Ils semblent vouloir se tenir serrés, à cause de la distance qui les sépare d'autres gens. Leur plus proche voisin, c'est la plaine infinie. Voilà où ils ont échoué.

Un croissant de lune jaune se montre au-dessus de cet océan

de terre. Ce doit être, du moins, la même lune que dans le vieux pays.

Et Karen Skaret dit qu'il lui semble qu'il faut chanter un psaume. Ils n'ont pas été à l'église depuis longtemps, et ils seront peut-être plus longtemps encore sans y aller. Plusieurs ont fait partie du chœur. Ola Vatne sait chanter. L'instituteur Berg fredonne un moment, ce qui prélude à *Notre Dieu est un sûr refuge...* C'est un chant que tous connaissent. Et ils s'y mêlent de plus en plus nombreux, sans élever la voix, mais de toute leur âme. Les femmes aussi. Kal recommande aux enfants de rester tranquilles. C'est un chœur à voix basse, auquel tous prennent part.

Dans le ciel, là-bas, la lune a monté. Jaune, elle regarde d'un air étonné ce pays désert.

II

Le lendemain matin, les six hommes furent debout au lever du soleil; ils avaient à s'entendre au sujet du partage des terres, et à se mettre au labour chacun chez soi, s'ils voulaient qu'une petite récolte fût possible dès cette année.

Ils circulent à travers la prairie, qui s'étend rouge sous le soleil rasant. Ils marchent dans l'herbe couverte de rosée, qui reste couchée où ils ont passé; au ciel, de grands nuages gris-clair projettent sur le sol des ombres errantes. Bonne terre, terre de prés, terre fertile, partout, jusqu'au point où elle bleuit et se confond avec le ciel. Mais pas un homme, pas un arbre, pas une maison, pas une route. On s'arrête devant le squelette blanc d'un gros animal. Qu'est-ce que c'est que ça? Un buffle, répond Erik, et il raconte que ces bêtes-là, les plus belles de la prairie, paissaient ici, autrefois, par énormes troupeaux. Alors, les Européens sont venus avec leurs fusils : ce fut un sport de tirer, tuer, massacrer sans rime ni raison. Exterminé, le buffle. En voilà un squelette.

Erik se met ensuite à donner des explications à ses camarades au sujet de la terre. Lorsqu'il est venu parcourir la région au commencement du printemps, il a pris des échantillons en beaucoup d'endroits : c'était ici le mieux. La difficulté dans la prairie est d'avoir de l'eau : ici, on n'a qu'à creuser des puits, il y a de l'eau. En beaucoup d'endroits, les maisons sont

emportées à la fonte des neiges, les lacs qui se forment ont plusieurs brasses de profondeur : ici, il y a une légère pente vers le sud, suffisante pour que l'eau s'écoule tout de suite ; les maisons, sur cette hauteur, seront en sécurité. Il a donc pris, au *Land-office* de Northville, un claim d'un quart de section pour chacun : c'est tout ce qu'on peut avoir gratuitement, ça fait 160 acres (1), ou 600 mesures norvégiennes. Mais il viendra un jour où ce sera trop peu, — c'est bien ton avis, hein ! Anton Noreng, toi, l'habile homme ? — Aussi, s'est-il arrangé de façon à laisser un quart de section vacant entre les claims : cela pourra être acheté par droit de préemption un dollar par acre, prix dérisoire.

— Voilà, vous aurez chacun douze cents mesures norvégiennes de bonne terre fertile pour vous amuser, et si, un jour, ça ne vous suffit pas, — qu'en dis-tu, Anton ? — la prairie est vaste, tu pourras acheter une section, deux, trois, cinq sections ; il y a des Norvégiens en Amérique qui ont dix à vingt sections, cinquante mille mesures norvégiennes au total. Le royaume de Ragna Adilsdatter n'était pas plus grand.

Les camarades se regardent. Kal se rappelle le temps où il montait de la terre sur son dos dans les rochers de Skaret, afin d'en avoir une profondeur suffisante pour qu'il valût la peine de semer. Le voilà en présence d'un monde entier de terre magnifique, sans souches ni pierres, où pousse une herbe haute d'une brasse, où pourrait se nourrir des milliers de vaches. Tu n'as qu'à prendre, Kal, six cents mesures aujourd'hui, douze cents demain, hé, hé ! Ça s'appelle un domaine dans le vieux pays. N'était-ce pas un rêve ?

Il fallut ensuite s'accorder sur le tien et le mien : choisissez vos places ! Les yeux d'Erik vont de l'un à l'autre. Les lots sont d'ailleurs aussi bons les uns que les autres, vous n'avez qu'à parler. Ils examinaient à l'est et à l'ouest, allaient d'un claim à l'autre. Y avait-il quelque différence ? Au cours de la journée, ils se mirent d'accord. Kal prit sa part le plus loin à l'ouest. « Je vais si rarement en ville ! » dit-il avec une grimace. « Oh ! le renard, pensa Morten, tu as bien ton idée en choisissant ainsi. » Erik prit son lot à côté de Kal ; puis venaient Anton Noreng, Jo Berg, Morten Kvidal, Per Fœll, enfin Ola Vatne. « Oui, tu

(1) Environ 65 hectares.

as besoin d'être le plus près de la ville, toi ! » dit l'instituteur ironiquement, en tortillant sa moustache avec ses doigts sales. Et ils ne pouvaient plus voir le camp, ils distinguaient seulement la colonne de fumée. Oui, vraiment, ils étaient dans un pays nouveau, où les propriétés étaient grandes.

Vers l'heure du dîner, ils se rapprochèrent du camp : on sentait de loin une odeur de viande grillée. Les femmes étaient très occupées, l'une battait du beurre, l'autre cuisait de la galette, Anne lavait des vêtements, car il y avait là un petit ruisseau, c'était curieux de voir tout ce travail domestique à ciel ouvert.

Dès ce jour même, Kal Skaret, sans plus attendre, va s'installer sur sa propre terre.

Sa goélette de prairie, au cours du voyage, a recueilli bien des objets qui le font un peu plus riche que les autres : une vieille herse ou un soc, une table ou une chaise, en tel état qu'il les avait eus pour rien, une brouette, un râteau dont personne ne voulait plus, et même une vieille pierre à aiguiser, qui peut être bien utile en un endroit où l'on ne trouve rien. Kal amarrait tout cela extérieurement, bien serré, en sorte que la voiture, toute hérissée, semblait une grosse bête étrange. Pour achever, il avait renversé sur le toit une vieille charrette dont les quatre roues étaient sciées dans un énorme tronc, simple planche sur deux paires de roues, avec deux ais sur les côtés. C'était l'ancien moyen de transport de l'émigrant, qui lui servait à rentrer la récolte, à se rendre en ville et à sa noce, et à faire un jour, dans un cercueil, son dernier voyage. Kal ne pouvait manquer de s'emparer d'une telle charrette, quand il l'avait vue abandonnée au vent et à la pluie.

Il a chargé dessus le sac de farine, la charrue, la herse et les instruments, les planches et les caisses pleines d'objets divers qu'Erik lui a donnés comme sa part, et il a bien attaché le tout sur la goélette. « *Get up! Get up!* Bonne nuit, merci à la compagnie ! » Les enfants conduisent les vaches au licou, Karen est à l'intérieur avec le panier aux poules et la caisse du petit cochon.

La marche s'arrête ; les bêtes sont lâchées ; Karen descend ; ils sont tous là et regardent autour d'eux. Ils possèdent six cents mesures de terre. Au milieu de la propriété se dresse la voiture, la petite chambre sur quatre roues, leur première

demeure ici. L'herbe monte jusqu'aux flancs de la voiture. La première chose que doit faire Kal est de sortir une faux et de faucher, afin qu'on ait la place de se retourner...

Et Kal, ce soir, veut dormir auprès de Karen : ce n'est pas une petite affaire de posséder six cents mesures, et, le premier jour, c'est presque comme une noce. Kal songe. Des six cents mesures d'ici sa pensée se reporte aux cabanes grises de Skaret. Il finit par chercher à tâtons la grosse main flétrie de Karen.

— Eh bien ! femme, en voilà une histoire.

— Oui, Kal, la route a été longue.

Ils pensent à tout cela, jusqu'à ce que leurs respirations soient devenues tout à fait calmes. Ils sont ensemble, au moins. Et insensiblement ils glissent au sommeil, et oublient de séparer leurs mains.

Au dehors, le ciel est étoilé, la nuit est tiède et paisible.

III

Kal n'a pas de cloche, mais il se réveille, se frotte les yeux, se lève. Il ne fait plus sombre, le coq chante : Kal est un gars qui sait la valeur du temps. Il descend de la voiture sans bruit, Karen peut avoir besoin de dormir encore.

Dehors, le disque solaire, bordé de jaune rouge, repose sur l'océan de terre. Allons ! voilà donc un nouveau jour. Kal a été bien souvent debout de bonne heure, dans le vieux pays, quand il devait s'en aller au travail chez les autres ; mais ce n'est plus ça, la journée est à lui, la terre est à lui, il est propriétaire : c'est une vie nouvelle. Il est là, tête nue, des brins de paille dans les cheveux. Il faut d'abord faucher... Non, hein, mais quel pré ! Il lance sa faux et coupe de larges andains. Lorsque les enfants se réveillent, ils voient leur père à l'ouvrage, la sueur ruisselle sur sa figure, il a déjà couché l'herbe sur une étendue aussi grande que toute la terre de Skaret.

C'est le lendemain qui est pour Kal le grand jour. Il attelle les bœufs à la charrue. Le soleil, en ce moment, montre à peine un arc d'or, mais Kal est déjà là. Et maintenant il peut labourer.

La terre d'un brun noir retombe derrière lui ; cela ne va

pas vite avec ces maudits bœufs, mais on suit la ligne droite, on avance : hue... *get up!* Enfin, il se retourne pour voir le premier sillon. Quelle terre magnifique ! Un terreau foncé, gras. Il faut qu'il en prenne dans sa main ; son visage s'adoucit comme s'il sentait une odeur de crème caillée : hé, hé, oui, ça, c'est de la terre.

Et il fait tourner les bêtes pour commencer un nouveau sillon. L'humus à nu est exposé aux rayons d'or du matin et brille. Il est resté là mille ans, à attendre. Et aujourd'hui, Kal est venu.

Erik Foss s'était aussi installé sur sa terre, mais il était très occupé à voir les autres se mettre en train. Chez son voisin, Anton Noreng, il n'y avait pas même de voiture, car il était associé avec Jo Berg, mais lorsqu'Erik Foss arriva chez celui-ci, l'instituteur était enfermé, lisant un livre, Anton était sorti avec un fusil pour tirer n'importe quoi. Il dit :

— Sais-tu que Kal est déjà en plein labourage? C'est qu'il n'y a pas à plaisanter ici ; qui veut vivre, doit travailler dur.

Morten Kvidal était en train de labourer. Il avait de la peine dans son travail, lui qui était seul; les racines se défendaient. Mais le premier sillon lui causa tout de même une émotion.

— Tu travailles comme un homme, dit Erik Foss, qui passe, et il s'arrête ; il se sent comme un inspecteur, qui veille à ce que tout marche à souhait.

Maintenant, c'est le colosse Per Fœll aux prises avec la charrue. Mais Erik s'arrête à grande distance. Qu'est-ce qu'il a vu ? Per a de l'aide ? Et qui ? Une femme assise sur la flèche de la charrue : Anne ? Voyez-vous ça. Elle n'est donc pas la femme que les gens croyaient. Voilà ce que c'est, quand on est arrivé dans la prairie.

— Bonne chance au travail ! salue Erik.

Anne ne l'a pas vu venir, elle sursaute, pousse un petit cri, et rit, confuse...

Erik s'éloigne : ce qu'il a vu est satisfaisant. Pourvu qu'ils persévèrent ! Mais que faire avec ces deux drôles, l'instituteur et le freluquet ? Leur donner une rossée ? Ils n'ont qu'à se bien tenir.

S'il y en a un qui vraiment se démène aujourd'hui, c'est bien Ola Vatne. Lui aussi laboure ; il a ôté tout ce qu'il avait sur le

corps; nu jusqu'à la ceinture, il gouverne la charrue et les bœufs, jure, sue, et a l'air de vouloir envoyer tout promener. Lui qui est habitué à ce que ça marche, soit qu'il joue aux cartes, ou danse, ou cogne sur d'autres gars!

— Qu'est-ce que c'est que cette fichue terre où tu nous as menés, enjôleur! crie-t-il de loin.

Erik le regarde, gouailleur.

— Oui, va-t-en voir en ville, et loue-moi un homme!

— Hé, hé, Per Fœll a sa femme, lui, bien qu'elle ait un bébé.

— Elle... Anne?

— Oui, sa femme s'appelle Anne!

— C'est drôle! dit Ola, et il remet en marche l'attelage de ses bœufs. Else, peut-être, se trouverait trop grande dame pour l'aider; si Erik avait osé en souffler mot, il y aurait eu du vilain. Heureusement, Erik n'en a rien dit, il a continué son chemin dans la prairie.

Mais le soir, lorsqu'Ola raconta cette conversation à Else, elle bondit : « Oh! dire que je n'y ai pas pensé! » Le lendemain matin, levée dès l'aube, comme lui, elle l'accompagna. Le travail, alors, avança d'une autre allure.

— Vraiment, tu es une femme épatante, dit Ola.

La position d'Erik Foss n'était pas facile : il se sentait responsable pour tous les autres... Supposez que toute l'affaire aille mal! S'ils échouent, il est le coupable; si l'année est mauvaise, c'est lui qu'on accusera. Un jour, il alla prendre Anton Noreng, et lorsqu'ils furent assez loin de son camarade, Jo Berg, il s'arrêta brusquement et le regardant bien dans les yeux :

— Vous n'avez pas encore labouré, dit-il.

— Pas encore. On s'y mettra demain.

— Demain, oui. C'est une chanson qui commence à être vieille. Tu vas t'y mettre aujourd'hui, sur ta propre terre. C'est compris?

— Écoute : j'ai idée de rentrer au pays.

— Et moi, j'ai idée de te rosser. J'ai promis à ton père d'essayer de faire de toi un homme, et si tu ne m'obéis pas, tu auras une rossée.

— De quoi te mêles-tu?

— Si tu dis encore un mot, je te bats comme plâtre.

Le freluquet avait un mot sur les lèvres, le sobriquet de la mère d'Erik, Olina-l'Efflanquée, mais l'injure lui resta dans la gorge, car l'autre semblait prêt à le rouer de coups.

Enfin Erik dit :

— Rappelle-toi qu'ici tu ne peux pas recourir à ta pauvre mère... Ici, c'est moi qui commande. Toi et l'instituteur Jo, il ne faut pas que vous fassiez honte aux autres. Tu vas commencer aujourd'hui. Bœufs et charrue, tu les trouveras chez moi. Je te les prête.

Erik Foss s'en va. Le garçon le suit des yeux un moment. A-t-il peur des coups que lui donnerait le fils d'Olina-l'Efflanquée? Oui et non. S'ils avaient été dans le canton natal, tous les deux, il aurait réduit l'autre à l'impuissance, rien qu'en blaguant sa mère. Mais ici, railler ne servirait de rien. Erik Foss semble avoir poussé à même la prairie; tous sont pareils, que leur père soit sacristain ou colonel : la prairie est égale pour eux tous.

Au dîner, Anton annonça à Jo Berg :

— Aujourd'hui, je commence à labourer mon terrain.

Jo Berg se frappe la cuisse.

— Alors, mon petit, tu vas atteler des moustiques?

— Non, j'aurai la charrue et les bœufs chez Erik.

Et Anton se rengorgea, il prit un air d'autorité. Il ajouta :

— Je ne peux pas perdre ainsi mon temps.

Sur chaque lot de terre, sauf chez l'instituteur, il y eut bientôt des surfaces noires de terre labourée.

Mais l'instituteur Jo trouvait qu'Anton Noreng se conduisait comme un imbécile, de s'être laissé ainsi effrayer par le fils d'Olina-l'Efflanquée. Erik n'avait qu'à venir, et Jo saurait dire son mépris pour un individu qui, par ses belles paroles, avait attiré des gens honorables dans ce désert, où il n'y avait pas même un bout de bois sur quoi faire bouillir une bouillotte de café. Anton et l'instituteur devaient traire les vaches et préparer le repas alternativement, chacun son jour; et maintenant, Anton arrivait avec une faim de loup, et voulait avoir une table servie, oui, vraiment! Pourquoi, en somme, était-il ici, dans cette plaine inculte? Pendant des années, toutes les fois que ses affaires allaient mal, il s'était bercé de la même chanson : c'était la faute des autres, il était d'un pays de réaction, à vues étroites, où un homme libre ne parvenait

à rien, quelles que fussent ses capacités! Vous n'avez qu'à voir comment les autorités se sont comportées envers lui. Et maintenant, il est là. Erik Foss avait promis des merveilles : terres en abondance, magnifiques champs de froment, richesses à perte de vue. La terre, c'est vrai qu'on l'avait. Mais il fallait recommencer le travail d'esclave. Peiner, peiner, peiner toujours. Le pis était qu'ici, il ne pouvait pas accuser les autorités. Si loin qu'il pût voir dans la prairie, aucune autorité ne s'y trouvait. La société? Certes, elle a le devoir de procurer du pain à ses enfants. Mais il avait beau regarder au loin, il n'y avait pas de société, il n'y avait que le ciel, la terre et lui. Peine! Il faut nager, si tu ne veux pas te noyer. Est-elle assez absurde cette loi cruelle du monde!

Et voilà qu'un jour il n'a plus de tabac : c'est une nouvelle pièce que lui jouent ses adversaires; mais il lui faut du tabac. Il va trouver Erik Foss. Il ne veut pas d'une saleté comme le tabac en paquet, non, c'est du vrai tabac en corde qu'il lui faut, pour le réduire en miettes avec ses doigts et en bourrer sa pipe.

— Bien, dit Erik, quand tu auras labouré dix acres de terre, tu auras du tabac.

Jo Berg, restait là, ironique. Allait-il dire son fait à Erik Foss? Erik ajoute :

— Et cet hiver, quand tu n'auras rien à manger, tu pourras mourir de faim ou tirer le diable par la queue. Chez nous autres, tu n'auras rien.

C'était le couteau sur la gorge.

Jo Berg ne dit tout de même pas ce qu'il pensait d'Erik. Il alla chez les voisins, et obtint un peu de tabac chez chacun, mais ils dirent tous qu'ils n'en avaient que pour leur consommation personnelle... C'était une indication. Jo pensait à s'en aller. En ville? Oui, mais la société y était ainsi faite qu'il devrait de nouveau peiner comme un esclave. Chez lui, dans le vieux pays? Ah! grand Dieu!

Et le résultat fut que, les champs des autres déjà commençaient à germer, lorsque Jo Berg se mit à labourer.

Les camarades étaient assez avancés dans leur travail pour se construire des huttes de terre. Ils allèrent donc trouver Erik et lui demandèrent conseil, car nul d'entre eux n'avait jamais construit une hutte de terre. Lui non plus ne l'avait pas fait, mais il n'osait pas l'avouer.

— Avant tout, il faut une bonne cave, dit-il. L'hiver, il fait rudement froid dans la prairie, et une pièce est nécessaire pour les provisions et le lait.

Un jour, les deux gamins, Anders et Oluf, sans prévenir, s'en vont à l'aventure, ils marchent, pieds nus, à travers la prairie; ils veulent seulement aller assez loin pour ne plus voir aucune colonne de fumée. Quel événement, s'ils s'égaraient! Ils seraient peut-être pris par des Indiens et mis à la torture. Anders a les pommettes saillantes de sa mère, et de grands yeux; sa bouche est si large qu'elle semble faite pour crier sur les collines. Oluf est plus petit, mais plus massif : ses yeux sont malins, c'est un pince-sans-rire. Oh! comme ils allongent le pas, et courent de plus en plus loin! Ils font lever un étrange animal gris-brun, au groin pointu, dont l'odeur est si forte qu'ils se bouchent le nez. Anders jure, Oluf crache et dit : fi! Ils ont maintenant parcouru un long chemin : s'ils n'allaient plus le retrouver pour rentrer! Mais ils courent plus loin, toujours plus loin, l'herbe de la prairie leur monte parfois jusque sous les bras, mais ils courent, et soudain, ils font la culbute, suivie d'un plongeon dans une rivière, ils se débattent, et remontent, complètement trempés. Les voilà debout, soufflant, qui se regardent et regardent l'eau. Ils s'aperçoivent alors qu'il y a là du sable et des pierres.

— Hé! vois-tu ça? s'écrie Anders en montrant du doigt. Père qui voudrait tant avoir de la pierre!

Il y a là aussi du bois flotté, que la rivière a rejeté, lorsqu'elle était plus grosse, sur la berge. Ce bois est sec maintenant, parfait pour être mis sous la marmite.

Lorsqu'ils apportèrent chez eux de si grandes nouvelles, Kal, d'un air sévère, les pria de n'en pas dire un mot. Et il roula ses yeux dans la direction des voisins. Puis, avec les garçons, attelant les bœufs à la vieille charrette, il part; ils sont assis dans ce véhicule, qui boite et saute. Kal trouve ça drôle ; les roues ont un air de pierres à aiguiser, les axes de bois claquent comme des sabots; mais on avance. Il avait tant besoin de pierres pour le mur de soutien de sa cave! Il y en a ici bien assez pour lui et pour les autres.

Un autre jour, comme ils étaient à la pêche, les garçons découvrent au bord de la rivière, en amont, quelque chose de nouveau... des arbres. Ils sont en groupe et forment presque

un petit bois dans la vallée : c'est si loin que, du camp on n'en peut rien voir. Comme on manque de poutres pour les toits, il y aurait là de la ressource. Et les huttes de terre s'élèvent : elles n'ont qu'une seule pièce, on en ajoutera peut-être une seconde l'année prochaine.

Si l'on était très occupé toute la semaine, les dimanches étaient longs. Il ne servait à rien de regarder de tous les côtés la plaine. Pas le moindre clocher d'église. Kal Skaret se levait à l'aube, sans bruit, le dimanche aussi, et travaillait, jusqu'à ce qu'il entendit les autres s'éveiller. Notre Seigneur devait bien voir qu'il travaillait. Mais il est certainement plus facile de s'accorder avec le Seigneur qu'avec les hommes.

Ensuite ils se lavent, s'astiquent et mettent leurs beaux habits. Ils s'asseyent dehors et regardent le pays indéfiniment plat, coloré par le soleil miroitant. Alors se dressent les images du vieux pays. Ils ne se rendent pas compte de la différence des temps. Ils croient que les cloches d'église sonnent maintenant au canton. Les gens vont à l'église, en voiture ou à pied. Sur quoi peut bien prêcher le prêtre aujourd'hui ?

Ou bien mari et femme longent les champs et supputent la promesse de l'année. De la pluie serait nécessaire. Le froment à larges feuilles sort de sa base carrée, l'avoine est délicate comme du velours. Ainsi, ils célèbrent le dimanche en se promenant et souhaitant le succès de leurs semailles.

IV

C'est de nouveau dimanche. Else et Ola ont fait la promenade ordinaire le long des champs ; ils sont mollement assis maintenant, sur du foin, l'après-midi, et ils causent. Ola est tête nue, sa blonde crinière est bien fournie, et il a son violon, qu'il pince de temps en temps. Else lui demande de jouer un air. Mais la musique semble lointaine, comme si elle disparaissait par delà cette plaine infinie, et Else comprend qu'une danse pareille a jailli d'une nature toute différente de celle qui est devant eux. Cette musique évoque des cascades, des précipices, des croupes boisées et les nuits d'été blondes. Celui qui n'a pas eu le mal du pays l'aura en écoutant cet air.

Ola n'a pas l'oreille fine. Ses notes sont traînantes, souvent fausses. Else a joué du piano et appris la musique. Elle prend

le violon et essaye les cordes ; elle ne sait pas jouer, mais accorde l'instrument, donne un coup d'archet et rectifie.

— Je me demande s'il n'aura pas un plus beau son maintenant? dit-elle en le lui rendant.

Il prend l'archet ; c'est vrai, lui aussi entend que c'est mieux. Et de nouveau il comprend qu'elle lui a épargné une critique ; elle s'est seulement servie de la finesse de son oreille pour le guider. C'est sa manière de le diriger. Hé oui ! elle est comme ça. Mais il se dit tout de même qu'il n'est pas l'homme qu'il faut pour jouer chose qui soit digne d'elle. Ne vaut-il pas mieux renoncer au violon ?

Lorsqu'il fait sa sieste après dîner, Else traverse la prairie pour aller voir Anne.

— Tu as bien fait de venir, dit Anne. Per a filé : je crois qu'il est allé voir Morten.

Else veut voir le bébé d'Anne et, le regard baissé, demande si c'est difficile de soigner un enfant.

Anne a une lueur malicieuse dans le regard

— Oh ! les soigner, ce n'est rien, mais ce qui est pénible, c'est de les mettre au monde comme il faut.

Else s'oublie et regarde l'autre avec une mine épouvantée :

— C'est vrai ? Tu as beaucoup souffert, Anne ?

Anne veut l'effrayer un peu. C'est pour la punir de croire qu'elle peut lui cacher son état.

— Oh oui,... phui ! dit-elle ; quand j'y pense, je m'en ressens encore.

Else reste aujourd'hui longtemps à bavarder. Une angoisse la force à s'ouvrir à l'autre de plus en plus. C'est que, mon Dieu, Anne est une femme, et une camarade ici dans la solitude. La destinée, sans tenir compte des différences de situation, les a jetées toutes deux ici ; elles doivent se soutenir, être bonnes l'une pour l'autre.

Anton Noreng aussi est dehors, ce jour-là. Lui qui était si habitué à consulter sa mère à propos de tout, doit naturellement avoir recours à une autre femme qui la remplace, — à Karen Skaret. Celle-ci a la figure large et pâle, et des yeux de presbyte, qui la lui rappellent. Il se sent tout à fait à l'aise, quand elle est près de lui. Il a des bas qu'il faut réparer, un pantalon qui laisse passer le genou : « qu'est-ce que tu en dis, Karen ? » Et des chemises qu'il ne parvient pas à laver, si

bien qu'il les frotte avec du savon : « Karen, sais-tu ce qu'il faut faire? » Il a une mine de gamin découragé, il l'implore du regard. Or, Karen est faite comme elle est, n'est-ce pas? Aucune des femmes de la colonie n'a autant à recoudre, laver et réparer qu'elle, mais elle a Paulina qui l'aide, et puis... dire non à ce garçon, elle ne le pourrait pas. « Qu'est-ce qu'il y a encore? lui demande-t-elle. Crois-tu que je n'aie rien d'autre à faire que de m'occuper de toi? » Mais cela est dit si gentiment que c'est absolument comme lorsqu'une mère gourmande un peu son propre enfant. « Allons, c'est bon, tu en parleras à Paulina. » Elle sait bien, pourtant, qu'il faudra qu'elle le fasse elle-même... Et Anton est presque humble en s'adressant à Paulina, car la petite a douze ans passés; elle est une petite femme; son nez a des taches de rousseur, mais quand ses cheveux blonds sont peignés et tressés, le dimanche, on aurait presque envie de lui écrire une lettre de prétendant. Paulina rit sous cape, regarde Anton de côté, et imite sa mère disant qu'il y aura moyen. « Tu peux le laisser là,... je verrai si j'ai le temps avant de me coucher. » C'est tout à fait comme sa mère.

Morten Kvidal, étendu sur son grabat, fume sa pipe et lit un livre. Sa mère avait mis dans sa caisse une bible et un livre de psaumes, et lui-même avait ajouté *Synnœve Solbakken*, les *Contes* d'Asbjœrnsen et Snorre. C'est dans les *Contes* qu'il est en train de lire. Il n'est pas difficile de s'envoler vers le vieux pays, et d'en respirer l'air, quand on a en main un pareil livre. Ces êtres, humains ou fabuleux, sont comme des forces jaillies de l'esprit même de Morten. S'il ferme les yeux, il les voit tous présents. La fée, qu'est-ce que la fée? Ainsi que le disait le directeur de l'école régionale, la fée, c'est le coteau boisé qui s'anime. Et le coteau boisé est une partie de notre propre nature. Jamais Morten ne l'a si bien compris, maintenant que tout cela est loin. Tout de même il est parti, mais non sans esprit de retour, oh! non, bien sûr. Ne sent-il pas toujours en lui-même le vieux pays? Ah! si l'on pouvait se remettre à écrire des vers. Il écrirait sur les vallées, les cascades, les rochers, les bois, les nuits claires, reflétés dans un cœur d'homme. Hélas! il est couché ici, à des milliers de lieues de tout cela.

Ici, en ce calme du dimanche, il aime à rêver et laisser flotter ses pensées. Il a reçu deux lettres d'Helena, l'hiver der-

nier; elles étaient gentilles; la jeune fille le regrettait et soupirait après lui, voyez-vous ça! Comment comprendre qu'elle refuse de le rejoindre ici? Tu n'en vaux sans doute pas la peine, après tout. Tu es bon pour un rendez-vous, on peut t'écrire, mais descendre jusqu'à toi, non, elle ne le veut pas. Tu n'en vaux pas la peine, non. Et maintenant la distance est énorme jusqu'à la ville et la poste; tu écris une lettre de plus tous les dimanches, mais elles ne partiront pas avant l'hiver prochain, ce sera un chargement de lettres à envoyer, la moitié de la récolte passera en timbres. Des lettres d'elle... il y en a peut-être en ville, et elles doivent attendre, elles aussi. Quant à la semaine, c'est un labeur continu : Morten trime, tenace, les dents serrées : il a enfin un bel espace maintenant. Six cents mesures aujourd'hui, douze cents demain : plus tôt il aura cultivé le tout, construit une maison et vendu le bien des milliers de dollars, plus tôt il pourra rentrer chez lui, et se lancer dans ce qui l'attend, là-bas. Mais le dimanche, c'est le dimanche. Il se relâche aujourd'hui, demain il reprendra son élan.

Des pas résonnent dehors, la porte s'ouvre, c'est Per Fœll. Ce grand corps doit se courber pour entrer, il est en habits du dimanche, en manches de chemise claires, le gilet boutonné, ses cheveux et sa barbe sont peignés.

— Tu es couché?

— Comme tu vois. Assieds-toi.

Le banc craque, lorsque Per Fœll s'y assied. Il se penche en avant, et appuie son menton sur ses mains.

— C'est long, un dimanche, dit-il, en essayant de rire.

— Tu dis cela, toi qui as femme et enfant!

Per ferme les yeux, songeur.

Morten regarde ce visage régulier qu'entourent des cheveux bouclés et une grande barbe soyeuse. Per n'a pas l'air d'être bien satisfait pour le moment. Qu'est-ce qu'il peut y avoir? Il sent que, tout au fond de Per, un trouble l'agite. Un appel au secours veut sortir, une confidence à un ami. Toute la semaine il est seul à son travail, il n'y a que le ciel, la prairie et lui. Un loup hurle au loin quand le soleil se couche, puis c'est le silence du désert. On est désespérément seul avec des pensées qui ne sont pas bonnes. Morten connaît cela.

Per ferme de nouveau les yeux.

— J'ai réfléchi, ces derniers temps, et je me suis demandé

ce que c'est au juste que la vie de l'esprit. Je crois que c'est d'être mécontent de ce qu'on a.

— Hé ! en voilà, une idée.

Per prend sa pipe, la bourre et l'allume. Morten en fait autant, et s'allonge davantage sur le lit. Et Per dit un mot des femmes d'ici. Est-il possible de tirer au clair jusqu'où une fille a été, dans ses relations avec d'autres gars, avant le mariage?

Morten n'ose plus le regarder. Il se dit : « Aïe, aïe ; voilà que Per se creuse la tête, maintenant, à propos de tous les gars avec qui Anne a couru la campagne avant qu'elle l'ait enfin accepté. Peut-être aussi à propos d'un bébé qui a les cheveux noirs et les yeux bruns, et qui a montré trop d'impatience à venir au monde. Eh bien ! tu as fort à faire ! »

Il essaye de changer le sujet de la conversation. Mais il y a une éternité que l'on n'a vu un journal ; on ne peut que rabâcher les questions qui étaient à l'ordre du jour quand on est parti. Morten lance quelques mots sur le droit de vote, et Per s'échauffe encore un peu à ces sujets dont il parlait si savamment, dans les séances de discussion de l'école régionale : la liberté du peuple, Sverdrup, Bjœrnson, l'ouvrier, le progrès. Tout l'ancien catéchisme. Per trouve cela drôle, d'avoir à répéter ces mots encore une fois : à quoi bon les retourner, les exprimer sous des formes nouvelles, à quoi bon ? La terre est assoiffée par la chaleur, ces jours-ci, et il en va de même de leur pensée : elle se dessèche faute d'aliment nouveau. Qu'est-ce qui peut s'être passé dans le monde ? Et sans avoir bien songé à ce qu'il dit, Per suggère cette idée qu'un jour la colonie sera sans doute assez grande pour qu'il devienne possible de construire une église.

Morten réfléchit.

Encore la solitude et la prairie, qui ont donné à Per un tel vertige qu'il est près d'appeler au secours. Dieu ait pitié de nous! Oh ! oui, Morten connaît cela. Morten est bien d'accord avec Per. S'il venait ici assez de gens, la construction ne tarderait guère, à son avis. Ils continuent à en parler un moment, puis, comme un gémissement, Per laisse échapper :

— Et le pardon, qu'en dis-tu? Crois-tu qu'on puisse pardonner?

Morten lui jette un regard de côté. Le pardon ? Est-ce encore à Anne qu'il pense ? Faut-il croire que cet homme

lourd a parcouru la plaine, seul, et a découvert des fautes d'Anne, de plus en plus nombreuses, dont l'accumulation est devenue si effroyable qu'il n'a plus vu d'autre salut que le pardon de Dieu ! Oh ! ces yeux rouges inquiets. Morten ne les aime pas.

Enfin, Per se lève ; il a jugé qu'il était temps de rentrer. Il dit adieu, se baisse à la porte, met son chapeau, et gagne par la prairie une hutte de terre, tout là-bas.

Il marche lentement, ce gros homme. Il y a le ciel, la prairie et lui. Le soleil, devenu livide, plonge son disque dans l'océan de terre ; bien loin, la prairie est rougeâtre et sombre ; elle s'abîme dans une étrange mélancolie, qui enveloppe tout sur la terre. Per s'assied sur une motte. Il regarde le crépuscule, qui s'épaissit autour de lui. Le disque solaire ne dépasse plus l'horizon qu'à demi. Adieu, jour ! Tu es assis là, Per. Il n'y a plus que la nuit et toi.

On entend le caïot hurler à l'ouest. C'est comme la voix de la prairie. Dans la hutte, le dernier bout de chandelle est brûlé ; on n'a pas de lampe, il faut se coucher quand l'obscurité vient et se lever avec l'aube. Maintenant, il fait sombre. Les étoiles scintillent au ciel. Per découvre la grande Ourse, une connaissance de chez lui. Vraiment, elle aussi a fait ce long voyage.

Il se rappelle un tertre de pins en face de Fœll : ce tertre était un ami. Il doit toujours être là, attendant le retour de Per. Et Per se rappelle qu'il lui arrivait d'être bien triste ; mais il n'avait qu'à sortir et regarder un moment autour de lui ; alors il se sentait soulagé : les fjelds, les collines boisées, la mer, tout cela le pénétrait et le fortifiait. Il comprend cela maintenant... Pas d'église officielle, pas de prêtres, il faut penser librement, il faut croire librement. Il en avait les moyens, dans ce temps-là. Et maintenant ? Il n'y a plus d'obstacle. Pas de réaction, ni de cultivateurs richards, ni d'église, rien. Alors ? Qu'est-ce que tu crois ? Que penses-tu, dans ta liberté ? Que vois-tu, aujourd'hui ? La plaine, qui s'étend, s'étend indéfiniment. Il n'y a ici aucun arrêt, rien que l'on puisse pousser de l'épaule, rien au monde. Tu ne peux pas grimper afin d'avoir une vue plus large ; tu ne peux pas descendre dans un creux, d'où la vue s'élève vers les hauteurs. Tu as seulement le vertige, à voir combien le monde est immense, et toi, petit. Entre la plaine et Per, il s'est établi des rapports singuliers. Elle se

moque de lui. Elle le rend méchant, méfiant. Il est complètement isolé, avec des pensées diaboliques. Quelle tentation lui vient d'entrer dans la hutte, de prendre l'enfant et de le jeter dehors, d'appeler Anne des pires noms et de la chasser? A-t-elle eu vraiment une aventure avec le fils du docteur... et avec celui-ci et celui-là, et d'autres, et beaucoup d'autres encore? Oh! ces cheveux, ces cheveux de l'enfant, ces yeux bruns! Attends, je viens!

Et il reste assis, et regarde autour de lui, comme en quête d'un secours. Si Notre Seigneur n'est pas là-haut, parmi les étoiles, il faut bien qu'il soit quelque part. Si tu n'as pas la force de pardonner, au moins tu le trouveras, et il te sauvera, et tu ne perdras pas l'esprit ni la raison. Pardonne, c'est chrétien. Per le sait maintenant, il lève la tête et laisse errer ses yeux. Toujours la prairie : elle recule, recule indéfiniment, moqueuse et mauvaise. Ça lui est bien égal, ce que tu feras. Venge-toi ou pardonne, tue la femme, étouffe l'enfant! Ou bien pardonne. La prairie et le caïot hurlent la même chanson.

Il a bien mal à la tête. S'il pouvait au moins dormir cette nuit! Le voilà qui fredonne un psaume. On dirait la plainte d'un enfant qui ne trouve pas sa mère. Mais nul ne l'entend, que la prairie, les étoiles et la nuit.

V

Et la chaleur vint pour de bon. Les gars circulaient en pantalon et chemise, les femmes en jupon et caraco, et ils étaient en sueur dès qu'ils bougeaient. Les portes des huttes étaient ouvertes et comme haletantes, on avait peine à dormir la nuit, avec l'air tel que dans un four, et les moustiques, oh! les moustiques! Les gars battaient l'air et juraient, même s'ils sommeillaient, et l'enfant d'Anne ne cessait de crier, il était en sang à force de piqûres.

L'année sera mauvaise, il n'y a pas à dire, maintenant. La prairie est gris-jaune, elle souffre du soleil, on dirait que ciel et terre sont abandonnés de tout, excepté du soleil. Karen Skaret a accroché une vieille jupe au mur de la hutte : si cela ne sert à rien, c'est qu'il n'y a rien à faire. Karen a fait cela sans rien dire. C'était un jupon, autrefois rouge, noir de vieillesse, avec des reprises par ci, des pièces par là. Il est

accroché, il fait la nique au soleil. Elle-même circule dans le voisinage; elle lave, bat le beurre, prépare à manger, s'occupe des fromages, trait matin et soir : quand une ménagère est-elle oisive? Sa large figure est maintenant comme du cuir tanné, ses yeux sont grands et lointains. Et le jupon reste accroché, jour après jour, et le soleil cuit. « Attends voir demain », dit Karen. Car il faut bien que ça s'arrange.

Il y a un homme qui est fort en peine, par ces jours de chaleur, c'est Erik Foss. Si la première année est tout à fait mauvaise, il sera le bouc émissaire : les autres peuvent perdre courage, peut-être exiger, tout simplement, que l'on s'en aille. Et lui, avec ses projets, reste en plan. Le bruit se répandra dans le canton qu'il les a trompés, entraînés dans une sotte aventure et dans la misère, et alors il pourra rentrer chez lui et se tenir à l'entrée de l'église, être encore une fois le personnage principal, ah oui! On peut perdre le sommeil pour moins que cela.

Maintenant, l'instituteur Berg circule : il a de nouveau trouvé contre qui exciter à la révolte. Ce n'est pas un pouvoir d'État, ni un tyran, non, mais un petit pape; Erik vaut tout de même mieux que rien. C'est pour l'instituteur Berg un vrai renouveau : son visage s'illumine, il a des saillies amusantes: « qu'en dites-vous, bonnes gens, nous avons un Moïse, et il nous a conduits au désert? Eh bien! êtes-vous satisfaits? Si nous décidions de nous en aller tout de suite? »

Et l'instituteur Jo dit quelques mots encore. D'où vient qu'Erik était si disposé à leur prêter de l'argent? Quelle était donc son idée? Personne lui a-t-il demandé ce qu'il compte prendre d'intérêts? Tout cela n'est-il pas une forme sournoise d'exploitation? Attendez un peu, vous verrez!

Cependant, et que ce fût oui ou non à cause du jupon de Karen, un matin, le ciel fut gris, et dans la journée, il plut. Les femmes, tête nue, laissaient l'eau tomber sur leurs cheveux; les bêtes eurent de l'herbe mouillée, la terre but, les puits se remplirent de nouveau. Ce ne fut pas une année merveilleuse, le lin avait déjà trop souffert. Ce qu'ils pensaient vendre en ville pour avoir de l'argent fut manqué, le froment fut piteux, mais l'avoine reprit assez pour donner du grain. Lorsque les champs furent coupés et les gerbes entassées, les gars se regardèrent. Pas de grange. Pas même de machine à battre. Le résultat est que l'on suit l'exemple antique d'Israël, on étale les gerbes et

on les fait piétiner par les bœufs, qu'un gars suit avec un seau, afin de ne pas leur laisser lâcher de saletés dans la récolte. Hé oui ! c'est la première année. La paille est mise en meules, les tas de grain doivent rester dehors au vent et au mauvais temps. Erik circule et soutient les courages. Avec le temps, ça ira bien mieux. Il a un moulin à bras, avec lequel les gars peuvent moudre un peu de farine. Plus tard, en automne, il faudra tout de même faire un tour en ville, afin de se procurer des vivres pour l'hiver. Alors ils prennent l'avoine aussi, et en font de la farine. Et Karen moud le froment dans le moulin à café. En une heure ou deux, il y en a suffisamment pour la bouillie de gruau.

Puis, ils se remettent à labourer. Kal est debout le matin avant coq et soleil. Toute cette bonne terre l'excite, les six cents mesures ne lui suffiront bientôt plus. Après la pluie, le terrain est plus facile, un gars s'en tire tout seul. Voilà ce sale type de Jo Berg qui veut que l'on s'en aille. N'a-t-il jamais, avec tout son savoir, entendu parler d'une année de sécheresse ?

Morten laboure aussi, acharné, impatient d'en avoir fini avec son quart de section. De plus en plus de champs, c'est la richesse ; une grande ferme à vendre un jour, c'est la richesse : de l'argent, de l'argent ! Maintenant il a du moins de l'espace, maintenant il peut abattre de la besogne. Les autres ne veulent pas se laisser distancer ; Ola laboure, toujours le buste nu ; on verra bien qu'il ne le cède à personne. Per trime, cela le soulage de se fatiguer de travail, il dort d'autant mieux. Et puisqu'il a eu la fille de Ramsœy, les gens verront qu'un beau jour elle siégera tout de même dans une grande ferme. Ils verront ça. Même le freluquet laboure comme un vrai gars, il ne veut pas que la petite Paulina se moque de lui, et il emprunte toujours les bœufs d'Erik. Mais Jo s'irrite. On ne veut pas l'écouter. On ne veut pas s'en aller.

***

Par un chaud après-midi de soleil, Kal est derrière la charrue et raconte à ses bœufs qu'ils sont des *damned rascals*, quand il s'arrête soudain et ouvre de grands yeux.

Des troupes d'oiseaux passent, et c'est un vol ininterrompu de canards, d'oies et de grandes grues noires, qui jettent de vilains cris. Et, par terre aussi, le sol s'anime, lièvres et lapins courent et filent dans la même direction que les oiseaux ; c'est

dommage de n'avoir pas un fusil, voici un loup de prairie aussi, toute une bande de loups passe en courant, comme si le diable était à leurs trousses, et que diable est-ce là ? Des serpents à sonnettes qui courent sur le sol, et ils crient et sifflent d'effroi, et là..., le vrai loup lui-même, holà ! Et au loin, Kal aperçoit un troupeau d'antilopes aux longues jambes, qui volent comme le vent, la tête rejetée en arrière ; qu'est-ce qu'il y a, bon Dieu ? Voilà les vaches qui arrivent de la plaine : elles sautent comme si elles couraient la pretantaine ; est-ce les huttes et les gens qu'elles veulent rejoindre ? Même les fauves n'ont plus peur de l'homme ! Un renard vient buter en plein contre la charrue de Kal et détale à toutes jambes. Non, mais !... Toute la vie de la prairie, à l'ouest, se déroule comme un tapis. Qu'y a-t-il, Seigneur ?

Est-ce la pluie ? Un nuage fume en l'air, bien loin à l'ouest ; alors, c'est bien, on a besoin d'eau. Mais non ! ce nuage contient comme du rouge sang, et, à mesure qu'il grandit, le ciel aussi rougit. Le vent doit être bien fort, qui pousse cette masse ? On dirait que la plaine elle-même brûle en dedans. Çà et là, une flamme jaillit ; à un endroit, une lueur énorme s'élève : c'est l'incendie de la prairie, et le vent le dirige tout droit sur Kal.

Erik n'a fait qu'un saut jusqu'à lui.

— Laboure, Kal ! Laboure le long de ton terrain ! Vite, vite ! La prairie est en feu ! Brûle l'herbe autour de ta hutte !

Et il s'en va, se précipite chez le voisin, et crie de nouveau :

— Laboure, laboure le long de tes champs ! Deux sillons, ça suffit. Brûle l'herbe autour de ta hutte, vite, vite !

Et il court plus loin, répète le même cri à tous. Heureusement, les vaches rentrent, heureusement les bœufs sont attelés partout à la charrue, excepté chez l'instituteur.

— Laboure, laboure le long de ton claim, deux sillons suffiront ! Brûle l'herbe autour de ta hutte !

Il le leur avait dit d'avance : s'il y a incendie de la prairie, il s'agit d'allumer un contre-incendie, de brûler l'herbe sur une certaine étendue autour de soi : ainsi le grand océan de flammes n'a plus de prise, et doit se répandre par les côtés. Et maintenant, gars et femmes s'empressent et se démènent autour des huttes, des meules de foin et des meules de paille ! « Charge-toi du reste, Karen ! » dit Kal. Et il gagne, avec les bœufs, un bout de sa section ; un sillon est tracé, qui fait angle avec la longue bande qu'il a déjà labourée.

— Tournons, tournons ! Un sillon de plus, pour que le feu ne puisse pas sauter par dessus..., voilà ! Vite, au trot, à l'autre bout de la section, pour creuser deux sillons en angle, là aussi.

Lorsque l'incendie leur était apparu, il devait être à bien des lieues, mais le vent souffle, et il se propage plus vite que l'oiseau ne vole. Il faut du temps pour creuser ces deux sillons, le feu brille plus proche, de plus en plus proche, inquiétant surtout pour Kal, qui en est le plus près. Il excite les bœufs, et laboure, la gorge serrée.... si c'était trop tard ! Il jette un coup d'œil vers l'ouest : ça vient, la mer de feu lance en avant une flamme en pointe, de plus en plus haute, de plus en plus proche ; on en sent déjà la fumée ici, on sent l'odeur d'herbe brûlée : laboure, laboure, laboure, si tu veux sauver ton petit foyer.

Karen a été agile : autour des huttes l'herbe est brûlée, les vaches sont rentrées, sur le tas de blé battu elle a jeté une bâche qu'elle a arrosée. Mais... les enfants ? Ils ne sont pas à l'intérieur. On ne les voit pas. Où sont les enfants? Sont-ils chez l'un des voisins? Ou sont les enfants? Elle bondit vers Kal, qui n'arrête pas de labourer, et lui crie de loin :

— Kal, Kal, où sont les enfants?

Mais Kal est sourd, Kal n'a pas d'autre pensée que d'achever avant qu'il soit trop tard. Le feu est tout près, les volutes de fumée le précèdent, des lueurs de flammes rouges s'élancent de la plaine dans le voisinage : laboure, laboure ! Alors, c'est un cri de détresse, presque à son oreille :

— Kal, Kal, les enfants ! Où sont les enfants ?

— Les enfants ! C'est toi qui dois le savoir !

Il continue.

— Non, tu ne le sais pas ? Ils ne sont pas à la maison !

Il laboure et laboure. Et Karen se rappelle :

— Les enfants sont partis à la pêche, c'est sûr, crie-t-elle épouvantée. La petite est certainement avec eux.

Alors Kal s'arrête. Le sillon n'est pas terminé, mais il lâche la charrue et ne fait qu'un bond vers Karen :

— Que dis-tu, femme ? Vite ! Les enfants sont dans la prairie !

— Oui, oui, à la rivière !

Kal se tourne du côté de la rivière ; elle est bien loin ; une mer de flammes ne tardera pas à s'interposer entre elle et lui. Et les enfants sont là.

— Occupe-toi des bœufs ! dit-il, et il jette son bonnet et part au pas de course.

Karen n'a pas le temps de s'évanouir. Il faut finir ce sillon, labourer n'est guère son affaire, mais il faut que ce soit fait; elle donne une tape aux bœufs, qui s'ébranlent; la terre verse, ça ne va pas trop bien, mais ça va. La mer de flammes projette une lumière rouge sur les bœufs et la charrue; l'air est bien chaud à respirer; Karen doit mener les bêtes effrayées dans la direction même de tout ce feu et de cette fumée; elle laboure, elle laboure. Enfin le sillon est creusé, elle tourne les bœufs vers l'intérieur et les dételle : les bêtes épouvantées courent par sauts, la queue en l'air, vers les huttes.

La journée s'avance, le soleil descend à l'Ouest, on dirait qu'il va tomber dans la mer de flammes et y cuire. Si loin que l'on voie vers l'Ouest, la terre n'est que feu et fumée en mouvement. Kal a maintenant le feu sur son côté, et ce feu approche. Kal court et incline un peu sa route, mais conserve sa direction vers la rivière. L'air est de plus en plus chaud et chargé de fumée, Kal a de plus en plus de peine à respirer, mais il court. Les enfants sont-ils déjà en chemin pour rentrer, ou bien ont-ils assez d'idée pour se confier à la rivière ? Kal court et saute dans ses grosses chaussures, il souffle, et sue, prêt à tomber, mais ce n'est pas le moment, il faut sauter de plus en plus vite. La colonne de flamme tantôt monte vers le ciel, tantôt s'abaisse, mais toujours elle s'avance, et traîne derrière elle une plaine de feu. Kal détourne légèrement son chemin, et court et saute. Les enfants, les enfants ! Il sent qu'il lui serait maintenant impossible de rejoindre Karen, s'il voulait revenir, mais... la rivière, les enfants ! Il a un goût de sang dans la bouche, mais il saute. Il tombe et culbute dans la fumée, mais il se relève, l'herbe brûle sous ses pieds, il saute dans le feu, ses semelles sont chaudes comme charbon ardent, c'est comme s'il piétinait des flammes, les pieds nus, mais il saute... la rivière, la rivière. La voilà enfin.

Sur la terre fumante et brûlante, ses jambes de pantalon roussies, il va, il sent que ses cheveux sont grillés, il ne voit que le rouge des flammes, c'est là,... c'est là, il va y arriver. Le large lit de la rivière s'annonce par une couleur plus grise, le niveau a baissé, laissant une bordure de sable et de pierres. Kal fait une culbute, le voilà les pieds dans l'eau, son pantalon

brûle, il s'assied dans la rivière, verse de l'eau sur ses mains, sa figure, ses cheveux. Le lit de la rivière ne donne aucun aliment à l'incendie ; la mer de flammes qui dévaste les deux rives, et ne cesse d'avancer, a là une large coupure.

Mais les enfants ? Kal se met à marcher, suivant le courant, et il appelle : « Anders ! Oluf ! Paulina ! Siri ! Siri ! »

Et enfin on répond. Et à cette réponse, il s'affale. Les enfants sont vivants ! Il se remet sur pieds. Ils vivent. Les enfants se sont aperçus si tard de l'incendie, qu'ils se sont vus coupés. Anders, l'aîné, a usé de force et de son autorité pour retenir les autres. Ils sont là, dans le lit de la rivière, et poussent des hurlements lorsqu'ils voient leur père. Les fillettes appellent : « Mère, mère », mais s'accrochent à leurs frères.

Kal s'empresse; il est parmi eux. Il y a maintenant des murs de flammes et de fumée des deux côtés; la chaleur est effroyable, bien qu'il se couche ainsi que les enfants dans l'eau, de façon que les têtes sortent seules. Il comprend alors que gens, bétail, huttes, tout est condamné sans merci, là-bas, dans la mer de feu.

Cependant, tous les gens de la colonie s'étaient rassemblés. Ils constatèrent que la grande surface de terre défrichée récemment par Kal Skaret à l'ouest de ses huttes arrêtait le feu de ce côté-là; le vent poussait les flammes sur les premiers sillons, à quelques pas, mais il n'y avait pas d'aliments, la fumée allait plus loin, des étincelles allaient plus loin, mais le feu ne trouvait pas de quoi vivre... il s'arrêtait. Même les étincelles n'atteignaient pas bien loin, en passant sur les nombreux sillons, tandis que plus haut et plus bas, où restait de l'herbe de prairie sèche, le vent poussait la mer de flammes toujours plus loin ; mais lorsque le feu voulait entrer par le côté, et menacer les huttes, il n'avait plus le vent pour lui ; de plus, deux sillons étaient creusés là en travers, ils barraient la route et le feu, n'ayant pas d'accès par là, continuait son chemin sous le vent, joyeux comme danseur au bal. Le quart de section non cultivé, entre les voisins, pouvait bien commencer à brûler un peu, vers le haut ou vers le bas, mais le vent n'y aidait pas, et le quart suivant était de nouveau de la terre récemment labourée : arrêt, là aussi. Nos gens regardent donc la prairie brûler aussi loin que s'étende leur vue, au-dessus et au-dessous, et ils sont comme dans une île au milieu

de cet océan de feu. Et ils courent çà et là, contemplent le spectacle et se plaignent un peu. Ils forcent les bêtes à entrer dans leur hutte; elles sont sauvées, tout est sauvé, mais il faut qu'ils aillent les uns vers les autres et s'assemblent.

Ils allèrent trouver Erik Foss, qui était pâle, mais s'efforçait au calme.

— Il n'y a plus de danger, dit-il. Et quand tout sera cultivé ici, cela n'arrivera plus.

Il parlait d'une voix essoufflée, ne pouvait tenir en place, et personne ne l'écoutait. Ils ne faisaient qu'ouvrir de grands yeux et piétiner çà et là. Le jour commençait à baisser, et le feu semblait d'autant plus vif et fort. L'instituteur Jo Berg arriva le dernier, il avait attelé les bœufs et achevé de tracer ses deux sillons, lui aussi, et il venait, tête nue, tout abasourdi, regardait partout d'un œil égaré, ne savait où il était. Est-ce le jugement dernier? Soudain, il essaya de réunir tout le monde et s'écria :

— Ici, tous, allons..., tombons à genoux et prions.

Qu'est-ce qu'il lui prenait? Y avait-il en lui, caché, un coin d'ancienne dévotion, que la frayeur ressuscitait, chassant sa jactance de libre pensée?

— A genoux, tous! crie-t-il, et il se jette lui-même à genoux. Il faut prier!

La lueur de l'incendie l'éclaire dans le crépuscule, et il lève les mains au ciel. L'exemple agit sur les femmes, qui déjà sont agenouillées. Anne a son bébé sur le bras, elle est à genoux, et le petit se cramponne à son cou. Per Fœll est à genoux. Erik Foss fait comme les autres. Else est à genoux; seuls Ola Vatne et Morten sont debout et regardent. Impossible pour Ola de perdre son sang-froid, lui qui semble aux aguets. Et l'instituteur clame :

— Notre père qui êtes aux cieux... notre père qui êtes aux cieux!

Mais Karen arrive tout essoufflée, criant : « Kal!... Et les enfants! Kal... et les enfants... ils... ils ne sont pas là! » Les autres se relèvent d'un bond, l'entourent. Que dit-elle? Et, avec des sanglots, elle répète que Kal et les enfants sont là-bas! là-bas! Elle montre du doigt, prête à tomber à la renverse.

Leurs regards fixent la plaine embrasée, mais ils n'ont aucune consolation à offrir. Ils restent serrés les uns contre les autres,

les yeux fixes. Il devrait faire nuit noire maintenant, mais l'incendie couvre le monde entier, la terre n'est que feu et fumée, on ne voit au ciel qu'une lueur de flamme. Karen ne cesse de dire : « Kal ! Kal ! Et les enfants ! » Elle s'est affaissée par terre, son buste se balance, elle contemple le feu. Elle sanglote et regarde, elle ne peut pleurer, ni gémir ; elle murmure seulement, indéfiniment : « Kal, Kal,... et les enfants ! »

La nuit se passe ; ils ne peuvent se séparer : il faut qu'ils soient ensemble. Else tient Ola par la main tout le temps ; elle est, d'ailleurs, étonnamment calme. Lui, toujours debout, les yeux fixés sur la prairie, semble éprouver quelque désir. Mais il ne sait pas bien de quoi. Ce fut Erik Foss qui s'avança vers Karen pour essayer de la consoler.

— Tu peux compter, en tout cas, dit-il, que tu ne souffriras pas la misère à l'avenir, tant que j'aurai une miette.

Elle le regarda, ses yeux étaient tout grands. Et il eut positivement honte. Ce n'était vraiment pas le moment de lui parler de manger.

Lorsque l'aube se leva le matin, la prairie était encore enfumée, mais le vent n'emportait plus que de rares étincelles. L'air répandait une épaisse odeur d'incendie, de terre, de foin et de mousse brûlés : c'était un air roussi et sec, qui rendait la respiration pénible.

Maintenant Karen voulait aller dans la prairie à la recherche.

— Impossible ! dit Erik Foss. Tout n'est que cendre et braise, si loin que tu puisses voir.

Rien n'y fit. Elle voulait partir. Elle voulait chercher les enfants et Kal.

— De quel côté est-il allé ? demanda Ola Vatne, qui semblait avoir enfin trouvé ce qu'il lui fallait.

— Là, dit-elle, indiquant l'endroit.

Ola Vatne regarde ses chaussures de cuir épais, regarde Else, qui le tient encore par la main, il lui presse la sienne, et se met en route.

— Non, Ola ! crie l'instituteur Jo.

Certes, Ola devait y aller. Voilà des années qu'il n'a chassé l'ours, qu'il n'a couru en ski sur des terrains difficiles, qu'il n'a eu danse, ni rixe, ni rien, enfin, d'excitant. Les camarades le voient sauter, tête nue et en manches de chemise, d'abord vers un puits, où il enfonce ses deux pieds, puis à travers le

pays fumant; des étincelles volent sous chacun de ses pas, ses pieds deviennent de plus en plus légers, absolument comme s'il sentait une piqûre sous la semelle, puis on ne le voit plus, la fumée l'a pris, il a disparu.

Ils regardent Else. Elle est pâle, mais peuvent-ils concevoir cela ? Elle est debout, ses yeux brillent, et elle sourit.

Ils attendirent. Quelques-uns se décidèrent à rentrer chez eux. Et, chose curieuse, il se mit à pleuvoir.

Mais personne ne pouvait plus retenir Karen. Morten Kvidal offrit de l'accompagner, mais elle dit qu'elle ne voulait pas, qu'il devait se rappeler qu'il avait une mère au vieux pays. Morten baissa la tête et ne sut plus ce qu'il fallait faire. Ça l'ennuyait, mais il resta. Il voulait lui être utile, naturellement, mais c'était vrai qu'il avait une mère. Karen se dirige vers la rivière. Elle est bientôt dans la fumée et les cendres, elle lève ses jupes et marche sur la cendre et le feu, cela fait mal, mais elle pense à Kal et aux enfants. Tant pis pour les pieds, mais où sont les enfants et Kal? Où est la rivière? Karen n'y a jamais été. Elle sait seulement la direction. Elle trébuche sur des corps d'animaux grillés, que l'incendie a rattrapés ; celui-là doit être un loup de prairie, ou même un vrai loup. « Kal, Kal ! » Elle se hâte, et appelle : « Kal, Kal ! »

Est-ce qu'on ne répond pas? On dit : « Oui ! » Et soudain ils s'estompent dans la fumée, là-bas : eux, ce sont eux ! Kal a Siri sur son épaule, Ola, Paulina sur son dos, les garçons marchent à côté d'eux. Ils arrivent, parmi la fumée et les étincelles. Karen joint les mains, va-t-elle s'effondrer? Non, la chaleur, sous ses pieds, fait qu'elle doit avancer sans arrêt.

— Siri ! crie-t-elle, un sanglot dans la voix, et elle appelle : Kal ! Anders ! Oluf ! Paulina !

JOHAN BOJER.

Traduit par P.-G. LA CHESNAIS.

(*La troisième partie au prochain numéro.*)

L'ÉLECTION DE HINDENBURG ET LA PAIX DU MONDE

Au mois de septembre dernier, pendant que l'Assemblée de la Ligue des nations était réunie à Genève pour déclarer la paix au monde et, ce qui est moins facile, pour tâcher de la garantir, le maître Forain a résumé et apprécié la situation par un de ces crayons synthétiques où nous trouvons plus de vérité profonde que dans tant de discours, de traités et même de conférences.

Ce dessin représentait l'aigle allemand, non plus tout ébouriffé d'orgueil et de colère, mais bien sage, juché sur un perchoir au pied duquel cependant gisaient les reliefs affreux d'un festin de chair fraîche et de sang chaud. Près de lui, M. MacDonald, le désignant d'un geste évangélique et s'adressant à ce public spécial, composé, selon l'expression d'un illustre journaliste anglais, M. Wickham Steed, de vieilles femmes des deux sexes, disait : « Nous allons pouvoir le lâcher... il est devenu végétarien. »

Simple cure d'après-guerre ou régime définitif? La cure, si c'en est une, a été salutaire pour l'Allemagne, sinon pour le monde. L'aigle impérial qui étincelle aujourd'hui sur le casque à pointe de Hindenburg, élu président du Reich, est trop vigoureux pour se laisser apprivoiser. Le bec et les serres en bataille, il promène autour de lui un regard où éclate la nostalgie des grands espaces et des proies palpitantes. Il déploie ses ailes. A quand, dans quelle direction, sa première sortie, son premier vol? Cependant, ayant perdu quelques plumes entre 1914 et 1918, il aggrave de prudence son astuce. Le rapace s'efforce de nous persuader qu'il est métamorphosé en

blanche colombe. Il se présente à nous tenant au bec, en guise de rameau d'olivier, un pacte de sécurité. Se mettant à la mode du jour, il veut, lui aussi, déclarer la paix au monde. Par bonheur, son rameau d'olivier, étant germanique, est colossal, gros comme une poutre dans l'œil de notre voisin et allié britannique. De notre côté, évitons qu'en face de l'aigle allemand, le coq gaulois se complaise dans la politique de l'autruche.

***

Après avoir mis à sa tête le maréchal Hindenburg, l'Allemagne ne saurait se flatter de nous abuser sur ses intentions. Saluons dans cet événement une bombe éclairante fort opportune. Scrutons attentivement les horizons et les abîmes qu'elle montre, si nous ne voulons pas qu'elle devienne un engin à retardement assez formidable pour détruire l'ancienne civilisation et l'ordre nouveau de l'Europe.

Cet examen est d'autant plus nécessaire qu'il paraît inutile à la majorité du public. Le triomphe du nationalisme en Allemagne est aggravé par la réaction ou plutôt par l'absence de réaction des pays alliés. C'est précisément parce que ce phénomène est accepté, oublié même, quand, par un comble d'aberration, il n'est pas célébré comme un gage de paix, que nous devons y revenir. Pour rechercher le sens de cet avertissement et la nature des devoirs qu'il nous impose, n'attendons pas que l'avenir lui donne une publicité retentissante, ce qui se fait le mieux dans le genre, ce que Sarah Bernhardt appelait une publicité de catastrophe.

Dans sa chronique du 15 mai, M. René Pinon, avec sa pénétration coutumière, a interprété l'événement pour les lecteurs de la *Revue*. En nous montrant ses causes profondes dans l'âme et l'histoire de l'Allemagne, il nous aide à prévoir ses répercussions lointaines, lointaines dans l'espace, car, dans le temps, elles risquent d'être prochaines. Il nous a dit ce qu'est le maréchal Hindenburg, comment, par qui, pourquoi il a été choisi. Celui dont la foule en délire a criblé la statue de bois d'ex-votos, sous forme de clous, sans doute pour y accrocher son idéal, est un symbole très simple et très clair : le symbole des traditions et des aspirations du pangermanisme, du prussianisme qui en est le foyer, de la revanche qui en est l'espoir. Ce n'est pas un

homme, c'est un dieu ; c'est mieux qu'un dieu, une idole; mieux qu'une idole, un fétiche. Ce dernier titre constitue l'avancement suprême pour le maréchal. Il lui confère un pouvoir maximum d'expression et de suggestion dans l'état d'hypnose collective où le peuple allemand est plongé. Un dieu, jaloux avant tout, veut être adoré exclusivement, ce qui est peu ; l'idole, dont le principal attribut est la stupidité, demande à être adorée aveuglément, ce qui est mieux ; le fétiche, fabriqué par ses fidèles et à leur image, est aimé, ce qui est plus sûr et plus durable. Ils l'aiment pour lui-même, comme eux-mêmes, naturellement et passionnément, puisqu'ils se reconnaissent en lui, y retrouvent leur rêve avec joie et l'y exaltent avec ivresse.

Nous savons encore que si Hindenburg est porté sur le pavois par les masses, il l'est aussi par les élites, surtout si l'on entend par là les catégories d'électeurs qui constituent les facteurs essentiels de l'avenir. Représentant de la vieille Allemagne, il est en même temps le représentant de la jeune Allemagne. Il a pour lui la force matérielle, avec l'armée et les associations de combattants; la force économique, avec l'industrie lourde, qui contrôle la plus grande partie de la presse; la force morale et intellectuelle, avec l'enseignement supérieur, détenteur et propagateur de la bonne doctrine, de cette mystique pangermaniste qui se résume dans le dogme de la prédestination de la race allemande, dogme proclamé par Luther, formulé par Fichte, Hegel et leurs disciples; dogme appliqué surtout par les hommes d'État et les généraux allemands pour qui, selon le précepte des maîtres de la pensée d'outre-Rhin, dans l'intérêt de la grandeur nationale, « toutes les considérations morales sont suspendues ».

Plus significative encore est l'élection du maréchal Hindenburg, si on l'apprécie d'après le programme de ses adversaires et le choix de son compétiteur. Dans le domaine de la politique extérieure, le programme des partis de gauche est nettement nationaliste; il comprend l'annexion de l'Autriche, la révision des frontières orientales et, afin de nous enlever notre seul moyen de peser sur l'Allemagne et de la contraindre à l'exécution des traités, l'évacuation de la rive gauche du Rhin. N'oublions pas non plus que les millions de socialistes qui ont voté pour M. Marx sont monarchistes. Le parti socialiste, orga-

Disation professionnelle plutôt que politique, a approuvé le retour du kronprinz. Un de ses représentants autorisés, M. Fritz Ebert, disait, le 7 décembre 1918 : « Nous, socialistes, nous pensons comme les monarchistes, et nous voulons maintenir la couronne impériale et le trône prussien au premier petit-fils de Guillaume II ». Ceux qui s'imaginent, en France, que les mêmes étiquettes politiques recouvrent partout les mêmes choses, méditeront avec fruit ces paroles. Quant aux démocrates, les seuls qui soient plus ou moins sincèrement républicains, ce sont précisément eux qui ont subi le recul le plus sensible. Ils ont perdu 350.000 suffrages, soit un sixième des voix sur les élections de décembre. Enfin, la question religieuse a joué un grand rôle dans le plébiscite. Beaucoup de catholiques se sont comptés sur la candidature Marx. « Si le maréchal Hindenburg était catholique, dit-on en Allemagne, il aurait eu peut-être plus de 20 millions de voix. »

En tout cas, l'unanimité dans les questions nationales étant déjà faite avant les élections, l'instinct grégaire et l'esprit de discipline de la race la consolideront après. Face à l'étranger, face à la France, Hindenburg a toute l'Allemagne derrière lui.

***

C'est demander trop à l'esprit de parti que d'abdiquer ou, du moins, de se taire devant un pareil résultat. Certains journaux français ont tenté de donner le change sur ses véritables causes en l'attribuant à l'occupation de la Ruhr. C'est nier ou plutôt falsifier les données les plus certaines d'un problème dans lequel il y a assez d'inconnues pour que nous ne négligions pas ceux de ses éléments qui sont trop connus. C'est précisément dans la Ruhr et en Rhénanie, régions occupées par les troupes françaises, que Hindenburg a eu le moins de voix. Là c'est Marx qui obtient la majorité (1). Les populations rhénanes, riches et prospères, sont naturellement attachées à la paix. Elles redoutent aussi que leur pays ne soit le théâtre d'une nouvelle lutte. Elles préfèrent l'occupation française à la guerre. La vieille Prusse, pauvre et conquérante,

(1) Dans les six circonscriptions de Westphalie-Rhénanie, 3 300 000 voix pour Marx, contre 1 900 000 pour Hindenburg ; la Prusse, le Brandebourg et la Poméranie donnent au chef de guerre : 1 200 000 voix de plus qu'au bourgeois du Centre.

demeure le foyer du militarisme; et, pour elle, la guerre est toujours l'industrie nationale, pourvu que cette industrie en soit vraiment une, c'est-à-dire pourvu qu'elle paie. Le seul moyen de la rendre pacifique, c'est de lui démontrer que la guerre serait une affaire détestable, entraînant la faillite et la ruine. Seules, l'union et la fermeté des Alliés inspireront de la sagesse à l'Allemagne en la convainquant de l'impossibilité d'une revanche victorieuse. Pour être décisive, cette démonstration doit être rigoureuse et prolongée. Elle devrait durer pendant une génération, afin de pénétrer une Allemagne nouvelle d'un esprit nouveau et d'y déterminer cette démobilisation morale hors de laquelle il n'y a pas de paix possible.

L'énergique revendication de nos droits, tels qu'ils sont inscrits dans les traités, ne réveille pas la réaction et le pangermanisme, pas plus que l'abandon de ces droits ne fortifie outre-Rhin les courants pacifiques. C'est même exactement le contraire qui se produit. Le maximum de démocratie en Allemagne a coïncidé avec le maximum de vigueur de la part des Alliés. Guillaume II s'est enfui et les socialistes se sont emparés du pouvoir après la défaite de 1918, quand les bourgeois de Berlin s'attendaient à voir camper les armées alliées dans leur capitale. Les nationalistes allemands n'ont pas attendu l'occupation de la Ruhr pour assassiner Erzberger et Rathenau, ni pour dominer la Bavière, ni pour étouffer avec la Reichswehr les mouvements socialistes en Saxe et en Thuringe. Inversement, le maximum de faiblesse de la part des Alliés coïncide avec le maximum de nationalisme en Allemagne. Les deux mouvements obéissent à deux rythmes qui sont à contre-temps l'un de l'autre. Notre politique de conciliation aboutit donc à faire à de faux démocrates qui passent, d'authentiques concessions qui restent. Peut-être même, ces concessions destinées à consolider la démocratie allemande, contribuent-elles à l'ébranler. Ce n'est pas sans raison qu'on a rappelé à ce propos la parole d'un homme politique français sur « la main de l'étranger, cette main qui porte malheur à ceux qu'elle protège ».

A une politique de renoncement, pratiquée par les Alliés depuis un an, répond l'élection de Hindenburg.

Pourtant cette réponse ne paraît pas claire à tout le monde. Prenant des libertés plus grandes encore avec l'histoire d'avant-

hier qu'avec l'histoire d'hier, certains commentateurs nous disent : « Mais, après tout, de quoi nous plaignons-nous ? N'en avons-nous pas fait autant après notre défaite de 1871. Hindenburg n'est que le Mac Mahon de l'Allemagne. »

Pour la mémoire du chevaleresque soldat que la France a surnommé le « Bayard des temps modernes », cette assimilation avec un des principaux criminels de guerre est injurieuse. Elle ne l'est pas moins pour la vérité historique. Ce que signifiait l'élection de Mac Mahon est exactement le contraire de ce que signifie l'élection de Hindenburg. Dans nos écoles primaires, si on y enseigne encore l'histoire de France, tous les élèves savent que Mac Mahon fut porté au pouvoir par les conservateurs qui étaient les partisans de la paix, les républicains étant alors groupés autour de Gambetta qui incarnait la défense nationale et la guerre à outrance. En outre, la France, après ses défaites, part de l'idée monarchique pour aboutir, sept ans après, en 1877, à la République devenue tout à fait pacifique. Dans le même laps de temps, mais selon une courbe inverse, l'Allemagne, partie de la République et même de l'anarchie en 1918, évolue vers la monarchie, c'est-à-dire vers la revanche.

Le délire de certains fakirs de l'optimisme va plus loin. L'élection de Hindenburg est représentée par eux comme un événement heureux, non parce qu'il dissipe toute équivoque et ne nous permet pas d'hésiter sur notre devoir, mais parce que la paix sera mieux assurée avec lui qu'avec Marx. Le premier soin de Hindenburg n'a-t-il pas été de déclarer que son gouvernement maintient l'offre du gouvernement précédent au point de vue de la sécurité ? Or, à cet égard, la signature de Hindenburg a une tout autre valeur que celle de Marx. N'est-ce pas le fin du fin que de se faire garantir la paix par ceux qui la menacent le plus ? Si Marx l'avait emporté, l'opposition des nationalistes ne lui eût pas permis de nous donner cette garantie ou, du moins, de la respecter. On découvre que, dans cette affaire, la caution des socialistes n'est pas bourgeoise. Elle ne saurait engager les représentants du sentiment national allemand. Mais si la paix nous est garantie par les plus farouches revanchards, que nous faut-il de plus pour être bien tranquilles ?

***

Afin de n'être pas taxés de pessimisme systématique, recherchons quels seront les développements de cette situation en prenant pour base, non le programme des revendications nationalistes, mais le programme minimum, celui des socialistes eux-mêmes. Admettons même que les nationalistes sont provisoirement sincères en renonçant officiellement à l'Alsace-Lorraine, leur sincérité devant avoir la durée de leur impuissance.

Ce programme minimum comporte la garantie de la frontière franco-allemande, la neutralisation de la Rhénanie et, en échange de ces « avantages », la revision des frontières orientales et l'incorporation de l'Autriche au Reich. En s'attaquant d'abord à ses voisins du Nord, de l'Est et du Sud, avant de se retourner contre ses voisins de l'Ouest, et en cherchant à chloroformer ceux-ci par la garantie de leurs frontières, l'Allemagne revient, pour reconstituer sa grandeur, à la méthode dont Bismarck a usé pour la fonder. L'affaire des Duchés danois, — Sadowa, — Sedan, 1864-1866-1870, telle est la trilogie sinistre dont on nous offre une reprise, mais avec des transformations à l'échelle des événements qui se sont accomplis depuis.

Comme en 1865, à l'entrevue de Biarritz entre Napoléon III et Bismarck, l'Allemagne fait entrevoir des compensations illusoires ou dangereuses, afin d'obtenir sa liberté d'action sur les points essentiels pour elle. On nous offre l'Alsace-Lorraine, comme si nous ne l'avions pas, et on nous tâte pour un mariage des « industries lourdes » des deux pays, mariage qui, par la menace d'une hégémonie continentale du charbon et du minerai, consommerait notre divorce avec la Grande-Bretagne, à moins que nous ne l'invitions à en faire un ménage à trois. Mais à Berlin, c'est le tête-à-tête qu'on veut, afin de nous isoler. La métallurgie allemande remplace dans ce plan la Belgique offerte à Napoléon III par Bismarck pour semer la suspicion entre Paris et Londres. L'industrie lourde est aujourd'hui l'artillerie lourde de la diplomatie allemande.

C'est le cas de nous rappeler que, selon l'aphorisme anglais : « Il faut une longue cuiller pour souper avec le diable. » Sinon la France d'aujourd'hui cumulerait dans ses rapports avec

l'Allemagne les erreurs du second Empire et celles des fondateurs de la troisième République. C'est déjà trop de n'avoir pas su profiter de l'erreur commise par M. Thiers qui, cependant, savait son histoire, en s'imaginant qu'après la chute de Napoléon III, l'Allemagne serait plus traitable. Il fut étonné de constater que l'Allemagne faisait la guerre non à un homme, mais à la France. Malgré cette expérience, en 1905, notre Gouvernement se flatta de désarmer l'hostilité de Berlin, en sacrifiant M. Delcassé. Et, ce fut aussitôt à Berlin un redoublement de mauvaise foi, d'arrogance et de brutalité à notre égard. Plus récemment, en 1924, après la Ruhr, nous avons, sur l'autel du rapprochement franco-allemand, sacrifié une nouvelle victime qui ne fut pas plus propitiatoire, si l'on en juge par l'élection de Hindenburg. Ces holocaustes individuels nous exposent à un holocauste collectif en justifiant l'outrecuidance du gouvernement allemand et en lui inspirant des exigences telles qu'elles ne nous laisseraient d'autre alternative que la rupture ou l'abdication.

Une récidive simultanée de la politique des compensations ne serait pas moins désastreuse. En échange d'une nouvelle signature allemande, garantie dérisoire de notre frontière, et de concessions économiques calculées pour irriter l'Angleterre, nous livrerions les garanties réelles de paix que les traités ont établies dans le centre et l'orient de l'Europe, ainsi que sur le Rhin. Nous signerions l'arrêt de mort de nos plus fidèles amis, les peuples qui trouvent dans le traité de Versailles leur acte de naissance ou la charte de leur affranchissement. En même temps, la *neutralisation* de la Rhénanie, qui nous est proposée comme une sécurité, serait pour nous la vassalité. Substituée à la *démilitarisation* de cette région, prévue par le traité de Versailles et qui nous suffit, pourvu qu'elle soit contrôlée, la *neutralisation* serait opposable à la France comme à l'Allemagne. En cas d'agression contre la Pologne, elle nous paralyserait, nous empêcherait d'utiliser le territoire allemand pour porter secours à la victime ou exercer une pression utile sur Berlin. Ce serait, en fait, la neutralisation de la France. Si nous étions dupes d'une manœuvre aussi grossière, elle nous laisserait isolés en présence d'une Allemagne plus puissante qu'en 1914. Nos mains ne seraient pas seulement vides et liées; elles ne seraient même pas nettes, car nous aurions commis une félo-

nie à l'égard de nos alliés polonais. Ce serait pour la France victorieuse la servitude et la honte.

Ce ne serait même pas la paix. Ce serait la guerre et la guerre générale. Ce serait, en laissant le champ libre à l'Allemagne à l'Est, l'inviter à y faire jaillir l'étincelle qui, dans un monde saturé d'électricités contraires, déterminerait, de proche en proche, une conflagration universelle. Bon gré, mal gré, tous les peuples y seraient entraînés. Une inexorable fatalité ne permettrait pas même à la lâcheté de trouver un refuge dans la neutralité.

***

Les revendications les plus impatientes et les plus unanimes du Reich sont tournées du côté du couloir de Dantzig et de la Haute-Silésie. Aux yeux des Allemands, le couloir de Dantzig qui ménage à la Pologne un débouché sur la mer, entre deux territoires prussiens, est une sorte de phénomène de tératologie politique. C'est à la fois un outrage à la nature et, ce qui est plus grave, à l'orgueil germanique. N'est-il pas intolérable pour les deux millions d'habitants de la Prusse orientale de ne pouvoir communiquer avec l'Allemagne sans traverser quelques kilomètres de territoire polonais? A côté des susceptibilités de ces deux millions de représentants du peuple élu, que pèse l'indépendance de la Pologne? On ne voit pas comment les Polonais pourraient consentir à livrer ce point vital à leurs pires ennemis. On ne voit pas non plus les éléments d'une cote mal taillée sous les auspices de la Société des nations. C'est là surtout qu'il serait exact de dire que le propre d'une cote mal taillée, c'est d'être mal taillée. Les « facilités » qui, par hypothèse, seraient laissées à la Pologne, seraient l'origine de difficultés inextricables. Le contrôle de la Société des nations, s'il était établi en droit, serait inopérant en fait. La Société des nations, qui n'a pu envoyer une compagnie à Vilna pour y montrer le fanion interallié et faire respecter ses décisions, serait encore plus impuissante dans le couloir de Dantzig où la présence de l'Allemagne rendrait toute intervention autrement grave.

L'Allemagne, exprimant l'intention de procéder légalement, devra saisir la Société des nations de sa requête. Elle invoquera l'article 19 du Pacte, ainsi conçu : « L'Assemblée peut, de temps

à autre, inviter les membres de la Société à procéder à un nouvel examen des traités devenus inapplicables ainsi que des situations internationales dont le maintien pourrait mettre en péril la paix du monde. »

En l'espèce, le traité ne serait inapplicable que parce que le Reich refuserait de l'appliquer, et la situation ne serait dangereuse pour la paix que parce qu'il songerait à la modifier par la guerre. Les décisions de la Société des nations étant prises à l'unanimité des voix, rien ne pourrait être fait sans l'assentiment de la Pologne. En théorie, elle aurait la faculté d'user de ce *liberum veto*, apanage de tous ses gentilshommes dans ses anciennes diètes. Tout cela serait très bien si le problème ne débordait les formules juridiques. Le Reich, sans s'émouvoir de l'opposition de la Pologne, compterait et pèserait les interventions des autres Puissances A l'abri des fictions diplomatiques, la procédure des Conférences est surtout un procédé de sondage. On a dit que la guerre de 1914 est sortie de la Conférence d'Algésiras, parce que l'Allemagne y a constaté l'impossibilité de faire prévaloir ses vues par les voies diplomatiques. Elle arrêtera ses projets à Genève d'après l'attitude de ceux qui se nomment encore les Alliés, en première ligne de la France et de l'Angleterre. Si le Reich trouve la voie barrée, il battra en retraite. Si elle est libre, il s'y engagera résolument et ouvertement, malgré toutes les protestations qui ne seraient pas sanctionnées par des actes.

S'il y a doute, si l'attitude des Puissances ne donne pas une indication nette, le jeu du Reich sera plus complexe et plus sournois. Par exemple, il lancera sur le couloir les « organisations » anti-polonaises de Dantzig, de Poméranie, de Kœnigsberg, auxquelles se joindraient celles de Lithuanie qu'il a aussi le moyen de manœuvrer. Simple procédé pour prendre la température de l'Europe, de la France surtout. Si la France réagit, les « organisations » seront désavouées et le général von Seckt leur enjoindra d'évacuer le couloir. Dans le cas contraire, il leur enverra des renforts de la Reichswer.

Ou bien, le Reich encouragera une agression de la Pologne par la Russie avec laquelle il a partie liée. En même temps, il provoquera dans le couloir de Dantzig, des incidents qu'il exploitera pour l'occuper, au besoin à la demande plus ou moins spontanée d'une partie de la population. Il justifiera son

initiative par la nécessité de maintenir l'ordre, de protéger ses nationaux, et peut-être même d'arrêter la Russie! En même temps, par un coup de *jiu-jitsu* au bon endroit, il étranglera la Pologne, tout en prétendant être en état de paix avec elle. Il se dira que la Société des nations sera trop heureuse si elle parvient à lui faire lâcher prise, en reconnaissant, pour commencer, une partie du fait accompli. En agissant ainsi, à la faveur d'une agression russe concertée dans la coulisse, le Reich réduirait au minimum les risques d'intervention française. En fait, cette intervention s'exercerait bien difficilement contre la Russie. En droit, le traité franco-polonais (19 février 1921) étant antérieur au traité russo-polonais de Riga (18 mars), le Reich se demandera si notre garantie s'applique aux frontières qui sont établies par ce dernier traité. Je serais surpris qu'un pareil scénario n'eût pas été examiné à Berlin et que le gouvernement de Varsovie ne s'en inquiétât pas.

Simultanément ou ultérieurement, selon le degré de résistance que le Reich rencontrera ou pressentira, il réclamera la revision du partage de la Haute-Silésie. Là, on est en présence d'une décision arbitrale rendue par la Société des nations après une étude approfondie et consciencieuse du problème. Comment demander à la Société des nations de se déjuger sans ruiner son autorité et même sans ruiner le principe de l'arbitrage, espoir de l'humanité? C'est ce qu'exprimait dans une forme pittoresque, en septembre dernier, un journal polonais de gauche, le *Kurjer Poramy*, en commentant le discours dans lequel M. MacDonald proposait l'arbitrage pour le règlement de tous les conflits internationaux et demandait cependant comme à Berlin, la revision de la décision arbitrale la plus importante qui ait été rendue par la Société des nations, celle qui a pour objet le partage de la Haute-Silésie. « M. MacDonald, disait ce journal, commet un infanticide sur son propre enfant. »

Ajoutez à cela que la partie de la Haute-Silésie attribuée à la Pologne constitue un organisme économique indivisible, et que, sur ce point, elle ne sera pas moins intransigeante que pour le couloir. Personne ne conteste, même en Allemagne, l'énorme prédominance de la population polonaise dans cette région. Le seul argument invoqué contre la Pologne est qu'elle exploite moins bien les richesses de la Haute-Silésie que ne ferait l'Allemagne. La thèse allemande, qui est soutenue par

une grande partie de l'opinion anglo-saxonne, s'inspire d'une conception matérialiste des rapports internationaux. Si l'exploitation polonaise n'est pas parfaite, elle est sans doute perfectible. Faut-il s'indigner de ce que la Pologne ne sorte pas du tombeau techniquement équipée comme l'Allemagne ou la Grande-Bretagne? Et, au lieu de lui faire crédit, faut-il, afin de lui apprendre à tirer un meilleur parti de ses richesses, les lui enlever et lui enlever en même temps ses enfants pour les replacer sous la férule prussienne? Ce serait la rendre responsable des conséquences fatales de l'oppression séculaire qu'elle a subie, et la punir dans le présent de ses douleurs passées. Qu'une pareille iniquité fasse sourire à Berlin, c'est naturel. Ce qui l'est moins, c'est que chez certains alliés, les partis socialistes adoptent, par sympathie pro-allemande, la thèse de Berlin dans la question de Haute-Silésie, prenant ainsi le parti des capitalistes et exploiteurs prussiens contre les ouvriers polonais. En Silésie, toute la population ouvrière est polonaise et, avant le retour à la Pologne, elle était soumise par les maîtres allemands à un régime inhumain d'exception.

En appuyant les revendications allemandes sur la Haute-Silésie, le socialisme international ne prend pas seulement parti contre des ouvriers qui ont le tort d'être patriotes et catholiques. Il prend en même temps parti pour la guerre. En effet, si le Reich attache une telle importance à la récupération de la Haute-Silésie, c'est parce que cette région doit doubler la Ruhr comme arsenal de guerre, la Ruhr inapte à ce rôle aussi longtemps qu'elle est sous le canon français. Actuellement, l'Allemagne, malgré toutes ses infractions au Traité de Versailles, ne pourrait former qu'un front défensif, faute d'un matériel suffisant. Le jour où elle aurait occupé et organisé la Haute-Silésie, incontrôlable pour nous, elle y trouverait les moyens de constituer, à l'abri de ce front défensif, de quoi le transformer en front offensif. Pour mesurer l'étendue du péril, il faut ne pas oublier que la mobilisation industrielle est très perfectionnée en Allemagne, et que l'industrie chimique y est plus puissante que partout ailleurs. Quant à la mobilisation morale, on peut la juger par l'élection de Hindenburg, et, si cela ne suffit pas, par le fait que, dans les provinces rhénanes, les plus pacifiques du Reich, un jeune homme, s'il n'a pas accompli, comme volontaire, les périodes d'instruction qui sont

un des moyens d'éluder le Traité de Versailles, est disqualifié au point de ne pas trouver une fiancée, ni même une petite amie.

Le troisième article du programme des modérés, le rattachement de l'Autriche, est d'une exécution plus facile. L'Allemagne y préluderait par un plébiscite afin de se prévaloir de la volonté des intéressés. Dans un pays fortement impressionné par le relèvement économique de l'Allemagne et avec les moyens dont elle disposerait pour y solliciter les suffrages, le résultat serait embarrassant pour la Société des nations et pour les signataires d'un traité fondé sur le droit des peuples de disposer d'eux-mêmes. Il faut reconnaître que si le rattachement de l'Autriche est contraire à la lettre des traités, il serait conforme à la logique interne d'une paix qui a fait de l'Allemagne un État super-unifié. La première conséquence de l'entrée de l'Autriche dans le Reich serait de couper la Tchéco-Slovaquie de toute communication avec la Yougo-Slavie et la mer. Nos alliés de Prague perdraient, comme les Polonais par la suppression du couloir de Dantzig, les conditions d'une vie indépendante.

*
* *

Un pareil programme, — rappelons que c'est celui des socialistes et des pacifistes, — supprime l'indépendance et menace l'existence de nations fières, héroïques, passionnément attachées à leur souveraineté reconquise. Ce programme ne peut leur être imposé par ce qu'on nomme les voies diplomatiques. Il signifie la guerre et la guerre générale.

Le jeu des alliances exclurait toute possibilité de localiser le conflit. L'agression de l'Allemagne contre la Pologne serait accompagnée ou même précédée de l'agression russe. Automatiquement, la Roumanie, qui serait elle-même attaquée ou menacée en Bessarabie, entrerait en lice en vertu de son traité avec la Pologne. L'exemple de l'Allemagne entraînerait à sa suite tous les vaincus de 1918. La Hongrie, la Bulgarie, s'ébranleraient. Les États de la Petite Entente mobiliseraient, non seulement pour tenir leurs engagements, mais parce que ce serait pour eux une question de vie ou de mort. La France ne pourrait laisser s'accomplir un double Sadowa, l'un en Autriche, l'autre sur la Vistule, sans signer une double déchéance, déchéance politique devant le pangermanisme

triomphant, et déchéance morale, car sa neutralité serait contraire non seulement à ses intérêts essentiels, comme en 1866, mais aussi à ses engagements formels. Ce serait bientôt l'Europe de nouveau divisée en deux camps, comme pendant la dernière guerre, avec cette différence que la Russie serait du côté de l'Allemagne.

L'intimité germano-russe scellée sur les dépouilles de la Pologne et consolidée par le plus fort de tous les liens, celui de la complicité, c'est le plus grave danger de demain. Grâce à ce pacte monstrueux entre la Domination universelle et la Révolution universelle, chacune se flattant d'accomplir son rêve en utilisant l'autre comme moyen, l'enchaînement implacable des conséquences affecterait le monde entier. Dans l'apport de la Russie figurerait son influence en Asie où, par les méthodes et avec le personnel du tsarisme, les soviets l'ont puissamment développée. A la solidarité des problèmes européens et à l'interdépendance de toutes les régions de la planète, s'ajouterait, pour étendre le champ des répercussions et du conflit, la mise en œuvre par l'Allemagne et la Russie des incalculables ressources de l'Asie. Une synthèse de la situation impose donc un examen rapide de ce que serait aujourd'hui ce péril jaune. Le diplomate doit doubler son échiquier européen d'un mah-jong.

Le péril jaune a été créé avec une sollicitude persévérante par l'Europe, surtout par l'Allemagne, comme si cette Puissance avait pressenti qu'elle y trouverait un jour l'instrument de sa revanche. C'est elle qui, en 1894, pour détourner la Russie de l'Europe la pousse à intervenir en Extrême-Orient et à limiter le butin du Japon après sa victoire sur la Chine. La politique allemande cultive ainsi le premier germe du conflit russo-japonais. C'est encore l'Allemagne qui, à la suite du meurtre propice de ses missionnaires, donne le signal du premier dépècement de la Chine, point de départ de la révolte des boxers qui, à son tour, motive une répression à laquelle les contingents de toutes les Puissances prennent part sous le commandement d'un maréchal allemand. Toujours à l'instigation de l'Allemagne, la Russie occupe la Mandchourie. Puis, lorsque l'Angleterre, pour contenir la poussée russe, a conclu le traité anglo-japonais de 1902, une fois de plus le tentateur de Berlin pousse la Russie contre le Japon, afin de paralyser l'alliance franco-russe en Europe. C'est alors, après la défaite de la Russie

et la révolution qui s'ensuivit à Pétersbourg, le coup de Tanger en 1905.

Ce coup manqué, l'Allemagne va-t-elle le tenter de nouveau, toujours avec le concours de la Russie, et en calculant les incidences des événements d'Asie sur l'Europe ?

***

Depuis le commencement du xxe siècle, ces événements se combinent avec les maléfices de l'Allemagne pour dresser l'Asie contre l'Europe. C'est, d'abord, en 1904, la défaite de la Russie, la défaite de l'homme blanc par l'homme jaune. Le prestige de l'Europe ne s'en est jamais relevé. Du moins, si l'Europe n'était pas invincible, elle restait unie en face de l'Asie. Mais voici que la guerre de 1914 rompt cette solidarité qui était notre dernière garantie à l'égard de cette masse de 900 millions d'hommes entraînés, par nos soins, à mettre nos techniques nouvelles au service de leurs rancunes anciennes. Battu par l'homme jaune en 1904, divisé contre lui-même en 1914, l'homme blanc se discrédite en se chargeant de tous les crimes pendant la guerre et en se traitant lui-même de barbare. La paix venue, par sa déraison il excite l'ironie et rassure la prudence de l'homme jaune. Cependant des contingents de couleur levés en Asie et en Afrique se sont sacrifiés sur nos champs de bataille. Une fois de plus, les races sont broyées pour être mêlées. Désormais, l'homme jaune n'a pas seulement les mêmes armes que nous. Dans cette contamination mutuelle, je ne sais ce que nous lui devons. Il nous doit le microbe, ou l'étincelle, de l'indépendance. Ces peuples auxquels nous avons fait appel pour nous défendre, réclament en liberté le prix du sang. L'Évangile wilsonien donne, avec le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes, un principe et une formule aux revendications de l'Asie.

A tous ces éléments d'effervescence, s'ajoute le conflit survenu entre les États-Unis et le Japon au sujet de l'immigration. L'ostracisme infligé à l'homme jaune par l'homme blanc est ressenti dans toute l'Asie. Il donne au Japon la tentation et le moyen de se présenter comme son champion, et de lui imposer une direction. Il se prépare à ce rôle avec une ardeur silencieuse et farouche. Des citoyens japonais se tuent pour ne pas survivre à l'affront fait à leur race. Et leur cénotaphe est un lieu de pèle-

rinage pour les jeunes filles aux bras chargés de fleurs, les fleurs du souvenir et surtout de l'espérance.

Devant un terrain ainsi préparé, le Japon est libre de tout engagement depuis que la Grande-Bretagne, pour mieux assurer ses rapports avec les États-Unis et les Dominions, a rompu son alliance avec lui. L'avènement au pouvoir du parti conservateur anglais fortifie, dans le Pacifique, la solidarité anglo-saxonne qui se manifeste par la reprise des travaux de la base de Singapour. En même temps, l'élection du président Coolidge atteste la volonté des États-Unis de persévérer dans la même attitude à l'égard de la race jaune.

Le Japon profite de sa liberté pour se rapprocher de la Russie également hostile aux États-Unis, cette Puissance super-capitaliste qui s'oppose plus fortement que toute autre aux soviets. La Russie s'entremet pour réconcilier le Japon et la Chine. Unie à l'Allemagne par le traité de Rapallo, — « petite source d'un grand torrent » selon le mot de Rathenau à Gênes (1), — la Russie est bien placée pour faciliter une entente entre Berlin et Tokio. En prévision d'un conflit dans le Pacifique, le Japon ne peut négliger la possibilité de fixer l'Angleterre et la France en Europe par une crise que l'Allemagne y provoquerait à l'heure convenue. Inversement, Berlin compterait sur le Japon et la Russie pour soulever l'Asie, l'Inde notamment.

Sur ce mélange détonant de haines, de convoitises et d'intrigues, la Russie répand la propagande explosive du bolchévisme. Cette opération était l'objet du Congrès panasiatique réuni récemment à Bakou par les soviets. Entre le bolchévisme et le panasiatisme, les affinités sont étroites. Le bolchévisme, s'inspirant du génie destructeur des Gengis-Khan et des Tamerlans, s'efforce, à la faveur du désarroi intellectuel où la guerre a jeté l'Europe, de ruiner la civilisation occidentale. Or, cette même civilisation l'homme jaune se dit qu'il a le devoir de la détruire pour se libérer, et que la folie de l'homme blanc lui en donne le pouvoir. Le gouvernement de Moscou s'appliquant à utiliser les mouvements nationaux de l'Asie et de l'Afrique pour ses fins internationales, les deux courants se confondent. De leur rencontre naît une de ces forces invisibles qui, en

(1) Mot d'autant plus significatif que Rathenau se flattait, non sans raison, d'être le plus « Européen » des Allemands

politique comme en physique, sont les plus puissantes, ondes qui parcourent et ébranlent le monde. Déjà, à intervalles de plus en plus rapprochés, des accidents prémonitoires dans l'Inde, en Égypte, en Tunisie, dans la cathédrale de Sofia, dans la rue Damrémont et au Maroc, révèlent, à la lueur d'un éclair, l'imminence et l'immensité du péril.

*
* *

Sommes-nous donc à la veille d'un conflit gigantesque où s'affronteraient les nations, les races et les continents? Dans cette constellation qui clignote à l'horizon, Japon, Chine, Russie, Allemagne, devons-nous reconnaître de sinistres présages? Où est pour l'Europe la sagesse? Quand elle voit ces signes, est-elle la proie d'une hallucination enfantée par l'insomnie et la fièvre? Quand elle ne les distingue plus, est-ce l'effet d'une torpeur mortelle? Les augures qui les interrogent depuis des années, alors qu'ils étaient moins clairs qu'aujourd'hui, nous répondent. En Angleterre, en Russie, aux États-Unis, on annonce l'inévitable conflagration du Pacifique. Dans la presse anglaise, on invite l'Europe à s'unir pour défendre la civilisation occidentale. En France, les avertissements n'ont pas manqué (1). On prédit un drame mondial dont la guerre de 1914 ne serait que le prologue. Allons-nous voir de terribles choses?

Depuis l'explosion du bolchévisme, nous ne sommes plus en sûreté. L'Empire russe était autrefois pour l'Europe un isolateur contre l'orage qui gronde en Asie : il est devenu conducteur et générateur de foudre.

Une question domine tout : quel sera le rôle de l'Allemagne ? Déjà liée à la Russie, sera-t-elle l'avant-garde de l'Asie contre l'Europe, ou saura-t-elle se dégager pour devenir l'avant-garde de l'Europe, non *contre* l'Asie, mais *vers* l'Asie (2)?

En ce dernier cas, on peut espérer que les peuples chré-

(1) Voir la très remarquable Conférence faite le 21 novembre 1924, par M. Albert Sarraut à l'Université des Annales et publiée dans *Conferencia* (n° du 15 décembre 1924).

(2) Cette politique à retournement, — et de chantage, — serait renouvelée de celle des Saxons à la bataille de Leipzig. Un prince Saxon, le tsar Ferdinand de Bulgarie, disait en 1910 à un diplomate de l'Entente : « On me croit l'avant-garde de l'Europe contre la Turquie; mais je puis aussi bien être l'avant-garde de la Turquie contre l'Europe. » Dans l'immense bataille des nations qui s'annonce, verrons nous tous les Allemands se comporter comme les Saxons à Leipzig?

tiens, comprenant leur devoir et leur intérêt, feront leur salut et celui du monde par la justice, en s'unissant dans une croisade, non pour la conquête et l'exploitation de l'Asie, mais pour la collaboration avec elle, dans le respect mutuel de tous les droits, de tous les intérêts, de tous les sentiments et même de tous les préjugés, l'homme blanc et l'homme jaune se souvenant que, s'ils ne sont pas de la même race, ils sont de la même espèce. Dans cette générosité, qui serait surtout de l'égoïsme bien entendu, est la seule chance, s'il y en a une, de résoudre les antagonismes actuels non par la force ou, du moins, non par la force seule, mais avec le minimum de violence et en faisant la plus large part à l'effort fraternel de toute l'humanité.

Nul ne peut dire si le monde va être partagé entre deux camps, de chaque côté d'un front allant de nos rivages de l'Atlantique jusqu'à l'extrême pointe du continent asiatique; ou si, par la plus éclatante victoire de notre génie créateur sur le génie destructeur, la famille humaine réconciliée, ayant enfin pitié d'elle-même, s'unira pour les œuvres de vie. Au lieu d'un front européo-asiatique, qui serait le calvaire de l'humanité, construirons-nous une route qui serait la voie de son salut? une rue de la Paix universelle? Trouverons-nous en Asie le tombeau de notre civilisation ou le berceau d'un avenir meilleur, le champ du carnage ou celui du rajeunissement? Et cette vieille terre funéraire, mère des invasions, des mythes et des Dieux, quand l'homme blanc l'aura retournée, sera-ce pour libérer plus de germes que de miasmes?

Cette immense sépulture de milliards d'êtres humains, quand nous nous pencherons sur elle pour exhumer ses trésors, vomira-t-elle la mort comme le cercueil de Tout-ank-Amon ou répandra-t-elle la vie comme cet hypogée d'Égypte où fut recueilli un grain de blé, desséché depuis des millénaires, qui, semé, produisit un épi?

Ce sont là des énigmes qui dépassent l'entendement humain et à plus forte raison les calculs des diplomates. Appliquons-nous du moins à ne pas gêner, dans le ciel d'Asie, le vol des génies favorables. Une seule chose est certaine, c'est que si l'Allemagne déserte l'Europe, tout espoir de faire face à cette crise mondiale par des solutions qui ne seraient pas exclusivement celles de la force, est ruiné. Son intérêt évident serait de

s'associer aux Alliés dans un bloc qui deviendrait ainsi assez puissant pour décourager les assauts du bolchévisme et entraîner le monde dans sa gravitation. Avec un peu de bon vouloir, l'Allemagne trouverait dans les possibilités infinies de l'Asie, sans violer aucun droit, des avantages auprès desquels le butin qu'elle convoite en Europe, au mépris de tous les droits et au risque de toutes les catastrophes, apparaît dérisoire.

Là serait la sagesse. Mais les traditions de l'Allemagne, ses passions, les positions prises la sollicitent dans l'autre sens. Elle serait fidèle à elle-même en jouant une fois de plus la carte de l'Asie contre l'Europe, — et aussi celle du bolchévisme, comme pendant la guerre. Elle se considère, dans son orgueil, comme immunisée contre le virus et, dans sa haine, elle est impatiente de l'inoculer aux autres. Puis, en prenant de nouveau pour point de direction *nach Paris*, l'Allemagne rentre dans le plan divin, dans ce mouvement cosmique qui, depuis l'origine des temps, entraîne les globules du sang, les habitants des cités, les peuples de la terre, les astres du firmament toujours vers l'ouest, comme si le cœur de l'univers y battait. C'est en ce sens seulement que l'Allemagne va à gauche et se rapproche de la France.

Que si cette migration nouvelle comporte quelque risque, cela est moins pour décourager sa volonté de puissance, que pour exciter sa soif de vivre dangereusement. Et puisqu'on a voulu lui lier les bras, elle ébranlera, comme Samson, les colonnes du temple, mais non pour s'ensevelir sous ses ruines, au contraire pour s'en élever un à elle-même, sur les cadavres de ses ennemis, un temple où elle serait vraiment chez elle et où elle s'offrirait sans partage à l'adoration des peuples prosternés. L'Allemagne estime que l'égalisation des points de départ dans le chaos universel la favorise, grâce à la supériorité de son génie, de sa race, de son organisation. La solution catastrophique n'est donc pas une catastrophe, à son point de vue. Et quelle tentation pour sa haine et son orgueil que de préparer sa vengeance en prenant le commandement suprême des races coalisées contre ses ennemis, en créant une nouvelle *ligne Hindenburg*, une ligne, considérablement revue, corrigée, augmentée, dont celle qui a si longtemps déchiré notre bonne terre de France ne serait qu'un secteur, une ligne Hindenburg de l'Atlantique au Pacifique, axe de la terre et instrument du ciel!

Tel est l'aboutissement logique de la politique actuelle de Berlin. La collaboration avec les Alliés exclurait la destruction des traités et l'alliance avec le bolchévisme. L'attentat qui se prépare contre la Pologne, avec la complicité de Moscou, engagera, s'il s'accomplit, tout l'avenir. Ce serait, dans l'alternative qui s'offre à l'Allemagne, l'option pour le cataclysme. En ajoutant son poids à celui de la Russie, au lieu de l'équilibrer, elle fait basculer l'Europe dans l'abîme.

* * *

Ce périple autour du monde et autour des hypothèses nous ramène à son point de départ, en Europe et en France. Si les destins du monde sont suspendus aux décisions de l'Allemagne, celles-ci dépendent de l'action des Alliés, laquelle sera déterminée par celle de la France.

La France a le devoir de prendre ce rôle dirigeant. Ce n'est pas qu'elle prétende au magistère de l'Europe, ni qu'elle se flatte d'être, comme on l'on l'a dit, une nation de cadres. Mais elle est tout au moins l'armée de couverture de l'idéal interallié. Le président Wilson n'a-t-il pas proclamé que le Rhin est la frontière de la liberté? A défaut d'autre supériorité, celle du risque justifie notre initiative, qui, loin de nous isoler, reformerait le faisceau de nos amitiés. Nous ne sommes pas sans alliés. Nous pouvons compter sur la fidélité chevaleresque de la Belgique dont, en face de l'Allemagne, les intérêts vitaux s'identifient aux nôtres. Son autorité morale donne à son appui une valeur sans égale dans les conseils des peuples, parce que sa voix y retentit comme celle de la justice et de la paix.

La France peut compter aussi sur le concours, peut-être même, en cas d'inertie de sa part, sur l'impulsion de ses alliés de l'Europe orientale et centrale. Ces États, Pologne, Roumanie, Tchéco-Slovaquie, Yougo Slavie sont les plus immédiatement et gravement menacés par le retour offensif du pangermanisme. C'est sur eux que, dans la direction de la Pologne et de l'Autriche, se déploie son aile marchante. Ces pays qui groupent environ 65 millions d'habitants représentent, s'ils sont unis, une force considérable. Le miracle de leur résurrection atteste leur vitalité. Leurs souffrances séculaires, le légitime orgueil de leur indépendance reconquise, l'héroïsme qui en a été le prix, ont développé chez eux une capacité de

sacrifice qui justifie leur grandeur nouvelle, et la garantit. Leur collaboration, dans l'intérêt de la paix, devient chaque jour plus active et plus étroite. La Petite Entente, premier effort d'organisation permanente entre alliés, donne à ce qui devrait être la Grande Entente un appui et un exemple. Formé, à l'origine, entre la Roumanie, la Tchéco-Slovaquie et la Yougo-Slavie, comme nne société d'assurance mutuelle contre un retour offensif de l'impérialisme hongrois, leur ennemi commun, ce système tend à élargir sa base et son objet. Sans en faire officiellement partie, la Pologne, déjà alliée de la Roumanie, vit dans son intimité, surtout depuis qu'elle a fort heureusement aplani ses différends avec la Tchéco-Slovaquie. En se développant, ce consortium détacherait par la Roumanie et la Yougo-Slavie, une antenne vers la Grèce qui, en cas de conflit balkanique, serait, comme ces deux Puissances, exposée aux revendications bulgares. L'hellénisme, qui a montré tant de vitalité dans ses épreuves et qui reste attaché aux Alliés malgré leurs torts graves envers lui, ne doit pas être négligé par eux. Par la Pologne et la Roumanie, une autre antenne pourrait établir le contact de la Petite Entente avec la Turquie, limitrophe comme elles de la République des soviets et livrée, comme elles, en cas d'isolement, aux entreprises d'un impérialisme qui trouve dans le bolchévisme un prétexte et un moyen plutôt qu'un dérivatif.

Si, à l'approche du danger, les États de la Petite Entente se serrent les uns contre les autres et se serrent autour de la France, l'Italie ne doit pas se sentir moins menacée. Par le rattachement de l'Autriche qui deviendrait l'avant-garde du pangermanisme vers le Sud, le Reich serait son voisin immédiat. Les revendications de l'Allemagne sur le Haut-Adige rédimé opposeraient demain les deux pays plus fortement que les liens économiques ne les rapprochent aujourd'hui. Comme le dit *l'Idea nazionale*, l'Allemagne va regarder vers le Brenner et au delà. De son côté, la France doit regarder au delà des Alpes, mais pour y cultiver avec soin tout ce qui doit faire de l'amitié franco-italienne une force agissante et féconde. Rome, mère du droit, et la France, qui fut si souvent le soldat du droit, sont prédestinées à s'entendre. A la fraternité de la race et de l'idéal s'ajoute, pour les unir, la communauté du danger. Elles ont ensemble des intérêts et des devoirs qui dominent de très

haut leurs malentendus. Les questions qui se posent entre elles se régleront aisément, pourvu que, de part et d'autre, on les considère dans leur essence et dans leurs proportions. N'oublions jamais que l'Italie est entrée dans la guerre après en avoir contemplé l'horreur et en mesurant toute l'étendue de son sacrifice. N'oublions pas la part glorieuse qu'elle a prise, par son offensive sur la Piave, à l'effondrement des Puissances centrales. Notre presse sera bien inspirée en tenant toujours compte de la juste fierté que ce grand pays puise dans ce passé récent et dans un présent qui assure son prestige au dehors ainsi que l'ordre et une prospérité croissante au dedans.

***

Comment admettre qu'une fois installé au balcon autrichien, d'où on a vue sur l'Adriatique et où on respire déjà les parfums de la Méditerranée, l'ogre germanique assisterait longtemps en spectateur au festin des peuples assemblés autour de la mer latine? Même initié aux rites de la Société des nations, il ne se contenterait pas de l'apéritif autrichien, des *Zakouski* polonais, ni de la gamelle de Genève. Il lorgnerait bientôt quelque chose de plus substantiel, le plat de résistance, l'Empire britannique. Aspirant à redevenir une Puissance mondiale et a conquérir l'hégémonie industrielle, l'Allemagne se heurtera fatalement à la Grande-Bretagne, plus fatalement qu'à la France où elle ne trouverait pas de quoi se rassasier et à laquelle elle s'oppose pour des raisons historiques et sentimentales plutôt que géographiques et économiques.

C'est pourquoi la France est le rempart continental de la Grande-Bretagne. Il faudrait de longs développements pour expliquer ou tenter d'expliquer l'incompréhension mutuelle des deux pays et la divergence de leurs politiques à l'égard de l'Allemagne. On peut dire que si la France et l'Angleterre sont à la fois incompréhensibles et indispensables l'une à l'autre; elles sont d'autant plus ceci qu'elles sont devantage cela. Elles ne se comprennent pas parce qu'elles sont très différentes et, étant très différentes, elles doivent être complémentaires l'une de l'autre, politiquement comme elles le sont économiquement. Et, de même que leurs productions ne se faisant pas concurrence, les deux pays sont l'un pour l'autre le client idéal, chacun trouverait dans l'autre l'allié idéal, — mais à condition

qu'ils soient alliés. L'Entente, qui n'est pas morte, qui dort seulement depuis l'armistice, se réveillera quand les deux pays éprouveront de nouveau le sentiment qui l'a fait naître : le sentiment d'un danger commun. Toute la question est de savoir si ce sentiment, — qui n'a jamais cessé d'être très vif en France, — l'Angleterre l'aura avant que le danger soit mortel, alors que nous aurons encore le temps de le conjurer. La collaboration des deux pays doit être rétablie en deçà de la catastrophe. Malgré les erreurs commises des deux côtés du détroit, on peut espérer qu'il en sera ainsi. Rudyard Kipling, qui a eu, comme d'autres grands poètes, comme Lamartine, des intuitions prophétiques en politique, a dit : « Nous devons avoir confiance en l'Allemagne pour rapprocher la France et l'Angleterre, mais nous ne devons avoir confiance en elle que pour cela. » Comment l'Allemagne justifiera-t-elle cette confiance? Sera-ce en redevenant un grave danger économique pour la Grande-Bretagne avant d'être un grave danger militaire pour la France? Sera-ce en combinant son impérialisme avec le bolchévisme dans une propagande menaçante pour l'Empire britannique en Asie? C'est le secret de l'avenir, mais d'un avenir prochain, car le relèvement de l'Allemagne, voulu par les Alliés, produira des fruits amers dont l'élection de Hindenburg ne nous donne que l'avant-goût. Elle a trop repris confiance en elle-même pour nous inspirer confiance, si ce n'est comme Rudyard Kipling l'entend.

Le jour où la France et l'Angleterre marcheront la main dans la main, tout redeviendra plus facile pour tout le monde et la paix sera assurée autant qu'elle peut l'être. Ceux qui en doutent ne connaissent pas l'Angleterre ou la méconnaissent. Parce que, en temps normal, elle n'a pas d'armée immédiatement utilisable sur le continent, on est porté à sous-estimer son concours. Il est cependant précieux par la puissance financière, secourable ou redoutable dans la paix comme dans la guerre, et par la puissance navale, également tutélaire dans la paix et dans la guerre, car, sans la marine anglaise qui assure la police des mers, elles seraient, dans l'état actuel du monde, livrées à la piraterie et l'Europe serait privée des matières premières nécessaires à sa subsistance. Au point de vue militaire, s'il est exact que les disponibilités de la Grande-Bretagne sont limitées, en revanche ses possibilités ne le sont pas. Il est vrai

que, sous l'influence des dominions, elle tend à se désintéresser de l'Europe et à déplacer l'axe de son action vers l'Asie. Mais nous avons vu comment l'interdépendance de tous les problèmes actuels ne permet pas d'isoler l'Europe de l'Asie et y ramène fatalement l'Angleterre. Il est vrai aussi que l'émancipation des dominions et leur évolution économique vers les États-Unis entravent les mouvements de la politique britannique ; mais la spontanéité vitale de l'Angleterre lui permet de s'adapter aux situations les plus complexes et d'en tirer parti. C'est ainsi que les dominions sont entre elle et les États-Unis, non des obstacles, mais des liens, qui l'engagent dans une politique commune avec Washington. Ce qu'elle semble perdre par le relâchement de l'Empire, elle le récupère, et au delà, par un resserrement de la cohésion du monde anglo-saxon qui, dès lors, représente, en face du continent européen, un formidable potentiel humain et économique. Et, comme cette cohésion est née de la solidarité anglo-saxonne en Asie, elle entraînerait la Grande-Bretagne et les États-Unis, dans l'hypothèse d'un conflit mondial déchaîné par la collusion germano-bolchéviste, à défendre sur le Rhin leur situation dans le Pacifique.

L'amitié de l'Angleterre nous est précieuse encore, parce que ce noble pays est mieux qu'une banque, une maison de commerce et une compagnie de navigation. Il est avant tout une conscience. Si on ne s'en aperçoit pas toujours, sur le continent, est-ce parce que l'Angleterre, comme l'a dit un de ses écrivains, consacre six jours de la semaine aux affaires, et un seul jour à l'idéal ? Même si l'idéal n'était pour elle qu'un sport de *week-end*, il n'en serait pas moins sacré. Notons que la semaine anglaise empiète de plus en plus sur la veille et le lendemain du dimanche. Quand il le faut, elle devient même permanente, et tous les jours sont les jours de l'idéal. C'est ce qui est arrivé pendant la Grande Guerre. On oublie trop, en France, le spectacle sublime que la Grande-Bretagne nous a alors donné, par son ardeur à embrasser une cause juste et à se sacrifier pour la sauver. Si des raisons politiques ont déterminé le Gouvernement anglais à déclarer la guerre à l'Allemagne, c'est la passion de la justice qui a suscité, de l'autre côté de la Manche, un mouvement d'enrôlements volontaires sans exemple dans l'histoire. C'est la première fois qu'on a vu plus de trois millions d'hommes prendre les armes librement, sans que leur patrie

fût envahie, ni même, aux yeux de « l'homme dans la rue », directement et immédiatement menacée. On oublie trop, aussi, que parmi ces trois millions de soldats, qui constituaient déjà une immense élite dans l'humanité, l'élite anglaise, l'élite intellectuelle et morale était largement représentée. C'est par milliers que les jeunes gens des Universités anglaises se sont enrôlés, dans un élan religieux. Pour eux, la guerre était une croisade, la bataille un sacrement et la mort une vie plus haute.

Un tel peuple ne s'expose pas à de tels sacrifices à la légère. L'Angleterre hésite à prendre des engagements parce qu'elle n'hésite pas à les tenir, et même à les dépasser, dès qu'ils apparaissent comme l'expression de ses intérêts. De là l'extrême difficulté d'une entente sur les garanties de la sécurité, entre un pays épris de logique et de précision, comme la France, et l'Angleterre, qui, aux principes rigides, préfère les formules assez souples pour se modeler sur une réalité toujours mouvante.

***

L'étude de ces principes et de ces formules a fait éclore toute une littérature, ou plutôt une idéologie, qui souvent n'est qu'une phraséologie. Les considérations les plus usagées sur les horreurs de la guerre s'y rencontrent avec les anticipations les plus hasardeuses sur les moyens de l'éviter. Il faut savoir gré aux hommes d'État qui s'efforcent d'y introduire quelque réalisme. Le plus souvent, ces projets ne sont qu'un leurre. Ils peuvent être un piège. Tel est le cas du projet de pacte de garantie offert par Berlin. Il tend à substituer le désarmement de la France à celui de l'Allemagne. A quoi bon entretenir une armée, si nous prenons la garantie allemande au sérieux? Et comment insister pour le désarmement de l'Allemagne, si nous avons confiance en elle? En même temps, par la distinction qu'il établit entre les frontières garanties, comme la nôtre, et les frontières non garanties, comme celle de la Pologne, ce pacte garantirait (ce serait sa seule garantie sérieuse) l'impunité d'une agression contre cette deuxième catégorie de frontières, dont toutes les autres frontières fixées par les traités sont, en fait, solidaires. Accepter cette garantie partielle et illusoire serait abandonner tout le reste. Et ce serait abandonner aussi l'objet même de la garantie, car ce serait avouer que nous ne

comptons, pour le conserver, que sur la bonne volonté de l'Allemagne. Un pareil pacte de sécurité serait pour les Alliés le nom diplomatique du minimum d'effort et du maximum d'insécurité. Ce serait, par la démission de la raison, la défaite de la victoire.

Mais le piège est trop grossier pour que les Alliés y tombent tout à fait. Il dépendrait d'eux d'y prendre l'Allemagne elle-même en utilisant, pour démasquer ses intentions, une proposition faite en partie pour découvrir les leurs. Si, au contraire, la garantie de l'Allemagne devait être acceptée avec l'endossement de l'Angleterre et avec des réserves en faveur de nos alliés polonais et tchèques, l'essentiel serait alors pour nous de ne pas confondre les apparences et les réalités.

Entre la France et l'Angleterre, l'essentiel n'est pas de conclure un pacte qui, s'il ne consacre pas leur accord général, soulignera les points où elles sont en désaccord. Il importe avant tout de manifester dans la pratique la solidarité profonde de leurs intérêts. Cette démonstration suppléera au pacte en attendant qu'elle l'engendre et le vivifie. Elle aurait aussi pour effet de changer le climat politique de l'Europe et du monde de telle sorte que la vraie paix s'y épanouirait enfin. La mésentente franco-anglaise est la principale cause du chaos européen. L'Entente, ressuscitée dans les faits, exercerait une attraction irrésistible sur toutes les forces d'ordre et de progrès. Les États de la Petite Entente, souvent écartelés par les tendances opposées de Londres et de Paris, seraient soulagés et réconfortés. A quel point, on peut en juger par ce mot d'un de leurs hommes d'État : « Quand la France et l'Angleterre se disputent, c'est comme si papa et maman se jetaient des assiettes à la figure, et nous quittons la maison. » L'Italie, qui peut parfois hésiter entre l'Allemagne et la France, n'hésiterait pas entre l'Allemagne et le bloc anglo-français. Comme l'Italie, l'Espagne est dans la Méditerranée en contact avec la France et l'Angleterre. Une politique commune de Londres et de Paris obtiendrait plus facilement à Madrid une collaboration précieuse non seulement au Maroc, mais encore dans la Société des nations où le représentant de l'Espagne a conquis une légitime autorité. L'Entente franco-anglaise aurait aussi un effet immédiatement salutaire dans l'Islam, où les intérêts des deux pays sont identiques.

Principe fédérateur en Europe et ordonnateur en Asie et en

Afrique, l'accord de la France et de l'Angleterre reconstituerait, peut-être même en le prolongeant, le front unique des Alliés contre toutes les forces de désordre qui menacent notre civilisation et, en même temps, il neutraliserait par le fait même de son existence une partie de ces forces. Ainsi serait conjuré le péril de cette monstrueuse ligne Hindenburg, que l'Allemagne et la Russie amorcent et occupent même déjà comme front de propagande, avec un fourmillement d'agents et d'intrigues à travers l'Asie et l'Europe, l'Asie qu'on réveille par le bolchévisme, l'Europe qu'on endort par le pacifisme. Est-il téméraire d'espérer que si ce vaste consortium de l'ordre et de la paix se fondait, avec le concours des États-Unis, qui y trouveraient la sauvegarde de leurs intérêts dans le Pacifique, l'Allemagne en subirait bientôt l'attraction et, après une liaison dangereuse avec le bolchévisme, rentrerait au bercail occidental?

***

Mais, pour que l'Occident soit un bercail où reviennent les égarés, il lui faut de bons bergers. Il n'en est pas de meilleur que le génie français. Il est le génie de l'ordre et de la prévoyance. Il est aussi le génie de la clarté, de l'unité. Ce sont les vertus indispensables pour exorciser le désordre, les ténèbres, les discordes qui assaillent l'Occident. Il est aussi le génie de la paix. Il l'est plus que jamais.

La France, ayant atteint les limites de son expansion, est, — en dehors de toute métaphysique, pour des raisons physiques, — essentiellement conservatrice, comme la Grande-Bretagne l'est pour les mêmes raisons, ce qui devrait suffire à leur imposer la même politique. De plus, la paix étant fondée sur la libération de toutes les Alsaces-Lorraines, la France est le champion de l'ordre nouveau. Le principe de son intégrité se confond avec celui de l'Europe actuelle. Comme Talleyrand, au Congrès de Vienne, qui a défendu les droits de la France en invoquant contre les coalisés leur principe devenu le nôtre, le principe de légitimité, nous pouvons défendre les traités en invoquant, à l'égard de nos alliés, notre principe devenu le leur. A cela près, que la légitimité, c'est maintenant la démocratie, la situation est la même qu'alors, avec la victoire en plus et Talleyrand en moins. Enfin, la victoire des Alliés, étant le triomphe des forces morales, une victoire non de conquête,

mais de rayonnement, elle est sœur du génie de la France qui rayonne partout et ne violente personne. Rayonnement qui se mesure non à la masse d'un peuple, mais à sa densité, ainsi qu'à l'ardeur de son foyer intérieur. Or, le peuple français est celui dont la cohésion est la plus étroite et il est lumineux par lui-même plus qu'éclairé par autrui.

Pour toutes ces raisons, la cohésion de la France devrait être le principe de la cohésion des Alliés, de laquelle procéderait ensuite celle de l'Europe et de notre planète. Si la France concentre pour l'usage externe le fluide qu'elle gaspille pour l'usage interne, elle peut encore aimanter le monde.

Le génie de la France est sujet à de brusques et passagères éclipses. Il traverse une crise d'intelligence, de volonté et de mémoire. La crise de la mémoire est la plus grave, car, ne suffirait-il pas de nous souvenir pour prévoir et pour vouloir? Le *memento* des morts doit être le salut des vivants. Inspirons-nous de leur message en nous donnant une doctrine pour nous guider, une discipline pour l'appliquer, surtout un seul cœur pour accomplir notre mission qui est d'être unis pour unir. C'est en répondant à l'appel de son destin que la France guérira. Pour les peuples, comme pour les individus, qui n'est pas dans sa voie n'est pas dans sa force.

Concevoir clairement le résultat à atteindre, vouloir fortement ce résultat et en vouloir les moyens, y subordonner étroitement tous les intérêts subalternes, travailler dans la concorde avec continuité, telles sont les conditions à remplir. Mais quelles sont les conditions de ces conditions? Ces truismes de la politique extérieure deviennent-ils des paradoxes par le fait de notre politique intérieure? Et, l'élection de Hindenburg, cette détonation de Bertha, n'est-ce pas encore assez pour nous arracher à notre torpeur et à nos discordes?

Les fanfares guerrières qui saluent, au milieu des cris de haine contre la France, l'entrée du vieux chef de guerre dans sa bonne ville de Berlin, sonnent à Paris le rassemblement de toutes les énergies nationales, et l'appel au devoir, devoir âpre demain, mais doux aujourd'hui, car il consiste avant tout à nous réconcilier.

Les amis et les alliés ne manqueront pas à la France, si elle ne se manque pas à elle-même. Si nous voulons être aimés par les autres, recommençons à nous aimer nous-mêmes. Alors les

cris d'alarme et les cris de ralliement, — qui sont des cris d'amour, — couvriront les clameurs discordantes du Forum. Ils nous inviteront à cet examen de conscience qui, dans la doctrine de l'Église, est la voie de la conversion, du perfectionnement et du salut. Actuellement, la seule chose pratique pour nos hommes politiques, c'est d'être des mystiques ; c'est de se recueillir et de méditer, en attendant, sans rien engager, que l'unanimité morale du pays donne à ceux qui parleront en son nom, la force nécessaire pour convaincre et entraîner. Il s'agit maintenant, non de faire du pugilat devant les rostres, mais de faire oraison devant l'autel de la patrie. Une oraison où le *mea culpa* précède le *sursum corda*, l'acte de contrition l'acte d'espérance.

L'espérance nous redevient facile, si nous quittons le guignol politique pour contempler la génération montante qui a reçu de la génération de la guerre les consignes de la patrie. L'humanité ayant perdu son printemps dans le cataclysme, il est naturel que la première récolte soit déficitaire. Mais les exemples des héros ont ensemencé les cœurs et les esprits. Ceux qui n'ont pas été choisis pour être des martyrs savent qu'ils doivent à la France d'être des apôtres. A certains signes, on reconnaît qu'à la discorde impie, à la frénésie stérile, à la torpeur aveugle, l'élite de notre jeunesse répond par une fraternité sainte, une calme énergie et une ardeur lucide. L'avenir de la France n'est pas dans l'ombre des comités, ni dans le tumulte des assemblées. Il est dans le miracle éternel de sa jeunesse ; il est moins sur les genoux des dieux que dans les mains de nos enfants. Il luit surtout dans la profondeur de leur âme, dans la clarté de leur esprit, dans la flamme de leur regard, aube des temps nouveaux.

SAINT-AULAIRE.

LE SECRET DU CÈDRE

LAMARTINE EN ORIENT

II [1]

IV. — LAMARTINE AUX LIEUX SAINTS

A Beyrouth, écrit le Père de Géramb dans son *Pèlerinage à Jérusalem et au Mont Sinaï* en trois gros volumes, « je trouvai M. et Mme de Lamartine avec leur jeune fille Mlle Julia. Je ne saurais vous dire combien fut vif le plaisir que j'éprouvai à voir l'illustre auteur des *Méditations*. Ses poésies m'ont fait passer des moments si doux, et surtout ses beaux vers sur *l'Espérance* ont si souvent soulagé mon cœur! Ce fut un bonheur pour moi que de lui en témoigner ma reconnaissance. M. de Lamartine allait faire le même voyage que je terminais comme pèlerin. Ne pouvant m'arrêter que peu de jours à Beyrouth, je ne laissai dans ce court intervalle échapper aucune occasion de profiter de sa société et de jouir de ses aimables entretiens. »

Imaginez le général trappiste baron de Géramb tombant chez un Balzac, un Dickens ou même un Gérard de Nerval : la belle éponge à presser, pour en faire couler tous les événements de la Révolution et de l'Empire, les chevauchées héroïques, la campagne d'Autriche et la guerre d'Espagne, les Cours et les Empereurs, le faste et la misère, les ambassades et les prisons, et là-dessus la main de Dieu, la conversion, le

Copyright by Henry Bordeaux, 1925

(1) Voyez la *Revue* du 15 juin.

couvent, le pèlerinage en Terre Sainte! Il ne demandait qu'à parler, il était un causeur intarissable, plein d'anecdotes et d'humour, de gaieté, de fantaisie et d'édification. Du monde il avait gardé de belles manières et un air avantageux sur quoi soufflait son humilité dès qu'il se souvenait de son état. La riche mine à exploiter pour un romancier! Lamartine n'en sut rien tirer. Lui qui cite si complaisamment dans le *Voyage en Orient* les consuls et les émirs, même les plus chétifs, n'accorde pas une mention à ce moine imposant, corpulent et superbe qui venait tous les jours lui rendre visite.

Car il venait tous les jours, enthousiaste, exubérant, admiratif, charmant, — assommant. En vérité, il dut importuner Lamartine, sans quoi son silence serait inexplicable. Que pouvait être cette distinction autrichienne auprès de la sienne? Rappelons-nous le portrait d'Henry-Wyndham Phillips qui est au Louvre, et qui sans doute est bien postérieur au voyage en Orient, car les cheveux grisonnent et la maigreur s'accentue : mais quel royal port de tête, quel profil élégant, quelle fierté et quelle race dans ce visage redressé et si naturellement noble! La gloire militaire n'était-elle pas, depuis la mort de l'Empereur, périmée, et par surcroît ce Père de Géramb lui remplissait les oreilles de tout ce qu'il allait voir, Jérusalem, Bethléem, Nazareth, lui gâtait son voyage par avance, lui annonçait que la peste l'empêcherait de l'accomplir et que le danger des Bédouins était imaginaire, organisé pour contraindre les pèlerins à payer très cher d'inutiles escortes. « J'avais quitté, écrit le moine dans le récit de son voyage à Jérusalem et au Mont Sinaï, mes habits de religieux qui m'eussent trop gêné pour la défense. Ne soyez pas surpris de voir un trappiste armé : à cet égard, j'avais cherché à mettre ma conscience en règle. On m'avait dit que je pouvais porter des armes, d'autant plus que ce n'était point pour aller à la guerre que je prenais la précaution de m'en munir, mais pour sauver ma vie ou celle de mes compagnons, si elle était attaquée. Je sentis bien au retour que cette raison n'était pas sans réplique. Auparavant, je n'y regardais pas de si près. » Avait-il traîné en Palestine la malle où dormait l'uniforme de général? En outre, il écrivait, et à tour de bras, et il faisait des vers qui étaient mauvais. Lamartine flairait en lui un concurrent, non redoutable, mais gênant. Il y avait bien de quoi s'en agacer.

Cependant le bon père, avec sa rondeur, sa bonhomie, son vacarme, distrayait par ses visites les maisons arabes, jointes par un escalier de bois, aux fenêtres encore absentes, — mais les charpentiers y travaillaient, — où s'étaient installés les Lamartine et leurs amis, et qui étaient alors le théâtre d'un drame douloureux. La santé de Julia, de nouveau, causait des inquiétudes à son entourage, et spécialement à sa mère qui devait renoncer pour elle à ce voyage de Terre Sainte, son seul désir en Orient. « Hélas! écrit Mme de Lamartine, le 20 septembre, à Cécile de Cessiat, je suis destinée à toujours faire des sacrifices... Alphonse va partir pour Jérusalem, et je ne puis pas songer à y aller. Julia a besoin de tous mes soins, et douze jours de voyage à mulet pour aller, autant pour revenir, n'est pas une chose praticable pour elle. Ce qui m'a le plus contrariée, c'est de faire rester quelqu'un pour me garder : enfin c'est décidé que M. de Capmas reste. Je ne vous cache pas que j'ai le cœur un peu gros de tout cela : être venue si loin pour rester seule ici. C'est un peu triste. Mais si le bon Dieu veut bien bénir mes soins pour Julia, Dieu me garde de murmurer (1)... » Si l'*Alceste* était resté au port de Beyrouth, il aurait pu les conduire tous à Jaffa, d'où l'on peut gagner Jérusalem en douze heures de cheval, mais Lamartine a renvoyé le brick en France. Elle se rend compte aussi de toutes les difficultés d'organiser un tel voyage dans un pays de laisser-aller et de nonchalance. Elle espère que son mari renoncera à l'expédition d'Égypte et se contentera de la Palestine. La séparation, d'avance, lui fait peur. Elle ne peut en prendre son parti, et puis elle ajoute bravement : « Mais avec le temps on se fait à tout... à tout, excepté les inquiétudes de la santé de mon enfant. Faites bien prier pour elle. Je vous en prie. Mais il n'y a pas besoin d'en effrayer mon père ni mes tantes, car il ne faut que des soins, à ce qu'il paraît. Vous savez combien je me tourmente; ainsi vous comprenez que je suis triste... » (2)

Ces lettres de Mme de Lamartine nous la révèlent uniquement occupée de son mari et de Julia, et soucieuse de renseigner de loin sa chère famille de Mâcon. Elle sera toujours pareille jusqu'à la mort. Vingt ans plus tard, à la veille d'accompagner une seconde fois en Orient le poète devenu ministre des

(1) Lettre inédite. Collection Hanoteau. — (2) *Ibid.*

Affaires étrangères dans le Gouvernement provisoire, membre de la commission exécutive à l'Assemblée constituante, puis membre de l'Assemblée législative, elle écrira à sa confidente, cette belle-sœur qu'elle aime comme une sœur : « J'ai bien mal aux nerfs parce qu'il doit parler. Mais je désire vivement qu'il parle ; ainsi il faut prendre son parti d'un peu de fièvre (1). » Elle s'identifie à son mari, au point de souffrir pour lui, mais jamais elle ne sera une entrave dans son existence et saura dominer une santé assez frêle et délicate pour ne pas lui être à charge. Lui, il accepte comme un hommage naturel ces sacrifices cachés. Mais, à son tour, il les reconnaîtra dans la préface de *Jocelyn* où il inscrit le nom de sa femme :

Ce nom où vit ma vie et qui double mon âme...

Cependant, pour intéresser la famille de Mâcon, Mme de Lamartine, dans ses lettres, donne force détails pratiques et domestiques. La vie à Beyrouth serait à bon marché, s'il ne fallait pas tant recevoir. On n'y mange guère que du mouton et pour légumes des courges et des concombres. Parfois ces messieurs rapportent de la chasse des canards sauvages, des sarcelles et des cailles, mais il faut les manger sans retard : le gibier est tout de suite gâté à cause de la chaleur. Adèle, la femme de chambre, est devenue insupportable. On ne se promène en ville que précédé d'un superbe janissaire turc, muni d'une grande canne à pommeau d'argent. Il faut apprendre un peu d'arabe pour les marchés.

L'heure du départ pour la Terre Sainte approche. Lamartine achève ses préparatifs. « Alphonse, écrit-elle à Mme de Cessiat le 23 septembre, arrange tout pour son voyage de Jérusalem, et moi, je tâche de me résigner à mon sort de n'y pas aller. C'est pourtant bien triste, mais c'est bien prudent. La saison est trop avancée, les pluies viendraient nous surprendre en route, et les tentes seraient un bien faible abri pour un enfant délicat. Ici, matériellement, il ne manquera rien. Ainsi il faut se résigner, et pour longtemps, à ma réclusion, car après Jérusalem, Alphonse étant si loin sur la route *doit*, si tout va passablement, continuer jusqu'en Égypte. Revenir pour repartir serait inutile. Il s'exposerait aux pluies de novembre,

(1) Lettre inédite sans date (1850) à Mme de Cessiat. Collection Hanoteau.

au lieu qu'en continuant sa route depuis Gaza, il entre promptement dans le désert où il a dix jours de marche à chameau, où il ne pleut jamais. En Égypte, au Caire, il ne pleut pas non plus. Ainsi il pourra éviter la mauvaise saison et être de retour ici en trois mois environ, lorsque les pluies seront passées. Ensuite, il a tant d'autres pays à visiter, Damas, Alep, Baalbeck et le reste du Liban, qu'il n'a pas de temps à perdre pour être prêt à repartir d'ici définitivement au 1er mai, comme j'espère le faire. Ainsi il faut que je m'accoutume à être seule ici. J'étais bien loin de prévoir ma position lorsque je me suis embarquée. Mais il n'y a rien à faire maintenant qu'à le supporter avec le plus de résignation qu'on peut (1)... »

M. de Capmas lui tiendra compagnie, puis il sera remplacé par M. de La Royère, le médecin, lorsque Lamartine quittera la Palestine pour l'Égypte. Suit une nomenclature de toilettes, — fort simples, mais on ne trouve rien en Syrie, — qu'elle réclame en France pour le printemps. Cependant elle ne se déplaît point au Levant. Devant les fenêtres qu'on lui aménage, la vue de la mer est belle, le coteau est planté d'arbres, et en arrière se dresse le Liban. On ne peut se promener qu'à cheval, à cause du sable rouge où les pieds enfoncent, ou des rochers brisés qui rendent la marche pénible. Et Alphonse, ajoute-t-elle, « vient de faire de bien jolis vers à cette dame qui nous a si bien reçus et qui est si pittoresque dans son costume oriental. J'ai fait une course à cheval avec elle : elle monte en homme et lance son cheval à toute bride comme l'Arabe du désert. C'est curieux à voir. » On se souvient des vers de Lamartine dans le *Voyage en Orient* sur Mme Jorelle fumant sa pipe :

... Quand ta main, approchant de tes lèvres mi-closes
Le tuyau de jasmin vêtu d'or effilé,
Ta bouche, en aspirant le doux parfum des roses,
Fait murmurer l'eau tiède au fond du narguilé ;

Quand le nuage ailé qui flotte et te caresse
D'odorantes vapeurs commence à t'enivrer ;
Que les songes lointains d'amour et de jeunesse
Nagent pour nous dans l'air que tu fais respirer ;

. . . . . .

(1) Lettre inédite. Collection Hanoteau.

Quand ton bras, arrondi comme l'anse de l'urne,
Sur le coude appuyé soutient ton front charmant,
Et qu'un reflet soudain de la lampe nocturne
Fait briller ton poignard des feux du diamant :

Il n'est rien dans les sons que la langue murmure,
Rien dans le front rêveur des bardes comme moi,
Rien dans les doux soupirs d'une âme fraîche et pure,
Rien d'aussi poétique et d'aussi frais que toi !...

C'est du Lamartine oriental, facile, voluptueux, et un peu bâclé. Mme de Lamartine, qui a si tendrement accepté que Julia portât le nom de l'inspiratrice du *Lac*, est la première à s'extasier sur la gentillesse de Mme Jorelle et à exhorter son mari à célébrer en lyriques hommages la plaisante Italienne d'Alep au pantalon turc.

Le *Voyage en Orient* brouille volontiers les jours. Lamartine annonce pompeusement son départ pour Jérusalem à la date du 8 octobre, à trois heures de l'après-midi, afin d'accorder avec ce voyage ses précédentes excursions à Djoun chez Lady Stanhope et à Beït-Eddin au palais de l'émir Béchir. En réalité, il était parti dès le 3 ou le 4. Le 6, Mme de Lamartine confie à Cécile de Cessiat la tristesse de sa solitude, depuis qu'Alphonse a disparu avec son brillant cortège. Elle espère qu'il n'ira pas jusqu'en Égypte. La séparation prolongée serait trop cruelle. Cependant un mieux sensible s'est produit dans l'état de Julia. Elle se promène toute la journée sur son ânesse. La gorge ne laisse plus entendre de râle. Les pulsations sont toujours rapides, mais cela est fréquent ici. « Il paraît vraiment, ajoute-t-elle, que ce climat est excellent, le meilleur qu'on puisse désirer pour remettre la santé. Dieu veuille qu'Alphonse et Julia s'en trouvent bien, et alors je me consolerais bien de quelque temps d'ennui. Mais cela a été, et est encore une terrible épreuve pour moi que de rester seule ici et voir partir Alphonse pour Jérusalem : vous pouvez le concevoir, il n'y a pas besoin que je vous raconte mon chagrin, car il a été plus fort que je ne voudrais le dire et il y a des moments où je n'en suis pas maîtresse. Alphonse nous a engagées pour nous distraire de faire une course dans le Mont Liban à deux ou trois couvents qui sont bien beaux à voir, mais je ne sais si j'aurai le courage de me mettre en route sans Alphonse : il y

aurait assez de monde pour m'accompagner, mais il faut du courage pour entreprendre quelque chose quand on est triste. Ce n'est qu'autant qu'on me dira vraiment que le changement d'air ferait du bien à Julia... » (1).

Quelle charmante mélancolie dans cette réflexion : *il faut du courage pour entreprendre quelque chose quand on est triste!* Elle est bien entourée cependant. Tout le monde est *gentil* pour elle. M. de Capmas se multiplie. Le consul sarde lui vient rendre visite, même le soir, car son jardin a une issue en dehors des murs de la ville dont les portes sont fermées au coucher du soleil, et les maisons où logent les Lamartine sont hors des remparts, dans la campagne. Les Lazaristes lui prodiguent leurs consolations, et aussi un frère trappiste assez bizarre qui est à Beyrouth depuis quelque temps, le baron de Géramb. Lamartine ne le mentionne pas; mais sa femme le met en scène : « Il était militaire autrichien, très ennemi de Bonaparte qui l'avait fait passer deux ans à Vincennes d'où il n'est sorti qu'en 1814. Après cette vie si agitée et ayant tous les ordres de toutes les Cours, il a fini par se retirer à la Trappe, et maintenant il fait un pèlerinage. Il est très grand *parleur* et raconte beaucoup. Il a au moins soixante ans, peut-être plus. Il est un peu exalté, mais il m'amuse par sa conversation. Malheureusement, il n'a pas longtemps à rester ici (2) ». Après quoi elle parle de sa pèlerine, de son chapeau, de ses bas, de ses ceintures, et aussi de ses vaches et du beurre qu'Adèle « qui aime mieux *patasser* que soigner ses affaires » fabrique dans une beurrière prêtée par le consul sarde. « Cela nous amuse un peu, conclut-elle. Les vaches sont à côté de nos fenêtres, et de l'autre côté il y a l'ânesse, l'ânon, la chèvre et le cheval. Lorsque les chevaux d'Alphonse y étaient avec les tentes plantées dans le jardin, c'était tout à fait un khan arabe (3). » La châtelaine de Saint-Point est à l'aise parmi tous ces animaux. Elle a l'habitude des travaux de la campagne et n'est pas embarrassée, comme le serait une belle dame de Paris. Mais comme on l'imagine sur sa terrasse, regardant du côté de Jérusalem, et écoutant si elle n'entend pas le retour de la caravane, tout en surveillant les jeux de Julia qui reprend ses belles couleurs!

Car Julia se fortifie : elle n'est plus essoufflée quand elle

(1) Lettre inédite. Collection Hanoteau. — (2) *Ibid.* — (3) *Ibid.*

marche. La lettre suivante, du 20 octobre, en apporte le témoignage. Alphonse, de son côté, a donné de ses nouvelles de Nazareth. Il était temps : les communications sont si lentes dans ce pays! N'a-t-il pas fallu envoyer deux courriers pour porter les correspondances et rassurer le père sur la fille ? Mme de Lamartine envoie force détails à Mâcon sur la vie domestique : le lait, le pain, le service. Mais voici une distraction : « Le gouverneur de Beyrouth a été changé depuis peu. C'était un Turc, très bon homme qui était venu nous voir. Maintenant, c'est un prince de la montagne qui est chrétien. Nous avons été le voir faire son entrée avec toute sa suite : il y en a de toutes les tribus, de tous les costumes possibles, c'était très curieux à voir. Les Turcs sont très mécontents de se voir gouverner par des chrétiens, et, s'il y avait la moindre réaction, ils se vengeraient probablement d'une manière exemplaire, mais la peur d'Ibrahim Pacha les contient. Nous avons ici maintenant un légat du Pape : c'est un évêque piémontais et un homme comme il faut. Mais figurez-vous l'effet d'un évêque habillé comme les Arabes, avec une très longue barbe, un turban sur la tête, de longues robes de couleurs claires, — gris, lilas, mauve, — une grande chaîne d'or pour sa croix et des souliers de maroquin jaune. L'autre jour, il m'a accompagnée à cheval et par-dessus tout ce que je vous dis là, il avait une espèce de redingote blanche. Cela paraît très extraordinaire au premier abord (1)... » Cela, surtout, devait amuser follement Julia, toute réjouie de ce pittoresque de bazar et de cet éclat multicolore.

Julia est d'ailleurs l'objet de tous les soins. Quand elle galope sur son ânesse, elle est toujours flanquée d'un cavalier de chaque côté. « Si elle était plus grande, ajoute Mme de Lamartine, elle serait gâtée par toutes les attentions qu'on a pour elle, mais, à son âge, elle a le temps de se remettre à la mode de France où la politique ou l'écarté absorbe les hommes et les laisse (*sic*) rarement le loisir de s'occuper des femmes comme dans les autres pays (2). » Sur ce coup droit à la galanterie française, elle suspend sa lettre sans l'envoyer, car il n'y a point de bateau en partance. Quand elle la reprendra, un grand événement aura bouleversé heureusement sa vie solitaire : Alphonse, après cinq semaines d'absence, sera revenu, aban-

(1) Lettre inédite. Collection Hanoteau. — (2) *Ibid.*

donnant le voyage en Égypte pour revoir plus tôt sa femme et Julia.

Lamartine était donc parti le 3 ou le 4 octobre pour les Lieux Saints. Dès qu'il débouche dans les plaines de la Galilée, dès qu'il touche la terre des prodiges, il a l'impression qu'il retrouve, entre ces milles figures inconnues ou étrangères qu'offre le voyage, la figure d'une mère, d'une sœur, ou d'une femme aimée. Puis, comme s'il redoutait la profondeur de telles sensations, voici qu'il les atténue en les comparant à celles d'autres pèlerinages, pour les surélever, il est vrai, et les magnifier. Mais le seul fait de les comparer n'est-il pas déjà quasi sacrilège? « Le pays qu'un grand homme a habité et préféré pendant son passage sur la terre, écrit-il, m'a toujours paru la plus sûre et la plus parlante relique de lui-même, une sorte de manifestation matérielle de son génie, une révélation muette d'une partie de son âme, un commentaire vivant et sensible de sa vie, de ses actions et de ses pensées. » Et il évoque ses rêveries sous les oliviers qui ombragent les jardins d'Horace, en vue des cascades de Tibur, au tombeau de Virgile au bord de la mer de Naples, sous les châtaigniers des Charmettes où l'attirait le souvenir de Jean-Jacques. N'y a-t-il pas toujours ou presque toujours « une analogie secrète et profonde entre le pays et le grand homme, entre la scène et l'acteur, entre la nature et le génie qui en fut formé et inspiré »? Puis, sur ces considérations tout humaines, il ajoute enfin : « Mais ce n'était plus un grand homme ou un grand poète dont je visitais le séjour favori ici-bas, — c'était l'homme des hommes, l'homme divin, la nature et le génie et la vertu faits chair; la divinité incarnée, dont je venais adorer les traces sur les rivages mêmes où il en imprima le plus, sur les flots mêmes qui le portèrent, sur les collines où il s'asseyait, sur les pierres où il reposait son front. Il avait, de ses yeux mortels, vu cette mer, ces flots, ces collines, ces pierres; ou plutôt cette mer, ces collines, ces pierres l'avaient vu; il avait foulé cent fois ce chemin où je marchais respectueusement; ses pieds avaient soulevé cette poussière qui s'envolait sous les miens; pendant les trois années de sa mission divine, il va et vient sans cesse de Nazareth à Tibériade, de Jérusalem à Tibériade; il se promène dans les barques des pêcheurs sur la mer de Galilée; il en calme les tempêtes; il y monte sur les flots en donnant la main à son

apôtre de peu de foi comme moi : main céleste, dont j'ai besoin plus que lui dans des tempêtes d'opinion et de pensées plus terribles. »

Les scènes de l'Évangile ne sont en effet, Lamartine a raison, nulle part demeurées plus sensibles qu'au bord de ce lac de Tibériade. J'y arrivai, je me souviens, dans l'après-midi et voulus sans retard prendre une barque pour en faire le tour. Au temps de Jésus, il était bordé de villes et de villages blancs comme le sont aujourd'hui le lac de Côme ou le lac Majeur; maintenant, sauf la bourgade de Tibériade, ses rivages sont déserts. A peine aperçoit-on çà et là quelque cabane de paysan. Cependant me voici sur un bateau de pêche. Il faut se hâter, si je veux revenir avant la nuit au couvent des Franciscains. Les vents ne sont guère favorables et n'emplissent pas la haute voile latine. Nos pêcheurs se mettent à ramer en psalmodiant une mélopée arabe. Je regarde ces hommes. C''est parmi leurs pareils que le Christ a choisi Pierre et les apôtres. Ils accomplissaient, vêtus des mêmes costumes bariolés et sales, les mêmes travaux journaliers. Nous passons devant le coteau où fut jadis Magdala ; c'était alors une petite ville d'eaux où Marie-Madeleine était fêtée : rien n'en subsiste aujourd'hui. Voici Capharnaüm où Jésus parla : des fouilles récentes ont mis à nu la synagogue. Le soir vient et je regarde avec passion ce lac, ces collines de Galilée, au loin les neiges de l'Hermon. L'horizon n'a pas changé et l'on éprouve l'envie de lui tendre les mains. Puis la nuit, brusquement, nous entoure, comme elle tombe subitement en Orient. Notre voile latine, presque immobile, semble accrocher les étoiles qui, de partout, sont accourues dans le ciel. Nos bateliers continuent de chanter en ramant. C'est une douce nuit calme. On songe sans parler ; ces eaux, ces plaines, ces collines, une invisible présence les habite encore et l'on craint, par un mot, par une pensée même, de rompre le charme divin...

Après le lac de Tibériade, Lamartine s'arrête complaisamment à Nazareth, au Mont Carmel, à Jaffa. Il doit errer plusieurs jours avant d'entrer à Jérusalem, alors ravagée par la peste que lui avait complaisamment annoncée, sans nul doute, le Père de Géramb. Est-il vrai qu'au jardin des Oliviers il ait offert au sol sacré une libation ? « Avant le repas, écrit en France un de ses compagnons de route, M. de Lamartine prit une bou-

teille de vin de Milly, près Mâcon, et en arrosa la terre qui fut jadis imprégnée de la sueur de Jésus-Christ (1). » La peste l'empêchera de visiter Bethléem, mais il descendra jusqu'au Jourdain et à la Mer Morte.

Ce serait un jeu littéraire divertissant de comparer ses descriptions à celles de Chateaubriand. La mémoire visuelle de Lamartine est excellente et, partout où j'ai passé après lui, j'ai presque toujours reconnu son exactitude. Mais Émile Gebhart, refaisant la partie de l'*Itinéraire* relative à la Grèce, rendait un pareil hommage à Chateaubriand. En général, les deux illustres voyageurs ne se contredisent pas. Cependant, quand Lamartine arrive au bord de la Mer Morte, il ne se tient point de désapprouver la peinture romantique de son devancier qui fait de ces lieux un abîme de désolation. « L'aspect de la Mer Morte, écrit-il, n'est ni triste, ni funèbre, excepté à la pensée. » Plus tard, un autre pèlerin, M. Louis Bertrand, devait s'attaquer à Chateaubriand avec une autre vigueur (2). Il nous montre un Chateaubriand courant d'un lieu à l'autre en Palestine, pressé, énervé, fatigué, mal nourri, manquant d'eau, et par-dessus tout épouvanté : « D'un bout à l'autre de son voyage, il eut une peur affreuse d'être assassiné par les Bédouins, ou même par les émissaires du pacha de Jérusalem. Pour peu qu'on le lise attentivement, on devine que cette peur lui empoisonne ses rares minutes de plaisir ou d'exaltation. Le moindre burnous qui surgit à l'horizon l'affole, lui suggère des idées de massacre et d'embuscade. » Le pauvre homme « tremblait de laisser ses os dans les fourrés du Jourdain. » Il parvint à la Mer Morte à la nuit close et en repartit de très bonne heure sans avoir rien vu, qu'un lever de soleil. C'en fut assez pour consacrer, après les historiens Josèphe et Tacite, « le mensonge d'une Mer Morte hideuse et asphyxiante comme un cercle de l'Enfer de Dante. » Or les Hérodes avaient fait de la Mer Morte un lieu de plaisir : leurs palais sur les pentes des monts de Moab leur offraient la vue de ses eaux. La vue, oui sans doute, et pour ma part, j'ai contemplé une Mer Morte d'un

(1) *Journal de Saône-et-Loire* du 23 mars 1833 : Lettre signée *** (vraisemblablement Amédée de Parseval), datée du couvent de Saint-Jean Baptiste, porte de Jérusalem, 26 octobre 1832 et parvenue à Mâcon seulement le 21 mars 1833.

(2) *Chateaubriand à la Mer Morte*, par M. Louis Bertrand (*Revue hebdomadaire*, du 19 décembre 1908).

admirable bleu de turquoise entre ces monts de Moab et les derniers contreforts des monts de Judée. Mais les demeures estivales des Hérodes en étaient assez éloignées, afin d'éviter la chaleur, les moustiques et la réputation méphitique de la région. Cependant je n'ai point trouvé dans l'*Itinéraire* les traces d'une peur contre quoi protestent également le caractère et le passé de Chateaubriand. L'orgueil est une armure contre la crainte, et l'auguste vicomte en était pétri. Il avait connu l'émigration, la guerre, les solitudes d'Amérique, les tempêtes, et il était cuirassé. Jéricho est à deux heures et demie de cheval de la Mer Morte : pourquoi n'y a-t-il pas couché, s'il redoutait un danger? Il voyage sans grand équipage, dans un pays constamment rançonné par les Bédouins, — il n'y a qu'à lire les annales des pèlerinages en Terre Sainte, — et à une époque où le désordre de l'Europe autorise l'Orient à toutes les audaces, où le faible gouvernement de la Porte est incapable de faire la police des pachaliks : exagère-t-il vraiment quand il parle des risques de sa descente au Jourdain et à la Mer Morte où, sauf Jéricho, il n'y a pas une maison, pas un secours à attendre? Le P. de Géramb se moque des escortes, mais il en avait une et la Palestine qu'il parcourait n'était déjà plus la Palestine agitée du temps de Chateaubriand. Nos expéditions actuelles ne sauraient en rien être comparées à celle de l'*Itinéraire;* or, quand je suis allé d'Alexandrette à Antioche, ces nomades qui passaient aisément le Taurus venaient d'assassiner une femme et un gendarme sur la route même qui me semblait de tout repos et qui riait au soleil. Les faits divers de Syrie et de Palestine sont nombreux, aujourd'hui encore. Soyons plus indulgents pour ce Chateaubriand sans suite et sans escorte.

Le P. de Géramb qui a visité la Judée quelques mois avant Lamartine trouve le moyen de s'accorder à la fois avec Chateaubriand et avec Lamartine. Il admire les eaux limpides de la Mer Morte qui laissent voir au fond les cailloux, mais il ajoute : « Le bruit des vagues n'interrompt jamais le silence de mort qui règne dans cette contrée, encore épouvantée des crimes qui s'y sont commis et de la vengeance qu'en tira le Seigneur. Son sein ne renferme aucun être vivant; aucun vaisseau ne fend ses eaux; aucun oiseau ne fait son nid dans ses environs et n'y chante ses amours; aucun arbre n'y croît;

aucune plante n'y fleurit : à peine y voit-on quelques broussailles maigres et desséchées (1). » Mais la douleur de ce paysage abandonné, sans végétation et sans vie humaine, est corrigée par l'éclat incomparable des eaux.

Lamartine revient à Beyrouth le 5 novembre (1832) et son cœur se fond de joie lorsqu'il revoit sa fille. Malgré les courriers que, dans un généreux oubli de soi, lui a expédiés sa femme pour le rassurer, il a porté, durant tout le pèlerinage de Palestine, le poids de son inquiétude paternelle et il a renoncé aisément au voyage d'Égypte pour revenir plus tôt aux petites maisons de Beyrouth cachées dans les pins et les oliviers. Julia qui s'amusait avec des jeunes filles libanaises accourt dès qu'elle entend la voix paternelle : « Elle entre, écrit-il dans le *Voyage en Orient*, elle se précipite dans mes bras, elle me couvre de caresses, puis elle court autour de la chambre, ses beaux yeux tout brillants de larmes de joie, élevant ses bras et répétant : « Oh ! que je suis contente ! oh ! que je suis contente ! » et revient s'asseoir sur mes genoux et m'embrasser encore. Il y avait dans la chambre deux Jésuites du Liban en visite chez ma femme ; je n'ai pu de longtemps leur adresser un mot de politesse : muets eux-mêmes devant cette expression naïve et passionnée de la tendresse d'âme d'un enfant pour son père et devant l'éclat céleste que le bonheur ajoutait à la beauté de cette tête rayonnante, ils restaient debout, frappés de silence et d'admiration ; nos amis et notre suite arrivent et remplissent les champs de mûriers de nos chevaux et de nos tentes. »

Retenons la scène de ce retour : elle nous donnera la clé du *Voyage en Orient*. Cependant, le 6 novembre, Mme de Lamartine reprend sa lettre à Cécile de Cessiat commencée le 20 octobre : « ... *Alphonse est de retour* (c'est elle qui souligne) et bien portant, grâce à Dieu ! Je lui laisserai conter son voyage à loisir ; je vous dirai seulement qu'une quarantaine établie entre la Syrie et l'Égypte l'a empêché d'exécuter son projet de voyage à travers le désert. Je crois même qu'il aurait eu de la peine à se décider sans cela à être si longtemps absent, maintenant qu'il éprouve ce que c'est que d'être sans aucune nouvelle ni communication pendant si longtemps : il m'a fallu envoyer

(1) *Pèlerinage à Jérusalem et au Mont Sinaï*, par le P. de Géramb.

deux exprès d'ici à Jérusalem pour avoir un mot de lui et lui apprendre que Julia était bien portante. Sans cela, nous étions aussi inquiets l'un que l'autre (1)... » Nouvelle interruption, puis continuation de la lettre le 9 novembre : « Julia a encore beaucoup profité... Nos voyageurs ont été étonnés de la voir fortifiée, engraissée à un point étonnant, qui me récompense de tous mes sacrifices et dont je ne saurais assez remercier Dieu (2). » Son mari a l'intention de l'envoyer dans le Liban avec M. de Capmas et Amédée de Parseval, tandis que lui-même gardera Julia et rangera ses notes. L'air est d'une douceur incomparable et l'automne en Orient est comme un printemps. Quelques heures de pluie font reverdir toute la végétation. Les Cèdres ne sont déjà plus accessibles, car il y a de la neige sur le Liban; on la voit des terrasses. Mais il y a d'autres excursions. « Si nous étions ici, ajoute-t-elle, une colonie de famille et d'amis, on y serait très heureux, malgré mille ennuis de choses qui ne sont pas dans nos mœurs, mais dont on ne ferait que rire si on était ensemble (3). » Et de nouveau elle insiste sur la bonne santé de Julia.

De son côté, Lamartine enthousiasmé écrit à Edmond de Cazalis le 12 novembre (1832) ce résumé dithyrambique de son voyage en Terre Sainte :

« Je viens de passer 45 jours, sous la tente ou à cheval, à visiter toute la grande scène du drame biblique et évangélique, depuis les cèdres du Liban jusqu'au désert d'Égypte, depuis la grande mer jusqu'à la mer de Galilée, à la mer Morte, et aux montagnes d'Arabie. Arrivé à Jérusalem, j'y ai trouvé la peste dans toute son horreur. J'y suis entré néanmoins, trouvant que c'était une belle occasion de risquer quelque chose. J'ai tout vu, tout parcouru, tout compris. Je suis depuis hier, de retour à Beyrouth, près de ma femme et de ma fille. Je pars un de ces jours pour Damas, Baalbeck, Palmyre, et ensuite Alep et l'Euphrate. Malgré le choléra, la peste et la guerre, nul voyageur n'eut jamais autant de facilité que moi pour visiter à fond ce beau pays. Ibrahim-Pacha m'a traité comme aucun prince européen ne traiterait un musulman, s'il venait visiter notre Europe. Les troupes mêmes sont à mes ordres quand j'en ai besoin pour explorer les tribus arabes les plus redoutées. Je

(1) Lettre inédite. Collection Hanoteau. — (2) *Ibid.* — (3) *Ibid.*

voyage toujours avec une suite de 40 personnes au moins; mais la vie du voyageur arabe est dure, et la tente est moins confortable que poétique.

« Nous nous portons tous bien : ce ciel est divin. J'ai établi à merveille ma nichée ici, dans ma maison que j'ai arrangée pour l'hiver. Nous avons à nous louer de tout le genre humain. Turcs, Arabes, Égyptiens, Chrétiens, Maronites et Druses. Il y a même, ici seulement, quelque société douce et bonne. Après le printemps, j'entrerai en Turquie par le Taurus; j'irai à Smyrne et à Constantinople, et de là vous revoir, si Dieu nous protège contre la peste, la guerre et les lames. Priez-le pour nous : je l'ai prié, pour vous et tous mes amis, au tombeau du Sauveur du monde.

« Je viens de recevoir la série des journaux français. Je vous l'ai déjà dit, pour bien voir l'Europe, il faut être en Asie. Tout ce bruit, tous ces systèmes de Paris font pitié quand on les voit du haut du Liban ou du milieu du désert. Il faudrait chercher le bien sous tous les noms et sous toutes les formes. Il faudrait s'élever au-dessus des partis pour dépendre de Dieu seul, et de l'idée du bien et du beau qu'il grave en chacun de nous. Cette politique nous sauverait; mais on ne sauve rien; les choses humaines vont leur cours, quelque barrière qu'on leur oppose : ce n'est pas le cours qu'il faut changer, c'est l'eau du fleuve et goutte à goutte. Œuvre de chacun et de tous, de Dieu, des hommes et du temps. La parole est le seul moyen d'action pour cette époque : écrivez donc et parlez donc!... Adieu; donnez de mes nouvelles à ce qui nous reste d'amis, et dites-leur que je reviendrai, j'espère, en septembre 1833. »

Cazalis, à son habitude, ne se contenta pas de donner des nouvelles aux amis du poète. Il publia sa lettre (1). Cette lettre, sans doute rédigée hâtivement, contient quelques exagérations. Le voyage n'a pas duré quarante-cinq jours, mais trente-cinq. Lamartine n'est pas allé tout à fait jusqu'au désert d'Égypte, la peste était en décroissance, etc. Enfin il n'a pas encore rendu visite aux Cèdres du Liban et n'entreprendra cette excursion qu'au mois d'avril suivant. Le P. de Géramb, lui, avait quitté Beyrouth pour s'acheminer précisément avant les neiges vers les fameux Cèdres.

(1) Cette lettre ne figure pas dans la Correspondance. Elle est ici reproduite d'après le *Journal de Saône-et-Loire* du 6 mars 1833.

V. — VIE ET MORT DE JULIA

Julia, du retour de son père, manifeste une joie triomphante. Le *Voyage en Orient* de Lamartine n'est pas qu'une vision de lumière; il contient un drame intime, le drame de la douleur paternelle, et peut-être, — bien que je n'en sois pas très sûr, — un drame religieux, cette douleur paternelle intervenant dans la pensée de l'écrivain, non pour le conduire aux espérances éternelles, mais au contraire pour lui retirer la foi sous l'action du désespoir et l'amener à se contenter d'une religiosité mêlée de panthéisme où ce désespoir trouve une sorte d'asile fleuri et se repose sans consentir à disparaître. M. René Doumic a posé la question dans un article de la *Revue* (1). Il avait reçu de la famille du poète et publié les lettres écrites à Mme de Lamartine au cours du voyage en Palestine et, les confrontant avec la partie du *Voyage en Orient* consacrée à la Terre Sainte, il y avait surpris, outre des divergences de dates, une différence d'élan, de piété, d'enthousiasme divin. Puis un érudit de grand mérite, M. Christian Maréchal, a, dans un livre excellent, rétabli la version primitive du *Voyage*, d'après les manuscrits déposés à la Bibliothèque nationale (2) : or, dans cette première rédaction, certains traits de christianisme se retrouvent, qui auraient été remplacés dans le livre par une vague philosophie déiste et humanitaire. Par exemple, Lamartine écrit dans le manuscrit : « Ce pèlerinage, sinon du poète, du moins du chrétien, aurait plu à ma mère », et il corrige dans le livre : « Ce pèlerinage, sinon du chrétien, au moins d'homme et de poète, aurait tant plu à ma mère. » J'avoue n'avoir pas été très sensible, dans la comparaison des lettres et des manuscrits avec l'ouvrage, à ces légères différences de dates, de forme et parfois même de pensée. Il reste assez clairement que la partie du *Voyage en Orient* consacrée aux Lieux Saints est d'une émotion sincère, profonde et franchement religieuse. Que l'on compare les sensations de Lamartine au tombeau du Christ à celles de Pierre Loti, et l'on mesurera l'abîme

(1) *Lamartine en* 1830, *et le Voyage en Orient, lettres inédites*, par M. René Doumic *Revue* du 15 août 1908).

(2) *Le véritable « Voyage en Orient » de Lamartine*, par M. Christian Marécha Bloud, 1908).

qui sépare le désir de croire et la foi, même incertaine et vacillante.

Le drame paternel me retient davantage. Il a certainement contribué à faire abandonner à Lamartine la visite de l'Égypte ; il le confinera quatre ou cinq mois à Beyrouth, il lui ôtera le courage des autres expéditions lointaines qui l'attiraient, comme cette Palmyre dont lui avait parlé Lady Hester Stanhope ; il tempérera l'ivresse où l'avait plongé à son arrivée la splendeur orientale.

Au retour de Palestine, il retrouve avec émotion sa fille engraissée, prompte, ardente et mieux portante, et il ne sait pas qu'il va la perdre dans peu de jours. Julia avait alors dix ans et demi (née le 4 mai 1822 à Milly), mais elle en paraissait davantage. Elle avait passé la plupart de ses vacances précédentes au château de Saint-Point, et dans tout le pays la délicieuse fillette du poète, héritant de sa popularité, était fêtée et adorée. Un jour, Victor Hugo est venu à Saint-Point avec sa famille (juillet 1825). Julia a joué avec Léopoldine toute petite. Les deux pères ont pu contempler ensemble, sous les arbres, le tableau des deux mères et de ces enfants dont l'une devait mourir noyée à dix-neuf ans, et l'autre bien plus jeune encore s'évanouir comme une ombre sur une terre lointaine.

L'enfance de cette petite Julia n'a été qu'un rêve, une féerie. Elle a été emmenée à Florence et à Rome, partout choyée et gâtée. « Julia semble jouir de tout, note Lamartine en voyage, autant que nous, et surtout parce qu'elle nous voit captivés et heureux, car l'âme de cette enfant vit de la nôtre. » Et la mère du poète, à leur retour à Saint-Point, écrit sur son journal : « Alphonse est arrivé avec sa femme et sa si charmante petite fille. Il est impossible de rien voir de plus joli et de plus aimable en tout pour son âge que Julia; sa mère l'élève à merveille, c'est un trésor. »

Mme de Lamartine, qui possède un assez joli talent d'amateur, la peint comme si elle désirait de fixer en hâte ses attitudes, ses gestes, ses mines, ses expressions, ses sourires, comme si, déjà, elle eût peur de la perdre. J'ai vu au château de Saint-Point ces toiles : elles sont mignonnes et médiocres, dans la manière de Greuze, mais toutes gracieuses de gentillesse maternelle. Voici Julia relevant ses jupes remplies de fleurs, et la

voilà caressant la tête de son lévrier, Fido. Elle est blonde avec des yeux noirs : une ronde petite figure entourée de boucles, des bras potelés, des pieds minuscules. La bouche, surtout, est exquise. Tout l'ensemble respire la force, le plaisir de vivre et ce don de soi à l'instant présent qui contient tout le charme de la nouveauté.

Sa mère l'a peinte. Son père l'a chantée, vivante :

> Étoile du matin, mon espoir et ma joie,
> Lève-toi dans ta grâce et ta sérénité ;
> Que ton beau front, voilé sous ses boucles de soie,
> Répande autour de nous un peu de sa clarté...

Dans une lettre à Mme de Girardin, ne l'avait-il pas appelée : *mon vivant chef-d'œuvre* (1) ?

Elle avait toutes les apparences de la santé, et elle était frappée. Quand ses parents se doutèrent de son mal, ils résolurent de chercher pour elle ces climats chauds d'où l'on attendait alors la guérison. De là, ce voyage en Syrie qui flattait par surcroît tous les désirs de Lamartine. Elle n'avait pas très bien supporté la traversée. Les débuts à Beyrouth n'avaient pas donné ce qu'on espérait. Mais peu à peu elle avait repris ses joues roses, et toute l'impétuosité de sa jeune existence. Les courses à cheval ou sur son âne la passionnaient, chacun s'entendait à lui plaire, la vie orientale l'amusait. C'était une enfant extrêmement précoce, sensible à la moindre intonation, et dont la sensibilité s'épanouissait librement. Son père n'avait-il pas recommandé à sa mère de la ménager, de ne pas la laisser travailler longtemps de suite ? De là une spontanéité, une vivacité de sentiments qui mettaient en lumière l'esprit et le cœur le plus délicats.

En vue des côtes de Grèce, le 7 août (1832), il la regarde qui s'émeut : « Julia et sa mère sont accoudées tout près de moi sur les haubans ; la figure de l'enfant rayonne à tous les aspects, à tous les noms, à tous les faits historiques que sa mère lui raconte à mesure ; ses yeux flottent avec les nôtres sur toutes les scènes dont les drames merveilleux lui sont déjà

(1) Une jeune fille de Mâcon, lauréate du concours de poésie aux fêtes de la victoire de l'Académie de Mâcon, Mlle Marguerite Bourcet, a réuni les textes de Lamartine sur sa fille dans un article publié par *les Veillées des chaumières*, nos des 19 et 23 janvier 1924.

connus. Qu'elle est belle ainsi !... » Et la vieille appellation de Beyrouth, n'est-ce pas *Felix Julia* ?

Ainsi accueilli dans sa maison syrienne au retour, Lamartine se reproche de s'être rendu seul aux Lieux Saints. Il n'acceptera plus de se séparer de sa femme et de sa fille. Déjà il prépare les excursions à Baalbeck, à Damas, peut-être à Palmyre, et il décide qu'il les emmènera. Et pour accoutumer l'enfant aux longues randonnées à cheval, il la conduit avec lui en promenade autour de Beyrouth. Le récit de l'une de ces promenades est une des plus belles pages du *Voyage en Orient* et devrait figurer dans toutes les anthologies du poète. Ils montent ensemble sur l'un des plateaux formés au-dessus de la mer par l'un des derniers contreforts du Liban. Ils déjeunent sur une pierre, au bord d'une source. En redescendant, ils rencontrent une tribu de Bédouins dont les *keffiyés*, les *abayes* et les tatouages divertissent Julia, et ils rentrent le soir, quand le soleil est déjà couché. A l'arrivée, Julia, après un long silence, se tourne vers son père et lui dit avec ivresse : « N'est-ce pas que j'ai fait la plus belle promenade de ma vie ? Que Dieu est bon pour moi de me laisser voir si tôt de si belles choses !... » « Il était nuit, ajoute Lamartine, quand nous descendîmes de cheval à la porte de la maison ; nous projetâmes d'autres courses pour les jours qui nous restaient avant le voyage à Damas. »

Le voyage à Damas, il ne devait l'entreprendre que longtemps plus tard, et seul. Cette belle promenade au-dessus de Beyrouth devait être la dernière de Julia.

Le plus grand poète lyrique du XIXe siècle avec Lamartine, Victor Hugo, raconte pareillement dans les *Contemplations* ses promenades avec sa fille, cette Léopoldine qui avait joué avec Julia à Saint-Point et qui, peu de mois après son mariage avec Charles Vacquerie, devait périr en mer, à Villequier, à dix-neuf ans :

Quand nous habitions tous ensemble
Sur nos collines d'autrefois,
Où l'eau court, où le buisson tremble,
Dans la maison qui touche aux bois,

Elle avait dix ans, et moi trente ;
J'étais pour elle l'univers.

Oh ! comme l'herbe est odorante
Sous les arbres profonds et verts !

. . . . . .

Quand la lune claire et sereine
Brillait aux cieux dans ces beaux mois,
Comme nous allions dans la plaine !
Comme nous courions dans les bois !

Puis, vers la lumière isolée
Étoilant le logis obscur,
Nous revenions par la vallée
En tournant le coin du vieux mur ;

Nous revenions, cœurs pleins de flamme,
En parlant des splendeurs du ciel.
Je composais cette jeune âme
Comme l'abeille fait son miel.

Doux ange aux candides pensées,
Elle était gaie en arrivant...
Toutes ces choses sont passées
Comme l'ombre et comme le vent.

Julia de Lamartine mourut à Beyrouth le 6 décembre 1832. Le mal mystérieux qui l'habitait l'emportait en deux jours quand ses parents la croyaient revenue à la santé. « Elle n'a pas vu la mort, écrit Lamartine : elle n'a vu que le visage de son père qui s'efforçait de la lui dérober.. C'est de mes bras qu'elle est montée au Ciel. Et voilà tout le bonheur, tout l'espoir, tout l'intérêt de notre existence détruits à jamais. » L'enfant avait exprimé le désir de revenir à Saint-Point qu'elle aimait. Son père, afin d'accomplir cette petite volonté, la fit embaumer, afin de la pouvoir ramener en France. Elle fut momentanément déposée sous un caroubier, dans le voisinage. Un jeune Syrien, élevé dans le culte du souvenir de Lamartine et de Renan, m'y a conduit pendant mon séjour à Beyrouth. Mais je sais toute la vanité de ces recherches d'emplacements dans un pays où les légendes se dorent et s'évanouissent à la fois. Sous un arbre indifférent, j'ai donné une pensée pieuse au foyer tout à coup éteint des Lamartine.

Le désespoir du poète fut tel que pendant quatre mois il ne put quitter la petite maison de Beyrouth où Julia, toute neuve, s'était ouverte à l'intelligence de la nature et de la vie. Là il

composa l'élégie où il rappelle son voyage en Terre Sainte et se reproche d'avoir perdu par l'absence quelques-uns des derniers jours de son enfant. Il se revoit au Jardin des Oliviers et il y répand, lui aussi, des larmes d'agonie :

J'avais laissé non loin, sous l'aile maternelle,
Ma fille, mon enfant, mon souci, mon trésor;
Son front à chaque été s'accomplissait encor;
Mais son âme avait l'âge où le Ciel les rappelle.
Son image de l'œil ne pouvait s'effacer;
Partout à son rayon sa trace était suivie,
Et sans se retourner pour me porter envie
Nul père ne la vit passer...
C'était mon univers, mon mouvement, mon bruit,
La voix qui m'enchantait dans toutes mes demeures,
Le charme ou le souci de mes yeux, de mes heures,
Mon matin, mon soir et ma nuit...

Ce poème n'a d'égal dans notre littérature que celui de Victor Hugo : *A Villequier*. Nos deux grands lyriques ont pareillement porté la couronne d'épines de la douleur paternelle et ils en ont fait un signe de royauté. Tous deux se retournent vers Dieu, Lamartine d'un élan farouche et désespéré, Victor Hugo d'un accent plus humain, plus tendrement plaintif, peut-être même plus chrétien. Mais on pressent chez Lamartine quelque chose de brisé que la vie ne réparera pas. Il a perdu sa paix intérieure. Il se révélera dans l'avenir plus inquiet, moins équilibré. La politique lui procurera ces agitations où l'on entend moins le rythme de son cœur.

Et l'on songe au chagrin de Mme de Lamartine qui n'avait pas cessé un jour de veiller sur cette enfant...

VI. — LE PÈRE DE GÉRAMB AUX CÈDRES

Donc, le Père de Géramb a fait ses adieux à Mme de Lamartine et à Julia qu'il a vues si souvent pendant le voyage du poète en Palestine, et il s'est embarqué pour Tripoli afin de monter de là, par Ehden, aux Cèdres du Liban. Le chemin s'élève très vite au-dessus de la mer pour gagner un premier plateau recouvert de bois d'oliviers. C'est un balcon d'où l'on domine la molle Tripoli vautrée dans ses vergers de citronniers. Puis on traverse Zghorta, gros bourg bien bâti, qui sert

aujourd'hui de station d'hiver aux notables d'Ehden quand ils descendent à l'automne de leur montagne, et bientôt l'on s'engage dans la vallée de la Kadischa, qui coule au bas de parois à pic. Les villages colorés sont, de chaque côté du fleuve, suspendus sur les falaises comme des grappes de clématites. Et ces falaises sont parfois creusées de cavernes aménagées en monastères. Au-dessus des sources, on atteint le village d'Ehden.

« Ce qui me frappa le plus, écrit le P. de Géramb, en entrant au village, ce furent des noyers d'une hauteur et d'une grosseur prodigieuses, dont on abattait les fruits. Ces arbres énormes étaient entourés d'une foule d'hommes, de femmes, d'enfants, de jeunes gens, de jeunes filles qui chantaient, dansaient et faisaient éclater une joie bruyante. Ces chants, cette joie, ce mouvement, donnaient à Ehden un air de vie et de bonheur que, depuis mon départ de Suisse, je n'avais aperçu nulle part. » Ces villages du haut de la Kadischa ressemblent en effet à ceux de nos vallées de Suisse ou de Savoie. Il y neige un ou deux mois d'hiver, et la neige, qui persiste presque tout l'été sur les sommets voisins, y maintient de la fraîcheur. Leurs toits rouges et leurs terrasses se superposent gracieusement au-dessus du fleuve. Les eaux qui jaillissent de partout entretiennent une végétation abondante. J'y ai vu des arbres de chez nous, des peupliers argentés, des noyers d'un magnifique essor. Le maïs, la pomme de terre, l'orge, le mûrier y poussent, et même la vigne basse.

A Ehden, notre père de Géramb est reçu par le cheik Karam qui le présente à sa femme et à ses quatre filles. Il est même trop bien reçu et en éprouve quelques tribulations : « Lorsque j'entrai, raconte-t-il, elles me saluèrent profondément et me baisèrent la main. Elles étaient uniformément vêtues d'une robe de casimir bleu, brodée d'argent. A peine étais-je assis sur le divan, que l'aînée des filles vint me couvrir la figure d'un voile sous lequel elle promena une cassolette de parfums d'où s'élevait une fumée d'une très agréable odeur, et finit par m'arroser d'eau de rose avec une telle profusion qu'accablé par la chaleur, et ayant la tête nue, j'en éprouvai une espèce de saisissement. Imaginez, si vous le pouvez, mon embarras pour concilier avec la politesse les efforts que je fis, afin de me soustraire à une si singulière cérémonie. Ce fut inutile : il me

fallut la subir. » Ainsi l'hospitalité orientale peut-elle se muer en supplice. C'est à Bcharré, village rival d'Ehden, que nous fûmes à notre tour aspergés copieusement d'eau de rose.

Le 21 octobre, il monte enfin jusqu'aux Cèdres. Le récit, bien oublié aujourd'hui, de sa visite est un des meilleurs que les arbres de Salomon aient inspirés. Il contient même des détails romanesques et mystérieux qui n'ont pas dû être imaginés. Après la rude ascension du rocher, il s'avance au cœur de l'aride montagne. « Une touffe considérable de verdure, note-t-il, s'élève au milieu des plateaux et se fait d'autant plus remarquer qu'elle contraste davantage avec tout ce qui l'environne. Cette touffe se montrait ou disparaissait à nos yeux selon la sinuosité des chemins que nous étions obligés de suivre. Enfin, nous arrivâmes assez près pour reconnaître une petite forêt et distinguer des arbres d'une prodigieuse grosseur : c'étaient les Cèdres. Impatient d'y être le premier, je hâte le pas. J'allais y pénétrer quand tout à coup j'aperçois quatre chevaux richement harnachés, et auprès d'eux un jeune Arabe fort élégamment vêtu. Ce jeune homme se précipite au-devant de moi comme pour m'interdire le passage, et m'adresse des paroles que je ne puis m'expliquer que par la violence de ses mouvements et le feu qui étincelle dans son regard. Je m'arrête et j'attends, afin de savoir plus précisément par mon interprète ce qu'il veut, et quelle est la cause de sa colère. Au même instant, j'entrevois une jeune femme fuyant à toutes jambes avec un enfant dans ses bras et se dirigeant vers les chevaux. Suivant l'usage des dames du Liban, elle était parée d'une énorme corne et portait un grand voile. Tandis que je l'observais, l'Arabe disparut. Peu de minutes après, je les revis s'éloignant à la hâte, accompagnés de deux domestiques armés. Je trouvai, à l'endroit qu'ils avaient quitté, un autel de pierre, et sur cet autel un brasier allumé dans lequel brûlait de l'encens ou une espèce de gomme qui découle des cèdres. Mon costume, la vitesse avec laquelle j'approchais avaient sans doute effrayé le jeune homme et sa compagne. Qu'étaient-ils ? Que faisaient-ils ? Étaient-ce des Druses ? Ce feu sur l'autel avait-il servi à quelque cérémonie superstitieuse ou païenne ? Je l'ignore. » Scène qui eût intrigué Maurice Barrès, soucieux de surprendre en Orient, comme dans la marmite des sorcières, toutes ces superstitions, tous ces germes de religion, tous ces mys-

lères et ces initiations qui foisonnent sur les pentes des Monts Ansarieh.

Cependant le voyageur pénètre dans la forêt. Il compte treize ou quatorze cèdres de 6 ou 7 toises de circonférence. Ceux-ci pourraient remonter aux temps bibliques. Quelques-uns ont dû périr : de ces ancêtres on ne compte plus que sept ou huit aujourd'hui. Le temple de Salomon, le temple de Diane à Éphèse utilisèrent ce bois précieux. On en fit aussi des statues colossales. Trois ou quatre cents arbres, d'une grosseur moindre, sont rassemblés auprès des géants. Mais voici qui va nous intéresser plus que ces nomenclatures : « En quittant Beyrouth, explique enfin le Père de Géramb, j'avais promis à une jeune personne, l'une des plus aimables que j'aie rencontrées dans ma vie, à une fille de dix ans, d'une figure angélique, et qui réunissait à un degré remarquable l'esprit, la candeur et la bonté, à Mlle Julia de Lamartine, de graver sur le plus gros cèdre du Liban le nom de son père, celui de sa mère, et le sien auprès d'eux. Je tins parole, bien que l'exécution fût beaucoup moins facile que je ne me l'étais imaginé, et je jouis d'avance du succès de mon travail en pensant que lorsque l'illustre poète arriverait aux Cèdres, il apercevrait de loin les noms de son épouse et de son enfant, *ces deux parts de son cœur.* »

C'est donc le 21 octobre 1832 que l'inscription du Cèdre fut gravée par le Père de Géramb. Déjà, dans sa jeunesse, il avait inscrit son nom à la craie sur la croix qui surmonte la boule de Saint-Pierre de Rome et, pris de vertige, il avait cru ne jamais pouvoir redescendre. « Nous restâmes aux Cèdres environ quatre heures, ajoute-t-il. Longtemps je m'y promenai seul, au milieu de l'obscurité religieuse dont ils m'environnaient. Je repassais dans mon esprit les souvenirs de leur antique gloire; puis, méditant sur la longue durée de leur vie, qui me faisait salutairement sentir la brièveté de celle de l'homme, mon âme se consolait de la rapidité avec laquelle s'écoulent mes jours, par la pensée de ces années éternelles qui l'attendent dans un monde meilleur, et dont la longévité des arbres que j'admirais n'est pas même l'ombre. Je ne m'en éloignai point sans tourner vingt fois la tête, sans les regarder vingt fois, et sans trahir longtemps involontairement par mes soupirs les profondes impressions qu'ils me laissaient. » Et il

entreprend l'ascension du Col des Cèdres pour redescendre sur Baalbeck.

Le baron de Géramb, chambellan de l'empereur d'Autriche, qui, pendant la procession de la Fête-Dieu à Vienne, jette son dolman brodé d'or sous les pas de l'Impératrice pour qu'elle ne touche point de ses pieds la terre, n'est-il pas dépassé par le Père de Géramb qui devance Lamartine aux Cèdres pour y inscrire le nom de sa fille et lui causer cette surprise? Tout de même, il y avait chez ce gentilhomme une imagination charmante et d'une fraîcheur éternellement jeune. Quelques mois plus tard, Julia était morte et Lamartine ne pouvait aborder les Cèdres.

L'inscription est bien authentique. Car le Père de Géramb l'a signée. Après le nom de Lamartine et celui de Julia, il a gravé *Géramb*, et il a fait suivre son nom de la croix, signe de son caractère religieux. Et même, — la vanité humaine est-elle si lente à mourir sous une robe de moine? — il a signé *Géramb* en caractères plus gros que ceux du nom de Lamartine...

Veut-on savoir la fin du Père de Géramb? Sa biographie par dom Ingold va nous renseigner. Après la Palestine et la Syrie, il visite l'Égypte. Les Pyramides lui inspirent un sentiment d'horreur : « Ces prodigieux amas de pierres énormes, après tout, que sont-ils? Des tombeaux vides, où n'ont même pas reposé les puissants qui les avaient préparés pour leur dernière demeure! Des rois impies, oppresseurs de leurs sujets, ennemis de Dieu, objets de la haine, de l'exécration universelle, réduits à prendre les plus secrètes précautions pour soustraire leur cadavre au jugement public qu'ils prévoyaient devoir les priver des honneurs de la sépulture! Des princesses déshonorées par l'infamie de leur vie : voilà les souvenirs que rappellent les plus magnifiques pyramides... »

A Suez, il loge dans la chambre de Bonaparte, ce qui lui inspire une méditation inspirée du prophète Isaïe. De sa fenêtre, on lui montre l'endroit où le général, revenant des *Fontaines de Moïse*, traversa le gué au commencement de la nuit, comme la marée montait, et faillit se noyer. « La vague qui l'eût alors emporté, écrit-il à la manière de Joseph de Maistre, eût épargné à l'Europe bien du sang et bien des larmes. Mais il avait une mission de châtiment à remplir à

l'égard du monde trop longtemps et trop orgueilleusement coupable : il ne devait disparaître, comme tous les fléaux, que quand cette mission serait accomplie. » Mais il a beau dire, il est fasciné par la vision de cet homme à cheval au milieu des flots, calme, imperturbable, et comptant sur sa fortune. L'ancien prisonnier de Vincennes hait et admire l'Empereur.

De là il va au Sinaï. Puis il visite encore la Haute-Égypte avec le comte d'Estournel. Après une absence de plus de deux ans, il rentre en France, s'y occupe de la publication de son livre et retourne enfin au couvent du Mont des Olives en Alsace. Je ne pense pas qu'il y fut reçu avec grand enthousiasme. Le calme y était si grand pendant qu'il en était éloigné! Heureusement, le pape Grégoire XVI, qui a entendu parler de l'étrange religieux, a la bonne inspiration de le mander à Rome. Sur le parcours, lisant les *Paroles d'un croyant* qu'il qualifie avec assez de bonheur d'ouvrage *infernalement beau*, il écrit à Lamennais pour le supplier de l'accompagner et de venir se jeter aux pieds du Pape. Lamennais dédaigna de lui répondre. A Paris, il s'occupe de la vente de ses ouvrages moyennant une rente viagère de 2200 livres, ce qui prouve qu'il ne manquait pas de lecteurs. Le voici enfin à Rome chez les religieux Camilliens dont le costume est seyant, dont les bâtiments sont vastes, l'église de beau style et les orgues parfaites (1). Il plait au Pape qui s'ennuie et que cette exubérance amuse. Il séduit même les cardinaux Lambruschini, de Gregorio, Polidori. Pour le fixer définitivement dans la Ville éternelle, Grégoire XVI le nomme abbé et procureur général de la Trappe. Je crois bien qu'il n'avait reçu que les ordres mineurs. Les Trappes de France et d'Alsace durent trouver cet avancement scandaleux, mais pourvu qu'il ne revînt pas, elles ne pouvaient être que satisfaites.

Cette indulgence du Pape envers le Père de Géramb ne se démentit jamais. Il se déplaçait pour lui aller rendre visite à son ermitage et pour le prier à déjeuner. Il pensa même le nommer cardinal. La robe rouge eût avantageusement remplacé l'uniforme de général. Il se contenta de l'envoyer aux chapitres généraux, ce qui donna l'occasion au procureur général de la

(1) *Voyage de la Trappe à Rome*, par le Père de Géramb.

Trappe de rendre visite à Louis-Philippe et à la reine Marie-Amélie. A son retour à Rome, il voulut démissionner. Il invoquait la fatigue, l'âge, et puis son humilité, sans cesse combattue par ses souvenirs glorieux, était néanmoins très réelle, très sincère. Le Pape refusa. « Mes jambes, supplia le religieux, me refusent leurs services. — Eh bien ! quand on ne peut plus faire ses courses à pied, on les fait en voiture... » La fille du Père de Géramb, informée, fournit l'équipage.

Il survécut peu de temps à Grégoire XVI et mourut à Rome le 15 mars 1848, à l'âge de soixante-seize ans. Jusqu'à la fin, il montra cette imagination charmante qui se mêlait à sa piété. Quand on lui porta l'Extrême-Onction, il demanda que les corridors par où le Christ-Hostie devait passer fussent parsemés de fleurs et de verdure. Et dans son testament, il légua une part de ses biens aux malades qui sortent des hôpitaux et qui ont grand besoin d'être aidés pour se reprendre à la vie normale. Ainsi vécut et mourut cet homme extraordinaire, religieux hors cadres, trappiste nomade, apôtre remuant et tintinnabulant, homme excellent et sympathique.

VII. — LE RETOUR DE LAMARTINE

Quatre mois après la mort de sa fille, Lamartine se décida à entreprendre le voyage de Baalbeck et de Damas. Il ne pouvait être venu si loin pour rentrer en France sans avoir visité ces merveilles d'Orient. Pour se rendre à Baalbeck, il faut traverser la chaîne du Liban et tomber sur la plaine de la Bekha. Lamartine fit une étape à Hammana, village druse perché au-dessus d'une gorge où s'engouffre un torrent. Il y fut reçu et logé par le cheik. « Le château du cheik d'Hammana, écrit-il dans le *Voyage en Orient*, surpasse en élégance, en grâce et en noblesse tout ce que j'avais vu dans ce genre, depuis le palais de l'émir Beschir à Deir-el-Kamar. On ne peut le comparer qu'à un de nos plus merveilleux châteaux gothiques du moyen âge, tels du moins que leurs ruines nous les font concevoir, ou que la peinture nous les retrace. Des fenêtres en ogive décorées de balcons; une porte large et haute surmontée d'une arche en ogive aussi qui s'avance, comme un portique, au-dessus du seuil; deux bancs de pierre sculptés en arabesques et tenant aux deux montants de la porte; sept ou huit marches de pierre circu-

laires descendant en perron, jusque sur une large terrasse ombragée de deux ou trois sycomores immenses et où l'eau coule toujours dans une fontaine de marbre : voilà la scène. Sept ou huit Druses armés, couverts de leur noble costume aux couleurs éclatantes, coiffés de leur turban gigantesque et dans des attitudes martiales, semblent attendre l'ordre de leur chef; un ou deux nègres vêtus de vestes bleues ; quelques jeunes esclaves ou pages assis ou jouant sur les marches du perron; et enfin plus haut, sos l'arche même de la grande porte, le cheik assis, la pipe à la main, couvert d'une pelisse écarlate, et nous regardant passer dans l'attitude de la puissance et du repos : voilà les personnages. — Ajoutez-y deux jeunes et belles femmes, l'une accoudée à une fenêtre haute de l'édifice, l'autre debout sur un balcon au-dessus de la porte. »

Cette peinture est une des plus décoratives du *Voyage en Orient*. Sur le palais de l'émir Beschir, à Beït-ed-Din, Lamartine a pu se livrer aux plus merveilleuses évocations des *Mille et une nuits*, sans craindre d'altérer la vérité. Mais le château du cheik d'Hammana n'aurait-il pas été créé par son imagination lasse des quelques mois de repos et de chagrin passés à Beyrouth après la mort de Julia? Nous quittâmes à Sofar la route de Damas, pour nous engager dans cette partie sauvage du Liban, comparable au massif de la Grande-Chartreuse, qui aboutit à Hammana. Des genêts d'or et des touffes de rhododendrons colorient les rochers. Le village est comme porté sur les abîmes. Là nous cherchâmes la demeure où coucha Lamartine.

Lamartine? Nom sonore que personne ne semble plus connaître. Mais l'oubli est une plante qui ne pousse pas qu'en Orient. Je me souviens d'avoir demandé à Aoste la Tour du Lépreux : Xavier de Maistre n'était plus qu'un disparu. Enfin, un jeune garçon, qui a passé par une école et parle un français assez pur, a compris notre question et nous sert de guide. Il nous conduit au-dessus du village, sur une sorte d'éperon, devant une maison ancienne, dont les fenêtres ogivales sont, en effet, régulières et rares. Nous pénétrons, le commandant Denain qui commande l'aviation du Levant, ma fille et moi, dans une cour intérieure, où nous sommes reçus par deux magnifiques Druses, aux traits nobles et calmes, avec des barbes en éventail fort bien taillées, des traits accentués, de hauts turbans blancs, des robes noires, que nous sommes

tentés de prendre pour des prêtres ou des mages à leur gravité sacerdotale. Ils tirent une célébrité locale du passage presque séculaire de ce Français lointain. Ou plutôt ils ne comprennent pas très bien, tout d'abord, l'intérêt que nous prenons à ce pèlerinage... Puis le regard de l'un d'eux s'éclaire. Lamartine? Est-ce une leçon apprise ou quelque tradition recueillie? Ils nous montrent une terrasse d'où l'on domine à pic l'eau bondissante. C'est là que Lamartine aurait appelé Hammana la perle du Liban... Certes, la vue en est belle, mais il y en a cent autres pareilles dans la montagne. Est-ce bien là le château du cheik? Mais peut-être le contraste avec la sauvagerie des lieux suffit-il à lui conférer des titres de noblesse et de grandeur. Les esclaves noirs ni les pages ne jouent sur les marches du perron. Pourtant, voici les deux jeunes et belles femmes que les Druses contemplent avec amitié : leurs épouses ou leurs filles? Elles sont charmantes et modestes dans leur pose hiératique, et nous réconcilient avec la description du poète.

Sur les ruines du temple du Soleil à Baalbeck, c'est encore le fantôme de Julia que Lamartine évoque. Et c'est encore à Julia qu'il songe lorsqu'il décrit, à Damas, — avec quel art! — la beauté des jeunes filles arméniennes : « Presque partout, écrit-il, nous avons trouvé des figures que le pinceau européen n'a jamais tracées, des yeux où la lumière sereine de l'âme prend une lumière de sombre azur et jette des rayons de velours humides que je n'ai jamais vus briller dans des yeux de femme; des traits d'une finesse et d'une pureté si exquise que la main la plus légère et la plus suave ne pourrait les imiter, et une peau si transparente et en même temps si colorée de teintes vivantes, que les teintes les plus délicates de la feuille de rose ne peuvent en rendre la pâle fraîcheur; les dents, le sourire, le naturel moelleux des formes et des mouvements, le timbre clair, sonore, argentin de la voix, tout est en harmonie dans ces admirables apparitions... » Où sont aujourd'hui les belles Arméniennes? Quand j'allai d'Alep à Deïr-ez-zor en avion, pendant mon séjour dans cette ville dont le nom signifie *couvent des forêts* et qui s'élève dans une oasis au bord de l'Euphrate, on me montra, le long du fleuve, les ossements des caravanes d'Arméniens emmenés par les Turcs pendant la guerre et massacrés.

A son retour de Damas, Lamartine voulut accomplir enfin le

pèlerinage des Cèdres du Liban. Il partit au début d'avril (1833) par le chemin habituel, Tripoli et Ehden, celui qu'avait pris au mois d'octobre précédent le Père de Géramb, mais nous savons que les neiges l'empêchèrent de réaliser son projet.

Cependant l'*Alceste* qui les avait amenés en Syrie était revenu à Beyrouth chercher les Lamartine. Il ne rapporta en France que le cercueil de Julia. Le poète avait frété un autre brick, *la Sophie*, pour sa femme et pour lui, afin de ne pas infliger à Mme de Lamartine cette compagnie trop douloureuse. « Au point du jour, écrit-il le 15 avril 1833, nous sortons de la maison où Julia nous embrassa pour la dernière fois et nous quitta pour le ciel. Pavé de sa chambre baisé mille fois et trempé de tant de larmes ! cette maison était pour moi comme une relique consacrée ; je l'y voyais encore partout : oiseaux, colombes, son cheval, le jardin, les deux belles jeunes filles syriennes qui venaient jouer avec elle et qui logent sous nos fenêtres dans le jardin. Elles se sont levées avant le jour et, vêtues de leurs plus riches parures, elles élèvent leurs mains vers nous et arrachent les fleurs de leurs cheveux... »

De Jaffa, Mme de Lamartine put se rendre à Jérusalem et à Bethléem comme elle l'avait désiré en des temps plus heureux. Puis, ce fut le long retour par Smyrne, Constantinople et l'Europe. Lamartine avait été élu député du Nord, bien qu'absent de France, par 196 voix contre 153 rassemblées par ses trois concurrents. Sa popularité, qui devait s'épanouir en 1848, commençait. Mais son deuil était encore trop récent pour que le goût de la politique l'eût repris. De Smyrne il écrit le 29 mai (1833) à un apôtre du saint-simonisme, du nom de Cognat, qui avait tenté de le convertir à ses chimères : « Je retourne en France, monsieur, porter comme les autres ma pierre à l'édifice moderne, s'il est donné toutefois à notre génération de fonder quelque chose. A défaut de la lumière et de la force que Dieu seul peut donner, j'y porte de la bonne volonté, du dévouement et de l'espérance... (1) ». Il revient lentement, par petites étapes à travers l'Autriche et l'Allemagne. Le *Journal de Saône-et-Loire* donne, le 23 octobre 1833, cette nouvelle à ses lecteurs : « M. et Mme de Lamartine sont de

(1) *Journal de Saône-et-Loire* (24 août 1833).

retour dans le sein de leur famille depuis vendredi dernier 18 octobre. »

Il restait, pour Lamartine, un dernier devoir à remplir : chercher à Marseille le cercueil de sa fille et le ramener à Saint-Point, selon le vœu de l'enfant. Il raconte ce douloureux voyage dans une lettre à Aimon de Virieu : « C'est hier que je suis arrivé de Marseille où j'étais allé chercher tout ce que la mort pouvait me rendre. Arrivé de nuit, j'ai été, à Saint-Point, reporter un moment dans notre chambre vide ce qui la remplissait autrefois de vie, de bonheur, d'avenir et, le jour venu, j'ai porté de mes propres mains et déposé ce cercueil sur celui de ma mère... Maintenant, tout est fini... » (1).

Au château de Saint-Point, auprès des souvenirs glorieux de la vie politique et littéraire de Lamartine, on peut voir les portraits et les jouets de Julia, comme si elle habitait encore la demeure qu'elle aimait tant. Ses restes, rapportés de Beyrouth, reposent à l'ombre de l'église, dans le caveau réservé à ses parents, à la mère de Lamartine, à la mère de Mme de Lamartine, et à Valentine de Cessiat.

En 1850, Lamartine retourna en Orient. Désabusé de la politique, il entrevoyait le déclin de sa popularité. Son élection dans dix départements à l'Assemblée constituante était déjà presque oubliée. Ce sont là d'assez heureuses dispositions pour un voyage, et pour un voyage qui se rattache à d'émouvants souvenirs. Comme en 1832, Mme de Lamartine l'accompagnait. Il en a publié la relation dans un livre, lui aussi oublié, *Nouveau voyage en Orient*, paru en 1853. Mais il n'alla, de Constantinople, sur le bateau l'*Oronte*, qu'à Smyrne où une concession importante lui avait été accordée à Bourgad-Ovassi, à huit ou dix heures de cheval de la ville (2).

(1) *Correspondance de Lamartine*, vol. III.

(2) Le journal *Stamboul* du 17 mai 1925, cité par les *Nouvelles littéraires* du 30 mai, analyse une brochure publiée à Constantinople par Ahmed Refik bey sur l'histoire de cette concession de quelques fermes accordées à Lamartine par le gouvernement turc. Le plus grand intérêt de cette brochure vient évidemment de la lettre inédite où Lamartine adresse sa demande au Grand Vizir Rechid Pacha le 24 avril 1849 et que je transcris ici d'après les *Nouvelles* :

« J'ai constaté la nécessité de m'expatrier pour gagner ma vie à l'étranger. Le mouvement révolutionnaire qui a éclaté dans mon pays, tandis que j'y occupais une situation officielle, et les services que j'avais rendus en cette qualité ont donné lieu à des difficultés en ce qui concerne mes propriétés et mes revenus.

Concession chimérique dont il attendait des merveilles et la reconstitution de sa fortune compromise.

Dans ses lettres inédites à Mme de Cessiat, Mme de Lamartine donne de charmants détails sur la maison d'habitation : « Je trouve la maison tout à fait jolie à la mode orientale... L'aspect sous mes yeux est extrêmement pittoresque. Figurez-vous une longue galerie ouverte soutenue par des piliers de bois à arcades moresques donnant sur un espace couvert de chameaux, de chevaux, de mulets, de tentes et de personnes de toutes conditions, depuis les bergers vêtus de grosses peaux de moutons, jusqu'aux Grecs à la petite veste rouge et jupe blanche; les cawas ou janissaires avec leurs belles armes à la ceinture, leur longue pique à la main, leurs chevaux en laisse, avec un air de commandement; les femmes couchées sur des nattes avec cinq ou six enfants autour d'elles, à moitié voilées, à moitié découvertes, et les Grecques découvertes tout à fait, vêtues de toute sorte de pièces et de morceaux selon leur costume ; tout cela brille sous un beau soleil. A droite, nous avons la verdure éclatante des mûriers, la teinte bleue des saules, puis des platanes, des peupliers de toute beauté. Cela constitue ce qu'on appelle le *jardin*, mais comme il ne touche pas à la maison, il en faut planter un sous les fenêtres pour rejoindre l'autre, et c'est là qu'il serait facile d'avoir toutes les fleurs et fruits d'Europe avec quelques sillons de charrue. Nous avons à gauche un grand champ de tabac d'une croissance incroyable et les herbes graminées sont beaucoup plus hautes qu'un homme. L'horizon est borné par des lignes de montagnes de différentes élévations, les unes boisées, les autres rocheuses. Le vent de mer vient rafraîchir l'air depuis dix heures du matin jusqu'au soir, ce qui fait que la chaleur n'est pas forte (1)... »

« Ma prédilection et mon affection pour les Ottomans, connus de vieille date, et l'appréciation dûment acquise, au cours de mon voyage, de leurs qualités morales, — ainsi qu'en font foi les livres où je les ai consignés avec de vifs éloges, — vous sont connus. J'éprouve donc le désir d'aller m'installer parmi eux.

« Ayant passé la moitié de ma vie dans les champs, je suis au courant de tous les procédés agricoles. Je voudrais donc, Sa Majesté Impériale daignant me faire don d'une propriété, y créer une ferme dont je dirigerais l'exploitation. Il faudrait aussi qu'elle contînt au moins cent cultivateurs.

« L'emplacement que je souhaiterais le plus à cet égard serait du côté d'Ismid, non loin de la Marmara, ou bien dans les environs de Smyrne, car, de cette façon, je ne priverais pas ma femme des distractions de Constantinople. »

(1) Lettre inédite du 16 juillet 1860. Collection Hanoteau.

Elle-même est obligée de se ménager, mais son mari montre une activité merveilleuse. La chaleur n'a pas raison de ses forces : il va, il vient, à cheval, sur son immense domaine. Il est rajeuni, il est loin des méfaits de la politique et de l'ingratitude des hommes, il est presque heureux. Mais les fermes d'Asie Mineure, pas plus que les revenus des terres du Mâconnais, plus fertiles, qu'il avait reçues de divers héritages, ne devaient suffire à payer ses dettes, ni même à calmer la troupe de ses créanciers. Le poète renoncera à la concession turque, trop difficile à exploiter, et se remettra courageusement à sa tâche littéraire, à ce *Cours de littérature*, inégal, mais rempli de pages merveilleuses, qui va de nouveau, sans doute, être morcelé et utilisé en morceaux maintenant que les œuvres de Lamartine sont tombées dans le domaine public, puisque l'écrivain, ou l'artiste, est destiné à laisser une descendance dépouillée de tous ses propres droits de propriété cinquante ans après sa mort, et ne recoit en échange aucune faveur du fisc.

Le mari et la femme revinrent ensemble par le prochain bateau. Ils ne retournèrent pas à Beyrouth, ils ne revirent pas la maison du bonheur et de la douleur. Lamartine ne monta jamais jusqu'aux Cèdres du Liban. Il ne vit jamais sur le tronc de l'un des plus beaux son nom et celui de Julia. Et peut-être mit-il en doute la pieuse inscription signée du Père de Géramb...

HENRY BORDEAUX.

SILHOUETTES CONTEMPORAINES [1]

XII

LE DOYEN BERTHÉLEMY

Le 2 avril dernier, cinq mille, d'autres disent dix mille jeunes gens, des étudiants, défilaient gravement rue Jean-Bart, une de ces rues de province, peut-être la moins longue, qui servent de ceinture au jardin du Luxembourg, et saluaient silencieusement une petite maison, un petit hôtel d'aspect provincial lui aussi, mais propret et coquet. Et il y avait dans cette manifestation, dans cette volonté d'ordre, dans tant de respect uni à une ardente sympathie, dans cette attitude que la jeunesse scolaire, bien inspirée, s'était imposée à elle-même, très différente des gestes plus bruyants des jours précédents, quelque chose de grand, d'infiniment honorable pour qui en était l'occasion et l'objet.

Cette petite maison de la rue Jean-Bart n'était jusqu'ici populaire que dans la rue où elle est située. Les pensionnaires d'un hôtel d'étudiants voisin troublent de temps en temps le silence nocturne de la rue, en criant, devant la maison où une théorie juridique célèbre a été conçue : « Il n'y a pas de fonctionnaires de gestion ! » Chahuts modérés et bienveillants. La maison est encore signalée par les habitants de la rue comme celle devant laquelle s'arrêtent le plus de taxis avec une valise ou une malle. D'où une réputation d'hospitalité. Les indiscrets la disent hospitalière même aux bêtes. C'est une maison sans

(1) Voyez la *Revue*, 15 janvier 1920 — 1er décembre 1924.

enfants. Et cette privation longtemps ressentie explique, certaine qualité d'âme étant donnée, bien des choses dans les mœurs et les sentiments de l'habitant, et une partie de sa carrière morale. Cette maison sans enfants est le paradis des enfants des autres. L'étudiant y est accueilli un peu comme l'enfant attendu. C'est une maison de braves gens. C'est la maison du doyen Berthélemy. — Des événements récents ont donné au doyen Berthélemy une notoriété que n'atteint pas d'ordinaire un professeur de droit. Quel est l'homme auquel cet accident est arrivé?

Au physique, taille moyenne, et maigreur qui dépasse la moyenne; barbe en pointe, cheveux en brosse. Rien du légiste compassé et solennel. Les professeurs de droit ne s'efforcent plus de ressembler à des conseillers à la cour, qui d'ailleurs ressemblent de moins en moins eux-mêmes à leur type traditionnel. L'allure chez M. Berthélemy est vive, comme la parole. Mais il est toujours si pressé qu'on le voit rarement à pied. Il a soixante-sept ans et ne les porte pas. L'activité conserve. Il est né, d'un père fonctionnaire, dans une vieille maison familiale de Loir-et-Cher. Mais il n'a pas en réalité de petite patrie. Son père suit sa carrière, et il suit son père, avec Paris comme centre d'attraction vers lequel on revient le plus souvent possible. C'est ainsi que le jeune Berthélemy, ayant appris à lire dans une pension d'Asnières, après des étapes chez les Jésuites de Vannes et au lycée d'Évreux, vint achever ses études à Condorcet. Il y est camarade de Bergson et de Capus. Dans un temps où il n'y avait pas de travaux pratiques de chimie pour les élèves de nos lycées, il fait, de complicité avec Capus, de la chimie privée, au grand effroi de leurs deux familles.

Bachelier, Berthélemy entre dans l'administration des contributions indirectes où servait son père, mais avec l'intention de n'y pas rester. Il fait son droit en dehors des heures de bureau, et peut-être même pendant lesdites heures. Puis, s'orientant vraiment vers les carrières qu'ouvre l'étude du droit, il entre au parquet de la Cour de cassation. Il est resté très fidèle envers la mémoire du procureur général qui était M. Bertauld : il a publié en volumes ses discours politiques. C'est M. Bertauld qui, découvrant chez lui de réelles aptitudes juridiques, lui conseilla de se présenter à l'agrégation. Il est reçu à son premier concours en 1884. Il est nommé à Lyon.

***

Il y a de cela quarante ans. Il y avait alors à Lyon un homme qui, avant d'être un grand ambassadeur, fut un grand préfet, Jules Cambon. Le préfet diagnostiqua, chez le jeune professeur de droit, une bonne volonté à utiliser. Il le nomma membre de la commission de surveillance des prisons de Lyon. Il déterminait, par ce choix, toute une carrière de bienfaisance. La commission de surveillance des prisons de Lyon pouvait jouer un rôle plus actif que les commissions similaires d'autres villes : elle avait des rentes. Il fut un temps où c'était la charité privée qui fournissait la paille des cachots. Elle avait fourni à Lyon tant de paille, ou tant d'argent pour acheter de la paille que les intérêts de cet argent, qui seuls étaient à sa disposition, permettaient à la commission de surveillance de soulager des souffrances méritées, des souffrances tout de même. Donc Berthélemy visite et réconforte beaucoup de prisonniers. Il arriva que l'un d'eux fut exécuté. Berthélemy a raconté son histoire qui est la plus banale. Rien d'un crime sensationnel. Busseuil a tué pour voler. Mais c'est l'ascension vers le crime final, si l'on peut s'exprimer ainsi, qui est instructive, justement parce qu'elle est elle-même très banale. Busseuil a déserté la maison paternelle à dix ans. Évidemment, ce n'est pas un enfant de tout repos. Mais quelle est la part respective de responsabilité de la maison et de l'enfant dans cette désertion? Busseuil a sans doute toujours été un enfant *moralement abandonné*. Il est maintenant vagabond et se fait acrobate. « Sa spécialité était de tenir un poids en équilibre en haut d'une baïonnette dont la pointe reposait sur son menton. Nous trouvions cela drôle. » Et Berthélemy se fait et nous fait presque des reproches. Bientôt, en effet, montant en grade, Busseuil devient souteneur, puis voleur, puis assassin à vingt ans. En dix ans, toutes les étapes ont été franchies.

Dans la même session d'assises qui condamna Busseuil, voici M... qui gagne sa vie depuis l'âge de quatre ans ; voici S... qui, à vingt-quatre ans, a déjà été condamné six fois ; D..., d'une famille de sept enfants : sa sœur dans une maison de prostitution et quatre frères déjà condamnés. C'est le recrutement ordinaire des criminels et c'est la genèse ordinaire du crime, disent les criminalistes. Mais le jeune professeur de

droit qu'est Berthélemy ne se contente pas de cette explication. Dès cette date il se crée, parmi les criminalistes, une spécialité : il ne s'occupe pas de réprimer, mais de prévenir. L'enfant, pense-t-il, a droit à l'éducation, comme à l'instruction. Un honnête homme ne se fait pas tout seul ; il y faut des exemples, des conseils, la protection contre d'autres influences. « L'abandon moral est la première étape de la plupart des criminels. Venons au secours des moralement abandonnés, et nous supprimerons d'avance les assassins. » M. Berthélemy était jeune quand il exhalait ces plaintes et formulait ces espérances. Il l'est resté. Il a gardé la jeunesse qu'il faut pour entreprendre.

De l'enfance des prisonniers il passa aux enfants des prisonniers, à tous les enfants sans éducation et sans soutien, aux petits mendiants de Lyon, sur lesquels il fit des enquêtes qui rappellent celles de Maxime du Camp et du comte d'Haussonville sur les petits mendiants de Paris. Une loi de 1874 sur la mendicité des enfants était restée inopérante. Les sociétés charitables s'ingéniaient en vain. Les familles reprenaient les enfants aussitôt que leurs vices pouvaient être de quelque rapport. Si les œuvres refusaient de les rendre, le parquet les forçait à céder. C'était la loi. Ce ne fut plus la loi à partir du 24 juillet 1889. A cette date, une loi nouvelle fut votée, d'après laquelle les parents indignes pouvaient être déchus de la puissance paternelle. Alors des sociétés se fondèrent pour provoquer des jugements de déchéance et pour sauver les enfants des parents déchus. La première en date est l'*Union française* que présida Jules Simon. La cadette est la *Société lyonnaise pour le sauvetage de l'enfance*. Mais le sauvetage va impliquer l'éducation. Ici l'action propre de Berthélemy prend corps et se dessine. La loi de 1889 lui a fait trouver sa voie.

Ce serait être incomplet que de ne pas dire le milieu favorable où allait s'exercer sa jeune activité pour le bien. Outre qu'une vague de charité déferlait alors sur les âmes françaises (il y a ainsi des heures dont on ne sent qu'après coup combien elles étaient bienfaisantes), Lyon a toujours été la ville des œuvres ; elle l'était plus que jamais. Des hommes qu'on aurait pu appeler des magnats à d'autres titres, Mangini, Gillet, Aynard, Sabran, s'évertuaient à être surtout des magnats de la charité. Et leur exemple, avec leur ascendant, entraînait. Mais l'associé et le complice de Berthélemy fut surtout Garin,

âme exquise qui s'est définie elle-même en confiant à un journal de jeunesse, retrouvé après décès, cette ambition : « Faire tout le bien possible, sans que jamais personne s'en aperçoive. » On s'en est aperçu un peu plus que Garin ne voulait. Les honneurs le cherchèrent, et aussi la politique (il était le beau-frère du président Dubost) dont il repoussa les avances, trop idéaliste pour elle. C'est cet idéalisme qu'il ajoutait à l'esprit plus pratique, plus agissant de M. Berthélemy. Et il y eut dans leur amitié, qui fut grande, l'instinctif sentiment qu'ils se complétaient l'un l'autre. A eux deux, ils fondèrent Brignais.

Ils étaient tous deux vice-présidents de la *Société lyonnaise pour le sauvetage de l'Enfance*. Berthélemy se fit, pendant longtemps, une règle de n'être pas président des œuvres où il comptait jouer le rôle le plus actif, règle que, l'âge venant l'amena d'ailleurs à confirmer par quelques exceptions. Que va faire la *Société lyonnaise* des enfants qui lui sont confiés? Elle pratique le placement familial à la campagne. Les filles sont envoyées dans différents couvents. Des moyens de fortune sont employés. Mais le besoin se fit vite sentir à la *Société lyonnaise* d'une maison à elle. Ce fut Brignais.

Brignais, à 12 kilomètres de Lyon, était un pénitencier tenu par les Cisterciens, évacué par mesure générale en 1888. La *Société lyonnaise* le loue d'abord, et plus tard l'achète. Ce ne sera plus un pénitencier, mais une maison de réforme, de prévention, pas du tout de correction. Adaptée aux besoins nés de la loi de 1889, elle recueille quelques pupilles de l'Assistance publique, elle n'en accepte pas de l'administration pénitentiaire. Les enfants y reçoivent l'instruction, et l'éducation morale et religieuse. Celle-ci est donnée par des femmes, des sœurs de Saint-Vincent-de-Paul, celle-là par des instituteurs laïques de l'État. Comment Berthélemy réussit-il à obtenir cette collaboration? Les enfants sont confiés à la *Société lyonnaise*; l'éducation morale est son affaire. Mais ils ont droit à l'instruction, Berthélemy va trouver l'inspecteur d'Académie et lui dit : « Je vous préviens que j'envoie mes enfants (deux cents et plus) à l'école publique. » L'excellent fonctionnaire lève les bras au ciel. « Mais il n'y a pas de place; et puis, si bien que vous les éleviez, les parents des autres ne seront pas très flattés. — Alors créez une école chez moi. » La combinaison fut acceptée, M. Léon Bourgeois étant ministre de l'Instruction publique,

M. Ferdinand Buisson directeur de l'enseignement primaire. Elle dure encore. Elle est caractéristique de la méthode de Berthélemy pour résoudre les difficultés, à l'aide même de la loi.

Les enfants de Brignais reçoivent en outre l'enseignement professionnel; l'école prépare à tous les métiers courants. Les résultats furent et sont excellents. La majorité des élèves est rendue à la vie normale. A la guerre, Brignais a eu des croix.

Mais, entre la famille à laquelle on l'arrache et l'école de Brignais, l'enfant était passé par une sorte d'étuve morale; on l'appelle, faute d'un autre nom, l'asile temporaire, et cet asile est situé, à Lyon même, rue du Béguin. C'est le berceau de la nouvelle vie dans laquelle l'enfant doit entrer. On l'y nettoie d'abord physiquement. On lui donne un habillement neuf, qui comprend une chemise, nouveauté pour lui le plus souvent. Après cette transformation, symbole de toutes celles qu'on espère, il va rejoindre les camarades, — peu nombreux; car il doit recevoir l'impression d'une vie de famille. Il va connaître ses bienfaiteurs, M. Berthélemy, Mme Berthélemy, qui l'a elle-même souvent épouillé à l'arrivée, et d'autres personnes qui s'occuperont désormais de lui. Et c'est une première impression, combien réconfortante pour ces pauvres êtres! que le contact de braves gens qui désormais s'intéresseront à eux et les aideront à s'évader du mortel isolement moral. On les garde là trois semaines environ; on établit leur diagnostic physiologique, en vue de moyens curatifs à faire intervenir, leur diagnostic moral, en cherchant moins leurs défauts, qui sont faciles à découvrir, que les bons instincts par où le jour peut entrer dans leurs âmes. On pratique aussi, avant que le mot ait été inventé, l'orientation professionnelle, pour savoir vers quel métier on peut les diriger. L'asile temporaire (combien le mot est décidément insuffisant!) restera pour eux la maison de famille: de là viendront chaque année les vêtements neufs; de là viendront les étrennes. Ils y sont ramenés, s'ils sont souffrants. Ils ont retrouvé, ou plutôt ils ont trouvé un foyer. Plus encore que Brignais, l'asile de la rue du Béguin fut l'œuvre, non seulement administrative, mais morale et sentimentale de M. Berthélemy. Il y paya de sa personne. De combien d'enfants ne fut-il pas le vrai père pendant les semaines prévues, et au delà! Durant les dernières années de son séjour à Lyon, il passait à l'asile ses meilleures heures de liberté.

*
* *

Lorsque sa carrière appela M. Berthélemy à la Faculté de Paris, les galons dans l'armée de la charité qu'il avait conquis à Brignais le désignèrent à l'état-major de Mettray, qui se l'annexa. La célèbre colonie de Mettray n'a pas été fondée pour les enfants moralement abandonnés, comme Brignais, la loi de 1889 n'existant pas alors; elle a été fondée pour les enfants déjà traduits en justice, pour tâcher de faire mieux avec eux que ne fait l'administration pénitentiaire officielle, en usant de ces deux moyens fixés par les fondateurs, « par la terre et par la foi ». Les chances de salut sont moindres qu'avec les enfants de Brignais, moins avancés dans le mal. Il y a cependant de nombreuses réussites. Dans l'administration de cette œuvre considérable, qui abrite cinq cents enfants, Berthélemy fut successivement le collaborateur actif de Georges Picot, de Bérenger, du baron de Courcel. C'est lui qui est, même nominalement, à la tête de l'œuvre aujourd'hui.

Ce n'est pas seulement Mettray qui réclama M. Berthélemy, dès que sa présence fut signalée à Paris, mais toutes les œuvres qui avaient quelque affinité avec son activité sociale de Lyon, et d'autres encore. Il en est de ceux qui luttent contre toutes les formes du mal comme de ceux qui sont de l'autre côté de la barricade. Les bonnes volontés sont repérées comme ailleurs les mauvaises, et on est pris dans l'engrenage du bien, comme dans celui du mal, avec cette différence qu'il ne mène pas à l'échafaud. Berthélemy fut pris dans l'engrenage. Mais, si nous avons parlé un peu longuement de Brignais et de l'asile temporaire, parce qu'une vocation s'y révèle et qu'un caractère d'homme s'y dessine, nous passerons sous silence les œuvres qui se partagent, à Paris, son activité bienfaisante. Elles sont trop. Si ces pages lui tombent sous les yeux, ce qui est, après tout, assez probable, il protestera, au dedans de lui-même, pour les œuvres auxquelles il n'eût pas été fâché de valoir un peu de réclame, et pour des collaborateurs dont il eût été heureux de voir les noms associés au sien. Mais, cher monsieur Berthélemy, c'est à vous seulement que nous en avons pour l'instant. Excusez-nous donc.

Donc, vous êtes un homme d'œuvres. Quelques-uns, qui méritent ce nom, apportent aux œuvres dont ils s'occupent

beaucoup d'argent ou un grand nom, qu'ils l'aient reçu grand, ou qu'ils l'aient fait grand. Il y a trente ans, vous n'étiez pas à même de donner beaucoup d'argent, et votre nom n'était pas grand. Votre apport personnel a été votre science juridique et votre art à faire apparaître la loi comme une brave personne avec laquelle les braves gens doivent toujours s'entendre. Avec vous a pris fin, pour beaucoup d'œuvres, l'ère des difficultés, qui étaient des malentendus ou des maladresses réciproques. Vous avez aussi le don de l'organisation, une organisation à la française, sans caporalisme, où la bonne humeur et la persuasion jouent le principal rôle. Vos voisins de campagne le savent bien, qui ont fait de vous le président d'un syndicat de propriétaires qui a amélioré quelques mètres de notre côte, puis, aux heures tragiques, l'administrateur d'un hôpital pour les blessés. Où que vous soyez, et de quoi qu'il s'agisse, vous organisez. C'est votre manière d'être.

Or, pendant longtemps, rien n'a été moins organisé en France que la charité. L'aumône tenait à rester individuelle et secrète ; ainsi se créait un lien d'une nature spéciale entre bienfaiteur et obligé, et celui qui recevait le plus n'était pas toujours celui qui recevait l'aumône. Et de cette charité-là il faut bien espérer qu'il restera quelque chose. Cependant, il a bien fallu lui apprendre que, dans les grandes villes au moins, elle était le plus souvent dupe, et que bien faire le bien n'est pas chose aisée. L'idée que la charité doit être utile, et pas seulement à celui qui la fait, a gagné du terrain. Un office central des œuvres de bienfaisance a été fondé pour établir, entre la demande et l'offre, d'autres rapports que ceux qui naissent du hasard ou de la fraude. C'est un rudiment d'organisation. Il y a là un mouvement auquel Berthélemy a participé, mais qu'il n'a pas déterminé.

Il n'a pas créé non plus l'union sacrée pour la charité qui, dans de modestes proportions, a précédé l'union sacrée pour la patrie. Cependant son rôle ici a été plus actif. Il avait préludé comme adjoint au maire de Lyon, chargé des services de l'assistance publique. Une circonstance l'avait servi. On voulait offrir aux marins russes, en visite à Lyon, le spectacle de l'embrasement de Fourvières. Or Fourvières, la colline mystique, n'était guère peuplée que de couvents. Il fallait donc le consentement de l'archevêque. On délégua l'adjoint Berthélemy chez l'arche-

vêque. Celui-ci consentit et offrit même de faire les frais. D'où visite de remerciements du maire radical, suivie d'une visite de l'archevêque. Les rapports tendus deviennent cordiaux. Les Russes avaient cette fois contribué à notre paix intérieure. Et l'adjoint à l'assistance fit bénéficier les œuvres de cette paix momentanée. Mais il restait des préjugés à vaincre à Lyon et à Paris. La bienfaisance collective a été longtemps exclusivement confessionnelle. La plupart des œuvres sont encore aujourd'hui des œuvres religieuses. D'où un soupçon général de cléricalisme. Quel danger pour l'assistance d'être mêlée à nos querelles politiques et religieuses, comme l'instruction elle-même! M. Berthélemy est de ceux qui, avec infiniment de souplesse et de libéralisme, surent limiter ce danger.

Mais la tâche plus personnelle qu'il s'est assignée a été de réconcilier l'administration et les œuvres. Il y avait eu des irrégularités commises dans la comptabilité de certaines œuvres, des faits plus graves peut-être. D'où un vent de suspicion (1882). Une surveillance parut nécessaire. Elle se fit tatillonne. Bref, ce fut la guerre. M. Berthélemy entreprit une double campagne : persuader aux représentants de l'État qu'il y a des choses qu'ils ne peuvent pas faire; d'autre part, persuader aux représentants des œuvres que la tâche à remplir les dépasse. L'assistance, et même « l'assistance intégrale », comme écrit M. Berthélemy, est devenue un devoir social, parce qu'elle est d'intérêt social. L'infirme et le vieillard n'ont pas de droit, de droit subjectif, comme dit le professeur de droit, pas plus que l'enfant. « Mais c'est chose nécessaire pour tous que l'enfant soit élevé, que le malade soit recueilli, que le vieillard soit pensionné, comme c'est chose utile pour tous qu'il existe des chemins, des phares et des postes. » Les individus font de la charité, la société a en vue son intérêt. Les fins diffèrent, mais les moyens coïncident au moins partiellement. Une vue perçante des choses, observait avec noblesse Georges Picot, dont M. Berthélemy aime à suivre les traces, découvre l'harmonie des efforts humains, là où ceux qui regardent en bas ne voient que la lutte. La consécration de cette harmonie fut un décret sur la réforme du conseil supérieur de l'assistance publique et la création de commissions départementales d'assistance publique et de bienfaisance privée. Dans toute l'étendue de la République, les œuvres privées ayant leurs représentants élus dans

ces conseils et dans ces commissions, le rapprochement est provoqué, la collaboration est organisée entre les œuvres et les services de l'assistance. Les unes apportent leur élan, leur foi, tout ce qui vient du cœur, les autres la pérennité, la certitude des ressources, la force des lois et des règlements. Il n'y a pas de résultat dont M. Berthélemy soit plus fier.

*
* *

M. Berthélemy est professeur de droit administratif. Il avait subi le concours d'agrégation en un temps où le succès rendait apte à tous les enseignements que donne une Faculté de droit. Il eût pu se faire qu'une chaire d'économie politique ou de procédure lui fût attribuée. Il eut la chance d'avoir un enseignement qui bénéficiait de son activité extérieure, et dont celle-ci aussi bénéficiait. Il avait enseigné, à Lyon, l'histoire des institutions, ce qui l'avait préparé à enseigner les institutions elles-mêmes. L'enseignement du droit administratif n'avait pas, avant lui, bonne réputation : on ne le suivait pas. M. Berthélemy y apporta les qualités de vie et d'entrain, d'ardeur polémique que nous avons déjà devinées en lui. Il fait salle comble, et cela depuis trente ans. Dans les articles innombrables dont il a été récemment l'objet, des étudiants, ou d'anciens étudiants sans doute, le représentent essoufflant l'huissier qui est censé le précéder, quand il se rend à la salle de cours. A sa parole, dit l'un d'eux, « les textes qui, avec d'autres, paraissaient morts, s'animent, prennent une physionomie, une personnalité ». Des batailles s'engagent entre thèses diverses. Et l'on se passionne, quoique ce soit du droit administratif, et qu'il s'agisse de pompes funèbres, des emprunts des communes, ou de la modification des primes à la construction maritime. Le même article nous représente le professeur, à la fin du cours, entouré d'étudiants, continuant la discussion, déambulant, et finalement décourageant l'huissier, qui l'abandonne.

M. Berthélemy a publié son cours qui en est à sa dixième édition, et qui grossit à chacune. Il dépasse maintenant mille grandes pages. M. L. Renault, en présentant une de ces éditions à l'Académie des sciences morales, y vante le don du concret : « on sent que l'auteur parle de choses qui sont, pour lui, des réalités vivantes », et la souveraine clarté. La clarté est, pour M. Berthélemy, une obligation de l'enseignement, et aussi une

forme de la probité juridique ; elle est sa nature intellectuelle enfin. S'il a une lacune, c'est bien celle-là : son esprit est imperméable à ce qui est obscur.

De là, en partie, son opposition instinctive à la conception allemande de l'État, sorte d'entité divinisée, source de droits et de pouvoirs. Pour M. Berthélemy, on ne doit se servir de la fiction de la personnalité morale de l'État que pour justifier les droits de l'État dans l'ordre privé, pour expliquer comment l'État peut être propriétaire, débiteur, créancier, plaideur, etc. Cette fiction est dangereuse, si on en fait un principe mystique d'autorité. La souveraineté du peuple elle-même est une figure de rhétorique, si on lui fait dire autre chose que ces deux choses, qui sont déjà d'importance : la nation française est souveraine en ce sens qu'aucune autre nation ne commande chez elle ; elle est souveraine, parce qu'elle n'a pas de maître, même au dedans, plus de roi exerçant un droit héréditaire. En fait, que voyons-nous dans nos constitutions? Elles disent que les législateurs feront les lois, que les juges rendront les jugements, que les administrateurs rédigeront les règlements, donneront les ordres, accompliront les opérations administratives. Elles ne disent pas que ces différentes personnes exerceront les droits de l'État. L'État est ici une complication inutile et, nous l'avons déjà dit, dangereuse. Les fonctionnaires ont directement, et sans émanation mythologique, les pouvoirs qu'ils tiennent de la constitution et des lois. D'ailleurs, ces pouvoirs ne sont pas des droits. Ils ne se transmettent, ni ne se délèguent ; leur exercice est une obligation, et non une faculté. Voilà la théorie de la fonction publique impliquée dans tout le cours de droit administratif.

La théorie opposée est dangereuse, disions-nous avec insistance. L'État souverain, en fait représenté par des êtres humains, risque en effet de manquer de discrétion. On ne sait pas où ses droits s'arrêteraient. Pour les Allemands, ils ne s'arrêtent nulle part ; et, s'il arrive à l'État souverain de se soumettre volontairement à l'observation d'un droit autre que le sien, c'est lorsqu'il y trouve son intérêt. Il limite ses exigences pour consolider son pouvoir. Or, même si l'on ne fait pas du droit quelque chose d'absolu, comme l'ont fait les philosophes, c'est le dégrader que d'en faire une création de la force, un moyen employé par elle pour réaliser ses fins, fussent-elles

honorables. Au contraire, la pensée de Berthélemy est la pensée traditionnelle, la pensée révolutionnaire, la pensée libérale. Il faut ajouter qu'elle est la pensée latine, et que les pays latins, autres que la France, lui sont d'avance acquis. On devine comment elle réussit à animer son cours, et en combien de doctrines de détail elle se ramifie, qu'il est impossible d'énumérer. M. L. Renault, dans la circonstance que nous rappelions, songeait combien les droits de l'individu seraient trop facilement sacrifiés au Dieu-État. Les élèves de Berthélemy sont moins disposés à ces sacrifices.

* * *

M. Berthélemy pourrait nous apparaître, en tant qu'auteur, comme l'homme d'un seul livre, si nous ne songions aux articles sans nombre qu'il a publiés, et dont quelques-uns, qui forment un ensemble, comme les articles de science financière, devraient bien être réunis en volume. Mais il est très peu auteur, au sens littéraire du mot. Ses articles sont toujours des actes. Quand ils ont produit leur effet, il passe à autre chose. Et il y a toujours autre chose à faire pour lui. Les amis de Berthélemy lui ont souvent entendu dire qu'une des bonnes fortunes de sa vie fut que, fils de fonctionnaire, de fonctionnaire arrivé même, mais médiocrement rétribué, il dut, comme nous l'avons vu, gagner sa vie pour faire son droit. Il connut l'administration par le dedans et par le menu, au lieu qu'il eût pu lui arriver de ne l'étudier que du dehors et de haut. Pour un futur professeur de droit administratif, il était, sans le savoir alors, à la meilleure école. Une autre bonne fortune de sa vie fut, ayant été candidat à la députation, de n'avoir pas été élu. A Lyon, sa participation à l'administration municipale, son action philanthropique, tout l'avait désigné comme candidat. L'élection semblait sûre : il échoua. Il eût eu une belle carrière politique, il eût été ministre comme tout le monde, il n'eût pas eu la carrière qu'il a eue, il n'eût pas joué le rôle qu'il a joué.

Il a la passion de la chose publique et du bien public. Mais il n'est pas dans la mêlée, il n'est pas d'un parti. Il ne juge pas du point de vue d'un parti. Il donne son avis, qu'on lui demande souvent. Il le donne même quand on ne le lui demande pas. Reconnaissons qu'il aime à le donner. Et cet avis a le double prestige de la compétence unanimement reconnue, et du désintéres-

sement, dicté qu'il est par l'amour seul des idées et du pays. M. Berthélemy s'est constitué ainsi, peu à peu, pour tout ce qui est organisation et administration des services publics, une sorte d'emploi de conseiller gouvernemental, sans titre et sans gages. Il a été consulté, avec deux autres juristes éminents, dans la grave affaire du rétablissement des rapports normaux de l'Église et de l'État sous la loi actuelle. Il est, en titre cette fois, conseiller pour le contentieux de plusieurs administrations. Les commissions dont il fait partie ne se peuvent compter. Il inspire des lois qu'il n'a pas à voter. Ne jetons qu'un regard circulaire sur ses campagnes diverses, où les problèmes juridiques soulevés par l'aviation côtoient le régionalisme, dont il est l'adversaire, et le vote des femmes dont il est le partisan. Et retenons seulement celles qui ont trait à l'enfant, l'enfant, objet de sa première pensée et de sa première action charitable.

C'était, il y a plus de vingt ans, la campagne pour la répression des violences commises envers les enfants. Le martyre du petit Grégoire avait ému l'opinion. Des faits de même nature étaient révélés : ce misérable père, par exemple, qui, par manière de punition, « désonglait » son enfant ; cet autre qui, pour complaire à une maîtresse, mettait le sien à cheval sur des pincettes rougies au feu. On s'indigna quand on apprit que de pareils faits n'étaient punis que de quelques mois de prison. Renforcer la répression fut le premier mouvement. Mais ce qu'il y a de plus grave, c'est que la pénalité, quelle qu'elle soit, ne joue pas, parce que ces forfaits restent inconnus. Qui les dénonce ? Pas l'enfant. Le voisin..., s'il s'appelle don Quichotte. Alors apparaît le rôle des sociétés chères à Berthélemy, les sociétés de protection de l'enfance, moins timorées, parce qu'elles sont des collectivités et des forces.

C'était, il y a dix ans, l'angoissante question des pupilles de la patrie, on dit aujourd'hui pupilles de la nation. Question d'argent ; mais alors, de semblables questions n'en étaient pas. Une question plus délicate était l'organisation de la tutelle de nos innombrables orphelins. Il y avait un problème de la tutelle dès avant la guerre. La guerre en rendait la solution urgente. Le ministre Albert Sarraut eut le grand honneur de déposer le projet de loi sur les pupilles. Il n'est pas indiscret de dire que M. Berthélemy avait été le collaborateur du ministre.

Car les lecteurs de la *Revue* (1) l'avaient deviné en lisant l'ardent plaidoyer signé de son nom. On eût pu le deviner rien qu'à lire le texte du projet. Car il prévoyait, pour l'éducation des orphelins sans famille, un large recours aux œuvres privées, sous la surveillance d'organismes administratifs, constitués dans un esprit franchement libéral. Or on reconnaît là les idées de M. Berthélemy. A aucun prix, il ne lui paraissait tolérable, comme d'autres projets le faisaient craindre, que la pitié fût le prétexte d'une entreprise déguisée contre la conscience des familles, et d'une mainmise des partis politiques sur l'éducation des orphelins de la guerre. Il reste heureusement quelque chose du projet Sarraut dans la loi actuelle.

Cet homme si occupé n'a jamais manqué un cours. Il va toujours à la Faculté avec un nouveau plaisir, et il en sort ragaillardi. Il n'y a pas, pour lui, de fatigue qu'une heure d'enseignement ne dissipe. Et il n'enseigne pas seulement à la Faculté, il a enseigné à l'École de Sèvres, à l'École supérieure des postes et télégraphes; avec lui, on n'est même jamais sûr de ne pas oublier une des tâches qu'il accumule. Il ne refuse jamais une conférence, en France ou à l'étranger. Il a beaucoup voyagé pour le droit français, dans toute l'Europe, et même hors d'Europe. Lorsque les services rendus et la sympathie de ses collègues le portèrent au décanat, peu après son élection à l'Académie des sciences morales et politiques, ces nouveaux honneurs l'attachèrent davantage à l'enseignement auquel il les devait, loin de déterminer chez lui la lassitude de l'homme arrivé. Ce fut avec sa chère École de droit une nouvelle lune de miel. Si on l'attaque, on a affaire au doyen. Et on l'attaque quelquefois. La Faculté de droit ne ressemble pas à ses sœurs des sciences et des lettres. Elle prépare à des professions qui ne sont pas scientifiques; c'est une école professionnelle. D'où des comparaisons parfois mal intentionnées. Mais, à côté de cette tâche, M. Berthélemy la montre remplissant aussi des tâches scientifiques, et les remplissant bien, s'adaptant aux exigences du temps et s'enrichissant d'enseignements nouveaux. De l'exercice même de sa tâche professionnelle, ajoute-t-il, elle peut tirer vanité, puisque « la pratique française du droit n'est inférieure à la pratique juridique d'aucun

(1) Voyez la *Revue* du 1er janvier 1916.

pays civilisé ». C'est dans ces dispositions d'esprit que les récents événements, dont la Faculté fut le théâtre, trouvèrent le doyen Berthélemy.

Une nomination de chargé de cours a causé un sursaut de conscience chez les étudiants. Que les partis en aient profité, c'est possible; on leur avait fourni une trop belle occasion. Mais il n'y eut pas que les partis à manifester une émotion, qui était générale. Émeute à la Faculté le 9 mars; des dégâts matériels sont commis. Le doyen fait appeler la police. Il en vint plus, et avec plus de manifestation extérieure de force qu'il n'eût désiré et qu'il ne convenait au lieu. Le lendemain, le doyen avait cours lui-même. Quand il entre, aux applaudissements traditionnels se mêlent des sifflets partant du haut de la salle; on crie : à bas la police! Le doyen fait taire les applaudissements et, pouvant enfin parler, il explique à tous la doctrine traditionnelle de l'administration universitaire. Quand il y a délit commis, dommage causé aux personnes ou aux choses (et il y a eu dommage causé à l'immeuble), la police doit entrer dans une Faculté, comme elle entrerait partout; dans les autres cas, non. « Maintenant, vous qui sifflez, allez-vous-en, et laissez vos camarades écouter et travailler. » Les siffleurs s'en vont, mais se massent à la sortie du cours. On veut faire passer le doyen par une porte dérobée. Il s'y refuse et, faisant ouvrir à deux battants la porte par laquelle les professeurs sortent normalement, toque en tête : « Messieurs, laissez passer votre doyen. » On s'écarte, et on applaudit, comme presque toujours devant le courage.

Lorsque le cours contesté dut à nouveau être ouvert, le doyen refusa, tous les moyens dont il disposait ayant été mis en œuvre d'ailleurs, l'invasion préventive de la force armée; il refusa de fournir à un collègue, qui se fût déshonoré en l'acceptant, et qui ne l'acceptait pas, un auditoire d'agents de police; il refusa enfin d'exposer une jeunesse qui avait des torts, mais dont il avait la charge, et pour laquelle il avait une tendresse (le mot de paternel a été prononcé par lui et par d'autres, en cette circonstance, et non comme un mot mis au hasard), à une répression où tout le monde savait que le sang aurait coulé. Ses collègues, le conseil de l'Université se solidarisèrent avec lui. Pour ce refus, il n'en fut pas moins suspendu, suspension dont on pouvait prévoir qu'elle aurait une fin, mais non une

fin aussi rapprochée, et qui fut pénible à son âme administrative. On le rendait responsable de ce qu'il n'était dans les moyens de personne d'empêcher.

Les étudiants parisiens l'en dédommagèrent, comme nous l'avons vu. Toutes les Facultés de province, les associations d'étudiants de partout s'associèrent au mouvement parisien. Et voilà un homme célèbre, pour avoir eu le sens du juste et du possible, τὸ δυνατὸν καὶ τὸ πρέπον, eût dit Aristote, et le courage de résister à des suggestions aussi dangereuses qu'impérieuses, le tout nuancé de bonté. Cela est d'un bon exemple. Il y a donc des célébrités de bon aloi. Quarante années de vie consacrées au vrai et au bien ne lui avaient pas donné ce qu'une heure lui a donné. Mais ces quarante années étaient derrière lui pour le soutenir, et pour soutenir l'opinion publique à son égard, si elle en avait eu besoin. Il était déjà le doyen Berthélemy, une autorité morale qu'on a pu s'étonner de voir méconnaître, de voir même frapper, comme pour provoquer à plaisir une pénible comparaison entre celui qui fut frappé et celui qui frappa.

Du même coup une jurisprudence était confirmée, avec plus de précision qu'elle n'en avait jamais obtenu, et que personne n'en demandait pour elle. La force publique protège contre les délits et les réprime, dans un établissement universitaire comme partout. Mais chahuter, qui est une faute scolaire, n'est pas un délit. La force publique n'a pas d'emploi pédagogique, et n'est pas mise à la disposition d'un professeur pour se faire écouter. Ce que l'on appelle à tort un privilège universitaire n'est au contraire que la négation d'un droit qui serait exorbitant. Se faire écouter, c'est l'affaire du professeur. C'est celle des étudiants de protéger leur maître contre une obstruction. En cas de conflit entre les étudiants, la police trouverait de nouveau peut-être la porte entr'ouverte. Mais, dans l'espèce, il n'y avait pas de conflit. Voilà une thèse que, par un contre-coup inattendu, ceux qui ont suspendu le doyen de la Faculté de droit ont contribué à établir pour quelque temps. M. Berthélemy à la prochaine édition de son cours de droit administratif pourra ajouter cette page que son décanat a écrite.

FIDUS.

LE RETOUR A L'ÉTALON D'OR

Une fois de plus, nos amis britanniques nous donnent une leçon de saine finance. Ils maintiennent leur budget en équilibre et même en excédent, et ils restaurent l'étalon d'or. Le chancelier de l'Échiquier, M. Winston Churchill, estime le moment venu d'affirmer sa politique monétaire. L'heure lui semble favorable : le change américain s'est raffermi et consolidé; l'Angleterre n'a pas, d'ici à plusieurs mois, de remises importantes à faire de l'autre côté de l'Atlantique. Elle décide en conséquence que, bien qu'une loi antérieure défende l'exportation de l'or jusqu'au 31 décembre 1925, la Banque d'Angleterre sera dès maintenant autorisée à exporter le métal jaune. La Grande-Bretagne redeviendra ainsi, au point de vue international, un pays à étalon d'or.

M. Winston Churchill demande à ses compatriotes de continuer, dans l'intérêt public, à se servir de billets et de ne pas modifier à cet égard les habitudes prises depuis le début de la guerre, et grâce auxquelles les réserves de la Banque d'Angleterre ne seront pas mises à contribution pour la circulation intérieure. Il dépose un projet de loi décidant que les billets de la Banque d'Angleterre et du Trésor seront remboursables en espèces à la volonté de la Banque et que le droit de porter des lingots à la Monnaie pour être frappés en souverains (pièces d'une livre sterling) n'appartiendra à l'avenir qu'à la Banque d'Angleterre, comme c'est du reste le cas dans la pratique depuis fort longtemps.

La Banque d'Angleterre sera tenue de vendre de l'or par quantités d'au moins 400 onces de fin (environ 12 kilogrammes) en échange de billets ayant cours légal. Nous rappelons ici que depuis 1914 la circulation anglaise comprend, outre les billets

de la Banque, ceux que l'État a été autorisé à créer sous le nom de *Currency notes* et dont le chiffre s'élève à l'heure actuelle à environ 290 millions de livres.

Avant de se prononcer sur l'assimilation des billets de la Banque d'Angleterre et de ceux du Trésor, le chancelier pense qu'il y a lieu d'attendre le développement que prendra le marché international de l'or à la suite des mesures nouvelles dont il demande l'adoption. Afin de concentrer les réserves, il transférera les 27 millions d'or, affectés spécialement à la garantie des billets d'État, à la Banque d'Angleterre, qui fournira en échange un montant égal de billets. La Trésorerie, de son côté, a accumulé les provisions en vue du paiement de la dette anglaise aux États-Unis jusqu'à la fin de 1925, à concurrence de 166 millions de dollars; tout en estimant que l'Angleterre peut s'acquitter de cette tâche, elle a pris la précaution de se faire ouvrir à New-York des crédits d'ensemble 300 millions de dollars, cette somme pouvant même être augmentée en cas de nécessité. Le Chancelier ne s'attend pas à avoir besoin de recourir à ces crédits : il les a constitués à titre d'avertissement solennel aux spéculateurs qui tenteraient de porter atteinte à la parité de la livre avec l'or, que la Grande-Bretagne a maintenant instituée.

M. Winston Churchill n'a pas oublié les attaques dont, au mois de mars 1924, le franc a été l'objet, et il veut, lui aussi, préparer une masse de manœuvre qui lui permette de déjouer les offensives qui se dessineraient contre la livre sterling.

Tels sont les projets monétaires du cabinet anglais. Ils ont chance de se réaliser, parce qu'ils s'appuient sur une situation budgétaire des plus solides.

*
* *

Voici, en effet, comment le chancelier de l'Échiquier établit ses prévisions pour l'année fiscale, qui s'étend du 1er avril 1925 au 31 mars 1926. Les charges fixes du Fonds consolidé, c'est-à-dire celles qui ne sont pas soumises au vote annuel du Parlement, et qui comprennent le service de la dette, la liste civile, un certain nombre de pensions et de traitements de magistrats, s'élèvent à 392 millions de livres; dans ce chiffre, l'intérêt de la dette figure pour 305 millions, et l'amortissement pour 50 millions. Les dépenses soumises au vote annuel atteignent

408 millions, soit, au total, 800 millions de livres. Ce chiffre représente le quadruple du budget d'avant-guerre.

Le chancelier de l'Échiquier se plaint que, des élections générales pour le Parlement ayant eu lieu trois années de suite à l'automne, les travaux de la Trésorerie n'ont pas pu être conduits avec la sévérité voulue. Il considère comme indispensable que les demandes des différents ministères soient régulièrement soumises à un examen approfondi. Tout ce qu'il a pu faire, dit-il, a été de ramer contre le courant des exigences nouvelles, et de se maintenir à peu près en équilibre, sans se laisser entraîner à des augmentations. Il voudrait que les demandes des départements fussent toutes entre les mains de la Trésorerie au commencement du mois de novembre, et que la discussion à leur sujet fût poussée à fond, avant que le budget soit soumis à la Chambre des communes. M. Winston Churchill estime que, chaque année, les dépenses devraient être réduites d'au moins 10 millions de livres, soit, au change actuel, près d'un milliard de francs. Quel contraste avec nos budgets, dont les dépenses administratives sont en progression en quelque sorte automatique!

Quelles sont maintenant les estimations de recettes?

Les douanes et l'accise doivent donner 235 millions de livres. Dans ce compartiment, le droit sur les automobiles figure pour 17 millions et demi; tel est le produit de la taxe que M. Lloyd George institua, il y a seize ans, et qui augmente régulièrement.

En ce qui concerne la taxation directe, l'impôt sur le revenu fournira plus que l'an dernier, parce qu'il sera calculé sur la moyenne des trois exercices 1922, 1923, 1924, lesquels ont été favorables aux affaires, tandis que l'année 1921 avait été marquée par une dépression profonde. Déjà en 1924, le produit de l'*incometax*, de la *supertax* et des droits de succession a dépassé de 16 millions de livres les prévisions budgétaires. Dans l'ensemble, le chancelier estime que le revenu interne produira 459 millions de livres, au lieu de 439 millions l'année dernière.

Quant aux revenus qui ne proviennent pas des impôts, celui de la poste est estimé à 57 millions, celui des domaines de la couronne à 1 million, l'intérêt perçu sur diverses avances à 12 millions, d'autres recettes spéciales à 44 millions, soit ensemble 114 millions. En y ajoutant les 712 millions que

fournit l'impôt, on arrive à un total de rentrées de 826 millions de livres sterling, soit un excédent de 26 millions sur les dépenses, évaluées à 800 millions.

Le chancelier ne compte les paiements de l'Allemagne à la Grande-Bretagne que pour 9 millions, au lieu de 12 millions reçus l'an dernier ; il ne fait état d'aucun remboursement des alliés européens de la Grande-Bretagne : les négociations avec la France se poursuivent à ce sujet. Les principes qui dirigent, en cette matière, l'action du gouvernement anglais ont été exposés dans une correspondance que le chancelier de l'Échiquier a échangée avec M. Clémentel. Ces principes sont d'accord, d'une façon générale, avec ceux qu'énonçait la note Balfour, émanée du gouvernement dont M. Lloyd George était le chef. M. Winston Churchill déclare qu'il ne cessera pas de s'efforcer d'obtenir le remboursement des sommes dues à l'Angleterre. Il propose d'augmenter les droits qui frappent les héritages compris entre 12.500 livres et 1 million de livres. Il limite ses élévations de tarifs à cette catégorie, parce que, selon lui, les héritages supérieurs à un million supportent des tarifs déjà excessifs.

D'autre part, il suggère une série de droits qui ont ce caractère commun de frapper des objets de luxe. Ce sont, dit-il, des droits somptuaires, qu'il est au pouvoir du contribuable de ne pas acquitter en s'abstenant de certaines consommations. La soie entre en Angleterre sous différentes formes, soie grège, déchets de soie, fils de soie ou tissus. Le chancelier dresse une échelle de droits à l'importation ; la base du droit serait de 4 shillings par livre de soie brute, soit à peu près le cinquième de la valeur actuelle de la marchandise ; ce nouvel impôt produirait 4 millions de livres en 1925 et 7 millions de livres en 1926. M. Churchill établit un droit de 4 livres par quintal de houblon et, par voie de conséquence, une taxe additionnelle sur la bière importée, de façon à compenser, pour les brasseurs indigènes, la surcharge résultant du nouveau droit. Enfin il propose de remettre en vigueur les droits d'importation qui avaient été votés en 1916 sur l'initiative de M. Mac Kenna, chancelier de l'Échiquier à l'époque. Ces droits ne frappent que des objets qui ne sont pas de première nécessité. Le chancelier en attend 6 millions de livres en 1925, et 10 millions pour une année complète.

Le chancelier, fidèle aux promesses faites par les conservateurs lors des dernières élections, construit un nouveau plan d'assurance sociale. 15 millions d'ouvriers sont assurés aujourd'hui. Ils représentent avec leur famille plus de 30 millions d'âmes, soit 70 pour 100 de la population du royaume. La première question que s'est posée le ministre est celle de savoir quelle est la contribution hebdomadaire supplémentaire qui peut être demandée aux ouvriers et aux patrons. Il l'évalue à 4 pence par homme et 2 pence par femme et la fait payer en partie par les employeurs, en partie par les employés. Cette contribution peut être fournie d'autant plus facilement par les travailleurs qu'ils viennent de bénéficier de dégrèvements considérables sur le thé et le sucre.

Les deux grandes lois sociales qui sont en vigueur en Angleterre sont celles de la santé nationale (*national health insurance*) et du chômage (*unemployment insurance*). D'après la première, chaque employeur verse une contribution de 5 pence par travailleur adulte, chaque travailleur mâle 5 pence et chaque femme ouvrière 4 pence. La loi sur le chômage impose aux patrons une contribution de 10 pence par ouvrier, de 8 pence par ouvrière, tandis que, en vertu de la même loi, chaque ouvrier paie 9 pence, chaque ouvrière 7 pence. La nouvelle loi imposerait au patron le versement de 4 pence par ouvrier, de 2 pence par ouvrière, l'ouvrier et l'ouvrière fournissant une contribution égale. La charge additionnée des trois lois serait, pour le patron, de 1 shilling 7 pence par ouvrier, de 1 shilling 3 pence par ouvrière. L'ouvrier de son côté paierait 1 shilling 6 pence, et l'ouvrière 1 shilling 1 penny.

En admettant que le nombre des chômeurs soit réduit à 800 000, la somme à verser annuellement du chef des trois lois par les employeurs et les employés s'élèverait à 80 millions de livres sterling. L'État, c'est-à-dire la masse des contribuables, y ajouterait 81 millions de livres, ce qui porterait à 161 millions l'ensemble des sommes annuelles à fournir pour l'exécution de la législation sur les assurances sociales.

Le chancelier estime que le législateur a le droit d'imposer de pareilles charges aux générations futures, à cause de la réduction graduelle des pensions de guerre. Ces pensions coûtent actuellement 67 millions de livres; dans dix ans les paiements de ce chef seront tombés à 43 millions, dans vingt

ans à 35 millions, dans trente ans à 8 millions, dans cinquante ans ils auront entièrement disparu. Dès lors, si l'on compare les dépenses croissantes résultant du nouveau projet et de la législation sur les pensions de vieillesse d'une part et les dépenses décroissantes des pensions de guerre d'autre part, on constate que la réduction de celles-ci compense la progression des premières. En outre, à l'époque où seront payées les dernières pensions de guerre, la Grande-Bretagne aura achevé d'acquitter sa dette vis-à-vis de l'Amérique et rendu ainsi disponible une somme annuelle de 40 millions de livres. La génération actuelle ne saurait donc encourir le reproche d'avoir voulu se décharger de son fardeau fiscal aux dépens de ses successeurs.

Malgré ces dépenses, le chancelier propose de réduire le taux de l'impôt sur le revenu de 4 shillings 6 pence à 4 shillings par livre, c'est-à-dire de 22 et demi à 20 pour 100. En dépit d'une contribution plus large aux assurances sociales, le budget reste en équilibre.

***

Ce budget, tout en faisant une place à l'amortissement, apporte donc des dégrèvements aux contribuables. En même temps, il restaure l'étalon monétaire ; il proclame de nouveau, à onze ans de distance, la valeur immuable de la livre sterling, que M. Lloyd George affirmait au mois d'août 1914. C'est aussi l'idée maîtresse de M. Winston Churchill en 1925. Il a compris que la fixité de la monnaie est la condition première d'une saine finance et il ne s'est pas laissé égarer par le préjugé d'après lequel la dépréciation de l'étalon favorise les exportations.

Cette décision virile n'a pas seulement exercé son action sur l'économie nationale : d'autres pays ont emboîté le pas et se préparent à suivre l'exemple de la Grande-Bretagne. Chacun sent que, aussi longtemps que l'instrument monétaire est un billet non remboursable, les prix sont instables et la notion de la valeur incertaine. C'est pourquoi d'autres nations ont affirmé leur volonté de se rattacher à l'étalon d'or.

Ainsi que nous n'avons cessé de l'affirmer, les lois économiques se sont vérifiées pendant et après la guerre aussi bien qu'aux époques plus calmes d'autrefois. Toutes les expériences monétaires, tous les systèmes de papier inconvertible ont eu

les résultats inévitables que la théorie enseigne et que la pratique démontre. Que les États en mal de finance essaient de s'arrêter aux milliards ou qu'ils se laissent entraîner au vertige des quintillions, du moment où le métal n'est plus à la base de l'étalon, on perd pied et on est noyé dans le déluge des billets que les presses les plus diligentes n'arrivent pas à imprimer assez rapidement pour répondre aux demandes du public. Afin de sortir de cette situation, il n'est qu'une voie : celle du rétablissement de la fixité de l'étalon monétaire. A cet effet deux solutions s'offrent : le retour à la valeur qu'avait la monnaie avant que l'inflation l'ait dépréciée, ou la réduction de cette valeur à une fraction de son ancien cours. Il est bien évident que le premier système est celui de l'honnêteté et de la logique. Le régime normal étant celui de l'étalon métallique et non pas de l'étalon papier, ce dernier tire sa valeur fondamentale du fait qu'il est échangeable contre de l'or ; à partir du moment où il cesse de l'être, un doute commence à naître dans l'esprit de ceux qui sont forcés de le recevoir en paiement. Ce doute s'aggrave à mesure que se prolonge la période exceptionnelle qui marque la dissociation entre les deux éléments de la circulation, le papier et les espèces.

N'oublions pas qu'en temps normal le billet, qui n'est que la représentation du métal, garde sa pleine valeur en raison de cette identité. Le problème ne se pose pas alors, mais il se dresse dans toute sa gravité à partir de l'heure où l'État demande au public de lui faire crédit, c'est-à-dire d'accepter un papier qui porte le nom d'une monnaie à la délivrance de laquelle il ne donne plus droit, et qui cependant continue à lui servir de support. Si on ne croyait pas à la survie d'une relation entre le franc d'avant-guerre, qui était un poids d'or certain, et le franc d'aujourd'hui, quelle serait la base sur laquelle reposerait la détermination de sa valeur actuelle ? Celle-ci résulte à la fois du souvenir de l'époque où elle était au pair et de l'espoir d'un retour à cette situation. Plus cet espoir paraît fondé et moindre est l'écart entre le cours du billet et le pair métallique ; plus au contraire la perspective de voir l'espérance se changer en réalité s'éloigne, et plus s'élargit le fossé qui sépare les deux cotes ! C'est pourquoi la quantité de papier monnaie qui circule dans un pays est un facteur essentiel de sa valeur, puisqu'il est d'autant plus difficile d'envisager la

reprise de la convertibilité que la masse de papier est plus considérable par rapport à celle du numéraire.

Cette reprise de la convertibilité s'opère de deux manières : le retour pur et simple à l'état de choses antérieur, c'est-à-dire le maintien dans sa plénitude de la monnaie, ou bien la réduction, dans une proportion plus ou moins forte, de la quantité d'or qui désormais constituera la nouvelle unité monétaire. Celle-ci dès lors a beau conserver le même nom, ce n'est plus la même chose. Si la loi décidait par exemple que désormais un franc sera constitué par vingt, quinze ou dix centigrammes de métal et non plus par 29 centigrammes comme l'ordonnait la loi fondamentale de germinal an XI, ce serait une nouvelle monnaie qui sous le même nom serait établie, et non l'ancienne qui serait restaurée. Ce serait ce qu'on appelle la dévaluation du franc, c'est-à-dire la diminution légale de la teneur métallique de l'étalon. Les arguments qui militent contre cette solution du problème se résument dans le principe du respect des contrats; l'émetteur du papier-monnaie s'est engagé à le rembourser à un taux déterminé : il n'a donc pas le droit d'imposer aux porteurs un remboursement inférieur à celui qui a été promis. Ceux qui le soutiennent arguent du fait que la dévaluation s'est opérée graduellement, que le billet s'est pour ainsi dire effrité au cours des années, à mesure que le papier perdait une fraction de plus en plus importante de sa valeur et que par conséquent l'opération qui consacrera la substitution du nouvel étalon à l'ancien est loin de constituer pour le porteur actuel un préjudice égal à celui que semblerait indiquer l'écart entre sa valeur initiale et celle d'aujourd'hui.

Quoi qu'il en soit, chez les nations qui ont recours à ce procédé, c'est l'arbitraire qui préside à la fixation de la nouvelle valeur et des écarts énormes peuvent se produire. C'est ainsi que nous avons vu, à la fin du XIXe siècle, la Russie reprendre ses paiements en espèces en donnant au rouble nouveau une teneur égale aux deux tiers de l'ancien, 2 francs 67 centimes au lieu de 4 francs, l'Autriche-Hongrie, vers la même époque, refaire un florin de 2 francs 10 au lieu de 2 francs 50, c'est-à-dire avec une perte de 16 pour 100 seulement. Ces écarts entre l'ancien et le nouvel étalon étaient faibles relativement à ceux qui se sont produits depuis la guerre et qui ont atteint des proportions invraisemblables.

* * *

Le retour de l'Allemagne au mark de 1913 s'est fait après une dépréciation totale de ce même mark qui avait été multiplié par millions, milliards, trillions, quatrillions et quintillions, et qui, noyé dans un déluge de papier, avait virtuellement disparu de la scène monétaire, où il n'était plus qu'un figurant destiné à s'effacer devant un successeur pourvu des éléments de vie qui faisaient de plus en plus défaut au mark agonisant.

Mais cette solution, dans sa brutale simplicité, n'empêche pas une foule de questions de se poser, notamment au sujet des rapports entre débiteurs et créanciers. Ces derniers, contraints de recevoir un papier déprécié en paiement des sommes à eux promises lorsque la monnaie avait sa pleine valeur ou une valeur supérieure à celle à laquelle elle a été ramenée au jour de l'échéance, subissent de ce chef des pertes considérables.

Ils protestent contre une législation qui les ruine. C'est ainsi que l'Allemagne a été conduite à établir, en faveur des créanciers de diverses catégories, un système de revalorisation qui a été désigné du nom de *Aufwertung* et qui édicte des règles pour les divers cas qui se présentent. La complexité des situations est grande; il est extrêmement difficile de tenir compte des droits exacts de chacun. On a proposé de proportionner l'indemnité à l'étendue de la période durant laquelle le propriétaire du titre l'a possédé. Cela semble à première vue équitable; mais que d'obstacles, dans la pratique, à l'établissement de cette chronologie, surtout lorsqu'il s'agit de titres au porteur ! Dans la plupart des cas, le taux de la revalorisation paraît faible. Le projet qui vise les fonds publics les réduit d'abord au vingtième de leur montant et organise une combinaison compliquée d'intérêts progressifs et de tirages au sort, au moyen desquels certains porteurs privilégiés toucheraient 25 pour cent de la valeur primitive de leurs titres. Indépendamment de ces avantages, les porteurs anciens, dont le revenu ne dépasse pas 600 reichsmarks par an, recevraient une rente égale à 2 pour cent du capital de leurs titres primitifs, mais limitée à un maximum de 600 marks.

Les emprunts des États particuliers et des communes seraient valorisés dans la même proportion du vingtième de leur valeur

or. Les États et les municipalités émetteurs seraient autorisés à établir, eux aussi, une discrimination entre les porteurs anciens et récents, l'intérêt des nouveaux titres devant être de 5 pour cent au minimum et l'amortissement de 10 pour cent par an au maximum.

Le montant global des emprunts du Reich et des États particuliers garantis par le Reich représente 70 milliards de marks-papier, qui seraient réduits à 3 milliards et demi de marks-or, somme inférieure au total de la dette qui existait en 1913. C'est un fardeau léger pour un pays de 65 millions d'habitants.

Un second projet de loi est relatif à la valorisation des hypothèques et autres créances de droit privé. Le taux général de réduction est fixé à 15 pour cent de la valeur or des créances. Pour les créances antérieures au 1er janvier 1918, la valeur or est égale au montant nominal; pour les créances postérieures à cette date, la valeur or sera calculée à l'époque de l'acquisition d'après un indice intermédiaire entre le cours du dollar et l'index des prix de gros. La valorisation des hypothèques et créances hypothécaires pourra, dans certains cas, être majorée de 10 pour cent, le montant nouveau ne devant jamais excéder la moitié de la valeur de l'immeuble. Le paiement en capital ne pourra pas être exigé avant le 1er janvier 1932.

On voit à quelles complications le législateur est entraîné lorsqu'il essaie de régler les difficultés multiples nées du désordre monétaire au milieu duquel des situations chaque jour différentes se sont créées. D'une façon générale, pendant la période d'avilissement de la monnaie, la position des débiteurs allait sans cesse en s'allégeant et celle des créanciers en empirant, puisque chaque semaine, chaque jour, chaque heure, enregistrait une valeur moindre de la somme fixe que les uns avaient à fournir et les autres à recevoir. Il s'agit aujourd'hui d'accorder quelque dédommagement aux créditeurs qui ont été remboursés au moyen d'un papier dont la valeur s'est volatilisée.

L'Allemagne nous fournit une double démonstration des maux qu'entraîne la dépréciation totale d'une monnaie et de la nécessité qui s'impose de chercher à réparer en partie au moins les désastres causés par cette dépréciation. Voici des mois, bientôt des années, que les réclamations chaque jour plus nombreuses et plus pressantes se font entendre et que des protestations s'élèvent contre des règlements de contrats opérés

au moyen d'un signe monétaire qui n'existe plus qu'en vertu d'une fiction légale. C'est le cas de se souvenir de l'adage : *Summum jus, summa injuria*; l'application stricte du droit entraîne la plus grande injustice. Il faut alors, par un long et minutieux effort, essayer de réparer ce que l'on peut des maux accomplis et construire à cet effet des formules empiriques. Le Reich s'y emploie, mais les nombreuses victimes de l'inflation ne retrouveront, en tout état de cause, qu'une faible partie de leur patrimoine englouti.

Pour opérer le sauvetage, il a fallu recourir au remède classique, auquel les nations sont ramenées tour à tour par la force des choses, le rétablissement de l'étalon d'or. L'Allemagne a décrété l'équivalence d'un billion de marks papier et d'un mark-or, elle a fait disparaître des dizaines de zéros de la droite des nombres qui exprimaient la valeur monétaire des choses; grâce à la réorganisation de la Reichsbank, elle veut rétablir la stabilité des changes; elle accomplit ainsi une des premières étapes du plan Dawes, qui posait comme condition des nouveaux arrangements la reconstitution de l'organe d'émission, créateur et distributeur de la monnaie fiduciaire. La Reichsbank, après avoir, de 1920 à 1925, été l'éditeur responsable de la plus extravagante débauche de papier-monnaie que l'histoire ait connue, revient aujourd'hui à la politique que l'expérience répétée des communautés humaines nous apprend être seule capable de les faire vivre normalement.

Combien furent sages les nations qui sont restées fidèles à l'étalon d'or, ou qui, ayant été contraintes par les nécessités de la guerre de s'en écarter momentanément, se sont hâtées d'y revenir! La stabilité de la monnaie est la condition fondamentale de l'équilibre budgétaire; seule, elle permet de faire des prévisions de recettes et de dépenses qui ne seront pas bouleversées au lendemain même de leur établissement par des variations de l'étalon. Nous en savons quelque chose en France, où les indemnités de vie chère et les augmentations de traitement des fonctionnaires sont venues, à diverses reprises, démolir, en cours d'exercice, l'équilibre péniblement échafaudé de nos budgets.

Le papier-monnaie est un expédient dangereux qui porte en lui-même un germe mortel. Tous les gouvernements le proclament, quelquefois même à l'heure où ils font de l'inflation; nous en avons eu récemment une preuve mémorable. Puisse

l'exemple des autres nations nous garder de tomber dans l'abîme que nous côtoyons! Voyons à cet égard ce que plusieurs d'entre elles sont en voie d'accomplir.

*
* *

Plusieurs communautés de l'Empire britannique suivent l'exemple de la mère patrie. L'Afrique du Sud, qui est le plus grand producteur de métal jaune dans le monde, a fait étudier, par une commission, la question de la reprise des paiements en espèces. La conclusion a été entièrement favorable. Non seulement les banques seront autorisées à racheter leurs billets, mais l'hôtel des monnaies de Pretoria frappera les pièces nécessaires pour alimenter la circulation.

Depuis plusieurs mois déjà on s'attendait à voir la Hollande rétablir théoriquement l'étalon d'or, auquel elle était revenue en fait depuis plusieurs années. La valeur du florin s'est maintenue, depuis un an, au pair du dollar américain, c'est-à-dire de l'or, et a parfois dépassé ce niveau. La Banque néerlandaise a même dû, à de certaines époques, abaisser le taux de son escompte pour ralentir l'afflux des capitaux étrangers à Amsterdam et acheter des devises pour en empêcher la dépréciation par rapport à la monnaie hollandaise.

A la suite du discours du chancelier de l'Échiquier, le ministre des Finances de Hollande, M. Colyn, a fait une déclaration analogue au Parlement néerlandais. A l'exemple de M. Winston Churchill, il ne rétablit pas la convertibilité en or du billet en ce qui concerne la circulation intérieure, pour laquelle les billets lui paraissent suffisants. Mais il autorise la Banque à donner de l'or pour l'exportation, tout en se réservant de contrôler la direction que prendront ces envois. A la fin du mois d'avril 1925, l'encaisse de l'établissement était d'un demi-milliard de florins, dont 479 millions d'or et 20 millions d'argent, sa circulation de 895 millions : la couverture métallique était de 56 pour 100. L'encaisse est inférieure au niveau le plus élevé qu'elle ait jamais atteint, à savoir 730 millions en avril 1918. Mais il faut remarquer qu'à l'encaisse métallique actuelle s'ajoutent un portefeuille étranger de 146 millions et des avances extérieures de 73 millions; au total, 718 millions de valeurs-or. Ce chiffre n'est inférieur que de 15 millions à l'ensemble des ressources de même ordre que la Banque possédait

le 3 janvier 1921, alors que la circulation était de 1 116 millions. Celle-ci a baissé de 221 millions. La situation de la Banque s'est donc beaucoup fortifiée.

La Hollande est mûre pour le retour légal à l'étalon d'or, qui en fait est déjà rétabli.

La Tchéco-Slovaquie songe également à instituer l'étalon d'or. Sa circulation fiduciaire, depuis la fondation de la République, était réglée par une section du ministère des Finances en vertu d'une loi de 1920. Elle envisage aujourd'hui la fondation d'une Banque au capital de 12 millions de dollars, dont un tiers serait souscrit par l'État : cet établissement aurait pour mission de veiller à la stabilité du change qu'il maintiendrait aux environs du cours actuel de 3 dollars pour 100 couronnes, ce qui donne à celle-ci une valeur d'environ 60 centimes français. La Banque prendrait la charge des billets d'État qui circulent ; l'encaisse serait égale dès maintenant à 20 pour 100, et s'éleverait en quinze années, à raison de 1 pour 100 par an, jusqu'à 35 pour 100 de la circulation.

L'Autriche, qui avait souffert d'une inflation excessive, a fondé une Banque nationale chargée de rétablir la circulation sur des bases normales et d'instituer un nouvel étalon d'or, le shilling. La circulation de 800 millions est couverte par des espèces à concurrence d'environ 50 pour 100. A l'instar de ce qui s'est passé en Allemagne, les Sociétés par actions ont dû transformer leur bilan de couronnes-papier en or.

La Hongrie s'efforce de retrouver la stabilité monétaire en se donnant une base fixe, la couronne-or, qui sert théoriquement aux évaluations budgétaires. Mais comme en fait ce sont encore des couronnes-papier qui circulent et sont employées dans les transactions quotidiennes, on arrête un nombre à l'aide duquel se calcule la transformation des couronnes-or en couronnes-papier; ce multiplicateur est actuellement 17 000, c'est-à-dire que le débiteur d'une couronne-or doit fournir 17 000 couronnes-papier. La rentrée des impôts au cours des derniers mois a été remarquable, plus que double des prévisions, ce qui hâtera le rétablissement monétaire auquel travaille le Gouvernement.

La Pologne a fait un effort vigoureux, elle aussi, pour se donner une monnaie saine. Elle a fondé une banque d'émission (*Bank Polski*), dont le capital de 100 millions de *zloty* a été

entièrement souscrit à l'intérieur du pays. Le zloty est l'unité monétaire et correspond exactement au franc-or. La circulation doit être couverte, jusqu'à concurrence de 30 pour 100, par du métal jaune ou des traites sur l'étranger. Cette couverture a oscillé, depuis que la Banque est en activité (janvier 1924), entre 50 et 70 pour 100. Le change s'est maintenu aux environs du pair. C'est un résultat remarquable.

La Suisse s'achemine vers l'étalon d'or, dont l'adoption lui sera facilitée par l'état de son change. Elle fait, il est vrai, partie de l'Union latine, c'est-à-dire de l'Association monétaire conclue sous le second Empire entre la France, la Belgique, la Suisse, l'Italie et la Grèce pour l'unification de leurs monnaies d'or et d'argent; mais depuis longtemps l'introduction du cours forcé et la différence des régimes fiduciaires ont détruit l'égalité de valeur que les fondateurs de l'Union avaient espéré voir s'établir d'une façon durable entre le franc des cinq associés. Des écarts considérables se sont produits au cours des dernières années. Le franc belge a subi, par rapport au nôtre, une perte de plus de 20 pour 100; aujourd'hui, il se rapproche du pair. La *lira* italienne a perdu jusqu'à 40 pour 100; elle vaut en ce moment 82 centimes. La drachme grecque a, pendant une partie de la guerre, valu beaucoup plus que le franc français; elle est actuellement cotée 35 centimes. Le franc suisse vaut quatre fois le nôtre. Des conventions sont intervenues à diverses reprises entre les signataires du pacte primitif pour en modifier certaines clauses, notamment pour interdire la circulation des pièces divisionnaires d'une des puissances sur le territoire des autres.

A l'heure qu'il est, le franc suisse est la monnaie du monde qui a la cote la plus élevée : au mois de mai 1925, il a dépassé le dollar; la couverture métallique des billets de la Banque nationale suisse est de plus des deux tiers; les circonstances sont très favorables pour une reprise des paiements en espèces. Le dernier rapport de cette banque est particulièrement intéressant. Il déclare que l'année 1924 a vu la situation s'éclaircir en ce qui concerne les questions monétaires par le retour général du principe de l'étalon d'or. « Cet étalon, dit l'auteur du document en question, constitue la seule base solide d'un régime monétaire bien ordonné, et son rôle ne sera sans doute de longtemps plus sérieusement discuté. Toutes les opérations

d'assainissement reposent en fin de compte sur le rétablissement de l'étalon d'or, bien que, dans certains cas, on ait fondé cet assainissement sur une autre monnaie qui, tout en pouvant être considérée comme saine, n'avait pas encore atteint la parité de l'or. » Ce passage fait allusion à la réforme de la Reichsbank allemande dont le capital a été fixé en livres sterling et à la réforme autrichienne établie sur la base du shilling anglais. « L'année 1924, poursuit le rapport, n'aura pas seulement vu se confirmer le retour au principe de l'étalon d'or; mais elle aura aussi enregistré une hausse de certains changes les rapprochant sensiblement de l'ancienne parité métallique. Cela permet d'entrevoir le rétablissement effectif du libre jeu de l'étalon d'or dans les relations internationales; ceci n'est vraisemblablement plus qu'une question de temps. Il faut espérer que même les pays dont la monnaie ne répond pas encore aux conditions voulues trouveront le moyen de s'adapter à la situation. »

Tel est le langage que tiennent les dirigeants de l'institut d'émission du pays dont la monnaie est cotée le plus haut parmi toutes celles du monde, et qui ont par conséquent une autorité particulière pour juger la question. Leur conclusion est nette : « Lorsqu'un plus grand nombre de pays ayant une importance économique prépondérante auront rétabli la circulation de l'or, la Banque nationale suisse pourra songer, elle aussi, à réintroduire graduellement la circulation effective de l'or, premièrement de son libre consentement, pour passer, après expérience faite, à l'obligation légale du remboursement. L'abolition du cours forcé constituera la dernière étape du retour à une saine situation monétaire. »

***

Les divers pays que nous venons de citer cherchent à revenir à l'étalon d'or. Ils sont plus ou moins près du but; mais ils sont unanimes dans leur désir de l'atteindre. En terminant, jetons un coup d'œil sur la communauté chez laquelle cet idéal est pleinement réalisé; rappelons la situation dominante qu'occupent dans le monde les États-Unis de l'Amérique du Nord au point de vue monétaire et qui est d'ailleurs une conséquence de leur prépondérance économique. Nous n'avons cessé de montrer depuis un demi-siècle les progrès incessants

de la grande République, dont le sol et le sous-sol sont d'une richesse incomparable, dont la population augmente chaque année, en dépit des restrictions apportées à l'immigration. La Grande Guerre a accéléré cet enrichissement ; les Américains ont approvisionné les belligérants avant et après leur entrée en campagne ; le solde actif de leur commerce extérieur est devenu de plus en plus considérable : en 1924, ils ont exporté pour 970 millions de dollars, c'est-à-dire, au change actuel, une vingtaine de milliards de francs de plus qu'ils n'ont importé. En outre, leurs placements à l'étranger, qui dépassent 9 milliards de dollars, leur ont rapporté 600 millions. Aussi détiennent-ils aujourd'hui à peu près la moitié du stock mondial de métal jaune, 3 milliards de dollars, alors que les chiffres des autres pays, comparés à ceux de décembre 1913, sont les suivants (en millions de dollars).

	Stock d'or des principales nations du globe.	
	Décembre 1913.	Mai 1925.
Allemagne	344	239
Angleterre	150	743
Autriche-Hongrie (ou les États successeurs)	318	40
Belgique	59	65
Espagne	232	489
France	806	1 070
Hollande	64	201
Italie	234	173
Suède	28	62
Suisse	37	92
Totaux (en dehors des États-Unis)	2 272	3 174
États-Unis	400	3 000
Total général	2 672	6 174

Alors que l'ensemble du stock d'or visible a plus que doublé, il n'a augmenté que d'environ 44 pour cent dans l'ensemble des pays autres que l'Amérique, tandis que, chez celle-ci, il a plus que septuplé, passant de 400 à 3000 milliards de dollars. Et le mouvement ne se ralentit pas : un courant continu porte vers New-York et Washington un flot d'or destiné à payer l'excédent des marchandises, principalement des matières premières expédiées en Europe et dans d'autres parties du monde, et d'y remettre le montant des revenus des placements effectués par les nationaux américains hors de chez eux.

C'est un facteur dont il y a lieu de tenir compte dans les programmes de reprise des paiements en espèces et de retour à l'étalon d'or qui s'élaborent de divers côtés. Toutefois, la production aurifère ne se ralentit pas. Elle verse chaque année dans la circulation 400 millions de dollars, c'est-à-dire 2 milliards de francs de métal, qui alimentent les encaisses nécessaires à la reconstitution des fondements de l'instrument monétaire. Le monde ne manque donc pas d'or, mais le métal ne restera que là où les finances seront restaurées et la balance commerciale assurée. A cette double condition, les peuples qui ont tant souffert de la guerre retrouveront la santé monétaire, condition indispensable de la prospérité économique.

L'exemple de la Grande-Bretagne, qui surveille avec un soin jaloux l'allure de ses budgets et qui accumule les ressources en vue du règlement de ses dettes internationales, montre la voie aux nations soucieuses de sortir des difficultés de l'heure présente. Imitons-la dans la mesure du possible. Nous avons un commerce extérieur plus favorable qu'elle ; nous nous sommes depuis trois ans rapprochés à grands pas de l'équilibre budgétaire. Rassemblons toute notre énergie pour atteindre le but et recueillir la récompense des efforts répétés du contribuable français.

RAPHAËL-GEORGES LÉVY.

SŒURS DE GRANDS HOMMES[1]

HENRIETTE RENAN

Te souviens-tu, du sein de Dieu où tu reposes, de ces longues journées de Ghazir, où, seul avec toi, j'écrivais ces pages inspirées par les lieux que nous venions de parcourir? Silencieuse à côté de moi, tu relisais chaque feuille et la recopiais, sitôt écrite, pendant que la mer, les villages, les ravins, les montagnes se déroulaient à nos pieds. Quand l'accablante lumière avait fait place à l'innombrable armée des étoiles, tes questions fines et délicates, tes doutes discrets me ramenaient à l'objet sublime de nos communes pensées. Tu me dis un jour que ce livre-ci tu l'aimerais, d'abord parce qu'il avait été fait avec toi, et aussi parce qu'il te plaisait. Si parfois tu craignais pour lui les étroits jugements de l'homme frivole, toujours tu fus persuadée que les âmes vraiment religieuses finiraient par s'y plaire. Au milieu de ces douces méditations, la mort nous frappa tous les deux de son aile; le sommeil de la fièvre nous prit à la même heure, je me réveillai seul!... Tu dors maintenant dans la terre d'Adonis, près de la sainte Byblos et des eaux sacrées où les femmes des mystères antiques venaient mêler leurs larmes. Révèle-moi, ô bon génie, à moi que tu aimais, ces vérités qui dominent la mort, empêchent de la craindre et la font presque aimer.

On a reconnu là l'exquise dédicace de la *Vie de Jésus*. Il fallait citer ces lignes. Mieux que tous les commentaires, elles nous révèlent l'action secrète et profonde qu'a exercée sur la

(1) Voyez la *Revue* du 15 avril 1909 et du 1er mai 1925.

destinée et sur l'œuvre d'Ernest Renan « l'âme pure de sa sœur Henriette », « la personne qui a eu la plus grande influence sur sa vie ».

I

Elle avait douze ans de plus que son frère, étant née comme lui à Tréguier le 22 juillet 1811 (1). Même aujourd'hui, cette petite ville du littoral breton, qui fut jadis fondée par un moine et qui, neuf ou dix siècles durant, fut ville épiscopale, a gardé son charme austère, recueilli et triste. Tassée autour de sa cathédrale, avec ses longues rues désertes bordées d'anciens couvents, ses vieilles demeures canoniales entourées de jardins, ses écroulements de toits rustiques, elle est restée au fond ce qu'elle était il y a cent ans, une sorte de cité ecclésiastique, ignorante et fièrement dédaigneuse des bruyantes vulgarités de notre vie moderne. Toute l'âme de l'antique cité s'est réfugiée et comme retranchée dans l'admirable cathédrale, dont les hautes nefs audacieuses, le svelte et hardi clocher montent d'un si noble élan vers le ciel. Entrez-y au déclin du jour : là, près du tombeau de saint Yves, vous retrouverez toutes vives les impressions qui bercèrent l'enfance d'Henriette et d'Ernest Renan. « Le soir, écrit ce dernier, on la laissait ouverte fort tard aux prières des personnes pieuses ; éclairé d'une seule lampe, rempli de cette atmosphère humide et tiède qu'entretiennent les vieux édifices, l'énorme vaisseau vide était plein d'infini et de terreurs. »

C'est là, dans ce « nid de prêtres et de moines », dans ce milieu « plein de poésie et de douce tristesse » qu'Henriette Renan passa son enfance et sa première jeunesse : elle y contracta

(1) *Henriette Renan : Souvenir pour ceux qui l'ont connue.* Cet opuscule de 77 pages pet. in-8, daté de Paris, septembre 1862, n'avait été tiré qu'à 100 exemplaires, offerts par Renan à ses amis. Il a été réimprimé en 1895, avec illustrations d'après Henri Scheffer et Ary Renan, sous le titre de *Ma sœur Henriette* (Calmann-Lévy), et reproduit en tête des *Lettres intimes* (1842-1845) d'Ernest et d'Henriette Renan (C. Lévy, 1896). — Voyez aussi Ernest et Henriette Renan, *Nouvelles lettres intimes* (1846-1850), C. Lévy, 1923 ; — Ernest Renan, *Souvenirs d'enfance et de jeunesse*, 1883 ; *Lettres du Séminaire* (1838-1846), 1902 ; — E. Renan et M. Berthelot, *Correspondance* (1847-1892), 1898. — Charles Le Goffic, *Une déracinée : Henriette Renan* (dans *l'Ame bretonne*, Champion, 1902). — Cf. encore Jean Pommier, *Renan, d'après des documents inédits*, Perrin, 1923 ; et Pierre Lasserre, *la Jeunesse d'Ernest Renan*, 2 vol. Garnier.

« un indestructible pli », et d'abord le goût de la vie intérieure. La modeste maison des Renan était à deux pas de la cathédrale. Ils tenaient un fonds d'épicerie qui n'allait guère. Le père était marin : il avait servi dans la marine de l'État, puis avait commandé des bateaux pour son propre compte. Mais il s'était laissé entraîner peu à peu à un commerce considérable. C'était un sentimental et un faible, sans défense dans les luttes de la vie, totalement inapte aux affaires : il y engloutit la petite fortune qu'il avait héritée de sa famille. Alors il s'était remis à voyager. Mais un jour de juin 1828, l'équipage du sloop qu'il commandait, le *Saint-Pierre*, revint sans lui. Quelques jours après, on retrouva son cadavre sur une grève lointaine. Que s'était-il passé ? Accident ou suicide ? On ne sait. Ce fut, pour cet humble foyer très uni, non seulement une affliction profonde, mais la gêne et presque la misère, une misère que la pauvre veuve, avec ses deux derniers nés, alla « cacher » à Lannion, dans sa famille maternelle. Mme Renan était vive et gaie, et son robuste optimisme, dont son fils a hérité, avait survécu même à ses malheurs. Très pieuse, peu instruite, peu ouverte aux nouveautés, — les chemins de fer lui paraissaient une invention diabolique, — elle aimait à lire cependant : son livre d'heures, des cantiques, des feuilletons, c'était là sa pâture intellectuelle. Elle ne vivait que pour ses enfants, et dans la profonde tendresse qu'ils n'ont cessé de lui prodiguer elle a trouvé tout le bonheur que la vie dût lui réserver encore.

Au bout de trois ans, on revint à Tréguier. Alain, l'aîné des enfants, qui avait dix-neuf ans à la mort de son père, était parti pour Paris où il « commença dès lors cette vie de travail et de constante application qui ne devait pas avoir toute sa récompense ». Le petit Ernest venait d'avoir neuf ans ; Henriette allait en avoir vingt. Elle tenait de leur père, à qui elle ressemblait, qu'elle aimait tendrement, et dont elle ne pouvait parler sans pleurer, « une disposition mélancolique qui lui laissait peu de goût pour les distractions vulgaires et lui inspirait même une certaine disposition à fuir le monde et ses plaisirs ». Elle y joignait, à ce qu'il semble, une énergie de caractère que ni son père, ni son second frère ne paraissent avoir eue en partage. De bonne heure la vie lui avait révélé son visage austère et triste : les épreuves paternelles, les préoccupations et les inquiétudes qui en étaient le résultat, tout ce drame obscur d'une destinée

sur laquelle le sort injuste semble s'acharner, et dont elle avait été le témoin douloureusement impuissant, toute cette amère et précoce expérience avait trempé son âme, favorisé son penchant à la concentration, à la gravité, à la tristesse. « Dès l'âge de douze ans, c'était une personne sérieuse, fatiguée de soucis, obsédée de pensées graves et de sombres pressentiments. »

Elle était très pieuse. Élevée à l'ombre de la vieille cathédrale, elle trouvait dans la religion un aliment pour sa vie intérieure, le réconfort moral et les espérances consolatrices dont sa jeunesse avait besoin pour réagir contre tant d'impressions désolantes. Intelligente, réfléchie et studieuse, elle avait appris à lire et à réciter les psaumes en latin auprès de vieilles religieuses qui, chassées de leur couvent par la Révolution, s'étaient improvisées maîtresses d'école. Sachant par cœur tout ce qu'on chante à l'église, elle finit, plus tard, en appliquant sa réflexion à ces vieux textes, en les comparant au français et à l'italien, par savoir pratiquement beaucoup de latin. Une demoiselle noble dont l'éducation très soignée s'était faite en Angleterre et qui, ruinée au retour de l'émigration, s'était mise à donner des leçons, compléta très heureusement les lacunes de cette instruction première : ainsi furent jetées les bases d'une culture féminine qui devait être un jour fort étendue.

Dans cette vie peu ensoleillée, la naissance tardive du petit Ernest avait été une grande joie. Comme il arrive assez souvent dans les familles, la grande sœur s'attacha à cet enfant chétif et doux « de toute la force d'un cœur timide et tendre, qui a besoin d'aimer » ; elle reporta sur lui les inépuisables réserves de dévouement et d'affection qu'une âme de femme, ardente, passionnée, un peu ombrageuse et jalouse comme la sienne peut recéler; elle fut littéralement pour lui une seconde mère. Et lui tout naturellement, tout naïvement aussi, se laissa aimer. Que sa tendresse à lui ait été, en même temps que très profonde, assez exigeante et tyrannique, un peu égoïste même, — et qu'elle le soit toujours restée, — c'est ce qui ressort de ses propres confidences et ce qui est d'ailleurs conforme à l'habituelle, à l'humaine réalité. Dans l'ordre du cœur, l'homme, bien souvent, reçoit plus qu'il ne donne et la femme qui n'est pas entièrement payée de retour est presque toujours l'ouvrière, consciente ou inconsciente, de ses propres déceptions. Trop aimer encourage à moins aimer. L'égoïsme est si profondément ancré

au cœur de l'homme que, même chez les natures élevées et généreuses, pour peu qu'on le favorise, il empiète invinciblement sur les droits ou les intérêts d'autrui. Ernest Renan s'est ressenti toute sa vie d'avoir été l'enfant gâté, et trop gâté, de sa sœur Henriette. Il conte que lorsqu'elle sortait pour se rendre à des réunions de jeunes filles, il s'attachait à sa robe, la suppliant de revenir; et elle rentrait, retirait ses habits de fête et restait avec son frère. Geste symbolique que, pendant près de quarante ans, elle a moralement renouvelé tous les jours.

Sa piété, son manque de fortune, sa distinction d'âme, le tour habituel de ses pensées, tout l'inclinait à la vie religieuse. Elle se sentait très attirée vers le cloître. Si elle n'eût écouté que ses aspirations, elle serait entrée au couvent de Sainte-Anne, à Lannion, où l'on se partageait entre les soins donnés aux malades et l'éducation des jeunes filles. « Hélas! écrit trop justement Renan, peut-être, si elle eût suivi cette pensée, eût-elle mieux travaillé pour son repos! » Mais il y avait des dettes paternelles à éteindre. D'autre part, et peut-être surtout, elle était préoccupée de la destinée de cet enfant que le soir, en hiver, elle emmenait sous son manteau à l'église, et qui se blottissait frileusement contre elle. Un jour, elle s'aperçut qu'il cherchait à dissimuler l'usure d'un vieux vêtement : elle pleura et, courageusement, acceptant la lutte, elle se promit de remplir auprès des siens la lourde tâche matérielle et morale que la mort du père avait laissée inachevée. Elle avait rêvé de se consacrer à Dieu; elle se consacra à son frère.

C'est alors que la famille Renan retourna à Tréguier. On était au lendemain de la Révolution de juillet. Mme Renan reprit son commerce d'épicerie; Henriette se fit institutrice. Dans cette situation nouvelle et difficile, elle eut d'assez gros déboires. Peut-être Renan exagère-t-il en les attribuant uniquement aux « sottes prétentions », aux « susceptibilités mesquines » de la vie provinciale. Que les familles nobles et bourgeoises du pays aient mieux aimé confier leurs enfants à des communautés religieuses qu'à une institutrice libre de vingt ans, et qui n'avait pas fait ses preuves, c'est ce qui était bien naturel et à quoi l'on aurait dû s'attendre. Il est fort possible aussi que les meilleures qualités d'Henriette, sa modestie, sa discrétion, sa réserve l'aient mal servie dans des fonctions qui exigent avant tout de l'autorité, un certain entre-

gent, des dons d'initiative et d'organisation. Quoi qu'il en soit, son école périclitait; on la payait mal; elle regrettait d'avoir quitté Lannion. On lui proposa une place de sous-maîtresse dans une petite institution parisienne de jeunes filles. C'était en 1835 : elle avait vingt-quatre ans; elle accepta et partit, « sans protection, sans conseils, pour un monde qu'elle ignorait ».

Entre temps, elle avait fait aux siens un nouveau sacrifice. Un homme fort intelligent, dégagé des préjugés vulgaires, et qui semble avoir été d'une condition supérieure, l'avait recherchée en mariage. « Ma sœur, nous dit Renan, malgré une marque de naissance à laquelle il fallait quelque temps pour s'habituer, — il s'agissait d'une *envie* au menton, — avait, à cet âge, un charme extrême. Les personnes qui ne l'ont connue que tard et fatiguée par un climat rigoureux, ne peuvent se figurer ce que ses traits avaient alors de délicatesse et de langueur. Ses yeux étaient d'une rare douceur, sa main était la plus fine et la plus ravissante qui se pût voir. » La photographie que nous avons d'elle laisse surtout apparaître un front haut et pur (1). Bref, elle avait plu. En dépit d'un penchant réciproque, elle refusa, car elle aurait dû se détacher des siens, « pour lesquels on supposait qu'elle avait assez travaillé. Elle préféra la pauvreté à la richesse non partagée avec sa famille. » Une fois de plus elle replia ses habits de fête pour ne point quitter son frère. Elle était de celles qui, non sans en souffrir parfois dans le secret de leur cœur, choisissent toujours la voie étroite du plus haut devoir.

« Ses débuts à Paris furent horribles. » Qu'elle ait exagéré, et Renan après elle, la « froideur », la « sécheresse », le « charlatanisme », qu'elle a tout d'abord rencontrés, la chose est possible, probable même. Mais les événements du dehors ne valent que par leur répercussion en nous-mêmes; et il est indéniable qu'Henriette Renan, timide, concentrée, scrupuleuse comme elle l'était, dépourvue d'amis, brusquement séparée de sa famille, de son pieux et honnête milieu breton, a profondément souffert de la transplantation. Elle a subi et vérifié

(1) M. Charles Le Goffic, dans un bien pénétrant article, écrit de son côté : « Au témoignage des personnes qui l'ont connue alors, Henriette Renan, sans être précisément belle ni même jolie, dégageait un charme extrême. Tout en elle était grâce accueillante et communicative. Un pli léger de la bouche, une courbe délicate du cou, un regard nuancé des sentiments les plus tendres, c'est assez pour lier les cœurs. »

la loi qui veut que, chez presque tous les *déracinés* bretons, à quelque classe sociale qu'ils appartiennent, à une violente crise de nostalgie désespérée succède une phase d'affranchissement, de révolte même contre les traditions dont a été nourrie leur enfance (1). Renan, qui a traversé lui aussi ces deux phases, surtout la seconde, a bien finement décrit la première. « Ce qu'il y a de cruel, écrit-il, pour le Breton dans ce premier moment de transplantation, c'est qu'il se croit abandonné de Dieu comme des hommes. Le ciel se voile pour lui. Sa douce foi dans la moralité générale du monde, son tranquille optimisme est ébranlé. Il se croit jeté du paradis dans un enfer de glaciale indifférence ; la voix du bien et du beau lui paraît devenue sans timbre ; il s'écrie volontiers : « Comment chanter le cantique du Seigneur sur la terre étrangère? » C'est ce qui arriva à Henriette. La désolation où elle tomba compromit sa santé, et il lui fallut toute son énergie pour persévérer et ne pas rentrer au pays.

Elle se ressaisit pourtant. Après diverses expériences fâcheuses, elle se vit confier, car on avait fini par l'apprécier, la direction des études d'une maison d'éducation, « cette fois très honnête ». Mais là encore, elle fut en butte à bien des étroitesses, et elle ne put jamais goûter beaucoup ce genre d'enseignement. Elle aspirait à en sortir. Elle conquit de haute lutte les diplômes qui lui faisaient défaut. Elle travaillait seize heures par jour. Sa culture s'approfondissait, s'élargissait en tous sens. « Elle étudia, nous dit son frère, les travaux de l'école historique moderne, et il me suffit plus tard de quelques mots pour lui donner le sens de la plus fine critique. » Renan nous laisse entendre à ce propos que la foi d'Henriette, qui était jusqu'alors restée très vive, ne résista pas à ce flot d'information nouvelle qui lui venait des livres : comme si la science positive à l'état brut, en quelque sorte, et indépendamment des conclusions philosophiques qu'on en dégage, entraînait nécessairement la disparition de la foi religieuse, et comme si tout ne dépendait pas exclusivement de l'état d'esprit particulier avec lequel on aborde telle ou telle étude ! Le plus vraisemblable est qu'un

(1) M. Le Goffic, à qui j'emprunte cette très juste observation, note que « presque tous les grands Bretons, de Pélage à Félix Le Dantec, ont offert des exemples de cet étrange revirement d'esprit ». On pourrait ajouter à ces deux noms ceux de Chateaubriand et de Lamennais.

sourd travail intérieur s'était produit en elle ; que, n'étant plus encadrée par son milieu originel, elle s'est progressivement détachée des idées et des préoccupations qu'elle y avait puisées ; qu'elle a subi l'influence du nouveau milieu où elle se trouvait plongée ; qu'elle n'a pas su se dérober aux mille impressions dissolvantes qui lui venaient des personnes, des choses et des livres; et qu'avec cette énergie passionnée qui fait le fond de l'âme bretonne, elle a réagi d'autant plus vivement contre les croyances ancestrales qu'elle en avait jadis reçu plus fortement l'empreinte. Quand donc Renan écrit, en nous parlant des études historiques de sa sœur : « Du même coup ses idées religieuses se modifièrent. Elle vit par l'histoire l'insuffisance de tout dogme particulier », il se trompe sur sa sœur comme il s'est trompé sur lui-même. L'histoire ne nous révèle rien de semblable. En quoi l'histoire, je le demande, peut-elle bien établir la vérité ou la fausseté du dogme de l'immortalité de l'âme ou de la Trinité ? « Tu ne me chercherais pas si tu ne m'avais trouvé. » Henriette, à son insu, avait déjà trouvé l'incroyance quand elle en a cherché la justification dans l'histoire.

Cette crise d'âme ne nous est pas directement connue. Le témoignage indirect d'Ernest Renan n'est peut-être pas entièrement désintéressé, et il a le tort d'être unique et d'être un peu bref. Il est donc bien difficile de se représenter avec exactitude et de décrire avec précision les diverses phases de l'évolution morale qui a détaché Henriette du catholicisme, les origines, les circonstances, les caractères, les péripéties peut-être et l'issue finale de ce drame intime. Il semble qu'il se soit prolongé pendant plusieurs années, mais qu'il n'ait pas été très douloureux, bref, qu'il ait été comme la réplique anticipée de la crise de conscience qui, un peu plus tard, devait écarter Renan de l'autel.

Ce frère si tendrement aimé faisait alors ses études au petit collège ecclésiastique de Tréguier. Excellent élève, très aimé pour sa gentillesse et sa douceur de tous ses maîtres, on le destinait et il se destinait tout naturellement à être prêtre. Pourtant sa vocation ne paraît pas avoir été tout d'abord irrésistible. « Souvent distrait » à l'église, il « ne paraît pas avoir grande piété » ; son attitude y est d'un « indifférent ». Ces notes de collège nous sont confirmées par son propre témoignage. « Durant les offices, nous avoue-t-il, je tombais dans de véri-

tables rêves ; mon œil errait aux voûtes de la chapelle ; j'y lisais je ne sais quoi : *je pensais à la célébrité des grands hommes dont parlent les livres.* » Dès l'âge de six ans, il rêvait d'écrire. Mais après sa première communion, sa piété devient exemplaire, et même « édifiante » : et son dernier professeur, l'abbé Pasco, ne met pas en doute qu'il ne soit « appelé au sacerdoce ». Ses succès scolaires étaient grands et faisaient la joie et l'orgueil de sa sœur Henriette. Au mois d'août 1838, elle montra le palmarès de Tréguier au médecin de l'institution où elle enseignait : le jeune Ernest avait tous les premiers prix de la classe de troisième. Le docteur Descuret parla de cette recrue éventuelle à l'abbé Dupanloup, qui dirigeait alors le petit séminaire de Saint-Nicolas du Chardonnet : une bourse fut offerte, qui serait valable « jusqu'à l'âge de 25 ans » ; Henriette, « folle » de bonheur, et à qui « la joie ôtait toute raison », s'empressa d'écrire à son frère, pour lequel « un avenir tout entier » allait désormais s'ouvrir. Il fallait se hâter : aucune hésitation n'était permise. Et le 6 septembre, le petit Breton, qui avait en lui un si joli et troublant « carillon », débarquait par la malle-poste « dans ce gouffre immense », « au milieu de ce fracas qui contrastait si singulièrement avec la tranquillité » de son Tréguier natal.

II

Il avait quinze ans et demi. Il eut lui aussi un « terrible accès de nostalgie ». A l'en croire, « l'internat le tuait » ; il tomba malade ; « selon toutes les apparences, il était perdu » et « il aurait dû mourir ». Je ne sais si, dans ses *Souvenirs*, il n'a pas, après coup, un peu dramatisé ses premières impressions parisiennes : ses lettres à sa mère, — à laquelle, il est vrai, peut-être cachait-il une partie de la vérité, — nous le montrent content et s'adaptant fort bien à sa vie nouvelle. Elles sont bien, comme il le dit, ces lettres, « pleines d'un sentiment tendre », mais non pas « tout humides de regrets ». En tout cas, il travaillait avec acharnement, se plaçait aux premiers rangs de sa classe, et, dans les trois années qu'il passa à Saint-Nicolas, s'ouvrait à toute sorte d'idées et d'impressions inédites ; ses rêves de gloire littéraire se précisaient. « Malgré plus d'un trouble », sa foi était d'ailleurs intacte, et si elle était devenue sans doute moins « naïve », il ne semble pas qu'elle fût diminuée

Des « troubles » auxquels Renan fait allusion Henriette a-t-elle été plus ou moins responsable? Nous ne savons. Au moment où elle faisait venir son frère à Paris, son christianisme à elle avait déjà reçu plus d'une atteinte. « Ma sœur, écrit Renan, dont les croyances catholiques commençaient à s'ébranler, voyait déjà avec quelque regret la direction toute cléricale de mon éducation. Mais elle savait le respect que mérite la foi d'un enfant. Jamais elle ne me dit un mot pour me détourner d'une ligne que je suivais en toute spontanéité. » Est-ce absolument certain, et, avec la meilleure foi du monde, l'auteur des *Origines* ne romance-t-il pas ici un peu sa vie passée? Henriette était-elle femme à ne jamais rien laisser percer de ses dispositions nouvelles? Lui-même, avec cette vivacité d'intelligence subtile et comme tactile qu'il possédait, n'a-t-il rien pressenti du drame intérieur qui se jouait à ses côtés? Ce qui va suivre m'inspire à cet égard quelques doutes. Il faut si peu de chose pour avertir une sensibilité juvénile! Un mot, un geste, un silence, une intonation de voix, une attitude involontaire suffisent à éclairer ceux qui nous sont chers sur nos sentiments intimes, à déposer au fond de leur âme des impressions, d'abord à peine conscientes, mais qui cheminent obscurément en elle, et qui, plus tard, se complétant et se renforçant les unes les autres, finissent par déterminer des réactions assez imprévues. Oui, je me demande si, sans l'avoir assurément voulu, Henriette n'a pas, peu à peu, amené son frère à l'état d'esprit qui était désormais le sien.

Elle veillait sur lui avec une sollicitude toute maternelle. Chaque semaine elle venait le voir, quelque temps qu'il fît, traversant tout Paris, car son institution se trouvait à Auteuil, et lui apportant, sous son modeste châle breton de laine verte, le réconfort de sa douceur, de sa raison aimante et grave. Son travail, ses soucis, la vie qu'elle menait avaient altéré sa santé; elle était assez souvent malade; elle le fut sérieusement en 1840. Son frère ne paraît pas avoir prêté grande attention à ses souffrances, et il fallut, plus tard, qu'on lui en fît toucher du doigt la gravité; il avait une tendance à accepter bien aisément les sacrifices dont il était l'objet.

Certaines âmes ont une soif inextinguible de dévouement. Il ne suffisait pas à Henriette d'être la Providence attentive de son frère; elle s'était promis, à elle toute seule, d'éteindre les

dettes laissées par leur père. Dans cet honnête pays aux mœurs patriarcales, les créanciers n'étaient pas pressants : il avait été convenu que Mme Renan garderait sa maison de famille et qu'elle payerait ce qu'elle pourrait et quand elle pourrait. A tout prix, Henriette voulut liquider ce passé. En 1840, d'avantageuses propositions lui furent faites pour une éducation particulière en Pologne, dans la famille du comte André Zamoyski; elle accepta; et, en dépit des tristesses d'une longue expatriation, des rigueurs d'un climat qui l'éprouvait, elle n'eut pas, cette fois, à se repentir de sa décision : la délicatesse des procédés qu'on eut à son égard, l'attachement et la confiance que lui témoignèrent ses trois élèves, l'heureux résultat de ses leçons, tout cela atténua pour elle l'amertume de l'exil et de la séparation. « Elle s'attacha à la Pologne, nous dit Renan, et conçut en particulier beaucoup d'estime pour le paysan polonais, en qui elle voyait une créature bonne, pleine de hauts instincts religieux, rappelant le paysan breton, mais avec moins d'énergie (1). »

« Pauvre Ernest! écrivait-elle un jour à son frère, que mon cœur a souffert en te quittant! » On n'a pas de peine à se représenter les sentiments de douloureuse résignation que dut éprouver la courageuse fille en se séparant de ce frère qu'elle avait, avec tant de joie, vu venir à Paris, dont les succès scolaires la remplissaient d'orgueil, et dont elle se disait « la première amie ». Elle partit au mois de janvier 1841, traversa la Forêt Noire et l'Allemagne du Sud, ensevelies sous la neige, rejoignit à Vienne la famille Zamoyska, et après avoir franchi les Carpathes, arriva enfin au château de Clemensow, sur les bords du Bug, sombre demeure où elle devait séjourner dix ans. Elle avait vingt-neuf ans. Plusieurs voyages qu'elle fit avec ses élèves en Allemagne, en Autriche et en Italie furent pour elle la plus instructive et la plus agréable des diversions. Les

(1) Certaines lettres d'Henriette rendent pourtant un tout autre son : « Le paysan polonais, écrit-elle le 30 octobre 1842, est l'être le plus pauvre, le plus abruti que l'on puisse se représenter : les deux tiers de la population des villes sont formés de juifs, malpropres et dégoûtantes créatures qui vivent dans un état d'abjection inimaginable. Nulle part on ne pousse plus loin que dans ce pays l'esprit de fanatisme et de haine religieuse; nulle part, on ne couvrit plus souvent les passions des hommes du nom de la divinité; battre un juif est une action méritoire pour un chrétien; voler un chrétien est le seul but de l'israélite. » (*Lettres intimes*, p. 112-113).

lettres que, pendant ces dix années, elle écrivit à son frère, et qu'on a publiées, sont pour nous la source la plus précieuse de sa biographie morale.

Quel était, à son départ, et au point de vue qu'elle avait longtemps considéré comme essentiel, son exact état d'esprit? C'est ce qu'il est assez difficile de démêler, ses lettres étant, sans doute à dessein, à peu près totalement muettes sur cet article. Il semble que son évolution philosophique et religieuse ne fût pas alors entièrement achevée, mais qu'elle fût déjà fort avancée. Son détachement de toute foi positive s'accompagnait d'une religiosité un peu vague qui paraît ne l'avoir jamais abandonnée. « Le fond religieux qui était en elle par le don de la nature et par le fait de l'éducation première, nous dit son frère, était trop solide pour être ébranlé. Tout ce développement qui eût pu être dangereux chez une autre femme, fut ici sans venin; car elle le garda pour elle seule. La culture de l'esprit avait à ses yeux une valeur intrinsèque et absolue; elle ne songea jamais à en tirer une satisfaction de vanité. » Peut-être aussi avait-elle le sentiment obscur que, certaines idées étant étroitement liées à la moralité intime chez la plupart des hommes, il pourrait être dangereux, et en tout cas souverainement imprudent, par une propagande indiscrète, de les ruiner dans d'autres esprits.

A l'automne qui suivit le départ de sa sœur, Ernest Renan quittait Saint-Nicolas du Chardonnet pour le séminaire d'Issy, où il devait faire deux années de philosophie. Cette étude nouvelle l'enchanta : « pour rien au monde, il ne voudrait désormais retourner aux déclamations de la rhétorique. C'est la science des mots opposée à celle des choses. » « Elle forme à une raison inflexible, elle apprend à tout voir à nu et sans voiles. » Elle pourrait être aisément, il est vrai, une école de « scepticisme universel... » « *On serait porté à douter de tout*, si la nature le permettait et si rejeter toute vérité n'était pas plus absurde encore que d'embrasser toutes les erreurs. » Le jeune philosophe a-t-il d'ailleurs toujours bien résisté à la tentation? » J'aime beaucoup, déclare-t-il dans cette même lettre à sa sœur, la manière de tes penseurs allemands, *quoique un peu sceptiques et panthéistes*. Si tu vas jamais à Königsberg, *je te charge d'un pèlerinage au tombeau de Kant.* » Et il met à profit « la liberté d'esprit » dont il jouit pour « réfléchir un peu

sur lui-même et sur son avenir ». « Se rappelant *tout ce que sa sœur lui a souvent répété* » sur l'importance « prodigieuse » des premiers actes de la vie, il s'applaudit de n'avoir encore fait aucune démarche décisive et irrévocable. Certes, la carrière qu'il se proposait jusqu'ici d'embrasser, présente d' « énormes inconvénients ». « Toutefois, ajoute-t-il, après avoir bien pesé mes convictions (*quelque ébranlées qu'elles aient pu être par les premières études de la philosophie*, qui donne toujours un peu de fièvre), j'ai cru que je n'avais pas à me repentir des premiers pas que j'avais faits, et que si j'étais à refaire le choix, je ferais le même... J'ai cru remarquer qu'aucun autre état ne me mettait plus à portée de me livrer à mes goûts. Une vie retirée, libre, indépendante des volontés ou caprices d'un autre, utile toutefois, *en un mot une vie d'études et de travail*, tel est depuis longtemps mon but et mon désir... Cela posé, je dois donc regarder comme fermée pour moi toute carrière qui n'est pas d'étude et de méditation. Dès lors, la question est bien simple et le choix facile; de plus, la sublimité du sacerdoce, quand on le regarde d'un œil élevé et vrai, m'a toujours frappé; *quand même le christianisme ne serait qu'une rêverie, le sacerdoce n'en serait pas moins un type divin...* »

A cette curieuse lettre du 15 septembre 1842, qui témoigne déjà d'une vocation si peu sacerdotale, et même d'un christianisme un peu ébranlé, que va répondre Henriette? Va-t-elle combattre ces premiers doutes, raffermir par de solides arguments ces convictions et ces résolutions chancelantes? Bien loin de là, et comme si elle s'attendait à des confidences qu'elle aurait elle-même provoquées, elle « ne peut qu'être heureuse » de cette grave confession : « Mon Ernest bien-aimé, puisses-tu, en lisant ces lignes, *comprendre la joie qu'elle m'a donnée!* » Et elle insiste sur la nécessité d'ajourner toute décision définitive : « Oui, mon bon ami, les premiers débuts de la vie ont une influence *souvent irréparable* sur toute l'existence et je le sentais profondément *lorsque j'appelais sans cesse tes réflexions sur cette vérité*... Je ne saurais trop te le répéter, mon Ernest chéri, et *te le demander avec une tendresse presque maternelle* : que rien de précipité ne te lie; que tu sois capable de connaître, avant de les accepter, les engagements qui fixeront ton sort. » « Une vie retirée, libre, indépendante, laborieuse et surtout utile; mais où la trouver? » surtout « dans une société dont la

hiérarchie est la première base et où tu entrevois avec raison une autorité soupçonneuse »? Assurément, Henriette se défend de « combattre » ce que lui a dit son frère de « l'élévation de ce ministère »; mais elle « pose » tant de « questions » et elle soulève tant d'objections que, de toute évidence, ses aveux touchant la supériorité morale du sacerdoce sont pures concessions verbales. Laissant même échapper sa pensée de derrière la tête, elle ajoute : « Si précédemment il avait dépendu de moi de guider ta carrière, je ne me serais pas contentée de te laisser une entière liberté, car tu n'étais encore qu'un enfant; *j'aurais cru devoir résister longtemps avant de céder aux goûts que tu témoignais.* » Aujourd'hui, elle agit différemment, croit-elle; elle s'interdit de donner des conseils; elle envisage tout simplement avec « son enfant d'adoption » tous les aspects du problème; la conscience et la raison fraternelles le trancheront. Qu'Ernest ne se laisse arrêter par aucune considération de famille. « Souviens-toi que, *quoi qu'il arrive*, tu as pour tout partager avec toi une sœur dont tu seras toujours l'affection chérie! »

Cette lettre, pleine de réticences presque involontaires, ne pouvait qu'encourager Ernest Renan dans son irrésolution et ses ajournements; elle correspondait si bien à ses propres sentiments qu'il en fut tout réjoui. L'état ecclésiastique, avec son « heureux mélange de vie privée et publique », lui paraissait toujours d'ailleurs « le beau idéal de la vie heureuse et parfaite »; mais la trop humaine réalité de cette vie le décevait et le troublait un peu. Il s'en consolait par une pensée déjà très renanienne : « L'homme, déclarait-il, a toujours une ressource assurée : c'est de *se retrancher en lui-même*, et là, de se venger, en *jouissant de lui*, de toutes les servitudes extérieures. » Henriette approuvait ces dispositions; elle insistait avec force sur les inconvénients que comporte la carrière sacerdotale, notamment en ce qui concerne « cette chère indépendance » à laquelle ils tenaient tant tous les deux; à cet égard, l'enseignement public, dont elle laissait entrevoir la possibilité, si difficile qu'il fût, lui paraissait « bien préférable ». Et ces objections, ces suggestions, ces conseils faisaient tout naturellement leur chemin dans l'esprit du jeune philosophe.

Le résultat de « ses propres réflexions » et des « conseils » de sa sœur fut qu' « appelé à la tonsure » à la fin de son séjour à Issy, il crut devoir ajourner cette démarche, encore qu'elle

n'eût rien d'irrévocable. Au reste, cet ajournement, qu'approuvait son directeur, n'était, à ses yeux, qu'un délai. Même, ce qui était à prévoir, et ce qui paraît le surprendre, la résolution qu'il a prise semble l'avoir fixé : « jamais, écrit-il, je n'ai cru plus intimement, jamais mes supérieurs ne m'ont assuré avec plus de concert que la volonté de Dieu était que je fusse prêtre. » Il croit enfin à la possibilité, dans cet état, « de conserver cette douce liberté et cette honnête indépendance si nécessaire pour la pleine action des facultés intellectuelles et morales ». Et comme sa mère semble « n'avoir pas été trop affectée » de sa décision, le voilà tranquille.

Quelques mois se passent, et après de bonnes vacances à Tréguier qui ont rétabli sa santé ébranlée par le travail et les émotions morales, il entre au séminaire de Saint-Sulpice. Là il s'initie à la théologie et à l'hébreu. Mais on l'a invité discrètement à « faire un premier pas », et ses perplexités recommencent. Une résolution ferme est désormais inévitable. « Car enfin, l'éviterais-je *en renonçant à l'état ecclésiastique?* Non, sans doute : c'est une décision pour une décision : *or, ce mot est terrible.* S'il y avait un parti pour éviter la décision, bien certainement je le prendrais : mais il n'y en a pas ; c'est un dilemme d'une inflexible rigueur. » Ses idées, à vrai dire, ne se sont guère modifiées : « *l'a priori* l'attire et l'expérience l'épouvante »; et l'expérience ne lui a pas ménagé les désillusions : « *si je persévère,* conclut-il, ce ne sera pas sans sacrifice de moi-même. » Enfin, cédant aux « sollicitations de son directeur particulier », il se décide, aux fêtes de Noël 1843, après d' « accablantes hésitations », à recevoir la tonsure. « Et depuis ce moment, écrit-il, huit jours plus tard, à sa mère, pas un mouvement de regret, pas le plus léger sentiment de crainte; mais un calme et une sécurité qui m'étaient depuis longtemps inconnues. » « Je n'ai fait cette démarche, écrit-il peu après à sa sœur, que parce que je voyais que ne la pas faire, c'était faire la démarche contraire, à laquelle après tout je me sentais plus opposé. J'ai donc dû me décider : d'autant plus que l'engagement que je contractais n'avait encore absolument rien d'irrévocable devant Dieu et devant les hommes. » Henriette lui avait suggéré l'idée « de voyager avant son entrée définitive dans l'état ecclésiastique ». Il écarte cette idée pour l'instant; il entrevoit, après son temps de séminaire, la possibilité,

pour compléter ses études, d'aller passer quelques années comme professeur à Saint-Nicolas ; après quoi, n'ayant aucun goût pour « le ministère des paroisses », il a un peu l'espoir d'être appelé à prêter son concours à la fondation d'une maison de hautes études, que médite Mgr Affre.

« Je relis et *j'embrasse encore une fois ta lettre*, mon bon et mille fois cher ami, lui répond sa sœur, cette lettre si longtemps désirée et enfin reçue avec une si vive joie ! *Mon cœur n'existe que dans ma correspondance*; quand cet aliment vient à lui manquer, il mesure avec une double amertume l'immense solitude qui l'entoure. » Cette chaude explosion d'émouvante tendresse est-elle destinée inconsciemment à faire passer quelques discrètes réserves? On pourrait presque le croire. A propos du premier engagement auquel s'est décidé Ernest : « Je n'ai pas à y revenir, *mon pauvre ami*, pas plus qu'à te conseiller dans ceux qui t'attendent; mon premier devoir, mon premier désir est de laisser en liberté pleine toutes tes décisions. *Pourquoi faut-il seulement que tu doives les prendre dans un âge où l'on connaît si peu les rudes sentiers de la vie?* » Et elle insiste; elle « conjure » son « pauvre frère » en termes pathétiques de « ne jamais s'engager dans aucune agrégation qui lui ôterait toute liberté d'agir », de « toujours conserver son esprit de droiture et de vérité », et elle combat avec vivacité son idée d'accepter une place à Saint-Nicolas. « Le dernier malheur de ma vie, dit-elle, serait de te voir entraîné dans des voies qui ne seraient pas celles de ton âme. »

Elle prêchait un converti ; et Ernest Renan n'allait pas tarder, sur ce point, à « calmer les sollicitudes de son triste cœur ». En même temps, il annonce à sa sœur qu'il a reçu les ordres mineurs, « qui n'entraînent aucun lien, ni aucune obligation », à la différence du sous-diaconat qui lui sera imposé dans un an au plus tôt, et qui déjà l'inquiète. Et il revient de lui-même à l'idée, suggérée par Henriette, d'un voyage d'études : « il y trouverait le moyen le plus simple de faire agréer un refus au moins momentané à ses supérieurs » ; un séjour en Allemagne lui plairait fort, car, dit-il, « j'ai toujours été surpris de voir mes pensées en parfaite harmonie avec les points de vue de ses philosophes et de ses écrivains », et « *mon progrès intellectuel sera toujours la plus chère de mes intimes pensées* ». Naturellement, Henriette encourage de tout son pouvoir ces

dispositions que, plus que personne, elle a contribué à faire naître : « J'ai joué en tout ceci, écrit-elle, le triste rôle d'une Cassandre : *j'ai prévu, j'ai prédit* la cruelle incertitude qui t'accable : *nul n'a voulu me croire*, et seule je ne pouvais résister. » Mais elle ne se contente pas de « pleurer douloureusement » avec son frère ; elle relève son courage ; elle le rassure du côté de leur mère ; elle va agir pour « qu'il soit libre pendant deux années » : après quoi, il se décidera en toute liberté. « Je ne veux, dit-elle, *ni t'offrir ni te conseiller une rupture ;* mais *si tes convictions et ta conscience t'y poussaient*, ne crains pas le blâme de ceux dont l'opinion doit seule compter. »

Enfin, le 11 avril 1845, réconforté par ces tendres avis, Ernest Renan écrit à sa sœur la lettre décisive qui va libérer son âme. Oui, certes, il a souffert, mais « il se consolait en songeant qu'il souffrait pour sa conscience et pour la vertu. La pensée de ce Jésus de l'Évangile, si pur, si beau, si calme, mais si peu compris de ceux mêmes qui l'adorent, lui était surtout d'un admirable soutien. » « D'ailleurs, déclare-t-il, jamais toute lueur d'espérance n'est sortie de mon cœur ; et même *dans ces rares moments* où la mort m'a semblé le seul remède à mes maux, eh bien ! *même alors, il y avait encore au fond de mon être une région assez calme.* » D'abord, « conformément aux conseils » d'Henriette, il a refusé d' « avancer » cette année au sous-diaconat. En fait, « la carrière ecclésiastique a cessé de lui sourire ». L'unique raison de ce changement d'attitude, c'est, « en un seul mot », qu' « *il ne croit pas assez* ». Du jour où sa raison s'est réveillée, il a « entrepris la vérification rationnelle du christianisme » ; et « tout a dû céder à la perception de la vérité ».

Dieu me garde de dire que le christianisme est faux... Mais autre chose est de dire que le christianisme n'est pas faux, autre chose qu'il est la vérité absolue, au moins en l'entendant comme l'entendent ceux qui se portent pour ses interprètes. Je l'aimerai, je l'admirerai toujours... Sa morale sera toujours ma règle... Jésus surtout sera toujours mon Dieu. Mais quand on descend de ce christianisme pur... à toute cette mythologie qui tombe devant la critique... Henriette, pardonne-moi de te dire tout cela (1) : je n'adhère pas à ces

(1) Faut-il voir dans ce mot si fugitif le délicat scrupule d'un incroyant qui craint de scandaliser une âme croyante ? Je ne le pense pas ; et plus que tout le

pensées, mais je doute, et il ne dépend pas de moi de voir autrement que je vois. Et pourtant ils vous disent qu'il faut admettre tout cela, qu'on n'est pas catholique sans cela... Mais tout doit céder au devoir. Il n'y a que maman qui me déchire le cœur ; là, il n'y a pas de remède.

Sur l'article de ses projets d'avenir, Renan restait un peu vague : voulant se ménager la possibilité d'un revirement, il croyait pouvoir « en conscience » rester au séminaire, et il recommandait à sa sœur la plus grande prudence dans les démarches qu'elle tentait pour lui.

« Rien ne peut ajouter à la tendresse que je te porte, mon Ernest bien-aimé, lui répond Henriette ; mais, si cela était possible, rien aussi n'y eût été plus propre que ta dernière lettre. » Et après lui avoir parlé des démarches qu'elle a engagées, elle écrit : « Comment, mon bon Ernest, pourrais-je te blâmer du doute qui agite ta pensée ? *Ne sais-je pas, par expérience, que nous ne sommes point les maîtres de repousser ce que notre conscience nous suggère,* ce que l'amour de la vérité nous inspire ? » Sur le fond des choses, elle se défend, par une louable discrétion, de rien dire ; mais pourtant, elle ne peut s'empêcher d'ajouter : « Je t'avoue que, d'après ce que j'ai entrevu, *j'ai peine à croire que tu reviennes à ta première manière de voir,* à tes précédentes dispositions. Lorsque certaines idées ont été agitées, elles laissent toujours quelques traces, et *la moindre* [c'est elle qui souligne] de ces traces, mon Ernest, doit suffire pour t'arrêter. » Puis elle envisage les différentes solutions que comporte pour lui le problème de l'avenir : préceptorat en Allemagne ou études libres à Paris ; et elle calme à ce sujet les « craintes délicates » de son frère : « Te créer un avenir, lui dit-elle, est ma première pensée, mon premier désir, *le seul but de tous mes travaux* ; pouvais-je donc être arrêtée par la considération d'une dépense bien minime, quand on songe qu'il s'agit de toute ton existence ? » Quant à leur mère, ses

reste, l'absence de ce sentiment si naturel dans une telle lettre me fait croire que, depuis longtemps, Renan a deviné que sa sœur n'a plus la foi, et qu'elle est, comme il le dit, « une intelligence capable de le comprendre ». — On notera aussi que, dans cette lettre capitale, il n'est pas du tout question des « raisons de l'ordre philologique et critique », qui, d'après Renan, l'auraient *seules* écarté du christianisme, mais simplement de raisons d'ordre philosophique. Quand d'ailleurs, à Issy, M. Gottofrey avait lancé à Renan son apostrophe passionnée : « Vous n'êtes pas chrétien ! » celui-ci n'avait pas encore fait d'hébreu.

lettres prouvent qu'elle n'est « ni surprise, ni affectée » de ce changement d'orientation : « Comme je pressentais toujours ce qui arrive, je lui ai dit plusieurs fois qu'il fallait s'y attendre, et jamais elle n'a cessé de me répéter qu'elle voulait avant tout te voir agir librement. » « Que je te remercie, mon ami, conclut-elle, *d'avoir écouté ma voix* et celle de ta conscience, d'avoir repoussé les engagements qu'on voulait déjà t'imposer ! » Et elle en dirait plus, si elle n'était pas « convaincue que le secret de sa correspondance n'est pas respecté, » ce en quoi d'ailleurs, au témoignage même de son frère, elle se trompait absolument.

A partir de ce moment-là, les événements se précipitent. L'idée d'un préceptorat en Allemagne est provisoirement écartée et l'on en vient, d'un commun accord, à admettre qu'Ernest devra quitter Saint-Sulpice et prendre ses grades universitaires. Henriette insiste beaucoup pour qu'il accepte de mener à Paris la libre vie de l'étudiant; elle insiste surtout pour « ranimer son courage », lui prêcher la « détermination », l' « énergie », la « force de la volonté », le « mettre en garde contre la faiblesse » ; et ses objurgations sont parfois bien touchantes : « Je voudrais donner à ma parole l'accent qui persuade, *envoyer vers toi la voix de mon âme.* » Elle a foi dans l'avenir de son frère : elle veut à tout prix qu'il « développe les dons que le ciel lui a accordés » ; autant qu'il est en elle, elle ferme derrière lui toutes les voies de retour : « Je te le répète, *certains voiles, une fois soulevés, ne se replacent jamais* » ; elle multiplie les recommandations pratiques les plus minutieuses, comme une mère qui veille sur l'entrée au collège de son fils. Le voir « précipité dans l'irrévocable » lui serait « une douleur qui pèserait sur son existence entière. Et elle aussi, entendrait au fond de son âme une voix qui lui dirait : « Qu'as-tu fait de ton frère ? » Mais une telle douleur va lui être épargnée, et elle ne saurait « trop en remercier le ciel » : « Je rends à Dieu, dit-elle, les plus vives actions de grâces, pour avoir fait naître en toi, pendant qu'il en était temps encore, les pensées qui ont déterminé ta résolution. »

Et le 10 octobre 1845, mis en demeure de donner sur-le-champ une réponse à Mgr Affre, qui réclame sa collaboration pour l'École des Carmes, Ernest Renan descendait, « pour ne plus les remonter en soutane », les marches du séminaire Saint-

Sulpice. De l'hôtel tout voisin de Mlle Céleste où il était allé changer de costume, un homme tout nouveau allait sortir.

Nous n'avons pas, — et il y a lieu de le regretter, — les lettres qu'écrivit Henriette en réponse à celles où son frère lui annonçait le dénouement rapide du long drame de conscience dont elle avait été la confidente et, à son insu peut-être, la secrète inspiratrice. Mais il n'est pas difficile de se représenter l'émotion et la joie dont elle dut être remplie à cette nouvelle. Enfin elle touchait à son but ; l'œuvre capitale de sa vie commençait à s'accomplir. Peut-être n'avait-elle pas délibérément voulu, — il y a tant d'inconscience en chacun de nous ! — détacher son frère du christianisme ; mais, en fait, elle avait agi comme si c'était là l'objet lointain de son effort. Par ses prévisions, par ses réticences, par ses objections, par ses discrets conseils de prudence séculière, par ses suggestions, par ses encouragements, par ses implorations tendres, par son exemple enfin et par toute son attitude morale, bref, par les mille sortilèges d'une diplomatie féminine d'autant plus agissante qu'elle est plus candide, elle a mis et entretenu le jeune séminariste d'Issy et de Saint-Sulpice dans un état d'esprit de moins en moins favorable à la vocation sacerdotale et à la croyance chrétienne. Et assurément Ernest Renan, comme tous les hommes, n'a subi que les influences qu'il était comme prédestiné à subir ; il y avait entre sa sœur et lui toute sorte d'affinités électives, et il était tout naturel qu'il évoluât comme elle avait évolué. Mais il est indéniable aussi qu'une volonté plus forte que la sienne a précipité, encouragé, dirigé son évolution personnelle, supprimé, annihilé ou brisé les obstacles qui l'eussent retardée ou peut-être arrêtée dans son cours. On n'oserait pas affirmer que, sans Henriette, Renan eût été prêtre et qu'il fût resté chrétien. Et pourtant... Quelqu'un qui les a bien connus tous les deux a pu dire d'Henriette : « C'est elle qui a guidé Renan dans sa première et capitale crise, alors que son indécision naturelle et son goût des tempéraments ne l'auraient peut-être pas amené à se dégager complètement des suggestions toutes puissantes d'une discipline cléricale. » Il est malaisé de ne pas souscrire à ce témoignage de Marcellin Berthelot.

On peut donc croire que Renan se fait de singulières illusions quand il écrit : « J'avais poussé très loin mes études philologiques ; mes opinions religieuses s'en trouvèrent fort ébranlées.

Henriette fut encore ici mon appui. Elle m'avait devancé dans la voie; ses croyances catholiques avaient complètement disparu; mais elle s'était toujours gardée d'exercer sur moi aucune influence à ce sujet. Quand je lui fis part des doutes qui me tourmentaient et qui me faisaient un devoir de quitter une carrière où la foi absolue est requise, *elle fut ravie* et m'offrit de me faciliter ce difficile passage. » Qu'elle ait été « ravie » de la décision de son frère, c'est ce qui est certain; mais qu'elle se soit « toujours gardée d'exercer aucune influence sur lui », c'est une légende qui n'offre pas plus de consistance que celle qui attribue non pas à la « philosophie », mais à la seule « philologie » l'écroulement des croyances de Renan : les faits et les textes prouvent précisément le contraire.

Une fois hors de Saint-Sulpice, tout entier à l'énorme labeur qu'exige la préparation de ses examens universitaires, Renan associe régulièrement sa sœur à tous les grands ou menus faits de sa vie nouvelle, et c'est pour cette dernière une joie de tous les instants de sentir ce frère chéri enfin entré dans la voie où elle l'a toujours rêvé. « Il n'est pas un jour, lui écrit-elle, où je ne me sente plus heureuse de l'accord qu'il y a entre ta pensée et la mienne, relativement à ta carrière et à tous les moyens de la former. Cela me prouve, mon bon ami, que nous ne nous trompons ni l'un ni l'autre. » Elle suit toutes ses démarches, applaudit à tous ses succès avec la sollicitude anxieuse et fière de la plus jalouse des mères. Quand il est reçu premier à l'agrégation de philosophie, son cœur déborde du plus ardent lyrisme, et elle retrouve, pour l'exprimer, le langage même de sa religieuse jeunesse : « Le cœur plein de ta pensée et de la plus douce émotion, je ne sais, depuis deux heures que je relis ta lettre, que verser des larmes de joie, que remercier Dieu des dons qu'il t'a accordés, que t'adresser intérieurement tout ce que la tendresse la plus vive peut inspirer en satisfaction et presque en reconnaissance... Ah! que le ciel place dans ta vie de pareils dédommagements! Il me semble que c'est aujourd'hui la meilleure prière que je puisse lui adresser. Que notre vieille mère va être heureuse!... Merci, mon Dieu, de m'avoir donné quelques joies! Merci surtout d'avoir choisi mon Ernest si cher pour en être l'instrument! Oh! pourquoi dois-je passer seule la soirée de ce jour? »

A vrai dire, ces expressions toutes religieuses ne doivent pas

trop surprendre sous sa plume. Si elle avait fini par répudier le catholicisme, Henriette Renan en avait conservé certaines aspirations. Protestantisme libéral ou déisme, comment faudrait-il appeler la religion simplifiée qu'elle s'était faite pour son usage personnel? C'est ce qu'il serait sans doute assez difficile de dire. Le fait est que, dans les circonstances importantes de la vie privée ou publique, tout naturellement sa pensée se reporte aux conceptions que le christianisme a popularisées. Par exemple, les événements de 1848, qui, du fond de sa Pologne, lui font l'effet d'un cataclysme universel, lui inspirent les plus sombres pronostics : « J'espère, écrit-elle, que, grâce au ciel, il n'en faudra pas venir là; je le demande à Dieu de toutes les forces de mon âme... Je ne puis croire, je ne puis admettre que l'humanité se guide par elle-même, qu'il n'y ait pas une force supérieure qui l'agite et la fait agir. Espérons donc en cette main divine qui nous a été si souvent propice. »

Cependant le rude climat polonais éprouvait de plus en plus la santé d'Henriette. En 1850, tandis que son frère, chargé d'une mission ministérielle, voyageait avec ravissement en Italie, une affection du larynx dont elle souffrait depuis quelque temps prit soudain un caractère de gravité assez alarmant. Elle alla se faire soigner à Varsovie; et de là, se croyant sans doute perdue, elle écrivit à « son bien aimé » des lettres infiniment touchantes de passion fraternelle : « Ami, ami, sois courageux en lisant ces tristes lignes. Espère, oh ! espère que le Ciel te conservera ta vieille amie, celle qui t'a toujours si tendrement aimé... *A mains jointes, ma douce idole*, je te supplie de supporter courageusement ma destinée; tout n'y a pas été rigueur : je t'ai si tendrement chéri !... Nuit et jour, je cause avec toi dans mon cœur et ma pensée. Au milieu de ma solitude, solitude sans égale, je ne me sépare pas un instant de ton souvenir, et c'est *en te prenant idéalement la main* que je supporte les remèdes douloureux qu'on emploie contre mon mal... » « O mon frère, *ô ma chère âme*, ô mon plus doux lien ici-bas, sois courageux, quoi qu'il m'arrive, mais crois bien surtout que c'est pour toi que je me rattache à la vie. » « Je voudrais, mon bien-aimé frère, ne point déranger ton avenir ; mais surtout, surtout, je désire te revoir. Que deviendrai-je ensuite? Je l'ignore absolument, mon pauvre ami. *Tu seras ma Providence tant que je serai sur la terre.* Ah ! Dieu sait que ma plus grande crainte au milieu de

mes souffrances est de peser sur ta jeunesse! » « Avec les plus vives instances, très cher ami, je te demande que ce qui me frappe ne change en rien tes vues ou tes projets. J'ai foi en ton avenir ; *que j'en sois ou non témoin, c'est aujourd'hui tout pour moi. Je te supplie donc de toute mon âme* de n'y porter aucune atteinte à ma considération ; ce serait me causer la plus vive des douleurs. » Bouleversé par ces lettres, où la pauvre Henriette a mis tout ce qu'un cœur de femme peut contenir pour un autre être de tendresse et de dévouement, Ernest Renan décide que l'exil de sa sœur doit prendre fin : il ira la chercher en Allemagne pour la ramener en France. « Sa tâche, d'ailleurs, nous dit-il, était accomplie; les dettes de notre père étaient complètement éteintes, les petites propriétés qu'il nous avait laissées se trouvaient, dégagées de toute charge, entre les mains de notre mère ; mon frère avait conquis par son travail une position qui promettait de devenir la richesse. » Le 1er août 1850, il était à Berlin. Quelques jours après, sa sœur était auprès de lui. Il la ramenait à Paris et ils s'installaient tous deux dans un petit appartement au fond d'un jardin, 9, rue du Val-de-Grâce. La vaillante fille allait avoir quarante ans : elle touchait enfin à la terre promise.

III

« Ces dix années d'exil l'avaient toute transformée. Les rides de la vieillesse s'étaient prématurément imprimées sur son front ; du charme qu'elle avait encore quand elle me dit adieu dans le parloir du séminaire de Saint-Nicolas, il ne lui restait que l'expression délicieuse de son ineffable bonté. » Ainsi parle Renan, et nous n'avons pas de peine à l'en croire. Il a décrit avec une grâce incomparable et un rare accent d'émotion ces douces et fécondes années de vie commune, dont le souvenir lui arrachait encore des larmes. Ce qu'il n'a pas dit et ce qu'on devine aujourd'hui à travers ses lettres et les « fragments intimes et romanesques » qui ont été publiés, c'est que sa chaste et laborieuse jeunesse s'ouvrait depuis quelque temps à des aspirations moins austères; des fantômes de femmes peuplaient ses rêves et en des pages d'une poésie un peu candide il se plaisait à les évoquer ; les choses de l'amour le troublaient délicieusement et son imagination s'y attardait avec

complaisance. Henriette est venue purifier ce qu'il y avait peut-être d'un peu malsain dans ces rêveries solitaires. Elle a apporté à son frère ce dont, dans son triste logis d'étudiant, il sentait confusément le besoin. Elle a, autour de sa pensée, reconstitué le chaud foyer familial. Elle a été le grave sourire féminin de ses années d'apprentissage.

En avril 1851, Renan avait été nommé surnuméraire à la Bibliothèque nationale, aux appointements de cinq francs par jour. Henriette tenait le ménage, et, grâce à ses prodiges d'économie, rien ne manqua jamais à la maison. Elle ne se créa guère de relations : son frère lui suffisait. Elle réglait sa vie sur celle des Carmélites voisines dont elle voyait le jardin à travers ses fenêtres; elle écrivait sous un pseudonyme des articles pour le *Journal des jeunes personnes*; elle recopiait, — avec quelle tendre minutie! — les manuscrits d'Ernest. Quand celui-ci rentrait de la Bibliothèque et se mettait au travail, elle était littéralement dans l'état d'esprit du fidèle qui voit s'accomplir sous ses yeux quelque mystère sacré. « Je l'ai vue, nous dit Renan, le soir, durant des heures à côté de moi, respirant à peine pour ne pas m'interrompre; elle voulait cependant me voir, et toujours la porte qui séparait nos deux chambres était ouverte. » Leurs pensées, à l'en croire, étaient « si parfaitement à l'unisson » qu'à peine avaient-ils besoin de se les communiquer. « Nos vues générales sur le monde et sur Dieu étaient identiques, ajoute-t-il. Il n'y avait nuance si délicate dans les théories que je mûrissais à cette époque qu'elle ne comprît. Sur beaucoup de points d'histoire moderne qu'elle avait étudiés aux sources, elle me devançait. » Ici, je ne sais si Renan ne s'abuse pas un peu sur l'originalité intellectuelle d'Henriette; et peut-être celle-ci ne lui aurait-elle pas rendu un écho aussi harmonieux de sa propre pensée, si, au préalable, elle n'en avait pas subi profondément l'influence. Il était tout naturel qu'après avoir agi très fortement sur les idées et la destinée de son frère, elle se mît spontanément à son école et se pénétrât de sa philosophie. Au témoignage de ce dernier, ce fut pendant un voyage en Italie qu'elle fit avec la famille Zamoyski au printemps de 1846, que son évolution personnelle s'était consommée. Rome, qu'elle appelait avec Byron « la chère cité de l'âme », et à laquelle elle pardonnait « les détails niais et puérils » que l'institution de la papauté entraînait, Rome l'avait

enchantée. « Cette ville, si profondément inspiratrice, l'amena à concevoir avec beaucoup de sérénité la séparation que tout esprit philosophique est obligé de faire entre le fond de la religion et ses formes particulières. « Peu à peu, sa religion était arrivée « au dernier degré d'épuration », et peut-être d'inconséquence. « Elle rejetait absolument le surnaturel, mais elle gardait au christianisme un haut attachement », et non pas seulement au christianisme, mais au catholicisme, dont elle avait conservé « un charmant souvenir ». « Elle ne voulait pas qu'on réduisît la religion à une pure abstraction... Elle me retenait sur la pente des formules d'un Dieu inconscient et d'une immortalité purement idéale où je me laissais entraîner. » Dans la pratique, tout cela, à ses yeux, s'arrangeait, devenait clair : faire le plus de bien possible, c'était sa devise. En un mot, « c'était une sainte, moins la foi précise au symbole et les étroites observances ». Et tel était, s'il faut en croire son frère, le « renanisme » d'Henriette Renan.

Elle avait un très vif sentiment de la nature et de l'art ; mais l'art idéaliste avait toutes ses préférences : la brutalité, la violence lui déplaisaient souverainement. Ce fut elle qui rassembla avec une admirable conscience les matériaux du Discours sur l'état des beaux-arts au XIVe siècle, et, presque toujours, son frère n'eut qu'à adopter les vues que ses recherches lui suggéraient. Ils firent ensemble à cette occasion un intéressant voyage dans le pays qui fut le berceau de l'art gothique, Valois, Beauvaisis, région de Reims. Ces travaux la passionnaient et elle y déployait une étonnante activité. *In angello, cum libello* : elle aimait à répéter ce mot de Thomas A Kempis. Et elle ne se contentait pas d'être pour Ernest « un secrétaire incomparable » ; elle fut pour lui le plus précieux des critiques. Il lui a dû « infiniment » pour le style. A cet égard, les essais qu'il avait composés loin d'elle lui parurent, quand elle les vit, assez défectueux : « elle y trouvait des traits excessifs, des tons durs, une manière trop peu respectueuse de traiter la langue. » Sa manière d'écrire, à elle, inspirée des grands maîtres d'autrefois, et qui transparaît surtout dans ses lettres, était la justesse et la pureté mêmes. Elle convainquit son frère « qu'on peut tout dire dans le style simple et correct des bons auteurs, et que les expressions nouvelles, les images violentes viennent toujours d'une prétention déplacée, ou de l'ignorance de nos

richesses réelles. » Renan se soumit à cette discipline, lui faisant lire en épreuves tout ce qu'il écrivait, hasardant certains traits pour les essayer sur elle, sacrifiant sans pitié tout ce qu'elle condamnait. « Tout me prédisposait au romantisme de l'âme et de l'imagination », a-t-il dit très justement de lui-même : Henriette a assagi ce « romantisme moral » ; elle l'a enfermé dans une forme classique.

Sur un autre point elle a rendu un grand service à son frère. Comme elle était très bonne et charitable, elle détestait la moquerie, la malignité, le persiflage. « Un trait qui la blessa dans mes écrits, a dit Renan, fut un sentiment d'ironie qui m'obsédait et que je mêlais aux meilleures choses... Cette habitude la blessait et je la lui sacrifiai peu à peu. » Plût à Dieu qu'il la lui eût sacrifiée entièrement ! Nous ne serions pas choqués à notre tour de ce perpétuel sourire qui nous gâte tant des meilleures pages de l'auteur de *l'Antéchrist* et qui aurait, nous voulons le croire, fait souffrir sa sœur, si elle avait pu les connaître.

Avec tout cela, dans cette vie modeste, obscure, laborieuse et utile qui lui plaisait et qu'elle aimait, aux côtés et comme à l'ombre de ce frère adoré qui s'absorbait tout entier dans son œuvre, était-elle heureuse, pleinement heureuse ? N'avait-elle aucun regret ? Tous ses désirs étaient-ils comblés ? Renan nous dit bien qu' « elle, si exigeante de cœur, si jalouse, se contentait de quelques minutes par jour, pourvu qu'elle fût assurée d'être seule aimée ». Mais à un autre endroit, il se demande s'il a fait « tout ce qui dépendait de lui pour lui procurer le bonheur », et il se reproche « de n'avoir pas été avec elle assez expansif, d'avoir trop cédé à son penchant vers la concentration taciturne ». De cette disposition faut-il accuser seulement « sa longue éducation cléricale » et « un sentiment de respect déplacé qui lui faisait éviter avec elle tout ce qui eût ressemblé à une profanation de sa sainteté » ? Ce sont là des explications bien subtiles. Il y a des lettres d'Henriette à Berthelot, — lequel « portait un cœur de femme dans ses affections » et se plaignait lui aussi de certaines négligences, — et qui ne laissent pas d'être inquiétantes : « La peine que vous exprimez, dit-elle, je l'ai souvent, *oh ! bien souvent ressentie moi aussi.* J'ai dit fréquemment : « Ses ambitions le préoccupent plus que ses affections, et ses nouvelles affections plus que les anciennes...

Il semble qu'il peut tout pour ceux qu'il aime, hors leur consacrer quelques instants... » Une autre fois : « Vous et moi, monsieur, nous cherchons en lui quelqu'un qui n'est plus, l'ami dont nous étions la première pensée, les premiers confidents et dans l'âme duquel nous nous étions accoutumés à lire sans témoin ni interprète. Vous et moi nous sommes restés les mêmes, tandis qu'il s'est complètement métamorphosé, et nous cherchons à saisir en lui ce qui n'est plus qu'un fantôme ou un souvenir. » Henriette était-elle trop exigeante? Ou bien faut-il admettre que, dans la quotidienne réalité de cette mutuelle affection fraternelle, elle a plus donné que reçu?

C'est qu'à vrai dire, si bonne et dévouée qu'elle fût, elle suffisait de moins en moins à son frère. Elle avait beau aimer la vie et s'y rattacher presque en souriant; elle avait beau parfois, en « de charmants retours de femme », « redevenir jeune fille » et se laisser aller à « de délicieuses faiblesses » : elle avait trop peiné, trop souffert; « elle accueillait, cultivait presque chaque motif de pleurer »; il y avait entre elle et le monde un véritable « écran », et on lui trouvait souvent « quelque chose de raide et d'embarrassé » dans les allures. « *Elle avait vieilli avant le temps*, et elle avait l'habitude d'exagérer encore son âge par son costume et ses manières. » En un mot, la jeunesse d'Ernest Renan réclamait ses droits. Henriette s'en était avisée spontanément elle-même. Dès les premiers temps de leur réunion, elle avait engagé fortement son frère à se marier; elle revenait souvent sur ce sujet et négocia même avec un ami, à l'insu du principal intéressé, un projet d'union qui n'aboutit pas. Je sais un autre projet, qui échoua également, et dont elle fut la très active ouvrière. Évidemment, elle aurait voulu donner à son frère une femme choisie de sa main; elle aurait souhaité qu'il lui dût son bonheur. Les choses tournèrent tout autrement. Trompé par l'apparent désintéressement d'Henriette, Renan, avec cette extrême naïveté qu'il portait dans les choses de l'ordre pratique, — et même de l'ordre intellectuel, — crut pouvoir impunément choisir la femme qui lui convenait. Henriette fut frappée au cœur. « Elle avait bien voulu, écrit joliment Renan, du calice d'absinthe que ses mains avaient préparé; elle hésitait maintenant devant celui que je lui offrais, quoique j'eusse mis tout mon art à le rendre doux pour elle. » Il y eut des scènes violentes de désespoir,

d'ardents reproches échangés. « Ce furent là pour nous des jours très amers. Tout ce que l'amour peut avoir d'orages, nous le traversâmes. » Henriette ne pouvait d'ailleurs élever la moindre objection contre l'union rêvée par son frère, et Mlle Cornélie Scheffer lui fut tout de suite très sympathique. Mais raisonne-t-on un cœur passionné que remplit un sentiment unique ? De guerre lasse, Renan prit le parti de « tout sacrifier à la plus ancienne affection, à celle qui ressemblait le plus à un devoir ». Un brusque revirement se produisit chez la malheureuse femme. « Elle courait chez M. Scheffer ; elle passait de longues heures avec ma fiancée ; elles pleuraient ensemble ; elles se quittaient joyeuses et amies. » La vie commune fut maintenue ; sans les économies d'Henriette, le jeune ménage d'ailleurs n'aurait pu se fonder ; et puisque Renan nous avoue que « la naïveté » d'une telle conduite ne lui apparut que beaucoup plus tard, nous pouvons l'en croire sur parole.

Comme il était à prévoir, il y eut encore, dans cet intérieur un peu paradoxal, bien des orages, bien des retours offensifs de jalousie féminine, suivis de larmes et de remords. La bonne grâce, la sagesse souriante de la jeune femme finirent par tout apaiser : « nous finissions par nous embrasser tous les trois. » Surtout, la naissance d'un enfant fut, pour la pauvre Henriette, l'apaisement suprême. « Ce fut, pour ce petit être, une adoration presque religieuse. » La mort, au bout de quelques mois, d'une petite fille qui survint ensuite, lui donna l'occasion de déployer toutes les ressources consolatrices de son âme. Très aimée de sa belle-sœur, heureuse et fière de la notoriété croissante de son frère, qui, à trente-quatre ans, venait d'entrer à l'Institut, se sentant utile et presque nécessaire, elle vieillissait doucement entre ces trois êtres qu'elle chérissait.

En mai 1860, l'Empereur offrit à Renan une mission scientifique dans l'ancienne Phénicie. Toute libérale qu'elle fût, Henriette insista beaucoup pour que son frère acceptât. Elle devait l'accompagner ; sa collaboration, son entente des questions pratiques lui étaient, croyait-il, presque indispensables. Si contente qu'elle dût être au fond d'avoir son Ernest tout à elle, il lui en coûtait de quitter le cher petit Ary, et elle se demandait parfois si elle le reverrait jamais. La jeune Mme Renan devait rejoindre son mari un peu plus tard, si la chose était possible.

Renan et sa sœur arrivèrent à Beyrouth à la fin d'octobre. Henriette fut presque de toutes les expéditions, ne se laissant rebuter ni par la difficulté de routes effroyables, ni par les privations de toute sorte, chevauchant sans faiblir le long d'affreux précipices, faisant huit à dix heures de marche par jour. Soutenue par une indomptable volonté, sa frêle santé résistait, mais non sans une violente tension nerveuse qui provoquait d'atroces névralgies. Deux ou trois fois, en plein désert, son état inspira à son entourage les plus vives inquiétudes. Sa vaillance la remit sur pied.

Au reste, ce voyage lui procura de très vives jouissances. « Ce fut, dit Renan, sa seule année sans larmes et presque la seule récompense de sa vie. » Sans larmes est peut-être beaucoup dire : Henriette vit, en janvier 1861, venir, semble-t-il, sans grande joie sa belle-sœur ; elle parla « de retourner en France » ; elle trouvait aussi que son frère, très absorbé par ses recherches, oubliait un peu sa présence et « donnait plus de temps au général et au pacha qu'à la vieille amie qui avait tout abandonné pour le suivre sur ces rives lointaines ». Mais enfin, elle eut de délicieuses compensations. Le climat et l'aspect de la Syrie, qui, à l'automne et au printemps, ont un charme extrême, lui furent un enchantement. Elle aima les Maronites, et se plut infiniment aux villages d'Amschit et de Sarba. Mais surtout son voyage en Palestine fut pour elle une source d'incomparables émotions. Quand elle vit pour la première fois la région du haut Jourdain et le lointain lac de Génésareth, « elle me remercia, dit Renan, et me dit que je lui avais donné le prix de toute sa vie en lui montrant ces lieux ». Jérusalem, le Carmel, la Galilée, comment, dans ces lieux tout remplis d'âme, ne se fût-elle pas sentie comme transportée dans un autre univers?...

Juillet était venu ; Mme Renan avait dû repartir pour la France ; les fouilles étaient terminées ; l'armée française avait évacué la Syrie. Renan, qui voulait visiter le haut Liban, et préparer pour l'automne une dernière campagne à Chypre, décida de rester encore. A cette époque de terribles chaleurs, c'était une grave imprudence. Henriette fut très éprouvée par le séjour du Liban ; elle fut prise de terribles douleurs nerveuses ; son œil gauche était atteint. Dès qu'elle put se tenir à cheval, on regagna Amschit. Mais la chaleur était accablante. On remonta jusqu'à Ghazir, « un des plus beaux endroits du

monde », situé à une grande hauteur au-dessus de la mer, au fond d'une baie délicieuse. Là, dans une petite maison décorée d'une jolie treille, Renan et sa sœur purent prendre un peu de repos. Au bout d'une quinzaine, les vives souffrances d'Henriette se calmèrent. Tout plein des fortes impressions de son voyage en Palestine, Renan eut l'idée de mettre à profit les loisirs qui lui étaient ménagés pour « rédiger sa *Vie de Jésus*, telle qu'il l'avait conçue en Galilée et dans le pays de Sour » : « ce gros morceau en portefeuille », pensait-il, allait faire « toute sa force », et pourvu qu'on le lui laissât publier à son heure, il en était « venu à faire peu de cas de tout au monde ». « Heures délicieuses et trop vite évanouies, écrit-il, oh ! puisse l'éternité vous rassembler ! Du matin au soir, *j'étais comme ivre de la pensée qui se déroulait devant moi.* Je m'endormais avec elle, et le premier rayon du soleil paraissant derrière la montagne me la rendait plus claire et plus vive que la veille. » Henriette, confidente de ce travail auquel elle s'intéressait passionnément, — n'était-il pas, pour une large part, son œuvre ? — recopiait les pages au fur et à mesure qu'elles étaient écrites; le soir, sur la terrasse, à la clarté des étoiles, elle faisait ses réflexions, si fines et si pénétrantes, que plusieurs d'entre elles furent pour son frère « une révélation » : « Ce livre-ci, disait-elle, je l'aimerai, d'abord parce que nous l'aurons fait ensemble, et puis, parce qu'il me plaît. » Elle était heureuse ; mais ses souffrances la reprenaient parfois et lui arrachaient quelques plaintes.

Au début de septembre, on dut redescendre à Beyrouth ; les nuits étaient délicieuses ; Henriette parlait souvent du retour, de la joie qu'elle aurait à embrasser le petit Ary et sa vieille mère, et cette pensée la reportait à tous ses souvenirs de famille. La possibilité d'aller passer huit jours de repos à Amschit s'étant présentée, le frère et la sœur s'y rendirent, le lundi 16 septembre. Le lendemain, Henriette fut moins bien ; nullement inquiet, Renan s'était remis avec passion à sa *Vie de Jésus*. Le mercredi, le mal s'aggrava ; rassuré par le chirurgien du *Caton*, Renan put descendre le jeudi à la rade de Gébeil. En rentrant, il fut frappé à son tour. Le médecin ne sut pas diagnostiquer la fièvre pernicieuse dont ils étaient atteints. Le vendredi, le samedi furent des journées très douloureuses. Henriette eut un pressentiment de sa fin, indiqua quelques dis-

positions testamentaires, chercha des souvenirs à donner aux uns et aux autres. « Je t'ai beaucoup aimé, dit-elle à son frère; quelquefois mon affection t'a fait souffrir; j'ai été injuste, exclusive; mais c'est que je t'ai aimé comme on n'aime plus, *comme on ne doit peut-être pas aimer.* »

Le dimanche soir, ils tombèrent tous deux sans connaissance. Les secours ne purent arriver que le lundi matin. Il était trop tard pour Henriette. Elle expira le mardi 24 septembre, à trois heures du matin. Appelé au dernier moment, le curé maronite lui fit les onctions selon son rite. Renan ne reprit quelque sentiment qu'une heure avant cette mort. Il ne revit pas sa sœur : on le transporta sur un cadre à Beyrouth, et ce n'est que deux jours après qu'il eut pleine conscience de la perte qu'il avait faite. Un ami, le docteur Gaillardot, veilla aux funérailles. Le corps d'Henriette fut déposé dans le caveau de Mikhaël Tobia, situé à l'extrémité du village, près d'une jolie chapelle : il y repose encore. Aucune inscription. « De mes épargnes, avait-elle dit à son frère, je veux que tu fasses un caveau de famille; il faut nous rapprocher, que nous soyons près les uns des autres. » Son dernier vœu n'a pas été exaucé.

Dans le délicat opuscule qu'il a consacré à la mémoire de sa sœur Henriette, Renan déplore qu'elle soit morte presque sans récompense. « L'heure, ajoute-t-il, où l'on recueille ce que l'on a semé, où l'on s'assied pour se souvenir des fatigues et des douleurs passées, ne sonna pas pour elle. » Il est vrai. Mais d'autre part, son œuvre était achevée, son frère était ce que de tout temps elle avait souhaité qu'il fût; il touchait à la gloire; il était marié et heureux; sa pensée, fille de la sienne, allait s'exprimer tout entière dans un livre dont elle avait lu, copié, aimé et, en partie, inspiré les pages. Elle pouvait se dire en mourant que sa vie de durs sacrifices, de haute abnégation avait rempli tout son objet, avait eu sa signification secrète. Elle n'avait vécu que pour le frère sur la tête duquel elle avait accumulé toutes les tendresses diverses qu'un cœur de femme peut contenir : il lui remplaçait le père qu'elle avait perdu, le mari qui s'était dérobé, le fils qu'elle n'aurait jamais, — et même le prêtre qu'il avait failli être et que, tout en l'écartant de sa voie, son âme de Bretonne vénérait encore. Il était même quelque chose de plus pour elle, ce frère si passionnément aimé : il était sa pensée profonde

réalisée, sa pensée affranchie des saintes tutelles héréditaires et s'exprimant avec l'audacieuse franchise que sa modestie féminine eût sans doute répudiée pour son propre compte, mais qu'elle approuvait chez autrui; il était, à son insu, comme la revanche des longues et sévères contraintes que son éducation religieuse et l'organisation sociale avaient fait peser sur elle. De là ce quelque chose d'exclusif et d'absolu qu'il y avait dans son affection fraternelle ; de là les jalousies, les aigreurs, les violences, les inquiétudes, les remords et les âcres ardeurs de cette chaste passion qui a eu quelques-uns des caractères de la plus fougueuse passion d'amour. Je ne suis d'ailleurs pas sûr que Renan ait aimé sa sœur aussi profondément qu'il était aimé d'elle. Comme il arrive presque toujours en pareil cas, leurs deux natures étaient à la fois analogues et différentes. Le frère et la sœur se ressemblaient par le tour d'esprit et de sensibilité, mais il y avait dans Henriette une virilité de pensée et de volonté qui faisait presque totalement défaut à Renan, nature plus imaginative, plus réceptive et plus féminine. Celui-ci subissait aisément les influences du dehors. Livré à lui-même, il est bien douteux qu'il eût dirigé sa carrière et organisé son œuvre comme il a été amené à le faire. Henriette a voulu pour lui. Elle a deviné son génie d'écrivain ; elle a tout mis en œuvre pour en assurer le libre développement; de toute sa chaude et ombrageuse tendresse elle a veillé sur le laborieux épanouissement de cette fleur magnifique et rare

Ceux qui aiment la pensée renanienne doivent lui être profondément reconnaissants de s'être dévouée jusqu'à la mort à une œuvre qu'ils estiment bonne. Ceux qui, sensibles tout comme d'autres au prestige du verbe, à la grâce sinueuse, à la subtilité ondoyante de la pensée, ne se résignent pas à « vivre de l'ombre d'une ombre, du parfum d'un vase vide », ceux-là pourront regretter que tant de vertu féminine se soit finalement dépensée à briser le vase vide et à en disperser le parfum-

VICTOR GIRAUD.

L'EXPOSITION D'ART ROUMAIN

AU JEU DE PAUME

Non loin de Voronetz, par un après-midi tout léger, tout aérien, dans la douce et solennelle paix de la campagne roumaine, quel beau paysan d'autrefois nous avons naguère rencontré sur le chemin! A cause de son regard si haut, si droit, brillant de malice et de tendresse, pour sa stature et pour sa mine, et pour cette main tendue avec une aisance royale, nous avions envie de lui dire : Bonjour, seigneur. Les paroles qu'il nous adressait dans son langage étranger, nous ne les entendions pas, mais elles nous charmaient par leur ton d'affabilité noble. Nous le vîmes s'éloigner comme on voit partir un ami, non pas penché sur la glèbe du servage, mais fier et libre sur son champ à lui. Cet étroit domaine, Étienne, prince de Moldavie, l'avait donné en fief à son ancêtre, et la longue lignée rustique ne l'avait pas quitté. C'était dans la province des églises peintes, contre un de ces beaux murs colorés avec vivacité, qui montrent sous le ciel, parmi les feuillages verts dont l'ombre les parcourt avec lenteur, les charmants étages des fresques et toute une grande Bible en plein air, au pays des monastères ceints de remparts blanchis à la chaux, où le veilleur, debout sur sa tour, convoque les fidèles par un long signal que répercutent et propagent au loin les trompes de bois des bergers...

L'homme et son paysage, les souvenirs qui lui font cortège à travers les siècles et dont il ne se sépare pas, ma mémoire me les présente, au seuil de l'Exposition d'art roumain, comme l'image symbolique des vertus d'un sol excellent et

d'un grand peuple. Une race n'est pas une constante toujours également tendue. L'histoire la mèle avec violence à l'humanité, menace de disperser ses éléments, les rassemble à nouveau, les ploie sous la servitude, les épanche dans la liberté. C'est un drame de Shakspeare, ou plutôt la suite mal rassemblée des fragments d'une tragédie perdue, où passent d'étranges figures, portées par le reflux précipité d'une victoire ou d'une défaite. Nulle part ce désordre et ce clair obscur ne furent plus sensibles qu'aux lieux où semblent expirer l'Europe et commencer l'Asie, aux confins de deux mondes, de deux climats et, si l'on peut dire, de deux âmes de l'homme, sur un perpétuel champ de bataille. Mais au cœur de ces confusions, le Roumain reste debout et, c'est là sa grandeur, presque intact. Le paysan de Voronetz n'a pas changé, celui des Carpathes, celui du Danube non plus.

Tel est, je le crois, le sens de l'Exposition ouverte au Jeu de Paume. Cet admirable paysage français, où la pierre et la verdure, aux rives de la Seine, non loin du château des rois, s'associent pour composer la plus stable harmonie, c'est, en vérité, un lieu bien choisi pour les belles leçons sereines, pour une interprétation réfléchie et sensible du présent et du passé des peuples. Déjà l'on y vit se succéder de rares merveilles et les noms les plus chers à l'Occident. Rembrandt, van Eyck, Memling, Holbein y ont devancé les vieux peintres qui, sur les murailles d'églises, ont énergiquement fixé les traits des princes donateurs, de leurs ancêtres, de leurs saints patrons, les argentiers, les tisserandes, les brodeuses, ainsi que les fins lyriques du paysage et de la vie, nos contemporains... Mais il n'y a pas lieu d'établir une comparaison. Il ne s'agit pas d'une sorte de concours de chefs-d'œuvre. Ce qui nous est présenté, c'est moins un magnifique musée provisoire, peuplé de raretés, que l'éloquent résumé d'une belle histoire, la preuve d'une culture originale, puissante et subtile, qui, à travers les siècles, développe les aptitudes d'une sensibilité et achève de nous peindre une âme.

Six grandes salles se succèdent, sous une lumière intime et paisible, et chacune d'elles a sa signification propre, et comme son visage, dans l'étroite continuité de l'ensemble. Ce sont d'abord les arts populaires, puis les maîtres vivants et leurs aînés du XIXe siècle. C'est enfin l'art ancien, représenté par un

choix étonnant de broderies, parements d'autel et couvertures de tombeaux, par des fresques, des icones, des objets d'orfèvrerie. Et tout au fond, sous une porte en accolade, d'un charmant gothique moldave, resplendit avec douceur l'iconostase d'Arnota, dans une chapelle où l'on a voulu, non pas reconstituer un ensemble d'architecture, mais suggérer avec justesse l'atmosphère de la vie religieuse. A chaque station de cette promenade d'histoire et d'art, dans chacune de ces salles, composées avec une sobriété raffinée, s'impose un sentiment harmonieux et recueilli.

***

Dès l'entrée, nous sommes au cœur, dans la noble familiarité d'une race qui invente, pour embellir sa vie, toute une floraison merveilleuse. Le long des murs, de vastes tapis, moins pareils à des parterres qu'à des paysages de forêts, tantôt bordés avec fermeté d'une marge riche et sévère, tantôt libres et sans limites, toujours d'une délicieuse subtilité de couleur. Les rouges ardents et frais, les roses d'aurore et les roses de fleur, les bleus profonds et légers alternent avec des harmonies plus sourdes et plus graves, fournies de noirs et de bruns austères sur lesquels s'enlèvent de grandes hampes et de larges corolles, des stries d'un ton d'or ou de feuille-morte, de tendres bouquets. Cette vivacité, cette variété n'appartiennent pas à l'Orient. Nous sommes chez un peuple de poètes et de coloristes, mais qui sut aussi, d'instinct, ordonner les formes.

Ces chefs-d'œuvre paysans, nul âge mieux que le nôtre n'est disposé à en comprendre la qualité et l'intérêt. Partout ils sont associés à la renaissance des arts décoratifs qui les a souvent choisis pour modèles et qui, en Roumanie, les respecte et les chérit avec religion. Partout, de la Baltique à la Méditerranée, il semble que vienne jusqu'à nous, du fond des temps écoulés, portant avec une patriarcale gravité ses tissus, ses bois, ses céramiques, une société très vieille et très robuste, douée de fraîcheur primitive et d'ingénuité colorée. Tandis que les civilisations urbaines créaient des élites érudites et exigeantes, sans cesse en quête de renouvellements, la terre conservait, dans les profondeurs silencieuses de la vie paysanne et dans la puissante monotonie des jours, des thèmes, une inspiration, des techniques et des dons qui nous paraissent aussi

anciens que l'homme d'Europe et que nulle agitation, nulle inquiétude n'ont jamais fatigués ou durcis. Déjà, dans le grand siècle des nationalités et de l'épopée des races, le romantisme avait commencé à se pencher sur ce trésor ; chaque peuple qui s'éveille ou qui se resserre entend y puiser le plus précieux de ses archives morales ; une génération épuisée d'esthétique et de raffinement aime à y retrouver le fond éternel de l'homme.

Dans l'histoire de cette Roumanie ouverte à tant d'échanges, exposée à tant d'influences, l'art populaire représente l'accord majeur, les forces et les charmes qui, à travers le temps, ont le moins changé. Ces broderies, ces tapis et ces vases, qui les a faits, et comment? D'instinct et de pur don, sous un ciel si tendrement pareil au nôtre et qui n'a pas le dur éclat d'un ciel oriental, à l'ombre des beaux arbres de nos pays, dans les maisonnettes de bois couvertes de bardeaux, d'adroites et belles mains, continuant près de la terre à fixer, sur l'étoffe ou sur l'argile teintes des sucs qu'elle prodigue, le parcours des songes que toujours elle inspira. Race fière et solide, maintenue intacte, malgré le flot rapide des invasions, par les Alpes des Carpathes, son refuge et sa citadelle, et par le réduit du Bihor, unie dans ses éléments par le Danube, qui ne lui est pas seulement véhicule, mais élément de fusion pour les tribus des vallées, sans lui isolées les unes des autres dans les étroites limites du clan pastoral. Fidèle à ses chants délicieux, où je ne sais quelle nostalgie s'enlace à une nerveuse allégresse, comme la fille qui danse croise son danseur et s'unit à lui un instant, dans les méandres de la *hora*, fidèle à son sol, à sa langue, à ses héros, à sa foi, elle l'est aussi, du même penchant, à la fraiche et vive végétation de son folklore, à son besoin d'embellir sa vie, à ses élégants dessins, à la musicalité du ton. Le peintre potier fleurit son vase, la belle tisserande invente son décor, la fille à la veille des noces brode la robe des épousailles comme on raconte, comme on respire, sans cahier de modèles, par allégresse de cœur. Leur œuvre est harmonie, mais effusion aussi. Le pâtre sculpteur de quenouilles et de houlettes qui, à pointe de couteau, insère dans le bois tendre un système de rosaces, de spires, de losanges et d'accents, hérité peut-être de l'âge du bronze, n'accomplit pas une besogne : pareil au berger de Sicile ciselant l'idylle des Pêcheurs sur la coupe de buis que nous tend Théocrite, il

charme l'après-midi spacieux, sous un soleil de montagne. La brodeuse ne répète pas avec monotonie un thème indolent, pour tromper l'ennui d'une oisiveté de harem. Avec vivacité, avec délices, elle invente, et son dessin ondule comme un ruisseau sous le ciel et comme un chant d'oiseau.

Ce goût libre et pur, cette facilité inspirée déterminent la plus fraîche, la plus riante diversité. Aux murs du Jeu de Paume, dans cette première salle, charmant hommage à la patrie, à ses vertus natives, voilà ce qui frappe d'abord, l'impérieuse liberté du don créateur. Ce ne sont pas des artisans au regard court, à la mémoire encombrée, ce sont des artistes. Mais ces nuances du goût personnel sont dominées par des préférences générales et par les habitudes des milieux. Partout le terroir est le même, ou plutôt son génie. Mais les provinces ont suivi des destinées politiques longtemps différentes et n'ont pas eu les mêmes voisinages ni les mêmes contacts. Les unes, comme la Bessarabie et le Banat, d'où viennent, avec la fantaisie des rehauts d'argent et d'or, ces tabliers faits d'une longue frange qui ondule comme une chevelure de femme, ont été touchées par l'Orient. L'Olténie est pays classique, elle ne doit pas à l'Asie la splendeur de son art, elle en doit le lyrisme inventif à la poésie des races celtiques et l'équilibre à la Méditerranée. Nous ne sommes ici ni chez les Slaves ni dans l'Islam, mais chez les descendants de ces Daces, longtemps voisins et sujets du légionnaire romain et, avant lui, en relations avec les villes grecques des bouches de l'Ister. C'est dans la vallée de l'Olt, au sortir des passes des Carpathes, que débouchèrent les Roumains refoulés de Transylvanie par le Hongrois et en marche vers le Danube. C'est là qu'au XIVe siècle, les premiers voévodes historiques constituèrent l'indépendance valaque et fondèrent, à la Curtea de Arges, leur Saint-Denis rustique. Le territoire de chaque nation a son point sensible et sa citadelle morale. Peut-être est-ce là, dans les derniers replis des Alpes transylvaines, sur le versant danubien, non le berceau, mais l'Attique ou l'Ile-de-France du génie roumain, qu'il faut chercher les preuves permanentes de ses aptitudes méditerranéennes. Ce n'est pas cette vivacité levantine adultérée de byzantinisme bâtard que lui firent connaître, au soir du régime turc, et pendant un siècle seulement, les princes Phanariotes et leurs clients, ce sont des vertus d'harmonie profonde, instinctive, hommage à

la mesure et à la raison, celles-là mêmes qui qualifient le plus haut humanisme européen.

Belles tentures olténiennes, si heureusement combinées, et d'un génie si facile, où la vie des formes reste la vie, sans se durcir, sans se sécher! Le rameau est souple encore, avec ses feuilles dorées, sur le bleu nocturne des bordures ou sur l'aurore rose et rouge des fonds. L'oiseau immobile parmi ces frondaisons n'a pas été capturé par l'oiseleur de la reine de Saba, c'est le passant familier des cieux. Le petit fauve qui fait le gros dos au centre de la belle tenture de la collection Garoflid, ce n'est pas le tigre ou le lionceau des portails, c'est le chat de la maison. Tout est juste, tout est en place, avec une fantaisie d'invention pleine de richesse, pleine de couleur, mais qui prend ses modèles dans la vie et sa règle dans la raison. Ce sens de la limite manque à la Bessarabie : elle stylise un motif et le répète, sans savoir où s'arrêter; l'Asie lui impose son obsession de la multiplicité dans l'identique; l'architectonique méditerranéenne ne lui a pas enseigné les compositions définies, la mesure qui détermine dans l'espace une sorte de champ clos, en dehors duquel il n'y a que profusion et chaos. Mais ce qui est à elle, c'est le goût charmant d'une gamme à la fois éclatante et sourde, pleine de vivacité et pleine de tendresse, distribuant des roses, des verts, des gris presque blancs, des bouquets de printemps fanés sur des fonds magnifiquement noirs ou d'un brun très dense. On dirait la fantaisie d'un nomade hanté par le souvenir des fleurs de la solitude et par l'ombre massive des nuits.

C'est un poète, lui aussi, un charmant inventeur de décor que le peintre de vases. Ses œuvres sont là, présentées comme dans un musée exigeant et qui ne veut que l'exquis. On aurait pu les multiplier, car elles sont innombrables, mais on les a choisies et distribuées dans deux vitrines, l'une consacrée à la céramique de Transylvanie, l'autre aux provinces de l'ancien royaume. Bon potier transylvain, toi qui sais fixer en touches alertes et faire briller d'une vie fraîche le merle à l'œil rond, au bec jaune, tout pareil à une belle fleur sombre au milieu des fleurs éclatantes, ou la biche immobile dans sa fuite, et peureuse d'être sous notre main à jamais, comme tu illustres bien La Fontaine! Tantôt de riches rinceaux bleus, sur lesquels appuie et s'écrase le pinceau, parcourent avec une mollesse

robuste l'émail onctueusement doré; tantôt s'épanouit avec une humble gaîté tout un jardinet de village; tantôt de plus subtiles nuances qui vont du violet clair au gris rosé atténuent cette vivacité rustique. Et c'est là le beau cadeau, somptueux et campagnard, de la Transylvanie à la céramique roumaine : avec ses dons libres et fins, il apporte quelques éléments de l'Europe centrale. Mais c'est à la Méditerranée que nous font penser encore le potier valaque et le potier moldave, l'un avec ses terres incisées, avec son décor qui timbre de souvenirs mycéniens le flanc rebondi des jarres et, sur des plats d'un faire plus moderne, avec son économie élégante et ses notes qui chantent, — l'autre avec une sorte de suavité épanouie, une plus tranquille volupté de ton. Rien de plus cordial, rien de plus fort, que ces belles fleurs d'argile peintes et façonnées par les hommes, reflet de la parure éternelle des champs. Nées sous des doigts paysans, elles sentent le verger et le fournil, mais elles portent dans leur émail comme un ruissellement de source et le transparent éclat du ciel. Ce sont des fleurs et ce sont des fruits, bons à prendre dans sa main et d'une exacte rondeur, et ce sont encore des airs émus sur de riantes lèvres. Cet art populaire roumain n'est pas bonhomie seulement, il est humanité. Par son naturalisme vif et tempéré, il a la qualité harmonique des grandes races qui ont vu dans l'univers non une ombre fuyante ou une étincelante énigme, mais le domaine de l'homme, fait à sa mesure, le jardin de ses songes heureux, la récompense de ses travaux.

Ces vertus des décorateurs, elles appartiennent à une excellente Europe, et non pas à un Orient diffus. Elles signifient la verte jeunesse d'une nation qui se possède et se maintient à travers les temps, et non l'équivoque d'une peuplade des confins. Rappelons-nous que ces broderies viennent de costumes qui n'ont guère changé depuis le siècle où les portaient les guerriers sculptés sur la Trajane, et mesurons l'ancienneté, la constance d'un tel milieu.

*
* *

Les salles d'art contemporain nous séparent de la vieille Roumanie. Traversons-les pour respecter l'ordre des temps, pour chercher d'abord un accord entre les formes séculaires du génie national, dans les églises et les monastères, et ses dons

innés, si vivants, si sensibles, dans les œuvres des paysans. Que nous enseigne l'art religieux d'autrefois? Si riche, n'est-il pas plus divers? Et surtout Byzance, marché des influences les plus lointaines et les plus étranges, et leur centre de rayonnement, ne l'a-t-elle pas pénétré, déterminé jusqu'au fond? N'était-il pas naturel qu'il en fût ainsi dans ce Sud-Est européen qui subit si longtemps l'ascendant de l'Empire grec, vit le Turc en prolonger les usages et qui prétendit lui-même en continuer le faste et la hiérarchie dans les petites cours des princes chrétiens?

Trois portraits extraordinaires, apparitions plutôt, se dressent au fond de la perspective des premières salles, et ce sont ces portraits qui nous attirent, à travers les frais et fins paysages des modernes, comme s'ils étaient les gardiens du secret des âges, des mages auxquels on ne désobéit pas. Ils ne sont pas peints sur la toile, le bois, ou l'enduit des fresques, mais, tout brillants d'or, d'argent, de galons et de soutaches, brodés avec épaisseur sur velours cramoisi. Leur stature n'est pas destinée à se hausser au mur de quelque chambre d'apparat, mais à s'étendre sur la pierre des tombeaux. Ce ne sont pas les portraits de vivants d'autrefois, mais leur commémoration dans la mort. Entre deux jeunes seigneurs vêtus à la polonaise, une sorte de despote tartare, dont le manteau tient de la dalmatique et du caftan, dont le visage respire la tyrannie et je ne sais quelle grandeur : c'est Jérémie Movila, grand prince de Moldavie au XVIe siècle. Est-ce ce satrape énergique, qui semble un bâtard de Byzance et du Turc, escorté jusqu'au sépulcre de son faste barbare, qui va nous révéler le secret et nous faire sentir, à travers l'art ancien, le génie de son pays?

L'art religieux en Roumanie dépendit toujours de la commande des voévodes et se ressentit de la variation de leurs goûts. Il n'était pas comme au XIIIe siècle, en France, l'expression directe d'un profond accord social, où la monarchie, le peuple et l'épiscopat pensèrent en commun, non la technique des cathédrales, mais la signification et le caractère essentiels des formes architecturales et de la plastique. De là, sur les rives du Danube et du Séreth, des aspects multiples, riches d'emprunts, à travers lesquels il est possible de discerner, non seulement la vitalité d'un peuple qui, tout occupé à faire et à défendre par la guerre son indépendance, se signale à toute

époque par des fondations considérables, mais des affinités avec l'Occident, bien plus, un accent roumain, même lorsqu'il parle la langue d'un art étranger. Il ne s'agit pas d'un byzantinisme qui se survit dans des conditions artificielles et précaires, mais d'une fonction vivante qui assimile et se renouvelle.

L'histoire monumentale, surtout en Moldavie, pourrait en donner confirmation. La Commission roumaine des Monuments historiques a eu raison de tenir à nous en présenter des exemples. A défaut des monuments eux-mêmes, d'excellents relevés et des photographies, réunis dans une salle annexe, nous font connaître le milieu architectural auquel appartiennent les objets exposés et, au seuil de la section d'art ancien, ils nous aident singulièrement à en comprendre le sens. Même dans la vallée de l'Olt, sur plan byzantin cruciforme à coupole, avec variantes serbes, on voit s'élever des bâtisses d'une architectonique romane. Ces élégantes arcatures aveugles qui meublent avec une savante économie le nu des murailles, ces bandes lombardes, nous les reconnaissons avec émotion, pour les avoir déjà vues dans des paysages de Méditerranée, entre le pin et le cyprès, dans la France du Sud, en Italie, dans l'Espagne orientale, et plus loin, plus haut, aux pays de la Meuse et du Rhin. Influence, non, car ce style est éteint en Occident depuis trois siècles, lorsqu'il paraît pour la première fois en Roumanie, mais fidélité à un très ancien type commun. Quant à l'église moldave de la belle époque, le XVIe siècle, elle est d'écriture byzantine ou serbe, mais elle a été bâtie à la gothique : elle s'allonge, elle se hausse, elle est flanquée de contreforts, elle est percée de baies et de fenestrages flamboyants.

Mais la merveille, et qui ne se rencontre que là, dans quelques églises construites en Bucovine sous Pierre Raresh, c'est cette grande Bible peinte sur les revêtements extérieurs, ces saints, ces apôtres, ces docteurs, pareils à des paysans glorifiés, debout sous le ciel de Dieu, dans les campagnes fraternelles, habillant le sanctuaire de toute une liturgie multicolore, doublée à l'intérieur de mille formes mystérieuses, plus confidentiellement éloquentes, dans le secret des lieux consacrés, dans une atmosphère de trésor, de tombe et de caverne, où le reflet d'argent du jour lutte avec la flamme d'or des cierges. Enfin, à la veille même de la servitude, la splendeur de Cons-

tantin Brancovan dans le décor et dans la bâtisse n'est pas faite seulement de turquerie lourde. Lorsqu'il fait travailler l'argentier transylvain et le sculpteur d'ornements, dans la pierre du linteau et dans le bois du vantail, c'est d'après des modèles empruntés au baroque vénitien, à sa capricieuse luxuriance. Et dans l'onde d'un étang solitaire, le reflet ébauché par la façade du palais de Mogoçoaia semble un reflet du Grand Canal...

* * *

Ces princes de la grande époque, du XIVe au XVIIIe siècle, après les avoir vus ici brodés sur leurs « épitaphes » ou peints sur les murs de leurs églises, nous ne pouvons plus les modeler vaguement sur l'image que nous ont laissée les Phanariotes, sur ces petits fonctionnaires grecs corrompus et serviles, sortis du ghetto hellénique de Constantinople et rapidement supprimés quand ils déplaisaient aux vizirs. Les vieux chefs qui conduisirent d'abord les Valaques contre les Hongrois et qui, tout en restant attachés par les liens de la vassalité féodale à la couronne apostolique, donnèrent les premiers relief et consistance au sentiment national, sortaient du profond de la race. C'étaient les descendants de ces « juges » qui, au cours de l'ère pastorale, commandèrent patriarcalement les clans des plateaux et des vallées. Mais qu'on ne s'y trompe pas, leur allure historique est celle de princes chevaliers, non de bergers épiques. Au fond des salles du Jeu de Paume, dans ce petit sanctuaire bleu de nuit où resplendit l'iconostase d'Arnota, dans son or vieilli, fumeux, pareil à la flamme d'une lampe, face au trône de bois d'un hégoumène ou d'un voévode, sous une vitrine de musée, en voici l'indiscutable preuve, retrouvée dans la tombe d'un de ces chefs d'autrefois, successeurs directs de Bassarab. C'est une boucle de ceinture en or, un motif d'architecture à tourelles et à pignons, au milieu duquel est inséré un énigmatique petit relief, un cygne à tête de femme, Mélusine ou Sirène... Du mort étendu au creux du caveau de pierre et retrouvé étrangement intact dans ses atours de chevalerie, sous le sol de l'église princière, sépulture dynastique, à la Curtea de Arges, elle ne nous raconte pas l'histoire et les exploits, mais elle nous suggère toute une filiation d'influences, et même toute une vie morale. Elle n'est ni allemande

ni probablement italienne, mais bien plutôt française, et je crois y lire dans un rinceau d'ornement comme un souvenir de fleur de lys. Ce prince, fils de ceux qui luttèrent contre nos Angevins de Hongrie, était tributaire de leur civilisation et sensible à son rayonnement.

Et n'est-ce pas encore un chevalier d'Occident que Mircea le Vieux, représenté près d'un siècle et demi plus tard, mais conformément à quelque ancien portrait de la fin du XIVe siècle, debout comme un roi de tarot, somptueux, linéaire et cru, dans un costume qui nous est familier, car c'est à peu de chose près celui de nos princes? Il est nôtre, ce combattant de Nicopoli, ce compagnon d'armes du comte de Nevers, dans la dernière et la plus désastreuse ébauche de croisade. Naguère, au cours d'un après-midi pluvieux, dans une verte solitude des Carpathes, à l'entrée d'un défilé noir, je le vis pour la première fois, représenté tel qu'on le voit ici, épique et naïf, sur la muraille du monastère qu'il fonda et qui conserve sa tombe, Cozia. De ce beau désert de verdure et de rocher, de ces souvenirs nomades, quel vif sentiment se dégage et me peint encore cette chrétienté militaire des vieux âges, qui soutint sa mission historique jusqu'au supplice de Constantin Brancovan!

C'est de l'église épiscopale, à la Curtea de Arges, qu'a été détachée la fresque que l'on voit ici et celles qui lui font cortège, ainsi qu'au double portrait du donateur et de sa femme, le prince Neagoe et la princesse Despina. Les générations ont passé, le goût a changé. Le petit modèle d'église, peint sur le mur entre les deux pieuses figures, est celui du sanctuaire le plus étonnant de l'Europe danubienne, plus semblable, dans son élévation même et sous le ciel, aux reliquaires d'or et d'émail des trésors monastiques, qu'à un édifice de pierre debout dans les campagnes. Avec ses rehauts métalliques, ses touches d'azur, ses oiseaux de bronze offrant des clochettes à la chanson du vent, ses tours énormes et pressées les unes contre les autres, avec son ondulante profusion de décor, à laquelle ont pris part la Géorgie, l'Arménie et l'Islam, c'est la merveille d'un conte, une fantaisie de calife, — une tombe aussi. Ce Christ impérial, ces saints, ces archanges, tous ces héros célestes sont les veilleurs des morts. Comme la vieille église princière, l'église épiscopale est un sépulcre. Deux siècles environ les séparent, l'âme roumaine est la même, mais le faste des princes

a choisi d'autres modèles. L'une développe sur ses murailles une extraordinaire liturgie de cortèges, de solennités, d'épisodes dramatiques, où l'austérité concentrée du génie théologique de Byzance se dénoue et s'assouplit pour se mêler à la vie, où elle s'enrichit d'une gamme harmonieuse et vive, dans l'éclat d'une renaissance qui renouvelle l'art méditerranéen au XIIIe et au XIVe siècle, depuis les ateliers de Grèce jusqu'aux ateliers de Toscane ; l'autre, plus voisine de nous, semble plus ancienne, plus grave, plus mystérieusement religieuse, et comme endormie dans la céleste torpeur de la mort. Ces rouges ardents et doux, ces verts de jeune pousse, ces jaunes d'écorce et de fruit fleurissent la nuit d'été des fonds bleus, comme dans les belles tentures olténiennes. Magnifique dignité de ces murs qui répandent la paix au-dessus des tombes et qui décorent les songes des vivants de l'éternel printemps des images. Ainsi se développe comme un chant d'église, entonné sous des coupoles par de fortes voix d'hommes, un art que n'a pas dévoré l'ascétisme et qui ne se refuse pas à la vie.

Parfois il est saisi d'une sorte d'ardeur secrète, il confère une pathétique violence à la roideur des figures d'icones, presque ensevelies sous un deuil fastueux de plaques en argent doré, cloutées de cabochons par une piété barbare, et, sous la suie des cierges, contre un ciel fumeux, retentissent des accords sourds et profonds; des saints de Greco se dressent sur un sol calciné. Parfois on croit surprendre une influence italienne, comme dans cette Pieta, où, près de la Mère douloureuse tenant le Christ sur ses genoux, une autre mère, tout humaine, crucifiée elle aussi dans son cœur, Despina, tend son petit enfant mort à Notre Dame de Pitié. Mais qu'elle soit la gardienne des tombeaux, la consolatrice des misères et des afflictions, ou la servante triomphale et l'ordonnatrice des allégresses de la foi, autour des dalles de pierre qui portent en caractères slavons les noms, les victoires et les vertus des morts, autour des lampes d'argent et des évangéliaires, devant le saint des saints défendu par une muraille d'or, la peinture roumaine n'est pas la sèche dépouille du génie byzantin embaumée dans le silence des monastères lointains, mais une expression forte et une haute image de l'existence. Aux murs des églises moldaves, elle mêle les cortèges des noces paysannes et le vif éclat des beaux costumes aux pompes et aux hiérarchies du

paradis. Et sur la froideur des pierres tombales, c'est le même don qui fait paraître dans des broderies rayonnantes, non des symboles mortuaires ou l'apparat d'un cadavre célèbre, mais des vivants intacts.

Les voici groupés, dans une harmonie à la fois dynastique et céleste, à côté des broderies liturgiques et des parements d'autel. Les grands silences et les vastes apaisements de la foi y alternent avec ces images d'une vitalité obsédante. Ils sont en même temps de l'ordre du monde qui passe et de l'ordre souverain de ce qui ne meurt pas, ces princes, ces princesses qui entrelacent à la parure de l'orfroi, sur fond de soie ou sur fond de velours, les traits énergiques de leur identité terrestre. Jamais on ne conçut plus surprenants portraits d'histoire que les effigies dorées destinées à s'étendre sur les sépulcres bas, gaufrés d'inscriptions et de rinceaux. Dans ce pays de peintres et de brodeurs, point d'imagiers qui pussent tailler dans la pierre le large et paisible relief de l'éternel repos. Ces morts de marbre blanc qui jonchent les cryptes d'Occident, la Roumanie ne les connaît pas, et elle ne connait pas non plus ces belles plates-tombes sur lesquelles le burin a gravé d'un trait si fort et si bien tendu, dans un cadre de lettres gothiques, les silhouettes vides des défunts, peut-être les plus muettes et les mieux endormies de toutes.

Elle drape les dalles funèbres, incrustées dans le sol de l'église qu'elles dépassent à peine, d'une parure pesante et toute roide de magnificence. Elle répand sur le voévode enseveli la dernière splendeur de sa gloire de prince, qu'elle ne fige pas dans l'insensible dureté de la pierre et qui semble conserver ainsi un peu de chaleur vivante. Dans l'ombre humide des chambres funéraires, décorées de peintures pareilles à des apparitions, sous un arceau bas, et comme au cœur du pays des morts, qu'elles sont étranges, qu'elles sont émouvantes, ces grandes figures des seigneurs d'autrefois! Tantôt l'or et la pourpre s'y accumulent, tantôt elles sont colorées de plus douces et de plus rares lueurs. La sombre aurore des batailles et des assassinats de palais fait à Jérémie Movila une sorte d'auréole terrible qui l'accompagne dans l'éternité. Mais sur ses épaules d'or, au-dessus de sa stature d'or, son visage de satrape barbu, qui fait penser à la fois aux coureurs des steppes et aux modèles d'Holbein ou de Cranach, fixe encore avec

ardeur, du fond de son silence et de son immobilité, les formes des vivants et leur agitation stérile. Le seigneur vêtu à la polonaise et, plus loin, Siméon, frère de Jérémie, couronne en tête, enfin Marie, femme d'Étienne, se succèdent au long des murs comme des portraits et comme des bannières, sous le ciel léger de Paris. Que la pensée les restitue à leurs monastères, au creux des montagnes, au cœur des forêts! Qu'on l'imagine étendue dans sa solitude, bercée par le chant monotone et nasillard de l'hégoumène, entre les pierres d'une église rustique, cette Paléologue qui laissa son petit fief de Crimée, débris de l'Empire, pour venir épouser le rude soldat chrétien acharné contre le Turc, et pour trouver au pays des saules son dernier sommeil, sous cette chape délicate et somptueuse où l'aigle d'or de sa lignée s'est posé pour la dernière fois!

***

Et puis revenons sur nos pas, rentrons dans la Roumanie d'aujourd'hui. Entre ces salles d'art ancien et celles qui sont consacrées aux modernes, entre l'image des voévodes morts, étendus dans la pourpre, et l'homme du XIXe siècle, par exemple le portrait d'Aman par lui-même, si élégamment romantique, et que l'on prendrait pour un beau Couture, n'y a-t-il pas un écart dix fois séculaire, et ne sont-ils pas, les uns et les autres, les témoins de deux mondes qui n'appartiennent pas aux mêmes régions de l'histoire? Au moment où la Roumanie se possède comme nation, son antique génie ne semble-t-il pas lui échapper? A mesure que l'archéologie et la culture scientifique nous restituent un passé vénérable, nous voyons, par un courant contraire, le talent des modernes chercher d'autres disciplines, oublier leurs majestueuses assises morales pour se mêler au moment, à l'Europe, aux saccades de nos agitations, aux caprices de notre goût. Dans la définition de l'école roumaine contemporaine, l'Orient-Express n'est-il pas l'élément majeur?

Je crois d'abord reconnaître des habiletés, des charmes, des motifs qui nous sont familiers. Ne sommes-nous pas en France, et la meilleure, la plus fine qui fût jamais? Des maisons de nos vieilles villes bretonnes, des paysages de notre Midi se mêlent aux aspects d'une nature plus luxuriante et plus âpre. Les vastes plaines veloutées par le crépuscule, les

descentes à l'abreuvoir, les passages de troupeaux, les forêts dépouillées par l'automne appartiennent à l'intimité de nos mémoires. De Corot à Sisley, c'est sur ces thèmes, interprétés de la même manière, que s'est formée notre sensibilité, ce sont eux qui nous ont appris d'abord à chérir la peinture. Mais est-ce que ce sont bien là les compatriotes et les continuateurs des fresquistes olténiens et moldaves? Est-il possible qu'un des grands initiateurs du modernisme roumain, Grigoresco, dont voici tout un ensemble d'œuvres pleines des souvenirs de l'amitié française, ait commencé par décorer les murs d'un monastère?

Nous aussi, si l'on met brusquement en présence notre XIIIe siècle et l'art vivant, nous nous sommes à nous-mêmes un violent contraste. Il nous faut, pour nous comprendre, rétablir l'ordre et la chaîne des temps. Mais, tandis que nous passions par des nuances et des degrés, tandis que nous mettions plus de trois siècles à greffer l'humanisme latin sur notre vieux tronc celte ou gothique et à lui faire donner des fleurs de notre sève et de notre parfum, la Roumanie, embaumée par le régime phanariote et restituée à la vie par le siècle des nationalités, passait soudain de la servitude à la liberté, de l'inertie à l'action, du morcellement à l'unité et à l'équilibre, et sortait tout à coup de son long et admirable moyen âge pour devenir moderne. Mais à quel peuple allait-elle demander des leçons? A celui qui, dans les dernières torpeurs de l'indolence turque, aux confins d'un horizon politique sans avenir, avait nourri la vie de son esprit, par nos philosophes, par nos poètes. Avec quelle émotion je retrouvais leurs œuvres dans les bibliothèques des boïars, au fond des campagnes perdues! Quoi donc? Si loin? Et pourtant la France était là toute présente. Et comme l'on voit bien, par les peintres, que notre influence n'est pas tyrannique, et que ce que nous chérissons le plus, c'est d'être aimés! Vinrent à nous Aman, Grigoresco, Andreesco, bien d'autres encore. A ces héritiers des vieux zougraves, décorateurs des chapelles paysannes, la France n'a pas demandé d'oublier : elle n'a pas abusé de l'homme, elle ne l'a pas détourné par des charmes, elle l'a rendu à sa jeunesse natale et, de nouveau, l'a conduit aux sources cachées, au trésor éternel de la sensibilité. Sous les futaies de Bas-Bréau, sur les bords de la rivière d'Oise, Grigoresco, sorti du monastère

d'Agapia où il ne faisait que réinventer un italianisme de manière, apprend, aux côtés de Millet et de Daubigny, non des procédés, non un style, mais l'amitié de la terre, et ce secret de jeunesse dont elle baigne, dont elle enveloppe les grands cœurs. Dans ce siècle hérissé de révolutions, chaud de fièvre sociale, dans ce siècle des villes, la retraite de nos peintres au cœur des solitudes répand une magnifique paix. Alors naît le paysage roumain, ce paysage paysan, et si tendrement poète aussi.

Ce que la France ne pouvait lui donner, c'est la qualité physionomique du sol qui le porte et qui l'inspire, c'est aussi cette « sensible » qui colore de si pénétrante façon le mode mineur où il se complaît, c'est cette langueur indéfinie mêlée à l'intimisme et qui prolonge en nous, comme un trait d'archet sur la corde vibrante, une émotion dont nous ne savons pas le nom. Ce paysage, c'est terre à blé, vignoble et pâturage, mais c'est aussi l'arène des chevauchées nomades, c'est l'immense seuil ouvert sur un monde inconnu et, non loin des confins tartares, aux rives du Pont-Euxin, une alliance de l'Europe la plus fertile et la mieux construite avec l'Asie des rêves sans fin. Le soleil, sur les toits de Bucarest, colore la fine neige craquante de tons de sorbet. Il rayonne en poussière dansante dans les ruelles de Balcic, autour de ses minarets blancs. Il boucane comme un cuir d'équipement le visage des bateliers. Il est nôtre, car il ne volatilise ni ne durcit les formes, dont il respecte à nos yeux les assises et le parcours, mais il traîne avec lui, comme un voyageur qui vient de loin, une langueur, des souvenirs et des songes.

Cette qualité d'affection et de nostalgie, cette fidélité rêveuse, cette élégance nomade, elles ne s'étaient exprimées peut-être jusqu'alors que par des danses et des chants : les voici associées à l'image de la nature et à l'image de l'homme. La peinture de paysage et de tout ce qui vit dans un paysage, les fleurs, le vieux mur, les bêtes qui passent, la fine bergère au pas cadencé, ouvre un nouveau domaine à ces beaux dons du peuple, nés près du sol et qui ne s'en séparent pas.

Une tsigane de Luchian, la gorge petite et libre sous la chemise blanche, avec son visage indo-persan, sa peau dorée sous la chevelure noire, mince et brillante, plusieurs portraits féminins de Grigoresco tendrement et prestement peints, avec

je ne sais quelle vivacité négligente, je ne sais quel air de caresse, révèlent un autre penchant instinctif. Chez ce peuple de guerriers et de paysans, quelle part ne doit-on pas faire à la femme! On l'a vue, inventive dans les arts populaires, promenant ses belles mains sur le métier de bois, à travers le frais dédale des frondaisons tissées. Elle fait entendre, de nos jours, par de bien grandes voix, des sonorités riches et profondes qui ne s'éteindront pas. C'est là le privilège des hautes races et celui qui, par la transmission secrète de l'héritage spirituel, nous aide le mieux à distinguer l'artifice d'une culture de la qualité d'une civilisation. Même lorsque la femme se tait, elle imprègne de sa chaleur et de son ardeur légères la sensibilité de l'enfant et de l'homme. Ces fumeurs de cigarettes, ces indolents rêveurs penchés sur leurs propres songes et capables de nous en communiquer la plus délicate confidence, ces peintres et ces musiciens aux doigts fins, ils portent au cœur, dans l'argile même dont ils sont pétris, la plus belle aptitude à la tendresse. Tel visage de femme, peint par Grigoresco dans l'intimité d'une lumière grise et dorée, semble modelé, non de touches de peintre, mais de caresses fines et vives. Le paysage roumain en conserve une grâce particulière. Jamais on ne fut mieux doué pour éveiller, dans de belles campagnes, l'écho d'un son juste, une harmonie recueillie et comme la ferveur d'un chant.

Accord infiniment rare d'une nerveuse allégresse et d'une tranquillité large, d'une sorte de génie tsigane qui vibre à toutes les ondes de la vie et de la majesté des choses naturelles. Le long de la vaste route, pareille à une piste incertaine et labourée d'ornières, entre les maisonnettes tristes, vers le puits qui hausse sa perche dans le ciel comme le geste d'un bras, Andreesco chemine, paysan de là-bas, le cœur gonflé d'une ivresse mélancolique. Luchian peint les fleurs comme on les cueille, toutes fraîches, toutes vives, brillantes de soleil et brusquement suaves. Mais dans la cour herbue d'un monastère, toute pareille à une cour de ferme, avec son arbre, son verger, son mur bas, mur d'étable ou de cachette, son génie s'éveille à une émotion plus profonde et plus ancienne. Ce ciel, si paisiblement désert, ce charme tempéré, cette harmonie des choses très âgées qui survivent à la décrépitude des ans avec une

existence lente et diminuée, ils sommeillent dans le cœur du paysan que je rencontrai naguère sur le chemin de Voronetz, ils escortent son pas, ils se mêlent en lui à la poésie des églises peintes, de leur religieux trésor, de leur encens de crypte, de leurs tombes feutrées d'images solennelles, ils appartiennent à l'héritage de la race.

Une fois encore j'entends sa longue histoire retentir du fracas de la guerre. Au cours des siècles, le Slave, le Hongrois, le Tartare, le Turc sont à ses portes et parfois assis à son foyer, non en hôtes, mais en maîtres. Tour à tour on voit s'infiltrer dans sa culture propre la technique des constructeurs serbes, le faste de la chevalerie angevine de Hongrie, la propagande catholique venue de Transylvanie ou de Pologne, l'ondulation du génie byzantin, les merveilleuses fictions décoratives du Caucase, de l'Arménie et de la Perse. Mais à travers ce réseau de fils d'or ourdi et nuancé par les influences les plus diverses, subsiste la trame solide et charmante qui le porte et qui donne le ton. Jamais peuple ne s'est plus énergiquement voulu. Son unité politique est toute récente, son unité morale est séculaire. Les chevauchées épiques des grands princes lui ont donné jadis plus d'une fois de larges assises territoriales : mais ce sont les épisodes militaires d'une histoire plus profonde et plus vaste. L'art nous en offre une vive image et en fait sentir la continuité. Il n'est pas seulement écho ou reflet, mais vertu active. Il n'est pas seulement consolation, luxe et loisir, mais prise de possession de l'âme par elle-même, épanouissement des dons secrets.

Et sous les mains des maîtres, ils revivent, ils chantent encore pour nous dire, non l'élégant caprice d'un homme cultivé, mais la constance d'un rêve qui n'a pas changé, la délicate vigueur d'une civilisation qui, à travers les siècles, est capable de se renouveler sans se démentir.

HENRI FOCILLON.

UNE ROUTE NOUVELLE VERS LA PERSE

BEYROUTH-BAGDAD-TÉHÉRAN

Les années d'après guerre feront époque dans les annales coloniales. Elles enregistrent la viabilité des déserts. La mission Audoin-Dubreuil, l'expédition Gradis, les efforts de M. André Citroën et de M. Renaud ont eu raison, on le sait, de l'hostilité ancestrale des *ergs* sahariens. Un autre désert nous ouvre des voies nouvelles vers des marchés nouveaux, mais de sa conquête on a peu parlé, — la faute en est à la modestie du général Weygand, alors haut commissaire de France au Levant, — c'est celui que traverse la ligne automobile inaugurée l'an dernier entre la Syrie et la Perse par Damas, Bagdad, et Téhéran.

Cette ligne est peu connue, bien qu'après dix mois d'un trafic régulier et paisible, elle ait été ensanglantée par un attentat, qui coûta la vie à la femme du vice-consul de France à Bagdad. Cet attentat commis par des *rezzous* aux confins de l'Irak montre que la police n'est pas aussi sérieusement assurée dans la zone irakienne que sur les territoires dépendants du Gouvernement de Syrie. Nul doute que l'administration anglaise ne s'émeuve de cette déplorable attaque et ne prenne souci de garantir la sécurité d'une entreprise qui ouvre un si bel avenir aux pays méditerranéens de l'Orient placés sous mandats français et britannique.

Le mandat sur la Syrie, si on le considère, ce que l'on a fait d'ailleurs jusqu'aujourd'hui, dans le cadre étroit des fron-

tières, n'offre qu'un intérêt des plus limités. La connaissance exacte que l'on a maintenant du pays, la médiocrité du sol syrien, la certitude d'un sous-sol stérile, l'avait fait mésestimer quelque peu ces temps derniers, bien que des raisons politiques nous dictassent moins de mépris de nos intérêts en Orient.

Or voici que soudain la valeur de la Syrie s'augmente ; que deux importants apports économiques attirent notre attention : la culture du coton et la route nouvelle de l'Orient vers la Perse et les Indes. De l'avenir cotonnier, il ne pourrait être question ici ; l'importance d'un tel examen déborderait le cadre de cette étude qui vise à exposer seulement l'intérêt de la route nouvelle qui s'ouvre à la France, à l'Europe, par la Syrie, terre de transit entre l'Occident et le moyen Orient.

La Syrie, terre de transit, n'est-ce pas là l'antique rôle de cette terre phénicienne avec ses entrepôts de produits orientaux destinés à la Grèce et à Rome, à tout le monde méditerranéen? La Syrie n'a pu brillamment vivre que le jour où, par ses entreprises maritimes, elle fit de ses havres le point d'arrivée des caravanes persanes, mésopotamiennes, nedjiennes. L'œuvre nouvelle du haut commissariat français rend à la Syrie sa vie antique, sa vie normale, la seule qui doive lui restituer la prospérité. Et l'importance de cette création est considérable. Déjà le centre du marché oriental se déplace. Le grand point de contact de l'Europe avec l'Asie, après avoir été à Constantinople, se trouvait être ces dernières années au Caire et à Alexandrie. Maintenant, les voies nouvelles font de la Syrie, et de Damas en particulier, le nouveau centre des marchés orientaux. Ce n'est pas une espérance ; le fait est déjà accompli. Les commerçants asiatiques le savent et la Chambre de commerce du Caire n'a pas été sans s'en émouvoir. Mais les événements l'emportent. Au carrefour des routes de Perse, d'Irak, d'Arabie, de Transjordanie, d'Anatolie, Damas voit une faveur nouvelle lui échoir et son antique rôle lui être rendu. Le marché des tapis persans par exemple, si important, qui se tenait au Caire, va s'installer à Damas. Les maisons de Bokkara, de Chiraz, de Kirman déplacent leur centre de vente d'Égypte vers les ports de Syrie, route normale de leurs échanges avec l'Europe et l'Amérique. De même le commerce des laines, des peaux, des boyaux desséchés, la droguerie, les pierres pré-

cieuses ne connaissent plus d'autres routes que celle de la Syrie.

Le trafic est déjà amorcé. L'exploitation de la ligne est assurée par deux sociétés de transport : l'une, la compagnie Nairn, compagnie anglaise faisant le service de Caïfa à Bagdad ; l'autre, la compagnie Cattaneh, société franco-syrienne qui, elle, poussant plus loin, a établi son service entre Beyrouth, Damas

TRACÉ DE LA ROUTE NOUVELLE VERS LA PERSE

et Téhéran. Ainsi, depuis le mois de juin 1924, les lignes fonctionnent régulièrement, mettant la capitale persane à cinq jours de la capitale syrienne et à douze jours de Paris.

J'ai eu l'honneur de participer au premier voyage qui se fit sur cette ligne, voyage inaugural, depuis normalement suivi des voyages hebdomadaires, et je puis affirmer qu'avec la facilité, le confort et la rapidité d'un tel voyage, l'ouverture de la route nouvelle n'est pas un essai hasardeux, mais la renaissance certaine d'une importante voie à un important trafic.

C'est le 24 mai 1924 que le premier convoi quitta Beyrouth, sur des voitures de tourisme ordinaire. Non pas des autos-chenilles, car le sol du désert syrien ferme et plat est accessible à toutes les voitures. Les points d'eau qu'il faut atteindre le soir, exigent seulement des automobiles capables de faire des étapes de 300 à 400 kilomètres. Trois voitures de tourisme emmenaient les voyageurs. Trois camionnettes emportaient avec la poste les premiers colis de marchandises, des caisses de mobilier pour la légation de Téhéran et des vivres pour la route.

Le convoi emmenait vers Téhéran le nouveau ministre de France en Perse récemment promu, un ingénieur des travaux publics, une voyageuse attirée par le pittoresque de la nouvelle route, un ambassadeur persan, un opérateur de la maison Pathé, un officier des services civils de Syrie et le directeur de la société nouvelle, M. Cattaneh.

Les voies d'accès de l'Orient par les portes syriennes que nous allons emprunter ne sont pas du tout nouvelles. Pendant les millénaires où le trafic se faisait par chariots et par caravanes chamelières, les entreprises commerciales, on le comprend, prirent les voies les plus courtes. Nous ne faisons guère aujourd'hui que réveiller de vieilles routes sous des noms modernes. La voie si connue dans l'antiquité sous le nom de Voie royale (parce qu'entretenue pour le service du roi Darius et plus tard pour celui d'Alexandre) est celle-là même qu'emprunte notre itinéraire. Partant de Raghès (à peu près aujourd'hui Téhéran) le chemin descendait par Ecbatane (aujourd'hui Hamadan) vers Babylone (non loin de Bagdad). De là un embranchement remontait le cours de l'Euphrate vers Ancyre (Angora) et Éphèse (Smyrne), alors que l'autre branche allait de Babylone vers la Syrie par Tadmour (la Palmyre du désert) et Damas.

Damas-Bagdad-Téhéran, voilà notre nouvelle voie française. C'est la grande voie des commerçants de l'antiquité, la grande route des migrations, celles des armées, des religions, des idées et du commerce, par où les vieilles civilisations asiatiques arrivèrent vers la Grèce et Rome. « Il a fallu, dit M. Jean Brunhes, la découverte de la route maritime des Indes par le Cap à la fin du xve siècle pour enlever à cette zone des migrations sa valeur commerciale. Dès que cette valeur disparut, les chocs entre les masses humaines en mouvement sur la zone diminuèrent de gravité et de fréquence. Au fracas des batailles

succéda pendant trois siècles une sorte de léthargie à laquelle ont mis terme le canal de Suez et les chemins de fer asiatiques », les deux seules routes d'accès de l'Orient.

La cessation des relations avec le gouvernement des soviets nous ferma en 1917 la route de Perse par le Caucase. Il ne resta plus, dès ce moment-là, que la voie maritime de Port-Saïd, Aden, le golfe Persique, Bassorah et Bagdad : c'est-à-dire près de trente jours de mer pour atteindre les ports du sud de la Perse, d'où il fallait encore plus de vingt jours de caravane pour apporter nos marchandises d'échange jusqu'à Téhéran. Telle était la situation lorsque nous partîmes.

De Beyrouth à Damas (90 km.) les routes empierrées, parfaitement entretenues par le service des travaux publics, ne présentaient que l'agréable déroulement d'un panorama des plus pittoresques. Au hasard des vallées, les ruines phéniciennes, les tombeaux romains, les montagnes bibliques et les châteaux francs alternaient sans souci d'un ordre chronologique. Des églises appendantes au roc, qui conservent encore la liturgie des premiers chrétiens, appelaient à la prière les minuscules villages de la vallée. Des aqueducs romains, aujourd'hui ruinés, gardent les inscriptions gravées dans la falaise d'une montagne où la légende place le sacrifice d'Abel. Les sources du Litanie ; le mont Hermon dressé sur la plaine du Haouran, tour du Liban du Cantique des cantiques, et puis derrière les défilés de l'Anti-Liban, Damas et ses jardins, étirés comme un pèlerinage de maisons et de bosquets en marche vers la Mecque.

Le marché de Damas recueille dans ses souks tout ce qui reste de l'antique commerce des caravanes, hélas! bien réduit aujourd'hui. Tous les blés de Mésopotamie, tous les cotons du Chott-el-Arab, les caisses de poissons desséchés, les soies, les laines, les dattes, tout ce qui était l'importante production de l'Irak et de la Perse arrivait autrefois à Damas avant d'être dirigé vers les ports côtiers. Aujourd'hui, à peine cinq ou six cents chameaux forment la caravane mensuelle destinée à Damas. Les souks mystérieux de la ville capitale reçoivent plus de cotonnades d'Oxford et de soieries lyonnaises que de produits orientaux. Les soies, les cotons, les dattes et les laines mésopotamiennes sont emportées directement par mer de Bassorah vers l'Europe et négligent Damas. La voie nouvelle lui rendra-t-elle son antique marché ?

Le 25 mai, la caravane automobile quitte Damas. Ce sont les premiers pas dans le désert. Nous devons aller à Palmyre, la capitale ruinée de la reine Zénobie. Ce n'est pas la voie la plus courte, mais pour quelques heures de plus la Compagnie Cattaneh ne veut pas priver ses voyageurs du pèlerinage aux ruines de la Palmyrène, le royaume désertique de Zénobie. Nous quittons Damas et ses vergers pour entrer soudain dans le désert. Notre itinéraire n'a pas de route, mais seulement des jalons posés de temps à autre sur la nudité de la plaine où nous roulons maintenant. Un soleil consciencieux se hâte sur nos têtes, mais l'allure rapide de nos voitures nous fait peu soucier de la chaleur, car nous allons à plus de 50 kilomètres à l'heure par des terres sans obstacles.

Peu à peu les derniers contreforts de l'Anti-Liban, montagnes en escorte, s'arrêtent, s'affaissent, se terrent enfin comme fatiguées de notre course folle, vers les jalons fichés d'un horizon à l'autre : et c'est le désert, le beau désert, tel qu'on avait pu le souhaiter, plat, immensément plat et vaste, débordant sur un ciel aussi désert que lui.

Dans notre course désertique, nous avons croisé quelquefois des caravanes interminables qui mettent des mois à parvenir aux ports côtiers. On comprend que les commerçants les aient délaissées. Sauf pour le nombre et l'importance, ce sont les mêmes que celles des Palmyréniens de Zénobie. Sans âge, elles vont de Bagdad sur le Tigre à Tripoli de Phénicie sans lassitude, avec leurs *bachamars* en loques, usés et adustes comme les pistes et sur lesquels le temps n'a plus de prise.

Ce qu'elles mettent un mois à traverser, nous l'aurons fait en trois jours. Pouvons-nous avoir idée de ce que représente pour les caravaniers le désert, le désert insoumis et inhospitalier, fournaise le jour, glacière la nuit, — car les nuits du désert sont froides, — sans eau souvent, hormis celle des mirages qui fuient devant les paupières brûlées, insensibles au jeu des reflets que le soleil ironique met dans leurs horizons ?

Ceux-là seuls savent ce qu'est le vrai désert et aussi ce qu'est l'oasis, car nous, nous aurons traversé sans comprendre en bavardant de choses occidentales et en buvant du whisky-soda glacé : nous emportions des pains de glace pour traverser le désert en gens plus fortunés.

Palmyre, nom verdoyant de ce qui n'est plus aujourd'hui

qu'un squelette de ville, blanchi par les soleils et lavé par les pluies comme les squelettes de chameaux qui jalonnent la voie douloureuse des caravanes. Palmyre de la reine Zénobie. Il vous souvient, sans doute, des pages d'histoire romaine sur quoi courait comme sur un mirage l'évocation de la brune fille des Odenath, princesse du désert. Aussi belle qu'orgueilleuse, aussi intelligente que cultivée, elle avait accueilli des architectes, des savants, des rhéteurs, et des capitaines. Et des sables avaient surgi des palais. Voilà tout ce qu'il en reste ! Dans la plaine désolée, les ruines sont dressées comme une imprécation aux dieux. Une colonnade chancelante, des voûtes effondrées et des arcs de triomphe ironiquement écroulés avec les chapiteaux, les dieux, les statues et les empires. Ci-gît Palmyre et sa gloire éphémère, écrasée par son propre orgueil.

Sous un soleil qui lentement achève de la ruiner, Palmyre n'est plus qu'un village. Elle est revenue au désert dans sa robe de bure, assise au milieu du silence, et pauvre comme le sont les villages d'une oasis. Aujourd'hui, la route nouvelle des caravanes automobiles vient réveiller de son long sommeil ce centre important du commerce asiatique. De l'Euphrate et de la Méditerranée, le transit se rétablit, les hôtelleries se montent sous la garde vigilante de la Compagnie Méhariste qui patrouille dans le désert, des caravanes actives font leurs étapes paisibles dans la Hamada où le pillard n'osera plus s'aventurer. Le long martyre de Palmyre a touché les dieux. La ville va renaître !

Nous atteignons l'Euphrate à Hit, la caravane roule en bordure d'immenses terrains tout imbibés par les affleurements de naphte. Des nuages de fumée noire montent des collines de bitume constamment en feu. Voilà les confins des pays pétroliers pour lesquels on dispute en Orient.

Nous traversons le fleuve à Féloudja sur un pont de bateaux, et nous continuons à rouler sur un identique désert : c'est la Mésopotamie. La plaine est absolument nue. Les récoltes ont été faites il y a peu de jours, au lendemain des crues, car l'Euphrate comme le Tigre a ses débordements périodiques fertilisant deux fois par an ces plaines aujourd'hui brûlées de soleil. Un insupportable blanchoiement rend la vue pénible. Des buttes de terre, digues importantes, marquent les grands travaux que de tout temps les gouvernements entretinrent pour régler, doser autant que possible ou retenir encore les eaux des brutales inonda-

tions. Le roi Nabonid, la reine Nitocratis les ont édifiées pour régler le débit du fleuve en amont de Babylone. Un peu négligées par les rois arabes, il n'en subsiste plus que quelques-unes. L'administration anglaise songe à les réparer. Sur la plaine d'une nudité navrante, un poste de soldats autour d'un fanion rouge au croissant blanc : le premier poste militaire du royaume de Feyçal. Puis à l'horizon, une découpure de palmiers sur un ciel de crépuscule. Des minarets émergent de la ligne onduleuse des palmes. Alors « voici Bagdad dont le nom seul étonne » !

***

Sertie dans le bronze vert des palmiers, Bagdad s'allonge au long du Tigre, Bagdad somnole dans la brume surchauffée. Des quais de briques jaunes vernissées comme au temps de Nabonid, des maisons de briques bleues céramisées comme au temps de Nitocratis, des radeaux à voiles amarrés au long du fleuve comme au temps d'Alexandre.

Bagdad restitue une partie de l'ancienne Babylone, sa sœur voisine, sa sœur défunte. La partie la moins somptueuse de l'ancienne Babylone, la partie commerçante avec ses quais fluviaux, ses entrepôts caravaniers, ses trains de radeaux qui prolongent la vie de cette route navigable qui va de l'Asie mineure au Persique. Au temps où il n'y avait ni voitures automobiles, ni chemin de fer, on appréciait l'importance de tels moyens de transports. Plus de 4000 kilomètres de route étaient ainsi formés par l'Euphrate et le Tigre. Qu'Alexandre ait désiré sa capitale à ce confluent, à cette jonction des routes navigables est plus explicable, pour cela, qu'en raison de la prétendue richesse de la Mésopotamie affirmée par Hérodote et contestée depuis par les archéologues.

Deux ponts de bateaux relient les deux rives de la ville éloignées de près d'un demi-mille. Des radeaux à voiles vont silencieusement dans le sillage des « vapeurs ». Une compagnie anglaise des transports fluviaux fait le service entre Bagdad, Bassorah et le Persique, souvent même jusqu'à Bombay.

Bagdad et son port Bassorah sont en ce moment les centres les plus importants de commerce du moyen Orient vers l'Europe. Sauf les pétroles de l'*Anglo-Persian*, qui ont leur port particulier à Muhamerad, tous les produits bitumineux de

Mossoul, le froment, l'orge, les fruits secs, les bois, les épices, les cotons, les laines, les dattes, s'y concentrent, et sont expédiées vers l'Égypte et l'Europe par la mer. C'est aussi par Bassorah et Bagdad que se fait tout le commerce européen avec la Perse, la voie du Transcaucasien étant fermée depuis 1914. Débarquées à Bagdad, les marchandises s'en vont vers Téhéran par caravanes. Des compagnies anglaises avaient l'exclusivité de ces transports, ce qui n'allait pas sans quelque partialité dans l'ordre d'urgence des envois, au grand bénéfice des comptoirs britanniques.

Outre qu'elle nous avantage considérablement au point de vue du temps, la route nouvelle met notre commerce à l'abri des malveillances étrangères, car la compagnie française Cattaneh, par contrat signé avec la Perse, vient, elle aussi, d'obtenir les droits de transports sur les routes iraniennes.

Aujourd'hui, sous cette chaleur accablante, tout est lourd et tout est lent : le trafic commercial, la vie du fleuve et la vie des souks. Des quartiers endormis dans la puanteur des rues, des mendiants égrenant leurs quatrains de misère, des chiens repus d'ordures copieuses. Dans les hôtels, les fonctionnaires britanniques en corps de chemise boivent des *lemon-squash*. Des voyageurs accablés essaient de reposer sous la brassée d'air chaud que battent les énormes ventilateurs du plafond. Il faudra attendre le soir pour respirer.

Bagdad s'éveille seulement à l'heure où le soleil se couche. Bagdad, le jour, est encore oriental ; Bagdad, le soir, devient européen. Des soldats anglais toujours roses, toujours blonds, culottes coupées à mi-cuisses, vont par bandes vers les bars. Les cinémas étalent des affiches américaines, les derniers films de Douglas Fairbanks. Une caravane égarée dans cette métamorphose ne reconnaît plus sa ville. Le *bachamar* traîne ses chameaux indisciplinés d'un carrefour à l'autre, à l'indication du bâton blanc des *policemen* indigènes. Frottement des civilisations qui se conjuguent sans trop se comprendre.

Le jour où nous passâmes, des manifestations houleuses couraient les rues malgré les efforts de la police. C'était aux jours de la présentation au Parlement du projet d'accord anglo-irakien. La foule venait de briser les carreaux de la salle des séances, et enfonçait les portes pour protester contre le projet. Deux députés avaient été assassinés quelques jours avant. La police

essayait d'endiguer le flots des manifestants. Deux jours durant, la foule protesta. Mais l'accord fut voté... à une voix de majorité!

Le vote de l'accord anglo-irakien prélude à la déclaration de fin de mandat. Mais précautionneuse, l'Angleterre semble ne devoir quitter la place que sur le papier. La forme seule changera : l'accord comporte que la direction des affaires et des services importants, banques d'État, chemins de fer, douanes, travaux publics... sera confiée à des fonctionnaires anglais pendant la première durée de dix ans... bien entendu renouvelable! Déjà, et sans publicité, les terrains du Chott-el-Arab ont été concédés à des sociétés cotonnières. Une compagnie anglaise nationalisée irakienne exploite la ligne ferrée de Badgad-Bassorah. Il ne reste plus que la question de Mossoul en cours de règlement.

* * *

Notre caravane quittant Bagdad repartait quelques jours plus tard vers le nord-est, à travers le désert d'Irak, désert aussi morne, aussi atone que celui de Mésopotamie. Encore un royaume de la stérilité. A croire que le sang versé pour la grandeur de ce pays n'a fait que produire de la misère. Pas un arbre, pas même un buisson. Les poteaux télégraphiques qui nous escortent sont la seule végétation. Une atmosphère de *hammam* que ne peut amender la vitesse des voitures, a pris possession de ce royaume abandonné.

En plein désert, une baraque de briques sèches et un marchand de thé à son ombre. Dans cette terre hostile où tout devrait mourir, il y a donc quelqu'un en pleine vie? Le bureau des passeports avec son état-major de secrétaires, ses archives douanières, ses circulaires policières, ses fiches administratives et ses exigences de certificat de tous les médecins capables de certifier que nous n'avons ni la peste, ni le choléra, ni la variole. Nous certifions ainsi que nous entrons chez les Persans sans aucune de ces maladies. Ne pourrait-on nous garantir à la frontière que nous retournerons de même?

Il faut encore payer le droit de péage, car les routes dès maintenant ne sont plus gratuites qu'aux piétons. Par tranche de distance et par voiture, l'on verse des droits de parcours contre reçu. Sinon, la barrière ne se lèverait pas, car il y a des barrières mobiles faites d'un énorme tronc d'arbre basculant en travers de la route à l'aide d'un contrepoids. On paie, mais

la route est excellente, empierrée, avec des fossés et des bas-côtés. Nos vitesses moyennes sont de 45 kilomètres dans l'heure. Cette chaussée fut construite par l'armée anglaise en opération contre les Turcs. Prétexte à pénétration politique ou nécessité de guerre ?

A peine passé le poste frontière, nous commençons l'ascension des marches persanes, fuyant les torrides plaines de Chaldée au profit des agréables plateaux iraniens. Avec les premiers contreforts, les premiers postes militaires, les premières fortifications. Ici les travaux fortifiés sont réduits à la plus rudimentaire construction ; murs de briques garnis de sacs à terre et une perche orgueilleuse portant aux regards de la plaine le pavillon tricolore au lion d'Ali ensoleillé : l'emblème persan. Tout près de ce premier poste assis sur la hauteur, sont les ruines des fortifications anciennes, celles des rois disparus, vivant à l'époque où la guerre venait de la Babylonie et des déserts arabes. C'est là Kasr-er-Chrine, le château fortifié de Sapor et de Chosroès II, aujourd'hui amoncellement colossal de briques effritées. Pas un village aux environs, pas un arbre.

Un instant de ces récentes années, ces terres stériles ont vu une agitation d'hommes enfiévrés remuer leur sol et creuser la terre, édifier des baraquements hâtifs, installer des tuyauteries nombreuses. C'étaient les essais de l'*Anglo-Persian* qui tentait de mettre en valeur les premières concessions pétrolières. Ces terrains sont abandonnés depuis pour le Lauristan plus au Sud. Le pétrole y est plus facile à drainer vers les ports où attendent les bateaux-citernes qui l'emportent vers les raffineries anglaises de la métropole.

La route se poursuit vers les premières murailles rocheuses dressées subitement au-dessus de la plaine : la plaine qui semble venir se « laminer entre les parois abruptes des couloirs montagneux. » C'est l'entrée du Zagros, les portes persanes, la clé stratégique du royaume iranien.

Ces défilés sont les seules portes d'accès méridional vers la Perse. Le Zagros fait communiquer Ecbatane avec Babylone, Suse avec Arbèles, et de tout temps, l'entretien de la route faisait le souci des empereurs. Darius y fit d'importants travaux de remblai avec des murs de soutènement. Détruite, la route fut réparée par les Sassanides et depuis, une chapelle dédicatoire, en ruines aujourd'hui, rappelle ces importants

travaux. Mais dans quel état était-elle avec l'impéritie des dynasties turcomanes ! Au moment de la guerre, les Anglais, en opération contre les Turcs, reprirent la construction de la route pour rejoindre les chaussées du Nord persan vers Hamadan, réussissant sous ce prétexte, ou cette nécessité, et grâce à l'imbroglio des événements, à exécuter leur plan de pénétration en Perse.

Notre étape s'achève à Kirmanshah, la ville des potiers. Kirmanshah est un pauvre village fait de plus de boue desséchée que de briques coloriées. Ici pendant plusieurs années a habité le colonel anglais Rawlinson venu en mission militaire mais plus attaché à déchiffrer les inscriptions pehlvies des monuments royaux qu'à réformer l'armée persane.

Sur une des faces du décor qui enserre la plaine de Kirmanshah, sur l'écritoire que forme un promontoire, sont gravés les hauts faits et la gloire de Darius, roi des rois d'Iran et de Babylone. Tracés sur la montagne en falaise, ils s'étalent orgueilleusement à la vue de toute la plaine dominant les routes, les couloirs, les chemins où passait, où passe encore tout ce qui va d'une extrémité à l'autre de la Perse.

Au milieu de la plaine verdoyante, un concile de maisons en robe de torchis. Les arbres des jardins les cachent comme si elles faisaient profession d'humilité, ou de pleureuses au pied de l'Elvend neigeux. C'est là Hamadan, tout ce qui reste de l'antique Ecbatane, la capitale mède de Cyrus. Trois mille juifs y sont groupés dans un quartier populeux autour d'un cube de maçonnerie blanche, un tombeau où repose Esther, l'amante du roi Assuérus, ayant encore auprès d'elle le ministre, son conseiller, « Mardochée, fils de Jaïr, de la race de Benjamin ».

Nous quittons Ecbatane pour Kasvin sur la route de la Caspienne. Kasvin est déjà marqué d'influence russe. C'est un peu le Caucase ou plutôt l'Azerbaidjan qui vient y expirer. Mais nous ne continuerons pas plus avant vers le Caucase. Notre route nous emmène vers l'est, vers Téhéran, l'ultime étape de notre voyage.

* * *

Par l'une des quarante portes de faïence, on entre dans Téhéran. Portes décorées d'images enfantines, de soldats mignards et de femmes « léonines ». Des avenues d'ombre, canalisées par les murs de briques, enserrent des villas. Ruinées

par le temps, les briques se soutiennent à peine aux rets de lierre qui les étreignent. Tout est en briques comme à Bagdad, mais ici les demeures ont des façades européennes, des portes cochères à vantaux, ouvertes sur des jardins lourds et des bassins tranquilles. Dans un ciel immuable, les mosquées de faïence fleuries dressent leurs minarets de céramique.

Sollicitée dans le Nord par les soviets dont la politique extérieure ne diffère en rien de celle des tzars, entraînée vers le Sud par les Anglais soucieux de conserver les débouchés des Indes et d'étendre leurs possessions pétrolifères, la Perse oscille au gré des menées étrangères.

Les patriotes persans, et ils sont nombreux, voudraient voir la Perse exploiter elle-même les richesses considérables, qui dorment encore dans son sous-sol. Pour ce faire, ils songent à en appeler aux groupes financiers des nations, qui ne sont pas directement intéressées à leur politique. Ils voudraient constituer avec elles des sociétés d'exploitation.

Peut-être prêtons-nous trop peu d'attention à ces appels. Nos intérêts là-bas sont nombreux et séculaires. Depuis que le chevalier Chardin y établit les premiers comptoirs et sut faire naître la sympathie française, ils y ont grandi, se sont imposés à notre politique, puis un peu délaissés se sont maintenus avec effort, avec difficulté devant les « offensives » étrangères. Pourtant, nous disposons encore dans ce pays d'une force considérable : l'usage de notre langue et le prestige incontestable de notre culture. Un professeur français (car nous avons des professeurs français dans les écoles persanes) me citait en exemple ce fait si caractéristique que le contrat d'une concession, dernièrement passé entre l'Amérique et la Perse, fut rédigé en français avec la clause « qu'en cas de désaccord le texte français aurait seul force légale ». Le français, tout le monde le parle. Il est enseigné dans toutes les écoles secondaires. Il est peu de villages où j'aie rencontré la moindre difficulté à me faire comprendre et aucun où le titre de Français ne m'ait fait bénéficier d'une sympathie exceptionnelle. Mais comme la France est loin des Persans et avec quel regret ils le constatent ! Chaque jour, l'emprise étrangère se fait plus lourde et nous écarte ! Si l'on veut agir, c'est sans délai : la situation politique l'explique. Mais il y a fort à faire. Sait-on qu'au lendemain de la guerre, la France tombait du quatrième au

huitième rang des nations en relations d'affaires avec la Perse, alors que l'Angleterre prenait la première place, cependant que la Russie reprenait, dès 1922, la deuxième place.

Nos marchandises sont très concurrencées. A l'exception peut-être de nos sucres : nous en importons encore actuellement 500 000 kilos par an. C'est de beaucoup la marchandise la plus demandée, avec les papiers (7 000 kilos), les tissus de soie, de coton, de laine (2 millions de francs).

En échange, la France y achète des pétroles (pour 6 millions de francs environ), des tapis, des gommes, des peaux, des boyaux desséchés, des pierreries, de la soie grège. Ce sont, on le voit, en général, des marchandises de luxe ou de petit volume qui forment notre commerce avec la Perse. C'est dire, sauf pour les sucres, que le négoce par camionnettes automobiles y trouvera des moyens normaux de transit.

De plus, un autre trafic étouffé par la guerre va aussi renaître, grâce à la route nouvelle. C'est le notable échange que faisaient les grands magasins et les maisons de modes par le procédé des colis postaux de 5 kilos. Autrefois pratiqué par la voie caucasienne, il était devenu impossible par l'itinéraire du Persique et de Bassorah, et cette importation annuelle était évaluée, en 1913, à plus de trois millions de francs. Un accord récemment passé avec l'Union postale internationale permet à la Compagnie franco-syrienne de réveiller ce procédé oublié.

Telle était notre situation, lorsque le premier convoi de la Compagnie Cattaneh arriva à Téhéran. Ce fut une surprise pour tous. Heureuse surprise! Une route nouvelle avec la France par la Syrie? Était-ce possible que l'on s'occupât de la Perse et des intérêts français en Orient? Depuis de si longues années, nos nationaux avaient renoncé à faire appel à la métropole, désespérés d'assister tous les jours à la lente agonie de notre commerce, de tous les admirables efforts faits pendant des siècles pour instaurer, maintenir, défendre notre sympathie, notre langue, nos comptoirs d'échanges!

Était-ce donc vrai que l'on fît une œuvre française en Perse? Une route nouvelle? Et le gouvernement persan n'était pas le moins surpris. Dieu, qu'elle arrivait à point cette œuvre! Le gouvernement des soviets faisait justement des difficultés à la Perse au sujet de la voie caucasique; chantage pour obtenir des concessions nouvelles sans doute, et le Persan s'inquiétait,

obligé d'en passer par le bon plaisir de Moscou, n'ayant que cette seule voie d'accès pratique.

C'est alors que nous arrivâmes. Deux jours plus tard, les relations russo-persanes reprenaient sans difficultés. Les exigences de Moscou étaient subitement tombées. L'arrivée de notre caravane affirmait désormais cette possibilité de trafiquer avec l'Europe par d'autres voies tout aussi rapides que la voie caucasique. Le prince Valihade, frère du Schah, qui préside en régent aux destinées persanes, fut heureux de l'apprendre et voulut nous voir. Il nous manda à son palais. C'est ainsi qu'il me fut donner de pénétrer dans le palais des Schahs.

Au centre de la ville, une double enceinte de briques aux portes enluminées. Des factionnaires bleus en gardent les issues vers la place Nasrieh et les rues du bazar.

Dès l'entrée, on quitte la ville. Les bruits de l'extérieur ne passent pas la double muraille, ni les épaisses frondaisons de l'immense jardin. Des platanes puissants, des cyprès étirés comme des minarets, des saules penchés comme pour brasser l'eau immobile des bassins; des carreaux de faïence bleue donnant une profondeur de ciel à quelques centimètres de rigoles; un écrasant silence : tel est ce royaume d'eau et de verdure.

Autour du jardin, de vastes salles, celle du trône en marbre blanc, celles de réception ornées de miroirs. Mon guide, ancien consul, me décrit la splendeur des fêtes dans cette « galerie des glaces » et me montre, orgueilleux, les nombreux cadeaux faits par les souverains étrangers à la lignée des schahs de Perse : vases de malachite de l'empereur Napoléon III, pendules de l'ex-kaiser Guillaume, tableaux historiques ou achetés dans les expositions, boules de jardins or et bleues. Tout cela donne un air de musée ou de bazar européen à ce palais que l'on voudrait exclusivement oriental.

Au pied d'un grand escalier où il s'est assis, profitant d'un timide courant d'air, pas négligeable dans cet après-midi surchauffé, Son Altesse le Prince régent me reçoit. Il est vêtu de l'uniforme de colonel de cavalerie persane, uniforme kaki d'une sobriété toute moderne. Il s'exprime en turc, ainsi que le veut l'usage de la cour persane, bien qu'il parle parfaitement le français. L'interprète me traduit. Il vante les avantages de la route nouvelle, tout le bien que son pays en attend, tout l'attrait de joindre l'Europe en douze jours de voyage, — douze

jours pour être en France! Son gouvernement est prêt à aider, dit-il, de tous ses moyens, au succès de la voie nouvelle. Tant de profitables échanges doivent en sortir pour son pays! Beyrouth n'est-il pas le port le plus rapide vers Marseille, vers l'Amérique, vers l'Égypte, préférable aux ports de la Caspienne, de la Mer Noire, du Persique?

Il serait désireux de se voir proposer un projet d'accord douanier qui faciliterait le commerce vers l'Europe par la voie syrienne. Il faudrait si peu de chose : une diminution, même temporaire, des droits d'entrée en France sur les tapis persans, en échange de quoi son gouvernement dégrèverait les marchandises françaises, les drogueries et les vins par exemple si fortement imposés en Perse. Il désirerait concéder les transports postaux à la Compagnie Cattaneh, non seulement sur la voie de Syrie, mais encore sur toutes les routes de Perse.

Son Altesse, on le voit, tient à nouer des relations rapides avec notre commerce; n'est-ce pas pour elle sortir de cette sujétion russe dans laquelle son négoce est tenu?

Qu'il ne s'inquiète, le premier pas est fait, l'œuvre est commencée. Un service régulier fonctionne sous l'égide d'une société importante qui vise à étendre le champ de son action à l'intérieur vers Ispahan et aussi vers Tauris. Pour peu que notre Gouvernement y aide, le succès de cette voie bien française est assuré pour le plus grand bien de nos intérêts. Ce sera là un des avantages que nous aura valus la Syrie, parmi tant d'autres; notamment celui des cultures cotonnières. Pourtant avait-on assez douté de l'intérêt qu'offrait le mandat sur la Syrie?

Il est tard, je dois prendre congé. Son Altesse aurait voulu nous voir séjourner plus longuement en Perse pour la mieux connaître, pour en mieux parler. Mais il faut partir. Notre mission est terminée. Il faut revenir vers l'Europe enfiévrée, quitter les calmes jardins et les palais de briques vernissées.

Lentement le soir est venu : un couchant barre, mais comme une aurore, les lointains vers quoi demain nous reprendrons notre route, la Syrie, la France... Nous partons sans tristesse. Un trait d'union est désormais rétabli entre la Perse et la France. Il est des sympathies qui ne sauraient mourir.

JEAN DAMASE.

LITTÉRATURES ÉTRANGÈRES

DERNIÈRES NOUVELLES DES FORSYTE [1]

On savait bien qu'on les reverrait. D'abord, un Forsyte ne meurt pas : c'est contraire aux principes de la maison. Avec des gaillards qui se sentent encore verts à quatre-vingts ans, et on en a vu de centenaires, un auteur n'est jamais au bout de ses surprises. Quand M. Galsworthy, en 1922, réunissait en un volume les trois grands romans qui composent le drame de la famille Forsyte, sans doute tenait-il pour achevé ce livre magnifique. Mais baste ! A peine venait-il d'écrire le mot : Fin, que sa trilogie lui jouait le tour de rebondir et de se transformer en une tétralogie.

C'est que le drame individuel, dans cette *Forsyte-Saga*, n'est au fond qu'un détail : l'objet est l'histoire d'une classe, ce qu'on pourrait appeler le crépuscule d'un monde, la grandeur et la décadence du Bourgeois. C'est le tableau de la génération dont les pères ont fait l'impérialisme anglais, et qui arrivait à l'âge d'homme pour assister aux funérailles du siècle de Victoria. C'était une chronique de l'Angleterre contemporaine. Aussi, quand M. Galsworthy a conçu le dessein de peindre l'Angleterre d'après guerre, il en a fait logiquement la suite de sa *Saga*. Il ne tenait qu'à lui d'inventer une fable indépendante ; il a préféré se servir de figures populaires. Pas de lecteur anglais qui ne connaisse la pathétique histoire de Soames et

(1) John Galsworthy, *The White Monkey*, 1 vol. in-8, Londres, Heinemann édit. 1924. Cf. *The Forsyte-Saga*, édit. complète en un volume, 1922; *Caravan*, recueil complet des nouvelles de l'auteur, 1 vol., 1925. — Voir M. André Chevrillon, *Trois études de littérature anglaise* et la *Revue* du 15 mai 1912.

d'Irène, leur divorce, le second mariage avec Annette, la fille de Mlle Lamothe, qui tenait une petite pension du Soho, et la naissance de leur fille, baptisée du nom charmant et bizarre de Fleur, et le roman navrant de la jeune fille elle-même, son mariage sans amour, et son vain, impossible amour pour Jon (1), le fils d'Irène. L'histoire de ces enfants, quasi frères, voués l'un à l'autre par la nature, séparés par l'inimitié et les rancunes paternelles, est désormais fameuse comme une autre aventure de Roméo et de Juliette : toute l'Angleterre la connaît comme une histoire de famille.

Chose étonnante ! Dans cette histoire (le dernier volume a paru en 1921) presque nulle mention de la guerre. Elle y tient moins de place que la campagne du Transvaal. Cela s'explique : en 1914, Soames était trop vieux et sa fille trop jeune. La tourmente a passé loin d'eux sans modifier leurs habitudes. Mais la guerre a laissé des lésions profondes. Elle devient rétrospectivement sensible dans ses effets, comme il arrive pour certains chocs qui ne se sentent qu'après coup. On avait cru qu'il suffisait de signer la paix pour faire la paix : il a bien fallu en rabattre. La bourrasque est passée et le bateau continue à tanguer. C'est ce qui étonne Soames Forsyte. « Nous voilà à quatre ans de l'Armistice. Et où en sommes-nous ? On ne sait pas. » Cette crise imprévue forme le sujet du nouvel épisode de la *Saga*.

Notez que l'auteur évite de charger sa peinture. La fortune des Forsyte n'a pas sombré pendant la guerre. Le vieux (car c'est Soames à présent qui est le « père Forsyte ») est toujours un monsieur très riche. Ses valeurs se soutiennent ; sa galerie de tableaux a plutôt augmenté de prix. Il fréquente les mêmes cercles et continue d'être un solide représentant de l'*upper middle class*, c'est-à-dire quelqu'un de la haute bourgeoisie. Il touche même à la *gentry :* sa fille a épousé le fils d'un *baronet*. A soixante-sept ans, (il est né en 1855, et le roman se passe en 1922), c'est toujours l'Anglais de vieille roche, grand, sec, maigre, anguleux, rasé, au profil en lame de couteau, à peine grisonnant depuis le jour où nous l'avons rencontré pour la première fois. Il n'a pas changé depuis quarante ans. Il se pèse en entrant au Club sur la bascule automatique, et constate avec satisfaction : « Je ne bouge pas. »

(1) Abréviation de Jolyon.

Mais ce qui est méconnaissable, c'est le monde qui s'agite et tourbillonne autour de lui. Sa fille, par exemple : la voilà mariée depuis deux ans ; son mari, Michel Mont, est une perle, honnête, bon, pas bête, franc comme l'or, adorant sa femme. Et pas d'enfants ! Qu'est-ce qui cloche dans le ménage? Ces jeunes gens ont tout ce qu'il faut pour être heureux : riches, bien portants, un joli nom. Que leur manque-t-il ? Et pourtant, la petite s'ennuie ; elle a du vague à l'âme, elle ne peut pas tenir en place. Ses amies sont comme elle : c'est comme si tout le monde avait perdu la tête. Pas une idée sérieuse, pas un intérêt véritable, pas de souci du lendemain. Tout le temps dehors, et des distractions, des dîners, des soirées, le théâtre, ou bien du monde à la maison, — et quel monde ! Des poètes, des décadents, des gens de la nouvelle école, des auteurs à la mode, des petits grands hommes inconnus, une collection de génies morts-nés et de dindes excitées qui se pâment à leurs fadaises pour se donner l'air d'être à la page. C'est une espèce de détraquement, de maison à l'envers, une maladie de curiosité, de sensations nouvelles, un désordre qui essaie de tout, goûte de tout pour s'étourdir.

Sans doute, cet accès n'a rien de propre à l'Angleterre : c'est l'effet de la courbature, du surmenage d'émotions, de la neurasthénie qui a suivi la guerre. C'est ce qu'on a appelé la vague de plaisir. L'épreuve a été trop prolongée et trop violente ; les gens sont démoralisés. La vie, les règles ordinaires, rien n'a plus d'importance. On se moque de tout : on ne croit plus que « c'est arrivé », on éprouve ce que les Anglais appellent *a sense of unreality*. Le mal n'est pas d'hier. Tout le roman des Forsyte n'est autre chose que l'étude de la décomposition d'un type ; on assiste au travail qui mine sourdement le *Credo* de l'Angleterre bourgeoise, le code de l'âge « victorien ». La crise se préparait depuis un demi-siècle. La guerre l'a précipitée. Seulement, ce malaise et cette inquiétude surprennent en Angleterre, parce qu'ils succèdent à un état de choses qui semblait éternel. Depuis une centaine d'années, l'Europe a traversé trois ou quatre révolutions : aucune n'a effleuré l'Angleterre. Elle s'était habituée à regarder ces spasmes comme des maladies spécifiquement continentales. Elle se tenait pour invulnérable, inaccessible à nos folies. On conçoit le trouble d'un Forsyte dans le désarroi contemporain.

Il va sans dire que pour décrire ce remue-ménage et ce tohu-bohu d'idées, l'auteur a su trouver une foule de traits piquants. M. Galsworthy excelle dans l'art d'observer ces riens qui peignent l'atmosphère, donnent la note, et qu'on n'oublie plus. Tout le monde se rappelle la première page de la *Saga*, et la méfiance qu'excite dans la famille Forsyte la seule vue du chapeau de Philippe Bosinney. Le nouvel épisode est rempli de pareils détails. M. Galsworthy s'est donné le plaisir de faire, d'une main légère, la critique des travers du jour. Michel, le mari de la petite Mont, est associé des éditeurs Danby and C° : cadre commode pour une revue des milieux littéraires. L'auteur en profite pour railler les petits snobismes d'aujourd'hui : les jeunes poètes prétentieux, qui ont tant de talent, — « dommage qu'ils n'aient rien à dire », — les jeunes maîtres de l'école « vertiginiste », les dames qui ont lu Proust, les romanciers qui ont lu Freud ; — la musique moderne, qui ressemble « au concert de trois ou quatre fauteuils roulant ensemble sur le plancher », les élégantes à cheveux de garçons qui fument entre les plats, si peu vêtues que, quand elles ont quelque chose sur le dos, « on se dit que c'est un oubli », et les émancipées qui vous déclarent : « Moi, je voudrais être à la fois une femme parfaite pour mon mari, une maîtresse parfaite pour mon amant et une mère parfaite pour mon fils. *Cela se fait en France, ma chère.* »

Tout cela peint sans insister, par petites touches éparses, jetées çà et là dans le dialogue, comme à bâtons rompus, sans interrompre le récit : cela rappelle un peu la manière d'Anatole France et les procédés de l'auteur de l'*Histoire contemporaine*. Il n'est pas jusqu'au titre qui ne fasse songer à celui de *l'Orme du mail* ou du *Mannequin d'osier* : un détail du même genre a donné son nom au roman. La petite Mme Mont, qui est toujours du dernier bateau, a la marotte des objets de l'Extrême-Orient. Elle a un petit chien de là-bas, un de ces affreux toutous horriblement coûteux à mufle de potiches, trop bas sur pattes, traînant à terre leur épais manchon de soies et qui ont l'air de condenser dans leur individu difforme toutes les tares, toute l'impuissance, tous les raffinements et les décrépitudes d'un passé infini de culture. Ce petit monstre d'âme en peine semble l'esprit de la maison. Je gage que peu s'en est fallu que le roman ne s'appelât comme lui.

Mais voilà qu'un beau jour le père Forsyte a trouvé mieux. Il découvre chez un sien cousin une peinture chinoise, un chef-d'œuvre : que fait-il là? Comment a-t-il échoué chez ce viveur impénitent de George, auquel on n'a jamais connu que le goût des femmes et des chevaux? Cela représente un singe tout blanc, comme une pelote d'ouate à gants de Suède gris, l'air prodigieusement vieux, avec une lueur de détresse au fond de ses yeux presque humains : l'animal est en train de sucer une orange et d'en jeter le zest avec une grimace de dégoût. Soames flaire une bonne affaire et apporte l'objet à sa fille, qui est en train de causer avec le peintre Aubrey Greene.

— Phûu ! fit le peintre... Quels yeux ! Où avez-vous déniché ça?... Quelle satire de la vie ! Je n'en connais pas de plus cinglante.

— Je ne vois pas, dit Soames sèchement.

— C'est pourtant clair. Goûter les fruits de la vie, jeter l'écorce et se trouver quinauds : quel symbole ! Avez-vous vu les yeux d'un singe au repos? Il y a là toute l'angoisse humaine. Regardez-moi ceux-là : elle soupçonne, cette bête, qu'il y a un au-delà, mais elle ne sait pas ce que c'est, et c'est ce qui la fâche et la rend mélancolique. Cette peinture devrait être au Musée, sous ce titre : *la Civilisation peinte au vif.*

— Jamais de la vie, s'écria Fleur. Elle restera chez moi, et je la baptise : *le Singe blanc.*

Il n'est pas très aisé de résumer le roman; l'intrigue en est légère, mais nouée à trois ou quatre fils. Il est plus simple de suivre chacun des personnages. Devant le déséquilibre et l'excentricité modernes, le premier mouvement de Soames Forsyte est son réflexe habituel en présence de ce qu'il ne s'explique pas : il incrimine l'étranger. C'est ce qu'il fait toujours devant ce qui ne lui paraît pas *sound*, terme sans équivalent précis, qui comprend les caractères de santé, de bonne qualité et de bon jugement, où il voit le propre de ce qui est anglais. Sans doute, il n'a pas toujours pensé absolument ainsi; il lui est arrivé de goûter certaines choses de chez nous : d'abord Corot, plus tard Gauguin; on a vu même qu'après la ruine de son foyer, dans le grand désastre de sa vie, il s'était laissé aller à épouser une Française. Mais autre chose est de collectionner quelques peintures en amateur, et même d'être séduit par les beaux yeux d'Annette; autre chose de connaître l'étranger et de sympathiser avec lui. On est tou-

jours surpris de l'esprit casanier des Anglais. De quel air ils vous parlent de sortir de chez eux, *going abroad!* Soames n'est venu qu'une fois dans sa vie à Paris, et comment? en mari humilié, à la poursuite d'Irène. Son second mariage, l'expérience des dernières années l'ont rendu de plus en plus hostile à l' « étranger ». Il a retrouvé son antique méfiance du « continent ». Il voudrait se tirer au plus vite de ce guêpier. Les Alliés, bon pendant la guerre! Mais après, chacun ses affaires et le plus tôt sera le mieux. Le vieil Anglais redevient plus anglais que jamais; il se claquemure dans son île et s'incruste dans son quant à soi.

Sa pensée se manifeste à propos d'une affaire. Une banque, qui l'a élu membre de son conseil, avec un jeton de présence de cent mille francs, au cours du change, a engagé de gros capitaux en Allemagne : il se trouve d'ailleurs que le directeur est un escroc. Soames, dès qu'il apprend l'opération, se sent mis en défiance. Cette aventure financière ne lui dit rien qui vaille. Dès le début il s'y oppose, réclame des comptes, crie : « Casse-cou ! » Il ne comprend pas qu'on risque l'argent des actionnaires sur un marché dont on n'est pas le maître. Et voilà ce fameux matin du 11 janvier 1923, où se déclenche la catastrophe : les Français entrent dans la Ruhr, et le mark dégringole « comme une charretée de briques »! Ce matin-là, le petit déjeuner de Soames Forsyte fut orageux.

— Vous êtes fous! dit-il à Annette. Regarde le cours du mark à présent.

— Le mark ? fit Annette en buvant son café. Je m'en moque, du mark ! Que les Boches ne reviennent plus chez nous, voilà ce qui m'intéresse. Tiens ! Qu'ils souffrent à leur tour un peu du mal qu'ils nous ont fait !

— Tes souffrances ! dit Soames, parlons-en !

Annette mit la main sur son cœur, si elle en avait un : son mari en doutait parfois.

— J'ai souffert là, dit-elle.

— Cela m'avait échappé. Tu n'as jamais manqué de beurre sur tes tartines. Et l'Europe, qu'est-ce qu'elle va devenir maintenant pendant trente ans? Et le commerce anglais?

— Nous autres, reprit Annette avec chaleur, nous voyons un peu plus loin que le bout de notre nez. Il faut que le vaincu reste le vaincu ; autrement, gare la revanche! Les Anglais sont si niais...

Soames se servit de la confiture.

— Eh bien ! dit-il, et vous ? Cyniques, avares, vindicatifs, voilà ce que vous êtes. Et les Allemands, brutaux, entêtés et sentimentaux. Des injures, nous pouvons tous nous en jeter à la tête. C'est pourquoi il vaut mieux rester chacun chez soi. Mais vous ne voulez rien savoir.

Annette raidit un peu son buste majestueux.

— Mon cher, quand on est lié à quelqu'un comme nous voici tous deux, ou comme la France et l'Allemagne, c'est comme dans les combats de chiens : c'est dessus ou dessous.

Soames étalait sa confiture.

— Alors, tu te figures que c'est toi qui as le dessus ici ?

— Comme tu le dis, mon ami.

— Dans ce cas, ma chère, tu peux faire tes paquets et t'en retourner chez toi pas plus tard que demain matin.

Annette éleva ironiquement les pointes de ses sourcils.

— Je préfère attendre, mon cher ; tu es encore un peu jeune.

Mais Soames regrettait déjà ses paroles ; à son âge, il ne souhaitait plus de complications. Il se calma et dit :

— Le compromis est l'essence des rapports entre les peuples comme entre les individus. On ne peut pas tout le temps jeter le rôti dans le feu.

— Comme c'est anglais ! fit Annette. On ne peut jamais savoir ce que vous allez faire. Vous attendez toujours de voir de quel côté le chat va sauter.

— Et pourquoi pas ? Au lieu de se jeter tête baissée dans des affaires, pour se dépêcher d'en sortir de la même manière. Mais à quoi bon disputer ? Nous n'avons jamais fait bon ménage, et il n'est pas probable que cela change.

Annette se leva.

— Tu parles d'or. *Entente, mon cher, mais pas cordiale.*

La scène se poursuit dans le train qui ramène Soames à Londres. Tout cet endroit est fort curieux pour le lecteur français.

Dans le compartiment, tout le monde parlait de la Ruhr. Soames, qui ne pouvait souffrir de discuter en public, se borna à écouter derrière son journal. Le sentiment général était singulièrement d'accord avec le sien. C'était un sale coup pour les Boches, à la bonne heure ! Mais c'était aussi un sale coup pour le commerce du pays, et alors, halte-là ! Et comme la haine du Boche était molle et le sens du commerce très énergique, au total, c'est le second parti qui l'emportait dans la balance. Un francophile fit observer que la France avait bien le droit de pourvoir coûte que coûte à sa sécurité : cette opinion tomba dans un silence glacial. A Maidenhead, un

voyageur monta, qui fit naître aussitôt chez Soames cette idée : « En voilà un qui va mettre du grabuge ! » Crinière grise, masque sanguin, l'œil perçant, le sourcil agité, il demanda au bout de cinq minutes si personne n'avait entendu parler de la Société des nations. « Ça y est ! se dit Soames. J'en étais sûr ! » et il lui coula un regard par-dessus le coin de son journal. Ah ! si cet individu n'était pas un homme à dadas !... C'était un boute-feu que cet animal-là !

Ce geste qui s'oppose aux mouvements centrifuges et qui fait qu'aux instants de crise l'Anglais se rétracte, cherche en soi son équilibre et son appui, cette retraite, ce repli que nous avons tant de peine à comprendre, sont décrits ici à merveille. Rien n'explique mieux ce que les diplomates appellent la « sortie » de l'Angleterre. L'auteur approuve-t-il ? Je l'ignore ; ce n'est pas son affaire. Il se borne à démêler les faits ; il les reconnaît comme une réaction instinctive, et tout son livre, il faut l'avouer, est le triomphe de l'instinct. L'instinct guérit la petite Mont, la sauve au moment du péril. Son cas est assez simple : c'est une très honnête petite femme qui ne sait pas trop où elle en est ; elle a la tête un peu en l'air et se figure qu'elle n'est pas heureuse : une enfant gâtée qui a eu des chagrins avant le mariage, et qui en garde un peu de rancune à la vie. Elle se laisse faire deux doigts de cour par un ami, un poète d'un certain talent qui lui plaît, parce qu'il lui plaît de se sentir aimée ; elle n'est pas éprise de son mari « pour de vrai » ; elle le trouve gentil et ne lui veut pas de mal, mais elle tient à son poète un peu comme à une pièce de sa collection, et aussi parce qu'il lui fait éprouver des émotions et lui rappelle ce doux vertige, cet abandon qu'elle éprouvait autrefois pour un autre : bref, une curieuse qui hésite, qui s'amuse à jouer avec le feu ; il lui paraît permis de faire des expériences, d'essayer un tout petit peu, « long comme cela », ce que c'est que de goûter le fruit défendu. Il n'y a pas de mal, n'est-ce pas ? à accepter des rendez-vous, à frôler le péché, à faire ce que font les femmes dans les romans, quand ce ne serait que pour voir, pour se donner le petit frisson, pour mettre dans l'existence le piquant du danger. Bien entendu, elle n'arrive qu'à rendre innocemment deux hommes très malheureux. Toute cette partie du roman, ce jeune cœur effarouché qui boude et se mutine, ce mariage qui n'a été

qu'un replâtrage, cette histoire d'une petite âme qui n'a pas accepté encore de se fixer, est charmante. C'est le plus gracieux marivaudage, la comédie toujours nouvelle du dépit amoureux. Et naturellement, tout s'arrange par un troisième personnage, l'arrivée de l'enfant. Peu de choses, dans le roman moderne, me paraissent plus jolies, d'une vérité plus juste ou plus délicatement intime. Ce mystère de la chair, cet émoi de la jeune femme qui s'apprête à donner la vie, ces simples et augustes phénomènes de l'amour, n'ont jamais été peints avec plus de tendresse. On pense au beau portrait attribué à Raphaël et qu'on appelle *la Gravida*. Toutes les fantaisies, les caprices, le givre du matin se dissipent dans l'âme et le corps absorbés par une fonction animale et divine. On assiste (puisque tel est le nom de l'héroïne) à l'épanouissement de la fleur.

Pour mieux éclairer sa pensée, l'auteur, suivant une habitude qui lui est chère, développe une seconde histoire parallèle à la première. Le roman de Fleur et de Michel a pour variante, à un autre étage, celui de Bicket et de Victorine.

Jamais M. Galsworthy n'a rien inventé de plus heureux. Bicket est une trouvaille. Je ne puis raconter ici comment ce brave petit commis de magasin se fait pincer en train de chiper des livres chez son patron (que voulez-vous? c'est pour sa femme, qui relève d'une pleurésie); comment il est mis à la porte et s'établit marchand de ballons ambulant, — des livres, des ballons, c'est toujours un peu le même commerce; comment sa femme, navrée de le voir dans le ruisseau, songe à le tirer de là et se fait modèle pour les peintres; comment elle apprend ce que c'est que l' « ensemble » et l' « académie », et finit très vite par trouver cela tout naturel puisqu'on la paie très cher, — ces artistes sont de si drôles de corps! — et qu'on peut jouer très honnêtement le rôle d'Ève avant la faute; comment elle y gagne beaucoup d'argent, et comment son mari découvre le pot aux roses, et ce qui s'ensuit, et quelles sont les conséquences du chef-d'œuvre d'Aubrey Greene, l'*Après-midi d'une dryade*...

Mais il faut lire dans l'original cette délicieuse histoire de scrupules, de cachotteries, de rouerie ingénue et de casuistique conjugale, et cette finesse de femme qui sauve son benêt de mari, — évidemment, c'est un peu risqué, mais puisque

c'est pour le bon motif! — et qui se dévoue, et qui y trouve à la fois un peu de honte et du plaisir... Tout cet épisode est un bijou.

Cette humble aventure d'un Bicket, tiré d'affaire par art féminin, contient une partie de la morale du roman. L'auteur l'a traitée visiblement avec prédilection : ce petit ménage de *cokneys*, avec son âpre accent canaille, est une de ses créations favorites. Ils ont la première des vertus : ils n'ont pas peur. Le mari vole pour sa femme, la femme se déshabille, — qu'à cela ne tienne! et honni soit qui mal y pense! — pour gagner de quoi passer avec son homme en Australie. On se débrouille comme on peut : l'important est d'avoir du cœur et de ne pas se laisser abattre. L'histoire du petit marchand de ballons est significative. Tant pis pour les principes! Écoutez ce qu'écrit le père du Crainquebille anglais. Bicket vient d'être mis sur le pavé et annonce à sa femme le genre d'état qu'il a choisi.

Le thé lui donna du cœur, et il se mit à entamer un morceau de bravoure sur les avantages du métier. Être son maître! Sortir, rentrer quand on voulait, et rester au lit avec la « gosse », si le cœur vous en disait! Ça, c'était épatant! Et il s'élevait dans l'âme de Bicket *quelque chose de national*, un goût de liberté, de marcher au petit bonheur, cet instinct qui repousse la chaîne, aime le coup de collier, adore par-dessus tout la bride sur le cou, la fierté de l'indépendance, — cet instinct qui explique une partie de la vie anglaise, la multitude de petits métiers, de petites gens, les travailleurs d'occasion, les nuées de vagabonds, de gaillards qui n'en font qu'à leur tête, selon leur bon plaisir — et zut! advienne que pourra! — *un instinct du sol et de la race, antérieur aux Saxons, à leur conscience et à leur industrie*, ce je ne sais quoi de fantaisiste qui se contente d'air et de vessies multicolores, *demande du poivre et des pickles et se passe de nourriture :* oui, c'est tout cela qui, à cette heure, exultait et fumait en panache, avec la forte vapeur du thé, dans la cervelle de Bicket.

Peut-être un tel passage en dit-il plus long que bien des livres sur la psychologie anglaise. « Race étonnante! songe Michel en traversant un jour le marché de Covent-Garden. Une humanité qui peut vivre dans des conditions pareilles n'est pas en danger de mourir d'aucune maladie. Parlez-moi du cockney pour le tempérament! Comme race, l'une des plus laides et des plus dégradées du monde, et dites-moi où est sa

pareille en fait de cran et de bonne humeur... Oui, race prodigieuse ! Rien de plus affreux en masse, et des pousses soudaines, d'incroyables fleurs de beauté ; dans l'ensemble, manque total d'imagination, et pourtant quelle splendide voie lactée de poètes !... »

Ainsi va songeant Michel Mont en traversant Covent-Garden, et je crois bien que le fond du livre est cet acte de foi dans la vie et la race. Par là le roman se relie au reste de la série et complète la philosophie des livres précédents. C'est, une fois de plus, le procès de la convention, de tous les éléments factices, artificiels, de toute l'architecture de principes qui altère, durcit, glace les mouvements spontanés, empêche le cœur de battre et de suivre le rythme de la nature. Telle est toute l'histoire de ce magnifique Soames et le sens de son cruel passé : il fallait lui apprendre à douter du vieil idéal des Forsyte, de la valeur et de la vertu de l'instinct de propriété. Cette armature de préjugés a cédé peu à peu : et maintenant, sur le point de se séparer de son héros, l'auteur, en grand artiste, se met à l'admirer. Cet homme que le romancier, d'un bout à l'autre de son œuvre, s'est plu à humilier; ce personnage parfois comique et parfois odieux, souvent à plaindre, toujours estimable et toujours inhabile à se faire aimer ; ce type de mari vertueux, tyrannique et trompé, ce mari de Molière devient finalement sympathique. La scène du conseil des actionnaires, où Soames est rendu responsable d'une faillite qu'il a eu seul le courage de prédire, est belle. Une fois dans sa vie, l'indignation le rend éloquent : ce personnage laconique, orgueilleux et timide, prononce un discours et abdique. Il se retire d'un monde qui l'accuse à tort de ses déconvenues. « J'ai conscience, dit-il, de n'avoir fait que mon devoir. Je n'ai à me reprocher aucune faute de jugement. Je ne souffrirai aucun blâme. Je n'accepterai pas le rôle de bouc émissaire, dans une affaire dont je n'ai pas eu l'initiative, que vous avez tous approuvée et dont vous vous plaignez parce qu'elle a mal tourné... Ne vous attendez pas à me voir déchanter... J'ai été toute ma vie citoyen de cette Cité de Londres; je n'ai pas accoutumé d'y rencontrer pour mes services le soupçon et l'ingratitude. Si ce sont là les mœurs nouvelles, j'y ai assez vécu. Adieu. »

Cette démission a de la grandeur. On a beau dire : cette école de dignité, de contrainte, de devoir, ce *cant*, cette tradi-

tion qui consistait à ne pas se livrer, à garder strictement secrètes les émotions intimes, à regarder toute expression vive comme une infraction à je ne sais quelle pudeur, ce sérieux, cette rigueur qui emprisonnait la vie, formait des caractères. Cet idéal chagrin ne manquait pas de fierté. On pouvait le haïr : c'étaient pourtant des hommes, ces vieux du temps de Victoria. On ne peut s'empêcher de les regarder avec respect. La nouvelle génération a démoli ce qu'il y avait de vermoulu dans leurs idées. Elle s'est insurgée contre leur étroitesse. Qu'a-t-elle mis à la place? Une vague religion d'esthètes. Mais cela n'est pas de quoi vivre. Ce petit cercle des *happy few*, de l'*intelligentzia*, combien sont-ils? Sur quarante millions d'Anglais, cent mille à peine ont entendu une symphonie de Beethoven. Une religion d'artistes n'est pas une solution.

Non, la vie n'est pas une affaire d'intelligence : M. Galsworthy l'a écrit, et c'est une des paroles les plus anglaises qu'on connaisse : « La vie est un combat, ce n'est pas un problème. » On ne s'en tire pas par de l'esprit, mais par une sorte d'instinct aveugle, de volonté, de foi. Il ne s'agit pas, il va sans dire, de foi métaphysique; les Forsyte sont peu croyants; la religion n'est pas leur fort. Ils ne sont guère tourmentés de besoins d'infini. M. Galsworthy ose l'écrire : ces Forsyte sont un peu païens. Ils seraient hommes à répondre, comme ce vieux coquin de George, à qui le pasteur vient offrir ses services : « Dites-lui que je le verrai à l'enterrement. » Bien entendu, il y a des lois, des commandements non écrits, ou plutôt des règles du jeu, un sens de l'honneur, de la tenue, qui se résume en prescriptions à peu près intraduisibles, *play cricket, be a sport.* Mais cet impératif est moins une morale qu'une discipline passée dans le sang, une vertu de la famille.

Le dernier mot appartient donc à la race. Dans la ruine des classes, de la société, des « valeurs » d'autrefois, qui sait ce qui s'élabore? Peut-être quelque Dieu nouveau, une religion plus simple, plus humaine, moins embarrassée de pratiques, de dogmes et de formules. Dans le désordre présent des mœurs, on a déjà gagné du moins la déroute du pharisaïsme. Le type anglais, purgé de l'artifice, de la sécheresse et de la méthode puritaines, rentre dans sa vérité. Chose étrange! La *Forsyte-Saga* est la tragédie de la nature : on y voit la lutte de cette grande tribu bourgeoise des Forsyte contre l'amour, puissance

sauvage, redoutable, force anarchique de la vie, qui détruit l'ordre, brouille les familles, renverse les maisons. Et, pour refaire l'ordre, c'est encore au mystère de l'amour que le poète fait confiance : tel le feu, à la fois l'ennemi et le génie du foyer.

Pour ma part, j'ai un peu moins que M. Galsworthy la certitude qu'il suffise de compter sur la nature pour voir se changer les convoitises et l'appétit de domination en instincts altruistes, et pour que « l'animal propriétaire », comme il appelle l'homme, se transforme en une créature de sacrifice et de bonté. J'ai peur que ce qu'il prend pour des dons gratuits, primitifs, ne soient des restes, encore vivaces, d'une vieille éducation chrétienne : à moins de lui accorder que l'homme n'est pas le même en Angleterre qu'ailleurs. Quoi qu'il en soit, il est bien curieux de comparer la morale de M. Galsworthy avec l'éthique d'un Kipling et ce qu'était, il y a trente ans, la dure loi de la Jungle.

Toute sagesse, nous dit la *Saga*, réside dans l'amour. C'est pourquoi Bicket et sa femme seront pardonnés, car ils n'ont pensé l'un qu'à l'autre et non avant tout à eux-mêmes. La fille de Soames Forsyte trouve le sens de la vie en couvant l'inconnu qui se forme dans ses entrailles. Soames lui-même s'attendrit et n'est plus que l'aïeul penché sur un berceau. Toutes ces histoires se tiennent ; elles ont entre elles cette unité dont parle, dans les *Affinités* de Gœthe, le journal d'Ottilie : c'est le mince cordon rouge qu'on trouve, dit-on, tressé au centre de tous les câbles de la marine anglaise, la vieille croyance nationale que le monde n'est pas à la pensée, la foi toujours fraîche et féconde dans la naïveté, l'irrationnel, l'inconscient, les puissances du cœur et de la vie.

LOUIS GILLET.

REVUE LITTÉRAIRE

JEUNES FILLES D'AUTREFOIS (1)

On ne connaît pas beaucoup les jeunes filles de l'ancien régime Elles n'avaient pas, dans la société, un rôle important; elles ne commençaient d'exister, aux yeux du monde, qu'à leur mariage. Et la vie qu'elles menaient jusque-là ne se voit presque pas. On aperçoit encore moins les enfants; les tout petits enfants, pas du tout. Il n'en est pas de même à notre époque. Ces temps-ci, en particulier, laisseront de très abondants témoignages et toute une littérature, la plus complaisante, sur le plus jeune âge. Nos écrivains préludent à leurs mémoires par les récits de leur berceau, qui les attendrissent, leur semblent de grandes merveilles; toute puérilité leur est bonne. Ils cherchent loin leurs souvenirs et, s'ils les inventent peut-être un peu, c'est une sorte de crédulité plus naïve que bien vaniteuse. Il y a là un trait de nouvelle sensibilité, qui aurait paru, si je ne me trompe, assez ridicule autrefois.

C'est aussi que l'ancien régime a vécu sous l'influence de Descartes. Et la psychologie cartésienne, ne comptant pour rien les idées qui ne sont claires et distinctes, fait peu de cas d'un âge où les idées se forment, se débrouillent, cherchent leur netteté. Notre psychologie est bien différente, qui étudie avec tant de soin curieux les divers degrés de la conscience et qui espère découvrir dans les états premiers de l'âme les secrets de son développement. La Fontaine est, en son temps, un personnage très singulier : sa comparaison des animaux et des hommes, l'analogie qu'il observe entre

(1) *Les jeunes filles à la fin du XVIIIe siècle*, par M. le comte de Luppé (Champion). Du même auteur et à la même librairie, *Lettres de Geneviève de Malboissière à Adélaïde Méliand.*

les uns et les autres, la petite âme qu'il trouve aux animaux et qui lui semble une moindre image de l'âme humaine, autant de signes de son originalité. Ses contemporains nient l'âme des bêtes et refusent à l'âme enfantine leur attention.

Nous avons eu, au lendemain de la guerre, nombre de volumes (que j'ai signalés), dont les jeunes auteurs contaient à l'envi leur enfance et leur adolescence. Il ne faut pas s'en étonner; la jeunesse avait tout son prix : elle venait de sauver la France. La jeunesse est toujours digne d'intérêt, d'amitié, d'estime; elle n'a pas encore le temps de méfaire et de prouver qu'elle soit aucunement médiocre.

M. le comte de Luppé a consacré aux jeunes filles du XVIIIe siècle un volume très attachant, tout neuf, et très exact, un peu sec, dénué des agréments que le sujet comportait ou qu'il aurait admis, un volume savant, sévère, composé à la rigueur, très remarquable.

Ses jeunes filles sont de la seconde moitié du siècle et dépendent du mouvement d'idées qui s'est produit aux alentours de 1750. Et ses jeunes filles appartiennent, soit à l'aristocratie, ou à la bourgeoisie opulente ; les autres n'ont presque pas laissé de trace dans l'histoire.

La condition des femmes, jusqu'au milieu du siècle, n'est pas brillante : on n'a pas encore posé la question de savoir si elles sont les égales de l'homme. En souffrent-elles? Ce n'est pas sûr. Elles profitent peut-être de l'incertitude où le problème était laissé. Le péril naît du jour qu'on s'est promis de le résoudre. Il y aura des partisans de l'un et l'autre sexe ; il y aura une dispute, offensante déjà pour la simple galanterie. L'abbé de Saint Pierre, à qui plaisent tant les nouveautés, et de toute sorte, écrit un *Projet pour perfectionner l'éducation des femmes*, en 1730, et les déclare inférieures, évidemment inférieures au sexe fort. En 1762, dans son *Émile*, Jean-Jacques Rousseau ne craint pas d'écrire : « Toute l'éducation des femmes doit être relative aux hommes. Leur plaire, leur être utiles, se faire aimer et honorer d'eux, les élever jeunes, les soigner grands, les conseiller, les consoler, leur rendre la vie agréable et douce, voilà les devoirs des femmes dans tous les temps, et ce qu'on doit leur apprendre dès leur enfance... La femme est faite pour céder à l'homme et pour supporter même son injustice. » Or, les femmes ont tant aimé Rousseau! Mais lui aussi les a aimées; et voilà comme il les a voulues, destinées pour lui, pour sa consolation, pour son bonheur. On nous fait aujourd'hui un Rousseau qui aurait inventé ou répandu ici-bas toutes les erreurs les plus fâcheuses : il en a donc au moins évité une, le féminisme.

L'opinion que l'on a des femmes, de leur excellence ou de leur infirmité, de leur suprématie ou de leur aptitude naturelle au servage, modifie ou doit modifier le système de l'éducation qui sera donnée aux jeunes filles. Eh! bien, vers le milieu du XVIIIe siècle, et quand Rousseau ne paraît point à cet égard un novateur, voici les partisans des femmes qui se mettent à proclamer leur doctrine. M. de Puisieux déclare que « la nature a mis une égalité parfaite entre les deux sexes ». Pour le Père Caffiaux, « l'inégalité des sexes est un préjugé ». Mlle Archambault, qui soutient *la Cause des dames*, dit que « les hommes ont moins de difficulté que les femmes pour faire les choses matérielles, et celles-ci moins que ceux-là, pour tout ce qui est du ressort de l'esprit ». Mme Riccoboni ne doute pas que les femmes ne soient formées « pour acquérir les connaissances et pratiquer les vertus qui sont le partage égal des deux sexes ». Thomas publie son *Essai sur les femmes*, où il prétend que « les femmes sont susceptibles de toutes les qualités que la religion, la politique ou le gouvernement voudraient leur donner ». M. de Luppé cite encore d'autres témoignages et qui, émanant d'écrivains très ordinaires, prouvent que la revendication féminine était dans l'air.

Un tel mouvement d'opinion, s'il avait eu sans retard ses conséquences de fait, aurait, du jour au lendemain, changé toute l'éducation des filles. Du moment qu'elles valent bien les garçons, qu'elles ont pour le moins autant d'esprit, certainement les mêmes droits, comment leur refuser un égal épanouissement de leurs qualités, de leurs vertus mentales et morales? On eût tout aussitôt improvisé un nouvel enseignement.

Par bonheur, les idées des novateurs avaient, en ce temps, quelque difficulté à chambarder l'ancien état de choses. Par bonheur: même si ces idées étaient justes. Il est bon que les novateurs trouvent devant eux quelque résistance : elle leur impose ou leur inflige une lenteur opportune. La tranquillité d'une époque vient d'une espèce d'équilibre qui s'établit d'un principe à l'autre : l'un, le désir du changement; l'autre, la résistance au changement. Si la résistance est trop forte, les utiles réformes ne se font pas; si les novateurs ont le champ libre, leurs moindres toquades, ou les pires, détraquent tout ce qu'il aurait fallu conserver. Il est possible que l'ancien régime ait retardé parfois d'excellents projets; notre époque a le tort plus grave de n'en pas retarder qui sont mauvais.

L'éducation des filles resta, ou peu s'en faut, ce qu'elle était avant que l'on eût découvert l'éminente égalité des femmes.

Ce furent, comme autrefois et naguère, les couvents, qui eurent à élever les filles nobles et bourgeoises. Le Pentemont, l'Abbaye aux Bois, et beaucoup d'autres maisons religieuses, à Paris ou en province, ont alors autant ou plus de pensionnaires que jamais. Ce n'est pas faute de subir les attaques des novateurs, qui au surplus, se réclament d'un évêque illustre, Fénelon. Ce bel esprit, ce grand esprit, mais aventureux, est bien souvent à l'origine des idées les plus imprudentes. Il écrit ou donne un « avis à une dame de qualité », Mme de Beauvilliers, en 1715, et l'engage à ne pas mettre sa fille au couvent. De deux choses l'une, dit-il. Mais, à peine a-t-on borné à deux les hypothèses, on ferait bien de songer à la troisième... De deux choses l'une : ou le couvent n'est pas « régulier », votre fille « entendra parler du monde comme d'une espèce d'enchantement »; ou il l'est, et votre fille en sortira « comme une personne qu'on aurait nourrie dans les ténèbres d'une caverne et qu'on ferait tout d'un coup passer au grand jour ». Mais le couvent peut n'être ni un endroit folâtre, ni une caverne ténébreuse. C'est l'éventualité à laquelle Fénelon ne songe pas, ou qu'il écarte pour la commodité de sa dialectique. En fait, tant de femmes de l'ancien régime, et qui sortaient du couvent, n'ont manqué ni de vertu, ni de frivolité. Leurs mérites et leurs grâces démentent le raisonnement de Fénelon.

Voltaire se souvient peut-être de l'*Avis à une dame de qualité*, quand il fait dire à une jeune fille : « Le peu que j'ai de raison, je la dois à l'éducation que m'a donnée ma mère. Elle ne m'a point élevée dans un couvent, parce que ce n'était pas dans un couvent que j'étais destinée à vivre. » Un pareil argument se retrouve à présent sous la plume de quelques pédagogues très modernes qui, dans la hâte qu'ils ont de préparer les enfants à « la vie », comme ils disent, les y mettaient tout de go, sans les envoyer d'abord à l'école; ils ne songent pas que « la vie » s'apprend vite, et s'apprend mal, si l'on n'a point eu l'esprit formé pour cette épreuve.

Contre les couvents et les religieuses qui les gouvernent, voici toute une quantité d'arguments, signés de noms obscurs. Serres de La Tour vante une jeune fille que son père a jetée à quinze ans dans le monde : « J'ai la bizarrerie de préférer cette fille, élevée dans le sein de la *corruption*, à tous ces anges femelles qu'on élève dans la retraite pour en faire des diables au jour. » Cerfvol, auteur d'une *Gamologie*, écrit à une pensionnaire : « Vous avez passé vos jours dans une société où l'on ne connaît des hommes et du mariage que le nom, où la plupart des idées qu'on a du monde sont fausses.

Dans le style de quelques recluses, tout homme est un monstre, le monde entier un séducteur. » Mme de Miremont, qui a composé un *Traité de l'éducation des femmes*, s'écrie : « Des filles presque toutes élevées dans le cloître, consacrées par état au jeûne et à la prière, sans aucun usage du monde, sans connaissance de ses dangers ni de ses devoirs, des filles pieuses souvent remplies de minuties formeront-elles jamais des mères tendres, des épouses respectables, de vraies amies, des femmes enfin qui sachent partager leur temps entre les plaisirs honnêtes et les occupations solides? Ne l'espérons pas. » Mais, quoi! toutes les générations récentes des femmes les plus aimables et dignes d'estime ne sont-elles pas sorties des couvents? On a l'air de ne pas le savoir. On se donne l'air de ne s'en pas douter, afin que l'évidente vérité ne démente pas la doctrine à laquelle on accorde sa préférence : les doctrinaires sont obligés à de rudes sacrifices, et notamment au sacrifice de l'évidente vérité. C'est drôle que l'on se fie au raisonnement, plutôt qu'à la réalité que l'on a sous les yeux. Ou bien, ne vient-on pas de s'apercevoir, — et l'on en paraît bouleversé, — que toutes les femmes françaises de l'époque, élevées au couvent, ne sont ni de tendres mères, ni de respectables épouses, ni de vraies amies, ni « des femmes, enfin », mais seulement des sottes? C'est drôle que l'entêtement d'une doctrine vous cache désormais toute réalité.

Une demoiselle Cosson et un certain Riballier, que je ne connais pas autrement, et qui écrivirent ensemble un traité *De l'éducation physique et morale des femmes*, demandent : « Des religieuses, qui ont renoncé au monde, qui en ignorent les usages, et conséquemment les devoirs, peuvent-elles donner, à une jeunesse destinée à vivre dans le monde, l'éducation qui lui convient? » et répondent : « Il ne faut pas s'attendre à un tel prodige. » Il aurait suffi de le constater, ce prodige, et pour cela d'ouvrir les yeux; mais on ne voyait que ce qu'on préférait de voir et qui n'existait qu'en bonne logique ou logique étrangère à toute réalité.

M. de Luppé, qui n'a aucun entêtement, ne prend pas la défense des couvents contre leurs détracteurs : il en décrit, d'après les papiers d'archives, les mémoires et les correspondances, l'organisation, la pédagogie et la vie quotidienne. Et il se trouve que les faits contredisent la plupart des imputations formulées par les doctrinaires anticléricaux.

Un premier point, c'est que lesdits couvents n'étaient pas si fermés au monde, ni les religieuses si rencognées dans leur retraite,

que les pensionnaires dussent tout ignorer de la vie à laquelle on les destinait.

Il y avait, dans les couvents, un usage, de donner asile, sous le nom de « dames pensionnaires », à des femmes du monde qu'une circonstance, telle que le veuvage ou l'absence du mari, laissait abandonnées. Elles avaient, à l'Abbaye aux Bois, au Pentemont, à la Visitation de la rue Saint-Jacques, aux Bernardines de la rue de Vaugirard, et pour une petite somme, le logement, la nourriture et la respectabilité. Ce fut au point que l'Abbaye aux Bois devint « un immense hôtel garni », comme dit Frédéric Masson. En principe, les dames pensionnaires n'avaient pas de communication avec l'école, avec les petites pensionnaires qui étaient là pour leur éducation. Mais on entend bien que le principe est une chose, et la coutume en est une autre. En 1771, il se fit, au couvent de Bon-Secours, un enlèvement ; et Bachaumont : « Ce monastère est l'asile de quantité de jolies femmes séparées de leurs maris ; c'est-à-dire qu'il est le centre de la galanterie. Il y a en outre des demoiselles pensionnaires dont les mœurs, malgré leur jeunesse, se ressentent bientôt d'une telle contagion. » Alors ? Vous demandez que les petites filles ne soient pas élevées dans l'ignorance du monde ? Vous les voulez mettre en contact, et le plus tôt possible, avec « la vie » ? N'êtes-vous pas contents ? Que vous faut-il encore ?

On se plaint que les religieuses, pour dévotes qu'elles pussent être, ne savaient rien, n'étaient pas capables de donner un enseignement qui valût grand chose. Mais qu'en sait-on ? Puis, dans les meilleurs couvents, ce n'était pas elles qui faisaient la classe ; elles n'avaient un rôle que de répétitrices et, pour la classe, elles se procuraient de véritables professeurs, des hommes et, pour la déclamation, pour la danse, des comédiens et des danseurs de la Comédie Française et de l'Opéra.

Les petites filles de l'Abbaye aux Bois se lèvent à sept heures pendant l'été, à sept heures et demie l'hiver. Elles sont dans les classes avant huit heures, pour y attendre le passage de la maîtresse générale, qui est Mme de Rochechouart. Elles apprennent leur catéchisme. Elles déjeunent à neuf heures ; et, à neuf heures et demie, vont à la messe. Après cela, elles lisent, et prennent une leçon de musique d'une demi-heure, dessinent une autre demi-heure : il est midi. A midi et jusqu'à une heure, leçon d'histoire et de géographie. A une heure, dîner ; puis la récréation jusqu'à trois heures. Une heure d'écriture et de calcul. Et une heure de danse. Et le goûter,

puis la récréation. A sept heures, le souper. Le dortoir, à neuf heures et demie. Voilà une bonne journée, bien remplie d'étude, ornée de lecture, variée de repos. Il y a, pour les récréations, de grands jardins ; à l'Abbaye aux Bois, deux jardins, l'un pour les légumes, l'autre pour la promenade, une immense pelouse, deux longues allées de marronniers, des bosquets de lilas et des charmilles. Les jeux sont de toute sorte, et même violents, comme la chasse à courre, où les grandes font les chasseurs et, les petites, le gibier. L'on se bat, l'on dégringole et l'on pleure ; et l'on rit, principalement. L'on n'est pas si parfaitement sage que l'on se prive de toute espièglerie, comme de verser de l'encre dans le bénitier des bonnes sœurs, ou d'attacher les cordes qui serviraient à sonner les cloches pour matines, ou bien d'entretenir un commerce de bavardage, et cela par le trou d'un égout de cuisine, avec le marmiton d'un hôtel voisin.

Quelques-unes de ces petites filles s'appellent « madame ». Elles ont une douzaine d'années. On les a mariées; on leur a montré leur mari et, dès le soir, on les a remises au couvent.

Toutes ne sont pas également pieuses. Mlle de Grouchy, celle qui épousa Condorcet, quand elle retourna chez ses parents, après vingt mois de couvent à Neuville-en-Bresse, avait perdu la foi. Une autre, une petite Anglaise, ne se tint pas de dire un jour qu'à son avis le signe de la croix était une superstition; tout le couvent fut en alarme : on hésita si l'on ne devait pas chasser la brebis galeuse. Une petite Hélène Massalska, ce qui l'enchanta, le jour de sa première communion, c'est de porter une robe blanche lamée d'argent, qu'elle trouvait plus seyante que l'uniforme noir de tous les jours. Mais, à l'Abbaye aux Bois, Mlle de Montmorency, sur le point de mourir bien avant l'âge, disait : « Avertissez toutes mes compagnes que je leur donne un grand exemple du néant des choses humaines; il ne me manquait rien pour être heureuse, et la mort vient m'arracher à tout ce qui m'était destiné. » Il y avait, dans les couvents, toute sorte d'âmes, de la piété, de l'incrédulité commençante, à l'image de ce qu'on voyait dans la société d'alors. Et les couvents n'étaient pas la perfection même? Sans doute. Mais ils ressemblaient à la société environnante; ils convenaient à ce temps-là.

Dans la seconde moitié du siècle, un idéal nouveau se dessina : ce fut la « bonne mère ». On ne l'inventait pas, la bonne mère; on la mettait à la mode, on la vantait avec beaucoup d'éloquence et de sensibilité. Comme Rousseau avait voulu que la mère allaitât ses enfants,

on voulut qu'elle prît tout le soin d'élever sa fille, de l'instruire, de la préparer aux tracas et aux agréments de l'existence. La réforme préconisée par Rousseau tendait à supprimer les nourrices ; la notion de la bonne mère, à supprimer les couvents de pensionnaire.

Les couvents, je l'ai dit, continuèrent d'avoir une clientèle fort nombreuse. Mais l'éducation des filles dans leur famille commença d'être un usage répandu. Louable usage : si les filles n'en souffrent pas, les mères en profiteront. Une mère qui s'est promis d'être une bonne mère et qui élève bien ses filles leur doit un bel exemple et, pour le leur donner, s'amendera le mieux du monde. Il faudra aussi qu'elle renonce à maintes frivolités; elle n'aura guère de temps à gaspiller. Le danger n'est que pour ses filles, au cas où elle ne parviendrait pas à devenir l'emblème de toute grâce et de toute vertu : elle se sera pourtant améliorée.

Manon Phlipon, qui devint Mme Roland, sa mère l'habillait à merveille : « Sa fille était sa poupée; et j'avais, dans mon enfance, une mise élégante qui semblait au-dessus de mon état. » Le logement ne valait pas la toilette; médiocre, le logement, comme elle le décrit : « L'enfoncement du salon, d'un côté de la cheminée, avait permis de pratiquer un retranchement qu'on avait éclairé par une petite fenêtre. Là étaient un lit, si resserré que j'y montais toujours par le pied, une chaise, une petite table et quelques tablettes ; c'était mon asile. » Et, une ou deux fois par semaine, sa mère l'emmenait au marché, tout simplement vêtue de toile. C'est une chose qu'on ne fait pas au couvent, le marché.

Il arrivait qu'en dépit de toute sa bonne volonté, la bonne mère, ou devenue la meilleure possible, ne suffit pas toute seule à une tâche qui demandait beaucoup d'abnégation et des talents. Elle avait alors recours à une gouvernante. L'éducation dans la famille, c'est le règne des gouvernantes, qui ne sont pas toutes parfaites. On les cherche des saintes, et pleines de génie ; mais on les prend comme on les trouve.

Et Mme de Puisieux : « L'aveuglement des mères est étrange, vis-à-vis de celles qu'elles choisissent pour élever leurs filles. Elles prennent des femmes sans éducation pour faire celle d'une demoiselle ; elles s'imaginent que des personnes sans mœurs peuvent inspirer la vertu. » Et Mme Riccoboni : « On nous abandonne aux soins d'une vieille femme de chambre, qui passe de la toilette, où elle commence à déplaire, à l'emploi difficile d'éclaircir nos premières idées. » Et Mme de Genlis : « Qui donne-t-on pour gouver-

nante à sa fille? Une femme de chambre, c'est-à-dire une personne qui, non seulement n'a pas la moindre notion de littérature, d'histoire, etc., mais qui ne sait ni la langue ni l'orthographe. Une femme de chambre sert depuis quinze ans; elle commence à vieillir, elle n'est plus leste, elle a de la peine à se tenir debout le temps d'une toilette, son service est moins prompt, moins agréable : qu'en fera-t-on? une gouvernante. » Il y avait pourtant de bonnes institutrices, mais qui étaient rares. Les Monthulé en possédaient une qui enseignait à leurs filles « l'histoire, la géographie, l'arithmétique, l'italien, et plus soigneusement encore les règles de la grammaire française ». Le duc et la duchesse d'Ayen s'étaient procuré une petite personne, maigre, sèche, blonde, pincée, susceptible, fort attachée à ses devoirs et qui les remplissait fort bien; elle s'appelait Mlle Martin : nommons-la, pour que son humble et digne mémoire échappe un instant à l'oubli, ce néant.

Les bonnes mères ne se déchargeaient pas volontiers du soin de leurs filles sur des gouvernantes qui ne valaient qu'en très petit nombre Mlle Martin. Elles avaient alors bien de l'occupation. Et Mme d'Ayen, malgré toute la confiance qu'elle accordait à Mlle Martin, voici comme elle entendait son devoir, au dire de Mme de la Fayette, sa fille : « Elle embrassait, au commencement de la journée, ses cinq filles, les trouvait sur son chemin à l'heure où elle allait entendre la messe aux Jacobins ou à Saint-Roch. A trois heures, elle dînait avec elles et les emmenait, après le repas, dans sa chambre à coucher. C'était une grande chambre tendue de damas cramoisi galonné d'or, avec un lit immense. La duchesse s'asseyait sur une bergère, près de la cheminée, ayant sous la main sa tabatière, ses livres, ses aiguilles. Ses cinq filles se groupaient alors autour d'elle, les plus grandes sur des chaises, les plus petites sur des tabourets, disputant doucement à qui serait la plus près de la bergère. Tout en chiffonnant, on causait des leçons de la veille, puis des petits événements du jour. Cela n'avait pas l'air d'une leçon et, à la fin, c'en était une, et de celles qu'on retenait le mieux. » C'est bien joli. Ne dirait-on pas d'un tableau de Greuze, et raconté par Diderot?

Mais, s'il était difficile de trouver une admirable gouvernante, il n'était pas beaucoup moins rare de tomber sur la bonne mère accomplie. Beaucoup de filles se plaignent de la leur. Celle de Mme de Ferrières, pour une peccadille, la faisait fouetter aux orties. Et la maman de Manon Phlipon, « avec beaucoup de bonté, avait de la froideur; elle était plus sage encore que sensible, plus mesurée

qu'affectueuse ». Mais aussi Manon Phlipon demandait beaucoup.

M. de Luppé nous révèle un type charmant de jeune fille en Mlle de Malboissière, fille d'un opulent financier. Geneviève de Malboissière, née en 1746, fut élevée dans sa famille. On lui donna tous les professeurs qu'elle voulut, et elle en voulut de très variés, car elle parvint très jeune à savoir, sans compter le français qu'elle écrivit à merveille, six langues, le latin, le grec, l'italien, l'espagnol, l'anglais et l'allemand. Dès quinze ans, elle lisait *Virgile* et traduisait *Hérodote*. Elle composait promptement des comédies et des tragédies, de moindres vers pour de petites circonstances. Elle suivait assidûment des cours d'histoire naturelle; et tout ce qu'on apprenait de son temps lui semblait digne de sa curiosité. Elle ne manquait pas une première à la Comédie-Française. Tout cela, et le reste, avant vingt ans, qu'elle mourut de la rougeole. Quelle personne étonnante!

Elle a laissé tout un gros volume de lettres qu'elle adressait à une de ses amies, Adélaïde Méliand. Ces lettres avaient été publiées il y a soixante ans par le marquis de la Grange, petit-fils d'Adélaïde, mais imparfaitement. M. de Luppé en a refait l'édition.

Voici comme elle écrit à quinze ans. Elle raconte un rêve qui l'a occupée la nuit précédente. Adélaïde était assise au pied d'un grand arbre, dans le bois de la Garenne, et tenait son chien Zelindor sur ses genoux, et regardait au ciel un vautour qui poursuivait un pigeon. Elle aperçut Geneviève, jeta un cri et dit qu'elle se sentait perdue, si le pigeon succombait. « Dans ce moment que vous me parliez, le pigeon vint se réfugier dans vos bras. Nous entendîmes aussitôt une voix qui dit qu'elle avait voulu éprouver votre tendresse, mais que le charme était rompu, que le pigeon allait reprendre sa première forme et que vous alliez être unis; aussitôt le vautour s'enfuit et le pigeon devint un grand homme beau et bien fait. Vous reprîtes ensuite le chemin du château, je vous perdis de vue et me réveillai sans savoir la fin de cette aventure. » C'est un rêve; et c'est une manière de rébus qui devait être la clarté même pour Adélaïde.

Ces petites filles ont leurs amours, et qui leur donnent du tintouin. Quand les prend le désir d'en parler, dans leurs lettres, elles empruntent une langue étrangère, soit l'italien ou l'anglais, que leurs parents ne lisent pas. Geneviève au surplus se méfie du mariage et dit : « Souvent ces hommes sont charmants pendant six mois et deviennent après semblables à des démons. » Adélaïde ne le

croit pas et, pour convaincre Geneviève, cite l'exemple de M. de Flavigny, lequel ne cesse pas d'aimer sa femme. « Je vous trouve admirable, mon cœur! réplique Mlle de Malboissière. M. de Flavigny, dites-vous, est toujours amoureux de sa femme? En vérité, cet amour-là est bien tenace. A peine y a-t-il six mois qu'ils sont mariés : et s'aimer encore après avoir vécu si longtemps ensemble! Ils deviendront réellement un exemple pour la postérité. Oh! ciel, un mari qui aime sa femme, mais c'est un prodige étonnant. On a raison de nous marier jeunes ; car, je crois que, si l'on attendait un certain âge, on aurait bien de la peine à se résoudre à prendre un engagement dans lequel il est moralement sûr (ah! pardon, j'oubliais le presque) que l'on risque son bonheur et sa liberté. » Oui, ajoute-t-elle, une « petite » de quinze, seize ou dix-sept ans se marie volontiers : c'est pour avoir un brillant équipage et des diamants ; elle ne sait la différence qu'il y a d'un prétendant à un mari! Geneviève le sait : le prétendant, doux, complaisant, libéral et qui s'étudie à toujours paraître le plus aimable devant vous; et le mari, grondeur, contredisant et avare.

Le mari n'a seulement pas soin de cacher ses défauts ; il juge tout naturel de les montrer, afin d'en jouir et de n'en rien perdre. « J'en vis un exemple, il y a quelque temps, à la Comédie-Française, qui me fit faire des réflexions qui n'entrent pas ordinairement dans une tête de quinze ans... » Non sur la scène, mais dans la salle : un vrai mari. Trois personnes se trouvaient dans une loge auprès de celle des Malboissière : un mari, sa femme et sa belle-sœur ; pour le deviner, Geneviève n'eut qu'à les regarder. « La jeune femme avait l'air très triste, la sœur l'air très ennuyé, le mari ne desserrait pas les dents, ou bien il fredonnait quelque mauvais air. Je l'aurais, je crois, battu, si j'avais osé, tant il m'impatientait. » Et elle se demande pourquoi ces « coquins d'hommes », qui ont parfois tout ce qu'il faudrait pour être agréables, se rendent si affreux. « Je voudrais, si j'étais mariée (mais c'est impossible), que mon mari ne s'occupât que de moi, qu'il m'aimât uniquement. Je ferais mon bonheur suprême de lui plaire ; mais je voudrais qu'il me rendît le change, afin qu'il vécût toujours avec moi plus en amant qu'en époux. » Elle le dit comme elle se le figure, et se le figure comme elle le désire ; elle a quinze ans, qui n'est point l'âge de l'incertitude. Mais elle ne compte pas trouver le mari qu'elle exigerait.

A dix-huit ans cependant, elle fut amoureuse d'un petit cousin qu'elle avait, Randon de Lucenay. Et elle écrit à son amie Adélaïde :

« Mon petit cousin est très aimable, doux, honnête, affable, obligeant; il m'aime de tout son cœur et réellement je l'aime beaucoup. Il est venu un instant avant le dîner pour me voir. Mlle Jaillé [l'institutrice de Geneviève] était dans le petit cabinet ; moi, je lisais auprès de ma table. Il s'est approché de moi, m'a pris la main comme à l'ordinaire et me l'a baisée... » Qu'a-t-elle fait? « Naturellement, je me suis approchée pour l'embrasser... » Ce *naturellement* est bien joli... « Son premier mouvement a été de s'approcher aussi. Vient un instant de réflexion : sur-le-champ, nous nous reculons tous les deux, en rougissant et en riant. Ce coup de théâtre (car c'en est un) était plaisant. » Comme elle se regarde vivre; et comme elle observe le tour que font dans son cœur et dans son esprit les velléités et les sentiments ! Sa vive intelligence ne la laisse pas soumise aux caprices de toutes minutes.

Voire, elle invente les dialectiques dont elle a besoin pour excuser à elle-même ses folies : « Je ne lui accorde rien, dit-elle, qu'il ne me ture qu'il ne voit pas de mal à le faire. » Et il jure, le petit cousin, tout ce qu'on veut, qui suffit à la bien rassurer. Plus sage, Adélaïde, — ou plus sage pour son amie que pour soi, — l'engage à prendre garde. « Je l'aime de tout mon cœur, réellement ! » répond Geneviève. Et cela est sans réplique.

Mais il arriva que Lucenay se révéla un frivole. Il avait la tête légère : on le voyait tous les jours ; et puis il était plusieurs jours sans venir. Et il montrait parfois de grandes tristesses, de grandes jalousies. Geneviève adorait qu'il fût jaloux : signe d'amour ! se disait-elle. « Je l'ai vu hier, écrit-elle un jour à son amie. Et il m'a volé quelque chose ; ce n'est pas trop bien : dans la semaine sainte ! » Geneviève eut à constater que son petit cousin ne valait pas grand chose et ne lui ferait pas un mari. Elle l'éconduisit ; et il se laissa très bien éconduire. Elle fut, l'année suivante, amoureuse d'un Jean-Louis Dutartre, fils d'un notaire au Châtelet, gentil garçon, la douceur même et plus sérieux mille fois que le petit cousin. Elle l'agréa pour fiancé. Mais il mourut, presque soudainement, peu après. Et elle, dix mois plus tard, mourut à son tour. Elle n'avait pas tout à fait vingt ans. On dit que la douleur qu'elle éprouva pour la mort de son fiancé abrégea ses jours.

André Beaunier.

LE DROIT DE RÉPONSE

APRÈS L'ARRÊT DE LA COUR D'ORLÉANS

A la suite de notre *Revue dramatique* du 15 juin 1919, nous avons reçu la lettre suivante, que l'arrêt de la Cour d'Orléans, en date du 27 mai 1925, nous condamne à publier :

LETTRE DE MM. SILVAIN ET JAUBERT

Paris, le 20 juin 1919.

Monsieur le Directeur,

Voulez-vous nous permettre de répondre à la partie qui nous touche plus particulièrement de votre magnifique article sur *les Perses?* Et ne nous prêtez pas le désir de maudire notre juge : tant s'en faut. Nous désirons simplement vous soumettre et soumettre aux lecteurs de votre bimondiale *Revue* quelques remarques générales, dépouillées de toute rancune personnelle, sur un ou deux points de pure doctrine.

Vous expliquez, avec autant de netteté que d'éclat, le sens réel et la grandeur des *Perses;* là, nous ne pouvons qu'admirer et acquiescer. Et, si vous voulez, nous acquiescerons encore, mais sans adhérer autant, au jugement peut-être un peu trop sommaire et sévère, tout de même, que vous portez sur la qualité de notre modeste traduction. Peut-être, en effet, du sommet où vous exaltez le chef-d'œuvre d'Eschyle, n'avez-vous pas suffisamment apprécié la valeur de notre effort poétique. « Traduire Eschyle en vers, écrivez-vous, à moins d'être un très grand poète, il est sage de ne pas s'en mêler. » Et le mot de « médiocrité » vient, naturellement, sous votre plume, pour qualifier notre traduction. « J'estime qu'une prose fidèle eût mieux valu », concluez-vous.

Or, c'est là-dessus précisément que nous nous permettons de n'être pas tout à fait de votre avis. Nous estimons, nous, qu'un poète ne saurait être vraiment traduit que par un poète, que le rythme lyrique, pour revivre dans une autre langue, appelle, exige le rythme lyrique et que, si l'on ne veut trahir, sous couleur de le traduire, un drame tel que *les Perses*, — où, tout le long de l'action, la strophe et l'antistrophe, vers par vers, stance par stance, mètre par mètre, se répondent dans un mouvement harmoniquement symétrique et infiniment varié, — la meilleure prose ne vaut pas les vers, ces vers fussent-ils effectivement aussi médiocres que les nôtres ont eu le déplaisir de vous sembler.

Et pour essayer de le prouver, — car, que pèserait une affirmation gratuite, sans aucune preuve à l'appui? — voulez-vous que nous reprenions ensemble, dans leur ordre, vos propres citations d'Alexis Pierron, mais en les confrontant avec les passages correspondants de notre version en vers, puisque vous n'avez pas cru devoir citer ces passages vous-même, ce qui aurait eu le double avantage de démontrer et la réelle médiocrité de notre travail, et la complète impartialité de votre critique.

« Allez, ô fils de la Grèce, délivrez la patrie, délivrez vos enfants, vos femmes et les temples des dieux de vos pères et les tombeaux de vos aïeux. Un seul combat va décider de tous vos biens... »

ALEXIS PIERRON.

Allez, enfants des Grecs, sauvez votre Patrie,
Vos femmes, vos enfants, les temples de vos Dieux,
Et les tombeaux de vos aïeux :
Le moment est venu, c'est la lutte suprême.

SILVAIN et JAUBERT.

« Quel mortel échappera aux perfides trahisons de la fortune? Quel est l'homme au pied agile qu'un bond heureux mettra hors du piège? Caressante et flatteuse d'abord, la calamité attire les humains dans ses rets. »

STROPHE III

Mais, dans la fortune contraire,
Quel mortel peut braver les Dieux
Et, d'un bond hardi, se soustraire
A leurs pièges insidieux?

ANTISTROPHE III

Car la destinée est traîtresse.
D'abord, pour nous prendre à ses rets
Elle nous flatte et nous caresse,
Mais ne nous lâche plus après.

« Il (Xerxès) s'était assis en un lieu d'où l'armée tout entière se découvrait à sa vue ; c'était une colline élevée, non loin du rivage de la mer. »

... Assis sur un trône, au haut d'un promontoire
D'où bientôt il devait contempler sa victoire,
C'est sa mort qu'il contemple à terre et sur les flots.

« Mortels, il ne faut pas que vos pensées s'élèvent au-dessus de la condition mortelle. Laissez germer l'insolence, ce qui pousse c'est l'épi du crime : on moissonne une moisson de douleurs. »

Ces morts, muets témoins, vont dire à tous les yeux
Qu'un mortel ne doit pas être trop orgueilleux :
Car la fleur de l'orgueil a pour fruit la folie,
C'est un épi qui donne une triste moisson.

Nous vous le demandons, monsieur le directeur, nous le demandons à votre public si lettré, est-ce que « l'honnête traduction » que vous citez seule, est-ce que « l'excellente », « loyale et simple » traduction, d'Alexis Pierron donne une idée suffisante des strophes et antistrophes de l'original et du mouvement lyrique qui emporte les pensées éternelles d'Eschyle? Et nos vers, nos pauvres vers, mais qui du moins épousent le texte grec comme les plis de la tunique épousent un corps divin, nos vers n'évoquent-ils pas davantage que cette prose impersonnelle et amorphe, le rythme, le mouvement et la pensée même du grand tragique?

Cette évocation, du moins avons-nous fait effort pour la réaliser aussi pleinement qu'il était possible. Nous avons voulu notre traduction « fidèle » et nous la prétendons « loyale ». Vous pouvez consulter sur ce point des hellénistes, aussi distingués et aussi différents par ailleurs, que MM. l'abbé Calvet et Desrousseaux-Bracke. Non contents de chercher et de rendre le sens général, nous avons discerné, exprimé les nuances : et quel verbe plus nuancé que celui d'Eschyle dans ses *Perses*? Vous en avez excellemment marqué les caractères lyriques, mais ce lyrique n'est point continu,

il n'exclut ni la précision, ni la familiarité, ni même (et jusque dans le pathétique *lamento* final) un certain comique qui, pour être, semble-t-il, demeuré clos à tous les traducteurs en prose comme à tous les commentateurs, n'en ressort pas moins du texte grec, *directement* interrogé. Et croyez que ce comique-là n'échappait aucunement aux Athéniens contemporains. Grand poète épique et lyrique, Eschyle était, en outre, bien trop homme de théâtre, et trop bon patriote pour vouloir apitoyer outre mesure les Grecs victorieux sur les Barbares vaincus et durement châtiés.

« Nous pleurons, ô Grèce, et tu ris », gémit Xerxès.

Consciencieux interprètes du Maître nous avons essayé d'apparaître tour à tour, comme lui, avec lui, lyriques et familiers, dût cette familiarité nous faire taxer de « médiocrité ». Mais telle quelle, notre version aura permis au public français d'applaudir le chef-d'œuvre d'Eschyle, à vos lecteurs de lire l'admirable dithyrambe qu'il vous a inspiré. C'est plus qu'il n'en faut pour nous empêcher de regretter les deux ans de labeur patient et pieux et joyeux que cette version nous a coûtés.

SILVAIN et JAUBERT

Lauréats de l'Académie française,
Prix Toirac 1918,
pour leur *Andromaque et Pélée*
jouée par la Comédie-Française en 1917.

L'APPEL JUDICIAIRE AU LÉGISLATEUR

La « réponse », — pour laquelle MM. Silvain et Jaubert, ont mis en mouvement l'appareil judiciaire au grand complet et dont l'examen n'a pas occupé moins de quatre magistrats au Tribunal de première instance, six à la Cour d'appel de Paris, dix-neuf à la Cour de cassation, onze à la Cour d'Orléans, soit quarante juges, présidents de Chambre, conseillers à la Cour, substituts et avocats généraux, auxquels il convient d'ajouter quatre avocats à la Cour, deux avocats au Conseil d'État et à la Cour de cassation, six avoués et divers greffiers, huissiers et autres officiers ministériels, — paraît *six ans et quinze jours* après l'article incriminé... Nous sommes un peu loin des trois jours fixés par la loi !

Pendant ces six ans et ces quinze jours, beaucoup de choses se sont passées, la pièce de MM. Silvain et Jaubert a eu grandement

le temps de quitter l'affiche et eux-mêmes ont senti diminuer en eux le désir de voir leur réponse imprimée. N'est-ce pas la preuve indiscutable que le droit de réponse, tel qu'il est actuellement organisé, est à la fois *vexatoire* et *inopérant*? Il fait peser sur le journaliste une servitude humiliante, pour n'apporter à l'auteur qu'un avantage illusoire.

Une législation, dont il est établi qu'elle ne donne satisfaction à personne, n'a plus qu'à disparaître : une réforme s'impose.

Cette réforme, ce n'est pas seulement la presse, ce sont les tribunaux qui la réclament. Placé entre sa conscience d'honnête homme et le devoir strict de sa fonction, entre son bon sens et la lettre de la loi, le magistrat se tourne vers le législateur : il lui demande de le libérer en modifiant le texte législatif.

C'est ce que vient de faire, — une fois de plus, mais cette fois en termes plus clairs et de façon plus pressante que jamais, — la Cour d'appel d'Orléans. Dans un arrêt qui, loin de contredire le mémorable arrêt de la Cour d'appel de Paris, lui fait écho, elle a tenu à énumérer et accumuler toutes les raisons qui ont fait sa conviction, et auxquelles les termes de la loi lui ont imposé la dure obligation de renoncer.

Les attendus dont elle a fait précéder son arrêt ne laissent à ce sujet aucun doute. Les voici tels qu'elle les a nettement formulés et volontairement groupés en faisceau :

Attendu que l'affaire soumise à la Cour de renvoi prend une exceptionnelle importance ;

Qu'il s'agit de statuer sur l'étendue ou la restriction du droit de réponse qui appartiendrait à toutes les personnes nommées ou désignées dans un journal ou un écrit périodique, même lorsque les critiques dont elles sont l'objet sont justes, sérieuses et mesurées;

Que le débat s'élève, en ce sens que le droit de réponse admis sans restriction d'un auteur à un critique, fait avec prudence et de bonne foi, porterait atteinte à la liberté d'écrire;

Attendu qu'il est aussi soutenu qu'il incombe à l'autorité judiciaire de contrôler et vérifier, pour le maintenir dans ses justes limites, l'exercice des facultés concédées par la loi;

Attendu qu'un semblable raisonnement, très séduisant en lui-même, et qui reconnaît aux tribunaux leur désir et leur volonté d'interpréter la loi, *devrait être accueilli*, s'il ne se trou-

vait en contradiction flagrante avec la loi du 29 septembre 1919, qui a modifié les articles 13 et 34 de la loi du 29 juillet 1881.

Il est difficile à des juges de faire mieux sentir l'opposition entre ce qu'ils auraient voulu et ce qu'ils ont dû faire.

Ce « raisonnement... qui devrait être accueilli », est celui même qu'ont présenté, devant les divers degrés de juridiction, les éminents avocats de la *Revue*, Me Léouzon Le Duc et Me de Lavergne, avec une force d'argumentation que les juges eux-mêmes ont cru devoir reconnaître. A Orléans, Me Léouzon Le Duc, s'élevant au-dessus des subtilités juridiques et chicanes de textes, avait dégagé et mis en toute sa lumière le point de vue social de la question. L'individu admis à se faire lui-même justice, c'est la négation des principes sur lesquels repose toute société. La Cour d'Orléans, en s'appropriant ce point de vue, en a souligné l'importance.

Son arrêt constitue une manifestation si rare qu'elle paraît nouvelle : l'**appel judiciaire au législateur.**

*
* *

Cet appel reçoit une importance particulière du fait qu'il vient confirmer et fortifier le vœu déjà formulé par les Associations de presse.

On se souvient qu'au lendemain du jugement rendu par le Tribunal civil de la Seine, le 13 février 1921, l'émotion avait été grande dans la presse. Ce jugement consacrait purement et simplement l'application mécanique du droit de réponse, considéré comme un droit général et absolu. Menacées dans leur activité professionnelle, les diverses associations de presse parisienne et départementale s'étaient réunies et avaient cherché, d'un commun accord, les moyens de préserver la liberté d'écrire. Une Commission fut désignée à cet effet. Dans le rapport présenté, au nom de cette Commission, au Comité général des Associations de presse, Me Justal s'exprimait en ces termes :

« Votre Commission a pensé qu'il importait avant tout de mettre un terme aux abus du droit de réponse, en matière de critique littéraire, dramatique, artistique ou scientifique, abus que les tribunaux étroitement liés par un texte impératif, n'ont sanctionnés qu'avec des regrets formellement et constamment exprimés. Plusieurs Cours d'appel et tribunaux ont même essayé de se dégager d'une jurisprudence à laquelle cependant ils ont été ramenés par la volonté

immuable de la Cour de cassation. Toutes les décisions judiciaires sont des appels indirects au législateur pour abroger des prescriptions absurdes et surannées. »

La Cour d'Orléans n'a fait autre chose que renouveler cet *appel au législateur pour abroger des prescriptions absurdes et surannées.*

Me Justal ajoutait :

« Vous avez estimé que la modification de l'article 13 ne devait pas viser simplement le cas de la critique artistique, littéraire et scientifique, mais mettre sur un pied d'égalité tous les citoyens. Ainsi nul ne serait fondé à exiger l'insertion d'une réponse à un article, où il est nommé ou désigné, s'il n'exerce un droit de légitime défense. Il y a légitime défense lorsque l'honneur ou la considération de l'intéressé a été mis en jeu. »

En conséquence, la Commission proposait de modifier le texte de l'article 13. — « Le gérant sera tenu d'insérer dans les trois jours de leur réception les réponses de toute personne nommée ou désignée », — ainsi qu'il suit :

Le gérant sera tenu d'insérer, dans les trois jours de leur réception, les rectifications, *ou, s'il a été porté atteinte à leur honneur ou à leur considération, les* réponses *de toutes personnes nommées ou désignées.*

Ce texte, — ou tout autre texte ayant pour effet de rendre aux tribunaux leur faculté d'appréciation, et de faire rentrer le droit de réponse dans la règle du **droit commun**, — a-t-il chance de remplacer, dans la loi sur la presse, l'actuel, laconique et funeste article 13 ? Nous croyons savoir que la question est mieux qu'à l'étude, et qu'une solution ne tardera pas à intervenir.

L'affaire Dubout nous a valu la loi de 1919 qui, fixant un maximum de 200 lignes, apporte au droit de réponse une limitation matérielle.

On peut espérer que l'affaire Silvain et Jaubert aura pour résultat d'apporter au droit de réponse une limitation morale garantissant la liberté du critique et la dignité de l'écrivain.

La parole est au législateur.

René Doumic.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

Après 73 jours d'une gestation particulièrement laborieuse et plusieurs insuccès, la Belgique vient enfin d'enfanter un ministère à deux têtes, image d'un parlement sans majorité et d'un pays profondément divisé qui cherche sa voie. Toutes les nations d'Europe sentent d'instinct le besoin, dans la crise économique et morale d'après la guerre, de nouvelles formes de l'autorité que le vieux parlementarisme ne leur donne pas; elles rejettent les solutions révolutionnaires, tout en aspirant à renouveler le harnois trop usé. Les élections belges du 5 avril ont été nettement démocraiiques; elles ont donné, nous l'avons dit, aux deux grands partis socialiste et catholique un nombre égal de 73 députés (chiffres définitifs) et 23 sièges seulement aux libéraux, dont les tendances politiques se rapprochent plutôt de celles de nos radicaux. Le groupe libéral décida de ne prendre aucune part aux responsabilités du pouvoir et de se « retremper dans l'opposition ». Dès lors, comment former un cabinet et le faire vivre? Deux solutions seulement paraissaient possibles : un ministère de minorité ou un gouvernement de coalition avec un programme de transaction. Le roi Albert commença aussitôt ses tentatives. Les socialistes seuls avaient, le 5 avril, gagné des sièges et apparaissaient comme les vainqueurs de la lutte électorale : le Roi fit appel à leur chef, M. Vandervelde. Les tendances du socialisme belge sont réformistes et d'autre part, dans le groupe catholique, une quarantaine de membres appartiennent à la nuance démocratique plus ou moins accentuée, avec MM. Poullet, Tschoffen, le Révérend Père Rutten, sénateur. Les organisations sociales des deux groupes : syndicats, coopératives, institutions de prévoyance et d'éducation, sont sans doute les plus développées et les mieux constituées qu'il y ait en Europe.

M. Vandervelde tenta de réaliser un cabinet « tripartite », en

groupant les éléments démocratiques des trois partis; il échoua devant le double refus des libéraux et des catholiques. Les socialistes, parmi lesquels les Wallons sont nombreux, ont d'ailleurs une difficulté spéciale à s'entendre avec les catholiques démocrates, Flamands pour la plupart, qui appartiennent à la nuance flamingante modérée. Après l'échec du *leader* socialiste, le Roi fit appel à l'expérience et à l'autorité de M. de Broqueville, qui ne réussit pas à mettre sur pied une combinaison catholique et libérale. Le Roi recourut alors à M. Van de Vyvere, l'un des chefs de la droite, sympathique aux Flamands et aux démocrates, qui finit par constituer un cabinet exclusivement composé de catholiques, en réservant toutefois trois portefeuilles pour les libéraux, s'ils se ralliaient à la combinaison : libéraux et socialistes se prononcèrent contre lui et, dès le premier contact avec la Chambre des représentants, il fut renversé. L'abstention des libéraux faisait échouer toute tentative de ministère de coalition : le Roi s'adressa à leur chef, M. Max, bourgmestre de Bruxelles; mais les deux partis les plus nombreux se trouvèrent d'accord pour refuser leur appui soit à un ministère « tripartite » présidé par M. Max, soit à un cabinet de fonctionnaires; il eût été paradoxal que le groupe vaincu le 5 avril fut précisément celui qui bénéficiât des divisions de ses adversaires. Il devenait urgent d'aboutir; on commençait à parler d'une dissolution qui n'eût vraisemblablement profité qu'aux socialistes. Le vicomte Poullet, le chef le plus en vue des catholiques démocrates, appelé par le Roi, après avoir vainement tenté de fléchir l'intransigeance des libéraux et de constituer avec leur concours un cabinet tripartite, se mit d'accord avec M. Vandervelde et aboutit à une combinaison où catholiques et socialistes avaient chacun la moitié des portefeuilles. Mais les socialistes s'étaient réservé les Affaires étrangères et l'Intérieur, c'est-à-dire l'influence dominante au dehors et au dedans; la réunion plénière de la droite y vit une raison de refuser son approbation, et deux de ses membres, M. Carton et M. de Liedekerke, se retirèrent. La combinaison échouait. M. Poullet et M. Vandervelde la reprirent avec quelques modifications. M. Vandervelde garde les Affaires étrangères, mais l'Intérieur est confié à un libéral non parlementaire de tendances conservatrices et de sympathies catholiques, le baron Rolin-Jacquemyns, juriste bien connu, qui représentait la Belgique à la haute commission interalliée des pays rhénans. En revanche, le portefeuille de la Guerre est donné au général Keestens qui passe pour un libéral avancé vers la gauche.

Le ministère se trouve ainsi formé de deux groupes égaux en nombre et en influence. Les catholiques ont la présidence du Conseil et les Affaires économiques avec le vicomte Poullet, la Justice avec M. Tschoffen, les Finances avec M. Jannsen, les Colonies avec M. Carton, l'Agriculture avec M. Van de Vyvere, dont la personnalité apporte au groupe catholique un appoint de haute valeur. Les socialistes mettent M. Vandervelde aux Affaires étrangères, M. Wauters au Travail, M. Anseele aux Chemins de fer, M. Camille Huysmans aux Sciences et Arts, M. Laboulle aux Travaux publics.

Le programme, lu au Parlement le 23, est simple et limité; il résulte d'une sorte de concordat conclu entre M. Poullet et M. Vandervelde : maintien du *statu quo* au point de vue religieux, prééminence des questions financières, économiques et sociales, vote de quelques lois de réforme et d'organisation, telles que les projets d'assurances sociales. Sur ce terrain, on se demande pourquoi un accord et une collaboration entre catholiques et socialistes ne pourraient pas durer ; la constitution d'un tel ministère est une satisfaction donnée par le Roi à l'opinion démocratique, qui a révélé sa force aux élections du 5 avril ; le règne de la vieille droite, dont M. Wœste était la remarquable incarnation, est fini. Les catholiques avaient à choisir entre une dissolution et une coalition socialiste et libérale dont le programme n'aurait pu être qu'anticlérical. On comprend que, dans ces conditions, le groupe catholique, qui garde la présidence du Conseil, et le groupe socialiste qui, pour la première fois, accède au pouvoir, aient, après des débats très animés, approuvé, dans leurs réunions particulières, la formation du cabinet Poullet-Vandervelde. La presse de langue française, en Belgique et la plupart des journaux catholiques en France paraissent tenir pour évident que les catholiques seront les mauvais marchands d'une telle expérience. C'est faire peu de cas de leur énergie et de leur esprit politique. Le président du Conseil, en Belgique, contresigne tous les décrets émanant des autres ministres en tant qu'ils engagent la politique générale du Gouvernement et son droit de veto est absolu. L'influence de M. Vandervelde sera naturellement considérable, mais M. Poullet est loin d'être un homme d'État sans expérience ni autorité. L'expérience qu'il aborde avec un courage méritoire est intéressante non seulement pour la Belgique, mais pour tous les pays, à une heure critique où les partis de subversion totale s'agitent, où les vieux groupes tels que les radicaux en France et les libéraux en Belgique n'apportent que des formules désuètes, des solutions

inopérantes et où il s'agit de savoir si une force d'ordre et un parti de gouvernement peuvent sortir du socialisme réformiste. Le parti catholique belge, en permettant à plusieurs de ses chefs de tenter l'épreuve d'une collaboration avec les socialistes, sur un programme précis et limité de réformes démocratiques, sociales et financières, fait une expérience qui datera dans l'histoire politique de notre temps et dont les résultats méritent d'être suivis de près. Il est permis d'appréhender que les querelles de langue et de race qui divisent la Belgique ne viennent troubler et fausser la tentative du nouveau Cabinet. Certes nous ne confondons pas les complaisances de patriotes belges, comme le vicomte Poullet ou le Père Rutten, pour le mouvement flamand, qui s'allient au respect de la haute culture française et à l'amitié pour la France, avec les trahisons de l'activisme germanophile. Mais des imprudences comme celles de l'association des étudiants flamands de Louvain, ou certains excès de la démagogie rurale et cléricale, qui propose comme exemple aux paysans des Flandres la sécession irlandaise, compromettent les chefs plus modérés qui accèdent aujourd'hui au pouvoir. La présence de M. Vandervelde au ministère des Affaires étrangères ne modifiera pas, dans ses grandes lignes, la politique extérieure de la Belgique et n'altérera pas sa bonne entente avec la France : c'est un point essentiel au moment où s'affirme le bon accord franco-britannique et où la réponse française, approuvée par l'Angleterre et la Belgique, vient d'être, le 16 juin, remise au Gouvernement allemand.

La réalisation d'un accord franco-anglais pour l'établissement d'un pacte de sécurité est, en elle-même, un fait dont la haute importance ne saurait échapper à quiconque a suivi, depuis 1919, les péripéties de ces négociations décevantes. Nous pouvons aujourd'hui juger sur pièces, d'après les textes que le Gouvernement français vient de publier, du chemin parcouru et du résultat obtenu. De ces documents ressort d'abord l'impression de la loyauté et de la volonté d'entente que M. Austen Chamberlain et le Gouvernement britannique ont apportées dans la négociation. Le ministre des Affaires étrangères avait, on le sait, à vaincre, dans le ministère même, des résistances appuyées par un fort courant d'opinion publique tant en Angleterre que dans les Dominions. Cependant la conversation diplomatique qui rétablit l'accord entre les deux grands alliés, consacre en même temps le succès de la politique britannique sur le continent. La France a recouvré l'Alsace et la Lorraine; l'Angleterre

les lui garantit; si sa frontière de l'Est ou celle de la Belgique était de nouveau attaquée, l'Empire britannique avec toutes ses forces s'engage à la défendre. C'est là un fait dont on ne saurait méconnaître ni l'importance, ni les avantages. Mais la France, sauf en Alsace, est éloignée du Rhin; lorsque les délais prévus par le traité seront écoulés, elle ne trouvera sur la rive gauche du fleuve historique ni un État ami, ni un pays neutre, ni une barrière militaire : sur ce point, les défiances anglaises de 1815, rafraîchies en 1919, l'emportent. Nous le constatons, pour l'histoire, parce qu'il faut bien, en passant, indiquer la signification lointaine des faits contemporains. Après les abandons de M. Herriot, nous ne pouvions guère nous attendre à mieux. L'entente franco-anglo-belge est, dans l'état actuel du monde, particulièrement nécessaire; elle pourra devenir, en face de l'offensive du communisme, un puissant instrument d'ordre et de paix, pourvu qu'on sache en élargir les bases et en développer les conséquences.

Pour apprécier la valeur intrinsèque de l'accord franco-anglais, il faut rappeler d'abord quels avantages l'Allemagne espérait tirer du mémorandum du 9 février auquel répond la note remise le 16 juin à M. Stresemann. L'Allemagne, quel que soit son Gouvernement, poursuit le même objet : revision du traité de Versailles. Le traité est fondé sur la culpabilité et la responsabilité de l'Allemagne dans l'agression de 1914. Si l'Allemagne n'est pas coupable, elle ne doit pas de réparations et les annuités du plan Dawes ne sont plus qu'une contribution qu'elle consent, en raison de sa défaite, à apporter au rétablissement de la prospérité européenne. Si elle n'est pas coupable, les précautions que le traité stipule pour prévenir une nouvelle agression de sa part doivent se transformer en précautions *bilatérales* destinées à sauvegarder la paix générale. Participer à un pacte de sécurité, établir qu'un tel pacte n'est pas seulement dirigé contre l'Allemagne, c'est mettre l'Allemagne, en Europe, sur un pied d'égalité avec les Puissances qu'elle a attaquées en 1914 et qui l'ont vaincue : c'est le résultat constamment poursuivi par les Allemands avec l'appui d'une forte partie de la presse en Angleterre et aux États-Unis et parfois avec le concours des Gouvernements ; c'est une opinion que les Allemands et leurs amis ont eu l'habileté d'accréditer dans le monde qu'effacer toute trace de la guerre et notamment abolir les justes sanctions inscrites dans le Traité ce serait avancer l'heure du rétablissement complet de la confiance et des affaires. Tout le sens de l'offre du 9 février est dans le mot

« réciproquement » inséré dans la phrase relative au *statu quo* territorial actuel sur le Rhin, que l'Allemagne s'engage à respecter « pour une période prolongée ». En renonçant à l'Alsace et à la Lorraine, l'Allemagne prétend faire à la paix de l'Europe un sacrifice qu'elle se réserve de faire valoir et pour lequel elle pense avoir droit à des compensations. Ces compensations, il suffit de lire la presse allemande depuis cinq mois pour les connaître : c'est une revision des frontières de l'Est, notamment en Haute-Silésie et dans le couloir de Dantzig, et c'est l'annexion de l'Autriche. L'Allemagne sortirait ainsi de la guerre agrandie, plus forte qu'en 1914, maîtresse de l'Europe centrale et des routes de l'Orient. Les articles 42 à 44 du traité, interprétés comme le voudraient les Allemands, auraient pour effet de reléguer la France derrière une sorte de muraille diplomatique de territoires neutres ou démilitarisés, si bien qu'elle ne pourrait qu'assister de loin et sans pouvoir s'y opposer à la ruine de l'œuvre du traité de Versailles. Elle devrait d'ailleurs, dans la même mesure que l'Allemagne elle-même et en vertu du principe d'égalité, procéder à un désarmement. Ainsi l'Europe centrale et orientale serait livrée sans défense aux ambitions de l'Allemagne et à son hégémonie.

La manœuvre était bien combinée ; les avis éclairés de M. Houghton et de lord d'Abernon auraient, — dit-on, et il est naturellement difficile de le prouver, — orienté M. Stresemann ; mais l'habileté était un peu grosse et ne pouvait tromper ni l'expérience de M. Briand, ni la loyauté de M. Chamberlain. Il est intéressant de voir, dans les documents, se rapprocher les points de vue des deux Gouvernements. M. Briand, dès son arrivée au quai d'Orsay, prépare un projet de réponse au mémorandum de M. Stresemann et le communique au Gouvernement britannique. L'essentiel, pour M. Briand, est sans doute moins le pacte lui-même que l'accord avec l'Angleterre qui rend le pacte possible et qui lui confère toute sa valeur. Il est entendu que l'Empire britannique répugne à se trouver impliqué dans chaque complication qui peut survenir dans l'Europe orientale ; mais que l'Allemagne ne s'imagine pas qu'il s'en désintéresse ; « il peut être opportun de répéter que, tandis qu'il cherche des moyens pour fortifier la situation à l'Ouest, le Gouvernement de Sa Majesté ne remet pas lui-même en question et ne donne aucun encouragement à d'autres pour remettre en question les autres stipulations des traités qui constituent la base du droit public européen existant. » Il est admis, d'autre part, et la réponse à l'Allemagne, qui expose

« les vues communes des Alliés », le dit expressément, que « la recherche des garanties de sécurité que le monde réclame, ne saurait comporter de novation aux traités de paix. Les accords à conclure ne devraient donc ni impliquer une revision de ces traités, ni aboutir dans la pratique à la modification des conditions spécifiées pour l'application de certaines de leurs clauses. C'est ainsi que, en tout état de cause, les Alliés ne sauraient renoncer au droit de s'opposer à toute inobservation des stipulations de ces traités, même si ces stipulations ne les concernent pas directement. » Les observations échangées entre les deux Gouvernements précisent la portée de cet article. L'Allemagne a exprimé son intention de conclure des conventions d'arbitrage avec les pays voisins, la Pologne par exemple, ou la Tchécoslovaquie ; la France est intéressée à garantir ces conventions. « Le Gouvernement français, écrit M. Chamberlain, a raison de supposer que le Gouvernement britannique reconnaît que le pacte rhénan envisagé ne peut pas avoir l'effet d'une barrière pour empêcher la France d'exercer une action conforme aux garanties qu'elle pourra avoir données aux traités d'arbitrage entre l'Allemagne et ses voisins... Le Gouvernement de Sa Majesté considère que cette proposition est évidente et qu'elle s'applique également à tous les États signataires du pacte envisagé. Il serait manifestement inique que le pacte rhénan proposé pût, dans une circonstance quelconque, jouer en faveur d'une Puissance signataire qui aurait enfreint les obligations résultant des traités conclus par elle. » M. Briand, dans sa lettre du 25 mai, visait explicitement, à titre d'exemple, le cas de la Pologne : si l'Allemagne venait à violer son traité d'arbitrage avec la Pologne, l'Angleterre ne pourrait se trouver automatiquement engagée « au delà de ce que comportent, d'une part, la garantie donnée par elle au traité d'arbitrage... et, d'autre part, sa qualité de membre de la Société des nations. En revanche, la France ne pourrait pas se voir opposer le pacte rhénan par le fait qu'elle pourrait être appelée à assister la Pologne. » Dans la mesure où des textes, si bien étudiés soient-ils, peuvent embrasser tous les cas et prévoir toutes les hypothèses, la réponse française au mémorandum du 9 février, acceptée par le Gouvernement britannique, commentée par les lettres explicatives échangées entre les deux Gouvernements et rendues publiques, coupe court aux calculs et aux arrière-pensées qu'avait pu avoir l'Allemagne en adressant à la France son offre de participer à un pacte rhénan de garantie et de sécurité. L'accord franco-britannique de 1925 a évité les écueils

sur lesquels avait échoué le projet de Cannes en janvier 1922.

La sécurité européenne, dans la conception commune aux deux Gouvernements français et britannique, serait fondée sur un lacis, ou plutôt sur une hiérarchie, de pactes et de conventions d'arbitrage conclus d'État à État et garantis par un ou plusieurs autres États intéressés à leur stricte observation; toutes ces conventions seraient conclues conformément aux principes et dans le cadre du pacte de la Société des nations, garante suprême des engagements réciproques et arbitre des cas litigieux. Nous avons dit souvent ici, mais on ne saurait trop répéter, que de pareilles conventions ne doivent pas devenir l'oreiller commode où les peuples insoucieux du lendemain pourraient sans risques endormir leur vigilance; les formes complexes et inattendues de la vie politique déborderont toujours les cadres où la prévoyance des hommes d'État prétendrait les enfermer. Mais, cela dit, il faut reconnaître que la construction juridique que les Puissances occidentales cherchent avec toute leur bonne foi à mettre debout serait sans doute la plus complète et la mieux étudiée que l'histoire moderne connaisse.

Mais aboutira-t-elle? Ou, en d'autres termes, l'Allemagne acceptera-t-elle, dans les limites où l'enclôt l'accord franco-britannique, de conclure avec la France un pacte rhénan, et un autre avec la Belgique, ainsi que des conventions d'arbitrage avec ses autres voisins? L'embarras de la presse allemande est significatif. L'offre du 9 février, si elle dissimule sans doute les combinaisons que nous avons indiquées, répond aussi aux aspirations pacifiques d'une partie de l'opinion allemande. Revenir sur l'offre du 9 février sous le prétexte que les négociations franco-britanniques en ont précisé et limité la portée, se dérober, pour la session de septembre, à une demande d'admission dans la Société des nations, n'est-ce pas avouer des arrière-pensées tendant à renverser l'ordre établi par les traités? N'est-ce pas risquer de précipiter la conclusion d'une alliance défensive entre la France et l'Angleterre? Jamais, en Allemagne, l'agitation pour la revision des frontières n'a été plus intense; c'est surtout le rattachement de l'Autriche qui fait le thème des discours nationalistes. Le congrès de Kufstein, dans le Tyrol, près de la nouvelle frontière italienne, a été l'occasion d'une campagne de presse par laquelle l'Allemagne cherche à créer un irrédentisme à son profit. C'est le président du Reichstag, M. Lœbe, qui, dans un discours, réclame comme un droit l'annexion de l'Autriche. C'est le chancelier, Dr Luther, qui, à Dusseldorf, cherche à tirer parti de l'accord

franco-anglais et insinue qu'il n'est pas d'usage qu'un arbitrage n'accorde pas quelque avantage même à la partie qui succombe : l'Allemagne soulèverait donc des difficultés à tout propos, provoquerait des arbitrages, dans l'espoir d'en tirer toujours quelque profit. L'Allemagne cherchera, nous en sommes avertis, en apportant la plus insigne mauvaise volonté à l'exécution de certains articles bien choisis des traités, à démontrer qu'ils sont « inexécutables » et réclamera, sous ce prétexte, l'application de l'article 19 du pacte de la Société des nations. On peut craindre que le Gouvernement britannique, en insistant, dans son deuxième mémoire, pour l'insertion de la section VI, qui précise, ce qui d'ailleurs allait de soi, que « les droits et les obligations revenant aux membres de la Société des nations en vertu du pacte de la Société » ne pourraient être affectés en rien « par les traités envisagés par la présente note », n'ait encouragé involontairement les espérances que l'Allemagne met dans cet article 19 dont elle fausse le sens et l'esprit.

En Autriche même, l'agitation rattachiste, encouragée par Berlin, se développe sans obstacle, et l'on s'étonne que le ministre des Affaires étrangères, M. Mataja, paraisse y prêter les mains, en mettant inopportunément à la retraite le ministre d'Autriche à Paris, le baron Eichhoff, qui a tant contribué à tirer son pays de la plus affreuse détresse, et qui a pris si loyalement parti contre les menées pangermanistes. Depuis la publication des documents franco-anglais, le ton de la presse allemande est hésitant et prudent ; elle rend, en général, hommage à la bonne volonté de la France et à son désir de paix. L'Allemagne comprend que sa démarche du 9 février l'a mise au pied du mur : il lui faut, ou se rattacher à un système européen, dont la Société des nations est le pivot et l'Angleterre l'arbitre, mais où la France, sur le terrain du maintien des traités, est inexpugnable, ou bien rompre délibérément en visière à l'Europe occidentale et à sa civilisation, pour tirer les conséquences du traité de Rapallo et rechercher le concours de la Russie bolchéviste. Les mêmes hommes, en Allemagne, qui peut-être se laisseraient séduire par les tentations de la haine et les entraînements du nationalisme, hésitent à sacrifier leurs principes conservateurs à une dangereuse alliance avec la IIIe Internationale. L'Allemagne s'est mise dans l'obligation d'opter : il lui faut aller vers Moscou, ou vers Londres qui marche d'accord avec Paris et Bruxelles. Pour le moment, il semble qu'elle cherche à gagner du temps : Moscou annonce, en effet, que l'insurrection du Rif et le mouvement nationaliste et xénophobe en

Chine ne sont que le commencement de la grande révolte des peuples contre les « impérialismes » européens.

Cette guerre du Rif, que tous les Français, en dépit des calomnies communistes, déplorent mais qu'il ne leur appartient pas de faire cesser, le président du Conseil, ministre de la Guerre, a eu l'heureuse inspiration d'aller la voir de ses yeux. Son voyage par la voie des airs a servi d'abord à démontrer que le Maroc est à proximité de la France. Ses entretiens avec le maréchal Lyautey et avec les chefs énergiques qui ont arrêté l'impétueuse attaque d'Abd-el-Krim, sa tournée sur le front, lui ont permis de se faire une juste idée du danger qu'a couru la grande œuvre de civilisation française au Maroc, et qu'elle courrait encore, si nos braves troupes se relâchaient de leur pénible surveillance. Au sultan Moulai-Youssef qui insistait sur le maintien nécessaire du protectorat français au Maroc, M. Painlevé a dit les mots qu'on attendait : « Il faut que l'autorité du Maghzen reste entière sur tout le Maroc... Oui, il faut qu'elle demeure entière et sans partage. » A la Chambre, le 23, le Président du Conseil a réitéré ses affirmations d'énergie et ses vœux de paix. Cette unité du Maroc sous la souveraineté du Sultan et le double protectorat de la France et de l'Espagne, c'est précisément ce qu'il faudra que le *rogui* Abd-el-Krim reconnaisse, quand il voudra retrouver la paix qu'il lui a plu de rompre. Le général Primo de Rivera, qui vient de reprendre à Tetuan le commandement de l'armée espagnole au Maroc, a fait écho à M. Painlevé : « l'Espagne n'écoutera aucune proposition émanant des rebelles, tant que ceux-ci n'accepteront pas de se soumettre complètement au Sultan » ; et il a proclamé la nécessité d'une étroite collaboration franco-espagnole pour pacifier une zone du Maroc que des aventuriers étrangers ont transformée en un foyer d'agitation et de guerre. A Madrid, une conférence franco-espagnole, réunie depuis le 17, recherche les moyens efficaces de réaliser cette collaboration nécessaire et notamment, par un blocus effectif, d'empêcher la contrebande des armes. Juridiquement, Abd-el-Krim n'a pas la qualité de belligérant, et la France ne peut soit le poursuivre dans ses montagnes, soit arrêter les munitions qui lui sont destinées, que d'accord avec l'Espagne. L'offensive des harkas d'Abd-el-Krim paraît arrêtée, mais il s'en faut que la guerre du Rif soit finie. Si le Gouvernement français écoutait *le Quotidien*, qui voudrait que l'on offrît « au chef rifain une paix digne et libérale », il préparerait, pour un avenir très proche, une guerre plus redoutable et plus longue. Abd-el-Krim joue le tout pour le

tout ; sa destinée, s'il ne réussit pas, sera celle de tous les *roguis* : l'oubli, l'abandon et probablement l'assassinat. Il ne renoncera pas à son entreprise, tant qu'il se croira soutenu par les promesses de la Russie et l'agitation, au Parlement français, du petit groupe communiste.

Le vol, dans des conditions qu'il est facile de deviner, d'une lettre privée écrite par M. Vatin-Pérignon, chef de cabinet civil du maréchal résident général, à M. Pierre Lyautey, l'usage qu'en a fait à la tribune le député Doriot ont produit l'effet contraire à celui qu'espéraient les communistes. Leur offensive à la Chambre, trop bien concertée avec celle d'Abd-el-Krim au Maroc, a formé autour du Gouvernement un véritable bloc national sans le nom. Toute menace extérieure à la sécurité de la patrie ou de ses colonies produira toujours, en France, un tel résultat. Mais, pour le groupe socialiste, quelles perplexités! Aura-t-il le courage, abandonnant l'agitation révolutionnaire aux communistes, de se muer en un parti de gouvernement? S'il craint que les troupes ouvrières ne l'abandonnent pour aller aux communistes, les élections au conseil général de la Seine du 21 juin seraient de nature à le rassurer. Verrons-nous une scission se produire dans ses rangs comme nous voyons une fêlure s'accentuer dans le cartel des Gauches? Les récents scrutins ont montré tantôt le groupe socialiste divisé et la majorité refusant sa confiance à M. Painlevé, tandis qu'une minorité, inspirée par M. Paul-Boncour et M. Renaudel, la lui accordait, et tantôt un effort des chefs les plus notoires pour recoller le cartel en soutenant le Gouvernement. Le débat sur la réforme électorale a montré les socialistes en opposition avec les radicaux; malgré les premiers, la majorité, après un discours de M. Albert Milhaud, a voté l'abandon du système proportionnaliste et le retour au scrutin majoritaire. Les prochains débats sur le budget de M. Caillaux vont-ils achever de disloquer le Cartel? On s'agite furieusement dans le microcosme parlementaire et le budget de 1925 n'est toujours pas voté. Une majorité de gouvernement, plus large, plus ouverte, plus nationale, se dessine et, sous la pression des événements, se consolidera. Il n'est pas trop tôt!

RENÉ PINON.

Le Directeur-Gérant : RENÉ DOUMIC.

LES ÉMIGRANTS

TROISIÈME PARTIE (1)

I

Le dimanche suivant, les camarades furent invités à venir chez Erik Foss.

Ils arrivèrent et se réunirent devant sa maison. Karen, Kal et Ola clopinaient avec leurs pieds brûlés, enveloppés dans des linges mouillés. Erik les pria de s'asseoir, et lui-même resta debout. Il était pâle, sa voix tremblait. Il fallait maintenant prendre une décision pour l'hiver. Voulaient-ils rester là, ou non ? L'hiver allait venir ; aucun d'eux n'avait de provisions en quantité suffisante pour attendre le printemps : un voyage en ville serait nécessaire avant les neiges. Mais il avait besoin de savoir, d'abord, s'ils voulaient se fixer ici. Il ne doutait pas qu'un jour toute la prairie du Dakota deviendrait une des terres à blé les plus riches du monde. C'était dur pour ceux qui ouvraient la voie : la question était de savoir s'ils étaient capables de tenir.

Kal demanda ce que ça signifiait : ne conserverait-il pas ses six cents mesures de terre ? Karen opina : « Nous sommes bien, ici. Il y aura moyen de s'arranger. » Les autres de sourire. Else regarda Ola. S'en aller en ville avec lui, non jamais : elle savait trop bien ce qui en résulterait. Les autres échangeaient des coups d'œil. Même l'instituteur Berg ne se leva pas pour dire qu'il voulait s'en aller. Il restait assis, la tête

Copyright by P. G. La Chesnais, 1925.

(1) Voyez la *Revue* des 15 juin et 1er juillet.

basse. Comment s'était-il conduit pendant l'incendie? Comme un vulgaire missionnaire laïque! Il n'en revenait pas lui-même. Oserait-il regarder les gens en face, après cela? En tout cas, il ne pouvait plus ricaner de tout et de tous. Il restait donc assis, la tête basse. Savait-il au juste ce qu'il était lui-même? Soudain il se lève et dit :

— Je pense qu'après ce que nous venons d'éprouver, il faut que nous demeurions unis. Aucun d'entre nous ne pourra l'oublier. Désormais, nous serons presque comme des frères et sœurs. L'un de nous surtout, je trouve, mérite d'être loué : c'est Ola. Il s'est conduit en brave.

Ola? Il est assis à sa place et ne comprend pas. Qu'y a-t-il d'extraordinaire à ce qu'il ne se soit pas conduit comme une femme?

Else est toute souriante.

Erik ajoute que, pour les provisions d'hiver, il a encore un peu d'argent. Ils pourront le lui rembourser plus tard, quand ils seront riches. Ils le regardent : ils lui doivent déjà tant! Mais Erik trouve que tout marche à merveille.

Deux jours plus tard, Kal s'est remis à labourer. La prairie, tout autour, est noire, et le vent, parfois, soulève de sombres nuages de cendre.

Deux des bœufs d'Erik Foss disparurent : avec Morten Kvidal, il parcourut la prairie à leur recherche. Comme ils longeaient la rivière, soudain tous deux s'arrêtent. Devant eux est un grand cône de terre rapportée, sur lequel sont disposés en cercle des crânes humains. Le temps et les fauves en ont arraché la chair, les trous vides des yeux semblent fixés sur eux.

— Je sais ce que c'est, dit enfin Erik. Ceci est un tombeau. C'est ainsi que les Indiens enterrent leurs chefs.

Et il songe. Après la fin des guerres contre les Indiens, les Peaux rouges avaient quitté le Dakota pour se retirer dans les territoires que le gouvernement leur avait assignés ; mais, naturellement, ils faisaient des expéditions aux tombes de leurs ancêtres, et il fallait se méfier d'eux. Un pareil voisinage ne lui plaisait pas. Ce devait être les Indiens qui avaient volé les bœufs ; pourvu qu'ils se contentent de ce larcin!

— Un conseil : garde ça pour toi. Tu sais comment sont les femmes. Inutile de les effrayer.

Arriva le jour du voyage en ville. Quatre voitures suffisaient pour ce qu'ils avaient, à eux tous, de récolte à vendre. Ola, qui avait promis à sa femme de ne pas être du voyage, était de plus en plus obsédé, à mesure qu'approchait la date du départ. Il sortait, jurant qu'il n'irait pas. Il labourait et peinait dur, et jurait encore : « je ne veux pas. » Mais, au fond de lui, il sentait grandir une force singulière. Elle disait : « il faut que tu y ailles. » Ola répétait : « je ne veux pas, » et poussait ses bœufs. « Il le faut, disait la voix intérieure. Trottiner indéfiniment ici avec les mêmes gens, et béer devant la prairie noire... ouf! Va, il le faut. — Je ne veux pas, que diable ! — Il le faut, que diable ! »

Le matin du jour où les autres devaient partir, il se leva en sursaut avant qu'il fît clair et chercha ses habits du dimanche.

— Où veux-tu aller? demande Else.

— Oh! il faut que j'aille en ville, tout de même. Il faut que j'essaye d'échanger l'un des bœufs; j'aurai peut-être quelques dollars : un gain est un gain.

Else ne dit rien. Elle ne voulait pas le supplier. Mais elle savait bien ce qui arriverait.

Ce n'était pas peu de chose, tous les achats que les gars avaient à se rappeler : vitres pour les huttes, farine, vivres, aiguilles et fil, et beaucoup d'autres menues marchandises pour les femmes. Et n'oubliez pas des lampes et de l'huile pour le long hiver!... Heureusement Erik Foss en était : il avait bien encore quelques sous à prêter.

A l'aube grise, ils sont tous réunis chez Erik. « Allons! bon voyage. » Les femmes suivent, un bout de chemin, puis restent à regarder les voitures qui lentement disparaissent dans le désert sombre que recouvre le ciel bleu-rouge.

Morten, assis sur le siège, chantait; enfin, il était en route vers la poste : qu'est-ce qui l'attendait là, depuis tant de mois ? Ola chantait plus fort, il avait un peu de honte, qu'il convenait d'étouffer par le chant. Il n'était pas de meilleure humeur, le jour où il était sorti de prison. Hein, voir des gens, entendre les bruits de voiture dans la ville, voir les lumières des boutiques, entendre des gens gais qui rient! Et lui-même? Oh! rien que voir et entendre, mais pas le moindre petit verre, oh non! Else? Hé oui, elle restait seule, mais il avait prié les fillettes de Skaret d'aller lui tenir un peu compagnie. Affaire

réglée. Il chantait. Per Fœll marchait à côté de sa voiture et songeait. C'était pénible d'être séparé d'Anne. Mais il voulait, sans rien dire, lui acheter un petit objet en ville; il aurait, ainsi tout pardonné, quant à lui; oh! comme elle était jolie lorsqu'ils s'étaient quittés. Erik Foss était en queue, et sentait sur lui le poids de sa responsabilité. L'hiver est long, il doit penser à tout, maintenant. Le voyage en ville prendra quinze jours. Et là-bas, dans le désert, les six huttes sont sans défense. Si les Indiens arrivaient!

Else avait suivi le cortège un moment. Elle était pâle, mais elle agita son mouchoir à plusieurs reprises. Lorsqu'elle se sépara des autres femmes, elle s'achemina lentement vers sa propre hutte. Pour la première fois, elle allait être tout à fait seule. Elle aurait pu demander à Karen Skaret qu'elle lui permît de prendre chez elle une des fillettes. Mais c'eût été montrer qu'elle avait peur. Ola savait bien que l'enfant qu'elle portait pouvait arriver d'un moment à l'autre. Malgré cela, il subissait en ce moment quelque puissance plus forte que sa volonté. Il s'en allait... C'est comme ça, Else : c'est avec cet homme-là que tu es mariée.

Lorsque, le soir, elle eut fait rentrer les vaches et s'assit pour les traire, elle se mit à causer un peu avec elles. Appuyer le front contre le flanc chaud d' « un tel grand animal paisible, c'est une vraie médecine. Elle ne leur a pas donné de nom encore; maintenant elle appelle l'une Barbro, en souvenir de la vieille cuisinière du chef de district, et l'autre Josefine, ce qui était le nom de sa propre mère. On ne dira pas qu'elle est seule...

Le lendemain, debout dans la hutte, elle lave des tasses, quand il lui semble nettement percevoir d'autres personnes dans le voisinage. Elle se retourne. Non, il n'y a rien.

Mais elle n'est pas revenue à son ouvrage, qu'elle voit la porte s'ouvrir presque sans bruit. Et elle se trouve devant un étranger, grand, couleur de bronze, glabre. De son front ses cheveux foncés tombent plats des deux côtés; les pommettes sont saillantes, il a un couteau à la ceinture, des mocassins aux pieds... un Indien.

Elle ne s'écroule pas sur le sol. Le mieux était de le regarder bien en face. Elle lui demande en anglais ce qu'il veut. Le visage de l'Indien s'éclaire. Il répond dans la même langue :

— Homme rouge très fatigué. Homme rouge très faim.

Else n'avait rien d'autre que du lait et de la bouillie de gruau froide, elle les offre. Mais il ne veut pas s'asseoir à table. Il verse le lait sur la bouillie, recule jusqu'à la porte, comme pour assurer sa retraite, s'accroupit là, et mange.

Lorsque l'écuelle est vide et qu'il l'a posée par terre avec la cuiller dedans, il aperçoit un objet brillant sur un rayon : il s'en approche doucement, le prend, le tripote. C'est une blague à tabac en cuivre, avec un calendrier runique gravé sur le fermoir; il regarde Else d'un air interrogateur : est-ce quelque sortilège? Alors la blague disparaît on ne sait où sur sa personne, il gagne la porte à reculons, et sort.

Elle reste debout, écoutant si elle entend d'autres pas. Non. Elle se risque dehors, observe. L'Indien, une grande gaule de pêche à la main, s'en va par la prairie, au petit trot, vers la rivière.

Le lendemain, Else est dans sa hutte, quand elle entend, dehors, résonner les sabots d'un cheval. La porte s'ouvre, le même Indien s'introduit, tenant un poisson par les ouïes; il sourit comme la première fois, jette le poisson sur le banc, et sort à reculons. Lorsqu'elle va dehors, un instant après, Else voit un cavalier qui s'éloigne au galop vers le nord-ouest.

Huit jours se sont passés depuis le départ des gars en ville : elle commence à surveiller la plaine. Elle sait bien que c'est trop tôt, et pourtant, cette contemplation lui tient un peu compagnie. Et voilà qu'un matin, dans l'étable, elle éprouve un froid dans le dos, une angoisse, qui lui est toute nouvelle. Elle a une douleur qui l'oblige à se cramponner après la vache. Quand c'est passé, elle rassemble ses forces, veut délier Barbro, mais... mais ça reprend. Sa première idée est de parvenir jusqu'à sa voisine la plus proche, qui est Anne, mais, au bout de quelques pas, elle s'abat par terre, se met à hurler, enfonce les mains dans le sol, se démène sur le dos. Non, elle n'arrivera pas, elle n'a qu'à rentrer en rampant, et lorsqu'elle peut rassembler ses forces pour la seconde fois, elle se traîne, non pas chez elle, mais auprès de la vache, qui est toujours là. C'est au moins un être vivant. Else n'est pas toute seule...

Lorsqu'enfin les gars revinrent de la ville, Ola entra, les regards tout confus. Else était assise dans son lit : elle lui tendit triomphalement le bébé ;

— Ola, Ola, c'est un garçon!

Pendant plusieurs jours, les voisins allèrent les uns chez les autres pour causer des nouvelles du canton. Les lettres furent lues et commentées. « Non, tu as vu : un tel est mort; celui-ci et celle-là sont mariés. » Les camarades oublient qu'ils habitent la prairie; ils se promènent dans le vieux canton aux collines boisées; ils vont dans les fermes, bavardent avec parents et connaissances. Oh, les lettres, les lettres!

Mais le dimanche matin, Erik Foss monte chez Else et Ola. Il salue la compagnie et fait des vœux pour l'héritier. Non, il ne veut pas de café, mais si Ola en a le temps, on fera un petit tour ensemble. Ola se lève et le suit. Ils marchent par les terres.

C'est seulement lorsqu'ils ne peuvent presque plus distinguer la hutte d'Ola, qu'Erik s'arrête. Ils se regardent. Alors Erik s'approche, et prend Ola par la poitrine, de ses mains maigres et dures.

— Écoute, une question : avais-tu idée que ça pouvait arriver à ta femme, pendant que tu étais en ville?

Ola est tout honteux, mais cet assaut le fait se raidir.

— Qu'est-ce que diable?.. allons, lâche-moi!

Mais l'autre le tient toujours.

— Je t'aurais roué de coups en ville. Mais ça n'a rien de drôle de battre un homme saoul. Et saoul, tu l'étais du matin au soir. Et tu as perdu au jeu l'argent que tu as gagné, et ton bœuf aussi : j'ai dû te faire libérer, et t'aider une fois de plus, pour que tu ne rentres pas chez toi comme un mendiant. Mais ça, ce n'est rien, en comparaison. Tu as quitté ta charmante femme. Et alors je veux te dire ceci : nous ne voulons pas d'un pareil chenapan dans le *settlement*. Nous devrions te chasser comme un chien galeux. Seulement, il y a Else. A cause d'elle, tu pourras rester encore un moment, à condition que tu te conduises comme il faut. Mais, du moins, tu auras une rossée. Comment ça va, ici, c'est moi qui en suis responsable. Et maintenant je suis responsable des coups que tu vas recevoir!

Alors Ola ne put s'empêcher de rire. Mais une gifle formidable le fit chanceler et voir rouge. Il voulait bien être battu, si tout pouvait être par là réparé; cependant, sans réfléchir, il fondit sur l'autre. Bien, c'était ce que voulait Erik, une lutte loyale. Les voilà aux prises. Puis, Ola, oubliant tout le reste, évita les coups, dansa autour d'Erik, écarta ses poings, lui allongea une

torgnole sur l'œil. Erik tituba en arrière, mais se maintint debout; pourquoi Ola ne profita-t-il pas de cet instant pour se jeter sur lui et le faire tomber? Non, Ola ne le voulait pas; au fond, il voulait être battu, mais il fallait d'abord une petite démonstration.

Hé, mais, Erik se tire d'affaire comme un vrai diable : où le fils d'Olina l'Efflanquée a-t-il appris ces tours? Ola n'a vraiment pas le temps de rire ou de faire le fanfaron, la lutte est chaude; attention, pas de coup foudroyant : attendre, laisser passer la fureur de ce garçon. Il a des poings solides, aïe, il a touché juste au-dessus de l'oreille, et Ola en voit trente-six chandelles. Il faut lui donner la monnaie de sa pièce. Hé là... Ola aurait-il tapé trop fort? Erik chancelle de nouveau. Ça, c'est amusant. Pour la seconde fois, Ola aurait pu se jeter sur son adversaire ébranlé, mais il ne veut pas, il veut être battu, lui, attends un peu. L'instant d'après, il lui donne un croc-en-jambe : Erik s'étale par terre de tout son long. Ola, enfin, a le temps de rire, mais le gaillard revient à la charge : il a l'air, bon Dieu, de prendre l'affaire au sérieux. Et au bout d'un moment, Ola se laisse tomber; Erik est sur lui et lui serre la gorge. Ola aurait pu encore le chavirer, et lui couper la respiration, mais c'est assez, et il demande grâce :

— Aïe! Lâche-moi, maintenant. Aïe! tu entends!

Erik croit qu'il a gagné. C'est ça qui est superbe. Il lâche prise, se lève, essoufflé, s'essuie la figure en sueur. Il dit :

— Allons, maintenant tu pourras rester ici quelque temps à l'essai.

Et il s'en va, grand, le visage rasé de frais, ses moustaches brunes droites des deux côtés. Une dernière fois, il se retourne, et ajoute :

— Ceci encore. Si tu peux te taire au sujet de cette explication, moi, je n'en dirai pas un mot.

Ola, debout, le regarde, et ne sait pas s'il trouve cela honteux ou drôle. Mais, en rentrant chez lui, il se rappelle la menace d'Erik, qu'il peut, un jour, être chassé d'ici. Et alors il pense à l'incendie, à la prison, à toutes les taches qu'il ne pourra jamais laver; il baisse la tête : peut-il encore paraître devant Else et l'enfant?

II

Pour un hiver, ce fut un hiver. Une tourmente de neige dura quinze jours; les huttes furent enfouies : le matin, il fallait se déterrer. La distance n'était pas longue jusqu'à l'étable, mais dans l'épais tourbillon, il n'est pas facile de se diriger, et dès qu'on en était à quelques brasses, les huttes étaient perdues, disparues, et que faire par un temps pareil? On finit par tendre une corde entre deux huttes, afin de pouvoir circuler à tâtons de l'une à l'autre. Mais vivre jour et nuit à l'intérieur n'est pas folâtre. On y était à l'étroit pendant l'été et l'automne, alors qu'on était constamment dehors; maintenant gars et femmes devaient vaquer chacun à ses affaires dans la pièce exiguë. Chez Kal Skaret, ils vivaient six, et leur hutte n'était pas plus grande.

Puis, le froid vint pour de bon. L'herbe sèche de la prairie brûlait dans le poêle en un rien de temps; le fumier de vache séché valait mieux; mais, pour avoir de la chaleur, il fallait qu'une personne fût constamment occupée à charger le poêle. Et c'était une question de savoir si l'on en avait fait une réserve suffisante, pour le cas où l'hiver serait long; voyez-vous ça, qu'un jour on manque de combustible? La neige les tenait enfermés : nul chemin, à travers cette mer profonde, ne menait vers du fagot ou de la tourbe. La nuit, quand, le poêle éteint, le froid de la prairie pénétrait, on entendait des craquements : c'était l'eau et le lait des seaux qui avaient gelé à fond, et faisaient éclater les tasses. On dormait les mains dans des moufles et le bonnet enfoncé jusqu'aux oreilles. Lorsque Per Fœll se lavait le matin, sa grande barbe était une petite cascade glacée.

A quoi les gars pouvaient-ils s'occuper? Nulle part où aller. Ils se chargèrent de la nourriture et de la traite des bêtes, dans l'étable, et puis après? ils étaient condamnés à l'inaction. Kal enrageait. Pendant des semaines, il fut impossible de se rendre même chez un voisin.

Morten Kvidal fit de la menuiserie. A son récent voyage en ville, il avait acheté des planches et quelques outils, et même de quoi faire des skis; cela lui permit de s'occuper tout de même : il trouverait bien à vendre quelques sièges et quelques

armoires au printemps. Les lettres qu'il avait reçues d'Helena étaient bonnes : comme ça vous réchauffe, rien que de voir une écriture sur l'enveloppe ! Et, de la part de sa mère, c'était des remerciements et des éloges pour le peu de dollars qu'il avait envoyés avant de venir dans la prairie. Mais pas un mot pour dire si l'on avait réparé le moulin à bras et défriché la terre neuve qu'il les avait priés d'attaquer. Seraient-ils négligents ? Pourtant, il ne pouvait pas être à la fois là-bas et ici !

L'instituteur Berg et Anton Noreng avaient de nouveau de petites difficultés ensemble. Ils jouaient aux cartes, mais l'un affirmait que l'autre trichait, et ils se jetaient les cartes à la tête. Ce n'est pas commode de vivre ainsi collé à un autre homme, nuit et jour, mois après mois ; on se lasse à la longue, chacun finit par être écœuré, rien qu'à voir l'autre.

Un jour, l'instituteur songea qu'il pourrait aussi bien s'ennuyer d'une autre manière que jusqu'ici : ne pourrait-il pas faire l'école deux heures par jour aux enfants de Skaret ? Il se fit une paire de raquettes de neige et partit avec un livre ou deux sous le bras. Ah ! il était un homme libre, maintenant. Il pouvait enseigner absolument ce qu'il voulait. C'était du nouveau. Il pourrait sans doute aussi montrer, alors, ce qu'il tenait en réserve, autrefois, lorsqu'il se sentait si ligoté et maltraité dans le vieux pays. Maintenant, il pouvait sortir tout cela. Oui, mais qu'est-ce que c'était au juste ?

Liberté ? Allait-il leur enseigner la liberté ? Certes, la liberté de croire ce qu'on veut ? Oui, mais que devaient croire ses élèves ? N'avaient-il pas un mot à dire à ce sujet ? C'est singulier de marcher là sur la mer de neige avec rien que le ciel au-dessus de soi. Il n'y a personne sur qui déblatérer. Nul ne te lie. La question devient : « Qu'es-tu toi-même ? » C'est vraiment indiscret. Il s'arrête, il est sur le point de rentrer chez lui. « Qu'es-tu ? Que crois-tu ? Liberté ? Verbiage. Va-t'en lâcher des enfants affamés autour d'une table vide, dis-leur qu'ils ont la liberté de manger ce qu'ils voudront. Liberté... ha, ha, ha ! »

Ce fut comme aux premiers temps de l'école primaire dans le vieux pays. On retournait cinquante ans en arrière (1). Les enfants et le maître avaient des moufles aux mains. Karen

(1) La loi sur l'enseignement primaire obligatoire, en Norvège, est de 1837.

suggéra que c'était bien nécessaire de leur enseigner sérieusement la parole de Dieu.

Jo Berg commença par l'histoire sainte.

Anders, de Skaret, tombe chez Morten, et bredouille, tout essoufflé :

— Il faut que tu viennes chez Erik.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Il ne va pas.

En accompagnant le gamin à travers les amas de neige, Morten apprend qu'Erik a les deux pieds gelés. L'instituteur, Kal et Per Fœll, sont dans la hutte et observent le malade. Erik est couché, les yeux fermés, la figure rouge, la tête renversée en arrière, le cou raide : sa respiration est pénible et rapide. Qu'est-ce que ces gars peuvent bien faire pour un malade ici, dans ce désert ? Else et Karen sont venues, elles ont examiné les pieds, les ont lavés au savon noir, mais il n'y a pas ici d'alcool camphré, et les pieds et les cuisses sont déjà bleu-rouge et enflés. Un médecin ? Il y a cent milles anglais jusqu'à la ville.

Va-t-il mourir là sans aucun secours ? Ils ne savent que résoudre. Ils n'avaient pas encore pleinement compris tout ce qu'Erik avait fait pour eux, et combien il leur manquerait. Allaient-ils le perdre maintenant ?

Erik ouvre les yeux à demi et se met à parler : les mots sont peu distincts et ne s'adressent à personne en particulier. Il divague sans doute, il a des visions. Il parle de Nidaros County (1), du chemin de fer, de la nouvelle ville. « Tu feras bien d'appeler la ville Nidaros, » se dit-il. Il parle d'une église, une cathédrale, la cathédrale de Nidaros ici dans la grande ville de la prairie, et il parle d'université, de théâtre, de bibliothèques, d'hôpitaux... Tout ce qui a sommeillé au plus profond de son esprit, maintenant se précipite pêle-mêle en grandes visions animées par la fièvre. Il ne se doute pas qu'il est malade. Il ne sait pas qu'il y a des gens là.

Puis, il referme les yeux. Les gars le regardent. « Un médecin, » dit Kal. Un médecin, oui, murmurent les autres ;

(1) Nidaros est l'ancien nom de la ville de Trondhjem, voisine du canton d'où les émigrants sont originaires. La cathédrale de Trondhjem est un des rares monuments du moyen âge qui subsistent en Norvège.

mais transporter Erik à la ville lointaine à travers la neige, c'est impossible; amener ici un médecin par un chemin pareil, inutile d'y penser.

— Il peut au moins donner un conseil, dit Kal.

Ils restent un moment à réfléchir. Per annonce :

— J'ai des skis !

Mais quoi ? Faire cent milles sur le désert de neige, seul, sans une maison où entrer pendant trois jours... y songe-t-il ?

Erik lève les yeux, les regarde.

— Ça va mal, dit-il. Sûrement, il n'y a rien à faire.

— Mais si, affirme Kal. Tu peux compter que tu te remettras, Erik. Nous allons chercher le médecin.

— Impossible, répond Erik avec un vague sourire. Ne dis pas de bêtises.

Un instant, Kal se gratte dans sa barbe, sous le menton. Lui qui a femme et enfants, va-t-il se mettre en route et risquer sa vie pour un camarade? Et Per est aussi debout, tout prêt. Mais voici Morten qui déclare :

— C'est moi qui prends les skis.

Une heure plus tard, il les boucle. Il a dans son havresac deux pains que lui a donnés Karen ; la bouillotte de café pend à la courroie qui retient la gaine de son couteau ; le fusil est passé sur son épaule : il part.

Il sait bien qu'il doit coucher dehors une, deux, trois nuits. Mais on peut se creuser un trou dans la neige. Et il vient de se rappeler la petite boussole attachée à sa chaîne de montre, ce qui le reporte à un soir de Pentecôte, où il était rentré à Kvidal et où la troupe de ses frères et sœurs se précipitait vers lui, descendant les coteaux. Oh, comme ils tripotaient cette petite boussole. « Qu'est-ce que tu as payé ça, Morten? Où l'as-tu trouvée ? » Hé oui, c'était autrefois. Et maintenant, il est ici. Si quelque tourmente de neige s'élève, plus jamais on ne le reverra. S'il a un pied gelé cette nuit, la boussole ne servira de rien. Si... si... Bah ! si Morten n'était pas parti, Kal se serait mis en route, et ce vieux casse-cou de pêcheur des Lofoten n'était pas de ceux qui disent : si... si...

Morten ne se hâte pas, il marche posément. Il sait, par les courses de skis, que, pour gagner, il faut d'abord ménager ses forces. Allons posément, bien posément. Le soleil est devant lui ; le ciel est très bleu aujourd'hui ; la prairie est ondulée

comme un immense tapis de soie ; la lumière donne dans les yeux du voyageur, mais la journée est splendide. Il ne voit plus du tout les huttes, aucune fumée, rien : il y a l'océan de neige aveuglant, le ciel et lui. Maintenant il s'agit de trouver son chemin. Il regarde sa montre, le soleil, la boussole. La ville est au sud-est. Il s'oriente, en marin qu'il est.

Le soleil s'abaisse vers le désert de neige, le jour décline, et Morten glisse, glisse posément. A l'horizon, le disque solaire devient une flamme dont le ciel occidental est incendié ; l'océan de la prairie n'est que vagues de blanc, de bleu et d'or. Morten glisse comme dans un conte ; son ombre devient prodigieuse ; elle est un paysage bleu à forme humaine qui glisse à son côté. Puis le soleil a disparu, la prairie est bleue, c'est la nuit, et les étoiles et un froid plus vif. Morten glisse, glisse, toujours posément. Il sait que dans le brouillard et l'obscurité on a tendance à incliner trop à gauche ; son instinct s'éveille : il appuie un peu plus à droite, et il continue. Pas de lune, il y a la nuit et lui. Il n'est pas question de se reposer avant longtemps. Il est parti pour sauver une vie humaine.

Enfin il s'arrête sur un renflement de terrain, où la neige est balayée. Là, il est assez facile d'amasser de l'herbe de prairie : on trouve même un peu de bruyère. Il est obligé de tenir la bouillotte sur son bâton de ski pendant qu'elle bout. Puis, il s'assied, ses pieds glacés devant le feu, et ingurgite le café chaud, après l'avoir versé dans une timbale de bouleau. Et il goûte le pain de Karen, et l'apprécie.

Cela demande du temps de bâtir une hutte de neige avec les mains, les pieds et un bâton de ski ; mais enfin elle est suffisante pour qu'il puisse y entrer en rampant. Il prend son fusil avec lui, par dessus ses souliers il tire deux pattes qu'a cousues sa mère pour son dernier voyage aux Lofoten : cela vous épargne l'onglée. Une veste de laine islandaise supplémentaire par dessus la veste, le bonnet enfoncé jusqu'aux oreilles, une petite couverture de laine sortie du havresac avant de le placer sous la tête ; et voilà, il est couché : il ne tarde pas à fermer les yeux et à dormir.

Le lendemain, il trottine par un temps très couvert, direction sud-est ; on ne peut sans doute pas se fier absolument à la boussole, mais il reste l'instinct d'un marin. Il glisse, il glisse. Pas trop vite, posément, posément. Il entend un bruit qui doit

être un hurlement de loup. En se retournant, il voit un animal qui le suit, ce n'est qu'un loup de prairie. Au milieu de la journée, il sort ses provisions, mais ne s'arrête qu'un instant. Il y a un camarade, bien loin dans le désert de neige, qui attend.

Et la neige se met à tomber, tout doucement d'abord; puis les flocons sont plus drus, il fait du vent : cela devient une tourmente de neige. Morten ne voit plus rien, il est plongé dans un nuage de neige, il se fraye un chemin; parfois le vent semble le soulever et le jeter dans un autre pays. Il se démène et avance. Il tourne le dos à la bourrasque, naturellement, et regarde la boussole, puis il se penche en avant et continue sa route incertaine. Où va-t-il? Encore l'instinct. Il va, et navigue dans le brouillard. Attention, pas trop à gauche. Ce soir-là, pas moyen d'allumer du feu. Il mange viande et pain sans rien boire.

Nouvelle hutte de neige, mais cette fois il n'ose dormir, il passe la nuit à remuer ses doigts de pieds dans ses souliers, pour qu'ils ne s'engourdissent pas. Et, le lendemain, l'air est plus léger, ça s'éclaircit dans la journée, et soudain, le soleil reparaît. Il sent qu'il a une écorchure au talon droit : on verra ça plus tard. Il se relâche un peu, les oreilles lui tintent un peu, la neige commence à danser étrangement devant ses yeux. Mais il continue. Maintenant Helena, sa mère, Kvidal, tout est perdu dans le brouillard, tout son être est uniquement concentré vers le but qu'il faut atteindre... Il faut marcher, marcher, marcher.

Dans la hutte d'Erik, les gars se relayent. Une femme ou une autre vient aussi parfois, naturellement, avec quelque douceur, essayant de le tenter. La nuit aussi, un gars reste assis près du lit, et veille à ce que le poêle ne cesse de chauffer.

L'inflammation avait atteint les cuisses, qui étaient rouges et enflées, vilaines à voir. Par moments, ça faisait si mal qu'Erik criait et geignait comme un enfant. Il avait de longues périodes d'assoupissement fiévreux; puis il se remettait, regardait son camarade, esquissait un sourire.

Un jour que Per et Kal étaient là, il rouvrit les yeux et les regarda.

— J'aurai bientôt fini de labourer, dit-il. Allons, c'est bien. Saluez ma mère... Et pardonnez-moi de vous avoir attirés ici.

— Ne pense donc pas à ça ! dit Kal. Tu ne peux pas savoir avant que Morten arrive avec le médecin.

Erik continua :

— Il y a un petit livre, là, dans ma caisse. Donnez-le moi.

Per Fœll fouilla, et prit le petit cahier qu'ils connaissaient trop bien. C'est là qu'était inscrit tout ce qu'ils lui avaient emprunté.

— Fourre-le dans le poêle, dit Erik.

Per et Kal ouvrirent de grands yeux. Divaguait-il encore ? Mais Erik répéta :

— C'est sérieux. Fourre-le dans le poêle. Je n'en ai pas besoin, là où j'irai maintenant.

Per fut donc obligé de jeter le cahier au feu pour obéir à Erik. Et lorsque le cahier s'enflamma, les yeux de Per et ceux de Kal se rencontrèrent de nouveau. C'était comme si Erik leur disait adieu.

Le malade continua :

— Toi, Per, tu as besoin d'une herse et d'une voiture : tu peux les prendre chez moi. Et toi, Kal, tu as tant de monde ! Mes vaches et mes bœufs feront ton affaire. Mais il y a encore un petit livre au fond de ma caisse. Celui-là, il faut l'envoyer à ma mère.

Ils lui serrèrent la main, le remercièrent de ce qu'il leur donnait encore ; ils dirent que c'était absurde, qu'il pourrait en avoir besoin lui-même bientôt, quand il serait rétabli. Et sa mère, certainement il pouvait compter qu'on ferait comme il le voulait.

Et ils se rassoient, Per et Kal ; ils se taisent. Mais Erik dit encore :

— C'est bien médiocre, ce que j'ai fait. Moi qui croyais que ça pouvait devenir une grande chose.

Morten était parti depuis six jours quand il entra, pâle, les yeux caves, les jambes flageolantes, dans la hutte où l'instituteur était seul.

— Tu arrives trop tard. Il s'est éteint hier.

Sur le grabat, Erik Foss avait l'air de dormir.

Quelques jours après, eut lieu le premier enterrement dans la petite colonie. On avait choisi l'endroit tout au bout de la propriété même d'Erik, et par là même se trouva décidé qu'il y

aurait là une église et un cimetière, si jamais on en venait à ce point.

III

Enfin le printemps revint : la neige fondit si vite que de véritables lacs s'étendaient dans la plaine. L'eau brillait partout, elle ruisselait, elle creusait, elle s'élevait en vapeurs; mais peu à peu la terre fut de nouveau nue, et se mit à verdir. Maintenant les femmes sortent des lugubres huttes de terre où elles sont devenues blêmes pendant l'hiver : les yeux sont déshabitués de tant de lumière; il faut dégeler sérieusement les mains et les visages. Tiens, regarde, c'est de nouveau le soleil, de nouveau la chaleur. Déjà l'alouette vole haut au-dessus de la prairie, une fleur ouvre les yeux contre le mur de la hutte. Le printemps, un nouveau printemps! Où en est-on, dans le vieux pays?

La petite colonie était fort désemparée, depuis qu'elle avait perdu Erik Foss. Les gars, l'un après l'autre, venaient trouver Morten et lui demandaient son avis sur ceci ou cela. Ils avaient besoin de grains pour les semences et de vivres pour tout l'été; ils étaient sans argent : qui s'en irait en ville et trouverait un expédient? En automne, on aura peut-être une récolte qui en vaille la peine; ils trouvent absurde de battre avec des bœufs comme l'an dernier; il faut une batteuse, mais l'argent?

— Qu'en dis-tu, Morten? Veux-tu aller en ville pour nous? Nous ferons le travail sur ta terre en ton absence.

Il hésita un moment, car il était le plus jeune, Anton excepté : il n'était pas l'homme qui pouvait devenir leur nouvel Erik Foss. Mais, au fond, cela le tentait. La responsabilité était grande, mais, par là même, séduisante. Il finit par céder, et il partit.

Déjà il avait attelé ses bœufs, quand Else arriva en hâte et lui remit une petite montre en or.

— Essaye d'avoir un peu d'argent avec ça, dit-elle, et envoie-le aux parents d'Ola. Mais il ne faut pas le lui dire. Il a été si triste tout cet hiver, parce qu'il n'a rien envoyé encore chez lui, mais il est bien excusable, n'est-ce pas? Hé oui, voilà comment il est envers ses vieux, il pense à eux du matin au soir.

Morten prit la montre. Lui-même avait agi à peu près

de même, cet hiver, lorsqu'il avait été à la ville en skis. Dans le vieux pays, on a sans doute peine à comprendre que les gens ne s'enrichissent pas tout de suite en Amérique.

Il se rappelait ce voyage en ville. Mais alors il n'avait charge que de lui-même et de ses propres affaires ; maintenant il était homme de confiance. Derrière lui, dans le désert, un petit groupe de compatriotes habitait des huttes de terre et n'avait d'autre rêve que de se fonder là un foyer ; que deviendraient-ils s'il n'était pas capable d'accomplir sa mission? Emprunter? Qui prêterait de l'argent à un inconnu ? Il est vrai qu'une lettre, qu'il portait sur sa poitrine, contenait un carnet de banque de six cents dollars, mais cela provenait d'Erik Foss, et ils lui avaient promis d'envoyer cette somme à sa mère. Rien à faire : c'est tout de suite qu'il faut aller à la poste pour régler cela. Mais n'est-ce pas étonnant qu'Erik n'ait pas laissé une fortune plus grande ? il avait dû se dépouiller complètement pour venir en aide aux autres. Et pourquoi ? Une idée, une vision d'avenir lointain, un besoin de réaliser une œuvre. Peux-tu suivre son exemple, Morten ?

La petite ville n'était pas reconnaissable. Elle était surpeuplée de gens venus par le train pour s'équiper maintenant, au printemps, et continuer ensuite leur route, loin dans la prairie mystérieuse. Les rues étaient défoncées par les sabots des chevaux et les roues ; débits et boutiques résonnaient de clameurs en beaucoup de langues, on y buvait, on y gueulait ; dans la rue, c'était cris et rixes, appels de femmes qui voulaient retrouver leur mari, un vacarme dans toute la ville. Sans cesse de nouvelles processions de voitures se mettaient en branle vers l'Ouest ; une vague humaine semblait déferler de l'Est, mais la prairie est vaste, elle absorbera tout ce monde. Morten entra en conversation avec des compatriotes qu'il rencontra et obtint divers éclaircissements. Il y avait là des fermiers des États de l'Est, qui avaient vendu et déménageaient : la prairie les attirait. Pendant longtemps, les pionniers n'avaient pas eu confiance dans la plaine, où l'on ne trouvait ni bois de charpente, ni fagots ; maintenant on en juge autrement : il n'y a ni racines, ni pierres à enlever, n'est-ce pas tentant? Comme il était à l'extrémité de la ville, il vit partir une file d'une cinquantaine de voitures : il y avait là des hommes, des femmes, des enfants, du bétail, des meubles, et en tête, à cheval, un ecclésiastique.

On aurait dit une migration de peuple. Il apprit que c'était une communauté norvégienne de Haugianiens (1), qui venaient d'un settlement à l'Est, où elle avait eu de telles contestations avec un autre groupe religieux qu'elle s'en allait, sous la direction de son pasteur. La prairie est vaste, on y est à l'aise pour adorer Dieu de beaucoup de manières : la prairie absorbe tout.

Cependant Morten ne pouvait obtenir de crédit. Et il ne pouvait se procurer de semences, s'il n'avait d'abord de quoi les payer.

Deux jours se passent, il n'a plus de provisions, le retour prendra plusieurs jours : les bœufs peuvent vivre de l'herbe de la prairie, mais pas lui. De l'argent ? Il n'en a pas. La montre d'or d'Else était mise en gage, l'argent envoyé, le carnet de banque envoyé, était-il encore temps de le reprendre à la poste ? Sans qu'il s'en fût rendu compte, ses pas se dirigeaient déjà de ce côté. Oh, s'il pouvait avoir un vrai repas. Et du grain à semer. Il ne pouvait pas revenir vers ses camarades sans grain à semer. Il faut trouver un moyen. Oui, mais s'il n'en existe pas ? Voici la poste. Il s'arrête à la porte. Qu'est-ce qui est juste ? Il est mis à une dure épreuve. T'en tireras-tu, Morten ? Allons, attends au moins jusqu'à demain. Il tourna le dos, mais ses pieds ne voulaient pas marcher.

Peut-il aller encore dans d'autres boutiques ? Hier, dans l'une de celles où il a essuyé un refus, un pâle jeune homme à lunettes, qui était au même comptoir, était sorti tout de suite après lui, et, dehors, lui avait demandé en norvégien : « Vous n'êtes pas d'ici ? » Hé non, Morten était bien étranger. Ils avaient causé en se promenant un bout de chemin. L'homme aux lunettes raconta qu'il était pasteur méthodiste ; il cherchait de la terre pour ses ouailles, qui étaient dans l'Iowa ; le settlement était devenu trop nombreux, et un bon nombre des gens avaient décidé de partir et de chercher vers l'Ouest. Morten parla un peu de sa colonie, si loin dans le désert, et cela intéressa le prêtre. « La terre est-elle bonne, par là ? » Mais alors un éclair traversa l'esprit de Morten : Ah, non, nous ne voulons pas d'une pareille secte là-bas. Le prêtre ajouta : « Nous avons de l'argent, et, comme les catholiques, nous sommes résolus à aider ceux de

(1) Secte formée par les adeptes du paysan Hans Nielsen Hauge (1771-1824).

notre confession. C'était tentant; de nouveau un poids d'or s'offrait; mais non, non, c'était trop risqué, ce grain-là pouvait coûter trop cher. Il finit par dire que la terre, là-bas, avait causé une vive déception, et qu'il était obligé de conseiller à d'autres de ne pas y venir.

C'était hier, ça; mais, aujourd'hui, il est tout à fait abandonné, Vraiment, il a tout de même trop fait le fier avec le méthodiste. n'est-ce pas? Il arpente la rue, les yeux baissés, son embarras est extrême. Il faut trouver un moyen, Morten. Trouve un moyen...

Plus tard, dans la journée, il rencontra un camarade qu'il avait connu dans la ville de l'est où il avait travaillé aux scieries, et lorsqu'il eut raconté, en prenant une tasse de café, où en étaient les affaires, le camarade lui dit :

— As-tu essayé chez le cordonnier Bœ ?

— Le cordonnier Bœ?

— Oui, dans les cas extrêmes, on va là. Il est rapace, mais, si tu as l'attestation du bureau agraire, montrant que tu as un claim n'importe où, ça va. Il est installé dans la cave, juste en face de l'hôtel.

Un instant après, Morten descend dans la petite boutique basse, où une odeur de cuir, de cirage et de cuisine vous suffoque en entrant. Un petit homme chauve à barbe noire, en lunettes et à peau huileuse, se lève de son travail de cordonnier.

— Bonjour, pays, dit-il d'une voix chantante, lorsque Morten lui a dit ce qu'il est.

De l'argent? Un prêt? Le cordonnier soupire et branle la tête. Mais en même temps, Morten se sent mesuré et pesé. Les yeux jaunâtres, derrière les lunettes, l'observent longuement. Que trouvent-ils? Que ce visage-là est loyal. Cet homme-là ne boit pas. Bœ examine l'attestation du bureau agraire. Il pose des questions et des questions. Combien de terre? Combien de défrichée? Mais si loin de tout lieu habité... grand Dieu! alors ça ne valait pas un clou de soulier.

Et, tandis que les lunettes se lèvent vers la petite fenêtre située haut contre les pavés de la rue, où l'on voit des pieds marcher à droite et à gauche, Morten remarque sur les murs, accrochés, des passages de la Bible : « Cherchez d'abord le royaume de Dieu ». Et « Priez sans cesse ».

— Combien te faut-il?

Morten dit deux cents dollars.

— C'est beaucoup.

Il se grattait dans la barbe. Lorsque Morten parla d'une batteuse, le cordonnier s'anima :

— J'en ai une d'occasion, aussi bonne qu'une neuve. C'est un gage laissé pour compte, tu peux l'avoir pour un prix dérisoire.

Et le jeune homme fut obligé de signer un papier par lequel il engageait sa récolte de l'année ; en cas de disette, il devait, à l'automne, livrer bœufs et voiture. Dix pour cent d'intérêts par mois, parfaitement. Pour finir, il dut poser la main sur la Bible, et jurer que tout serait payé jusqu'au dernier sou. Mais lorsqu'il vérifia le compte des billets gras, il ne trouva que cent quarante dollars !

— Oui, qui a dit le contraire ?

— Mais j'ai signé pour deux cents.

— Je pense bien. Les vingt que j'ai retranchés sont le bonus. Et quarante pour la machine.

Morten eut un petit ricanement, puis il se dépêcha de mettre l'argent dans sa poche, afin que le pieux homme n'en retranchât pas davantage.

Le voilà de nouveau en route avec sa voiture à travers la grande prairie ; il n'a pas seulement batteuse et grain à semer, il a aussi du café, du sucre et trois petits cochons dans une caisse pour les femmes. Elles ne le lui avaient pas expressément demandé ; mais il savait qu'elles en seraient contentes. Pourvu que le lait qu'il a acheté veuille bien se conserver à peu près, pour que les cochons soient en bon état quand il arrivera !

Mais pas de lettre d'Helena, non, non. Il est vrai qu'il n'était pas encore devenu tout à fait millionnaire ; au contraire, il était comme un pauvre poulet mis en cage ; si l'année était mauvaise, il n'aurait qu'à se laisser plumer. Mais, bah, l'année ne sera pas mauvaise. Il était désormais le nouvel Erik Foss, il devait voir le monde en beau, encourager les autres, tout irait bien. Le soleil luit, l'herbe a poussé, la plaine est toute fleurie, Morten est assis sur son siège et ne peut faire autrement que de chanter. De temps en temps, il se prend le menton, comme s'il s'attendait à ce qu'un homme de confiance comme lui arbore au moins une grande barbe.

C'est ainsi qu'ils se tirèrent d'affaire pour l'été. Cette année-

là, l'étendue des champs fut doublée, en sorte que si la récolte était aussi magnifique qu'elle le promettait, ils auraient peut-être en automne du froment à vendre pour bien des centaines de dollars. Chaque matin, l'état du temps est ce qu'ils observent d'abord : tout peut encore être perdu, il y a le danger des sauterelles, et la grêle peut tomber soudain. Kal n'est pas loin de demander à Notre Seigneur, en soupirant, un peu de miséricorde, rien que cette unique fois.

Notre Seigneur? Oui, si l'année est convenable, ils devraient se cotiser et payer le voyage d'un prêtre qui viendrait en automne, ils communieraient alors tous, jeunes et vieux. Mais Kal préférait que ce fût Karen qui proposât aux autres cette idée.

Jamais Morten n'avait éprouvé pareille inquiétude. Il lui semblait à chaque instant que le sort des autres reposait sur lui ; il ne se disait plus du matin au soir que Kvidal, un jour, deviendrait superbe, non, il allait visiter les voisins, montrait combien il s'intéressait à eux, qui, en échange, lui témoignaient la même confiance que s'il eût été Erik Foss lui-même. Tellement ses deux voyages en ville lui avaient attiré le respect.

Un jour, Ola Vatne vient en flânant chez lui, sourit d'un air moqueur, et dit :

— Crois-tu que je n'ai pas compris l'histoire de la montre d'Else? Tu vois comme c'est difficile d'être marié avec une femme pareille, j'en suis tout le temps pour ma honte.

Et alors, il se découvre complètement, et annonce qu'en automne il ne veut pas aller en ville, car il sait quel serait le résultat; il ne veut pas causer cette peine à sa femme une fois de plus : il payera le freluquet pour qu'il se charge de ce travail. Ainsi Ola se fouaille lui-même, bien qu'il sente monter de plus en plus en lui le désir de revoir du monde et de s'en donner tant et plus; mais, cette fois, plutôt aller au diable!

Lorsque Morten se promène seul le long de ses champs, il éprouve un sentiment qu'il ne communique pas aux autres; il se rappelle, dans la ville, cette vague humaine qui roulait vers l'Ouest, et il lui semble qu'elle l'entraîne. S'il regarde la mer de la prairie, elle n'est plus un désert; c'est une fortune et une richesse : patience, il veut y participer. Cette étendue infinie de bonne terre non cultivée semble murmurer un chant d'avenir : patience, il veut prendre part au chant. Tel qu'il est là, tête

nue et en manches de chemise au soleil, devant l'immense plaine, il se sent stimulé : travaille, travaille, le monde s'ouvre à toi ! Le vent doux de l'été souffle partout germes et fécondité, lui caresse le visage, et Morten, dont l'esprit s'envole avec la brise, croit aspirer tout ce qu'il y a de beau et de grand dans le monde.

Tout autre était l'effet de la prairie sur Per. Il avait élevé un petit remblai de terre à quelque distance de la hutte, et si on lui demandait ce que c'était, il ne voulait rien en dire. Mais quand lui venaient ses lubies, lorsque la plaine le pénétrait d'une morne mélancolie, à tel point qu'il ne pouvait plus supporter ni Anne ni l'enfant, c'était comme un réconfort de regarder le remblai. Il y jetait quelques pelletées de plus, cela lui faisait du bien; cela s'élevait un peu au-dessus du sol; allons, encore quelques pelletées. L'un s'adonne à l'alcool, tel autre cède à l'ivresse mauvaise dont le pays plat remplit la tête. Per y cédait parfois; il s'en allait au crépuscule, et marchait loin, bien loin. Ses pensées devenaient de plus en plus sombres; mais la prairie glissait seulement devant lui, pareille, toujours pareille. Que pouvait faire Anne, quand elle le voyait enfin rentrer tout chancelant? Il avait les yeux hagards; il ne fallait pas qu'il prît l'enfant; si elle pouvait au moins amener Per à se coucher, cela le remettait de dormir longuement. Le lendemain, il était de nouveau calme et ne savait qu'inventer pour être agréable.

Anne, un jour, est assise dans sa hutte, lorsque deux étrangers entrent et saluent en norvégien ; ils sont en sueur et couverts de poussière; leurs souliers, à force de marcher, sont en lambeaux. Ils demandent à manger : ils sont en route à travers la prairie depuis plusieurs jours, il y en a deux que leurs provisions sont épuisées; ils cherchent des terres, ils ont trouvé du monde enfin, Dieu merci. Anne leur sert du lait et de la bouillie de gruau : ils se jettent sur les plats. Anne observe l'un d'eux, qui est glabre et jeune.

Ils racontent qu'ils arrivent de l'Illinois, où un settlement norvégien avait bien réussi, mais avait été entouré de Polonais que soutenait l'église catholique. Ce voisinage était devenu tel, qu'un jour les Norvégiens en avaient eu assez. Six fermiers avaient vendu, et les deux qui étaient là étaient envoyés pour trouver un nouvel emplacement. Pourront-ils coucher ici cette nuit?

On leur permit de coucher par terre. Per n'était pas homme à les renvoyer. Mais, le lendemain matin, pendant qu'ils dormaient encore, Morten Kvidal tint conseil avec ses camarades. Ils furent d'accord pour dire qu'il pourrait être excellent d'avoir comme voisins des gens convenables. Mais ils ne voulaient pas les avoir trop près d'eux. Ceux qui étaient venus ici les premiers devaient avoir la place de s'étendre.

— Eh bien, va leur dire ça, toi, Morten, conclut Ola.

Morten fit ainsi. Les deux étrangers, d'ailleurs, furent raisonnables, il s'entendit avec eux, et les conduisit à une bonne distance pour les aider à choisir un terrain.

C'était surtout le claim d'Erik Foss qui était l'objet de sa crainte. Erik ne l'avait pas possédé assez longtemps pour en disposer à sa mort; aussi était-il redevenu terre sans maître. Mais Morten le destinait au fils aîné de Kal, quand Anders serait assez âgé pour en avoir un, et, en attendant, Kal pourrait le cultiver, si aucun étranger ne venait s'en mêler. Nul ne savait que Kal lui-même, sans rien dire, était sorti le matin de bonne heure, et avait inscrit son nom sur la borne de la première section à l'ouest. Ce n'était pas légal, mais qu'on vienne donc lui prendre ça!

Anne, les jours suivants, se remit à chanter, quoiqu'elle vît bien les regards un peu soupçonneux de Per. Il est vrai que l'un des chercheurs de terres était jeune.

Le temps de la moisson approchait, quand, un dimanche matin, Karen Skaret fut réveillée par le tintement d'une clochette. Elle se frotta les yeux. Rêvait-elle ? Personne, ici, n'avait de clochette au cou des vaches. Mais le son familier rappelait les jours anciens, à Skaret. Elle sortit, et vit tout un troupeau de vaches rousses et blanches qui paissaient dans la plaine par un pur matin ensoleillé. Des vaches-fantômes ? Non, elle aperçut plus loin de la fumée. Serait-ce des Indiens ? Mais non... plus tard, dans la journée, des femmes, des gars viennent souhaiter le bonjour comme des chrétiens. C'est la petite colonie de l'Illinois qui a déménagé. Revoir de nouveaux visages, c'est un événement pour les femmes qui ont vécu ici, dans les huttes, depuis plus d'un an.

Les étrangers ont préparé un festin, là-haut, dans leur camp : il faut maintenant que les pionniers de l'endroit les y suivent. Les camarades font toilette comme pour une noce.

Même l'instituteur Jo se rase et met une cravate de laine. Else, la peau brûlée par le soleil et la démarche légère, arrive avec son Ola. Anne, à l'idée de revoir du monde, est comme une jeune fille. Et là-haut, dans le camp, ils aperçoivent des chevaux et des voitures de planches : ces gens-là veulent s'installer grandement tout de suite, et peut-être se construire des maisons de bois. Kal demande : « D'où est-ce que vous êtes ? » La plupart sont de la région de Trondhjem. Mais celui-ci, à la barbe rousse, est Irlandais ; il ne comprend que l'anglais. On eut d'abord du chocolat et du pain de la ville, puis de la viande rôtie, accompagnée d'un petit verre, on bavarda, les questions se croisaient sur le pays d'où arrivaient les nouveaux colons, et sur la vie par ici, dans la prairie. L'hiver est-il rigoureux ? Les enfants de Skaret eurent des camarades, l'Irlandais avait une fille pâle, aux cheveux roux, qui ne comprenait, elle aussi, que l'anglais ; mais on pouvait tout de même jouer avec elle. Puis, ils se dispersèrent tous dans la plaine.

On lève ensuite le camp, on va plus loin vers l'Ouest, les lourds vaisseaux de prairie se séparent pour gagner les différents claims. Et, les jours suivants, des colonnes de fumée s'élèvent, et quand l'air est tout à fait calme, les camarades peuvent entendre les coups de hache et de marteau des bâtisseurs. Ah, maintenant on a donc des voisins !

IV

Ce fut une année splendide. Kal pensait aux champs qu'il avait dans le vieux pays, grands comme des timbres de poste par comparaison avec les espaces qu'il a pu labourer l'an dernier. Maintenant cela ondulait comme un lac doré : oh, tout ce blé, tout ce froment ! Et il avait, de plus, le claim d'Erik Foss, pourvu que personne ne vienne le lui prendre. Ils se mirent ensemble et s'entr'aidèrent de ferme en ferme. Les gars avançaient les uns à la suite des autres et lançaient la faux, les femmes et les enfants se démenaient derrière, courbés, liaient les gerbes et en faisaient des tas. Le soleil brillait, le ciel était vaste et bleu. Là-bas, sur un tas de blé, le bébé d'Else piaille ; impossible de s'en occuper en ce moment : la mère est tête nue et en sueur, et besogne comme les autres. Mais a-t-elle jamais vu Ola aussi beau qu'il est là, le bras en arrière tenant la faux,

sa chemise ouverte, avec sa crinière dorée qui rappelle une couronne, non, quel gars ! Il n'est pas question de rentrer avant le soir ; on a des provisions ; deux fois par jour, on s'assied sur un tas de gerbes, on mange de la bouillie froide, on boit du lait au seau, puis on se renverse sur les gerbes de blé, on ferme les yeux pour se reposer un instant. Ensuite, la batteuse passe d'un voisin chez l'autre. Ah, il y en a, du froment, il s'entasse en collines, et il faut qu'il reste par terre au soleil et à la pluie, jusqu'à ce qu'on puisse aller en ville. C'était chez Kal surtout qu'il fallait voir cette récolte, il en avait bien le double des autres, il en faisait le tour, ses regards allaient des montagnes de froment aux énormes meules de paille, c'était à n'y pas croire, mais c'était à lui !

Puis ce fut le voyage en ville. Dès l'aube, les cinq charrettes de grain se mirent en mouvement, lourdement, par la prairie. Les bœufs avancent de leur mieux, les gars sont couchés sur le chargement. Loin à l'est une bande rougeâtre annonce le jour. Ola n'en est pas : le freluquet siège sur sa récolte ; celui-ci est encore en partie associé avec l'instituteur, mais ils vont cette année se séparer tout à fait ; le freluquet aura de quoi s'acheter une paire de bœufs, et il se construira une hutte, à son retour de la ville.

L'air devient chaud, il faut faire halte, manger, et laisser les bœufs se reposer quelques heures. Et c'est l'éternelle marche lente par l'éternelle plaine. Le soir, on allume du feu pour chauffer la bouillie habituelle, et on se couche enfin, chacun sous sa voiture. La nuit les enveloppe tous et le ciel étoilé s'étend au-dessus d'eux.

Le troisième jour, ils aperçoivent au loin quelque chose qui se meut dans la même direction qu'eux : c'est une suite de voitures de blé venues d'un autre settlement situé dans une autre partie du monde. Vers le soir, ils sont arrivés sur la route militaire, la marche des bœufs est plus facile, mais soudain il faut se ranger pour laisser passer d'autres chargements que tirent quatre chevaux aux pieds agiles. De plus en plus nombreuses arrivent les suites de charrettes par des routes latérales : c'est un ruban de charrettes qui se déroule vers la ville. Et ils croisent d'autres suites, qui déjà y ont été ; les gars ont les figures rouges de boisson, ils chantent, ils braillent, et font claquer leurs fouets.

Aux approches de la ville, les voitures sont tellement serrées les unes contre les autres, qu'il est impossible d'aller plus loin aujourd'hui. Dans les rues, c'est la même longue procession, voiture contre voiture. Il faut attendre son tour. Chaque chargement doit être pesé et vidé à l'élévateur. Morten et ses camarades sont obligés de s'arrêter dans la campagne, à une bonne distance. Les gars sautent à bas, se rejoignent, se regardent ébahis, et rient.

— Eh bien, qu'est-ce que tu en dis ?

— Je dis qu'il faut nous armer de patience.

Le long de la file des voitures qui attend, circule maint spéculateur en blés. Il observe son monde, offre des petits verres.

— Écoutez, bonnes gens, pourquoi rester là et attendre jusqu'au jugement dernier ? Vous ne parviendrez pas jusqu'à la pesée avant trois jours. Et les prix baissent chaque jour : nous avons un télégramme de la bourse de Chicago. Vendez-nous, plutôt. Aujourd'hui, nous pouvons payer quatre-vingts cents le *bushel* ; demain, je vous jure que ce ne sera que soixante.

Et il sort un carnet de poche, et agite des billets devant ces gens de la prairie, qui n'ont pas vu d'argent de toute l'année. Nombreux sont ceux qui acceptent. Mais Morten passe auprès de chacun de ses camarades et dit :

— Pas de bêtises ! Nous attendons.

Attendre... bien ! On ne pouvait dételer les bœufs. Quand la voiture de devant s'ébranlait, il fallait suivre. Bœufs et gens devaient manger sur place, et rester là jour et nuit jusqu'à ce que vînt leur tour.

Ils durent faire quatre voyages en ville, tant ils avaient de froment à livrer cette année-là. Ce n'était pas encore la fortune, mais le cordonnier Bœ eut ce qui lui revenait ; ils rapportèrent à chaque voyage de nouveaux achats, deux bœufs pour chacun, une charrue de plus, une batteuse, deux sacs de charbon pour faire du feu au moins le dimanche, quand viendrait le froid de la prairie, et avant tout des vivres pour le long hiver. Per Fœll eut de quoi offrir une broche à Anne, et Anders acheta des lignes pour Oluf et pour lui-même, et un moulin à café pour sa mère.

Au quatrième voyage, il fallut qu'Ola Vatne vînt aussi.

A l'aller, il chantait. Rien que l'idée de voir du nouveau, des maisons, des lumières aux fenêtres, des boutiques, des gens de tous les pays, du mouvement, un clocher d'église, des chevaux et de belles voitures et des femmes en chapeau et toilette; oh, le monde, tout de même, est tel que l'on ne peut s'empêcher de chanter! Malheureusement, ce maudit petit chef, Morten, aussitôt que l'on fut arrivé en ville, se mit à le surveiller. C'était tout le temps : « Ola!... viens un peu ici, Ola! » Voyons, Ola ne pouvait plus causer avec des gens, peut-être? Et il ne pouvait aller nulle part sans rencontrer des bons gars. « D'où es-tu? De Biri! Non, pas possible. » Et Ola devait parler un peu de sa région; et chacun sait qu'il n'est pas facile de se séparer comme ça tout de suite. Si on refuse un petit verre, on offense les gens, et si on ne rend pas la pareille, on est un sale type. C'est curieux, le nombre de bons garçons qu'il a rencontrés partout cette fois-ci?

Seulement, le matin où les cinq voitures s'ébranlèrent pour le retour, Ola était couché dans la sienne, sans connaissance. Kal Skaret fait la grimace au soleil qui se lève, Morten est pâle. Tous deux ont dû se battre avec toute une bande pour délivrer Ola. Lorsque, dans la journée, ils s'arrêtent pour le repas, ils détèlent les bœufs d'Ola, mais le laissent ronfler. De même, le soir. Mais le lendemain, Ola est debout avant les autres. Ses cheveux sont pleins de balles de froment et il baye au soleil, qui le regarde à son tour de là-bas, à des milliers de lieues par delà l'infini. « C'est toi, Ola? — Hé, oui, malheureusement, c'est bien moi. » Il tâte sa poche. Plus de portefeuille! Il avait une paire de petits souliers rouges pour le bébé, il ne l'a pas rêvé; ils sentaient si bon! Il fouille la poche extérieure de sa veste. Oui, en voilà un. Oh, le joli petit soulier! Mais où est l'autre? Il cherche partout, dans toutes ses poches, dans la charrette, dans les caisses. Il n'y en a qu'un. Il n'a rien rapporté d'autre. Si encore il avait un fusil, là, sous la main, il pourrait au moins se régler son propre compte. Maintenant les autres se lèvent; il se dépêche de se recoucher. Il étend un sac sur sa figure, et il ronfle.

Arrive le jour où les camarades aperçoivent la fumée des huttes. Femmes et enfants viennent au-devant d'eux. Else tient

(1) Le ministère Sverdrup, premier grand ministère de gauche, fut constitué en 1884.

le bébé sur son bras. De loin elle souhaite la bienvenue à Ola. Mais lui, éclate :

— Else... tu étais folle, quand tu m'as pris. Retourne plutôt chez toi, auprès de ton père. Peut-être vit-il encore !

Else reste debout, interdite.

— J'ai perdu tout ce que j'avais ! Prends l'enfant, Else,... et rentre chez toi !... Et tout ça sera fini.

Pour toute réponse, Else baisse la tête, et dit :

— Tu as sûrement besoin de dormir, Ola. Il vaut mieux te mettre au lit.

Mais lorsqu'il alla enlever la bâche de la voiture, il fut bien étonné. Pendant le voyage de retour, il avait couché sur deux sacs de farine. Il ne les avait pas achetés. Encore les camarades ? Mais qui ? Per Fœll ? Ou Morten? Il sentit un instant comme un sanglot dans sa gorge, puis il serra les poings et fut en rage. Il ne voulait pas d'une pareille compassion. Puisqu'il se conduisait d'une manière si absurde, pourquoi ne le laissait-on pas aller à tous les diables ? Pourquoi diantre les autres s'en mêlaient-ils ?

L'automne avançait, quand une voiture traînée par des bœufs s'approcha du petit territoire de la colonie. Sur le siège était assis Morten Kvidal ; dedans, un homme à barbe rousse et à lunettes. C'était un prêtre de Northville. Oui, c'était bien là qu'il habitait; mais ses ouailles étaient dispersées dans la vaste prairie, à des intervalles de nombreux milles. La colonie était son sixième groupe. Et comme il devait les visiter tous, il était habitué à coucher en route, aux cahots de la voiture à bœufs. Pour une excursion comme celle-ci, qui prenait deux semaines, il recevait dix dollars d'argent, et il était voituré, nourri et logé. Logis médiocre. Après une année si merveilleuse, la colonie devait évidemment se payer un peu de parole divine.

Les enfants de Skaret ne tardent pas à courir partout, pour annoncer l'arrivée du prêtre. La hutte d'Erik Foss avait été mise en état, le mieux qu'on avait pu. Else y avait porté une nappe, des tasses et de quoi manger.

Le soir, le prêtre, assis auprès d'une chandelle qui tient dans un goulot de bouteille, étudie son sermon. Des pas résonnent. Entre un homme corpulent à grande barbe brune, Per Fœll. Il ne se présente pas humblement comme les tra-

vailleurs y sont obligés dans le vieux pays, lorsqu'ils abordent ce grand personnage qu'est un prêtre. Celui-ci n'a pas été nommé par le roi pour châtier le peuple. Non, aujourd'hui Per Fœll est l'égal du prêtre; aussi lui tend-il la main et lui souhaite la bienvenue. Puis, il s'assied, et se met à causer, avec bien des hésitations. Il y a une ou deux questions graves sur lesquelles il veut consulter le prêtre. Pourvu, du moins, que cet homme les comprenne mieux que Per lui-même.

Une heure passe. Deux heures. Il se produit ceci, que Per, une fois qu'il a fait entrevoir, comme par une porte entrebâillée, ce qui bout et fermente en lui, laisse tout échapper. Il finit par se confesser comme un enfant. Il est aux abois : le prêtre a-t-il un conseil à donner? Toute l'angoisse que Per, dans la solitude de la prairie, a ressentie, tous les fantômes qui lui sont apparus, le prêtre les connaît maintenant à fond.

Lorsqu'enfin l'homme à lunettes reconduit Per à la porte, il lui serre les deux mains.

— Bonsoir, mon ami. Beaucoup de nos compatriotes éprouvent cela dans la prairie. Dis-toi le bien. Mais ça passe. Essaye d'être gentil avec ta femme, et, avant tout, tâche de dormir.

Ce fut un dimanche à ciel d'automne clair et temps doux. Le soleil ne brûlait plus, il éclairait et réchauffait seulement. Les gens se réunirent en toilette, le psautier à la main. De la colonie nouvelle il arriva deux voitures pleines, attelées avec des chevaux.

Le service divin eut lieu en plein air. Ces gens dans le désert revoient enfin un prêtre : il a robe et collet absolument comme dans le vieux pays. Il parle leur langue. Les psaumes sont les mêmes qu'ils ont chantés si souvent dans l'église de leur canton. Ils chantent de nouveau... comme autrefois. Les uns sont assis sur des bancs, d'autres par terre : derrière eux s'étend la plaine, au-dessus, le ciel; tout chante. Et le prêtre est debout sur la marche et lève les mains :

— Que la grâce de Dieu soit avec vous, soyez en paix avec Dieu, notre Père, et le Seigneur Jésus-Christ.

Ils inclinent la tête. Anne sanglote déjà. Elle a sur ses genoux son enfant qui lui caresse la joue. Per Fœl regarde fixement le prêtre et fourrage dans sa barbe. Ola se détourne à demi, son visage hâlé est fermé. Morten se sent plus ému qu'il ne le fut jamais dans l'église de chez lui. Ce n'est pas seulement

à cause des souvenirs qui le transportent là-bas en ce moment, et lui font voir sa mère et ses frères et sœurs en chair et en os ; il y a aussi l'émotion des autres qui se concentre en lui. Ce n'est pas parce qu'il est maintenant pour eux comme un chef, mais parce qu'ils lui sont devenus si étrangement proches. Il n'a pas encore causé avec Ola depuis le voyage en ville. Aujourd'hui, il ira lui serrer la main.

Après le sermon, nouveau psaume, toutes les femmes sanglotent. Ce n'est pas que le prédicateur ait menacé ou effrayé, ce sont les souvenirs et la nostalgie qui, maintenant, pendant le psaume, forment comme une échelle vers le ciel.

Ensuite on communie dans la hutte.

Derrière une petite table couverte d'une nappe blanche se tient le prêtre, il a vin et pain, qu'il a apportés. Devant lui les femmes et les gars ont formé un demi-cercle ; ils sont à genoux sur la dure terre tassée qui était le plancher d'Erik Foss. Ils penchent en avant leurs têtes tannées, ils joignent leurs rudes mains de travailleurs. Et la petite hutte de terre devient un temple.

Lorsque le prêtre pose la main sur la tête de Per Fœll, il la laisse un peu plus longtemps que d'habitude, et Per a le sentiment d'une caresse fraternelle.

V

En bien des fermes de Norvège, un peu partout, il y a sur la commode un portrait de celui qui est en Amérique. Il était là autrefois, comme tous les autres, et maintenant il est parti loin, bien loin. Il doit avoir une belle situation, car sur son portrait il a un air sévère, une raie dans les cheveux et des vêtements de bourgeois. Ses lettres sont lues à haute voix comme le sermonnaire, la mère verse une larme, le père tient ses yeux baissés, les jeunes gens ont des visions nouvelles et hardies. Peut-être y a-t-il des fleurs à la fenêtre, des images sur les murs, une armoire dans un coin, sur laquelle des roses sont peintes : ce qui est le plus beau dans la maison, c'est l'Américain sur la commode ; il est plus qu'un ornement, il devient peu à peu un dieu lare.

Berit Kvidal avait le sien. Le portrait de Morten y trônait, et lorsqu'elle se trouvait seule un moment, il arrivait qu'elle

bavardât un peu avec lui. Qu'est-ce que tu penses de ceci ou de cela? Les pas de Morten, fermes et impérieux, ne résonnaient plus dans la cour; sa voix ne décidait plus de tout ce qu'il fallait faire; Berit n'avait plus, comme autrefois, à laver et ravauder ses affaires. Mais à quoi bon se lamenter? Sous ses cheveux roux, elle avait toujours son visage ardent à la besogne, elle avait l'étable et la cuisine, la salle et les enfants, le filage et le tissage, le travail au dehors à la fenaison, et parfois une assemblée de femmes avec café et parole sainte. Il y avait toujours ceci ou cela de pénible, mais lorsqu'elle trottait par la cour, elle pouvait s'arrêter un instant et regarder les collines boisées, le canton en bas, le grand fjord devant les longs fjelds bleus à l'Ouest. Des vapeurs et des voiles blanches entraient et sortaient, quelques-uns à destination lointaine, oh, si lointaine! et d'autres arrivaient de pays étranges, pays de contes; mais, à voir tout cela, elle éprouvait un repos et un encouragement.

Morten aussi était parti là-bas sur un grand vapeur; elle s'efforçait de percer l'espace, mais sa vue se perdait en un brouillard lumineux qui s'appelait l'Amérique, et cela encore était un conte. Elle avait maintenant, il est vrai, Simen âgé de vingt ans déjà, Per, plus jeune de deux ans, Randi en ses quinze ans, puis le petit Knut et Motte. Tous la secondaient, mais c'était Morten qui avait tout mis en train.

Plusieurs fois, le dimanche soir, elle était allée avec les enfants vers le haut des terres et avait regardé les coteaux de l'autre côté de la rivière. Ce n'était toujours que forêt d'aunes, souches et pierraille, mais, patience, qnand Morten viendra, ce sera champs et prés. Voyez ces vieilles maisons, telles qu'elles sont aujourd'hui, et imaginez l'aspect que tout ça prendra quand il sera là. Berit pouvait voir, et amena les enfants à voir aussi le grand bâtiment principal peint en blanc et les communs rouges, en longueur, avec les deux ailes; il s'en fallait de peu qu'elle n'y eût déjà déménagé, et qu'elle ne circulât partout en puissante maîtresse d'un beau domaine.

Seulement, la banque réclame ses intérêts; le prévôt, les impôts, l'épicier un acompte; et ce n'est pas tout. Berit soupirait et cherchait des expédients. Morten viendra dans deux ans, sans doute. C'était un recours, à chaque instant, de penser à lui. A distance, il se transformait en salut universel. Lorsqu'elle était assise à la fenêtre, au crépuscule, et regardait le ciel occi-

dental, il lui arrivait de choisir une étoile, la plus belle, et en la suivant des yeux, elle pensait d'autant mieux à son fils.

Parfois une fille blonde aux grands yeux interrogateurs paraissait à la porte de la cuisine. Elle venait toujours par les bois, et ne voulait jamais s'aventurer jusqu'à la salle. C'était Helena. Vraiment, on peut aller à Kvidal, maintenant? Est-ce, peut-être, parce que Morten est si loin, qu'Helena peut se l'imaginer tout à fait tel qu'elle le désire, autant dire comme un prince, qui sans doute faisait de temps en temps des prouesses en ski, ou prononçait des discours, ou chantait comme personne au monde. Avec qui en aurait-elle parlé, sinon avec sa mère?

— As-tu une lettre?

Berit sourit :

— Oui, et toi?

Et les deux femmes de babiller.

Puis, c'est le long hiver sans lettres. Elles savaient qu'il était parti dans la prairie, mais non que c'était si loin de la poste. Berit trouvait le temps long, mais c'était pis pour la jeune fille. A Noel, Helena accourt en skis.

— Tu n'as pas de nouvelles?

— Non, hélas!

— Crois-tu que... qu'il est arrivé quelque chose? qu'il ne vit plus?

— Tais-toi donc, enfant. Tu peux être sûre qu'il est vivant.

Mais, cette fois, Helena reste assise sur le banc de la cuisine et gémit. Il lui est apparu soudain qu'elle n'a pas été envers Morten telle qu'elle aurait dû être. Elle croit maintenant qu'elle ne pourra jamais plus se consoler. S'il lui envoie un billet, elle ira le rejoindre, quand elle devrait pour cela s'enfuir comme une voleuse.

Berit réfléchit. Si vraiment Helena va le rejoindre, quelle raison aura Morten de revenir ici?

C'est pénible. Être mère est toujours douloureux. Une mère s'attend toujours à être abandonnée. Mais Kvidal? Si... si le grand Kvidal n'allait être qu'un rêve? Morten, Morten, tu ne vas tout de même pas tout lâcher!

La nuit, elle tissait un beau tapis rouge, bleu et blanc. Ce devait être la couverture de lit de Morten quand il reviendrait se marier. Elle eut de la peine à décider Helena, un jour, à entrer dans la salle, où il n'y avait personne.

— Pourquoi est-ce faire, ça, crois-tu ?

La fille rougit.

— Je ne sais pas.

L'autre sourit.

— Moi non plus.

Or, au printemps, Helena cessa de venir. Berit la rencontra une fois sur la route, et c'est à peine si elle parvint à rencontrer son regard.

— As-tu reçu des nouvelles ?

— Oui.

— Et le billet, peut-être ?

La voix de la jeune fille tremblait.

— Non.

— Mais peut-être as-tu changé d'idée ? C'est si difficile, tout ça !

Au milieu de l'été, le mariage d'Helena avec le fils du prévôt fut annoncé à l'église. Berit y était. Elle ne tomba pas en pâmoison. Mais elle n'eut pas le courage de l'écrire à Morten. Cela pouvait l'effaroucher, lui faire retarder son retour. Elle contemplait toujours le portrait sur la commode, causait un peu avec lui en tête-à-tête ; et elle continuait de tisser la belle couverture.

Au commencement, Simen, grassouillet et blond, sembla porter la charge des projets de Morten. Il ne passait rien à ses frères et sœurs, maintenant qu'il était l'aîné. « File, et coupe du fagot, » disait-il à Per. « Vous, restez avec moi, nous planterons des pommes de terre, » ordonnait-il aux deux sœurs. Il pourrait montrer à Morten qu'il était homme à mener la ferme aussi bien que lui. Mais le temps passe, et il commence à s'étonner : pourquoi l'Américain n'envoie-t-il pas des sommes qui en vaillent la peine? Cinq ou six dollars de temps en temps, la mère pouvait dire que c'était beaucoup ; mais cela suffisait-il pour la banque, l'épicier et les impôts, sans parler de louer du monde et d'entreprendre un grand travail? A quoi pensait-il, Morten ? C'était Simen qui devait maintenant s'en aller gagner au dehors, l'hiver à la pêche, au printemps et en automne comme journalier. A quoi pensait Morten? Il donnait de nouveaux ordres : il fallait mettre ceci ou cela en train, commencer à creuser un fossé au nord de la tourbière. Fort bien, donne de quoi le faire? Ne serait-il pas bientôt riche, lui qui avait là-bas une ferme de six cents mesures ?

Cependant, l'idée du grand Kvidal hantait toujours l'esprit des jeunes frères, et un jour Simen se mit vraiment à défricher sur les coteaux. Enlever les genièvres et les arbustes, c'est un travail, mais c'est une autre affaire quand on s'attaque à la terre elle-même, qui n'est que souches et pierres ; alors, il est bon d'avoir Per avec soi, et ça se sent dans les reins et les bras. Peter ressemble à son père, il est vif et voûté, il veut que ça marche, à toutes forces, mais soudain le voilà de mauvaise humeur, et il décampe. Pas un endroit qu'il ne faille retourner à la pioche, tout pouce de terre demande un effort ; si Kvidal a été défriché de la sorte, on comprend que la petite ferme n'ait pas été plus grande.

Le défrichement n'avançait guère. Et les deux frères étaient singulièrement revêches et maussades avec leur mère. S'ils gagnaient quelque argent, ils ne lui donnaient plus tout. Ils voulaient s'habiller convenablement, puisqu'elle n'y parvenait pas. Per voulait se payer une montre. Et puis, il y avait l'école régionale. Tous deux voulaient y aller, comme Morten.

Simen, depuis longtemps, avait envie de devenir un habile forgeron. Per savait déjà fabriquer des roues de voiture aussi bonnes que celles que l'on achète en ville. Mais les lettres d'Amérique ouvraient de si féeriques perspectives que tout ce qui les avait occupés jusqu'alors leur paraissait bien mesquin. Lorsque chacun d'eux eut passé un hiver à l'école régionale, et appris une foule d'histoires sur des rois, des guerres et des expéditions de vikings, cela leur parut encore plus pauvre. Ils se voyaient en face d'autres temps, d'autres peuples, d'autres régions du monde où seuls comptent les grands exploits... où seuls sont mentionnés les hommes qui s'élèvent très haut. Allaient-ils, eux, s'éreinter pour Morten?

Ces lettres qui venaient des émigrés en Amérique se ressemblaient en ceci qu'elles racontaient ce qui était bien là-bas, mais taisaient les épreuves traversées. Elles éveillaient une vive curiosité dans le canton. Lorsque les gens étaient réunis devant l'église, c'était de ces lettres qu'ils parlaient. Même Kal Skaret qui déjà possédait six cents mesures, un vrai domaine ! Cela pouvait donner à réfléchir aux petites gens du canton. Cela trottait dans la cervelle du husmand, lorsque, par un matin d'hiver, de bonne heure, il cheminait péniblement à travers les amas de neige pour aller à la grande ferme travailler

en corvée à huit skillings par jour, ou bien quand il revenait bredouille de la pêche aux Lofoten. Si les papiers du procureur faisaient irruption dans la masure, si Ebbe y venait prendre un gage, c'est toujours à l'Amérique que les gens pensaient. Voilà le sort des petits, ici. Et voilà leur sort en Amérique. Rappelle-toi l'histoire de Kal.

Ils furent de plus en plus nombreux à partir. Une fois partis, lorsqu'ils écrivaient, leurs lettres étaient comme les autres lettres d'Amérique. Si leurs affaires allaient mal au point de ne plus savoir où donner de la tête, ils n'en disaient rien, ils le laissaient à deviner aux parents et connaissances. Ils voulaient, du moins aux yeux du père et de la mère, passer pour l'homme qui s'est élevé très haut; ils voulaient, comme les autres émigrés, être le dieu lare sur la commode.

Un jour, deux vieux montent les coteaux de Kvidal. La barbe blanche de l'homme s'étale sur sa poitrine, ses yeux sont rouges et chassieux, il marche courbé sur son bâton. La femme est petite et flétrie. Ils entrent, saluent, s'asseoient près de la porte. Ils veulent seulement savoir si Berit a eu des nouvelles de Morten.

Certainement, elle en a eu. Et comment va leur fils, Jo?

Jo? Les yeux rouges du vieux cherchent ceux de sa femme. Ils n'ont pas encore eu un mot de lui.

Berit arrête son rouet. Se peut-il qu'il n'ait pas écrit? Tous deux font signe que non. Il y a deux ans qu'il est parti. Les garants de l'emprunt à la banque ont dû payer la somme. Mais le pis est qu'eux, les parents, ne reçoivent jamais un mot.

Berit dut se lever et faire chauffer la bouillotte de café. Comme elle se sentait vraiment riche, à regarder ces deux vieux, désolés de voir que leur fils avait oublié ses parents et son foyer! Certes, Berit pouvait leur parler de Jo. Morten le nommait dans ses lettres, naturellement. Leur fils possédait maintenant une grande ferme, il était évidemment en chemin de devenir un vrai richard.

— Et il n'envoie pas un sou à la maison, dit le vieux, qui, de nouveau, regarde sa femme.

Depuis lors, Berit ne les rencontra jamais sans qu'ils vinssent demander des nouvelles de Jo, et elle n'avait pas le courage de rien dire, sinon que Morten en donnait de bonnes, mais oui.

Lorsque deux ans furent passés depuis son départ, Morten envoya cinquante dollars. Ça, c'était une somme. Si, au moins, Berit n'avait pas eu chez l'épicier une si grosse dette!

Mais depuis sa conversation avec l'ingénieur des forêts, elle avait tout le temps peur : si l'idée de partir venait à Simen et à Per. Il étaient de plus en plus mous au travail sur la ferme. Elle prit Simen à part, et lui dit qu'il était temps d'entrer pour de bon en apprentissage chez le forgeron. S'il avait une grande forge, un jour, en sorte que les gens n'auraient plus besoin d'aller chez l'épicier ou en ville pour des serrures, ou des réparations, ou pour ferrer les chevaux, ce serait la fortune. Elle causa avec Per. Lui qui était si adroit de ses mains! Si un jour il créait un atelier de voitures ici dans le canton, les gens viendraient de loin lui acheter des carrioles, des cabriolets, des traîneaux élégants et des charrettes! Ça pouvait être une grosse affaire, il pouvait devenir riche. Ainsi elle essayait d'orienter leurs idées et de les fixer ici.

Mais Simen et Per demandaient, moqueurs, pourquoi Morten n'avait pas fondé son atelier de menuiserie, au lieu d'émigrer. De l'argent... il fallait de l'argent. S'ils s'en allaient par le monde et s'élevaient haut, comme lui, y verrait-elle tant de mal?

Le rêve du grand domaine de Kvidal, qui jusqu'alors avait resserré les liens entre elle et eux commençait à se dissiper. Mais ce qui fut le plus pénible pour Bérit fut d'observer qu'ils avaient un peu honte de leurs parents et de leur foyer. Sans doute leur semblait-il que personne ne pouvait les estimer, du moment qu'ils n'étaient que de Kvidal? Oui, oui, se disait la mère, mais nous qui étions les parents, nous avons fait tout ce que nous avons pu...

JOHAN BOJER.

Traduit par P. G. LA CHESNAIS.

(La quatrième partie au prochain numéro.)

JOURNAL INTIME

I

1857-1858

Émile Ollivier a tenu, aux principales époques de sa vie, un journal, où il notait projets, lectures, rencontres, impressions de nature et d'art, choses vues ou entendues. C'est ce journal, si intéressant par sa variété et sa sincérité, que veut bien nous communiquer Mme Émile Ollivier. Nous en extrayons les passages qui évoquent le mieux ce monde du Second Empire, dans l'intimité duquel le lecteur d'aujourd'hui est si curieux de pénétrer.

26 juillet 1857. — Refuser le serment, c'est faire une niaiserie, ou un acte révolutionnaire. Dans l'un et l'autre cas, c'est nuire à notre cause. Ce pays déteste les niais; il n'aime pas les révolutions. Tous les peuples sont ainsi : ils font des révolutions, mais à leur insu, sans le savoir, ni le vouloir, jamais de propos délibéré. Quelque misérable que soit leur état, quand on ne leur offre qu'une révolution pour en sortir, ils répondent : « Demeurons dans notre malheur. »

4 août. — Seul, toujours seul ! Le fardeau est quelquefois pesant. Le soir, mon cœur est dans la détresse.

Goupy (1) vient me prier, en l'absence de Berryer malade, de plaider l'affaire contre le Crédit mobilier.

10 août. — J'ai plaidé l'affaire Goupy. Cela a bien marché. J'ai fait un progrès en ce sens que j'ai été complètement maître de moi. J'ai parlé avec lenteur et en dominant et mon

Copyright by Mme Émile Ollivier, 1925.

(1) Un des nombreux clients qui se sont confiés à Émile Ollivier et sur lequel il n'a laissé aucune autre mention dans ses papiers.

sujet et la Cour. Cette affaire est un des scandales boursiers de ce temps-ci. La conduite du Gouvernement a été ignoble. J'ai perdu. Cela ne faisait pas de doute. J'ai plaidé ensuite une affaire Pener. Me voici maintenant libre. Je vais me préparer au départ.

16 août. — Départ à huit heures. Je rencontre en chemin de fer Mme Manet (1) et son fils qui se rendent aux eaux d'Évian. Nous ferons route jusqu'à Genève.

18 août. — A huit heures et demie, Mme Manet part pour Évian, et moi pour Villeneuve. Le temps est très beau, je puis admirer à mon aise les rives du lac. Elles sont charmantes au sortir de Genève, merveilleuses entre Vevey et Villeneuve. Entre Coppet et Vevey, la côte de Savoie est belle, celle de Suisse est laide.

A l'arrivée à l'hôtel Byron, à quelques minutes de Villeneuve, je trouve d'Almeida, Mme d'Agoult et sa fille. Ronchaud (2) y arrive à sept heures. Nous allons tous ensemble traverser le Simplon. Mme d'Agoult me paraît très désireuse de connaître au vrai ma conduite dans la dernière élection : beaucoup de ses amis lui en ont écrit mal, et, notamment, que je voulais amener Cavaignac à prêter serment, moi qui ne cesse de répéter qu'il ne le peut pas! Nous allons faire une promenade dans les gorges qui dominent l'hôtel et je lui explique tout. Elle est de mon avis et elle croit que je dois prêter le serment.

Je recommence les mêmes explications avec Ronchaud, le soir, en nous promenant sur la terrasse de l'hôtel. Il se résume ainsi : « Vous avez un rôle unique à remplir, mais il faut que vous réussissiez. » A quoi j'ai répondu : « Je ne suis ni un présomptueux, ni un vaniteux, mais il y a en moi je ne sais quoi qui me dit que je réussirai et qu'en agissant ainsi que je vais le faire, je rendrai un service signalé à la démocratie et au progrès. Je n'ai pas recherché la situation, j'y ai été poussé; cela ne doit pas être pour avorter. » Nous nous arrêtons de temps en temps pour admirer. La nuit est splendide, le lac est immobile, la Voie lactée lumineuse; jamais les étoiles n'ont été si belles, si nombreuses, si brillantes, et une brise tiède nous vient de la montagne. Nous restons là jusqu'à minuit.

19 août. — L'hôtel Byron ressemble beaucoup à un couvent :

(1) La mère du célèbre peintre et son fils cadet, Gustave.

(2) Louis de Ronchaud, écrivain d'art et publiciste, né à Lons-le-Saunier en 1816.

les chambres s'ouvrent sur un long corridor; les fenêtres donnent sur le lac; à droite, Chillon, Vevey; à gauche, les roches de la Meilleraie. Quoiqu'il y ait un certain nombre de personnes, l'hôtel n'étant pas un hôtel de passage, il y règne du calme. A 6 heures, j'ouvre ma fenêtre : le lac est toujours plane et tranquille : une lumière douce dore les montagnes de la Meilleraie; l'air est frais, personne ne remue dans l'hôtel. J'ouvre mon âme et j'en envoie les meilleures pensées à ceux qui m'aiment.

28 août, à Pise. — Peu à peu la nuit tombe; le silence et l'ombre envahissent le cloître. Cette jeune fille et moi, nous nous asseyons en dehors, dans le jardin, et nous nous abandonnons à nos rêveries. Quelles sont les siennes? Les miennes sont douces et toutes pleines d'espérance et d'amour.

2 octobre. — A M. Franz Liszt, à Weimar :

« Dès mon arrivée à Florence, j'ai voulu vous écrire pour vous demander l'autorisation d'épouser votre fille; mais j'ai trouvé plus convenable d'attendre que vous ayez répondu à la lettre qu'elle vous adressait elle-même. Vous l'avez fait dans des termes si bienveillants pour moi que je me sens autorisé à vous écrire directement. Il est difficile d'expliquer par une lettre toujours incomplète, quelque longue qu'on la fasse, une situation que quelques heures d'entretien éclairciraient bien mieux. Aussi aurais-je profité avec empressement de l'offre que vous me faites de me recevoir à Weimar, si je n'étais arrêté par une véritable impossibilité. Mes vacances se terminent le 1er novembre et je désirerais épouser votre fille avant de rentrer à Paris. Je suis ici avec mon père exilé depuis le 2 décembre et je serais heureux qu'il pût assister à notre union.

« D'autre part, j'ai de la répulsion pour les banalités d'un mariage à Paris, et je voudrais à tout prix les éviter. Enfin, c'est ici que nous nous sommes connus et aimés, nous sommes loin du tracas des affaires, nous avons la paix et le loisir, nous ne trouverons jamais un concours de circonstances aussi favorables pour commencer cette vie commune, dont les premiers jours sont si charmants lorsqu'ils peuvent se passer dans la solitude et le recueillement. Aussi vous demanderai-je, au début de nos relations, de faire un acte de confiance en moi, en m'autorisant à différer une visite que vous auriez le droit d'exiger immédiatement.

« Je ne vous adresse cette demande qu'à regret. Il m'eût été bien doux de vous connaître. Depuis un mois et demi, votre fille m'a si souvent entretenu de vous, elle m'a dit, en termes si pénétrants, la hauteur et le charme de votre nature, la tendresse, l'admiration, le culte que vous lui inspirez, qu'il m'a été impossible de l'aimer sans vous aimer.

« Je vais du moins répondre aux diverses questions qui paraissent vous préoccuper. Je suis né à Marseille, le 2 juillet 1825. Ma famille se compose actuellement de mon père, âgé de cinquante-neuf ans, d'une sœur mariée avec un médecin qui habite auprès de Marseille, de trois frères, dont l'un est lieutenant de vaisseau, et les deux autres employés dans le commerce. J'habite Paris depuis l'âge de quatorze ans. A dix-neuf ans, j'avais terminé mes études de droit. A vingt-deux ans, j'ai été nommé commissaire dans les Bouches-du-Rhône et dans le Var, puis préfet dans les Bouches-du-Rhône et la Haute-Marne. Je suis sorti des affaires publiques lors de l'avènement de Louis Napoléon à la présidence. Depuis ce temps-là, je me suis livré à l'exercice de ma profession ; le mandat que j'ai reçu aux dernières élections ne m'en détournera pas. Je sais ce que c'est que la popularité, je n'ignore pas les vicissitudes de la vie publique, et comme je n'entends pas plus dépendre d'un parti que d'un homme, que je n'entends relever que de moi-même, je dois songer avant tout, n'ayant pas de patrimoine, à me créer l'indépendance matérielle. Or, ma profession, exercée assidûment, peut seule me permettre d'atteindre ce but.

« J'aurais pu déjà gagner de l'argent au barreau ; je ne l'ai pas voulu. Je crois que, jusqu'à un certain âge, il importe moins de gagner beaucoup que d'agrandir et fortifier son talent. Il ne faut pas tenter de récolter dans le temps où l'on doit semer. D'ailleurs, je ne veux pas devenir un brocanteur de paroles ; je veux réaliser, dans ma profession, un idéal de probité et de justice qui me contraigne à refuser plus d'affaires que je n'en accepte. Pour toutes ces raisons, dans les quelques années de mon exercice, je n'ai jamais fait des bénéfices qui s'élevassent au-dessus de 7 à 10000 francs. Seulement, je les ai réalisés dans peu d'affaires importantes et non dans une multitude de médiocres. Mes amis pensent que ma situation peut s'améliorer, et qu'un jour peut-être prochain, après la disparition des maîtres du barreau, elle deviendra considérable. Provisoirement, je puis

ajouter à mes revenus d'avocat les 7 à 8 000 francs d'indemnité que je recevrai comme député.

« Par ces renseignements, vous pouvez juger de ce que sera la situation de votre fille au point de vue matériel. Je voudrais aussi bien vous dire ce que je m'efforcerai de la faire au point de vue du cœur et du bonheur intérieur. Je ne puis, à cet égard, que vous répéter ce que je lui ai dit à elle-même : que je l'aime profondément, non seulement parce qu'elle est charmante, pleine d'intelligence, de grâce et de bonté, mais surtout parce qu'elle a une âme haute, noble, tournée vers ce qui est généreux, parce que, dans ce monde de vulgarités, elle est du petit nombre des femmes qui ont un grand idéal, et pour lesquelles la vie n'est pas une préparation à un bal, ou une coquetterie perpétuelle. Elle a compris toutes les difficultés de ma situation, elle les a acceptées intrépidement et du premier jour; je sens qu'en l'unissant à moi, je me complète, je ne m'affaiblis point. Je ne puis pas vous promettre d'écarter d'elle les malheurs que les événements extérieurs amènent, mais je vous affirme qu'elle ne ressentira pas les douleurs que les discordes intérieures produisent, et que, devant les hommes, mon nom ne lui sera jamais un fardeau trop lourd à porter. »

19 octobre. — Hérold est arrivé ces jours-ci : il sera mon témoin, avec mon oncle.

21 octobre. — A deux heures, la dépêche de l'abbé Buquet est arrivée : nous pouvons nous marier. Il ne reste plus qu'à lever l'opposition de Mme d'Agoult, qui ne veut pas que nous nous mariions le jour anniversaire de la naissance de Liszt. Mon père s'en charge.

22 octobre, 7 heures. — Dans deux heures je serai marié. O mon Dieu, à toi mes dernières heures d'attente! Prends-nous à l'ombre de tes ailes, et rends-moi digne de cette noble jeune fille! Que je sois fidèle dans mes actes et doux dans mes paroles, que je fasse de sa vie une heure de bonheur!

5 novembre, Paris. — Aujourd'hui se trouve résolue la question de notre appartement futur. M. de Melun abandonne un petit appartement qu'il occupe en face du mien ; en le joignant au mien, nous pouvons nous loger pour 1 600 francs. Blandine accepte cet arrangement. J'en suis bien heureux. Je conserverai mon cabinet, mon jardin, mes arbres, mes souvenirs : je n'abandonnerai pas ces lieux où j'ai souffert, pleuré. L'avenir

ne se séparera pas du passé. Je ne quitterai pas non plus les Legal, mes concierges. Depuis plusieurs années, ces braves gens sont pour moi d'un dévouement à toute épreuve, et j'ai pour eux une véritable reconnaissance.

*
* *

2 février 1858. — J'ai fini hier ma plaidoirie de Guerry (1) en appel. Cela a bien marché; mon succès a été réel; j'ai été vraiment mieux qu'en première instance. A la fin seulement, j'ai un peu forcé ma voix : il faut que je veille sur ce défaut.

15 février. — Fin de la plaidoirie de Berryer, d'une faiblesse visible quant aux idées, très belle de forme, de mouvement, de passion; je l'ai rarement entendu aussi remarquable.

17 février. — En me réveillant, je reçois une lettre de Pieri, complice d'Orsini (2), qui me demande comme avocat.

A une heure, je suis à la Conciergerie. Je le trouve dans un cachot, gardé à vue par deux gardiens; je lui demande de rédiger définitivement son système de défense: si je puis l'accepter, je le défendrai.

Dix heures. — Pieri me lit un long mémoire. Quand il l'a fini, je lui fais comprendre que je ne puis plaider un tel système. Je ne lui parle pas des incohérences et des invraisemblances, mais seulement de ceci : l'attaque contre Orsini. Il est de mon avis. Je l'engage à accepter le concours de Nogent-Saint-Laurent, nommé d'office. Il cause assez longuement avec moi. Il est exaspéré contre Orsini, qui l'a désigné comme complice. La vérité est que, dans l'instruction, la conduite de Pieri a été plus ferme que celle d'Orsini. Je crois qu'au dernier moment il en sera différemment. « S'il n'avait rien avoué, me disait Pieri, j'aurais marché à l'échafaud, non comme ceci (se penchant en

(1) La marquise de Guerry, devenue veuve, avait été attirée par le caractère légitimiste de la Congrégation de Picpus et y était entrée en apportant une fortune considérable. Mais un prélat despote ayant voulu réformer les institutions établies par les fondateurs en y substituant les principes de la Révolution, elle protesta, et, après une lutte de plusieurs années, sortit de la Communauté avec quelques compagnes. Alors elle revendiqua sa fortune qui lui fut refusée, et, après de nombreuses tentatives vaines, elle se décida à intenter un procès. Son conseil, M. de Vatimesnil, l'engagea à confier ses intérêts à Émile Ollivier, tandis que la partie adverse était défendue par Berryer. Émile Ollivier, débouté en première instance, eut en appel gain de cause complet. (Voir *Empire libéral*, t. IV, p. 37.)

(2) Orsini, avec la complicité de Pieri et de deux autres Italiens, avait, le 14 janvier, tenté de tuer l'Empereur à l'entrée de l'Opéra.

avant), mais comme cela (se penchant en arrière). » Le malheureux oubliait que la véritable attitude de l'homme courageux, est celle qui ne se penche, ni en avant ni en arrière, qui reste debout.

Il me montre une lettre de sa fille de quatorze ans. Elle l'engage à se réconcilier avec Dieu. En la lisant, j'ai cru sentir le froid de l'acier. Pieri a le type italien vulgaire, fin et pas bon, très brun, nerveux. Pendant qu'il signait les procès-verbaux, le préfet de police s'approchait de lui pour voir si sa main tremblait (1).

Le premier jour, en allant le voir, je me suis trouvé face à face avec Piétri (2) que je n'avais pas vu depuis longtemps; il m'a tendu la main et nous avons échangé quelques mots sur le système des accusés.

— Il y a une impartialité qui résulte de l'absence de passion, c'est la mauvaise. Il y en a une autre qui naît de la hauteur et de l'étendue de la passion, c'est la bonne.

— Nous avons eu récemment la visite de Wagner. C'est une nature désenchantée et triste, d'apparence un peu amère, mais au fond toute vibrante, pleine de flamme, éloquent même dans notre langue qu'il estropie. Nous sommes devenus amis. Il nous a chanté des passages de son *Tannhäuser*; je les trouve sublimes.

18 février. — J'ai réussi mon discours (contre la loi des suspects) (3) au delà de toute espérance. On m'a écouté avec passion. Un moment, quelques-uns m'ont interrompu quand j'ai dit : « *mal voté* ». De toutes parts s'est aussitôt élevé un cri formidable : « Laissez-le parler ! » Après mon discours, la séance a été suspendue pendant quelques instants. Les tribunes étaient pleines; parmi les assistants se trouvaient, dit-on, Montalembert et Duvergier de Hauranne.

19 février. — La loi est votée : 24 voix contre. C'est beaucoup dans une assemblée de candidats du Gouvernement.

20 février. — Cochin vient me voir. Il me dit que Montalembert a été enthousiasmé de mon discours et qu'il désire me connaître. J'accepte d'aller chez lui. Au Corps législatif, plusieurs membres, après avoir regardé à gauche et à droite et

(1) Émile Ollivier refusa en dernier lieu de défendre Pieri.
(2) Le futur préfet de police.
(3) Plus connue sous le nom de loi de sûreté générale.

s'être assurés qu'ils n'étaient pas vus, viennent me féliciter. Belmontet le fait publiquement.

23 février. — J'ai une longue entrevue avec Montalembert. Je le trouve dans un grand appartement tapissé de livres. Sa physionomie est éteinte, mais gracieuse; les lignes sont douces, peu accentuées. Il me reçoit très cordialement, et après félicitations sur mon discours, il entre dans la conversation générale. Il est très découragé. Il nous croit au Bas-Empire, à Arcadius et Honorius; il ne rencontre plus nulle part ni enthousiasme, ni amour de la liberté. Le *self-government!* voilà ce qu'il faut poursuivre.

26 février. — Il paraît que Jules Favre a été admirable hier dans l'affaire Orsini. Sa plaidoirie et la lettre d'Orsini qu'elle contient produisent un immense effet (1).

Avant le commencement des débats, il avait été convenu qu'aucun journal ne pourrait avoir d'autre compte rendu que celui de la *Gazette*, qui devait être censuré. En conséquence, Sallé voulait supprimer le discours de Jules Favre. L'Empereur a donné l'ordre de laisser tout passer.

27 février. — Mes discours ont été mutilés dans le *Moniteur* et l'on me refuse l'autorisation de les imprimer. Les journaux anglais du moins donnent le premier fidèlement, et notamment le *Daily News* du 22 février. La loi de sûreté est appliquée : de nombreuses arrestations ont lieu; Schæffer (2) est du nombre des incarcérés. En même temps, pour rassurer, le général Changarnier et Bedeau (3) reçoivent l'autorisation de rentrer. Le jeu de bascule recommence. Cette fois, il ne réussira pas.

8 mars. — Merci, ô mon Dieu, de la joie que tu m'envoies aujourd'hui. Je gagne mon affaire de Guerry. Par un jugement très énergiquement motivé, la Cour, présidée par M. Delangle, accorde 500 000 francs (à la marquise). Je suis d'autant plus heureux que je ne suis plus seul à l'être.

En allant à Mazas voir Schæfer, je réfléchis sur mon rôle politique et je vois très clairement plusieurs choses :

1° Il n'y a qu'un moyen de rester honnête homme et fidèle

(1) Jules Favre avait obtenu l'autorisation de lire une lettre qu'Orsini avait adressée à l'Empereur, et où ce dernier était éloquemment adjuré d'intervenir en faveur de l'Italie.

(2) Rédacteur au journal *le Siècle*.

(3) Le général Bedeau, arrêté au 2 décembre, avait été exilé.

à la justice, sans perdre son autorité : c'est d'être désintéressé. Il faut donc que je fuie le pouvoir, que j'en sois l'appui ou l'ennemi, non le dépositaire. Je veux n'être, si je puis un jour me choisir un rôle, que le tribun de la liberté et du droit. 2° Il faut autant que possible éviter les discussions sur le passé. L'histoire doit servir à nous éclairer et non à rendre plus irréconciliables les dissentiments du présent.

9 mars. — La lecture de l'arrêt m'enchante : la victoire est complète, moralement et matériellement. Quand il le veut, quel admirable magistrat que Delangle! En tout ceci, il a été pour moi d'une bienveillance parfaite.

13 mars. — Ce matin à 7 heures, par un temps brumeux et froid, Orsini et Piéri ont été exécutés. Orsini est mort en martyr chrétien, sans paroles, sans malédictions, sans forfanterie. Il a été jusqu'à la fin doux envers tous ceux qui l'entouraient. Pendant l'exécution de Piéri, il s'est fait lever son voile et il a regardé impassiblement. Puis il a crié : « Vive l'Italie! Vive la France! Vive la République! » — Pieri est mort en chantant et très agité.

Je ne puis me dégager de la pensée d'Orsini, elle me suit partout. Dieu m'accorde de faire quelque chose pour l'Italie!

18 mars. — J'assiste au concert de Rubinstein. Il y a quelques jours, il avait déjeuné avec nous. Sa tête est belle, et un peu semblable à celle de Beethoven. Il a une véritable puissance. Si je n'avais entendu Liszt, je le placerais au premier rang.

23 mars. — Le printemps est revenu. Il est merveilleux. Le ciel est bleu, le soleil brillant, un air vif agite les arbres dépouillés, les oiseaux gazouillent, les bourgeons se forment. La nature va renaître, la joie est partout. Et en moi aussi éclate l'allégresse. Mme de Guerry m'envoie 2 000 francs et m'en annonce 6 000 autres. J'aurai reçu en tout 10 000 francs pour cette affaire.

25 mars. — Beaucoup considèrent la nomination de Pélissier (1) comme signe de guerre avec l'Angleterre, et ils s'en réjouissent. Je ne crois pas qu'on fasse cette folie, je la déplorerais. L'alliance avec l'Angleterre me paraît la seule digne et utile. Elle est autre que nous, mais cet *autre* est indispensable au monde.

(1) Le maréchal Pélissier, vice-président du Sénat, venait d'être nommé ambassadeur à Londres.

1er avril. — On a annoncé les élections partielles. Je suis allé voir Havin (1) et je lui demande s'il persiste à se porter. Il me répond affirmativement. Il ajoute que, selon lui, la désignation des candidats devra être faite par les députés de l'opposition. J'approuve ce plan, et je déclare que j'accepte sa candidature et celle de Jules Favre. Je voudrais bien que le troisième candidat fût Picard (2). J'ignore si je le pourrai obtenir.

5 avril. — Je vais voir Cousin à 11 heures. Quoique généralement visible qu'à une heure, il me reçoit. Son cabinet donne sur la cour de la Sorbonne ; il est tapissé de livres reliés avec élégance. Au milieu est une table couverte d'un tapis vert sur laquelle il écrit. Notre conversation a duré jusqu'à une heure moins cinq ; il a parlé presque seul. Je vais résumer ses principales idées.

Il a commencé par me parler de Renan, de son récent article sur lui. « Il est plein de talent et, pour moi personnellement, je n'ai pas à m'en plaindre ; mais il dénote le scepticisme et, disons-le, le matérialisme. J'espère que tous les jeunes gens ne sont pas ainsi. M. Renan croit qu'il suffit d'être contemplateur et d'admirer le soleil. Si nos pères eussent pensé ainsi, que serions-nous ? En 89 aussi, le soleil était beau. Les doctrinaires, mes amis les doctrinaires, ne voient que leurs théories ; les faits leur sont indifférents. De plus, ils n'aiment pas la France : les uns sont pour l'Angleterre, les autres, — et c'est là l'ineptie de Tocqueville, — n'admirent que l'Amérique. Rémusat me disait que depuis sept ans il n'a rien appris. J'ai beaucoup appris. Ainsi, ces messieurs ne veulent pas entendre parler du suffrage universel. Je l'admets à deux degrés : il faut cette concession aux républicains. Aux légitimistes, il faut celle de la décentralisation. Rien de ce qui a été ne se reproduira ; il y aura quelque chose de nouveau. Ceux qui sont trop préoccupés d'un intérêt particulier ne peuvent avoir une véritable action : Thiers pense ainsi, excepté sur la décentralisation. Je ne veux pas la liberté communale, mais au moins celle départementale ; ils ne veulent d'aucune.

« Pourquoi pensez-vous que je voyais Béranger ? Est-ce parce

(1) Directeur du *Siècle*, qui faisait une opposition, d'ailleurs anodine, à l'Empire.

(2) Ernest Picard, avocat et homme politique, qui devait faire plus tard, avec Émile Ollivier, Darimon, Hénon et Jules Favre, partie du fameux groupe des *Cinq* opposants à l'Empire.

qu'il me parlait république, orgueil du travail? Non, nous nous moquions l'un de l'autre. C'est que nous étions tous les deux chauvins. J'aime profondément ce pays-ci : j'ai partagé ses malheurs, ses luttes, ses bonheurs et je dois dire aussi ses fautes; c'est mon père et ma mère. Je veux une politique française et non pas une politique abstraite comme celle de mes amis les doctrinaires. Thiers est d'instinct ministre de la police, non ministre de l'Intérieur; tel est M. Decazes. N'abolissez pas le budget des cultes; le catéchisme ne peut être détruit que par les siècles. Pas de liberté illimitée d'association; elle est possible dans un pays sans partis; chez nous, elle ne peut être qu'une cause de trouble.

« Louis-Philippe était très accessible, très familier, mais il parlait toujours et n'écoutait pas. L'Empereur ne dit rien et ne consulte personne, excepté Fould; ses ministres ne le voient qu'officiellement, mais, quand il était président, il écoutait très bien, répondait par une phrase brève, bien faite, indiquant en général une seule raison, celle qui le décidait. Le prince Napoléon est intelligent, mais esprit faux. L'Empereur est très atteint. S'il s'expose à la guerre avec l'Angleterre, il est perdu. Je crois qu'il l'évitera. « Il faut l'alliance à tout prix, lui disait récemment Persigny. Pour la maintenir, faites des bassesses. — Des bassesses? mais je ne puis les faire. » Thiers n'est pas certain qu'il puisse conserver la paix du monde. Déporter son ennemi ou le tuer, c'est facile; le sublime de la politique, c'est de le gagner. — Guizot, le premier des orateurs sortis de l'Université, n'a eu que tard la parole sûre. »

En résumé, Cousin m'a paru repousser les doctrinaires et les jacobins aussi fortement les uns que les autres. Il est éclectique en politique aussi : il faut donner quelque chose à *tous* les partis. Je suis de son avis, mais non en juxtaposant certains de leurs principes, en les fondant dans une unité supérieure. — Rien ne se fera que par des hommes nouveaux.

Il est en relations avec le Duc d'Aumale particulièrement. Changarnier est légitimiste. Lamoricière n'est pas un homme politique. « Je me serais rallié au Comte de Chambord, s'il avait préalablement adopté le Comte de Paris. » — Est très frappé de l'opposition du général Mac Mahon (1), en espère beaucoup.

(1) Mac Mahon avait protesté contre la loi de sûreté générale.

Avril. — Élections complémentaires pour remplacer Carnot, Cavaignac, Goudchaux.

5 avril. — Havin me fait appeler. A cinq heures j'y vais : je le trouve avec Picard. Il est très pressé et il voudrait nous arracher tout de suite un acte. Je m'y oppose. Si on peut s'arranger sans nous, tant mieux, nous ne devons intervenir que lorsque le vœu public nous sollicitera de le faire.

Seulement, nous allons savoir ce que pense Bethmont (1) : « Accepteriez-vous la candidature ? — Non. — Pourquoi ? — La nécessité du serment préalable. — Mais vous réussiriez? » Alors il a changé de langage. Il réfléchira. Nous lui avons indiqué comme ses compagnons possibles en candidature Jules Favre et Havin. N'a fait aucune objection.

7 avril. — Au Palais, on m'annonce le refus de Bethmont. Jules Favre hésite. Je lui demande pourquoi. — « Mes amis!... » Je lui fais remarquer vivement qu'il est insensé et coupable si, appelé, acclamé par tous, il néglige l'occasion de saisir la dictature de l'opinion publique.

Quand on voit tout cela de près, il faut être bien bête pour devenir ambitieux. Ce pays a besoin de quelques exemples de désintéressement : j'espère les lui donner, et comme d'autres rêvent le pouvoir, je rêve d'avoir l'occasion de n'en pas vouloir. Je ne demanderai jamais d'autre distinction que de siéger dans les assemblées délibérantes de mon pays. Et, si on me la refuse, je me résignerai bien volontiers.

11 avril. — Je reçois une invitation à dîner pour les Tuileries; je suis allé moi-même, le soir, en sortant du concert Rubinstein, porter la réponse suivante : « A M. le duc de Tarente, chambellan. Je vous prie de remercier l'Empereur de l'invitation à dîner qu'il vous a donné l'ordre de me transmettre et de lui faire savoir qu'il m'est impossible de l'accepter. J'ai l'honneur de vous saluer. »

— Il y a quelque temps, Lamartine disait à Préault : « Depuis 1846, j'ai vendu pour dix-huit cent mille francs de littérature : vous voyez que je m'entends en affaires... »

15 avril. — J'ai une très longue conversation avec Marie (2), que je trouve à huit heures. Il croit qu'on doit agir : il serait

(1) Eugène Bethmont, avocat et homme politique. Après le coup d'État, il était rentré au barreau de Paris, dont il devint bâtonnier.

(2) Marie de Saint-Georges, avocat et ancien ministre de la Justice.

prêt à se porter s'il ne se considérait pas comme très impopulaire. « On me l'a laissé entendre. Je ne m'en blesse pas. Une seule chose m'a blessé : c'est que mes amis aient eu peur de cette impopularité et qu'au lieu de me protéger contre elle, ils m'aient abandonné. » Idées un peu étroites, mais noble caractère.

A onze heures, réunion chez moi de Havin, Darimon, Hénon. La liste est arrêtée ainsi : Marie, Favre, Picard. Je prononce le nom de Picard après cette question d'Havin : « Est-ce que vous ne connaîtriez pas un jeune homme? » Darimon et Hénon m'appuient vivement. Havin renonce à se porter, sous la pression de son Comité de surveillance et de ses rédacteurs.

Marie et Bethmont refusent et nous voici au dernier jour accordé par le Gouvernement pour déposer les serments.

Trois heures. — Liouville accepte ; je vais avec lui et Picard déposer les serments.

19 avril. — Havin ruse, « normande », et aucune liste ne paraît. Nos journées se passent en démarches inutiles. Picard rencontre de la part du Conseil de surveillance du *Siècle* une opposition ardente. On lui demande sa démission. Picard tient ferme.

A cinq heures, Grimard vient demander encore à Picard de se retirer. Hénon et moi l'en dissuadons : le temps matériel manque, nous ne pouvons plus reculer.

Huit heures et demie. — Réunion chez Liouville. Marie étant malade, Jules Favre se décide, quoique à regret, et il est convenu que la liste sera maintenue. Si cette élection réussit, l'abstention est perdue : aussi font-ils rage contre moi qui, par mon acceptation, ai donné le premier exemple. Pendant longtemps, notre histoire intérieure sera la lutte des vieux et des jeunes. Il y a toutefois cette différence qu'en chaque occasion nous commençons par faire aux vieux une large part, tandis qu'ils nous en refusent absolument une. Dans ces dernières circonstances, nous nous sommes adressés à Marie et à Bethmont; ils ont composé des réunions auxquelles nous n'avons pas même été appelés.

24 avril. — Contre ceux qui veulent faire naître le bien du mal poussé à outrance. (Montesquieu, *Grandeur et décadence*, chap. XIV.) — La situation est très mauvaise. Une inquiétude vague s'est emparée de tous les esprits. La crise commerciale continue et s'aggrave. On ne sait plus que craindre

ni que vouloir. On craint un changement et on le prévoit, ce qui est une manière de l'amener. Les journaux n'osent souffler un mot des élections. Si Havin était candidat, *le Siècle* serait probablement plus courageux.

25 avril. — Cette élection est bien grave. Si Jules Favre échoue ou est simplement ballotté, les calomnies vont pleuvoir sur nous, je suis atteint et Picard est écrasé. Si Jules Favre est nommé, notre initiative dans l'élection est justifiée, notre jeune parti se fortifie, et la cause de l'abstention est vaincue.

27 avril. — Jules Favre a triomphé avec 1 100 voix de majorité. Picard est ballotté et Liouville a échoué. Ces deux derniers résultats sont dus surtout à l'abstention qui me paraît se restreindre en ce moment, — comme le prouve le résultat de la 3e circonscription relativement à Liouville, — à la bourgeoisie. Du moins, le nom de Jules Favre sauve à la fois l'honneur du parti et le nôtre.

5 mai. — Jules Favre vient aujourd'hui prêter serment. Je le rencontre dans la salle des Conférences. Il est consterné, ému. Il me rappelle les beaux temps des assemblées républicaines. A son entrée dans la salle, il est l'objet de la curiosité générale; il s'assied à côté de moi. Nous revenons ensemble. Il me raconte qu'Emmanuel Arago (1) le blâme. A ce propos, il ajoute : « Connaissez-vous le plan d'Emmanuel? — Non. — Le voici : Il n'y a pas à s'occuper de renverser ce qui existe; c'est à terre; il n'y a qu'à songer au lendemain. Or, tout se concilie par une double mesure : 1° la mise en jugement des auteurs ou complices du coup d'État; 2° le rappel de l'Assemblée législative ! »

7 mai. — La discussion a eu lieu aujourd'hui. Elle a été très terne. Je me suis levé après quelques mots très lourds de Du Miral (2). A peine eus-je prononcé mes premières paroles et déclaré que là où l'hérédité du mal n'existait pas, celle du bien ne saurait être admise, j'ai été interrompu par des murmures et des cris. Après quelques instants de confusion, Rigault s'est écrié : « Il ne faut pas étouffer ces détestables doctrines; il faut les laisser se produire. » Je ne comprenais pas ce que tout cela

(1) Emmanuel Arago, né en 1812, avocat et homme politique; avait plaidé pour Barbès en 1839, et avait été sous la seeonde République ambassadeur à Berlin. Il posa sa candidature en 1869 et fut élu.

(2) Rudel du Miral (1812-1884), ancien magistrat, député de la Creuse.

signifiait; j'y ai vu un parti pris. J'ai répété mon mot trois ou quatre fois de suite : mêmes murmures. Alors j'ai jeté par-dessus bord le discours que j'avais préparé et je m'en suis tenu à cette idée : « Vous violez les principes de 89. »

La réplique de Baroche (1) me fit comprendre ce que je n'avais pas compris. Lorsqu'il dit que j'avais attaqué la famille, la propriété, une lumière subite se fit. Les imbéciles avaient entendu le mot *bien* dans le sens de fortune; j'avais voulu la destruction de l'héritage!

8 mai. — Je leur ai dit hier ce mot agressif : « Que cela vous nuise ou non, à vrai dire cela ne m'intéresse, ni ne me préoccupe. » Ils n'ont rien dit. Ils ne sont pas impérialistes, beaucoup plutôt légitimistes : leur nom vrai est contre-révolution. *Caput mortuum* de l'Assemblée législative.

Discussion sur les 180 millions. Nogent faible, Baroche grotesque. M. Leclerc d'Osmonville seul a été spirituel. Faisant allusion aux aventures privées d'Haussmann avec une danseuse, et à propos du projet d'Opéra qu'on désavouait, il a dit : « Il est fâcheux que M. le préfet de la Seine fasse entrer l'Opéra partout où il ne devrait pas être. » L'Assemblée a ri beaucoup. Haussmann l'avait insultée ces jours-ci en déclarant à Javal (2) que ceux qui voteront contre la loi sont stupides, imbéciles, etc., qu'il se f... de l'Assemblée. Ils ont pris leur petite vengeance

10 mai. — Picard est nommé avec 1400 voix de majorité. Voilà un beau succès.

22 mai. — M. de Pène, rédacteur du *Figaro*, s'étant permis quelques plaisanteries de plus ou moins mauvais goût sur les sous-lieutenants, est accablé de cartels. Il se bat une première fois avec un d'eux, le blesse. Il lui tend la main, lorsque le témoin, M. Hyenne, intervient, l'insulte. De Pène se précipite sur lui : il est blessé très gravement. Cette nouvelle se répand dans Paris et elle y cause une émotion universelle. C'est un assassinat. Tel est le mot que l'on entend de toutes parts. De toutes parts aussi on rapproche cette affaire de celle de Doineau (3), et on s'élève contre l'armée.

(1) Baroche s'était rallié à l'Empire et avait été nommé président du Conseil d'État.

(2) Député de l'Yonne au Corps législatif, libre-échangiste, était membre du tiers-parti.

(3) Le capitaine Doineau avait été condamné à mort pour assassinat; la peine avait été commuée par l'Empereur.

Une autre cause excite aussi l'indignation : c'est la destruction momentanée d'une partie du jardin des Tuileries.

— J'ai eu hier chez Cochin une longue conversation avec M. Le Play, conseiller d'État, et auteur des *Ouvriers européens*. Il avait demandé à me voir. Il me demande ce que je pense de l'abolition de la quotité disponible. Je lui réponds qu'en principe, je ne reconnais à l'enfant aucun droit sur les biens de son père, mais que cependant je n'appuierai jamais un projet qui la détruirait, tant que j'y verrai l'arrière-pensée de rétablir le droit d'aînesse et les substitutions.

24 mai. — Je finis le livre de Proudhon sur *la Justice dans la Révolution et dans l'Église.*

L'idée fondamentale en est vraie : la morale *sociale* n'a aucun rapport avec la morale *théologique*. Elle ne doit avoir d'autre organe que la conscience et d'autre source que la justice. Le tort du livre, c'est, après avoir refusé à l'idée de Dieu d'être *l'origine* de la morale, de ne pas l'avoir conservée comme le couronnement. La morale n'en dérive pas : elle y aboutit. Il fallait reproduire ce que Descartes avait conçu dans l'ordre psychologique : il n'était pas allé de Dieu à l'homme, mais de l'affirmation de l'homme il avait fait résulter celle de Dieu. De même la morale ne doit pas résulter par déduction de Dieu, mais Dieu doit résulter de la morale par induction. La théorie sur le mariage est fort belle. Oui, sans l'union légitime à l'homme dans le mariage, la femme n'est qu'un être incapable et pervers. Le livre n'est pas suffisamment élaboré, l'érudition est douteuse, le développement confus, le néologisme trop fréquent ; il s'y rencontre néanmoins des pages superbes. Le chapitre sur les Idées m'a paru un des meilleurs. Les principales théories sont conformes à celles des positivistes.

25 mai. — Pour qu'une flèche vole au loin et atteigne le but, il faut qu'elle ait une barbe à l'extrémité. Certaines excentricités de style sont aux idées de Proudhon ce que la barbe est à la flèche. Êtes-vous jamais arrivé sur le sommet d'une haute montagne avec aisance, et en suivant une grande route? Non. Avis à ceux qui veulent, dans l'ordre intellectuel, atteindre aussi les sommets : on n'y parvient que par les petits sentiers difficiles et raides; on n'est imposé à ses amis que par les éloges que font de vous vos ennemis.

3 juin. — Il y a quelques jours, Mignet est venu chez la

comtesse des Roys (1) et il lui a demandé de m'inviter à dîner avec Thiers, qui désirait me connaître. J'ai accepté.

Aujourd'hui je me suis trouvé avec Thiers, Mignet et la princesse Belgiojoso. Pendant le dîner, on a causé de Proudhon que personne n'avait lu. Le dîner fini, Thiers et moi nous sommes mis dans l'embrasure d'une fenêtre et nous avons causé près d'une heure et demie. Thiers m'a exposé longuement ses idées. Il veut le gouvernement constitutionnel tel qu'il a été pratiqué par Léopold de Belgique et en Angleterre, avec toutes les libertés possibles. « Le roi règne et ne gouverne pas. » C'est toujours sa devise. « Sans doute, a-t-il dit, il peut être ennuyeux d'aller s'incliner devant un prince, mais cela ne l'est-il pas plus d'aller chez un Cavaignac ou chez un Canrobert ? Ces idées étaient celles de la Duchesse d'Orléans; elles sont celles du Comte de Paris. Pour moi, qui n'ai de fanatisme ni pour les princes, ni pour les peuples, je ne me laisserai pas tromper. Si on ne va pas plus loin que la gauche, et jusqu'aux dernières limites de la liberté possible, je me retirerai. C'est dans le Corps législatif que s'opérera l'œuvre de destruction. Seulement, il faut savoir s'y conduire, s'envelopper, non d'une peau de mouton, mais d'une peau d'homme d'affaires. Ils voteront tout jusqu'au jour où ils ne voteront plus rien. Je ne crois pas qu'on ne doive pas prêter le serment. J'ai refusé la candidature de Rouen, sans dire pourquoi, mais des hommes comme nous ne peuvent s'avancer que lorsque l'opinion publique en France et en Europe sera éclairée sur la signification de cet acte. La question est entre les mains des jeunes gens : s'ils savent être modérés, ils peuvent relever la France. Sinon, ils la feront descendre aussi bas qu'est le Mexique; avec cette différence toutefois que nos voisins sont plus redoutables que le Texas. Il faut surtout éviter d'effrayer. Les clameurs de M. Proudhon et autres ne m'effraient pas; elles effraient les ignorants. Socialement, la Révolution ne nous a rien laissé à faire. Un peuple n'a qu'un moyen d'améliorer sa situation : moralité, travail. Nous vous accorderons ce que vous voudrez comme liberté. Accordez-nous de ne pas attaquer les principes fondamentaux de la société. »

A ce langage j'en ai opposé un aussi catégorique : « Nous ne

(1) Fille du général Hoche. Émile Ollivier s'était lié avec elle en donnant des leçons de droit à son fils.

vous servirons pas ; nous resterons nous. Mais si les orléanistes avaient plus de chances que nous, nous ne les combattrions pas. Nous ne serons irréconciliables avec eux que s'ils deviennent fusionnistes et s'ils restent anti-libéraux. Quant aux questions sociales, je ne vois rien de net encore, mais il faut s'en occuper, chercher et promettre au peuple de lui accorder ce qui paraîtra réalisable. Dans ces termes, nous pouvons combattre ensemble. Pour ma part, je serai heureux de recevoir vos conseils et vos indications. »

Ce langage a été approuvé par Thiers. Il suppose que l'élection prochaine amènera l'opposition en grand nombre, que les élus seront renfermés à Vincennes et peut-être traités plus durement, et qu'alors aura lieu un mouvement populaire. « La différence entre la France et l'Angleterre n'est pas dans l'aristocratie ; elle est dans l'esprit militaire. Le Roi considère comme une humiliation de céder et la nation d'attendre. En Angleterre, un Roi ne commande jamais l'armée, il n'est jamais vaincu. La pensée du Roi, la volonté du Roi, dans un groupement constitutionnel, cela n'a pas le sens commun. Une assemblée est toujours terrible ; on ne peut vivre avec elle qu'en voulant ce qu'elle désire. Il faut combattre le clergé : avec lui, rien n'est possible ; vous le trouverez quelquefois socialiste, jamais libéral. Mais il faut le combattre d'une certaine manière. Je suis philosophe religieux ; le culte est nécessaire aux masses. Or, le culte le plus ancien est le meilleur ; le Pape est un personnage fort respectable, ainsi que l'a dit Voltaire, auquel il faut baiser les pieds et lier les mains. Robert Peel a eu un heureux moment : l'avenir le jugera autrement que nous. Benjamin Constant avait beaucoup d'esprit ; il a mené la théorie constitutionnelle à mi-route seulement. Ainsi il a soutenu contre nous, sous la Restauration, qu'il fallait réduire les dépenses et non refuser le budget. Réduire les dépenses, c'est désorganiser les services et s'attirer l'inimitié des employés et du public ; refuser le budget, c'est renverser le Gouvernement. Il était de plus d'une immoralité révoltante : il recevait l'argent de toutes mains. Le budget n'est pas mal fait. Magne (1) a été avec nous. Il parle bien, quoique très timide. Ce qui est attaquable, c'est la situation économique. »

(1) Ministre des Finances de 1854 à 1860, en août 1870 et sous la troisième République.

6 juin. — Le Play vient me voir. Longue conversation avec lui. Il me donne l'idée d'un discours à faire sur le budget des Travaux publics : Avec un budget des Travaux publics, pas de finances possibles; l'État doit faire peu; il faut susciter l'activité individuelle. L'origine de ce que nous voyons tient à l'idée de l'État-providence : examiner cette idée et en démontrer les périls. La politique étant une science expérimentale, consulter le passé : Rome, Louis XIV : tous les gouvernements augmentent la dette. L'autre politique est pratiquée aux États-Unis et en Angleterre. Sans doute ils ont leurs misères, mais ils n'ont pas de révolutions et ils jouissent de la liberté. Éloge de la liberté. Le Gouvernement actuel représente plus que personne l'idée de Providence. Exemple de la liberté : canal de Marseille.

15 juin. — Je dîne chez Montalembert avec Cochin, de Melun, Prévost-Paradol, Menabrea de Turin. On cause de la nomination de Delangle (1) au ministère de l'Intérieur : tout le monde est convaincu que le changement n'est que dans la forme. Je m'entretiens longtemps avec M. de Melun. Je le trouve très intelligent et très raisonnable. Il me raconte une conversation avec l'Empereur sur les biens des hospices : « La rente anglaise est plus élevée que la rente française; il n'y a pas de raison pour cela. Voilà pourquoi nous avons pris cette mesure... Que le bien est difficile à faire ! » Dans une autre discussion, il aurait dit : « Je vois bien que nous avons tous fait fausse route et trop habitué la nation à tout attendre du Gouvernement. »

21 juin. — Je suis allé voir Thiers. Il est venu me rejoindre dans son jardin; nous avons parlé de politique étrangère : « L'Anglais, dit-il, est défiant comme un insulaire, bourru, mai honnête. L'Autrichien, c'est un ultra qui a du bon sens. La conduite actuelle du Gouvernement envers la Turquie est inepte : la conservation de la Turquie est plus utile à la France qu'aux autres Puissances; nous sommes les seuls qui n'aient rien à espérer de son démembrement, il faut donc l'éviter ; ce serai pour nous pis que le partage de la Pologne au siècle dernier. La guerre d'Orient nous avait acquis l'amitié de la Porte; il fallait la conserver. Au lieu de cela, que fait-on ? On l'irrite

(1) Claude-Alphonse Delangle était né en 1797. Rallié au second Empire, il était premier président de la cour impériale de Paris et sénateur.

chaque jour, on soutient le Montenegro, et on veut lui enlever les Principautés. Mais la Turquie n'est forte que sur le Danube; elle n'a jamais eu de succès que là ; c'est sa protection naturelle; on ne peut pas la lui enlever. Ah! si je pouvais discuter pendant dix minutes! La seule alliance possible est avec l'Angleterre. Les autres nations détestent la France à cause de son esprit révolutionnaire et à cause de sa grandeur. L'Angleterre n'a contre nous qu'une de ces deux causes d'éloignement, et encore cette cause est-elle affaiblie par la haine et l'inquiétude que lui inspire la Russie. »

28 juin. — Montalembert me raconte qu'après le coup d'État, Persigny vint lui offrir d'être sénateur. Lui refusant, Persigny termina la conversation en disant : « Nous ne voulons pas gouverner pour les classes aisées et modérées, et, s'il le faut, nous gouvernerons contre elles. »

29 juin. — Une fluxion m'empêchant de poursuivre mes travaux ordinaires, je lis avec plaisir le recueil des articles de Sacy. Il s'en dégage un charme exquis. On aime la littérature avec plus de ferveur quand on vient de les lire. Il recommande la lecture de l'*Orateur* de Cicéron et des *Variations* de Bossuet. Je partage son opinion : je les ai lus avec un plaisir infini et je les relirai.

30 juin. — Hier, le baron d'Eckstein a déjeuné avec nous. Il m'a dit des mots très justes sur Guizot et Thiers . « Thiers est impertinent et il ne blesse pas; Guizot n'est jamais impertinent et il offense toujours. J'ai connu Guizot à Gand. Il y fut mal reçu; il était trop jeune. Il était alors ce qu'il fut depuis; il est né tout formé, c'est un esprit qui n'a point eu de développement; il manque d'instinct. Dans ses *Mémoires*, il a dissimulé le véritable caractère de son opposition à la Restauration, qui fut très ardente. »

6 juillet. — M. Perrin, juge, engage M. de Bondy (1) à s'adresser à moi pour plaider un procès au Blanc, corruption électorale.

13 juillet. — Je suis allé au Louvre : j'ai été émerveillé de la *Manne* de Poussin. C'est une des plus belles compositions de la peinture. J'ai examiné ensuite le *Jugement de Salomon* que j'ai trouvé très beau, mais inférieur.

(1) Candidat aux dernières élections vaincu par le candidat officiel.

Je prendrai l'habitude, dans mes heures d'attente au Palais ou ailleurs, d'avoir toujours sur moi un volume d'un classique et de le relire.

15 juillet. — Je travaille à force une affaire de diffamation pour les homéopathes contre les allopathes. Je me persuade de plus en plus de l'excellence de cette médecine. Dans les lettres d'Hahnemann, je rencontre quelques bonnes maximes : « Ménagez-vous, et jugez toujours ce que vous pouvez, dans un temps donné, faire, penser, écrire et exprimer, sans épuiser vos forces et sans les user trop vite. Alors vous pouvez compter sur une santé durable et sur une longue carrière. Croyez-moi, dans une vie longue, menée avec un esprit calme et réfléchi, on peut faire beaucoup de bien à soi-même et aux autres. » (Leipzig, 3 septembre 1813.) « A méditer profondément, on use plus de force vitale qu'il n'en faut pour battre le blé dans la grange. Il est bien plus nécessaire de développer les forces du corps que celles de l'esprit : celui-ci, en effet, n'a de puissance qu'autant que son activité trouve dans l'organisme des instruments convenables. » (13 mars 1816. Sur la vaccine. Lettre XI.)

14 juillet. — Visite d'adieu à Thiers. Nous causons du système colonial à propos de la nomination du prince Napoléon au ministère des Colonies. Il croit qu'il faut le maintenir. « Les marins doivent être les gouverneurs : ils sont doux et graves ; il serait dangereux pour notre marine de leur rendre la liberté du commerce. »

10 août. — M. de Bondy vient me chercher : il me conduit au château de La Barre. Je trouve un accueil très cordial et très aimable en Mme de Bondy.

11 août. — Nous allons au Blanc. Pays délicieux, route charmante : je vois là plusieurs personnes, notamment l'avoué Mathivet. Au retour, nous allons nous arrêter un instant chez un jeune avocat nommé Laurier (1). Ces messieurs nous apprennent qu'on ne plaidera pas demain, que le ministre de la Justice a demandé le renvoi à la Cour de cassation pour cause de sûreté publique. Il ne me reste plus qu'à chercher le moyen de faire entendre quelques paroles.

12 août. — Une foule considérable entoure le tribunal ; des

(1) Qui fut plus tard le collaborateur de Gambetta.

gendarmes ont été appelés de tous les côtés pour contenir des gens qui ne songent pas à se révolter et qui ne protestent contre l'administration que par les saluts qu'ils adressent à M. de Bondy et à moi.

Je vais voir le président Bernard. Je trouve un petit homme sanguin et vif, qui me reçoit avec un tel embarras qu'il en vient à m'appeler « Monsieur Émile ». Je ne comprends rien à ce qu'il me dit.

L'audience s'ouvre : on place les prévenus, les témoins; chacun lit ses assignations. Alors le tribunal déclare qu'il va délibérer sur sa constitution. Voici à propos de quoi : Les prévenus, Gourdon, maire, Demersemance, frère Gauthier, ont imaginé d'introduire une action reconventionnelle contre M. de Bondy, et, comme ils redoutent le président, ils ont placé, au nombre des prévenus, son beau-frère, M. Dubrac. Au bout d'une longue délibération, un juge, nommé M. Tourangin, prend place tout seul et déclare que le président et M. Lemaire s'étant récusés, le tribunal ne peut se constituer : voilà le moyen qu'ils ont trouvé pour m'empêcher de parler.

17 août. — Nous voici chez les Guiter; la mère est absente. Nous recevons un accueil plein de cordialité. Nous faisons aujourd'hui même une visite aux Charmettes. Je n'y éprouve plus l'émotion de jadis. Cela tient à la réaction dans laquelle je suis en ce moment contre tout ce qui est sentimentalité, par suite de ma lecture assidue de Rabelais. J'ai éprouvé, en lisant cet admirable auteur, la joie et l'épanouissement que me causèrent, dans le temps, les lettres de d'Alembert et de Voltaire. Je suis émerveillé de la hauteur, de la poésie, et de la santé morale de ce livre. La facétie n'est qu'à la surface. Et quant à l'ordure, elle ne frappe pas plus, après quelque temps de lecture, que ne me frappent sur les bords d'un grand fleuve les immondices qu'il entraîne dans son cours. Les types sont divers, mais ils se ressemblent tous en un point : la bonté. Gargantua, Grandgousier, Pantagruel surtout, sont d'une ouverture d'âme qui touche et pénètre. Ils sont tous tellement bons, qu'ils sont infatigablement gais. Je me sens gagné moi-même et je comprends maintenant qu'il faut se garder de la mélancolie comme d'une faute et d'un malheur, et que la gaieté est une vertu, j'allais presque dire un devoir, et après Descartes, j'ose croire que *la joie intérieure a quelque secrète force pour se*

rendre la fortune favorable (à la Palatine). Aussi Rousseau ne m'inspire plus qu'une admiration *très tiède.*

— En me promenant, je réfléchissais aux *Lionnes pauvres* d'Émile Augier. « La pièce, est-elle morale, est-elle immorale? Est-il défendu de représenter un vice? N'est-ce pas le rôle de la comédie? » La pièce est immorale. La seule conclusion logique est celle-ci : Quand une femme mariée a un entreteneur, elle doit le chercher riche ; les malheurs de la lionne n'ont pas d'autre origine que la pauvreté de son soutien... Autre conclusion : Il n'y a de coupables que les hommes pauvres. C'est-à-dire qu'on peut être mauvaise mère, mauvaise fille, etc., si l'on a de l'argent. Cela n'est immoral que si on en manque.

Ces poètes vertueux me soulèvent le cœur. Et l'on applaudit de pareilles platitudes! Sans doute, la comédie doit reproduire les travers pour les châtier, mais à deux conditions : c'est que ces travers ne tombent point sous le coup du code pénal, et qu'ils aient un caractère de généralité. Mettre sur la scène un crime renfermé dans un certain groupe, c'est le propager, l'enseigner, beaucoup plutôt que le corriger.

*
* *

25 août. — Départ pour Turin.

Nous sommes sur la banquette. La pluie est tombée hier, la route est sans poussière. Un vent frais tempère les ardeurs du soleil. La descente en Italie m'a encore paru un des spectacles les plus augustes que puisse offrir la nature. C'est avec une émotion toujours nouvelle que, de la région désolée, je descends dans la région du Midi, et mon cœur bat comme la première fois, lorsque j'aperçois le premier pin, puis la première vigne, etc. Le passage par le Mont-Cenis est cependant moins beau que le Simplon et le Saint-Gothard : cela tient d'abord à la disposition des montagnes, et aussi, à ce qu'au bas de la montagne, on trouve une ville insignifiante resserrée dans une gorge étroite, au lieu du lac Majeur et de ses rives charmantes.

27 août. — Quatre heures du matin : arrivée à Plaisance. Nous attendons l'heure du départ dans un café sur la place, où s'élèvent les statues des deux Farnèse. Le temps est enchanteur. Le pays que nous traversons est riche, mais plat. Pour compagnon de route, un nommé Poggi, inspecteur des postes de l'État : haine de l'Autriche, admiration de Napoléon

et de la puissance matérielle de la France. Il me dit : « Si la France ne secourt pas l'Italie, c'est par crainte de la puissance que cette dernière aurait, si elle formait jamais un corps de nation. » Il me parle avec enthousiasme de Marie-Louise : « Elle a été empoisonnée par un prêtre. Elle a eu pour successeur le duc de Lucques. Celui-ci a abdiqué en 1848 ; son fils lui a succédé et a été tué récemment, à la satisfaction universelle. Pas cruel, il n'a jamais voulu signer une condamnation à mort, mais *pregolato*, entraîné par les soldats ; au lieu de 2000 soldats, en tenait 6000, a fait monter la dette de 7 millions à 20. Son assassinat a été considéré comme une délivrance. Le Gouvernement actuel est *mito*. La régente est entourée de prêtres et de rétrogrades, mais elle laisse le gouvernement à des ministres intelligents et qui penchent vers le Piémont. »

Quand j'ai visité les restes du magnifique théâtre Farnèse, le guide a confirmé ce que l'inspecteur m'avait dit de Marie-Louise. « Marie-Louise *si cerca ancora.* »

28 août. — Quatre heures et demie du matin. Départ pour Bologne. Depuis notre entrée dans cet État de 500 000 âmes, on nous a demandé cinq fois notre passeport ; de Paris à Turin, nous ne l'avons pas montré une fois.

Après l'ennui des passeports, celui des douanes. Nous n'arrivons ainsi à Bologne qu'à cinq heures, tandis que nous eussions pu y être vers les deux heures. Joignez à cela que jusqu'aux environs de Bologne, le pays continue à n'être pas très pittoresque. Mais ce qui nous aide à supporter tout cela, c'est la beauté du ciel et la conversation avec notre voisine, une Mme Armandi. Cette jeune femme retourne de faire son voyage de noces. Elle est un type curieux de l'éducation de couvent : elle vient de Parme et elle n'a pas vu le Corrège ; elle sait le piano et elle n'a jamais entendu prononcer le nom de Mozart ou de Beethoven ; très aimable et très naturelle comme toutes les Italiennes.

30 août. — A quatre heures du matin, départ pour Florence par Porretta. Un M. Dolivieri m'escamote mes places de coupé, sous prétexte que, quoique ayant retenu avec lui, je n'ai pas encore payé. Ce sont les procédés honnêtes des administrations italiennes, et c'est d'autant plus mal que l'on m'avait déclaré qu'il n'était pas nécessaire de payer avant le départ.

La route est belle. Les Apennins n'ont pas la majesté des

Alpes : ils sont moins âpres. On n'y éprouve jamais la même désolation. Nous arrivons au coucher du soleil à Pistoia. Nous allons voir la place du Dôme, et les superbes bas-reliefs de Lucca della Robbia. La douceur du temps, la mélancolie de l'heure, la grâce et la pureté des monuments me causent un enchantement délicieux et me procurent un de ces moments dans lesquels on est heureux de vivre. L'abandon de la ville continue à augmenter mon émotion. Il me semble que je rencontre une belle jeune fille dont le bien-aimé n'est plus.

A huit heures, nous arrivons à Florence.

Mon père et Adolphe nous attendent. Celui-ci, sur les conseils de mon père, a abandonné Forcade, et il vient de subir son examen de bachelier.

31 août. — Mon père est logé fort bien, villa Mozel, *fuori porta romana.* Il m'annonce qu'il a retenu une villa nommée les Graffi, dans le val d'Arno di Sopra, à 24 milles de Florence, qui appartient à un Quaratezzi. Sans voir personne, nous partons à 2 heures et nous arrivons à la nuit, par Pontassième et Cancelli.

1er septembre. — Nous sommes fort bien installés. Notre maison regarde le couchant. On entre par le côté du Levant ou du Midi. Sur le devant se trouve une salle à manger, un salon, notre chambre à coucher. Nous avons sous nos yeux la vallée de l'Arno couverte d'oliviers, vignes, cyprès, figuiers, pêchers: derrière nous, un bois de châtaigniers, tapissé de bruyères, de fenouil et d'herbes odoriférantes. A côté de la maison, trois allées en forme d'étages, couvertes de cyprès, de chênes, de lauriers, chacune d'elles terminée par une terrasse d'où la vue s'étend sur la campagne, et au pied de laquelle se trouve un moulin. Derrière la maison, les écuries, en face une chapelle. Non loin, du côté opposé aux terrasses, la maison du *fattore* et terrain pierreux. Avant l'Arno, nous apercevons les monticules de sable rouge, couverts, par-ci par-là, de verdure et qui présentent à l'œil des dessins très originaux. Après l'Arno, une longue chaîne de montagnes derrière lesquelles se trouvent à gauche Sienne et à droite Florence. A l'ouverture de la vallée, à gauche Arezzo, à droite Pontassième. Derrière nous l'Apennin, le Casentino, la Romagne. Les deux villages les plus proches sont Camelli à une demi-heure, Reggello à une heure. Là habite le seul ami que nous ayons dans le pays, le

Dr Fabbrini, brave homme et patriote dévoué. De toutes parts, entre nous et ces villages, des cases de *contadini* (1), blanches et couvertes de tuiles, et le clocher du *priorato* de Santa Agata.

2 septembre. — Le temps est beau; nous allons visiter nos voisins de Vallombrosa. Nous traversons le bois de châtaigniers, puis nous gravissons à pic jusqu'aux montagnes qui dominent le couvent et dont la plus élevée s'appelle la Sechietta. De là nous découvrons Florence, le val d'Arno, il Fiorentino. Il est midi. Le soleil revêt les montagnes d'un voile de feu, aussi transparent que celui que Raphaël met sur la tête de ses madones. En certains endroits, des nuages passent en formant des îles d'ombre sur le fond lumineux. Le contraste entre les douceurs du Val d'Arno et les rudesses du Fiorentino est très saisissant. Entre les deux, la ville qui les marie tous les deux et qui montre les graves édifices à côté des douces collines. Je sens avec bonheur un vent généreux battre mon front. Comme on respire bien en haut! Comme la pensée s'élève, et combien d'ici paraissent légères nos terribles divisions et futiles nos préoccupations sérieuses! Élevez-vous dans le temps par l'étude de l'histoire, ou dans l'espace par une ascension de montagnes, et vous atteindrez au même résultat : la paix, l'apaisement, le désintéressement. Vous apprendrez, non pas à mépriser les hommes, mais à les plaindre, non pas à les dédaigner, mais à ne point être l'esclave de leurs passions.

Nous sommes fort bien accueillis au couvent par le père abbé Pieri et le *decano* Pellini, médiocres tous les deux. Nous revenons par le Sartino. C'est une petite chapelle. Au devant, sur un roc qui s'avance sur la vallée, une croix.

Du Sartino, nous gagnons notre bois qui est sur la colline en face séparé par un torrent. Ce retour est délicieux. L'air est vif et léger. Les plantes sauvages rougissent sous les derniers rayons du soleil et, à mesure qu'elles deviennent plus belles, elles répandent plus de parfums. Par contraste, les montagnes du couchant se revêtent de teintes d'un bleu foncé; nous les apercevons ainsi à travers la verdure toute fraîche et éclatante des châtaigniers. Le rossignol ne chante plus, mais une jeune *contadina*, misérablement vêtue, la tête entourée d'un mouchoir rouge, répète d'une voix métallique un *stornello* amou-

(1) Paysans.

reux. Le bêlement des moutons, qu'elle pousse devant elle, accompagne sa voix. De temps en temps, elle s'oublie; alors sa mère, qui la précède, une quenouille à la main, l'appelle : « *O bimba, vieni. — Eccomi,* » crie-t-elle en chantant. Elle parle un instant à ses bêtes, puis elle reprend son *stornello.*

8 septembre. — Notre fête de chaque jour, c'est le coucher du soleil. Il est plus varié quand il disparaît au milieu des nuages; je le préfère quand le ciel est pur. Il disparaît derrière les pics des montagnes; c'est fini en un instant. Mais à mesure que l'obscurité augmente, des teintes de feu s'allongent sur les collines brunies, et ce spectacle me ravit. Aujourd'hui il avait plu toute la journée, lorsque tout à coup les nuages se sont soulevés de dessus la vallée, et comme par-dessus une toile levée, nous avons aperçu les maisons qui bordent les deux rives de l'Arno, éclairées par les derniers rayons du soleil.

11 septembre. Pèlerinage parmi les souvenirs de saint François. — Nous partons pour la Vernia. Le *pretore* nous a procuré des lettres de recommandation du *piovano* de Cascia. De Graffi, nous allons à Pontassieve. De Pontassieve, nous montons à la Consuma. Cette ascension qui dure trois heures se fait par une belle route. Les montagnes sont nues ou couvertes de rares châtaigniers. Partout ailleurs elles seraient tristes, ici, elles ont une grâce sans pareille; elles se relient les unes aux autres par des courbes sévères, mais pleines d'harmonie, et le soleil les caresse et les peuple.

Arrivés à une certaine hauteur, nous découvrons, comme de la Sechietta, Florence et son dôme. L'œuvre des hommes a les mêmes caractères que l'œuvre de la nature. C'est d'ici qu'il faut juger Florence, comme c'est de Tusculum qu'il faut juger Rome. De Tusculum, on a sous les yeux le lieu qui fut pendant un temps la place publique du monde : on aperçoit le forum et au loin la route qui y conduisait les nations, la mer. Le monde n'est pas venu à Florence; c'est un de ces lieux réservés, un de ces sanctuaires du génie humain comme furent autrefois Jérusalem e tAthènes, dans lesquels la pensée se prépare, au milieu d'une élite, loin des curieux. Quand elle est née, elle va, pour y grandir et y éclater, dans le lieu de réunion que l'humanité s'est choisi. Tant que Florence a créé, ce lieu fut Rome.

Nous déjeunons sur l'herbe, puis nous nous dirigeons vers

le Casentino. Après peu de temps de marche, nous le découvrons tout entier. En face, sur trois collines, les unes derrière les autres, au milieu de la plaine, Borgo alla Collina où est enseveli Landini ; Poppi, dont le palazzo a été l'inspirateur du Palazzo vecchio de Florence, et Bibbiena; au-dessus la Vernia, masse noire au centre de laquelle on aperçoit un bâtiment blanc, la chapelle des Stigmates. A droite, le Prato Magno et ses groupes boisés et pittoresques ; à gauche, le Falterone d'où naît l'Arno, les forêts au milieu desquelles est caché le couvent des Camaldules, et, sur la route qui y conduit, Pratovecchio et Stia, le tout mêlé d'ombres et de lumières. A travers une route charmante, avec une température de printemps, nous arrivons à 6 heures à Bibbiena. Nous descendons chez l'Amorosi.

12 septembre. — Nous montons à la Vernia en trois heures, avec la pluie. Cependant, à notre arrivée, le brouillard se dissipe et nous pouvons apercevoir la montagne dans toute son horreur pittoresque. Nous nous trouvons au milieu d'une foule attirée par le dimanche. Tout ce monde mange et couche. Le coup d'œil exercé du frère Domenico nous découvre au milieu de la foule ; il nous donne sa meilleure pièce. Après le dîner, le gardien Norberto vient nous voir et il met à notre disposition le padre Cristoforo, nature fine et gracieuse, des prévenances duquel nous n'avons eu qu'à nous louer. Il nous a montré tout le couvent et fait son histoire.

Le lieu est superbe. Au milieu d'une montagne aride se détache un mont à quatre faces, qui s'élève du midi au nord et qui est couvert d'arbres énormes, sapins, chênes, hêtres ; des rocs immenses superposés les uns sur les autres, ou placés les uns à côté des autres comme des colonnes qu'on aurait disposées à dessein. Les grandes fissures et les brisements ont eu lieu, d'après la tradition, à la Passion : *Et petræ scissæ sunt.*

Le charme de la verdure s'unit à l'horreur des précipices; la beauté naît du désordre. De l'extrémité nord du mont appelé la Penna, on découvre tout le Casentino, la Romagne, les montagnes de Pérouse. Malheureusement, il y a tant de chapelles, tant de croix, tant d'inscriptions que tout cela est gâté. A la place où saint François reçut les stigmates, une chapelle dans laquelle les moines se rendent processionnellement deux fois par jour. Là où les oiseaux se posèrent sur son épaule, une chapelle. Sur le roc où il se reposait, une grille de fer, et tout

cela est si mesquin, si misérable, que toute poésie a disparu de ce beau lieu. Pour tout achever, la multitude. Ils ont attaché tant d'indulgences à chacune de leurs pierres, qu'il y arrive en moyenne cent personnes par jour, et que ce lieu *selvatico* est devenu une place publique.

13 septembre. — Aujourd'hui la foule est moindre et nous passons une belle matinée en admiration devant quatre chefs-d'œuvre de La Robbia. D'abord, dans l'église des Stigmates : la Passion. A la droite du Christ en croix, saint Jean, la tête levée, les mains tombantes avec douleur, saint Jérôme agenouillé se battant la poitrine avec des pierres. A gauche, la Vierge, debout comme saint Jean, les regards tournés vers la terre, et les mains jointes sur le cœur; saint François, à genoux comme saint Jérôme, montrant ses stigmates. Au-dessus, huit anges, les uns les mains jointes, les autres les mains croisées, les autres prenant leur tête dans les mains, les autres se cachant la face. Deux couronnes autour de la composition, l'une d'anges, l'autre de fruits. Le saint Jean me rappelle celui du Cambio et celui de la sainte Cécile ; il est aussi beau et aussi touchant que la madone est pathétique et imposante. Les anges sont des merveilles dont la parole ne peut traduire la grâce ; Raphaël sur la toile n'aurait fait ni autrement, ni mieux, et il n'y a pas, dans le dôme de Parme, un ange qui ait plus d'enchantement. Cette œuvre sublime, dont je n'avais jamais entendu parler, m'émeut à l'égal des compositions les plus renommées. Il n'y a de faible que le Christ qui n'est pas de la même main.

5 octobre. — A Félix de Romilly.

« Mes études sont surtout politiques. Je me propose d'étudier Florence dans quelques jours. Ici, je lis les écrits de Vasari sur la vie des artistes italiens. Vous voyez que je ne néglige pas la peinture ; mais je me livre davantage à l'étude de ce que je considère comme un art autant égal, la politique. Machiavel, Montesquieu, tous les publicistes à leur suite, parlant de république, ont toujours argumenté d'Athènes et de Rome, à tort selon moi. Entre ces époques et les nôtres, il y a des différences tellement considérables que tout raisonnement par voie d'analogie est périlleux : le catholicisme, l'imprimerie, l'abolition de l'esclavage, la poudre à canon, ce sont là des innovations substantielles, qui ont constitué un état de choses fondamentalement distinct de ce qui a précédé.

« Rien au contraire ne ressemble plus à notre société que les sociétés démocratiques du moyen âge et notamment que celles de Venise et de Florence. Là, il y avait en présence, comme chez nous, des pauvres et des riches, des ambitieux et des tyrans, des serviteurs de la liberté et des adorateurs de l'écu, des soldats et des artistes, des sages et des fous, des sectaires et des croyants, d'honnêtes gens et des bandits. Non seulement nos passions sont semblables à celles des hommes de ce temps, mais le même problème qui les tourmentait nous tourmente encore : comment constituer une association d'égaux en se défendant du despotisme, qu'il s'appelle l'anarchie ou qu'il se nomme *il principato*, la royauté, l'Empire? Au premier rang des écrivains qui ont tenté de résoudre la difficulté se trouve Guicciardini. C'était une tête froide : peu de cœur ou point, sans passion pour rien, ni pour personne, mais un esprit vaste, perspicace et logique, dans lequel tout était reçu et pesé. Il possédait ce que peut donner la connaissance des écrits et l'expérience des faits; il ne manquait que des intuitions que procure la passion, et elles ne sont pas nécessaires à l'observateur, elles l'égareraient. Il avait en revanche la volonté et la persistance dans les mêmes vues. Il n'était pas malhonnête, quoiqu'il eût servi Clément VII et les deux infâmes ducs Alexandre et Côme. Il l'avait fait par nécessité plus que par goût, et même alors il ne fut pas différent de lui-même si, quoique non cruel, il leur donna d'atroces avis *per assicurarsi*. Quoique courtisan, il leur en donna d'excellents *per assicurare lo stato* par des institutions. A la longue, sa sagesse déplut plus que ses complaisances ne plaisaient; il fut mis à l'écart. Il découvrit alors la vanité de la seule illusion qu'il avait eue, celle de croire que les princes étaient, plus que les peuples, accessibles à la raison, et il se consola en composant sa belle histoire et un certain nombre d'écrits politiques. On vient d'en publier un, inédit jusqu'à ce jour, sur le *Reggimento di Firenze*, et je vois avec satisfaction que l'éminent publiciste, revenu de l'ambition, considère une situation très analogue à la nôtre, comme je considère moi-même la nôtre depuis longtemps. Je l'étudie avec intérêt, en vérifiant ses principes par l'étude des faits, que Varchi a racontés.

« En même temps que Guicciardini, je lis Tocqueville : *l'Ancien régime et la Révolution*. C'est aussi une lecture féconde.

Tocqueville a moins de profondeur et d'étendue que Guicciardini : il sait beaucoup moins des idées et surtout des faits; son expérience est prise dans les livres plus que dans la réalité ; il est littérateur plus qu'homme politique, ce qui est une cause d'erreur; il tend beaucoup plus à la phrase qu'à l'action ; il recherche le bien dire et se préoccupe peu du faire. Mais il a plus d'honnêteté et autant de finesse, de sagacité, et un art aussi consommé d'isoler un fait social, de l'analyser et de généraliser l'enseignement qui ressort de cette analyse. Même quand il rappelle des vérités connues, il les présente avec un tour vif et souvent original, et, la plupart du temps, ses points de vue sont nouveaux. Son livre est conçu impartialement et sans amour aveugle pour la Révolution; je n'en connais cependant aucun qui la glorifie davantage. Il peut se résumer ainsi : jusqu'à présent on a cru que la centralisation, le mépris de la loi, l'amour des places, le servilisme, l'habitude de réclamer pour soi le droit commun et de réserver à ses adversaires le droit exceptionnel, l'isolement, etc., étaient des résultats de la Révolution. Erreur, ce sont les legs de la royauté vaincue à la Révolution, ce qui, de l'ordre ancien, a passé dans l'ordre nouveau. La liberté de conscience, l'émancipation de la pensée, l'honnêteté dans la gestion des affaires publiques, et tant d'autres bienfaits qui, à leur tour, s'imposent à l'ordre ancien ressuscité sous le nom d'Empire, en attendant qu'ils se dégagent de ce mélange impur, et qu'ils règnent à leur tour, voilà ce qui est propre à la Révolution, ce qui en fait une date immortelle, non seulement pour nous, mais pour l'Europe et le monde. »

7 octobre. — J'ai une longue conversation avec mon père sur Armand Carrel. Il m'en parle avec enthousiasme. L'écrivain, en lui, était la moindre des qualités : il eût été général, orateur, chef de parti; il aimait également la liberté et le progrès. Seulement, c'était un esprit net et vigoureux qui avait la logomachie en horreur. Un jour il vint à Marseille avec Petetin. On lui donna un banquet; mon père, qui présidait le cercle Pythéas, lui adressa un toast. Armand Carrel se lève et répond assez mal, ce qui désespéra mon père qui le plaçait ainsi dans une situation désagréable. Quelque temps après, un convive se mit à chanter une chanson terroriste. Armand Carrel se leva et cette fois, avec éloquence, il attaqua les doctrines de la chanson. En sortant, il dit à mon père : « Je

ne veux pas être comme Odilon Barrot; j'aurai toujours le courage de mes opinions. » Dans ce voyage, il avait apporté avec lui un petit exemplaire des *Provinciales* qu'il oublia et que nous avons conservé depuis. Il raconta à mon père qu'il ne se couchait jamais sans en lire un passage. Mon père le connut sous la Restauration, sous-lieutenant et en garnison à Marseille. Depuis, leur amitié était allée toujours en se resserrant. Lorsqu'en 1830, mon père vint à Paris, il le vit rue Blanche, où, sous le nom de Mancel, il vivait avec la femme de son colonel. Avant, comme depuis, une correspondance régulière s'échangeait entre eux. Malheureusement, à une certaine époque, mon père, craignant des visites domiciliaires, la remit, avec un certain nombre de papiers renfermés dans une caisse, à Achard, un de ses amis. Quand il la redemanda, celui-ci répondit qu'il l'avait cachée dans le jardin, et que l'humidité avait tout pourri. Cette perte est un vrai malheur.

Après son jugement par deux conseils de guerre, au moment où Carrel allait comparaître à Toulouse devant le jury, des amis préparèrent son évasion du Castillet de Perpignan : « Romiguières a du talent, je veux l'entendre » fut la seule réponse qu'on put en obtenir et il refusa de fuir. Il fut arraché, par l'opinion publique, au jury de Toulouse. La manière dont Chateaubriand parle de lui dans ses *Mémoires*, confirme l'opinion de mon père : c'est le seul homme qu'il loue avec effusion et sans aucune restriction; il cite une lettre de lui vraiment superbe d'élévation et de talent littéraire.

8 octobre. — Je reçois une lettre de Jules Favre qui m'annonce qu'il ne pourra venir nous voir. Il est à Florence depuis huit jours. Dès que nous avons été informés de son arrivée, nous sommes allés le voir, mon père et moi. Il a été fort aimable. Sa conversation est charmante. Il n'a fait aucune difficulté de reconnaître les fautes qu'il a commises en 48. Il a été fort sévère en outre pour Cavaignac et Lamartine. Il nous a raconté des traits tristes d'improbité professionnelle de Crémieux, et rappelé la fameuse histoire des poursuites contre Louis Blanc. — Lorsqu'on arrêta à la Chambre la liste des membres du Gouvernement provisoire, Lamartine refusa de la lire, disant : « Je ne le puis pas, mon nom y est. » On la passe à Crémieux : « Je ne le puis pas, mon nom n'y est pas. »

11 octobre. — Si les événements m'empêchent de faire

l'histoire de l'Art en Italie, du moins, dans ma vieillesse, publierai-je les notes que je recueille depuis quelques années et que je continuerai à recueillir sous ce titre : *Notes sur l'Italie artistique*. Ma préface serait ceci : « Je ne suis ni un artiste, ni un philosophe. Je ne publie ni un livre technique, ni un livre d'esthétique. J'ai toujours aimé l'Italie comme une patrie, et je l'ai beaucoup étudiée. Il m'a semblé que bien des jugements en vogue sur les œuvres d'art qui sont une des splendeurs de ce beau pays, étaient vagues ou inexacts. Je publie modestement les notes que j'y ai recueillies dans un nombre considérable de voyages, pour me faire plaisir à moi-même, beaucoup plus que pour instruire les autres. Je serais heureux, si, en les lisant, quelque jeune artiste y puisait un sentiment plus élevé de son art. »

12 octobre. — Dans les *Fioretti*, il y a deux parties distinctes : tout ce qui a trait à saint François, est adorable de grâce et de naïveté. Ce qui concerne les autres est terne et monotone : tous les caractères se ressemblent et les miracles ne sont que la reproduction les uns des autres. Je suis toujours frappé, quand je lis des livres pareils, de la stérilité d'imagination des créateurs de prodiges et surtout de la disproportion entre les *moyens* et les *effets*. Avec toutes les apparitions que *Cristo Benedetto* fait dans les *Fioretti*, il y aurait de quoi renouveler la face du monde, et tout cela n'aboutit qu'à empêcher un frère de sortir de l'Ordre, ou de succomber à la *tentazione carnale*.

A la Vernia, j'ai entendu la grand messe en musique. Ce n'étaient que valses, airs d'opéra. Ce qui m'a amené à réfléchir sur la réforme que d'Ortigues et autres veulent introduire dans le chant religieux, en le ramenant à sa simplicité antique. La simplicité et la modestie me paraissent tellement les principales parures du talent que je suis souvent enclin à en faire ses conditions, ce qui n'est pas.

— Le meilleur moyen de séduire les autres est de n'être pas trop séduit soi-même de son propre mérite.

— Dans la jeunesse, on ébauche. Dans la maturité seulement, on crée des œuvres complètes.

— L'erreur est de croire qu'il n'y ait qu'une éducation placée au commencement de la vie. Il y en a une pour chacune des transformations auxquelles la nature nous soumet. Après avoir appris à être jeune, il faut apprendre à cesser de l'être et à devenir vieux.

13 octobre. — Au milieu des châtaigniers qui recouvrent ces collines s'élèvent quelques cyprès. Quand nous nous engageons dans des routes nouvelles, ce sont eux qui servent à nous orienter. De même dans l'histoire, certains hommes dont la mémoire s'élève au-dessus des siècles.

15 octobre. — Pendant tout notre séjour, le temps a été admirable. Ces jours-ci, il devient encore plus beau, d'une pureté idéale. Le soir, le coucher de soleil est un enchantement, et les nuits sont égayées par la lune. Nos bois sont pleins de paysans qui, en chantant, en cueillent les châtaignes.

Je suis frappé de l'analogie entre Florence et la France.

Grâce à la centralisation qu'on peut vouloir détruire, mais qui est un fait avec lequel il faut compter, la France est une ville, divisée en plusieurs quartiers ; elle doit être rapprochée bien plutôt des républiques italiennes que de l'Amérique fédérative ou de l'Angleterre aristocratique ; elle n'a pas de noblesse, mais seulement un peuple gras et un peuple maigre ; elle aime l'égalité et n'a jamais pratiqué la liberté ; les partis se renversent pour se proscrire et non pour établir la justice. Après la Terreur, nous avons eu nos *addormentatori* cruels et populaires, etc., et, le lendemain de la chute de la liberté, nous nous retournons vers l'Angleterre et les États-Unis, comme les Florentins se retournaient vers Venise. Donc, pour sauver ce pauvre peuple de France, il faut suivre les conseils, non des politiques de Rome et d'Athènes, encore moins ceux de Washington ou de Londres, il ne faut pas imiter la première Révolution, mais lire Machiavel, Guicciardini, et pénétrer dans l'histoire du peuple florentin. Puisqu'il a été crucifié et qu'il est encore au tombeau, que sa passion nous serve d'instruction : puisque les conseils des hommes de génie ont été trop tardifs pour elle, qu'ils nous profitent. Imitons Venise ; réalisons un gouvernement qui ait les avantages de celui « *d'uno, di pocchi e di tutti* ». Pour cela, vous, les constitutionnels, abandonnez l'*hérédité*, et vous, les républicains, abandonnez l'idée *de la souveraineté absolue des assemblées*.

Mon Dieu ! mon Dieu ! donne-moi la force et l'occasion de faire prévaloir la vérité, que chaque jour je vois, je sens, j'aime davantage ! Accorde-moi la grâce de sauver à la fois le peuple de France et le peuple d'Italie ! Comme Grégoire VII, lorsqu'il n'était que simple moine de Vallombrosa, je te crie :

« Seigneur, *respice in servum tuum.* » Ou fais mieux encore, inspire à un plus grand, plus saint, plus puissant que moi, les projets que je nourris, et accorde-moi de l'aider, ou au moins de l'applaudir dans son œuvre de rédemption.

25 octobre, Florence. — Je suis plus que jamais transporté par la Chapelle des Médicis. Si l'on veut savoir ce qu'a fait Michel-Ange de 1528 à la fin de sa vie, il n'est pas nécessaire de consulter les écrits de Vasari et de Condivi; on n'a qu'à examiner *le Crépuscule* : c'est Michel-Ange lui-même.

Il contemple ce qui s'accomplit avec une douleur morne dans laquelle le mépris de ce qui est s'unit au regret de ce qui a été; mais il ne se soumet ni ne se résigne, et alors même qu'il n'espère plus, il conserve sa foi. Il se retire en lui-même, il regarde passer les événements de ce monde comme le voyageur qui, assis sur les rives d'un fleuve étranger, voit d'un œil indifférent les flots succéder aux flots; il ne veut pas être consolé, puisque sa patrie n'est plus, mais il ne veut pas que la foule imbécile raille un désespoir qu'elle ne saurait pas plus comprendre que partager; personne n'entend ses sanglots, ils sont réservés à ses nuits solitaires. Que la jeune épouse, dont le bien-aimé erre de ville en ville, berné par les promesses des Strozzi ou des trois cardinaux florentins, se désole comme l'Aurore; que la mère, dont le fils a rougi de son sang les dalles du Bargello, succombe sous le coup, comme *la Nuit* ; que les jeunes hommes recueillent leurs forces pour l'avenir lointain, comme *le Jour*, lui, il s'enveloppe en stoïcien, et il attend l'heure de parcourir les mondes que son Dante a décrits. Comment Côme Ier a-t-il cru qu'il attirerait cet homme? Que serait-il devenu au milieu de Florence asservie? Aurait-il retrouvé au Duomo le Savonarole, dont la voix fut jusqu'à la fin *viva* en lui? Aurait-il retrouvé, aux pieds de son *David*, un peuple agité par les passions de la liberté? Tu as bien fait de rester à Rome jusqu'à la fin : ce n'était qu'au milieu d'un ossuaire que tu pouvais te tenir debout avec dignité.

Ceci est l'adieu de Michel-Ange à sa patrie. Depuis qu'il est sorti de cette chapelle, il ne l'a plus revue, et pour avoir ses os, qu'il ne méritait pas d'obtenir, Côme a été obligé de les voler. Ceci est la plainte que le vaincu a déposée dans la pierre pour qu'elle durât éternellement. La foule passe devant ces marbres palpitants et n'y voit qu'une fantaisie artistique; ceux

qui ont souffert comme Michel-Ange comprennent, et ils oublient leurs souffrances personnelles, puisqu'elles leur valent d'entendre la voix du sublime Florentin.

26 octobre. — Départ pour Paris. Je laisse mon père merveilleusement installé à la villa Mozel, *fuori la porta romana.* Il a de son balcon une vue admirable de tous les monuments de Florence, et en face de lui s'élève la colline de Fiesole, que chaque soir le soleil couchant dore d'une manière merveilleuse.

Adolphe vient avec nous : il va faire son droit à Paris : je le logerai dans mon ancienne petite chambre, et, pendant trois ans, je subviendrai à toutes ses dépenses.

***

16 décembre. — Je vais à Nevers pour plaider l'affaire de M. de Bondy. Sur la demande de mon confrère Delasalle, le tribunal, malgré mes efforts, prononce le renvoi à un mois. On espère dégoûter M. de Bondy, et que l'ennui de recommencer de nouveau les dépenses de transport pour tant de témoins, l'arrêtera en route. On se trompe.

28 décembre. — Visite à Thiers. Je le trouve dans une grande salle du premier, décorée de mosaïques représentant les principaux tableaux de Raphaël, de Titien et de Michel-Ange. Sur une table *le Livre de Job* de Renan. Tout cela m'a paru sentir le bric-à-brac. En se promenant, il s'est mis à causer vivement. « Vous avez deux occasions au Corps législatif : le projet sur les chemins de fer et le budget. Il faut voter le projet sur les chemins de fer, il est juste. Le domaine public doit indemniser des Compagnies comme celle d'Orléans du préjudice qu'elles éprouvent, mais bien mettre en relief que cette nécessité est la conséquence de la banqueroute du grand Central. Il faut dire cela en présence de Morny. Quant au budget, il a un aspect satisfaisant, grâce aux ressources inépuisables de ce pays-ci, mais il révèle une détestable politique financière : le Gouvernement qui parle tant d'ordre ne fait rien d'autre en finances que le désordre. Buchanan (1), dans son message de l'an dernier, a exposé les vrais principes financiers. Et la politique étrangère, quel gâchis! Si j'étais au Corps législatif, je voudrais les couvrir de confusion. Ils hâtent par tous les

(1) James Buchanan (1791-1868), président des États-Unis, de 1857 à 1861.

moyens la ruine de l'Empire ottoman : il fallait le laisser se gouverner tout seul. Mais ils ont la manie de se porter, partout ailleurs qu'en France, les défenseurs des principes qu'ils proscrivent en France. Le dernier message de Buchanan est très remarquable : c'est la vraie politique démocratique. Je suis très partisan de l'alliance anglaise, j'en verrais la fin avec chagrin ; mais comme ces imbéciles la compromettent chaque jour, en vue des éventualités, je fais tout bas des vœux pour les ennemis de l'Angleterre, les Américains et les Indiens. Quand le moment en sera venu, j'entrerai dans les détails, mais que tout cela soit entre nous. »

29 décembre. — Visite à Michelet. Me raconte, entre autres traits de Louis XIV, celui-ci. Il écrit : « Je réforme ma marine ; j'ai besoin de galériens, *condamnez le plus que vous pourrez.* » « On n'a rien dit, ajoute Michelet, de plus terrible contre lui en Hollande, que ce qui est dans cette correspondance. » Me conte ce trait de la vie de Napoléon : « Jeune, étant à Marseille, il fut recommandé à un négociant. Quand il présenta sa lettre d'introduction, ce négociant était occupé à ouvrir son courrier. En causant, il déchirait le revers blanc des feuilles et les mettait les uns sur les autres. Le soir, il invita le jeune officier et le traita fort bien. Cela paraissait contraster avec l'attitude du matin. Le marchand devina la pensée qu'en avait son invité, et il lui dit : « Vous voyez que mon économie de ce matin ne m'a point empêché de vous recevoir très bien ce soir : il faut faire des masses. » — « Mon livre *l'Amour* est un livre de Pitié. Seulement, je ne l'ai pas dit. Nous vivons dans des temps si durs, que, dès que l'on pleure quelque part, tout le monde s'en va. »

ÉMILE OLLIVIER.

(*A suivre.*)

LE VRAI PETIT-PICPUS DES *MISÉRABLES*

C'est un beau monument à la gloire de Victor Hugo que l'édition de ses *Œuvres complètes*, dite « édition nationale, » à laquelle travaille depuis si longtemps M. Gustave Simon.

Quand le poète mourut en 1885, laissant une fille, Adèle, qui était folle et qui a vécu jusqu'en 1915, un conseil de famille fut constitué, et pendant quelques années, Édouard Lockroy, Amaury de Lacretelle, M. Trébuchet remplirent tour à tour auprès d'elle les fonctions de tuteurs; ils avaient en même temps mission de gérer la succession, et de signer des traités pour la réimpression des œuvres publiées du vivant de l'auteur. D'autre part, le poète avait désigné trois exécuteurs testamentaires, Paul Meurice, Auguste Vacquerie et Ernest Lefèvre, à qui incomberait le soin de publier les œuvres encore en manuscrit. Lefèvre se déroba presque aussitôt, de même que Vacquerie qu'absorbait la direction politique du *Rappel*. Restait Paul Meurice. Il entreprit l'édition nationale, qui allait rassembler, en fait, toutes les œuvres, connues ou inconnues; mais il mourut en 1905, n'en ayant fait paraître que les trois premiers volumes. Et dès lors, chargé de le remplacer à la fois comme tuteur d'Adèle et comme exécuteur testamentaire, M. Gustave Simon assuma seul toute la charge de l'entreprise. Il y était tout préparé par sa longue liaison avec Victor Hugo et les ouvrages biographiques qu'il lui avait consacrés. Depuis vingt ans, et quoique aujourd'hui il en ait soixante-seize, il est

à sa besogne tous les jours dès cinq heures du matin. Déjà l'édition compte vingt-sept volumes in-8°; il y en aura en tout quarante-trois.

Seront-ils lus du grand public? J'en doute. Le grand public continuera très probablement à ne lire qu'un choix des œuvres de Hugo, que ses œuvres dès maintenant « classiques, » et dans des exemplaires de petit format, légers, maniables, sans notes ni appareil critique. Je ne dis pas du tout qu'il aura tort. On n'est pas des sots parce qu'on admire une fleur sans consulter un traité de botanique, ou qu'on va entendre une belle œuvre musicale sans étudier au préalable la biographie du musicien. Mais il n'est point sot non plus de chercher le pourquoi et le comment des choses, et pour tous les esprits curieux, pour tous les lettrés, l'édition nationale est un trésor, une source de délicates jouissances où ils ne se lasseront pas de puiser.

Chaque tome comprend, outre le texte définitif établi par Hugo lui-même, un long appendice divisé en trois parties.

En premier lieu, *de l'inédit*, de l'inédit à foison, toutes les pages que l'auteur n'avait pas fait imprimer, — soit pour des raisons de librairie, pour ne pas trop grossir le livre, soit par scrupule d'artiste et parce qu'elles pouvaient faire longueur ou hors-d'œuvre, — mais qu'il s'était bien gardé de détruire. Rebut qui recélait bien des richesses. Le tout était de les en extraire et de les classer, et ce n'était pas une petite affaire. Pendant les années d'exil, à Jersey ou à Guernesey, sa production quotidienne était si abondante et si variée qu'il avait lui-même renoncé à s'y reconnaître. Dans un épais dossier étiqueté *Océan*, il jetait pêle-mêle des centaines de feuillets, prose ou vers. Un des principaux soucis de M. Simon et un de ses mérites a été de les trier, et de les recueillir dans l'appendice des ouvrages auxquels la logique voulait qu'ils fussent rattachés. Et ainsi, désormais, aux *Châtiments* s'ajoutent les *Nouveaux Châtiments;* les *Choses vues*, grossies de moitié, embrassent un demi-siècle de vie française, de 1830 à 1882; le *Théâtre en liberté* s'enrichit d'une foule de « Comédies cassées » pittoresques et drôlatiques, de saynètes achevées ou ébauchées; aux *Misérables* se relient une préface philosophique, qui est tout un exposé des idées religieuses de Hugo vers 1860, un chapitre sur le mariage de Tholomyès, cinq sur la politique en 1830, sept sur les prisons, etc., etc.

En second lieu, *les variantes*, les variantes qui chez un tel maître sont les tâtonnements du génie, les formes successives et souvent multiples dont se revêt sa pensée avant de rencontrer l'expression ou l'image à laquelle il s'arrêtera, — tout ce travail de style si instructif et si intéressant. D'autant plus intéressant que la formule dernière à laquelle il s'arrête ne vaut pas toujours celle qui lui était venue la première.

Enfin, *l'historique*, dont l'intérêt n'est pas moindre. M. Simon avait vécu à partir de 1870 dans l'intimité de Hugo, et par tout ce qu'il lui avait entendu raconter, par l'étude aussi de ses manuscrits, des nombreux carnets ou feuilles volantes qui sont comme le journal intime de ses trente ou trente-cinq dernières années, par sa correspondance dont il a publié diverses parties dans les revues, il a pu reconstituer l'histoire de ses œuvres depuis le jour où elles venaient d'être conçues jusqu'à celui où elles étaient mises en vente.

Au total, une édition qui renouvelle l'étude de Hugo ou plutôt qui, pour la première fois, rend cette étude possible. Tous ceux qui, dans ces derniers temps, ont parlé de Hugo, ou réédité de leur côté tel ou tel de ses écrits, tous sont les débiteurs de M. Gustave Simon. Et j'ai plaisir pour ma part à lui témoigner ma vive gratitude. Car c'est lui, c'est son édition qui m'a mis sur la voie d'une petite découverte dont j'avoue que je suis ravi.

***

Parmi tant de pages des *Misérables* dont on se souvient toute la vie, celles qui ont trait au Petit-Picpus ne sont pas les moins belles.

Rien de plus bizarre sans doute que la façon dont Hugo nous introduit dans ce couvent de femmes, puisqu'il nous y introduit à la suite d'un ancien forçat. Je ne relève pas les invraisemblances de son récit ; elles sont assez apparentes, disons même, si l'on veut, qu'elles sont quelquefois risibles ; encore n'aurais-je pas de peine, si je les relevais, à montrer tout ce qui les rachète. Je me borne à rappeler en peu de mots l'essentiel des faits.

Poursuivi par Javert et ses policiers, Valjean, sur qui la société s'acharne, fuit avec Cosette, en pleine nuit, à travers le vieux Paris de 1824. Après avoir parcouru le quartier Mouffe-

tard et les abords du Panthéon, il redescend jusqu'au Jardin des Plantes, franchit le pont d'Austerlitz, tourne à droite, et, au bout de trois cents pas, voit se dresser devant lui une irrégulière et morne bâtisse dont le mur d'enceinte le dérobe un instant aux gens de police. Il réussit à se hisser dans l'angle droit que ce mur fait avec la bâtisse, à hisser Cosette après lui, et quand survient Javert, il est en sûreté déjà de l'autre côté du mur. Où le hasard l'a-t-il conduit? Qu'est-ce que ces ruines au milieu desquelles il se trouve d'abord, cette baraque où il dépose Cosette endormie, ce grand jardin tout blanc de lune, ces lugubres façades aux fenêtres grillées, cette silhouette noire, cette forme humaine étendue à terre, les bras en croix, la corde au cou, dans une salle de rez-de-chaussée faiblement éclairée, ces chants célestes qui s'élèvent et le font tomber à genoux? Soudain, il se voit en présence du vieux Fauchelevent à qui jadis il a sauvé la vie à Montreuil-sur-Mer, et qui le reconnaît en pleurant de joie. Il apprend de lui qu'il est au Petit-Picpus, dans un monastère. Grâce à lui, qui en est le jardinier, il va réussir à rester là en qualité d'aide-jardinier, à y vivre cinq années en compagnie de Cosette, la petite victime à côté de la grande victime, — cinq années de répit dans sa vie de bête traquée, loin de Javert, loin des hommes, tout près de Dieu.

Et peu à peu, à mesure que nous lisons une si étrange histoire, à laquelle, malgré tout, la grande imagination de Hugo et son sens profond de la souffrance humaine prêtent le plus poignant intérêt, la mystérieuse demeure se révèle à nous. Ses portes si bien closes s'entrebâillent. Nous pénétrons dans son parloir, dans le chœur de sa chapelle; nous errons, graves et recueillis, sous ses arcades et ses ombrages. Après le romancier dont les inventions nous faisaient parfois sourire, voici le génial reporter de *Choses vues*, qui sait tout voir et tout peindre, le peintre dont le pouvoir d'évocation est sans égal, qu'il peigne les êtres ou les choses, l'aspect du vieil édifice ou sa vie intime, ses religieuses ou ses petites pensionnaires. Et, après le grand peintre, voici le grand poète, après le tableau réaliste voici la haute et tendre méditation sur le problème de la vie monastique, sur les existences qui s'ensevelissent volontairement dans un cloître et s'y offrent en holocauste, sur la beauté du renoncement, de la prière et de l'expiation pour autrui. Qu'on relise

certains chapitres du livre VII, intitulé *Parenthèse*, ou à la fin du livre suivant le chapitre intitulé *Clôture*, et qu'on me dise s'il y a dans aucune langue rien de plus noble, rien de plus pur :

« Valjean avait sous les yeux le sommet sublime de l'abnégation, la plus haute cime de la vertu possible, l'innocence qui pardonne aux hommes leurs fautes et qui les expie à leur place; la servitude subie, la torture acceptée, le supplice réclamé par les âmes qui n'ont pas péché pour en dispenser les âmes qui ont failli; l'amour de l'humanité s'abîmant dans l'amour de Dieu, mais y demeurant distinct et suppliant; de doux êtres faibles ayant la misère de ceux qui sont punis et le sourire de ceux qui sont récompensés.

« Et il se rappelait qu'il avait osé se plaindre !...

« Le soir, au crépuscule, à l'heure où le jardin était désert, on le voyait à genoux au milieu de l'allée qui côtoyait la chapelle, devant la fenêtre où il avait regardé la nuit de son arrivée, tourné vers l'endroit où il savait que la sœur qui faisait la réparation était prosternée et en prière. Il priait, ainsi agenouillé devant cette sœur.

« Il semblait qu'il n'osât s'agenouiller directement devant Dieu...

« Quant à nous, qui ne croyons pas ce que ces femmes croient, mais qui vivons comme elles par la foi, nous n'avons jamais pu considérer sans une espèce de terreur religieuse et tendre, sans une sorte de pitié pleine d'envie, ces créatures dévouées, tremblantes et confiantes, ces âmes humbles et augustes qui osent vivre au bord même du mystère, attendant, entre le monde qui est fermé et le ciel qui n'est pas ouvert, tournées vers la clarté qu'on ne voit pas, ayant seulement le bonheur de penser qu'elles savent où elle est, aspirant au gouffre et à l'inconnu, l'œil fixé sur l'obscurité immobile, agenouillées, éperdues, stupéfaites, frissonnantes, à demi soulevées à de certaines heures par les souffles profonds de l'immensité. »

Oui, cela est parfaitement beau. Dans ces *Misérables* qui sont un grand cri de pitié, où un nouveau Dante nous fait explorer un nouvel enfer, l'enfer social, le Petit-Picpus apparaît comme une terre d'asile, un coin de paradis, un autre Port-Royal-des-Champs abrité derrière ses murailles et ses

grilles, un séjour de paix et d'innocence où des femmes prient, où gazouillent et rient des enfants. Et il est bien vrai que nous en gardons un ineffaçable souvenir.

N'est-ce donc là qu'un rêve de poète, ou la sainte maison décrite avec un si grand luxe de détails documentaires a-t-elle vraiment existé ?

Que nous croyions à son existence, que des érudits y croient, les faits l'attestent. On va répétant, et il m'est arrivé de répéter sur la foi d'un confrère, que Juliette Drouet et aussi Mlle Ancelot avaient été élevées au Petit-Picpus, et que Victor Hugo tenait d'elles tous ses renseignements. On dit même, — je ne cite pas les noms, parce que nous sommes tous exposés à commettre de ces petites bévues et qu'il est prudent par suite de ne pas nous les reprocher trop malicieusement les uns aux autres, — on dit que Mme Drouet avait deux tantes au Petit-Picpus. Voilà des preuves...

Plus d'une fois, quant à moi, j'avais souhaité d'en obtenir d'autres et de retrouver le Petit-Picpus ou tout au moins sa trace. Je savais comme tout le monde qu'il y a à Paris, entre le quai de Bercy et le cours de Vincennes, une rue et un boulevard de Picpus; je savais qu'au cimetière Picpus ont été enterrés non seulement André Chénier et les dernières victimes de la Terreur, mais aussi La Fayette. Et à tous ceux qui pouvaient connaître le quartier, à tous ceux qui s'y rattachaient par des impressions d'enfance ou des traditions de famille, j'allais demandant : « Avez-vous vu le Petit-Picpus? » comme jadis La Fontaine : « Avez-vous lu Baruch? »

L'hiver dernier, j'avais consulté M. Maurice Dumolin qui, en collaboration avec le marquis de Rochegude, a publié un très bon *Guide à travers le vieux Paris*. Je lui avais soumis l'itinéraire de Valjean et la topographie du Petit-Picpus telle que l'a donnée Hugo : une rue « du Chemin-Vert-Saint-Antoine » qui se partage en deux bras, formant un Y, à gauche la « petite rue Picpus », à droite la « rue Polonceau », toutes deux reliées à leur point de départ par la « ruelle Aumarais » et à leur sommet par la « rue Droit-Mur » (elle-même prolongée à droite par le « cul-de-sac Genrot »): entre elles, le couvent. Et je rappelais ce qu'ajoute Hugo : « Le Petit-Picpus... est assez clairement indiqué dans le plan de 1727 publié à Paris chez Denis Thierry, rue Saint-Jacques, vis-à-vis la rue du Plâtre, et à Lyon

chez Jean Girin, rue Mercière, à la Prudence. » Et la réponse était venue, bien déconcertante : point de plan daté 1727; Denis Thierry est mort en 1712; si Picpus ou « Piquepuce » est un « lieu-dit » bien connu, non point à trois cents pas, mais à deux kilomètres et demi du pont d'Austerlitz, nulle mention sur aucun plan ni dans aucune nomenclature d'un Petit-Picpus, d'une impasse Genrot, de rues Polonceau, Chemin-Vert-Saint-Antoine, ou Droit-Mur. Comment, au surplus, l'espace compris entre les deux branches d'un Y, entre deux rues en éventail dont une autre rue réunit les deux pointes, comment ce triangle aurait-il un quatrième côté, figuré par la ruelle Aumarais?...

J'en étais là, lorsqu'enfin l'idée me vint de recourir à l'édition nationale des *Misérables*, et de lire de près l'appendice du tome II. Quelle humiliation de n'y avoir pas recouru plus tôt, et quelle joie d'y rencontrer, sinon encore l'entière solution du problème, au moins certaines indications qui allaient m'aider à le résoudre!

Car ici des notes de Hugo lui-même sont reproduites. Il les a rédigées au moment où, en vue de l'impression, il remaniait son texte primitif, celui de 1847, antérieur de quinze ans à la publication de l'ouvrage.

Première note, en marge du Livre VI.

« Conserver le manuscrit tel qu'il est, et dans le cas où, vu le régime actuel (1860), je jugerais nécessaire de dépayser le couvent, ne faire cette altération que sur la copie. (En cas de dépaysement, transférer le couvent rue de Lourcine ou rue de l'Arbalète.) »

Seconde note :

« Le lieu, fort respectable d'ailleurs, où les aventures de ce livre vont pénétrer, existait réellement dans Paris à l'époque où se passent les faits que nous racontons, mais pour des raisons que l'auteur aura peut-être l'occasion d'expliquer plus tard, il convient, en cette année 1861 où nous sommes, que la réalité soit voilée. »

Troisième note, du 25 janvier 1862 :

« Aujourd'hui, vu le régime et les tracasseries possibles, j'ai dû dépayser le couvent, en changer le nom et le transporter imaginairement quartier Saint-Antoine. »

Un point était acquis : il n'y avait plus à retenir le nom de

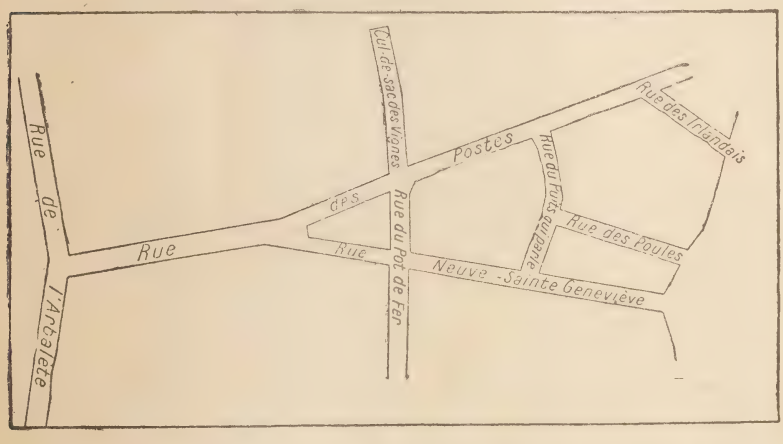
Petit-Picpus. Restait à découvrir le véritable lieu de la scène, le couvent authentique et « fort respectable » qu'il s'était plu à décrire, disait une autre note, « dans sa réalité absolue ». Une page du premier texte, également citée dans l'*Appendice*, semblait m'inviter à le chercher quelque part entre le Panthéon et le Val-de-Grâce. Mais les couvents pullulaient dans tout ce quartier, il y a cent ans. Duquel s'agissait-il ? Était-ce le couvent des Dames Saint-Michel, situé d'abord vers le bas de la rue Lhomond, ensuite tout en haut de la même rue au coin de la rue Saint-Jacques, à l'endroit qu'avait occupé longtemps le couvent de la Visitation, et qu'occupe à présent l'Institut du radium ? L'éditeur reproduisait une autre page de 1847 qui, en effet, se rapportait à ce couvent-là ; et un peu plus loin, dans son historique des *Misérables*, faisant allusion aux renseignements que Mme Drouet avait pu procurer à Hugo, il ajoutait qu'elle avait été pensionnaire chez les Dames de Sainte-Madeleine, à qui les Dames Saint-Michel donnaient provisoirement l'hospitalité « dans une petite maison bâtie au bout de leur jardin... » Mais j'avais beau feuilleter de gros livres d'archéologie parisienne ou d'histoire ecclésiastique et passer de Lebeuf à Cocheris, je n'y rencontrais aucune communauté de « Dames de Sainte-Madeleine »; et j'y apprenais, en revanche, que les Dames Saint-Michel dirigeaient une maison de filles repenties. Quel pensionnat de jeunes filles aurait jamais pu être annexé à un pénitencier de ce genre ?

De guerre lasse, j'allai voir M. Gustave Simon. « J'ai recueilli dans mon édition, me dit-il, les propos de Mme Drouet ; mais je sais qu'il ne faut pas trop s'y fier. Elle racontait sa vie à sa manière et comme il lui passait par la tête. Voyez plutôt le manuscrit. Si j'en ai reproduit le plus qu'il m'était possible, je n'en ai pu tout reproduire, et peut-être y trouverez-vous ce que vous cherchez. »

Oh ! les heures délicieuses passées à la Bibliothèque de la rue Richelieu, penché sur les trois lourds volumes, aussi grands, aussi gros que des antiphonaires, les trois volumes magnifiquement reliés de drap rouge, dont les deux premiers contiennent le texte de l'œuvre, avec ses rédactions successives, ses additions marginales, ses annotations d'époques diverses, ses ratures et ses surcharges, tandis que, dans le dernier, celui du *Reliquat*, s'entassent une multitude de débris, d'ébauches,

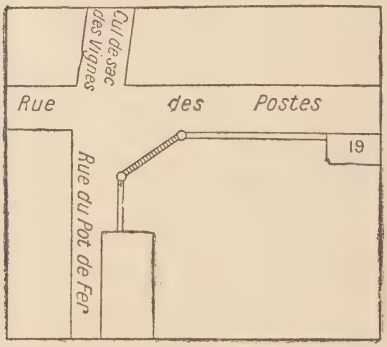
de coupures de journaux, de documents rassemblés et classés ! En tournant les feuillets, montés sur onglets, et où ont été si soigneusement collés les plus menus fragments, on croit assister à l'enfantement de l'œuvre. Et n'est-ce pas chose émouvante de voir que les plus belles scènes, celle, par exemple, de la rencontre entre Myriel et Valjean (que Hugo avait d'abord nommé *Tréjean*), ont comme jailli du puissant cerveau toutes vivantes, que les sublimes répliques de Myriel ont été écrites de premier jet ? Mais, au début, je ne me donnai pas le voluptueux plaisir de flâner ainsi à travers l'œuvre entière. Je ne m'attachai qu'aux livres de la *IIe Partie* qui pouvaient recéler le mot de l'énigme. Et bien vite l'énigme se trouva résolue, ce fut la certitude, l'évidence...

Un ancien plan de Paris, dont je découpe un fragment, va rendre les choses très claires.



Reportons-nous au texte de 1847. Valjean sort de la rue de l'Arbalète pour entrer dans la rue des Postes ; il la suit jusqu'au point où elle forme un authentique Y avec la rue Neuve-Sainte-Geneviève, et il arrive au coin de la rue du Pot-de-fer-Saint-Marcel. Mais, à l'autre coin, sur la rue Neuve-Sainte-Geneviève, le clair de lune lui montre un policier qui le guette. Il pousse plus avant dans la rue des Postes, plus loin que la « haute et triste porte monumentale des Spiritains », jusqu'à la rue du Puits-qui-parle : « Là aussi, au coin opposé de la rue, il y avait une statue noire qui attendait. » Que faire ? Il prévoit que Javert est allé chercher main-forte au corps de garde du

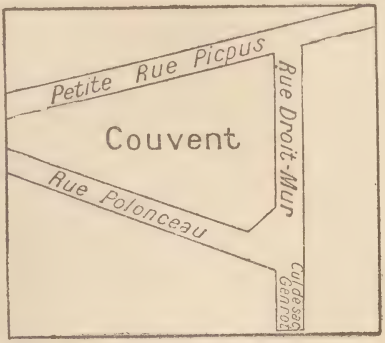
Panthéon et va revenir, revient déjà peut-être par la rue des Irlandais, pour lui barrer le chemin. Il retourne sur ses pas et aperçoit, à l'entrée de la rue des Postes, une troisième « figure muette » qui fait sentinelle. Sa retraite est coupée, il est cerné. Près de lui, il est vrai, s'ouvre une autre rue, qui est comme le prolongement de la rue du Pot-de-fer, mais ce n'est qu'une impasse, le cul-de-sac des Vignes. Alors, éperdu, désespéré, il interroge des yeux les murailles qui l'environnent, d'abord la bâtisse sombre qui borde un côté de la rue du Pot-de-fer, et qu'il essaie vainement d'escalader en s'aidant de vieux tuyaux de plomb à demi descellés; ensuite, l'angle obtus, le « pan coupé » que forme le mur à la jonction de cette rue et de la rue des Postes, et que représente un dessin à la plume tracé par Hugo lui-même, en marge de son manuscrit. J'y ajoute, pour plus de clarté, les noms de rues.



Le pan coupé est « entièrement rempli par une chose qui ressemble à une porte », mais qui est une porte « condamnée en dedans et en dehors »; une autre porte, toute proche, n'est qu'un parement de bois pourri derrière lequel s'entrevoit le mur: nul moyen de s'insinuer par là. Mais, « à partir des deux angles du pan coupé », le mur se prolonge d'une part sur la rue des Postes « jusqu'à une maison qui porte le numéro 19 », et d'autre part sur la rue du Pot-de-fer, « où son tronçon est beaucoup plus court », « jusqu'au bâtiment sombre dont nous avons parlé et dont elle coupe le pignon ». Là est « l'angle rentrant » par où Valjean parvient à grimper, pour redescendre aussitôt dans le jardin du couvent.

Si l'on compare ce récit à celui du livre, on verra que ce dernier est assez différent et beaucoup plus difficile à suivre; il faut même s'aider du premier pour bien comprendre le second. Dans le second, Hugo a en quelque sorte renversé l'image, et en la retournant de droite à gauche. Il a placé le couvent non plus au-dessus, mais au-dessous de la rue Droit-Mur qui se substitue à la rue du Pot-de-fer, et le pan coupé

non plus à l'angle inférieur gauche de ce couvent, mais à l'angle supérieur droit, si bien que la rue Polonceau, où est Valjean, se trouve correspondre à la rue des Postes, la petite rue de Picpus à la rue Neuve-Sainte-Geneviève, et que le cul-de-sac n'est plus à gauche, mais à droite de l'image :



Rien d'obscur dans la version première, et rien de fictif, — à part, bien entendu, les péripéties de l'escalade, cette façon de grimper dans un angle de mur « par la seule force musculaire, en s'appuyant de la nuque, des épaules, des hanches et des genoux », à part aussi la tactique de Javert, qui, pouvant rattraper Valjean et la fillette en trois enjambées, multiplie si ingénieusement les précautions et les ruses qu'il leur laisse tout le temps de s'évaporer dans la nuit. Qu'on aille aujourd'hui explorer la rue Lhomond (*ex-rue des Postes*), la rue Tournefort (*ex-rue-Neuve-Sainte-Geneviève*), et les petites rues transversales qui, selon le mot de Hugo, « les rattachent l'une à l'autre à peu près comme les échelons réunissent les deux montants d'une échelle » : tout ce quartier, si propre à solliciter l'esprit d'un romancier ou d'un poète, et où l'auteur du *Père Goriot* a trouvé sa pension Vauquer de même que Hugo son Petit-Picpus, tout ce morceau du vieux Paris demeure presque intact. Il a toujours l'aspect qui frappait Hugo, « l'aspect monacal d'une ville espagnole ». Et je crois bien deviner pourquoi, après avoir un moment songé au couvent des Dames Saint-Michel, il en a ensuite choisi un autre et précisément dans le lieu que je viens de délimiter. Ce n'est pas seulement parce que chez elles il ne pouvait placer le pensionnat où va être élevée Cosette ; c'est aussi parce qu'il ne rencontrait pas aux abords de leur maison le « pan coupé » qui soustrait Valjean aux regards des policiers et « l'angle rentrant » par où il se hisse ; et c'est surtout parce que leur maison attenait à d'autres maisons, c'est qu'elle n'était pas cette espèce d'îlot ou de forteresse en dehors de la vie, que quatre rues entourent « comme ferait un fossé », et où Valjean

va vivre aussi séparé du monde que Robinson dans son île.

A l'endroit qu'il a choisi, tout, de nos jours encore, n'est que « muraille et solitude ». Le séminaire des Spiritains est là, dressant sa façade qu'en prolongent, et indéfiniment, d'autres non moins sévères. Les choses ont très peu changé. La rue du Puits-qui-parle s'appelle maintenant rue Amyot, la rue des Poules est devenue la rue Laromiguière et le cul-de-sac des Vignes la rue Rataud; mais la rue de l'Arbalète, la rue du Pot-de-fer et celle des Irlandais ont gardé leurs noms. Parcourez le même chemin que Valjean ; laissez la rue de l'Arbalète pour vous engager dans la rue Lhomond, et si vous êtes de ceux qu'émeut la voix des poètes, de ceux qu'obsède le souvenir de leurs récits, vous frémirez comme moi de surprise et de plaisir en apercevant bientôt à votre droite le pan coupé avec ses vieilles portes, l'angle rentrant, et le tragique bâtiment aux fenêtres grillées.

Est-ce bien le couvent tant cherché ? Est-ce enfin le Petit-Picpus ?...

***

C'est lui, sans aucun doute possible.

Je reprends le manuscrit. De nouveau je déchiffre sur la feuille de papier bleu pâle l'écriture toute petite, mais très nette, qui était celle de Hugo aux environs de sa quarante-cinquième année.

« Rien ne ressemble plus à la première porte-cochère venue que la porte-cochère du numéro 12 de la rue Neuve-Sainte-Geneviève... »

« Ce couvent qui existe depuis de longues années déjà rue Neuve-Sainte-Geneviève est une communauté de Bénédictines... »

« Il emplissait presque entièrement le vaste trapèze qui résulte des intersections de la rue des Postes, de la rue du Pot-de-fer-Saint-Marcel, de la rue Neuve-Sainte-Geneviève et de la rue du Puits-qui-parle... »

« Après la règle des Carmélites, lesquelles vont pieds nus, portent une pièce d'osier sur la gorge et ne s'asseyent jamais, la règle la plus dure est celle des Bénédictines de l'Adoration perpétuelle du Saint-Sacrement... »

Il n'est pas question ici, on le voit, de je ne sais quelles

« Bernardines-Bénédictines de l'obédience de Martin Verga », dont Hugo peuple le Petit-Picpus du texte imprimé, et malgré les doctes références, le grand étalage d'érudition dont il nous éblouit, elles sont, je pense, de son invention. Il voulait, il le dit dans une lettre à son éditeur Lacroix, qu'aucune communauté ne pût se reconnaître et se croire directement visée dans son livre. Mais il ne suffisait pas pour cela de dépayser le couvent; le dépaysement même avait son danger, puisque au numéro 1 de la rue de Picpus (numéro 35 aujourd'hui), il existait — et il existe encore — des « Dames de l'Adoration perpétuelle », dont l'ordre avait été fondé en 1800 à Poitiers, et qui tenaient un pensionnat de jeunes filles. Pour éviter une confusion, pour ôter aux communautés « tout prétexte aux criailleries » et au gouvernement de Napoléon III toute occasion de « tracasserie », en 1862, Hugo a donc fondé un ordre, lui aussi, l'ordre des « Bernardines-Bénédictines ».

Il n'avait point, toutefois, inventé les Bénédictines de la rue Neuve-Sainte-Geneviève ou Dames du Saint-Sacrement dont il parlait dans le manuscrit de 1847, dont il reparle même incidemment et à plusieurs reprises dans le livre. Elles appartenaient à la même congrégation que les religieuses du Temple, qui, depuis 1848, sont établies 20 rue Monsieur. Celles-ci, à vrai dire, sont moins ignorées que leurs sœurs de la rue Neuve-Sainte-Geneviève. A la fin du siècle dernier, des amateurs de musique sacrée ou simplement des rêveurs venaient volontiers, — il en vient encore, — les entendre chanter les offices selon le pur rite grégorien, derrière les grilles du chœur, et c'était un charme, il est vrai, que le chant de ces chanteuses presque invisibles. Charme auquel se sont pris et Huysmans et M. Paul Bourget; ils aimaient à parler d'elles, et par eux elles étaient connues de beaucoup d'entre nous.

Les Bénédictines de la rue Neuve-Sainte-Geneviève ont été plus près encore de cette gloire humaine qu'elles recherchaient si peu, à laquelle même elles faisaient tout pour échapper; et certes, aucun couvent de femmes, excepté Port-Royal, ne serait aussi célèbre ni ne nous serait aussi cher que le leur, si, en le décrivant dans les *Misérables*, Hugo lui eût conservé son nom.

Du moins n'en a-t-il changé que le nom et l'emplacement.

Il l'a décrit avec émotion, avec respect, et, en 1847, avec une parfaite bonne foi, « dans la réalité absolue ». Les addi-

tions souvent considérables de 1862 ont un peu déformé l'image. C'est alors qu'il invente l'extravagante histoire du faux ensevelissement, la sortie de Valjean dans un cercueil, et, au cours du dialogue qui s'engage à ce propos entre Fauchelevent et la prieure, tout est fâcheusement poussé à la caricature. Il n'ose plus s'abandonner entièrement à son émotion; ses idées se sont sensiblement modifiées; il marque des restrictions; dans le chapitre *Clôture*, dans le magnifique hommage à celles qui se sacrifient pour les autres, il se renie un peu lui-même en ajoutant au premier texte : « Ici toute théorie personnelle est réservée, nous ne sommes que narrateur, c'est au point de vue de Jean Valjean que nous nous plaçons, et nous traduisons ses impressions. » Le premier texte a été écrit dans un élan d'admiration sans réserve, et Hugo n'y a d'autre souci que d'être vrai.

Non seulement il sait tout ce qui se peut savoir par les livres sur les origines de l'institut et la vie de sa fondatrice, Catherine de Bard, ou sur l'histoire du vieux logis qui était avant la Révolution celui de Dames de Sainte-Aure; non seulement il a vu tout ce qu'il pouvait voir, les dehors, l'aspect extérieur des choses, — et pour un voyant tel que lui qui comprend si bien le langage des choses, n'est-ce pas beaucoup déjà? — mais même ce que les yeux d'aucun homme n'ont vu ni ne verront, les dedans d'un cloître, la vie intérieure, oui, cela même il a réussi à le voir, sinon avec ses yeux, du moins avec ceux d'une bien intelligente collaboratrice, très au courant de ce dont elle parlait, et à laquelle il est fait plusieurs fois allusion dans *les Misérables*. Elle lui a fait franchir en esprit la clôture; elle l'a documenté si minutieusement, si finement, qu'elle lui a permis de dire « des choses que les raconteurs n'ont jamais vues et par conséquent jamais dites », et, avec les notes ou croquis qu'elle lui fournissait, son génie a su faire aisément de la vie et de la beauté.

Dans le troisième volume du manuscrit, dans *le Reliquat*, tout à la fin, — après des documents sur le bagne et sur l'argot des prisons, — se cache, pourrait-on dire, une liasse de feuillets dont la couverture porte ce seul mot : *Couvents*. L'écriture est d'une femme, écriture allongée, trop élégante et trop correcte, je crois, pour être celle de Mme Drouet. Je ne connais de ses lettres que celles qui ont été publiées et où elle appelle Victor

Hugo « mon Toto ». Cela ne m'a pas donné grand envie de lire les autres, qui sont, dit-on, au nombre de six ou sept mille. Mais je sais par M. Simon qu'elle écrivait mal, au propre comme au figuré. Il en est autrement de celle qui en 1847 a travaillé pour Hugo, et dont le nom, au surplus, importe peu. L'intérêt est de savoir ce qu'elle lui apportait et ce qu'il en a fait.

La première des notes fournies par elle est une feuille simple, écrite des deux côtés; elle a trait au couvent du Temple dont j'ai marqué la parenté avec celui de la rue Neuve-Sainte-Geneviève, et dont il a dit quelques mots dans le livre, dans la description du Petit-Picpus. — Là comme sur les feuillets suivants, la plume d'oie dont Hugo se sert toujours pour écrire a marqué d'un trait fortement appuyé, en forme d'accolade ou d'encadrement, de barre en diagonale ou de tire-bouchon, les passages qu'il venait d'utiliser ou sur lesquels il se proposait de revenir. Je les transcris en notant à la fin de chaque passage le chapitre des *Misérables* (*Deuxième partie, livre VI*), qui en est la reproduction presque littérale ou l'interprétation.

« Le parloir des élèves et de la supérieure est un salon d'environ quinze pieds de long sur douze de large... Le salon où sont admis les étrangers... est parqueté, éclairé sur la cour par des fenêtres avec des petits rideaux de mousseline blanche. Aux murailles sont accrochés des cadres contenant des œuvres d'élèves de la maison; la plupart sont des bouquets; cependant, à gauche en entrant, est un portrait à l'huile, très mauvais et décelant une main novice, qui représente, je crois, la prieure actuelle, la mère Présentation. Elle est en costume de Bénédictine sévère, mais le voile relevé, chose qu'elle ne se permet, je pense, qu'en peinture. Une tête de Christ sur le saint suaire, une tête de turc au crayon noir, une biche et son petit en lavis, un moulin à l'huile, un très beau tableau d'écriture, complètent le musée du couvent, ce qui n'est pas fait pour donner une bien haute idée de la façon dont les arts sont cultivés sous grille » (X).

« Les élèves sont reçues au couvent du Temple depuis l'âge de sept ans. Elles ne sortent presque pas dans l'intervalle des vacances. Elles n'ont, dans le reste de l'année, que deux jours au premier de l'an et trois à Pâques. Elles ne peuvent voir

leurs parents le reste du temps qu'au parloir et à travers la grille; leur mère elle-même n'obtient pas de les embrasser, et la sévérité est telle sur ce point qu'étant allée à l'âge de trois ans voir ma tante, alors pensionnaire au Saint-Sacrement, je me mis à pleurer pour l'embrasser; elle demanda qu'il me fût permis de passer ma main à travers les barreaux afin qu'elle la baisât, — et cette petite douceur lui fut absolument refusée » (III).

« L'uniforme est bleu en tout temps, coton, laine ou soie suivant la saison ou le jour » (III).

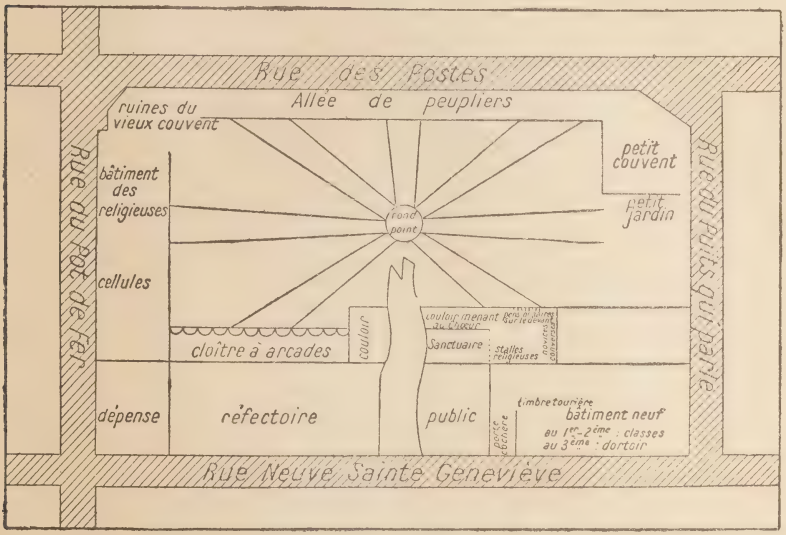
La feuille qui suit, sans lien avec la précédente, montre que l'inconnue est allée rue Neuve-Sainte-Geneviève causer avec la prieure, probablement à la requête de Hugo. L'entretien n'est pas daté; il doit être de 1847, de l'année où l'écrivain se mettait à l'œuvre. Il est exact qu'à ce moment, et pour les raisons que donne la prieure, le pensionnat, très prospère sous la Restauration, n'existait plus.

« La supérieure actuelle se nommait dans le monde Louise de Saint-Martin; c'est une femme maigre, de trente-cinq à quarante ans. Je n'ai vu de son visage que sa bouche qui est assez jolie, mais meublée de dents jaunes, par manque de soins probablement » (II).

« Nous ne pouvons plus nous occuper de l'éducation des jeunes filles, me dit-elle. Nous ne sommes plus assez nombreuses. Nous avons eu le malheur de perdre un grand nombre de nos religieuses depuis quelques années; la plupart étaient âgées; cependant il vient de nous en mourir deux toutes jeunes, de la poitrine; l'une avait vingt-cinq ans, l'autre vingt-deux. Notre ordre est d'une telle sévérité qu'il effraie beaucoup de jeunes filles, et nous ne nous recrutons pas; à peine avons-nous encore quelques novices pour être sœurs converses, mais très rarement nous avons des professions pour les religieuses de chœur. Cela est triste pour celles qui en sont témoins; dans cette maison où nous avons été cent, nous ne sommes plus que vingt-huit, et, à mesure que notre nombre diminue, le service de chacune devient plus pénible. C'est cet amoindrissement de notre maison qui nous a fait renoncer à nous livrer à l'éducation » (XI)

Des autres feuillets tout est à citer, puisque Victor Hugo n'en a rien laissé perdre, et j'aurai soin de ne pas omettre certaines additions ou corrections qui sont de lui.

D'abord, un plan du couvent et du jardin, tracé d'une main hâtive, mais où tout est bien à sa place et parle clairement aux yeux, — sauf, en bas, l'espèce de large passage sinueux, terminé en pointe irrégulière ; aucune suscription n'en détermine la nature, et dans l'état réel des lieux je ne vois pas trop à quoi il peut répondre.



« L'allée de peupliers formant le fond du jardin était beaucoup plus basse que le niveau de la rue des Postes qui se trouve en terrasse de l'autre côté du mur. Des groseilliers bordaient toutes les allées qui venaient se rencontrer en rond-point au milieu du jardin, rond-point qui n'avait pas plus de dix pas de diamètre, et au milieu duquel s'élevait un grand et bel arbre, probablement un marronnier (VIII). *En face, couvent des Spiritains, ajoute Victor Hugo.*

« Le bâtiment appelé par les religieuses petit couvent était l'habitation d'une douzaine de vieilles religieuses de tous ordres, auxquelles le gouvernement faisait une petite pension, et que les Dames du Saint-Sacrement avaient reçues avec empressement. Elles étaient toutes fort âgées. Il s'en trouvait une venant de l'abbaye de Fontevrault, une autre du couvent de Sainte-

Aure : celle-ci possédait une poupée vêtue du magnifique costume des Dames de Sainte-Aure (une robe blanche avec le scapulaire écarlate) qui faisait l'admiration des pensionnaires. Au nombre de ces vieilles religieuses étaient la mère Sainte-Basile, la mère Sainte-Scolastique, la mère Jacob (VI).

« De 1829 à 1833, la prieure des Dames du Saint-Sacrement était Mme de Bèze (mère Sainte-Marie), femme d'une soixantaine d'années, courte, grosse, trapue, chantant comme un pot fêlé, du reste excellente, gaie, et adorée de tout le couvent.

« La sous-prieure était une vieille femme presque aveugle, mère Sainte-Basile.

« Au nombre des mères étaient :

« Mères Sainte-Honorine, trésorière; Sainte-Mélanie, tourière (très grosse); Sainte-Mechtilde (1) (Mlle Garçon), toute jeune, très laide, grosse, ayant une admirable voix.

« Mères de Sainte-Chantal (Mlle de Marion), devenue folle; Sainte-Céligne (sœur de Caillé, l'orfèvre), devenue folle; des Anges (Mlle Dieudé), ayant été au couvent des Filles-Dieu et à celui du Trésor entre Gisors et Magny; Saint-Joseph (Mlle de Leuchtenbergen); la Providence (Mlle de Quelen); Compassion (Mlle de Torcy), reçue à soixante ans malgré la règle, très riche; Présentation (Mlle de Saint-Séverin); Annonciation, à la sacristie; Sainte-Adélaïde (Mlle de Lassu » (VII).

Une remarque. Dans le premier manuscrit, Hugo avait fidèlement copié tous ces noms sans y rien changer. Dans le livre, où la réalité est partout voilée, il leur en substitue d'autres : « ... Mère Sainte-Mechtilde (*Mlle Gauvain*), mère des Anges (*Mlle Drouet*), mère Saint-Joseph (*Mlle de Cogolludo*), mère Sainte-Adélaïde (*Mlle d'Auverney*) », etc. Et c'est là-dessus que les anecdotiers, sachant bien que la grande amie du poète s'est fait tour à tour appeler Mlle Gauvain et Mme Drouet, se fondent pour nous parler en termes respectueux des deux « tantes » qu'elle avait au Petit-Picpus, « mère des Anges et mère Sainte-Mechtilde ». Ils ne pouvaient, je l'avoue, deviner les noms authentiques auxquels Hugo s'était fait un jeu de substituer ceux de sa chère Juliette, mais oubliaient-ils que son père le général était comte de Cogolludo et que Léopold d'Auverney est un des principaux personnages de *Bug Jargal* ? Il y avait là

(1) La vraie orthographe est Mecthilde.

pourtant, ce me semble, de quoi les mettre un peu en défiance.

« On ne reçoit point de veuves dans l'ordre (III).

« Mères Assomption (Mlle Roze), de l'île Bourbon, très jolie, vingt-trois ans; Sainte-Gertrude, maîtresse des novices; Saint-Ange, *idem*; Saint-Augustin, infirmière, méchante; Miséricorde (Mlle de Bléchamps), rentrée dans le monde pour sa santé.

« Sœurs converses : Sainte-Euphrasie; la Providence; Saint-Michel (long nez); Sainte-Margarita; Sainte-Marthe, en enfance » (VII).

« Vers cette époque, il y avait au couvent une soixantaine de religieuses et dix ou douze élèves, au nombre desquelles :

« Mlles Gabrielle Glaisot, fille du notaire; Zoé de Saint-Aulaire; Sophie de Lacour; Maria Lefranc; Fanny de Posson; Talbot, anglaise; Hyacinthe d'Orémieulse; Blondel; Briant, fille de l'architecte; *de Belissen* (*nom ajouté par Hugo*) (III).

« Aucun homme n'entrait dans l'intérieur même du couvent. Les deux seuls hommes que vissent les pensionnaires étaient M. Anciot (*Victor Hugo écrit au-dessus : Ansiaux*), le maître de dessin, vieux, affreux, bossu, et M. Durand l'aumônier, vieux et laid aussi, et qu'elles ne voyaient qu'au chœur à travers une grille (VII).

« Un timbre placé près de la tourière appelait les différentes religieuses par une façon de sonner particulière. Une avait *trois et deux*, une autre *quatre et six*, etc... ; *six et cinq*, c'était les classes, et les pensionnaires appelaient même de là la classe : *six et cinq* » (VII).

« Les pensionnaires étaient très bien traitées et nourries. Elles avaient une bonne cuisine, en hiver du feu partout, et des soins de tout genre.

« Les religieuses, fort sévères pour elles-mêmes, étaient très douces pour les enfants. Cependant, lorsque les petites filles en rencontraient quelqu'une par les cloîtres et lui adressaient la parole, elles n'obtenaient point de réponse habituellement, le silence étant une des règles de l'ordre » (VII).

« Les religieuses tiennent souvent des chapitres dans lesquels chacune, à genoux, s'accuse hautement de ses péchés; ceci est pour les choses un peu graves; pour les fautes vénielles, elles font ce qu'elles appellent leur coulpe, c'est-à-dire qu'elles se prosternent à plat ventre devant la prieure durant l'office, jusqu'à ce que celle-ci, par un petit coup frappé sur le bois de

sa stalle, les avertisse qu'elles peuvent se relever. On fait sa coulpe pour très peu de chose; un verre brisé, un voile déchiré, une fausse note à l'église, quelques secondes de retard involontaire en arrivant à l'office sont des motifs suffisants. Une des mères chantres (il y en a quatre, les jours de fête et les dimanches, placées devant un grand pupitre à quatre faces, psalmodiant les offices), ayant entonné un psaume, qui commençait par *Ecce*, par ces notes dites à haute voix : « Ut, si, sol », fit pour cette *coupable* distraction une coulpe fort prolongée. Ce qui aggravait sa faute, c'est que le chapitre avait ri » (II).

« Lorsqu'on frappe à une porte, au couvent, on doit dire : « Loué soit et adoré le Très Saint-Sacrement de l'autel »; la personne qui est dans la chambre, au lieu de dire : « Entrez », dit : « A jamais » (II).

« A la Sainte-Marthe, on habillait toutes les petites pensionnaires en religieuses afin de leur donner quelque avant-goût du saint habit. Cela les amusait, tout simplement, — et comme elles en firent un jeu, on cessa de leur mettre le grand habit, et celui de novice leur fut seul permis (III).

« Les novices portent le costume de l'ordre tout blanc, ce qui est fort gracieux » (II).

« On est au moins deux ans postulante, souvent quatre, et quatre ans novice. Il est rare que les vœux définitifs soient prononcés avant vingt-trois ou vingt-quatre ans » (III).

« Les Dames du Saint-Sacrement se soumettent à beaucoup de macérations dont elles ne doivent jamais parler, mais il est certain qu'elles se donnent la discipline assez fréquemment » (II).

« En 1820 ou 21, Mme de Genlis obtint, à la recommandation de la famille d'Orléans, d'être reçue dame en chambre au couvent. Cela exigea beaucoup de négociations. Ses livres lui étaient un très mauvais passeport. Mais on fit valoir qu'elle déplorait de les avoir écrits et qu'elle était d'une dévotion mystique. Elle entra, et ne resta que six ou huit mois. Elle dit pour s'en aller que le jardin n'avait pas assez d'ombre. Les religieuses furent ravies de ne plus l'avoir. Quoique extrêmement âgée à cette époque, elle jouait encore agréablement de la harpe » (VI).

« La planche d'une stalle d'église, sur laquelle on s'assoit et qu'on relève à volonté, se nomme la *miséricorde* d'une stalle » (VI).

« Les religieuses adorent le Saint-Sacrement douze heures de suite à tour de rôle. Elles sont à genoux, la corde au cou, et ne peuvent cesser d'être à genoux que pour se mettre à plat ventre. On appelle cela *faire réparation* ; mais comme c'est devant un poteau de bois surmonté d'un cierge qu'elles restent ainsi, les pensionnaires nommaient cela « être au poteau », et même les religieuses aussi » (II).

A cet endroit des notes, une moitié de feuille manque.

« ... Mme de Beaufort d'Hautpoul » (VI).

« *Quatre et quatre* était le timbre de Mme de Genlis, et sonnait très souvent; dix-neuf coups, c'était pour ouvrir la porte de clôture » (VII).

« A chaque heure du jour, trois coups sonnaient à la cloche de l'église, et tout le monde devait dire : « Loué soit et adoré le Très Saint-Sacrement de l'autel. »

« A l'Enfant-Jésus, il existe la même coutume. Seulement on dit : « A cinq heures et à toute heure, que l'amour de Jésus enflamme mon cœur. » « A dix heures et à toute heure... » etc. (II).

« Dames pensionnaires :

« Marquise de Fresne.

« Une vieille dame surnommée Vacarmini par les élèves, à cause du bruit affreux qu'elle faisait en se mouchant.

« Mlle Dupil, fille du marquis Dupil, élève en chambre, avec une institutrice Mlle de la Toison.

« Mme Huré, très grosse.

« Mme Albertine, dont on ne sut pas d'autre nom, mystérieuse personne de trente à trente-cinq ans, belle, à moitié folle, traitée avec les plus grands égards par... » (*la feuille est coupée et la suite manque*) (V et VI).

« La porte cochère ouvre sur une petite cour recouverte par un châssis vitré. A gauche, deux portes, la première communiquant à un grand corridor blanchi à la chaux, l'autre ouvrant sur un vestibule au fond duquel est un grand escalier. A droite est la loge du portier, consistant en une vaste chambre éclairée sur la rue » (I).

« La petite cour vitrée, qui, à vrai dire, n'est que l'allée de la porte cochère, conduit à une cour assez vaste bornée à gauche

par une construction en planches auprès de laquelle est un puits, à droite par un mur couvert de vigne; au fond est le mur du jardin du couvent, également couvert de vigne, au-dessus duquel on aperçoit les têtes de grands arbres. Une seule petite porte communiquant avec le couvent est dans l'angle à droite au fond de la cour » (I).

« Auprès de la loge du portier est un petit vestibule où donne un escalier fort étroit, resserré entre deux murs badigeonnés en jaune clair avec soubassement chocolat. La rampe est une barre de fer ronde appliquée contre la muraille. Ce petit escalier, si étroit qu'une seule personne y peut passer à la fois, a deux paliers formant un étage; il est très clair, le jour vient par deux fenêtres percées au-dessus de la cage vitrée qui touche la porte cochère. Au bout de l'escalier, on trouve un corridor assez long, faisant un coude et toujours badigeonné; il aboutit à une petite pièce de six pieds carrés environ, carrelée et lavée, tendue d'un papier nankin à fleurettes vertes (papier fort commun). En face de la porte, il existe dans le mur une ouverture pouvant avoir dix-huit pouces de diamètre, devant laquelle est scellée une grille de fer à barreaux entrecroisés dont les carreaux n'ont pas plus d'un pouce et demi d'ouverture. Derrière la grille est une plaque de fer blanc, piquée de petits trous plus petits que ceux d'une écumoire. Au-dessous de la grille est une ouverture tout à fait semblable à la bouche d'une boîte aux lettres, destinée à laisser passer la voix; car derrière la grille est la tourière qui ne doit ni voir ni être vue. On l'avertit que quelqu'un désire lui parler en tirant un ruban de fil placé à droite de la grille et correspondant à une sonnette » (I).

« La petite pièce tapissée de papier nankin, étant encore dans le monde, prend jour sur la rue par une fenêtre à petits carreaux et non grillée. La fenêtre, qui tient toute la largeur de la pièce, est à gauche de la porte d'entrée; à droite est une porte vitrée, surmontée d'un châssis également vitré. Cette porte, peinte en gris comme la fenêtre, donne entrée dans un petit espace assez semblable à une loge de spectacle. On y voit deux vieilles chaises et un paillasson qui perd sa paille. On y est comme dans une loge grillée dont la grille serait levée, — excepté que la grille que l'on a devant soi est énorme, scellée à la muraille, et formée de barreaux entrecroisés qui ne sont

qu'un peu moins serrés que ceux de la grille de la tourière. Dans l'intérieur du couvent, à environ six pouces de la grille de fer, sont placés des volets de bois noir renforcés de barres de bois peintes en jaune pain d'épice; ces petits volets sont à jointures, et ne s'ouvrent que juste de façon à laisser apercevoir le visage de la religieuse qui vient à la grille; car j'oubliais de dire que la petite loge est le parloir. La pièce du couvent qui est de l'autre côté de la grille est plongée dans une obscurité profonde, probablement afin que les yeux profanes voient le moins possible dans l'intérieur du saint lieu. Devant la grille, dans la petite loge, est placée une tablette de bois noire à hauteur d'appui » (I).

« Lorsqu'une religieuse vient au parloir, même la supérieure, elle baisse son voile noir de façon à ne laisser voir que sa bouche. La supérieure seule peut communiquer avec des étrangers. Les autres religieuses n'ont permission de voir que leur famille et très rarement leurs amies femmes; encore pour celles-ci sont-elles obligées de tenir les petits volets fermés, de sorte qu'on leur parle sans les voir » (II).

« Le costume des Dames du Saint-Sacrement est très simple. C'est une robe de serge noire à grandes manches, une guimpe de toile plate très montante, mais ne descendant que jusqu'au milieu de la poitrine qu'elle coupe carrément. Au-dessous de la guimpe, la supérieure porte un petit Saint-Sacrement en cuivre et argent, haut d'environ trois pouces. Pour coiffure, elles ont le bandeau de toile blanche descendant presque jusqu'aux yeux, et un grand voile de laine entièrement noir (I).

« La règle est très sévère. Elles font maigre toute l'année, jeûnent le carême et beaucoup d'autres temps indiqués par leur règle. Elles couchent sur la paille, dans des draps de serge, portent des chemises de serge, se lèvent toutes les nuits depuis une heure du matin jusqu'à trois pour lire le bréviaire et chanter matines » (I).

« Elles observent l'adoration perpétuelle du Saint-Sacrement, et en tout temps une religieuse prie dans la chapelle au pied du Saint-Sacrement. Jamais elles n'allument de feu. Le jeudi, elles entendent la grand'messe, vêpres et tous les offices comme le dimanche, et elles doivent toujours chanter à pleine voix tout le temps du service. Elles observent en outre scrupuleusement toutes les petites fêtes presque inconnues des gens

du monde dont l'église est prodigue. Peu d'ordres de femmes observent aussi rigoureusement les quatre vœux des religieuses : *stabilité dans la clôture, pauvreté, chasteté, obéissance* » (I).

Le dossier s'achève sur un petit plan qui veut représenter l'entrée du couvent et l'accès aux parloirs. Je n'en donne pas la reproduction, parce qu'il est assez compliqué et confus.

Si l'on se reportait aux *Misérables*, on verrait combien ces notes ont été utiles à Victor Hugo. Parfois, il les a recopiées presque textuellement, plus souvent il les a refondues et interprétées. Il y aurait toute une étude à faire et qui serait curieuse, sur ses emprunts, ses retouches, sa façon de développer une brève indication ou de mettre un mot en valeur, par exemple ce mot de *miséricorde* qui l'a frappé. Ce qui se dégagerait surtout d'une telle étude, ce serait la puissance dramatique de son génie, les grands effets qu'il tire de ces descriptions précises, mais sèches, en particulier dans le chapitre où il nous ouvre le parloir du Petit-Picpus : chez lui, cela devient terrifiant, cela fait frissonner. Qu'il n'invente absolument rien, je me garde de le prétendre. Quand il nous peint les petites pensionnaires, les couventines de dix ou même cinq ans, s'il y met bien de l'esprit et de la grâce, si quelques-uns des mots drôles qu'il leur prête peuvent être authentiques, d'autres me rappellent trop qu'il devait écrire un jour l'*Art d'être grand père*, et qu'il aimait les enfants jusqu'à, parfois, en perdre l'esprit. Mais il est certain qu'il s'était fait documenter de droite et de gauche et autant qu'il le pouvait. Dans le manuscrit, dans le corps même du texte, est intercalée une autre page de notes, celles-là sur les réfectoires, dont il a également tiré parti et qui n'est pas de la même main que celles du *Reliquat*. S'il corrige sur celles-ci l'orthographe d'un nom, s'il y ajoute des noms ou des détails topographiques, c'est qu'il avait des moyens de contrôle, et par conséquent plusieurs sources d'information. Un jour peut-être quelqu'un les déterminera. N'en est-ce pas assez déjà pour prouver avec quelle conscience, quelle probité il a écrit l'histoire de son Petit-Picpus ? Cette histoire est de l'histoire vraie écrite par le plus grand des poètes, et de là vient qu'elle nous touche.

*
* *

Parce qu'elle me touche beaucoup, en effet, parce qu'elle vit à jamais dans ma mémoire et dans mon cœur, j'ai voulu savoir ce qui pouvait subsister aujourd'hui des choses d'où lui était venue l'inspiration. Je ne me suis pas borné à regarder le « pan coupé ». Longtemps, j'ai erré autour du quadrilatère, par les quatre rues qui s'entrecoupent, et sans deviner à quelle porte je devais frapper pour en savoir davantage. Sur la rue du Pot-de-fer, rien que la longue muraille pareille à celle d'une prison. Rue Lhomond, de petits ateliers, une école, de vieilles maisons lépreuses qui ont peut-être des locataires. Rue Amyot, le mur d'enceinte éventré laisse voir une modeste boutique à côté d'un logis dans le style XVIIe siècle qui a dû être le « petit couvent » ou en faire partie, plus bas, deux maisons neuves, deux maisons géantes, l'une habitée déjà, l'autre en construction, deux « maisons des lycéennes » pour les jeunes filles de province qui viennent faire leurs classes à Paris. Enfin, rue Tournefort, sur la longue façade aussi triste et noircie que celle de la rue du Pot-de-fer, je voyais bien trois portes numérotées 14, 16 et 18, mais non ce numéro 12 dont parle Hugo.

C'est que le numérotage a été un peu modifié. Le jour où je me suis risqué à pousser la lourde porte séculaire du numéro 16, je me suis, comme on dit, reconnu tout de suite. J'étais sous le grand porche au plafond en partie vitré : à droite, la loge et, au bout d'un ténébreux couloir, l'escalier « fort étroit » entre des murs dont le « badigeonnage » ancien a pu être « jaune clair » ; en face, la cour où l'herbe pousse entre les pavés, qui a d'un côté une porte sur le jardin, et qui de l'autre mène à la chapelle ; tout cela si déteint ou si verdi, si pénétré d'humidité et de vétusté ! Mais le corps de logis où je venais d'entrer, sans rencontrer âme qui vive ni entendre aucun bruit, ce n'est plus le couvent ; les parloirs du premier étage et le pensionnat sont aménagés en pauvres logements qui trouvent, du reste, à se louer comme ceux de la rue Lhomond. J'entrevoyais le vrai Petit-Picpus sans encore y être tout à fait. Et pouvais-je espérer davantage ? Hugo ne dit-il pas qu'aucun homme n'y était reçu ?

Un jour pourtant, d'une main blanche et fine, sur un papier à en-tête de l'archevêché de Paris, le plus affable, le plus bien-

veillant des prélats voulut bien écrire sous mes yeux quelques lignes à « Ma Révérende Mère prieure du Saint-Sacrement » qui allaient m'être le « Sésame, ouvre-toi ». Et me revoilà sous le grand porche. La loge, cette fois, n'est pas vide ; je présente ma lettre et ma requête, la concierge décroche le récepteur d'un téléphone (quoi ? le téléphone au Petit-Picpus ?...), et j'entends qu'elle annonce ma visite : « Oui, ma Révérende Mère... un monsieur qui voudrait vous parler... qui vient de l'archevêché... » Elle raccroche le récepteur : « Vous pouvez vous rendre au parloir. — Mais où est-il ? — Descendez la rue Tournefort, tournez à droite dans la rue du Pot-de-fer, vous verrez la porte au coin de la rue Lhomond. Il y a une sonnette. »

Au coin de la rue Lhomond ? Dans le pan coupé ? Oui, justement, dans le pan coupé, à la place de la porte condamnée que Valjean essayait en vain d'ouvrir, et qui m'avait paru, quand j'errais par là, aussi hermétiquement fermée que de son temps. Là où étaient les ruines et la baraque de Fauchelevent, là est depuis longtemps déjà le parloir, qui n'a plus rien de bien sinistre. Sa grille est un quadrillage de bois épais à travers lequel le regard pénètre sans trop de peine, et, par delà le quadrillage, des fenêtres laissent apercevoir les arbres du jardin, — du jardin d'où ne monte plus aucun rire d'enfant.

J'y suis venu deux fois. Plus heureux que Hugo, j'ai vu ou du moins entrevu deux des « femmes graves et simples », deux des « créatures tremblantes et confiantes, humbles et augustes », qu'il n'avait pu voir qu'en rêve. Et je n'oublierai ni la bonté de l'accueil, ni la patiente complaisance avec laquelle il fut répondu à mon trop long questionnaire. Ces réponses et une petite notice imprimée qui me fut remise m'ont permis de contrôler sur plus d'un point le témoignage de Hugo et de vérifier l'exactitude de son récit. Sauf que pour elles le lieu de la sépulture n'est plus, et n'a peut-être jamais été le cimetière Vaugirard, mais le cimetière Montparnasse où depuis une vingtaine d'années elles ont un caveau, sauf qu'elles font beaucoup de travaux à l'aiguille dont il n'a rien dit, sauf aussi quelques bien légers adoucissements aux austérités de la règle, — voile noir un peu moins baissé au parloir, durée un peu réduite de la réparation, — les Bénédictines de la rue Tournefort sont toujours telles qu'il les a peintes. Comme autrefois,

la cloche appelle chacune d'elles par une sonnerie particulière, et elles n'entrent les unes chez les autres qu'après avoir dit : « Loué soit et adoré... » Comme autrefois, elles observent toute l'année l'abstinence, ne se parlent qu'à de rares minutes, et se lèvent toutes les nuits à une heure et demie pour prier. Elles sont toujours celles qui prient et qui expient pour autrui.

Depuis mes deux visites au parloir, je suis entré dans leur chapelle, si petite, si modeste, — et si peu fréquentée! A travers les barreaux du chœur, que ne masque plus un rideau de serge haut de sept pieds, j'ai entendu leurs voix faibles et pures comme des voix d'enfants. J'ai entendu aussi leurs petites toux qui se font écho : quelle santé de femme résisterait à une telle vie, dans l'indigence et le froid d'une telle demeure? Combien sont-elles encore? Je ne sais au juste; très peu nombreuses, en tout cas. Tout leur manque. Peu à peu, elles ont dû aliéner les trois quarts de leur domaine. Peu à peu, le monde dont elles s'isolaient, les enserre, les presse, les déborde, monte à l'assaut de leur refuge. Leur jardin n'avait jamais été très vaste, jamais aussi vaste que se le figurait Hugo, jamais comparable à ceux des Feuillantines et des Ursulines qui avaient deux ou trois cents mètres de long et s'étendaient jusqu'à la rue Rataud; il s'est rétréci d'année en année, grignoté par le commerçant et l'architecte. Leur allée de peupliers et les verdures du petit couvent ne sont plus. En me penchant à une fenêtre de la colossale « maison des lycéennes » qui achève de se construire, je voyais le peu qui leur reste : quelques arbres ou arbustes, quelques plates-bandes, et non plus toute la « croix posée sur une roue » à laquelle Hugo comparait les allées divergentes, mais à peine une moitié de cette croix. Elles ne sont même plus à l'abri des regards curieux, puisque des hautes maisons neuves ils peuvent plonger sur elles et sur la clôture comme sur le jardin.

Bientôt, sans doute, elles auront disparu. Elles sont quelque chose qui meurt. Il y a une vingtaine d'années, la loi des Associations les avait expulsées de chez elles : n'étaient-elles pas d'un « ordre enseignant »? Comme il y avait un demi-siècle ou davantage qu'elles n'enseignaient plus, leur retour fut « toléré » en 1907. Mais la vie, plus forte encore que les lois, les aura bientôt et à tout jamais chassées. Leur maison

ne vivra plus que dans *les Misérables*, sous le nom de Petit-Picpus, d'une vie immortelle, il est vrai, mais purement idéale.

Ne faut-il point le regretter? Je sais que, quand on jette les yeux sur de vieux plans de Paris et en particulier sur ceux de la région comprise entre le Panthéon, le Luxembourg, le Val-de-Grâce et les Gobelins, on est surpris et presque effrayé de voir qu'au commencement du XIXe siècle il n'y avait guère là que des couvents. On se dit qu'après tout Hugo n'a pas eu tort, au début de sa belle *Parenthèse*, de protester au nom de la raison, de revendiquer les droits de la science et du progrès, de dénoncer le désaccord entre la vie contemplative et les exigences de la vie moderne. Mais les deux choses sont-elles donc inconciliables? Aujourd'hui, dans cette même région de Paris, à côté de rares couvents qui ont survécu comme repliés sur eux-mêmes, se dressent de toutes parts les écoles, les laboratoires, les instituts scientifiques. *Cela* n'a pas empêché *ceci* de naître et de se développer : pourquoi *ceci* tuerait-il *cela?* La maison où l'on prie ne peut-elle vivre près de celle où l'on pense et où l'on cherche? La prière et la science ne sont-elles pas deux aspirations à l'infini?

André le Breton.

AUPRÈS
DU GÉNÉRAL MANGIN

Les grands hommes ont leur légende. Le général Mangin, comme ses prédécesseurs, aura donc la sienne au temple de nos gloires. Et même il en a, de son vivant, connu l'aube. Rare faveur que les contemporains accordent à ceux-là seuls dont l'existence, mêlée à celle de tous, devient ainsi chose commune. Quand il mourut, chacun, en France, se sentit frappé, comprit que c'était là malheur public. Des entrailles du pays blessé, par son truchement ordinaire, la presse, s'exhala une longue plainte, dont les accents contribueront à former la tradition qui fixera, pour la postérité, sa figure.

La légende consacre parfois et plus souvent déforme la réalité. C'est pourquoi, ayant eu l'insigne honneur d'approcher jusqu'à l'intime, pendant des années, celui que la mort vient de nous enlever, de suivre, de mon coin d'ombre, « sur son front, le vol de ses pensées », je crois accomplir aujourd'hui un devoir pieux envers sa mémoire, en y apportant la sincérité de mon témoignage. Derrière la façade principale de sa vie, toute en lignes militaires, on imaginait difficilement, tel qu'il était, l'homme intime, qui complète la physionomie de l'homme public. Je vais tâcher de le peindre.

Ni petit ni grand, carré d'épaules, le buste solidement charpenté, en bonnes proportions pour une marche élastique qui semblait infatigable et qui l'était, vêtu d'un complet de couleur foncée qu'égayait une rosette minuscule, modique insigne de sa grand'croix, et, sous le col haut et droit, aux extrêmes pointes imperceptiblement cassées, l'originalité un

peu « artiste » d'une lavallière à larges coques flottantes, coiffé d'un chapeau mou, noir, demi-ras, assez souvent en bataille, posé visiblement, en manière de képi, tel apparaissait au passant le général Mangin : un militaire, cela ne se pouvait celer, mais qui aurait réservé « la fantaisie », proscrite par les règlements, à sa « tenue » civile. Avec cela, une distinction innée, personnelle, assez indifférente au surplus, sans en répudier l'indispensable, aux artifices d'élégance qui s'achètent chez le tailleur ou le chapelier.

Allègre, la tête droite, plutôt un peu renversée en arrière, comme s'il fixait de ses yeux aigus et largement ouverts quelque point de l'horizon, fréquemment reconnu et salué, chemin faisant, il suivait moins la rue que le fil de ses pensées. Une demi-heure de route à ses côtés était délice, par la vivacité d'une conversation semée d'éclairs et d'une diversité sans pareille ; prolongement dans la détente de l'entretien, plein de leçons pour l'auditeur, d'un labeur intellectuel incessant, formidable, dont il avait toujours quelque production en train chez lui, dans son cabinet de travail. En cette pièce, cœur de son foyer, presque partout identique à elle-même en dépit des vicissitudes de logis auxquelles l'avait condamné, dans Paris, sa vie nomade de colonial, sa pensée avait son atelier. Elle y trouvait son cadre intime, non pas seulement celui qu'il s'était donné lui-même, mais l'autre, plus vaste dans le temps, qu'il tenait de son hérédité. Tout, en effet, autour de lui était pièce d'histoire ou de musée.

Aux murs, des portraits de famille (la sienne comptait avant lui, comme on sait, des personnages considérables), son aïeul paternel, haut et intègre magistrat, dernier préfet de police de la Restauration ; le fils de celui-ci, le général Mangin *senior*, héros de la conquête algérienne et d'Italie, peint à l'huile et à cheval ; ses proches; un cadre ancien, constellé des croix et décorations décernées aux siens; en panoplie, des armes, sabres et épées, de combat ou de parade, reliques d'ascendants; des tableaux, souvenirs de ses voyages. Sur la cheminée, un beau marbre blanc, *l'Alsace délivrée*, don de nos provinces reconquises. Épars un peu partout, sur les meubles, des groupes, des statuettes, offrandes pieuses d'anciens combattants, l'un d'eux, sculpteur, aveugle de guerre; de compagnons d'armes; d'admirateurs. Tous objets auxquels, pour lui, se

rattachaient un nom, la mémoire d'une heure grave ou d'héroïsme, quelque épisode particulièrement notoire dans une vie où il y en eut tant. Accroupis sur les tapis épais, de vastes fauteuils anglais, bas, confortables, profonds, à dossier mobile, propices à la méditation en essor parmi les volutes bleues de la pipe, cassolette de rêve et d'imagination. Autour de la pièce, son arsenal, les bibliothèques : livres sur les rayons du haut; travaux, études, renseignements de toute espèce dans les tiroirs du bas.

Dans ce cadre, la table de travail, drapée, en guise de tapis, d'une couverture tissée à Djenné, la cité soudanaise, à larges rayures indigo sur fond blanc. Sur cet autel, orné d'une massive écritoire en cuivre, représentant, autour du « petit chapeau » légendaire, divers attributs napoléoniens, une culture universelle célébrait, par la ministère de la plume, la fête perpétuelle de l'Intelligence. *Intelligere* : savoir et comprendre. Le général Mangin avait tout lu ou lisait tout : il fut touché de l'ange de la mort, un livre de l'économiste Lavallée à la main, pour l'éloge duquel fut presque sa dernière parole intelligible. Au cours d'une carrière qui le conduisit, spectateur passionnément curieux, dans le monde entier, il avait tout vu ou vu de tout, choses et gens. Il pouvait comparer, par pans entiers, en masses compactes, des parties d'univers, d'humanités et de civilisations; opérer, dans la distance et la durée, d'étonnants raccourcis. Telles contingences actuelles, tels déroulements de faits en cours éveillaient dans son esprit leurs « harmoniques », si l'on peut dire, à mille lieues ou il y a dix mille ans. Réciproquement, des leçons du passé il déduisait des probabilités pour l'avenir, tirait les enseignements que requiert le présent. Parfois de l'ordre le plus pratique. Je puis bien affirmer, exemple entre cent, que, — n'eussent été ses relations intimes avec l'histoire de la IIIe légion Augusta, créatrice de ce grenier que fut la Numidie latine, notre actuelle province de Constantine en Algérie, — certaines des garnisons qu'y occupent nos régiments sénégalais aujourd'hui n'auraient pas été, probablement, celles qui furent choisies.

* * *

Cette somme énorme de connaissances qu'il accumulait, par cela même qu'elle était générale, prenait jour, à tout instant, sur des aperçus nouveaux. Pour les élargir, il avait

organisé une véritable chasse aux documents; parmi son entourage, l'admirable et savante compagne de sa vie, Mme Mangin, experte traductrice, y tenant la place la plus laborieuse. Il indiquait les voies, les chances de trouvailles fructueuses, utilisant chacun dans sa spécialité, guidait lui-même, chef averti et qui voyait le but, les recherches jusqu'aux originaux et les coordonnant ensuite. De là une méthode de travail singulièrement scrupuleuse et sûre, parce qu'elle se contrôlait à tout instant elle-même, ayant en mains tous les éléments de sa propre critique. Un chiffre qu'il acceptait, un fait qu'il affirmait, avaient derrière eux dix références indiscutables.

La masse de ses documents rassemblés, ses notes prises, il arrêtait, comme conséquence, son plan, et se mettait à l'exécution de l'œuvre, déjà dessinée. Il réservait, de préférence, à ce travail, ce qu'il avait de libre dans ses après-midi et ses soirées. Il écrivait alors, sans s'arrêter, d'une écriture à la diable, chaotique, terriblement abrégée, où des traits en dents de scie achevaient les deux tiers des mots, la plume n'arrivant pas à suivre le cours des idées. Sans grand souci de l'heure, qu'il fallait lui rappeler avec ses exigences, il couvrait ainsi, à la course, des pages d'hiéroglyphes sur lesquels pâlissaient ses collaborateurs ou ses copistes, non encore initiés à leur déchiffrement. Peu de ratures; mais, en revanche, l'expression se perfectionnant à mesure que miroitait la pensée, des surcharges, souvent deux ou trois l'une sur l'autre, devant lesquelles lui-même, se relisant, parfois hésitait. Tout cela dans la volupté de la fumée inspiratrice, Égérie dont il consumait l'encens tard dans la nuit. Il en aimait le calme, les heures muettes, quand, la tâche quotidienne achevée, celle du lendemain préparée et les importuns éliminés, il classait dans sa mémoire, au rayon des connaissances utiles, ses acquisitions du jour, dont il ne manquait jamais, et en tirait, de loisir, celles, plus anciennes, dont c'était le moment d'être utilisées.

*
* *

Instants studieux dont il ne s'accordait les plaisirs qu'après en avoir reçu licence de ses tyrans, ceux-ci dûment mis au lit par séries. Sur huit, ils étaient toujours, pour le moins, quatre ou cinq, se succédant à l'âge heureux où la turbulence est vertu. On entend bien que je parle, révérence gardée, de ses

enfants. Il aimait leurs jeux juvéniles, et davantage les plus bruyants; leurs voix toutes ensemble, garçons et filles, par clans égaux, se chamaillant, et même, un brin, houspillant, comme le veut la guerre, même fraternelle, des sexes. Il était un certain divan marocain qui, dans leurs ébats, en a vu de dures. Pourvu de coussins de cuir, increvables et en nombre imposant, il servait, d'ordinaire, de champ de bataille, et ses accessoires, de projectiles. Je crois que, de tous, dans le tintamarre, celui qui riait le plus, entre ces diablotins, c'était leur auteur, incapable de prendre au sérieux, par crainte de l'effaroucher d'un mot sévère, cette grâce d'extravagance ingénieuse qui est, chez les petits, le signe de la vitalité, comme aussi de leur éveil à l'imagination. « Ils ont bien le temps d'être sages, disait-il, car, à leur âge, moi-même... » Il parlait d'expérience et n'exagérait pas, ayant été d'abord, assurait-il, un enfant terrible, et certainement, « sur le printemps de sa jeunesse folle », comme dit Clément Marot, à Saint-Cyr, un élève souvent en délicatesse avec la discipline rigide de la maison ; puis, dans sa première garnison, un sous-lieutenant incoercible, promis de préférence, comme il advint, à la colonie où s'échangeaient alors le plus de coups : ce Soudan où, le sang chaud des Mangins qu'il portait dans ses veines, ayant trouvé l'emploi de ses vertus, le versant trois fois dès son premier séjour, il allait commencer sa carrière d'Africain.

Cette bonhomie foncière, cette simplicité à domicile s'étendaient à quiconque l'approchait, si humble fût-il. La presse, même illustrée, dont il eut les honneurs, a fait son heure de célébrité à Baba, son soldat ordonnance noir. Au service de Mangin depuis 1907, cuisinier de brousse, puis tirailleur sénégalais, Baba, caniche humain, si l'on peut dire, avait suivi son maître en Afrique nigritienne, au Maroc, au front, « autour du continent latin, » lors du périple du *Jules Michelet*, enfin à Paris, où il mourut subitement en 1922. Toute la famille, dont il était considéré comme l'enfant adoptif, suivit, général en tenue ouvrant le cortège funèbre, la dépouille du fidèle serviteur au cimetière de Bagneux, où il repose. Quel plus vivant démenti aux imaginations qui se figurent un homme sous les traits de quelque bouillant Ajax au courroux facile, que cette existence, à lui vouée tout entière et librement, d'un simple,

d'un primitif? C'est, si l'on y réfléchit, un hommage des faits de quelle rare qualité!

Je n'ai jamais connu, d'ailleurs, d'accueil si ouvert, ni si rapidement affable que celui du général Mangin. Subordonnés que son grade, vu d'en bas, intimidait, que sa gloire, de loin, éblouissait, se trouvaient mis, dès le premier mot, en confiance. Il avait celui qu'il fallait, provoquant les souvenirs opportuns de qui avait été, sous ses ordres, son compagnon d'armes. Il lui rappelait avec à-propos le point saillant, l'heure méritoire où précisément il avait brillé. Le visiteur s'en allait conquis et souvent invité. Car, à ses yeux, mises à part les nécessités du service, l'habit commun, comme il en va entre prêtres, de soldat à soldat, supprimait les distances hiérarchiques : *tu es miles in æternum.*

Il avait le sens et en quelque sorte le génie de l'hospitalité, comme il en avait le goût, rassemblant à sa table, par besoin de créer des relations utiles au pays ou à l'évolution des idées, ceux qui avaient intérêt à se rencontrer et à se connaître. Dans sa salle à manger, décorée, entre autres trophées, du clairon de Fachoda et d'une paire de défenses, peut-être par leurs dimensions uniques au monde, dépouilles d'un éléphant tué de sa main au cours de la mission Marchand, quelle personnalité célèbre ou, simplement, de valeur, n'a été son convive? Hommes de guerre ou de politique, diplomates, écrivains, artistes, journalistes, gens du monde s'y retrouvaient en terrain neutre, chacun y apportant ses vues sur la question de sa compétence. Chère délicate, vins de choix, un pétillant et perfide Vouvray de terroir notamment, dont il soulignait aux amateurs les vertus, avaient vite fait de lier les conversations et sollicitaient l'échange des idées entre gens de bonne compagnie qui étaient aussi une élite. A ces conversations, le maître de céans, heureux d'être au monde, appréciant les bonnes choses pour en avoir été privé la plus grande part de sa vie dans ses rudes campagnes, apportait une contribution étincelante.

Elle fourmillait naturellement d'aventures et d'anecdotes de toute sorte, recueillies à tous les coins de la terre et de cet autre univers, Paris, où tant de courants mondiaux viennent aboutir et où il possédait d'infinies relations. Mais le plus intéressant de son discours, c'était les jugements qu'il portait sur

choses et gens, pénétrants, d'une perspicacité prophétique parfois déconcertante, toujours originaux et savoureux. Quand, pour les émettre, il se renversait un peu sur son dossier, s'amusant, les coins de sa bouche abaissés, l'œil arrondi et rieur, à scruter d'un regard circulaire les réactions qu'allait susciter autour de lui son opinion, émise d'une voix métallique qu'alors il forçait un peu, tout le monde faisait silence. De discrets brouhahas s'élevaient ensuite, entretiens de voisin à voisin qui s'animaient : il savait qu'il avait atteint son but et mis dans la discussion la personnalité ou la question à laquelle il pensait utile qu'on s'intéressât.

Car il voyait en ces rapprochements calculés de commensaux qualifiés, soigneusement choisis, tout autre chose que matière à distraits échanges de vues et propos de salon. C'était pour lui une manière de servir et fort efficace. Bien des affaires auxquelles il était mêlé, dont le public a connu les résultats et non pas les moyens, ont eu leur cours facilité par ce canal, voie plus aisée et discrète qu'une autre, pour les acheminer vers des fins utiles. Bien des affaires et non des moindres. Il s'en fallut de peu, par exemple, que la République rhénane, — chère à Hoche et à Maurice Barrès comme à lui-même, le plus sûr si ce n'était l'unique moyen, inspiré de la traditionnelle politique française, d'arrêter pour longtemps les catastrophes actuellement en suspens sur l'Europe et plus spécialement sur la France, — ne sortît tout armée, telle Athéné du cerveau de Zeus, des conversations échangées à la table du général Mangin. Le soir de son arrivée à Paris, en mai 1923, le docteur Dorten s'y rencontrait avec des personnalités éminentes, dont le général Buat, alors chef d'état-major général, d'autres grands chefs militaires, des journalistes choisis parmi ceux qui font l'opinion et *tutti quanti*. Dorten est un charmeur aux yeux clairs, au cœur loyal. Il sut convaincre ou tout au moins intéresser cet auditoire influent, trié sur le volet. Dès le lendemain paraissait, sous la signature de Saint-Brice, l'un des invités, un lumineux article en tête du *Journal*. D'autres, de M. Jacques Bainville, suivirent ailleurs. C'était le début d'une campagne d'opinion qui eût peut-être emporté la place, bien près, un moment, de tomber... Mais passons.

*
* *

Tel était le général Mangin dans son privé, tel il demeurait en sa vie publique. Sa personnalité était trop forte, son individualité trop marquée pour ne pas créer autour d'elles, où que ce fût, leur cadre intime, au lieu de le recevoir des circonstances. Son quartier général était toujours une pièce emportée, eût-on dit, de chez lui. On y retrouvait des objets familiers, intégrés dans ses habitudes. Il courbait les contingences à ses volontés. Fondée sur la meilleure exploitation des réalités, sous le signe du devoir gaîment accompli, sa vie donnait ainsi le spectacle d'une infrangible unité jusque dans les détails matériels.

A l'armée, son autre famille, faisaient partie de son ordinaire ou, pour employer le mot usuel, de sa « popote », tenue comme une table de bonne maison parisienne, non seulement ses officiers d'ordonnance, mais les chefs des bureaux de son état-major. Il s'établissait ainsi, de général à dépositaires et premiers exécutants de sa pensée, une communauté d'idées et d'inspirations à base de cette camaraderie, la plus solide de toutes, au point d'être, pour de bon celle-là, et dans les actes, fraternité : celle du champ de bataille. Elle favorisait singulièrement l'établissement des directives stratégiques et des plans tactiques, car loin d'exclure la discussion, elle la provoquait au contraire et, par là, l'éclaircissement de nombre de points délicats, mieux que vingt rapports, si excellents fussent-ils, mais inertes.

*
* *

Avec une scrupuleuse attention d'ailleurs, le général Mangin écoutait tout le monde et ne rejetait jamais, *a priori*, d'où qu'elle vînt, une suggestion défendable. L'auteur d'une proposition raisonnée pouvait la lui soumettre, la lui exposer en long et en large, son auditeur posant en principe que, d'une idée, il y avait toujours quelque chose à tirer. L'un de ses collaborateurs immédiats (que je ne désignerai pas plus amplement), pendant une partie de la dernière guerre, chef d'un des très importants organes de l'un des plus lourds commandements qu'il exerça, avait la spécialité de conceptions fort bien aménagées le plus souvent, mais qu'il développait d'un verbe haut et parfois salé, non sans déconcerter un peu l'en-

tourage du grand chef. Celui-ci cependant ne s'en offensait point, riant de tout son cœur, quand quelque propos au verjus, dont il n'usait jamais lui-même « franchissait », comme dit Homère, « la barrière des dents » de son fougueux subordonné. S'il se reconnaît ici, il ne me démentira point.

De cette liberté d'opinion et de discussion laissée à tous autour de lui, chacun qui l'approcha, pourrait citer mille exemples : c'était monnaie courante. J'en rapporterai deux, typiques, à mon sens, m'excusant d'avoir à y paraître. La première de ces aventures advint au Dahomey. J'avais, sur la méthode à y employer pour le recrutement des troupes noires, mes idées assez particulières. Elles n'avaient trouvé aucune faveur la veille, devant le gouverneur de la colonie, auquel je les avais exposées en présence de mon chef. Le haut fonctionnaire l'avait même à demi-converti. Le soir, au dîner qui réunissait les seuls membres de la mission, je repris mon antienne. Le colonel Mangin la battit en brèche, à l'aide des arguments du gouverneur, mais terriblement plus impressionnants maniés par lui. Néanmoins, je tenais. Il s'échauffait d'autant. Mes camarades, béants de mon audace, se regardaient anxieux de la fin; l'entretien s'aiguillait, en effet, sur le mode vif. Il s'acheva sur ce mot décoché : « Mon cher ami, vous êtes fou. » C'était un point final. Ce n'était pas un argument, surtout de sa manière. Je savais bien qu'il le sentait. Mais je me tus sur ce sujet et l'on se mit à parler d'autre chose. Le colonel et moi, nous couchions porte à porte dans la même case. Le lendemain, l'ayant réveillé comme j'en avais la charge, chacun dans notre pièce, nous nous faisions la barbe, silencieux. « Évidemment, il y a un petit froid », pensai-je. Or, tout à coup, j'entendis : « Dites donc, à propos de ce que nous agitions hier, j'ai réfléchi, la nuit porte conseil. Vous n'avez peut-être pas tort et vos projets méritent examen. Nous reprendrons cela tout à l'heure... » Ainsi, sans le moindre amour-propre, lui-même faisait les premiers pas. Encore tint-il à le conter, de sa bouche, aux témoins de la controverse.

L'autre fois, ce fut pendant la guerre, à un moment critique. Il s'agissait, en l'espèce, d'une décision sérieuse : le déplacement, en pleine bataille, d'un officier général qui ne se doutera jamais de l'aventure. Il venait, c'était indéniable, de se tromper sérieusement. Mais je savais que notre commun chef

le tenait pour un collaborateur de mérite et possédant la confiance de ses troupes. Ce soir-là, fort tard, comme d'habitude, les derniers journaux arrivés de Paris parcourus, au lieu de travailler, le général Mangin faisait les cent pas dans son « P. C. » Au mur de la pièce, comme une feuille au vent, une carte du front tremblait, au vacarme du canon. Sur la table, des plans directeurs, hachurés de rouge et de bleu, montraient en des figures rondes et ovales, les emplacements des unités. A la précipitation des bouffées chassées de sa pipe, je voyais bien que mon chef était gravement préoccupé. Enfin, il s'approcha de la table, en quelques mots tranchants m'indiqua, le doigt sur les plans, l'erreur commise et conclut : « Je vais le relever ». L'orage crevait. Je n'avais, avec mes trois galons, rien d'autre à faire que d'y assister, coi. J'écoutai donc. Toutefois, je sentais nettement que les termes, mesurés cependant, mais pleins d'une colère contenue, qu'il employait, dépassaient l'opinion excellente et fondée qu'il professait à l'égard de son subordonné en faute. C'était, de mon côté, la seule remarque permise. M'autorisant de son indulgente bienveillance, j'osai la faire. Je ne l'eus pas plus tôt lâchée que, me demandant à moi-même de quoi je me mêlais, je m'attendis à voir éclater la foudre qui, de tant d'autres, n'aurait pas manqué de me choir sur la tête. Pas du tout. Il m'avait écouté. Il réfléchit : « Je verrai demain, me dit-il. Nous avons pour le moment quelques heures tranquilles. Bonsoir. Allons nous coucher. » Le lendemain, des renseignements nouveaux étaient parvenus. La situation s'était redressée. Il ne fut plus question de rien et lui-même n'eut, par la suite, qu'à s'en louer.

***

Mais où le chef se retrouvait, toutes opinions ouïes et discussions préliminaires closes, c'était à l'heure de décider et d'agir. Alors, cela ne traînait pas. On sentait à l'œuvre, du petit au grand, du haut en bas, cette volonté de fer, cette audace de pensée dont il galvanisait tout le monde. Vraiment, comme disait l'autre, son modèle, à ce moment le mot « impossible » cessait d'être français. On a conté, mais on ne saurait trop y revenir, parce que cette histoire se passe en cette partie de l'être où l'homme, s'élevant au-dessus de lui-même, se prouve maître, la mémorable conférence de Ponlevoy, où il

réunit pour la première fois, le 10 juin 1918, à six heures du soir, les cinq divisionnaires de son armée en formation, encore éparse sur les routes. Elle devait attaquer cependant le lendemain matin. Il l'avait promis au général Foch. Un témoin de l'entrevue a raconté comment aux questions que lui posaient ses subordonnés sur les préparations d'artillerie alors en pleine vogue, l'heure H, etc., il avait répondu, ferme et paisible : « Nous attaquerons à dix heures. Il n'y aura pas de préparation. » Ainsi, l'assaut partirait en plein jour, en terrain découvert. On s'était regardé. Mais c'était lui : personne n'avait douté du succès. Ce fut, le 11, la victoire de Méry-Courcelles, l'offensive de von Hutier et de la XVIIIe armée allemande brisée et Paris sauvé.

Mais, crainte de déborder le cadre de ces souvenirs, je m'en tiens là, pour n'aborder point cet autre chapitre : le général Mangin, chef de guerre, que de plus qualifiés traiteront.

Cependant, ceci est à dire. Commandant, insufflant l'énergie, il le faisait courtoisement, sans raideur. Il ôtait alors l'envie de discuter. En effet, il avait d'abord convaincu, pris soin de faire comprendre que, tout pesé, la solution qu'il adoptait, par le plus court chemin d'ordinaire, ardue peut-être, était à toutes autres préférable et de toutes la meilleure.

En sorte qu'on ne pouvait, raisonnablement, ne pas s'y ranger. Par combien, en mesure de juger, ne l'ai-je pas entendu proclamer? Les exposés à ses chefs de grandes unités, préparatoires à une action, étaient d'une clarté, d'une évidence à faire crier d'aise. Il se répand, en ces sortes de réunions, une certaine atmosphère d'impondérables où flottent les signes de la confiance ou de l'inquiétude. Cela se découvre sur les visages, dans les propos et plus encore, dans les silences : celui des subordonnés est la meilleure leçon des chefs. En pareille occasion, l'entrain, la conviction du général Mangin forçaient ceux de tous. Les plus chargés de responsabilité s'en allaient optimistes Un jour, j'entendis l'un d'entre eux murmurer, en sortant, ce qu'on disait de « l'Autre » : « Diable d'homme !... » Il en rit bien, quand je le lui contai.

***

Cette largeur de vues, cette liberté qu'il apportait dans ses rapports avec ses subordonnés, il en attendait, en revanche, le bénéfice de la part de ses supérieurs. Le pis qui puisse arriver

à un homme de génie, ce doit être sans doute de tomber sur des chefs médiocres. Évidemment, aussi, il doit être plus délicat à commander qu'un autre. L'illustre général Archinard, son maître, le guide depuis ses débuts soudanais de toute sa carrière, me disait un jour : « Mangin et X. sont tous deux exceptionnels et soldats incomparables. Mais je sais que si je les associe à la même tâche, au lieu d'ajouter une force à une autre, elles se contrecarreront. Cela n'ira pas. Qui en souffrira? Le service. C'est donc à moi de m'arranger pour tirer intelligemment parti de ces deux outils merveilleux de succès, dons du ciel. » C'est la méthode de commandement par excellence, évidemment. Elle contient le secret des rapports entre le général Mangin et ceux qui l'employèrent. On devait faire crédit d'abord à sa supériorité. Il advint qu'on ne s'en rendit pas toujours compte. Alors, « soldat discipliné » comme il disait, il rongeait son frein. On s'apercevait trop tard qu'on venait de perdre une valeur.

Tenace néanmoins dans les conceptions qu'il avait étudiées et savait sûres, avec une patience jamais lasse, une conviction toujours plus ferme, il y revenait jusqu'à ce qu'il les eût fait adopter. Pourvu de ses idées, il partait ainsi à l'assaut de ses chefs et l'on savait qu'il ne s'arrêterait pas en route. Il y était d'ailleurs fort résolu, ayant la raison pour lui. Cela lui composait, auprès de quelques-uns, une légende imméritée d'insistance redoutable, dont il était le premier à rire : car il savait que l'on finirait bien par l'écouter et qu'il conserverait, tout au long de la controverse, l'esprit froid et le regard lucide.

*
* *

J'en citerai quelques exemples où le pays trouva son compte.

On sait avec quelle fougue il s'était jeté dans la question des troupes noires, sa chose, son œuvre de dilection. Mais, esprit de bouton, ignorance, mesquinerie, obstruction d'ordre politique secret ou non, s'étaient coalisés contre lui. Il s'était démené, au risque grave de sa carrière. En fin de compte, quand la Grande Guerre éclata, on n'avait dessiné de ce qu'il proposait qu'une faible ébauche.

L'acharnement de sa volonté allait de là tirer enfin l'œuvre. Le 25 juillet 1915, après les derniers soubresauts des affaires de Neuville-Saint-Vaast, il était à Paris pour sa première permission. Tout aussitôt, il y voit les uns et les autres, suppute

ses forces, rassemble ses amis, les anciens et ceux de la guerre. Le 29, M. Pierre Masse, capitaine à son état-major et député, réunissait avec lui, à sa table, un groupe de parlementaires importants, MM. Painlevé, Leygues, Bénazet, Jacques-Louis Dumesnil, lui aussi capitaine, René Besnard. Le général Mangin les entreprend, parle avec sa démonstrative ardeur. Il les convainc : il y a quelque chose à faire. Le 2 août, repartant pour le front, il remet à M. Millerand, ministre de la Guerre, un plan général d'exécution, qui sera, il en a l'assurance, fortement appuyé. Les projets d'armée indigène rebondissaient ainsi au bon moment.

De cette attaque, brusquée comme ses autres victoires, menée sur un terrain, au vrai, plus politique que militaire, voici ce qu'il tira pour la France : un renfort imprévu, représentant, ouvriers de guerre ou combattants, près d'un million d'hommes. Secours qui aurait pu être bien plus considérable si trop de gens et aussi d'intérêts ne s'étaient mis à la traverse. Mais ce n'est ni l'heure ni le lieu de narrer ce chapitre de moindre effort, au cœur de la guerre.

Cependant la partie qu'il venait de reprendre et dont les faits lui démontraient l'utilité, le général Mangin ne l'abandonna plus. De près ou de loin, dans les pires moments et les plus chargés de travaux, il la menait. En avril 1917, il pouvait, avec fierté, exciper, devant le Président de la République, des 45000 soldats magnifiques, noirs, somalis ou indochinois, présents à l'appel de la patrie commune dans les rangs de la VIe armée. Après la guerre, la cause était, en principe tout au moins, gagnée, toutes objections à terre.

De cette page de petite histoire, tirons une grande leçon de caractère : le général Mangin nous y enseigne ce que peut un homme, un homme tout seul, mais qui sait vouloir sans peur, tous les ponts, s'il le faut, coupés derrière lui.

A ce passé qui, vu dans le recul du temps, l'amusait lui-même comme la réussite d'un tour de force, il songeait, un jour, il y a de cela quelques mois, au cours d'un entretien avec M. Millerand, alors président de la République. Il s'agissait des projets de réorganisation générale militaire qu'élaborait, en ce temps, leur commun ami, le général Buat, chef d'état-major général. A certaines parties de ses plans le général Mangin trouvait des dangers. Notamment, en ce qui concer-

nait l'avenir des troupes coloniales de métier, l'un des piliers de notre édifice de guerre, il n'avait pas confiance :

— Tout bien pesé, monsieur le Président, conclut-il, je ne partage pas ces manières de voir et, très respectueusement, je dois vous déclarer que je m'y opposerai de mon mieux.

— Pourtant, Mangin, si le Gouvernement fait siens ces projets? lui dit son interlocuteur en souriant.

Le général ne se troubla pas de cette perspective :

— J'ai passé ma vie, répondit-il du même ton, à me battre contre le Gouvernement pour l'éclairer quand j'ai pensé qu'il se trompait de route, ou pour l'aider et même le pousser de l'avant, si ses bonnes intentions risquaient de rester à mi-côte. J'ai bien peur de recommencer. Que voulez-vous, monsieur le Président? J'ai l'habitude...

*
* *

Bonne habitude, à condition d'un jugement qui guide le coup d'œil du génie. Nul ne l'eut plus prompt que le général Mangin. Qu'on en juge.

C'était aux heures noires de 1917. Peu de personnes, je crois, connaissent la part que le grand chef, alors sans emploi, prit à la décision laborieuse de M. Clemenceau d'accepter enfin le pouvoir. Leurs relations étaient, d'ailleurs, de date récente. Elles avaient commencé, sauf erreur, à la fin de juillet 1914. A cette époque, par une malice qui n'était peut-être pas seulement du sort, on n'avait su trouver encore au général Mangin, nommé depuis un an, d'autre commandement, en cas de mobilisation, que celui d'une brigade de réserve dont le rassemblement devait se faire à Nantes. Tous les commandements, certes, sont honorables; mais, aux approches de la guerre qu'il voyait fondre, le général Mangin en préférait un autre et plus immédiatement actif que celui-là.

« Pour la première fois de ma vie, m'a-t-il dit plus tard, j'ai fait intervenir alors un homme politique dans ma carrière. » Il ne me le nomma point. Mais j'ai de bonnes raisons de croire que ce fut M. Clemenceau. Quoi qu'il en soit, les démarches furent efficaces. Sur l'heure, le général Mangin obtint le commandement de la 8e brigade, à Laon, disponible. L'événement se chargea de légitimer l'intervention, dont M. Clemenceau, si c'était lui, dut par la suite souvent s'applaudir.

Or, pendant les heures d'inactivité forcée auxquelles le condamnait sa mise en congé de 1917, le général Mangin, n'ayant rien d'autre à faire, pestait contre les événements. Les hostilités traînaient. Certains esprits, non des moindres, commençaient de n'y voir d'autre issue qu'une cote mal taillée, au prix de concessions réciproques. Idées qu'une propagande criminelle, venue d'Allemagne, inoculait à l'opinion chloroformée ou même empoisonnée.

En ce temps-là, un brave homme de sénateur, vieillard inoffensif, type du Père conscrit moyen, vint s'ouvrir d'opinions de ce genre au général Mangin. Comme tout le monde parlementaire, il y était allé de son petit tour aux armées. Il en revenait plein de *si*, de *mais* et de *car* qu'il lâchait, dans le récit de ses découvertes, en liberté. Par égard pour son âge, le général l'écoutait. Mais il donnait des signes non équivoques d'une impatience malaisément contenue. L'autre, au rebours, satisfait sans doute de son petit morceau, l'achevant, questionna :

— Eh bien, de tout cela, que pensez-vous, mon général ?

— Je pense, répondit celui-ci, que si les grands ancêtres revenaient au monde, leur premier soin serait de faire couper le cou à bon nombre de leurs héritiers politiques.

Le pauvre sénateur en demeura pantois. Il se leva, l'œil inquiet, et balbutiant des mots d'adieu, s'enfuit épouvanté. J'ignore s'il alla confier ses impressions à ses collègues, enclins à la paix blanche. Mais il avait permis au général Mangin, citoyen à cette heure comme un autre, de constater les progrès du mal dans les milieux parlementaires, à mentalité de foule, partant singulièrement impressionnables. C'est pourquoi il chercha le sauveur ; tranchons le mot : le dictateur.

Il en avait pressenti un, à portée de sa main. De la rue Franklin, où demeurait M. Clemenceau, au logis du grand soldat, avenue Alphonse XIII, la distance est courte. Elle était souvent franchie. D'autant que le « Tigre », président de la Commission sénatoriale de l'armée, avait sorti ses griffes, après les affaires d'avril. Le général, à coups d'entrevues presque quotidiennes, entreprit de convertir son voisin. La tâche était difficile : « Il se prétend trop vieux, me disait-il. Mais il ne le croit pas lui-même... » Ou bien : « On a trop peur de lui, assure-t-il ; ou encore, à la Chambre, il ne trouverait pas de majorité... »

Un matin, il rentra, rayonnant :

— Auriez-vous appris un succès? demandai-je.

— J'ai mieux, répondit-il. Une victoire. Une vraie. Je crois bien que si on offrait désormais le pouvoir à M. Clemenceau, il l'accepterait!

J'ignore dans quelle mesure son avis avait pesé sur un homme qui n'a pas précisément réputation de docilité. Mais je sais bien qu'une sûre divination lui avait désigné dans le lot d'hommes d'État où se recrutait le personnel directeur du pays, le futur « Père la Victoire ».

D'elle, en revanche, celui-ci tenait le général Mangin pour le futur ouvrier. Son premier soin fut de lui confier la mise en train d'un vaste recrutement colonial. Après quoi, de lui trouver un commandement. Mais là commençaient les difficultés. Le général Mangin, après sa disgrâce, pour avoir toute son autorité sur la troupe, n'en voulait un que d'armée. Il n'y en avait pas de disponible.

Un soir, il revint préoccupé, pis même :

— M. Clemenceau, me dit-il, me propose un corps d'armée, en attendant qu'un commandement d'armée soit vacant. Puis-je accepter? Je ne sais.

— Ma foi, mon général, à votre place, dis-je, je refuserais. C'est toujours la même chose avec ces politiciens : promettre et tenir sont deux.

— J'ai jusqu'à demain pour répondre, conclut-il.

Le lendemain :

— Je pars, me dit-il tout joyeux, sitôt qu'il m'aperçut.

— L'armée, alors?

— Non, le corps d'armée seulement. Mais comment résister à ce diable d'homme? Il m'a dit : « Mangin, votre place n'est pas ici. Prenez ce que j'ai d'abord et comptez sur moi. »

— Vous avez accepté?

— Naturellement : il disait vrai! J'ai répondu : « Monsieur le Président, avec ce que vous aurez, je partirai. » Il a repris : « Voilà ce que j'attendais d'un soldat tel que vous, Mangin! »

— Après?

— Eh bien! après, nous sommes tombés dans les bras l'un de l'autre.

Il partit. L'ennemi a su que M. Clemenceau tint parole.

*
* *

Mais le meilleur de sa malléabilité et même sa tendresse, c'est au soldat qu'elle allait. Il ne l'a guère connu d'ailleurs, avant et pendant la guerre, que sous l'aspect du « bonhomme » ou du « poilu ». (Car l'un, puis l'autre se sont dits.) Par un curieux caprice du sort, qui paraît même paradoxal, le général Mangin avait fort peu pratiqué la caserne. C'est dans l'action et au combat qu'il avait appris la troupe. A peine sous-lieutenant, le voilà au Soudan, en guerre. Puis, c'est la mission Marchand. Après le court passage à l'École de guerre, il est commandant de cercle au Tonkin, chef d'état-major à Dakar. Tout compte fait, je ne crois pas, sauf erreur, qu'il eût jamais commandé un régiment, ni même un bataillon en France quand la grande tourmente le jeta en pleine mêlée, à la tête d'unités tout de suite importantes.

Toujours et partout, quelles que fussent ses troupes, colonnes, divisions ou armées, le général Mangin était chef colonial. Il y tenait. Il l'affirmait ostensiblement. Il le revendiquait. Un jour, à Marrakech, au beau milieu de son état-major, où camarades métropolitains et coloniaux se mêlaient, au moment de sortir, il demande son casque. Baba, qui venait de le passer au blanc de guêtre, l'apporte. Le colonel Mangin le rend à son fidèle Achate soudanais : « Mets l'ancre ! » lui dit-il, l'ancre, insigne des coloniaux, que le brave noir, dans sa hâte, avait oublié de réajuster.

On entend bien qu'il n'est point en ceci question de critiquer une émulation utile entre les deux parties de l'armée, jumelles de la même mère, la France. Mais chacune a sa formule particulière. L'armée coloniale est de métier. De la base au sommet, elle repose sur une hiérarchie continue d'éléments stables. Tous les gradés, bon nombre même de simples troupiers, engagés volontaires, y sont des citoyens faits soldats comme leurs officiers par goût, non par obligation. De là résulte, autour de leur personne, dans le rang, toute la considération compatible avec les nécessités du service, des égards pour les chevronnés, les brisquards. De là aussi, une certaine forme de discipline moins rigoriste, moins conventuelle, plus familière et même familiale que dans les troupes métropolitaines, où chefs de carrière et soldats de passage ont moins de chances évidemment

de faire très ample connaissance et demeurent par suite, des uns aux autres, plus distants. Le général Mangin prit contact avec les unités métropolitaines à l'heure précisément où la guerre en faisait des troupes de métier qu'il traita comme telles.

Là se trouve le secret d'une popularité militaire immense à laquelle s'ajoutaient ses sondages directs et multipliés poussés jusqu'aux plus humbles de ses compagnons d'armes. Ses visites, osées jusqu'à la témérité, dans les lignes avancées, étaient, parmi eux, légendaires. Ils savaient qu'il prenait part, autrement qu'en discours, à leurs peines, à leurs souffrances, à leurs dangers, saisissant lui-même le fusil, marchant le premier, quand c'était dur, comme en Belgique, et comme à Escardes, lors de la première Marne. C'est pourquoi ses ordres du jour sonnaient juste. Il les faisait entièrement de sa main : de certains on a des brouillons.

Il n'est pas de littérature où l'écrivain ait plus sincèrement à se donner lui-même. Lancés du haut d'un piédestal à la foule qui, en mains armes fumantes ou prêtes à servir, toutes facultés pensantes et agissantes tendues, l'observe avec les yeux infaillibles du subordonné jugeant le chef, ses mots tombent en prise directe sur un auditoire merveilleusement attentif. Factices, ils atteignent immanquablement à la platitude ou à la boursouflure. Partis du cœur, au contraire, ils vont droit allumer dans les cœurs « le feu sacré », disait Napoléon. Le général Mangin l'embrasait naturellement, parce qu'il sentait les âmes de ses soldats avec la sienne, qui était l'une d'entre elles. Il trouvait les paroles de flamme. Il y courait un certain lyrisme contenu qui est, au vrai, la noblesse du mode épique, coulant à la source même, sise en ces régions profondes de l'être d'où verbe et « geste », — au sens des chansons, — jaillissent ensemble et ne se séparent pas, le cri de guerre vibrant en choc d'épée. Cela ne l'empêchait pas, jovial comme son camarade du rang et connaissant son monde, de le prendre par la familiarité sur le mode colonial, ajoutant aux paroles héroïques, le mot de pointe qui chatouillait le rire. Un de ses plus célèbres ordres à son armée, enlevé au pas de charge, se termine par cette plaisanterie faite à cinq cent mille hommes, face alors à la mort : « Pas de route, pas de pinard ! »

Avec cela, généreux jusqu'au fond de sa bourse ; après, payant encore de son influence, prodigue de son nom, de sa

peine et de sa parole. Que de misères glorieuses soulagées dans l'ombre, d'associations, d'œuvres de guerre, soutenues, patronnées! « Mon général, j'étais avec vous à... » prière de quelque vieux soldat dans l'embarras qui venait se confier à son chef d'autrefois, de camarade à camarade. Ce thème, on l'entendait partout, qui le suivait à la trace, du Niger aux bords de la Seine et même en Amérique du Sud. Et jamais visiteur de bonne foi n'était éconduit : « Nom d'un chien, s'écriait, en sortant, l'un d'eux (mais, il jurait par autre chose), y aurait pas de pain à la maison, celui-là viendrait me demander ma chemise, je la lui donnerais avec mes deux bras dedans! » Expression naïve, mais d'or, d'un dévouement qui, croyez-le, ne s'accorde pas sans cause.

En perdant le général Mangin, l'espèce trop nombreuse, hélas! aujourd'hui, des Bélisaires à « médailles merci » (comme l'ironie sénégalaise qualifie les récompenses plus électorales que militaires qui ne coûtent, à donner, qu'un ruban) a perdu en lui un de ses plus fermes intercesseurs.

Suivant un pieux désir de Mme Mangin, l'affût qui portait, le 15 mai dernier, à sa dernière demeure le cercueil du grand chef, s'avançait entre deux files d'anciens combattants de ses armées. Deux d'entre eux, attendant le départ du cortège, devisaient. Ils évoquaient leurs souvenirs des jours terribles, et les dominant, la figure à la fois sévère et bienveillante du général qui les avait menés à la victoire, tel qu'ils l'avaient aperçu aux heures graves. Deux modestes, probablement petits employés dans la vie civile, anciens troupiers, sous-officiers au plus, « poilus » pour tout dire. Quelque besoin les poussait de synthétiser leur pensée en une louange définitive, par laquelle s'exprimeraient leurs regrets de leur chef disparu. L'un d'eux émit :

— Le voilà parti. Avec lui, on en mettait, pour sûr. Ça n'empêche pas : c'était un homme. Et puis, quand même, un père!

— Vieux, rectifia l'autre, Mangin, un père, c'est pas ça. Il était mieux : le frère du soldat.

Et, psychologue, pour bien préciser sa pensée, il ajouta :

— Un frère, je dis. Car, il était là, pareil, avec nous autres. Jugement sans prix. Dieu me garde d'y ajouter.

ALFRED GUIGNARD.

MŒURS DU JOUR

III[1]

DES LIVRES POUR L'ÉTÉ

Voici le mois des villégiatures. La mer, au loin, se roule avec langueur sur les plages, les peupliers frissonnent le long des routes. A Paris, on fait ses malles, et les femmes vont chez le libraire choisir leurs livres pour l'été. C'est le dernier fournisseur dont elles se soucient, après, bien entendu, le couturier, la modiste, le bottier, la lingère et le gantier, après les bas de soie, les ombrelles, les bijoux, les parfums, après le coiffeur et la manucure, le masseur norvégien et le pédicure chinois; mais enfin elles y pensent. Elles emportent la nourriture intellectuelle pour les mois charmants, et ont soin de placer cela dans le fond de leurs malles, avec les chaussures : car chacune d'elles sait organiser ses bagages, et mieux vaut en convenir avec empressement, si l'on tient à leur amitié.

Elles y joindront parfois les livres de ces messieurs : non pas des tout jeunes messieurs, qui ne lisent rien, à cause du golf, du tennis, de l'automobile, et de différentes autres façons de reposer leurs cerveaux accablés par les affaires, en lesquelles ils débutent non sans un peu d'exaltation, ou encore par ces fortes études dont ils sont aujourd'hui la proie, comme chacun sait; études modernes, si intelligentes et si complètes que ces jeunes gens se trouvent assurément capables de suivre d'un regard compétent les efforts des mécaniciens, lors des pannes soudaines, mais qu'ils ferment la plupart des livres au bout de deux ou trois pages, découragés de n'y entendre mot, comme

(1) Voyez la *Revue* des 1er mai et 15 juin.

d'en perdre toutes les allusions, prenant ordinairement le Pirée pour un homme, le bon sens pour la philosophie, et la beauté pour quelque chose de triste dont on parle entre les quatre murs d'une classe, quand le professeur s'ennuie.

Les hommes lisent parfois, néanmoins : mettons que ce soit les moins jeunes, mais ils se tiennent à peu près au courant, de loin, de haut, à vol d'aigle. On ne sait à quelle heure ils prennent un livre, par exemple, dans leur vie aujourd'hui si agitée...

Au fait, les femmes non plus ; on ne devine pas en quelle minute de la journée elles trouvent le temps de couper seulement les pages d'un volume. Jadis, naguère encore, une domesticité nombreuse présidait aux soins de la maison : la patronne donnait quelques ordres, après lesquels sa besogne était faite. Aujourd'hui, voilà qu'il lui faut non seulement distribuer les ordres à autrui ainsi qu'auparavant, mais encore se les imposer souvent à soi-même, pour ainsi parler, et mettre au besoin la main à la pâte dans la cuisine, comme au balai dans les escaliers. Joignez à cela des « points à faire » ou des taches à enlever, puisque la femme de chambre était la veille au cinéma ou à la campagne ; et n'oublions pas que l'institutrice des enfants vient sans doute de partir brusquement le matin même, pour un motif incompréhensible.

En outre, il y a les courses indispensables, les robes à choisir, puis à essayer ; les goûters et les visites, les dîners, les soirées, le théâtre. Il y a les bridges et le mah-jong, sinon le golf, qui occupent des heures aussi. Il y a enfin les profondes méditations, les douloureux efforts de la pensée, dont les mots carrés sont la cause inexorable. Sans compter qu'il faut encore réserver quelques moments pour manger, et même pour dormir. Où donc intercaler le loisir d'une lecture ?

Pour les hommes, même bousculade. En reste-t-il qui, — avant l'âge normal du repos, — ne tourbillonnent point parmi les rendez-vous d'affaires, les coups de téléphone, les courriers immenses à débrouiller, les voyages inévitables, les dîners de collègues, les usines à surveiller, les rapports à étudier, voire à composer, les rivaux à évincer, les intrigues à déjouer ou à fomenter, la publicité à organiser, la politique à surveiller, la Bourse dont on suit les fièvres quartes ou les sournoises convalescences... et les distractions, les impérieuses distractions parisiennes auxquelles il faut de toute nécessité

s'adonner, si l'on veut avoir l'air d'un monsieur positivement sérieux, et non d'un douteux original?...

Tous les hommes tourbillonnent aujourd'hui, et la plupart travaillent. Imaginez-vous que tel chef d'industrie ne réponde pas au téléphone parce qu'il lit des vers? Que tel avocat remette ses rendez-vous à cause d'Aristote dans lequel il se noie? Que tel agent de change s'arrête nonchalamment au seuil de la Bourse, un roman aux doigts?

Écoutez-les, d'ailleurs, tant les femmes que les hommes : avec quelle espèce de fierté ils se défendent « d'avoir le temps de lire »!... Oh, ils le regrettent, ils se déclarent désolés, une mélancolie pleine de poésie habite un instant leurs visages : « Hélas, soupirent-ils, vous êtes bien heureux, vous autres!... Vous pouvez suivre le mouvement des idées et vous orner l'esprit. Mais nous, miséricorde!... Pas une minute d'oisiveté!... La vie de Paris... Les affaires... J'ai manqué ma vocation; j'étais né pour habiter bien simplement dans un petit coin, un joli coin paré avec amour, et muni d'une bibliothèque bien garnie. Au lieu de cela!... » Et combien de splendeurs, d'aventures, d'ambitions, de passions et d'énergie nous pouvons et, que dis-je, nous devons sous-entendre en ce mystérieux, en cet avantageux, en cet hypocrite : « Au lieu de cela!... »

Par conséquent, s'il en fallait croire les gens, on ne lirait plus, on ne saurait plus se donner la liberté ni l'agrément de lire. Et pourtant...

***

Et pourtant, qui donc les achèterait, si ce n'était afin de s'en amuser ou pénétrer l'esprit, ces volumes innombrables, parus chaque jour et de tous côtés? Car ils s'enlèvent chez les libraires, par dizaines et centaines de milliers; jamais peut-être, depuis qu'il y a des éditeurs, et qui font fortune, les livres ne se sont-ils autant vendus. Avant la guerre, on allait surtout au théâtre, on s'occupait avec passion des histoires de coulisses, on se répétait d'un air fin toutes sortes de mots, que l'on jugeait exquis s'ils passaient pour les divines boutades d'un auteur dramatique ou de la comédienne en vogue cette semaine-là. C'est à présent la librairie surtout qui règne, l'écrivain qui fait loi, ou du moins qui fait la mode intellectuelle et sentimentale. Il avait fallu naguère tout le talent d'un

René Boylesve pour que flottât, par exemple, le parfum des îles Borromée dans la conversation des salons où l'on s'attendrit, et toute l'autorité d'un Maurice Barrès pour que ces mêmes salons confondissent vaguement la Bérénice d'Aigues-Mortes et celle de Racine en une même tendresse un peu vague. Mais c'est maintenant tous les deux mois qu'un Proust en son vivant, qu'un Cocteau, qu'un Lacretelle, qu'un Paul Morand ou un Julien Benda, que tant d'autres encore lancent une philosophie, une image ou un caractère, un titre en sa primeur, une morale éclose le matin même, qui vont faire le tour de Paris, à la façon dont on peut dire d'un chapeau nouveau et ravissant qu'il a fait le tour du pesage à la dernière réunion de Longchamp.

On en doute? Ce ne sont là, pense-t-on, que des amusettes de cénacles spécialisés?... Prenons donc un exemple d'hier : Mme Gérard d'Houville nous faisait la surprise, voici peu, d'un ouvrage délicieux sur l'impératrice Joséphine, une créole, ainsi que chacun sait. Or, quel fut le thème indiqué pour le bal du Grand Prix, donné en juin? Une nuit aux colonies, « aux Iles », lorsqu'y vivait encore la future impératrice des Français, c'est-à-dire à la fin du XVIIIe siècle... On ne soutiendra pourtant pas que de savants humanistes soient seuls conviés à l'invention des fêtes parisiennes, ni que les galas du Grand Prix s'organisent aux jeudis de l'Académie.

En vérité, notre temps est un âge d'or pour les écrivains, dont nul ne saurait plus contester l'influence, ni la vente, ni le prestige. Songez au mince personnage que jouait un « auteur », — hormis un ou deux, si l'on ne tient compte des vantardises, — dans les salons de la société choisie, sous Charles X par exemple, ou même dans le faubourg Saint-Germain de 1860. A cette heure, jetez un regard sur les « Mondanités » : que de romanciers mêlés à ces listes éblouissantes ! C'est la gloire. Ou, moins éloquemment, une gloire.

Il faut cependant bien convenir que si les ouvrages dus à tous ces brillants et charmants esprits demeuraient inconnus, il n'y aurait pas de publicité qui tînt, voire effrontée, les gens de lettres n'auraient point tant de crédit. On les lit, croyez-le bien, on les lit même beaucoup et d'assez près. Il n'est du reste que d'entendre comment on juge ordinairement leurs travaux, en quelques mots le plus souvent, et sans appel.

De certain ouvrage, une jeune dame ou un monsieur plein d'expérience vont murmurer en souriant : « Oui, j'ai lu ça... » d'un air qui en dit long, ce qui constitue le plus flatteur des dithyrambes mondains. A propos d'un autre, parfois presque pareil, voyez leurs mines de dégoût presque physique, écoutez leurs termes d'écrasant mépris : « Quoi, cela vous a amusé?... Mais c'est mortel, mon cher. Je n'ai jamais pu dépasser la page trois. » Nous ne saurions croire qu'on parlerait si net à propos d'œuvres qu'on ne connaîtrait point. Il y a des limites, on l'assure.

Puis, si les Français dédaignaient si fort la lecture, ainsi qu'on se l'imagine parfois, il faudrait donc que les éditions innombrables s'écoulassent toutes à l'étranger?... Invraisemblable. Ou peut-être est-ce qu'en province on achète plus de livres qu'à Paris?... Exagéré. Ou bien ce seraient certaines classes de la société surtout qui liraient avec délices?... Question délicate et difficile, que l'on craint de résoudre...

Il existe en tout cas une catégorie de livres dont la lecture confère une sorte de distinction. Il est joli, il est comme il faut, il est même élégant d'aimer, d' « adorer » les Mémoires. On en parle généralement comme d'une vraie friandise. Deux gastronomes supputant les truffes à placer dans un chaud-froid n'ont pas les yeux plus brillants que deux personnes se glissant à l'oreille : « Et les souvenirs intimes de la maréchale, vous les connaissez?... Oh, et le carnet du vidame de Z. !... »

Notez que le fameux journal de la maréchale contient de fades et puérils cancans, interminables, fort mal contés, et touchant des personnes insipides, tandis que le vidame de Z., qui ne sait pas écrire, — c'est un métier que d'écrire un livre comme de faire une pendule, — excelle à éteindre, délayer, gâcher et rendre tout ce qu'il narre plus ennuyeux qu'un long jour de pluie. N'importe, on « adore » les mémoires, vous dis-je, coûte que coûte. Qui sait si pour certains il n'y a point là quelque façon détournée de se donner des espèces de lettres, de toutes petites lettres de noblesse. Il est en tout cas incontestable qu'un volume de Mémoires produit un effet parfaitement harmonieux sur un guéridon déjà encombré de brimborions anciens. C'est un bibelot de plus. La poussière ne s'y accumule que dans les maisons mal tenues.

(Bien entendu, il y a Mémoires et Mémoires, et il est trop certain que nombre d'entre ces ouvrages nous saisissent l'esprit

et le cœur par l'intérêt immense des événements ou des caractères qu'ils nous retracent, comme par le talent de leurs auteurs...)

Bref, et le cas des Mémoires mis à part, la question, ou plutôt le mystère demeure : jamais les livres n'ont coûté si cher; jamais ils ne se sont mieux vendus; et presque tout le monde déclare néanmoins : « Mais je n'ai pas le temps de lire !... » Ajoutons que parmi les gens les plus riches, quand on leur parle d'un amusant ouvrage, bien peu songent d'abord à l'acheter. « Vous me le prêterez », disent-ils. Et c'est une politesse qu'ils vous font.

***

Nous trouverons peut-être une petite solution du problème, tant bien que mal, dans le foisonnement extraordinaire et croissant des cabinets de lecture. Vous hésitez, madame, monsieur, à acquérir un volume à 7 francs : mais la librairie-cabinet de lecture, qui est à votre porte, a pris chez l'éditeur, par douze et vingt à la fois, cet ouvrage en vogue dont on vous a parlé, tant au cercle que dans les salons. Et vous le savez bien.

Tout à l'heure, vous vous y arrêterez en sortant, à cette sorte de coopérative des plaisirs spirituels. Vous, madame, serez fraîche et souriante en votre robe à fleurs; vous, monsieur, mis comme on doit l'être quand le soleil invite à ne plus s'attrister près du radiateur. Et tous deux vous irez renouveler vos provisions de rêves divisés en chapitres, et vos petits paquets d'émotions à 7 francs l'un, comme on va chez le marchand de tabac pour ses cigarettes, ou chez la fleuriste afin de regarnir ses vases et ses corbeilles avec les fleurs de la saison. Seulement, une fois fumées, les cigarettes ne sont plus que cendres, et les fleurs fanées chavirent dans la boîte à ordures : au lieu que les livres terminés retournent tout bonnement au cabinet de lecture, et serviront à susciter dans le quartier d'autres songeries et de nouveaux émois... Cette vogue universelle des cabinets de lecture est toute nouvelle : elle date de la guerre, croyons-nous. Il y a quinze ans, il semblait que seules dussent en user des petites Bovary de province ou Jenny l'ouvrière. A présent, les plus belles automobiles y déposent femmes élégantes et dandys, qui arrivent là tout démocratiquement, comme les camarades, pour le ravitaillement de leurs âmes.

Or, que demande-t-on surtout dans les cabinets de lecture ?

On trouvera dans la réponse à cette question une bien meilleure indication, touchant les préférences du public en général, que si nous cherchions à savoir ce que surtout l'on achète : en effet, dès qu'il s'agit d'acheter, il faut tenir compte des bibliophiles et des collectionneurs, qui s'emparent de tels ou tels volumes afin de les avoir en leurs bibliothèques et non pour les lire. Et puis les écrivains, les travailleurs, les raffinés, les intellectuels spécialisés ont souvent besoin de certains ouvrages que le grand public ne réclame guère, sinon jamais.

Eh bien, convenons-en, « on » demande principalement et presque uniquement des romans. Les fameux Mémoires eux-mêmes semblent avoir fait leur temps, non pas au point de vue décoratif cependant, car encore une fois l'on n'hésite pas à en faire emplette, et pendant des mois nous les voyons traîner assez fièrement sur les meubles : mais à peine si la clientèle des cabinets de lecture s'en soucie, à moins qu'ils ne soient tout à fait contemporains, à moins qu'on ne puisse enfin constater nettement par soi-même, et pour ainsi dire *de visu* qu'ils sont en somme bel et bien des romans, eux aussi.

Quant aux ouvrages de philosophie, de politique, de critique des mœurs ou d'histoire, ils restent en général sur les rayons : une dame ira parfois choisir l'un d'eux, mais c'est en ce cas qu'elle reçoit probablement l'auteur à dîner le soir même. Ou bien alors, c'est que notre curieuse ne sera rien de moins qu'une amie charmante des beaux esprits, pareille à l'Henriette des *Femmes savantes*, quelqu'une de ces fines et sensibles Mélisandes, enfin, à qui des Julien Benda envoient des lettres philosophiques exquises. Hélas, on ne s'applique pas toujours à leur aplanir avec tant de grâce les routes de la pensée, aux pauvres Mélisandes. Certains esprits farouches se font même gloire de ne jamais s'abaisser à écrire un peu charitablement pour les femmes et les profanes : c'est une de leurs façons d'avoir du génie. Au fait, on a celui qu'on peut.

Bref, on s'en tient aux romans. Et tous semblent bons à prendre, aussi bien ceux dont la trame repose sur la psychologie la plus serrée que ceux où l'on trouve surtout des aventures à ne pas dormir la nuit : on revient même beaucoup à ceux-ci. On dit avec un sourire élégant : « Que voulez-vous, moi, je raffole de ces bêtises-là... » Ainsi une personne couverte de bijoux et de parfums d'un prix inabordable, déclare d'un

certain ton que chacun connaît bien : « Ah ! il n'y a rien que j'aime comme de monter sur les chevaux de bois dans les foires... » Hâtons-nous d'ajouter qu'un tel plaisir n'est certes pas défendu : sans trop insister, toutefois, nous le gâterions.

Exige-t-on au moins les classiques du roman, dans les cabinets de lecture, les Stendhal par exemple, les Balzac, pour ne citer que des morts ? Pas du tout. En revanche, tous nos jeunes maîtres sont très demandés : et plus encore peut-être à l'abonnement de lecture qu'au comptoir de la librairie. On les lit, par conséquent, autant qu'on les achète, voire davantage.

Et ici, deux observations en passant : nous les tenons de quelques libraires. La première de ces remarques donne à penser ; l'autre fait bien plaisir. S'il se produit quelque requête en vue d'obtenir tel ou tel ouvrage plus propre à instruire qu'à divertir, c'est, nous a-t-on dit, huit fois sur dix d'une jeune femme ou d'une jeune fille qu'elle provient. D'un jeune homme, en tout cas, presque jamais. (Ceci à l'abonnement de lecture, s'entend.) Reverrons-nous un jour, par hasard, les belles patriciennes si cultivées que nous aimions passionnément au temps que les Gabriele d'Annunzio, les Anatole France écrivaient *l'Enfant de volupté*, *le Feu*, *le Lys rouge* ? O créatures irrésistibles, la séduction des siècles passés s'ajustait sur la vôtre, comme une robe éclatante sur un corps plein de vénusté... On comprend parfois l'incurable mélancolie du bonhomme Jadis, — mettons du bonhomme Naguère.

Voici maintenant la seconde note, la bonne note : certains livres, on le sait, ne font honneur à personne, ni à celui qui les écrivit, ni à ceux qui les lisent, ni surtout à la France, dont on croit à l'étranger que ces laides pages reflètent l'âme et révèlent les plaisirs. Hélas, ces livres-là, convenons qu'on les réclame sans cesse : mais les mains qui les emportent ne sont pas les mieux lavées, ou enfin... comment dire ?... ne l'ont évidemment pas toujours été. Voilà une petite consolation : du moins vaut-elle mieux que rien.

Pour conclure, il faut en prendre son parti : c'est avec des romans, encore et toujours des romans que les malles d'été vont se trouver légèrement surchargées : le moins possible, cela va de soi, car ce n'est plus une plaisanterie, à cette heure, que des bagages un peu lourds. Mais des récits imaginaires, et surtout s'ils viennent d'une bonne marque de jeunes maîtres, charme-

ront les heures parfois longues des villes d'eaux et des plages, quand on ne se trouvera ni en auto, ni au golf, ni au tennis, ni au casino, ni à la danse, ni au baccara, ni attablé devant des rébus terribles, ni même en proie à des problèmes plus tendres, comme il arrive aux mieux pondérés entre les humains dans ce qu'on appelle l'oisiveté des vacances.

Il paraît que cet engouement inouï, croissant et peut-être invincible pour le roman déchaîne un grand désastre intellectuel sur notre pauvre pays. Des docteurs littéraires l'affirment. Les esprits, à ce qu'ils prétendent, en souffrent, s'affaiblissent, deviennent puérils. Les âmes s'énervent. Déjà sentimentale à l'excès, la malheureuse race française ne saurait que tomber en des faiblesses pires encore, à lire tant d'histoires où l'émotion joue toujours un rôle sans pareil. Enfin, objection dernière, ces cyniques ouvrages attribuent à une indigne agitation du cœur nommée amour un rôle incroyablement important, ce qui est bien éloigné de la réalité, ainsi que le démontre la vie chaque jour...

Bah ! c'est l'été, saison peu sérieuse. Ne vous inquiétez donc pas, et emportez bien sereinement vos paquets de romans. Vous n'y contracterez en aucune façon ces terribles fièvres sentimentales dont les pessimistes vous font si peur. Et, quant à votre esprit, il trouvera plus de nourriture peut-être en ces œuvres captieuses et souples qui traitent de tout, s'intéressent à tout, vous parlent de tout et se glissent partout, qu'il n'en laisserait en d'autres volumes de bien meilleure réputation, mais moins captivants, et qu'on risque de refermer dès le premier chapitre.

Le héron de La Fontaine dédaignait tous les poissons qui se présentaient à lui. A la longue pourtant, et mourant de faim, « *il fut tout heureux et tout aise — de rencontrer un limaçon.* »

Un lecteur non moins hautain que ce héron fameux méprisait tous les romans. Il voulut lire les philosophes : il n'y entendit mot; les sociologues, il se fâcha; les historiens, il fit chauffer l'auto. A la fin, bâillant tout son saoul, il fut tout heureux et tout aise de rencontrer un cinéma.

Cependant, prenez garde que voilà un apologue d'été. Dès l'automne, on nous trouvera plus sévère.

MARCEL BOULENGER.

LE BLOCUS DES BOLCHÉVISTES

Cette année, à peine en son milieu, apparaît pleine de menaces pour la paix du monde.

L'Europe presque entière et, avec elle, l'Amérique, encline enfin à sortir de son isolement, se sentent prises d'angoisse à la pensée que la civilisation traditionnelle de plusieurs centaines de millions d'hommes, court décidément des périls dont on s'est efforcé, pendant huit ans, de se dissimuler la gravité.

Le nombre est grand, aujourd'hui, des observateurs qui, constatant le succès des efforts du gouvernement communiste de Moscou pour lier partie avec le Japon, la Chine, les Mongols, les Tartares, se demandent si, comme aux XIIIe et XIVe siècles, l'Asie va bientôt se jeter sur l'Europe, non pas spontanément, cette fois, et par violent désir de conquêtes ou mieux, de pillage, mais pour soutenir, à la sollicitation des chefs des Soviets russes, par le fer et par le feu, des doctrines que le monde chrétien (1) réprouve formellement.

I

Le communisme doctrinaire, intransigeant et agressif, épouvantait déjà quelques-uns des nôtres, depuis plusieurs années. Ceux-ci ne s'avisaient pas que cette maladie mentale n'avait rien de nouveau, depuis Babeuf (pour ne pas remonter plus haut), en passant par les Saints-Simoniens et Bakounine, par les insurgés de juin 1848 et les communards de 1871.

(1) Il est entendu que cette épithète, d'une portée très générale, s'applique pour la commodité du langage à toutes les nations, quelles que soient leurs métaphysiques actuelles, qui composaient autrefois « la chrétienté. »

Et aujourd'hui même, il n'y aurait guère de doute sur l'échec final de la propagande soviétique, tant le principe essentiel de la doctrine répugne au tempérament de notre peuple, si toutes les circonstances de la politique actuelle ne s'unissaient pour appuyer les prédications des apôtres de Moscou, prédications docilement répétées par des néophytes recrutés dans toutes les conditions et utilisés à tous les âges.

C'est une des tristesses de notre temps, de voir des troupes enfantines coiffées ou vêtues de rouge, chantant des hymnes révolutionnaires, lançant des blasphèmes au ciel et à la patrie, conspuant les « bourgeois capitalistes » qui les regardent passer avec une pitié douloureuse, tandis qu'ils suivent en colonnes bien formées, sous la conduite de leurs maîtres d'école, tantôt des cercueils illustres, tantôt des effigies de saints ou de saintes communistes qu'ils n'ont jamais connus.

Mais, répétons-le, ce qui fait la force du communisme d'aujourd'hui, c'est qu'il a derrière lui celle du colosse russe, que ses blessures n'ont certes pas abattu, et les richesses liquides que l'assassinat, la conspiration, le pillage des églises, des monastères, des palais, ont mises entre les mains de malfaiteurs officiels, énergiques et habiles. En tout cas, les succès de ces protagonistes se sont affirmés récemment, avec un éclat sinistre, à Sofia, par l'immolation de plusieurs centaines de victimes, tandis qu'à Paris même, des meurtres politiques prémédités, — nous en reparlerons plus loin, — venaient découvrir le danger à des yeux trop distraits.

Que, d'ailleurs, pour le coup d'essai des grands attentats qu'ils méditent, les fidèles de la IIIe internationale aient choisi les Balkans pour théâtre, ce n'est pas pour rassurer les diplomates et les hommes d'État d'Occident qui savent que, depuis plus d'un siècle, c'est dans la grande presqu'île où se heurtent tant de races ennemies que germent et éclatent les plus graves conflits ; d'autant que la « maladie mentale » dont nous parlions tout à l'heure s'affirme, là, singulièrement protéique.

Bien que ses manifestations y soient surtout celles de l'agrarocommunisme, ce qu'explique le fait que les populations balkaniques en sont encore, d'une manière très marquée, au stade social agricole, on voit fort bien que les buts immédiatement poursuivis par l'organisme central de propagande soviétique ne sont pas les mêmes en Bulgarie, où agit surtout l'ancien parti

agrarien de Stambouliski, affamé de vengeance contre les détenteurs du pouvoir, qu'en Croatie et Slovénie, par exemple, où Moscou et Berlin (1) exploitent les âpres querelles des rameaux trop longtemps séparés de la grande famille des Slaves du Sud ; point les mêmes non plus que dans l'antique et toujours jeune Byzance qui, après tantôt cinq siècles écoulés sous l'inflexible loi de l'islamisme, voit avec surprise, peut-être avec une sorte d'espoir encore mal défini, s'éloigner l'essentiel appareil de la puissance conquérante, et aussi se désagréger, par la virtuelle disparition du khalifat, cette grande alliance panislamique qui embrassait de si vastes espaces, du Mogbreb aux Indes, du Danube au Volga, à l'Iénisséi, à l'Amour...

Une fois franchies les Alpes juliennes dans sa marche au nord-ouest, — direction plus facile à suivre, car le bloc roumain paraît peu favorable à l'effritement politique, — le communisme bolchévique incline ses moyens d'action vers le prolétariat ouvrier, sans se désintéresser toutefois du prolétariat paysan. Sera-t-il toujours tenu en échec par le fascisme qui fait figure, reconnaissons-le, de grande force de cohésion nationale, en face des forces de désagrégation? La question reste posée.

Elle le reste aussi dans ce qui subsiste encore de l'Autriche. Vienne est un « bouillon de culture » pour le redoutable microbe. Il est rare que la misère conseille bien les peuples quand elle conseille si mal les individus. Mais, en ce moment, l'effort que fait l'Allemagne restaurée pour obtenir que l'Autriche lui confie le soin de sa propre restauration masque un peu les progrès du patient travail du « bureau de Berlin » auprès des prolétaires de l'ancien archiduché.

Le *Reich* berlinois, vainqueur successivement des révolutionnaires bavarois, westphaliens et saxons, peut l'emporter encore sur l'ensemble du parti communiste allemand, grâce à la puissance du sentiment unitariste des classes intellectuelles et possédantes de l'Allemagne entre Rhin et Oder; grâce aussi à la passion de revanche militaire qui l'emporte toujours sur le désir de paix dans le cœur d'un peuple orgueilleux et rancunier.

Mais, d'autre part, cette passion de revanche, précisément,

(1) Les commissaires du peuple ont organisé à Berlin une « base d'opérations secondaire » plus rapprochée des théâtres de leur activité dans l'Europe centrale et occidentale. Ce bureau est fort actif.

tient les nationalistes, qu'incarne victorieusement, aujourd'hui, le maréchal von Hindenburg, attachés à une sorte d'alliance bien séduisante, d'un côté, bien imprudente, de l'autre, celle qui fut ébauchée, — ou conclue peut-être, — à Rapallo avec l'ancien allié de 1813 contre la France et contre le grand-duché de Varsovie d'alors.

Pourtant cet allié moscovite a bien changé. La loyauté qui marqua les rapports politiques d'Alexandre et de Frédéric-Guillaume peut-elle se retrouver dans les relations de MM. Rykof, Tchitcherine et Frunze (1), avec MM. Luther et Stresemann, avec même le nouveau président ? Les deux souverains amis avaient même foi piétiste, chacun dans sa formule religieuse, mêmes convictions politiques, même intérêt au maintien de l'absolutisme. L'idée d'une propagande souterraine ayant pour objet de dissocier l'État allié et de le reconstruire suivant des principes révolutionnaires ne serait certainement jamais entrée dans leur esprit.

Malgré tout, on a le droit, surtout après l'élection du 26 avril et en raison des manifestations contre le traité de Versailles qui se produisent constamment vers les frontières de l'Est de l'Allemagne, de penser que la profonde amertume des pertes subies par l'Empire inclinera toujours nos adversaires à une entente avec les Soviets contre la Pologne.

Celle-ci n'est d'ailleurs pas à l'abri des menées moscovites, en attendant une agression en règle. D'exclusivement agricole qu'elle était, devenue en un demi-siècle nation industrielle, adonnée à la transformation sur place de ses produits naturels, la Pologne d'aujourd'hui compte des millions d'ouvriers chez qui la propagande bolchéviste fait déjà ses ravages.

Il en est de même en Tchéco-Slovaquie ; un peu moins en Hongrie où subsiste, malgré bien des traverses, le Gouvernement fort de l'amiral Horthy, en même temps que l'orgueil de race des Magyars, peu portés à s'en laisser imposer par des Slaves ; un peu plus chez les Baltes, au contraire, car à Reval

(1) Successeur de l'habile et vigoureux Trotsky, tombé en disgrâce et pourvu d'un emploi secondaire. Le nouveau délégué à la guerre a déclaré le 5 février que l'armée rouge comptait 600 000 hommes sur les frontières européennes et que les Soviets, de concert avec les communistes de toutes les nations, mèneraient une lutte sans merci contre le capitalisme international. On apprend d'ailleurs à la date du 3 juin que l'effectif de paix de l'armée rouge va être augmenté de 150 000 hommes.

d'Esthonie, en décembre dernier, un sanglant coup de main des Soviets, — plus grave que celui de Memel, il y a deux ans, — faillit réussir avec l'aide des « cellules » communistes que la IIIe Internationale y avait organisées sur place.

Et nous, enfin, nous venons de subir notre épreuve, déjà cruelle, mais du moins instructive. Non sans quelque suffisance, peut-être, nous constations que nous restions quasi indemnes dans l'universelle contagion. Volontiers on haussait les épaules quand il était question des progrès du communisme et de sa dangereuse audace, lorsque, tout à coup, s'est produit l'attentat du 23 avril, commis par une troupe parfaitement organisée et armée, observant strictement les prescriptions de ce « règlement de la guerre civile » que venait de publier un périodique parisien.

La consternation, l'indignation furent grandes ; la surprise aussi, en particulier chez les politiques du parti dirigeant qui se fussent bien passés d'une révélation si décisive du péril qu'ils niaient; stupéfaits d'ailleurs de la belle ordonnance, de la stricte discipline de cette armée du bouleversement.

Ne poursuivons pas davantage, en ce qui touche l'Europe. Les Scandinaves sont entamés et s'en plaignent. En Danemark, le communisme, à qui un socialisme imprudent, — et un « pacifisme » plus imprudent encore, en face de la Prusse, — ouvrent les voies toutes grandes, on se hâte à la suppression de toute force armée, de terre et de mer. Et, par parenthèse, les conséquences de cette mesure surprenante seraient, on le sent, fort graves pour la Pologne et pour nous qui, les détroits saisis par l'Allemagne, n'aurions plus que la voie des airs pour communiquer avec nos alliés.

Quant à l'Angleterre, on sait qu'effrayée de la propagande de M. Rakowski (que l'on trouve tiède, cependant, à Moscou) elle essaie de réagir. Le ministre de l'Intérieur du Cabinet Baldwin, M. W. Joynson Hicks, y met quelque énergie; M. R. MacDonald lui-même, le 10 mai, s'indignait avec ironie contre la démence des « travaillistes » qui se laissent séduire. Oui, mais il y a toujours là-bas 1 200 000 chômeurs parce qu'on a voulu, à tout prix, relever les facultés de production de la « pauvre » Allemagne. On n'eût pas jugé nos voisins et amis si enclins au suicide.

Et en définitive le bolchévisme renforce de plus en plus

son action sur les prolétariats étrangers. Ne voyons-nous pas un agent officiel de l'ambassade des Soviets à Paris prêcher publiquement la guerre au « capitalisme bourgeois » ? Triste mais inévitable résultat de notre faiblesse.

***

La conquête de l'Asie, si menaçante pour les destins de l'Europe, semble avoir été facile pour les hommes de Moscou. Cette mainmise apparaît complète, sinon définitive, depuis le récent accord *russo-japonais*. L'accouplement de ces derniers mots indique assez combien les Nippons ont souffert, dans leur secrète superbe, de l'abandon de l'Angleterre et de l'attitude présente des États-Unis à leur égard. On sait que le *gentlemen's agreement* qui entrebâillait la porte de l'Union américaine aux Japonais n'a pas été renouvelé.

Il y a eu là deux fautes de haute conséquence. La question est de savoir si l'inévitable sanction nous atteindra, nous, latins, en même temps que les anglo-saxons.

Venons-en tout de suite aux menées bolchévistes dans l'Asie, — l'Asie musulmane, d'abord.

Quand on observe la surprenante soudaineté de la laïcisation chez les Ottomans, à peine rentrés dans leur premier et grand domaine de l'Anatolie, on se demande si l'affaiblissement général de l'emprise islamique sur les peuplades touraniennes n'explique pas en quelque mesure les rapides et persévérants succès de la mystique bolchéviste, — il y en a une, comme l'a montré M. de Chessin (1), — au sein des 25 ou 30 républiques et « régions autonomes soviétiques socialistes » qui forment l'Union des Soviets (2).

Toutefois, chez quelques-unes de ces républiques, fort peu autonomes, au demeurant, les caucasienne, circassienne, arménienne, il semble que les doctrines matérialistes soient plutôt en régression. Les dictateurs de Moscou en ont pris leur parti, malgré l'attachement passionné qu'ils témoignent pour les principes « moraux » essentiels sur lesquels s'édifie leur pouvoir absolu. C'est qu'ils n'en sont pas moins obéis avec une docilité de résignation que coupent, de temps à autre, des sursauts de

(1) Voyez la *Revue* du 15 février 1925.

(2) *Revue de Géographie: Mouvement géographique* (organisation territoriale de l'Union des R. S. S., page 656), par M. Joseph Castagné. Renseignements curieux.

révolte, bientôt réprimés, — comme l'an dernier, dans la Géorgie, — avec une froide férocité. L'origine de ces impuissants accès de colère doit être, d'ailleurs, recherchée plutôt dans les disettes périodiques, — famines, quelquefois (1922, 1924), — qui éprouvent si cruellement les peuples du sud de l'ancienne Russie, la vaste Ukraine comprise, toujours dressée, celle-ci, contre les hommes de Moscou.

Quoi qu'il en soit et pour en revenir à la République ottomane, puissante par les armes et par la vigueur de ses chefs, il est fort douteux que la mentalité bolchéviste puisse l'emporter, au moins dans le gros de la nation, sur celle qu'ont formée dix siècles d'Islam idéaliste, spiritualiste au plus haut point, car Mahomet avait emprunté à cet égard au christianisme beaucoup plus qu'au judaïsme sadducéen de son temps.

Il est vrai que les députés libre-penseurs d'Angora battent singulièrement en brèche ce corps de doctrines élevées qui, en dépit de quelques puérilités du Coran, fait la force du mahométisme. Représentent-ils bien, ces nouveaux Turcs, — qu'il ne faut pas confondre avec les jeunes Turcs, de fâcheux renom, — la majorité de leur peuple, les bons paysans anatoliens, solides et braves comme les nôtres, honnêtes, fidèles à leur parole, profondément pieux et respectueux de leurs prêtres ? On n'en décidera pas ici (1). La première assemblée d'Angora était plutôt cléricale, si l'on peut ainsi dire, mais les bouleversements de la Grande Guerre, qui, pour les Turcs, ne l'oublions pas, a duré dix ans, de 1912 à 1922, expliquent bien des revirements d'opinion.

En définitive, il n'est pas aisé de prévoir de quel côté marcherait l'État le plus militaire du proche Orient, dans le cas où le persévérant effort des soviets de Moscou réussirait à jeter l'Asie sur l'Europe chrétienne. Tout ce que l'on peut hasarder, c'est que les dirigeants actuels de la Turquie, eux-mêmes, ne se laisseront pas aisément séduire par MM. les commissaires du peuple. Ces chefs ottomans, très patriotes, très orgueilleux et très défiants, voient fort bien que les ambitions

(1) A la date du 25 février 1925, on apprenait qu'un agitateur, le cheik Saïd, chef de derviches, avait soulevé les Kurdes et se proposait de rétablir le khalifat. Cette révolte, un moment très menaçante, a été réprimée, grâce à un déploiement de forces considérable.

de la nouvelle Russie sont exactement les mêmes que celles de l'ancienne.

Assez différentes de celles des Turcs ottomans (si profondément modifiés par leurs migrations et par leurs alliances avec les femmes du Caucase et les Grecques d'Asie mineure), sont les mentalités des cent millions d'hommes, — mahométans de sectes diverses, bouddhistes et païens, — qui peuplent l'immense étendue de terres bornées, en latitude, par la Volga d'un côté, le Pacifique, de l'autre, en longitude par l'océan indien et la mer glaciale.

Ceux de « l'Asie froide, » du moins, connaissaient depuis le XVIe siècle, — grâce aux cosaques russifiés du Don lancés par la grande famille des Strogonof à la conquête du royaume de *Sibir*, sous le commandement d'Irmak Timoféévitch, — la puissance de cet empire moscovite d'Ivan IV qui venait de secouer définitivement le joug des Khans de Mongolie. Aujourd'hui, en ce commencement du XXe siècle, alors que la vaste plaine nordique avait déjà reçu tant de colons russes, que des villes florissantes y étaient en plein développement, que les richesses sortaient du sol et des eaux, — blé, lin, bois, résines, métaux précieux, bétail, poissons, fourrures, etc... — et que l'étonnant chemin aux rubans d'acier amenait en quelques jours les soldats du tsar d'Occident jusqu'à la grande mer d'Orient, toutes ces populations de la Haute-Asie restaient convaincues qu'en dépit de la défaite... si lointaine ! le géant les dominerait encore. Et que ce fût Koltchak, que ce fût Trotzky qui le représentât, qu'importait ? Il faudrait toujours se soumettre.

La maîtrise de la Sibérie fut donc facile à reprendre pour le gouvernement de Moscou.

Du côté du Turkestan, la tâche était un peu plus malaisée. C'est que les Kaufmann, les Skobelef, les Annenkof n'y étaient venus que trois siècles après la conquête de la Sibérie et qu'en 1917, le souvenir était encore vif, dans ces régions, de l'indépendance des khanats de Khokand, de Boukhara, de Khiva ; qu'il y avait là de grandes villes, capitales d'État, pourvues d'une civilisation musulmane avancée, Taschkend, Merv, Boukhara, l'antique et célèbre Samarkande ; enfin et surtout que, du haut du proche Hindou-Kousch, l'Angleterre veillait, maî-

tresse à Kaboul et qui, un moment, prétendait l'être à Téhéran.

Dans le riche pays de ces Touraniens qu'Enver Pacha, en 1920, essaya de grouper autour de ses routiers musulmans, aventureux débris des armées de la guerre, il y a eu de longues luttes contre les Soviets, des massacres d'agents bolchévistes, devenus insupportables par leurs cruautés et leurs exactions. Mais, en fin de compte, les armées rouges l'ont emporté. Il est vrai que nous ne savons pas quelle est la nature et quelle est la force du lien qui retient dans la dépendance de Moscou les « républiques soviétistes socialistes des Kirghises, du Turkestan, de Boukharie, de Khoresmie ». Tributs en argent et en nature, concours éventuels de contingents armés et organisés... ce sont là, sans doute, les seules marques tangibles d'une domination plus nominale que réelle.

L'essentiel pour nous est que, certainement, sauf le cas où l'Europe aurait su faire de la contre-propagande là-bas, — et c'est bien peu probable, — tous les peuples du Turkestan marcheraient contre nous, entraînant peut-être ceux du Daghestan et de l'Azerbéidjan (1), avec même les musulmans du Caucase, bien que ceux-ci, nous l'avons rappelé, aient fort à se plaindre des Soviets.

Mais le plus grave, c'est la coopération que l'Union des républiques soviétiques va trouver, grâce à l'actif M. Karakhan, son envoyé, dans les 350 millions d'êtres humains du bloc chinois. Évidemment il ne peut être question, sur le Yang-tsé et le Hoang-ho, d'un recrutement militaire analogue à celui que les Puissances du continent européen obtiennent de leurs peuples. Et c'est fort heureux. En outre, il faut tenir compte de la difficulté d'armer à la moderne, de discipliner, de transporter surtout les deux ou trois millions de soldats que fournirait assez facilement la Chine.

Que dire, pourtant, si le récent accord russo-japonais comporte une véritable alliance militaire ? Les 55 millions de Nippons représentent une force bien supérieure, à tous égards, à celle des 400 millions de Chinois, Mandchous et Mongols. Nous verrons

(1) Cette contrée s'étend au sud-ouest de la mer Caspienne et au sud du fleuve Araxes, qui la sépare de la région pétrolifère dont Bakou est la ville principale. Les Anglais ont essayé de s'en emparer, en 1919-1920. Cette tentative a avorté en même temps que celle qui visait la prise de possession de la Perse, sous la forme du protectorat.

tout à l'heure qu'il n'est pas impossible de conjurer ce péril, à la condition que l'Europe et l'Amérique s'entendent pour tenir en respect, — mais non sans donner des satisfactions à son juste amour-propre, — le plus belliqueux et aussi le plus civilisé des peuples de la race jaune.

L'industrialisme gagne beaucoup au Japon. Il progresse aussi en Chine et encore plus aux Indes anglaises qui, pour ne parler que de l'industrie cotonnière, se sont fatiguées de recevoir de la métropole, et de payer fort cher, les tissus que l'on pouvait fabriquer sur place. L'Égypte, elle aussi, s'industrialise, pour des raisons semblables à celles qui commandent les efforts économiques de l'Hindoustan et, au demeurant, de toutes les possessions britanniques. Il ne faut donc pas négliger les facilités de propagande, et, par suite, l'appoint de forces que le communisme peut trouver dans les prolétariats exotiques, — encore que leur réceptivité à l'égard du virus bolchéviste n'égale probablement pas celle des prolétariats européens. Mais en outre il n'est pas douteux qu'il existe, dans chaque cas particulier, des *facteurs de propagation* de la doctrine, circonstanciels ou permanents, que les émissaires des Soviets utilisent adroitement et avec succès.

Nous avons déjà noté, en ce qui touche le Japon, le profond mécontentement de cette remarquable branche de la race jaune contre la race blanche (la famille anglo-saxonne, du moins), qui lui témoigne une antipathie méprisante, alors qu'à leur sentiment intime, les « japs » s'estiment fort supérieurs aux Occidentaux européens et aux Orientaux américains. Au moment où le gouvernement de Washington persiste, — et comment le lui reprocher! — à tenir à l'écart les bolchévistes, ceux-ci ne manquent pas d'exploiter, au Japon, les rancunes des masses populaires contre une nation, précisément la plus capitaliste qui soit, dont elles ont à se plaindre. Et tout cela profite au communisme.

Aux Indes, en Égypte, c'est le sentiment national et religieux qui sert de « base d'opérations » aux émissaires des Soviets pour exciter les peuples contre les dominateurs anglais, dont la raideur et quelquefois la brutalité, exaspèrent des sujets, — les *natives*, expression méprisante, souvent relevée, — que la force seule a pu leur soumettre.

On sait que dans la Tunisie, siège d'une culture musul-

mane très affinée, nous avons à lutter depuis quelque temps contre un parti « destourien » qui réclame la pleine autonomie de la Régence, sinon son indépendance absolue. Celle-ci, les Destouriens le sentent, ne laisserait pas d'être dangereuse pour la Tunisie elle-même, faible et très convoitée à la fois. Quoi qu'il en soit, nous discutions avec calme, avec notre bienveillance accoutumée, les revendications de cette minorité de nos protégés, lorsque les communistes sont venus se mêler à la conversation pour l'envenimer. On a des raisons de croire que leur intervention, célébrée ici et là-bas avec emphase, a beaucoup servi les intérêts d'une propagande bolchévo-islamique, si l'on peut dire, qui s'étend, du reste, à l'Algérie et au Maroc. Dans ce Moghreb, où Abd-el-Krim vient de prononcer contre nous une attaque brusquée, le chef rifain se trouve appuyé, d'un côté, par des éléments révolutionnaires, de l'autre, par les agents, — munis de moyens matériels intéressants, — de certaines Puissances rivales de la France.

Flatter les passions des peuples, tous leurs préjugés, toutes leurs illusions, sans excepter celles qui s'opposent à leurs propres rêves, attiser les feux de discorde et de révolte, les entretenir aussi en prenant à leur solde les chefs de partis avancés, tels sont les moyens employés par les séides des dictateurs moscovites, en conformité des leçons de l'Université Sverdlof, communiste, matérialiste et athée (1).

L'un des facteurs des progrès de la propagande soviéto-communiste est la facilité de pénétration des envoyés de Moscou dans les pays étrangers. Cette facilité pouvant toutefois être entravée par la nécessité de produire des passeports, dont les visas ne s'obtiennent pas toujours très aisément, les bolchévistes ont organisé de véritables fabriques de faux papiers. On vient de découvrir un de ces établissements à Treptow, près de Berlin. La presse communiste a fait observer, avec quelque ironie, que l'Institut de propagande allemande de Hanovre, se flatte, sans vergogne, d'employer les mêmes procédés. La nouvelle « Académie allemande » de Munich, créée, elle aussi, avec des visées avouées de prosélytisme, fera-t-elle de même?...

(1) Voyez dans la *Revue* l'article déjà cité de M. S. de Chessin.

II

Ainsi, le danger bolchéviste est, partout, évident. Faut-il ajouter qu'il est *pressant*, alors que l'on sent osciller tous les groupements nationaux, minés par le travail souterrain des Soviets, et tandis que les principes sur lesquels repose la civilisation à laquelle nous sommes attachés sont battus violemment par le flot des doctrines révolutionnaires, qui n'obéit pas seulement, d'ailleurs, aux communistes, mais que mettent en œuvre aussi les socialistes unifiés, les fidèles de la IIe internationale?

Obligé par son origine même et par d'inévitables compromissions électorales, d'adopter les points essentiels d'un programme qui sert de préambule complaisant aux injonctions audacieuses du communisme, le Gouvernement français a cru devoir accorder « à nos amis les Russes, *si heureusement retrouvés*, comme disait M. Herriot, en jetant un long regard de tendresse sur M. Krassine à la foire de Lyon » (1), l'insigne faveur de la reconnaissance *de jure*. Il est vrai de dire que l'effet pratique de cette fâcheuse décision semble subordonné à deux conditions qui ne seront pas remplies de sitôt : la reconnaissance des dettes contractées envers la France par l'ancienne Russie et la formelle renonciation, — en ce qui nous touche au moins, — à tout prosélytisme soviétique.

Il n'y a point d'apparence que les arrogants dictateurs de Moscou acceptent la seule idée de désavouer les absolus principes qu'ils ont proclamés *urbi et orbi*, pas plus qu'ils ne reviendront sur des résolutions de l'ordre financier que leur impose une situation économique fort compromise, justement par le jeu même des institutions communistes.

Il est donc permis, *à titre hypothétique* et pour le cas où le Gouvernement actuel de la Moscovie persisterait dans sa politique agressive et destructive, de rechercher les moyens de rendre à lui-même le peuple qui subit une telle tyrannie et, en même temps, de dissiper le cauchemar qui pèse sur le monde depuis le coup de main du 7 novembre 1917.

Ces moyens, on avait cru les trouver, de 1919 à 1921, dans

(1) M. Jules René (*Journal d'Amiens* du 11 mai), à propos des menées des bolchévistes au Maroc et auprès d'Abd-el-Krim.

les interventions successives de généraux tsaristes, tels que les Koltchak, les Denikine, les Youdenitch, les Wrangel : tentatives malheureuses, car ces chefs énergiques, habiles même, oubliaient trop volontiers qu'il leur suffisait, pour s'aliéner la masse énorme des paysans russes, de ne pas confirmer le célèbre décret de Lénine sur le partage des terres (9 nov. 1917). Et sans l'assentiment de cette masse, rien ne pouvait aboutir.

Les difficultés des communications, dans un immense pays appauvri, ravagé, où chemins de fer et routes n'étaient plus entretenus, paralysaient d'ailleurs des armées médiocrement constituées, que ne réapprovisionnaient pas avec assez de libéralité des Alliés à demi indifférents, quelquefois secrètement hostiles (1), tous imprévoyants, au moins, et qui laissaient à la Providence, — aux événements, si l'on veut, — le soin de leur indiquer le moment d'agir, toujours trop tard, naturellement...

De tels errements, de telles fautes, *criminelles*, tant elles sont graves, ont aujourd'hui des conséquences qui ne permettent plus la commode, mais bien dangereuse application du célèbre *wait and see* britannique (attendre et voir venir). Il faut que tous les peuples civilisés, et pas seulement ceux qui, tels les Balkaniques, en ce moment même, se sentent immédiatement menacés par le fléau communiste, se résolvent à en finir une bonne fois, — *manu militari*, — avec la horde, mal déguisée en gouvernement régulier, qui prétend régner sur le monde entier, revenu à la plus bestiale, à la plus dégradante barbarie.

Manu militari ! Cette assertion parfaitement réfléchie pourra soulever des protestations. Beaucoup de Français d'aujourd'hui sont partagés entre deux épouvantes : celle des bolchévistes, ou seulement des communistes « moscoutaires » de chez nous, et celle de « l'action », *immédiate autant que vigoureuse*, sans laquelle nous succomberons en effet sous les coups dont nous menacent ces fous dangereux.

Il faut cependant choisir et *se hâter de choisir* entre ces deux terreurs. Tout ce qui se passe, depuis onze ans, de si dou-

(1) Ce fut le cas, lors de l'expédition du général Youdenich sur Pétrograd, qui devait être soutenue par l'Angleterre et qui ne le fut pas, contre l'avis du *War Office* et de l'*Admiralty*, voire du *Foreign Office*, parce que M. Lloyd George, travaillé par les libéraux radicaux et par ses amis du *Labour party*, s'opposa à l'envoi des secours.

loureux pour nous et peut-être de si funeste dans les ultimes conséquences, résulte, soit de notre timidité dans l'action, aggravée par la peur, — oui, la peur, il faut le dire, — de mécontenter des Alliés exigeants, soit de nos hésitations, de nos tergiversations en présence des résolutions énergiques qu'imposaient sans retard les événements.

Les Français timorés ne sont cependant pas les seuls Européens qui se recommanderaient volontiers de cette doctrine du *wait and see* dont nous parlions tout à l'heure. Il y en a d'autres et peut-être, en particulier, ces « neutres de la Grande Guerre » qui entretenaient et entretiennent encore de si surprenantes illusions sur l'Allemagne et sa mentalité. Voient-ils mieux, aujourd'hui, lorsqu'ils regardent du côté de la Russie? ou bien leur aveuglement politique, résultat de ce néfaste pacifisme qui conduit à la guerre ou à la servitude, est-il de ceux que rien ne peut guérir? C'est ce que le proche avenir nous dira.

Encore faut-il essayer, après avoir établi la gravité du péril, de faire voir qu'on ne peut y parer qu'en recourant à la force, une force beaucoup plus grande et mieux organisée que celle dont disposaient les généraux tsaristes.

Observons d'abord que, tandis qu'en 1918, à l'armistice, on déclarait chez nous que le temple de Janus était à jamais fermé, les terroristes de Moscou, dès la signature du traité lamentable de Brest-Litowsk, commençaient leur guerre contre les États capitalistes et tout spécialement, ainsi qu'il convient, contre celui de ces États, — la France, — qui avait prêté le plus d'argent à la Russie tsariste. Cette guerre, à la vérité, revêtait des formes nouvelles, enveloppées et sournoises : cheminements de mines dans les cerveaux des hommes et non plus dans les entrailles de la terre. Elle n'en était pas moins destructrice et nos plus illusionnés conducteurs de peuples ont enfin dû le reconnaître.

Qu'à cette méthode d'hostilité à distance, où ils ne risquent rien, pensent-ils, tandis qu'ils y peuvent tout gagner, les chefs bolchévistes veuillent renoncer de bonne foi, quel observateur un peu averti pourra le croire?

A-t-on jamais vu, dans l'histoire, des hommes de cette sorte faire amende honorable devant une pression étrangère *exclusivement morale*, confesser erreurs et crimes, alors qu'arrivés

depuis huit ans au faîte d'un énorme édifice de puissance, ils disposent directement ou indirectement, de plusieurs centaines de millions de créatures humaines à qui s'imposera par la terreur, avec l'obéissance passive, la totale abnégation des volontés et des intérêts individuels?

Ces dictateurs, que personnifie en ce moment le successeur de Lénine, Rykoff, fussent-ils enclins aujourd'hui, — on a voulu nous le faire croire, — à rechercher une entente sincère avec la civilisation occidentale, qu'ils ne parviendraient pas à réaliser ces velléités de réaction. Ils sont trop engagés vis-à-vis des quelque cent mille énergumènes entre lesquels ils ont distribué toutes les places d'où l'on domine, régente... et martyrise l'énorme troupeau de « l'Orient moujik », comme dit *la Pravda*. S'ils reculaient, ils seraient sacrifiés. C'est d'ailleurs dans la logique et la tradition révolutionnaires.

M. Rykoff, lui-même, s'est chargé de dissiper toutes les illusions, à la séance d'ouverture du comité central exécutif des commissaires du peuple. Nous ne citerons toutefois de cet important morceau que ce qui a trait à la politique extérieure de l'Union des républiques soviéto-communistes.

D'abord, refus très net d'acquitter les dettes envers la France : «... Des affaires, oui ; mais plus de dettes ! — Cette France, du reste, ne retient-elle pas la flotte Wrangel à Bizerte ? Comme gage, dit-elle... Comme gage de quoi ? Puisque les dettes n'existent pas ! »

Évidemment...

De plus, nous admettons à Paris un représentant d'une prétendue Géorgie indépendante qui n'existe pas plus que les dettes. Injure grave adressée aux soviets, car l'héritage du tsarisme devient sacré dès qu'il s'agit des « avoirs » (pour nous servir du jargon financier du temps présent). Flottes de guerre et conquêtes encore toutes chaudes sont généralement bonnes à retenir, si les dettes ne le sont qu'à rejeter. Quant au *droit des peuples à disposer d'eux-mêmes*, on rit volontiers à Moscou de cette naïve formule d'un impératif bourgeois qui n'a rien de catégorique. La force et le prolétariat, le prolétariat et la force, il n'y a plus que cela qui compte dans l'Univers bolchéviste, mais l'on sent bien que le prolétariat, le pauvre prolétariat de l'*Orient moujik*, n'est que le piédestal, le tremplin de la bande toute puissante.

Au surplus, M. Rykoff confesse l'inanité des reconnaissances *de jure* successives, dont s'enorgueillissaient d'abord les commissaires du peuple : « *Ces reconnaissances*, dit-il, *n'empêchent pas une hostilité latente...* » Certes! — Et le chef de l'oligarchie dictatoriale des Soviets croit pouvoir confirmer la nouvelle de « la formation par les Anglais d'un bloc anti-bolchéviste », sur quoi il conclut en disant : *Nous devons nous attendre, pour l'avenir, à de nouvelles tentatives d'hostilités.*

Cette fois, voilà une remarquable et méritoire prédiction...

***

Ce sont, en effet, de nouvelles hostilités (et non pas seulement de « l'hostilité ») qu'il faut prévoir, quelque regret, et un très sincère regret qu'on en ait. Il ne reste plus qu'à organiser cette « croisade » — croisade laïque, si l'on peut ainsi s'exprimer — contre les irréconciliables ennemis de l'ordre européen et de la civilisation occidentale.

Organisation difficile, s'il en fut, et où *les précédents* n'encourageraient guère, — Napoléon, Charles XII, les polonais de Jélkievski, au « temps des troubles » (1), — si on ne savait pourquoi ces tentatives de « contraindre » la Russie ont échoué, ou, quand elles ont réussi, n'ont pas eu de lendemain ; et si, en définitive, nous n'avions aujourd'hui des engins, des armes, et surtout des méthodes, *celle du blocus hermétique, par exemple*, capables de faire céder la résistance la plus opiniâtre.

Il ne peut être question, ici, de dresser des plans de campagne. Nous avons, pour cette délicate besogne, des organismes qualifiés et des chefs militaires de la plus haute compétence. Bornons-nous donc à quelques observations générales, qui nous conduiront sans doute à combattre d'avance les objections principales des Puissances, — il y en aura de fort récalcitrantes où l'on goûterait peu, sinon le principe, du moins les modalités diverses de la grande entreprise. Car c'est une forme « honnête » du refus, en pareil cas, que de s'arrêter, avec une anxiété plus ou moins sincère, aux difficultés inévitables de chacune des solutions d'un problème politique posé.

Nous avons parlé tout à l'heure de la solution « blocus her-

(1) 1605-1613. A la faveur du désarroi causé par l'apparition du faux Dimitri et par l'avènement de l'usurpateur Boris Godounof, Wladislas de Pologne fait avancer des troupes jusqu'à Moscou ((1610.

métique ». Évidemment ce n'est pas la seule que l'on puisse envisager et les Allemands, qui ne craignirent pas, en 1918, de pousser des divisions jusqu'au pied du Caucase, tandis que le détachement de Finlande prétendait s'étendre jusqu'aux fjords, toujours libres de glace, du Norrland norvégien et russe, tandis encore que les offensives « à la Ludendorf » faisaient rage sur le front français, les Allemands, dis-je, si on les convertissait à « l'idée », ne manqueraient probablement pas de proposer le retour à l'offensive napoléonienne aboutissant à Moscou.

Certes, une telle marche serait, en soi, beaucoup plus facile aujourd'hui qu'en 1812, quel que fût l'effectif, — énorme nécessairement, — qui serait mis en jeu. Mais, comme il y a cent treize ans, l'occupation de la capitale, de Moscou, ne marquerait aucunement la fin des opérations. Le gouvernement des Soviets, au moins aussi justement que celui de la France, se transportant à Bordeaux en 1914, abandonnerait la métropole russo-asiatique pour Nijni-Novgorod ou Kazan, après quoi, grâce aux *ferry-boats* de la Volga et de la Kama, il aurait tôt fait, s'il était nécessaire, de gagner Perm, où passe le transsibérien et où arriveraient toutes les ressources de l'Asie mobilisée.

On ne gagne pas, c'est évident, à rejeter l'adversaire sur de puissants renforts.

Non; il serait plus raisonnable de s'arrêter sur la grande ligne transversale de la Dvina et du Dniepr, qui est la véritable frontière de l'Europe (1). Ces deux larges et profonds cours d'eau, nés sur le même plateau que la Volga, coulent d'abord tous deux vers l'ouest; puis, brusquement, la Dwina incline vers le nord ouest tandis que le Dniepr court au sud, pour atteindre, la première, Riga et la Baltique, le second, la Mer-Noire, non loin d'Odessa.

Au moment où ils se séparent ainsi pour suivre des destinées si différentes, les deux fleuves laissent entre eux (à la hauteur de Vitebsk sur la Dvina) un seuil de 100 k. environ, qu'on appelait autrefois la porte de la Moscovie et par où passe, en effet, la route historique de Varsovie à Moscou, par Minsk, Borisov, Smolensk et Wiazma.

(1) Napoléon fut un moment tenté de clore, là, la première phase d'une grande guerre dont il avait dit lui-même : « c'est une campagne de trois années. » Mais il se laissa entraîner par le désir d'avoir son ordinaire bataille décisive!... Il ne l'eut pas.

Supposons ce seuil occupé, — comme il le fut en août 1812, — par l'armée principale européenne, qui s'y fortifierait sur place, peut-être en tenant Smolensk comme poste avancé (1); supposons les deux fleuves barrières surveillés attentivement par des éléments très mobiles, cavalerie ou infanterie montée, tanks légers, glisseurs, vedettes, chaloupes canonnières, petits monitors (suivant la profondeur de leurs lits), le tout « *éclairé* » *au loin par des raids d'escadrilles aériennes* solidement constituées; supposons enfin, de distance en distance, sur des positions bien choisies, les armées d'ailes susceptibles de se porter en une journée de marche sur les points de passage menacés; et tout cela fait, sans parler de l'organisation des têtes de ponts, Riga, Dvinsk, Polotsk, Mohilev, Rzetschiza, Kiev, Tcherkassy, Jekaterinoslav, on aurait créé la base la plus ferme, en même temps que la plus intéressante, du point de vue économique, de ce nouveau « blocus continental ».

Cette base serait d'ailleurs prolongée, au nord, par les frontières, défendues sérieusement, des États baltes : Lettonie, Esthonie et Finlande. Cette échelle de petites Puissances nordiques, fort animées, en général, contre la Moscovie soviétique, est coupée par le golfe de Finlande et par l'estuaire de la Néva, avec Pétrograd et Cronstadt, mais elle serait étayée par les Scandinaves et les forces navales des coalisés d'Occident. L'attaque de l'ancienne capitale tsariste, premier et toujours dangereux foyer de la révolution communiste, s'imposerait sans doute et réussirait mieux qu'en 1920, les assaillants étant singulièrement plus forts et sachant bien, cette fois, ce qu'ils voudraient faire. En tout cas, rien de plus facile, — avant que les glaces s'en chargent, — de bloquer le cul-de-sac de la Néva. Ce n'est pas le *Marat* et la *Commnne de Paris* (2) qui viendraient à bout des marines atlantiques et baltiques réunies. Les révolutions, nous ne le savons que trop, nous autres Français, sont éminemment destructrices de la véritable force navale,

(1) ...« Enfin il entra (Napoléon) à Smolensk. Comme il traversait l'épaisseur de ses murs, le comte Lobau (général Mouton) s'écria : Voilà une belle tête de cantonnement! C'était lui dire de s'y arrêter... » (Général Philippe de Ségur.]

(2) Les communistes moscovites ont jugé qu'il serait spirituel de nous rappeler, en attribuant ces nouveaux noms au « Petropavlosk » et au « Sébastopol », dreadnoughts relativement neufs (lancés en 1912, mais restés longtemps en achèvement à flot), que nous les précédâmes dans la voie où ils cheminent. Soit. Mais nous avons su en sortir... Et, d'ailleurs, ce n'était pas tout à fait la même.

faite de discipline, d'esprit d'abnégation et de sacrifice, d'organisation méthodique et minutieuse plus encore que de vaisseaux neufs et d'engins ultra-modernes.

Dans la Mer-Noire, l'extrême aile droite du dispositif général des armées européennes serait tenu aussi par les flottes d'Occident, et une opération combinée, analogue à celle de 1854, — mais, dans les circonstances présentes, beaucoup plus facile, — les rendrait maîtresses d'une excellente base maritime, Sébastopol; peut-être même d'un autre bon point d'appui, Novorossiyisk du Caucase. Le rôle des flottes, dans cette croisade européenne, serait, au demeurant, considérable, comme il l'est toujours quand il s'agit de grands blocus : la dernière guerre l'a prouvé.

Si, du front ouest, plutôt continental, nous passons au front est, après avoir mentionné seulement la nécessité de bloquer, dans l'Océan glacial, les ports d'Alexandrowsk du fjord de Kola (toujours accessible, celui-ci) et d'Arkangelsk (ce dernier fermé par les glaces pendant sept mois), nous nous trouvons en face de problèmes politiques et militaires qui ne peuvent être résolus que par la force navale.

En effet, il s'agit de *persuader* le Japon, trop habile, trop avisé, du reste, pour ne pas *comprendre* que les flottes blanches, étant plus puissantes que les flottes jaunes, — celle de la Chine comprise, — ces dernières ne sauraient mieux faire que de se ranger du même bord que les premières, ou, au moins, observer une certaine neutralité, en dépit des accords que l'on sait, mais dont on ignore s'ils comportent des articles secrets, de l'ordre militaire. En tout cas, il serait fort difficile aux armées japonaises de passer sur le continent en présence des escadres alliées. Les débarquements en Corée et dans le Liao-toung n'ont pu être exécutés, en 1904-1905, qu'à la faveur d'une complète maîtrise de la marine nipponne.

Il ne sera sans doute pas beaucoup plus difficile de convaincre la Chine des avantages de la sage réserve. Encore faudra-t-il que l'on puisse se rencontrer, pour négocier, avec les représentants d'un gouvernement organisé et stable, reconnu enfin, après sa victoire sur l'actuelle anarchie militaire.

Rappelons-nous, à ce sujet, qu'il y a quelque quarante ans, nous avons pu, seuls, venir à bout de l'empire et de la dynastie mandchoue encore puissante, par le *blocus du riz*, proposé par Courbet, accepté, après bien des hésitations, par Jules Ferry,

et rigoureusement organisé par l'amiral français, malgré les véhémentes protestations des transporteurs traditionnels de l'indispensable denrée. Au pis aller, et s'il était impossible de s'accommoder avec les Célestes par des négociations, certaines opérations côtières, dont les modèles se trouveraient encore dans celles du grand marin de 1883-84, pourraient suffire à retenir, aux bords du vaste Océan de l'Est, la plupart des guerriers jaunes que les gens de Moscou appelleraient sur les traces des Mongols du XIIIe siècle.

Et l'on ne s'étonnera point, sans doute, le passé répondant pour le présent, que je m'en fie aux Nippons, ralliés à la bonne cause par la nécessité du moment, aussi bien que par leur séculaire sagesse, du soin d'occuper tous les Mandchous, tous les Chinois du nord, en partant de leurs excellentes bases d'opérations de la Corée et du Liao-Toung.

Les conditions d'un blocus efficace sont manifestement la continuité dans le temps et la continuité dans l'espace. La première est dans la dépendance de « l'économique », car, à ne considérer que le blocus naval de l'énorme bloc de terre, qui va de l'isthme entre Baltique et Mer-Noire, à l'Océan Pacifique, — compte tenu, toutefois, de l'avantage de l'immense banquise sibérienne, engin de blocus qui ne coûtera rien, — la dépense sera forte de combustibles, de matières consommables de toute sorte, de navires même, qui s'useront vite ou se perdront, ou seront détruits par des bloqués décidés à réagir. Observons pourtant que les combustibles et les matières consommables pourront être trouvés sur place. La condition de « continuité dans l'espace » exigerait ici que toutes mesures fussent prises pour que le front sud, — Caucase, Daghestan, Massanderam, Hindou-Kouch, Himalaya et ses inextricables ramifications du nord de l'Indo-Chine, — fût étroitement surveillé et gardé. Du reste, à part les mouvements de terrain qui bordent, au nord, le Khorassan, toutes ces montagnes sont fort difficiles, quelquefois infranchissables, pour une armée.

Ce n'est pas à propos des géants du Caucase et de l'Hindou-Kouch-Himalaya que Napoléon disait qu'une chaîne de montagnes est plus facile à passer qu'un grand fleuve. Mais justement, en ce qui touche la Khorassan, il y a, au nord, des barrières fluviales et, de plus, le désert de Karakoum, jusqu'au sud du lac d'Aral.

En dernière analyse, tout dépendra, là, des Anglais et des Persans, comme, plus à l'ouest, au sud du Caucase-Daghestan, tout dépendra des Turcs ottomans. Reportons-nous en ce qui touche ces derniers à ce que nous avons observé déjà, plus haut, de leur profonde défiance des bolchévistes. Quant aux Persans, encore qu'ils aient, il y a quatre ou cinq ans, fort mal accueilli les dangereuses prétentions britanniques, on peut compter, au sujet de leur attitude vis-à-vis de Moscou, qu'ils accepteront les directives des maîtres de l'Inde, qui dominent, sinon contrôlent absolument, Kaboul et l'Afghanistan.

III

Nous avons, jusqu'ici, tablé sur un *consensus omnium* des peuples de l'Europe centrale et occidentale à l'égard de la croisade armée contre les Soviéto-communistes. Ce n'est cependant qu'un postulat dont il convient de peser aussi exactement que possible la valeur et le bien fondé.

Qu'il puisse y avoir une foule d'objections à nos propositions, chaque Puissance se plaçant à son point de vue personnel, nul doute, et il serait même assez facile, quoique un peu long, de les énumérer. Peut-être vaut-il mieux, puisqu'aussi bien l'on sait qu'il n'y a jamais eu de grande entreprise qui n'ait été, tout d'abord, vivement combattue, exposer ici quelques-unes des raisons particulières qui pourraient influer d'une manière favorable sur la détermination des nations européennes, — et de l'Amérique, — au sujet de la croisade contre les bolchévistes.

Prenons d'abord l'Angleterre ; et ici, ces raisons particulières abondent, au moins pour l'Anglais moyen, qui a suffisamment prouvé, dans ces temps derniers, qu'il ne se laissait plus étourdir par les fumées du *Labour party* et des pacifistes, si dangereux pour la paix. Cet Anglais moyen, outre qu'il est parfaitement convaincu du péril de l'intrusion bolchéviste dans les affaires de la métropole, discerne fort bien qu'à laisser faire les gens de Moscou, les Indes, l'Irak, la Palestine, l'Égypte et le canal de Suez ne tarderaient pas à lui échapper ; or il croit fermement que cet Empire oriental est indispensable à son existence et que le « couloir impérial », —

Méditerranée, canal de Suez, mer Rouge, — est l'artère essentielle du vaste corps de la Grande-Bretagne. Il a complètement oublié la route du Cap. Notons, de plus, que les trois grands organismes *Foreign Office*, *War Office* et *Colonial Office* convoitent avidement la Perse, l'Afghanistan et le revers nord de l'Hindou-Kousch, comme seules avancées capables de couvrir l'Hindoustan.

Et, en effet, on ne peut assurer une conquête *qui n'est pas dans la nature des choses*, — dans ce que l'on peut appeler « les décrets de la Providence » ou seulement ceux de la géographie, — que par d'autres conquêtes...

Le blocus de la Russie et de l'Asie jaune? Tâche ardue, assurément; mais on a tant construit de croiseurs et de bâtiments légers depuis les accords de Washington!... On en construirait encore davantage, peut-être, pour satisfaire aux exigences d'un blocus si étendu; mais ne serait-ce pas une excellente occasion de venir à bout du chômage des grandes industries métallurgiques de la Grande-Bretagne?

L'occupation de la Mer-Noire? Que désirer de mieux pour reprendre pied, par Batoum et Poti, sur la Transcaucasie pétrolifère et restaurer le *Pipe line*, en attendant que, par la mainmise sur la Caspienne, on puisse tenir directement, et plus solidement qu'en 1920, les innombrables puits de l'Apchéron, autour de Bakou?

La Baltique? N'y aurait-il point, dans ces conjonctures nouvelles, l'occasion de s'y installer définitivement, cette occasion perdue en 1920 encore, et que l'on recherchait pourtant depuis la première ligue des Puissances du Nord, en 1780 (1), du temps de la grande Catherine? Il y a bien là quelque Gibraltar, quelque Malte en puissance... Car enfin de contribuer si largement à sauver le monde et la civilisation, cela vaut bien quelque honnête récompense.

Et dans l'Extrême-Orient, quels avantages!... D'abord, plus de discussion possible sur la nécessité de la base de Singapour,

(1) La Russie, la Suède, la Prusse, le Danemark, à la suite des violences commises par la marine britannique dans les opérations de blocus contre les États-Unis, la France et l'Espagne, s'unirent pour former la ligue de la neutralité armée. L'Autriche, le Portugal, les Deux Siciles y adhérèrent. La Hollande se joignit même à la France et à l'Espagne pour lutter directement contre l'Angleterre.

soit avec les Travaillistes du dedans, — puisqu'on ne peut les supprimer, autant les apaiser par de bonnes raisons, — soit avec les Hollandais et les Japonais. Au demeurant, reprendre contact avec ces derniers et reparaître chez eux avec, de nouveau, figure d'allié, ce serait excellent. Et cette fois les *Anzacs*, vraiment bien exigeants, depuis quelques années, n'auraient plus rien à dire.

Se substituer aux Russes, à Sakhaline, et en partager avec les Nippons les abondantes sources de pétrole, les pêcheries extraordinaires, les bois, les charbons, ce serait facile, étant bien entendu que l'accord avec l'Empire du Soleil levant vaudrait à celui-ci une juste rémunération ; en Chine, par exemple, où tout le monde se paierait, au demeurant, de ses risques et de ses débours, si vraiment elle avait la coupable imprudence de pactiser avec les soviets.

Et, en somme, d'en finir une bonne fois avec la constante menace suspendue sur l'Empire des Indes par cette Russie obstinée à le convoiter, quel que soit son Gouvernement, quelque précaire qu'apparaisse son état économique et social, cela justifierait des sacrifices, cela vaudrait bien, en tout cas, de s'engager dans une entreprise très probablement rémunératrice, d'ailleurs.

L'Amérique se déroberait-elle? Non, sans doute. On en pourrait juger par la roideur de ses refus quand il s'agit de traiter avec Moscou. L'esprit de Gompers, malheureusement disparu alors qu'il tenait si énergiquement la campagne contre la IIIe Internationale, anime encore les unions ouvrières de la grande République. Mais combien de temps cela durera-t-il? Déjà les progrès des communistes seraient sensibles, affirme-t-on, en raison du malaise économique résultant de l'excès d'or, fauteur du chômage, au delà comme en deçà de l'Atlantique (1).

Il faut donc réagir avec vigueur contre les anticapitalistes russes. D'ailleurs, comment ne pas saisir l'occasion d'avancer dans le règlement de la capitale question du Pacifique, à peine ébauché par les accords de la fin de 1921?

Et si la croisade contre les contempteurs abominables de l'idéal chrétien et spiritualiste, — c'est le langage des prédicants américains, fort dignes de louanges, certes, en cette

(1) Il y a aussi à considérer l'apport continu d'étrangers « indésirables » qui réussissent à se glisser dans l'Union, malgré un filtrage attentif.

occasion, — devait interrompre un moment l'effort contre le développement des flottilles de bâtiments légers, de sous-marins, d'avions, chères à certaines nations impérialistes de l'Europe, on serait assuré de pouvoir reprendre plus tard cet humanitaire dessein. Ce serait, bien entendu, toujours de concert avec la Grande-Bretagne, fidèle au dreadnought qu'il s'agit de sauver. Aux yeux, enfin, de nos anciens associés, l'étouffement des quelques milliers de tyrans russes ouvrirait décidément l'ère bienfaisante de la paix mondiale, à laquelle ils sont sincèrement attachés. N'aurait-elle pas pour garanties, cette paix, les hégémonies conjuguées des deux grandes Puissances anglo-saxonnes?

L'Allemagne... — il faut bien en venir à cette perpétuelle énigme, — comment accueillerait-elle l'idée seule d'une coërcition exercée sur la Moscovie, alors que, parfaitement résolue à déchirer le « traité déshonorant » et à effacer sur le sol de la France, jusqu'aux traces d'une guerre malheureuse en y rasant tout, même les ruines qu'elle y accumula, elle met toujours dans son jeu le décisif secours des armées soviétiques?

Ne vient-elle pas enfin d'élire, comme président d'une république bien inquiète de se sentir en de telles mains, le vieux maréchal von Hindenburg, monarchiste avoué?

Nos voisins de l'Est souffrent profondément d'une défaite qu'ils s'efforcent inutilement de nier. Se convaincre par une nouvelle guerre que le fier Deutschland n'a rien perdu de la supériorité qu'il s'attribuait sur tous les autres peuples, voilà le fond réel de leurs préoccupations soucieuses. Montrons leur donc, dans cette grande affaire de la répression des Bolchévistes, bien plus importante, à tous égards, que celle des Boxers, le renouveau de gloire, de pure gloire, cette fois, qu'ils ne manqueront pas d'acquérir et qui rehaussera singulièrement les satisfactions matérielles d'un véritable et légitime *Drang nach Osten*.

* * *

Tenons-nous en là de ces considérations. On n'épuise pas un tel sujet. Au reste, on voit suffisamment, sans qu'il soit nécessaire de préciser, pourquoi l'Italie fasciste — et qui, au demeurant, a elle aussi son *Drang nach Osten* — adhérerait à la vaste opération que nous préconisons. Et quant à nous, Fran-

çais, tous les jours et de mieux en mieux, en dépit des efforts de « l'anti-France, » se découvriront à nos yeux les raisons d'y donner les mains.

Qu'on n'invoque pas les difficultés d'ordre financier qui, certes, se présentent à la réflexion, mais dont la solution ne serait pas si malaisée qu'on le peut craindre, le poids des dépenses, — considérables, prises en bloc, — devant être supporté par un bon nombre d'épaules, et des plus robustes. Sans vouloir creuser en ce moment la question, il est permis d'affirmer que nous gagnerions au moins à notre adhésion de n'entendre plus parler de ces dettes interalliées en face desquelles nos pusillanimes gouvernements n'ont jamais osé dresser nos incontestables créances. L'autre grand problème, celui des dernières *réparations*, serait enfin résolu par un accord économique, depuis longtemps ébauché déjà et qui vise de larges livraisons (en même temps que certains échanges) de fournitures, jusqu'ici entravées par les persévérants efforts d'intérêts particuliers.

Mais, répétons-le, il ne saurait être question de traiter aujourd'hui, et en détail, de telles conditions d'exécution. Nous n'en sommes encore qu'aux préliminaires, l'*adoption, en principe*, d'une idée qui s'est fait jour déjà, reconnaissons-le, en Angleterre et en Allemagne même, mais qui ne semble pas avoir été retenue par le public.

Quand l'opinion, la toute puissante opinion se sera formée, dans le sens qu'il est facile de prévoir, il est probable qu'une « suggestion » sera présentée au Conseil de la Société des nations par un des États les plus intéressés à la promptitude de l'indispensable intervention.

Nos amphictyons délibéreront sagement, comme ils l'ont fait jusqu'ici en maintes occasions délicates. Qu'ils se hâtent de conclure, toutefois, car, pendant qu'ils discuteront, la propagande bolchéviste redoublera d'intensité, de violence, d'habileté, et les attentats révolutionnaires se multiplieront...

Il s'agit de ne pas arriver au « Grand soir » où tout périrait de ce qui fait notre force, notre orgueil, l'espoir dans l'avenir et la faible joie de vivre que nous laissent tant de déboires, au milieu de tant de traverses.

Amiral Degouy.

L'EXPOSITION DES MISSIONS AU VATICAN

Fendant la foule qui faisait la queue, ce matin d'avril, à la porte du Vatican, devant le guichet des musées, deux soutanes pressées se coulèrent et disparurent. Allure décidée, visages de poilus arrivant de « là-bas », avec ces yeux brillants qui parlent d'aventures : et ils dissimulaient sous leurs robes des objets bizarres, dont un de ces pantins de bois chers à M. Picasso, un de ces fétiches nègres, barbouillés d'ocre et de vermillon, et terminés en pattes de grenouille. Singulier voisinage pour l'Apollon du Belvédère !.. Ah ! j'y suis : un chef-d'œuvre pour l'exposition des Missions ! Sur-le-champ, mon parti fut pris. Laissons les Allemands faire de l'esthétique : je leur abandonne ce matin la Sixtine qu'ils me gâtent. Suivons plutôt nos petits curés dans les baraques de la « *Mostra* ».

Je n'avais nulle idée de ce que j'allais voir. J'avais bien entendu parler, comme tout le monde, d'une Exposition des Missions qui devait se tenir au Vatican pendant l'année sainte (1) ; j'en avais même traversé par hasard quelques *stands*, en revenant de visiter l'appartement Borgia. J'étais cette fois dans une grande salle, à laquelle deux rangées de cellules sur les côtés donnaient un aspect de lazaret. Cet aspect ne trompait pas : c'était le pavillon de l'Hygiène. J'ai su depuis que l'ordonnance en est due au P. Gemelli, professeur à l'université catholique de Bologne. Spectacle saisissant ! Chaque cellule est le repaire d'une maladie : c'était un arsenal de tous les maux qui guettent le missionnaire et qui attaquent dans toutes

(1) Une *Revue* illustrée paraît à Rome pendant la durée de l'Exposition ; il y en a une édition française. Signalons aussi l'excellente *Revue des Missions*, publiée par les soins du R. P. Piolet et de M. Georges Goyau.

les parties du monde la misérable espèce humaine. Il y avait la chambre de la malaria, celle de la petite vérole, celle de la fièvre jaune, de la maladie du sommeil, la chambre du choléra, de la lèpre, de la peste. Des cartes semées de points rouges, semblables aux taches d'une éruption, représentaient l'empire de chaque maladie, la patrie de cette flore mortelle. Des photographies, des moulages montraient les malheureux malades, les faces défigurées, les corps tuméfiés, rabougris, les chairs rongées de plaies et de pustules immondes, les os pourris, couleur de colle ou d'amadou, tordus comme des bâtons de cire, les fonctions de la vie corrompues dans leur source...

Géhenne, mélancoliques royaumes de la pitié, détresses de la nature, domaine du missionnaire. Et les mouches! Les vues agrandies des microbes, les projections microscopiques des germes pathogènes, ces insectes, ces larves homicides à l'aspect de terreur, ces légions de pucerons et de bestioles volantes, avec leurs carapaces, leurs scies, leurs couteaux, leurs suçoirs, leurs formes effrayantes de crustacés et de sauterelles, c'étaient là les figures des fièvres, des typhus, des contagions, des pestes. Ces nuées d'invisibles, ces impalpables armées de l'air, voilà l'ennemi : c'est à leurs escadrons que le missionnaire livre bataille. Et alors on se rappelait irrésistiblement ces épisodes de nos antiques légendes, ces figures des thaumaturges, des vieux héros du christianisme que l'on représente toujours, à la porte des cathédrales, domptant l'Enfer, la crosse ou le bâton pastoral enfoncé dans la gueule d'un monstre : les guivres et les tarasques, les griffons et les basilics dont les saints de la Gaule délivrèrent les contrées qu'ils évangélisèrent. Partout l'histoire locale commence par cette victoire sur le génie du mal. Et l'on demeurait émerveillé de voir recommencer au fond de la Chine et de l'Afrique une éternelle Légende dorée.

A côté, dans cette partie des jardins appelée le parterre carré, le long de la ruelle *della Zitella*, s'ouvraient les pavillons de l'Extrême-Orient, Chine, Japon, Océanie. En quelques pas, le promeneur se trouve transporté à l'autre extrémité du monde, dans l'immense dédale des civilisations chinoises, avec leur mobilier de laque dont les ornements imitent le dragon et le nuage, leurs pagodes, leurs bonzeries, leurs monstres, leurs coutumes d'une antiquité millénaire. Plus loin, c'étaient

les îles de la Polynésie, les archipels qu'entourent des ceintures de corail, les îles formées de volcans mal assoupis où la lave réchauffe, dans une sueur d'étuve, une flore qu'habitent des papillons inouïs, larges comme des oiseaux ailés de soie et d'agate, — les îles voluptueuses et profondément idolâtres où sommeillent encore les obscures forces primitives et où le sorcier, au rythme des tambours de bois creusés dans un tronc d'arbre, mène la danse magique, masqué sous une cloche de feuillages. Et tout à coup, au moment où l'on se croit bien loin, perdu dans les rêves confus de l'humanité barbare, on arrive à cet endroit de la galerie où l'architecte a ménagé un portique, une terrasse, une magnifique ouverture sur les jardins du Vatican, une baie de lumière et de ciel qu'emplit de sa masse azurée, sur son socle de travertin, la coupole de Michel-Ange.

J'étais conquis, ravi par une pensée majestueuse. Comme ces jardins, ce peu d'espace accordé au successeur de Pierre, embrassaient aisément la terre ! Comme ce qui s'agite au dehors se rapetissait tout à coup ! Ici règne un esprit à la mesure de l'univers. Qu'on se reporte au bref du Saint-Père, adressé à Son Éminence le cardinal van Rossum, préfet de la Propagande, et qui expose l'ensemble du projet pontifical : « Tout ce qui regarde, dit ce document, chaque pays, son climat, son peuple, ses coutumes, son degré de culture, le culte païen et le vrai culte... » Quel prince aurait le pouvoir de s'exprimer ainsi en pensant à l'humanité tout entière, sans tenir compte de frontières ni de races ? Lisez encore la lettre adressée aux généraux des ordres missionnaires : « Cinq sections, correspondant aux cinq parties du monde. » Programme tout romain, langage impérial ! Il a suffi de ces deux lettres des 24 et 29 avril 1923 : un ordre de quelques lignes et, en moins de deux ans, presque sans argent, sans budget, voilà cinquante mille religieux à l'ouvrage, par petites équipes, jusque dans les cantons les plus reculés de la terre ; les préfectures, les missions, les postes du désert et de la brousse se mobilisent ; les matériaux de l'ouvrage se recueillent, se concentrent et s'expédient. En quelques mois, tout s'exécute. Des baraquements s'élèvent par les soins des ingénieurs du Vatican dans une partie de l'immense lice du palais, que domine la niche de Bramante, et qu'on appelle la cour de la Pomme de Pin. Dans la semaine de Noël, Sa Sainteté, accompagnée du secrétaire d'État et du

préfet de la Propagande, inaugure l'ouvrage, tandis que de nouveaux bâtiments, pour suffire à l'abondance des envois, s'improvisent dans les jardins.

Le Saint-Père avait bien raison de s'applaudir. Des expositions semblables avaient eu lieu en ces derniers temps, entreprises à grands frais, avec toutes les ressources des États modernes, l'une à Marseille, l'autre à Londres, grandes revues où les métropoles se montraient entourées de leurs colonies, appuyées sur les vastes richesses de leur Empire. Il n'y manquait, bien entendu, aucune des « attractions » qui amusent le badaud, théâtres, jeux, restaurants, spectacles de danse et de musique, exhibitions de femmes, toutes choses qu'on ne s'attend pas à retrouver chez le Pape. Et cependant, tout compte fait, il est probable que, de ces trois expositions, c'est la plus pauvre qui se trouve être la plus impressionnante et qui, finalement, aura donné au monde la plus haute idée du pouvoir qui l'a organisée.

***

Je n'avais encore rien vu : ou du moins, j'avais commencé ma visite à rebours, par la partie la plus lointaine et la plus excentrique. C'était, on s'en souvient, celle qui déborde dans les jardins et présente le tableau de l'Asie et de l'Océanie. L'exposition comprend en effet une partie descriptive, une sorte de géographie animée ou de magasin pittoresque, un « tour du monde » anecdotique, destiné à donner une vue de l'univers, un aperçu du champ où travaille le missionnaire, de sa vie d'aventures, des conditions où il opère, dans les ruelles de Canton, dans les maisons de bois et de papier du Japon, dans la case de boue séchée du Toucouleur, dans la hutte de joncs du Hova, jusque chez le Fuégien ou l'Esquimau « dans son outre de peau de vache marine ». C'est le développement de la page fameuse du *Génie du Christianisme*. On voit les types, les costumes, les usages, les ustensiles de la vie privée, les plantes, l'industrie, les bêtes, les oiseaux, toute la ménagerie des bestiaires et des arches de Noé, sujet des peintres dans les tentures des *Quatre parties du monde*. Car on sait que les missionnaires ont été de tout temps de grands naturalistes. L'astronomie, la botanique, les sciences de la nature comme celles du langage, des religions, des fables, leur doivent une foule d'observations précieuses. Cette curiosité, cet amour de la créature, de

la variété infinie de l'œuvre divine, se reflète dans cette partie de l'exposition, qui est un abrégé ou un miroir de la planète. C'est naturellement la partie la plus séduisante pour la foule, toujours avide, comme l'enfant, d'images et de roman, toujours éprise de l'étrange et du détail qui dépayse. C'est là l'*Odyssée*, le voyage, le côté qui, chez le missionnaire, frappe l'imagination. Le hasard m'y avait conduit tout d'abord. Mais ce n'était que le moindre intérêt de l'affaire.

Le morceau principal se trouve compris au contraire dans l'enceinte même du palais, dans le *Cortile della Pigna*; c'est un bâtiment en fer à cheval, formé d'un corps central avec deux ailes en retour : enfilade d'une quinzaine de salles disposées dans une suite logique, de manière à offrir une vue générale de l'histoire et du rôle des Missions. Il faudrait, pour bien faire, suivre cet exposé de salle en salle, de chapitre en chapitre. Je suis obligé de me borner, d'indiquer à grands traits le sens de ce discours. Il en est peu de plus émouvants.

On entre par une salle consacrée à la Terre Sainte, berceau de la Révélation, patrie et tombeau de Jésus, coin de terre prédestinée d'où devait naître la semence de la famille chrétienne : c'est le prologue de l'Exposition. C'est à la fois l'ordre éternel et l'ordre temporel. Tout part de là. Un immense plan en relief, de six mètres de long, occupe le milieu de la salle et représente aux yeux, avec ses formes et ses couleurs, comme on le verrait d'un avion, le territoire de la Palestine : terre sacrée, étendue comme le suaire du Sauveur, voile de Véronique gardant l'empreinte touchante de ses larmes et de son corps, bourgades, sentiers, montagnes, lacs, paysage de l'Évangile, horizons enchantés de la poésie des paraboles, collines qui racontent la plus tendre des histoires humaines, poussière sainte, reliquaire, sépulcre, objet de tant d'amour et de tant de soupirs, vallées qui furent le thème de rêveries séculaires et que la chrétienté tint longtemps pour le plus cher de ses trésors, aujourd'hui, hélas! sujet de gêne et de mélancolie... Qu'avons-nous fait de Jérusalem? Chacun de nous a, dans ses souvenirs, la maison de ses premières années : les Lieux Saints étaient pour l'Europe cette maison d'enfance. Il vient un moment dans la vie où on liquide ce passé. On croit faire une bonne affaire. La mère ne s'y résigne pas et nourrit dans son cœur le culte du foyer.

D'autres cartes, dans la salle suivante, nous montrent les progrès de l'Évangile, l'état du monde chrétien aux différents siècles de l'histoire : à la fin du IVe siècle, à la fin de l'âge des martyrs, à la veille des invasions barbares, voici l'Église glorieuse des Jérôme et des Augustin ; ses limites se confondent avec celles du monde romain. Elle remplit les bords de la Méditerranée. C'est la première étape de sa merveilleuse histoire. Puis, au VIIe siècle, nouvelle phase de son existence : partie des déserts de l'Arabie, une terrible rafale balaie tout l'orient de la Méditerranée, les côtes de Libye, l'Égypte des anachorètes, les antiques églises d'Afrique; l'invasion musulmane pénètre jusqu'en Espagne et, pendant de longs siècles, infeste la mer latine de pirates barbaresques. Cependant, l'Évangile a compensé ces pertes en s'avançant vers le nord à la conquête de la Germanie ; la croix franchit le Rhin et le Danube, où s'était arrêté le vol des aigles romaines; Charlemagne la plante dans ces forêts, fières encore du massacre des légions de Varus. Des colonies de Cîteaux installent dans ces régions du nord des centres de culture, que couvre la flanc-garde des chevaliers teutoniques. Appuyée sur ces bases, ayant organisé ses nouvelles conquêtes, l'Église entreprend de refouler l'ennemi de la chrétienté : c'est la longue croisade d'Espagne, l'épopée de Saint-Jean d'Acre et de Jérusalem, le duel séculaire contre la double corne ou la tenaille du Croissant.

On s'étonne d'abord : que font ces cartes dans une histoire des Missions? Mais l'Église n'est-elle pas la grande missionnaire, la fille des apôtres, avec ses milices et son chef que le vieux langage appelait l' « apostolle »? Trompés par sa durée au milieu de notre monde changeant, nous ne voyons plus guère en elle qu'un principe immuable, un roc qu'assiège et ronge l'écume des orages. A voir ces cartes, on imagine plutôt le pontife romain comme l'héritier des Césars, à son poste de commandement, d'où il dirige les mouvements d'un « front » toujours mobile, avec les alternatives, les reculs, les flottements d'une éternelle bataille.

C'est vers cette époque des dernières croisades que commence proprement l'âge des missionnaires. Les grands ordres du XIIIe siècle, Prêcheurs, Mineurs, impriment au christianisme une impulsion nouvelle. François vole en Égypte et dispute avec le Sultan. Cependant la Papauté a conçu un dessein

plus vaste. Ayant reconnu que l'Islam est réfractaire à l'Évangile, elle avait préparé une machine pour l'exterminer. S'avançant par la route des Huns jusqu'aux limites de la Russie, les Tartares de Gengis-Khan venaient battre les Carpathes : le Pape conçoit le projet de s'allier à ces barbares, et peut-être de les convertir, afin d'écraser avec eux les ennemis de la Croix. Il pensait avoir quelque chance de renouveler avec eux la greffe qui avait réussi avec les tribus franques, saxonnes, scandinaves. Ces païens n'étaient pas étrangers à toute lumière chrétienne : quelques lueurs de l'Évangile avaient pénétré dans la Chine, à une époque reculée, par les Églises nestoriennes. Tout n'était pas roman dans l'idée qu'on se faisait du fabuleux royaume du mystérieux Prêtre Jean. Qui verrait d'un œil indifférent, dans cette salle de l'exposition, ce vénérable monument du musée du Latran, la stèle de Si-ngan-fou et son inscription chinoise du VIIIe siècle, annonçant la « bonne nouvelle de la vierge qui a enfanté en Syrie » et la maxime évangélique : « Ne fais pas à autrui ce que tu ne voudrais pas qu'on te fît à toi-même ? » (1) On est mieux disposé à en croire la légende un peu folle de saint Thomas, apôtre des Indes, et ses miraculeuses prouesses aux bords du Gange. La religion de Jésus avait donc pénétré en Chine fort peu après l'époque où Hiouen-Thsang entreprenait le pèlerinage des sanctuaires bouddhistes. Comment s'expliquent ces échanges, cette perméabilité qui portaient de Perse au fond de l'Orient la notion du Christ, et inversement de là-bas jusqu'à Venise, à Parme et aux rives de la Seine la légende des saints Barlaam et Josaphat ? M. Paul Pelliot nous doit l'histoire de ces premières et incertaines chrétientés de l'Asie. Le fait est que les messagers du Pape et de saint Louis, les franciscains Jean de Plan-Carpin et Guillaume de Rubruk (2), qui pénétrèrent en Chine avant Marco Polo, au milieu du XIIIe siècle, et vécurent à la cour des Empereurs mongols, dans la ville de Karakorum et au camp de la Horde d'or, y trouvèrent des princesses chrétiennes. Les beaux manuscrits à peintures de l'atelier de Jean Pucelle, que le roi envoyait en présent au grand khan, n'y furent peut-être pas tout à

(1) Cf. Gr. Pauthier, *l'Inscription syro-chinoise de Si-ngan-fou*, Paris, Didot, in-8°, 1858.

(2) Cf. R. Beazley, *the Text and version of John de Plano-Carpini and William de Rubruquis*, Londres, Hackluyt Society, 1903.

fait lettre close : ces images purent faire rêver quelque Zaïre des bords de l'Amour. Des stèles de l'époque mongole, timbrées de la croix cantonnée de l'A et de l'Ω, ont été retrouvées depuis le XVIIe siècle dans différents endroits de la Chine. Il y a une douzaine d'années, le P. Arnaïz en découvrait à Tsian-tchéou un nouvel exemplaire infiniment curieux : le signe des chrétiens domine une figure ailée et cornue, assise sur des nuées, et respirant une fleur de lotus (1).

Mais au XVIe siècle, deux événements capitaux bouleversent le monde et forment le point de départ des missions modernes : la découverte de l'Amérique et le schisme de Luther. Les fidèles ne doutèrent point qu'il n'y eût entre ces deux faits un mystérieux rapport : la Providence doublait le monde pour réparer les pertes de la foi dans l'ancien. Les peuples nouveaux semblaient une réserve destinée à rajeunir l'Église vieillissante. Vingt héros s'élancent aussitôt à la conquête des âmes, pour embrasser et baptiser ces frères inconnus. C'est l'âge héroïque des Missions, immense travail apostolique qui précède de deux siècles l'établissement de la Sacrée Congrégation de la Propagande. L'histoire de cette longue période, rose de la pourpre des martyrs, est racontée dans la troisième salle, la plus émouvante de l'exposition. Tous les grands ordres missionnaires, Carmes, Franciscains, Trinitaires, ont tenu à honneur de prêter à cette salle des Saints les reliques des leurs. Entre tous ces héros, brûlants de la soif de mourir et de la charité ardente du genre humain, brillent les milices nouvelles qui se créèrent à cette époque, les prêtres de la Compagnie de Jésus et ceux de nos Missions étrangères. Ils se partagent presque également la gloire de cette salle et le privilège du sang répandu pour la foi.

On ne peut énumérer ces reliques ; à qui le cœur ne battrait-il en contemplant la précieuse vitrine de saint François Xavier, son bréviaire, unique confident de ses peines apostoliques dans les solitudes, les déboires et les amertumes sans nombre où l'engagea son zèle presque insensé des âmes, ses lettres autographes, datées de chacune de ses escales à travers

(1) Reproduit par M. Pelliot, dans le *T'oung Pao*, 2e série, vol. XV, Leyde, décembre 1914. Voir le discours du même auteur à la *Séance publique des cinq Académies* du 25 octobre 1922 et encore *les Mongols et la Papauté*, dans la *Revue de l'Orient chrétien*, 1923. On peut voir à l'Exposition la lettre originale de Guynk à Innocent IV (1246), tirée des archives du Vatican.

toutes les mers hostiles des Indes et du Japon ? Il n'eut pas le bonheur d'arroser de son sang les vieilles terres stériles qu'il voulait attendrir : il n'eut pour déchirer son cœur que l'ingratitude humaine, l'angoisse de l'effort inutile et le désespoir de mourir sans avoir jamais pu communiquer au monde l'immensité de son amour. Je ne vais pas raconter ici, après M. André Bellessort, la passion de cet homme extraordinaire. Mais M. Bellessort connaît-il ce petit tableau japonais, peint sans doute aux dernières années du XVIe siècle, qui représente un crucifix, flanqué des deux portraits d'Ignace et de Xavier? Pas un Christ de Moralès ou du prodigieux Greco ne m'émeut plus que cet humble monument du christianisme naissant dans l'Empire des Shoguns et des Samuraïs : un pareil témoignage paie les sueurs et l'agonie de l'apôtre.

Les Missions étrangères ont reconstitué à Rome une partie de cette salle des Martyrs, cette froide petite salle tendue de cretonne rouge qui est le cœur de leur séminaire de la rue du Bac, et qui est un des secrets pathétiques de Paris. Aucune maison moderne ne leur dispute la gloire du sang. Voici un choix de ces tableaux dont le détail fait frémir, ces tableaux de papier, peints avec cette étrange impassibilité chinoise par quelque artiste de là-bas, frère de nos peintres d'enseignes ou d'images d'Épinal, et qui sont des procès-verbaux candides de tortures : voilà ces martyrs de la Chine, les prêtres décapités, les corps écartelés et coupés par quartiers, les boucheries innommables, et les magistrats qui président à l'exécution, avec ce je ne sais quoi d'officiel et d'administratif, de paperassier jusque dans la sauvagerie, qui redouble l'horreur. Voici les reliques elles-mêmes, les linges imbibés de sang décoloré, les objets familiers, les vêtements, les livres, les rosaires des martyrs, les lettres qu'ils s'écrivent à la veille de mourir, d'une main paisible et d'un style cérémonieux : « Monsieur et cher confrère... »; voici les instruments de leur passion, les lourds carcans, les cangues, sorte de longue échelle qu'on serre au cou du condamné pour l'empêcher de fuir ou le faire reconnaître en cas d'évasion, les chaînes, les entraves, les couteaux qui ont égorgé... Objets chargés de sentiment et tout transfigurés par la piété qui s'y attache ! Ils parlent moins de tourments que d'un étrange bonheur ; ils vous jettent par-dessus les bords de la nature, dans l'ordre des valeurs de la Grâce : « Chaînes que

portait le Bienheureux Vénard en marchant au supplice .. » Ainsi parlerait Polyeucte. Et le Bienheureux Bonnard et le Bienheureux Cornay et le Bienheureux Chapdelaine, et il y en a toute une litanie!... Qui peut dire quelle émulation d'héroïsme, quel désir d'échapper au terre-à-terre, quelles soifs de sacrifice s'allumeront au contact de ces sacrés trophées?

*
* *

Je me suis attardé dans ces salles pleines d'histoire : je les quitte à regret. Mais, pour achever ce rapide tableau des Missions, il est nécessaire de dire un mot de leur labeur scientifique. Ce côté de leurs services ne devait pas manquer de toucher particulièrement le prélat érudit, le savant bibliothécaire de l'Ambroisienne, qui est devenu aujourd'hui Sa Sainteté Pie XI. Depuis plusieurs siècles, les Missions ont accumulé une foule d'observations et de documents de toute espèce; elles y ajoutent inlassablement des faits et des idées; elles ont contribué plus qu'aucun corps savant à accroître le répertoire des connaissances humaines. On sait ce qu'ont été pour le XVIIe et le XVIIIe siècle les fameuses *Lettres édifiantes*, les relations des Jésuites de Pékin, celles des Jésuites de Québec sur la Nouvelle-France et les sauvages d'Amérique : Voltaire leur doit à peu près tout ce qu'il sait de la Chine, et Rousseau la meilleure part de son utopie sentimentale et rétrograde sur la félicité de l'état de nature. Aujourd'hui encore, le missionnaire demeure un des auxiliaires les plus précieux de la science : ces observateurs de bonne foi, dépouillés d'ambitions humaines, pauvres et ne travaillant que pour l'amour de Dieu, portent dans leurs recherches une pureté qui manque quelquefois au travailleur profane; le temps ne compte pas pour eux et leur permet le plus grand des luxes, ce luxe de plus en plus impossible dans nos vies affairées, et sans lequel on ne fait rien de solide, la patience.

On trouverait parmi eux les membres d'une Académie des Sciences et plutôt encore d'une Académie des Inscriptions et Belles-Lettres : des archéologues, des curieux, des fureteurs d'archives, surtout des grammairiens, des philologues, des linguistes. Ce seul travail de grammairiens, qu'exige la nécessité de catéchiser l'univers, de traduire le *Pater* et le *Credo* dans l'idiome de chaque tribu d'Afrique, d'Océanie, de déchiffrer les alphabets, de déterminer la syntaxe et le vocabulaire,

de faire pénétrer dans ces langues incultes les éléments de l'arithmétique, les premières nuances de délicatesse morale, et cela dans les dialectes de peuplades à demi éteintes, réduites maintenant à quelques centaines d'individus, est une entreprise monumentale, qui excédait les forces d'une société purement humaine. Ce sont les miracles de l'amour. Mais tant de travaux demeuraient épars. Il manquait à ces prodiges de bonne volonté un organe central, la liaison. Centraliser tous ces efforts, constituer des archives générales, une Encyclopédie du travail des Missions, c'est peut-être l'idée la plus féconde de l'Exposition. La Bibliothèque des Missions, qui occupe la partie centrale du fer à cheval du *Cortile de la Pigna*, survivra, pour l'honneur de l'Église et du pape Pie XI, à l'occasion qui l'a fait naître. Elle s'ajoutera à la célèbre imprimerie polyglotte qui a édité depuis un siècle tant de textes orientaux aux frais des souverains pontifes, *ex typis vaticanis*. En attendant, cette salle des livres, ces catéchismes, ces cantiques, ces recueils de prières, ces abrégés de l'histoire sainte imprimés en têtes de clous, sur des papiers de chandelle, dans cent langages inconnus, ces livres qui enseignent aux petits sauvages les récits qu'épèlent nos enfants, Adam et Ève, Abel, Tobie, Joseph, la naissance et la mort de Jésus, toutes les tendres histoires qui forment depuis deux mille ans la sensibilité chrétienne, cette salle de Pentecôte est une grande merveille. C'est le don du Saint-Esprit, le Saint des saints de la famille.

Mais parmi tant de sciences auxquelles le missionnaire apporte son tribut, l'une des plus nouvelles et des plus importantes est l'anthropologie. Le premier intérêt pour l'homme, c'est toujours l'homme. Le problème de nos origines, celui de la formation du langage, des idées et des cultes, sont entrés aujourd'hui dans une phase expérimentale ; nous avons sous les yeux des représentants de tous les états qu'a traversés dans sa longue histoire la vie des peuples civilisés ; nous sommes encore aujourd'hui contemporains de l'âge de pierre ; il subsiste çà et là des débris de tribus lacustres, des nomades, des peuples de chasseurs, des hommes qui sont encore ce qu'étaient il y a vingt mille ans nos ancêtres des cavernes.

On sait quelles perspectives, quel recul infini ont prêtés aux études les découvertes de la préhistoire, quelles énigmes posent au seuil de nos connaissances les étonnantes peintures d'Alta-

mira ou des Eyzies. Or, il surnage par endroits sur notre goutte de boue des lambeaux de ces limbes; certains groupes humains n'ont pas encore soulevé ce voile de brouillards. L'objet essentiel de ces études des origines est, comme toujours, la genèse des idées religieuses, la critique de la Révélation. Pour les rationalistes, le système en vogue aujourd'hui consiste à donner de toute chose une explication « magique » ; la magie, c'est-à-dire la croyance à la vertu de certaines formules ou de certaines pratiques pour contraindre ou pour conjurer les forces mystérieuses de la nature, serait le germe commun de toutes les religions; de là sortiraient l'idée et le culte des dieux, idée qui s'épure elle-même et se généralise par le travail des siècles dans la notion d'un dieu unique, jusqu'au moment où la science achève de dissiper ces vaines images et de substituer ses lois à ces fantômes de l'esprit. La magie est à la mode. C'est le *tarte à la crème* de l'anthropologie, comme le « sexe » est le refrain de la psycho-analyse.

Je n'ai malheureusement aucune compétence sur ces sortes de sujets, quoique j'admire toujours les savants qui ont là-dessus des certitudes. Mais le seul énoncé du problème en montre l'intérêt, qui ne pouvait échapper aux missionnaires du christianisme. C'est un des points sur lesquels ils pouvaient apporter le plus de lumières, en corrigeant par leur expérience des hommes les vues systématiques des géographes de cabinet. La salle d'ethnographie, organisée par le P. Schmidt, de l'Institut de Saint-Gabriel, en Autriche, est une des meilleures de l'Exposition : on y trouve un ensemble merveilleusement clair, une leçon de choses pour l'étude des religions comparées. D'après ce tableau des formes de culture les plus élémentaires, telles qu'on les rencontre dans les coins les plus déshérités du continent austral ou boréal, il semble douteux que la magie soit un phénomène primitif; elle apparaît à peine chez ces peuplades simples. On trouve chez elles, en revanche, une idée assez pure d'un Être paternel et suprême ; point de fétiches, point d'images, nulle trace de prêtres et de rites; sainteté des mariages, point de formules de prières, oraison réduite au murmure et à l'offrande du cœur, tel semble, selon le P. Schmidt ou le P. Pinard, l'état religieux de ces races patriarcales (1).

(1) Cf. RR. PP. W. Schmidt et W. Koffers, *Völker und Kulturen*, Ratisbonne, 1925; R. P. H. Pinard, *l'Étude comparée des religions*, Paris, 1924-1925.

La magie n'apparaît qu'avec une civilisation matérielle plus compliquée, déjà plus éloignée de la source : comme si ces tribus archaïques, écartées du commerce des hommes, avaient conservé plus intacte, moins ternie par les souffles et les passions de la vie, l'empreinte de la divinité et le reflet du Créateur. Je n'ose m'aventurer plus avant sur ce domaine glissant de la théologie naturelle. N'est-il pas admirable de voir, à deux siècles d'intervalle, le même amour du sauvage, la même tendresse évangélique des peuples misérables, ressusciter l'illusion de Jean-Jacques et son rêve mystique de nature innocente ?

***

Ai-je tout dit, tout décrit? Le peu que j'ai entrevu, au cours d'une trop rapide visite, ouvre du moins un aperçu sur l'immense bagage de faits, sur le vaste horizon d'idées qui se pressent dans les trente salles de cette exposition. Que de choses il resterait à dire sur l'art spécial du missionnaire, et par exemple sur ce que représentent, depuis trois quarts de siècle, les missions de femmes ! Par la femme, la crèche, les soins de la première enfance, l'Église se fait maternelle: elle atteint le cœur, les régions profondes, les nappes instinctives et fraîches de la vie. Que n'ont pas fait pour guérir la noire Afrique de ses misères, pour sauver des milliers de vies et relever le sort des femmes, que n'ont pas fait les robes blanches, les mains, le sourire des religieuses? La Sœur, par ses voies insinuantes, pénètre là où échoue le Père; elle ouvre la route, prépare et amollit les cœurs. Le sauvage qui a vu l'ange à l'œuvre, n'a plus de peine à comprendre la maternité d'une Vierge.

Du reste, qui sait? Cette exposition triomphale marque à la fois l'apothéose et peut-être la fin de l'âge des Missions. A mesure que leur œuvre s'étend, que les églises se multiplient, il devient plus difficile de fournir des cadres européens aux nouvelles foules chrétiennes. Il arrivera nécessairement que les pays de mission seront appelés à tirer de leur sein leurs prêtres, leurs évêques : la Chine, le Japon, l'Afrique, auront un jour leurs Églises nationales, en union avec Rome par la hiérarchie, la discipline, les sacrements, mais vivant chacune de sa vie indépendante, comme dans la suite des siècles la Gaule, l'Espagne, la Germanie, une fois baptisées, ont été dans l'Église

autant de personnes morales. Ces terres lointaines enfanteront leurs confesseurs et leurs docteurs; l'Inde, la Corée verront se lever leur Tertullien, leur Isidore, leur Bède-le-Vénérable. N'a-t-on pas vu naguère un phénomène précurseur dans ce premier concile qui réunissait à Changhaï, il y a environ un an, les délégués de ces florissantes chrétientés de la Chine, quarante-deux évêques, quatre préfets apostoliques, un Trappiste et quarante-trois prêtres? L'avenir des Missions est de susciter, de former des clergés indigènes, qui peu à peu les remplaceront, comme un père de famille, ayant achevé d'élever et d'établir ses enfants, se réjouit de mourir et dit : *Nunc dimittis, Domine, servum tuum.*

Merveilleuse confiance! Politique vraiment digne de Rome! Le problème qui se pose ici est le même qui se présente fatalement un jour ou l'autre dans la vie des Empires coloniaux : combien d'entre eux ont su le résoudre ou peuvent se permettre d'aborder ce tournant inévitable avec la même sérénité et le même désintéressement que l'Église, parce qu'elle a les paroles de vie et qu'elle ne poursuit qu'une œuvre d'éternité? L'âge des Missions, commencé avec cette vocation de saint Pierre que représente, à la Sixtine, la fresque de Ghirlandajo, prendra fin : avec lui sera close une phase héroïque et deux fois millénaire de la vie de l'Église. Les siècles de l'apostolat, la longue épopée de l'Évangile seront une page tournée de l'histoire universelle, un chapitre révolu des annales du royaume de Dieu. Assez d'autres travaux attendent les successeurs de l'Apôtre, jusqu'à ce que le Seigneur soit le vrai maître des âmes et qu'il n'y ait plus au monde qu'un seul troupeau et un seul pasteur, et que la famille humaine ne reconnaisse qu'un seul Père.

PIERRE TROYON.

LAMARTINE A AIX-LES-BAINS

LA COLLINE DE L'INSPIRATION

« Est-il possible de préciser l'endroit même où la poésie du *Lac* a été écrite?

« Tout le monde sait que l'original porte la date : Aix, septembre 1817. Il s'agirait de déterminer le lieu de l'inspiration d'une manière plus précise, et de savoir si c'est à tort ou à raison que M. Séché l'a placé à Saint-Innocent, alors que la tradition du pays est opposée à cette manière de voir. »

A cette question que posait, dans son numéro du 10 juillet 1909, l'*Intermédiaire des Chercheurs et des Curieux*, Léon Séché répondait un mois plus tard dans *l'Écho de Paris*. Son article, paru sous le titre de *Plages et villes d'eaux romantiques*, avait un tel accent de fermeté que la vérité historique sembla luire un instant d'un éclat définitif; il y était parlé d'une certaine lettre de Louis de Vignet à Guichard de Bienassis que Léon Séché ne publiait pas, mais qu'il déclarait péremptoire; cette lettre ne figure pas davantage dans son livre *les Amitiés de Lamartine*, publié en 1911.

Voici textuellement cette réponse :

« La tradition locale ne repose sur rien de probant. C'est une légende, voilà tout. On croit généralement que *le Lac* fut composé sur la colline de Tresserve, à l'endroit qu'on appelle encore « le bois Lamartine », bien que ce bois n'existe plus. Le texte même de cette poésie suffirait à détruire cette croyance.

Que disent les premières strophes?

O Lac ! l'année à peine a fini sa carrière,
Et près des flots chéris qu'elle devait revoir,
Regarde, je viens seul m'asseoir sur cette pierre,
Où tu la vis s'asseoir.

Tu mugissais ainsi sous ces roches profondes,
Ainsi tu te brisais sur leurs flancs déchirés,
Ainsi le vent jetait l'écume de tes ondes
Sur ses pieds adorés.

« Or de l'extrémité de la colline de Tresserve au Lac, du côté du Petit-Port, il y a plusieurs centaines de mètres, et le seul endroit du rivage où il y ait des roches profondes et où l'on puisse, étant assis, recevoir l'écume des eaux, c'est le cap Saint-Innocent.

« Ouvrons d'ailleurs le roman de *Raphaël* à la page où Lamartine raconte leur promenade au bord du Lac, la veille de leur départ d'Aix-les-Bains. « Cette futaie de Saint-Innocent, dit-il, est un cap qui s'avance au milieu des flots dans la partie la plus mélancolique et la plus inhabitée de la rive. Elle se termine à quelques rochers de granit lavés par l'écume quand le vent la soulève, secs et luisants quand le flot est retombé. Nous nous assîmes chacun sur une de ces pierres contiguës. En face, l'abbaye de Haute-Combe pyramidait en noir devant nous, de l'autre côté du Lac. Nous regardions une petite tache qui brillait au pied des terrasses sombres du monastère. C'était la maison du pêcheur où ces flots nous avaient jetés tous les deux pour nous réunir éternellement par le hasard de cette rencontre... »

« Cela étant, quoi de plus naturel que Lamartine, en apprenant, au mois de septembre 1817, que Mme Charles, malade, ne pourrait pas le rejoindre à Aix, ait été pleurer sur une pierre où, l'année d'avant, ils s'étaient assis tous deux? A défaut d'une autre indication, je n'hésite pas une minute à désigner la pointe avancée du cap Saint-Innocent comme étant le lieu de l'inspiration du *Lac*. Mais j'en ai trouvé une autre très précise dans une lettre de Louis de Vignet à Guichard de Bienassis, qui est entre mes mains, et l'on ne saurait mettre en doute la parole de Vignet, puisqu'il était à Aix avec Lamartine quand fut composée l'*Ode au Lac*. C'est bien au cap Saint-Innocent que jaillirent ces stances immortelles... »

Je rends hommage à la pénétration de Léon Séché en matière de recherches documentaires, mais je dois à ma parfaite connaissance de la région du Bourget, que j'habite depuis fort longtemps, une certaine expérience des lieux, et j'ose affirmer que les roches profondes sur lesquelles on peut *s'asseoir* et *recevoir l'écume des eaux*, surtout certains jours de tempête, ne sont pas réservées à Saint-Innocent d'une façon exclusive; il en existe sur presque toutes les petites plages accessibles où les glissements de terrain les entraînent, des sommets environnants, jusqu'au milieu du sable et des roseaux.

D'autre part il ne me paraît pas indispensable que Lamartine, quoiqu'il en parlât dans ses vers, ait été s'asseoir précisément sur les rochers de Saint-Innocent pour évoquer le paysage complexe de son roman. N'est-il pas question de grottes, de forêt obscure dans la dixième strophe de l'*Ode au Lac*? Et, dans la suivante, de riants coteaux, de noirs sapins et de rocs sauvages? Pures descriptions d'ensemble; s'imaginer un Lamartine désireux de parer chacun de ses souvenirs d'un décor géographiquement exact, et, pour les dépeindre sur place, se transportant tour à tour de la baie de Grésine aux grottes de Bourdeau, et des forêts de Lépine aux coteaux d'Aix, serait pousser un peu loin le scrupule de la mise en scène. Le poète, fût-il muni de l'ingénieux « aéroplane » qu'il inventa plus tard avec une si étrange prescience dans la huitième vision de *la Chute d'un ange*, ne pourrait soutenir cette course échevelée sans affaiblir son souffle poétique.

J'ai à ma disposition, pour établir que le lieu précis de l'inspiration est la colline de Tresserve, deux preuves de fait susceptibles de porter une vive lumière sur cette face encore obscure du problème.

Avant de les exposer, je tiens à faire disparaître toute équivoque au sujet de ce lieu célèbre et à en définir nettement la situation. *Le Lac* n'a pas été composé à l'extrémité nord de la colline dont parle Léon Séché et qui se trouve, en effet, très éloignée de la rive; il n'a pas été composé davantage à Saint-Innocent. Les Savoyards reconnaissent comme le *véritable lieu de l'inspiration* celui qui, plus au Sud, et presque au centre de la colline de Tresserve, domine directement le lac. Cette croyance, fondée sur de très solides raisons, n'a rien de « légendaire ».

Dans son *Roman de Lamartine*, Léon Séché, décrivant la

douleur de Raphaël privé de Julie, semble résumer la fameuse lettre de Louis de Vignet, jadis invoquée dans *l'Écho de Paris* comme argument irréfutable. Triste automne! Mme Charles, malade, ne viendra pas à Aix. Lamartine entraîne Vignet à Saint-Innocent pour pleurer avec lui la chère absente; et Léon Séché d'affirmer : « Il s'assit la tête dans ses mains, sur la pierre même où son amie s'était assise, et, pendant qu'il méditait, les vers du *Lac* jaillirent de son cœur comme une fusée de sang (1). » C'est là fort probablement l'interprétation de cette lettre fantôme d'où paraît découler la conviction de Léon Séché. Mais, en admettant que cette phrase lui soit empruntée, comment le fin poète, le sérieux penseur qu'était Vignet a-t-il pu confondre la scène de la *déclamation*, à laquelle il assistait, avec celle de l'*inspiration*, vécue précédemment loin de lui, et croire que la poésie du *Lac* venait de naître, dans toute sa perfection, par le simple prodige de la douleur et d'une hâtive méditation? Lamartine ne lui donna certainement aucune indication à ce sujet. Les poètes dissimulent en général, même à leurs plus intimes confidents, le labeur que nécessite la genèse d'une œuvre sérieuse.

L'Ode au Lac a été *dite* à Saint-Innocent pour la première fois; c'est la seule hypothèse logique; s'imaginer qu'elle fut composée sur l'heure est une pure illusion, plus qu'une illusion, une hérésie : le panorama du Bourget était bien fait pour émouvoir et passionner cette imagination toujours si éprise de l'onde; mais son influence génératrice ne pouvait pas s'opérer instantanément.

Lamartine avait ébauché en 1813, étant garde du corps à Beauvais, des vers qui entrèrent plus tard à peine modifiés, dans la composition du *Lac* (2) ; les racines de cette inspiration plongeaient donc profondément dans le passé. L'obsession des paysages frais et mouillés le poursuit; il eût aimé, comme un Claude Monet, faire glisser les flots glauques d'un bras de rivière jusqu'au perron de Saint-Point, rêve bien impossible, et s'abandonner, lui aussi, à l'attirance des reflets, au vertige des profondeurs mouvantes...

Déjà, dans ses *Premières Méditations*, c'est le *Ressouvenir du Lac Léman*, le *Golfe de Baïa* qui l'inspirent. Dans les *Nouvelles*

(1) *Le Roman de Lamartine*, p. 236. Léon Séché.
(2) *Les Amitiés de Lamartine*, note, p. 28. Léon Séché.

Méditations, il enchevêtre sans cesse les scènes d'amour aux vagues de la mer :

> Du flot qui tour à tour s'avance et se retire
> L'œil aime à suivre au loin le flexible contour :
> On dirait un amant qui presse en son délire
> La vierge qui résiste et cède tour à tour (1).

Il se plaît en une cadence étudiée, recherche des allitérations bruissantes ou floconneuses afin de mieux accompagner l'idée marine, fluviale ou nébuleuse. Mais c'est surtout dans *Jocelyn* que les cascades bondissent, que les torrents écument et que les lacs miroitent. Il faudrait un volume pour détailler toutes les richesses descriptives que l'âme des sources a fait naître sur la palette de cet admirateur du Bourget.

Cependant Lamartine ne croyait pas à la poésie comme moyen de description. « La poésie pleure bien, dit-il, chante bien, mais elle décrit mal. Le moindre coup de crayon d'un dessinateur ou d'un peintre vaut pour les yeux tout Homère, tout Virgile, tout Théocrite (2). » Pourquoi chercher alors dans les strophes du *Lac* une peinture absolument conforme à la nature? « Des descriptions exactes, complètes, nous n'en trouvons pas chez Lamartine. Il n'est pas peintre, il est poète. Ce qu'il voit, il le transforme, et ce qu'il ne peut pas transformer, il ne le voit pas. Il transforme les choses en les recréant à son usage, en leur prêtant sa vie et son âme. Il en fait les témoins et les interprètes de ses plus intimes sentiments, de ses plus confuses sensations. Il en fait un miroir où son reflet se projette... (3) » Dans *le Lac*, l'épreuve, l'amour, la mort et la nature se synthétisent en un magnifique ensemble qui n'a rien de l'étroite vision d'un simple paysage ou d'un tableau de genre. « Le début, par son ampleur, par la perspective ouverte sur l'immensité des temps, ôte à la pièce le caractère individuel et nous avertit du lien qui rattache toutes les douleurs humaines (4). »

Tout en écrivant devant le paysage qui lui sert de modèle, Lamartine analyse sa vie intérieure, ses émotions, ses souve-

(1) Ischia, p. 17. *Nouvelles méditations poétiques.*
(2) Commentaire de *Paysage dans le golfe de Gênes. Harmonies poétiques.*
(3) *La vie d'autrefois à Aix-les-Bains*, p. 297. Gabriel Pérouse.
(4) *Lamartine*, p. 120. René Doumic.

nirs. Il contemple le lac et peint son âme ; mais, afin de mettre plus de vraisemblance et d'émotion dans son poème, il choisit comme « studio de plein air » un point central particulièrement stratégique d'où son regard puisse embrasser les stations diverses de son roman : Haute-Combe, Châtillon, Saint-Innocent devant lui ; là-bas, les grottes sombres, tout près la falaise rocheuse, les bois, l'onde, le ciel...

Il suffit d'avoir parcouru une ou deux fois les environs du lac du Bourget pour reconnaître la colline de Tresserve dans cette description rapide ; le paysage circulaire n'a presque pas changé depuis le roman de *Raphaël*.

La « chère vallée d'Aix » se plaît à refléter cette vie à peine éteinte. Le poète en pleine jeunesse ressuscite : voici les contreforts du Jura, la ligne rude et simple du mont du Chat séparant la Savoie de la capitale du Bugey, où s'est effectuée la formation morale et intellectuelle de l'étudiant. A l'est, sous le ciel plus bleu, la route de l'Italie bordé d'ifs et d'oliviers : Naples, Graziella... Rome. Là-bas, nichées dans la verdure, les Charmettes ; il fut les visiter avec Julie. Puis Chambéry, Caramagne, Servolex : l'abondance des sources, la fraîcheur des bois ; Servolex : l'amitié de ce Louis de Vignet, le frère d'élection.

Aix enfin, la ville fleurie, l'hôtel du docteur Perrier, le jardin parfumé de glycine, les Prés-riants, la longue avenue des Peupliers, le petit port. Tresserve ! *la Colline de l'inspiration*, la promenade choisie entre toutes.

*
* *

Après cette longue digression, je reviens à mes deux preuves directes. La première m'est offerte par Lamartine lui-même. Dans un désir de sincérité, il voulut, avant de disparaître, nous révéler le site mémorable : c'est obéir à son vœu le plus cher que de le faire publiquement connaître. Les pas de ses fervents admirateurs ne s'égareront plus, incertains, parmi tous les sentiers de la région à la recherche de son souvenir ; ils sauront où dresser l'autel de leur culte.

Le docteur Auguste Forestier, déjà installé comme médecin à Aix-les-Bains lors du Gouvernement provisoire de 1848, s'est fait le porte-voix du poète en divulguant dans son livre, intitulé le *Nouveau Vade-mecum à Aix*, une scène véridique et décisive dont il fut un des acteurs et qui résout nettement la question ;

ce livre est un *guide* sérieux et précis; nulle description imaginaire ne vient en falsifier la limpide formule. Comment un document authentique d'une importance aussi exceptionnelle passa-t-il presque inaperçu ?

Depuis longtemps introuvable (1), cet ouvrage ne fut pas assez lu; la dernière édition, exécutée à Aix-les-bains chez Gérente, imprimeur, date de l'année 1876; la plupart des exemplaires furent achetés par des Anglais ou des Italiens, distribués à des indifférents ou perdus. Bien peu de fidèles y méditèrent à la page 121 l'incident qui clôt définitivement toute controverse à ce sujet. L'auteur, en effet, n'hésite pas à mettre en tête du chapitre l'affirmation de sa découverte :

Bois de Lamartine, lieu de l'inspiration Le Lac.

« Ce n'est pas, dit-il, comme le public peut le penser, par le fait de la tradition seulement qu'il m'a été donné de connaître ce délicieux emplacement, mais par une circonstance toute fortuite. » Et il raconte qu'un jour d'été de cette année 1848, sur le chemin de Tresserve, où sa famille possédait un domaine assez étendu, il rencontra un de ses anciens camarades, le docteur François, de Paris, et M. Hippolyte Carnot, ministre de l'Instruction publique (2).

Ces deux amis de Lamartine, avant de partir pour les eaux d'Aix, avaient reçu de lui par écrit toutes les indications de nature à leur faire retrouver sur place le lieu de l'inspiration du *Lac*. Une incursion à travers le passé de Raphaël était bien faite pour séduire ces hommes cultivés et sensibles. Mis au courant des faits, le docteur Forestier se joignit à eux pour retrouver les *trois arbres*, la source et le petit bois décrits dans le manuscrit du poète qu'ils tenaient précieusement à la main. Grâce à ce plan détaillé, la mystérieuse retraite fut découverte sans peine.

« Voilà, déclare le docteur Forestier, comment j'ai pu, avec des témoignages authentiques, désigner exactement les lieux chers à tous les amants de la belle nature et de la poésie. »

(1) Ce livre nous a été gracieusement prêté par le docteur Henri Forestier, fils de l'auteur, qui a pu joindre aux précieux renseignements que nous y avons puisés la valeur de ses souvenirs personnels très nets.

(2) Hippolyte Carnot, ministre en même temps que Lamartine, était le second fils du grand Carnot ; il naquit en 1801 et ne mourut qu'en 1888, ce qui lui permit de lire le *Guide* du docteur Forestier.

Il ne s'agit pas ici d'une « légende » ; trois personnalités connues, guidées par le texte de Lamartine, ont exploré la colline de Tresserve et, consciencieusement, révélé à l'histoire la page de vérité qui lui manquait.

Pour que l'oubli ne vînt même pas effacer une aussi appréciable certitude, le docteur Auguste Forestier fit placer sur un des *trois arbres* repérés un petit drapeau commémoratif en métal. Les intempéries démolissaient souvent ce frêle hommage à la mémoire du poète ; on le relevait, on le fixait de nouveau au moyen d'un câble sur le tronc vieillissant du châtaignier. Le docteur Henri Forestier, son fils, aime à rappeler qu'à la mort de son père, il trouva dans ses papiers des factures établissant la dépense de ces réparations incessantes dont la somme s'élevait à 600 francs. Ce détail touchant vaut d'être cité.

J'aime à suivre en pensée Lamartine s'acheminant par l'*Avenue des peupliers* vers ces hauteurs de Tresserve qu'il adorait. Le cap Saint-Innocent était beaucoup trop éloigné du centre de la ville d'Aix pour qu'il songeât à le choisir comme but de ses promenades journalières : le voici tournant à gauche dans le clos de la *Maison du Diable*, afin d'abréger encore la distance ; il laisse à sa droite la propriété d'Angelier Prudent, aujourd'hui transformée en cet Hôtel du Bois Lamartine dont la position assez en recul au nord du Petit Port, égara les recherches de Léon Séché. Le sentier de la *Maison du Diable* conduit directement à la ferme de *Chapelle dit le Tondu*, mort depuis de longues années, ancien métayer de la famille Forestier. Cette ferme se trouve très voisine du *Lieu de l'inspiration*.

Il est regrettable que la main des hommes ait défiguré ce coin de nature où resplendissait le visage du souvenir ; lorsqu'il s'agit de recueillir les vestiges d'une grande vie, on voudrait retrouver dans sa forme immuable le paysage qui en fut le cadre, et j'éprouve un malaise indéfinissable à devoir décrire, si je veux rester dans la vérité, un site banal à la place du décor romantique de 1817.

La colline de Tresserve demeura pendant plus d'un demi-siècle digne de toutes les exaltations, de toutes les évocations ; le passé magnifique y régnait. Les arbres de Raphaël se développaient et se multipliaient à l'aise ; les rejetons des souches anciennes poussaient en cépée vigoureuse ; les *trois châtaigniers* jaillissaient du sol, enlacés et glorieux, comme les attributs

d'un blason vivant. A l'heure actuelle, les bois n'apparaissent plus qu'aux deux extrémités de la colline; le lieu même de l'inspiration semble livré à la malveillance d'un obscur génie. Les *trois châtaigniers* ont été coupés en 1888; leurs frères, remplacés par des ceps et des trèfles, ont subi le même sort; seul, un vieux tronc a échappé à la cognée, triste abri pour l'Hamadryade centenaire...

Du temps de Lamartine, la route étroite qui sépare la colline du lac n'existait pas, et les flots battaient sans obstacle les contreforts du ravin.

> Tu mugissais ainsi sous ces roches profondes,
> Ainsi tu te brisais sur leurs flancs déchirés...

La route fut construite en 1856 pour servir de voie ferrée aux premiers trains inaugurés. Depuis, le P.-L.-M. a changé la direction de la ligne et rendu le parcours primitif aux piétons. Pour retenir le terrain, miné jadis par les eaux du lac, les propriétaires ont trouvé prudent de laisser en friche toute la partie nord-ouest du versant; le lac du Bourget disparaît derrière un rideau de ronces et d'acacias par trop envahissants. Où sont les échappées, saisissantes d'imprévu, à travers la haute futaie? Quelle pieuse initiative viendra restituer à cette terre profanée ses bois, ses prairies, ses clairières, toute sa renommée de grâce et d'harmonie?

Je rencontre souvent sur ce théâtre abandonné des Muses un vieillard qui connut *Chapelle dit le Tondu*, l'ancien métayer du docteur Auguste Forestier. Ce brave homme, nommé Jean-Pierre Roux, était dans sa jeunesse loueur de voitures à Aix-les-Bains, et conduisait la légère victoria à dais frangé de soie, si différente de nos sombres automobiles. Le roi Georges Ier de Grèce, de douce mémoire en Savoie, fut son client; Jean-Pierre Roux a conservé de ce passé fastueux des opinions réactionnaires : il gémit sur la politique, sur la versatilité humaine, et conclut : « Ici nous restons fidèles aux vieilles idées. Je suis conservateur; ce n'est pas que je souhaite du mal à la République, mais je trouve qu'elle devrait se souvenir davantage de *notre* Lamartine, et faire construire une sorte d'obélisque (lisez stèle) à l'emplacement où, de sa maison et de ses champs, *le Tondu* le voyait écrire! »

Il m'explique, en effet, dans son langage coloré, qu'en 1816

l'ami de Julie venait souvent avec elle se promener sous les ombrages aujourd'hui détruits : « C'est à Tresserve, avoue lui-même Lamartine dans *Raphaël*, c'est sur les racines veloutées de mousse de ses beaux arbres que nous avions roulé le plus de mélancolie dans nos heures de contemplation (1). »

L'année suivante *le Tondu* le revit, seul et triste, presque tous les jours pendant plus d'un mois, septembre sans doute. Il s'arrêtait à la ferme pour causer et boire une tasse de lait avant d'aller s'asseoir sous les *trois arbres* où il lisait, écrivait et rêvait jusqu'au soir. On l'entendait parfois dire tout haut des vers; c'est ce que Jean-Pierre Roux appelle ingénument « parler tout seul ». Lorsque un orage le surprenait, il n'hésitait pas à venir s'abriter au coin de l'âtre. Sa grande simplicité, sa bonté souriante le rendirent aussi célèbre auprès de ces hôtes rustiques que ses admirables discours devant l'Assemblée nationale.

Toute cette poussière de souvenirs, ces nuances, ces détails légers deviennent de jour en jour plus précieux aux biographes lamartiniens. Mais la France n'est pas la seule nation à vouloir questionner les échos, les bois et les chemins de Savoie, afin de découvrir le site où naquit *le Lac*. Jean-Pierre Roux m'apprend combien de « savants » étrangers, *sa victoria* conduisit ici avant la guerre.

*
* *

Seules aujourd'hui les âmes méditatives peuvent reconstruire les ruines du passé et se livrer à l'évocation. Le mirage alors prend le relief de la réalité... Lamartine est indissolublement uni au lac; on le voit, on lui parle, il écoute, il répond... le ciel resplendit et baigne d'un glacis d'azur sa forme élégiaque.

Il me serait difficile de prendre ce ton de calme certitude pour décrire un paysage mutilé et des scènes évanouies si je ne possédais un tableau de l'époque me permettant de les reconstituer dans toute leur vérité. L'*Image* est encore plus éloquente que le *Récit* et va devenir la seconde de mes preuves directes.

En 1829, le peintre Demahis (1) fit de *Lamartine écrivant le*

(1) *Raphaël*, p. 166.

Lac un portrait d'une telle ressemblance et d'une telle clarté d'expression et d'attitude qu'il est pour ses biographes, en 1925, la plus limpide des révélations.

Le docteur Auguste Forestier et le peintre Demahis parlaient le même langage; le même souffle les inspira; la même sincérité rayonne des deux œuvres : le tableau paraît être le complément du livre et en illustrer la page essentielle (2).

Rien ici ne rappelle le cap Saint-Innocent dont les bords affleurent directement la nappe d'eau ; nous sommes bien à Tresserve ; le peintre a fait valoir les droits de la perspective : l'élévation du premier plan, par rapport au niveau du lac aperçu dans le lointain, montre bien qu'il s'agit d'un site en hauteur; les ellipses arrondies des tourelles et des clochers placés sur la ligne d'horizon proclament la loi de la profondeur et se creusent sous le regard qui les survole.

Dans un paysage automnal, Lamartine en costume de cavalier, bottes à revers, cape sombre doublée de pourpre, est assis à l'ombre des hauts châtaigniers ; son jeune visage reflète l'exaltation véhémente et douloureuse de son âme ; un rayon de soleil effleure son front et sa main, symbole du choc ineffable de l'*inspiration* ; il semble écouter la double voix des flots et de ses pensées.

Demahis avait une palette sans bitume, la fraîcheur des tons garde à la toile, malgré ses craquelures, un velouté comparable au glacis lumineux des jardins de Ménard. Il est probable que le peintre travailla dans son atelier la pose, l'attitude générale, l'expression *sentimentale* de Lamartine; mais il est presque certain que les notes nécessaires à la bonne exécution du paysage ont été prises sur place. Je reconnais dans le décor du fond les particularités d'essences d'arbres, de proportion, d'atmosphère et d'horizon qui caractérisent les parties encore boisées de la colline ; enfin ce qui m'autorise à qualifier ce tableau de *preuve de fait*, c'est le groupe des *trois châtaigniers* reproduit intentionnellement par Demahis comme point de repère classique du *lieu de l'inspiration* et que dix-neuf ans

(1) Demahis (Étienne-Achille), peintre d'histoire et de portrait, né à Paris, le 17 novembre 1801, mort en 1843, entré à l'École des Beaux-Arts en 1821. Il devint l'élève d'Abel de Pujol et exposa pour la première fois au Salon de 1831.

(2) Ce tableau appartient à la collection du docteur Henry Michaud, de Chambéry.

plus tard M. Carnot, le docteur François et le docteur Auguste Forestier, devaient retrouver.

Lamartine a voulu, sous cette forme sylvestre, transmettre à la postérité un signe effectif de sa présence à Tresserve ; une voix d'outre-tombe s'élève des pages de *Raphaël* et proclame le désir de la survivance : « L'homme n'anime pas seulement l'homme, il anime toute la nature. Il emporte une immortalité avec lui dans le ciel, il en laisse une autre dans les lieux qu'il a consacrés. En cherchant sa trace, on la retrouve et l'on converse réellement avec lui (1). »

Demahis, en dehors des portraits et des sujets d'histoire, avait une prédilection pour ce genre de tableaux à la fois littéraires et plastiques. Après avoir peint en 1829, *Lamartine écrivant le Lac*, il exposa au Salon de 1831, toujours dans cette note romantique, *Young écrivant ses Nuits* ; à celui de 1835, les *Pionniers de Fenimore Cooper*, et à celui de 1837, une scène de *Jocelyn* ; il s'efforçait d'ajouter à l'agrément de la composition l'intérêt de la ressemblance ; ce double but est entièrement atteint dans le tableau de Lamartine écrivant *le Lac*. Un hasard providentiel a permis de retrouver cette œuvre, abandonnée, délaissée, dans une vieille maison de Clermont-Ferrand, et de la rendre au pays qui l'inspira. Sa découverte m'offre l'occasion de célébrer à la fois la gloire du peintre et celle du poète.

L'immortel esprit de Raphaël doit tressaillir d'aise en percevant l'attention soudainement ranimée de ses admirateurs devant cette clarté nouvelle.

La Savoie, peut-être un peu indifférente à la mémoire de Lamartine, se hâtera de réparer ses torts ; car il l'aima d'une toute particulière tendresse, d'une inaltérable fidélité, cette province fille de l'Italie, et pour lui si débordante de souvenirs ! Caramagne, Servolex, Aix, toute la vallée, toutes les montagnes, tous les bois sont encore imprégnés de son âme. La Savoie lui appartenait et le possédait. N'était-elle pas sa seconde patrie ? C'est du moins le plus doux hommage qu'il lui offrit un jour dans un discours tout spontané dont j'aime à relire le texte reproduit dans *Trois mois au pouvoir*, et que je suis heureuse de rappeler ici.

Nous sommes en 1848 ; l'homme politique dispute au poète

(1) *Raphaël*, chap. LIX.

les lauriers de l'éloquence et voici la réponse qu'il fit à la députation de Savoisiens résidant à Paris et venant protester auprès de lui de leur dévouement à la République.

« Le Gouvernement provisoire reçoit avec bonheur le témoignage de sympathie, d'amitié et, pour ainsi dire, de co-nationalité exprimé dans votre adresse. Quant à moi, en particulier, qui ai l'honneur d'être son organe auprès de vous, citoyens savoisiens, personne en France ne pouvait, j'ose le dire, apprécier davantage votre présence ici et votre adhésion à la République.

« J'ai été, pour ainsi dire, élevé dans vos montagnes ; c'est là que j'ai respiré l'air natal de la poésie, qui a commencé ma modeste illustration auprès de votre jeunesse; c'est là que j'ai été accoutumé, dès mes plus jeunes années, à regarder la Savoie comme ma propre patrie.

« C'est là que j'ai connu ces vertus admirables dont votre population offre le modèle à toute l'Europe; c'est là que j'ai admiré ces études sérieuses qui ont fait de vous le peuple le plus littéraire, le plus libéral, le plus intellectuel entre tous les peuples; c'est là que j'ai contracté et que je conserverai toujours mes plus tendres amitiés.

« Vous me permettrez ce retour à des souvenirs personnels comme une consolation à la vie publique. »

Le temps a passé... Aucune inscription ne rappelle, à Aix-les-Bains ou à Chambéry, cette sympathie expansive et les séjours que Lamartine renouvela si souvent dans toute cette région. Le silence s'est fait autour de ce nom glorieux, que tant de sites charmants devraient remémorer aux promeneurs mieux informés.

R. Michaud Lapeyre.

POUR LA RESTAURATION DE L'EUROPE

LA QUESTION DU TRANSFERT

La Chambre de commerce internationale vient de tenir à Bruxelles, du 21 au 27 juin, son troisième Congrès, faisant suite à ceux de Londres et de Rome, dont les résolutions auront leur place dans l'histoire de la restauration européenne (1).

Fondée à Paris en 1920, sous la présidence de M. Étienne Clémentel, auquel a succédé une éminente personnalité de la finance américaine, M. Willis Booth, remplacé à son tour, par un grand banquier anglais, le Dr Walter Leaf, la Chambre de commerce internationale comprend vingt comités nationaux, formés dans tous les grands pays, moins l'Allemagne et la Russie, groupant autour d'eux trois cent quarante-sept Chambres de commerce. Ils comprennent non pas des éléments officiels, politiques ou administratifs, mais une élite de commerçants, d'industriels et de financiers qui représentent, dans leurs pays respectifs, une fraction importante de l'opinion.

Le Congrès de Bruxelles a réuni, sous la présidence de M. Maurice Despret, président du Comité national belge, plus de sept cents délégués, appartenant à vingt-huit nations différentes, et soumis à la discussion de ses commissions toute une série de problèmes intéressant le commerce, l'industrie, les transports, la banque, l'arbitrage, etc.

Nous nous attacherons particulièrement aux travaux du Comité de restauration économique, dont nous avons signalé la création en 1923, et qui est devenu la pièce maîtresse dans

(1) Voir notre article sur le IIe Congrès de la Chambre de commerce internationale, dans la *Revue* du 1er mai 1923.

l'organisation de la Chambre de commerce internationale.

Après avoir rappelé les principes suivant lesquels devrait s'effectuer idéalement, dans une atmosphère de confiance et de paix, le retour aux conditions économiques normales, le Comité est entré dans la discussion pratique de l'un des plus importants problèmes que soulève le paiement des réparations. Reprenant la tâche où l'avaient laissée les experts du plan Dawes, il a orienté ses travaux vers la question des transferts, c'est-à-dire la conversion des marks-or pour transformer la monnaie du débiteur en celle du créancier. C'est là qu'apparaît une difficulté nouvelle que Norman Angel, l'auteur de *la Grande illusion*, aurait pu comprendre parmi celles qu'il a retenues pour prouver que la guerre est une industrie qui ne paie pas.

Un spirituel journaliste, M. Stéphane Lauzanne, a étudié, dans le journal *le Matin*, ce mal nouveau qu'il appelle le « microbe des transferts » et dont il décrit les extraordinaires effets.

« Une découverte merveilleuse, inouïe, a été faite par les praticiens de l'économie politique : c'est la découverte du microbe du transfert, qui permet aux débiteurs les plus accablés d'envisager avec sérénité l'avenir.

« Il prend naissance exclusivement dans les organismes débiteurs ; mais, chose curieuse, il les protège, il les défend contre les organismes créanciers. Grâce à lui, toute transfusion du sang des veines débitrices aux veines créancières est impossible. En d'autres termes, un créancier qui reçoit de l'argent de son débiteur risque d'en mourir et de faire périr tout le voisinage. Nous ne nous en étions jamais aperçus jusqu'ici. Par exemple, nous, en 1872, nous avons, en quelques mois, transféré cinq milliards de francs-or, de Paris à Berlin. Personne alors ne s'est avisé que c'était mortellement dangereux pour Berlin et le reste de l'Europe.

« De même en 1921, à Londres, M. Briand et M. Lloyd George, qu'accompagnait une formidable cohorte de techniciens et d'experts, ont fixé à 132 milliards de marks-or la dette allemande, sans qu'aucun technicien, aucun expert ait fait observer que le transfert d'un seul de ces 132 milliards était pratiquement impossible. »

L'idée de ce microbe, brusquement apparu au cours d'une étude chirurgicale faite par les savants experts du plan Dawes,

est assurément ingénieuse; mais la vérité est sensiblement différente, et nous avons eu, en France, dès 1920, des esprits clairvoyants pour signaler le risque du transfert. Nous ne pouvons cependant que nous réjouir de cette découverte, car si, dans cette fantaisie, il y a une part de réalité, nous espérons que cet extraordinaire microbe exercera également son action malfaisante dans le règlement des Dettes interalliées.

Passant du plaisant au sévère, rectifions tout d'abord l'erreur très répandue, suivant laquelle la tâche du Comité Dawes consistait à régler les réparations d'après un plan nouveau, fondé sur la capacité de paiement de l'Allemagne, et qui en assurait le règlement.

Telles n'ont pas été la mission initiale des experts et leurs responsabilités. Ils avaient seulement à déterminer les conditions dans lesquelles pourraient être réalisés la stabilisation de la monnaie allemande et l'équilibre budgétaire; mais il est bien entendu qu'étant donné le but qui leur était assigné, le Comité Dawes devait rencontrer, dans cette double étude, le problème des réparations. Aussi a-t-il été amené à déclarer quelle était, à son avis, la charge annuelle maxima que le Reich pourrait supporter pour payer sa dette, mais sans décréter en aucune manière le montant des réparations.

Désireux avant tout de faire œuvre utile dans le sens d'un règlement définitif, le Comité des experts s'est préoccupé de présenter, sous une forme pratique, les moyens de constituer, en Allemagne, les fonds en marks-or à provenir de l'annuité des réparations, établie suivant la capacité du budget allemand. Ces sommes étant ensuite rassemblées dans les caisses de la Reichsbank, là s'arrête le pouvoir de règlement du plan Dawes et ici commence le travail du Comité des transferts, composé de l'agent des paiements et des cinq représentants des puissances intéressées, auxquels incombe la tâche de recueillir les fonds pour le compte du Comité des réparations (1).

Cette organisation laisse entière la question de savoir comment les fonds ainsi réunis à Berlin en marks-or seront transférés à l'étranger. Tout bonheur que la main n'atteint pas n'est

(1) Il est à retenir que, dans le but de consolider avant tout la monnaie allemande, ce Comité peut arrêter l'accumulation des marks en suspendant partiellement les obligations de l'Allemagne, dès que les fonds à transférer auront atteint 5 milliards de marks-or, ou même avant, si les circonstances l'exigent.

qu'un rêve, et c'est aussi ce que pensent les hommes d'affaires qui ont recherché, au Congrès de Bruxelles, les divers moyens suivant lesquels les montants accumulés en marks-or pourraient passer entre les mains des Alliés, sans que ce tour de prestidigitation puisse amener des répercussions économiques, dont l'action défavorable se ferait surtout sentir chez les créanciers appelés à recevoir les paiements allemands.

Le Comité de restauration qui a été chargé de cette étude, s'est donc mis tout d'abord en face de la situation que nous venons d'exposer, à savoir que l'Allemagne avait l'obligation directe de constituer à Berlin une provision en marks-or correspondant à l'annuité mise à sa charge, mais qu'en fait, elle avait été déchargée du soin de transférer elle-même ces sommes à l'étranger. Le plan Dawes ne lui reconnaît que l'obligation morale de faciliter, par tous les moyens raisonnables en son pouvoir, les travaux du Comité des transferts pour faire passer à l'extérieur les montants nécessaires au paiement des Alliés.

Les données du problème étant ainsi précisées, comment transférer ces montants? Le Comité de restauration a demandé sur ce point une consultation à trois éminents experts : Sir Josiah Stamp, MM. Alberto Pirelli et André de Chalendar, dont l'un, Sir Josiah Stamp, est le maître incontesté de cette nouvelle science hermétique des transferts. De leur collaboration est sorti, sous le titre *les Paiements de réparations et l'Avenir du commerce international*, un rapport très complet, qui traite la question sous tous ses aspects, véritable monument doctrinal dont il restait à dégager clairement les conclusions pratiques.

*
* *

Toute solution proposée pour la question des transferts doit tenir compte du principe politique suivant lequel l'intérêt supérieur de l'État domine les intérêts particuliers. C'est une illusion de croire, et le rapport du Comité de restauration le souligne à juste raison, qu'on peut transférer la richesse d'un pays comme celle d'un particulier, en présentant un chèque à un bureau de change. Des mouvements de fonds ayant l'amplitude et la continuité de ceux que nécessitera le paiement des réparations doivent s'effectuer, pour une large part, au moyen de produits exportés ou de services rendus par le débiteur : ceci revient à dire qu'un pays ne peut toucher une

créance qu'il possède à la charge d'un autre pays, que s'il se décide à accueillir, sur son propre marché, les produits qui lui seront envoyés directement ou indirectement, en règlement de sa créance. Dans ces conditions, il est donc à craindre qu'un tel afflux de produits, venant s'ajouter à la production nationale, ne cause un certain trouble sur le marché intérieur du créancier ; mais, en revanche, le pays s'enrichit à concurrence des biens qui lui sont transférés, et cet enrichissement peut se traduire par la diminution des impôts pesant sur l'ensemble des citoyens.

C'est au milieu de ces difficultés que devait manœuvrer le Comité de restauration, en restant dans l'esprit du plan Dawes. Selon les suggestions que contenait le rapport de Sir Josiah Stamp et ses collègues, il nous a présenté les quatre méthodes de transfert que nous résumons ci-après, en laissant, bien entendu, aux événements le soin d'en démontrer l'efficacité.

1° Développement normal des exportations allemandes sur les marchés mondiaux, sans aucun organisme particulier ni effort spécial de la part des États intéressés.

Ce mode de paiement par l'Allemagne avec l'excédent de sa balance commerciale, correspondrait à un règlement en espèces ; aussi est-ce celui que nous devons appeler de tous nos vœux, car il suppose qu'à la crise actuelle succéderait une amélioration dans la situation générale, permettant d'entrevoir le retour aux conditions d'avant-guerre. Malheureusement, la situation actuelle s'ajuste difficilement avec ce rêve, car elle comporte cet élément d'incertitude : la place que l'Allemagne est appelée à prendre dans les échanges internationaux comme grand pays exportateur. Les avantages que lui donnait sa monnaie dépréciée, au point de vue des prix intérieurs, ne constituent plus pour elle une prime à l'exportation ; elle se heurte aujourd'hui à la concurrence de tous les autres pays, y compris ceux dont la monnaie est à base d'or, comme les États-Unis, qui sont, en outre, détenteurs des principales matières premières.

2° Arrangements spéciaux entre chaque pays créancier de l'Allemagne en vue de développer les livraisons en nature ou les prestations de services dans la mesure compatible avec les intérêts nationaux.

Nous rentrons encore ici dans une formule connue et qui n'a pas encore produit tous ses effets. La Serbie peut avoir besoin de locomotives qu'elle ne construit pas, l'Italie de charbon

qu'elle ne possède pas, la France ou la Grande-Bretagne de matières colorantes, de potasse ou de tout autre produit que l'Allemagne peut fournir dans de meilleures conditions. C'est sur ces bases qu'ont été déjà établis, dans chaque pays créancier, des accords commerciaux qui, par manque de confiance, n'ont pas toujours donné les résultats désirés. De nouveaux essais dans ce sens peuvent et doivent être tentés avec plus de chances de succès lorsque les divers gouvernements intéressés auront pris, sur ce point, leurs responsabilités et facilité ces paiements en nature par des conventions douanières appropriées.

3° Action internationale concertée pour favoriser, dans tous les pays, alliés, associés ou neutres, l'emploi des paiements de l'Allemagne sous forme d'entreprises ou de travaux publics.

Cette action, désignée sous le nom de « plan de coopération », est celle qui, par sa nouveauté et sa variété d'application, mérite de retenir particulièrement l'attention de ceux qui estimeraient insuffisantes les autres méthodes.

Il existe manifestement, dans le monde, de vastes projets d'intérêt général qui ne peuvent être réalisés, faute de la main-d'œuvre requise pour ce genre de travail, ou par manque de capitaux. La rémunération étant lointaine, sinon incertaine, seuls les États pourraient assumer la charge de ces entreprises, mais comme la situation présente des budgets ne leur permet pas d'envisager des dépenses qui ne seront couvertes qu'à long terme, ces projets restent en suspens, au détriment du progrès général. Bien longue serait la liste des travaux de cet ordre à entreprendre dans les pays neufs ou dans les colonies. Les constructions de chemins de fer ou les installations de ports, les aménagements de forces hydrauliques, les canaux, peuvent rentrer dans ce programme, car il faut souvent compter un certain nombre d'années avant que de telles entreprises trouvent leur rémunération dans le développement des régions desservies.

Supposons rétrospectivement qu'un canal soit à l'étude comme le Suez ou Panama, ou des chemins de fer, comme ceux de la Chine, dans lesquels des intérêts internationaux sont engagés. Est-il téméraire de prétendre que l'Allemagne pourrait prendre sa part dans les travaux de construction ou dans les fournitures de matériel, au titre de paiement des réparations?

Qu'on ne dise pas que les produits allemands incorporés

dans les travaux éventuellement accomplis prendront une place qui aurait pu être occupée par les produits des pays créanciers. En effet, dans l'hypothèse même où nous nous sommes placés, et qui paraît très vraisemblable, si ces travaux n'étaient pas exécutés, dans des conditions exceptionnelles, avec le produit des réparations, tout porte à croire qu'ils ne le seraient pas du tout.

4° Placement, sur les marchés internationaux, des obligations créées par le plan Dawes, c'est-à-dire des obligations de chemins de fer et d'industries, ou même d'autres valeurs allemandes susceptibles d'intéresser des acheteurs étrangers. Inversement, placements permanents faits en Allemagne par des particuliers non alliés ou neutres, et qui auraient, par conséquent, à offrir des devises étrangères pour l'achat de marks-or.

Sur la première opération consistant à placer des titres allemands à l'extérieur, nous n'avons pas à insister, car c'est la méthode même du plan Dawes qui a prévu ces émissions d'obligations de chemins de fer ou d'industries, remises à un *trustee* désigné par la Commission des réparations. Ce sont les États créanciers auxquels seront remises ces obligations qui auront à les vendre au public, dans la mesure où les marchés financiers seront susceptibles de les absorber.

Quant à la seconde opération, qui comporte des placements de capitaux en pays allemand par des particuliers non alliés ou neutres, il est assez difficile de prévoir l'ampleur de ces emplois de fonds venant de l'étranger. Tout ce qu'il est permis d'entrevoir pour le moment, c'est que, dans une situation industriellement et commercialement consolidée, l'Allemagne peut aussi offrir à la finance internationale un assez vaste champ pour son activité. Le Comité des transferts trouverait alors, dans ce mouvement de capitaux, une occasion favorable pour effectuer des ventes de marks-or sur les fonds qui seraient à sa disposition dans les caisses de la Reichbank.

*
* *

Telles sont, avec quelques commentaires, les quatre méthodes de transferts que le Comité de restauration économique a présentées, d'après le rapport de sir Josiah Stamp, à l'examen du Congrès de Bruxelles. Il nous reste maintenant à faire connaître quel est le point de vue des délégués du Comité national français qui ont eu à intervenir dans cette discussion.

Après avoir déclaré que, dans la mise en exécution du plan Dawes et le règlement des transferts, ce n'est pas la bonne volonté du créancier, mais celle du débiteur qui pouvait être mise en cause, nos délégués se sont pleinement associés aux résolutions qui tendaient à rétablir la collaboration nécessaire pour faciliter à l'Allemagne l'exécution de ses engagements.

Faut-il rappeler qu'avec le plan Dawes, et c'est là l'une de ses principales innovations, nous avons reconnu au débiteur la faculté de s'acquitter de sa dette en la payant chez lui et dans sa propre monnaie, tandis qu'auparavant, il devait payer au domicile du créancier et dans la monnaie de celui-ci, — innovation en matière de paiement de dettes qui nous servira, du moins espérons-le, pour d'autres règlements.

Cette bonne volonté de la France s'est également affirmée et s'affirmera plus encore dans l'avenir en facilitant à l'Allemagne le paiement des réparations, par la voie des livraisons en nature ou des prestations de services, dans toute la mesure compatible avec l'intérêt national.

La France a déjà pris des dispositions pour recevoir de l'Allemagne le plus grand nombre de produits en paiement des réparations. Les marchandises livrées à titre de prestations bénéficient de notre tarif douanier minimum, c'est-à-dire qu'elles jouissent, dans certains cas, de conditions plus favorables que celles consenties à des produits de nations amies. Grâce à ces avantages, le système de prestations en nature fonctionne et l'on peut même dire qu'à ce jour, le crédit qui nous est ouvert pour les six premiers mois de l'année 1925 par l'agent général des paiements est quelque peu dépassé.

C'est sur ce terrain des prestations en nature que la question des dettes interalliées et celle des réparations, bien que séparées en droit, se rejoignent en fait, lorsqu'on les envisage toutes deux, non plus au point de vue politique, mais sous leur aspect économique. Leur solution serait largement facilitée si on laissait aux États qui sont à la fois créanciers et débiteurs, la possibilité de remettre à leurs créanciers les produits que, sous forme d'importation ou de prestation, ils recevraient de leurs débiteurs. Ces États ne seraient plus que des intermédiaires et le problème, comme l'a noté très justement le rapport de sir Josiah Stamp, deviendrait, sur bien des points, un problème germano-américain.

Dans ce même esprit conciliant, les délégués français ont fermement soutenu la méthode de transfert comprise sous le titre de « plan de coopération » pour l'emploi des paiements de l'Allemagne sous forme d'entreprises ou de travaux publics sur notre territoire, aux colonies, ou à l'étranger.

C'est là, en effet, une idée excellente, sinon une idée simple, et nulle institution ne peut, mieux que la Chambre de commerce internationale, en rechercher le champ d'application avec le concours de ses vingt comités nationaux. Faire servir ce capital allemand, rançon de la guerre, à promouvoir quelque grand progrès humain, ne serait-ce pas une belle conception pour un organisme que son président définissait « l'Institut économique international du monde » ? Dans une Europe restaurée, une telle méthode peut donner des résultats satisfaisants, non seulement pour les nations directement intéressées à la solution du problème des réparations, mais encore pour tous les pays où il resterait à exécuter des grands travaux d'intérêt général, et peut-être même un jour servir de base à une collaboration pour le relèvement industriel de la Russie.

Nous pensons aussi que les placements permanents acquis en Allemagne par les particuliers non alliés ou neutres peuvent être un moyen pratique de résoudre partiellement le problème des transferts, en même temps qu'ils établiraient, entre l'Allemagne et les capitalistes étrangers, des liens d'intérêt qui ne pourraient que contribuer au maintien de la paix mondiale.

Ici, on peut reprendre utilement une suggestion contenue dans la résolution du Congrès de Rome, au sujet des actifs allemands évadés à l'étranger, que le second Comité des experts, dont on oublie trop la difficile enquête, a évalué au minimum à 8 milliards de marks-or. Il est désirable et possible qu'avec des encouragements officiels, ces capitaux, déjà sur le chemin du retour, rentrent définitivement en Allemagne, pour s'assurer des remplois fructueux, et contribuent ainsi à mettre sur le marché international de devises des monnaies étrangères, dollars ou livres sterling, en échange de marks-or.

Une autre remarque s'impose sur un point que le rapport des experts n'a fait qu'effleurer, mais dont les hommes de finance comprendront toute l'importance. Dans ces vastes opérations de transfert de place à place, il faut toujours tenir compte de l'intervention de ce facteur très agissant, de cet

autre microbe parfois bienfaisant, qu'on appelle la spéculation. Dans un sens ou dans l'autre, sa force impulsive peut être considérable, surtout si l'amélioration des conditions économiques de l'Allemagne permet de diriger ce mouvement spéculatif dans le sens de l'élargissement du marché du mark-or pour son transfert en devises étrangères.

De cet exposé des méthodes envisagées pour le transfert, pouvons-nous conclure que certaines sont infaillibles ou que d'autres sont vaines? Seule l'expérience indiquera, entre tous ces procédés anciens ou nouveaux, quel est celui qui fera passer en France les centaines de millions de marks-or que l'exécution des réparations doit accumuler dans les caisses de la Reichsbank.

Nous devons surtout nous garder de toute limitation dans ce champ expérimental. La science enseigne que le besoin fait naître l'organe; aussi, avons-nous le sentiment que les Alliés, devant le versement effectif d'une somme à leur crédit en Allemagne, sauront trouver la formule de transfert ou de mobilisation. Supposons, par exemple, que l'un de ces États cherche à obtenir une avance sur un marché étranger : il n'y a pas de doute que cette opération puisse être facilitée par la remise en gage du dépôt de marks en Allemagne, qui constituera une garantie-or, à l'appui de l'engagement de l'emprunteur.

Pour juger cette question du transfert sous toutes ses faces, il convient aussi de l'examiner, comme l'a fait à juste titre le Congrès de Bruxelles, dans ses rapports avec les progrès de la restauration européenne, et c'est en ceci que toutes les solutions doivent nous inspirer quelques réserves. Partant de la situation présente, comme base de nos prévisions d'avenir, il est encore dangereux de tirer des plans sur la reprise normale des relations entre peuples, en prenant des points de comparaison dans l'avant-guerre, alors que les conditions générales de grands États, tels que l'Allemagne, l'Autriche-Hongrie, et surtout la Russie, ont été si profondément modifiées, tant au point de vue politique qu'économique. On peut tenter, sans doute, de faire revenir la plupart des pays du monde à l'étalon d'or, mais ce qu'on ne rétablira pas avant longtemps, ce sont les grands courants commerciaux dans une Europe orientale où, par suite des bouleversements de la guerre, il manque encore à l'appel plus de 200 millions de consommateurs.

Illusion également de croire aujourd'hui que l'Allemagne

pourra placer dans nos régions dévastées l'excédent de ses exportations ou ses prestations de services. Nous n'avons pas attendu l'année 1925 pour accomplir l'œuvre de la reconstitution et bien avant que l'industrie allemande découvre ce qu'il reste à faire au titre des réparations, l'industrie française, en face de ce grand devoir national, s'est outillée pour répondre à tous les besoins de la reconstruction.

***

Faisant suite à la résolution du Congrès de Rome, dont on connaît le retentissement, puisqu'elle a été l'origine du plan Dawes, la Chambre de commerce internationale, sur le Sinaï de Bruxelles, a clôturé ses séances par le vote d'une nouvelle résolution qui résume, dans un excellent esprit, les travaux et les tendances de son troisième Congrès.

Après avoir rappelé un certain nombre de principes généraux, qui sont pour tous de vieilles connaissances, mais que les Gouvernements, aux prises avec les difficultés du moment, ont cependant la tentation d'oublier, la résolution affirme tout d'abord que l'Allemagne, en acceptant librement et sans conditions le plan Dawes, se reconnaît capable de remplir les obligations qu'elle a contractées, et que cette assurance se trouve confirmée par les premiers effets de sa mise en exécution. On peut donc aujourd'hui considérer ce plan comme la pierre angulaire de la restauration européenne.

Sur la question des transferts, la résolution recommande l'application des différentes méthodes proposées, dont la valeur ne pourra être démontrée que par l'expérience et le temps; mais elle insiste tout particulièrement sur le fait que l'opération du transfert est, avant tout, une œuvre de bonne volonté, qui exige la coopération de tous les pays intéressés et implique la responsabilité primordiale de l'Allemagne.

Concernant les dettes interalliées, la résolution reconnaît que leur règlement soulève les mêmes difficultés que le transfert des paiements pour réparations, ce qui crée un lien de fait entre ces deux grands problèmes européens. Il est énoncé que toute tentative pour transférer des sommes excessives en règlement d'obligations, doit inéluctablement réagir sur la situation budgétaire et monétaire du pays en question, et jeter le trouble dans sa situation financière.

Suivant la ligne déjà tracée par la résolution de Rome, celle de Bruxelles rappelle avec force que le règlement des dettes interalliées exercera une influence considérable sur le rétablissement de la confiance générale, base du crédit et des placements, et par conséquent facilitera l'équilibre des budgets et la stabilisation des monnaies. Aussi, tout règlement ne doit être recherché que sur la base de la justice, et en respectant équitablement les intérêts des nations, tant créditrices que débitrices.

A l'appui de cette résolution, qui a recueilli l'unanimité des suffrages de l'Assemblée, la délégation française a fait accueillir, avec la même faveur, une déclaration dont voici l'idée maîtresse, concernant les dettes interalliées.

« La délégation francaise au Congrès de la Chambre de commerce internationale, représentant la presque unanimité des groupements économiques de son pays, adhère pleinement à la résolution sur la restauration économique;

« Estimant d'ailleurs que les charges, résultant des engagements, ne sauraient peser uniquement sur les générations actuelles qui ont supporté et supportent encore le faix écrasant de la guerre et que les dettes de règlement devront être aménagées de façon à tenir compte de ces considérations, la délégation affirme son désir de voir les Gouvernements engager dans cet esprit des négociations en vue du règlement des dettes interalliées. »

Ainsi résumée, l'œuvre de la Chambre de commerce n'aura pas été inutile, car si la montagne en travail ne peut accoucher que de résolutions, au moins celles-ci expriment-elles un noble effort des hommes d'affaires de tous les pays pour éclairer la voie devant les Gouvernements auxquels incombe la responsabilité des méthodes à trouver et des décisions à prendre. Aussi est-ce une grande espérance que de voir réunis, dans ce Congrès de Bruxelles, les représentants de l'élite et de l'industrie, du commerce et de la banque de l'Europe et de l'Amérique, et de sentir le rapprochement de tant de bonnes volontés pour rechercher, dans un esprit de large coopération, la solution des grands problèmes de la restauration européenne.

MAURICE LEWANDOWSKI.

A L'EXPOSITION
DES ARTS DÉCORATIFS

I

OU EN EST LE STYLE MODERNE ?

I

Il y a tout juste un quart de siècle, un passant qui venait de visiter les palais des Arts décoratifs à l'Esplanade des Invalides, lors de la dernière Exposition universelle, écrivait, ici même, ceci : « Lorsqu'on quitte cette floraison artificielle par la porte des Invalides, il semble que les vieux canons aux formes voulues par les grands siècles d'art, se soient paisiblement braqués sur toute la fantasmagorie moderniste comme une protestation tranquille et forte du passé. Ils n'auront pas besoin de tonner : il suffira d'un souffle d'hiver, avec la lassitude de vivre, pour balayer ces choses, qui ne sont nées ni d'un réel besoin d'utilité, ni d'un rêve de beauté, mais simplement du désir de faire autre que le passé (1). »

Jamais prédiction, d'ailleurs plus facile à faire, ne s'est plus entièrement réalisée. Rien n'est resté du *modern style*. Nulle trace de ce qu'on appelait « l'Art de l'avenir » ne se retrouve dans le présent. Une fois de plus, on a remué ces terrains de l'Esplanade des Invalides et du Cours la Reine, si souvent fouillés et bouleversés, comme le champ du laboureur de La Fontaine, dans l'espoir d'y trouver ce trésor caché : le style du

Copyright by Robert de la Sizeranne, 1925.

(1) Voyez la *Revue* du 15 octobre 1900.

XXe siècle. Mais la moisson de cet été de 1925 n'offre pas la moindre ressemblance avec celle du printemps de 1900. Au visiteur qui revient par la porte des Invalides dans cette enceinte, quittée il y a vingt-cinq ans, l'antithèse s'offre saisissante. Au lieu de cette chaîne de sommets bulbeux ou de pignons à jour qui dentelaient le ciel de leurs mitres ou mitrons, recoquillés avec des galbes de turritellidés, buccins ou tritons, s'étend une masse horizontale, droite, plate et nue. Au lieu des façades en volutes compliquées, surchargées de hauts reliefs et de rondes bosses, s'ouvrant en orifices de tunnels, et parcourues de cordons hélicoïdes, on se heurte à des murs plats, des angles droits, des trièdres, des tétraèdres géométriques. A la place des larges baies, des verrières cerclées de fer ou de staff, voici des blocs pleins, à peine percés çà et là d'étroites meurtrières, l'aspect de l'Orient, où toute vie et tout regard est tourné vers l'intérieur. Tous les toits sont tombés, on a fait table rase : il n'y a plus que des terrasses. Une matière dure, compacte, des arêtes coupantes, des angles droits, des surfaces nues et luisantes, là où autrefois s'étiraient des lignes d'algues ou de rubans, de nouilles et de vermicelles géants, où se renflaient des gibbosités de pierre, et des courbes hélicoïdes, en des mouvements souples et mous de méduses, ou de physalies. Enfin, à la place des colonnettes torses ou double torses, des branchages de pierre imitant les fourches des arbres et les piétements des plantes, ce ne sont plus que pilastres droits, poteaux, linteaux, bandeaux. Non seulement les formes constructives de la pierre n'imitent plus la plante, mais la plante elle-même se met à imiter la pierre. Elle est représentée ici par des polypes de tablettes en ciment, portées sur des poteaux, qu'on dit être des arbres.

Jamais depuis l'apparition du style Empire, chassant ceux du XVIIIe siècle, réaction ne fut plus brutale. Le *modern style* était, sinon une manière de Louis XV, du moins une sorte de rococo pauvre et tout effiloché. Voici venir la sévère discipline des lignes droites et des masses pesantes, comme en 1799. C'est le retour d'Égypte. Seulement, l'Égypte, cette fois, c'est l'Assyrie, la Perse, le Thibet : les terrasses plates en retrait et en pyramide rappellent les temples chaldéens et assyriens, tels qu'ils ont été restitués par les archéologues et les architectes, les rainures ou les cannelures rectangulaires, traçant dans le mur de profonds sillons et multipliant partout l'affirmation de

la verticale, font penser à l'Observatoire de Khorsabad, les successions régulières de retraites et de saillies au palais de Sargon, aux rudentures et aux tores verticaux de la porte du harem à Khorsabad ; d'autres appareils évoquent la Perse et le palais de Sarbistan. Le vent a tourné, le goût a changé. Il veut qu'une façade soit plate et nue comme un cristal.

Une ville bâtie en cristal de roche, c'est d'ailleurs, l'impression que produit l'architecture de M. Lalique. Elle est annoncée par son obélisque d'eaux. Il n'a certes, rien de monumental. Tout comme les gigantesques vases de Sèvres, qu'on voit, là, posés tout auprès, il semble plutôt un bibelot d'étagère pour Gargantua. Mais géométrique, dur et coupé à arêtes vives, il annonce déjà que le maître lapidaire, devenu maître verrier, a été touché, lui aussi, par la grâce de la ligne droite. C'est encore plus visible quand on pénètre dans son pavillon et dans la salle à manger qu'il a imaginée. Tout y est droit, plat, luisant, nu, dur et net, comme une salle d'opérations. C'est le style aseptique. On ne se sent pas précisément dans une salle à manger : plutôt dans un réfectoire. On ne serait pas trop surpris d'y entendre faire, dans un silence respectueux, une lecture savante d'Einstein. Certes, on n'y saurait relever une faute de goût, tandis que les salles à manger *modern style* en étaient si pleines que l'appétit en était coupé et la gorge serrée. Mais la transition est un peu brusque, et il nous faut le temps de nous y faire.

Si nous poursuivons notre route et entrons dans le Grand Palais, la débâcle du *modern style* s'accuse mieux encore. Sur une échelle gigantesque, nos architectes lui ont donné le coup de grâce : l'escalier monumental, les portes hautes et droites, les cadres rectangulaires, ont substitué aux courbes du fer et du verre, tracées en 1900, leur discipline rigide. L'effet est assez grand, plus grand à coup sûr et plus heureux que celui d'autrefois. On peut en juger par les tronçons des anciens escaliers, aperçus çà et là, dans des coins obscurs, où le camouflage actuel ne les a pas entièrement dissimulés. On en jugerait encore mieux, si l'on voyait reparaître le grand escalier de fer à double révolution, avec son armature en lanières ou en nouilles enroulées, et sa rampe, en manière de plantation de tournesols, qu'on nous avait donné comme un modèle de l'art à venir.

Qu'est-il donc devenu cet art de l'avenir? Si nous le cher-

chions en Belgique... La Belgique fût le berceau du *modern style*, et non pas du tout l'Angleterre qui ne l'a jamais connu, ni l'Allemagne qui l'a reçu tout frais émoulu des Belges et s'est contentée de l'avilir. Nous sommes d'autant plus fondés à le chercher dans le palais de la Belgique, aujourd'hui, que son architecte est précisément M. Victor Horta, qui jadis avec Hankar, Hobé et Henri van de Velde, en fut l'initiateur. Leur admirateur, Jean Lahor, il y a vingt-cinq ans, écrivait : « C'est chez Horta et chez Hankar que j'ai vu d'abord, mais entre autres choses et chez eux, d'abord sans excès et modérément et très justement distribué, le décor de *ces lignes flexibles, onduleuses comme des lanières d'algues*, où brisées et serpentantes comme de certaines copies linéaires des ornemanistes anciens, lignes qui, chez leurs imitateurs, devenues folles, ont, de la ferronnerie et de quelques parois murales, envahi tous les meubles, la maison entière, fini par ces torsions, ces danses, ce délire des courbes, obsession aujourd'hui souvent torture de nos yeux. » Et l'un des auteurs du catalogue officiel de l'Exposition actuelle, analysant les œuvres anciennes de M. Horta, signale ainsi une de ses innovations d'architecte : « La bretèche était auparavant fixée à la maison, à la manière d'une annexe ajoutée. Il la voulut se dégageant du mur, sortant de lui, en formant le *renflement*, et de même qu'en de belles lignes qu'on dirait surgies du sol, les murailles s'élevaient *pareilles à la tige des végétaux* et s'épanouissaient en fleurs d'ornementation, toutes les parties concouraient à la beauté de l'ensemble. *Des courbes élégantes* donneraient les formes de la construction, qui prendraient ainsi une singulière souplesse. »

Approchons-nous donc du pavillon de la Belgique : que sont donc devenues ces courbes, ces lignes « pareilles à la tige des végétaux, » ou « onduleuses comme des lanières d'algues? » Pas le moindre souvenir n'en subsiste. Du sol au faîte, les verticales poussées très haut, le plus haut possible, coupent les lignes horizontales, des coupures nettes, des saillies plates, et pour toute ouverture, à la place des baies en anse de panier, largement vitrées que l'on faisait autrefois, une fente, çà et là, juste de quoi, pour un archer passer une flèche ou, pour un mage de Chaldée, viser une étoile. C'est une œuvre qui se tient debout. Mais que nous sommes loin d'Henri van de Velde et de son style tentaculaire!

Le retrouverons-nous, d'aventure, en Italie? C'est là qu'il a battu son plein, pour la dernière fois. C'était en 1902, lors de l'exposition internationale des Arts décoratifs de Turin. On y avait décidé de n'y admettre quoi que ce fût qui rappelât le moins du monde le passé. C'était le style de l'avenir qui s'y élaborait, disait-on, et de Bugatti à Mackintosh, en passant par Olbrich et Peter Behrens, il fit rage. Où est cet art de l'avenir, aujourd'hui? Le palais de l'Italie, face à celui de la Belgique, solide et hautain, n'a plus rien du pavillon central qui se dressait dans le parc de Valentino, sorte de potiron de verre écrasé sous un pétase cabossé et arrimé à des arcs-boutants mous et lourds, et où il n'y avait pas une ligne droite. Tout est carré, ici, défini, classique. L'intérieur est un éblouissement de mosaïques dans des formes ravennates. On ne pourrait plus écrire, comme on le fit, dans la *Revue de l'Art*, lors de l'exposition de Turin, en 1902: « L'architecte vénitien appartient à l'école des sécessionnistes viennois. Cette école a triomphé l'an dernier à Darmstadt, elle caractérise les tendances austro-allemandes de l'art décoratif moderne. Ses chefs sont les architectes Wagner de Vienne, Behrens, Christiansen et Olbrich de Darmstadt ». Un souffle nouveau a passé. Les influences étrangères ou « forestières » ont disparu. Les faisceaux des licteurs, la louve, tous les symboles dressés à la porte confirment ce que l'aspect de l'édifice annonce au loin. L'Italie est redevenue romaine.

A suivre ainsi les pavillons étrangers, on reçoit toujours une leçon identique. Ceux qui ne reproduisent plus leur style national et ancien, légué par des siècles, accusent un de ces retours à l'antique et à la ligne droite. Celui de la Suède, par exemple, édifié par Carl Bergsten, avec ses fines colonnes ioniques et sa loggia, est bien caractéristique à cet égard. Les pays scandinaves, d'ailleurs, n'ont pas grand chose à faire pour se mettre au diapason du style actuel. Le musée Thorvaldsen, à Copenhague, est depuis longtemps à peu près dans le mode assyrien qu'on tâche d'acclimater chez nous.

Enfin, si l'on quitte l'Exposition par la place de la Concorde, il suffit de considérer ce jeu de quilles qu'on y a mis, et qu'on appelle, je ne sais pourquoi, une « porte », pour dire au *modern style* un définitif adieu. Car il est difficile d'imaginer quelque chose de moins semblable à la « salamandre » multicolore, de

hideuse mémoire, qui décrivait dans le ciel, ici-même, sa courbe colossale en forme d'oméga, toute criblée de pustules de couleur. La *Parisienne* aussi est partie, cette femme géante en sortie de bal bleue, qui, juchée au plus haut du cintre, tendait les bras vers les visiteurs. On l'a remplacée par une modeste figure, dorée, toute petite, qui fait à peu près le même geste, mais avec plus de retenue et n'offense pas. Quant aux quilles elles-mêmes, on ne sait à quoi elles peuvent servir. On ne peut y mettre que des solitaires, comme ceux du mont Athos, perchés au plus haut de murailles inaccessibles, ou les lamas de Lhassa, dans le Thibet, à moins qu'on n'y loge des prisonniers. Elles ne sauraient fermer, ni d'ailleurs ouvrir, quoi que ce soit. Elles jouent donc un rôle purement décoratif. Un rôle symbolique aussi. Elles marquent la fin d'un art qui fut l' « art nouveau ». Elles doivent donc être considérées avec indulgence, — non pas précisément pour ce qu'elles nous apportent, — mais pour ce dont elles nous ont libérés.

Que nous apporteront-elles ? Une idée monumentale nouvelle ? Non, une réaction contre les idées d'hier. Plus rien n'est inspiré des formes végétales, organiques, vivantes, tout des formes géométriques, c'est-à-dire d'une conception pure de l'esprit, ou si l'on veut chercher des modèles dans la nature, de la nature géologique, inorganique, des corps solides terminés de tous côtés par des surfaces planes. C'est une architecture cristallographique. Le prisme, le cube, le cylindre, le polype de solides divers, donc des arêtes droites, inflexibles, des angles réguliers, ou bien des cylindres qui s'engendrent, tels sont dorénavant les générateurs des formes architectoniques. On en peut penser ce qu'on voudra : ils nous libèrent du moins de l'erreur foncière du *modern style*, qui était de pétrifier, en des matières façonnées pour durer immobiles, les mouvements des végétaux faits pour croître, ou du corps humain fait pour se mouvoir.

Si l'on trouve dans la nature des analogies, c'est dans la nature inorganique, ou dorénavant immuable : les colonnades basaltiques, les cristaux de quartz, certaines formes données par des silicates, des minerais, des sels de fluorine ; les cassures régulières de certains rochers, les bois silicifiés de l'Arizona. On peut s'en inspirer sans courir le danger de confondre ces deux ordres de beauté très différents : les formes de la vie avec

le cadre de la vie. Mais ce n'est sans doute point de ces choses naturelles, non plus que de l'Assyrie, que les artistes se sont inspirés : on les sent en proie à l'ivresse de la géométrie, à l'extase devant les cubes ou les trièdres, visant à cette perfection des formes mathématiques, où il n'y a plus rien à désirer, parce qu'elles sont à elles-mêmes leur propre fin. Peut-être ainsi ont-ils voulu prouver que la nudité géométrique avait sa beauté. Ils prouvent seulement qu'elle est exempte de laideur. Ils ont effacé les parasites qui encombraient les surfaces d'hier et nous disent : « Voyez, il n'y a plus rien de déplaisant. » C'est vrai, mais il n'y a rien encore de bien émouvant, ni de gracieux, ni de récréatif. La moitié de la besogne reste à faire.

Enfin, ils ont effacé les revêtements céramiques éclatants, si fréquents en 1889, encore visibles parfois en 1900, lesquels, sans compromettre le moins du monde l'équilibre statique de l'édifice, peuvent le parer d'une gaieté. L'architecture nouvelle n'en a pas. C'est son plus grand défaut. Elle est triste. C'est un style de sépulcre ou de cachot, de four crématoire ou de *camposanto*. Sous un radieux soleil d'été, qui les enflamme comme en Orient, ces sépulcres blanchis prennent une certaine valeur pittoresque. Mais que seraient-ils en d'autres saisons ? Le *modern style* était exaspérant, le cubique est triste. Que vaut-il mieux : être triste ou exaspéré ?

Pourtant l'Exposition, dans son ensemble, n'est pas triste. Elle est assez gaie, au contraire, mais elle ne le doit nullement aux arts décoratifs. Ses auteurs, dans une juste défiance des vertus hilarantes du futurisme, y ont ajouté quelques blandices dont l'effet est sûr, mais dont il serait excessif de faire honneur au xxe siècle et que le grave M. Le Play aurait déjà pu, s'il l'eût voulu, introduire dans sa didactique ordonnance de 1867 : des vins mousseux, des sonneries de cloches, des fanfares de cors de chasse, des cafés maures, des boutiques de frivolités, des jeux de casino, des péniches-restaurants, des guinguettes où s'organisent des dancings, peuvent malaisément passer pour de « l'art décoratif » et pas du tout pour du « moderne ». Il y a des coins où les vieux visiteurs de 1889, quand ils prêtent l'oreille à de certaines musiques barbares, s'arrêtent interdits, croyant entendre un faible écho de leur jeunesse, et la nuit, quand jaillissent les eaux colorées, ils voient passer une

image, d'ailleurs très pâle, des fontaines lumineuses de jadis. Le seul élément à la fois décoratif et gai qui soit nouveau, ce sont les jardins, plus dessinés, plus architecturaux et aussi plus diversement colorés que les anciens jardins anglais du Champ de Mars. Mais ils ne sont nouveaux que pour Paris. Les modèles en sont depuis longtemps visibles sur la Riviera. Ce ne sont ni les pergolas, ni les arceaux, ni les dallages liserés de gazon, ni les degrés de pierre ou les allées d'eaux, qui peuvent passer pour une étourdissante révélation. C'est tout bonnement le jardin italien ou espagnol qui succède au jardin anglais, le stylisé à la place du paysager. Nul rapport entre le style de ces jardins et le style des palais. Les jardins sont gais, les palais sont tristes, et s'ils devaient demeurer sur les rives de la Seine, ils en consterneraient la physionomie.

II

Entrons-y cependant pour voir de quoi ils sont faits et meublés par ces artistes qu'on appelle aujourd'hui des « ensembliers ». Instruits par tant et de si lamentables expériences, nous tremblons au souvenir des chevalets de torture, dits *modern style*, que nous ont ménagés les novateurs depuis vingt-cinq ans, sous couleur qu'étant gens du xxe siècle, il y avait honte à nous reposer dans les fauteuils de Voltaire ou de Mme Geoffrin. Mais à peine avons-nous poussé la porte, un cri de surprise nous échappe : Ils n'y sont plus ! Eh quoi ? Est-ce possible ? La conspiration contre nos aises les plus légitimes aurait-elle enfin cessé ? Les difformités, les gibbosités, les tentacules, les larves rampantes et gélatineuses, les bras de poulpes et les chevelures de méduses, qui transformaient chaque meuble, chaque objet en figure de cauchemar, auraient-elles enfin disparu dans la nuit de la genèse, comme le trachosaure ou l'archéopteryx ? Ne vont-elles pas réapparaître au détour d'une allée ? Nous n'avançons qu'avec précaution... Mais non : les salles succèdent aux salles, les niches aux niches, sans nous les reproduire une seule fois. L'artiste a élagué tous les branchages enroulés autour des profils des crédences, abattu les portants inutiles des chaises et des canapés, coupé cette végétation parasite qui avait poussé sous les tables, ces pieds surnuméraires qui s'opposaient à ce qu'on y mît les siens, chassé enfin ces figures de bois, qui s'accro-

chaient aux guéridons, ou bourgeonnaient sur les dossiers. Chaque meuble remplit séparément sa fonction, comme autrefois, à la place qui lui est assignée par le maître du logis, au lieu de dépendre de son voisin, comme dans ces magmas de Pantok où la cheminée, le canapé, la bibliothèque, le secrétaire, la glace à se mirer étaient soudés et inséparables comme frères siamois.

L'ébéniste a même effacé de la surface ces dessins compliqués qui faisaient des meubles de Gallé des tableaux symboliques : les *Massacres d'Arménie*, la *Forêt lorraine*, avec des devises, des inscriptions, des « rolets » à la façon du moyen âge. La polychromie même de la marqueterie a presque entièrement disparu. C'est aujourd'hui le même bois, frêne, érable, sycomore, amboine, loupe d'orme, qu'on voit appliqué sur toute la surface d'un meuble du même ton local, tirant tous ses effets de la disposition de ses veines différentes. Et ce bois, non pas toujours, mais très souvent, est d'une teinte sombre, proscrite jadis par le modern style : c'est de l'ébène macassar, de la ronce de palissandre, du noyer ciré, bien mieux, c'est le bois le plus méprisé jadis par l'art nouveau, objet des quolibets de tous les novateurs ; l'acajou ! le bois dur et triste des styles sévères, le bois de l'Empire pour tout dire et c'est aussi le meuble cossu, massif, carré, solide, accroupi, dont un seul coup d'œil fait le tour, dont les courbes se poursuivent régulièrement et les droites se coupent carrément, tout au rebours du *modern style*, et sans aucun de ces sillons sinueux, de ces bistournages compliqués où il fallait le pinceau pour déloger la poussière : un coup de vent ou de torchon dorénavant y suffit. Enfin, par dessus, la surface plate et luisante du marbre réapparaît.

C'est donc le retour à l'Empire, mais l'Empire sans formes moulées, sans boudins, sans bronzes dorés, sans appliques, sans palmettes, sans sphinx, sans lions « monopodes », sans trophées, sans victoires, l'Empire sans Thomyre, sans Renommées, sans tambours, sans trompettes, sans casque et sans glaive : un Empire appauvri, allégé, discret et sobre, tirant plutôt sur le *style Adam*. De fait, on mettrait ici tel bureau ou tel canapé en acajou, d'Adam, et même toute une salle à manger, celle de Lansdowne House, par exemple, elle ne détonnerait pas, dans ces intérieurs modernes, ni n'étonnerait. Personne ne dirait : ce n'est pas dans le style de nos « ensembliers ». Et il est même

telle façade d'un magasin d'orfèvrerie du premier Empire qu'on aurait pu restituer entre les pavillons les plus modernes : nul ne l'aurait trouvée anachronique.

Ainsi, le meuble voulu par nos « ensembliers » confirme l'impression donnée par nos architectes. Il est impossible d'imaginer quelque chose de plus antithétique au *modern style*, ni de plus opposé à ses directives. Deux tendances, jadis, se partageaient nos artistes : brancher l'art moderne sur le moyen âge : c'était Grasset ; le brancher sur le Louis XV : c'était de Feure. Une troisième tendance triomphait à Nancy : faire sortir le meuble de la plante, en tirant tous ses profils des formes vivantes de cette plante et ses plus menus détails du décor végétal : c'était Gallé et, à des degrés divers, toute son école. « Tout le mal venait de la Renaissance, disait Grasset, il faut reprendre la tradition là où la Renaissance l'a interrompue. » « Tout le mal vient de l'Empire, ou du Directoire, voire même du Louis XVI », disaient ceux qui suivaient de Feure. « Tout le mal vient des styles, pensait Gallé : c'est le retour à la Nature qui nous sauvera. » Or aucun de ces mouvements nouveaux n'est plus suivi aujourd'hui, et, contre toute attente, toute logique, mais très heureusement pour le confort de nos personnes et le repos de nos yeux, c'est l'esprit, sinon l'imitation littérale, de l'Empire qui a prévalu.

Dans les objets moindres, dus aux Arts du feu, la révolution n'est pas moindre. La matière est restée la même, et très heureusement, car elle était belle, mais les formes, de l' « art nouveau, » ont disparu. Il était alors difficile de trouver une seule cruche, un cornet à mettre des fleurs, une coupe, un cratère où ne se cramponnât pas désespérément une femme nue, échevelée. Pour le moins, des hippocampes ondulaient sur les poignées de cuivre, des poulpes agriffaient les encriers, des têtes de suppliciés, convulsées d'horreur, vous attendaient sous la lampe, au coin de la cheminée. Sauf chez les parfaits potiers qu'étaient Chaplet, Delaherche, Dammouse, où la matière seule et la couverte formaient le décor, tous les grès, les faïences et les porcelaines et les pâtes de verre de « l'art nouveau » se compliquaient d'une faune sous-marine ou bestiale collée à ses parois. Aujourd'hui, l'on peut parcourir toutes les vitrines, dans le dédale qui leur est consacré au Grand-Palais, on n'en trouvera plus trace. Elle a disparu, laissant seules

la potiche ou l'aiguière, le cornet ou l'albarello. Même quand on lit sous la potiche le nom du novateur d'autrefois ou de son successeur, on ne reconnaît plus les tarabiscotages qui l'avaient rendu célèbre. Les formes sont devenues sages. Le tour du potier suffit à les donner et non plus l'ébauchoir du statuaire.

Les couleurs même du grand feu ont faibli, plus grises, plus brunes, plus sobres que jadis ; le blanc surtout, le blanc de la peau d'orange, prévaut aujourd'hui. L'inspiration vient toujours de l'Extrême-Orient, mais de l'Extrême-Orient triste, de la Corée, le « pays du matin calme, » plutôt que des flammes et des fleurs de Chine proprement dite. Même sobriété dans les couleurs du cristal. Où sont les rutilances de Gallé, sa marqueterie de verre et ses sept reliefs superposés ? Où, les serpents, les limaces de Daum, ses iris exaspérés ? La plupart de ces curiosités étaient d'ailleurs fort heureuses, et en tout ce qui est de la verrerie tout au moins, l'École de Nancy méritait la vogue qu'elle a obtenue. Il n'y a donc pas lieu d'applaudir sur ce point à l'évolution qui s'est faite. Mais il faut la constater.

Jusque dans le bijou, les formes se simplifient et se régularisent et la couleur faiblit. Elle était le grand prestige et la grande nouveauté de Lalique. C'est pour varier sa palette de joaillier et obtenir des effets de peintre que cet artiste, vraiment créateur, avait introduit dans ses parures des métaux très communs, des émaux translucides, des pierres de peu de valeur, comme l'améthyste et l'opale, combinées avec les diamants ou les perles les plus rares. Et il y avait merveilleusement réussi. Tout le monde l'avait imité : on en était arrivé à composer des mosaïques de joailleries ou des hauts-reliefs de pierres précieuses, dont le moindre défaut était de ne pouvoir orner que le cou ou la gorge de statues colossales. Il semble bien qu'on soit revenu à des formes plus classiques. On voit même reparaître les formes carrées, abandonnées jadis pour les torses. Et, peut-être, que le goût des pierres de grande valeur, exclusives de toute autre, va dicter des parures qui seront sans doute de moindres œuvres d'art, mais certainement des accents plus justes dans la symphonie d'une parure féminine.

Ainsi, du « bloc de Michel Ange » jusqu'à la « miette de Cellini », et de la maison au bijou, le *modern style* a fait fail-

lite. Peut-on dire, au moins, que les recherches, les efforts dépensés, les formules éprouvées, les expériences acquises aient servi aux décorateurs actuels et que le chemin suivi par les novateurs d'il y a trente ans, nous aient conduits à l'art d'aujourd'hui? Non : il conduisait à l'extrême opposé. Les crochets du *modern style*, qu'on eût dit tracés par un sismographe en délire ou par le fouet du cocher du baron de Munchausen, ne préfiguraient en rien la simplicité géométrique des lignes actuelles, ni ses gibbosités, l'égalité des surfaces, ni ses contorsions, la rigidité des pilastres. Prétendre que le meuble actuel est sorti du *modern style*, ce serait prétendre que le grec est sorti du gothique flamboyant ou que le roman a été enfanté par le rococo. Le cube, le prisme, les trièdres ne pouvaient être produits par l'idée du décor linéaliste ou floraliste. La prédominance des pleins sur les vides n'est pas une conséquence de la prédominance des vides sur les pleins.

Il vaut mieux avouer la vérité : pendant trente ans, on a fait fausse route. Pendant trente ans, les efforts ont été perdus. A la fin du XIXe siècle, lorsqu'on s'est mis à chercher autre chose que l'éclectisme lamentable du second Empire, ou l'imitation littérale des anciens styles de l'art français, il eût été bien facile d'imaginer le meuble actuel, sans passer par la longue épreuve de l'Art nouveau. Car rien n'est resté de ce qu'on nous donnait comme ses conquêtes. Même, le goût des belles matières, des revêtements somptueux et riches, qui sauve, en ce moment, ce que les formes nouvelles ont d'un peu dur, n'est nullement une conquête de cet art nouveau. Il y était bien question de « belle matière, » mais on ne l'entendait pas du tout ainsi : on l'entendait, tout au contraire, des terres les plus communes, mais magnifiées par le grand feu, des bois les plus ordinaires de nos forêts, mais ennoblis par le contour ou la couleur, des métaux les plus vulgaires remplaçant les pierres précieuses, grâce au prestige du lapidaire. En subtituant aux humbles matériaux de jadis les coûteuses essences des îles, les riches marbres, ou les ors éclatants, l'art actuel renie l'idéal d'hier.

Que prouve cet échec du *modern style*? Seulement ceci qu'il ne suffit pas à toute une génération de crier : « Nous avons trouvé un style ! Honte à qui ne le voit pas ! » pour que ce style soit créé en effet et qu'il mérite de vivre. Ce n'est pas

là un truisme si évident qu'il soit inutile de le rappeler. Notre époque abuse un peu des trompettes de Jéricho : elles ont sonné l'ouverture de l'Exposition bien avant qu'elle fût prête, et lorsque tout Parisien, pataugeant dans les gravats, pouvait, en dépit de son journal, constater qu'elle ne l'était pas. Les voici qui s'apprêtent à nous annoncer la naissance d'un nouveau style destiné à remplacer les anciens, dans nos intérieurs modernes. Nous allons assister à une nouvelle offensive des théories naïves et saugrenues qui ont égaré déjà nos artistes. Elles se résument dans ces deux termes : toute forme nouvelle convient mieux à l'homme moderne que les formes du passé, et ce qui nous choque dans un style nouveau est assuré de l'avenir, notre résistance venant uniquement de notre inhabitude. Malheureusement, ce n'est pas la première fois qu'on nous chante cette antienne. Nous l'avons entendue déjà il y a trente ans. C'est une vieille chanson. Tout ce qu'on nous dit aujourd'hui en faveur du style cubique, on nous l'a dit en faveur du *modern style*. Les arguments sont à ce point les mêmes qu'on pourrait reproduire ceux d'autrefois : nul ne s'apercevrait de l'anachronisme. Ils ne signifient donc rien. Seules, signifient quelque chose les œuvres et c'est en dehors de toute théorie qu'il faut les juger. En cheminant à travers l'Exposition, où nous trouverons nombre de ces œuvres à louer et d'initiatives à applaudir, nous verrons, à chaque pas et jusque dans le plus petit détail, ceci : là où l'artiste a trouvé la beauté, c'est qu'il a oublié la théorie.

ROBERT DE LA SIZERANNE.

(*A suivre.*)

LES ACADÉMIES DE PROVINCE

AU TRAVAIL

Il semble que nous assistions actuellement à la création de nouvelles grandes agglomérations humaines autour des forces hydro-électriques, comme se sont développées, pendant le XIXe siècle, de pareilles agglomérations autour des gisements de houille. C'est ainsi que s'est transformée la modeste capitale du Dauphiné, Grenoble, qui, avec l'utilisation de la houille blanche, préconisée par Aristide Bergès, et si abondante dans la région des Alpes, a vu tripler sa population en quelques dizaines d'années.

Cette transformation de toute la vie d'une agglomération a résonné profondément dans son activité intellectuelle. La vieille Académie delphinale, dont on sait les grands services rendus aux lettres, au Dauphiné, à la ville et parfois aux sciences, a été complétée par la Société scientifique de l'Isère, à laquelle on doit la publication, avec le concours des grands industriels, de nombreux travaux de science, de géographie et d'histoire sur le Dauphiné et les Alpes. L'homme de la montagne est pieux et pratique; il rend hommage aux forces qui lui apportent la prospérité; et ces forces, là-bas, ce sont celles des sciences et des industries, notamment celle de la houille blanche. Aussi la Société s'occupe-t-elle souvent de cette question. Nous trouvons encore dans son dernier bulletin, exposé par M. Wilhem, un *Projet d'aménagement du Verdon et de la Basse Durance*, qui permettrait la régularisation de nombreuses usines, représentant la formidable puissance de 300 000 à 400 000 C. V.

Le projet exposé comporte la création de sept réservoirs pouvant conserver environ 800 millions de mètres cubes d'eau. Celui de Rians aurait une superficie de 2 000 hectares, — les deux tiers du la-

d'Annecy, — et pourrait contenir, grâce à un barrage de 48 m. de hauteur, 375 millions de mètres cubes. Ce système hydraulique, outre la régularisation des 300 000 à 400 000 C. V. des usines de la basse Durance, fournirait une puissance constante de 50 000 C. V. sur le Verdon. Voilà de l'énergie à bon marché pour Marseille et pour toutes les cités du bas Rhône. Mais cette régularisation hydro-électrique serait en même temps une très profitable régularisation du régime des eaux de la Durance et des nombreux canaux d'irrigation de la basse Provence, à laquelle elle apporterait la fertilité.

La Société scientifique s'intéresse à toutes les sciences et à leurs applications qui peuvent favoriser la prospérité du Dauphiné. C'est ainsi qu'elle publie, dans ses derniers bulletins, une magistrale étude de M. Stankovitch sur les alevins de cyprinides, qui devraient peupler et enrichir les cours d'eau du bassin du Rhône ; de remarquables pages de M. Marcel Mirande sur le botaniste italien, botaniste des Alpes, Saverio Belli ; des études de M. L. Moulinier sur la houille des Alpes, de M. G. du Vaure sur le développement industriel de la région grenobloise, de M. Jean Robert sur la population des Alpes françaises, etc...

Et M. Marcel Mirande, président de la Société en 1924, non seulement recommande ces recherches, mais pour les rendre plus efficaces encore, réclame une Fédération, ébauchée par le doyen Beudant, dès 1899, des Sociétés savantes du Dauphiné.

* * *

L'Académie de Savoie, comme l'Académie delphinale, comme la Société scientifique et leur vénérable aînée, l'Académie florimontane, fondée en 1606 par François de Sales, s'est surtout livrée avec amour à l'étude de sa région, du sol et de ses habitants. Aussi bien se compose-t-elle d'hommes fortement attachés au sol de cette puissante et admirable région des Alpes. A côté des grandes familles du pays, les Oncieu de la Batie, les Costa de Beauregard, les Mareschal de Luciane, on y voit des hommes qui se sont distingués dans les lettres, tel M. Henry Bordeaux, ou dans les sciences de la région, tel Wilfrid Kilian, le célèbre géologue des Alpes, Stanislas Meunier, Trillat, de l'Institut Pasteur, et beaucoup d'autres. L'histoire, autant que la formidable barrière des Alpes, devenue un domaine d'études commun, rapproche les habitants des deux versants : l'Académie compte parmi ses membres de nombreux Italiens, le commandeur Gabotto, de l'Université de Gênes, le baron

Blanc, de l'Université de Rome, le baron Manno, le professeur Muratore de Turin. Elle correspond avec un grand nombre d'Académies, et de Sociétés savantes du Piémont et de toute l'Italie.

Les deux derniers ouvrages, — deux gros volumes, — que nous recevons de cette Académie, ainsi que son bulletin *la Savoie littéraire et scientifique*, sont entièrement consacrés à la Savoie. C'est d'abord un remarquable essai de géographie hagiologique du savant chanoine J. Burlet, *le Culte de Dieu, de la Sainte Vierge et des Saints avant la Révolution*, long et beau travail d'un patient historien, qui a fouillé les archives des cinq diocèses. Le second ouvrage, qui sera continué, est le *Catalogue raisonné des plantes vasculaires de Savoie*, par le regretté botaniste Perrier de la Bathie, « le fruit, dit le docteur Jules Offner, de soixante années d'études et d'herborisations en Savoie et dans les montagnes voisines de la Suisse et de l'Italie ». Dans ce travail, l'auteur a établi le capital principe de l'étroite correspondance de la botanique à la géologie : « Dans mes longues et minutieuses explorations des Alpes de Savoie et des régions voisines, j'ai acquis la conviction que la flore d'un lieu est bien plus dépendante de la composition chimique du sol, et surtout de la présence ou de l'absence du calcaire, que de son état physique, et que par suite cette flore est intimement liée aux formations géologiques. » Conclusion : l'étude de la géologie et de la minéralogie de toute région doit devancer l'étude de sa flore. C'est par de longs travaux consciencieux, contrôlés comme ceux-ci, que se préparent les larges synthèses ultérieures des sciences.

* * *

A l'autre extrémité du pays, mais au pied de la montagne encore, la Société des Sciences, Lettres et Arts de Bayonne, dont nous avons signalé la grande activité, publie en une très belle édition, *la Tombe basque*, admirable travail d'érudition, qui a demandé à son auteur près de vingt ans de recherches et de labeur. En 500 grandes pages, contenant près de 1 500 dessins et photographies, c'est un véritable Corpus des inscriptions du pays basque qu'a édifié ainsi le savant professeur, œuvre dont le R. P. Lhande, de l'Académie basque, nous dit, en son introduction : « Je ne pense céder ni à un enthousiasme poétique ni à un entraînement de l'amitié en saluant le merveilleux travail que voici comme la contribution la plus complète et la plus féconde qui ait été apportée à l'étude de l'art, de l'histoire, des mœurs et des institutions du peuple euskarien. » Une

belle préface de M. Camille Jullian et un avant-propos du professeur Julien Vinson présentent aux savants et au public ce magnifique ouvrage.

La Société de Bayonne publie encore, dans son dernier bulletin, une magistrale étude des chanoines Dubarat et Daranatz sur *la Mort de Roland à Roncevaux*. Les mêmes savants nous donnent en même temps le 2e volume des célèbres *Recherches sur la ville et sur l'église de Bayonne*, du chanoine Veillet. Enfin, ce bulletin contient d'intéressantes études de M. Duhourcau, sur *les Villas et Villages du Labourd*, du Dr Darbouet, sur le lieutenant Bourgeois, de M. Casedevant, sur la chasse sous l'ancien Régime, du Dr Croste, sur Saint-Jean de Luz et la pêche à la baleine au XVIe siècle, etc...

L'Académie du Var, qui vient de célébrer avec éclat le cinquantenaire de l'élection du poète François Fabié, a entendu une remarquable étude de son président, le Dr Regnault, sur le *Régionalisme progressif*, qui tend au meilleur développement des régions dans l'intérêt même de la patrie.

L'Académie de Clermont, à laquelle on dut, avant la Révolution, les premières fouilles de Gergovie et le premier jardin botanique de Clermont, continue de s'occuper avec activité d'histoire, d'archéologie et de science. Elle participa au tracé des lignes ferrées de l'Auvergne, au dégagement du Temple de Mercure, et fit élever à ses frais le célèbre monument de Vercingétorix sur le plateau de Gergovie. La collection de ses mémoires est des plus précieuses pour les historiens de l'Auvergne. Elle s'honore actuellement de compter parmi ses membres le maréchal Fayolle.

A l'Académie de la Rochelle, le Dr Drouineau montre, par la correspondance de son grand père qui fut aussi membre de cette compagnie, que les honneurs académiques étaient alors aussi recherchés qu'aujourd'hui.

Les Mémoires de l'Académie nationale de Metz contiennent un remarquable tableau, par M. Raymond Deville, des progrès de la science moderne; un magistral essai du général de Vaulgrenant sur *la Topographie du Village lorrain*, une étude de M. E. Fleur sur *les Français à Metz en 1552*; M. L. Maujean nous y donne l'histoire des premières armes à feu à Metz; et ces Mémoires se terminent, comme il convient, par de beaux vers de M. Moussat sur l'émouvant pays messin.

M. Cavrois de Saternault, secrétaire général, présente fort spirituellement son rapport annuel sur les travaux de l'Académie d'Arras,

qui se sont terminés par un beau geste : l'octroi de son prix de vertu à une admirable aïeule qui, après avoir, seule, élevé ses sept enfants, a encore sauvé les trois orphelins de sa fille.

La Société libre de l'Eure publie une curieuse étude de M. J. L'Hopital sur le monde des théâtres pendant la Révolution, un savant précis d'histoire des monuments, *l'Eure archéologique*, par le chanoine Fossey, et l'histoire, avec de nombreuses gravures, par M. Léon Coutil, d'un illustre enfant de l'Eure, le grand peintre Nicolas Poussin.

La Société des Sciences morales, Lettres et Arts de Seine-et-Oise termine, dans sa revue, la triste histoire de *Madame Clotilde de France, reine de Sardaigne* (1759-1802) par la vicomtesse de Beausire-Seyssel. M. Eug. Welvert y achève également son étude sur *la Princesse d'Hénin*, grande dame du temps de la Révolution et de l'Empire; et ce sont encore des pages de cette première époque que publie M. Roux, sur l'abbé Madier, confesseur de « Mesdames ».

Le dernier bulletin de l'Académie de Besançon est consacré presque entièrement à une excellente notice de M. Jean Guiraud sur l'historien Léonce Pingaud, camarade de Lavisse et de Rambaud, et qui fut surtout l'historien de la Franche-Comté.

Les Mémoires de la Société des Antiquaires du Centre contiennent, entre beaucoup de notes historiques, la suite d'une étude de M. Émile Chénon sur l'archéologie et l'histoire du Bas-Berry et sur le Berry religieux. Ce sont des documents précieux pour les historiens de cette belle province.

Et nous sommes obligés de remettre à une prochaine *Revue* l'analyse de travaux importants, tels que ceux de la très active Académie de Dijon. C'est la preuve, que nous saluons avec joie, d'une renaissance de la vie des Académies de province à laquelle nous sommes heureux d'apporter notre témoignage.

C. M. Savarit.

REVUE SCIENTIFIQUE

A PROPOS DU CENTENAIRE DE CHARCOT

Le centenaire du grand Charcot (né en 1825, il mourut en 1893) vient d'être célébré solennellement en Sorbonne et à l'Académie de médecine. Il a rappelé opportunément au monde savant et au public cette haute figure médicale, qui connut, dans le dernier quart du siècle dernier, une renommée éclatante.

Aujourd'hui encore, ce nom, Charcot, suffit à évoquer dans l'esprit de la plupart des gens l'idée d'un étonnant guérisseur. Mais surtout il évoque l'idée de ces surprenantes séances de la Salpétrière qu'a popularisées le tableau où Brouillet a figuré Charcot expérimentant sur une femme hystérique et qui tombe en catalepsie au milieu d'un cercle attentif de médecins et d'étudiants. Bref, ce que le nom de Charcot évoque surtout aujourd'hui, ce sont ces grands phénomènes d'hypnotisme qui furent tant à la mode autrefois, et qui, convenons-en, sont un peu tombés dans l'oubli aujourd'hui.

Je voudrais, dans les pages qui suivent, montrer ce qu'a d'un peu injuste cette conception populaire de l'œuvre de Charcot. Certes, la gloire est femme, et partant passionnée, et partant peu équitable. Nous sommes d'autant plus tenus de rectifier, chaque fois qu'il est possible, ce que ses jugements peuvent avoir de trop étroitement limité et de systématiquement partiel.

Nous allons donc brièvement exposer quels sont, parmi les travaux de Charcot, et parmi les idées dont il fut l'apôtre, ceux et celles qui ont véritablement justifié la haute autorité que son nom possède toujours parmi les savants. Nous verrons que ces travaux-là sont pour la plupart fort étrangers à l'hypnotisme et à l'hystérie. Nous examinerons ensuite pourquoi ces derniers phénomènes ont aujour-

d'hui beaucoup perdu de leur ancien attrait mystérieux, et comment, grâce surtout aux travaux du professeur Babinski, ils se sont rangés tout naturellement dans les cadres normaux de la médecine et de la psychologie. Nous verrons aussi que la suggestion n'a nullement pour cela perdu de son importance thérapeutique, bien au contraire.

***

Au lendemain de la mort de Charcot, la grande revue neurologique allemande, *Neurologisches Centralblatt*, écrivait ceci : « Nos lecteurs n'ont pas besoin que nous leur exposions les travaux de Charcot. Pour une part importante, ils ont ouvert la voie à nos recherches scientifiques. Pour une autre part, ils ont apporté à des questions diverses des solutions qui semblent définitives. Il n'y a guère d'affection importante du système nerveux dont notre connaissance ne soit accrue grâce aux investigations de Charcot, à son remarquable don d'observation, à son coup d'œil génial. La grande majorité des neurologistes ne connaissent et ne vénèrent pas seulement Charcot à cause de son œuvre ; ils ont vu au travail ce grand savant, ils ont entendu ses leçons, ils ont assisté à ses démonstrations cliniques, qui les ont instruits et puissamment stimulés. Nous déplorons la perte de ce grand chercheur. Sa mémoire sera, dans tous les temps, hautement estimée. »

Ce jugement est demeuré juste et pertinent, et il avait d'autant plus de valeur qu'il venait d'un pays où l'on n'a pas trop l'habitude de rendre justice à nos savants. N'ai-je pas vu récemment une histoire allemande de la photographie où les noms de Niepce et de Daguerre n'étaient pas cités !

Avant Charcot, la plupart des maladies cérébrales et nerveuses étaient considérées comme un monde à part. Les malades, les médecins mêmes se contentaient de dire : c'est nerveux. Aujourd'hui, grâce surtout à Charcot et depuis Charcot, il n'en est plus de même. On sait que les signes des maladies du système nerveux sont aussi certains que ceux des maladies du cœur, du poumon ou de l'estomac. Non seulement ces signes sont parfaitement repérés et classés, mais dans un grand nombre de cas, on est devenu capable de définir et de préciser les lésions bien localisées du cerveau ou de la moelle épinière qui en sont la cause.

Tout cela, c'est pour beaucoup à Charcot qu'on le doit. Il a été le principal créateur de cette branche nouvelle et fondamentale de la médecine : la neurologie. Avant lui, certes, divers faits étaient déjà

connus dans ce domaine. Bouilland, Broca, notamment, avaient montré que telle maladie semble correspondre à une lésion déterminée de la masse cérébrale. Mais ces faits étaient isolés. Mais il s'agissait là de pures curiosités d'autopsie. Ce que des précurseurs isolés n'avaient entrevu que sporadiquement, Charcot, avec son vaste esprit généralisateur, en vit la portée d'ensemble. Il multiplia l'observation des faits et les expérimentations. Il rechercha systématiquement sur les cadavres les lésions anatomiques qui pouvaient correspondre aux symptômes cliniques qu'il avait observés chez les névropathes. En un mot, il apporta à l'étude des maladies nerveuses une méthode rigoureuse, la méthode qui conjugue l'étude des symptômes extérieurs et celle des lésions internes et causales, la méthode *anatomo-clinique*, pour employer le terme consacré dans le jargon de la Faculté, jargon nécessaire parce qu'abréviatif.

La méthode anatomo-clinique, mise au service d'une idée, à l'idée des *localisations*, voilà quelle a été la contribution essentielle apportée par Charcot à la création de la neurologie française. Et ces deux outils de merveilleux savoir, cette méthode jointe à cette idée, il les a utilisés de si magistrale façon qu'un grand nombre d'entités morbides nouvelles ont été par lui découvertes et classées, comme nous le verrons tout à l'heure.

C'est à la Salpétrière que Charcot a réalisé presque tous ses travaux, dans cet hospice, qui est encore aujourd'hui une petite ville peuplée de plusieurs milliers d'habitants, malades, incurables, vieillards, gens de service. Il y fut nommé interne en 1852, puis chef de service en 1862, et il ne la quitta pas jusqu'à sa mort, bien qu'il ait été nommé en 1872 professeur d'anatomie pathologique à la Faculté de médecine.

C'est qu'il avait trouvé un champ d'expérience et d'observation unique dans cet hospice qu'il appelait, d'un mot tout baigné de tendresse humaine : « Le grand emporium des misères humaines. » Grâce à ses découvertes, grâce à son action animatrice et attractive de professeur qui amenait là les médecins et les étudiants du monde entier, la Salpétrière allait devenir par surcroît « la Mecque de la Neurologie ».

Et maintenant, puisqu'il nous faut choisir, faute d'espace, dans les découvertes médicales de Charcot, laissons délibérément de côté, — encore qu'elles ne soient pas négligeables, — celles qui concernent les pneumonies, les rhumatismes et diverses autres affections chroniques, pour arriver à celles qui sont purement neurologiques.

Le premier, il signale avec Bouchard une altération des petites

artères de l'encéphale, sorte d'anévrismes qui sont la cause la plus fréquente des hémorragies cérébrales.

Puis il révèle les signes distinctifs des troubles articulaires causés par cette maladie si répandue qu'on appelle le tabès ou ataxie locomotrice et qui est causée par certaines lésions scléreuses de la moelle épinière. Avant Charcot on la considérait à tort, comme de nature rhumatismale, faute des signes distinctifs découverts par Charcot. Aussi les *arthropathies tabétiques* sont-elles maintenant désignés dans le monde entier sous le nom de *maladie de Charcot* (*Charcot's disease*, en anglais).

Il est une autre *maladie de Charcot* dont on doit la découverte et l'identification lumineuse à ce grand observateur. C'est la maladie dénommée *sclérose latérale amyotrophique*, et qui est une maladie caractérisée par des phénomènes spasmodiques et une atrophie musculaire qui peut aboutir à la paralysie totale des lèvres, de la langue et du pharynx. Anatomiquement, Charcot montre que cette maladie est due à une dégénérescence du faisceau pyramidal et l'atrophie de certaines cellules de la substance grise cérébrale.

Dans le même ordre d'idées et en collaboration avec M. Vulpian, Charcot a caractérisé cette curieuse maladie des centres nerveux qu'on appelle la sclérose en plaques, qui est due à des plaques scléreuses réparties notamment à la surface des circonvolutions cérébrales, et qui se traduit chez les malades par un tremblement particulier dans leurs mouvements volontaires, par une sorte de tremblement de la parole et parfois même des yeux, et par une démarche incertaine.

Par ces quelques exemples, choisis entre beaucoup d'autres analogues, on voit que Charcot ne fut conduit à ses idées générales sur la localisation que par l'impérieuse exigence des faits qu'il découvrait d'abord. Il connaissait mieux que personne la nécessité, pour tout savant digne de ce nom, d'associer l'observation expérimentale, base de toute vérité, à l'hypothèse généralisatrice qui fraie la route au progrès en suggérant les directions propres à observer d'autres faits, des faits nouveaux.

« Jamais, a-t-il dit, on n'a vu les esprits les plus stoïques se borner à constater les faits sans chercher ensuite à les relier entre eux par une théorie quelconque. » Et, dans mainte leçon, il s'est efforcé de montrer « quels chemins doivent rester fermés à la spéculation, et quelles voies, au contraire, elle peut parcourir sans risque de s'égarer ».

Les découvertes relatées ci-dessus nous font comprendre comment Charcot a été conduit à sa belle théorie médicale des localisations, qui déchaîne aussitôt un enthousiasme incroyable, théorie qu'il a exposée dans son ouvrage célèbre sur « les localisations dans les maladies du cerveau ».

« Le principe de ces localisations, y écrit-il, est fondé sur la proposition suivante : le cerveau ne représente pas un organe homogène, unitaire, mais une fédération constituée par un certain nombre d'organes divers. A chacun de ces organes se rattacheraient physiologiquement des propriétés, des fonctions, des facultés distinctes... Sans méconnaître l'importance que présentent nécessairement dans les études de ce genre les documents relevant de l'expérimentation sur les animaux, on s'est surtout attaché dans ces leçons aux données fournies par l'observation clinique appuyées sur l'examen méthodique et minutieux des lésions. »

Pour établir cette doctrine Charcot dut soutenir des luttes passionnées contre les partisans de l'homogénéité fonctionnelle du cerveau. Or, on peut dire aujourd'hui que c'est Charcot qui avait raison. C'est par lui comme l'a dit le docteur Pierre-Marie que « l'étude médicale des circonvolutions a été tirée du néant ». Il a longuement recherché, étudié et établi les phénomènes qui résultent dans l'organisme des lésions de telle ou telle région des circonvolutions : bien que cette étude soit loin, même aujourd'hui, d'être achevée.

Néanmoins il n'est plus possible désormais de douter que chez l'homme telle partie de l'écorce du cerveau ne commande les mouvements de tel membre, de tel groupe de muscles du côté opposé du corps. Détruit-on la région cérébrale correspondante, il en résulte une paralysie de ce membre, ou de ces muscles. Est-elle au contraire irritée par certaines lésions pathologiques ou par certains agents physiques, tels que l'électricité, il s'ensuit des mouvements convulsifs des parties irritées.

Ce sont là des faits bien établis, par lesquels la localisation cérébrale est rendue indéniable. Il s'est pourtant trouvé et il se trouve encore des détracteurs passionnés de cette localisation.

Certains écrivains, plus polémistes que véritablement philosophes, ont voulu faire du problème des localisations une pierre de touche, capable de décider, une fois pour toutes, entre ceux qu'une classification simpliste divise en « matérialistes » et « spiritualistes ». Mais ces mots, je l'ai déjà expliqué à plusieurs reprises, ne signifient pas grand chose par eux-mêmes. Les récents progrès de la physique ont

montré que ce que nous appelons matière, masse, électricité sont en réalité des entités qui échappent à l'analyse, et qu'aux limites du perceptible, dans l'univers électronique, la matière et la masse semblent s'évanouir elles-mêmes pour ne plus laisser place qu'à de l'énergie dénuée de support matériel, c'est-à-dire à une chose qui est tangente à l'ordre spirituel.

Le matérialisme simpliste à la Hœckel a fait faillite, qui croyait naïvement que tout serait expliqué si on ramenait tout au temps et à l'espace. Nous savons aujourd'hui qu'il n'en est rien, et que le temps et l'espace, lorsqu'on les scrute profondément, touchent autant au métaphysique qu'au physique. Il est donc déraisonnable de lier le sort du spiritualisme au succès ou à l'insuccès de telle doctrine physique, et telle conception médicale. Pasteur, le grand Pasteur ne tombait pas dans cette erreur, et lorsqu'il pénétrait dans son laboratoire, et qu'il mettait l'œil au microscope, il se soumettait aux faits en esclave docile, bien sûr que ses sentiments religieux qui étaient profonds n'en pourraient être affectés quels qu'ils fussent.

Certains des adversaires des localisations cérébrales n'ont pas eu cette prudence nécessaire, et ils sont partis en guerre contre elles, comme si leur existence devait entraîner la ruine de la grande et classique séparation de l'âme et du corps.

Si, se disaient-ils implicitement sans trop oser l'écrire, tel muscle moteur est commandé par telle région des circonvolutions, et par conséquent les muscles qui commandent l'articulation de la parole par la langue et le pharynx sont dans ce cas, il pourra arriver un moment où on localisera dans telle région du cerveau tel sentiment ou telle faculté de l'âme et de l'intelligence. Et que deviendra alors la nécessaire séparation de l'âme et du corps?

Or, ce raisonnement est enfantin. Il suffira pour le réfuter de rappeler que Descartes plaçait (ceci à tort d'ailleurs) l'âme dans la glande pinéale, que les contemporains d'Homère la situaient dans le cœur « ἐν θυμῷ ». Or ni lui, ni eux ne doutaient de l'existence individuelle et indépendante de l'âme. Quelque opinion qu'on ait sur cette existence individuelle et indépendante, elle est très évidemment conciliable avec la doctrine des localisations. En fait d'ailleurs la doctrine des localisations n'a jamais prétendu jusqu'ici autre chose que de situer cérébralement non pas des facultés mentales ou intuitives, mais seulement certains des signes, des gestes matériels, tels que le langage, par lesquels ces facultés se manifestent.

Dégagée donc du fatras des controverses tendancieuses avec les-

quelles elle n'a que faire, la théorie médicale des localisations reste aujourd'hui extrêmement probable.

On a fait grand état, contre elle, de certains faits apportés naguère à l'Académie de médecine et d'où il résulterait que certains malades auraient subi l'ablation d'une grande partie du cerveau sans en éprouver de troubles appréciables dans le fonctionnement physiologique de leur organisme.

Mais plusieurs savants éminents spécialisés dans la question, et notamment le professeur Babinski, avec qui je m'en entretenais il y a quelques jours, sont d'avis que les faits ainsi allégués doivent être révoqués en doute et ne prouvent rien, car ils ont été rapportés avec si peu de précision technique qu'il est impossible de savoir si la matière enlevée de l'encéphale des sujets en question était autre chose qu'une tumeur volumineuse dont ils étaient affligés. La seule existence des phénomènes hémiplégiques suffit à montrer, en tout cas, qu'il y a, dans la doctrine médicale des localisations, une grande et irréfutable part de vérité.

* * *

Nous en arrivons maintenant à la partie la plus contestée de l'œuvre grandiose de Charcot, et qui, par une rencontre singulière mais assez fréquente dans l'histoire, est précisément celle qui a porté le plus bruyamment sa renommée dans le public. Nous voulons parler de ses recherches sur l'hypnotisme et l'hystérie. Ainsi nous apprécions surtout aujourd'hui les petits contes et la correspondance de Voltaire, tandis que ses contemporains portaient aux nues *la Henriade* et les tragédies qui furent alors les principales colonnes de sa gloire, et qui aujourd'hui ne suffiraient pas à tirer son nom de l'oubli, s'il n'avait écrit que cela.

A côté des maladies nerveuses que l'étude anatomo-clinique lui permit d'attribuer à telle lésion déterminée, il était tout naturel que Charcot se penchât sur celles qui n'avaient pas et qui n'ont pas encore actuellement de substratum anatomique décelable.

Grâce à Charcot la névrose et surtout la grande névrose hystérique à laquelle nous devons les possédés du moyen âge et les convulsionnaires de Saint-Médard, etc., ont cessé d'être un chaos de faits disparates et incompréhensibles. Charcot a apporté là les lumières de son clair esprit, et du coup les symptômes ont été reconnus, classés et séparés nettement de ceux des affections voisines.

Bien que, comme nous l'allons voir, les idées des neurologistes

sur ce sujet différent aujourd'hui assez nettement de ceux de Charcot, il n'en reste pas moins que lui-même il a fait des travaux dont les résultats demeurent. Il a notamment tracé une description remarquable de la paralysie et de la coxalgie hystérique. Il a montré comment on pouvait les distinguer des paralysies liées à une altération des nerfs périphériques et de la coxalgie organique. Enfin, et surtout, il a montré qu'il est possible de reproduire, par la simple suggestion, des phénomènes ayant les mêmes caractères. Et ceci est le point important, le point d'où découlèrent, nous l'allons montrer, tous les récents progrès dans ce domaine.

Il a longtemps régné dans le public des préjugés fort erronés sur l'hystérie. On croyait que l'hystérie c'était « Vénus tout entière à sa proie attachée ». Erreur profonde, car cette névrose est fréquemment associée à la chasteté et la pureté la plus angélique. Encore aujourd'hui il n'existe pas une définition complète, à la fois compréhensive et exacte, de la névrose hystérique et de tous les phénomènes névropathiques qui l'accompagnent (convulsions, irritabilité, instinct d'imitation, propension au mensonge, etc.).

Mais l'étude de cette névrose, et surtout l'idée que s'en fait le public, a fait un grand progrès le jour où le professeur Babinski lui a donné le nom dont tous les neurologistes la désignent aujourd'hui, le jour où on lui a donné le nom de *pithiatisme*. Étymologiquement ce mot signifie : *guérison par la persuasion.*

Et tel est en effet le caractère essentiel de la névrose hystérique, le caractère commun à toutes ses formes et à tous ses épiphénomènes, que l'hystérique, nous dirons maintenant le pithiatique, est un être éminemment suggestible.

Or suggestibles, nous le sommes tous, peu ou prou, puisque nous sommes tous, plus ou moins, sensibles à l'action persuasive de qui parle ou écrit. Et voilà, du coup, l'hystérie ramenée, non point du ciel sur la terre, mais de l'enfer sur la terre, et voilà du coup une foule de pauvres névrosés qui étaient comme retranchés du monde et qui ne sont plus que des êtres à peine différents de l'humanité normale et n'en diffèrent que parce qu'ils ont une propension, une facilité un peu plus grandes que le commun des mortels, à se laisser persuader par autrui... et par eux-mêmes.

Charcot, tout en ayant reconnu le rôle immense joué par la suggestion dans cette névrose, croyait, tout en ayant reconnu le rôle que pouvait par conséquent jouer la simulation dans ses manifestations, croyait cependant qu'elle était reconnaissable à certains carac-

tères objectifs et insimulables, — si on veut me permettre ce néologisme. Or, sur ce point Charcot s'est trompé. Le professeur Babinski l'a démontré avec une incontestable vigueur.

On croyait par exemple, au temps des séances fameuses de la Salpétrière, que les effets de la suggestion sur les pithiatiques, — pour employer le mot aujourd'hui consacré, — étaient augmentés par le sommeil provoqué du sujet. On croyait donc nécessaire d'hypnotiser celui-ci avant de faire agir sur lui la suggestion et pour renforcer l'effet de celle-ci.

Il ressort des travaux récents qu'il n'en est rien : le sommeil hypnotique est le plus souvent non pas la cause mais l'effet de la suggestibilité du sujet. Il s'accroît même par celle-ci, et c'est pourquoi maintenant la plupart des médecins qui soignent les malades par suggestion ne jugent plus utile de les hypnotiser au préalable. Rien d'étonnant à cela, étant donné que dans ces cas le médecin agit surtout par son autorité, par la confiance qu'il inspire.

Car, et c'est un fait que Charcot lui-même a le premier contribué à établir, un hypnotisé, un suggestionné ne réalisera les actes qu'on lui suggère que s'ils ne peuvent pas répugner à sa conscience normale ou à l'idée qu'il se fait de son intérêt, ou seulement à son amour-propre; il ne réalisera surtout que les actes auxquels il consentirait volontiers normalement. Cela, encore un coup, Charcot lui-même l'a démontré par mainte expérience.

Si, par exemple, un médecin cherche à faire adopter à une femme en état de somnambulisme une toilette ou un chapeau qu'elle juge désavantageux à sa beauté, la prétendue toute puissance du suggestionneur se heurtera à des obstacles quasiment infranchissables.

Ce fut la mode, il y a quelques lustres, pour les avocats d'assises, de s'efforcer de faire acquitter les assassins en se réclamant de « l'illustre professeur Charcot », et en invoquant l'action toute puissante d'une volonté étrangère à l'assassinat qui leur avait suggéré le crime. Ce faisant, lesdits avocats extrapolaient, d'une manière étrangement tendancieuse, les résultats obtenus à la Salpétrière.

Il résulte des travaux de Charcot même, et surtout de ceux de Babinski, que si un individu suggestionné avec ou sans hypnose, commet des actes répréhensibles, sa responsabilité sera réelle, mais atténuée précisément dans la mesure où il est « pithiatique », ce que les médecins sauront apprécier.

En revanche, le suggestionneur, l'hypnotiseur aura une responsabilité égale à celle de tout individu qui pousse autrui, sans hyp-

notisation préalable, à accomplir un acte défendu par le code.

Quant à l'hypnotisme, quant à la faculté d'endormir à volonté certains sujets, on ne l'utilise plus guère depuis qu'il est prouvé que la suggestion thérapeutique n'agit pas moins à l'état de veille. On ne l'utilise plus mais il n'en est pas moins réel, en dépit d'un rapport célèbre et ridicule où l'Académie de médecine, il y a plus d'un siècle, refusait désormais d'accepter des communications relatives à cette question qu'elle mettait sur le même pied que la quadrature du cercle.

La preuve que l'hypnotisme existe, c'est qu'on peut hypnotiser jusqu'aux animaux, et chacun a vu dans les foires ces coqs qu'on pose sur une table en y appuyant le bec devant lequel on trace un trait à la craie : aussitôt l'animal reste figé dans une immobilité cataleptique.

Nous avons dit pourquoi l'hypnotisme, qui contribuait tant à donner leur caractère théâtral aux séances de la Salpétrière, a à peu près disparu de l'arsenal des accessoires thérapeuthiques : c'est que, pour guérir par suggestion, on peut très bien s'en passer. Il n'en est pas moins vrai que, jamais peut-être plus qu'aujourd'hui, la suggestion, sous ses diverses formes, n'a joué un rôle important dans le traitement des maladies.

En Amérique, la *Christian Science*, qui a des adeptes sans nombre et de multiples réussites, ne fait pas autre chose. En France même, nous avons toute une pléiade de médecins issus, les uns de l'École de Nancy, les autres de celle de Paris, traitant une partie de leurs malades par la suggestion. Celle-ci a recruté même des apôtres non médicaux, tels que M. Coué, qui conseille à ses nombreux auditeurs de se maintenir en bonne santé ou de guérir leurs maladies par la simple auto-suggestion, et en se répétant simplement chaque jour qu'ils vont bien, qu'ils vont de mieux en mieux, qu'ils sont guéris.

Suggestion venant d'autrui, auto-suggestion, c'est tout comme, car les médecins qui suggestionnent leurs malades procèdent depuis longtemps non par des *ordres*, mais par des *affirmations*, en agissant, non sur la volonté du malade, mais sur son imagination. Autrement dit, le médecin suggestionneur n'agit sur le patient que comme celui-ci pourrait le faire lui-même. Lorsqu'il veut guérir une contracture, une paralysie d'origine névropathique, il ne dit pas au malade : « Je veux que vous ne soyez plus paralysé, que vous marchiez, » mais : « Vous n'êtes pas paralysé, vous pouvez marcher. » Le médecin s'arrange, non pour que le malade veuille marcher, mais pour qu'il se persuade de vouloir marcher. Il faut croire, mais non vouloir. En

ce sens, l'adage *il n'y a que la foi qui sauve* est toujours vrai. L'auto-suggestion, la suggestion par soi-même, fera de même.

La suggestion thérapeutique, en agissant de la sorte, prétend agir, non pas sur la partie volontaire, consciente de l'individu, mais sur ces étranges facultés que possède chacun de nous, qui règlent sans que nous nous en rendions compte le jeu essentiel de nos organes, et qu'on appelle l'« automatisme », le « moi inconscient », le « moi subliminal ».

Et maintenant, est-il vrai que beaucoup de maladies sont guérissables par la suggestion, par la psychothérapie ? Oui, assurément. Lesquelles ? Toutes celles qui peuvent être produites par la suggestion et seulement celles-là. Car pareil au sabre de M. Prudhomme, la suggestion peut produire les mêmes troubles qu'elle annihile. Ces maladies sont d'ailleurs fort nombreuses. Dans le nombre il faut citer toutes les névroses qui peuvent causer des troubles de la locomotion, de la vision, des maladies de peau, du mutisme, des paralysies, des ulcérations, etc. D'après les statistiques de Sydenham, la moitié au moins des maladies chroniques sont justiciables du pithiatisme, c'est-à-dire guérissables ou amendables par la suggestion.

Ce qui est délicat, — et là s'exercera l'art du praticien, — c'est de dépister les troubles vraiment organiques, et ceux qui sont surajoutés par la névrose. M. Babinski me citait un cas récent de ce genre qui est symptomatique. A l'hôpital de la Pitié se présente une jeune femme récemment trépanée pour une lésion cérébrale et qui ne pouvait plus marcher. Sa paralysie apparente était pithiatique, et en cinq minutes, elle en fut guérie, sans d'ailleurs que la lésion organique ait été modifiée. C'est ainsi que s'expliquent un grand nombre des étonnantes guérisons réalisées dans le passé par les thaumaturges et souvent de nos jours par les rebouteux.

Sur tout ce grand domaine ouvert maintenant à la thérapeutique médicale l'œuvre de Charcot projette sa grande ombre glorieuse et bienfaisante.

CHARLES NORDMANN.

REVUE MUSICALE

Musique espagnole. — Musique de chambre. — Théâtre de l'Opéra : *la Naissance de la Lyre*, conte antique en trois tableaux; poème de M. Théodore Reinach, musique de M. Albert Roussel.

Il s'est fait, un soir au moins, de belle musique à l'affreux Théâtre de l'Exposition, l'un des chefs-d'œuvre, au dedans comme au dehors, du goût régnant cet été sur les deux rives de la Seine. Le musicien de cette musique est le grand artiste espagnol qui s'appelle Manuel de Falla. Onze ans déjà passés, l'Opéra-Comique a représenté *la Vie brève*, un drame lyrique du même auteur. La pièce répondait à son titre. Tout y était bref, non seulement la vie, mais la mort. Brève aussi fut sa carrière. Grande injustice et grand dommage. Nous demandons la réparation de l'une et de l'autre.

Depuis *la Vie brève*, on a entendu à Paris d'autres œuvres, non moins remarquables, de M. de Falla : une étincelante symphonie pour orchestre et piano (*la Nuit dans les Jardins d'Espagne*); deux ballets (*le Tricorne* et *l'Amour sorcier*). Avec ce dernier et des fragments du *Tricorne*, le Théâtre de l'Exposition a représenté, sous la direction de l'auteur, une comédie lyrique fort originale, d'après un épisode de *Don Quichotte : El Retablo de Maese Pedro* (*les Tréteaux de Maître Pierre*). *La Vie brève*, le *Retablo* et *l'Amour sorcier*, voilà pour l'Opéra-Comique, l'hiver prochain, une belle exposition d'art espagnol. C'est une chose rare, exquise et forte à la fois, que la musique de Manuel de Falla. Elle a du nerf, du sang et de la race. Et puis et surtout elle porte, éclatante et profonde, la marque de l'esprit latin. Raison de plus pour l'accueillir avec une sympathie, un amour fraternel.

Musique purement espagnole et nationale, dira-t-on peut-être, sottement. On l'a déjà dit. Plût au ciel que notre musique d'aujour-

d'hui le fût aussi, nationale, avec cette pureté! Eh! prétendez-vous qu'un Espagnol ne parle pas sa langue? Sans doute il n'en est pas de plus caractérisée, et par des signes plus originaux. De là vient non pas sa faiblesse, mais sa vertu. Éléments indigènes et populaires, les Pedrell, les Albeniz, les Falla s'en emparent. Ils les élèvent de l'ordre naturel, instinctif, à la catégorie de l'idéal. Et le goût, la couleur de leur art tient à l'alliance de ce fond et de cette forme, de ces matériaux avec cette mise en œuvre, en lumière, en beauté. Point n'est besoin, je pense, de rappeler que l'un des privilèges de la langue musicale est d'être, sous diverses formes, une langue universelle. Pour qu'on la comprenne partout, elle n'a besoin d'être traduite nulle part. Allemands, Espagnols, Italiens, Français, elle est propre à chacun et commune à tous. De la musique aussi, de cet autre don merveilleux, le poète aurait pu dire : « Chacun en a sa part et tous l'ont tout entier. »

Cosas de España. La guitare est encore une de ces choses, ou plutôt, sous des mains habiles, elle sait nous parler de ces choses, de toutes choses même, les unes légères, les autres graves et profondes. Shakspeare s'étonne quelque part que des boyaux de mouton puissent toucher si vivement notre âme. Avant d'avoir entendu M. Segovia, nous n'eussions pas cru les cordes d'une guitare douées de ce pouvoir mystérieux. Berlioz en jouait, lui aussi, de la guitare, mais sans doute moins bien que M. Segovia. Dans son *Traité d'instrumentation*, il écrit : « Depuis l'introduction du piano dans toutes les maisons où existe la moindre velléité musicale », — j'aime assez l'ironie de ces derniers mots, — « la guitare est devenue d'un usage assez rare partout ailleurs qu'en Espagne et en Italie. Quelques virtuoses l'ont cultivée et la cultivent encore comme instrument *solo*, de manière à en tirer des effets délicieux autant qu'originaux. » M. Segovia, que Paris vient d'applaudir, est de ces virtuoses, disons mieux, de ces artistes-là. Il tire de sa guitare tous les effets dont parle Berlioz. Tantôt, sur le fond solide et transparent à la fois des cordes graves, une riche polyphonie se développe. Tantôt la vitesse et la multiplicité des *pizzicati* arrive à nous procurer l'illusion d'un chant, qu'un archet semble tenir et soutenir.

Aussi bien les *pizzicati*, cette unique ressource de la guitare comme de la harpe, dans la musique d'orchestre même, et du plus grand style, ne sont pas un élément à dédaigner. Rappelez-vous le frisson d'inquiétude que leurs touches légères et sombres communiquent à certaine reprise du *scherzo* de la symphonie en *ut* mineur.

Enfin, tandis qu'on écoutait le musicien d'Andalousie, autour de son frêle instrument, héritier de leur gloire, que d'instruments analogues ne croyait-on pas entendre! Ils étaient venus, revenus, ceux des temps passés. Leurs voix s'unissaient à la sienne et lui ressemblaient. Voix du vieux clavecin, du luth plus ancien encore, de la lyre antique elle-même, voix oubliées, voix inconnues, la guitare, touchée par de telles mains, en éveillait l'idée ou le souvenir.

J'aime les soirs sereins et beaux, j'aime les soirs.

Deux soirs de musique ont eu cette beauté sereine : l'un fut tout à la gloire de Fauré, dont on joua l'œuvre dernière et posthume, le seul quatuor à cordes que le maître ait écrit. Il l'acheva comme s'achevait sa vie. Oui, la sérénité parut le signe le plus sensible de cette musique. Elle se recueille et médite plutôt qu'elle n'agit et ne se déploie au dehors. Avec moins d'élan et d'éclat qu'aux jours de la jeunesse, elle a bien de la douceur, une douceur mourante, et de la pureté. S'il arrive qu'elle ne s'impose pas tout de suite, son charme subtil peu à peu nous enveloppe et nous pénètre. Le thème de l'*andante* est peut-être le plus profond, celui qui va le plus avant en nous. Celui du premier *tempo* glisse et descend avec autant de grâce que de mélancolie. Puis, lorsqu'il se développe, se divise et se répond à lui-même, il passe d'un instrument à un autre par des passages subtils et délicieux. Il y a dans la manière d'un Fauré quelque chose de l'esprit antique. Les artistes grecs étaient ennemis de la rigueur. Ils savaient, ils aimaient infléchir à peine le profil de leurs temples ou de leurs mélodies. Fauré posséda comme eux le secret de ces inflexions légères.

La dernière œuvre du maître fait peu de bruit. Elle tient aussi peu de place : quelques feuillets d'une mince brochure. Après l'avoir entendue, c'est encore une joie de la lire. Joie de l'esprit et des yeux même, si limpide en est l'écriture, sans embarras ni surcharge. Hélas! au plaisir de l'entendre se mêlait en chacun des auditeurs la tristesse d'un adieu. Pourtant, nous le répétons, ce fut un beau soir, un beau soir de France. L'œuvre, les interprètes, le public, tout était de chez nous. Quand la musique faisait silence, on parlait français, chose rare dans le Paris d'aujourd'hui. Quand elle reprenait, on l'écoutait, on l'admirait avec finesse, avec goût, à la française. La salle elle-même, la chère petite salle de notre vieux Conservatoire, était propice. On eût dit qu'elle offrait à la mémoire du maître l'hom-

mage de son long et glorieux passé. Ainsi les choses et les âmes, tout était national, tout était pieux.

Quelque temps après, c'est à l'Opéra que se pressait une foule attentive. MM. Thibaud, Cortot et Casals y jouaient quelques trios choisis, pour piano, violon et violoncelle. Œuvres admirables, admirables interprètes. Du fond et du haut de la trop vaste enceinte, on n'entendit peut-être pas très bien. Mais nous avions la chance de nous trouver au premier rang. Toute proche de nous, la musique n'entrait pas en nous, mais plutôt elle nous enveloppait; nous étions en elle, au centre et comme au sein de la beauté sonore.

Le plus célèbre des trios de Beethoven, un de ses chefs-d'œuvre, fut le premier à l'honneur. C'était justice. Comme chacun sait, il porte habituellement le nom, ou seulement le titre du grand personnage auquel il est dédié. On ne dit pas le trio en *si bémol*, on dit le trio « de l'archiduc », ou mieux « à l'archiduc », comme la sonate « à Kreutzer ». L'archiduc Rodolphe était, paraît-il, un « jeune prince aimable et bon », mais « chétif et souffreteux » (1). Il aimait la musique, il admirait Beethoven et l'avait pris comme professeur. Pour l'empêcher d'accepter les offres du roi Jérôme de Westphalie et le retenir à Vienne, l'archiduc, avec les princes Lobkowitz et Kinsky, deux autres amis du maître, lui constituèrent une rente de quatre mille florins. L'archiduc en payait quinze cents. Il est vrai que Beethoven, en récompense, donnait à son « petit archiduc » deux ou trois leçons par semaine. A quinze cents florins l'an, c'était vraiment les donner. Et l'élève impérial reçut de son maître d'autres dons encore. Avant le trio, la sonate en *miémol* (*op.* 81). Après, la grande Messe en *ré*, pour fêter l'élévation du prince au siège archiépiscopal d'Olmütz. Écrite à l'occasion, d'ailleurs insignifiante, d'un voyage de l'archiduc, la sonate est connue sous ce triple nom: *les Adieux*, *l'Absence*, *le Retour*. Elle l'a reçu de l'auteur, chose rare. En effet si Beethoven, comme on doit l'en croire lui-même, proposait volontiers à sa musique des sujets extra-musicaux, il n'avait pas coutume de les indiquer. Il n'intitula que deux de ses neuf symphonies et, de ses trente-deux sonates, seulement celle que nous citons. L'*adagio* du quinzième quatuor porte en allemand, puis en italien, cette épigraphe : « *Canzona di ringraziamento offerta alla Divinità da un guarito, in modo lidico.* » Au bout de quelques mesures, autre note : « *Sentendo nuova forza.* » D'où l'appellation de « quatuor de la convalescence ». Dans

(1) Voir : M. Jean Chantavoine, *Beethoven;* 1 vol. de la collection des *Maîtres de la musique;* Paris, Alcan.

le finale du quatuor suivant, sous ce titre, que nous traduisons de l'allemand : « Décision prise avec peine », Beethoven pose et résout en paroles, allemandes aussi, et en musique, les unes écrites au-dessous de l'autre, cette question mystérieuse : « Le faut-il ? Il le faut. » Sur le sens de la demande et de la réponse, on a beaucoup et vainement disserté, jusqu'à prétendre trouver ici le souvenir d'un dialogue entre Beethoven et sa cuisinière. Quant au trio « à l'archiduc », Schindler, à défaut de Beethoven, mais d'après Beethoven, en a parlé dans ses Cahiers de conversation avec son maître. Février 1827 : « Vous êtes très bien aujourd'hui. Nous pourrions donc poétiser un peu, par exemple sur le trio en *si* bémol, où l'on nous a interrompus récemment. » Suivent les observations que voici : « Le premier morceau rêve de pur bonheur et de satisfaction. Il s'y trouve aussi de la malice, un joyeux badinage et de l'entêtement beethovenien (avec votre permission). — Dans le second mouvement, le héros est au comble de la félicité. — Dans le troisième, le bonheur se transforme en émotion, résignation, respect, etc... Je tiens l'*Andante* pour le plus bel idéal de sainteté et de divinité. Les mots ne peuvent rien ici. Ce sont de mauvais serviteurs du verbe divin qu'exprime la musique (1). »

Le finale, un finale éblouissant, dont Schindler ne parle pas, donna lieu devant nous à certaine méprise assez plaisante. Un soir, dans un salon où l'on se piquait d'aimer la musique, mais seulement la plus nouvelle, ou, comme on dit, « avancée », un musicien de nos amis et qui, lui, passait pour un retardataire, fut prié, non sans mauvaise intention, de se mettre au piano. Qu'allait-il jouer? Quelque vieillerie, sans doute, et sûrement italienne par-dessus le marché. Il commença. Dès la troisième mesure : « Je l'aurais parié ! » s'écria l'un des apôtres de l'art nouveau. C'était le finale du trio « à l'archiduc ». Et comme on en doutait, il fallut l'aller prendre dans la bibliothèque, — tout de même il s'y trouvait, — et le montrer à l'incrédule. Mais celui-ci ne le sut point lire.

Il ne savait pas non plus, comme tant d'autres, la chose étant rare aujourd'hui, ce qu'on appelle en musique une idée. Une idée? Mais, sans chercher d'autres exemples, c'est tout justement le début, oui, ne fût-ce que le début du premier *tempo*, et des trois suivants, de ce fameux trio. Beethoven n'a jamais conçu de pensées plus hautes et plus profondes, tant en leur état simple, en leur

(1) Sur tout cela voir M. Chantavoine, *loc. cit.*, *passim*.

essence, qu'en leur suite et leur développement. Certes le langage de Schindler, et le nôtre, n'arrive pas à traduire la noble tranquille possession de soi-même qu'exprime le premier *allegro*. D'un bout à l'autre de l'*adagio* sublime, traité, comme ceux des dernières sonates pour piano et celui de la symphonie avec chœurs, dans le style des grandes variations, que l'idée se découvre ou se voile, qu'elle s'éloigne ou se rapproche, quel miracle unique et divers ne voit-on, ne sent-on pas s'accomplir! Nous rappelions plus haut les *pizzicati* de la symphonie en *ut* mineur. Il en est, au cours de ce trio, qui ne sont pas d'une moins émouvante beauté. Merveilles de la musique, de la musique seule! Sur les mille ou quinze cents auditeurs qui remplissaient le théâtre de l'Opéra, pas un seul ne se plaignit ce soir-là de n'être point au théâtre. Sous le charme, dans l'enchantement de la pure musique, tous ils oubliaient l'autre, celle où, comme a dit Grillparzer, l'alliance des mots avec les notes renouvelle le sacrilège des enfants de Dieu, quand ils s'unirent aux filles de la terre.

Voici l'histoire grecque, ou renouvelée des Grecs, — de Sophocle d'abord, puis d'un hymne homérique à Hermès, — que M. Théodore Reinach, helléniste insigne, a racontée en vers et que M. Albert Roussel a mise en musique. Un jour, du temps qu'il gardait ses troupeaux, Apollon les avait perdus et ne pouvait se consoler de leur perte. Soupçonnant qu'ils lui furent ravis, il chargea Silène et ses fils les satyres d'en poursuivre le ravisseur. Au fond d'une grotte écartée, les poursuivants découvrent bientôt le coupable en la personne d'un jeune enfant, né de Zeus autrefois, comme Apollon, et remis par son père aux mains de la nymphe Killéné. C'est Hermès, futur patron des voleurs, qui pour son coup d'essai déroba les bœufs de son frère. Avec les cornes de l'un des animaux, avec un morceau de son cuir et l'écaille d'une tortue, le petit dieu s'est fait, en guise de jouet, une lyre. Devant Apollon accouru pour le châtier, il en joue, et de si divine manière, que Phébus non seulement s'adoucit, mais s'émeut et s'émerveille. Il menaçait, il implore, et pour la lyre enchanteresse il échange son bâton de berger. Sous ses doigts à lui désormais elle chantera, la lyre d'or, la lyre éternelle. Elle réjouira la terre et déjà dans le ciel même des étoiles nouvelles prennent sa figure et son nom. Mais à l'Opéra, le soir de la répétition générale, ce phénomène astronomique n'a pas été visible.

Par nature et par définition, voilà vraiment un poème lyrique. La musique en est tout ensemble et le sujet et l'héroïne. Jamais elle ne rencontra meilleure occasion de se chanter et de se glorifier elle-même. Il est fâcheux qu'elle n'y ait point réussi. Pourtant, on doit le reconnaître et s'en féliciter, nous sommes loin ici des cruautés sonores de *Padmavati*. M. Albert Roussel nous a traités cette fois avec une certaine indulgence. Il a daigné parler, — oh ! pas toujours, — une langue plus claire à notre esprit et moins dure à nos oreilles. Chose incroyable, *la Naissance de la lyre* commence par un unisson, et cet unisson se prolonge. Nous en conçûmes d'abord quelque espoir. Mélodie ou mélopée, cette phrase chantante, oui, chantante, ne manque pas de caractère, et même d'un caractère antique, dorien ou autre. Reprise vers la fin de la pièce, elle accompagne les adieux du petit Hermès à sa grotte natale et leur donne un accent de mélancolie. C'est l'un des rares passages, peut-être le seul, où se trahit en cette musique trop souvent aride et médiocrement expressive, un soupçon de sensibilité. En divers endroits, il parut aussi que la déclamation montrait quelque tendance à l'intelligibilité. Les mots se laissaient entendre, assez pour montrer qu'ils n'allaient pas toujours très bien avec les notes.

La Naissance de la lyre est une œuvre composite, Wagner n'eût pas manqué de dire « intégrale ». Ainsi qu'en tout opéra l'on y chante et l'on y danse. Mais de plus on y parle, comme dans l'ancien opéra-comique ou, plus exactement, dans le genre qui se nomme aujourd'hui mélodrame et que les Grecs, — nous ne l'apprendrons pas à M. Reinach, — appelaient *paracatalogé*. *L'Arlésienne* en est chez nous le chef-d'œuvre. Le difficile est d'y combiner paroles et musique en de justes proportions et de donner à la combinaison l'apparence du naturel, de la nécessité même, non de l'arbitraire et de l'artifice. Ici la soudure est mal faite et se voit. Les deux moitiés du tout ne joignent pas.

Autre mélange : à l'exemple des Grecs encore, le poète et le musicien ont voulu passer du sévère, ou tout au moins du sérieux au comique. Silène, qu'il parle ou qu'il chante, et avec lui le chœur sans cesse bondissant des satyres, ont reçu mission de nous égayer. Dans le rôle musical du dieu phrygien, quelques détails de rythme ou de sonorité sont pittoresques. Mais les ballets, trop nombreux, trop longs et trop bruyants, manquent également d'invention mélodique et d'agrément instrumental. Monotone et tapageuse en est l'orchestration. Dans la charmante, et, çà et là, beaucoup plus antique

Cydalise, que l'Opéra ferait bien de mettre au répertoire, les chèvre-pieds de M. Pierné dansent d'autre sorte.

On sait que deux éléments, ou deux principes, se partageaient le génie poétique et musical de la Grèce. Mais la musique de M. Albert Roussel ne respire ni le souffle dionysiaque, ni l'esprit apollinien. Le dernier surtout, à la fin, aurait dû triompher. Encore une fois, pour un musicien, quel sujet que ce sujet! De quelle poésie, de quel éclat, de quelle splendeur! La naissance de la lyre, sous le ciel de la Grèce et de la main des dieux! C'est la musique entière, c'est la symphonie et ce sont les voix, toutes les voix, celles des êtres et celles des choses, qu'il eût fallu convier à la merveilleuse nativité. L'œuvre devait finir en apothéose. Au lieu de ce glorieux concert, qu'avons-nous entendu? L'essai de la lyre par le jeune Hermès ressemble à un exercice de harpe, et qui ne serait pas agréable. Voilà des *pizzicati* tout autres que ceux dont nous parlions tout à l'heure. Enfin, quand Apollon lui-même, prenant des mains de son petit frère l'instrument nouveau-né, joignit aux arpèges des cordes les accents d'une mélodie embarrassée et maladroite, il fallut reconnaître, une fois encore, l'impuissance où sont tombés certains musiciens, de trouver un chant, ce qui s'appelle, un chant. Alors aussi, des chants plus anciens, que la lyre (aujourd'hui la harpe) accompagne, nous revinrent en mémoire : la déploration d'Orphée au seuil du Tartare; de *Sapho*, non pas seulement les stances, mais, au premier acte, un récit, ou plutôt une ode, vraiment lyrique celle-là : « *Héro, sur sa tour solitaire* », et la brûlante péroraison qui la couronne.

Tout de même, comme disait volontiers Jules Lemaître, ne nous frappons pas. Après avoir entendu la musique de M. Albert Roussel, on n'ira pas jusqu'à se plaindre que la lyre soit née. On regrettera de ne pas avoir une nouvelle raison de s'en réjouir. Voilà tout.

Les interprètes, chantants et récitants, MM. Rambaud et Fabert, Mme Jeanne Delvair, venue de la Comédie-Française tout exprès, et pour parler seulement, ont aidé de leur mieux à la naissance de la lyre, en des décors affreux.

CAMILLE BELLAIGUE.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

Lénine a prophétisé, peu de temps avant sa mort, qu'une guerre universelle éclaterait aux environs de 1928, par la révolte générale des « peuples opprimés » et du « prolétariat mondial » contre les Puissances « capitalistes et impérialistes ». Le président de la IIIe internationale, Zinovief, s'appuyant sur l'autorité du maître, nous révèle les prodromes de ce formidable branlebas : « Les peuples d'Orient opprimés ne pourront vaincre les impérialistes sans le secours et sans la direction politique de la IIIe Internationale communiste. Aujourd'hui, c'est la Chine qui se soulève, demain ce sera l'Indo-Chine et les Indes. La guerre marocaine met sur pied les masses ouvrières. Le chômage anglais accroît la crise intérieure en Angleterre et le krach financier allemand décuple toutes les difficultés. » La formule ancienne de l'Internationale doit être modifiée : on dira désormais : « Travailleurs de tous les pays et peuples opprimés, unissez-vous ! »

Cette guerre, qui dépassera en horreur toutes les guerres du passé, les dirigeants de la IIIe Internationale sont en droit de la prédire, puisque c'est eux qui la préparent. Mais les dirigeants de la IIIe Internationale siègent à Moscou et sont précisément les mêmes personnes que les chefs du gouvernement soviétique russe. La Russie est, comme on le sait, gouvernée par un parti fermé, organisé et armé ; la force russe se trouve ainsi au service de la IIIe Internationale, comme aussi la force de propagande de l'Internationale communiste est au service de la politique d'expansion russe. Il suffit de regarder dans quelles directions agit avec le plus d'énergie et de persévérance l'organisation bolchéviste russe. C'est en Mandchourie, en Corée, en Chine, c'est-à-dire sur le même théâtre où les armées et la diplomatie des Tsars ont, depuis le XVIIe siècle, poussé, avec un remarquable esprit de suite, la conquête et les colons russes. C'est encore vers les Indes par l'Afghanistan et la Perse, et les alarmes justifiées du gou-

vernement britannique rappellent la panique qui s'empara du public anglais, au temps de Beaconsfield, quand on crut voir apparaître, sur les cols de l'Hindou-Kouch, l'avant-garde de Skobeleff. C'est encore vers les Détroits de Constantinople et la Méditerranée : les Turcs n'ont pas oublié de quel ton, à Lausanne, et en quels termes presque textuellement empruntés à la vieille diplomatie des Tsars, Tchitcherine revendiquait le droit de la Russie à s'assurer les Détroits, la clef de sa maison. Les moyens ont varié : ceux d'aujourd'hui sont infiniment plus puissants et dangereux ; mais les buts sont les mêmes, et tout se passe comme si la IIIe internationale était au service de l'expansion traditionnelle russe vers le Pacifique, vers le golfe Persique, vers la Méditerranée. Les bolchévistes obligés, en Russie, nous l'avons montré il y a un mois, de plier leurs doctrines aux intérêts des paysans enrichis et de la bourgeoisie nouvelle, espèrent se soutenir en révolutionnant le monde; ayant échoué en Europe, ils tentent de réussir en opérant un mouvement tournant par les colonies. Il entre d'ailleurs une forte part de nationalisme dans l'idéologie que les dirigeants communistes inculquent à la Russie ; entre les conceptions de Lénine et Zinovief, qui préparent le triomphe de la IIIe Internationale par la force russe et de la force russe par la IIIe Internationale, et le mysticisme panslave de Dostoïevski qui voit dans la Russie la troisième Rome appelée par la Providence à régénérer la Chrétienté et à rayonner sur les peuples, il n'y a pas, surtout dans la pratique, une différence fondamentale, une radicale incompatibilité. Si bien que les hommes d'Europe qui, de bonne foi, se font les instruments et les auxiliaires de la propagande révolutiounaire de Moscou travaillent en fait au triomphe de la puissance conquérante la plus redoutable que le monde ait vue depuis longtemps ; ces pacifistes s'évertuent à préparer la plus atroce et la plus universelle des guerres. Si les Soviets n'avaient que des intentions pacifiques, ils ne garderaient pas, sur le pied de paix, une armée parfaitement disciplinée et encadrée de 550000 hommes environ.

Cette dualité de la Russie et de l'Internationale, organismes nettement distincts en droit que les mêmes personnes font mouvoir pour les mêmes fins, offre au Commissaire du peuple pour les Affaires étrangères toutes les échappatoires dont il peut avoir besoin : « Je suis oiseau, voyez mes ailes !... » Répondant, au Sénat, à de justes observations du comte de Blois, M. Briand, ministre des Affaires étrangères, constatait, le 2 juillet, l'inefficacité des moyens

habituels : « Je dois me garder de formuler diplomatiquement des griefs qu'il serait facile à la puissance à laquelle je fais allusion d'écarter. » Et il concluait que « si nous voulons lutter efficacement contre la propagande soviétique, il faut que nous n'hésitions pas à recourir à des moyens de propagande. » Oui. Mais c'est insuffisant : une entente européenne s'impose, surtout une entente anglo-française. Comment les dirigeants de la Russie croiraient-ils à une solidarité européenne quand, dans les conjonctures actuelles, M. Mussolini envoie une division navale saluer dans le port de Pétrograd, ou plutôt de Leninegrad, les autorités soviétiques ? Et il faut surtout, à l'intérieur et dans les colonies, un gouvernement ferme, énergique, uniquement préoccupé des intérêts nationaux, et qui ne consente, même pour des motifs d'ordre parlementaire, aucune concession aux hommes de désordre et aux ennemis de la colonisation française. Les colonies, les possessions françaises, les pays de mandat ne sont pas faits pour récompenser les services exceptionnels de certains parlementaires ou favoriser des combinaisons ministérielles ; il n'y faut envoyer que des hommes d'expérience et de compétence qui se donnent de tout cœur à leur tâche. Il est si difficile de construire et si aisé de détruire ! Le despotisme maniaque et incohérent du général Sarrail en Syrie sème la discorde et la haine pour le plaisir de détruire l'œuvre de ses prédécesseurs et par une étrange méconnaissance des hommes et des pays que la France a reçu de la Société des nations mandat d'administrer. La présence, sur un point du globe où flotte le drapeau français, d'un administrateur incompétent est toujours déplorable ; elle est, dans les circonstances actuelles, quand une crise générale sévit ou se prépare dans tous les pays gouvernés par des Européens et quand une Puissance étrangère organise la révolte et souffle la tempête, un terrible danger ; elle achemine la France à des guerres.

Le péril communiste n'est pas imaginaire, comme se le figurait M. Herriot, il est d'autant plus sérieux qu'il empoisonne les sources mêmes de l'avenir national, car, dans les provinces, ses propagateurs les plus zélés sont des instituteurs. M. Henri Chéron, au Sénat, a protesté, avec beaucoup de force et de raison, contre de pareilles aberrations; il dénie à de tels maîtres le droit d'enseigner les enfants; il ne s'agit pas là, en effet, d'opinions privées qui sont libres et doivent être respectées, mais il faut savoir s'il est compatible avec l'ordre et la sécurité nationale, que des instituteurs publics deviennent chefs de groupements révolutionnaires et propa-

gandistes contre la patrie. Aucun fonctionnaire, salarié de l'État, n'a le droit de travailler à la ruine de l'État.

Les Anglais n'ignorent pas que l'effort principal des bolchévistes est dirigé contre l'Empire britannique. Le secrétaire d'État pour l'Inde, lord Birkenhead, et le ministre de l'Intérieur, sir W. Joynson Hicks, dénoncent le péril. « Il est probable, annonce le *Daily Telegraph*, que les relations diplomatiques actuelles avec Moscou seront revisées par le cabinet britannique dans un avenir prochain. » Lord Birkenhead a nettement demandé la rupture des relations diplomatiques. Ce sont les événements de Chine qui alarment particulièrement le gouvernement britannique. Les troubles de Changhaï et de Canton révèlent en effet une dangereuse fermentation qui rappelle l'époque sanglante des Boxers. Les masses profondes du pays ne sont pas atteintes, mais les élites, c'est-à-dire les Chinois ayant fait à l'étranger des études plus ou moins complètes, s'agitent. Leurs revendications générales, — nous ne visons pas ici tel ou tel incident en particulier, — sont, pour une part, légitimes. Ils veulent que les étrangers respectent l'intégrité de leur pays et son libre développement ; la Chine, en effet, n'est pas un pays barbare, c'est une nation, sans doute la plus anciennement constituée qui soit sur le globe ; chaque fois qu'on a essayé de toucher à son intégrité, les Allemands, par exemple, lors des affaires du Chan-Toung, les Russes et les Japonais, après la guerre sino-japonaise, on a provoqué, dans la masse du pays, des réactions violentes qui se sont traduites par des massacres et des guerres. La civilisation chinoise, si ancienne et originale, a droit au respect. Les ambitions économiques des Américains, des Japonais, des Anglais inquiètent les Chinois patriotes ; ils craignent que les « diables de la mer » ne favorisent le morcellement provincial et ne profitent de l'émiettement actuel de la souveraineté pour réaliser ce que lord Charles Beresford appelait jadis *The break-up of China*. Mais ils oublient tout ce que la Chine doit aux étrangers, notamment pour la mise en valeur de ses richesses, la construction de ses chemins de fer, de ses ports, le fonctionnement de ses douanes, de ses postes. La Chine ne possède pas encore une élite assez nombreuse, et surtout la masse du pays suit de trop loin les élites, pour pouvoir se passer du concours des Européens.

Beaucoup d'étudiants chinois le comprennent, surtout parmi ceux qui sont en France. C'est ainsi que les anciens élèves et élèves chinois de l'École des Sciences politiques viennent de publier un volume,

la Chine et le monde, où, à côté de quelques exagérations juvéniles, se révèle un juste sentiment des droits de leur patrie et aussi de ce qu'elle doit aux autres pays. A Canton, à Changhaï, le mouvement xénophobe est surtout dirigé par des étudiants qui ont eu l'imprudence de se laisser prendre au chant des sirènes bolchévistes. Les Russes, tsaristes ou bolchévistes, ont toujours eu l'art de faire agréer leurs services par les Chinois. Ne sont-ils pas, eux aussi, des Asiatiques? Ne viennent-ils pas à Pékin par terre? Les Russes ont toujours eu l'habileté de persuader aux Chinois, même quand ils leur enlevaient Port-Arthur, qu'ils étaient les défenseurs naturels de l'intégrité de leur Empire. M. Tchitcherine tient le même langage que ses prédécesseurs. « Je considère comme complètement impossible, a-t-il dit en réponse à lord Birkenhead, pour le gouvernement soviétique, toute tentative de jouer un rôle protecteur envers la Chine et d'intervenir à côté de l'une ou l'autre des forces qui luttent actuellement dans l'intérieur de ce pays. Le peuple chinois a seul le droit de disposer de lui-même. » On flatte par de tels discours l'amour-propre chinois et, pendant ce temps-là, le Russe s'avance en Mandchourie et en Mongolie, met la main sur les chemins de fer; son représentant, M. Léon Karakhan, est plus le maître en Chine que les chefs transitoires d'un gouvernement instable; il s'adresse directement au peuple chinois, excite ses défiances à l'égard des Européens et des Japonais et refuse de s'associer à ses collègues du Corps diplomatique, quand des troubles locaux les obligent à une démarche auprès du Gouvernement. Il saute aux yeux, cependant, que les seuls dangers sérieux pour l'indépendance de la Chine ne peuvent venir que des Russes, précisément parce qu'ils sont des voisins territoriaux, et des Japonais, qui possèdent en Corée et sur le golfe du Pet-Chi-li une base territoriale.

Les Chinois commencent à ouvrir les yeux; leur constitution sociale, l'organisation de la propriété, sont aux antipodes du système communiste; ils s'aperçoivent des intrigues de M. Karakhan. Celui-ci élude sous divers prétextes la réunion de la conférence qui doit régler les détails d'application du traité du 31 mai 1924; il allègue notamment la présence de Russes « blancs » dans l'armée de Mandchourie et proteste contre la construction du chemin de fer de Tsitsikar à Tao-nan-fou, en territoire chinois, qui menace d'enlever au Transmandchourien une partie de son trafic. Le maréchal Tchang-tso-lin ne paraît pas s'en émouvoir; il défend plus efficacement les droits souverains de la Chine que les étudiants et les coolies de

Changhaï par leurs violences. D'autre part, au Japon, si la propagande soviétique trouve quelque écho parmi les ouvriers, l'opinion publique commence à douter des avantages du traité russo-japonais du 20 janvier et à comprendre que les Russes sont, en Chine, les plus dangereux rivaux de l'influence japonaise : l'antagonisme russo-japonais de 1924 reparaît d'autant plus que la Corée est travaillée par des agents bolchévistes qui prêchent la révolte contre le Japon. Aucun gouvernement d'ordre ne peut collaborer ou s'entendre longtemps avec Moscou. En Chine, comme ailleurs, il est de l'intérêt des Puissances d'ordre et de paix d'opposer aux menées bolchévistes la solidité d'un front commun. Leur devoir et leur intérêt est d'aider la République chinoise à stabiliser son gouvernement et à défendre son indépendance comme son unité.

L'essentiel est, chez nous, de bien voir que toute concession arrachée par l'extrême-gauche à un gouvernement faible aggrave le péril, ce qui ne veut pas dire que, sur certains points, des réformes ne soient pas à souhaiter. Lors du débat qui a suivi, à la Chambre, le retour de M. Painlevé, l'ordre du jour qui parlait de paix, de négociations et du « libre développement des populations rifaines » a été suivi, de la part d'Abd-el-Krim, d'un redoublement d'efforts offensifs; les journaux d'extrême-gauche se servent de ce texte pour réclamer des négociations immédiates. Le président du Conseil a cédé au désir de réunir autour du gouvernement, dans une question nationale, l'unanimité de la Chambre, exception faite des seuls communistes; il y a réussi à peu près, mais au prix de concessions dangereuses; « ce misérable texte, écrivait le lendemain M. H. de Jouvenel dans *le Matin*, n'exprime que la confusion des partis et non la pensée du pays. » Au Sénat, où le parti socialiste est à peine représenté, le langage du Gouvernement a été, le 2 juillet, plus net et surtout l'ordre du jour plus ferme; nos soldats, le Gouvernement l'a promis, seront défendus contre ceux qui tendent la main à leurs adversaires et qui cherchent à arracher de leurs mains les armes avec lesquelles ils défendent si noblement le Maroc, la France et la civilisation. « Nous ne négligerons rien, a dit le président du Conseil, pour repousser l'agresseur, mais en même temps nous ne négligerons aucune occasion de rétablir au Maroc une paix digne de la France, de ses droits, de son honneur et de son prestige... En défendant le Maroc, c'est l'Afrique du nord tout entière que nous défendons. La France veut aider à la réconciliation européenne pour que l'Europe puisse résister à l'assaut que l'on tenterait contre elle. »

L'ordre du jour, voté à l'unanimité de 290 votants, « affirme à la fois les intentions pacifiques de la France et sa ferme volonté de défendre contre l'agression d'Abd-el-Krim le territoire confié à notre protectorat ; » il fait confiance au Gouvernement « pour réprimer les excitations dirigées contre l'armée et contre la patrie et de nature à mettre en péril la vie de nos soldats. » Comme l'a dit M. Briand à la commission des Affaires étrangères de la Chambre, la France ne peut traiter avec Abd-el-Krim qu'en état de suprématie morale, et il faut que ce soit le chef rifain qui soit amené à demander la paix. En attendant, au Maroc, les offensives des Rifains cherchent à déborder par l'Est les lignes françaises et à couper la route de Taza ; elles n'y ont pas réussi et ces échecs répétés commenceraient, d'après certains renseignements, à lasser les tribus que l'autorité brutale d'Abd-el-Krim jette contre nos soldats. Mais Abd-el-Krim joue son prestige et sa tête ; il ne cédera qu'à une offensive victorieuse et alors nous le verrons, comme il est arrivé au Maroc pour tant d'autres chefs, tomber tout d'un coup et disparaître tandis qu'achèvera de se développer, à l'avantage de tous les Marocains sans en excepter les montagnards du Rif, l'heureuse et féconde collaboration du Sultan et du protectorat français.

La terre où l'on travaille, où l'on se bat et où l'on meurt pour la France dégage une atmosphère de santé morale où s'étiole le vieux radicalisme anticolonial, où dépérit « l'esprit du cartel ». Le contact des grandes réalités nationales a cette vertu purifiante. M. Painlevé en a fait l'expérience et, comme lui, les membres de la commission envoyée au Maroc par la Chambre. L'un d'eux, M. Guilhaumon, ancien et brave capitaine-aviateur de la guerre, radical-socialiste notoire de ces pays du Midi Méditerranéen où s'épanouit le cartel, scandalise les couloirs par ses propos patriotiques ; il ne s'attendrit pas sur Abd-el-Krim : il a vu l'effort des chefs et des soldats ; il a compris ce que vaut, là-bas, et de quoi est fait le prestige français ; les faits lui ont montré que seul un effort victorieux peut assurer la sécurité du Maroc ; toute paix prématurée et boiteuse, toute démarche qui paraîtrait dictée par la pusillanimité compromettraient peut-être irrémédiablement notre puissance en Afrique du nord et nous acculeraient à bref délai à une guerre beaucoup plus longue et pénible ou à l'abandon de l'Afrique du nord.

Est-ce le courant d'air salubre venu du Maroc qui a tué le cartel des gauches? Ou bien cette formation de combat électorale portait-elle en soi le germe de sa mort et ne pouvait-elle résister long-

temps au contact des réalités? Ou encore les socialistes ont-ils trouvé plus expédient de décliner la responsabilité de mesures fiscales naturellement impopulaires, afin, plus tard, de se prévaloir, auprès des électeurs, de leur abstention ou de leur opposition? Toujours est-il qu'après une laborieuse consultation et de longs débats, où l'unité du parti socialiste a paru compromise, M. Renaudel a officiellement annoncé la mort du cartel : le parti socialiste reprend la liberté d'action. Mais le cartel est-il vraiment mort ? On le retrouvera, bien vivant et capable de nuire dans nos cantons, pour les élections du 19 juillet. D'ailleurs, si le cartel est mort, « l'esprit du cartel » lui survit, et M. Lautier, dans *l'Homme libre*, s'en réjouit, car il y reconnaît un « esprit réformateur, hardiment réformateur, mais ennemi de tout ce qui ressemble à la destruction ou au sabotage, esprit de gouvernement, esprit positif ». Franchement, on ne s'en douterait pas ! Cette description attrayante fait penser au portrait des petits du hibou. Si tel était vraiment le cartel, ce serait trop beau et nous en serions tous !

Le débat sur les projets financiers de M. Caillaux a fait apparaître d'autres divisions dans la majorité. Le contre-projet socialiste, exposé avec une habile modération par M. Bedouce, a recueilli, outre les votes socialistes, une centaine de voix radicales, au total, 210 : c'est une indication pour l'avenir, un signe que le danger d'une concentration d'extrême-gauche n'a pas disparu. Les débats sur le problème fiscal posent ainsi deux questions qui, malheureusement, s'entremêlent : celle du rétablissement des finances et celle de la formation d'une majorité de Gouvernement. La situation de la trésorerie et du budget est assez grave, cependant, pour faire taire toute autre préoccupation et rallier toutes les bonnes volontés autour du Gouvernement. Ce sont des mesures d'extrême urgence, à la veille d'échéances inquiétantes, que M. Caillaux a demandées au Parlement : deux gros paquets de bons sont remboursables au 1er juillet (1800 millions), et au 1er septembre (3800 millions); de plus, depuis que la politique du cartel alarme les intérêts, depuis surtout qu'a été dévoilée l'inflation clandestine pratiquée par M. Herriot, les bons de la défense qui sont présentés au remboursement excèdent de beaucoup les bons nouveaux souscrits; il en allait tout autrement au temps de l'ancienne Chambre et les ministres des Finances ont pu faire face à de lourdes échéances grâce à l'empressement du public à souscrire des bons : la confiance ne se commande pas.

Si le ministre des Finances avait déposé son projet d'emprunt un mois plus tôt, il n'aurait peut-être pas été obligé de recourir à une nouvelle inflation, celle-ci, du moins, avouée et légale. Le projet de M. Caillaux, adopté par la Chambre le 27 juin et par le Sénat le même jour, comporte deux opérations principales qui se complètent l'une par l'autre. C'est d'abord l'injonction à la Banque de France d'émettre de nouveaux billets pour six milliards de francs, ce qui porte la limite d'émission de 45 à 51 milliards et le « plafond » des avances à l'État de 26 à 32 milliards. La loi porte que la Banque « devra consentir » : depuis 1803, c'est la première fois qu'un texte législatif emploie, à l'égard du grand institut national d'émission, des expressions aussi impératives; c'est un précédent qui pourrait devenir dangereux aux mains d'un Gouvernement moins bien intentionné. Nous n'avons pas à revenir sur les inconvénients de l'inflation : elle provoque la baisse du franc et la hausse des prix; elle fait croire à une richesse factice; elle est une forme masquée de la banqueroute, la plus facile parce que ses effets ne se manifestent qu'après coup, la plus dangereuse parce qu'il est difficile de la limiter : 4 milliards en avril, 6 milliards en juillet; voilà la pente savonnée sur laquelle le cartel et sa politique entraînaient nos finances. On peut se demander si, banqueroute pour banqueroute, d'autres formes n'auraient pas présenté moins d'inconvénients : telle serait, par exemple, la consolidation obligatoire des bons à trois, cinq et dix ans. Une telle opération ne serait pas possible pour les bons de la défense à court terme (trois mois à un an) qui servent de fonds de roulement aux banques, au commerce, à l'industrie; mais elle serait acceptée sans trop de difficultés pour les bons à plus long terme qui sont d'ailleurs négociables.

Le danger de l'inflation se trouve heureusement atténué par la seconde partie de la loi nouvelle qui prévoit un emprunt à 4 pour 100 destiné à la consolidation, d'ailleurs facultative, des bons à court terme; l'originalité de la combinaison est qu'elle offre, à ceux qui échangeront leurs bons contre le nouveau titre de rente, une garantie de change et une exonération de tous impôts, y compris l'impôt général sur le revenu. Le porteur est garanti contre la baisse du franc, c'est-à-dire que si, par exemple, la livre sterling valait, dans un an, 200 francs, il continuerait à toucher un intérêt équivalant à 4 francs au cours fixe de 95 francs pour une livre : il ne perdrait donc rien. Et si, au contraire, une hausse du franc se produisait, le porteur y gagnerait, puisqu'il toucherait toujours 4 francs, mais 4 francs se

rapprochant davantage de 4 francs-or. Par cette opération, M. Caillaux entre dans la bonne voie qui tourne le dos à l'inflation et se propose d'arriver à la stabilisation et à la dévaluation du franc par la consolidation de la dette flottante. On peut se demander même pourquoi il n'y entre pas plus délibérement et n'admet pas au même avantage les bons à trois, cinq et dix ans qui viennent à échéance au 1er juillet, au 1er septembre, et l'année prochaine ; la dette remboursable s'en trouverait allégée et il ne serait pas nécessaire d'employer la totalité des 6 milliards de billets nouveaux pour le remboursement de ces bons. Ce serait un second pas sur le chemin qui conduit à l'allègement de la trésorerie et à l'assainissement de nos finances.

Le texte de la nouvelle loi cherche à éviter de réintroduire dans la vie financière française la notion de franc-or en opposition avec celle de franc-papier ; il est difficile, en effet, de lui faire sa part ; la garantie de change a beaucoup d'analogies avec l'introduction du franc-or et elle y conduit logiquement. Déjà *l'Humanité* a entamé une campagne pour la fixation du taux des salaires en francs-or et les syndicats de fonctionnaires ont introduit une demande en ce sens. C'est une prétention au moins prématurée. En Allemagne, le paiement des salaires en marks-or alors que l'industrie vendait ses produits en marks-papier a précipité une crise économique et une débâcle financière dont les ouvriers ont été les premiers à pâtir. En Allemagne, en Angleterre, le retour à la monnaie or a été la cause directe des crises industrielles et du chômage dont souffrent ces deux pays, particulièrement le second. Notre industrie ne reste prospère, malgré ses difficultés, que grâce à une inflation lente mais constante qui favorise ses exportations. L'assainissement des finances et la dévaluation du franc ne se feront pas, en France non plus, sans crises ; mais ce seront des crises guérissantes qu'il importe de prévoir et qu'il sera possible d'atténuer en apportant aux réformes inévitables les délais et les tempéraments nécessaires.

Ainsi, malgré les inconvénients qu'il comporte, le programme du ministre des Finances est digne d'approbation : c'est le seul moyen de ramener à l'État sa clientèle de prêteurs, qui sont saturés de rentes-papier, et qui n'en souscriront plus, à quelque taux qu'on les leur offre. L'emprunt nouveau est moins onéreux pour l'État qu'un emprunt-papier qu'il aurait fallu émettre à 10 pour 100 au moins, sans être assuré du succès. Les mesures actuelles acheminent les finances françaises à un retour à l'étalon-or et auront ultérieurement pour conséquence une conversion en valeurs-or des rentes libellées

en francs-papier : c'est la seule solution possible, et elle ne lésera qu'en apparence les porteurs de rentes, puisqu'elle ne fera que rendre plus visible la perte qu'ils ont dès à présent subie par la baisse du franc. Il en résultera d'ailleurs un assainissement de nos finances tel que la prospérité générale en sera favorisée et les impôts, vraiment abusifs, qui s'abattent sur le contribuable, allégés. Le système adopté a ses inconvénients; il en a beaucoup moins que le projet socialiste de prélèvement sur le capital qui, tel qu'il a été présenté et édulcoré par M. Bedouce, prenait la forme d'un impôt sur le capital payable par versements annuels, ou plutôt d'un supplément d'impôt sur le revenu, comme s'il était possible, sans détruire la fortune acquise, d'aller au delà des taux actuels, déjà si écrasants.

Le succès du programme de M. Caillaux dépendra, pour une large part, de l'énergie qu'apportera le Gouvernement à restreindre les dépenses ; l'article 1er de la loi en donne les moyens au ministre des Finances, en lui accordant des pouvoirs spéciaux pour rechercher et réaliser les économies possibles dans tous les services publics. Voilà une innovation que la nécessité imposait, mais dont la portée peut devenir considérable. Le ministre des Finances a désormais la faculté de déposer, sous sa seule signature et celle du président du Conseil, des projets de loi tendant à réaliser des économies administratives ; le seul moyen de réduire les dépenses est, en effet, que le contrôle du ministre des Finances s'étende de plus en plus efficacement à toutes les branches de l'administration. Que le ministre des Finances ose se servir de la puissance que la loi lui confère, il sera approuvé par l'opinion publique. La France ne sortira pas des difficultés où elle se débat au lendemain de la guerre sans un renforcement et une concentration de l'autorité exécutive. Ce sont des lois psychologiques plus encore que des lois économiques qui président, par le rétablissement de la confiance, au redressement des finances de l'État.

RENÉ PINON.

Le Directeur-Gérant : RENÉ DOUMIC.

VUE SUR LONDRES

Je suis debout sur le pont du bateau qui fend une Manche maussade dont le flot grisâtre s'étale sous un ciel à grains et à éclaircies. Il fait presque froid en cette après-midi de printemps morose et il vente assez vivement; cependant l'état de la mer promet une bonne traversée, ce qui n'a pas empêché la plupart des passagers de chercher abri sur le pont inférieur. C'est là que s'adossent au bordage les fauteuils cannés et que s'entassent les valises et les sacs de voyage. Rien ne menace leur équilibre et cependant certains visages sont inquiets et quelque peu crispés. Les pas ne sont pas très assurés en se rendant au visa du passeport. Avant d'en venir à cette formalité, je suis resté au grand air à goûter le souffle marin. Je l'aspire en liberté, car je suis à peu près seul à déambuler ainsi et à regarder décroître la côte de France et se dessiner la côte anglaise. Dans une heure, — et pour la première fois, — j'aurai mis le pied sur le sol de la joyeuse Angleterre. En attendant, jouissons en paix de cette facile traversée.

Elle m'en rappelle une autre, moins aisée et plus longue. Je me souviens de l'âpre jour d'hiver où, il y a vingt-cinq ans. je m'embarquais pour l'Amérique. Je me rendais aux États-Unis pour y faire sept conférences à l'Université de Harvard et les répéter en de nombreuses villes américaines. M. René Doumic et le regretté Édouard Rod m'avaient précédé en cette tournée à laquelle m'avait appelé l'impérieux Brunetière. Or si j'étais assez incertain sur mes facultés de conférencier, je ne l'étais pas moins sur mes aptitudes marines. Quelques promenades en barque ne m'avaient pas suffisamment éclairé sur l'accueil que je ferais au roulis et au tangage de la haute mer. D'ailleurs, l'expérience que j'en allais tenter s'annonçait plutôt

rude. L'Atlantique, en février, n'est pas particulièrement avenant et, depuis plusieurs jours, le vent faisait rage. Aussi fut-ce en pleine tempête que la *Normandie* qui nous portait quitta Le Havre. Je m'en aperçus, les jetées franchies, mais je fis assez bonne contenance, et, après quelques vicissitudes, je pus constater que j'étais doué du « pied marin ». Ce ne me fut pas inutile, car notre passage de l'Atlantique dura onze jours. Rien n'y manqua de ce que comporte une tempête en règle : vagues énormes, brouillard intense, à quoi s'ajouta un froid cruel, si bien que la *Normandie*, après ses onze jours de roulis et de tangage, arriva à New-York dans une tenue presque polaire, toute surchargée de blocs et de stalactites de glace. De telle sorte qu'auprès de cette traversée tempêtueuse et gelée la forte brise et les grains frigides de cette Manche de mai me semblent bénins et sans rapport avec la formidable « danse » atlantique d'il y a vingt-cinq ans.

Néanmoins, je n'ai pas conservé mauvais souvenir de ces tribulations nautiques et, par deux fois, depuis, j'ai repris la mer. Il est vrai qu'il s'agissait de croisières en Méditerranée, l'une, sur la *Velléda*, du feu duc Decazes; l'autre sur le *Nirvana* de Mme la comtesse de Béhague. Toutes deux me conduisirent en Grèce, en Asie Mineure, et à Constantinople. Grâce à elles, j'ai vu Brousse et l'Athos, Rhodes et Chypre, Candie et Malte, et Malte fut jusqu'à présent ma seule escale en terre anglaise. A La Valette, j'ai aperçu pour la première fois les tuniques rouges des beaux officiers joueurs de polo, et j'ai attendu une bonne vingtaine d'années avant de renouveler connaissance avec le territoire britannique. Je le fais aujourd'hui. Dans une heure je m'apercevrai, comme je m'en aperçus à Malte et aux États-Unis, que l'anglais que je tenterai de parler ne sera pas plus compris de ceux à qui je m'adresserai que je ne parviendrai à percevoir le sens de leur réponse. Tant pis! j'en sentirai mieux le dépaysement que cause, dit-on, le contact avec les insulaires de Grande-Bretagne. Je serai davantage en un pays inconnu.

Et cependant, cette langue anglaise où je ne puis m'exprimer, je l'ai entendue autour de moi dès mon enfance. Le petit port normand où je suis né était en relations constantes avec l'Angleterre. Ses bateaux s'ancraient à notre quai, ses matelots et ses officiers y débarquaient. Il arrivait aussi des touristes. Les familles de Honfleur comptaient beaucoup d'amitiés

anglaises. Je me rappelle, de ces temps lointains, des messieurs à peau claire et à poil roux, des dames à robes de tartan, de gentilles *misses*, mollets nus et cheveux épandus sur leurs épaules, avec de beaux teints éclatants ou délicats, des yeux bleus, des gaîtés brusques, qui s'appelaient Kate ou Nelly. Je revois des pelouses où l'on jouait au croquet, qui était alors presque encore un jeu anglais. J'entends les syllabes accentuées que proféraient les joueurs et qui me sont toujours demeurées verbalement mystérieuses, tandis qu'écrites leur sens m'apparaît aisément, car je lis et comprends assez bien l'anglais, l'anglais littéraire, du moins.

Mes premiers rapports avec la langue anglaise me ramènent à l'époque où, petit garçon, mon père m'en donnait les premières leçons de lecture. Une de ces leçons est restée singulièrement présente à mon souvenir. J'étais assis devant une table, dans la maison que nous habitions à Honfleur. C'était par une sombre journée d'hiver, et de quel hiver, celui de l'année 1870-71. Il faisait froid et de la neige était tombée. Mon père était triste et préoccupé. Un grand bruit emplissait notre demeure. Elle était pleine d'officiers et de soldats, et nous leur en avions cédé la plupart des pièces. Il y avait des matelas étendus dans la salle à manger. Dans la cour, des attelages dételés battaient du sabot. A la cuisine, j'avais vu avec admiration un grand zouave barbu, la poitrine couverte de médailles, faire sauter dans la poêle une immense omelette. Tout était vacarme et désordre, et, en épelant les syllabes anglaises, je prêtais l'oreille aux conversations. On disait que les Prussiens approchaient et qu'on allait se battre. L'ennemi était à la poursuite d'un corps français, en retraite depuis l'affaire de Bussy, près de Rouen, et qui occupait actuellement Honfleur. La veille, j'avais vu mes parents enfermer certains objets précieux dans une grande caisse qu'on avait portée au bateau à destination de l'Angleterre. Je les avais vus placer des pièces d'or dans un vieux pot de géranium qu'on avait posé négligemment sur l'appui d'une fenêtre. Il y demeura lorsque, les Français partis, les Allemands occupèrent la maison. Ce furent des hussards bavarois que l'on nous donna à loger. Ils ne causèrent pas trop de dégâts. J'ai encore dans l'oreille le bruit des petits tambours et des aigres fifres, accompagnant le pas saccadé de la colonne allemande qui occupa Honfleur. Elle y séjourna assez long-

temps, l'armistice signé. Puis, mes leçons d'anglais furent interrompues, ma famille étant venue, d'Honfleur, se fixer à Paris.

Elles reprirent au collège et me procurèrent une certaine connaissance de la langue et de la littérature anglaises. Certes, souvent, j'eus recours aux traductions, mais souvent aussi, avec l'aide du dictionnaire, j'abordais les textes originaux. Les poètes surtout m'incitaient à cet effort. Il y a dans la poésie quelque chose d'intraduisible, et j'éprouvais un attrait de curiosité et d'admiration pour les admirables lyriques anglais qui s'appellent Shelley, Keats ou Swinburne, pour Browning et Rossetti. Que de fois, en les lisant, n'ai-je pas eu le désir de connaître la terre natale de ces enchanteurs, de respirer l'air qu'avaient respiré un Shakspeare ou un Byron, de voir les lieux qu'avaient décrits un Thackeray, un Dickens, un Meredith, et ceux qu'avaient peints un Constable ou un Turner, d'aborder la mystérieuse Angleterre, l'Angleterre des villes, des châteaux, des jardins, du feuillage et des eaux, et cependant, chaque fois que ce projet prenait quelque consistance, un obstacle imprévu s'y opposait. J'étais à la fois attiré et repoussé. La grande Ile me causait une sorte de méfiance, comme si la curiosité que j'en avais était combattue par une secrète antipathie. Était-ce parce qu'enfant, j'avais détesté les bourreaux de Jeanne d'Arc et maudit les geôliers de Napoléon? Bref, l'Ile me semblait interdite par une espèce de sortilège.

Si l'Angleterre m'attirait ainsi et me repoussait, l'Anglais ne me déplaisait pas. Ce que ses romanciers, ses poètes, ses peintres m'avaient appris de lui m'intéressait. Les Anglais de Dickens, d'Elliott, de Meredith, ceux de M. Galsworthy et de M. Kipling m'étaient plutôt sympathiques, et ceux qu'il m'avait été donné de rencontrer confirmaient cette impression. Leur réserve et leur sens de liberté réciproque, leur entente simple et pratique de la vie, leur respect de l'individualité, et jusqu'à leur disposition à l'originalité, tout cela m'inclinait favorablement à leur égard. Certes, je n'ignorais pas les défauts avérés de la race, son égoïsme, son orgueil, mais j'en savais aussi les hautes qualités, son énergie, son endurance, son instinct de hiérarchie, son traditionnalisme, son amour de l'archaïsme. Je me sentais curieux de vérifier par moi-même ces données, et je déplorais que, chaque fois que je m'étais trouvé sur le

point de réaliser ce désir, un malicieux démon s'y fût malicieusement opposé.

Aujourd'hui enfin, ce démon a cessé ses malices ; au contraire, ne m'offre-t-il pas une agréable occasion de passer une quinzaine au delà du Détroit? Il a aplani gracieusement tous les obstacles et prend, pour me faire agréer ses avances, une charmante et souriante figure. J'ai accueilli ses bons procédés, et me voici donc en pleine Manche, debout sur le pont de bateau où le vent souffle assez âprement. Ce souffle serait-il l'indice de quelque diablerie? Le sournois génie qui a relâché ses consignes se repentirait-il d'avoir levé pour moi l'interdit insulaire? Va-t-il revenir sur ses décisions et me faire payer à coups de roulis l'autorisation qu'il m'a donnée? La Manche est perfide et brusque, et son flot est irritable. Ce ciel à grains ne me dit rien de bon, mais la traversée est courte et, peu à peu, je vois la côte anglaise s'élever à l'horizon. Bientôt je distingue la falaise de Douvres, où erra le roi Lear. Va-t-il venir me saluer, le vieux roi, pour me conduire dans la petite ville d'Angleterre où est né Shakspeare le Stratfordien? Mais non, cette fois, je ne dépasserai pas Londres, ce Londres qui me fut si longtemps une cité interdite, et qui m'attend là-bas, au delà de cette côte maintenant de plus en plus distincte; qui m'attend non par un de ses brouillards célèbres, mais dans tout l'éclat printanier et presque estival de sa « saison », celle où, m'a-t-on dit, l'atmosphère londonienne est le plus lumineusement vaporeuse, où le ciel se pare de beaux couchants sur la verdure des grands parcs et sur les berges de la Tamise, cette Tamise dont Turner et Whistler ont peint les changeantes fantasmagories.

Elle n'a, en revanche, rien de fantasmagorique, cette côte d'Angleterre qui, à mesure qu'elle se rapproche, se précise en son aspect et son détail. Bientôt nous en sommes assez près pour distinguer les jetées et les appontements du port de Douvres. Déjà la marche du bateau se ralentit, et les passagers commencent à s'agiter et à se préparer au débarquement, qui se fera, je pense, avec les mêmes formalités et le même tumulte que l'embarquement. Nos valises nous seront enlevées par des porteurs pressés dont il faudra, à la douane, retrouver le numéro sans songer à en reconnaître la figure. On se coudoiera, on se bousculera sans ménagement, et tout ce manège quotidien aura l'air d'avoir lieu pour la première fois. Mais il est temps d'aller

faire viser mon passeport par le fonctionnaire britannique établi à cet effet dans une cabine dont un policeman barre le seuil de son bras étendu, ne laissant pénétrer que un par un les voyageurs. La réponse faite aux questions posées, je me hâte de remonter pour assister à la manœuvre d'accostage. J'aime cette manœuvre. Elle est délicate et m'amuse toujours par ses hésitations apparentes et par sa stricte précision. Elle a des coquetteries et des ruses savantes, au bout desquelles le bateau finit par présenter son flanc aux passerelles, d'où l'on se précipite vers le train.

Il est là et il aligne le long du quai ses wagons et ses Pullmann. Ses wagons me semblent plus petits que les nôtres et les Pullmann sont d'élégantes voitures avec leur aspect de salon, leurs fauteuils de drap bleu, leurs tapis épais de même couleur, leurs tables d'acajou recouvertes de napperons, car c'est l'heure du thé. Un monsieur à la même table que moi prend le sien en lisant un journal aux nombreux feuillets. Me voici donc installé en face d'un gentleman anglais, dans un wagon anglais, roulant sur le sol anglais. De ce confortable fauteuil, à travers cette vitre bien lavée, je vais voir se dérouler le vert paysage herbeux ou feuillu du comté de Kent; j'apercevrai des prairies, des bois, des manoirs, des cottages, des fermes, des jardins, jusqu'au moment où Londres s'annoncera par ses noirs et populeux faubourgs, jusqu'au moment où je descendrai à la gare de Victoria Station et où, pendant deux semaines, j'aurai à ma disposition une ville de sept millions d'habitants avec le droit de la parcourir, de m'y égarer, de m'y perdre, de regarder ses boutiques et ses monuments, de visiter ses musées et d'observer ses passants...

La locomotive siffle et nous partons. Lentement le train longe une plage où déferle un flot grisâtre puis il côtoie une longue rangée de maisons. Construites en briques rougeâtres, avec des pignons découpés, elles sont d'une tristesse vaguement gothique en leur uniformité. En voici d'autres, d'autres encore. Voici des rues, des places, des bâtisses, des cheminées, des clochers, des toits, des toits, toute une ville que domine la voie du chemin de fer et qui offre soudain son étrange panorama, sa vue cavalière, une ville noire, verte et rouge, qui se profile à l'horizon, à la fois aplatie et denticulée, une ville qui est Douvres et dont on reçoit au passage une curieuse impression,

une impression de singularité, de dépaysement, presque d'exotisme. On se sent vraiment « à l'étranger ». Et cette odeur de charbon, d'épices, de thé, de gingembre ! Et j'éprouve un plaisir rassuré à regarder un aimable et amical visage de voyageuse qui, à mon côté, sourit vaguement, d'un sourire de France.

***

J'ai dîné. J'ai mangé un excellent *grape fruit*. J'ai dormi dans un lit passable, dans une chambre où la fenêtre est « à guillotine ». J'ai eu le bain et le breakfast. Je déplie mon plan de Londres et je fais quelques pas sur le trottoir, devant l'hôtel. Je l'ai choisi dans un quartier relativement tranquille. Il est situé en face d'un vaste square, muni de grilles basses, avec de beaux arbres et de fines pelouses. Ce square est bordé de maisons assez pareilles, peu élevées, précédées d'un portique à colonnes. Cela a bon air. Ni balcons ni portes cochères, mais un aspect de dignité, de confort. Toute cette architecture est sans beauté, mais nullement déplaisante. Et puis on n'a pas ménagé l'espace. Trottoirs, chaussée sont de dimension imposante et commode. C'est large, aéré. Les rues spacieuses se prolongent loin. Il ne fera pas bon ici faire le piéton. Cependant, pour ma première promenade, je m'y hasarde. Je consulte le plan. D'autres squares y sont marqués. J'y lis Eaton Square, Belgrave Square, Cadogan Square. Là-bas Hyde Park où me ménera Sloane Street. En marche. De rapides autobus, des *buses* peints en rouge et couverts d'affiches me dépassent, mais, ce matin, je les dédaigne. Je regarde les passants et les magasins. Voici un fleuriste, une agence théâtrale, une banque, un coiffeur, une fruiterie, un marchand d'antiquités. Cette flânerie me mène à un carrefour, à Knight's bridge. Là, l'aspect change. De hautes maisons à enseignes commerciales, un grand hôtel. Sur un terre-plein, en sous-sol, une station de métropolitain et un *lavatory*. Les véhicules de toute sorte se croisent, s'arrêtent, repartent au geste du policeman ganté de blanc. Une vie puissante afflue là et cause une impression d'ordre et d'activité. J'ai atteint Hyde Park Corner.

C'est un des centres vitaux de Londres. Une sorte de portique de marbre y donne accès dans Hyde Park et fait face au monument de Wellington, qui se détache sur la verdure de Green Park que prolonge Saint-James Park. Sur ce point la

circulation est intense. Les policemen chargés d'en régler l'embrouillamini n'ont pas seulement des gants blancs, mais de demi-manches blanches. Celui qui préside au double passage des voitures sous l'arc d'entrée et de sortie de Hyde Park le fait avec une remarquable intelligence automatique. Je le considère avec admiration, mais ce que j'admire plus encore c'est, immobilisé à son geste, un *hansome cab* à la vieille mode, avec son cheval bien harnaché, son cocher juché haut, et, à l'intérieur, superbe, monumentale, se carrant derrière le tablier, une religieuse, en habit de son ordre, scapulaire au cou et cornette au front, une religieuse énorme et placide qui considère à travers de grosses lunettes le spectacle de ce bas monde. Amusante et comique image que j'emporte avec moi dans ma flânerie, au hasard des allées de Hyde Park.

On y pourrait marcher longtemps, mais ce qui me tente, c'est l'aspect divers des rues. C'est dans les rues que le voyageur qui ne mène pas à Londres la vie de société peut le mieux deviner quelque chose des habitudes et des âmes anglaises. Les visages et les gestes permettent certaines interprétations. Les magasins et les annonces renseignent à leur façon sur les goûts et les besoins publics. Ce sont ces impressions que j'ai cherchées dans les rues de Londres. Expériences forcément restreintes, car je n'ai parcouru que bien peu des artères de l'immense ville et cependant ne suffit-il pas d'avoir suivi le Strand et Fleet Street, d'avoir fréquenté Piccadilly et Oxford Street pour se rendre compte de la brutale et forte intensité de vie qui s'y agite? On y respire une atmosphère morale uniquement utilitaire et pratique. Quelque chose de matériellement prodigieux s'élabore devant ces façades bariolées de réclames et d'affiches en cette foule rapide et taciturne. Tout y dit un gigantesque effort de volonté humaine. Ailleurs, Londres dégage un tout autre sens. Errons dans les quartiers dits aristocratiques de Mayfair ou de Belgravia, aux environs de Eaton Square ou de Berkeley Square, aux abords de Kensington Gardens. Des maisons s'y alignent, peu élevées, avec leurs portiques à colonnes, leurs fenêtres étroites. Elles bordent de leur monotonie de larges rues, de spacieuses avenues. Parfois quelques demeures plus vastes et plus décoratives, certaines somptueuses où s'évoquent des existences de confort et de dignité. Ces régions sont celles de la fortune acquise et des situations familiales solidement et len-

tement établies, mais là, que d'écriteaux appendus qui indiquent que l'immeuble est à vendre ou à louer! La guerre a passé par là. Les charges accrues, les revenus diminués par l'impôt exigent des sacrifices et l'écriteau s'ajoute à l'écriteau.

Ces deux aspects de Londres, du Londres des grandes affaires et du Londres des beaux loisirs, sont les plus vite familiers au voyageur, mais combien d'autres la ville énorme n'en présente-t-elle pas! Au Londres aristocratique, au Londres bancaire, se joint un Londres ouvrier, un Londres maritime, dix Londres qui ont chacun leur caractère et que ne fait qu'entrevoir le passant. Pour visiter Londres, de ses sommets à ses bas-fonds, il faudrait un séjour de longue durée, et pour le parcourir en ses divers quartiers. Aussi entre toutes ses curiosités, le touriste doit-il choisir et se borner. D'ailleurs, des forces invincibles et mystérieuses le ramènent toujours à certains points. Toute ville a ainsi ses centres d'attraction. Picadilly-Circus, Trafalgar Square, Charing Cross sont comme des « plaques tournantes » auxquelles aboutit le touriste londonien. Joignez-y Hyde Park Corner et Marble Arch. Ce qui ne l'empêchera pas d'être assidu à Saint James Street, à Pall Mall Street et de revenir plus d'une fois s'arrêter, dans Bond Street, aux devantures des magasins.

A ces fatalités urbaines, je n'ai pas échappé et n'ai pas cherché d'ailleurs à m'y dérober. Le meilleur moyen de connaître un peu une ville est d'obéir à ses injonctions, de s'abandonner aux usages de sa vie locale, de se confondre à son rythme circulatoire. Vous aurez ainsi quelque chance qu'elle ne vous repousse pas brutalement et se refuse à votre curiosité en lui demeurant inintelligible. J'ai donc repassé autant qu'il l'a fallu par Piccadilly-Circus et par Trafalgar Square, mais cette docilité apparente dissimulait une intention sournoise. Néanmoins, avant de la mettre à exécution, je m'occupais à visiter les principaux monuments de Londres. Or je dois avouer que cette revue m'a semblé plutôt décevante, quoique Londres possède autant d'affreuses statues et d'effigies commémoratives que toute capitale qui se respecte. Son architecture officielle n'est guère au-dessus du médiocre et les bâtiments qui abritent les grands services gouvernementaux, tant politiques que diplomatiques ou militaires, ne le dépassent pas non plus en qualité. La froide grandeur de la cathédrale de

Saint-Paul, le gothique moderne et perpendiculaire du Parlement, la carrure médiévale de la Tour, la lourde solidité de Buckingham Palace ne portent pas à l'enthousiasme. Si l'abbaye de Westminster offre des cloîtres intéressants et une noble nef, quelques beaux tombeaux anciens et une curieuse chambre où l'on garde de curieuses figures de cire, que de laideurs dans le « coin des poètes »! Les œuvres de pierre ne sont pas belles à Londres. L'atmosphère humide et charbonneuse les enfume et les salit. Les œuvres de brique ne valent guère mieux; leur couleur rougeâtre s'encrasse de noires traînées. Des unes et des autres, se dégage une morne tristesse, qui deviendrait aisément sinistre, si leur ensemble ne servait de cadre à une vie active et puissante.

C'est dans cette puissance et cette activité de vie que consiste la beauté de Londres, dans l'abondante circulation pédestre, équestre ou mécanique qui anime ses rues, ses places, dans son vigoureux outillage utilitaire, dans sa profusion de banques, d'usines, de docks, de magasins, dans la multiplicité de ses comptoirs, dans la complexité de son organisme aux ramifications mondiales, dans sa fièvre méthodique de grande capitale moderne, dans l'impression de travail et de richesse que l'on ressent au spectacle que donne son mouvement, dans ce qu'elle a de regorgeant, de dynamique, de stable et de discipliné. Vu ainsi, Londres a sa grandeur et sa beauté, une beauté qui étonne et qu'on admire, mais une beauté aussi qui opprime et dont on éprouve le besoin de s'éloigner, parce qu'on sent qu'elle est faite d'un magnifique et pesant effort humain, d'une utilisation égoïste et brutale de l'individu, d'une impitoyable exploitation de l'homme par l'homme, et qu'elle cache sous sa splendeur de sombres bas-fonds de déchéance et de misère.

Ce Londres inférieur, je n'ai eu ni le temps ni la curiosité de visiter son sous-sol social, ses sinistres quartiers de taudis et de bouges où vit la population du crime et de l'alcool. C'eût été, il m'a semblé, offenser la pudeur de la grande ville si dignement accueillante que d'essayer d'entrevoir ses lamentables secrets. Cependant j'en garde deux images que le hasard m'a offertes. Je n'oublierai jamais, dans une des rues les plus fréquentées, l'apparition d'une de ces pauvresses comme en recèlent tant, paraît-il, les régions infortunées de Londres. Celle-là présentait le visage le plus tragiquement et le plus misérablement

flétri que j'eusse jamais vu. Le chapeau, le châle effrangé, les bottines innommables faisaient d'elle un étrange débris vivant, quelque chose de si achevé dans son genre qu'on en était à se demander si l'on n'avait pas devant les yeux le chef-d'œuvre de quelque costumier. Mais non, le destin seul s'était chargé de dessiner cette maquette pitoyable, et c'était lui aussi qui, au coin d'une rue tranquille du quartier de Kensington, avait placé cette autre vieille femme, dans sa robe si décemment et si sagement usée, si convenablement et si comiquement coiffée, qui, le menton à son violon, en promenait l'archet sur les cordes distendues et semblait, au milieu de l'indifférence des passants, jouer pour elle seule la mélancolique, inutile, patiente et vaine chanson de sa vie.

Cette chanson de sa vie où l'on s'écoute soi-même, si les passants ne s'y arrêtent guère, c'est celle que se jouent les poètes et les artistes sur l'instrument de leur art, et Londres a eu de grands poètes et de grands artistes. Les Byron, les Shelley, les Browning, les Swinburne y ont vécu. Quincey y connut les joies et les tourments de l'opium. Que d'autres encore dont j'aimerais à aller saluer le souvenir, mais ce serait une revue de plaques commémoratives. Quand je serai rentré chez moi, je relirai quelques-unes de leurs œuvres. Cependant je ne quitterai pas Londres sans être allé en pèlerinage littéraire à Chelsea. Ne fut-ce pas un des asiles des gens de pensée et d'art : Chelsea qu'ennoblissent les noms de Carlyle, de Turner, de Meredith, de Rossetti, de Whistler.

*
* *

Je monte sur l'impériale d'un des innombrables *buses* qui desservent tous les quartiers de Londres et sillonnent rues et avenues d'un passage presque ininterrompu. A peine un est-il passé qu'un autre est déjà en vue. Leur rouge et roulante silhouette est une des taches familières de la rue londonienne, comme celle que forme la rouge tunique des *horse-guards*. Ils sont serviables et brutaux, ces *buses*, et quelquefois, sur certains points particulièrement fréquentés, ils apparaissent en véritable troupeau. Celui sur lequel je suis monté file à bonne allure dans la longue rue offerte à sa course. Il fait beau. Le ciel gris des premiers jours s'est éclairci et la chaleur est venue. La ville a maintenant son aspect d'été. Cela se voit à la clarté de

l'air et à la toilette des femmes, — qui ne redoutent pas les couleurs vives et crues. La mode anglaise a adopté les jupes courtes et les cheveux courts, mais nos Parisiennes en tirent mieux parti que leurs sœurs d'outre-Manche. Du moins c'est ce qu'il m'a semblé. Le voyageur doit se garder de jugements imprudents tout en se permettant des impressions sincères. En quinze jours de promenade, on ne doit pas se prétendre en état de formuler des considérations définitives. Tout ce qu'on en peut retenir, ce sont des images exactes et des vues rapides. J'avoue que, parmi tout ce modernisme, j'ai eu bien du plaisir à rencontrer parfois de vieux messieurs et de vieilles dames, qui ont conservé les manières de s'habiller en usage au temps de la Reine Victoria et du Roi Edouard VII. Il y a dans le démodé un pittoresque mélancolique qui ne manque pas de charme...

Mais le *bus* a stoppé. Me voici dans King's Road, à l'Hôtel de Ville de Chelsea. Une longue et triste rue me conduira vers la Tamise. J'y arrive. Son quai est planté d'arbres et forme une sorte de promenade ombragée. A cette heure de marée basse, le fleuve ne coule pas à plein et découvre des berges vaseuses. Son eau grise semble presque immobile. En face, le parc de Battersea. De hauts bâtiments, usines ou docks, de hautes cheminées, mais un bel espace de ciel. C'est cet espace que regardent les maisons qui bordent Cheyne Walk, entre l'Albert Bridge et le Battersea Bridge ; c'est cet horizon qu'ont contemplé Turner et Whistler. C'est dans une de ces maisons anciennes, ornées de ferronneries et de plantes grimpantes, que Dante Gabriel Rossetti a écrit ses beaux poèmes et peint ses mauvais tableaux. C'est là que Carlyle a passé de longues années. C'est dans une des rues proches que Meredith a composé *Richard Feverel.* Ce fleuve, ces maisons basses, cette antique petite église, avec ses tombeaux, ces quelques arbres sur un quai poussiéreux, c'est Chelsea, le Chelsea des Préraphaélites, le Chelsea des poètes et des peintres, le Chelsea dont a rêvé ma jeunesse, d'où Whistler s'en venait, mèche blanche au front, monocle au sourcil, badine à la main, sarcasme aux lèvres, pour nous apparaître à quelque mardi de Mallarmé, ce Chelsea d'où Oscar Wilde, au temps de sa gloire précaire, nous apportait ses œillets verts, ses paradoxes et sa prestance apollonienne d'un Apollon qui fut écorché par Marsyas.

***

Cette Tamise de Chelsea, je la retrouve, à la *Tate Gallery*, dans un délicieux petit tableau où Whistler a peint, avec ses pilotis, le vieux pont de Battersea. Certes Whistler est un grand peintre et un artiste délicieux, mais son art ne me promet pas beaucoup de surprises. En France, nous sommes assez familiers avec ses œuvres. Une exposition posthume à l'École des Beaux-Arts nous montra un grand nombre de tableaux du maître. Nous avons vu le portrait de *Lady Archibald Campbell* et celui de *Lady Meux*, le *Sarasate* et le *Carlyle*, des marines, des harmonies, des nocturnes, ses toiles les plus whistlériennes. Ce n'est donc pas Whistler qui m'attire à la *Tate Gallery*, pas plus que nos peintres français dont elle contient quelques bons morceaux. Il est toujours agréable de revoir un Degas ou un Manet ou quelque exquis panneau du savoureux Alfred Stevens, mais ce ne sont pas ces noms qui m'appellent. Je vais vers certains autres qui excitèrent l'admiration de ma jeunesse. Je vais voir des Millais, des Rossetti, des Burne-Jones, des Watts. Je cours aux Préraphaélites. Quelle désillusion ! Certes, leur art est intelligent, noble et subtil, plein d'intentions et de finesses secrètes ; il a une rare qualité imaginative, mais que ses réalisations sont donc décevantes ! Quelle froideur et quelle pauvreté ! Quelle misère ou quelle prétention dans la couleur ! Quel bric-à-bracque toute cette littérature picturale, où la beauté de la légende représentée rend encore plus faible l'interprétation qui nous en est offerte ! Quel mauvais peintre, le charmant poète que fut Dante Gabriel Rossetti ! Burne-Jones lui est pourtant supérieur, car on reconnaît au moins dans sa peinture la main d'un dessinateur adroitement élégant. Quant au singulier William Blake, ni la couleur ni le dessin n'embellissent ses visions prophétiques, ses allégories bibliques et, s'il occupe dans l'art une place à part, c'est sans doute qu'aucun art ne tiendrait à annexer cet inspiré dont l'inspiration s'exprime en horribles barbouillages et en figurations apocalyptiques.

Certes, il y a aussi de l'apocalypse et de la vision chez Turner dont la gloire lumineuse éclaire de ses splendeurs et de sa fantasmagorie les salles de la *Tate Gallery* qui sont attribuées à son œuvre immense et triomphale, car c'est une voie triomphale qu'a suivie le grand Turner, de son début à son parfait épa

nouissement. Ce triomphe de l'artiste, ses toiles l'attestent et le proclament. En homme qui sait tout de la couleur et de la lumière et pour qui elles n'ont plus de mystère ni de secret, Turner se joue de leurs paradoxes. Elles ne sont plus que la matière aérienne de son rêve, le tissu féerique de sa fantaisie. De ses études de réalité, de sa science de paysagiste historique, de ses imitations poussinesques, Turner s'élève à une interprétation souveraine de la nature. Il voit au delà de ce qu'elle offre à sa vue et il dispose à son gré des thèmes et des effets qu'elle lui propose. Il n'est pas seulement un maître du pinceau, il en est le magicien. Il ne peint plus, il « turnérise ». De cet art naissent des merveilles qui semblent provisoires tant elles sont absolues. Ces paysages, ces marines, ces forêts, ces fleuves, ces villes, ces Venises de perle et de sang, ces Londres sulfureux et chimiques, toutes ces vapeurs qui ont des formes, toutes ces formes qui ne sont faites que de lumière vivante, on dirait que leur miracle peint n'est que passager, que tout cela va se dissoudre, se disperser, s'envoler, n'existe que pour la surprise et la joie d'un instant et que ces toiles, devant qui le regard s'extasie, reprendront bientôt leur blancheur originelle.

Cet art, à la fois éternel et fugitif, Turner ne l'a atteint que dans certaines de ses œuvres, mais cet art est le résultat de toute son œuvre qui est celle d'un grand travailleur et qui se double d'un nombre énorme de croquis, d'esquisses, d'ébauches, de notations qui vont de la plus stricte observation à une simple touche de pinceau, à une simple indication linéaire, et je ne sais rien de plus passionnant que cette documentation préparatoire ; mais il nous faut quitter cette *Tate Gallery* et aller à la *National Gallery*. Quelques uns des plus beaux et des plus éclatants Turner nous y appellent, et puis n'est-ce pas un des « lieux saints » de la peinture? Prenons ce *hansome cab* démodé qui stationne là sur le quai, le long duquel coule la Tamise. Installons-nous dans cette bizarre boîte roulante et dirigeons-nous vers Trafalgar Square où s'abritent d'autres chefs-d'œuvre.

Ils sont commodément, pratiquement, mais bien laidement logés, et le bâtiment qui les abrite est affreux, mais il contient un des grands trésors picturaux du monde. Les Écoles d'Espagne, de Hollande, de Flandre, d'Allemagne, de France, d'Italie y sont royalement représentées en leurs ouvrages les plus rares et les plus beaux, les Écoles de Hollande, de Flandre et

d'Italie, plus complètement peut-être, mais des Velasquez et des Goya y attestent dignement l'art espagnol, et des Lorrain et des Poussin ne desservent pas l'art français. Il est vrai que les Écoles flamandes et hollandaises, malgré leurs Rembrandt admirables, leurs deux Ver Meer, leurs Pieter de Hooghe hors pair, le cèdent aux Écoles d'Italie. Elles s'y montrent en leur richesse et leur diversité, de leurs grands à leurs petits maîtres, de leurs primitifs ombriens ou florentins, à leur Canaletto et à leur Guardi, en passant par Vinci, Michel-Ange, Raphaël, Titien, Tintoret et Corrège. Mais comment énumérer même ses préférences, noter quelque Piero della Francesca, quelque Crivelli? Ne vaut-il pas mieux fermer les yeux et se souvenir?

Rouvrons-les cependant dans les salles de l'École anglaise. D'ailleurs, c'est presque faire connaissance avec elle. Si les Anglais voyagent beaucoup, leur peinture se déplace peu. Notre Louvre est pauvre en Gainsborough, en Opie, en Hoppner, en Romney, en Raeburn, en Lawrence. Ils méritent qu'on les vienne admirer chez eux, ces grands portraitistes anglais dont le plus grand, le plus séduisant me semble bien Gainsborough, qui mêle à la représentation de la réalité humaine une sorte de fantaisie poétique. Que de charmants visages de femmes, de jeunes filles, d'adolescents, d'enfants ne nous rend-il pas poétiquement vivants en leur grâce ou en leur beauté! Mais chez Reynolds ne les retrouverons-nous pas, ces visages, et aussi chez Romney ou Lawrence? Ils sont le thème éternel et changeant de l'École qui mit son talent à nous laisser les effigies peintes des filles, des femmes, des garçons et des hommes de la vieille Angleterre.

Ces hommes, chacun de ces peintres nous les montre comme il les a vus, souvent dans le décor de leur existence ordinairement aristocratique, ou solidement bourgeoise, avec les attributs de leurs fonctions d'État ou de leurs situations sociales. A côté d'eux, sont leurs filles, leurs compagnes, à la mode de leur temps ou de leur goût. C'est toute une société qui revit sous l'habile pinceau de ces peintres, mais qui revit plutôt sous des aspects décoratifs que dans une vérité psychologique. Ces peintres ne semblent pas aller très loin dans les âmes; ils se contentent des apparences et ne fixent que des sentiments assez généreux : gracieuses mélancolies féminines, coquetteries élégantes, réserves un peu hautaines d'une part; de l'autre :

expressions masculines de dignité, d'orgueil, d'honnêteté, d'égoïsme. On admire devant ces toiles la beauté du métier, l'entente heureuse de la composition, mais à qui les interroge, elles répondent peu. On n'emporte d'elles que des images. Les vivants qui les ont motivées nous restent inconnus. En sortant de ces salles anglaises, j'éprouve le besoin d'aller revoir l'admirable *Arnolfini* de Van Eyck, ou le *Mahomet II* de Bellini ou la *Christine de Danemark* de Holbein.

Ce n'est point un chef-d'œuvre que le portrait de William Shakspeare que possède le *National Portrait Gallery*, mais il y apparaît comme un être humain et non pas comme l'étrange mannequin automate qui se trouve en frontispice au folio de 1624. Ce Shakspeare, le « Chandos Shakespeare », est un homme un peu gros et un peu épais, au front très élevé et quelque peu piriforme, à l'œil proéminent, au menton lourd, à la bouche gourmande, à l'œil réfléchi. Il a une mine d'échevin. Mais ce Shakspeare est-il Shakspeare ou simplement le « Stratfordien »? Demandons-le à Francis Bacon qui, non loin de là, se dresse en pied, dans un étrange costume de cour. Elle est d'ailleurs des plus curieuses, cette collection de portraits historiques et de personnages célèbres, parmi lesquels un bien comique Lord Byron, en costume albanais.

Si l'Angleterre a donné à la Grèce Lord Byron, elle lui a pris en échange les marbres de Phidias. Lord Elgin se chargea de l'opération qui amena à Londres les métopes, les frises et quelques-unes des grandes figures sculptées au fronton du Parthénon. Elles y sont toujours et offrent aux visiteurs leur beauté exilée dans la morne salle du *British Museum* qu'elles animent de leur vie captive, héroïque et divine, métopes et frises encastrées dans un mur rougeâtre et abritées de vitres protectrices. Seules les grandes figures mutilées bravent l'intempérie de l'atmosphère londonienne qui les menace de ses crasses subtiles. De ces nobles splendeurs du génie hellénique émane une morne tristesse en leurs magnifiques débris dépaysés. Je ne sais pourquoi les nombreux et beaux fragments d'art antique, qu'ils proviennent du tombeau de Mausole ou du Temple de Phigalé, et dont s'honore le Musée Britannique, n'inspirent pas le même sentiment de mélancolie. On se promène sans malaise à travers les antiquités égyptiennes, assyriennes, babyloniennes, ninivites, gréco-romaines assemblées là, à travers les merveil-

leuses salles des *Vases* et des *Bronzes*, que complète la salle des *Ornements d'or et des Pierres précieuses* et où s'ajoute celle des *Terres cuites*. Il y a là une formidable accumulation de richesses d'art qui comprend aussi des salles asiatiques, bouddhiques et brahmaniques, des collections ethnographiques, des galeries de céramiques et de verreries et les richissimes bibliothèques du Roi et de Grenville.

La même accumulation, nous la retrouvons à ce *Victoria and Albert Museum* qui a pour annexe un Musée des Indes. C'est, je crois, le plus grand Musée d'art décoratif du monde et on peut errer indéfiniment dans ses immenses galeries relatives à l'architecture, à la sculpture aussi bien qu'à la peinture et à la ferronnerie. Ouvrages de verre, de bois, de cuir, ameublements, tissus, tout s'y trouve, ordonné, numéroté, étiqueté admirablement. C'est un magnifique instrument d'instruction et de travail, mais aussi un lieu de fatigue où l'attention continuellement attirée et divisée ne peut suffire à l'effort que la curiosité exige d'elle. Aussi est-ce plutôt un musée de recherche que de visite. Cependant, comment résister à ses attraits multiples? Et ce n'est pas tout. Londres nous en offre encore d'autres, de ces musées, sans parler des collections privées. Négligerez-vous la *Wallace Collection*, la *Dulwich Gallery*, le *Soane Museum*, la *Guildhall Art Collection*. Que sais-je encore?

***

C'est un curieux endroit que ce *Sir John Soane Museum* à Lincoln's Inn Square. Son fondateur, architecte renommé, pourrait encore habiter la maison qu'il a offerte au public... Elle n'est pas grande, mais elle est encombrée, meublée avec plus d'originalité que de goût et présente un ensemble assez cocasse. C'est la maison d'un « amateur » qui a eu la chance de réunir, en même temps que nombre d'objets hétéroclites, deux belles vues de Venise de Canaletto, d'intéressants dessins de Piranèse et douze toiles de Hogarth, huit nous racontant la *Vie du Débauché* et quatre une *Election*. C'est pour elles que je suis venu. Elles sont exposées sur des panneaux mobiles que l'on fait mouvoir et qui, derrière elles, découvrent d'autres tableaux, d'ailleurs sans valeur. Déjà à la *National Gallery*, j'avais admiré, de Hogarth, son *Mariage à la mode* et quelques beaux portraits d'une forte facture. Je le goûte assez, ce peintre moraliste

et satiriste, mais qui sait peindre et qui fit avec tant de bonhomie le portrait de ses serviteurs dans un même cadre où il a immortalisé leurs fidèles visages. Et puis ne disait-il pas que la « ligne de beauté » est la « ligne serpentine », celle qu'en un mince fil de cuivre il avait fait incruster dans sa palette !

Si la maison de Sir John Soane est une maison d'artiste, Hertford House où est installée la *Wallace Collection* est une demeure seigneuriale. Se gneuriale aussi est la collection qu'elle renferme et qui, précieuse et magnifique à la fois, atteste le haut goût de ceux qui l'ont réunie : tableaux de l'École française et hollandaise, meubles admirables, bibelots sans prix, miniatures en toute la délicatesse de leur art minuscule, émaux, céramiques, et les belles armures, noircies, dorées ou niellées, qui alignent leurs corselets, leurs jambières, leurs casques et les lances, dagues, épées, armes de toutes les espèces ! On s'attriste un peu en songeant que toutes ces belles choses auraient pu ne pas quitter la France, à qui leur dernier possesseur, sir Richard Wallace, les proposa. Cela eût mieux valu que les charitables fontaines dont le grand amateur anglais gratifia la ville de Paris, et dont les édicules offrent au passant leurs eaux en des gobelets d'étain prudemment enchaînés.

*
* *

Le temps passe et les jours s'enfuient. Cependant, je ne quitterai pas Londres sans avoir visité son Jardin Zoologique. Il occupe une parcelle de l'immense Regents' Park et y est confortablement aménagé. Son silence est troublé par le rugissement des fauves et les voix diverses des oiseaux. Muets dans leurs cages de verre, les serpents déroulent leurs anneaux engourdis d'où dardent des têtes venimeuses. Sur un rocher artificiel, prudemment entouré d'eau, grouillent des nœuds de vipères qu'escaladent en glissant d'aimables et attentifs petits lézards verts. Les caïmans et les alligators marécageux bâillent paresseusement. Dans l'aquarium, à travers la transparence du cristal, le monde mystérieux des poissons apparaît en ses formes ingénieuses ou étranges, élégantes ou terribles, cocasses ou fantastiques, en ses couleurs et ses nuances, en ses agilités, en ses somnolences, venu des Méditerranées, des Océans, des Mers australes pour étonner nos yeux de ses surprises sous-marines,

de ses paradoxes animés, de sa vie taciturne et secrète. En ces galeries obscures, qu'éclairent seules les parois de verre révélatrices, on se sent bien loin de tout et perdu dans un labyrinthe enchanté. Peu à peu, on en éprouve une sorte d'angoisse. On a envie de quitter ces régions de mystère et de reflets, de pierreries vivantes, d'émaux mouvants, de nacres gélatineuses, d'écailles opalisées, de monstruosités et de chimères ; on a envie de revoir la lumière du jour, de croiser des gens qui vont, viennent, parlent ; de voir un enfant donner du pain à un des éléphants qui, là-bas, agitent leur trompe en balançant leurs vastes oreilles.

Braves éléphants du « Zoo » ! C'est vous qui m'avez donné le désir d'aller jusqu'à Hampton Court. Deux des vôtres ne figurent-ils pas dans l'illustre *Triomphe de César* par Mantegna qui, du Palais de Mantoue, est venu trouver asile dans l'île brumeuse que conquirent à la puissance romaine les légions de la République. Elle est devant mes yeux, la procession triomphale que peignit à la détrempe le grand artiste mantouan. Elle déroule sa marche majestueuse : ses porteurs de trophées et ses licteurs haussant leurs faisceaux ; ses porteuses de corbeilles et ses porteuses de torches ; ses soldats, ses chars et ses éléphants caparaçonnés. Foule héroïque, dont il semble entendre la cadence exaltée et qu'anime l'esprit de Rome ; défilé consulaire et césarien, que dominent les lances et les haches, et que survolent les aigles romaines ; cortège de victoire qu'évoqua le grand Mantegna.

Le voici donc en sa pompe séculaire que le temps a quelque peu détériorée, mais qui s'impose par la beauté des lignes et la noblesse des attitudes. Une galerie basse l'abrite en ce vieux château royal de Hampton Court, qui dresse, au milieu de ses beaux jardins, son architecture de brique et ses vastes proportions remaniées, qui le font moitié résidence fortifiée, moitié palais de plaisance et où subsistent encore quelques pièces boisées du temps des Tudor. Le reste se compose des appartements royaux où s'accommodèrent les cours successives des Stuart et des Hanovre, suite de salles d'apparat qui ouvrent les unes sur les jardins, les autres sur une vaste cour qu'évente le jet en panache d'une fontaine jaillissante. On erre en cette enfilade, à la fois somptueuse et morne, où des portraits attirent le regard : souverains et souveraines, hommes de guerre ou hommes d'État, beautés de la Cour que peignit le peintre Lély. Au mur rêvent de singuliers miroirs. Ils sont étroits et hauts,

papliqués entre les fenêtres, encadrés de torsades et enguirlandés de fruits de verre. Ils sont pleins d'une eau bleutée, infiniment profonde où les choses se reflètent avec un aspect mystérieusement nocturne et apparaissent dans une sorte de lointain fluide. Et ce qui les rend plus singuliers encore, ces miroirs fleuris, aux bleues profondeurs et aux glauques fascinations, c'est le grillage sous lequel ils sont emprisonnés à mi-hauteur, comme pour défendre contre leur attirance sournoise et leur dangereuse magie.

Mais laissons ces miroirs grillés et allons respirer l'air des jardins aux denses ombrages et aux longues perspectives d'allées, de pelouses, de ronds-points où chantent des jets d'eau, jardins mi à la française, mi à l'anglaise, avec de beaux vieux ifs et de belles jeunes fleurs et que ferment douze magnifiques grilles de ferronnerie, et aussi ce curieux petit enclos aux parterres dessinés par Henri VIII, le *Pond Garden*... En ces nobles lieux on aimerait à voir venir le soir de cette douce journée, mais l'heure s'avance et il va falloir regagner Londres et même le quitter, car le moment du départ approche et que de choses je n'aurai pas vues! Ni Windsor, ni les jardins de Kew, ni même la cathédrale de Saint-Paul, et bien mal la Tour !

***

Dernier soir et ensuite dernière matinée... Où dînerai-je? L'autre soir, le *New Princes* dans Piccadilly m'a laissé une impression plutôt mélancolique. Il est vrai que c'était un dimanche. Une vaste salle, d'une rare barbarie décorative, presque vide. Un jazz-band jouant pour deux couples de danseurs qui quittaient leur table un instant et y revenaient comme s'ils avaient accompli une corvée. Allons ailleurs. Où? Dans quelque restaurant italien du Soho où je trouverai des spaghetti ou du chianti? Mais non, ne m'a-t-on pas indiqué une taverne de la Cité, dans Fleet Street, célèbre par son *rumpsteak*, ses *oyster puddings* et ses pâtés d'alouettes. Allons donc goûter à son *Famous Pie*. La maison est ancienne; elle était le lieu favori de réunion du docteur Johnson et de Boswell. Le portrait du docteur Johnson occupe, en effet, la place d'honneur et domine la table où je m'assieds. C'est un endroit plaisant et pittoresque que ce restaurant du *Old Cheshire Cheese*. La bière y est bonne et le *Famous Pie* tout à fait remarquable.

Il est tard et il y a peu de monde. Sur un perchoir jacasse un perroquet qui va se jucher parfois sur l'épaule d'un des garçons et lui becquète amicalement l'oreille pendant que je signe sur le livre des hôtes. Je préfère cette taverne à ces « clubs » privés par lesquels on tourne à Londres les règlements sur la vie nocturne et l'heure de fermeture des lieux de plaisir. On m'a emmené, un soir, à l'un de ces petits clubs où l'on n'est admis que sur présentation.

Dîneurs et dîneuses s'y groupaient sous la lueur des abat-jour roses, dans la fumée des cigarettes. Une danseuse et un danseur de profession y sont venus faire quelques « numéros »; l'homme quelconque, la femme non sans une certaine grâce, maigre et anguleuse. On peut rester là jusqu'à une heure assez avancée de la nuit. Londres n'est pas une ville de « fête », malgré la forte prostitution qui l'envahit, le soir, de son errant et mélancolique troupeau de filles. Je les rencontre en rentrant à pied à l'hôtel, et je songe à cette Ann, touchante et maladive, qui fut pitoyable à Thomas de Quincey, et dont il nous conte l'histoire dans ses *Confessions d'un mangeur d'opium.*

Dernier soir, dernière matinée. Voici le dernier soir passé; que ferai-je des quelques heures qui me restent avant le départ? Il n'y a pas pour moi, à Londres, de ces lieux qu'on désire passionnément revoir avant de s'en éloigner pour longtemps, peut-être pour toujours. Ici, rien ne m'attire d'une façon irrésistible et je ne ressens pas cette angoisse du départ que j'ai éprouvée si souvent en Italie où mes dernières heures de séjour me brûlaient d'une sorte de fièvre et où, pour le dernier adieu, ma valise bouclée, je courais donner un dernier regard à tel aspect préféré. Ce regret mélancolique et déchirant, ici, ne m'assaille pas. Ah! ces départs de Venise, les derniers pas que l'on fait sur les dalles de la Place Saint Marc, le dernier coup d'œil que l'on jette, en descendant de la gondole, au seuil de la gare, sur le dôme verdâtre de San Siméon le Petit! Ici le départ ne consiste qu'à prendre un train. On n'y laisse rien de son cœur. Et cependant ne soyons pas ingrat. Londres a sa beauté, et cette quinzaine passée à l'entrevoir me laisse d'agréables souvenirs. Je m'en aperçois en cette matinée finale. Où la passerai-je? A la *National Gallery?* Mais non, il y a un musée que je n'ai pas vu encore, qui s'appelle le *London Museum;* allons-y prendre congé de Londres.

Il est installé dans une belle vieille demeure, dont les fenêtres ouvrent sur le Saint James Park : Lancaster House. Un noble escalier, de belle proportion, conduit aux salons où sont exposés maints objets curieux se rapportant à l'histoire de Londres. On y voit des portraits, des bijoux, des médailles, des autographes, la Bible de Cromwell et des costumes, et des gants, et des chaussures, et des éventails, et des reliques de la reine Victoria, mais je suis mal attentif à ces curiosités. L'heure du départ approche. Rentrons. Le voyage est fini et déjà je commence à me souvenir.

***

L'équipage du bateau sur lequel je quitte Douvres est composé de matelots français. Il fait un temps radieux et la mer est d'une calme douceur. Bientôt, la côte de France se dessine à l'horizon. J'éprouve à la revoir le même plaisir que je ressentais, il y a vingt-cinq ans, quand le paquebot qui me ramenait d'Amérique fut en vue du port. C'était aussi une belle journée... L'estuaire de la Seine s'ouvrait harmonieusement. J'apercevais le Havre et, en face de lui, Honfleur, au pied de ses vertes collines (Havre de Grâce, Côte de Grâce), Honfleur où je suis né. Aujourd'hui, la rive où j'aborderai ne réveillera rien dans mon esprit, mais une vieille image d'autrefois l'occupe. Les matelots, que je vois passer sur le pont, me rappellent le le vieux marin honfleurais qui, lorsque j'étais enfant, m'accompagnait en mes promenades au Mont Joli ou sur la jetée. Il me fabriquait pour jouets de minuscules bateaux et, pour m'amuser, il me chantait des chansons. Il en est une qui me revient à la mémoire et dont voici le refrain qui était comme un écho populaire des antiques rivalités normandes et anglaises, car il disait, ce refrain, que le chanteur rythmait avec conviction, il disait :

Les Anglais n'auront pas
La tour de Saint-Nique, nique,
Les Anglais n'auront pas
La tour de Saint-Nicolas.

HENRI DE RÉGNIER.

LES ÉMIGRANTS

QUATRIÈME PARTIE (1)

I

Pendant cinq ans, les pionniers s'étaient acharnés dans la prairie, de nouveaux s'y étaient installés, de plus en plus nombreux, et le grand moment était enfin venu, où une église commençait à s'élever parmi eux.

Il va de soi qu'elle fut bâtie à l'endroit où Erik Foss était enterré, et ce ne fut pas précisément une cathédrale, mais un bâtiment fait avec de la terre, recouverte de planches sur les deux faces, assez grand pour deux cents personnes. Ceux qui étaient venus là les premiers étaient appelés maintenant les anciens settlers : ils formaient entre eux un groupe uni, où les autres avaient de la peine à pénétrer.

Morten Kvidal vivait toujours seul, mais ses champs s'agrandissaient, et souvent, au printemps et en automne, il trouvait qu'il avait du travail par-dessus la tête. Depuis qu'il avait appris le mariage d'Helena avec le fils du prévôt, le vieux pays lui était comme plus lointain. Il donnait constamment l'impression d'un homme qui a mal dormi, et son rire était devenu glacial. Certes, il voulait retourner un jour dans son canton, retourner à Kvidal, mais pas avant d'avoir acquis une fortune : on verra bien.

Une année s'est écoulée. Aujourd'hui, Morten a grimpé en haut du petit clocher d'église, avec sa scie et son marteau. Il

Copyright by P.-G. La Chesnais, 1925.

(1) Voyez la *Revue* des 15 juin, 1er et 15 juillet.

était le seul menuisier qui connût à fond le métier, en sorte que le travail reposait principalement sur lui. Les autres, en échange, se chargeaient de sa terre. D'ailleurs, Per et Anton Noreng étaient adroits de leurs mains, tous les deux, et Anders de Skaret était maintenant un solide gaillard de dix-huit ans, que Morten avait avec lui du matin au soir. Méfie-toi de celui-là, se disait Morten. L'hiver précédent, le garçon était retourné en ville, avait gagné de l'argent dans la journée, suivi les cours de l'école du soir ; il avait toujours des livres : oui, méfie-toi de celui-là !

— Hé, là ! crie Morten d'en haut à Anders. Amène encore des pointes !

Le garçon monte ; oh ! il n'a pas le vertige, Anders ; il s'arrête, à l'aise sur l'échelle, et déploie un papier. C'est un dessin. Il a appris à dessiner, à l'école de la ville.

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

— C'est une flèche et une girouette. Nous aurons bientôt fini, Oluf et moi. C'est en fer. Nous avons martelé ça depuis quelque temps.

— Épatant, opine Morten. Oh ! ces deux garçons !

La fenaison s'acheva : lorsque Morten, de son perchoir, regardait autour de lui sous la lumière pure du soleil, la plaine était parsemée de tous les côtés de huttes et de petites maisons de bois entourées de champs vert clair que séparait la prairie gris jaune. Il y avait ici maintenant une trentaine de settlers en tout, dont un bon nombre étaient de son canton.

Un jour, Morten est occupé dans l'église, travaillant à l'autel, quand Else et Anne entrent, toutes deux en costume du dimanche. Elles saluent et contemplent l'œuvre un moment. Ah ! voilà. Ça sera parfait. Les fenêtres sont déjà parées, le plancher est encore couvert de copeaux du rabotage. Morten s'avance vers les deux femmes, tête nue, en sueur, et leur tend la main.

Anne lui dit :

— Il faut que tu nous préviennes... quand nous devrons venir laver le plancher ici.

— Hé, c'est bien, ça. Dans deux ou trois jours, allez-y !

Et il est saisi de voir comme ces deux femmes sont restées jolies : le visage d'Anne, encadré de ses cheveux foncés, est tout doré, ses yeux brillants de vie. Else est de nouveau souple,

élancée, elle a les traits fins, ses yeux bruns sont exquis. Mais oui, les gros travaux et les durs hivers ne sont pas encore venus à bout de leur jeunesse.

Else défait un paquet enveloppé de papier. C'est une nappe blanche brodée de figures en rouge, tout un groupe, qui doit représenter la Cène. Morten n'est pas capable de juger si c'est bien fait, mais il regarde Else :

— C'est la nappe d'autel ?

— Si tu crois que ça peut aller, dit-elle, confuse, nous nous y sommes mises à deux, Anne et moi.

— Oh ! non, c'est bien toi qui en as fait le plus, dit Anne.

— Tu as tout brodé...

— Mais tu as dessiné les figures.

Morten leur prend les mains à toutes deux et remercie. Au bout d'un moment, elles s'en vont.

Offrir ce don à l'église, c'était un événement qui rompait la monotonie de leur besogne dans la hutte de terre. C'est pourquoi elles s'étaient endimanchées. Morten se remet au travail et se dit que les femmes possèdent une faculté singulière de créer une atmosphère de fête autour d'elles.

Or le soir, lorsqu'il sort de l'église pour rentrer chez lui, un jeune homme est là, blond, potelé, qui l'attend. Morten s'arrête, ébahi.

C'est son frère, Simen. Pendant deux ans, Simen l'a supplié par lettres de lui envoyer un billet. Morten a refusé. Mais le voilà.

Ils allèrent ensemble chez Morten. A l'entrée dans la hutte, Simen jetait sur la misérable chambre des regards consternés. Une cabane de pêcheurs ! Et lui qui avait cru que son frère était devenu millionnaire.

— Pas précisément ! s'exclama Morten. Mais, au nom du ciel, comment es-tu venu ici ?

— Nous sommes un groupe de dix ou douze du canton. La moitié est restée dans la ville, et les autres viennent s'installer ici, dans la prairie.

— Eh bien, et la terre, chez eux ? Combien en avez-vous cultivé à Kvidal ?

Mais l'autre, alors, de ricaner.

— Combien en as-tu cultivé, quand tu y étais ? Il faut de

l'argent, disais-tu ; nous en disons autant. Il faut de l'argent.

Simen avait pensé dire à son frère ses vérités et lui demander à quoi il pensait, de ne pas envoyer plus d'argent à la maison. Maintenant il ne songe plus à parler de cela. Le frère est aussi misérable que le dernier gueux du vieux pays. Et la jeunesse est quand même tentée de venir ici.

— Comment va mère ? demande Morten.

— Comme d'habitude. J'ai à te faire des amitiés de tous.

L'autre, à ces mots, est obligé de se détourner pour cacher son émotion. Il lui apparaît que la vie d'ici l'a capté, qu'il s'est de plus en plus enraciné, bien loin de sa mère et du foyer. Il se mit à préparer le souper, et Simen ouvrit un havresac, d'où il sortit divers objets. Il tendit un paquet à son frère.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? — Morten défait le papier, et voit un tapis bariolé, rouge, bleu et blanc. Il est stupéfait.

— C'est mère qui l'a tissé pour... tu sais, elle pensait bien que... tu te marierais un jour.

De nouveau Morten est obligé de se détourner.

Encore des cadeaux... des bretelles ornées par ses deux sœurs, et des moufles brodées. Tout cela parlait de la maison. Kvidal, en cet instant, vivait sous les yeux de Morten, Kvidal tout entier, les gens, les bâtiments, les bêtes, jusqu'à la pierre à aiguiser derrière la grange.

Ils passèrent une bonne partie de la nuit à bavarder tous les deux. Morten ne tarissait pas de questions. Ils eurent tôt fait de convenir que Simen demeurerait ici pendant un an à gages. Morten ne pouvait plus s'en tirer tout seul, et il était difficile de se procurer des journaliers.

Le lendemain, Morten est en train de menuiser dans l'église, quand Per Fœll et Anton Noreng arrivent, portant une grande caisse à eux deux. Qu'est-ce que c'est ?

— Crois-tu que ça puisse servir ? demande Anton, lorsque la caisse est placée debout.

Et Morten découvre une chaire hexagonale, avec des personnages sculptés sur trois des côtés. L'un est Moïse avec les tables de la Loi, le second, Abraham qui va sacrifier Isaac, le troisième, le fils du charpentier devant Pilate. Il n'est pas difficile de voir que c'est fait avec le couteau à gaine, mais Morten ne veut pas décourager l'auteur.

— Grand Dieu, qui est le maître qui a sculpté ça? demande-t-il.

— Le voilà! répond Per, et il indique Anton d'un geste triomphal.

— Tu as dû y mettre un temps énorme... Et nous n'avons jamais vu ça chez toi.

Anton esquisse un sourire.

— C'est qu'il n'y a personne qui vienne voir chez moi.

Morten lui lança un regard rapide. C'était vrai. C'est curieux, quand un garçon a une fois reçu l'étiquette qui le désigne comme un nigaud, les années ont beau passer, il a beau se transformer, rien n'y fait. On a oublié d'aller le voir, oui. C'est exact. Mais depuis quelque temps, il a fait des progrès; il a sa hutte qui lui appartient, ses bœufs et ses vaches; il travaille de son mieux. Et il a su taire qu'il sculptait ces figures. Peut-être ce long silence qu'il s'est imposé l'a-t-il mûri davantage.

— Tu es un homme, maintenant, lui dit Morten en lui serrant la main.

Peu de jours avant la consécration de l'église, Morten présida encore une assemblée pour établir une direction de la paroisse, et le comité de construction fut alors choisi comme conseil de paroisse. Encore les anciens settlers. Eux, toujours. Quoi d'étonnant si tel ou tel commençait à murmurer?

Le même jour, il dit ce que l'on avait déjà pour orner l'église, et ajouta que l'on n'avait pas encore de tableau d'autel, mais qu'on lui permettrait peut-être d'accrocher ce qu'il venait de recevoir de sa mère. Et il montra le tapis que son frère avait apporté.

Les couleurs norvégiennes! Le tapis rappelait le drapeau. C'était du tissage familial, tel que tant de femmes du vieux pays l'avaient pratiqué. Et tous de le caresser avec leurs mains. Non, vois-tu ça!

Et le grand jour se lève par un beau temps clair. Le froment aux larges feuilles ondule sur un vaste espace; ce ne sont plus des bouts de champs, comme chez les petites gens du vieux pays; non, ce sont des plaines de terre semée : il sera bientôt impossible d'aller les uns chez les autres s'entr'aider, il faut que chacun ait du monde et des machines.

C'est le vrai jour, pour consacrer l'église des pionniers. La

cloche commence à sonner du haut de la petite tour. C'est Oluf Skaret, un garçon de dix-sept ans, qui s'est exercé depuis plusieurs jours, et le grand moment est venu : il est là-haut et tire, et les premiers battements de cloche sonnent au-dessus de la prairie. Il n'a jamais éprouvé pareille émotion : il lui semble que la plaine, à bien des lieues alentours, se met à trembler, et se demande quel est ce bruit étrange ? Pendant mille ans elle a dormi : maintenant il faut qu'elle s'éveille. Ding, dang ! qu'est-ce que c'est ? Elle-même l'alouette des prés ne devient-elle pas muette ? Les champs, les huttes, les nuages épars, n'écoutent-ils pas ? Ding, dang, ding, dang ! Oluf sonne et sonne, et il sent pousser en lui une vocation. Il sait ce qu'il voudra être en ce monde.

Le prêtre a été logé chez l'instituteur Berg, qui jouera de l'orgue aujourd'hui; les voici qui arrivent côte à côte, le prêtre déjà en robe noire et collet godronné, tenant en main un gros livre à croix d'or, l'instituteur rasé de frais et en toilette de fête. Et, de loin dans la plaine, les gens viennent. Maintenant ils s'arrêtent pour écouter la cloche. C'est une grande journée. Enfin on a un jour saint, ici, dans le désert : entends-tu ? la cloche sonne ? Ils ont ici subi bien des épreuves, la pauvreté, le dur labeur, les âpres hivers, et surtout la nostalgie, mais... entends-tu ? l'endroit est devenu un lieu chrétien, un canton qui a son église et ses cloches. Elles sonneront désormais pour eux le dimanche.

Les plus singuliers véhicules traversent en clopinant le pays sans routes, des goélettes de prairie traînées par des bœufs et pleines de femmes et d'enfants; on ne va pas au galop, mais les bœufs arrivent tout de même, pourvu qu'on leur donne le temps. Et voilà un binard aux roues telles que des meules à aiguiser, et deux planches en long, seulement ; les femmes et les enfants y sont assis, les hommes marchent sur les côtés, les bœufs tirent. Mais l'Irlandais et l'Allemand, et quelques autres *farmers* qui avaient de l'argent dans leur poche lorsqu'ils ont déménagé de l'est ici, roulent en belles voitures à hautes roues, attelées chacune de deux chevaux. Quant aux anciens settlers, qui n'ont, pour ainsi dire, pas de chemin à faire, ils vont tranquillement à pied, la plupart en costume de fête du vieux pays. Voici Kal et les siens. Paulina Skaret est presque une femme ; elle a une robe neuve,

qu'Anne a cousue pour elle, et un foulard de tête blanc à points rouges; elle bat des mains, et vous a un air d'autorité... sauf qu'elle ne se tient pas assez droite. Aurait-elle déjà peiné trop dur, quand elle aidait son père? Quant à Kal, il ne porte pas son bonnet de fourrure aujourd'hui, mais le large chapeau de feutre que Morten a acheté pour lui en ville. Karen a mis la même robe et le même châle qu'elle avait aux enchères de Skaret; avant le départ, elle a versé des gouttes de parfum dans un coin de son mouchoir et tient son psautier à la main; enfin, on va de nouveau à l'église. Anders, blond, la bouche large, en chapeau de paille, marche tout contre son père; Siri n'a pas achevé sa robe neuve pour la fête, elle vient quand même à l'église.

Et voici Per et Anne avec l'aîné des garçons entre eux : le père porte le plus jeune sur son bras gauche. On croirait que cet homme au corps puissant pourrait être le père de toute la paroisse, et il se présente seulement avec sa femme et deux petits enfants. Anne est bien petite à côté de lui, si élancée et jolie soit elle.

Et voici Ola Vatne et Else : leur aîné est assez grand déjà pour trottiner entre eux, Ola porte l'autre sur son bras. Le visage d'Ola exprime le défi. Les gens ont pour sa femme du respect, mais lui est peu apprécié. Il est bien vrai qu'Ola, dans les voyages à la ville, va trop loin, mais le temps est long d'un voyage à l'autre, et n'a-t-il pas défriché son *claim* tout entier aussi vite que les autres? Ça ne fait rien, personne ne vote pour lui, quand il s'agit d'élire un homme de confiance.

Anton Noreng est un gars d'une autre sorte : sa chaire lui a déjà fait une réputation; il fallait évidemment lui attribuer quelque poste : il a été sacristain, il siégera aujourd'hui dans le chœur et dirigera le chant. Il vient en chapeau de paille et sibérienne bleue : c'est un beau garçon de vingt-cinq ans.

Plusieurs enfants ont traversé la prairie pieds nus; ils s'adossent au mur de l'église et mettent leurs bas et leurs souliers. Quelques gars entourent une tombe à la croix peinte en blanc, la seule qu'il y ait jusqu'ici, et ils parlent de l'homme qui gît là : Erik Foss n'est pas près d'être oublié.

L'église? Ce n'était guère qu'une chapelle, mais qui avait tour, flèche et cloche; le nom fait beaucoup : les gens voulaient qu'elle s'appelât église. Le revêtement de planches exté-

rieur n'est pas encore peint, et à l'intérieur les bancs n'ont pas de dossier. Voici déjà que l'orgue joue, l'instituteur Jo le touche vraiment d'une main ferme. Quand la porte s'ouvre, l'harmonie des psaumes s'en échappe à flots. Les gars ôtent leurs chapeaux longtemps avant d'entrer. Tous parlent à voix basse dehors, et à l'intérieur le silence est absolu. Il va de soi qu'on se place comme au vieux pays, les femmes d'un côté, les gars de l'autre.

Combien y a-t-il d'années que la plupart des femmes n'ont chanté dans une église! Elles s'essuient les yeux et se mouchent. A travers le psaume palpitent surtout deux sentiments, la nostalgie et l'inquiétude pour le blé qui pousse dans les champs. Ces deux sentiments deviennent des ailes qui élèvent les colons bien haut au-dessus de la terre.

Morten, lui, ne peut chanter. Il regarde le tapis de sa mère, qui est aujourd'hui tableau d'autel. Il était autrefois destiné à servir de couverture à son lit de noce. Il est maintenant accroché là. Mère, mère! La pensée de Morten n'est pas ici, elle essaye de s'envoler vers Kvidal. Il lui semble être poussé très loin, à la dérive, loin non seulement de sa mère et de son foyer, mais de ce qu'il y avait jadis de grand et de bon en lui. Maintenant il ne s'agit plus que de gagner et gagner; tout est *business* : a-t-il encore d'autres soucis? Fortune, fortune, fortune... a-t-il d'autres rêves? Que n'a-t-il été modeste comme son père? Il serait resté chez lui sur la petite ferme. N'aurait-il pas valu tout autant que maintenant?

Le prêtre se dirige vers la chaire. Tous se préparent à écouter, n'osent presque pas regarder. Oh! quel silence! Tous semblent apaisés. Il n'y aura cette année ni grêle ni sauterelles. La plupart se sentent assurés qu'ils pourront encore une fois revoir leur canton. Ils n'ont désormais qu'à travailler et se conduire comme des chrétiens.

On procède ensuite aux baptêmes, et les petits de divers âges sont présentés. Il y a une fille de cinq ans, dont les parents ont vécu loin de tout jusqu'ici; elle a peur et se met en colère quand on va lui verser de l'eau sur la tête. Elle repousse la main du prêtre et crie : « Je ne veux pas. » La mère doit la maintenir.

Demain, il y aura confirmation : Kal n'a pas moins de trois enfants qui vont comparaître devant le prêtre.

Et il y a encore aujourd'hui communion : tous les adultes

veulent en être, excepté l'instituteur Jo. Des rangs compacts de femmes et de gars hâlés viennent successivement s'agenouiller autour de l'autel.

Finalement la cloche sonne de nouveau, et son tintement accompagne les gens qui, à pied ou en voiture, se dispersent par le pays plat, qui s'appellent, se saluent et se rappellent, répétant qu'il ne faudra pas oublier de revenir, maintenant qu'on a une église dans la plaine.

II

Jamais Simen n'aurait pu s'imaginer que c'était ainsi. Dès le premier jour il se déplut. Il venait d'un canton où la plupart des maisons étaient peintes en jaune, rouge ou blanc, et où le paysage était si animé qu'il semblait vraiment prendre ses ébats. Et il n'y a ici que le désert gris-brun et quelques huttes de terre que ne voudrait pas habiter un mendiant du vieux pays ! Le vent éparpille de la paille et du foin des meules, en sorte que les gens, entre les huttes, marchent sur une litière. Ont-ils oublié qu'il convient de balayer une cour de ferme? Charrues, voitures, outils de toute sorte, sont dehors, au vent et à la pluie, et se rouillent : il n'y a pas ici de toit sous lequel on puisse les protéger. S'il allait chez l'instituteur ou Anton Noreng, Simen trouvait une saleté pire que dans une loge à cochons, et il ne pouvait s'empêcher de rire du freluquet qui essayait de se fabriquer du fromage, faute de savoir quoi faire du lait de ses deux vaches. C'était pis encore de voir Anne de Ramsœy et la demoiselle de Dyrendal, mal soignées et fagotées comme les femmes de husmand dans le vieux pays. Dire que celle-ci était la fille du colonel! Anne l'invitait souvent à venir, elle le questionnait indéfiniment et voulait en savoir toujours davantage sur le canton et les connaissances. Et il lui semblait que Simen lui-même... répandait comme l'odeur du feuillage, du pays, de toute la nature de là-bas, qui lui manquait tant ici. A se trouver avec lui, elle se réveillait, se ranimait; quand il devait venir, elle prenait plus de soin de sa personne et faisait un peu de toilette ; et lui, dut convenir qu'elle était tout de même jeune encore... Mais Per n'était pas trop content, il commençait à regarder de travers ce garçon-là.

Le pis était, pour Simen, qu'il n'y avait pas de cesse dans le

travail. Son frère le faisait lever avant que le diable mît ses chaussures. « Debout! il faut traire les vaches! » Lui... traire! C'était besogne de femmes, dans le vieux pays, il avait honte d'être obligé de prendre le seau et de s'asseoir sous une vache. Et puis, il y avait la nourriture, la même bouillie et le lait plusieurs fois par jour, pas un morceau de pain, pas de crêpe de pommes de terre, rien que du lard, et encore du lard, à dîner tous les jours, même le dimanche. Oh! il n'était plus chez sa mère. Il se rappelait sa bonne galette, et le poisson et les harengs, que souvent, autrefois, il accueillait assez mal, mais qui valaient mieux, tout de même. Ah! s'il avait su ce qu'il en était...

Non, Simen, il n'est plus question de jour de repos, comme lorsque tu étais chez ta mère. Il n'y a pas d'assemblée de jeunesse, ce soir, pas d'école régionale, pour discuter des idées. Quand vient enfin le soir, et que tes membres sont engourdis par le labeur, il faut encore ou bien préparer le repas ou bien rentrer les vaches et traire. Et puis? Si tu veux laver ton linge, c'est ton affaire; si tu veux le recoudre ou le raccommoder, c'est ton affaire. On n'a pas précisément mère sous la main. Ensuite, on se jette sur le lit et on dort quelques heures.

Pour la batterie, quatre gars sont nécessaires. Morten et Simen ne sont que deux. Force leur est de faire le travail de quatre. Il faut d'abord voiturer les gerbes jusqu'à la machine, vite, vite les décharger, vite, vite dénouer les liens. Le lendemain les bœufs sont attelés à la machine; elle est en mouvement, celui qui introduit les gerbes doit tout le temps courir en prendre, et il faut naturellement que celui qui retire la paille coure pousser les bœufs; « vite, vite! » dit Morten. Ça menace de durer ainsi de l'aube à la nuit, avec une heure de repos au milieu de la journée.

Cependant depuis l'arrivée de son frère, Morten est travaillé par la nostalgie. Chaque fois que son frère et lui mangent ensemble, ou qu'ils se reposent un dimanche, ils causent du canton, de mère, de Kvidal, des anciennes connaissances. Morten ne cesse de questionner. Où en sont tel et tel? A-t-on construit de nouvelles maisons ici ou là? Lesquels de ses camarades se sont mariés, et avec qui? L'odeur de la mer lui revient, il se rappelle les coteaux, le fjord, les barques à voiles, un désir morbide le prend de revoir tout cela. Et n'y a-t-il pas encore des jeunes filles? Pourquoi se soucie-t-il des filles, s'il ne peut pas

être un jour dans le canton pour les y rencontrer? Ici... non, ici, jamais il ne se mariera.

Mariage? Au lit, la nuit, il se voit vieux garçon! N'aura-t-il jamais un fils, qui hériterait de son père une belle fortune? Où tendent ses efforts? Travaille-t-il pour Kvidal du vieux pays, ou Kvidal d'ici? Oh! il n'osera bientôt plus interroger Simen davantage sur le canton. Lorsque celui-ci surgit vivant en son souvenir, Morten devient plus grave; il ne s'agit plus de lutte pour la richesse, de chevaux, de machines, de terres nouvelles, ni de mener de plus en plus grand train, non, il lui semble entendre la cloche d'une église qui sonne et tinte, et qui éveille en lui une sainte émotion. Il est ici le prisonnier de la terre et du dollar, mais à Kvidal il redeviendra homme : il faut qu'il y retourne. Est-il vrai qu'il en est absent depuis six ans? Sa mère a-t-elle maintenant les cheveux gris? Il enverra cette année une somme qui en vaille la peine : cent dollars, c'est bien. Il soupire. Alors, il ne pourra plus être question de chevaux, si la maison doit être construite. Simen lui coûte pas mal de dollars tous les mois. S'il pouvait s'arracher à tout cela, et rentrer chez lui?

Mais va-t-il tout abandonner? Va-t-il se laisser supplanter? Il est en présence d'une transformation, une période nouvelle s'ouvre pour le settlement; il y aura une route, peut-être un chemin de fer, des banques, une ville, un élevateur pour les grains, en sorte qu'on pourra y mener plusieurs charrettes de froment par jour : c'est un saut vers la fortune pour tous ceux qui possèdent ici de la terre. Va-t-il abandonner tout cela?... Bien, mais le Kvidal du vieux pays? Qui s'en occupera? Morten n'a-t-il pas promis de revenir bientôt? Ne devait-il pas y bâtir une grande ferme?

Un jour, une nouvelle se répand. On a une épicerie. On peut y acheter ce qu'on veut, du charbon pour le poêle, de l'huile pour la lampe, allumettes, café, tabac, tout. Celui qui l'a ouverte est homme du Westland, Petter Skaarnes, qui doit avoir de l'argent, car il fait figure avec ses chevaux, et il bâtit en bois pour gens et bêtes. C'est un garçon d'une quarantaine d'années, long et nonchalant, à cheveux noirs et barbe de bouc. Il n'est pas facile de s'entendre avec lui : s'il y a une assemblée de paroisse, il ne cesse de grogner contre les

anciens settlers. Il n'a chez lui que sa vieille mère et sa femme ; et la mère est trop débile pour le travail de la terre, mais elle peut bien, tout de même, payer son entretien par un travail : il lui fait moudre du froment dans le moulin à café.

Venait-on acheter chez lui, généralement il fallait aller le chercher bien loin sur son terrain. Il disait : « Bien, bien... qu'est-ce que tu veux ? » Il allait prendre son trousseau de clefs quelque part, dans sa maison, il l'agitait : « C'est des souliers qu'il te faut ? » Il màchait sa chique, crachait et réfléchissait. Les souliers devaient être dans la chambre. Il regardait les pieds du client, méditait, crachait et disait qu'il croyait avoir quelque chose qui pourrait aller. Des charrues ? Elles étaient loin, au bout de son champ. Du café, du tabac ? Attends un peu... je crois que ça se trouve au grenier. De l'alcool ? Oh oui, il pensait bien en avoir une bouteille dans la cave.

Et si l'on était dans l'embarras, faute de sous, il ne refusait pas ; mais prêter, c'est prêter, et les intérêts sont les intérêts : il se voyait obligé de prendre douze pour cent par mois. Un nouveau venu qui manquait son année n'avait pas d'autre ressource, pour faire vivre lui-même et les siens pendant l'hiver, que de venir chez Petter Skaarnes et de lui engager bœufs et vaches, et jusqu'à la récolte espérée de l'année suivante. Morten avait l'épicier à l'œil. Combien de temps ce trafic sera-t-il permis ?

Au milieu d'octobre, Simen rentre de la ville avec un gros courrier pour Morten, qu'il jette sur la table devant lui. Ce sont surtout des demandes pour le poste de prêtre. Il faut, de nouveau, un dimanche, convoquer le conseil de paroisse. Morten lit les noms des postulants. Ce sont des jeunes gens d'origine norvégienne, quelques-uns du séminaire de Madison, de l'école Luther, école allemande de Saint-Louis. Morten donne sur chacun les renseignements reçus. Tous veulent savoir combien coûtera l'entretien du prêtre. Quelqu'un lança :

— Et le presbytère ?

Per Fœll se lève :

— La hutte d'Erik Foss est libre.

— Hum ! laisse échapper Else.

Mais alors Per donne un coup dans le mur.

— Sommes-nous dans le vieux pays, où le prêtre est un bourgeois, un pape, ou sommes-nous, ici, dans un pays libre ?

Il faut que le prêtre s'arrange de vivre ici comme nous l'avons fait. C'est nous qu'il doit servir. S'il est trop délicat pour habiter la hutte d'un aussi chic type qu'Erik, il n'aura qu'à faire ses paquets et retourner à l'endroit d'où il sera venu.

Les gars crachent une salive brune de tabac, et la plupart sont d'accord avec Per. Le prêtre pouvait bien accepter ce qu'ils avaient eux-mêmes vécu, c'était juste.

Morten en désigne un, qui s'appelle Oppegaard, et dont la lettre lui paraît très raisonnable. Il a un excellent certificat de Luther College à Decorrah. Oppegaard est choisi, et le traitement fixé à cinq bushels de froment par an et par quart de section cultivé. Pour les mariages, baptêmes et enterrements, on donnera cinq dollars en argent. Pourvu qu'il puisse arriver avant Noël !

Les voyages en ville se prolongèrent tout l'automne.

L'instituteur Jo avait ouvert une véritable école ; à son dernier voyage en ville, il avait acheté de son argent un globe et une carte murale. Sa hutte se remplit de jeunesse : il y en avait tant parmi les nouveaux venus, qui avaient des enfants !

Il commençait à se plaire ici. Plus de supérieurs, comme dans le vieux pays. Il n'enseignait que ce qui lui paraissait raisonnable. N'étant pas encore parvenu à élucider complètement le christianisme, il pouvait supprimer ce qui lui paraissait douteux et se contenter du reste. Il y avait une partie du programme qu'il prisait plus que tout, et qu'il avait pour ainsi dire instituée lui-même : c'était l'histoire des émigrants, particulièrement de leurs héros. Depuis des années, il avait écrit des lettres de tous côtés, recueilli des renseignements à ce sujet, et lu ce qui était imprimé. Quelle saga ! Les pionniers qui se frayent un chemin à travers les forêts vierges, leurs combats avec les fauves, les Indiens, les incendies de forêts dans l'Est, réduisant des districts entiers en cendres, ici les incendies de la prairie, les longues expéditions à travers tout le pays vers l'or de la Californie : c'était une épopée plus grandiose qu'Homère et Snorre. Prenez seulement le Norvégien Snow-shoe Thompson. Pendant vingt ans, il porte le courrier, en skis, à travers les Montagnes rocheuses, aller et retour, par les tourbillons de neige et le gel ; souvent il lutte contre les Indiens et les loups ; vingt ans, et il n'a pas eu un cent de salaire ! L'État l'a floué.

Soudain on vient déranger la classe. Per entre. Ne peut-il pas causer un peu d'histoire avec les enfants ? Ne se rappelle-t-il pas encore tous les rois et les guerres, avec les dates, appris à l'école régionale ? Jo permet : le visage de Per s'éclaire. Et lorsqu'il rentre auprès d'Anne, il raconte qu'il a été à l'école et y a fait une conférence.

Une lettre de sa mère parvint à Morten au dernier voyage en ville. Elle disait qu'Helena était morte en couches. Morten, penché sur le papier, demeura songeur. N'était-ce pas curieux ? Il lui semblait maintenant qu'elle était à lui de nouveau. Elle devenait innocente de ce qui s'était passé entre eux. Et il lui paraissait impossible de tarder davantage, il devait s'arracher d'ici et rentrer.

Un jour il dit à Simen :

— Il ne faut pas aller si souvent chez Anne. Per n'aime pas ça.

— Qu'est-ce que tu dis ?

Simen avait l'air d'un homme qui n'a jamais entendu si absurde propos.

— Oh ! pas de manières ! Aussitôt que Per s'absente, tu arrives.

— Anne aime tant à entendre les nouvelles du pays !

— Prenez garde !

Encore un hiver : la séquestration pour des gens qui ne pensent qu'au travail de la terre et comptent leur vie par les récoltes. Mais voilà que revient un temps doux, avec de la pluie. Puis c'est une faible gelée qui rend l'air léger : le soleil luit le jour et la lune la nuit. Ce fut par un tel après-midi, une quinzaine avant Noël, qu'arriva une goélette de prairie attelée de deux chevaux. L'homme qui conduit est tout jeune, glabre, et dans la voiture est assise une femme en manteau de fourrure, avec un voile. Près d'elle brillent les ferrures d'une grande malle de voyage.

C'était le nouveau prêtre. Il arrivait sans crier gare, et, circonstance aggravante, il était marié. La femme avait tout à fait l'allure d'une dame de la ville. On n'a pas de maison pour des gens si chics. La hutte d'Erik Foss n'est même pas mise en état, Kal s'en est servi cet hiver pour y mettre charrues et faux. Morten n'est justement pas là. C'est Per qui est chargé de recevoir les arrivants, et comme il a de l'usage, il leur tend la main, et leur souhaite la bienvenue à Nidaros Settlement.

Où logeront-ils? L'embarras est grand. Tout de même, Per les guide vers la hutte d'Erik. L'instituteur vient derrière, tout honteux. Per ouvre la porte ; oui, c'est un peu humide ici...

Mais la femme laisse échapper un petit cri. Et le prêtre demande :

— N'y a-t-il vraiment pas d'autre habitation ici?

L'instituteur et Per secouent la tête.

— Nos logements, à nous autres, ne sont pas mieux, déclare Per avec une certaine autorité dans la voix.

— Alors ce sera assez bon pour nous aussi, admet le prêtre.

Else les a invités à prendre chez elle le repas du soir. Cependant, Anne et Paulina s'occupent en hâte à nettoyer la hutte d'Erik; elles balayent et lavent, allument le poêle. Qui a des garnitures de lit de reste? Bon, deux couvertures de laine et un oreiller sont ici accrochés à une ficelle, il faut les battre, Anne ira chercher des draps.

Tard, le soir, Else et Ola reconduisent les étrangers. Une lampe est allumée, on sent une bonne chaleur, des ustensiles de cuisine cueillis chez les voisins sont posés près du poêle. La grande malle de voyage tient de la place par terre. Mais ça sent le moisi. La dame hésite à enlever son manteau. Elle regarde son mari. Et quand Else et Ola sont partis, elle s'affaisse sur le banc et se met à sangloter.

Elle a grandi dans une maison opulente d'une ville de l'Est, elle a été au bal et joué dans des concerts. Elle a rêvé d'un presbytère peint en blanc avec un jardin et des arbres, des chambres claires, des domestiques, un milieu distingué. Son Jakob a souvent plaisanté, disant qu'ils s'en iraient comme missionnaires dans le désert, mais elle n'avait jamais cru que c'était sérieux. C'était merveille qu'elle fût là, vivante, après un pareil voyage. Et toute la saleté qu'il doit y avoir sur les murs, dans le lit et les couvertures! Elle mord son mouchoir et le déchire, et elle est sur le point de bondir en fureur.

Le prêtre arpente le sol de la petite pièce. La lumière de la lampe dore ses cheveux blonds, ses yeux sont pleins de visions. Bien, les voilà donc ici. Puisqu'il n'est pas devenu banquier, comme ses riches père et frère, et puisqu'il a choisi l'action pastorale, ce n'était pas pour s'amuser. C'est ici. N'était-ce pas à peu près ce qu'il avait vu dans ses rêves?

— Chère Mathilde, dit-il, un prêtre, chez les Cafres Zoulous,

peut risquer sa vie, et il la met volontiers en jeu pour ce qui lui tient à cœur. Ici, nous sommes parmi des amis chrétiens. Ne vois-tu pas déjà leur bon cœur, vois-tu leurs cadeaux? Tout s'arrangera. As-tu remarqué l'église, et son air si touchant? Pense à tous les braves gens qui ont vécu ici des années dans le désert avant de se bâtir une chapelle. Peux-tu imaginer quelque chose de plus beau que de débuter ici... précisément ici!

Il étendit les bras, en extase devant quelque vision.

C'est ainsi que le prêtre et sa femme s'installèrent à Nidaros Settlement.

III

La lune éclaire la plaine où il a gelé blanc. Dieu sait s'il est tard ou tôt, mais Per Fœll est toujours dehors, et il marche. Il laisse une trace sombre sur le sol illuminé. Il a les mains enfoncées dans ses poches, le chapeau sur le cou, sa grande barbe se dresse vers la lune, comme s'il songeait à y aller faire un tour.

Derrière lui est la hutte d'Anne et des enfants. Il se retourne... il n'y voit pas de lumière. Il regarde à l'est, à l'ouest, au nord... aucune lumière nulle part. Il doit être tard. Il y a longtemps qu'il est parti.

Mais il faut qu'une fois il en ait le cœur net. Entre la prairie et lui le compte doit être réglé. Viens, viens! Elle l'attire toujours. Il ne veut pas céder, il sait quel vertige le prend; au moins ne veut-il faire que quelques pas; mais il est comme l'ivrogne, une goutte d'abord, et toutes les autres ensuite. Il faut qu'il aille de plus en plus loin, il s'abandonne comme à une vague de fond. Plus loin, plus loin, toujours plus loin. Et plus il s'éloigne, plus il a le vertige, et plus il est impuissant à dominer la douleur cuisante qu'il ressent en dedans de lui. C'est encore Anne, et cette fois avec Simen. Quand Per se trouve seul avec elle, il n'y croit pas; mais quand il va par la plaine, ça fait bien mal; de vieilles blessures se rouvrent, et saignent : n'a-t-elle pas couru avec tel... et tel... et tel...? Il voudrait dire : Sornettes, tout cela est pardonné! Mais à quoi sert-il de pardonner, cette nuit? Non, l'espace l'attire, et il semble que la plaine elle-même, sous la lumière de la lune, proclame que tout est perdu.

Lune, distance, silence. Marche ainsi jour après jour, l'immuable ne change pas. Certes, Morten a le vertige; il chancelle

sur ses jambes : la prairie va-t-elle l'attirer jusqu'à la folie? Oh! non, regardez, il peut aller droit comme au cordeau. Plus loin, dit la prairie. N'es-tu pas homme à supporter une goutte de plus, es-tu un blanc-bec? Plus loin, plus loin. Anne?... elle est peut-être assise en ce moment sur les genoux de Simen. Elle parle de Per et le raille. Et Per serre les poings, agite les bras, mais se tient encore sur ses jambes. Une grande ombre le suit, on dirait que l'obscurité s'est mis une tête, un chapeau, des bras, des jambes. Cette ombre est tout un paysage, et ce paysage est Per lui-même, qui erre cette nuit dehors, et doit aller plus loin, toujours plus loin. Anne va encore avoir un bébé. Quand est-ce que Simen est venu? Aïe, aïe!

Il a un hoquet et s'arrête court. Des yeux il cherche du secours, Il voit son ombre :

— Par le Dieu du ciel... sais-tu un moyen?...

L'ombre branle la tête.

Devant lui, l'espace et la lune. La distance fait le monde tellement immense qu'on est soi-même réduit à rien. Et ce ciel... pas un bois, pas une colline qui en découpe un morceau, pas un lac qui le descende dans un miroir... c'est une mer sans côtes, et la terre est sans limites. En haut... en bas... tout est sans limites. Marche, va,... où arriveras-tu ? Appelle à l'aide, qui répondra?

De nouveau il chancelle, et agite les bras d'un mouvement désordonné. L'ombre fait de même. Peu à peu, il comprend qu'il n'y a pas de salut. La prairie va-t-elle donc triompher? Il faut que cette question soit tranchée tout de suite, en tout cas, il doit aller plus loin, plus loin. Un jour Per fut sauvé parce qu'il put pardonner. Ce fut comme s'il avait saisi un doigt de Dieu. Et alors tout le reste devint si petit, même la prairie, que la distance n'eut plus aucun pouvoir. Mais il en est autrement aujourd'hui. Pardonner? Il ne le veut pas. Dieu? Qu'il soit ce qu'il est. Ce soir, Per est seul avec le mal et l'espace. Il résiste encore, comme le pêcheur chaviré qui bat des bras tant qu'il peut pour ne pas sombrer. Mais cela ne peut durer longtemps. Il sent que ses membres faiblissent. Bientôt il ne pourra plus. Plus loin, plus loin! Simen prendra une fois Anne pour de bon, s'installera dans la hutte, et te chassera! Ha ha ha! Plus loin, plus loin! La plaine l'attire...

Un hoquet : il s'arrête; non, non, la souffrance est trop

grande : il cherche autour de lui un dernier recours. Prie, Per, prie... tu vas bientôt plonger dans l'abîme. Tu as encore une chance... prie, prie!

Et cet homme corpulent tombe à genoux, ouvre ses mains, les lève. Seigneur, Seigneur Dieu! Réponds-moi! Sauve-moi! Ou je vais perdre la raison!

La prairie, blême sous la lune, chante : Il n'y a pas de Dieu. Tout recule, recule indéfiniment! Prie, Per! Ou bien tue Anne. La prairie est indifférente, elle recule, recule indéfiniment. Tu n'auras jamais de réponse, jamais, jamais!

Plus loin, plus loin! L'ombre l'accompagne. Le large paysage à forme humaine est toujours là. Per le regarde. C'est un camarade, comme lui-même attiré, aspiré plus loin, il s'arrête, résiste, mais doit toujours aller plus loin, encore plus loin, absolument comme lui-même. Il commence à vaciller sur ses jambes, Per en fait autant. Et enfin Per comprend ce que cela signifie. Cette nuit, sa longue lutte avec la prairie s'est achevée. La prairie a vaincu. Per a perdu.

Plus loin, plus loin.

L'ombre et lui vont couler ensemble à fond, tant pis, tant pis! Il essaye de la saisir pour danser avec un si bon camarade. Allons, houp! mon cher! Houp, houp!

Eh bien, quoi? Il ne parvient pas à saisir l'ombre non plus? Vas-tu aussi me glisser entre les mains, reculer, reculer? Allons, voyons! Per lui donne un coup de pied, se précipite sur elle, essaye de la prendre à la gorge.

Le gars puissant, sous la lune pâle éclairant la plaine, bondit, se démène, agite ses bras. L'ombre étalée sur la terre l'imite et l'excite, Per se met à hurler.

La nuit de lune est blême et paisible.

Dans la matinée, Anne accourt chez Morten...

— Per... as-tu vu Per!

Les voisins se réunirent près de la hutte d'Anne. Kal avait apporté une corde. Il ne savait pas pourquoi, mais dans le vieux pays, quand il se produisait quelque accident, il avait toujours l'habitude de prendre une corde. Et lorsque Morten les eut partagés en trois groupes qui s'en iraient chacun d'un côté, ils furent tous d'accord pour dire qu'il valait mieux se munir d'une corde.

Morten et Simen, avec des provisions, se dirigèrent vers l'ouest. Ils cheminent en plein soleil, s'arrêtent de temps en temps, et leurs yeux fouillent l'espace immense. L'humidité de la neige et des flaques d'eau monte en vapeurs, un voile bleu-clair transparent palpite au-dessus de la terre infinie. Quand Simen dit un mot, son frère ne lui répond pas. Morten a envie de lui administrer une volée avec la corde.

Anne est restée seule avec les enfants. Ils comprennent que ça va mal; ils la tirent par la jupe et ils crient. Elle s'efforce de les rassurer et de se rassurer elle-même. Était-ce si grave? N'avait-il pas voulu simplement, par bouderie, faire un grand tour pour l'effrayer. Per était un enfant, malgré sa taille et sa corpulence. Allons, il faut lui préparer un bon repas, et il sera de nouveau un bon garçon. Elle mit cuire une marmite de crème épaisse; il n'aimait rien tant que la bouillie de crème caillée. Anne est là, debout. La crème cuit, fait des grumeaux, puis devient bouillie grasse. Anne la délaye avec du lait, la bat avec de la farine. La bouillie est prête, mais Per? Que devient Per?

La journée se passe. Anne est dehors, elle surveille la plaine. A l'ouest et au nord, au sud et à l'est. La prairie est là, qui fume bleu-clair au soleil. Mais on n'aperçoit personne. Où est Per?

Lorsque vint le crépuscule, elle eut peur pour de bon. Elle coucha les petits, s'assit près d'eux et attendit. Finalement elle posa la tête sur le lit, contre le plus petit. Elle gémissait. Qu'avait-elle fait?

Simen? Que lui importait le garçon de Kvidal? Lorsqu'il était venu, tout frais sorti du vieux pays, il émanait de lui comme une bonne odeur de forêt. Elle sentait renaître sa propre jeunesse, elle questionnait sans cesse. « Allumait-on des feux les soirs de printemps? Chantait-on? Et les fiançailles? » Elle voulait en savoir toujours davantage; elle voyait parents, connaissances, tout le canton: quel mal y avait-il à cela? Il est vrai que, parfois, elle s'isolait avec son accordéon, se rappelait des garçons, tous plus beaux les uns que les autres, et tout son corps tressaillait de souvenirs. C'est mal? Évidemment. D'après le sermonnaire, presque tout est mal. Que le souvenir de ces jours dorés de sa jeunesse lui fût comme un remède ici, dans le désert, qu'elle s'en fortifiât souvent pour ne pas perdre la raison,... était-ce mal? Oui, c'était mal. Est-ce donc péché,

tout ce qui est agréable ? Oui, c'est péché. Peut-être s'est-elle quelque peu roulée dans le foin avec Simen, peut-être lui a-t-elle jeté les bras autour du cou, simplement parce qu'il arrivait tout droit de ce qu'elle regrettait... était-ce mal encore ? Certes, c'était mal ! Péché ? Tout est péché. Aussi de faire toilette le dimanche, de tourner son visage vers le soleil, de jouer un air sur l'accordéon ? Tout est péché. Seigneur Dieu, Seigneur Dieu, peux-tu pardonner ?

Else arrive. Elle essaye de consoler Anne, et c'est bien pis. Karen Skaret se présente aussi, placide et maternelle : elle se contente de regarder Anne et prend tout avec calme. Morten a dit que les anciens settlers doivent seuls s'occuper de cette affaire. Ce n'est pas la peine d'y mêler aucun des nouveaux colons.

Enfin arrivent Anton Noreng et Anders de Skaret. Ils ont marché toute la journée. Per est-il là ? Anne les regarde. Karen répond que non, il n'est pas là.

Puis, c'est Kal et son second fils qui posent la même question. Ils sont fatigués et boueux à force de piétiner dans la terre meuble. C'est bon, ils vont manger un morceau et se remettre en route.

Vers le soir, Morten et Simen avaient aperçu Per. Celui-ci, avec de grands mouvements des bras, avait crié, jurant que s'ils l'approchaient, il les rosserait sans merci. Un instant après, il apercevait aussi Ola Vatne et l'instituteur Jo qui venaient d'un autre côté. Nouveaux mouvements des bras et même cri qu'aux premiers. Mais Ola Vatne ne se laisse pas effrayer. Per, attaqué de deux côtés, prend la fuite d'un troisième. Il allonge le pas, perd son chapeau, mais peu lui importe. Il saute dans un trou plein d'eau, en a jusqu'aux cuisses, tombe en avant de tout son long, et se relève juste au moment où les autres l'atteignent. Alors il se retourne, joue des bras au hasard :

— Venez-y, les gars ! Que diable est-ce que vous me voulez ?

Ses camarades se tiennent à quelques pas de lui.

— Écoute, Per, viens et rentre auprès d'Anne et des enfants.

Mais à cet instant, Per aperçoit Simen.

— Aha, parbleu, voilà le matou qui ricane !

Et soudain il se précipite sur Simen et lui lance un coup de poing qui l'aurait abattu sur le sol, si le garçon ne s'était

pas garé à temps. L'instant d'après, Ola est sur Per, Morten aussi, l'instituteur s'y jette à son tour. A eux tous, ne vont-ils pas venir à bout d'un seul homme? Mais cet homme-là, c'est Per... Il se lève et se débarrasse d'eux. Ah! c'est comme ça! Per, aux Lofoten, a chassé tout ce qu'il y avait de gens dans un débit. Morten crie à Ola qu'il ne faut pas frapper, lui-même a la bouche qui saigne, ils l'assaillent encore, mais en un clin d'œil, Per est de nouveau libre, et se recule. Alors Morten, comme président de la paroisse, lui crie :

— Si tu ne te rends pas maintenant, Per, et si tu ne te conduis pas en homme, nous te balançons aux prochaines élections du conseil de paroisse. Ce sera la dernière fois que tu auras pris part à la nomination d'un prêtre.

Per se retourne, écarquille les yeux. Ceci produisait de l'effet. Les coins de sa bouche s'étirent pour un rire de mépris. Mais il ne bouge plus. Il laisse les autres approcher. Il laisse Morten le prendre par la veste.

— Viens maintenant, et rentre, Per. Montre-toi raisonnable.

Per grogne un peu, mais il marche avec eux. Ça va lentement, mais ça va. Jusqu'au moment où, de nouveau, ses yeux rencontrent Simen. Alors, rapide comme l'éclair, son poing frappe à la tête le garçon qui roule sur le sol.

— Ah !... voilà, parbleu, qui fait du bien. Mais... écoute, Morten..., tu es un gars digne d'estime, écoute! Lie-moi les mains! Si tu ne veux pas que je tue l'étalon que voilà, prends la corde et attache-moi. Tiens!

Et il tend ses deux mains.

Le mieux était de lui complaire. Ainsi, cet homme puissant marcha, les mains liées derrière le dos, entre ses camarades, à travers la prairie. Ce fut long. Mais lorsqu'enfin ils furent assez près des habitations, Per s'arrêta et se mit à ricaner, confus et découragé.

— C'est par trop bête, aussi fit-il, que je rentre à la maison dans cet état. Où est Simen? Il s'est défilé. C'est tant mieux pour lui. Eh bien, alors, vous pouvez me délier.

Et lorsqu'il fut assez près de sa hutte pour voir, éclairés par la lune, Anne et les autres qui l'attendaient, il s'arrêta court.

— Allons, viens prendre ta bouillie de crème caillée.

Ainsi Anne cherche à le séduire et s'efforce de parler comme si rien ne s'était passé.

Mais cette chanson effrontée fit faire la grimace à Per.

— Amène l'enfant, Anne, pas l'aîné, non, tu peux le garder, mais le petit, Per! Celui-là, je veux l'avoir! Amène l'enfant, et tout de suite. Après, je m'en irai.

— Dieu m'assiste! sanglote Anne. Elle regarde tantôt l'un, tantôt l'autre.

— Anne, tu m'entends! Amène l'enfant! La bouillie, tu pourras la donner à Simen!

Per était debout, face à la lune, entouré des camarades, dont deux tenaient une corde à la main. Aucun ne savait qu'inventer. Enfin Karen Skaret s'avança lentement vers lui.

— Per, dit-elle. Écoute-moi, Per! Je crois qu'il vaut mieux que tu viennes chez moi cette nuit. Tu pourras dormir chez nous par terre. Et vous pourrez, toi et Anne, discuter la question demain.

— Hé, c'est toi, Karen, tu es sortie, si tard, — et Per recommence à ricaner et à se sentir confus. — Oui, je veux bien aller chez toi. Mais ne peux-tu pas prendre aussi mon petit?

— Nous parlerons de ça demain. Allons, viens, Per!

Tous éprouvèrent un soulagement, lorsqu'ils virent ce vigoureux gaillard marcher si soumis côte à côte avec la petite femme de la prairie. Anne, debout, sanglotait. Else promit de rester avec elle jusqu'au lendemain.

Morten dit à Kal qu'on ferait semblant de croire que Per se tiendrait tranquille cette nuit. Mais il valait mieux, tout de même, avoir deux hommes qui veilleraient à proximité.

Anton Noreng et Morten furent de garde, étendus dans la hutte-étable de Kal. Et pendant longtemps, tout fut calme. On avait donné à Per le lit des garçons. Tout d'abord, il dormit, dormit profondément. Mais le matin, il voulut se lever et sortir, il lui fallait absolument son petit Kal essaya par la douceur de le faire coucher encore; mais non, Per voulait partir. Karen se leva et vint lui dire de bonnes paroles; rien n'y fit, il écarta tout le monde, ouvrit la porte. Alors de l'étable sortirent deux hommes, prêts à lui barrer la voie.

Nul n'oublia cette matinée. Ils étaient cinq hommes à lutter contre ce colosse. Ce fut pis lorsqu'ils l'eurent fait entrer. Karen et les fillettes s'enfuirent. C'en fut un vacarme, carreaux, tasses et marmites furent brisés, les bancs renversés et réduits en miettes, et le pire de tout, peut-être, fut d'en-

tendre Per rugir comme un fauve. On réussit enfin à l'étendre, mais il fallut alors l'attacher fortement, et cette fois malgré lui. Ainsi couché, il cria au secours, longtemps, puis devint furieux, essaya de se libérer de ses liens, et finit par pleurer.

Le lendemain, ils le transportèrent dans la hutte d'Anton Noreng, où il y avait plus de place. Et depuis lors, il fallut constamment deux hommes de garde.

Le prêtre essaya d'intervenir, mais Per se leva et le renvoya terrifié.

Anne vint, éplorée, désespérée. Lorsqu'il l'aperçut Per bondit furieux :

— Anne, va-t'en au nom du diable. Va-t'en avant que mes mains soient libres !

Et il se démenait dans ses cordes.

Un matin, comme Kal Skaret rentrait chez lui après une nuit de garde et que Karen lui demanda les nouvelles de la veillée, il ne répondit pas. Il se mit à table, essaya d'avaler un morceau, mais soudain eut les yeux pleins de larmes. Il secoua la tête et dit :

— Dieu nous préserve de pareil fléau.

Deux jours plus tard, une goélette de prairie s'avançait lentement à travers la plaine vers la ville. Quatre hommes la conduisaient. Per était assis dedans, pieds et mains liés. De temps en temps, il poussait des cris, et voulait qu'on lui bandât les yeux, c'était la plaine, la plaine, la plaine qui l'aspirait et le happait, tout tournait autour de lui, hé, houp ! il était à cheval dans un carrousel et n'avait qu'à se bien tenir, mais oui, peut-être tout cela n'était qu'un jeu. Il chantait, ricanait, et pleurait l'instant d'après. « Qu'est-ce que va devenir Anne ? Où me menez-vous ? A l'asile d'aliénés ? Oh ! non, est-ce que je suis vraiment si fou que ça ? Et Anne, et... et l'enfant ? Le petit Per ! Qu'est-ce qu'ils feront ? Et moi qui ai cette année tant de terre non labourée. Moi qui devais acheter des chevaux cette année ! Oh ! non, voyons... pas dans une maison de fous ! Anne, pensez donc ! »

. . . . . .

Les dimanches suivants, Anne s'assit tout au fond de la petite église, la tête cachée dans ses mains. Les autres, pendant le chant, l'entendaient sangloter.

Simen ne sortait plus. Il travaillait à la maison de son frère et se proposait de s'en aller aussitôt qu'elle serait achevée.

IV

Ce n'est pas un rêve, Morten est vraiment de nouveau ici, au vieux pays; il entre et sort, va de-ci, de-là, s'arrête à regarder, s'y reconnaît, contemple les hauteurs boisées, et le grand fjord, où les voiles blanches glissent dans les deux sens. Il veut tout de suite se retremper dans ce milieu. La maison grise n'a pas rajeuni, mais elle est toujours là comme une mère pour nous tous, et l'étable avec son toit de mottes a toujours son air méditatif. Au-dessus de la cuisine, il y a une petite chambre soignée, avec stores à la fenêtre, commode et lit; c'est là, évidemment, qu'il couchera. Et s'enfoncer de nouveau dans les draps de la maison, fermer les yeux et se savoir chez lui, être bercé dans son sommeil par le bruit sourd de la cascade de Kvidal, c'est bon. Ainsi le sommeil est profond et doux, plein d'un bien-être que Morten n'a pas connu depuis bien des années. La matinée est déjà avancée quand il rouvre les yeux, et sa mère est debout avec un plateau, le café et des craquelins.

Elle s'assied au pied du lit pendant qu'il boit son café. « Tu dois trouver que nous n'avons rien fait à la ferme? » dit-elle, et elle le regarde presque avec crainte. Elle sait qu'il a circulé par les terres, la veille, avec Peter.

Que va-t-il répondre? Les mains de la mère n'annoncent pas la paresse. Elle n'a jamais su économiser en liardant, elle a cru, sans doute, comme lui, que la richesse viendrait soudain. Qu'importe donc, si elle va un peu souvent chez l'épicier, et partage avec une voisine avec qui elle est sortie? Croit-elle maintenant que Morten est arrivé les mains pleines, qu'il vient comme dans un conte? Ses frères et sœurs le croient-ils? Regardez donc comme son visage s'est ridé, comme ses cheveux ont blanchi et sont clairsemés. Ses yeux sont grands, pleins de visions lointaines. Mère, mère, je te retrouve donc, c'est bien toi!

Elle s'épanche alors et raconte ses soucis. Peter est emporté, il lui répond vilainement, quand il est en colère, et naturellement, il la menace de s'en aller. Il n'aura pas la ferme, dit-il. Pourquoi irait-il s'exténuer ici? ce ne sera jamais que la même misère d'année en année. Knut, lui, a une bonne tête; c'est dommage qu'il ne puisse pas payer pour se faire avocat ou prêtre, le travail de la ferme n'est pas précisément son affaire.

Et en disant cela, elle regarde Morten. Sait-il un moyen?

Il sourit amèrement, mais aussitôt la mère aborde un autre sujet. « Et celle dont la vie a été si courte », dit-elle, sans oser le regarder. Il comprend qui elle veut dire, et au bout d'un moment il répond à sa mère en lui caressant la joue. Puis, elle prend le plateau et s'en va.

Lui qui autrefois, courant partout, bavardait toujours, il est maintenant réservé, entre et sort sans dire grand'chose Sent-il qu'il n'est pas tel qu'on l'attendait ? On va voir que ce retour sera une déception et pour lui et pour les autres. Mais pourquoi cela lui donne-t-il un mal de tête de voir les coteaux boisés, la vallée, le grand fjord ? Ce paysage est si tourmenté, il s'élance en l'air, s'abîme dans des fonds. Morten éprouve un véritable vertige, il a besoin de chercher un point d'appui. Faut-il du temps pour se déshabituer de la prairie plate? L'été commence, les nuits sont claires comme le jour, parfois il faut qu'il se lève sitôt minuit passé ; il sort et parcourt bois et champs. Oh ! comme le ciel, à l'Ouest, peut se parer d'or et de pourpre par une telle nuit ! La rosée tombe sur ses pieds, il frôle des feuillages et ses mains sont humides. Est-ce la grive qui chante déjà ? La cascade de Kvidal prête sa basse continue à toute cette musique. Elle dit : c'est le foyer. Elle dit : sois le bienvenu ! Il arrive à Morten d'être en haut de la colline quand le soleil se lève et que le canton dort encore, le grand fjord est uni et reflète les fjelds de l'ouest et leurs cimes neigeuses. Et sur ce miroir les barques arrivent à la rame de la pêche aux harengs. Un moment après, une brise venue du large amène une odeur de mer que Morten aspire. Tout ce qui lui manquait là-bas, à l'étranger, regrets accumulés,... enfin ! Chaque jour, paysage et souvenirs semblent le posséder davantage, l'absorber en eux. Ah ! s'il pouvait encore écrire une chanson, ou jouer tout cela sur un violon !

Sa plus jeune sœur Mætte a treize ans, elle est très taquine. S'il est debout dans la cour à regarder autour de lui, un petit rire moqueur part du coin de la maison et elle montre à peine sa figure rouge aux cheveux jaunes en désordre.

— C'est de moi que tu ris ?

— Oui !

— Pourquoi ris-tu de moi ?

— Tu es si drôle !

— Attends un peu !

Il s'avance, la mine sévère. Elle crie et court, c'est une chasse dans le pré.

Le premier samedi soir, la sœur aînée, Randi, vient à la maison ; elle est dans une ferme, à quelque distance, mais elle a appris la nouvelle. C'est maintenant une femme faite, grande, aux joues rouges, aux cheveux châtain-clair bouclés.

— Non, toi ! s'écrie-t-elle dans l'embrasure de la porte, en ouvrant de grands yeux. Comme te voilà barbu, Morten ! Tu t'es payé une barbe en Amérique ?

Il la prend par les épaules et la secoue un peu.

— Ne te moque pas d'un vieil homme, dit-il. Eh bien, et toi, qui n'as pas même une bague au doigt !

— Non, c'est vieux jeu maintenant.

— Vraiment... as-tu un fiancé tout de même ?

— Un !... crois-tu que je me contente d'un !

— Allons, c'est bon, alors tu ne voudras sans doute pas de ceci, que j'ai trouvé en Amérique sous une motte d'herbe !

Et il présente un petit anneau d'or avec une pierre rouge. Elle examine et tripote la bague. Les autres, autour d'elle, approchent leurs têtes et regardent. Ah oui, ça, c'est du vrai ! Et tous doivent raconter ce qu'ils ont eu, Mætte l'étoffe d'une robe d'indienne à carreaux bleus, la mère, un châle à fleurs rouges, qu'elle ose à peine caresser de la main. Et Peter montre une épingle de cravate, et Knut une montre : oh ! elle est américaine, mets-la un peu à ton oreille, tu entendras le potin qu'elle fait.

— Tu as dû te mettre à sec ! se lamente la mère.

Morten répond, avec un geste large :

— Oh ! tu sais, un Américain est toujours riche.

La jeunesse éprouve le besoin de sortir et de remuer. Morten reste à regarder ces frères et sœurs, tout enfants, lorsqu'il a quitté le pays, grands aujourd'hui, et méconnaissables. Mætte le pousse de côté pour l'exciter un peu, et crie : « Au dernier ! » Il court après elle de nouveau ; elle fuit de toutes ses forces et clame de plaisir : est-ce le président d'un conseil de paroisse qui prend de tels ébats ? Tous sont bientôt de la partie, c'est un galop autour des bâtiments, et des cris, et des rires. Ils redeviennent enfants. La mère doit sortir et voir ça. Pour finir, Morten et Peter luttent corps à corps, et, ma foi, c'est le plus jeune qui l'emporte.

Le dimanche matin, tous partent pour l'église. Et Morten entend de nouveau le vieux son des cloches sur le canton.

C'est une paisible et chaude journée d'été, la fenaison est commencée, le foin sèche sur les haies, les routes fourmillent de gens et de voitures. La Noiraude trotte devant la voiture, et Morten est assis à côté de sa mère, qui a mis aujourd'hui son châle neuf. Ils dépassent Peter, Knut, et Mætte, la fillette au visage rouge agite son mouchoir et rit. Et des gars ôtent leur chapeau devant l'Américain ; oh ! oh ! à Kvidal on va sans doute voir du nouveau, Morten, dit-on, est puissamment riche.

Il regarde devant lui, et se tait un moment, puis il demande :

— Où est-elle enterrée dans le cimetière ?

La mère baisse la voix pour dire :

— C'est du côté nord, tout à côté du vieux prévôt.

Un instant après, elle lève les yeux sur son fils :

— On a récemment placé une colonne de granit sur la tombe. Tu iras voir par là, sans doute !

— Oh ! il n'est pas dit que j'en aurai le courage aujourd'hui.

Voilà donc Morten sur le coteau de l'église. Il est l'Américain revenu, que tout le monde regarde, et autour de qui beaucoup de gens se pressent. Autrefois, ce fut Erik Foss. Aujourd'hui, c'est Morten. Des camarades d'école lui tendent la main. Et on ne manque pas de lui demander des nouvelles de ceux qui sont partis avec lui. Aïe, Erik n'a pas fait de vieux os, non. Certes, ils l'ont appris, mais les autres ? Les autres sont attelés à la besogne. Morten était comme tous les Américains rentrés au pays, il répondait en quelques mots, et ne se livrait guère. Que pensait-il de l'émigration ? Conseillait-il aux jeunes gens de partir ? Morten souriait et ne voulait ni conseiller ni déconseiller. En Amérique, il y avait du bon et du mauvais, comme partout.

Les gens ouvraient de grands yeux. Non, à causer avec celui-là, on n'est pas plus avancé. Si l'on voulait avoir des nouvelles à colporter sur ses camarades de là-bas, il était inutile de venir le trouver. Mais voici le vieux de Ramsefœya, riche cultivateur trapu à barbe noire, un col sous le menton et des anneaux d'or aux oreilles. Il tend aujourd'hui la main... bien que Morten ne soit que de Kvidal. Bien venu au pays, dit-il. Et il le questionne sur sa fille, Anne. On dirait que le vieux se soucie assez peu de celui qu'elle a épousé. Non, il ne demande rien sur Per. Mais, un moment après, auprès de lui, n'est-ce pas

Bergitta, la sœur d'Anne? Est-elle encore si jeune et si jolie?

Morten est invité à rendre visite à Ramsefœya, pour que le vieux puisse causer à l'aise avec lui. Et Bergitta insiste. Quand pourra-t-on l'attendre? Elle est là, debout, en cache-poussière gris, un foulard de soie noire sur la tête, pas tout à fait une demoiselle bourgeoise, mais tout de même un peu plus qu'une paysanne. Son visage fin, rosé, ne porte pas la marque des années, mais comment se fait-il qu'elle ne soit pas mariée?

Morten éprouve un sentiment singulier, à entrer dans la vieille église où il a été baptisé et confirmé, et où il a si souvent chanté dans le chœur. Du côté des femmes il voit sa mère et ses sœurs. Per et Knut sont assis auprès de lui. Pendant le psaume, les souvenirs affluent, et il a la gorge serrée. La mère lève les yeux du psautier et lui sourit.

Ce ne fut que quinze jours plus tard, après avoir aidé à rentrer les foins, qu'il rassembla son courage, et se rendit, un samedi soir, au cimetière. Le temps était couvert et calme, les prés coupés, les champs d'autant plus hauts : sur les bois et le fjord régnait une paix merveilleuse. Il entre dans le cimetière silencieux, trouve la tombe avec la colonne de granit neuve et polie, où il lit l'inscription dorée : Ici repose Helena Larsdatter Linderud, née Noreng. Les dates de naissance et de mort sont au-dessous : elle n'avait que vingt-cinq ans.

Il s'assied, le menton appuyé sur ses mains. Bien des fois ils se sont rencontrés sur le coteau boisé. Il lui semble encore entendre la voix d'Helena, voir son visage, sentir ses bras autour de son cou. Elle est morte la femme d'un autre, et il lui semble quand même, maintenant, qu'elle est à lui de nouveau. Ah, oui! C'est ainsi que ça devait finir.

La soirée s'avance, il sort et ferme la porte de fer, et rentre chez lui à pas lents. Il n'y a rien de plus à dire. Il faut croire que ça devait finir ainsi.

Ce fut un temps étrange.

Il ne pouvait pas, à la longue, circuler partout et être comme le poussin sous l'aile de sa mère, il devait s'occuper, et à quoi? Etait-il rentré chez lui pour de bon, ou non? Parfois la mère, comme par hasard, venait à parler de la grande ferme, du vaste bâtiment principal qui serait ici, des communs, avec les deux ailes, là. Aucun doute n'existait en son âme. Lorsqu'elle regar-

dait Morten, elle avait les yeux pleins des anciennes visions. Morten aurait-il le cœur de les lui dissiper tout de suite ?

Après les foins, il emmène ses frères sur les coteaux de l'autre côté de la rivière pour commencer à défricher. Ce fut un grand jour. Pendant de nombreuses années il se l'était représenté ; maintenant il est revenu d'Amérique ; le conte merveilleux va commencer. Bon, il fallut peiner des bras et du dos. Souches et pierres, à la pioche et à la pelle, allez-y ! Ce n'est plus la belle terre de la prairie, où l'on n'a qu'à mettre tout de suite la charrue. Mais Kvidal doit aussi devenir une grande ferme, n'est-ce pas ? Vas-y, Morten. Sur cette terre tes ancêtres, à travers les temps, se sont acharnés, le soir, quand ils avaient achevé leur corvée sur le domaine principal. Ce qu'ils ont conquis de terre a eu un engrais de sueur. Ces gars-là n'avaient pas été à l'école régionale, ni en Amérique, mais ils faisaient leur besogne. A la jeunesse d'aujourd'hui, instruite dans les écoles, de montrer qu'elle peut faire mieux. La grande ferme, Morten ! Penses-y bien. N'as-tu pas été huit ans en Amérique pour amasser l'argent nécessaire, et faire surgir à Kvidal, comme par enchantement, cette grande ferme ?

Les frères le regardent, et se regardent entre eux. Ce travail, ils l'ont essayé : Morten n'en sera-t-il pas bientôt las ? Et lui, quand il se redresse pour reposer ses reins, il se met à réfléchir : « Si tu t'installes décidément ici, quelle sera ta situation ? L'argent que tu as maintenant peut bien suffire à construire des bâtiments bons pour un cultivateur modeste. Tu peux vendre ta ferme, là-bas, ça donnera peut-être un millier de dollars, mais jusqu'où iras-tu avec cela ? Il faudra embaucher beaucoup de monde et payer de nombreuses journées de travail pour avoir, chaque année, cinq ou six mesures de terre défrichée, avec un sol comme celui-là. En vingt ans tu auras cent mesures, et Kvidal ne sera pas encore une grande ferme. Mais tu seras, toi, un vieil homme. Et pendant ces vingt années, tu auras été un homme de peu, que les puissants traitent du haut en bas. Tout ce temps-là, tu n'auras été que le bonhomme de Kvidal. Allons, il vaut mieux jeter les vieux rêves par-dessus bord. Il faut te résigner à courber le dos, à être humble. Oui, t'y résigneras-tu ? Es-tu assez vieux, assez édenté pour être humble, déjà maintenant ? »

Et en même temps son esprit est à demi dans la prairie :

« Là, tu dirigeais. Ici, tu n'es rien. Là, tu as douze cents mesures d'une terre magnifique aujourd'hui, et demain tu peux en avoir le double. Le chemin de fer, la ville, tout ce que l'espace immense a projeté devant toi d'idées et de visions quand tu circulais dans la plaine... te rappelles-tu? D'ici quelques années tu pourrais être là-bas un bourgeois et un chef. »

Qu'est-ce donc, au nom du ciel, qui l'a poussé à revenir, juste au moment où le torchon commençait à brûler là-bas? Sur les coteaux, on peut être attiré par le son de la trompe. Dans la cascade de Kvidal, une nixe réside et joue, mais lâches-tu ce que tu as dans les mains pour te précipiter vers ces mélodies? C'était là ce qu'il avait fait. Nostalgie? Et la mère? Et Kvidal? Hé oui, c'était ainsi. Morten soupira, les yeux vagues.

Et il se reprit à piocher. S'il s'éreinte ainsi pendant cent ans, il aura défriché autant de terres nouvelles qu'il en peut labourer dans la prairie en trois ou quatre jours.

Cependant, il ne tarde pas à être obligé de se reposer encore, et il regarde autour de lui dans la claire et chaude atmosphère d'automne. Les aunes et les vieilles racines qu'il vient d'arracher répandent une bonne odeur. Au loin, sur le coteau couvert de sapins, un groupe d'arbres à feuilles fanées brille comme une étoffe dorée parmi cette verdure. Et sur le fjord, les voiles blanches. « C'est le pays, le pays! Ce paysage te tient ensorcelé, mais... vas-tu sacrifier ta vie pour lui, ou bien... ou bien t'en affranchir et poursuivre ta voie? La patrie, c'est bien, mais la richesse et la puissance, n'est-ce rien? Tes voisins de la prairie te dépassent maintenant de beaucoup. Ils vont être un jour comme de petits rois. Toi, tu travailles ici comme un serf et tu perds ton temps. Toi, qui devais accomplir l'œuvre d'Erik Foss! »

Morten est gêné quand il rentre chez sa mère. Si, décidément, il reste, il doit lui parler et détruire tous ses rêves. Il doit avouer qu'il n'est pas un Crésus. Il ne peut pas opérer de miracles. Que diront ses frères et sœurs? Ils ricaneront. Ah, ha! c'était là toute cette splendeur! Et encore il veut passer pour la providence de la famille!

Au cours de l'automne, il accompagna ses frères au cercle de la jeunesse, dont le directeur de l'école régionale était président. Les jeunes gens étaient radicaux et ardents, tout comme au temps où Morten et Per Fœll en étaient les piliers. Mais tous étaient très curieux d'être renseignés sur l'Amérique.

Ils étaient comme équipés pour le voyage. On discutait avec passion les idées nouvelles, on votait des motions qui exprimaient l'avis de l'assemblée sur les plus hautes questions, on adressait même parfois des suggestions au gouvernement et au Storting pour les informer de ce que voulait la jeunesse norvégienne à tel et tel sujet. Tant l'esprit des jeunes gens, en ces dernières années, était devenu actif et national!... Mais le lendemain, ils montaient sur un navire en partance pour l'Amérique.

Morten se grattait dans sa barbe et ne savait que penser. Lorsqu'il circulait dans le canton, il s'étonnait de voir l'immobilité de tout. Une route, dont la construction avait été décidée dix ans plus tôt, était encore à l'état de projet, simple objet de discussion Attendez, se disait il..., si je m'en mêle un jour...

Au cercle de la jeunesse venait aussi Bergitta Ramsefœya, et quand elle entrait, il comprenait que c'était elle qu'il attendait. Quand on chantait, il distinguait sa voix de toutes les autres. Elle avait été une bonne amie d'Helena Noreng. Mais était-ce pour cela seulement? La voici assise parmi les autres filles, encore si jeune, voyons : il calcule qu'elle ne peut pas avoir plus de vingt-cinq ans. Son visage délicat sous la chevelure blonde est devenu réfléchi, les grands yeux gris, autrefois avides de plaisir, sont plus profonds. Souvent elle les baisse comme pour se rappeler un souvenir. Soudain elle les lève sur Morten et sourit. Est-ce seulement parce qu'il arrive tout droit du pays étranger où est sa sœur? Lui, se sent de nouveau l'homme de Kvidal, sans plus. Mais il se dit : « Si je t'avais dans la prairie... » Comment peut-il se faire qu'elle ne soit pas mariée? Il faut qu'un jour il en ait l'explication. Elle a été plusieurs années fiancée à un télégraphiste, qui est mort. Alors elle est devenue pieuse et a pleuré dans des réunions de prières. Il semble que ce soit fini maintenant. Mais quelle superbe fille! Ah! oui, si tu l'avais dans la prairie, se dit Morten.

Un soir, ils rentrent du cercle ensemble, et elle se met à l'interroger sérieusement sur l'Amérique. « Son frère a pris maintenant la direction de Ramsefœya, elle sera bientôt une étrangère dans sa propre maison, il faut qu'elle se débrouille, elle a songé à rejoindre sa sœur. Qu'en pense Morten? » Ceci le fait tressaillir. Il pense : « Si tu lui conseilles de partir, alors, c'est dit, tu l'accompagnes! » Puis, elle raconte que sa sœur écrit quelle expédition il avait faite en skis à la recherche d'un

médecin pour Erik Foss. Vraiment? Anne avait écrit cela? Oui, et Bergitta trouvait que ça valait toutes les courses du monde! Morten sent la chaleur de son regard. Et il se souvient d'Helena. Elle aussi voulait qu'il fût un héros... mais pas à Kvidal.

Ils se promenèrent longtemps ensemble, ce soir-là. Ils parlèrent des jours anciens. Ils se rappelèrent une nuit bleue de printemps où les deux sœurs, avec un accordéon, avaient traversé le lac à la rame, lorsque les feux étaient allumés partout sur les coteaux. Le temps passe. Le temps passe.

Les jours suivants, Morten alla de-ci, de-là, en fredonnant, le regard inquiet, et son abord fut peu engageant. Il se sentait l'âme partagée, ce qui n'avait rien d'agréable, non, certes non. Tantôt il considérait toutes les belles et grandes entreprises qu'il avait envie de mettre en train dans le canton, vieux rêves de sa jeunesse! Et il ne tardait guère ensuite à se voir installé sur une grande ferme de la prairie, l'un des chefs dans le grand et libre pays.

Un peu avant Noël, il fut nommé inspecteur des pauvres pour la région. Il en ressentit un choc. Attention, tu commences à t'élever! Mais, dès la première réunion de la commission des pauvres, il fut en désaccord avec le président, qui était un instituteur. Morten estimait le budget excessif. Tel et tel, et telle et telle, doivent-ils avoir des secours? Pourquoi ne peuvent-ils pas subvenir eux-mêmes à leurs besoins?

L'instituteur glissa son porte-plume derrière son oreille, et dit qu'ici, dans ce pays, on avait dépassé cette conception, que les pauvres devaient subir la misère. Morten demanda si les pauvres ne devraient pas plutôt travailler.

La majorité fut contre lui. Et en chemin, pour rentrer il pesta quelque peu. Tout le monde finira par être inscrit à l'Assistance publique, en ce pays. Et, par opposition, il voit la prairie onduler au vent du printemps, et convoquer les jeunes gens résolus à trimer et à compter sur eux-mêmes. Choisis, Morten, choisis!

Après Noël, il reçoit de Simen une lettre dont il est fort ému. Le North Dakota est admis dans l'Union, la route du settlement de Nidaros est commencée, de grands projets de chemin de fer sont agités. Voilà que ça commence. Morten ne put dormir après cette lettre.

En réalité, il sentait bien que c'était décidé : il allait partir.

Il devait. Mais il ne voulait pas comprendre qu'alors ce serait pour de bon. Non, il serrait les poings et jurait qu'il reviendrait. Et tout ce qu'il avait à mettre en état, ici, dans le canton!

Lorsqu'il courait en skis à travers les bois et regardait la merveille de la forêt sous le givre, il savait que son cœur était à jamais sous le charme d'ici. Va-t'en au bout du monde... toujours c'est ici, ici, qu'iront tes souhaits et tes désirs. Coteaux, fjord, fjelds bleus sont ici et chantent nuit et jour : Tu es nous. Nous sommes toi. Pars, pars, en tous lieux tu seras un proscrit.

Et en même temps une autre vague l'emportait au loin, de plus en plus loin. Plus il aimait son coin, plus il était attiré au dehors. Ses deux frères étaient partis pêcher. Il dit à sa mère que le mieux pour lui était de partir et de tâcher de vendre sa ferme. S'il voulait en avoir un bon prix, il devait être sur place. Hé oui! Sa mère ouvrit sur lui de grands yeux interrogateurs. Personne, pas même elle, n'avait vu clair en lui, depuis son arrivée. Et maintenant il s'en allait.

Un jour, le voilà de nouveau à bord du bateau des fjords, et il voit sa mère et la Noiraude là-haut sur la grève. Il voit le canton disparaître, coteau après coteau. Il aperçoit encore les petites maisons grises des collines de Kvidal. Adieu, Morten. Quand te reverrons-nous?

Il est debout, les dents serrées. Pour la seconde fois, le lien qui l'attache à son propre canton s'est relâché.

Bergitta était à la ville, partie de la veille. Il se sentit un peu honteux de n'avoir pas raconté à sa mère où il en était avec la jeune fille. Mais la mère aurait pu demander pourquoi la noce n'aurait pas lieu à Kvidal avant le voyage.

Le canton a disparu. La mère et la Noiraude doivent être en route pour rentrer.

Quand reviendras-tu, Morten?

Traduit par P. G. La Chesnais.

Johan Bojer.

(La dernière partie au prochain numéro.)

COMMENT FUT SAUVÉ LE MAROC

AU MOIS D'AOUT 1914

A la fin de juillet 1914, deux années se sont écoulées depuis que la France a proclamé son protectorat sur le Maroc. Si ferme et si prudente que se soit affirmée la haute direction du général Lyautey, la situation politique et militaire demeure pleine d'incertitude dans l'Empire du Moghreb.

Les opérations en cours ont mis entre nos mains deux points stratégiques essentiels, visés depuis longtemps, Taza et Khenifra. Par Taza s'ouvre le couloir de communication avec l'Algérie, la grande route classique, ancienne voie romaine de Fez à Oudjda. A Khenifra, nos troupes campent au pied du Moyen-Atlas. Elles tiennent en outre par leurs postes toute la vallée de l'Oum-er-Rebia jusqu'à Tadla. Mais nos installations ont besoin d'être consolidées et ces résultats n'ont été acquis qu'après trois mois d'une rude campagne et non sans sacrifices. Le 14 mai 1914 en particulier, le combat sanglant d'El Heri dans la zone de Khenifra nous a coûté 600 hommes et 30 officiers. Cette affaire malheureuse a produit un sursaut d'énergie chez les dissidents, et les tribus montagnardes au Sud comme au Nord gardent une attitude menaçante, tandis que la plaine conserve un calme relatif.

Ce qui complique singulièrement la tâche du général Lyautey, c'est que son action est contrecarrée ouvertement ou sournoisement par des menées étrangères. A l'esprit crédule des indigènes, des agents allemands ont réussi à insuffler le dogme de la prédominance mondiale de l'Allemagne. Poursuivant contre notre influence une campagne acharnée, usant de tous les moyens d'intimidation et de pression, étendant journelle-

ment leurs ramifications tortueuses, ils entretiennent un état de trouble endémique dans tout le pays. Et tandis que leurs entreprises audacieuses s'abritent derrière la Wilhelmstrasse, la crainte des incidents diplomatiques nous paralyse et nous désarme presque complètement contre ces intrigues.

Pour faire face à cette situation délicate, le Commissaire Résident n'a pas trop des effectifs importants dont il dispose : 64 bataillons, 29 escadrons, 24 batteries, 10 compagnies du génie, au total 2 600 officiers et 84 000 hommes, comprenant moitié d'éléments français et moitié d'indigènes. Aucun prélèvement sur ces contingents n'a été prévu en cas de mobilisation, la question devant être résolue au moment voulu par le ministre de la Guerre.

C'est dans ces conditions que le 27 juillet 1914, alors que les menaces d'une conflagration européenne grossissent d'heure en heure, le général Lyautey est touché par ce télégramme du Quai d'Orsay : « En cas de guerre continentale, tous vos efforts doivent tendre à ne maintenir au Maroc que le minimum de forces indispensable. Le sort du Maroc se réglera en Lorraine. L'occupation devra se réduire à celle des principaux ports de la côte et, si possible, à la ligne de communication Kénitra-Meknès-Fez-Oudjda. Toutes les marches avancées seront momentanément abandonnées. Votre premier soin devra être de ramener à la côte les étrangers et les Français de l'intérieur pour assurer leur sécurité. Le Gouvernement compte, en cas d'aggravation de la situation, sur votre talent et votre patriotisme pour apporter le plus large concours à la défense de la patrie. » En l'absence de M. Viviani, ministre des Affaires étrangères, qui accompagne le président de la République dans son voyage en Russie, cette dépêche est signée de M. A. Ferry, sous-secrétaire d'État au département.

De son côté, le ministre de la Guerre M. Messimy, d'accord avec le Quai d'Orsay, mande le même jour au Résident général :

« Il me paraît indispensable et possible que vous envisagiez l'envoi à l'armée métropolitaine de la totalité de vos bataillons de chasseurs, zouaves, infanterie coloniale, tirailleurs algériens et tunisiens et de vos batteries montées. Il vous resterait la valeur de 28 bataillons, légion étrangère, infanterie légère d'Afrique, Sénégalais, Marocains et goums... Veuillez me faire connaître votre avis au sujet de ces suggestions et envisager

dès maintenant des mesures progressives préparant l'évacuation des postes secondaires et rapprochant les unités rapatriables de leur destination. »

Au reçu de ces instructions, le général Lyautey, cet homme si fortement trempé, ne peut se défendre d'une véritable angoisse. Sur le but à atteindre, fournir le maximum de forces à la défense nationale et sur le principe, le sort du Maroc se réglera en Lorraine, ni doute ni hésitation possibles dans son esprit. Pas un instant l'idée ne viendra effleurer ce Lorrain au grand cœur de marchander un seul homme alors qu'il s'agit du salut de la patrie.

Mais quant aux moyens propres à atteindre ce but, ses vues personnelles diffèrent entièrement des conceptions qu'on se fait à Paris. A ses yeux clairvoyants qui jugent sur place de la situation, les instructions reçues sont pratiquement inexécutables. S'il évacue ses positions avancées, si son « premier soin » est de ramener à la côte tous les Européens, comme on le lui prescrit, il en résultera immédiatement une si violente secousse dans tout le Maroc, une telle recrudescence d'audace chez nos adversaires, un si profond découragement chez les tribus soumises poussées de ce fait à la défection, que le soulèvement général surgira instantanément sous nos pieds. Sur tous les points du pays, nos bataillons se trouveront pris dans le remous, et ils éprouveront les plus grandes difficultés à se frayer un chemin jusqu'à la côte où ils ne parviendront qu'épuisés, décimés, ayant dû abandonner leurs morts, peut-être leurs blessés et leur matériel, c'est-à-dire dans les pires conditions pour apporter un appoint effectif à la défense nationale.

Au point de vue du Maroc en effet, le général Lyautey estime que la guerre européenne éclate trois mois trop tôt ou trois mois trop tard. Trop tôt parce qu'il n'escompte que pour l'hiver prochain la consolidation des résultats récemment obtenus; trop tard, parce qu'une conflagration survenue au printemps de 1914 aurait trouvé notre corps d'occupation en position d'attente, et pas encore engagé avec les Riata, les Zaïan et les Chleuh. Pour le moment, au contraire, « nous sommes en pleine guerre sur tout le front de Kasbah-Tadla à Taza, aux prises avec des adversaires acharnés, résolus à la lutte, nullement découragés, en face desquels le moindre recul serait l'aveu de notre impuissance, c'est-à-dire pour eux la vic-

toire, le triomphe, la confiance et l'agressivité développées au dernier point et entraînant tout le Maroc avec eux ».

En présence de cette vision très nette, pris entre le désir ardent d'envoyer à la mère patrie tout ce qu'il est possible de forces et le sentiment profond de sa responsabilité devant des décisions extraordinairement graves, le Commissaire Résident se donne vingt-quatre heures de réflexion. Ce délai n'est pas trop long pour mûrir sa ligne de conduite. Et, tandis qu'il convoque ses principaux collaborateurs pour conférer avec eux, il rédige seul dans le plus grand secret sa réponse au ministre. Lancée de Rabat le 29 juillet au soir, cette longue dépêche chiffrée est reçue et transmise le lendemain par le poste de la Tour Eiffel :

« Je me rends parfaitement compte que le sort du Maroc se réglera en Lorraine. Tous ici sont prêts à tout sacrifier pour contribuer à la défense de la Patrie. Mais mon premier devoir est de vous mettre en présence de la situation résultant de vos suggestions et en mesure d'en peser toutes les conséquences. »

Cela posé, le général Lyautey fait remarquer qu'en tout état de cause, il y aurait lieu de modifier la composition des forces d'occupation restantes telles que la prévoit le ministre. En effet, parmi les troupes de couleur dont le maintien est envisagé, seule la fidélité des Sénégalais est absolument sûre. Les Marocains, en revanche, formeront un appoint certain à l'insurrection dès qu'ils ne se sentiront plus encadrés dans une armature à toute épreuve. Tel n'est pas le cas des bataillons d'Afrique, assez peu solides, ni même de la légion étrangère, qui comporte des risques de désertion aggravés par les menées allemandes. Il faudrait donc envoyer en France les tirailleurs marocains, qui s'y montreraient excellents, et leur substituer des tirailleurs algériens, des coloniaux et des zouaves.

La situation locale sera en effet la suivante. Dès le premier retrait de troupes du pays Zaïan, dont l'évacuation s'imposera tout d'abord, le mouvement général beraber se déclenchera, entraînant les tribus récemment soumises, que nous ne pourrons plus protéger. Nous serons réduits à nous cramponner à quelques points de la ligne de communication. L'abandon de Marrakech, qui résulte forcément de cette réduction d'effectifs, amènera également le soulèvement des tribus du Sud, dont la vague générale viendra submerger la Chaouïa et battre les

points conservés de la côte. Il est entendu que tous les établissements européens et français si nombreux à Marrakech, dans les Doukhala et dans la région de Meknès seront sacrifiés. Enfin il faut s'attendre à une hécatombe de ceux qui nous ont servis, de tous ceux qui auront eu des attaches avec les Européens, c'est-à-dire à des massacres et à des ruines qui laisseront une rancune irréductible et rendront une installation future des plus difficiles.

« C'est très froidement que je vous expose cette situation, dit le général Lyautey. Je suis prêt ainsi que tous à la subir, mais c'est à vous à la peser et à décider. »

Il fait remarquer enfin que le ministre envisage aujourd'hui le prélèvement sur le Maroc de 34 bataillons, soit plus de la moitié du corps d'occupation, de ses meilleures troupes blanches et de toute son artillerie montée. Or, d'après les fixations qui lui ont été données en 1913, par l'État-Major de l'armée, en prévision d'une mobilisation, le Commissaire Résident n'a jamais tablé que sur le renvoi en France de 4 bataillons et de 3 batteries, moyennant quoi, il comptait parer aux risques d'insurrection générale en maintenant l'armature de l'occupation actuelle avec quelques réduits inexpugnables, et conserver la ligne Oudjda-Kenitra en flanquant ses abords, ainsi que les principaux ports de la côte, la Chaouia et Marrakech.

« Les nécessités de la défense nationale primant tout, conclut le général Lyautey, je réduirai, bien entendu, de ce programme tout ce que vous jugerez indispensable. Mais je demande que les éléments qui me seront laissés représentent non une faiblesse, mais une force qui, en cas de péril, nous permettrait de sauver l'honneur du drapeau et de faire payer chèrement notre vie. »

Cependant, le 31 juillet, le ministre de la Guerre, par deux télégrammes successifs, prescrit au Commissaire Résident de préparer l'embarquement pour la France, non seulement du nombre d'unités précédemment fixé, mais encore de deux régiments de chasseurs d'Afrique et trois compagnies de sapeurs. D'autre part, il autorise le général Lyautey à conserver huit batteries montées. Il lui donne toute latitude, s'il juge possible d'envoyer des troupes marocaines, de garder l'effectif correspondant de tirailleurs algériens. Il annonce l'envoi prochain de huit bataillons sénégalais provenant de Dakar. Enfin il envi-

sage la possibilité de diriger sur le Maroc des bataillons territoriaux de France. « Quelque précaire que puisse devenir dans ces conditions la situation du Maroc, écrit M. Messimy, il importe, avant toute autre considération, de présenter le maximum de forces sur le théâtre d'opérations principal. »

***

Le général Lyautey est entièrement prêt à répondre à cet appel. Par bonheur, il a entrevu la possibilité de fournir à plein collier cet effort immense, non seulement sans évacuer le Maroc ni se laisser acculer à la côte, comme on le lui a demandé prématurément, mais en maintenant sur nos marches extérieures le drapeau partout où il a été planté.

Dès le 30 juillet, il a convoqué d'urgence ses principaux lieutenants, les généraux Brulard, Gouraud, Henrys, les colonels Peltier et Gueydon de Dives, et les a consultés sur la conduite à tenir. Confirmant pleinement le sentiment de leur chef, leur avis unanime était que, si nous lâchions quoi que ce fût du front avancé, tout craquerait ; que, dès lors, le pays soulevé, les communications interrompues ne permettraient le rapatriement des bataillons accrochés de toutes parts que dans les pires conditions matérielles et morales. Que si, au contraire, nous maintenions solidement, le plus longtemps possible, l'armature avancée, le contour apparent de l'occupation, nous pourrions retarder, peut-être même conjurer un soulèvement général et, derrière ce masque couvrant, garder la liberté de mouvement et la sécurité nécessaires pour fournir à la Métropole le maximum de forces.

Dès lors, la religion du général Lyautey est faite. La « manœuvre » à exécuter lui apparaît clairement, non pour garder le Maroc, la question n'est pas là, assure-t-il, mais pour servir la patrie au mieux. La véritable économie de forces, en même temps le meilleur et même le seul moyen d'envoyer à la France tout ce qu'elle demande pour sa défense, ce sera, non pas de se mettre à la côte en évacuant l'intérieur, selon les vues du Quai d'Orsay, mais au contraire de dégarnir la côte et de pousser à l'avant tout ce qui reste disponible pour garder intacte l'armature extérieure. Pareille tactique, il ne le dissimule pas, exigera, de la part des unités maintenues sur le front, un redoublement d'énergie et d'activité, c'est-à-dire un

effort extrême, une lutte quotidienne pour résister « à bout de bras », avec leurs effectifs très réduits, à la poussée continue des Berbères surexcités par les circonstances. Mais, à ses yeux, c'est « la quote-part des sacrifices qu'apporteront à la défense nationale les troupes du Maroc, privées de l'honneur de combattre à la frontière lorraine ».

Mais en procédant ainsi, il se défend énergiquement d'obéir à un sentiment personnel. Il redoute qu'en France des gens mal informés soient amenés à penser que, saisi par l'ambiance de *son* Maroc, le général Lyautey ne se résigne qu'à contre-cœur à en abandonner une parcelle. Il demeure bien convaincu qu'évacuer l'intérieur serait livrer le pays à l'anarchie, au massacre et à la ruine, et perdre le fruit de cinq années d'efforts. Mais tout cela ne compterait pas un instant à ses yeux, et il n'hésiterait pas à adopter cette méthode, si graves qu'en fussent les conséquences, s'il pouvait croire qu'elle lui permît de donner ses troupes à la France. Mais du moins faut-il qu'un tel sacrifice soit utile. Or, non seulement il ne l'est pas, mais il mettrait les unités rapatriables hors d'état d'atteindre la côte intactes, et en grand danger d'être perdues, comme force vives, pour la défense nationale. Si, au contraire, en fournissant à la Métropole, dans le délai minimum, la totalité de ce qui lui est demandé, le général Lyautey peut sauvegarder l'ordre et la sécurité du pays et conserver tous les établissements qui s'y sont créés, il estime qu'il aura rempli tout son devoir. Il aura paré, en outre, à un danger non moins grave, car si l'incendie s'allumait au Maroc, de Marrakech à Taza, les flammes s'en propageraient jusqu'en Algérie, tant est étroite la solidarité musulmane, et contagieux le fanatisme déchaîné.

S'étant fixé cette ligne de conduite en pleine conscience de ses responsabilités, il reste au Commissaire Résident à la faire approuver. Dans un télégramme du 31 juillet, il annonce au ministre de la Guerre l'envoi immédiat de 20 bataillons et de 6 batteries montées, que d'autres suivront, si les circonstances l'exigent. Ce premier échelon embarqué, il restera au Maroc, tant oriental qu'occidental, la valeur de 42 bataillons et 5 batteries attelées. Si ces forces lui étaient laissées, le général Lyautey pourrait garder les ports, la ligne Kenitra-Oudjda, et maintenir l'occupation restreinte de Khenifra et de Kasbah-Tadla (1).

(1) Il ne faut pas confondre *Kénitra*, voisin de la côte, sur la grande voie de

Si, au contraire, nous évacuons totalement l'intérieur, forcés en outre de détruire les énormes approvisionnements existants faute de pouvoir les transporter, le soulèvement général, qui est certain, rendrait le décrochage des unités extrêmement pénible et compromettrait même leurs mouvements. Ces risques peuvent être conjurés si l'on maintient au moins provisoirement l'armature de l'avant, à l'abri de laquelle le premier échelon s'acheminerait sûrement et rapidement vers la côte. Si en outre l'écoulement total venait à s'imposer, le général Lyautey croit pouvoir répondre que la solution proposée ne le retarderait en rien.

« Je vous soumets cette suggestion, parce que c'est mon devoir, mais je ne saurais trop répéter que je ne songe pas à marchander. Bien entendu, si vous jugez que la situation exige la solution radicale immédiate indiquée par votre télégramme du 27 juillet, équivalant en fait à l'abandon du Maroc avec toutes ses conséquences, tous ici sont prêts à ce rôle de sacrifice qu'imposeront les intérêts de la patrie. J'ai tenu simplement à vous mettre nettement en face de la réalité et à vous indiquer la solution qui me paraît sauvegarder le mieux le présent et l'avenir. »

Le lendemain 1er août 1914, le jour même où l'ordre de mobilisation générale va être lancé, le Commissaire Résident a la satisfaction de recevoir du ministre de la Guerre la réponse suivante : « Vos propositions dénotent votre haut patriotisme, celui de vos troupes et du Protectorat. Je les approuve entièrement comme répondant à la situation actuelle en sauvegardant encore le Maroc et en ne retardant pas l'écoulement total de vos troupes s'il venait à s'imposer. »

* * *

Ainsi orienté et appuyé, après avoir fait le calcul de l'effectif strictement nécessaire pour maintenir son armature avancée, le général Lyautey s'arrête au plan suivant.

Ne plus conserver aucunes troupes actives, ni à la côte, ni en Chaouïa, ni dans la zone qui sépare le littoral de Marrakech et de Tadla, ni dans le Gharb, ni dans la région de Rabat. Sur tous ces points, ne laisser que des réservistes ou des territoriaux.

Rabat à Fez, avec *Khenifra* située au cœur du Maroc, au pied des versants nord du Moyen-Atlas, et dont il sera surtout question au cours de cet article.

Maintenir sur le front avancé tout ce qui restera de forces régulières au Maroc occidental, soit 18 bataillons, 6 dans la région de Fez et 12 sur le front Zaïan-Khenifra-Tadla, dont les uns retranchés entre Kasbah-Tadla, Khenifra, Lias et les postes intermédiaires, les autres formés en deux groupes mobiles pour faciliter le décrochage des unités rapatriables et au besoin assurer leur retraite. Ce dispositif, qui raprésente le maximum de sécurité avec le minimum de forces, a été conçu par le général Henrys.

Pour le réaliser, en attendant les bataillons territoriaux à provenir de la Métropole, le général Lyautey demande, dès le 31 juillet, au ministre de maintenir à sa disposition toutes les catégories d'hommes mobilisables stationnés au Maroc. Ils y rendront plus de services qu'en France, où ils n'arriveraient qu'après des délais très longs. L'autorisation accordée, on pousse aussitôt l'organisation de ces éléments en unités constituées.

Ces dispositions prises, le général Lyautey se met en mesure de fournir aux armées qui combattent en France « à jet continu et sans répit, le maximum de troupes et de cadres ».

Les premiers embarquements commencent dès le 3 août et se poursuivent sans interruption. Désormais, c'est un incessant va-et-vient de transports entre la côte marocaine d'une part, les ports de Cette et Bordeaux d'autre part. Le 20 août, tous les éléments d'une première division du Maroc à deux brigades ont débarqué à Bordeaux où ils sont placés sous les ordres du général Humbert. Troupes d'élite qui, à l'arrière-garde de la 4e armée, vont se distinguer dans les Ardennes, le 28 août à la Fosse à l'Eau, le 30 août à Bertoncourt, le 1er septembre à Alincourt, et qui s'illustreront dans les grandes journées de la bataille de la Marne au château de Mondement et aux Marais de Saint-Gond.

Le 15 août, une troisième brigade du Maroc est prête à s'embarquer, outre trois régiments de cavalerie, chasseurs d'Afrique et spahis marocains, qui ont manifesté le vif désir de combattre contre l'Allemagne. Une quatrième brigade a reçu ses ordres de formation. Elle n'attend pour se mettre en route que l'arrivée des Sénégalais venant de Dakar.

En ce qui concerne les tirailleurs marocains, comme il sent quelques préventions à leur égard dans les bureaux de la rue Saint-Dominique, le général Lyautey croit pouvoir répondre

formellement de la valeur de ces soldats dès qu'ils seront en France, parce qu'ils viennent d'affirmer quotidiennement leur bravoure au feu et leur discipline au cours des opérations de printemps. Et l'avenir lui donnera magnifiquement raison.

Quant aux batteries montées, il n'en conserve que 5 au total, bien qu'autorisé à en garder 8. Mais il ne cache pas que cette artillerie lui fera grandement défaut, car elle seule en impose à nos adversaires et permet de renforcer puissamment les groupes mobiles de manœuvre.

En définitive, à la date du 20 août, 25 bataillons, soit plus du tiers du corps d'occupation, ont quitté le Maroc ou sont en route vers la côte. Et le reste suivra sans désemparer. Toutes ces opérations complexes et délicates : décrochage et relèves des unités, acheminement vers les ports, embarquement, etc., s'accomplissent dans un ordre parfait sans heurts ni ralentissement : au milieu de quels périls et de quelles difficultés, nous le verrons plus loin. Mais, secondé par un état-major d'élite, façonné à son image, le général Lyautey poursuit inflexiblement son programme et il en donne au ministre des assurances réitérées.

« Je n'ai qu'une idée dominant tout, écrit-il le 8 août, c'est de vous envoyer le plus possible. Mais je vous demande de bien vous rendre compte de la nécessité de procéder avec une méthode rigoureuse. » Et le lendemain : « Je suis pénétré jusqu'à la moelle du devoir de tout vous donner. » Et le 11 août encore : « Soyez sûr que je suis en communion complète avec vous, que toute notre pensée est à la frontière de l'Est, et que je ne considère plus le Maroc que comme un réservoir de forces et en fonction de ce qu'il peut vous donner. »

La tâche confiée au Commissaire Résident est d'ailleurs si lourde que le Gouvernement l'estime seul à même de la remplir et juge indispensable de le maintenir au Maroc. Le général s'y résigne, non sans faire entendre une protestation émouvante : « Personne ne peut se méprendre, écrit-il, sur la cruauté d'un tel devoir pour un soldat et un Lorrain de la frontière, ni sur le terrible sacrifice imposé à tous ceux qui restent avec moi à ce poste, qui peut devenir le plus périlleux, mais est le plus ingrat et où il nous faut d'abord démolir nous-mêmes l'œuvre de cinq années d'efforts. »

« Votre tâche n'est pas ingrate, répond M. Messimy, puisque, grâce à votre esprit de sacrifice et à vos talents d'organisateur,

vous réussirez à donner à la défense nationale des effectifs plus nombreux que ceux que le Maroc lui avait enlevés... Les troupes restreintes, mais intrépides, qui vous restent parviendront, sous votre commandement énergique, à défendre jusqu'au bout le drapeau sur la terre marocaine. Dites à ces soldats admirables que le pays comprend toute l'étendue du sacrifice qu'il leur demande. Il leur envoie ses bataillons territoriaux, ses enfants de France pour partager les heures héroïques qu'ils vont vivre. Le haut exemple que vous leur donnez, votre indomptable énergie et votre foi patriotique sont les meilleurs garants du succès final. »

* * *

Tout le plan conçu par le général Lyautey serait gravement compromis, s'il ne coupait court sans délai aux menées allemandes. Dès la menace d'un conflit européen, leurs agents ont redoublé d'audace dans leur campagne anti-française. La guerre déclarée, tout en déchaînant des nouvelles alarmantes propres à affoler la population blanche, ils ont poussé de toutes leurs forces les indigènes à la révolte en leur assurant l'appui de l'Allemagne et en répandant le bruit que cette dernière a sommé la France d'évacuer le Maroc

L'état de guerre autorise le Résident à prendre des mesures rigoureuses et il entame la lutte avec sa vigueur coutumière. Il ordonne immédiatement la fermeture des consulats et bureaux de poste allemands et la saisie de leur correspondance, et d'un seul coup, il fait arrêter les trois cents sujets qui forment toute la colonie allemande du Maroc. Rassemblés à Casablanca, ils sont embarqués sur le *Gibraltar*, navire de la compagnie allemande Oldenbourg, qui a été saisi et francisé sous le nom de *Mogador*. et dirigés le 13 août sur Oran, à l'exception des femmes et des enfants qu'on évacuera sur l'Italie. Parmi les expulsés les plus gravement compromis figurent M. Probster, consul d'Allemagne à Fez, MM. Diehl et Moraht, gérants des consulats de Casablanca et Marrakech, tous trois agents diplomatiqu s de carrière.

Cela fait, le général Lyautey demande instamment au Gouvernement français de maintenir tous ces suspects internés à Oran, afin de prévenir soit leur retour sur un point quelconque du Maroc, soit leur établissement dans les ports espagnols voi-

sins, d'où ils pourraient reprendre contact avec leurs anciens protégés, et, d'autre part, de conserver à notre disposition ceux d'entre eux que les enquêtes actuellement en cours permettraient d'inculper. Ayant la responsabilité de la vie et des biens de 40 000 Européens, le Résident considère ces précautions comme indispensables.

Ces mesures énergiques impressionnent d'ailleurs très favorablement les indigènes. Elles apparaissent d'autant plus efficaces que, plus les langues se délient, plus se retrouvent les traces de l'action dissolvante poursuivie par les Allemands.

Un grand événement vient d'ailleurs à point pour contrebalancer leur influence pernicieuse. L'entrée en ligne de l'Angleterre à nos côtés a produit un effet salutaire immédiat, sanctionné non seulement par l'attitude de ses consuls et de ses nationaux, mais par l'apparition, le 7 août, du croiseur *Cornwall* en rade de Casablanca. Cette démonstration tangible de l'alliance franco-britannique provoque des manifestations enthousiastes de la part de la population tout entière.

Quant au Sultan, depuis le début de la crise il a fait preuve d'un loyalisme absolu. Tout en nous assurant de son fidèle concours pour le maintien des indigènes dans la soumission, il prie le général Lyautey avec une chaleureuse insistance d'être auprès du Gouvernement français l'interprète de ses vœux ardents pour le succès de nos armes. Le Maghzen donne immédiatement la preuve de sa bonne volonté en promulguant un Dahir (décret) qui déclare aboli le régime des capitulations pour les nationaux allemands, et qui d'autre part retire l'exequatur à leurs agents consulaires.

***

Toutes ces précautions prises, le général Lyautey attend de pied ferme le contre-coup des événements d'Europe, qui ne va pas tarder à se faire sentir.

Dès le début du mois d'août, la situation lui apparaît délicate. Les premiers mouvements de troupes ont provoqué une forte émotion dans le pays, et un déchaînement de nouvelles tendancieuses surgit à chaque instant. L'heure s'est ouverte de périls et de difficultés qui croîtront de jour en jour.

Le 4 août, un bataillon de tirailleurs, qui se retirait de Khenifra pour gagner la côte, a été violemment accroché par un

groupe de dissidents. L'adversaire n'a lâché pied qu'après un combat de plusieurs heures. Le lendemain, la garnison laissée dans la casbah de Khenifra est attaquée par une nuée de 4000 Zaïan et Chleuh. Repoussés avec de grandes pertes, ils reviennent à la charge les jours suivants. Dès lors, notre détachement doit être considéré comme assiégé dans son poste.

Cependant, le général Lyautey se préoccupe particulièrement du front sur la ligne Taza-Fez-Meknès, dont le maintien est la condition indispensable de la liberté de mouvement de nos troupes. Aussi, sa vigilance n'est-elle pas prise en défaut, quand un gros rassemblement de Riata et de Beni-Ouaraïn se forme brusquement du côté de Taza sous la direction de chefs venus de la zone espagnole, et attaque, le 10 août, la ville et le camp retranché. Un détachement de sortie, sous les ordres du lieutenant-colonel de Tinan, réussit à disperser momentanément les assaillants, après un violent combat, où nos pertes sont de vingt-deux tués et cinquante blessés.

En même temps l'agitation renaît dans le Sous, où les meneurs, tous protégés allemands, proclament notre défaite certaine. Cette région, où naguère des officiers sans escorte pouvaient faire de longs séjours, est de nouveau complètement troublée. Sur la côte sud, le poste d'Agadir, tranquille depuis six mois, a dû repousser un coup de main tenté par les tribus voisines.

« Je vous signale cette situation sans découragement, parce que je la prévoyais, écrit le général Lyautey, le 12 août. Tous ici vont redoubler d'énergie sur le front pour tenir le plus longtemps possible. »

D'autre part, dans les pays de plaine et dans le Sud, rien ne bouge jusqu'à présent. Le Commissaire Résident a reçu des grands caïds des protestations de loyalisme et de dévouement. Mais il connaît la fragilité de ces déclarations, même sincères, qui peuvent changer du jour au lendemain.

Les jours suivants, l'agitation s'accentue au nord de Taza, tandis que, sur le front Zaïan, les Chleuh se montrent de plus en plus mordants. Ils annoncent d'ailleurs un grand mouvement pour la fin d'août après le Ramadan.

Dans le Gharb, qui n'est plus occupé que par une compagnie de réservistes, l'inquiétude naît d'informations mensongères et d'excitations qui proviennent de la zone espagnole.

Dans le Sous, la situation devient franchement mauvaise. Les

tribus de la région de Tiznit et de l'Anti-Atlas se mettent en révolte, tandis qu'au sud d'Agadir reprend la contrebande d'armes, sur laquelle, faute de bateaux, le Résident n'a aucune action.

Du 14 au 18 août, la répercussion des événements d'Europe et du retrait subit d'un tiers de nos effectifs s'accuse de plus en plus nettement.

Dans la zone Taza-Fez, on signale successivement une attaque des Riata sur un de nos convois, une action des Beni-Ouaraïn contre la tribu restée fidèle des Koudia, et le 18 août, un fort rezzou de Beni-Bou-Yahi se jette brusquement sur un campement de tribus soumises au sud du poste Berteaux. Celui-ci lance aussitôt un détachement, qui atteint les pillards et leur inflige des pertes. La garnison de Taza, de son côté, s'est portée le 16 août aux abords sud de la ville contre un rassemblement menaçant et l'a dispersé. D'autre part, des groupes de dissidents sont venus tâter les postes de Msoun et de Guercif.

Sur le front Zaïan, les 15 et 16 août, de violentes attaques se sont déclenchées contre Khenifra. Arrêtées par notre canon, elles ont été vigoureusement refoulées par une contre-attaque du général Henrys.

Dans le Sous, la dissidence s'accentue. Notre vieil adversaire El Hiba a fait sa réapparition, se posant de nouveau en prétendant, et envoyant des émissaires dans tous les foyers pour appeler les tribus à la guerre sainte. Des messages qu'il a adressés au consul allemand de Mogador, dont il ignorait l'arrestation et qui sont tombés entre nos mains, établissent formellement la connivence de l'Allemagne avec cet agitateur. Son lieutenant Nadjem a rassemblé au sud d'Agadir une harka menaçante. Aussi le général Lyautey attend-il impatiemment des croiseurs pour les montrer dans ce port.

Le 22 août, le Bulletin politique de Rabat signale que la situation s'est brusquement aggravée, un bruit de source inconnu s'étant répandu dans le pays annonçant notre prochaine défaite. D'autre part, l'entrée des croiseurs *Gœben* et *Breslau* dans le Bosphore est interprétée comme une coopération de l'escadre allemande avec les forces navales ottomanes, et l'événement cause une grande effervescence chez les Musulmans.

Des flottements inquiétants se font sentir dans le sud-est de la Chaouïa. Et si Marrakech et Fez restent tranquilles, des mouvements menaçants se produisent sur nos flancs dans la zone de

Taza où la ligne télégraphique a été en partie détruite. D'autre part, l'agitation du Sous augmente. Les appels se multiplient entre El Hiba et les chefs berbères, tandis que la dissidence gagne au sud d'Agadir.

Mais c'est sur le front Zaïan que la situation devient la plus inquiétante. Le groupe mobile du colonel Duplessis, qui protégeait un convoi de ravitaillement du poste de Tadla, a subi les 19 et 20 août des attaques acharnées entre Sidi Lamine et Khenifra. Il a réussi à amener le convoi intact, mais avec les plus grandes difficultés, forcé de se frayer au retour un chemin à la baïonnette avec l'appui constant de son artillerie et perdant, au cours des deux journées, 33 tués et 112 blessés. En même temps, un groupe de Berbères évalué à 3000 hommes attaquait Khenifra, qui ripostait vigoureusement. Mais les Zaïan et les Chleuh, surexcités par les nouvelles d'Europe répandues chez eux à notre désavantage, font preuve d'une audace croissante. « Je redoute beaucoup de nouveaux accrochages, écrit le général Lyautey. Il apparaît de plus en plus que, du jour où nous évacuerons ce front, la situation deviendra grave dans tout l'arrière, et que nos mouvements seront immédiatement compromis. Je porte donc tout mon effort à le maintenir à tout prix, pour continuer à assurer l'écoulement des bataillons vers la France. Mais mes troupes s'épuisent et les effectifs fondent. »

Il leur faut, en effet, résister non seulement aux attaques d'un adversaire acharné, mais à leur propre usure. Usure matérielle, par suite du feu et de la maladie, pertes qui ne peuvent être comblées, puisque ces troupes vivent sur elles-mêmes, sans espoir de relève au sortir de trois mois d'une campagne très dure, et qu'elles doivent redoubler d'efforts dans la saison torride, alors qu'elles pouvaient escompter quelque repos. Usure morale, car on imagine l'état d'âme de ces détachements qui luttent au Maroc, les yeux tournés vers les champs de bataille de la France, bloqués dans des postes avancés, subissant des assauts journaliers, presque sans nouvelles et dans les conditions matérielles les plus pénibles.

Pour les réconforter, le général Lyautey multiplie les appels au devoir et il leur signifie « qu'en se sacrifiant jusqu'au dernier homme pour assurer la liberté des mouvements vers la Métropole, ils servent aussi glorieusement et aussi utilement la défense nationale que sur la frontière de l'Est ».

En exposant toutes ces difficultés au ministre de la Guerre, le Résident général peut écrire avec une légitime fierté : « Bref, je ne crains pas de dire, pour l'honneur et le mérite des troupes maintenues ici, que c'est un tour de force qu'on va essayer de réaliser. »

Par bonheur, il est secondé par un chef éminent, Lorrain comme lui, le général Henrys, qui fait preuve d'une énergie incomparable et d'un entrain communicatif inspirant à tous l'admiration et la confiance. « C'est le plus précieux des collaborateurs, dit le général Lyautey, et je ne tiendrais pas le coup sans lui. » Et poursuivant inlassablement la tâche qu'il s'est fixée, il n'en continue pas moins l'envoi en France de toutes les troupes qui lui ont été demandées et dont les transports se poursuivent régulièrement aux dates fixées. La 3e brigade du Maroc a quitté Casablanca le 26 août et sera tout entière à Cette le 5 septembre. Elle est suivie de près par la 4e brigade, qui commence à s'embarquer le 31 août, avec une avance de six jours sur les prévisions.

Envisageant un nouvel effort à la demande du ministre de la Guerre, le général Lyautey prend des mesures pour former un nouveau régiment de marche et, si possible, une brigade mixte, avec des zouaves, des Sénégalais et des tirailleurs. Le prélèvement sur le Maroc atteindra alors 37 bataillons, soit la valeur de plus de 3 divisions : résultat qu'on ne saurait dépasser, mais qui ne pouvait être espéré.

« Mais après un tel effort, ce serait ici la corde tendue au maximum. » Et on ne saurait le réaliser qu'avec des précautions extrêmes dans le décrochage des unités, tout en conservant aussi secrète que possible la nouvelle de leur départ. Le Résident en effet a de plus en plus la certitude que, du jour où il évacuerait un des points d'appui de sa ligne avancée, un mouvement général se déchaînerait immédiatement, dont il sent sur tous les points les signes avant-coureurs provoqués par les nouvelles d'Europe.

« Ce n'est pas pour garder le Maroc qui ne compte plus, écrit-il, mais pour vous servir de réservoir jusqu'au bout et vous donner le plus possible que je voudrais maintenir inébranlablement ce front. Au moment où l'on se bat au nord de Lunéville dans mon propre foyer, je n'ai pas d'autre souci que la défense nationale. Je ne pense qu'à vous et à vous servir au mieux. »

Non content de donner ses troupes, il envoie en France tous ses généraux, Blondlat, Brulard, Gouraud, ne gardant avec lui que le plus jeune de grade, Henrys. Et, comme le ministre de la Guerre lui réclame d'un seul coup 400 gradés à prélever sur la légion étrangère, il prend ses dispositions pour satisfaire à cette demande dans la mesure du possible, mais il fait remarquer que les 5 bataillons de légion qui lui restent sont tous engagés sans espoir de relève et qu'il ne peut risquer dans ces conditions de les désorganiser en les démunissant presque complètement de leurs cadres.

*
* *

Cependant les premiers bataillons territoriaux ont commencé à débarquer le 18 août à Casablanca. Ces renforts arrivant de France produisent une très forte impression sur la population et le Résident en fait répandre la nouvelle par tous les moyens. En réduisant au minimum le délai nécessaire pour les outiller et les entraîner, il achemine ces unités dès le 26 août sur Méknez et Fez, où elles vont relever des troupes actives.

Par ailleurs, il est profondément satisfait de l'attitude de la population française, parfaitement calme et unanime dans son patriotisme. Mobilisée dès le premier jour, elle a été formée en bataillons de réservistes et de territoriaux dont on a poussé vivement l'organisation. Conformément à son plan, le général Lyautey les utilise à la garde de la voie ferrée et des postes secondaires. Même une compagnie de vétérans volontaires ayant dépassé quarante-cinq ans assure les services intérieurs à Casablanca et à Rabat. Toutes les mesures sont prises pour assurer du travail autant que possible aux familles des hommes mobilisés.

Le 1er septembre enfin, le Bulletin politique de Rabat peut signaler une amélioration sensible de la situation. Sur le front Zaïan, l'action vigoureuse du groupe mobile Duplessis a porté ses fruits en donnant de l'air à Khenifra. L'adversaire a avoué plus de 300 morts et s'est retiré provisoirement dans la montagne. De notre côté, l'ensemble des avant-postes a perdu 84 tués et 227 blessés, mais en infligeant aux assaillants sur tous les points de sévères leçons.

Dans le Sous, l'action d'El Hiba se développe. Tous les

Chtouhas sont en dissidence et le caïd Ben Dahan, qui nous est fidèle, est étroitement assiégé dans Tiznit. Heureusement un de nos croiseurs, le *Cosmao*, a fait son apparition devant Agadir. Le général Lyautey l'a envoyé au sud de cette côte tant pour reprendre la surveillance de la contrebande d'armes qui s'opère par les Canaries que pour montrer le pavillon français et appuyer les groupements fidèles qui subsistent à Arbalou et Aglou en bombardant les dissidents.

Le calme ne s'est pas démenti dans la région de Marrakech. Les grands caïds et en particulier El Glaoui, ce vieil ami de la France, sont allés conférer à Rabat avec le général Lyautey et lui ont donné l'assurance qu'ils tiendraient l'Atlas et le Haour en cas de besoin.

En résumé, la première période critique paraît heureusement franchie. Modestement, le Résident en reporte l'honneur pour la plus grande part au général Henrys.

Mais au moment où il entrevoit cette éclaircie dans un ciel encore sombre, il a l'amertume de constater qu'en France, loin de reconnaître la difficulté de sa tâche, des publicistes malveillants ou mal informés critiquent violemment son action personnelle. *L'Humanité* et *l'Homme libre* ont protesté contre l'envoi au Maroc de territoriaux français, en des termes qui risquent de semer le trouble dans la population européenne et de porter une grave atteinte à l'autorité du commandement. Le Résident a fait saisir ces journaux en vertu de l'état de siège et il adjure le Gouvernement d'arrêter de son côté cette campagne dissolvante pour la discipline.

D'autre part, psychologue merveilleusement averti et profond connaisseur de l'âme musulmane, le général Lyautey sent que nous nous maintenons au Maroc moins par l'occupation armée que par les forces morales. Pour que le Maghzen et les régions soumises nous restent fidèles et continuent à nous apporter leur concours, il faut donc leur donner la sensation très nette de notre confiance, nous efforcer de leur démontrer qu'en dépit de la grande guerre européenne, où la France est engagée avec toutes ses forces, la vie normale continue au pays marocain sans troubler les habitudes des indigènes, sans causer le moindre dommage à leurs intérêts.

Le Résident s'y est appliqué résolument dès le premier jour. Pour cela, il a maintenu le fonctionnement régulier non seule-

ment des services civils et municipaux, mais de l'administration financière, car la perception des impôts importe d'autant plus que la source des recettes douanières s'est brusquement tarie et que le pays devra vivre sur lui-même. En outre, il a imposé aux établissements de crédit l'obligation de rester ouverts pour que la vie économique puisse continuer. Pour employer la nombreuse main-d'œuvre indigène et ne pas la laisser en proie au chômage qui l'acculerait à la misère et au mécontentement, on a poursuivi le plus possible l'exécution des grands travaux publics d'hygiène et d'intérêt général en cours. Dans le même ordre d'idées, on a poussé sans relâche la construction et l'exploitation de la voie ferrée Kenitra-Fez, indispensable pour le ravitaillement et les mouvements de troupes, après avoir pourvu au remplacement par des travailleurs civils des unités de chemins de fer militaires du Maroc, toutes envoyées en France.

Dans cette atmosphère de calme et de travail, les réjouissances mêmes ne sont pas arrêtées et les cérémonies musulmanes se sont déroulées comme à l'ordinaire. C'est ainsi que la grande fête annuelle de l'Aïd Seghir a eu lieu le 26 août selon la coutume, avec audience solennelle du Sultan et grand concours d'indigènes, et rien n'a été retranché de son apparat habituel.

Bref, en affichant en toutes circonstances une impassibilité souveraine et en « gardant le sourire », le général Lyautey a su donner aux Marocains et faire donner par tous à son exemple l'impression, dès la première heure, que la guerre ne nous émouvait pas, que nous en attendions l'issue avec confiance et qu'au Maroc « la séance continuait ». Magnifique optimisme du chef, rayonnant autour de lui comme une lumière froide et qui n'eut d'égal en ces journées critiques que l'imperturbable sérénité de Joffre.

« Mais dans le sentiment qui nous étreint tous, écrit le général Lyautey, partagés entre l'attente anxieuse de ce qui se passe en Europe et le souci des graves éventualités qui peuvent surgir ici d'un jour à l'autre, l'effort nécessaire pour maintenir l'apparence de la vie habituelle, souriante et sereine, c'est peut-être ce qu'il y a de plus difficile et de plus dur. »

Une telle force d'âme aura sa récompense et l'habileté de ces mesures opportunes portera ses fruits. Lorsqu'à la fin du mois d'août parviendra dans l'empire du Moghreb la nouvelle

de nos graves défaites et de la retraite de nos armées, en présence de ces événements dont on pouvait craindre sur l'esprit des indigènes un contre-coup désastreux, *le Maroc ne bougera pas*. Résultat merveilleux, véritable « tour de force » à l'actif de cette politique si sage, d'autant plus surprenant que sur la douloureuse réalité des faits viennent se greffer des bruits mensongers, tels que ceux qui, de source espagnole, sont transmis de Cadix par T. S. F. le 4 septembre : Verdun pris, Joffre destitué, Clemenceau nommé chef du ministère (1).

Et il faudra toute la diplomatie du Résident pour notifier au Sultan le transfert du Gouvernement français à Bordeaux, en présentant cet événement comme uniquement motivé par la nécessité de laisser entière liberté aux opérations militaires et d'assurer jusqu'au bout l'utilisation de toutes nos ressources pour la défense nationale.

Cette sagesse admirable d'un pays turbulent dans des circonstances aussi graves, le général Lyautey lui-même n'osait l'espérer, quand il écrivait le 20 août : « Si par malheur nous subissons en France de grands revers, la répercussion en sera ici immédiate... Mon dispositif tiendra alors tant qu'il pourra. Quand il ne tiendra plus, on trouvera autre chose. » Et sachant que la prévoyance d'un chef consiste à s'attendre au pire, pour ne jamais se laisser surprendre par les événements, il envisageait, en cas de nécessité, d'abord le repliement de son aile droite au nord d'Agadir, en laissant les tribus du Sous se répandre jusqu'à Marrakech où les grands Caïds solidarisés avec nous résisteraient quelque temps, puis l'abandon momentané de la route de Taza et la concentration autour de Fez, l'effort suprême s'arc-boutant le plus longtemps possible sur le front zaïan berbère de Khenifra-Tadla, clef de voûte de tout l'édifice.

Pour une fois, et par bonheur, les prévisions du général Lyautey ne se réalisèrent pas.

* * *

Dans les premiers jours de septembre, tandis que le calme général se maintient, le Résident poursuit la mise en place des Sénégalais et des territoriaux qui lui ont été successivement

(1) Dès cette époque, avec une grande loyauté, le Gouvernement espagnol nous promettait son concours et donnait des ordres à ses agents pour couper court à ces fausses nouvelles.

envoyés. Ces mouvements terminés, il peut fournir au ministre un tableau d'ensemble du dispositif qu'il a définitivement adopté, après avoir donné à la Métropole 37 bataillons.

Au Maroc occidental, de 48 bataillons qui l'occupaient, il en reste 10 de coloniaux, légion, infanterie légère et tirailleurs algériens, renforcés de 7 bataillons sénégalais; 12 constituent la masse principale sur le front berbère Oum-er-Rebia, Kasbah-Tadla, Khenifra, Ito, barrière qui maintient tout le reste du pays; 4 forment un groupe mobile protégeant les avancées de Fez et assurant la communication avec Taza. Le dernier est réparti entre Marrakech et Agadir.

Des 4 bataillons formés au Maroc, trois, de réservistes, occupent Agadir, Marrakech, Kasbah-Tadla et le front Zaer-Zemmour, couvrant Tadla au sud, un de territoriaux garde les communications entre Marrakech, Oum-er-Rebia et la côte.

Des 14 bataillons territoriaux de France, 8 gardent les régions de Fez, Méquinés et les postes intermédiaires; un, dans le Gharb, surveille le chemin de fer et la frontière espagnole; 3 autres occupent Marrakech, Rabat et les ports de Mogador, Safi, Mazagan. Des deux derniers, l'un est tenu disponible à Casablanca, l'autre en réserve générale dans la Chaouïa.

Au Maroc oriental, des 6 bataillons qui restent, — au lieu de 14, — l'un couvre le Sud-Oranais, 2 occupent Taza, les 3 autres mobiles protègent la communication Taza-Oudjda. Enfin, 4 bataillons territoriaux de France tiennent Oudjda et, la voie ferrée.

Grâce à ce dispositif, écrit le Résident le 9 septembre, « l'armature extérieure reste en apparence intacte, et après le flottement général très inquiétant des premières semaines, *l'ensemble du Maroc tient et tiendra.* Le pays reprend la vie normale, et après l'écoulement des troupes, l'utilisation des ressources au profit de la Métropole se poursuit sans à-coups...

« Les dissidents, après avoir escompté notre départ et donné leur effort maximum pour le précipiter, persistent à tenter des attaques sur la ligne Taza-Fez et sur le front Oum-er-Rebia; mais je continuerai à riposter vigoureusement. »

Avec sa clarté et sa netteté coutumières, le général Lyautey résumait ainsi en quelques lignes son programme et son succès. Et tandis que Joffre, ses lieutenants et ses soldats sauvaient la France sur la Marne, Lyautey pouvait se rendre cette justice que, tout en contribuant puissamment à la victoire de

nos armes, il avait, à la même heure, non seulement conservé le Maroc à la France, mais sauvé notre domaine africain tout entier.

Jamais peut-être, comme en cette œuvre mémorable accomplie en quelques semaines, on ne vit se prodiguer davantage ses qualités éminentes : une pensée claire et vigoureuse aux conceptions très nettes, une connaissance pénétrante des hommes et des choses, une vision aiguë des réalités, l'audace alliée à la prudence et l'énergie à la sagesse, la plus belle franchise associée à la finesse, un esprit souple et fertile en ressources, une activité dévorante et, pourrait-on dire, inexorable, qui ne s'accorde ni trêve ni repos, une puissance de travail sans limites, des talents d'organisateur hors de pair et, par dessus tout, la foi, l'ardeur, la flamme créatrice d'un animateur incomparable dont tous les actes ne s'inspirent que d'un amour passionné de la France.

Rien d'un conquérant aventureux chez ce chef ménager à l'extrême du sang des soldats, toujours penché sur leurs misères, attentif à leur moral, et qui professe cette belle maxime : « Il faut montrer la force pour éviter de s'en servir. » Rien d'un impérialiste ambitieux ou avide chez ce colonisateur qui a dit : « La joie est plus grande à voir se soumettre dix habitants qu'à voir emporter vingt villages. »

Et le plan conçu en août 1914 s'adapta si bien aux circonstances, le général Lyautey sut l'appliquer si habilement, qu'après quatre années de guerre, la fin des hostilités trouvait notre occupation du Maroc non seulement intacte, mais élargie et consolidée, les chefs rebelles domptés, le calme le plus complet s'étant maintenu dans les régions soumises, cependant que le pays n'avait cessé de répondre aux pressantes demandes adressées par la Métropole en fournissant jusqu'au bout des combattants de premier ordre sur tous les champs de bataille. La grande tourmente n'avait ni compromis les résultats acquis, ni diminué l'ardeur du pionnier infatigable, ni ralenti sa marche vers le but qu'il s'était fixé et qu'il a atteint.

En quelques années, Lyautey a fait du Maroc une des splendeurs de la civilisation, une « réalisation » qui excite l'admiration des Anglo-Saxons autant que l'envie des Allemands. Si l'on veut mesurer le chemin parcouru et juger la valeur morale de l'œuvre, il suffit de rapprocher deux dates et deux faits.

Le 24 mai 1912, le Résident arrivait à Fez, à travers un

pays soulevé, pour organiser la défense de la ville contre 20.000 Berbères fanatisés, ivres de carnage, qui l'assiégeaient de toutes parts.

Onze ans plus tard, dans cette même capitale chérifienne, sous les fenêtres de la demeure où le maréchal est tombé gravement malade, des milliers d'indigènes s'assemblent spontanément, portant les étendards et les bannières du prophète, et implorent Allah nuit et jour pour la guérison du grand chef. Marques de vénération extraordinaires, dont l'histoire coloniale d'aucun pays n'a offert d'exemple, émouvant témoignage du prestige immense que le plus haut représentant de la France en terre d'Islam a su acquérir sur ces âmes mystérieuses.

C'est que la haute figure de Lyautey n'a jamais cessé de planer sur le Protectorat comme la vivante image de la France humaine et généreuse dans sa puissance, juste et modérée dans sa force; c'est qu'aux yeux de tout l'empire du Moghreb, ce grand missionnaire de la cause française apparaît comme le restaurateur de biens inestimables : le travail dans la sécurité, la prospérité dans l'ordre et dans la paix.

Aujourd'hui le même homme, en proie une fois de plus à de lourdes responsabilités, défend son œuvre contre de nouveaux périls. Spectacle émouvant que celui de ce maréchal de France, blanchi sous le harnois, qui, dans une vieillesse d'une extraordinaire verdeur, ni les atteintes de l'âge, ni cinquante ans de labeur forcené n'ayant eu d'emprise sur ses facultés merveilleuses, demeure aussi droit sur la brèche, travaillant incessamment à sa tâche, toujours aussi ferme champion de la civilisation d'Occident.

Quelles que soient les difficultés de l'heure présente, le pays sait qu'il peut compter sur ce grand serviteur dont répond un passé si long, si fécond et si glorieux.

Commandant Henri Carré.

LES AVENTURES D'UN GÉOLOGUE

DÉODAT DE DOLOMIEU

Chaque année, des flots inépuisables de voyageurs, amenés par une marée continue d'automobiles, se précipitent vers Dubiacco et Cortina d'Ampezzo pour admirer ces merveilleuses montagnes déchiquetées, tantôt si claires et tantôt si flamboyantes, que l'on appelle les Dolomites. Parmi ces touristes, combien se doutent que cette chaîne alpestre, aujourd'hui italienne, a pris le nom d'un grand géologue français, Déodat de Dolomieu, et combien moins encore soupçonnent l'attrait romanesque présenté par l'existence de ce savant ? Grâce à M. Alfred Lacroix, secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences, aussi habile historien que savant minéralogiste, les papiers et la correspondance de Dolomieu ont été publiés et sont à notre portée. Les faits que nous allons en extraire permettront d'apprécier tout leur intérêt. La partie scientifique du sujet ayant déjà été abondamment traitée, on ne s'étonnera pas si c'est de géologie que nous allons parler le moins, sauf à ne pas peut-être mettre suffisamment en évidence, pour ceux qui l'ignorent, le mérite remarquable de ce savant.

La vie des naturalistes explorateurs présente souvent des aventures qui tiennent à leur profession même : naufrages, ascensions périlleuses, rencontres avec tous les dangers de la vie sauvage. Elle peut en offrir aussi d'un genre plus sentimental (et c'est le cas ici), auxquelles le caractère imaginatif et l'humeur changeante, si fréquents chez l'explorateur-né, auront contribué. Qu'est-ce lorsque cela se passe dans une époque, comme celle de la Révolution, où les moules de la société ont

été brisés ? Les existences de ce temps ont toutes un aspect pittoresque par les périls courus, le mouvement rapide des idées et les grands événements traversés. L'accession aux plus hautes situations s'y est réalisée d'une manière imprévue. Les évolutions et les transformations y ont été soudaines. Une vie telle que celle de Dolomieu, malgré toutes ses épreuves et ses déboires, fait prendre quelque peu en pitié la monotonie des périodes trop pacifiques qu'on a connues plus tard pendant près d'un siècle. Si on voulait la couper en parties comme un roman-feuilleton, on pourrait en intituler les chapitres : les épreuves et les amours d'un chevalier de Malte ; les désillusions d'un noble libéral pendant la Révolution ; la campagne d'Égypte et le journal d'un prisonnier. Elle va nous introduire dans l'Italie passionnée de la fin du XVIIIe siècle et nous apporter un document de plus sur le déplacement des opinions en France de 1789 à 1793. Mais, par l'influence prépondérante qu'a exercée sur tout son développement l'affiliation à l'Ordre nobiliaire de Malte, elle est surtout, dans son unité, bien caractéristique de l'ancien régime finissant.

Et d'abord, puisqu'on aime toujours à se représenter les personnages dont on lit l'histoire, imaginons Dolomieu tel qu'il était vers la quarantaine, alors qu'il arpentait si allégrement les montagnes des Alpes pour en examiner la structure : un grand corps maigre, très mince et un peu voûté ; une tête en hauteur, aux cheveux épars et prématurément blanchis ; une expression de douceur intelligente tempérée par la malice. Le front est remarquablement haut, la physionomie fine et attachante. Les beaux yeux clairs et veloutés, qui regardent bien en face, expliquent de nombreux succès féminins ; mais ils sont observateurs et ne voudront jamais se laisser duper par le mirage des bâtons flottants. Toute l'expression est bienveillante, mais, en même temps, prête à la lutte. La parole est vive et animée. La discussion, pour cet homme, est un plaisir. Il est prompt à la colère comme à l'amour. C'est un agissant, un combatif, un convaincu, un passionné, qui ne se laisse jamais entraîner par des intérêts personnels et qui s'indigne violemment quand il constate de bas motifs chez les autres. Nous pouvons avoir toute confiance en lui. Mais ne lui donnons jamais l'occasion de nous mépriser, car il deviendrait violent. Il n'a rien d'un Philinte et il s'inquiète si peu de partager les

opinions de son entourage qu'il en prendrait volontiers le contrepied, s'il n'était arrêté juste à temps par la crainte du paradoxe. Son premier mouvement est d'être sentimental et affectueux ; le second est de demander à voir clair. Tel est le caractère qui, fait pour les tendresses de la famille et les curiosités paisibles de la science, va se trouver jeté dans une vie où le mariage lui est interdit par des vœux prononcés pour lui dans son enfance et où les intrigues, les complots, les persécutions venant des partis contraires l'assailliront sans cesse, jusqu'à faire de ce membre de l'Institut, perpétuel voyageur et ascensionniste, un malheureux prisonnier soumis au plus rigoureux régime cellulaire et appelant la mort comme une délivrance.

I

Déodat (Dieudonné) de Gratet de Dolomieu, né le 23 juin 1750 à Dolomieu, près la Tour-du-Pin (Isère), appartenait à la meilleure noblesse du Dauphiné. Fils cadet d'un marquis, il eut dix frères et sœurs, comprenant un aîné héritier du marquisat, un abbé, une chanoinesse, une sœur mariée (sa préférée) et un capitaine de dragons. Pour ce second enfant, les parents firent un sacrifice pécuniaire destiné à lui assurer à la fois une situation honorifique et une carrière. Un frère du marquis de Dolomieu, parrain et protecteur de Déodat, était déjà commandeur de Malte. A peine l'enfant avait-il deux ans qu'on le faisait recevoir dans le même ordre comme « chevalier de minorité » en payant pour lui le « passage » de 303 pistoles. Deux ans, c'était tôt pour commencer à défendre les pèlerins sur la route de Terre Sainte et c'était aussi de bonne heure pour se décider à prononcer un jour les trois vœux monastiques. Mais l'Ordre, dont les finances n'étaient pas toujours prospères, avait inventé en 1631 ces chevaliers de minorité pour inciter les familles à se payer une décoration avec espoir de bénéfices, et les parents du XVIIIe siècle n'attachaient pas une importance excessive à ces engagements, dont les plus sérieux étaient le renoncement à un mariage régulier et une certaine résidence à Malte. Il n'en est pas moins vrai que toutes les aventures de Dolomieu ont eu pour point de départ cette incorporation précoce à l'Ordre de Malte, difficilement compatible avec son indépendance de

caractère : ce qui nous amènera bientôt à rappeler les conditions très spéciales dans lesquelles fonctionnait alors ce vieil Ordre à la fois religieux et militaire, qui, on le sait, subsiste encore à titre honorifique. Si l'on veut savoir ce que représentait vingt ans plus tard, pour une famille de la noblesse française, l'agrégation à l'Ordre de Malte, il suffit de lire le début des *Mémoires d'outre-tombe*, où l'on voit Chateaubriand se faire admettre dans l'ordre le 11 septembre 1789 (un peu tard), afin d'obtenir ainsi un « bénéfice simple ».

L'inscription de Dolomieu, qui fut suivie, selon l'usage, d'un procès nobiliaire à Malte (1762-1768), n'eut, d'ailleurs, aucune influence sur les premières années de Dolomieu. Après des études sommaires à Paris, il s'engagea à quatorze ans dans les carabiniers et passa sous-lieutenant à seize. A ce moment, devenu chevalier de majorité, il quitta la France pour faire « ses galères », c'est-à-dire son noviciat, sur un navire de l'Ordre en combattant les Barbaresques.

Mais, en 1768, au cours d'une croisière, il se bat en duel à Gaète avec un de ses camarades et le tue. « Je fus, écrit-il le 31 octobre 1768, obligé d'accepter un duel. » Voici le premier contact pénible du jeune homme avec les statuts de l'Ordre, qui prohibaient, et cela se conçoit, le duel avec une particulière sévérité. Jugé à Malte, il est condamné, après avoir perdu l'habit, à rester en prison « à la disposition du grand-maître ». A Malte, la prison perpétuelle n'était pas un vain mot. Même avec de l'indulgence, Dolomieu risquait d'être renvoyé, en perdant les sommes versées par son père et toute sa carrière. Pour la première fois, il fit ainsi connaissance avec le cachot pendant neuf mois : *insofribile tormento*, écrivait-il à un cardinal romain dont il sollicitait l'appui. Sa famille agit de son côté ; et la pression diplomatique de la France, jointe à l'intercession du pape Clément XIII, obtint enfin sa grâce. Le 19 janvier 1769, le grand-maître Ponto écrivait au duc de Choiseul dans un français que nous respectons : « J'aurais, aussitôt que J'ay lû les intentions du Roy, rendu entièrement la Liberté au Chir d'Olomieu, que Sa Majesté veut bien honorer de sa Protection ; mais j'ay crû devoir user de la facilité avec laquelle le Roy convient du châtiment que ce Chir a mérité. Je L'ai déjà admi autant que les loix ont pû me Le permettre et vous assure que j'attends avec impatience le moment

de le faire finir. Le Chir d'Olomieu n'a au reste rien à craindre des suites de l'accident malheureux qui Lui est arrivé... »

Remis en liberté et réintégré dans ses droits, Dolomieu achève sa croisière interrompue et visite les Lipari. Puis il rentre en France, où, de 1771 à 1774, nous le trouvons sous-lieutenant de carabiniers en garnison à Metz : ce qui allait alors tout naturellement de concert avec une affiliation militaire à l'Ordre de Malte.

Le duel de Gaète marquait sans doute une première aventure amoureuse. La vie de garnison dut en comporter beaucoup d'autres qui ne nous intéressent pas. Mais elle fut, en outre, marquée par une rencontre d'un caractère plus original et dont les conséquences se montrèrent plus durables; car nous en trouvons la conclusion trente ans après, dans les derniers jours de sa vie ; et c'est même un côté piquant de ce petit roman qu'il nous est seulement connu d'une façon précise par les dernières pages, tandis que nous sommes forcés de reconstituer presque tout le reste.

Il y avait à Metz un apothicaire-major, nommé Thyrion, fort expert en sciences, dans le laboratoire duquel on se réunissait pour essayer des expériences d'électricité et étudier les méthodes de la nouvelle chimie. Dans combien de petites villes provinciales, l'officine du pharmacien est encore ainsi aujourd'hui un centre scientifique, où l'on vient, en bavardant, s'initier aux dernières nouveautés de la photographie en couleurs ou de la télégraphie sans fil ! Ce Thyrion fut un bon professeur, qui contribua à orienter Dolomieu vers la minéralogie. Mais sa maison de la rue du Faisan avait un autre attrait : une fille de vingt ans, qui étudiait, elle aussi, les caractères chimiques de Fourcroy et qui, longtemps après, écrivait à Dolomieu : « Mon ami se souviendra que nous avons étudié ces caractères ensemble et qu'il me battait quand je bronchais... » Entre ces deux jeunes gens, presque du même âge, qui se fréquentèrent intimement plus de quatre ans, aucun mariage n'était possible. Indépendamment même de tout préjugé nobiliaire, le caractère religieux de l'Ordre de Malte formait barrière. Mais, malgré l'étrange facilité de mœurs de l'époque, n'imaginons pas, pour cela, une simple et banale passade ! L'idylle paraît avoir été d'une nuance beaucoup plus fine et cette amitié de jeunesse, fondée sur la chimie, amena, au

moins d'un côté, une fidèle et discrète affection de toute la vie, un joli roman sentimental d'un arome suranné.

Peut-être, dans le début, le jeune homme fut-il pressant. Mais la jeune fille dut être aussi sage que spirituelle et enjouée. « Patience, mon ami, lui dit-elle apparemment, continuez sans moi une vie dans laquelle je n'ai pas ma place ! Je vous attendrai et, plus tard, quand nous serons vieux, quand j'aurai l'âge canonique, j'irai vivre avec vous et tenir votre ménage. » Si Dolomieu garda dans un coin de son cœur la pensée de Mlle Thyrion, elle y rencontra, nous le verrons, un grand encombrement, où bien des figures féminines vinrent successivement ou ensemble disputer leur place aux « cailloux » qui, écrivait un jour le prince de Rohan, furent toujours sa première maîtresse. Mais Mlle Thyrion tint parole sans impatience et sans reproches. Trente ans après, alors que Dolomieu arrivera au terme de sa vie accidentée, nous verrons le vieux projet près de se réaliser, malgré des séparations de plusieurs années. La bonne demoiselle, ayant pris, écrira-t-elle alors, de l'embonpoint et de la paresse, mais toujours gaie et toujours constante dans l'ancien projet de réunion « tant désiré, tant contrarié », avec « l'unique ami de son cœur », vendra sa maison de Metz, déménagera ses meubles et son linge, engagera des servantes et sera sur le point d'arriver à Paris pour y rejoindre son ami, quand une dernière séductrice trop pressante, la mort, le lui enlèvera.

En même temps que la relation avec Thyrion, une autre amitié, contractée à Metz, donna à Dolomieu le goût des minéraux. Le duc Alexandre de La Rochefoucauld d'Enville, plus âgé que lui de sept ans et colonel du régiment de la Sarre, possédait un « cabinet » de curiosités à la mode du temps, qu'il ne s'occupait pas seulement d'enrichir, mais aussi d'étudier. Sous son impulsion et un peu, au début, sous sa direction, Dolomieu s'engagea dans des recherches de géologie chimique, au sujet desquelles nous le voyons, dès son départ de Metz en 1775, écrivant au duc ses premiers mémoires de savant, déjà pleins d'idées ingénieuses; formation des silex dans la craie de Touraine; nitrification : altération superficielle des minerais bretons, etc. Tous ces vieux travaux antérieurs au XIXe siècle nous semblent parfois bizarres, tout au moins dans la forme, quand le hasard nous amène à les relire; mais ils sont souvent aussi bien instructifs par la curiosité perpétuelle

dont ils témoignent, une curiosité d'enfants devant d'innombrables problèmes naturels, à côté desquels nous sommes aujourd'hui trop tentés de passer avec indifférence, parce que nous avons pris l'habitude commode de croire qu'ils ont été résolus.

Pendant les années 1775 et 1776, Dolomieu ne paraît pas avoir été beaucoup plus zélé comme officier de carabiniers que comme chevalier de Malte, et la géologie n'a pas à s'en plaindre. Son occupation principale est de parcourir l'Anjou et la Bretagne, puis les Alpes, d'y étudier les terrains et les minéraux, les mines et les forges, d'observer le mode de formation des grottes, de mesurer les variations de la pesanteur suivant la distance au centre de la terre, etc. Par l'intermédiaire de Daubenton, il commence à correspondre officieusement avec l'Académie des sciences, en même temps qu'il envoie renseignements et minéraux à son ami de La Rochefoucauld. En juin 1776, celui-ci l'introduit à Paris et au château de la Roche-Guyon (en Normandie) près de sa mère la duchesse d'Enville, où il rencontre un cercle de lettrés, d'économistes, de politiques, de savants : Turgot, Condorcet, Daubenton, de Saussure, Pictet, etc.

Il passe encore le mois de juillet dans sa famille, en Isère, et, au mois d'août, rejoint Malte, où il établit enfin sa résidence, ou plutôt, étant donné son humeur voyageuse, son centre d'activité. Comme lieutenant de carabiniers, on le réforme ; ce qui ne devait pas l'empêcher d'obtenir en 1779 un brevet de capitaine « sans droit à une compagnie », pour être définitivement remplacé en 1784 comme « n'ayant pas joint depuis plusieurs années ».

Le rocher de Malte, long de 30 kilomètres, large de 15, était alors, dans un autre genre, aussi original qu'il l'est aujourd'hui : à la fois forte position militaire, ville bruyante à moitié arabe et couvent. Quand l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem fut forcé de quitter Rhodes conquise par les Turcs, Charles-Quint lui donna Malte, en le chargeant d'établir la police dans la Méditerranée. A Malte, l'Ordre resta un État indépendant, ne devant au roi de Sicile qu'un hommage féodal de quelques faucons et au pouvoir spirituel du Pape qu'une déférence religieuse indépendante de toute ingestion temporelle. L'Ordre continua ainsi à faire la guerre contre les corsaires d'Alger, de Tunis ou de Tripoli, et à soutenir des sièges. Il gardait, au temps de Dolo-

mieu, ce caractère militaire, en raison duquel ses membres principaux étaient des chevaliers, ayant dû faire leurs preuves de noblesse. Mais il comprenait aussi un clergé et un tiers-état laïque. Régi par un grand-maître, il était divisé en huit « langues », dont trois, Auvergne, Provence et France, étaient réservées à la France, qui gardait ainsi une forte suprématie. A la fin du XVIIIe siècle, l'Ordre de Malte avait, plus encore que d'autres congrégations religieuses, subi une évolution dont on peut reconnaître le contre-coup dans les aventures de notre géologue.

Cette « république militaire » était riche. Elle possédait de grands biens dans les divers États continentaux; et ces biens lui étaient nécessaires pour alimenter un budget coûteux, dont le chapitre de la guerre formait la première part. Pour gérer ces biens, on s'était d'abord contenté de fermiers. Puis on arriva progressivement, comme l'avaient fait les rois de France pour la perception de leurs impôts, à prendre des sortes d'entrepreneurs ou fermiers généraux, qui furent ici les commandeurs et, suivant une loi psychologique générale, les commanderies apparurentainsi de plus en plus comme des « bénéfices », dont on devenait usufruitier moyennant certaines conditions d'inscription et d'ancienneté et pour lesquels on payait ensuite un droit équivalent à un impôt. En entrant dans l'Ordre, on se proposait surtout d'obtenir une commanderie et de l'échanger ensuite contre une autre plus lucrative. Cette possibilité d'échange était même, pour l'Ordre, la meilleure garantie que ses fermages ou « responsions » lui seraient régulièrement acquittés et l'entretien des bâtiments assuré par les « améliorissements ».

Mais la possession de ces biens hors de Malte avait une autre conséquence, c'était d'exciter la convoitise des divers États où ils se trouvaient et qui, tous plus ou moins, visaient à s'attribuer le droit de les concéder et, par conséquent, tendaient à s'ingérer dans l'administration de leur « langue ». D'où, à Malte, un foyer d'intrigues, auquel nous allons voir Dolomieu fâcheusement mêlé et des discussions particulièrement vives : avec la Papauté, parfois trop tentée de confondre le temporel et le spirituel ; avec le roi de France, fort de ses trois « langues » ; avec le roi d'Espagne, ancien donateur; enfin avec le roi de Naples, proche voisin, un peu suzerain et défenseur indiqué contre Paris ou Rome.

Cependant, au début de son séjour, Dolomieu, satisfait de s'installer sous un admirable climat, dans une maison confortable, est plus occupé de l'histoire naturelle ou des Maltaises que de rivalités monacales. Malte et Gozzo n'ont bientôt plus de secrets pour lui. Puis, à la première occasion et dès février 1778, il s'empresse de s'échapper en accompagnant pendant trois mois, dans une ambassade à Lisbonne, le prince Camille de Rohan, grand-prieur d'Aquitaine et neveu du grand-maître Emmanuel de Rohan. Là il trouve vite le moyen de faire des découvertes géologiques sur un terrain presque inexploré. Mais cette passion dominante pour les roches et les sédiments n'empêche pas sa jeunesse de se montrer quelque peu exubérante et son cœur volage de traverser des passions aussi fougueuses qu'éphémères. Longtemps après, ses amis parleront encore de « toutes les extravagances qu'on l'a vu faire à Lisbonne ». A l'appui de cette affirmation, un cahier de notes géologiques remontant à cette époque, porte cette brève inscription : « Maison Hacke, anglaise, la femme Janine, nom qui me sera toujours cher... » Toujours? Pour en être sûr, il ne faisait peut-être pas mal de l'inscrire sur ses tablettes !...

II

Ces folies sentimentales ne l'empêchaient pas de devenir un personnage scientifique. Rentrant, en effet, en France le 19 août 1778, Dolomieu, « officier dans les carabiniers », était nommé correspondant de l'Académie des Sciences et, deux mois plus tard, il était armé chevalier de Malte dans l'église Saint-Georges à Lyon. Deux ans après, en 1780, il obtenait, suivant ses désirs, la commanderie de Sainte-Anne en Auvergne. Pendant quelque temps, sa vie fut alors à peu près paisible, sauf les nombreux voyages géologiques ou artistiques qui en constituaient l'élément fondamental. A Malte, il faisait des observations de géologie, de botanique, de météorologie, d'astronomie et provoquait la création d'un observatoire. Puis, dès que l'occasion se présentait, ou se laissait créer, il partait dans les régions voisines, où il rencontrait le plus merveilleux champ de recherches pour ses découvertes sur le volcanisme, dans sa chère Sicile, aux Lipari, à Naples, ou, en étendant son rayon, dans la campagne romaine. Quand il revenait en

France, sa commanderie d'Auvergne lui donnait également l'occasion d'explorer des volcans éteints. La commanderie de son oncle, qu'il surveillait, le conduisait vers les Pyrénées et son habitation de famille dans les Alpes : ce qui l'amena plus tard à émettre un des premiers des idées exactes sur les plissements montagneux. Mais cette paix scientifique, dans laquelle il aurait voulu vivre, fut bientôt troublée par de longs démêlés, et par d'interminables procès, formant le premier acte d'un imbroglio dont le dénoûment fut douloureux.

Dolomieu était d'un caractère très droit, très généreux, très enthousiaste, très « libéral » et peu disposé à supporter les compromis que nécessite parfois la pratique en commun de la vie. Il était très « différent » de son entourage : ce qu'un entourage supporte mal. A Malte, il se heurta vite contre des esprits plus experts en intrigue, s'exaspéra et exaspéra. Ses violences provoquèrent des ripostes et amenèrent finalement les malheurs qui désolèrent ses dernières années.

Ces démêlés commencèrent vite, surexcités chaque fois qu'il séjournait un peu dans sa villégiature de Malte, transformés en complots auprès de son oncle et du grand-maître quand il s'absentait.

Dès 1781, voici une lettre assez vive datée de Sicile : « Je ne ferai point de réflexion sur la conduite de mes bons amis de Malte... Quand on ne rougit de rien, on peut tout hasarder. Ces pauvres gens, je les plains, car ce n'a pas sûrement été sans quelques efforts qu'ils ont fait le sacrifice de toute délicatesse. » En 1782, il passe l'été en France, visite les Pyrénées, songe à aller en Espagne retrouver son « Anglaise » et revient à Paris, où, en novembre 1782, il écrit à son ami, le chevalier du Fay, qui lui a communiqué les nouvelles de Malte, une lettre dont quelques extraits montreront le ton de plus en plus virulent : « Ta lettre m'a dévoilé un mystère d'iniquité que je ne soupçonnais pas parce qu'il n'est pas possible de calculer toutes les noirceurs dont sont capables les âmes de boue qui habitent Malte... La plus vile canaille s'est donc soulevée contre moi; elle a cru, par des noirceurs multipliées, ou me faire fléchir le genou devant elle ou au moins m'intimider. Le plus profond mépris me venge d'elle... Ils m'ont ravi mon jardin; ils veulent me dépouiller de ma maison, m'enlever mon oncle; eh bien, qu'ils le fassent !.. Je suis assez riche pour être heureux sans

eux... Cependant, je retournerai à Malte le plus tôt possible, je me montrerai à la troupe de gueux qui ont profité de mon absence pour me nuire. J'emploierai avec eux les voies de fait... Je m'occupe tout aussitôt à anéantir l'établissement que j'ai formé; je remets à mon oncle ses affaires, j'emballe ou je vends mon cabinet... et, libre et indépendant, j'abandonne ce pays habité par les furies et je n'emporte que le regret d'y laisser mes amis livrés à la vile canaille... »

Comme on le voit, il n'est pas à moitié en colère et certaines pages violentes, où il se peint à nous enlacé par les toiles d'araignée monacales, font penser aux romans ecclésiastiques de Ferdinand Fabre. Mais ne le prenons pas complètement au mot; et surtout quand il nous dit sans cesse (comme tel ministre de jadis offrant à tout propos sa démission) qu'il va rompre tout lien avec Malte! Le projet constant d'abandonner ce « rocher » et l'impossibilité morale où il est de le faire, retenu là-bas par le cabinet minéralogique qui est son amour le plus constant, formeront jusqu'au bout le leitmotiv de sa correspondance.

Ainsi, le 10 avril 1783, malgré la déclaration précédente, il met à la voile pour rentrer à Malte qu'il a quitté depuis un an, en y apportant 18 caisses pleines de livres, machines de physique, gravures, pierres, etc. Pour un homme qui songe à déménager, ce n'est pas mal. Et, malgré tout, le départ de France est fort mélancolique. Les lettres à ses amis laissent même percer cette nostalgie de la vie familiale qui apparaît toujours à une heure ou l'autre chez les hommes conduits par leur destinée, leur insouciance ou leur égoïsme à rester célibataires : « Vous avez raison, mon ami, de vous plaire dans votre ménage... c'est là qu'est le bonheur! Je désire un sort pareil; ou plutôt, ne pouvant connaître ni les jouissances de l'amour conjugal ni celles de l'amour paternel, je voudrais que les circonstances me permissent d'adopter pour filles mes jeunes sœurs... Plaignez-moi d'être ravi à ce genre de bonheur! »

Il passe alors devant Messine, qui vient d'être ravagée par un de ses désastres périodiques. Il arrive à Malte et il est bien aise de retrouver « son cabinet, ses livres, son oncle, et son jardin ». Il a une courte lune de miel avec le grand-maître « que l'on avait cherché à indisposer contre lui... et qui le comble de bontés et de préférences. Son oncle, qu'on avait voulu éloigner de lui, l'a reçu avec plaisir et ses ennemis ont la honte et la

douleur... de voir échouer toutes leurs basses intrigues et leurs manœuvres obscures... » Tous ses adversaires d'hier lui font des avances qu'il repousse comme des marques de fausseté. Enfin, il se déclarerait heureux s'il avait seulement un ami avec lequel il pût discuter sur la géologie. Mais « il est seul, absolument seul ; personne ne peut apprécier les productions de la nature et tous regardent avec une indifférence stupide ses phénomènes les plus surprenants... Il s'extasie tout seul et c'est comme lorsqu'on chante seul, on est bientôt fatigué. »

Dolomieu était évidemment un de ces entraîneurs, de ces chefs nés, que les uns suivent et les autres attaquent. Il avait son parti qui, dès son retour, le nomma à un des grades importants dont disposait sa « langue » d'Auvergne. Lieutenant-maréchal, « titre qui correspond à celui de gouverneur de la ville et commandant général des troupes », il est « accablé d'honneurs et, par conséquent, d'ennui ». Lui qui considère la « représentation » comme le tourment de la vie, se trouve entraîné par des fonctions qu'il prend très au sérieux et peut-être même au tragique, à se mettre en évidence, à agir, à lutter. Adieu les loisirs minéralogiques ! L'ère des procès est commencée !

Si disposés que nous soyons à prendre parti pour Dolomieu dans cette querelle, il ne faut pas oublier que le maintien de la discipline dans une semblable république aristocratique, assez analogue à celle de Venise sous le Conseil des Dix, ne laissait pas de présenter des difficultés qui apparaissent dans toute l'histoire de l'Ordre. Il suffit de parcourir ses annales pour y remarquer la fréquence des rébellions, allant jusqu'à la violence, même contre Jean de la Valette, le glorieux vainqueur des Turcs.

Au temps de Dolomieu, le grand-maître de Rohan était très faible et, comme beaucoup de chefs, toujours disposé à suivre le dernier qui lui avait parlé. Il y avait, autour de lui, une bande de « profiteurs » dont l'unique souci était de se faire attribuer les bonnes places. Mais Dolomieu était de ceux qui mettent leur devoir à ne laisser aliéner aucune parcelle de leurs droits. Il se posa en défenseur des privilèges fédératifs contre le pouvoir central et, groupant autour de lui « les révoltés de Toulouse », il « sonna le tocsin sur l'abus du pouvoir magistral ». Deux mois ne s'étaient pas passés qu'il était brouillé avec le grand-maître « de manière à ne jamais le

revoir » et qu'il avait donné sa démission de lieutenant-maréchal.

Alors, « tous ceux qui prétendent à la faveur » se déclarent contre lui. On n'ose plus lui parler. Il est mis en quarantaine, et nous le voyons encore une fois se lamenter sur son cabinet, qui ne peut pas le suivre s'il abandonne l'île : son cabinet dont chaque pierre « lui rappelle un souvenir ».

Cependant, il reste, retenu par son procès qui l'oblige à faire l'avocat et par la nécessité de ne pas laisser circonvenir son oncle, dont l'héritage représente, à cette époque, une grande partie de sa fortune. A Malte, il est en infériorité ; mais il en appelle à Rome, où l'on est fort disposé à intervenir, et cet appel au Pape va l'amener à aller y séjourner longuement. De fait, en novembre 1783, il quitte Malte pour près d'un an, met deux mois pour atteindre Naples, pousse jusqu'en Carinthie, visite la Toscane, reste à Rome de juillet à septembre 1784, passe encore dix jours à Naples et ne rejoint Malte qu'à l'hiver.

III

Ses séjours dans tel ou tel pays sont parfois plus longs que ne l'expliquerait sa seule passion pour « les pierres ». Mais c'est qu'il sème de tous côtés des amourettes, toujours un moment incandescentes. Je n'ai pas la prétention de m'y reconnaître dans ces « mille et une » : ce qui présenterait, d'ailleurs, peu d'intérêt. Mais le séjour à Rome marque une phase un peu particulière de ce roman en nombreux chapitres.

C'est d'abord, en juillet, la rupture définitive avec certaine marquise que nous supposons parisienne. Celle-ci, avec la désinvolture de l'époque, annonce à toutes ses relations que son amour est réduit « à la simple amitié ». « J'espère, écrit-elle au chevalier du Fay, ami commun, qu'il restera éternellement mon ami, que je serai sa seconde amie. S'il n'avait que des fantaisies, la première place me serait due. Mais il s'attachera de nouveau, à son âge, avec son âme ; cela est impossible autrement, et je n'en murmurerai pas ; mais je souhaite être sa confidente!... » La note est tout à fait attendrissante. Mais cette « charmante femme », comme l'appelle le prince Camille de Rohan, paraît avoir été, en effet, fantaisiste, car c'est bien d'elle qu'il s'agit dans une lettre écrite à Dolomieu, de Paris, six

mois après : « La marquise de M... s'affole de toi. De ma connaissance, elle ne t'a fait que trois infidélités : un laïque dauphinois, un enfant de dix-sept ans et un évêque pas trop vieux. Elle brûle toujours pour toi et compte sur ton retour ; elle voulait un peu de moi ; mais je ne le pouvais pas en conscience ; je te la ménage et lui conseille de le faire... » Quant à Dolomieu, il aurait pu lui envoyer les confidences attendues ; car, lorsqu'il abandonne Rome en septembre, c'est, une fois de plus, « le cœur déchiré ». Et il ajoute cette réflexion amusante : « L'étude des pierres n'éteint pas la sensibilité, et c'est une mauvaise qualité à porter en voyage ; elle expose à bien des chagrins et des regrets. »

L'observation est d'autant plus piquante qu'elle répond à une plaisanterie du prince de Rohan sur sa rupture avec la marquise de M... : « Je crois, disait celui-ci, que le Pape, en récurant sa conscience (de Dolomieu), lui a donné trop de sublimé et l'a empoisonné... Il n'est pas étonnant qu'il maltraite cette charmante femme que vous savez... Vous conviendrez qu'elle doit avoir été bien exaltée pour aimer notre ami. On ne peut pas avoir deux passions : il vendrait sa maîtresse pour une belle pierre... »

Les deux séjours à Naples, au cours de ce voyage, doivent avoir été marqués par des incidents qui ne nous sont pas connus et auxquels Dolomieu ne paraît pas avoir sur le moment attaché toute leur importance. Car, d'après des lettres ultérieures, c'est à ce moment que dut remonter la haine tenace de l'étrange reine Marie-Caroline, d'où vinrent dans la suite, on va le voir, les plus graves malheurs de notre ami. Cette haine fut assurément accrue par des causes multiples, et d'abord par les opinions politiques de Dolomieu, favorables à la Révolution française que la Reine et son amant-ministre Acton avaient en exécration. Assurément aussi les ennemis maltais de Dolomieu, cherchant un appui à Naples, jouèrent de cette corde en représentant Dolomieu comme un espion de Mirabeau et des révolutionnaires. Mais, à l'époque où nous sommes, en 1784 ou 1785, la Révolution française n'était pas en cause, et on se représente difficilement que la reine de Naples, après avoir d'abord accueilli Dolomieu avec une faveur très marquée, ait brusquement montré contre lui une animosité si violente par simple intérêt pour les querelles de l'Ordre. Il y eut autre

chose que nous ignorons. Assurément une blessure de vanité, — ce sont les plus cuisantes. — Dolomieu, écrivant, sur le tremblement de terre de Messine, une brochure qui fut traduite en italien, s'était permis sur le Gouvernement de Naples des railleries, dont il s'imagina un peu naïvement que la Reine ne s'était pas aperçue quand elle le félicita de son travail. Il en disait bien plus dans ses lettres dont le secret, dès cette époque, était rarement respecté par les gouvernements curieux. Et puis enfin, connaissant les deux personnages en cause, les nombreuses amours de l'une et de l'autre, on est amené à se demander, sans pouvoir répondre, si la blessure impardonnable ne serait pas quelquefois venue d'une avance royale incomprise ou repoussée.

L'hiver 1784-85 et l'épuisement de ses fonds ramènent Dolomieu à Malte, où, suivant une méthode assez usitée en politique, on lui a donné raison théoriquement, mais pour n'en tenir aucun compte dans la pratique. Le grand-maître, satisfait de cette solution, est charmant pour lui. Sauf une course à l'Etna, le savant reste sur son rocher. Mais, à la fin de 1785, le feu est décidément mis aux poudres et, dans cette atmosphère surchauffée, les haines prennent l'âpreté d'une vendetta corse. Le Chapitre de Toulouse, qui soutient Dolomieu, est considéré comme un centre de révolte. Une bande s'est formée contre Dolomieu, qui comprend d'abord le bailli de Loras, un petit bossu que Dolomieu traite couramment de crapaud, de vil coquin et de canaille, le vice-chancelier d'Almeida, auquel il se borne à attribuer des mœurs immondes, un certain Cacadubio « sot méchant et dangereux » et un personnage plus connu, le fameux bailli de Suffren, dont l'influence cherche à s'exercer contre lui auprès de la Cour de France. En mars 1786, Dolomieu part pour solliciter à Rome et, à lire ses lettres quand il sort de Malte, on sent qu'il vient réellement d'échapper au poignard des spadassins. Nous sourions parfois quand nous voyons, quelques dizaines d'années plus tard, les précautions prises par Stendhal pour dépister ses ennemis ; mais les mœurs de l'ancienne Italie excusaient un certain délire de la persécution. « Je n'ai point passé par Naples, écrit-il; j'ai voulu éviter un nouveau crime à certaines gens et peut-être un remords à celui qui a la faiblesse de se laisser diriger par eux (le grand-maître). Les conseils que toi et tous mes amis me

donniez avant de partir de Malte pour songer à ma sûreté étaient très bien sentis; mais, à cause de cela même, il convenait que je ne dise pas ce que je devais faire. Les Cacadubio auraient peut-être voulu reprendre leur revanche ailleurs. » Comme il a dû lire Beaumarchais, il ajoute : « Les honnêtes gens qui mènent les affaires à Malte n'ont d'autre ressource que la calomnie... » Et, dans une autre lettre, quelques mois plus tard : « Qui aurait jamais pu imaginer qu'un honnête homme fût obligé de cacher sa route et sa marche pour éviter d'être volé ou assassiné ? Je sais qu'on en veut également à ma vie et à mes papiers. »

Naples, on le voit par une phrase précédente de cette lettre, est devenue le centre des hostilités contre lui et cela va se traduire par une interdiction de séjour. Le roi de Naples fait prévenir le chevalier Dolomieu « qu'il ne se hasarde pas de venir ni à Naples ni en Sicile, parce qu'il y a des ordres précis de Sa Majesté de ne pas le recevoir ». A partir de ce jour, tous les ports du royaume de Naples sont fermés au géologue, qui devra renoncer à étudier ses chers volcans, et il n'y abordera plus jusqu'au jour où, jeté à Tarente par un incident de guerre, il subira deux ans d'une rigoureuse captivité qui menaça de devenir éternelle.

Nous ne suivrons pas Dolomieu dans ce long procès, où les adversaires, redoublant appels et contre-appels, épuisèrent le maquis de la procédure. Au bout de sept ans, Dolomieu pouvait écrire en juin 1790 qu'il avait déjà gagné six fois sans voir approcher le but. La tranquillité d'esprit, nécessaire aux travaux scientifiques, lui manquait désormais. Faute de volcans actifs, il était réduit aux volcans éteints de la campagne romaine. La querelle prenait de plus en plus une importance diplomatique : l'Ordre de Malte s'étant jeté dans les bras de la cour de Naples pour résister à la pression romaine, et la France, entre Rome et Naples, hésitant à intervenir. Pour comble de bonheur, l'affaire de Cagliostro vint se mêler à cela : Cagliostro, poursuivi par l'Inquisition romaine, étant l'ami du « méprisable petit bossu » Loras.

Enfin, le mouvement d'idées provoqué par l'approche, puis le début de la Révolution, vint encore surexciter, si possible, les passions adverses.

IV

Dolomieu, qui ne trouvait que des ennuis à Malte et qui offrait successivement son cher « cabinet » à Lyon et aux États-Unis, afin de rompre ce dernier lien, voyagea beaucoup pendant ces années de discorde. En février 1787, il quitte Malte, va solliciter à Paris, passe l'automne en Piémont et en Toscane, s'installe plus de trois ans à Rome, et ne rentre à Malte qu'à la fin de 1790. Rome, la ville cosmopolite, le retenait par les séductions de tous genres qu'elle a exercées sur tant d'autres. Il s'y occupait d'archéologie et d'art, il y suivait son procès, il y examinait des minéraux; mais, fidèle à ses habitudes amoureuses, il y était aussi retenu par d'autres attaches.

Dès que le vent révolutionnaire commence à souffler, il prend feu avec son impétuosité ordinaire. Sa correspondance, de 1789 à 1792, est curieuse à comparer avec tant d'autres pour la manière dont elle exprime les progrès de cette grande déception générale qui, sauf quelques énergumènes, atteignit progressivement les plus enthousiastes des premiers jours.

Au début, son admiration est profonde. Aucun sacrifice personnel ne le touche. Il est prêt à se brouiller avec ses nobles parents. Ses propos et ses lettres fournissent des arguments à ses adversaires de Malte qui le traitent en séditieux et qui le dénoncent comme complotant la destruction de l'Ordre. Il vitupère contre les gens « qui se plaisent dans la nuit de l'ignorance et dans les chaînes du despotisme ». Il le fait, comme tant d'autres alors, avec d'autant plus de plaisir que ces fauteurs d'abus sont ses ennemis personnels, les Loras, d'Almeida et consorts. Il veut aller voir par lui-même l'influence qu'ont sur le peuple français les principes de liberté et d'égalité civile. Il salue l'aurore glorieuse de la justice et du droit. Son illusion idéaliste, — et c'est encore là un trait qui ne lui est pas particulier, — se prolonge d'autant plus qu'il voit les choses de loin en imagination et refuse systématiquement de croire les dénigrements de ses parents et amis restés sur place.

A cet égard, ses lettres nous donnent, lorsque, le 4 juin 1791, il débarque à Marseille, n'ayant pas vu la France depuis deux ans, une note bien typique. Ce revenant s'aperçoit tout à coup que sa montre retarde et s'en étonne, s'en indigne. Lui, qui en

est encore à la réunion des États généraux, doit remarquer aussitôt « le peu de progrès qu'a fait le civisme et la quantité de personnes qui regrettent l'ancien régime ». Cela ne l'ébranle, d'ailleurs, en aucune façon. Mais, bon observateur, il regarde autour de lui et voici comment, à cette date, il se représente assez justement les choses. La noblesse, qui a cru un moment obtenir la paix par ses sacrifices, est exaspérée et rêve d'une contre-révolution. La haute bourgeoisie a d'abord poussé de toutes ses forces au nouveau régime en pensant qu'elle se substituerait à la noblesse. Elle s'aperçoit qu'on a déjà sauté par-dessus elle et qu'elle s'est donné, dans la petite bourgeoisie et bientôt dans le peuple, des maîtres très durs. Les villes ont cru entrer dans le paradis immédiat et on leur sert la détresse croissante des finances, l'arrêt du commerce, la baisse des assignats. Elles cherchent autre chose et se divisent entre les deux violences extrêmes : la réaction qui se dissimule encore; la fureur républicaine qui commence à gronder « contre les prêtres réfractaires et les quelques dévotes de leur parti ». Dolomieu s'attend déjà, en ayant l'air de trouver cela naturel, quoique regrettable, à ce que la moindre imprudence des émigrés « fasse massacrer toute la noblesse qui sera restée en France ». Seules, les campagnes gardent leur première ardeur pour la Révolution, représentée pour elles par les biens nationaux qu'on se dispute de plus en plus, à mesure que les assignats sont plus discrédités. « Les paysans la défendront de toutes leurs forces, écrit-il, contre les ennemis du dedans et au besoin contre ceux du dehors. »

Dans ce tourbillon d'idées, Dolomieu est si résolument « patriote » qu'on lui propose de le nommer à la prochaine législature et qu'il considère cette ambition comme « la seule noble, la seule digne d'un bon citoyen ». S'il refuse avec quelque regret, c'est uniquement pour ne pas rompre à jamais avec ses frères et sœurs.

Cela est encore écrit de Marseille. Quinze jours après, le 29 juin 1791, il est seulement venu à Montélimart et il reconnaît déjà que, dans ce pays du droit et de la liberté, on « ne peut plus voyager en province sans donner des soupçons, sans s'exposer à quelques désagréments ». Cependant, il admire « la grandeur de l'Assemblée nationale, la sagesse et la fermeté du peuple » après la fuite de Varennes. Il se fait recevoir de « plusieurs

sociétés des amis de la Constitution » pour afficher ouvertement ses sentiments... Sautons un mois! Le 26 juillet 1791, il est à Paris et commence à parler de « prétexte à des séditieux qui veulent nous plonger dans les horreurs de l'anarchie et de la guerre civile, » de « gens soudoyés par différents partis, qui font les motions les plus extravagantes, » « de cette foule de bandits que l'espoir du pillage a attirés à Paris des quatre coins de l'Europe, ou qui y ont été envoyés pour y exciter des troubles ». Il voit bien les massacres qui se préparent; mais il croit, comme presque tout Paris, aux agents provocateurs, à ce fameux complot des émigrants et des prisonniers qui amènera les septembrisades. Malgré ses attaches nobiliaires, il est encore un révolutionnaire si convaincu qu'il se félicite de ce qu'on va donner la chasse dans les maisons des émigrants : « Les recherches seront exactes, et le temps des ménagements est passé. Beaucoup de châtiments, qui ne tarderont pas à être infligés..., délivreront la société de gens bien dangereux qu'il faut absolument sacrifier à la sûreté publique. » Voilà un singulier état de fièvre obsidionale atteignant le plus honnête homme du monde et le plus désintéressé : état qu'il est toujours utile de constater rétrospectivement quand on veut s'expliquer (et prévenir) les furies criminelles des foules!

En même temps, il plaisante les espérances que les aristocrates fondent sur l'étranger : « Ils enchérissent d'exagérations les uns sur les autres, tellement que le dernier qui parle annonce toujours qu'avec cent hommes il conquerrait la France. » Il fréquente l'Assemblée nationale et il en rapporte cette remarque, flatteuse pour le régime parlementaire, que « les questions les plus compliquées et les plus obscures s'éclaircissent après une discussion qui paraît les embrouiller davantage ». On y travaille uniquement pour « la félicité du plus grand nombre et la sécurité individuelle de tous » (2 septembre 1791). Pourtant il commence à s'apercevoir que tout le monde ne comprend pas la Révolution à sa manière. Il s'élève avec énergie contre le parti des Pétion, des Robespierre et compagnie. Il ne veut pas aller au Club des Jacobins « parce que les enragés y dominent ». Mais il n'en est pas encore à s'apercevoir qu'une pente fatale et inévitable conduit et conduira toujours des Constituants aux Girondins, aux Montagnards, aux Carrier et aux Fouquier-Tinville. Il n'a pas encore

éprouvé que les Révolutions doivent toutes passer un moment par la tyrannie furieuse des minorités extrémistes.

Mais, comme il est très intelligent et a les yeux ouverts, son instruction se fait vite. Le 30 janvier 1792, le ton a déjà bien changé : « Tout nous annonce que nous approchons d'un dénouement, car l'état actuel ne peut pas durer... Le tonnerre gronde de toutes parts; mais on ne peut encore savoir où la foudre tombera, ni par quel vent cheminera le navire du Gouvernement dont dix mille personnes se disputent le gouvernail... La très grande majorité ne prend presque plus de part à ce qui se passe; fatiguée des convulsions passées, elle attend paisiblement les événements quelconques et les recevra paisiblement de quel genre qu'ils soient, pourvu qu'on ne la tire pas du sommeil de la fatigue... » Cette dernière remarque est symptomatique et montre assez que la veulerie des masses devant leurs meneurs n'est pas un fait restreint aux troupeaux de moutons, ni aux Russies. En tout temps, la nation subit les révolutions plus qu'elle ne les mène. Il commence aussi à se défier des théories, « qui ne suffisent pas pour rendre le mouvement plus régulier dans l'immense machine d'un gouvernement qui régit 25 millions d'hommes » et il signale la tendance constante des partis extrêmes à s'unir : « Les Jacobins et les aristocrates feront plutôt cause commune... que de se soumettre. »

Voici encore une remarque à retenir sur la fin de l'Assemblée constituante, d'autant plus plaisante qu'elle est écrite sympathiquement et sans la moindre ironie : « Tant qu'ils ont gouverné, ils n'ont point senti l'abus qu'on pouvait faire d'une telle cumulation de pouvoirs; mais, quand ils ont vu qu'ils allaient remettre les rênes à d'autres, ils en ont été effrayés. »

Le 12 mars 1792, le pessimisme grandit : « Quelle est maintenant la place que j'oserais occuper en France, et comme j'ai bien fait de résister aux illusions de l'ambition ! » Le 22 mars : « J'ai espéré, j'ai désiré le bonheur de ma patrie et, par des exagérations coupables, toute félicité a fui loin de nous. » Le 18 mai : « Les malheureux coquins qui dirigent la France depuis le mois d'octobre dernier, l'ont conduite à la ruine et je ne vois plus aucun moyen de la sauver. » Le 4 octobre 1792, on massacre devant lui à Gisors son ami le duc de La Rochefoucauld, tandis qu'il est à quelques pas dans une autre voiture avec les dames : « J'avais cru pendant longtemps que c'était un

bien de vivre... Je pense maintenant que ce n'est pas un mal de mourir. Le seul sentiment qui me soutient encore dans la carrière de l'existence est celui de la curiosité. »

Il passe la fin de la Terreur à la Roche-Guyon, chez les duchesses d'Enville et de la Rochefoucauld, et Paris, quand il y est ramené quelques jours par ses affaires, lui produit une telle impression d'horreur qu'il a peine à s'en délivrer : (26 mars 1793) « Nous sommes tous sous les poignards des scélérats... Mes cheveux sont presque entièrement blancs. Tout annonce de nouvelles scènes d'horreur. Il n'est personne dont on puisse assurer la vie pour vingt-quatre heures. » Puis, comme dans toutes les correspondances de l'époque, il y a une interruption dans les lettres jusqu'au cri de délivrance qui, malgré certaines théories modernes, a, dans toute la France, salué unanimement le 9 thermidor : « Le règne des barbares qui avait couvert la France d'un crêpe funèbre est donc fini ! »

Pendant que ce drame capital occupait la scène, le sort de l'Ordre de Malte, entraînant la fortune personnelle de Dolomieu, s'était trouvé également tranché. Dès la confiscation des biens ecclésiastiques, les commanderies, qui formaient les ressources de l'Ordre en France, avaient été menacées. Cependant, on pouvait alors plaider en leur faveur et, tant que les « Feuillantins », amis de Dolomieu, furent au pouvoir, l'Assemblée parut disposée à admettre que les biens de l'Ordre étaient la propriété d'un pays étranger et indépendant. Dolomieu, dans une série de mémoires, faisait ressortir que ces biens n'appartenaient, ni à une noblesse, ni à un clergé, mais à une nation tout entière qui avait également son tiers état. En 1791, Dolomieu espérait qu'on laisserait à l'Ordre ses propriétés, — qui, d'ailleurs, depuis le début de la Révolution, ne rapportaient plus rien, — en accordant une juste compensation pour la suppression des dîmes. De fait, le 16 septembre 1792, les biens de Malte passèrent dans le gouffre commun, sauf à promettre d'abord, suivant l'usage de toutes ces spoliations en deux temps, une subvention annuelle « pour le secours que l'Ordre donnait au commerce dans la Méditerranée ». Naturellement, la promesse ne fut pas tenue et Dolomieu sortit de la Terreur entièrement ruiné, ayant achevé de manger ses économies antérieures et forcé de soutenir son oncle, jadis son bienfaiteur, maintenant à sa charge. Il fut ainsi amené à tirer

parti de la science qui avait, jusqu'alors, été pour lui un plaisir.

Il accepta donc de rédiger la minéralogie dans la nouvelle encyclopédie de Panckoucke et quand, le 1er juillet 1794, le Comité de salut public créa l'Agence des mines (destinée à devenir le Corps des mines), il fut heureux d'y entrer avec Duhamel, Monnet, Schreiber, Vauquelin, Alexandre Brongniart et le trop fameux Hassenfratz. Les fonctions comportaient des tournées d'inspection pendant l'été et des cours à Paris pendant quatre mois d'hiver. C'était, pour lui, une nouvelle existence scientifique, qui, pendant trois ans, allait interrompre la série de ses vicissitudes. Existence peu lucrative d'ailleurs ; car, en ce temps où les fonctionnaires ne jouaient pas encore des syndicats, leurs appointements, payés en assignats dépréciés, équivalaient à peu près à rien. Faute d'argent, les ingénieurs des mines recevaient, pour seul salaire, une paire de bottes, un habit et des rations de vivres. Mais cela lui permettait de courir les Alpes, en prenant comme centre son pays de Dolomieu, d'accumuler les observations et de les résumer dans un cours où il communiquait aux élèves son enthousiasme, en même temps que sa science. Pendant une de ces tournées, le 25 octobre 1795, il apprit qu'il venait d'être nommé membre de l'Institut, sans trop savoir au début ce qu'était cette organisation nouvelle. Quand on se réunit, il eut une autre satisfaction en entendant parler d'honoraires : 3000 francs, réduits bientôt à 1 500 par le Conseil des Cinq Cents, ou plutôt, on le sait, à leur équivalent en blé, qui, dans le début, fut médiocrement payé.

Des réflexions politiques relatives à cette époque, j'en retiens seulement une, datée du 16 décembre 1796 : « Ce qui me surprend dans la misère générale, c'est de voir aussi peu de pauvres dans les rues de Paris. On a une telle indifférence pour la vie que ceux qui meurent de faim ou de froid dans leurs greniers, aiment mieux y périr que de venir solliciter quelques secours de la charité des passants. Ceux qui conservent un peu plus d'énergie se mettent voleurs et assassins. Cette crise politique nous met dans le cas de faire de bien singulières observations sur la morale, et sur les principes qui lient l'ordre social et le maintiennent. » Une autre lettre précise sa pensée : « Nous nous sommes tellement accoutumés aux idées de mort, que c'est avec une parfaite indifférence que

nous voyons maintenant approcher notre dernière heure; c'est au milieu des torches funèbres et des tombeaux que les habitants de Paris se livrent à tous les plaisirs et à toutes les dissipations. » Ailleurs encore, il complétera ce tableau du Directoire en peignant son autre face : l'orgie de ceux qu'il appelle d'un mot plaisant toujours actuel : « les ci-devant derrières. »

Enfin, avant d'abandonner ce côté politique de notre sujet, voici un résumé par lui-même de la période révolutionnaire : « C'est par une espèce de miracle que j'ai échappé à toutes les calamités qui, pendant deux ans, ont accablé ma malheureuse patrie... Dans l'espoir d'un meilleur ordre de choses, j'avais applaudi au commencement de la Révolution et j'avais cru que les lumières et la philosophie auraient assez d'empire sur les esprits pour les contenir dans les bornes de la raison ; mais l'expérience nous a appris que les hommes ne se mènent pas par des principes abstraits. J'avais fait volontiers et sans aucun regret le sacrifice de toute ma fortune, et je ne me serais jamais plaint de la Révolution si elle ne m'eût enlevé que les moyens de vivre dans l'aisance ; mais je ne puis oublier que j'ai perdu presque toute ma famille sur les échafauds de Robespierre, ainsi que la plupart de mes amis... » Et, dans une note toute différente, il met en même temps un point final à d'autres chimères de jeunesse : « Les années ont entièrement éteint le germe des passions, et, sous ce rapport, je ne me plains point de la rapacité du temps; je suis devenu plus tranquille et je retrouve dans la société de mes amis de quoi me dédommager de toutes les douces illusions dont certaines enchanteresses remplissaient ma tête et mon cœur... »

V

Cependant, une dernière étape de sa vie, et non la moins douloureuse, allait commencer. Le 4 janvier 1798, dans une séance de l'Institut, son collègue Berthollet vient lui proposer de faire avec lui un grand voyage dans une contrée qu'il ne pouvait lui désigner. « Y aura-t-il des montagnes et des pierres ? — Beaucoup. — Alors, je pars ! » Dolomieu croyait d'abord à une simple promenade en Allemagne. Puis il eut l'idée des Indes. Peu à peu, malgré le secret gardé, il comprit qu'il allait accompagner Bonaparte en Égypte. Cela n'était pas

pour lui déplaire. Il appréciait Bonaparte qu'il rencontrait souvent à l'Institut : « Je n'ai jamais vu, disait-il, personne qui fût plus maître de lui-même. » Quant à l'Égypte, il en avait déjà étudié la constitution physique et avait même publié à ce sujet un mémoire, où, en pleine Terreur, il avait trouvé moyen d'insérer une protestation énergique et courageuse contre l'assassinat du duc de la Rochefoucauld. Mais, quand on sut un peu mieux les buts de l'expédition, une difficulté apparut, sur laquelle Dolomieu, heureux de partir, ne s'arrêta peut-être pas assez. Le 17 mai 1798, étant en rade de Toulon, il écrit : « Il paraît certain que nous irons d'abord à Malte. J'aurais préféré n'être pas témoin de la destruction d'un gouvernement dont autrefois j'ai fait partie. J'espère au moins être de quelque utilité à mes anciens amis. » La situation était d'autant plus délicate que, depuis longtemps, ses adversaires dans l'Ordre l'avaient accusé d'être un espion révolutionnaire et de préparer leur destruction. Il allait paraître leur donner raison. Cependant, enflammé par tous les rêves de domination orientale auxquels donnait lieu « cette expédition des Argonautes », il n'hésita pas à se mettre en route.

A Malte, les événements suivirent la marche qu'on pouvait aisément prévoir. Bonaparte somme le grand-maître de recevoir son escadre dans le port. Refus. Débarquement. Les forts tirent sur les troupes françaises hors de portée sans qu'il y ait personne de blessé. A minuit, demande de trève. En même temps, le grand-maître Hompesch écrit une lettre personnelle à Dolomieu pour le prier, « connaissant la vive affection qu'il portait autrefois à l'Ordre... et la part qu'il a à la confiance et à l'amitié de l'incomparable général Bonaparte », d'intercéder auprès de lui. Le matin suivant, Bonaparte fait venir Dolomieu, lui remet cette lettre ouverte et l'envoie à terre avec son aide de camp Junot pour déclarer au grand-maître que le meilleur moyen de s'assurer ses bonnes grâces est de capituler immédiatement.

Il eût assurément mieux valu pour Dolomieu n'être pas mêlé à cette négociation; mais on ne refusait pas à Bonaparte et Dolomieu espérait, en intervenant, adoucir les conditions. Une lettre de Cordier, le géologue, qui accompagna les commissaires, raconte comment ils parcoururent la ville à pied au milieu d'une foule immense, hissée jusque sur les toits. « Arrivés au palais, nous traversâmes une suite de salons remplis de

chevaliers, de baillis, de commandeurs en tenue bien peu militaire, eu égard à celle de nos troupes, ou à celle que, par une illusion née involontairement de mes souvenirs historiques, je m'attendais à leur trouver. Le plus grand trouble était certainement au fond des cœurs; mais la contenance était de gens d'honneur, qui reconnaissaient avec un morne désespoir l'insurmontable nécessité de céder... Depuis longtemps on avait des avis... que la France avait des desseins sur Malte... Depuis deux mois on exerçait, tous les dimanches, les habitants de l'île qu'on avait armés... Parmi les chevaliers, quelques-uns, amis de la liberté en 1789, avaient conservé leurs sentiments politiques, et ils étaient bien connus pour cela... Afin de prévenir leur influence, le gouvernement avait tout employé pour ternir le nom français et faire prendre en haine ceux des chevaliers, français ou non, qu'on désignait comme ses partisans... Ces manœuvres n'avaient que trop réussi. Presque partout, dès le sifflement des balles, les milices ont crié à la trahison et ont abandonné les chevaliers... Furieuses en même temps de leur propre lâcheté, elles se sont abandonnées, sur un bon nombre de points, à une sorte de frénésie et ont massacré plusieurs officiers... »

Ce fut, en somme, cette révolte des soviets maltais qui facilita la conquête. On voit dans quelle atmosphère Dolomieu retrouva ses anciens confrères, les chevaliers de Malte, et quelles durent être les pensées pendant le festin offert aux commissaires par les dignitaires de l'Ordre, tout en dégustant « les excellentes figues et les glaces faites avec la neige de l'Etna ». Lui était animé des meilleurs sentiments pour ses ennemis d'hier et ne songeait qu'à leur rendre le bien pour le mal ; mais il ne pouvait empêcher le contraste entre les partisans de la Révolution, ses vieux amis, enchantés de voir commencer une ère nouvelle, et la majorité des chevaliers, parmi lesquels beaucoup d'émigrés, désolée et anxieuse.

Le soir, le drapeau français flottait partout. Les chevaliers obtenaient la promesse d'une petite pension (250 à 800 livres) et, pour les nobles français, leur radiation sur la liste des émigrés. Dolomieu alla se réinstaller pendant une semaine, avec Cordier, dans son ancienne maison.

On comprend que le rôle de Dolomieu dans cette affaire ait pu être aisément travesti dans la ville et dans la presse étran-

gère et nous en verrons bientôt les conséquences. D'autre part, quelques essais de résistance à Bonaparte sur les termes de la capitulation semblent l'avoir mis en froid avec le général en chef. Ce libéral supportait mal l'introduction d'un despotisme nouveau et ne craignait pas de dire : « On était plus à son aise au Palais Royal chez M. le duc d'Orléans que chez notre général républicain. »

Sur la suite de cette expédition et sur la participation de Dolomieu à l'Institut du Caire, nous sommes peu renseignés. Il resta en Égypte, depuis le début d'août 1798 jusqu'au 7 mars 1799, c'est-à-dire environ sept mois, dont deux au moins furent employés en préparatifs de départ, et paraît avoir surtout éprouvé une vive déception quant à la richesse de notre nouvelle conquête. Une lettre écrite par lui à Kléber et datée du Caire montre qu'on était parti pour l'Égypte comme pour l'Eldorado des Conquistadores ou pour la Colchide, en s'imaginant y trouver les trésors des Pharaons. En tant que savant, le minéralogiste Dolomieu était uniquement employé à améliorer la mouture et la panification. Les montagnes et les minéraux faisaient défaut.

Dès le 10 janvier 1799, aussitôt Bonaparte arrivé au Caire, Dolomieu sollicitait donc de lui la permission de repartir avec Cordier, dont le général en chef n'était pas fâché de se débarrasser pour des raisons amoureuses. Puis il fallut descendre par Rosette à Alexandrie et y attendre dix jours un vent favorable, au milieu des pestiférés et de la disette. Enfin, on part sur un bon voilier par un vent très frais et on évite facilement la croisière anglaise. Mais, dès le lendemain du départ, quand on est tout à la joie de revoir bientôt la France, on s'aperçoit que le bâtiment fait eau avec rapidité. « A huit heures et demie, la cale était presque remplie ; à neuf heures, il ne nous restait presque aucun espoir de salut. » On cherche vainement une brèche qui n'existe pas. On s'efforce sans succès de faire passer une voile sous la quille. Enfin on s'aperçoit que le mal vient de ce qu'on a imprudemment coupé des traverses à la cale pour y loger onze chevaux. Le navire se disjoint ainsi de toutes parts. A partir de midi, on renonce à épuiser l'eau et chacun avise à abréger sa fin. « Ceux qui n'avaient point d'armes à feu avaient mis des boulets en réserve pour s'en lester, comme les cadavres qu'on jette à la mer. » Cependant on allait couper

les mâts et tenter de construire un radeau, quand un vieux matelot propose un artifice désespéré. On jette à la mer, autour du navire, toutes les pailles hachées, les étoupes, jusqu'aux lentilles, au riz, aux débris de biscuit; on les fait passer au dessous; et l'eau, qui tend à s'infiltrer sous pression dans les fissures de la coque, entraîne ces corps légers, les introduit, calfate automatiquement tous les joints. » Au coucher du soleil, l'épuisement avait tellement réussi qu'il ne restait plus à la cale que la quantité de liquide qu'on jugea nécessaire de conserver pour lester le bâtiment... « C'est de nous qu'il convenait de dire que notre existence tenait à un fétu de paille... Pendant les dix jours que dura notre navigation jusqu'en Europe,... on renouvela plusieurs fois cette singulière opération... que nos matelots italiens appelaient *panini*... On *donnait à manger au bâtiment*... »

Mais cette traversée mouvementée devait mal finir. Jetés par la tempête sur la côte italienne, nos passagers sont heureux de pouvoir, le 20 mars 1799, entrer dans le port de Tarente, où ils croient d'abord trouver des Français. Les voilà prisonniers de guerre et traités avec d'autant plus de rigueur qu'on s'imagine trouver sur eux les grandes richesses attribuées à l'Égypte. Sans la présence connue d'un pestiféré à bord, on se jetterait sur eux pour les massacrer. Enfin on les dépouille officiellement de tout et on les conduit à Messine, où leur sort se négocie. La conclusion est qu'on les renvoie tous sur un parlementaire, à la seule exception de Dolomieu, spécialement retenu par la cour de Naples comme ayant contribué à la prise de Malte.

VI

C'est ici que commence une rigoureuse captivité de vingt et un mois, dont le journal touchant, conservé par miracle, fait penser aux *Prisons* de Silvio Pellico. Dolomieu, chevalier de Malte réputé traître à son Ordre, était retenu comme prisonnier d'État, *reo di Stato*, Dolomieu, « révolutionnaire français », restait incarcéré, quoique civil, par animosité contre ses idées politiques. Mais il était surtout en butte à la haine implacable et personnelle de la reine Marie-Caroline, qui, suivant les amis de Dolomieu, « savourait l'espoir de commettre un nouveau crime », médité depuis 1785.

Enfermé au régime cellulaire dans un cachot sans air et sans lumière d'où il n'avait jamais la permission de sortir et où il ne recevait aucune nouvelle (sauf de temps à autre, par son geôlier, l'annonce inexacte d'une défaite française), bientôt malade et privé de tout secours médical, le malheureux n'avait aucune notion sur la durée de sa captivité et pouvait la croire éternelle. Il avait pourtant réussi à garder quelques livres scientifiques, sur les marges desquels il écrivait des notes, en employant, comme encre, la fumée délayée de sa lampe et, comme plume, une esquille de bois. Quelques passages empruntés à l'un de ces livres, aujourd'hui déposé dans la bibliothèque du Muséum, montreront le désespoir croissant du malheureux, depuis le mélange de plaisanterie française au début jusqu'aux pensées de suicide ; et toujours la même préoccupation de sincérité dans l'observation psychologique.

JOURNAL DE MA CAPTIVITÉ

« Il faut que le maître actuel de ma destinée mette un bien grand prix à ma personne... Outre les triples murs, les doubles portes, les doubles grilles, les quatre serrures et les quatre verrous, qui lui répondent de moi, il y a une sentinelle en dehors de mes portes, relevée de deux heures en deux heures, chargée d'empêcher que personne ne s'arrête devant ma prison et qu'on n'y parle à haute voix. Quelles tendres attentions! sans doute pour mon sommeil !...

« *Le 28 juillet.* Enfin il est terminé le premier mois de mon étroite, dure et solitaire captivité... Je vis dans un cercle étroit de pensées, sur lesquelles je rumine sans cesse. Je calcule continuellement tous les événements qui peuvent améliorer mon sort ou amener ma délivrance. Je donne aux moindres mots que j'entends des significations favorables... En général, du moment où je me lève, qui est sept heures, j'ai plus de peine à atteindre midi, heure où je dîne, que de midi à atteindre onze heures où je me couche. Je suppose que la journée est presque gagnée quand elle tend vers le soir... Lorsque j'étais dans le monde, je me hâtais dans toutes mes occupations, parce que le temps me manquait presque toujours. Ici, j'ai le temps en surabondance, ce sont les occupations qui me manquent. Aussi, quand je puis m'en former quelques-unes, je les prolonge le plus

possible. Je cherche à employer toute ma journée à tailler une plume. Il est aussi des occupations que je mets en réserve avec le même sentiment qui fait thésauriser l'avare, pour m'en servir dans l'avenir. Ce qui me distrait le plus puissamment, c'est d'écrire. Mais je dois user très sobrement de cette ressource, parce que je n'ai pour papier que la marge de mes livres et, lorsqu'elles seront toutes chargées, je ne sais ce que je deviendrai.

« Deux choses, d'ailleurs, m'incommodent beaucoup, l'air épais et impur de ma prison qui ne peut un peu se renouveler qu'au moment où on ouvre ma porte. Ma respiration y est pénible et, presque toutes les nuits, j'éprouve des suffocations... L'humidité produite par cette stagnation d'air est telle ensuite que tout ce que je possède moisit et pourrit. Mon matelas et mes draps sont toujours humides, et l'eau répandue sur mon pavé ne sèche jamais...

« *28 août.* Voilà donc un second mois passé dans mon exécrable prison... Presque toutes les illusions dont mon imagination se nourrissait se sont dissipées. J'ai soumis au calcul des probabilités toutes les chances qui peuvent être pour moi, ou contraires ou favorables, et ces dernières sont en si petit nombre !... Il s'est passé peu de jours dans ce mois malheureux où je n'aie mille fois maudit mon existence, où je n'aie discuté les moyens de la terminer. Je me suis rarement jeté sur mon lit sans former les vœux les plus ardents de ne jamais me relever...

« *28 septembre.* Il commence aujourd'hui, le quatrième mois de mon affreuse incarcération, sans que je puisse calculer de combien d'autres mois il sera suivi... Cependant le dernier mois s'est passé moins péniblement que l'antécédent. Je me suis fait une occupation qui arrache pendant quelques heures de la journée ma pensée à la contemplation de ma triste position. Cette occupation peut encore se prolonger pendant trois mois, parce que je la ménage bien autrement que l'avare ménage sa bourse, et je suis content quand je n'ai pas été obligé d'y travailler une demi-journée, parce que c'est autant de réserve pour l'avenir. C'est un ouvrage de Minéralogie, auquel je donne le nom de Philosophie minéralogique, et je l'écris dans les interlignes des livres que j'ai. Mais, quand ce sera fini, que ferai-je?...

« *Le 12 octobre.* Je ne demande plus à la fortune qu'une fièvre chaude qui m'emporte en peu de jours; je ne puis

encore me décider à y suppléer, quoique j'en sois bien tenté dans certains momenls. Pourquoi le chagrin ne tue-t-il pas?...

« *Mercredi, premier de l'an 1800*... Je suis donc depuis plus de dix mois captif, et, depuis plus de sept mois, un des êtres les plus malheureux qu'il y ait sur la terre, plus malheureux que le forçat chargé de chaînes, employé aux travaux publics : il communique au moins avec d'autres hommes; plus malheureux que celui qui attend le jugement qui doit le condamner à mort : il voit arriver la fin de ses souffrances. Moi, je traîne cette existence abominable, d'un jour à l'autre, d'une semaine à l'autre, sans que rien m'annonce le terme de mes maux... Resserré seul dans un espace de peu de pieds, manquant d'air et de lumière, privé de toute communication avec l'espèce humaine..., ma pensée, jamais distraite, me ramène continuellement à la contemplation de mes infortunes... Comment, dira-t-on, ne pas franchir les barrières d'une vie aussi exécrable; pourquoi ne pas se délivrer d'une pareille existence? Hélas, j'y pense nuit et jour; mais les moyens n'en sont pas faciles, lorsqu'on n'a aucun instrument; et, ensuite, la crainte de rester à moitié chemin, d'être arrêté par la douleur, de n'avoir pas la force d'achever, et alors!... Si certains moyens qui, du temps de Robespierre, ne me quittaient point, étaient maintenant à ma disposition, depuis longtemps je ne serais plus à plaindre... »

Ce lamento s'arrête le 12 février 1800. Peu après, Dolomieu devint si gravement malade que, le voyant à toute extrémité, on finit par le transférer dans une chambre à peu près éclairée et aérée, où il se rétablit lentement. En même temps, il reprit un certain contact avec l'extérieur, puisque nous possédons trois lettres adressées par lui à ses amis de France entre le 1er et le 4 avril. Il acquit quelques notions de ce qui s'était passé pendant la dernière année. Mais son sort demeurait bien misérable, comme le montrent ces lettres mêmes : « Je manque de tout, ayant été barbarement dépouillé. Je suis dévoré par les insectes de la malpropreté et n'ai presque aucun moyen de me changer. C'est cependant bien moins de mes souffrances physiques que de mes souffrances morales que je suis malheureux. »

Si Dolomieu avait obtenu cet allégement relatif, ce n'était pas seulement par un reste d'humanité, mais surtout parce que l'incarcération d'un savant aussi connu avait excité une émo-

tion générale et suscité de multiples démarches, qui arrêtèrent Marie-Caroline et son favori Acton dans l'exécution complète de leur crime. L'Institut de France et l'Institut d'Égypte avaient pris l'initiative des protestations. Puis le ministre des relations extérieures adressa une note diplomatique qui en appelait à l'opinion du monde civilisé. Enfin, le président de la Société Royale de Londres lui-même fit agir à Naples l'ambassadeur d'Angleterre et lord Nelson, commandant la flotte anglaise de la Méditerranée. Ces dernières démarches, faites en janvier 1800, furent sans doute particulièrement décisives et c'est par l'intermédiaire du commissaire français à Londres que Dolomieu put écrire au début d'avril. Mais ce faible résultat ne suffisait pas. Le roi d'Espagne, intéressé de son côté à l'affaire par notre ambassadeur à Madrid, écrivit deux lettres personnelles à son frère le roi des Deux-Siciles, pour faire appel à son humanité, et, le 19 mai, notre ambassadeur pouvait mander d'Aranjuez : « La première lettre de Sa Majesté Catholique à son frère a sauvé les jours de Dolomieu ; j'espère que la seconde, écrite du style le plus pressant, le rendra bientôt à la liberté. »

En même temps, notre ambassadeur proposait au ministre espagnol de solliciter l'intervention du Souverain Pontife. Mais cette idée n'eut pas de succès. Le ministre fit observer que le roi d'Espagne « ne pouvait pas convenablement recourir à la médiation d'une Puissance étrangère pour obtenir ce qu'il avait deux fois demandé à titre de roi, de frère et d'aîné de sa maison ». En France même, la proposition parut également maladroite et c'est évidemment à elle que fait allusion une lettre écrite le 4 juin 1800 de Milan par Bonaparte à Talleyrand : « Je n'approuve pas, citoyen ministre, toutes ces petites intercessions que l'on fait pour Dolomieu ; cela avilit le Gouvernement sans aucun résultat et je trouve l'idée de faire intervenir le Pape extrêmement inconvenante ; je désire que cela n'ait pas lieu. »

Bonaparte allait bientôt montrer la vraie manière de réussir. Déjà l'ambassadeur à Madrid, ne réussissant pas à émouvoir le ministre du roi de Naples, avait mis en avant « le droit terrible, mais légitime, des représailles ». La victoire de Marengo allait fournir un argument plus décisif encore. Quand on négocia la paix de Florence (20 mars 1801), Bonaparte fit insérer dans les préliminaires cette clause formelle : « Le

citoyen Dolomieu, le général Dumas (père du romancier Alexandre Dumas) et le général Manscourt, tous les Français faits prisonniers à leur retour d'Égypte, seront rendus sur-le-champ. » Le 28 mars, Dolomieu libéré pouvait adresser de Florence ses remerciements au président de l'Institut.

Son retour en France fut triomphal. Pendant sa captivité, il avait été nommé professeur au Muséum et ses malheurs mêmes avaient popularisé son nom. Membre de l'Institut, professeur à l'École des Mines et au Muséum, à cinquante ans, il pouvait se promettre une fin d'existence tranquille. Et c'est alors, en effet, que reparaît sa vieille amie de Metz, Mlle Thyrion, maintenant âgée, elle aussi, de cinquante ans, pour exécuter « leur ancien plan, auquel elle s'est d'autant plus attachée qu'il a été plus en péril ».

Ce plan, qui se dessine dans leur correspondance, consiste maintenant dans un ménage à trois, où apparaît comme tiers un autre chevalier de Malte, un Manceau un peu plus âgé, un brave homme pacifique, chauve, grisonnant, peu distingué, mais d'une complaisance inépuisable et d'une philosophie souriante, « le bon, l'excellent Desmazis », comme on ne manque jamais de l'appeler. Qu'ils s'entendront bien ensemble et que Mlle Thyrion sera heureuse de servir « l'unique ami de son cœur ! » « Depuis un an, écrit-elle, je file comme Arachné à votre intention. En un mot, j'ai fait comme la sage Pénélope et, sans reproche, vous m'avez bien causé autant d'ennuis qu'elle en a éprouvé. La différence entre elle et moi est que ce ne sont pas les galants qui m'ont tourmentée pendant votre cruelle absence... Est-ce que vous n'espérez pas, mon ami, votre logement au Jardin des Plantes ? Cependant, le joli petit coin que ce nous serait pour respirer et promener tout doucement notre vieillesse au soleil ! »

Ainsi cette existence si accidentée semblait devoir se terminer en idylle. Mais Dolomieu n'avait pas supporté impunément les prisons de Marie-Caroline. A peine eut-il le temps de parcourir un été encore ses chères Alpes, et bientôt il s'alitait pour mourir le 16 novembre 1801 après quelques jours de maladie.

L. De Launay.

JOURNAL INTIME

II[1]

1859

1er janvier 1859. — Cette année s'ouvre pour moi sous de bons auspices : j'ai le bonheur intérieur le plus complet, et je gagne honorablement ma vie. Il n'y a que ma santé qui me donne des inquiétudes quelquefois. Mais, ô mon Dieu, sois béni : il faut que toujours quelque chose nous manque, et tu m'as accordé l'essentiel.

12 janvier. — Le 1er janvier, l'Empereur a prononcé quelques paroles équivoques contre l'Autriche. Elles ont été aggravées par le démenti du *Moniteur* et par le langage belliqueux qu'on laisse tenir par les journaux. Le discours du roi de Piémont à son Parlement, et l'annonce du mariage de Napoléon Jérôme avec la fille de Victor-Emmanuel ont mis la terreur au comble. Hier, la rente a baissé de 2 francs : elle est tombée à 68 fr. 95. Et cependant, je ne puis croire à la guerre. J'ignore si l'Empereur la désire, quoique tout semble l'indiquer, mais il me semble que les circonstances extérieures ne la permettront pas. Dans tous les cas, si elle éclate, et qu'on nous propose un crédit à voter, quelle attitude devrai-je prendre au Corps législatif ? Le parti se divise en deux camps : ceux qui approuvent et ceux qui blâment. Les Jacobins sont tous prêts à donner leur concours à l'Empereur, du moins dans cette circonstance ; les libéraux s'y refusent. Jules Favre est dans le premier camp ; je suis dans l'autre avec Picard, Darimon, Littré.

Copyright by Mme Émile Ollivier, 1925.

(1) Voyez la *Revue* du 15 juillet.

Voici, en formules mathématiques, la liaison de mes idées : Pour approuver ou blâmer une guerre, il faut avant tout savoir quel en est le but. La guerre en elle-même est mauvaise ; ce sont les temps, comme dit Hérodote, où ce ne sont plus les fils qui ensevelissent leurs pères, mais les pères qui ensevelissent leurs fils. Le but de la guerre actuelle est-il de venger l'honneur outragé de la France ? Non. Est-il d'agrandir le territoire ? On le nie. D'ailleurs, le but serait blâmable. On lui en donne ostensiblement deux : la gloire de la France, la liberté et l'indépendance de l'Italie.

La gloire de la France n'a pas besoin d'être accrue. C'est sa liberté qui demande à l'être et il est impossible que le Gouvernement impérial procure à l'Italie soit la liberté, soit l'indépendance. La liberté ! Si le Gouvernement avait retiré la loi des suspects, ouvert les prisons, fait cesser l'exil, rendu la parole à la tribune et à la presse, on pourrait examiner sérieusement ses promesses ; dans la situation actuelle, la guerre, loin de servir à créer les libertés italiennes, permettra de nous enlever celles que les mœurs nous ont conservées. Sans doute le bien doit être accepté, même de la main des méchants ; mais quand ils se bornent à en donner l'espérance, on ne doit pas les croire. Celui qui a détruit la liberté chez nous ne peut sincèrement commencer une guerre pour l'établir chez les autres.

Je voterais avec enthousiasme tout ce qui serait de nature à soulager l'Italie, *di dolore ostello*, cette seconde patrie de mon cœur ; mais ce qu'on nous propose lui sera fatal. Cela lui serait-il utile, je ne puis sacrifier la France et la liberté, même à l'Italie ! Dès qu'il y a une contradiction entre ces deux intérêts sacrés, je ne puis hésiter dans mon choix : j'opte pour la France et pour la liberté !

15 janvier. — *La Patrie* et *le Constitutionnel* sont à la paix. *La Presse* et *le Siècle* continuent à souffler la guerre. Philis (1) et Floquet sont les plus décidés pour la guerre. Nefftzer la désire aussi. Henri Martin, de Laforge pensent de même. Thiers et Lamartine sont contre.

Pour ne pas tirer l'Italie de la situation dans laquelle elle est, devons-nous nous exposer à tomber dans une situation pareille à la sienne ?

(1) Avocat de talent qui devint, en 1870, secrétaire général du ministère de la Justice.

— Mais, disent le plus grand nombre, la guerre, c'est l'inconnu, on ne sait pas ce qui en peut sortir. Dans tous les cas, elle nous tirera de notre ennui.

La politique qui consiste à se jeter dans l'inconnu, la politique de l'*alea jacta est*, est indigne d'un homme d'État. La politique a précisément pour but, non de s'abandonner à l'inconnu, mais de le conjurer, et de réduire, tous les jours, par les efforts de la liberté, la part du hasard et de la fatalité. D'ailleurs, la guerre, ce n'est pas l'inconnu. Elle ne peut se terminer que par l'une de ces deux éventualités : l'invasion ou la continuation de la domination bonapartiste, sans profit réel pour l'Italie, ou du moins sans un profit tel que nous devions nous exposer à des maux si redoutables. Quant à notre ennui, il n'est pas à désirer que nous en soyons distraits; il faut qu'il s'augmente, qu'il devienne tellement intolérable que nous prenions enfin le parti de chercher un refuge contre lui dans les combats de la liberté.

Il y a eu une réunion de républicains chez Carnot : Carnot, Garnier-Pagès, Pelletan, Hérold, Clamageran, Charton se sont prononcés contre la guerre, Floquet et Guiniard pour. Chez Thiers une réunion semblable a eu lieu : Duvergier de Hauranne et Rémusat se sont prononcés pour ; Thiers contre. Montalembert est également hostile à la guerre.

M. de Kersaint raconte le mot suivant de l'Empereur, prononcé devant lui dans un groupe de quinze personnes : « Je croyais que la France voulait qu'on parlât haut en son nom; j'apprends que l'opinion publique est contraire à la guerre, on ne l'aura pas. »

18 janvier. — Le baron d'Eckstein me dit des choses très fines sur Lamennais. Très logique, mais excessif; il ne posait pas. Sa passion était de faire des disciples.

— On n'aime pas la liberté quand on ne respecte pas les opinions opposées aux siennes.

— Mon père m'écrit qu'à Florence l'agitation consiste en ceci : le lendemain du discours du roi de Piémont, on a déposé chez l'ambassadeur de France près de 5000 cartes.

— De toutes les affectations, la pire c'est celle de la simplicité.

— Ce qui gouverne le monde, ce n'est pas la providence de Dieu, ce sont ses lois. Ce qu'on appelle la force des choses,

ce n'est rien autre que la logique, qui fait, qu'un point de départ étant accepté, aucune volonté ne peut en conjurer les conséquences. Mais il nous reste la liberté de choisir notre point de départ, c'est assez.

27 janvier. — Le *Journal des Débats* vient de faire une volte-face ; après avoir vivement attaqué la guerre, il écrit un article contre l'Autriche, de nature à la provoquer. Ils disent à cela qu'il faut vivre. Ce revirement me paraît le premier indice de la guerre.

J'ai dîné chez Tambour, avec Poyer, ancien secrétaire de Lamartine. Nous avons beaucoup causé de ce temps. « Lamartine, dit-il, a été admirable de sang-froid, de courage, d'à-propos durant tout le Gouvernement provisoire. » Il m'en citait de nombreux exemples. La première nuit, un ouvrier se présente au Gouvernement provisoire suivi de ses camarades. « Citoyens, dit-il, si, dans deux heures, vous n'établissez pas les organisations du travail, vos têtes ne resteront pas sur vos corps. » — Là-dessus, Garnier-Pagès de commencer un discours pathétique, et l'ouvrier de devenir plus insolent : « Nous ne voulons pas être trompés comme en 1830. » Alors, Lamartine prend la parole : « Le citoyen a raison, le peuple ne doit plus être trompé, il faut établir l'organisation du travail. Seulement, le Gouvernement provisoire est accablé de travaux ; il est probable que le citoyen aura profondément médité cette question ; qu'il dicte ses idées à monsieur (un secrétaire qui est dans un coin). Le Gouvernement les examinera et dans deux heures, il proclamera l'organisation du travail. » Et l'ouvrier de disparaître.

Un autre jour, une compagnie de femmes appelées les *vésuviennes* (habillées en hommes) se présente ; elles embrassent Crémieux et veulent faire de même de Lamartine. Celui-ci s'éloigne d'un pas, leur tend la main et dit : « Entre hommes, on se donne la main. »

C'est Lamartine qui a eu l'idée de la garde mobile. Il a, un certain jour, nommé tous les chefs de clubs consuls, qui dans un milieu, qui dans un autre ; puis, au moment où ils allaient arriver à leur poste, il les envoyait ailleurs par dépêche télégraphique : il les a promenés ainsi plusieurs mois.

Quand Ledru-Rollin fut attaqué et que Lamartine se décida à le défendre, il dit à Poyer : « Je vais prendre ma popularité dans mes mains et la briser en mille morceaux ; il le faut : je

l'emporterais dans la Chambre si je faisais autrement ; mais Ledru-Rollin serait plus fort que moi au dehors. »

Il croyait cependant à sa nomination à la présidence par le suffrage universel. Le danger passé, il a été pitoyable. A chaque instant, je lui demandais : « On m'interroge sur ce qu'il faut faire : que dois-je répondre ? » Il me donnait son opinion. Le lendemain, il montait à la tribune et soutenait l'opinion contraire. Poyer le juge comme un homme qui n'aime personne : en ses amis, il voit des types, des abstractions, des genres d'esprit, rien de plus. Il ne dit pas la vérité, mais, de bonne foi, il se persuade que tout ce qu'il rêve existe réellement. C'est ainsi qu'il a soutenu un jour à sa sœur qu'il était né à Milly, alors que son acte de naissance porte la preuve matérielle que c'est à Mâcon. Tous ses récits sont suspects : dans son histoire de 48, il a composé après coup des discours qu'il n'a jamais prononcés.

Guizot raconte et maintient, malgré la dénégation de Lamartine, que celui-ci, pour empêcher Dupont de l'Eure de parler le 24 février, se serait écrié : « Qu'on le porte en triomphe ! »

28 janvier. — Victor Lefranc m'affirme avoir entendu raconter par Passy l'histoire suivante sur Louis-Philippe. Il s'agissait d'établir des corps francs sur la frontière d'Espagne. Soult s'y opposait, Thiers insistait et le Roi avec lui. Un jour, pour décider le maréchal, le Roi se rendit chez lui avec ses ministres. Après être resté quelque temps seul avec eux, il entr'ouvre la porte de la chambre dans laquelle les autres l'attendaient, et passant la tête par la porte entre-bâillée : « Nous avons pleuré, tout est fini. »

7 février. — Je ne vais pas aux Tuileries entendre le discours d'ouverture ; je ne veux pas un seul moment endosser la livrée.

Ma matinée est consacrée à assister à une discussion entre Havin et Picard sur la question de savoir si celui-ci doit sortir du Conseil de surveillance du *Siècle*. De cette discussion je tire l'enseignement que, quand il s'agit de conventions politiques, il faut bannir toutes les formes de courtoisie, et n'avoir aucun égard de politesse pour son interlocuteur, s'exprimer durement, si cela est nécessaire pour la clarté de l'accord, et, si on le peut, avoir des preuves écrites.

Le discours de l'Empereur est, ce que je pensais, une équivoque : il ne promet pas la paix, et il ne suppose pas nécessai-

rement la guerre; à côté d'une phrase pacifique, s'en trouve toujours une guerrière. Il indique une grande indécision ou une profonde dissimulation ; on peut rapporter à l'un ou à l'autre de ces sentiments ce qu'il a d'aigre et de hautain. Il y a à remarquer, en outre, cette maxime : « L'intérêt de la France est partout où il y a une cause juste et civilisatrice à faire prévaloir. »

Ce soir Henri Martin est venu causer longuement avec moi : il veut qu'on appuie la guerre; il s'agit d'une question nationale au plus haut point.

8 février. — Les conservateurs se plaignent que celui qu'ils ont nommé pour maintenir l'ordre les trompe et fasse la guerre; Bonaparte s'indigne de ne pas trouver d'enthousiasme lorsqu'il invoque des sentiments vrais et patriotiques. Aux uns, je rappellerai l'histoire que rapporte Machiavel sur César Borgia. Il avait nommé gouverneur en Romagne un certain Ramiro d'Ono, homme cruel, qui remplit le pays de terreur et l'ensanglanta de ses cruautés. Lorsque Borgia crut le moment venu de changer de système, il fit tuer Ramiro et le peuple trouva un jour son corps exposé sur la place publique de Césène, ayant auprès de lui un coutelas ensanglanté. C'est ce qui arrivera toujours aux individus, ou aux corps qui se font les serviteurs passionnés d'un despote : après lui avoir sacrifié leur honneur, leurs principes, ils seront exposés sur la place publique au mépris du peuple. L'Assemblée législative nous avait fourni un exemple; le Corps législatif sera le second.

8 février. — Presque tous nos collègues considèrent le discours comme belliqueux : ils l'ont accueilli très froidement hier, et ils en sont furieux aujourd'hui. M. de Pierre me disait : *C'est un crime.* Quand Morny a commencé son discours, il a été accueilli par un silence glacial. Tout a fondu quand il a parlé de la paix; on l'a applaudi avec enthousiasme. Au fond cependant, ce discours ne dit rien autre que le discours de l'Empereur ; dans la forme, il insiste sur la paix un peu plus.

Claudet me montre une lettre de Proudhon qui pense exactement comme moi. « Déposez votre acte additionnel, dit-il à l'Empereur, et alors nous verrons si nous pouvons approuver votre guerre. »

10 février. — Ferry est venu me voir : il est enchanté, dans le discours de l'Empereur, du mépris pour les intérêts

vulgaires, et de la maxime : « L'intérêt de la France est partout où existe une cause légitime. » Je lui ai répondu : « qu'il n'appartenait pas à l'Empereur de mépriser les intérêts *vulgaires*, qu'il a lui-même exaltés et suscités, et de ruiner des gens que, depuis plusieurs années, il jette lui-même dans les entreprises que ses paroles imprudentes vont faire crouler ». Ceci soit dit sans que je plaigne beaucoup ceux qui ont oublié que, sans liberté, la prospérité matérielle elle-même est impossible.

Le crime des traités de 1815 n'est pas, selon moi, d'avoir *mal* disposé de tels ou tels pays, c'est d'en *avoir disposé* contre leur gré. En cela, ils sont nuls et d'une éternelle nullité : aucun traité n'a le droit de dépouiller une nation de sa propre volonté. Disposer autrement et *bien* est aussi opposé au droit que disposer *mal*.

Je conçois donc ainsi le manifeste d'une république :

1° Tout peuple est maître de lui-même.

2° Aucun traité ne peut prévaloir contre ce principe supérieur.

3° Par conséquent, je ne me croirai empêché par aucun d'aider les peuples qui m'appelleront par l'intermédiaire d'un Gouvernement constitué. Mais je ne me croirai autorisé par aucune de mes sympathies d'intervenir dans les affaires de mes voisins, avant d'avoir été sollicité par un appel de cette nature

4° Mes alliances seront seulement avec les Gouvernements qui partageront ces principes. Je pourrai n'avoir pas pour ennemis ceux qui les violent, je ne les aurai pas pour amis.

La conduite des Gouvernements anglais et français vis-à-vis du Gouvernement napolitain est seule conforme aux principes. En présence des infamies du roi *Bomba*, ils ne se sont pas cru le droit de le chasser de ses États, au profit des patriotes napolitains; ils ont fait des remontrances et ils ont retiré leurs ambassadeurs. Que les Napolitains fassent une insurrection et chassent les monarques; si les Autrichiens veulent les rétablir, le droit d'intervenir commencera.

11 février. — Au Corps législatif, conversation avec Jules Favre. Il penche à l'abstention silencieuse, mais, quoi qu'il arrive, jamais il ne votera pour ce Gouvernement, quelque excellente que puisse être la mesure proposée : il ne peut oublier son origine. Cette pensée est une exagération. Armand Carrel a admirablement répondu à un système de ce genre contre la Restauration (22 septembre 1830).

14 février. — Le printemps nous envoie les premières bouffées de son souffle enivrant : ce serait l'heure d'être insouciant et heureux. Je rencontre Guéroult (1) et nous voilà de nouveau sur le chapitre de la guerre. Entre autres choses, il me dit : « Je me préoccupe peu de la liberté : de longtemps elle n'est pas possible en France. » Puis il me cite de Maistre ; il n'a pas su se dégager de l'étreinte de ce vigoureux faiseur de paradoxes.

23 février. — La lecture du deuxième volume de Guizot m'a beaucoup intéressé. Il est toujours utile d'entendre un homme éminent parler de soi. Seulement, dès la première lecture apparaît le défaut, qui est de n'avoir pas compris que la politique de résistance n'est *nécessaire*, *légitime*, *sainte*, que parce qu'elle rend le progrès possible, et que, faire des réformes est une des meilleures manières de résister. Résister pour conserver le *statu quo* est misérable; pour ramener le passé, c'est criminel. Le tort de M. Guizot, c'est d'avoir résisté presque toujours pour le maintien du *statu quo*. Gouverner, ce n'est pas arrêter, mais régulariser la marche, être à l'arrière-garde, mais non pas refuser d'avancer. Je n'admets pas la conception socialiste outrée qui fait du gouvernement l'initiateur; mais il ne doit pas non plus être l'*étouffeur* : son rôle est de *réaliser* les idées que la libre discussion a fait *prévaloir*; il ne sème pas, il recueille et utilise les fruits mûrs.

4 mars. — J'ai longtemps causé avec Viel-Castel (2), chez Mme d'Agoult : c'est un homme charmant, plein d'instruction historique et de charme dans le récit. Il m'a beaucoup parlé de 48 et de l'ignorance de Lamartine qui, entre autres choses, lui demanda un jour comment on pouvait aller en Pologne par mer. Bastide (3) était un esprit étroit, mais très loyal et très sincère : il a été plus regretté par le corps diplomatique que Lamartine, avec lequel il était impossible de savoir à quoi s'en tenir.

8 mars. — Thiers pense que la note du *Moniteur* indique

(1) Incarcéré au coup d'État, défenseur ardent du principe des nationalités, Adolphe Guéroult était directeur de *la Presse*.

(2) Administrateur et diplomate, auteur d'une *Histoire de la Révolution*, 2 vol., 1860-1870.

(3) Jules Bastide, publiciste et homme politique, avait été quelque temps en 1848 ministre des Affaires étrangères.

une reculade en présence de la coalition. Le décret de ce matin, qui contient la démission du prince Napoléon comme ministre des Colonies, semble confirmer et constater le triomphe du parti de la paix.

10 mars. — Un parti subit toujours des traitements analogues à ceux qu'il a fait subir à ses adversaires : c'est la réflexion que m'inspire la lecture de l'histoire de la Révolution. Avant d'être mis en accusation le 31 mai, les Girondins avaient mis Marat en accusation le 12 avril ; avant d'être les victimes du peuple, ils en avaient été les tribuns ; ils avaient fait monter Louis XVI sur l'échafaud, avant d'y monter eux-mêmes. Je déteste de plus en plus Robespierre ; l'apologie qu'en fait Louis Blanc m'irrite ; on y sent la mauvaise foi ou plutôt l'égarement. La critique de Lanfrey est très juste, quoique très personnelle.

11 mars. — Thiers me raconte que la note du *Moniteur* était une vraie reculade, ou plutôt la manifestation publique d'une reculade commencée en réalité par le voyage de lord Cowley à Vienne. L'Empereur, en ce moment, avait été effrayé du déchaînement de l'opinion en France, en Allemagne et en Angleterre, et lord Cowley était parti pour arranger les choses. Seulement, il avait écrit de Vienne que l'empereur d'Autriche était fort irrité, et qu'il fallait le calmer par un acte public : de là, l'article du *Moniteur*, écrit sous l'influence de Fould et Walewski. Depuis, Napoléon Jérôme a repris son action, montré à l'Empereur quelle honte entraînait la reculade : celui-ci hésite de nouveau et incline vers la guerre.

Nous avons parlé de Henri Martin : « Il est bête comme un chou. » M'a dit que Solar était un de ses amis et qu'il voulait unir dans la presse l'orléanisme le plus avancé et le républicanisme le plus modéré. Il m'a demandé si je connaissais un homme de talent à lui recommander. Je lui ai répondu qu'aucun ne m'était plus cher que Nefftzer qui doit rentrer à *la Presse*. Il croit qu'il faut laisser l'Italie telle qu'elle est, et prolonger le plus longtemps le *statu quo*. A paru fort étonné quand je lui ai parlé du principe des nationalités et m'a dit qu'il m'expliquerait un jour la question à fond.

13 mars. — Le malheur de la République, c'est que son établissement n'ait été tenté jusqu'à présent, que par les républicains, et que les constitutionnels s'y soient toujours

opposés. Que je serais heureux si je pouvais mériter un jour les paroles de Jefferson sur Washington : « Il avait l'intégrité la plus pure et la justice la plus inflexible que j'aie jamais connues; aucun motif d'intérêt ou de parenté, d'amitié ou de de haine, n'exerçait aucune influence sur sa décision. Il a été, en vérité, dans toute l'acception des mots, un homme sage, bon et grand! »

14 mars. — Une erreur de nos amis, et qui se manifeste encore dans cette circonstance, c'est de croire que le but justifie les moyens. « Peu importe, disent-ils, la nature et la légitimité de la guerre actuelle; nous devons la soutenir par cette seule raison qu'elle peut renverser le Gouvernement. » Je n'admets pas cette doctrine. On a beaucoup recherché les causes de l'état dans lequel se trouve notre société, toujours prête à se précipiter dans quelque extrême, aujourd'hui affamée de liberté, demain de despotisme, aussi ardente à parler quand le silence sera salutaire, qu'à se taire lorsqu'il faudra parler. Cette démoralisation, cette absence de foi est due à ce que, depuis le XVIe siècle, le principe suprême de la politique a toujours été celui-ci : que *la fin justifiait les moyens.* Que les partis ne se renvoient pas la responsabilité de cette maxime! Ils ont tous commis la faute de blâmer le principe quand ils étaient vaincus et de l'appliquer quand ils étaient vainqueurs; tous, ils ont cru au droit de la *victoire* et non à celui de la *défaite.* La Royauté a la Saint-Barthélemy, les Dragonnades; la Révolution a les journées de Septembre, la Terreur et les femmes guillotinées; le Bonapartisme a l'assassinat du duc d'Enghien et l'expédition d'Espagne; les Gouvernements qui ont suivi ont leurs lois d'exception. Un seul Gouvernement est pur de cette tache, et ce sera son honneur éternel, malgré d'inévitables fautes : c'est le Gouvernement provisoire de 1848. Malheureusement, cela n'a été qu'une lueur passagère; depuis, nous sommes retombés dans la nuit. Aucun Gouvernement n'a appliqué la maxime fatale avec plus de continuité et d'audace que le Gouvernement actuel : voilà pourquoi je le combats. Je ne puis donc imiter ses procédés. Je sais d'ailleurs combien sont vaines et trompeuses les prévisions qui semblent les plus probables.

Le Siècle est complètement bonapartiste. « Il n'y a contre la guerre, dit-il, que le parti de la peur et de l'intérêt. »

*
* *

24 mars. — Nevers. Les débats de l'affaire de Bondy commencent aujourd'hui.

27 mars. — Les témoins ont tous été entendus. Ils ont déposé, avec une fermeté admirable, notamment les paysans : Travers, Casson, etc. Parmi les messieurs ont été très bien Augué, conducteur des Ponts et Chaussées, et Lemaire, juge au Blanc. Celui-ci surtout s'est montré honnête homme dans le sens le plus exquis du mot. Nos adversaires sont de plats personnages. Le président est, dit-on, un honnête homme : en dehors de la politique, c'est possible ; en politique, il est semblable à tous les magistrats. Il a conduit ce débat avec la violence qui lui a valu le surnom de *Rouge oreille*, et de plus avec une sottise remarquable.

Je quitte l'audience pendant l'interrogatoire des prévenus de dénonciation, et je vais me promener pour préparer ma plaidoirie. Sur ma route, je rencontre le cimetière. J'y entre, et pendant une heure j'y oublie tout.

28 mars. — J'ai plaidé pendant près de deux heures. J'ai réussi. Delasalle a demandé un renvoi pour me répondre. A la joie que MM. de Bondy et de Bastrog éprouvent de ma modération, je comprends qu'ils n'étaient pas sans craintes.

29 mars. — Réplique médiocre de Delasalle. Discours médiocre et impudent d'Hector de Rochefontaine, procureur impérial, qui conclut à ce que nous soyons renvoyés dos à dos. « Sans doute, il y a eu des faits regrettables dans l'élection du Blanc, mais cela se passe toujours ainsi. » L'aveu est précieux. Quelques mots vifs de ma part. Renvoi au 7 avril pour le jugement.

30 mars. — Départ pour Paris. Pendant tout mon séjour, j'ai été entouré de marques de sympathie. Des avocats étaient venus de Moulins et de Bourges pour assister aux plaidoiries. Parmi ceux venus de Moulins se trouvait mon ami et ancien camarade Méplain, que j'ai revu avec plaisir.

*
* *

19 avril. — Je verrai la guerre avec douleur, autant qu'au premier jour. Autant qu'au premier jour, je pense qu'elle ne peut être que fatale pour la France et l'Italie, à moins

d'événements imprévus sur lesquels il n'est pas raisonnable de compter. Si on la fait, je continuerai à rester dans l'attitude défiante que j'ai adoptée dès le premier jour : mais je crois que, pour l'Empereur, elle est une nécessité, et que, ne pas la faire, ce sera pour lui une honte telle que je n'ose pas espérer qu'il s'y résigne.

25 avril. — Toutes les troupes partent de Paris. La guerre est saluée à la Bourse par une nouvelle baisse de 2 fr. 25, elle ferme à 62 fr. 85. Dans l'opinion, en dehors de la Bourse, ceux qui ont un intérêt quelconque au maintien de la paix sont furieux. Les autres sont plutôt satisfaits. « Enfin, nous aurons du nouveau, nous sortirons de notre marasme. » De très braves gens ne voient là qu'une distraction, et, comme nous sommes tous *joueurs* par quelque côté, ils ajoutent : « On ne sait pas ce qui peut arriver. Qui sait? ce sera peut-être sa ruine... » Et personne ne doute que nous ne soyons très facilement vainqueurs.

27 avril. — A midi, Picard vient m'annoncer que Jules Favre veut voter pour. Nous nous réunissons tous dans un bureau à une heure et demie. Favre soutient son opinion, Hénon déclare qu'il votera contre. Je les supplie tous deux de s'abstenir. Je rappelle à Favre son rapport sur l'expédition de Rome, le hasard ayant voulu que nous fussions dans ce même bureau où Drouyn de Lhuys lui avait donné sa parole d'honneur qu'il n'attaquerait pas la République romaine. « C'est devant cette fenêtre, me dit-il. Du reste, a-t-il ajouté fort aimablement, nous ne sommes que cinq, il serait ridicule qu'une division éclatât parmi nous : je me range à l'avis d'Ollivier. » Hénon en a fait autant. Picard et Darimon, qui avaient partagé mon avis, et qui s'étaient bornés à hésiter, n'ont pas fait difficulté non plus de se ranger. Ce qui rendait la question très délicate pour nous, c'est notre conviction que le Tessin était franchi.

Nous étions à peine d'accord que la séance a commencé. J'ai prononcé mon discours, non pas absolument tel que je l'ai préparé, mais conformément au manuscrit joint à mes autres discours. J'ai fait à mes amis un sacrifice : j'ai omis mes sentiments de défiance contre le Piémont, et je n'ai pas indiqué mes regrets de la confiance aveugle que l'Italie témoignait à l'Empereur. Ils m'ont, en échange, laissé exprimer fortement

mes défiances contre le Gouvernement. La Chambre a écouté avec attention : elle m'a quelquefois interrompu par de légers murmures.

A côté de la raison de convenance pour laquelle je n'ai point attaqué le Piémont, il en est une autre de principe : c'est que la non-intervention dans les affaires des autres doit être complète. Nous sommes libres de ne point les aider quand ils font tels ou tels actes, mais nous ne devons pas nous immiscer dans ce qu'ils font. Il est si difficile de savoir le vrai sur les affaires d'un pays qui n'est pas le sien !

29 avril. — La Toscane a chassé son grand-duc, et s'est livrée au Piémont. Ce mouvement ne me plaît pas.

30 avril. — La séance d'aujourd'hui a été très intéressante. M. Plichon (1), dans un discours bien fait et courageux, a exposé le point de vue orléaniste. « Quoique à l'autre pôle de la politique de M. Ollivier », il approuve mes observations sur l'absence de renseignements au Corps législatif, puis, entrant dans la question, il blâme la guerre : « il l'a votée avec regret : il fallait se borner à un appui moral à l'Italie ; il ne lui reste d'espoir qu'en un suprême appel à l'esprit de modération de l'Empereur ; beaucoup de ses actes sont contestables : il en est un immortel, c'est sa modération après la prise de Sébastopol. Il le supplie de l'imiter. »

Baroche a répondu avec véhémence à ce discours, qui avait été interrompu par des marques fréquentes d'improbation. En véritable ignorant, il a nié que nous ayons été chassés avec colère par les Italiens en 1815 ; il a insisté sur cette idée que la guerre était purement défensive et motivée par les agressions de l'Autriche contre le Piémont. Jules Favre lui a répondu magnifiquement : je l'ai rarement entendu aussi bien inspiré. Il disait : « A l'intérieur, il ne peut y avoir aucun pacte entre nous tant que la France *restera courbée,* » sans que la Chambre songeât à l'interrompre.

Au moment où il s'asseyait, disant qu'il demanderait au triomphateur la liberté, M. de Piré (2) a crié : « Vous l'avez. » A quoi j'ai répondu : « Je vous défie de le dire sans rire. » Au fond, il y a dans le discours de Jules Favre une bonne partie,

(1) Député du Nord, s'associait à l'opposition libérale.

(2) Marquis A. de Piré de Rosnyvinen, député de l'Ille-et-Vilaine depuis 1856.

celle où il établit la provocation par l'Empereur ; une détestable, celle où il manifeste sa confiance absolue dans le Piémont, et celle où il suppose que cet homme est la Révolution : cette dernière est seule coupable. C'est perpétuer la confusion du bonapartisme et de la république.

Baroche n'a pas plus répondu à Jules Favre qu'à moi. Évidemment il avait mission de ne pas nous désavouer et de ne pas nous approuver. Après un discours plat de Nogent Saint-Laurent, quelques observations de MM. de la Sizeranne et Lebreton, nous nous sommes abstenus, même Jules Favre, quoique la conséquence logique de son discours eût été de voter pour.

1er mai. — *Le Moniteur* annonce que le Tessin est franchi et que la guerre est enfin commencée. Il publie aussi une circulaire de Walewski qui tend à rassurer les puissances.

10 mai. — Décret qui institue l'Impératrice régente, avec l'assistance de Jérôme Bonaparte. Décret qui décide qu'une statue sera érigée à Humboldt. C'est une nouvelle caresse à la Prusse qu'il y a quelques jours on a encore essayé de rassurer, en lui promettant que le corps d'armée de Malakoff n'est pas dirigé contre elle.

11 mai. — L'Empereur est parti hier à 5 heures et demie. On s'accorde à dire que dans le faubourg Saint-Antoine, il a reçu un accueil très chaleureux, entremêlé de *la Marseillaise* et du *Chant du Départ.*

13 mai. — Jules Favre me disait aujourd'hui qu'il ne peut prendre l'Empereur au sérieux, et qu'il est convaincu *qu'il échouera.* Cette opinion est solitaire. Ici personne ne doute d'un succès certain et foudroyant. Paraître en douter, c'est faire acte de mauvais citoyen.

Canrobert, dans un ordre du jour du 6 mai, reconnaît en ces termes l'imprévoyance de l'administration de la guerre : « La marche précipitée que vous venez de faire à travers les Alpes, n'a pas permis à la sollicitude du Gouvernement de l'Empereur de vous donner encore tout ce qui est nécessaire à vos besoins. Bientôt vous le recevrez, mais, en attendant, vous saurez y suppléer par votre dévouement, votre énergie, et votre constance. »

14 mai. — Bettina rapporte que Beethoven lui dit un jour : « Je ne crains rien de l'avenir pour ma musique. Celui qui la sentira pleinement sera délivré des misères que les autres traînent après eux. »

Manin disait ce qu'hélas! j'ai dit mille fois moi-même : « L'action de vivre, considérée en elle-même dans une personne saine, devrait être un plaisir; en moi, depuis mon enfance, elle a été toujours un effort et une peine. Je me suis toujours senti fatigué. »

16 mai. — L'emprunt se monte à 2 milliards 5 millions. On ne demandait que 500 millions.

17 mai. — Après beaucoup d'hésitations, et sur les renseignements que me fournit Duchêne, je me décide à parler. Cela a bien marché. La Chambre m'a particulièrement applaudi lorsque j'ai attaqué l'État *providence*, et la maxime que le but *justifie les moyens.*

Ces jours derniers, j'ai lu quatre ouvrages : *Fanny*, roman de Feydeau, parvenu à sa 17e édition; *Lui et Elle*, de Paul de Musset; *Manin*, de Henri Martin; *la Question romaine*, d'About.

La situation de Fanny est vraie, mais elle est traitée d'une manière ignoble, le style est mauvais, et rien de plus matériel et de plus mauvais que les principales scènes.

Lui et Elle est l'histoire de George Sand et d'Alfred de Musset. On en conçoit une bien triste idée du caractère de notre romancier. Toute femme qui s'affranchit du devoir est hideuse, le talent n'y fait rien. J'approuve Musset de n'avoir pas permis qu'on calomniât son frère.

Manin : livre mal fait, mais très instructif. C'est une des figures du Plutarque moderne.

La Question romaine. Pamphlet très spirituel et très vrai. Il y a une foule de pages charmantes et frappées au bon coin. Le livre a été imprimé à Bruxelles; le Gouvernement en a permis l'introduction en France. Mais *l'Univers* l'ayant dénoncé dans deux articles très violents signés Veuillot, le livre a été saisi. Nous verrons si l'on donnera suite.

21 mai. — Jules Favre est toujours d'un optimisme magnifique : « S'il est vaincu, nous en profiterons; s'il est vainqueur, cela fera naître des embarras à l'intérieur. » Grévy voit tout en sombre. Quant à moi, je ne crois pas qu'une victoire l'affaiblisse : elle n'aurait pour effet, que de susciter le sentiment bonapartiste. La bourgeoisie, après la paix, serait trop heureuse de réparer les brèches faites à sa fortune; les meilleurs du peuple seraient devenus bonapartistes.

Henri Martin croit maintenant qu'il faut se présenter et

entrer à la Chambre, non pour le renverser (l'Empire), mais pour obtenir la liberté.

31 mai. — Depuis hier, nous faisions des préparatifs de voyage, afin d'aller à Leipsick entendre le festival que dirige Liszt; nos passeports étaient visés, lorsque plusieurs de nos amis sont venus nous supplier de ne point partir. Les Français, à ce qu'il paraît, sont fort mal reçus en Allemagne. Nous sommes à la veille d'une action décisive : on ne sait l'influence qu'une victoire française pourrait produire. Comme ces observations correspondent à mes propres instincts, je renonce à ce voyage, malgré le désir que j'avais de donner un témoignage d'affection à mon beau-père. Blandine, toujours parfaite, se résigne.

Une lettre de mon père me confirme qu'il est résulté pour lui, de la lecture des journaux étrangers qui ont des correspondants français, que l'on veut m'écraser en exaltant outre mesure Jules Favre. Les imbéciles! Comme s'ils pouvaient rendre à notre cause un plus grand service que de lui créer au Corps législatif un drapeau éclatant! Quant à moi, si je vaux quelque chose, le mérite d'un autre ne m'empêchera pas de le manifester.

21 juin. — Une visite que je reçois de Brame (1) me remet en mémoire une partie importante de ma conversation de l'autre jour avec Thiers.

Il s'agissait de savoir s'il accepterait une candidature à la place de Legrand, dans la prochaine élection de Lille. « En principe, m'a-t-il dit, la question du serment ne m'arrête pas. Ce n'est qu'un embarras qu'un Gouvernement crée à ses adversaires : aussi, avec mon sens pratique, je ne promettrais pas de l'abolir, si j'avais demain le pouvoir. En ce qui me concerne, je n'hésiterai pas à le prêter, malgré le danger (car il est certain que le Corps législatif devenant sérieux, il nous enverrait à Vincennes), dès qu'il sera constant que c'est une arme de guerre nécessaire à employer. Cette nécessité n'est pas manifeste. L'élection de Lille n'aura lieu que dans quatre mois : d'ici là, des événements graves seront peut-être survenus. Attendons. »

23 juin. — La Prusse vient de mobiliser plusieurs corps

(1) Député du département du Nord

d'armée. Pourquoi ? demande-t-on de toutes parts. Est-ce la guerre avec l'Allemagne ?

7 juillet. — Jules Favre que je rencontre aujourd'hui au Palais me répète : « Tout le monde me trouve fou. Je n'en persiste pas moins à croire qu'il est perdu, quoi qu'il arrive. »

10 juillet. — A Châteaudun, j'avais appris qu'un armistice était signé avec l'empereur d'Autriche. Je lis dans *le Moniteur* les termes mêmes de la nouvelle : « Il ne s'agit, dit-il, que d'une trêve entre les armées belligérantes, *qui, tout en laissant le champ libre aux négociations*, ne saurait faire prévoir dès à présent la fin de la guerre. » Et le délai : jusqu'au 15 août.

La paix sortira-t-elle de cette trêve ? Je ne le pense pas. Deux choses me paraissent en effet évidentes : Que l'Autriche ne peut, à aucun prix, céder amiablement son quadrilatère et la Vénétie. Que, d'autre part, il est impossible que l'Empereur se contente de la Lombardie. En outre, je ne peux pas admettre que l'Autriche traite sans obtenir le rétablissement des ducs de Modène et de Toscane, et sans le rétablissement de la duchesse de Parme, et ces concessions me semblent impossibles à l'Empereur. Le mouvement des Romagnes est enfin une difficulté encore plus insoluble.

L'armistice me semble donc d'abord une nécessité matérielle : il indique que nos pertes ont été très considérables, et qu'outre les balles autrichiennes, la chaleur et la température malsaine menacent nos troupes ; c'est ensuite une réponse aux tentatives de l'Europe et surtout de la Prusse. Quoi qu'il en soit, les journaux anglais et le public considèrent cela comme la paix. La hausse a été de plusieurs francs, la rente est à 67 fr. 80 p. 100. Picard croit à la paix. Didier, qui est avec nous, partage cet avis.

15 juillet. — Je suis content, parce que j'aime la paix et que d'elle seule peut naître la liberté. Jules Favre était aussi consterné que j'étais épanoui. Philis était accablé. Pour dissimuler son trouble, Floquet, prenant mon bras avec force, m'a dit : « Tant mieux, ils l'assassineront. » Picard et Ferry étaient joyeux. Les vrais républicains ne déguisent pas leur joie. Notre parti est sauvé du bonapartisme. Du Piémont, nous ne savons qu'une chose : c'est que Cavour a donné sa démission et qu'il est remplacé par Arèse, ami de Napoléon. Cavour agit honorablement en se retirant, mais il n'a que ce qu'il mérite. Il a

insulté le gouvernement provisoire, le seul gouvernement qui ait véritablement aimé l'Italie, et il s'est jeté à corps perdu dans les bras d'un despote.

Quant à notre Empereur, il renoncera à la guerre et l'Empire va redevenir la paix. Je ne crois plus à une agression, soit contre l'Angleterre, soit contre la Prusse. Je ne crois qu'à force bâtisses.

17 juillet. — La manière dont l'Empereur s'est engagé dans la guerre, sans consulter personne, et la manière dont il en sort, sans consulter personne, prouve quel est, pour le peuple comme pour le souverain lui-même, l'inconvénient du despotisme.

18 juillet. — Trois jours avant l'armistice, l'Empereur avait vu Kossuth et lui avait donné de l'argent. Il est rentré à Saint-Cloud hier par le Chemin de ceinture.

Arèse a échoué et c'est Rattazzi qui est chargé de former un ministère sarde. Voilà un bon signe, et une espérance de maintien du Statut. Pendant ce temps, Florence indique son intention de résister dans une proclamation fort digne.

Il n'est pas vrai que les traités de 1815 soient déchirés ; ils sont reconnus, mais *modifiés*. Si l'empereur d'Autriche cède ses droits, c'est qu'il en *avait*.

Plus je réfléchis, plus je suis convaincu que l'Empereur n'a été arrêté que par crainte des revers. Aussi ne recommencera-t-il plus, et l'Angleterre n'a rien à redouter, pas plus que la Prusse. Elles n'auront la guerre que si elles-mêmes la provoquent et la nécessitent.

23 juillet. — Depuis plusieurs jours est arrivé à Paris l'ancien chef du gouvernement provisoire toscan, Peruzzi, chargé d'une mission. Il est accompagné de sa femme, bonne et aimable nature pleine de vie. Ils sont porteurs d'une lettre de mon père pour moi. Je vais les voir. Ils sont charmants. J'y rencontre Henri Martin, confus, *véritable statue de la déception*, Cernuschi, etc.

L'Empereur a reçu hier à dix heures Peruzzi à Saint-Cloud. L'entrevue a duré un quart d'heure. L'Empereur a beaucoup parlé : il désirerait que les Toscans acceptassent le fils du grand-duc avec une Constitution. Au mot d'intervention, il s'est récrié et a dit non ; qu'il entend que les vœux des peuples soient respectés. C'est ce qu'il a répondu à l'empereur d'Autriche qui

lui parlait, à Villafranca, de légitimité. Il doute que l'Europe permette l'annexion; il a défendu le Piémont qui n'a pas créé la situation actuelle par son ambition, mais n'a fait qu'enlever la révolution à Mazzini; a expliqué la paix, par les difficultés de l'entreprise : il eût fallu une armée à Rivoli, l'autre à Goïto, la troisième à Venise, pour cela il eût fallu tirer cent mille hommes de France. L'enjeu n'en valait pas la peine, et l'état de l'Europe ne le permettait pas. Il tient à son idée de la Confédération : l'Italie a été municipale et l'est encore; l'Autriche n'entrera dans la Confédération que comme le Luxembourg dans la Confédération germanique, avec gouverneur spécial, parlement, troupes nationales; du moins l'empereur d'Autriche l'a promis; le tiendra-t-il? C'est en vue d'une telle confédération qu'il (l'Empereur) a décidé le roi de Piémont à accepter.

Le même Peruzzi m'a appris que Cavour garantissait au duc de Toscane son trône, même contre l'ennemi intérieur, s'il voulait s'unir à la guerre contre l'Autriche. Tibaldi, qui revient de Florence, me montre un écrit de la police toscane de juin ou juillet qui maintient l'interdiction prononcée par le grand-duc contre *la Question romaine*, d'About.

31 juillet. — Hier au soir, je suis allé dire adieu à Liouville (1). « Quand partez-vous? me dit-il. — Mardi soir. — Après votre élection (2)? — Oui, après l'élection. — Après *votre* élection. — Mon élection! mais personne ne me porte, j'aurai votre voix, voilà tout. — Non, j'ai entendu dire que plusieurs voteraient pour vous. » Je n'ai pas insisté. Je n'aurai qu'une vingtaine de voix, mais refuser eût été d'un orgueil absurde. Je ne pouvais d'ailleurs ne pas être touché de la pensée de ce brave homme, qui, malade, travaillé par une albuminurie, songe à me donner un témoignage de sympathie. Bien entendu, je ne me mêlerai de rien. J'ai seulement averti quelques amis. Il est étrange, du reste, qu'une pareille idée ne soit pas venue à mes jeunes confrères, et qu'elle naisse d'un ancien! Ce qui surtout fait de cette tentative de Liouville un coup d'épée dans l'eau, c'est que beaucoup ignorent que j'ai les dix ans exigés par le décret nouveau.

Aujourd'hui à 2 heures, je suis allé voir Limet (3), qui crache

(1) Célèbre avoué, père de Mme Ernest Picard.
(2) Au Conseil de l'Ordre.
(3) Avocat spirituel, populaire au Palais.

le sang depuis plusieurs jours, à la suite d'une imprudence. Je l'ai trouvé tout heureux : « Mon médecin, m'a-t-il dit, m'a donné mon *exeat*, je pourrai aller voter pour vous mardi. »

2 août. — J'ai 62 voix, ce que je considère comme très heureux pour une candidature improvisée.

23 août. — Promenade avec Cochin et longue conversation. Me dit que le duc de Broglie lui a raconté que son grand-père était pour le Roi et son père pour la Révolution. Son père lui fit jurer à neuf ans d'être toujours fidèle à la liberté. A cause de ce serment, son grand-père n'a jamais voulu le revoir. Le duc de Broglie croit que tout ce qui a été détruit en 89 devait être détruit ; que, dans ce qui a été édifié, les intérêts des masses ont trouvé leur satisfaction, mais que les intelligences attendent encore la leur. Il pense que le bien-être ira toujours en se développant, et que la liberté ne sera plus chère qu'à une soixantaine de personnes dispersées entre les différentes villes de France. Quoiqu'ayant soixante-douze ans, il travaille dix heures par jour.

Guizot, au contraire, est plein d'espérance : il ne doute nullement que les choses ne reviennent en l'état dans lequel elles se trouvaient avant le 24 février.

Cochin me raconte que le frère de Picard lui parlait de sa candidature à une sous-préfecture. « Mais quand tu seras sous-préfet, que feras-tu dans ton cabinet ? — Pardieu ! répondit-il, je demanderai à être préfet. »

24 août. — Cochin m'affirme avoir entendu Veuillot dire devant lui : « Quand je suis le plus faible, je demande la liberté à mes ennemis, parce que c'est leur principe. Quand je suis le plus fort, je la leur refuse, parce que c'est le mien. »

Il me cite, parmi les évêques ennemis de *l'Univers*, Dupanloup, Guibert, archevêque de Tours, le cardinal Mathieu, l'archevêque de Paris, Saint-Sulpice et ses amis : Mgrs Parisis, Gerbet, archevêque de Reims. « Montalembert s'est souvent plaint devant moi, m'a-t-il dit, d'avoir été le promoteur de ce mouvement ultramontain. »

***

27 août. — Nous partons pour Gérardmer avec Ferry et Limet. De Remiremont à Gérardmer, la route est très accidentée. Gérardmer est au bord d'un lac, dont un des côtés est

très beau : les autres sont un peu dégarnis. Après avoir visité les Cuves, nous commençons à longer la route que l'Empereur fait construire jusqu'au sommet de la Sluke, au-dessus du lac de Retournemer : c'est une admirable chose. Du point où elle s'arrête, nous descendons dans la vallée, et nous allons loger chez le garde Barthélemy, au bord du lac de Retournemer, le plus délicieux petit lac qu'on puisse voir.

30 août. — Flânerie à Ragatz. Le pays est très beau.

31 août. — 9 h. 1/2. Départ avec la pluie. Après quelques kilomètres faits dans la montagne, nous devons renoncer à tout espoir de beau temps pour la journée. Les vapeurs s'élèvent en glissant au-dessus des montagnes et vont ainsi emplir les réservoirs ambulants d'où tombe une pluie fine. C'est dommage, car, si, vue ainsi, la vallée de Dombeschg (vallée *domestica*) nous paraît très belle, que serait-ce si le soleil l'animait? A Thusis où nous déjeunons, la pluie redouble ; cependant, désirant voir, autant que faire se peut, la *Via mala*, je m'enveloppe de couvertures et je me place auprès du cocher. J'en suis récompensé : rien de plus sauvage, de plus original et de plus saisissant. L'effet est augmenté par la neige tombée cette nuit sur les sapins et par le grondement sourd de la Nolla, dont la pluie a grossi le courant. Ce qui rend surtout l'effet de ce paysage pittoresque, c'est qu'on y entre au sortir d'une très belle vallée et qu'on le quitte pour en retrouver une autre toute riante, la vallée de Schams. A la fin de cette vallée commence la *Roflen* ou la *Via mala* intérieure qui conduit de la vallée de Schams à celle du Rhin. Cette seconde *Via* est aussi très belle. La neige nous entoure de plus en plus, et nous sentons le froid vif de l'hiver. A mesure que nous approchons de Splügen, les brumes, comme fatiguées de répandre de l'eau, tombent sans force dans la vallée, n'en pouvant plus ; çà et là apparaît un point bleu ; quelques nuages sont rougis par le soleil couchant : autant de beau temps pour l'ascension du Splügen et la descente en Italie.

1er septembre. — Dès que j'ouvre l'œil, je m'élance à la fenêtre : le ciel est bleu, les montagnes blanchies étincellent au soleil : une brume rare et blanche roule honteuse dans la gorge : c'est le beau temps! quelle joie!

8 heures un quart. — Nous commençons à gravir : au bout d'une heure, nous perdons de vue Splügen et nous entrons dans une gorge assez large, aride, mais bordée de montagnes blanches.

A mesure que nous avançons, les lacets que le chemin trace autour de la montagne deviennent plus étroits. Telle la marche de l'orateur : les lacets dont il enveloppe son auditoire sont d'abord larges, mais comme il les resserre à mesure qu'il avance ! Pour arriver plus tôt, nous nous engageons dans un sentier non frayé : partout, nous trouvons de la neige, et nous arrivons au sommet, les pieds trempés. Nous entrons dans une maison de refuge pour nous sécher ; la clarté extérieure est telle que nous restons quelques minutes sans rien voir.

Quand nous commençons à descendre, le temps est magnifique : pas un nuage, pas une brume; le vent souffle du nord. Quand nous nous arrêtons à la frontière, je vois sans émotion les couleurs piémontaises, tant mon cœur est éloigné du mouvement actuel de l'Italie.

Nous traversons de très longs passages voûtés : la lumière n'y arrive que par des ouvertures pratiquées sur les précipices; l'air est humide. Nous nous arrêtons pour voir une belle cascade ; des enfants nous entourent: pour gagner quelques sous, ils jettent, devant nous, des pierres dans la cascade; la pierre ne brise pas un instant le cours de l'eau; seulement, on entend au fond un bruit sourd et fugitif. Nous laissons derrière nous les montagnes blanches, et au loin apparaissent les montagnes italiennes, entourées d'une auréole d'azur, imperceptiblement rosée. Que la lumière est une belle, douce, charmante et émouvante création, la beauté des beautés ! Rien sans elle ne vaut. Avec elle, il n'est rien qui ne soit digne d'être contemplé.

Une heure et demie. — Arrivée à Campodolcino.

Deux heures et demie. — Départ pour Chiavenna. La route suit la vallée de la Lira. Elle s'avance au milieu de campagnes désolées et d'immenses blocs de pierre ; peu à peu apparaissent les châtaigniers, qui s'élancent souvent du roc avec une hardiesse admirable, puis les autres arbres. Enfin paraît Chiavenna, située au centre de plusieurs gorges. Nous en repartons tout de suite en poste pour Varenna. Nous traversons la vallée inférieure de la Maira triste, marécageuse ; elle est bordée par de hautes montagnes pelées, fort laides; les mêmes qui, ce matin, enveloppées de feu, bordaient si délicieusement notre horizon. Au bord du lac de Como, après Lalico, ces mêmes montagnes redeviennent le fond du tableau : elles s'enveloppent d'une teinte bleue qui tranche avec la verdure sombre des premiers

plans, et elles sont de nouveau l'enchantement de nos yeux qu'elles attristaient, il y a peu d'instants.

A 10 heures du soir, après une soirée délicieuse, nous arrivons à Varenna : flâneries sur le lac, par un temps merveilleux; oubli de la vie et du monde. De pareilles heures me semblent de plus en plus les meilleures.

4 et 5 septembre. — Séjour à Milan ; je vois quelques personnes, notamment Agnelli, imprimeur, et Deforti, rédacteur d'un journal populaire très répandu qu'on nomme : *il Pungolo* (l'aiguillon).

La situation de la Lombardie est étrange. D'abord, Victor-Emmanuel l'a contre tous les principes, s'il est vrai que les peuples seuls aient le droit de disposer de leurs destinées. Depuis que les Autrichiens sont partis, la volonté populaire n'a jamais été consultée; tout demeure à peu près comme sous l'Autrichien ; le seul titre du roi *galantuomo* est, jusqu'à présent, la cession faite par François-Joseph à Napoléon, et la rétrocession de Napoléon à Victor-Emmanuel. On y ajoute, il est vrai, le vote de 1848; mais s'en contenter serait aussi étrange que si Napoléon III, pour rétablir l'Empire, s'était appuyé sur le vote qui l'a établi sur la tête de Napoléon Ier. Ce vote évidemment devait être renouvelé : Parme et Modène avaient aussi voté l'annexion en 48, et cependant on a cru nécessaire de leur demander de nouveaux votes.

Du reste, jusqu'à présent, le provisoire, des phrases et des fêtes. Dans les rues je vois partout des portraits de Garibaldi, Victor-Emmanuel, Cavour et Napoléon III.

Je suis allé revoir *la Cène* de Léonard et l'ai toujours trouvée aussi belle.

6 septembre. — 3 heures 40 du matin. Départ pour Gênes.

7 septembre. — A neuf heures, nous partons avec les Lerici pour la Spezzia. Le temps est beau, de telle sorte, qu'étendu sur le pont, je puis sans trop de malaise admirer la côte. D'abord, le golfe de Gênes, puis celui de Rapallo, et la belle côte au bout de laquelle se trouve Porto Venere. Depuis Sestri di Levante, ce sont des rocs presque nus qui descendent à pic jusque dans la mer, s'élargissant à peine de temps en temps pour donner place à quelque petite ville comme Levante.

Le soleil venait de se coucher magnifiquement, lorsque nous avons découvert Porto Venere, ou plutôt les ruines de l'église

Saint-Pierre, et le fort qui est à côté : au-dessous, des rocs de marbre peu à peu rongés par la mer et aux pieds desquels elle s'est creusé de larges cavernes. La mer est d'un bleu limpide. Nous arrivons au port. C'est vraiment une heure douce.

23 septembre. — Giannini m'ayant écrit que le 22, un service funèbre en l'honneur de Manin devait être célébré à Florence, je m'y suis rendu, pour protester une fois de plus contre l'abandon de l'héroïque Venise. J'ai été fort bien reçu par le marchese Torrigiani, le gonfalonier Bartolomei (homme charmant et d'un esprit ouvert) et par Salvagnoli. A mon arrivée à Florence, j'ai été frappé du silence, de la tristesse qui ont remplacé la vie et le brio de jadis. On eût dit la chambre d'un malade, tant on y parle à voix basse. La cérémonie a été glaciale : presque personne. Au sortir, Salvagnoli m'a conduit dans son cabinet, où nous sommes arrivés à travers des salutations nombreuses à l'Excellence !

24 septembre. — A la cérémonie pour Manin, Ricasoli (1) ne s'est point montré. Et dans le *Moniteur* toscan, aucune mention n'a été faite de ma présence. Évidemment, le gouvernement a voulu éviter toute manifestation.

Je conduis mon père à reconnaître que république ou monarchie, ce n'est qu'une question secondaire, absolument comme la reliure dans l'appréciation d'un livre, la monture dans celle d'un diamant. La liberté sous toutes ses formes, la garantie des droits individuels, voilà la question suprême. République ne veut dire qu'une chose, l'abolition du principe d'hérédité dans le pouvoir. Il est bon de détruire ce principe d'hérédité. Mais, si cela ne peut s'opérer que par le sacrifice d'autres biens plus précieux, cela devient mauvais.

— Il y a une fatalité dans le point de départ de l'existence. Il ne dépend pas de soi de naître roi, ou millionnaire, ou ayant du génie. Cette fatalité doit être joyeusement acceptée ; mais, ceci reconnu, je suis convaincu que la volonté peut tout dans la vie des individus, aussi bien que dans celle des nations. Dans les vies manquées, je vois des fautes autant au moins que des malheurs.

26 et 27 septembre. — Jusqu'à midi, visite de Sienne. Ville

(1) Homme politique italien, chef du pouvoir exécutif en Toscane, a joué un rôle décisif pour faire voter l'annexion de son pays à la monarchie de la maison de Savoie.

pittoresque et charmante. La place de l'Hôtel de Ville, avec ses palais circulaires au sommet et l'Hôtel de Ville et sa gracieuse tour au fond, me plaît particulièrement. Le Duomo est très beau. C'est un tout d'une harmonie et d'une grâce achevées.

A midi, départ pour Rome, où nous arrivons le 27 à cinq heures du soir. La route est très fatigante et on ne peut plus ennuyeuse : montées, descentes, pays arides. L'intérêt ne commence qu'à la Storta, lorsqu'on approche de Rome. Il devient très vif, lorsqu'on commence à entrer dans la région du Monte Mario et qu'on débouche enfin sur la Piazza del Popolo. Comme jadis, le temps est magnifique.

28, 29, 30 septembre. — Séjour à Rome.

Quoique le temps soit très fatigant, que le sirocco, mon cruel persécuteur, souffle, que le ciel soit jaune et les montagnes lointaines voilées, je me retrouve à Rome avec joie et émotion : je sens de nouveau descendre en moi la paix, ce qui me paraît le bonheur suprême. J'entends autour de moi le peuple des morts, et je reprends avec ceux d'entre eux que j'aime ces dialogues bienfaisants que le bruit de la vie interrompt quand je suis ailleurs.

En dehors des œuvres de la nature, parmi les œuvres d'art, je n'ai examiné que les ouvrages de Michel-Ange et de Raphaël.

De Michel-Ange, j'ai vu la *Pieta* de Saint-Pierre, le *Christ* de la Minerva, la chapelle Sixtine. J'aime beaucoup la *Pieta* : le Christ est bien mort, et sa mère est très belle. L'idée de l'avoir faite jeune me plaît : rien n'entre mieux dans la conception évangélique. Michel-Ange lui-même a expliqué sa pensée à Condivi : « *Non sai tu, che le donne caste, molto piu fresche si mantengono, che le non caste? Quanto maggiormente una vergine, nello qual non cadde mai pur un minimo lascivo desiderio, che alterasse quel corpo* (1) ? »

Dans les *Prophètes* et les *Sibylles*, j'admire sans restriction et plus que jamais. Toutes ces figures sont des chefs-d'œuvre. Dans Daniel, c'est la grâce avec la passion ; en Ézéchiel, l'emportement de la controverse ; dans Isaïe et Zacharie, la puissance de l'étude ; en Jérémie, la douleur « grande comme la mer » de

(1) Ne sais-tu pas que les femmes chastes se maintiennent plus jeunes que celles qui ne le sont pas? Combien plus une vierge, en qui n'est jamais tombé le moindre mauvais désir, qui pût la flétrir?

la patrie perdue. En Isaïe, l'élan de l'inspiration ; en Jonas, la naïve satisfaction de la force brutale. Je crois qu'en dehors de la Chapelle de Médicis à Florence, c'est dans le Jérémie et la Delphique que Michel-Ange a mis le plus de lui-même. Pour Jérémie, c'est visible : qui pourrait n'y pas voir le proscrit de Florence, qui pleure sur sa patrie livrée, souillée, dépouillée de sa liberté? La même mélancolie est dans la Delphique; rien d'humain ne peut l'émouvoir; si elle est si triste, c'est qu'elle voit Athènes détruite, les barbares devenus les maîtres, et le monde désert pour un temps; sa main, qui tombe fatiguée, indique ce sentiment, aussi bien que sa bouche entr'ouverte et ses yeux fixés sur l'avenir avec une clairvoyance douloureuse.

Le Jugement dernier. — J'admire de nouveaux détails : mais je n'ai rien à ajouter d'essentiel à mon interprétation d'il y a quatre ans, reproduite à peu près à cette époque par Clamageran dans le journal protestant, *le Lien*. Le plafond m'enchante. J'examine surtout la création de la femme; Dieu séparant la lumière des ombres, et Dieu créant le soleil et la lune. Le mouvement par lequel, dans la première composition, la femme à peine créée se penche vers son Créateur pour le remercier et le bénir, est d'une grâce accomplie. Quand Dieu sépare la lumière des ténèbres, il le fait sans effort, en étendant le bras; il fait au contraire un violent effort, pour créer le soleil et la lune. Dans le *Moïse*, la puissance est au repos, ici elle est en action, symbole bien vrai de ce qu'est la création et du terrible mouvement intérieur de volonté qu'elle nécessite.

De Raphaël, j'ai examiné les *Stanze* et les *Sibylles*. La fresque que j'aime le plus est toujours l'*École d'Athènes*. Dans l'*École d'Athènes*, il y a une grâce, un charme, un bonheur et aussi une indépendance de pensée et de composition que Raphaël n'a retrouvée ni avant, ni depuis. La peinture peut avoir des œuvres aussi belles, elle n'en a aucune d'aussi sainte et en même temps d'aussi humaine, d'aussi spontanée, quoique d'aussi réfléchie. Raphaël a eu là son jour de printemps, ce jour qu'on ne trouve qu'une fois, où l'on fait facilement les œuvres éternelles; chaque personnage de cette composition est un chef-d'œuvre; choisissez celui qui vous plaira, j'en trouverai à en rapprocher un aussi beau. Est-ce la tête puissante de Pythagore qui vous attire ? est-elle supérieure à celle d'Archimède qui se penche pour une démonstration ? êtes-vous

captivé par Platon? mais Aristote n'est-il pas également admirable? êtes-vous sous le charme de ces quatre divins enfants qui s'empressent dans des attitudes diverses, autour de leur maître? mais que dire de ce jeune disciple qui écrit sur son genou avec une ardeur égale à celle du Daniel de Michel-Ange?

1er octobre. — Départ pour Naples. Nous montons d'abord à Albano par la campagne de Rome. L'oasis dure jusqu'à Velletri, charmante ville située sur les pentes des Monts albains, qui séparent la campagne de Rome des Marais pontins. Les Marais pontins s'étendent jusqu'à Terracine; ils ont moins de grandeur, mais une mélancolie bien plus pénétrante que la campagne romaine. Ils se développent entre la mer et les montagnes; ils sont traversés par un grand canal qui remonte à Auguste, sur lequel Horace s'embarqua, et que Pie VI a restauré; tout le long de ce canal est la grande route, couverte d'ormes et de peupliers, et semblable à l'allée d'un parc. De temps en temps nous rencontrons quelques bateaux plats qui remontent ou qui descendent ce *Naviglio grande*; quand ils remontent, le batelier, ou quelques-uns d'entre eux, remorquent leur bateau à l'aide d'une corde; ils le poussent avec une perche, quand ils descendent.

Le soleil approchait de son déclin; un charme doux et mélancolique se dégageait de ces lieux mortels à l'homme. A mesure que nous approchions de Terracine, de grands feux d'herbes mêlaient leurs clartés rougeâtres aux teintes adoucies du soleil couchant. A Terracine, aux pieds de ces rochers énormes que fit sauter le vieil Appius pour construire sa voie, nous respirons l'air de la mer, et nous regardons les travailleurs qui rentrent à la ville, et dont plusieurs, pour localiser le paysage et nous rappeler que nous sommes en Italie, s'arrêtent pour demander quelque chose, *qualche cosa*.

Enfin, voici Naples. Ce sont de larges rues sales et peuplées, des maisons sans style, des monuments sans goût, des quais sans grandeur. Ni l'aspect opulent de Marseille, ni l'aspect artistique de Gênes. Aussitôt installés à *la Ville de Rome*, nous montons au couvent des Chartreux de San Martino, adossé au fort Saint-Emo. Le sirocco soufflant, des vapeurs jaunes couvrent le Vésuve, et nous n'apercevons du golfe que la partie inférieure, c'est-à-dire une multitude de laides maisons blanches. Malheureusement, pour arriver là, il a fallu traverser

l'amas d'immondices le plus ignoble que j'aie jamais vu. Je fais réparation à Rome et à Castel Gandolfo : Naples est encore plus sale. Pour nous consoler de tant de déceptions, nous parcourons les rues où nous rencontrons une population laide, vêtue sans goût, bruyante sans grâce, ne paraissant occupée que des jouissances matérielles à satisfaire. Où que nous cherchions, rien pour l'esprit, rien pour l'art. Dans le *Café de l'Europe*, le premier de Naples, nous demandons un journal français : on nous donne le seul qui soit toléré, une gazette de théâtres. Et je vous assure que personne n'a l'air malheureux de cet état.

2 octobre. — De Castellamare à Sorrente, nous suivons une délicieuse route, le long du golfe. A six heures, nous nous installons dans le *piano di Sorrente*, dans un hôtel solitaire, au milieu des arbres, des orangers, des citronniers, qu'on appelle la Cocumella. Nous pourrons chaque jour aller prendre des bains dans la villa du comte de Syracuse, qui est contiguë à l'hôtel, et qui domine complètement la mer.

4 octobre. — Notre vie est douce et charmante ici. La Cocumella, ancien couvent de jésuites abandonné, ne contient que nous; devant notre appartement est une terrasse dont nous avons la disposition; tout autour s'étendent des jardins embaumés, et un peu plus loin, la mer. Nous avons, en présence de nous, le Vésuve, la courbe divine qui en descend et remonte derrière Naples, jusqu'au sommet où s'élève le couvent des Camaldules; puis les îles, Nisida, le cap Misène, Procida, Ischia, Capri. Le temps est agréable et notre vie s'écoule dans un véritable farniente. Le matin, nous allons à la villa du comte de Syracuse prendre un bain, dans une grotte à laquelle on arrive par de nombreux degrés. Je lis le *Lalistavatara* et l'Arioste.

Je suis heureux. Et cependant, la nature au milieu de laquelle je suis, me déplaît; elle est belle, riche surtout, mais grossière, sans grâce, sans austérité, sans enchantements et sans séduction. Comme j'étais plus retenu et touché l'an dernier aux Graffi! Les habitants sont grossiers aussi et sans aucune des *gentilezze* toscanes. Ce qu'il y a de bien ici se retrouve, au moins au même degré, dans le Midi de notre France.

Nous souffrons surtout de ne pouvoir nous aller promener le long de la mer; mais nous prenons tout cela gaiement, et, pour nous consoler, nous formons des projets à perte de vue : nous combinons d'acheter un petit champ dans le Var, au bord

de la mer. L'un et l'autre nous avons assez roulé. Nous voulons nous arrêter et préparer un nid où puissent éclore joyeusement les enfants que Dieu nous enverra, je l'espère, et dans lequel, du moins, si ce bonheur nous était refusé, nous puissions réchauffer plus tard notre vieillesse. Nous traçons déjà nos plans : la maison aura une cour intérieure entourée de colonnes à l'imitation de l'atrium romain ou du cloître monastique; nous recevrons nos amis; je deviendrai agriculteur, ce qui guérira mon estomac mieux que les remèdes, et au milieu de ces rêves charmants dont plusieurs deviendront des réalités, les heures s'écoulent d'un pas léger.

10 octobre. — Hélas! Sorrente n'est pas plus que Naples et Rome à l'abri du sirocco. Il souffle avec rage et voilà ma gaieté et mon bien-être évanouis. L'air est tellement étouffant qu'il faut rester clos, comme dans un jour d'hiver.

14 octobre. — Depuis quatre jours, je souffre de nouveau horriblement; ne pouvant ni digérer, ni manger. Aujourd'hui seulement je me trouve mieux; j'ai fait appeler le médecin du lieu qui, après m'avoir examiné, a trouvé que j'avais l'estomac bon, et que mon malaise tenait aux nerfs. Il m'a engagé à continuer les bains, que les Italiens, m'a-t-il dit, ont bien tort de ne pas prendre en octobre. L'odeur des orangers et des citronniers m'est devenue particulièrement odieuse, elle me soulève le cœur.

19 octobre. — Nous voici de retour (d'une excursion à Pæstum).

Le 15, au soir, nous sommes allés coucher à Salerne, après avoir traversé la Crocera della Cava, et être montés à la Trinita della Cava, couvent de bénédictins. La nature est charmante aux environs de la Cava, mais chez nous, nous avons beaucoup mieux. Quant au couvent, il est sans intérêt, malgré les diplômes anciens qu'il a dans sa bibliothèque. Le 16, à 7 heures, nous sommes partis pour Pæstum ; nous y sommes arrivés après avoir traversé une campagne monotone en moins de quatre heures. Pendant toute la nuit, un orage avait fait tomber la poussière de la route, ce qui a rendu notre voyage très agréable.

A Pæstum, il y a trois temples, mais le plus beau est incontestablement celui de Neptune, celui du milieu. Il est fort bien conservé; quand nous sommes arrivés à 11 heures, il était en pleine lumière, et ses colonnes de travertin, jaunies par le soleil,

produisaient un effet imposant. L'architecture est d'ordre dorique, ce qui la rend un peu lourde, mais aussi d'une force admirable. La partie centrale du temple est plus élevée que les bas côtés et elle est découverte. Le prêtre qui y officiait avait au-dessus de lui le ciel, et, suivant qu'il se tournait vers l'une ou vers l'autre face de l'édifice, la mer qu'il n'a certainement jamais vue plus bleue qu'elle l'est aujourd'hui, ou bien les montagnes. Partout, autour du temple, sont des herbes odoriférantes, épaisses, où s'agite avec force un monde d'insectes; sur les colonnes, de toutes parts, grimpent les lézards, et les corneilles s'envolent à notre droite, — n'eût pas manqué de remarquer un ancien, — dès que nous approchons. Voilà, depuis deux mille ans, le peuple qui fréquente ces lieux de prière.

Nous nous mettons à l'ombre des colonnes pour déjeuner, puis, après avoir chassé notre cicerone, nous rôdons pendant deux heures dans le temple et autour. Peu à peu j'oublie l'édifice et les Grecs qui l'ont construit, et je suis tout entier à une idée, la puissance de la nature. L'homme en triomphe dans une certaine mesure, il construit des bateaux qui bravent les vagues, il enferme les fleuves dans des digues, il supprime l'espace par la vapeur; mais il lutte contre elle parce qu'elle le veut bien, parce qu'elle-même lui en fournit les armes, et quand elle n'y consent pas, tout est inutile : elle brise les vaisseaux sur les rochers, elle enlève les digues, elle oppose à la vapeur des montagnes inaccessibles. A Pæstum, il semble que les monuments des hommes ne soient restés debout que pour mieux témoigner de son triomphe; ils sont là, à moitié ruinés, décrépits : elle est toujours jeune, toujours agissante; la mer est ce qu'elle était il y a deux mille ans et les montagnes ne se sont point abaissées.

Le 18 a été consacré à la visite des ruines de Pompéi. Quoiqu'il soit d'exigence rigoureuse de s'extasier à propos de Pompéi, j'avouerai tout simplement que je n'ai pas été ému, mais seulement très intéressé. Je m'attendais à voir une ville entière debout, après être restée dix-sept siècles au tombeau, ce qui eût été saisissant : je n'ai trouvé que des ruines, ce qui l'est beaucoup moins; ruines étendues, il est vrai, mais sans beauté. Ce qu'il y a de plus frappant, ce sont les rues, et la Via des tombeaux. Arrivé là, j'ai été vraiment saisi un moment. J'ai

du reste beaucoup appris dans cette visite, et je distingue maintenant fort bien l'atrium du peristylum, du tablinum et de l'Œus. J'ai bien des fois regretté que, dans nos constructions modernes, on ne se soit pas davantage inspiré des coutumes anciennes et n'ait pas maintenu surtout la distinction entre ce qui est consacré à la vie publique, et ce qui l'est à la vie privée. Il n'y a quelque chose d'analogue qu'à Marseille, et, à ce qu'il paraît, à Londres, où les avocats ont leur cabinet dans un lieu central, distinct de leur habitation privée.

Le soir, je suis rentré avec plaisir à la Cocumella.

19 octobre. — Décidément, l'Arioste m'ennuie. Ses vers sont faciles et spirituels; il est plein de ressources, mais il est sans invention; ses images ne jaillissent pas de source, pas plus qu'un grand nombre de ses situations; ce sont des pastiches de l'antique. On sent très bien qu'il n'a jamais tel ou tel souvenir de la nature, mais de tel ou tel passage d'Homère, de Virgile, d'Horace ou des autres. Enfin ses histoires sont très monotones : il y en a quatre ou cinq qui reviennent toujours; à la longue, ses paladins sont assommants. Le livre pouvait amuser des gens qui vivaient au milieu de mœurs analogues; de nos jours, il me paraît fastidieux ; je le laisse au commencement du deuxième volume.

23 octobre. — Dimanche. Jour de joie : nous partons. Il est impossible de décrire l'ennui qui nous dévore depuis quatre jours. Après le sirocco, est venu *il mezzo giorno* : mer mauvaise, impossibilité de prendre des bains, impossibilité de se promener; d'ailleurs, les promenades manquent; nouvelles de personne; nourriture mauvaise. Je suis de plus en plus fatigué et dégoûté des voyages, et je soupire après Paris, pour la première fois. Le repos n'est pas dans ce mouvement mêlé d'inertie qu'est le voyage.

24 octobre. — Nous sommes arrivés hier à Naples : nous sommes allés nous promener sur la promenade de la Villa reale, qui est vraiment belle. Malheureusement, le sirocco a recommencé à souffler et nous a privés de la vue des îles. Nous nous sommes réfugiés contre lui au théâtre San Carlo. C'est une salle superbe, éclairée d'une lumière douce et qui ne fatigue pas les yeux. On donnait *Il Trovatore*, de Verdi. J'ai écouté avec la plus consciencieuse attention et j'ai persévéré dans mon opinion : je trouve cette musique monotone, gros-

sière; pendant un moment, elle paraît puissante, mais elle ne tarde pas à ennuyer.

25 octobre. — Huit heures du matin. Nous partons avec joie. Le temps est devenu beau; pas de poussière, de la fraîcheur et du soleil.

A peu de distance de Naples, un religieux vêtu de noir entre à côté de nous dans le coupé. Il salue avec amabilité; la conversation s'engage; peu à peu elle devient intime. J'apprends qu'il est le vicaire général de la Congrégation des Sacrés Cœurs de Marie et de Jésus fondée à Naples en 1835; qu'il vient d'être nommé évêque de Monopoli, près de Bari, que le roi lui a fait espérer un siège voisin de Naples, peut-être celui de Capoue, le premier du royaume. A Mole di Gaeta, il nous quitte et, en me serrant affectueusement la main, il me demande mon nom et m'apprend le sien : *Marchese Orlando.* C'est un homme intelligent, fin, sans fanatisme religieux, quoique très assuré dans ses idées et préjugés, aimable courtisan plutôt que religieux ou prêtre; du reste, esprit net, instruit et assez au courant des choses.

Le sujet de conversation, sinon le premier abordé, du moins sur lequel il m'a le plus tenu, a été l'état actuel de l'Italie. M'a manifesté une haine profonde pour l'Empereur, qu'il rend responsable de tout ce qui arrive actuellement. Qu'attendre d'un exilé ? « Du reste, a-t-il ajouté, il tombera : les évêques de France ont été les principaux instruments de son élévation; or, je sais par le cardinal Gaëtano que le Pape vient de leur adresser un appel; alors il verra, *non si scherza con la Chiesa !* » (1). M'a parlé avec horreur de cet *assassino* de Cavour; quant à Garibaldi, il n'a rien ajouté après avoir prononcé son nom.

Il convient que l'administration du cardinal Antonelli est pitoyable et qu'à son égard *il Papa travede* (2); la plupart des cardinaux pensent ainsi ; quelques-uns l'ont dit au Pape, mais en vain. « Du reste, a-t-il ajouté avec componction, il n'est pas prêtre. » A cette occasion, il m'a expliqué l'origine des cardinaux diacres. Cela remonte à Pie VII. Jusque-là, un simple tonsuré n'ayant reçu aucun ordre pouvait être cardinal. Mais il arriva qu'un cardinal qui était dans cette condition, un Napolitain, le cardinal du Belvédère, se maria, ce qui fit scandale : alors

(1) On ne plaisante pas avec l'Église.
(2) Le Pape ne voit pas clair.

Pie VII exigea qu'un cardinal ait reçu au moins les ordres mineurs ; mais il n'est pas nécessaire qu'il y ait des cardinaux diacres.

A mon tour, je l'ai fait parler le plus que j'ai pu sur son pays. La tranquillité est assurée ; en ce moment il n'y a plus de Suisses à Naples, l'armée est aux frontières des États romains, on ignore pourquoi, et personne n'y songe. Le Roi a pour lui la noblesse et *il basso popolo*. Il n'a pour ennemis que des *mercanti falliti*, et de mauvais savants. Le peuple napolitain, très religieux, surtout à la Madonna, aime le Roi, qui est le fils d'une sainte. « D'ailleurs, a-t-il ajouté, *al popolo napolitano date li da mangiare, non pensa a nulla*. Or, le Roi fait venir des navires de grains d'Odessa, pour conjurer les effets de la *carestia* actuelle. Murat a fait des tentatives à plusieurs reprises ; il les a recommencées dernièrement, mais il n'a pas réussi ; le Roi en fait des *risate*. Ferdinand était en grande partie conduit par l'archevêque de Capoue Coscenza, *un santo, che vivo fa dei prodigi*. Son fils suit le même système. »

Je lui ai parlé de la Sicile. « Ce n'est rien, m'a-t-il dit en souriant. A Palerme, on en a fusillé 62 et tout a été fini. » L'ordre des Sacrés-Cœurs, créé en 1835, a déjà huit collèges ; le Roi défunt lui a donné un *santuario* près de Litri, auquel se rendent, par an, plus de cent mille personnes. « Le clergé le plus recommandable par la doctrine et par les mœurs, a-t-il dit encore, est celui de France, puis celui de Gênes, puis celui de Naples Celui de Rome ne vient que le dernier. »

ÉMILE OLLIVIER.

(A suivre.)

LA CRISE DU BLÉ

EST-ELLE TERMINÉE?

Le 1er août marque le début de la nouvelle campagne des grains. Les ressources de l'exercice précédent sont, du moins en théorie, écoulées. Le ravitaillement doit désormais être assuré par la nouvelle récolte. Tout le monde s'intéresse à cette date critique. Mais, jadis, en dehors des meuniers, qui s'en préoccupait? Que les temps sont changés! Jamais le jour où les moissonneurs pénétreront pour la première fois dans les champs n'aura été attendu avec autant d'impatience. Le commerce lit fébrilement les bulletins de renseignements des agences spéciales faisant connaître l'état des récoltes dans les pays d'outre-mer. L'arrivée des vapeurs transportant la précieuse marchandise est escomptée. Pendant le cours de la traversée, la cargaison change plusieurs fois de propriétaire et de destination. La presse publie hâtivement les dépêches donnant les cours d'outre-mer. L'opinion est inquiète. Hier encore, les tribunes du Palais Bourbon et du Luxembourg étaient occupées par des parlementaires qui, malgré les graves préoccupations du moment et les manœuvres de moindre envergure des couloirs, considéraient qu'il y avait encore une question du blé, interpellaient longuement le ministre de l'Agriculture, et développaient de nouveau leurs programmes et leurs systèmes, bien connus de leurs auditeurs et de leurs électeurs. Les colonnes du *Journal officiel* rendant compte des débats de cette nouvelle législature sont occupées par les discussions ayant précédé ou suivi le vote de lois de circonstance.

C'est que l'alerte avait été vive, longue, générale, et l'agita-

tion considérable. Le mécontentement des consommateurs n'est pas encore calmé. Mais tout passe. A peine les premiers sacs auront-ils fait leur apparition sur les halles de nos chefs-lieux de canton ruraux, que les craintes s'évanouiront. Les dangers de la veille seront vite oubliés. Me sera-t-il permis de ne point partager l'insouciance générale ? Quelques gerbes en plus suffiront-elles à faire disparaître les causes permanentes de ces très graves difficultés ? Constitueront-elles un remède suffisant pour atténuer les conséquences des maux passés ? Nous dispenseront-elles de rechercher les moyens qui permettraient à la France d'éviter désormais, et pour toujours, le retour de la maladie économique dont elle se remet à peine ?

Convaincus du contraire, nous voudrions demander d'abord à l'observation des faits les plus récents l'explication de la crise intense, générale et presque continue, qui a sévi pendant l'exercice écoulé. La critique des moyens employés pour la résoudre nous montrera qu'il n'est d'autre solution efficace que la réalisation, dans l'économie nationale, de l'équilibre entre la production et la consommation. Cette proposition paraîtra à beaucoup l'évidence même. Mais à quelles conditions la France pourra-t-elle récolter tout le blé qui lui est nécessaire ? Que demandent les producteurs, pour réaliser cet idéal qu'ils ont été sur le point d'atteindre ? Le pays peut-il avoir confiance dans leur bonne volonté et leur habileté ? Des ouvrages récents et une enquête sur place, dans les régions de grande production et dans le Languedoc, nous permettront de répondre à ces questions d'une importance particulière et d'une actualité incontestable, à l'heure où le ronflement des « batteuses » commence à se faire entendre dans les fermes méridionales.

DU TEMPS OU IL Y AVAIT TROP DE BLÉ

L'existence de la crise n'est pas contestée. Le premier objet de cette étude sera donc de rechercher les causes de ce phénomène économique. Il s'agit de déterminer avant tout les termes exacts dans lesquels se pose aujourd'hui même le problème à résoudre, de comparer les disponibilités et les exigibilités, de noter les transformations principales survenues depuis le commencement du siècle.

Faisons, si vous le permettez, un rêve, et même un mauvais

rêve. « L'Internationale » est devenue « le genre humain ». Le bolchévisme est partout triomphant. Un superintendant mondial est chargé du ravitaillement universel. Malgré l'importance colossale de sa fonction, comme le paysan à la Toussaint ou à la Saint-Martin, il devra, de temps à autre, dresser l'inventaire des sacs contenus dans ses greniers, se souvenir de ceux qu'il a consommés, et se demander s'il lui restera quelques grains pour subsister jusqu'à la saison nouvelle. Pour employer la terminologie économique précise qui convient à un personnage aussi important, il dressera successivement le compte de la production et de la consommation. Puis il établira sa balance. Il ne sera pas interdit de le suivre dans ses investigations.

Tout d'abord il compulsera les livres du passé. Cette opération lui donnera entière satisfaction.

Depuis 1893, il constatera l'augmentation constante des quantités moissonnées. La production totale du froment dans le monde pendant cette année était évaluée en millions de quintaux métriques à 525. En 1909, c'est le chiffre 985 qu'il faut inscrire. La plus forte récolte enregistrée par la statistique est celle de 1913. Elle fut de 1 milliard cent cinquante millions de quintaux. En vingt ans, le nombre des gerbes a doublé. Le sommet de la courbe est atteint. La ligne ne peut plus monter. L'Europe est à bout de souffle : elle a donné son maximum. La France, l'Italie, l'Espagne, sont incapables d'accroître les superficies semées : les assolements ont leurs exigences. Confiante dans sa flotte, fidèle à sa tradition libre-échangiste, l'Angleterre se désintéresse entièrement de l'agriculture. Elle compte sur les autres. Elle laisse en pâturages ou même en friche des terres susceptibles de donner du froment. Les apparences justifient provisoirement sa politique. Ses économistes triomphent : la spécialisation agricole internationale est vraiment le secret de la vie à bon marché.

Sept grands pays s'enorgueillissent du titre de fournisseur ordinaire de Sa Majesté britannique : en Europe, la Russie et la Roumanie; en Amérique, les États-Unis, le Canada, la République argentine; en Asie, les Indes britanniques; en Océanie, l'Australie. Mais quelqu'un oserait-il déjà troubler la fête et faire entendre une note discordante? En 1913, après une longue et sérieuse enquête, Pierre Leroy-Beaulieu, dans une série d'articles remarquables, formula dans *l'Économiste fran-*

çais certaines réserves. Ses avertissements étaient inspirés par une connaissance approfondie de la situation. Ils reposaient sur des arguments dont l'avenir démontra brutalement la valeur. Il nous conseillait de ne pas trop dépendre des autres, et surtout des États-Unis. En attirant ainsi l'attention de ses compatriotes sur ce point capital, le savant économiste servait sa patrie pour laquelle il est mort glorieusement et héroïquement.

Les conditions tragiques dans lesquelles s'opéra le ravitaillement des armées et des peuples alliés pendant la Grande Guerre sont trop connues pour qu'il soit nécessaire de les rappeler. Le rôle joué par les pays d'outre-mer, les transports torpillés, la mission des flottes et des sous-marins sont présents à toutes les mémoires. Faute de blé, nous avons failli ne pas pouvoir tenir pendant le dernier quart d'heure qui assure la victoire. Sur le front, les combattants, qui recevaient régulièrement une forte ration, ne s'en doutaient pas. Mais après leur démobilisation, ils furent frappés par les vibrants appels adressés de tous les côtés aux paysans pour les conjurer de rendre la production plus intense. En 1919, la mode était aux blés. L'*Annuaire internationnal de législation agricole* est rempli de lois, de décrets, de circulaires destinées à le favoriser par tous les moyens dont les États disposent. Cet appel au moissonneur a-t-il été entendu? Il est intéressant de le savoir. Pourrait-on jeter un coup d'œil à présent sur l'étendue des surfaces consacrées aux céréales panifiables? Le jour de la Saint-Jean, les paysans du Midi parcourent une dernière fois leur champ pour fixer le jour de la moisson. Notre tournée sera longue. Prenons les moyens les plus rapides : l'avion, l'expérience le démontre, permet de se rendre compte très vite d'une situation. Il sera toutefois prudent d'atterrir à Rome et de se rendre à la Villa Umberto, siège de l'Institut international d'agriculture. L'on y trouvera, avec un accueil fort aimable, un luxe incomparable de documentation complète et à jour qui rendra l'excursion beaucoup plus agréable.

La superficie de la parcelle mondiale, si j'ose employer cette formule, est de nature à nous satisfaire. En millions d'hectares, le chiffre qui la représente est 85.952. Ce champ est notablement supérieur à ce qu'il était en 1914. La proportion de l'augmentation est de 11 pour 100. En 1925, l'étendue croît encore de 3 pour 100. Sans doute l'Europe, à l'exception de la

Russie, est pour une large part dans cet heureux résultat. Mais notre vieux continent est encore loin du nombre d'hectares semés avant la tourmente. L'Union des Républiques soviétiques n'est pas favorable à la production. La politique agraire de la Roumanie et de plusieurs nations nouvelles de l'Europe orientale n'a point provoqué de grand progrès : tout au contraire. A la généralisation de la petite culture a correspondu une diminution notable de la qualité des grains. Fort heureusement pour nous, dans l'Amérique du Nord nous avons toute satisfaction en 1925, malgré un fléchissement continu depuis 1922. Dans la République argentine, en Australie, dans les Indes britanniques, l'augmentation de la superficie est générale. Je ne l'oublie pas, au cours de notre voyage nous apercevrons successivement des champs, des chaumes, des guérets. La Providence, en effet, a si bien réglé le calendrier, que l'on moissonne dans l'univers pendant presque toute l'année. Si quelques agriculteurs veulent me suivre, ils seront bien étonnés en constatant la médiocrité générale de la moyenne des rendements à l'hectare. De 1909 à 1913, elle est en quintaux métriques de 10,4. Mais, en 1924, elle est descendue à 9,7 : c'est peu. Ce déficit ne serait-il pas l'une des premières causes des difficultés présentes?

Ne nous attendons plus à voir reparaître le sac de blé colossal d'avant la guerre. La récolte de 1924 en millions de quintaux a été estimée à 830,2 contre 929,4 en 1923. Le déficit total de la production mondiale pour l'exercice écoulé serait de 99,2 : il n'est pas colossal. L'examen de la production n'a donc rien révélé de particulièrement alarmant. Il y a encore beaucoup de blé. Mais y en a-t-il assez pour satisfaire tous les besoins?

L'EUROPE RISQUERAIT-ELLE DE MANQUER DE FROMENT?

Tout le problème est dominé par un fait incontestable : l'augmentation générale, progressive, constante de la consommation. C'est ce qui justifie le cri d'alarme poussé par un grand nombre d'auteurs.

La lecture des ouvrages les plus récents et les plus complets : *Le Blé dans le monde*, de M. René Musset; *le Blé, Production, Industries de transformation, Commerce, Compte rendu de la Semaine nationale du blé* et surtout des derniers *Bulletins de*

statistique agricole de l'Institut de Rome est fort instructive, mais inquiétante. L'impression qu'ils laissent est singulière. Invinciblement, l'on est amené à se poser cette question : l'Europe risquerait-elle de manquer de pain ? Une disette au xxe siècle, quel sujet de méditation !

Le monde, comme les vieilles tables d'hôte, se divise en deux catégories, les mangeurs de riz, les mangeurs de pain. Les premiers forment la majorité. Ils ont pour eux deux des plus grandes agglomérations humaines : la Chine et l'Inde. Mais une transformation s'opère. La céréale de la race blanche, indice de la civilisation européenne, aliment noble par excellence, gagne chaque jour du terrain. D'après M. René Musset, la consommation mondiale est de 979 millions de quintaux. Elle croît sans cesse et partout. Déjà avant la guerre, délaissant le seigle et le maïs, l'Europe mangeait de plus en plus de pain de pur froment. Sans doute, en France et en Angleterre, la viande et le lait gagnaient du terrain, et tendaient à diminuer l'importance primordiale qu'il occupait parmi les aliments. Mais en Allemagne, en Autriche-Hongrie, en Belgique, en Espagne, en Italie, en Suède, en Roumanie, aux États-Unis, il en était autrement. L'élévation du niveau de vie opérait une transformation qui ne fait que s'accentuer. L'Europe, en somme, voit ses exigibilités croître sans arrêt. Or elle ne produit pas assez pour assurer sa propre consommation. Elle fait donc des appels à l'étranger. Essayons de les évaluer, et de noter au passage les modifications les plus sensationnelles.

La plus importante de toutes se rapporte à la Russie. Sans ce changement, nous n'aurions rien de très intéressant à signaler dans la division des Puissances en importatrices et exportatrices ; nous continuerions d'inscrire dans le premier groupe : l'Allemagne, l'Australie, la Belgique, le Danemark, l'Espagne, la France, la Suède, les Pays-Bas, et dans le second, la Roumanie, la Russie, l'Australie, l'Argentine, les Indes anglaises, le Canada. Ces nations fournissaient à leurs clients 184 millions de quintaux. En 1914, l'ancien empire des Tsars vendait à lui seul 44 674 000. Que les temps sont changés ! Non seulement, la Russie n'exporte plus, mais elle importe ! La Roumanie n'exporte plus, mais elle importe ! La Roumanie ne compte presque plus.

En second lieu, l'on est frappé par la progression croissante

des achats de l'Europe. Elle ressort de la comparaison des chiffres représentant le total de toutes ses importations. La moyenne de 1907 à 1913 était en millions de quintaux 74,5. En 1921, il faut remplacer ce chiffre par 137,8.

Mais ce n'est pas tout encore : nos fournisseurs habituels se traitent de mieux en mieux et commencent par se bien servir eux-mêmes. Les États-Unis se rapprochent de l'époque où ils consommeront toute leur récolte, et où ils absorberont même une partie de celle du Canada. Pierre Leroy-Beaulieu, vous vous en souvenez, l'avait déjà prédit en 1913, M. René Musset et tous les rapporteurs de la Semaine du blé ont insisté sur ce point capital. En 1919, l'Inde, toujours exposée à une mauvaise récolte, a interdit pour un an toute sortie. A la suite d'une moisson médiocre causée par la sécheresse, l'Australie s'est trouvée la même année en déficit. Restaient, il est vrai, le Canada et la République argentine, espoirs suprêmes de l'Europe. Le nombre des consommateurs s'accroît sans cesse. L'exode rural s'accentue. Le bien-être augmente.

Ce phénomène est général et s'accentue en Europe. Tout le monde admet comme un axiome que le pain sera toujours en abondance. Qui se demande s'il y aura toujours assez de bras pour tenir la charrue? Le développement de l'industrie au détriment de l'agriculture présente un certain nombre d'inconvénients qu'il est bon de mettre nettement en relief. Un grand nombre d'économistes, après avoir comparé les statistiques ci-dessus rapportées, poussent de divers côtés des cris d'alarme.

A la Semaine du blé, M. Victor Boret demande avec insistance de crier à tous les échos cette vérité : « Le monde ne produit plus assez de blé pour M. tout le monde. Le nombre des consommateurs de pain de froment en un demi-siècle est passé de 400 millions à 600 millions. Il a augmenté de moitié. Si trois récoltes déficitaires se succédaient chez les uns ou les autres des pays importateurs, le monde pourrait manquer de pain. »

Le dernier mot du beau livre de M. René Musset, professeur de géographie à l'Université de Rennes, est à méditer. « L'Europe apparaît comme condamnée à la famine, si elle ne réussit pas à étendre ses propres cultures. »

Ces citations sont empruntées à des ouvrages portant la date de 1923. Les auteurs avaient des vues très justes. L'avenir l'a démontré.

J'ai relu dans le *Journal officiel* de la fin de mars le texte complet des discours prononcés au Sénat sur la crise qui, à cette époque, atteignait le maximum d'acuité. Beaucoup d'orateurs se rendent un compte exact de la situation et des caractères alarmants nouveaux qu'elle présente. Sans doute, avant 1914, à de certaines heures, le pain augmentait. On n'avait jamais eu de craintes sur le ravitaillement national. Les difficultés venaient du prix : elles se chiffraient d'ailleurs par de faibles différences. Mais les temps sont changés. La guerre qui a bouleversé complètement la vie économique a fait naître des inquiétudes beaucoup plus graves. Elles portent sur la denrée elle-même. Existe-t-elle en quantité suffisante pour satisfaire tous les besoins? La réponse unanime est que la balance incline très faiblement du côté de la production. L'équilibre peut être rendu très instable par les variations des circonstances atmosphériques. Notre planète à la merci du pluviomètre, du baromètre et du thermomètre! Cette phrase surprendrait les lecteurs qui la liraient sur les péniches de l'exposition des Arts décoratifs! L'histoire de la soudure entre les exercices 1924-1925 et 1925-1926 montre qu'elle est l'expression de la réalité.

UNE SOUDURE DIFFICILE

La soudure? est-il encore trop tard pour parler d'elle?

Au mois d'octobre, les experts de Rome, en possession des renseignements venus de tous les points du globe, arrêtent le compte de la récolte de 1924. S'appuyant sur leur documentation d'une richesse incomparable, ils établissent leurs prévisions pour l'exercice 1924-1925. Ils raisonnent avec précision, minutie, prudence. Les besoins des pays importateurs seront très vraisemblablement de 210 millions de quintaux en y comprenant la Russie.

D'autre part, les disponibilités exportables du 1er août 1924 au 1er août 1925 seront d'environ 213 millions de quintaux. La récolte des Indes qui pourra être expédiée à la fin de la campagne ne doit pas figurer dans ce total.

Le rapprochement de ces deux chiffres 213-210 est saisissant. La conclusion qui s'en dégage est fort nette. Sans doute, les quantités de froment permettront d'attendre les récoltes de 1925. Mais elles s'éloignent peu du chiffre de la consommation.

L'épuisement complet des stocks pourrait être envisagé. Ce faible écart causera de graves préoccupations, et une tension sérieuse des cours. Rome compte aussi sur les interventions législatives pour enrayer toute hausse excessive.

Ces prédictions se sont-elles réalisées pour la France, soit en ce qui concerne la soudure matérielle, soit pour les prix ? Comment le problème s'est-il posé dans l'économie nationale à la date du 1er août 1924 ? Comment a-t-il été résolu ? L'État est-il intervenu ? Quels résultats a-t-il obtenus ?

Remarquez-le bien, au début de l'exercice, la situation chez nous ne présentait en elle-même rien de bien inquiétant. Nos besoins normaux en froment sont de 94 millions de quintaux métriques, dont 80 millions pour la consommation, 4 millions pour les industries spéciales : biscuiterie, pâtisserie, amidonnerie et 10 millions pour les semences. La récolte de 1924, médiocre comme partout, était de 76 525 130 quintaux, toutes réserves étant préalablement présentées sur l'exactitude des statistiques. L'on évaluait le stock commercial à 6 millions de quintaux. Le déficit serait de 12 millions environ.

Pour le combler nous avons fait appel à l'étranger. D'après les documents de l'Administration des douanes, nous aurions importé 6 993 115 quintaux et exporté 1 092 264. De cette date à la fin de l'exercice 4 300 000 quintaux seront nécessaires, les stocks de blé indigènes étant sur le point d'être épuisés, les « flottants » diminuant sans cesse, l'époque normale des moissons devant être probablement retardée. A quels fournisseurs pourrions-nous nous adresser ? Quels secours nous apporteront les Indes britanniques, l'Algérie, le Maroc, la Tunisie ? Les journaux spéciaux répandent hâtivement des nouvelles souvent contradictoires. Au début de cette période critique où les provisions anciennes s'épuisent, où les blés sont encore en herbe ou non fauchés, les renseignements ne paraissaient pas tout d'abord très favorables.

Les résultats officiels des Indes britanniques pour 1925 ne sont pas très brillants. La production est médiocre et inférieure à celle de l'année passée : 87 695 000 quintaux. Il n'y a pas à compter sur des quantités exportables. Les nouvelles de l'Algérie sont bonnes. La Tunisie a souffert de la sécheresse. Le Maroc viendra-t-il à notre secours ? Les services que l'Empire Chérifien rendra à la France démontreront les avantages qu'elle

retire de sa politique et de l'habile administration de son Résident général. Les vents brûlants n'auraient point favorisé les parties situées le long du littoral de l'Atlantique, de Casablanca jusqu'à Agadir. Comme compensation nous aurions des satisfactions du côté du Maroc oriental et dans la région de Marrakech.

La redoutable inconnue réside au Canada et aux États-Unis. Il y a quelques jours, le Bureau de l'agriculture de Washington était peu rassurant. Le rendement serait inférieur de 200 millions de boisseaux à celui de l'année écoulée. Fort heureusement, le Canada a été favorisé. La Russie elle-même, au lieu d'importer, exporterait. En France les récoltes ont bon aspect. On n'ose pas trop se le dire en haut lieu. Une certaine aventure ministérielle assez récente a démontré le danger des estimations prématurées, surtout lorsqu'elles sont exprimées dans des formules n'unissant pas d'une façon assez intime la recherche de l'expression pittoresque, le patriotisme financier, et la précision qu'exige l'économique.

Le 19 juin, à la tribune du Sénat, M. Jean Durand, ministre de l'Agriculture, évaluait la quantité des stocks existant chez les minotiers, les producteurs et les magasins généraux à 11 millions de quintaux. Notre consommation mensuelle est de 6 millions environ. Le déficit serait donc de 4 à 6 millions qu'il faudra faire venir de l'étranger. A quelles conditions?

En ce moment les négociants, les courtiers, les minotiers, attendent avec impatience les circulaires spéciales qui leur fournissent des informations rapides et leur permettent de bien acheter. La perspective de ne pas avoir assez de grains n'est pas leur souci dominant. La grande affaire, c'est le prix. Cette préoccupation, ils la partagent avec tous les Français, sans exception. Le point central du débat, c'est la taxe affichée dans les boulangeries. Par cet élément, le problème s'élargit. Il touche à la question sociale. Il entre dans le domaine de la politique. Il n'y a donc rien de nouveau sous le soleil? Sans doute, pour établir le coût de la vie et déterminer la différence entre le salaire nominal et le salaire réel, la statistique s'appuie sur beaucoup plus d'éléments que par le passé. Les nombres indices donnent la moyenne des variations des postes divers de notre budget d'alimentation. L'homme dans la rue et le Fran-

çais moyen ne les suivent pas. Cette considération explique l'acuité que prend toujours la crise, la nervosité de l'opinion, l'ardeur des controverses, le recours périodique aux mêmes procédés dont l'échec a été mille fois contesté. Il faut d'abord vivre avant de philosopher. C'est ici le lieu de rechercher si vraiment le pain est trop cher.

LE PAIN EST-IL TROP CHER?

Quelques jalons historiques faciliteront notre tâche. Nous y serons aidés par le rapport de M. Robert Durand, président du Syndicat patronal de la boulangerie de Paris et de la Seine à la Semaine nationale du blé, de M. Baubion, directeur des céréales au Ravitaillement, par les articles de MM. Augé-Laribé, dans la *Revue d'Économie politique* de janvier-février 1924, et Georges Lefebvre, dans le journal *le Blé et le Vin*.

De 1845 à 1861, le prix du quintal de blé a été en moyenne de 21 fr. 22. De 1861 à 1875, il a varié de 26 fr. 64 maximum à 16 fr. 41 minimum. Je note encore 31 francs vers 1876, 20 francs en 1886, 18 francs en 1894, 26 francs en 1898, 20 francs en 1900. La courbe figurative s'élève alors insensiblement sans trop d'escarpements jusqu'en 1910. En janvier 1914, le pain valait 0 fr. 45, le blé, à Paris, 26 francs. Il convient de ne pas l'oublier, pendant toute la guerre, ces deux chiffres doivent être remplacés simplement par un autre représentant pour le blé la moyenne entre 31 et 49, pour le pain entre 0 fr. 45 et 0 fr. 50. Jusqu'en 1919, tout est simplifié. Par suite d'un accord avec les Alliés, l'élément change n'intervient pas. Il n'y a donc pas lieu de rechercher dans quelles mesures les diverses fluctuations des cours ont pour cause la dépréciation de la monnaie. Mais, après cette année, tout se modifie. Le sociologue qui a la prétention de découvrir la réalité à travers ce fouillis de phénomènes, a la sensation de pénétrer dans un labyrinthe. Il lui faut opérer des discriminations et des dissociations, calculer les variations de notre franc sur les grandes places mondiales, réduire tous les chiffres au même dénominateur, le franc-or. Rome vient encore à notre secours. Son bulletin, ses annuaires, complètent les ouvrages cités plus haut. La conclusion générale qui se dégage de toute cette documentation est fort nette.

La hausse du blé est absolue et générale. Mais elle se fait

sentir beaucoup plus vivement en France à cause de notre change déprécié. Les preuves abondent.

La méthode des nombres indices est fort commode pour le lecteur : elle permet de se rendre très rapidement compte d'un ensemble de variations. Il s'agit seulement de choisir un bon point de départ. Ce sera la moyenne des prix hebdomadaires pratiqués en 1913, année normale. On la considérera comme égale à 100.

Brûlons les étapes jusqu'au mois d'avril 1925. Les nombres indices calculés sur le cours brut des monnaies nationales tel qu'il est effectivement pratiqué sont, pour les moyennes de janvier à avril 1925, 179,9 au Canada; 173,1, à Chicago; 161,6 aux Indes britanniques; 178,8 à Buenos-Ayres; 449,7 en France; 146,9 à Londres; 587 en Italie; 173,2 à Rotterdam.

Pour notre pays, l'écart entre 100 en 1913, et 459,7 en avril 1925, semble impressionnant. Il le paraîtra beaucoup plus si l'on veut bien calculer en francs-or. Les cours sont alors, le 3 avril 1925 : 26 fr. 33 au Canada; 26 fr. 90 aux États-Unis; 30 fr. 49 aux Indes britanniques; 32 fr. 52 en France. Les travaux les plus récents de l'Institut international de Rome n'infirment pas les conclusions du remarquable article de M. Augé Laribe, *le Blé français est-il trop cher?* Exprimés en francs-or, en février 1924, les cours du blé sont plus bas qu'ils n'étaient avant la guerre. En avril 1925, la différence sur janvier 1914 n'est pas très grande. Il suffit de comparer 26 fr. à 32 fr. 52. Elle l'est, en tout cas, beaucoup moins qu'on ne l'imagine. Il y a lieu également de tenir compte du caractère exceptionnellement mauvais de l'année et des brusques variations des cours.

La courbe figurative du marché de Chicago de novembre à avril est curieuse à observer, telle que nous la trouvons dans le *Bulletin de Rome*. Jusqu'au 31 janvier, elle monte sans cesse. Elle redescend ensuite très brusquement. Au 31 mars elle atteint le point le plus bas. A partir de cette date, elle remonte sans cesse. Cela est fort intéressant. Mais qu'est-ce qui nous touche le plus? c'est de savoir si ces fluctuations réagissent sur notre marché national. Le doute n'est malheureusement pas possible : nous sommes sous la dépendance de l'étranger. Il n'y a dans le monde qu'un seul marché et, en réalité, qu'un seul prix. Le 3 novembre, à Paris, les blés indigènes valent 119 francs,

les blés exotiques 127. Le 30 janvier, ces deux chiffres doivent être respectivement remplacés par 133 et 146 ; le 11 février, par 136 et 147 ; le 11 mars, par 137 et 148. Le point le plus bas est le 8 avril, avec 127,50 et 125,50. Le 14 juin, le blé indigène et le blé exotique valent également 143 francs.

Il faut maintenant exposer en deux mots brutalement et sincèrement la situation. De 25 francs en 1914, le blé est arrivé à 143 francs le 14 juin. De 0 fr. 45 à la mobilisation, le pain est parvenu à 1 fr. 65 le 24 juin 1925.

Transformer ces prix en francs-or est une consolation un peu platonique pour les nombreux Français dont les revenus d'avant la guerre ne sont pas multipliés par un coefficient égal à la dépréciation de la monnaie nationale. « Le pain de l'étranger est amer à la bouche. » Cet alexandrin de Ponsard adapté aux circonstances par MM. Ricard et Chéron revenait comme un *leit-motiv* pendant la Semaine du blé. Depuis 1923, la situation s'est sans cesse aggravée. Le franc a baissé. La spéculation internationale amplifie encore les variations combinées du marché des grains et des devises. L'État est impuissant.

L'IMPUISSANCE DES LOIS DEVANT LA SPÉCULATION INTERNATIONALE SUR LES GRAINS

L'actualité soulève un problème vieux comme le monde et copieusement traité par MM. D. Zolla et Paul Souchon, l'éminent et très regretté doyen de la Faculté de droit de Paris. Un juge au tribunal de commerce d'Anvers, M. Paul van Hissenhoven, a consacré au *Commerce international des grains* un ouvrage qui le décrit d'une façon parfaite au triple point de vue, technique, économique et juridique. Cette monographie complète et détaillée des marchés d'Anvers et de Rotterdam, avec leurs coutumes, leurs usages, leurs modèles officiels de contrats, et leurs règles diverses, rend le problème tout à fait concret et vivant. Elle met sous nos yeux non des mots mais le spectacle de la vie. Deux caractères essentiels apparaissent à l'observateur du commerce international des grains : la puissance de l'organisation, et le caractère essentiellement spéculatif.

En ce qui concerne les transports ferroviaires ou maritimes, les procédés les plus perfectionnés sont utilisés. La technique

des manipulations et des déchargements s'opère conformément aux règles les plus sévères de l'organisation moderne du travail. La diminution du prix de revient général et du coût réel du fret est obtenue par l'économie des forces, la rapidité, l'emploi de l'électricité. Le concours des associations agricoles est précieux. Aux États-Unis et au Canada, la vente collective est pratiquée. Les blés sont transportés dans des magasins communs appelés élévateurs de campagne, judicieusement répartis sur les lignes de chemins de fer, puis dirigés sur des élévateurs de plus grande envergure construits sur les ports. Des flottes spéciales les enlèvent et les conduisent à destination, à Anvers, Rotterdam, Hambourg, Marseille. Pour les décharger, les grands moulins sont dotés de puissants moyens. Dans les circonstances présentes, des capitaux énormes sont nécessaires afin d'assurer les services financiers de ces puissants organismes. Il n'en a pas toujours été ainsi.

Avant la guerre, le commerce d'importation appartenait seulement à quelques maisons. Les frets étaient très bon marché. La rémunération obtenue n'avait rien d'exagéré. Les différences des cours étaient modiques. Que les temps sont changés ! Songez que du 1er janvier au 5 février, la cote du *Hard Winter* n° 2 à Chicago est passée de 176 et demi à 199 trois quarts. Multipliez ces chiffres par le cours du dollar en France. Posez vous cette simple question : les facteurs normaux concourant à l'établissement du prix sur le marché, suffisent-ils à expliquer ces brusques variations ? Peut-on admettre qu'en aussi peu de temps les rapports de l'offre et de la demande aient varié à ce point ?

L'explication de ces oscillations est connue. La plupart des opérations ne portent pas sur des quantités réelles. Je n'ignore rien de l'état actuel du commerce des grains en France : je sais qu'il n'existe presque plus. La taxe sur le chiffre d'affaires l'a tué. Les négociants sont devenus des courtiers. J'ai les derniers travaux sur les marchés à terme. Au sixième Congrès national de l'agriculture tenu à Toulouse en juin 1924, j'ai entendu M. Chasles, président de l'Association nationale de la meunerie française, exposer les avantages des bourses de commerce. Mais j'ai lu aussi soigneusement la monographie de M. van Hissenhoven en ce qui concerne le marché de Chicago, le plus colossal du monde J'ai admiré la

description pittoresque des *pits* où il se tient, au milieu d'une fièvre commerciale formidable qui se manifeste bruyamment. Sans doute, de 11 à 12 millions de tonnes de céréales diverses sont reçues et réexpédiées annuellement en marchandises effectives. Mais les quantités qui se traitent à terme et se liquident par des différences sont fantastiques. La récolte totale du froment, de l'avoine et du maïs qui s'élève à 125 millions de tonnes change au moins quatre fois de mains, ce qui représente un mouvement total de 500 millions de tonnes. Le marché à terme de Liverpool est également très important. Malgré tout ce que l'on a écrit dans un sens ou dans l'autre, peut-on contester les inconvénients immenses de cet agiotage mondial sur des denrées de première nécessité? Ces spéculations sont actuellement aussi désastreuses pour les producteurs, ruinés en cas de baisse, que pour les consommateurs, rançonnés lorsque la hausse se produit. Par quel moyen un État peut-il se défendre? Quelles mesures ont été prises par les différents gouvernements?

Posée sur le plan international, la question est neuve. La répression de la spéculation illicite, à l'intérieur de l'économie nationale, est, au contraire, vieille comme le monde. Depuis longtemps sont en instance devant la Chambre et le Sénat, des projets de revision de l'article 419 du Code pénal. Un magistrat suisse, M. Pierre Boven, dans un gros livre sur *le Prix normal*, a décrit la « lutte contre les crises économiques et la spéculation illicite ». Il n'est donc pas nécessaire de remonter dans le passé. Il suffit d'ouvrir les *Annuaires internationaux de législation agricole de Rome*. Ils nous révèlent un effort universel, continu, actuel, incessant. Les conducteurs de peuples essaient de rajeunir les vieilles armes suspendues dans les arsenaux législatifs. Sur des principes antiques, ils promulguent des lois nouvelles. Réglementation minutieuse de la consommation, création d'offices centraux chargés de l'achat à l'étranger, mesures nombreuses concernant l'importation, tel est le résumé de ce qui a été fait en Allemagne, au Danemark, en Italie, au Portugal. Le 21 septembre 1922, la Confédération des États-Unis d'Amérique édicte une loi « concernant les opérations à terme sur les grains ». Elle a pour objet de réprimer la spéculation. Le 28 juin 1922 le Canada suit cet exemple. La courbe du blé à Chicago en 1925 en démontre clairement l'échec.

Dans ce combat, la France a-t-elle été plus heureuse ? Le mot « blé » se rencontre de plus en plus dans les répertoires de Droit. Les tables nous donnent les titres d'une suite ininterrompue de lois, de décrets, d'arrêtés, de circulaires qui s'abrogent, se prorogent, se modifient. Les unes ont pour but d'accroître les disponibilités ; les autres de modérer la consommation ; toutes de casser les reins à la hausse, suivant l'expression consacrée.

Aucune n'a donné de résultats appréciables. L'exemple de la loi du 15 juillet 1922, complétée et modifiée depuis, est topique. Elle prétendait assurer une meilleure utilisation du blé et des farines, en prescrivant un taux minimum d'extraction et l'emploi de succédanés. Le décret du 3 mai 1925 fait courir le délai de trois mois, nécessaire pour que le ministre soit autorisé à supprimer le mélange de farines autres que celles de pur froment. Le congrès des grains à Paris le 14 juin avait démontré les graves inconvénients pour la qualité du pain. L'inefficacité de l'exagération du taux d'extraction ne se discute plus.

La loi du 31 août-3 septembre 1924, venant après celle du 19-20 juillet 1791 sur le droit des maires à taxer le pain, permet aux Préfets de coter la farine. Je passe sur les différences considérables et peu justifiées existant entre les tarifs des départements limitrophes d'une même région ; sur les conflits incessants entre les meuniers et les commissions compétentes. Ignorant toujours les décisions de l'administration pour l'avenir, les minotiers ont réduit leurs provisions au strict minimum, effectué leurs achats au jour le jour, et renoncé à profiter de la baisse pour constituer des stocks avantageux. J'en arrive à la grande pensée du règne, à la mesure qui devait réaliser les promesses solennellement faites pendant la période électorale du mois de mai dernier et réformer l'œuvre de la Chambre du pain cher, la célèbre loi du 24 décembre 1924. Conformément à son titre, a-t-elle assuré dans des conditions plus favorables l'approvisionnement en blé, farine et pain ?

Le Gouvernement rembourse aux meuniers tout ou partie du droit de douane payé par eux pour les blés tendres qu'ils auront transformés en farine livrée aux boulangers. Le but est d'augmenter les importations, et d'accroître ainsi l'offre sur le marché. A-t-il été atteint ? Assurément non : les importations sont inférieures à ce qu'elles avaient été au cours de la période

correspondante dans le dernier exercice alors que le tarif douanier n'avait été abaissé que de moitié. D'après la statistique des douanes, le total pour les mois de janvier, février et mars, est 1 581 788 contre 2 044 317 quintaux en 1924. Le motif réside dans les formalités exigées pour le remboursement des droits de douane et dans la lenteur avec laquelle il est effectué. Les petits et les moyens meuniers ont renoncé à importer. Pour leur venir en aide, une loi du 22 juin reporte au 31 juillet au lieu du 30 juin, la date jusqu'à laquelle les droits pourront être remboursés, sous réserve que les blés auront été importés avant le 16 juillet.

Un crédit de 50 millions est ouvert au ministre de la Guerre pour constituer des stocks de prévoyance pour le ravitaillement éventuel de la population civile. Ces achats destinés à provoquer la baisse ont-ils été effectués dans des conditions plus avantageuses que celles opérées par le commerce? Un député ayant interrogé le ministre sur ce point, il lui a été répondu au *Journal officiel* du 22 avril, que, du début de janvier à la fin de mars, l'Intendance avait acheté sur ce crédit 113,110 quintaux de blé à des cours qui ont varié entre 125,50 et 148,50 et qui ne sont en rien inférieurs à la moyenne.

Cet échec retentissant et incontesté n'a point découragé la Chambre. Le 6 février, elle fait un bond important vers la réalisation du programme interventionniste. Elle prescrit, sous des sanctions sévères, la déclaration obligatoire des quantités possédées par les détenteurs ; elle organise l'achat par le Gouvernement de blés indigènes ou étrangers. Elle se rapproche de l'institution du monopole réclamée avec insistance par les socialistes. A la fin de mars, le Sénat, sur les rapports de MM. Donon et Raiberti, apporta des modifications très importantes qui permirent à la haute assemblée de voter le projet de circonstance à titre de transaction.

Donc, aucune mesure au monde n'a pu empêcher la hausse du cours mondial du blé. Le seul remède, M. Méline l'a rappelé à la France, du haut de la tribune du Luxembourg : c'est l'augmentation de la production jusqu'à ce que nous puissions nous suffire à nous-mêmes.

LE PROGRAMME DE L'ASSOCIATION NATIONALE DES PRODUCTEURS DE BLÉ

Cette solution est l'évidence même. Les motifs développés pendant la Semaine du blé la justifient. L'histoire de la crise de l'exercice précédent, le faible écart existant entre la production et la consommation mondiale, les méfaits de la spéculation internationale aggravés encore par la situation des changes, l'insuccès de tous les moyens employés pour les contrebalancer auraient complété cette argumentation. Or, l'idéal exposé par le père de l'agriculture est parfaitement réalisable. Il suffit d'écouter les vœux de l'unanimité des associations professionnelles de France et d'avoir confiance dans leur action.

Le programme des corporations rurales est net et précis. Il est contenu dans le rapport de M. le marquis de Palaminy sur les blés, au sixième Congrès national de l'Agriculture française en juin 1924 ; dans le discours prononcé par le marquis de Vogüé à la Société des Agriculteurs de France en mars 1925 ; dans les « interwiews » de ces deux personnalités données par *le Figaro économique*, en pleine crise, le 23 février et le 2 mars ; dans un article de M. Daniel Zolla paru au *Bulletin du Syndicat central des Agriculteurs de France* du 1er janvier 1925, sous le titre à méditer *le Respect des intérêts agricoles* ; dans le rapport présenté par M. René Aubergé à M. Herriot à la séance de l'Office des céréales, le mardi 28 octobre 1924 ; enfin dans un document presque inédit, la déclaration de *l'Association générale des Producteurs de blé*, dont le siège est à Paris, 5, quai Voltaire. Elle porte trois signatures d'agronomes particulièrement compétents en la matière, MM. René Aubergé, Henry Girard, P. Hallé. Les revendications des agriculteurs tiennent dans ces quatre mots : la liberté, le juste prix, la stabilité des cours, l'égalité de protection douanière avec les autres producteurs.

Tout a été dit, et hier encore au Palais Bourbon par M. Lamazou-Betbeder, député du Béarn, sur l'horreur des paysans pour les taxations, les inquisitions, le monopole de l'État. Sans la liberté, même au pays de Henri IV, les laboureurs quitteraient le champ qu'ils cultivent depuis des siècles. L'indépendance est la contrepartie des désavantages de la vie à la campagne. Ce sentiment compense les déboires causés par le

blé. Cette céréale est peu rémunératrice et très aléatoire. De bons résultats financiers ne sont obtenus que dans quelques régions exceptionnelles où la fertilité du sol et la pratique de la culture intensive donnent de gros rendements. Le prix de revient est très élevé. M. le sénateur Duchein, directeur d'une importante école d'agriculture, estime qu'il varie de 80 à 160 francs, mais qu'en moyenne il est de 137 francs le quintal. Or il est incompressible. La crise de la main-d'œuvre complique encore les difficultés de tout genre particulières à cette époque. Les rendements sont excessivement changeants. Il est nécessaire que ces vérités soient rappelées. En France, suivant la très juste expression de M. Victor Boret, « la culture du blé a trop longtemps été considérée par l'opinion publique comme un sacerdoce gratuit et obligatoire et même onéreux ». Un changement radical est nécessaire.

Comme tous ceux qui travaillent, les producteurs réclament une rémunération juste, raisonnable, en rapport avec la hausse générale de tout ce qu'un fermier doit acheter. Il faut lire une petite brochure de M. Brillaud de Laujardière : *Pour répondre aux attaques dirigées contre les agriculteurs ; les prix du matériel et des produits nécessaires à l'agriculture depuis 1913 jusqu'en 1923*. La fameuse courbe du blé, M. Augé-Laribe l'a démontré dans son article précité, est loin de suivre celle qui représente les dépenses. Surtout que l'État se garde d'augmenter encore l'instabilité du marché, soit en modifiant fréquemment et sans préavis les droits de douane, soit en publiant, suivant son habitude et prématurément, des statistiques plus inexactes encore que la moyenne de ses documents, mais ayant toujours des conséquences fâcheuses!

Les producteurs viennent de constituer un groupement spécialisé dans la défense des intérêts du blé. Cette association les documentera, agira auprès des pouvoirs publics, assurera la liaison avec les éléments parlementaires dévoués à la cause rurale, éclairera l'opinion publique. La profession organisée, conformément à une proposition de loi déposée le 19 mai 1921 sur le bureau de la Chambre par MM. Ambroise Rendu, de Monicault, Capus et plusieurs de leurs collègues, pourrait jouer un rôle important dans la fixation d'un cours normal par l'entente de la totalité des personnes intéressées : consommateurs, intermédiaires, producteurs. Des bons de blé seraient

institués pour permettre d'échelonner les ventes et les achats sur toute l'année. Ils porteraient les signatures du vendeur, du minotier et du syndicat agricole et seraient escomptés par la Banque de France pour une fraction notable. A l'office des céréales, au Comité central du blé et du pain, l'union entre toutes les corporations qui concourent à la production et à la transformation du blé, agriculteurs, négociants, minotiers, boulangers, pâtissiers, est réalisée, comme elle l'avait été pendant la Semaine du blé. L'Association des producteurs propose la création d'un Conseil du blé composé exclusivement de professionnels, avec la mission de proposer au Gouvernement toute la documentation nécessaire pour l'élaboration de ses décisions. Un pas de plus vient d'être accompli. Au Congrès de Rouen, la Confédération nationale des associations agricoles a convié les représentants des Coopératives de consommation. Après un rapport très complet de M. Poisson, leur président, et une discussion fort intéressante, il a été décidé que l'accord entre agriculteurs et consommateurs était désirable et qu'il y avait lieu de le préparer.

Mais, quelque puissantes et bienfaisantes que soient les associations professionnelles, les syndicats, les coopératives, les caisses mutuelles de crédit et d'assurance, le prix et la stabilité des cours ne seront jamais atteints sans le concours d'une politique résolument favorable au développement de la production. Pour l'exposer, il faudrait reprendre toute la discussion du budget de l'agriculture. La question essentielle est de savoir si le Gouvernement considère l'agriculture comme une « industrie clef » indispensable à l'économie nationale et dont la disparition serait regardée comme un désastre.

Dans le cas de l'affirmative, le régime douanier ne doit pas laisser écraser les producteurs de blé par la concurrence mondiale et la spéculation internationale. Dans son ouvrage sur *la Politique du blé*, M. L. Dannemuller a fait la critique des résultats des trois systèmes employés successivement en France : l'échelle mobile, le libre échange, la protection. Un spécialiste, M. Machefel, a publié une brochure intitulée *la Vérité sur la protection douanière agricole*. Ces documents arrivent à leur heure au moment où le réajustement de notre tarif douanier est à l'ordre du jour. Toutes les industries sont défendues par des barrières douanières cinq à dix fois plus élevées qu'avant la

guerre. La protection dont jouit le blé est seulement le double de ce qu'elle était en 1914. Elle est supprimée chaque fois que les prix s'élèvent un peu. Ces mesures augmentent encore une instabilité et une insécurité déplorables. Sur ce point, l'Association des producteurs de blé a pris une position très nette : elle réclame simplement l'égalité. Au cas où cette légitime revendication ne serait pas exaucée, elle demande que le libre échange soit le régime commun s'appliquant à tous sans exception.

Dans les circonstances présentes, quel gouvernement oserait rétablir un système reposant sur le principe de la spécialisation internationale des cultures, dont les inconvénients ont apparu avec évidence?

Mais les agriculteurs répondront-ils aux espérances de la nation. Peut-on avoir foi en eux? Voudront-ils pousser la production jusqu'au point où elle satisfera les besoins de la consommation nationale? Feront-ils pour le blé tout ce qui leur est conseillé par les maîtres de l'agronomie moderne? Réaliseront-ils les conditions techniques de l'intensification de la culture des céréales?

LES PROGRÈS RÉALISÉS DANS LA CULTURE DU BLÉ

Il n'est pas permis d'en douter. L'idéal qui leur est assigné, a presque été atteint en 1921. La France moissonna une récolte formidable de plus de 88 millions de quintaux. Avec un quintal de plus à l'hectare, l'aide de l'étranger était inutile. L'essentiel est, à l'heure actuelle, moins d'agrandir le champ de blé national qui est de 5 800 000 hectares, que d'augmenter les rendements. Les efforts qui ont été accomplis pour obtenir ce résultat sont trop peu connus et méritent d'être brièvement indiqués comme conclusion. Rien n'est plus faux que de reprocher aux paysans leur esprit de routine.

Les théories de MM. Schribaux, Brétignières, J. Hitier ont pénétré jusque dans nos moindres hameaux. Elles y sont appliquées avec hardiesse et générosité. Les variétés nouvelles se rencontrent non seulement en Anjou, pays des belles graines, non seulement en Touraine, en Beauce, en Brie, en Artois, ces greniers de la France, mais en Gascogne et en Languedoc, où la recherche de variétés susceptibles de résister

aux rigueurs des étés précoces et des vents violents est poussée avec ardeur. Dans le bassin de Paris, et en pays toulousain, la sélection et l'hybridation sont pratiquées avec succès. La motoculture, après avoir subi une ère de grande prospérité, se relève d'une crise et retrouvera sa splendeur passée, grâce aux carburants nationaux. Les agriculteurs achètent avec générosité les instruments nouveaux leur permettant d'effectuer les labours profonds, de pratiquer de multiples façons artificielles d'ameublir le sol, de supprimer les mottes. Rien n'est plus beau que d'assister à ces travaux préparatoires dans les grandes plaines de la Brie. Dans les « Salons des machines agricoles », l'activité en transactions est grande. A la Porte de Versailles, au Palais des expositions, au mois de mars, les appareils destinés à combattre par des aspersions d'acide sulfurique les poétiques ravenelles et les rustiques coquelicots, et de seconder M. l'inspecteur général Rabaté dans sa campagne contre les plantes adventices, étaient littéralement enlevés malgré leur haut prix. Les assolements deviennent plus rationnels, et la multiplication des prairies, en favorisant la reconstitution du cheptel national, fournit une fumure à bon marché qui compense le prix élevé de l'azote, répandu cependant en grande quantité.

La récolte du blé représente chaque année en France plus de 6 milliards. Elle constitue la moitié de la recette de la majorité des fermes. Grâce aux efforts des laboureurs secondés par la nature, les moissonneurs sont en train de lier des gerbes très nombreuses et très lourdes. La récolte nouvelle fera cesser la crise. Mais songera-t-on encore dans quelques jours aux angoisses de la campagne écoulée? Or les causes permanentes subsistent. Il a suffi d'un déficit de 100 millions de quintaux dans le monde, et de 10 millions en France pour déchaîner la crise et favoriser les manœuvres de la spéculation internationale. Tous les moyens employés pour la conjurer ont échoué. Seule la charrue a rétabli la situation. La France ne l'oubliera pas.

ROBERT DE BOYER MONTÉGUT.

RÊVERIES D'UN LISEUR

LE ROMAN DE DANTE

I

La robuste et belle épouse de Falco di Ricovero Portinari jette autour d'elle un regard où luit son orgueil satisfait.

Tout le confort de l'époque est réuni dans la grande salle, tapis épais sur le carreau, rideaux devant les fenêtres, sièges, tables, chandeliers massifs, plats d'étain dans les vaisseliers.

Elle exprime sa pensée parcimonieuse :

— Alighiero possède peu de biens, il n'assemble jamais d'amis autour de sa table, nous ne sommes pas tenus de le prier à la nôtre.

Falco affirme sa volonté. Il parle avec une fermeté douce :

— Je reçois tous nos voisins et de moins nobles que lui. Il viendra. Avez-vous donc oublié votre Évangile où il est écrit : « Si vous n'invitez à votre table que ceux qui peuvent vous le rendre, vous agissez à la manière des païens. »

Les enfants écoutaient la discussion courtoise. Les paroles tombaient dans leur âme, toujours ouverte pour les recevoir, et elles y restaient, inertes en apparence, comme la graine dans la terre attend son heure.

Alighiero fut donc invité aux réjouissances dont Falco allait fêter le baptême de son dixième enfant, aussi benoîtement accueilli que l'avaient été les neuf autres.

Au jour convenu, Alighiero s'apprête à quitter sa demeure :

Une jeune femme, servante appelée au rang d'épouse par le veuf désemparé, secoue l'ample vêtement des dimanches. Elle a gardé l'attitude de sa première condition et n'accompagne jamais son mari dans les nobles demeures de Florence. Elle reste volontiers au logis, souvent lasse et négligente.

Le poids d'une nouvelle famille, nombreuse déjà, s'est ajouté aux enfants du premier lit. Ceux-ci, à l'exception d'un seul, sont allés pêcher dans la rivière.

Les petits agitent autour d'Alighiero leurs faces rondes et barbouillées. Il a lavé ses mains, lissé ses cheveux :

— Vous êtes beau, monsieur notre père. Vous nous rapporterez du gâteau de miel.

Alighiero ouvre la porte pour sortir. Une voix prie :

— Voulez-vous me permettre de vous accompagner chez le seigneur Falco ?

C'est le fils de la défunte Bella qui parle.

Dans un coin obscur de la grande pièce, on distingue à peine un profil un peu long d'enfant, des cheveux noirs, une blouse terne :

— Je ne suis pas sorti avec les autres, parce que je voudrais aller avec vous.

— Pourquoi ?

— Je voudrais voir une fête.

L'enfant a levé ses longues paupières, des yeux avides ont brillé :

— Il est toujours curieux celui-là, observe la belle-mère.

Alighiero se montre d'humeur accommodante :

— Je peux l'emmener, a-t-il des hardes propres ?

— Il en a de toutes fraîches raccommodées.

— C'est bien, mon fils, habille-toi.

II

Le jardin de Portinari est ordonné comme sa demeure. L'utile y a sa place large, raisonnable, mesurée, sans que la fantaisie florentine en soit exclue. Jardin de ville, ses dimensions sont restées modestes. Rien n'y manque pourtant, ni l'ombre et les fruits de quelques figuiers, ni les fleurs en bordure de l'allée droite qui le coupe, ni la statue de Notre Dame, toute neuve, haute en couleurs, à demi voilée déjà par

les treilles envahissantes qui garnissent la tonnelle dont elle occupe le fond.

Aujourd'hui le jardin est plein de rires et de cris, de gazouillements plus bruyants que ceux des merles en la saison des nids. De temps à autre, Falco, rouge et joyeux, apparaît au seuil de la maison : d'une voix terrible il menace du bâton les jeunes garçons qui sautent à pieds joints par-dessus les plates-bandes.

Ils ne se mêlent pas aux fillettes empêtrées dans leurs robes longues des jours fastes. Elles sont assises comme des matrones au pied des figuiers, mais, bien qu'elles aient choisi de rester à l'écart, l'éternel instinct, éveillé déjà, les intéresse à ces braillards turbulents, malappris, qui seront des hommes. Dans les paroles et les yeux des petites filles, ruse et naïveté se mêlent. En leurs chuchotements revient souvent le noble nom des Donati avec une emphase puérile. Corso surtout excite parmi elles un vif enthousiasme. Il les fascine, comme il soumet ses camarades, par l'ascendant de sa force physique et de son effronterie.

Le joyeux Forese mange encore quelque friandise, emportée de la table abondamment servie :

— Le petit brun, là-bas, demande une fillette, qui est-ce

— Vous savez bien, c'est le fils d'Alighiero.

— Pourquoi ne joue-t-il pas?

— Il aime mieux rester tranquille sans doute.

— C'est peut-être à cause de Corso et de Forese, soupire la jeune Picardia; ils disent que Dante est rageur et mal vêtu.

Sans bruit, une des filles de Portinari s'est séparée du groupe. Elle se glisse sous l'allée couverte qui borde le jardin. Elle y a parfois promené ses petites oisivetés, elle y a joué à la marelle et aux boules. Aujourd'hui, ses pieds menus se hâtent vers un but défini. L'enfant croit savoir où elle va... mais le sait-on jamais?

Les paroles de Falco, « n'agissons pas comme des païens », demeurées dans le cœur innocent de la fillette, ont reçu des cérémonies du baptême, auquel elle vient d'assister, un commentaire qui l'exalte. Son clair visage garde le reflet ardent et pur du désir, si fréquent chez l'enfant, de vivre la vérité qu'il découvre. Elle croit aller vers le ciel entrevu de la fraternité du Christ, dans la grande paix des divins paradis. Elle

va vers tous les orages de la passion et le plus troublé des paradis humains. Elle va vers le fils d'un voisin débonnaire, vers un enfant qui rêve ou qui s'ennuie...

Lui ne l'a pas entendue venir, car l'air est plein de résonances. Il ne la voit pas non plus. Les fleurs ne sont belles ni rares; cependant la générosité de mai les a multipliées jusqu'à en former des taches de lumière ardente. L'ombre est légère et presque bleue sous les figuiers. Le soleil se joue sur les robes solennelles et sur les coiffes des petites filles. Les garçons se poursuivent avec une grâce vigoureuse. Aux fenêtres de la demeure, quelques invités, pour prendre le frais, montrent des têtes hilares. L'enfant, habitué au décor morose de la maison paternelle, est captivé par celui-ci. Dans les êtres il voit déjà la vie, bien qu'il n'en soupçonne pas le mystère; l'harmonie, bien qu'il en ignore les lois; la beauté, dont il ne sait pas même le nom.

La petite fille pose sa main sur la manche du fils d'Alighiero:

— C'est moi.

C'était une parole très simple. La destinée n'en dit jamais plus, qu'elle soit la vocation, la gloire, l'amour ou la mort.

Elle avait les joues un peu rondes encore, et la lèvre courte des enfants très jeunes; des yeux luisants d'une blancheur et d'une limpidité pareilles à celle de son âme; largement ouverts, ils commençaient à peine à s'allonger vers les tempes. Dans quelques années ses traits, doués de toute la beauté propre à leur âge, revêtiront plus de féminité, ils auront une grâce autre, ils n'auront pas plus de grâce ; ni l'attrait qui, ce jour-là, traverse une heure unique dans l'antithèse des lignes puériles du petit visage avec les sentiments qu'elles allaient exprimer.

Le petit garçon, tout interdit, regardait la fillette sans répondre.

— Je ne veux pas que tu t'ennuies tout seul; c'est toi qu'on invite pour que Dieu nous le rende.

Il ne comprit pas ce qu'elle voulait dire, mais, tombé des lèvres fraîches, solennelles et pures, le mot éternel flotta entre eux. Étrange petite fille qui, au milieu d'une fête, venait parler de Dieu avec l'onction d'un prêtre. Mais comme elle avait une robe couleur de rose et qu'elle était belle, c'est aux anges qu'il pensa. Il en avait vu, dans les tableaux des églises, dont il n'était pas satisfait.

Pour la première fois, il rencontrait l'image qui pourrait illustrer son rêve enfantin du ciel.

III

Le jeune homme était parvenu tout près de la chaire où le cardinal allait monter ; depuis trois heures, il était debout sur la place, se frayant avec peine un chemin dans la foule compacte, pressée autour de l'église neuve, ouverte au culte, bien qu'inachevée.

Malgré ses dimensions, dont tout Florence était fière, — elle devait avoir quatre cent vingt-six pieds de long, — on avait renoncé à y proclamer « la paix du cardinal Latino ». Elle n'aurait pu contenir l'affluence du peuple en fête et l'estrade avait été dressée sur le terre-plein, serti de marches, qui faisait à la cathédrale un énorme piédestal.

D'une taille moyenne, qui n'avait pas encore acquis tout son développement, le fils d'Alighiero se haussait pour essayer d'apercevoir les magistrats de la cité, les dignitaires des corporations auxquels les meilleures places avaient été réservées ; mais il se lassa bientôt d'un effort vain et leva les yeux au-dessus de la foule.

Une partie des échafaudages, qui avaient servi pour édifier l'église, attestaient encore les conditions de prévoyance et de labeur auxquelles l'homme est soumis avant de réaliser une œuvre qui le dépasse. La sève et les intempéries les avaient teintées d'une ocre légère. Plus haut, dans le bleu pâli d'un ciel d'hiver, la coupole octogonale baignait ses blancheurs neuves. Les parties d'ombre, plus ou moins opaques suivant leur orientation, se détachaient l'une sur l'autre sans dureté.

L'atmosphère était claire et douce. Une grande paix semblait, là aussi, moins fragile que celle qui allait naître dans l'inconstante volonté des hommes.

La robe rouge du cardinal domina la foule. Il lisait les clauses de l'accord qui invitait les villes et les familles à l'abjuration des haines et des rivalités. Le peuple répondait :

— Ainsi soit-il, par la grâce du Seigneur.

Et, comme il est naturel aux foules italiennes de joindre le geste à l'invective ou à l'acclamation, on s'embrassait avec zèle, comme on se serait poignardé la veille.

Dante avait seize ans, l'âge de la plus ardente réceptivité morale. L'émotion de tous ouvrit dans son âme une voie plus large aux idées généreuses qui la cherchaient déjà. Car il était prédestiné à devenir l'un des bûcherons de « cette forêt obscure » des aberrations humaines, où le travail du penseur consiste à percer des voies droites vers la lumière.

Lui aussi voulut dans la foule se chercher un ennemi pour lui serrer les mains. C'était autour de lui un horizon de visages. Le moindre déplacement des plus proches dégageait des perspectives de profils attentifs à la voix égosillée du prédicateur. Il n'en reconnut qu'un, profil lointain, perdu, qui laissait deviner à peine les traits parfaitement purs de la fille de Portinari. Toute l'allégresse éparse entra dans son cœur.

Il ne lui avait pas parlé depuis le jour de printemps où elle était venue vers lui dans le jardin en fleurs où rien n'était que jeux d'enfants. Il n'avait jamais revu le jardin. Son père ne fréquentait plus le voisin dont l'épouse l'accueillait avec une déférence insuffisante. Mais le souvenir était demeuré ineffaçable chez l'adolescent.

Aujourd'hui la fille de Portinari était là, telle qu'il pouvait parfois l'apercevoir à l'église, la tête un peu levée, avec une expression fervente et douce ; et elle semblait la personnification vivante de toutes les volontés de paix et d'amour qui transfiguraient la foule.

Et c'est bien ainsi qu'il la voyait en rêve chaque fois qu'une pensée religieuse exaltait sa jeunesse. Car elle demeurait en lui comme les portraits précieux de la Vierge conservés dans les chapelles, à l'abri du rideau que l'on tire aux jours de fête. Elle était de toutes les fêtes de son âme : des fêtes de la foi, des fêtes de l'espérance, des fêtes de l'enthousiasme, et il en célébrait beaucoup plus qu'il n'y a de saints dans le calendrier ; autant que Dieu a mis de splendeurs dans les choses et peut-être déjà autant que le verbe humain a de mots enchanteurs pour les nommer.

IV

L'attitude de Dante Alighieri était discutée dans les demeures de l'aristocratie florentine et dans les faubourgs mêmes.

Quelques années auparavant, un cousin d'Alighiero avait

péri dans une rixe. On connaissait la main qui l'avait frappé. Le fils de la victime, élevé pour la vengeance, était mort très jeune, avant d'avoir accompli son tragique dessein. Ses trois sœurs s'étaient alors adressées au père de Dante, leur proche parent, et l'avaient solennellement adjuré d'exercer les sanglantes représailles sur la famille du meurtrier.

Alighiero n'était pas d'humeur à les entendre. Il élevait péniblement sa nombreuse progéniture. Il trouva redoutable d'attirer sur des innocents l'une de ces haines qui de violences en violences s'exaspèrent. La terre était tassée, par plusieurs hivers, sur la tombe de la victime qui ne fut pas sans torts envers son agresseur. A la véhémente requête de ses cousines, Alighiero avait répondu par des gestes évasifs et des paroles dubitatives.

A la mort de son père, Dante s'était trouvé investi des droits à la vengeance. Il était sensible à l'honneur tel que le comprenaient ses contemporains, et, dès qu'il eut l'âge d'homme, les premières ambitions de sa nature ardente le portèrent à assumer la mission devant laquelle son père s'était trouvé défaillant. Ses jeunes camarades le poussaient à l'action arrogante et sauvage; Forese Donati, le bouillant Corso lui offraient au besoin leur aide. Cependant plusieurs notables de la ville l'avaient dissuadé d'un crime inutile et tardif.

Ce jour-là, qui était du printemps de 1283, Dante s'en fut promener solitaire sur la rive de l'Arno. Il avait assez reçu de conseils et d'avis.

Le sentier suit les bords de la rivière. Le jeune homme en admirait la transparence qui laissait voir le fond limoneux entre les reflets d'azur dont luisait sa surface. Car on voyait, en regardant les eaux, la terre et le ciel à la fois comme dans une âme humaine.

L'aspect délectable des objets sensibles ne détourne pas ce soir Dante de la préoccupation où le jette l'aventure brutale à laquelle il se trouve mêlé. L'heure est venue de faire un choix entre la fierté d'occire et la mollesse d'épargner.

Cependant le jeune homme présume que le dessein auquel il va s'arrêter ne le peut satisfaire, et qu'une partie de lui-même en va souffrir, jusqu'au dégoût, dans son orgueil vaincu ou sa miséricorde étouffée.

Tout homme, qui pense, garde en soi une demeure invio-

lable et libre à l'abri des préjugés de son époque et de son pays. Dante n'était pas encore un penseur ; il était mieux pourtant qu'un apprenti studieux de la grammaire latine. S'il se tenait sur le seuil de la porte que l'étude allait lui ouvrir si largement, il pouvait cependant apercevoir des horizons où la cité florentine avec ses usages et son code de l'honneur tenait peu de place. Le beau nom d'« humanités », attaché à l'étude des lettres antiques, rend bien cette idée qu'elles se tiennent au-dessus des particularismes d'heure et de lieu pour jalonner la route vers la morale éternelle. Aux heures mêmes où les lois et les mœurs sont féroces autour d'elle, la pensée, par éclats brefs et sûrs, atteste que l'homicide est sans excuse.

Mais ce sont des voix mortes. Celles de l'entourage exalté possèdent une vie dont l'idée pure est dépourvue. Elles sont plus distinctes, plus éloquentes aussi, car à leurs arguments se mêle la passion.

Et c'est bien aussi la passion qu'elles avaient éveillée dans le cœur de l'Alighieri, les passions ostentatoires si puissantes sur la jeunesse. La tentation sourde et tenace s'insinuait en lui d'occuper favorablement l'opinion de sa personne, d'étonner, d'être l'homme du jour. Autant que Corso, il pourrait bénéficier de la considération accordée aux forts. A ceux-là, l'empire du monde, le respect des hommes, l'adulation des femmes, des plus belles...

Alors le visage, qui est pour lui le type même de la beauté, se dessine en son rêve. Elle, la fille de Portinari, entendrait louer le geste vengeur de Dante, jaloux jusqu'à la fureur de l'honneur de sa famille.

Mais vainement le jeune homme essaie d'imaginer les traits purs, béants d'admiration devant le sang répandu. Il revoit le doux visage avec la suavité qui l'idéalisait en ce jour où, quelques années plus tôt, la foule écoutait, docile, les enseignements du Christ : « Aimez-vous les uns les autres. »

L'humeur changeante et belliqueuse du peuple avait vite oublié cette heure d'émotion autour de ses prêtres. Mais auprès de la figure de la jeune fille, Dante voit toujours palpiter l'aile des anges pacifiques. Les mots divins demeurent en son âme, ils sont la flore naturelle à ce sol privilégié. Il n'est pas douteux qu'elle réprouve l'odieux projet de meurtre, avec toute sa piété, avec toute sa douceur.

Et voici qu'il semble à Dante qu'elle vient encore vers lui comme aux jours de sa petite enfance, dans son jardin fleuri, avec le même visage candide et grave et le nom immense sur sa toute petite bouche arrondie. Elle disait des paroles au sens mystérieux, mais qui étaient un appel à la bonté, une affirmation des éternelles joies qui la récompensent.

Ainsi le souvenir de la petite messagère de béatitude vient défendre, des ardeurs orgueilleuses d'un jeune homme, les principes de la justice. Les froids arguments de la sagesse n'y auraient peut-être pas suffi. Le cœur de Dante en cet instant souscrit à la loi sainte : « Tu ne tueras pas », avec un élan plein d'allégresse. Déjà Florence tout entière, sa vindicte et ses louanges ne comptent plus.

V

Tandis qu'il remonte vers la ville, l'harmonie reparue dans son âme lui permet de jouir de celle qu'il commence, avec un émerveillement de tout son être, à découvrir dans la nature. Il s'est exercé quelquefois à dessiner la forme des choses et son œil est devenu sensible à la séduction des lignes, mêlées de courbes molles et de plans abrupts, des collines italiennes. Il observe leurs teintes dégradées jusqu'à la gorge étroite où l'Arno se fraye un chemin.

Tout vit autour de lui dans la plénitude des sèves printanières, dans la joie nécessaire à la durée du monde. Cette joie s'épanouit avec la multitude des fleurs dont la rive des eaux courantes est si généreuse. Elles sont presque toutes blanches, larges ombelles et clochettes menues, grappes légères et molles des crucifères qui s'enlacent aux roseaux. La vie sent le miel, elle saute avec les grenouilles, elle frissonne avec les lézards, elle crie de plaisir avec les hirondelles. Au cœur d'un jeune homme elle dit : « Et toi ? crois-tu que je t'ai oublié ? J'ai mis une part de bonheur à ton nom dans le monde, cherche-la. »

Il eut un soupir. Les fleurs de l'autre côté des eaux lui semblèrent plus belles que celles qui s'ouvraient sous sa main ; en était-il toujours ainsi ? Dans son rêve, la fille de Portinari lui semblait venir vers lui, elle lui avait parlé autoritaire et grave, elle lui avait rappelé le commandement divin. Dans la réalité, sait-elle seulement que Dante existe ? S'il lui

disait « merci » pour l'idéal nouveau de paix, de sérénité, d'amour qu'elle a créé en lui, elle ne comprendrait pas. Cherche le bonheur; mais si le bonheur a le visage de Béatrice Portinari, il faut le regarder passer de loin, et trouver sa joie dans l'obéissance aux inconscientes leçons de ce front, de ces yeux... sans qu'elle le sache jamais.

Le jeune homme approchait de la ville; des peupliers bordaient la rivière, l'ombre des collines était sur le chemin, mais la cime des arbres demeurait lumineuse dans l'air bleu. Les cloches de Florence se mirent à sonner, parce qu'au déclin des jours de mai on célébrait dans les églises des offices en l'honneur de la Vierge. De la tour neuve, de Santa Maria del Fiore, sortait l'ample volée des sons qui s'harmonise à l'exaltation mystique du *Magnificat*. Sans doute, c'était l'instant où les jeunes filles portaient processionnellement, d'autel en autel, la statue de la Vierge.

Il pressa le pas. Il arriverait à temps pour voir les fidèles sortir de la cathédrale. Il avait faim et soif d'une joie, bien incomplète d'ailleurs : entrevoir un instant, des yeux de son corps, la figure qu'il pouvait voir à toute heure dans le miroir de sa pensée. Un bien pauvre espoir pour justifier tant de hâte; c'était bien la peine d'avoir étudié la philosophie, pour agir avec si peu de raison! Mais la nature a voulu que l'homme attende, pour se conduire avec sagesse, l'âge où ses calculs, ses prévoyances et sa prudence « toujours courtes par quelque endroit » demeurent sans danger pour l'univers.

VI

Dante se tient debout sur la place, auprès du baptistère. La porte de la cathédrale s'est ouverte, les fidèles sortent, d'abord un à un, les plus pressés, les moins dévots, les plus près de la porte, et puis en foule épaisse qui engorge la sortie; des groupes bavards s'attardent sur le terre-plein.

Placées dans le haut de l'église, les jeunes filles, qui avaient porté la Vierge ou tenu les cordons de son baldaquin, semé d'étoiles, parurent les dernières. Sous le porche, elles se séparaient à regret avec des rires clairs et des paroles amicales, et chacune rejoignait un père, une mère, une sœur, pour se diriger avec eux vers la demeure familiale.

C'est ainsi que Béatrice Portinari traversa le terre-plein entre deux femmes âgées. On la regardait beaucoup, parce qu'elle était belle. Le jeune homme avait bien choisi sa place, elle passerait à quelques pas de lui... sans le voir ! Qu'avait-il pour attirer son attention : un type latin très accusé; beaucoup lui préfèrent celui que les invasions germaines ont multiplié dans l'Italie du Nord. Il portait des vêtements très simples, un peu trop usagés. Rien n'était sensible en lui des attraits qui passent pour séduire aisément les jeunes femmes.

Elle avait une robe blanche comme les fleurs de l'Arno et d'un tissu léger comme elles, parce que ce n'était pas une robe faite pour la vie commune, mais destinée seulement aux heures solennelles.

La brise du soir s'était levée. A peine elle agita le lourd jupon des matrones, mais elle dessina, sous la soie légère, les formes parfaites de la jeune fille. L'Alighieri, qui venait pour contempler son visage aux traits purs, vit cela : ses membres ronds et fins, la courbe allongée de ses hanches. Elle était en haut des marches, un pied soulevé pour les descendre ; elle jeta devant elle un long regard qui fit le tour de la place, déjà presque vide, glissa vers le jeune homme et se fixa sur lui. Elle reconnut cet Alighieri dont elle avait loué timidement, le jour même, l'attitude pacifique devant ses détracteurs.

Les pieds de Béatrice Portinari se posèrent tour à tour sur les marches ; chacun de ses mouvements, peut-être parce qu'elle venait de rester trop longtemps immobile et prosternée, avait un rythme, une souple harmonie où frémissaient l'impatience et la joie libérées de la jeunesse. La détente des ferveurs trop assidues animait aussi son visage. Son teint semblait avoir perdu la mate clarté des profils de Vierge peints sur les verrières éclairées par la transparence du ciel. La chaude atmosphère de l'église avait fait monter à son visage la couleur vivante de son sang de femme, et c'était bien aussi des yeux de femme qui s'arrêtaient sur Alighieri avec tant de douceur.

Quand Béatrice Portinari fut à quelques pas de Dante, elle le salua.

Salut qui fut moins une inclination qu'un sourire. Mais sur le visage du jeune homme une telle ardeur passa, une reconnaissance si éperdue, une passion si profonde que la jeune fille se sentit troublée de ce qu'elle avait fait. Sous l'enveloppement

de cet intense regard elle eut l'intuition soudaine que la rafale trahissait sa beauté secrète. D'un geste vif elle voulut soulever la draperie légère trop appliquée sur sa poitrine.

Dante n'en vit pas davantage : il s'inclina très bas, tandis qu'elle passait devant lui.

VII

Aucune image de paix n'était plus dans le cœur de Dante. Lorsqu'il évoquait, — et combien souvent aujourd'hui, — celle qu'il avait appelée secrètement Béatrice à cause de l'enfantine béatitude de son visage en prière, il ne voyait plus seulement ce visage. Il voyait le corps tout entier, svelte et souple, il voyait les seins ronds sous l'étoffe blanche dont l'ampleur, rejetée derrière la jeune fille, palpitait dans la brise du soir. Mais vainement les plis s'entrouvraient comme des ailes; l'attribut symbolique des anges, au corsage plat, semblait avoir été arraché des épaules de Béatrice par le même souffle qui avait dévoilé la femme.

Avec la jeunesse intellectuelle de son époque, Dante s'émerveillait des doctrines de Platon touchant l'amour. Elles étaient bien dans la tonalité des âmes du XIIIe siècle, si aisément soulevées par un idéal abstrait. Un tel idéal semblait à ces âmes réaliser le tout dernier progrès de la philosophie par l'accord de ce qu'il y avait eu de plus élevé dans le monde ancien avec les plus pures aspirations du monde nouveau. Séparer de l'objet la beauté, l'aimer pour elle-même « dans un beau corps », mais ensuite reconnaître qu'elle peut être pareille en plusieurs autres. « Passer des beaux corps aux beaux sentiments », voir que la beauté morale est partout de même nature ; ainsi la considérer sous son aspect le plus large, dans ce qu'elle a d'universel et d'éternel : Beauté parfaite, exempte d'altération et de décadence...

Un jour, Dante voudra perdre jusqu'au souvenir d'avoir aimé autrement. Il cherchera dans l'image de Béatrice « la sagesse dont notre entendement ne se rassasie jamais ». Dans le tableau qu'il nous a laissé des heures de tendresse, Béatrice apparaît irréelle, embaumée dans la louange excessive comme une momie dans des feuilles d'or. Et le poète n'est qu'un peu de braise, aux parfums d'encens, qui se consume à ses pieds.

Mais sur le manuscrit de la *Vita Nuova,* — où le sobre convive du banquet de Socrate raisonne après coup son ivresse, — les larmes, qu'il n'a pu retenir, sont tombées et nous ne sommes pas dupes. Toute la douleur de la passion humaine a passé là. Nous ne retrouvons pas la haute sérénité platonicienne autour de ce front qui pâlit de tous les tressaillements d'un cœur de chair. De celui-là même qui fut dévoré dans la vision symbolique de Dante lorsque la nuit tomba sur le salut de Béatrice : « Je vis l'amour, il tenait mon cœur dans sa main, son bras soutenait une dame endormie et enveloppée d'un voile. Puis il la réveillait et faisait repaître la dame épouvantée de ce cœur ardent. »

De ce jour, l'Alighieri commença d'aimer Béatrice comme aiment les jeunes hommes; et non plus seulement avec une imagination riche d'avenir. Il l'aima de toutes les forces vives de son être. C'était perdre la tranquille possession de soi, les plaisirs calmes de l'étude, pour se jeter dans les frénésies du désir. Car l'amour ne goûte pas de bonheur dans la contemplation désintéressée du parfait. Il veut posséder ce bien, l'identifier à son être. Il va vers lui avec la force aveugle des propulsions magnétiques qui emportent la matière, et avec l'élan tout spirituel qui prépare la finalité des êtres. Et c'est seulement lorsqu'il harmonise le principe de ces deux énergies qu'il mérite ce nom, le plus doux qui soit dans la langue humaine : l'amour, source de toutes les suavités comme de toutes les violences.

Dante désira la vue de Béatrice; il la rencontrait rarement. Il désira l'entendre; elle ne lui parlait pas. Il désira s'emparer d'elle corps et âme, de ses sentiments, de sa beauté, mais elle était chaste, prudente et bien gardée. Alors suivant l'instinct de la nature, il la désira comme épouse, et cela semblait plus impossible que tout le reste. Il était jeune, il était pauvre, il n'avait pour lui que son amour, et, dans la société où Dante vivait, l'amour n'avait rien à voir avec le mariage.

Mais il existe, à toutes les époques, des individus qui ne rentrent pas dans le cadre banal. Tandis que les âmes vulgaires, timides, sont dociles aux prestiges de leur temps, il en est d'autres, conscientes d'une personnalité au-dessus de la commune mesure, attentives à la seule voix qui parle en elles. Les forts puisent là, toute pure à sa source, l'eau que les préjugés, les

habitudes, les superstitions leur offrent gâtée dans des citernes.

Le code des trouvères disait : il est absurde et d'ailleurs impossible d'aimer son épouse. L'amour ne se peut ressentir que pour la femme d'un autre homme, « la dame » adulée, adorée, chantée, sinon toujours possédée. L'esprit de Dante était encore pénétré des formes littéraires de cette poésie ; mais déjà la belle loyauté de son âme en face de la nature, se rebellait contre les aberrations d'un siècle, tourmenté comme toutes les époques où un peu de levain fut ajouté à la pâte humaine. Et la morale catholique, que Dante avait acceptée, autorisait ses espoirs et ses rêves. Elle disait : « tu aimeras ton épouse et tu ne regarderas aucune autre femme, car celui qui souhaite la faute l'a déjà commise en son cœur. » Il pouvait exalter son désir aux ardeurs d'un autre chant plus ancien, plus jeune aussi que celui des trouvères. Jamais le Cantique des cantiques ne fut prêché, médité, paraphrasé comme en ce XIIIe siècle qui allait finir. Si mystique qu'en fût l'interprétation, elle s'appuyait aux mots sans âge qui donnent à l'épouse le nom de bien-aimée.

VIII

Il n'est pas de route si désolée qui n'ait, de place en place, une auberge où le voyageur se restaure, se chauffe au grand feu clair, se couche quand il peut, et reprend ses forces pour continuer sa route sous les intempéries. Sur les chemins de notre destinée, la Providence, en bonne aubergiste, nous a ménagé les asiles de l'espérance. Souvent la flamme qui brasille à plein foyer, n'y est entretenue que des broussailles légères de nos illusions : qu'importe? devant elle l'Alighieri ouvrait les deux mains, ses yeux s'emplissaient de clarté.

Des faits insignifiants, un regard, un moment d'attention de Béatrice Portinari devenaient alors des signes disproportionnés de succès, des certitudes chimériques de bonheur. Il est vrai que parfois les yeux de la jeune fille le suivaient, inconsciemment sans doute ; dans les fêtes religieuses et profanes, où il pouvait la rencontrer, elle le favorisait d'un sourire chaste et circonspect. C'est après l'une de ces réunions que, ne pouvant lui parler, il résolut de lui écrire.

Un aveu d'amour ne se pouvait alors faire en prose. Il en

composa quelques vers. Il lui fallut tordre et ordonner le jet spontané de ses rêves comme les jeunes rameaux d'un arbre en espalier.

Béatrice Portinari ne connaissait pas d'autre langue que l'usuel parler de Florence. La forte maturité de la langue latine, adéquate à tous les sentiments qui se sont tant de fois exprimés par elle, avait durant ses études soutenu la pensée de l'étudiant comme une mère guide avec des lisières les premiers pas de son fils. La jeune langue italienne n'avait jamais encore enfanté d'être vivant. Elle était devant lui avec les naïvetés, les incapacités d'une vierge qu'aucune passion profonde n'a touchée et qui attend le révélateur.

IX

Un billet d'amour arrive toujours à son adresse, et il n'est pas de fille si sage que la curiosité ne pousse à le lire aussitôt qu'elle se trouve seule après l'avoir reçu.

Six heures venaient de sonner au beffroi, la lourde chaleur du jour était en décroissance. Béatrice avait ouvert sa fenêtre, elle regardait les clochers, les tours carrées, et plus près d'elle la rue étroite et sombre que la fraîcheur anime. Ces aspects de la vie florentine l'entretiennent en des pensées prudentes. Elle roule entre ses doigts le mince vélin dont la signature plus que les mots l'a troublée. Cet amour qui s'offre, elle n'a pas conscience de l'avoir désiré. Elle a des vœux précis : une robe neuve, le salut éternel de son prochain. D'où vient qu'elle éprouve la douceur d'une attente comblée, comme si rien au monde n'eût été capable de lui apporter plus de joie que la parole de cet homme. Et cependant n'est-ce pas un inconnu, un étranger, un indifférent ?

Un inconnu, mais dont le visage familier attire le regard de la jeune fille dès qu'elle peut apercevoir son profil aigu, sa bouche fière, son menton saillant, et ses yeux, souvent ternis par la pensée et puis, soudain, balayés par un souffle de passion comme un ciel chargé l'est par la tempête.

Elle sait comment, avant de parler, il rejette en arrière ses cheveux drus et sombres ; car elle s'est faite attentive pour écouter la voix de cet étranger : fût-ce de l'autre bout des salles, elle la reconnaît entre la voix des autres hommes. Cette voix

de l'Alighieri s'élève rarement, mais elle n'exprime que des idées fortes et neuves. Il n'est pas défendu de rendre justice aux indifférents. La fille de Portinari n'est pas seule à estimer que Dante, en dépit de sa jeunesse, est apprécié dans la société florentine. Elle n'est pas seule à lui sourire.

Mais elle est la seule dont le sourire l'émeuve. Les tendres paroles inscrites sur ce vélin l'attestent. Et puisque, d'aucun autre homme, une telle déclaration n'eût causé à la jeune fille autant de joie, elle peut accepter celui-ci comme adorateur. Il parle il est vrai d'épousailles, mais n'est-ce point un jeu ou quelque mot placé pour le rythme des vers. Les maris ne sont point faits ainsi. Ils ont barbe au menton, vignes et blés au soleil, pignon sur rue. Ils savent moins bien dire, et mieux gérer les biens. L'amour est une chose, l'établissement des filles en est une autre ; l'un appartient à l'ordre des plaisirs, l'autre à l'ordre des devoirs, qui ne doivent point être mêlés. Et c'est pourquoi sans doute on interdit aux jeunes filles toute conversation amicale avec les jeunes hommes...

Un instant le dangereux arbitraire de ces ordonnances sociales est prêt d'apparaître au cœur ému d'une femme. Elle frémit du secret appel d'un juste désir, du besoin de se donner toute à l'être jeune et charmant que sans le savoir elle aime, d'en faire le compagnon adoré de ses heures, de partager ses joies, ses peines, sa vie, de se jeter dans ses bras, de s'abattre enivrée sur son cœur. Mais tout ce que cette enfant connaît de l'existence repose sur une organisation qui ne tient aucun compte de ce rêve discrédité. Le soleil se lève à telle heure et se couche à telle autre, et nul n'y peut rien changer. Une force le veut ainsi. Une force aussi règle nos destinées. Les usages établis sont comme les tours carrées qui gardent Florence. Elles défendent une société, et cette société, en cas d'attaque, à son tour les défend. Béatrice regarde le peuple cossu qui passe sous sa fenêtre : ce sont des familles soumises à toutes les disciplines du temps et du milieu. Elles représentent une civilisation qui semble les satisfaire. Le sentiment d'être régie par une puissance sûre d'elle-même pénètre la jeune fille.

Béatrice Portinari épousera donc Simone dei Bardi que ses parents ont accepté pour elle avec la même prudence qu'ils ont mise à choisir leur tabellion ou les maîtres d'écriture de leurs

filles. Ce mariage lui donnera la liberté qui lui manque, de rencontrer l'Alighieri, de recevoir ses hommages tendres et respectueux, de parler doctement de leur chaste et mystérieux amour. Il sera son chevalier, elle sera la dame de ses pensées.

Ainsi, planant au-dessus de toutes les vulgarités de la vie commune, ils demeureront dans le domaine large et pur d'une idéale tendresse. Cette solution offre à l'innocence d'une Béatrice des charmes poétiques que le mariage n'a pas. Le monde florentin est bien comme il est.

X

Trop réservée pour écrire une réponse à l'ardente supplication de Dante, la douceur du regard de la jeune fille avait seule laissé entendre qu'elle n'en était pas offensée. Un jour, en sortant de la messe, ayant réussi, dans la foule, de quelques pas, à distancer sa mère, d'une voix rapide et basse elle avait murmuré :

— Je serai contente toute ma vie de parler d'amour avec vous.

« Parler d'amour », la pudeur d'une jeune fille peut ainsi promettre le don de soi. Le souvenir de cette espérance fut, dans la suite, cher et cruel à Dante ; mais l'ivresse avait été courte : quelques instants plus tard, il avait appris que Bice était destinée à Simone dei Bardi.

L'Alighieri quitta Florence dans une grande amertume de cœur. La souffrance, le brusque départ semblèrent effacer jusqu'au souvenir de la parole inconséquente sur le sens de laquelle le jeune homme s'était mépris.

Il croyait n'avoir plus jamais la faiblesse d'y penser... Ce fut elle pourtant qui le ramena de Sienne au Val d'Arno.

De retour à Florence, Dante erra dans la ville, aussitôt retombé sous l'envoûtement du rêve d'autrefois. Il comprit qu'aujourd'hui, comme alors et depuis des années, ses pas n'eurent jamais d'autre but que la rencontre, au détour d'une rue, au seuil d'une église, chez des amis, la rencontre de celle que de longs mois d'absence ne lui avaient pas permis d'oublier.

Il fut plusieurs jours sans apercevoir la fille de Portinari. Il ignorait ses nouvelles habitudes, l'heure de ses sorties, plus rares sans doute, à cause des devoirs de maîtresse de maison qui retiennent les dames au logis. Enfin, il la vit un dimanche

à l'église auprès de son époux. Son visage comme autrefois était baigné de lumière et de paix. Dante voyait les deux profils comme ceux d'une reine et d'un roi sur la même médaille.

Il en avait tant souffert qu'il faillit repartir, à jamais cette fois : il serait allé vers les brumeuses contrées du Nord, vers les hivers de France où rien ne lui aurait rappelé l'enivrement mystique et passionné de sa jeunesse ; comme il avait vécu à Sienne, peignant des livres d'heures, chez les moines, en échange de leurs leçons, il vivrait là-bas seul, pauvre et sans espérance.

Mais un homme de vingt ans ne peut pas longtemps borner ses rêves à de tels horizons. La force que Dante sentait en lui pour la lutte, pour l'amour et pour la vie lui rendait cette abdication impossible. L'obscur sentiment de sa puissance intellectuelle lui prêtait les ressources de l'orgueil et de l'ambition. Ces énergies n'avaient pas en elles-mêmes leur propre raison d'être, ni la sécheresse qui les caractérise. Si Dante voulait devenir l'homme éminent, considéré, célèbre peut-être, dont les prémices ne pouvaient être méconnues, c'était pour cette femme et près d'elle. Il crut devoir rester, dans le dessein d'éblouir de ses lointains triomphes littéraires sa bien-aimée en cheveux blancs. Il resta parce que, tenace comme la vie, un nouvel espoir s'insinuait occulte, périlleux, souverain dans son cœur.

Un mirage flottait sur tous les aspects de Florence. Ils évoquaient des réminiscences dont leur lumière était inséparable. Nulle part Dante ne pouvait aller sans revoir les yeux de Béatrice, sincères et tendres, fixés sur lui. Leur limpidité écartait toute inculpation de mensonge, tout soupçon de coquetterie, toute crainte sacrilège de perversité. En même temps que les lèvres de Béatrice, ils avaient répondu aux aveux passionnés de l'Alighieri. Et c'était eux maintenant qui l'appelaient de tous les horizons de sa jeunesse et lui disaient les mots innocents et redoutables : viens parler d'amour avec nous. Il semblait à Dante qu'ils en parlaient déjà.

XI

Dans les terrains tout récemment englobés par l'enceinte élargie des murailles, Simone dei Bardi a fait construire une maison perpendiculaire à l'Arno. La demeure est aimable avec un parterre devant la salle et la cuisine. Le jardin antérieur

aux bâtiments est ombragé de vieux arbres. Nulle part les verdures ne projettent des frondaisons plus variées de formes et de teintes qu'en ce beau ciel de l'Italie. Du fouillis grisâtre des oliviers monte, abrupte et sombre, la colonne des cyprès; à ces feuillages, tous deux menus, tous deux indistincts, se mêle la couleur plus ardente des figuiers et des vignes, le plastique relief de leurs nimbes larges et contournés.

Près du parterre, entre deux lauriers qui ont fini de croître, un escalier accède aux terrasses qui dominent d'assez haut le fleuve. Appuyée à la murette qui les borde, l'épouse de Simone peut voir, vers l'Occident, le reflet dans l'eau luisante des maisons qui garnissent les rives. Elles se tassent auprès des ponts, débordant sur la rivière, et, les soirs d'orage, les flots cuivrés bouillonnent autour des pilotis. Vers l'Orient, ce sont des jardins, la campagne commence coupée par la muraille. Près du fleuve, quelques peupliers, derrière lesquels le soleil se lève, illuminant le ciel de clartés pourpres.

Suivant les heures et la couleur du temps, le spectacle varie : l'eau est bleue comme le manteau de la Vierge, elle est livide, éclatante ou sombre. Les collines sont lointaines ou proches, les castels fortifiés qui les couronnent pèsent menaçants sur l'horizon ou bien, baignés d'atmosphère lumineuse, pâlis, reculés, ils ne sont plus au front des coteaux qu'un ornement d'une grâce paisible dans un paysage où l'ombelle élargie des pins met la beauté sereine des lignes horizontales.

Mais en quelque ton que la symphonie se joue, elle s'harmonise, elle est émouvante et presque dangereuse. Tout ce qui, par le chemin des sens, pénètre jusqu'à l'âme, la remue, selon l'expression vulgaire, si juste; et il n'est pas toujours sage de remuer le cœur de l'homme. C'est l'enfant qu'une mère patiente a bercé trois heures pour l'endormir et qui s'éveille au moindre bruit, et crie pour demander à boire. C'est l'aliéné, guéri dans le calme, et que le moindre sursaut rend à l'horreur de sa manie; c'est le danseur sur la corde raide, qui a trouvé son équilibre et qu'un souffle de l'air abat sur le sol; c'est trop souvent le blessé dont un mouvement rouvre la plaie.

La jeune femme regardait les soirs exalter leur beauté et mourir dans l'Arno.

Et quand Simone lui disait : « Il est temps de s'aller coucher », elle répondait : « Pas encore. »

XII

Les fêtes, nombreuses cette année-là, où l'Alighieri rencontra Béatrice furent pour lui une source d'allégresse et d'irritation. A l'avance, il les souhaitait comme un affamé veut du pain, jamais il n'en sortait rassasié. Elle était vraiment, et non pas seulement aux yeux de Dante, la plus belle femme de Florence ; dès qu'elle paraissait en public, elle était si vite entourée, si complimentée, si honorée qu'il n'y avait pas de place libre auprès d'elle. Son époux n'était pas malcontent de cet empressement, mais il ne s'éloignait guère et lorsque Dante, avec et après tant d'autres, avait comparé la jeune femme à tout ce que la terre et le ciel peuvent offrir à l'admiration des hommes, il avait épuisé tout le bonheur qui lui était permis.

Quelquefois, en dansant le branle, il se trouvait près d'elle et lui tenait la main. Cette aubaine était rare, elle lui était offerte un peu plus fréquemment qu'à tous ceux qui l'ambitionnaient. Il savait bien qu'il la devait à une intervention plus déterminée que celle du hasard. Mais dans cette joyeuse cohue, parmi tant de témoins, pouvait-il laisser voir des sentiments chaque jour grandis, exaspérés, et devenus l'idée dominatrice de sa vie intellectuelle et morale?

Il alla chez Simone dei Bardi; quelques jours auparavant, il lui avait à dessein parlé des améliorations apportées par les Franciscains de Sienne aux moulins à olives. Le sens aigu d'observation qu'il possédait avait permis au jeune homme de s'exprimer avec compétence sur un sujet si étranger à ses habituelles préoccupations. Simone l'avait invité à venir voir ses moulins. L'épouse n'avait paru qu'un instant pour offrir des gâteaux et du vin doux.

La même émotion secrète avait étreint Dante et Béatrice en se trouvant l'un en face de l'autre, si étrangers de fait, si mystérieusement unis par l'appel de leurs âmes. Mais il ne fut question que des meules de pierre pendant qu'ils songeaient tous les deux à l'autre meule, plus lourde, qui broie les cœurs, pour en faire couler goutte à goutte une huile divine.

XIII

C'est pour lui seul que Béatrice est belle. Pour lui, la clarté du front si régulier, si lisse où les cheveux dessinent sept pointes exactement proportionnées. Un léger pli d'onde en soulève la masse, leur ombre a des reflets d'or. Pour lui, les yeux longs, encore parés des cils excessifs de l'adolescence, les prunelles d'un bleu doux peintes sur un émail pur et luisant. Pour lui, la ligne parfaite, veloutée de jeunesse, qui tombe du front aux narines fraîches ; pour lui, la bouche mystérieuse, vermeille, charnue et close comme un fruit au premier matin de sa maturité.

Pour lui ! car toute cette beauté est sous le regard de Dante, devant son seul regard ! Pour la première fois, nul autre en même temps que lui ne la contemple. Le souvenir même de Simone n'est pas là, car ce visage est comme un cierge de cire blanche qui n'a jamais été allumé ; jamais le flambeau penché sur lui ne lui a communiqué sa flamme. Rien n'est fondu ni brûlé dans ce regard d'épouse ; Béatrice n'a jamais aimé d'amour Simone dei Bardi.

Et parce qu'elle ne l'aimait pas, elle s'était aperçue que Dante passait vers le milieu de chaque matinée au pied de la terrasse, le long de la route étroite qui suit l'Arno. Et elle avait choisi cette heure-là pour sortir de chez elle et chercher, parmi les roseaux, certaines herbes qui servent à confectionner des guirlandes de buis pour la fête des saintes patronnes.

Dante l'avait saluée et lui, si fier, avait offert, pâle d'émotion, une aide bienvenue. Ensemble ils étaient rentrés dans le bas jardin qui, de plain pied avec la rive, donne accès dans la propriété. Elle avait conduit le jeune homme jusque dans la tonnelle fraîche tondue, toute pleine des brindilles ratissées pour servir aux guirlandes. Comme elle était simple la genèse immédiate de cet événement immense, qu'il semblait à Dante attendre depuis toujours : il était seul avec elle !

Béatrice, pour lui faire place sur le banc de la tonnelle, repoussait les menues verdures, et elles tombaient de ses mains comme des ruisseaux d'espérance.

Elle disait :

— Gentil chevalier, comme vous m'avez bien servie ! Est-ce

que les roseaux n'ont pas coupé vos doigts, vous tiriez si fort sur les herbes?..

Il ne sentait pas le bonheur qu'il avait tant désiré. Il était comme écrasé par un sentiment d'une intensité unique, sans distinguer s'il s'agissait de joie ou de peine. Elles étaient en lui mêlées comme les membres des lutteurs qui s'empoignent. Dans son âme, il appelait cette femme depuis si longtemps « Béatrice » qu'il souffrait amèrement de la sentir étrangère et il s'abandonnait pourtant avec délice à la domination de l'amour.

— Vous me viendrez voir avec vos amis, disait-elle : je m'ennuie, loin de la ville, quand j'ai dit mes prières et rangé ma maison.

— Peut-être serai-je dans votre vie un ennui plus grand que tous les autres!

Ils ne parlaient pas la même langue, leurs deux cœurs semblaient originaires de patries différentes, tant ils se comprenaient mal.

— M'ennuyer! On m'assure que vous êtes rempli d'esprit et vous m'avez adressé des vers où il y en avait beaucoup.

— Je ne croyais pas, dit-il doucement, qu'un grand amour et une grande douleur pussent avoir tant d'esprit.

Elle le regarda, surprise :

— Que viendrait faire la douleur entre nous? Et n'avez-vous pas lieu d'être satisfait? S'il vous plaît de penser à moi, je ne vous l'ai pas défendu. Je vous donne quelquefois la main pour danser et mille petits gages d'une amitié particulière. Aujourd'hui j'ai accepté votre aide. Je vous ai introduit dans mon jardin ; nous conversons ensemble : je vous l'avais promis.

— Pardonnez-moi, dit-il, votre vue m'est une entière béatitude. Elle me devrait suffire ; mais, près de vous, je perds la raison.

Elle le pria de quitter le jardin à cause des servantes qui viendraient couper les buis et d'une vieille nourrice de Simone, ayant l'œil à tout :

— Il n'est pas tant malencontreux que l'on vous sache mon galant chevalier : je pourrais nommer celui des autres dames. Mais la plupart d'entre elles n'acceptent hommages, soins et révérences que dans les réunions publiques et s'abstiennent de recevoir leur ami dans le privé. Cette façon d'agir est mieux

réputée, mon père et mon mari la trouvent plus décente et désirent qu'en leur famille elle soit observée.

Elle parlait avec une dignité de femme ; mais ses longs cils baissés projetaient une ombre sur son visage dont les traits achevés étaient adoucis par cette expression de calme et d'innocence qu'elle avait conservée.

Dante pensa que la beauté de Béatrice était au-dessus de toute louange et presque au delà du désir. Il la contemplait en silence, comme si un geste ou un mot pouvait faire évanouir la vision merveilleuse.

— Venez ici dimanche à l'issue des vêpres, continuait la jeune femme. J'ai prié ma famille et mes voisins : vous nous réjouirez avec les couplets que vous chantez si bien. Vous vous assiérez près de moi : si vous avez composé des vers pour votre dame, il vous sera permis de les dire et je serai fière du succès de mon chevalier; nous serons plus de vingt.

Il soupira :

— Nous serons plus de vingt.

— Il faut partir.

— J'aurais voulu que cet instant ne finît pas ; vous et moi, moi et vous, seuls dans le monde.

Elle sourit :

— Ce ne serait peut-être point assez, il serait bien vide le monde. Il est si grand !

— Moins grand qu'un cœur, dit Dante, et vous suffisez toute seule à remplir le mien.

Il s'en alla...

XIV

« Vous et moi seuls au monde ! »

Avec les liens d'herbe sèche cette parole avait tourné en spirale, autour de la guirlande, fixant les brins de verdure :

« Vous pour moi, moi pour vous, c'est assez pour remplir le monde. »

Il contient tant d'autres choses cependant. Des individus innombrables, les trésors d'une antique civilisation, des autorités sociales, un ordre établi, des parentés, des relations, et la force que représente tout cela. A Béatrice Portinari il a offert une patrie, une famille, un foyer, un époux : Simone dei Bardi

avec ses richesses, sa situation solide et considérée, sa maison bien bâtie, ses meubles, sa cave et ses greniers pleins. Et voici qu'un jeune audacieux prétend rejeter tout cela dans le néant : « Vous et moi. »

Lorsqu'elle fut assise à l'heure du repas auprès de son mari, qui énumérait les conséquences probables de la mort de Charles d'Anjou, elle entendait encore l'autre voix disant : « Vous et moi seuls dans le monde. »

Tout l'après-midi elle avait cousu la même parole, avec un fil d'or, autour des grains de raisins dont elle brodait une chasuble pour sa paroisse.

Le soir venu, elle chercha le coffret de cuir d'Espagne où elle avait enfermé le sonnet par lequel Dante lui avait exprimé son amour. Il lui sembla le lire pour la première fois. Les mots entendus le matin étaient comme une clef qui en ouvrait le sens. Le parfum de la passion qu'elle avait respiré jusque là comme à travers les clôtures de son innocence, s'exhalait brusquement des stances harmonieuses et grisa son cœur de ravissements inconnus. Elle relisait troublée et ne trouvait plus dans la pensée de Dante d'esprit ni de badinage...

Alors sa vertu s'inquiéta et se résolut à la prudence.

XV

L'atmosphère des maisons florentines où se rencontraient Dante et Béatrice était restée la même. On y devisait toujours librement, on y dansait le branle, la gaillarde et le passamezzo. Les dames y montraient leurs préférences; les hommes, pour toutes et chacune, leur dévotion où ils mettaient plus de poésie romanesque que de vérité sentimentale; car la vérité est rare dans les impressions où interviennent les engouements d'une époque. Réaction, imprégnée d'idéal chrétien, contre la forme toute sensuelle de la passion antique, un état d'esprit s'était créé qui prétendait élever la femme aimée au-dessus du rôle que lui a réservé la nature. Et l'on osait joindre son nom à celui de la divinité. On disait « Dieu et ma dame », sans voir là de sacrilège, tant ce culte extatique était censé dépourvu de tout désir impur, de toute émotion des sens, même dans l'enthousiaste admiration de la beauté extérieure du visage adoré.

Mais une sagesse narquoise à ses heures l'a reconnu. « Qui veut faire l'ange fait la bête. » Pour ne pas l'avoir compris, le moyen âge allait s'achever, deux siècles plus tard, dans un libertinage impudent dont les prémices étaient discernables au milieu des querelles et des désordres de l'Italie où vécut Béatrice.

Déjà l'amour éthéré, mystique, cachait trop souvent de coupables intrigues, son jeu équivoque préparait à l'adultère une atmosphère indulgente. Le dédoublement préconisé, applaudi, du cœur et des sens, qui n'avaient plus le droit de désirer le même objet, faussait et dépravait la personne humaine. L'ange pouvait se désintéresser des débauches plus grossières de la bête. On ne dissocie pas impunément ce que la nature a uni.

L'Église désavouait les tendances dangereuses dont ses préceptes étaient gratifiés. La loi morale était enseignée même par les pontifes qui ne l'observaient pas intégralement.

Des précisions nouvelles venaient d'être données aux consciences par le génie de Thomas d'Aquin. Dans la méditation des paroles du Christ : « je ne suis pas venu détruire la loi mais en rendre l'accomplissement plus parfait », il avait étudié cette loi du créateur gravée dans toutes ses œuvres. La nature, dont le premier enthousiasme des foules chrétiennes s'était cru délivrée, reprenait ses droits. Ouvrière de la tâche éternelle, elle ne devait plus être méconnue ou mutilée. La doctrine, en gestation depuis dix siècles, atteignait cet achèvement dans la mesure, dans l'harmonie, dans la proportion, qui est le signe de la vérité.

Et François d'Assise, cherchant dans l'indépendance du cœur à l'égard des biens visibles, cette perfection où le Christ appelait les âmes, ne les avait pas placées, malgré leur vocation divine, hors de la modeste condition humaine. Les prudences de l'humilité gardaient ses disciples des convoitises du monde et les grilles d'une clôture étroite venaient de se fermer sur les plus chastes des femmes, attestant la foi de l'Église à la fragilité des saints.

Un solitaire inconnu, en quelques pages immortelles, rappelait vers le même temps aux hommes la tendre faiblesse de leur cœur. Il montrait son idéale destinée dans un amour mystique qu'il proclamait le seul vrai, le seul pur, le seul

fidèle, le seul heureux : « Rien n'est plus doux que l'amour, rien n'est plus fort, plus étendu, plus délicieux. Il n'est rien de plus parfait ni de meilleur au ciel et sur la terre. »

La pensée de ces trois hommes, qui désaltère encore les âmes, était alors un vin nouveau. Et l'Italie était bien la vieille outre où toutes les lies mêlées fermentaient avec lui. Les armées et les idées s'étaient heurtées là, la bataille continuait. Les vices païens, les férocités barbares, les outrances hérétiques étaient encore dans beaucoup d'âmes qui aspiraient d'autre part à la paix du Christ, à la sagesse, à la chasteté.

Cette fermentation, dont le monde moderne allait sortir clarifié, dépouillé, fut, pour une grande part, l'œuvre du XIIIe siècle. Et, comme il arrive dans tous les temps, la lutte s'élargit, se dramatise chez quelques individus, d'une humanité plus forte et plus complète, en qui se résument les troubles, les élans, les souffrances de leur époque.

Dante devait être un de ceux-là.

XVI

Et maintenant l'existence de l'Alighieri avait la teinte mélancolique des brouillards d'automne. Le soleil de sa vie avait été le regard de Béatrice. Il ne se levait plus sur lui ; elle lui donnait, sans sourire, la main pour danser. Et la lumière, qui prête aux plus menus objets, au brin de mousse, à la perle, au scarabée leur magnificence, ne rayonnait plus sur des riens qui avaient tenu d'elle le relief et la couleur de la joie.

Au milieu de ses amis, Béatrice, chez elle, avait accueilli Dante, douce et les paupières baissées. Simone était content, il se sentait envié pour sa maison neuve, sa belle femme et ses bons vins. Il abondait en paroles honnêtes et plaisantes sans balourdise, ni finesse. La réunion avait été bruyante et gaie. L'assurance propre à la pure race florentine, dont l'Alighieri était issu, la précoce netteté de ses jugements sur la valeur intellectuelle et morale des individus, à commencer par la sienne, avaient triomphé depuis longtemps des timidités dont souffrent toutes les adolescences méditatives. Cependant, même alors, parvenu à l'âge d'homme, Dante restait volontiers silencieux à cause de l'intérêt qu'il prenait à observer toutes choses. Il parlait moins encore quand Béatrice était là. Il s'abîmait

dans le recueillement intérieur de son extase et nulle parole ne lui semblait assez délicate, assez profonde, pour être prononcée devant cette femme unique.

Cependant, ce jour-là, l'orgueil et l'amour avaient excité Dante à lutter contre la gêne qui avait paralysé ses premiers efforts pour se rendre agréable. Il voulut contraindre les yeux qui se dérobaient à se fixer sur lui. Il défendit quelques idées nouvelles avec un mélange si savoureux de logique et de fantaisie qu'il fut pardonné à un si jeune homme d'attirer sur lui l'attention générale. Mais aucun témoignage de la bienveillance qu'il ambitionnait ne fut accordé à ses paroles généreuses. Il retomba dans un mutisme découragé, jusqu'à l'heure où Béatrice prit congé de ses hôtes, sans s'être départie d'une attitude courtoise, fière et pudique, qui convenait si parfaitement à sa jeunesse et à sa beauté.

C'est ce soir-là que l'Alighieri écrivit ces strophes dolentes :

« Maintenant j'ai perdu toute la hardiesse joyeuse qui jaillissait de mon trésor d'amour. Mon cœur est devenu pauvre et j'ai peur de parler.

« Je fais comme ceux qui par honte cachent leur indigence : devant tout le monde je me montre gai, mais seul en moi-même, je me consume et je pleure. »

FRANÇOIS MALBAULT.

(La dernière partie au prochain numéro.)

A L'EXPOSITION
DES ARTS DÉCORATIFS

II [1]

LE ROYAUME DE LA PORCELAINE

Je dis « le royaume », parce que le mot « porcelaine » évoque l'image d'une Cour et, je ne sais trop pourquoi, d'une petite cour, gaie, folâtre, brillante et vaine : le *Zwinger* de Dresde, ou le Christianborg de Copenhague, ou le Sans-Souci du roi de Prusse, les jours de flûte, et, même en France, les petits appartements, les petits soupers, les petites roueries, les petits profits de Mme de Pompadour et de la Dubarry, rien du Grand Roi qui ne s'en soucia mie, ni de l'Empereur qui n'en jouit guère, encore moins de la République ennemie-née de cette ci-devant et qui faillit, d'abord, la mettre en pièces, aux premiers jours de la Liberté et, depuis, à maintes reprises, fit des gestes alarmants pour sa manufacture. On cite des « faïences républicaines », mais la porcelaine est de sa nature royale : quelque chose de brillant, de poli, de faussement transparent et de fragile, — auprès du grès qui est un mâle, de féminin, auprès de la faïence qui est une rustre vernie, d'aristocratique, ayant au rebours des choses qui n'ont passé que par de médiocres épreuves, l'orgueil des « grands feux » traversés, et au contraire de toutes les pâtes et les argiles, luisantes seulement à la surface, un grain fin et serré qui ne brille jamais tant que lorsqu'on la brise.

En fait, au XVIIIe siècle, presque tous les rois de l'Europe

Copyright by Robert de la Sizeranne, 1925.

(1) Voyez la *Revue* du 15 juillet.

firent de la porcelaine, et aussi les électeurs et les margraves, et les princes-évêques, et les reines ou les impératrices, et non pas de haut et en dillettantes distraits, mais le nez sur les pots sortant des fours et la main tendue pour les offrir au public et en toucher le prix : tels, Louis XV lorsqu'il vendait son Vincennes ou son Sèvres dans sa salle à manger de Versailles, Charles III son Capo-di-Monte sur le marché de Naples, Frédéric II son Berlin, aussi jaloux de leurs privilèges de potiers, que leurs ancêtres pouvaient l'être de leur chasse au faucon. Et, de nos jours encore, la maison la plus célèbre après Sèvres,, celle de Copenhague, porte le nom de « royale », bien que l'État n'y ait aucune part et qu'elle soit, en fait, la plus gracieuse des républiques.

Or, cette année, à l'Exposition, Sèvres et Copenhague sont venues bâtir, au milieu de l'Esplanade des Invalides et non loin l'une de l'autre, leurs cités dures et brillantes d'émail blanc. Deux rectangles bas et massifs, unis par un terre-plein de céramique et des bassins, le tout annoncé au loin par de monstrueux cylindres qu'on a juchés sur des piédestaux géants : c'est Sèvres. Deux pavillons en demi-lune, vitrés de haut en bas et bombant leurs ventres de cristal, reliés par une terrasse de bois où sont posés quelques vases décorés de figures barbares : c'est Copenhague. Jamais les deux manufactures n'avaient déployé, pour montrer leurs produits, un tel appareil. Et ce n'est pas tout : la maison de Copenhague a étalé quelques-unes de ses plus belles pièces dans la section danoise du Grand Palais, à côté des porcelaines fameuses aussi et tout à fait intéressantes, quand on aime le grand art céramique, de Mlles Hegermann-Lindencrone et Garde, de Mme Jo Locher, de MM. Kai Nielsen, Carl Petersen, qui ont travaillé à Copenhague aussi, dans les ateliers de Bing et Groendhall. A côté, une salle entière est consacrée à d'autres céramistes danois. Non loin de là, sont les envois de la Suède, notamment de Roerstrand et de l'Angleterre. Enfin, du côté des Champs-Élysées, dans le dédale des couloirs ou des cabinets consacrés à la Céramique, quelques belles pièces de porcelaine, parmi les pâtes de verre les faïences et les grès, sont encore visibles.

A Sèvres, tout est en porcelaine ou en quelque chose d'approchant : grès cérame, qui, de loin, au soleil, produit le même effet. Le jardin même semble un jardin de porcelaine, creusé de petits bassins, de l'émail blanc répandu partout, des

tranches bleues, des bestioles blanches recoquillées sur les bords, une lueur lactée enveloppant des silhouettes simples, calmes et nues. Entre les gros cylindres blancs, plus semblables à des poids fabriqués pour peser des monuments qu'à des vases, deux trouées, l'une vers le dôme d'or des Invalides, l'autre vers les campements tartares du pont Alexandre III, d'un jaune sale et terreux. Le jour, ce petit enclos sent l'Orient, mais un Orient tout neuf, tout blanc, poli, poncé, lavé, géométrique. La nuit, quand des lumières naissent par dessus les blocs d'ombre ou frissonnent dans les eaux des bassins, et qu'on entend « le coax des grenouilles qui sont au ruisseau... et le murmurement de l'eau qui passera contre les pieds et les jambes des colomnes », comme le souhaitait Bernard Palissy pour le « cabinet » de ses rêves, c'est une féerie.

Les foules qui traversent cette féerie, sinon avec indifférence, du moins comme la chose la plus naturelle du monde, ne soupçonnent pas ce qu'il a fallu de siècles d'efforts, de générations de penseurs, de savants, de martyrs pour en arriver là, — non pas même à tout cela, mais simplement à poser sur cette table cette légère assiette de porcelaine. C'est l'aboutissement d'un des plus longs rêves qu'ait faits l'humanité et des plus tragiques pour ceux qui ont eu l'imprudence de s'y livrer. Pendant des vies entières, comme les chevaliers de la Table Ronde à la « queste du Graal », ils ont poursuivi ces « flammes errantes » : les secrets de la porcelaine. Secret de la composition de la pâte, secret des gisements de kaolin, secret des émaux, secret de la conduite du feu, secret du lavage des terres, secret des couvertes, secret des oxydes, secrets du souffle précipité ou retenu pour faire virer les couleurs, en un mot secret des quatre éléments des Anciens : l'air, la terre, l'eau et le feu. Depuis la fin du XIIIe siècle, quand Marco Polo, revenant de Chine, parlait de « cette cité qui a nom Tiunguy là où l'on fait moult d'escuelles et de pourcelainnes qui sont moult belles » jusqu'au jour, — c'était hier, — où Chaplet retirait enfin de ses fours, ses éblouissantes poteries rouge de Chine, bleu de Chine, blanc de Chine ou « peau d'orange », seules peut-être la recherche de l'or et la transmutation des métaux ont autant égaré les cerveaux et consumé les cœurs. L'alchimie, d'ailleurs, en fut un peu la même, dans les siècles passés, et maintes fois le « souffleur » eût été embarrassé de

dire ce qu'il cherchait au juste : la porcelaine ou l'or. Pour ravir ce secret à qui le détenait tout fut bon, jusqu'au crime, pour le garder, tout permis, jusqu'à la prison perpétuelle et au supplice. A Venise, qui fut en Occident la première patrie de la porcelaine, les statuts de l'Inquisition d'État disaient : « Si quelque ouvrier ou artiste transporte son art en pays étranger, il lui sera envoyé l'ordre de revenir. S'il n'obéit pas, on mettra en prison les personnes qui lui appartiennent de plus près, afin de le déterminer à l'obéissance. S'il s'obstine à demeurer à l'étranger, on chargera un émissaire de le tuer. » A Meissen, les ouvriers qui façonnaient les figurines de Saxe, recevaient le kaolin dans des tonneaux scellés, devaient prêter serment de n'en jamais rien revéler à personne et lisaient, s'ils savaient lire, sur les murs, cette inscription terrifiante : *Geheim bis insgrab...* A Vincennes (c'est-à-dire à Sèvres) l'artiste qui livrait le secret des couleurs était menacé de la détention perpétuelle. Et ce n'était point lettre morte. Kœnigsberg, la Bastille ou le Mont Saint-Michel attendaient les traîtres : quelques-uns y moururent.

Quelle surprise, quelle joie si tous ceux qui ont souffert et donné leur vie pour cette pierre philosophale étaient ici, j'entends aussi bien les chercheurs d'émaux pour la faïence, et les modeleurs en grès, que ceux de la porcelaine, je dis tous les « arcanistes » qui ont tenté de collaborer avec le feu de moufle ou bien avec le « grand feu » : le pauvre Bernard Palissy mort « aux cachots de la Bastille de Bussy, de misère, nécessité et mauvais traitements, » après une vie infernale, — parce qu'il avait eu le malheur de voir passer, en sa jeunesse, devant ses yeux, « une coupe de terre tournée et émaillée d'une telle beauté » qu'il était « entré en dispute avec sa propre pensée »; Boetticher, le faiseur d'or, fuyant la police du roi de Prusse, séquestré par l'Électeur de Saxe, menacé de la « potence dorée », supplice des alchimistes, sauvé par la trouvaille du kaolin, mais emporté bientôt par la mort jalouse, après avoir tiré d'un four, pour la première fois faite avec de la terre d'Occident, de véritable porcelaine; Pott, consumant sa vie en trente mille essais, dit-on, pour retrouver le secret de Boetticher; plus tard Avisseau, de Tours, faisant de même pour retrouver le secret de Palissy, parce qu'il a eu le malheur de voir une pièce du potier saintongeois qui lui a paru mer-

veilleuse et, depuis ce jour, en proie aux sarcasmes de ses voisins, vivant au milieu des serpents qu'il entretient pour décorer sa faïence, ruiné, incompris, misérable, et enfin, au moment du succès, sollicité d'abandonner son nom et de faire de faux Palissy pour vendre; Laurent Bouvier, frappé d'un mal terrible, brisé en plein essor, au moment où il réalisait d'admirables exemples de poterie colorée et esthétique; et ce marquis de Monestrol, fier d'endurer mille maux, à la ressemblance de Palissy, et se glorifiant de ses déboires céramiques par le récit de ses malheurs en un poème de vingt-six chants : *le Potier de Rungis*; Carriès, frappé en pleine jeunesse, lorsqu'il rêvait de grès merveilleux, déjà en partie réalisés; Chaplet aveugle...

Ce royaume de la porcelaine serait le paradis bien dû à tous ces potiers après le purgatoire de leur vie. Palissy nous murmurait, comme le jour où il trouva l'émail blanc : « Je pense être devenu une nouvelle créature », après avoir dit : « Toutes ces recherches m'ont causé un tel labeur et tristesse d'esprit qu'auparavant que j'aye rendu mes esmaux fusibles à un même degré de feut j'ai cuydé entrer jusqu'aux portes du sépulcre. » Et le pauvre Carriès, acharné à construire une porte monumentale de grès, faite de figures et qui écrivait du fond de ses forêts de la Nièvre, dans ce domaine de Montriveau, où s'accumulaient les piles de bois promises à ses fours : « Depuis un mois, je ne sais vraiment où je suis. Ma besogne a tout pris. Je me ballade en plein rêve, et l'on aura vraiment la chair de ma chair quand on aura mon boulot. De ces tracas je n'ai rien à dire, ce serait trop long. Ça marche, pour le moment, à coups de fil à plomb, à coups de tête, à coups de poing. Dans ma pauvre caboche, que je mets à toutes les besognes, c'est l'enfer endiablé, sans repos... Il me semble que je me ballade dans je ne sais quel bocal géant, opaque, où je ne puis rien voir de ce qui se passe autour de moi. C'est le *moi* dans le rêve, éperdument pris et aux prises avec une réalité douloureuse. J'ai pour ennemis tous les éléments : le feu, l'eau, l'air, etc... »

Voilà le cri de tout bon potier, de tout artiste véritable qui a travaillé avec ce collaborateur tout-puissant, fantasque, inexplicable, bienfaisant, insolite : le Feu. Il en parle avec une rancune mêlée de gratitude, quelque tendresse et la fierté des épreuves subies et des sacrifices qu'il lui a faits. Car il y a du

martyr et de ses joies chez le potier, comme il y a de l'alchimiste, comme il y a de l'amant jaloux de sa trouvaille, exclusif et qui ne veut pas faire d'élèves, parce qu'un élève, c'est un rival. Luca della Robbia passe pour avoir enfermé la recette de ses émaux dans la tête d'une de ses Vierges bleues et blanches, défiant ses enfants et ses disciples de la venir chercher au prix du chef-d'œuvre brisé. Il se trompait bien, d'ailleurs, s'il croyait ainsi arrêter la convoitise. Aucun sacrifice ne coûte au potier : on dirait que, physiologiquement, comme certains en face de l'incendie, « le feu l'attire ». Il parle du « Grand Feu » comme d'une divinité : il est donc naturel qu'elle réclame des sacrifices. Il lui en fait. Pour fondre son *Persée*, Benvenuto Cellini jette dans le brasier sa vaisselle ; pour fondre son émail, Palissy jette ses meubles ; pour faire la première coupe demi-transparente qu'on ait vue au monde, le Chinois, qu'on appelle le « Dieu de la porcelaine » passe pour s'y être jeté lui-même. Ce serait un martyrologe sans fin qu'il faudrait dresser si l'on voulait dire toutes les angoisses, les tortures, les désespoirs des adorateurs du Feu, pour lui arracher ses secrets.

Une fois le secret trouvé, c'était une autre épreuve qui recommençait pour cette tâche aussi ardue : le garder. Le malheureux potier était entouré de convoitises et de convoitises puissantes. Tous les grands de ce monde avaient jadis la passion de la porcelaine et, pour la satisfaire, ils ne reculaient devant aucun moyen. C'est à deux transfuges de Meissen que la porcelaine de Vienne, plus tard propriété de l'impératrice Marie-Thérèse, dut sa naissance ; c'est un transfuge de Vienne qui porta le secret de la porcelaine à Hœchst, plus tard propriété de l'Électeur de Mayence, puis à Frankental, à Nymphenberg, à Ludwisberg, à Zurich. C'est grâce à des transfuges de Hœchst que le duc de Brunswick put fonder sa fabrique de Furstenberg, et le margrave de Bade sa fabrique de Bade. C'est encore par un traître de Meissen que la première porcelaine française, celle de Strasbourg, put être cuite par Hannong, enfin c'est par des ouvriers d'Hannong et c'est grâce à une succession de trahisons réciproques et de débauchages sans vergogne que fut fondée la maison qui devait plus tard faire la gloire de Louis XV, née dans la Tour du Diable à Vincennes et transportée plus tard à Sèvres. L'histoire de la porcelaine en son plus beau temps, c'est-à-dire au XVIIIe siècle, est une suite de rapts, d'assasinats,

de faillites, de coups de main à ravir Alexandre Dumas et alimenter l'Ambigu ou le cinéma pendant des années, remuant des rois, des favorites, des artistes, des alchimistes, des masques de fer, des financiers et des spadassins, parmi des complots ourdis dans l'ombre des moufles, ou dans les ruelles d'un palais, un décor de cornues, de creusets, de caves et de cheminées rouges dans la nuit.

Dans cette chasse infernale, les rois sont les plus enragés, jettent leur sceptre entre les jambes des rivaux pour joindre avant eux le gibier. Défense par le roi Louis XV aux ouvriers de Sèvres de quitter la manufacture sous peine de prison, défense à tout fabricant d'engager le transfuge, défense à qui que ce soit de faire d'autres porcelaines qu'assiettes ou pots sans dorures, sans peintures, sans sculptures. Si quelqu'un s'y hasarde, la maréchaussée se met à ses trousses et démolit ses fours, dût la ruine s'ensuivre pour le patron et la misère pour les ouvriers. C'est ce qui advint entre autres à Hannong. Encore ne sont-ce là que des vivacités françaises, c'est-à-dire, eu égard aux mœurs du temps, bénignes. Passé le Rhin, c'est bien autre chose. Quand le grand Frédéric arrive en Saxe, à la tête de ses soixante mille Prussiens, il emporte Meissen, comme un simple camp retranché, rafle toutes les porcelaines, enlève artistes et ouvriers et en route pour Berlin! Les pédants chercheront ensuite le secret de la porcelaine...

Ils pourront chercher aussi des précédents à cet acte de mécénisme transcendant. Ils en trouveront, car c'est ainsi que le Japon passe pour avoir conquis le secret de la poterie coréenne : en envahissant la Corée et en transportant en bloc ses ateliers dans ses îles. La passion excuse tout, mais ce n'est point pour rester en extase devant les figurines de Saxe que le grand Frédéric les a emportées à Berlin : c'est pour les vendre. Il faut que ses sujets deviennent ses clients, il n'entend point raillerie sur ce point, et quant aux juifs, par exemple, il ne leur permet de se marier que s'ils apportent une attestation signée du directeur de sa manufacture royale, témoignant qu'ils lui ont acheté une certaine quantité de porcelaine.

Après lui, la lutte pour conquérir ou garder le « grand secret » continue tout aussi vive. Au XIXe siècle même, alors que tout le monde connaît la composition de la porcelaine et sait où trouver du kaolin, les recherches se poursuivent encore

et aussi les cachotteries pour les engobes, les couvertes, les oxydes colorants, et la conduite du feu, pour obtenir les *flammés*, plus tard les métallisations et les lustres et enfin pénétrer le mystère des « transports ». Il y a un quart de siècle, régnait encore sur la Riviera une légende digne des meilleurs scénarios de la Tour du Diable. Un ancien Garibaldien, transfuge de la poterie Cantagalli en Italie, aurait, disait-on, apporté en France un secret merveilleux, pour être dépouillé lui-même de ce secret par un ouvrier provençal caché dans un four, pendant qu'il cuisait. Le mystère, l'enjeu, le double péril du feu tout proche qui pouvait cuire l'espion, et du redoutable Italien très capable de vendetta, tout concourait à créer autour de ce conte, formé peut-être autour d'un noyau de vérité, l'atmosphère oxydante ou réductrice qui le colore de reflets pourpre et or. Il a fallu la diffusion universelle des sciences chimiques et notamment, en France, la libéralité de Sèvres pour qu'un jour, il y a vingt ans, le vieux Chaplet, résumant toute une vie de labeurs et de succès, et interrogé sur le point de savoir quel rôle jouait dorénavant le secret en porcelaine, pût dire : « Il n'y a point de secret. »

L'âge d'or est donc venu pour les céramistes. A Sèvres tout au moins et partout où une Providence d'État ou d'industrie leur assure les outils, le foyer et les multiples éléments dont se fait leur œuvre, avec un laboratoire où se perfectionnent les dosages et les essais. Ils ont tout ce que leurs ancêtres rêvèrent : des fours à flamme renversée, des lunettes pour voir ce qui se passe dans le brasier sans « se brûler la face » comme disait Popelin « au feu des moufles, » des engins qui donnent au vase la forme souhaitée, qui soufflent sur lui la poussière d'émail désirée, qui activent la flamme ou la ralentissent. Ils ont mieux encore, et de moins en moins ils ont besoin de connaître, par expérience personnelle, l'art de voir les couleurs en potier. Comme les oxydes colorants viennent à virer quand ils ont passé au grand feu et changent totalement d'intensité, et même de couleur, ainsi qu'une feuille d'arbre, celle de l'acacia, par exemple, du marronnier, du vernis du Japon, des hêtres rouges et tant d'autres, quand elle a passé par le creuset de l'Été, on a composé des palettes montrant à l'artiste à la fois ce qui est et ce qui sera. Enfin, ils ont, à Sèvres, un trésor inappréciable d'expériences accumulées par les plus

grands spécialistes du monde et pour interpréter leur œuvre une main-d'œuvre d'ouvriers impeccables. Qu'en font-ils?

Ah! c'est ici que nos potiers d'autrefois, les artistes, les âmes sensibles aux décors, aux harmonies des couleurs, et surtout à la « belle matière », ne se croiraient plus au Paradis! Peut-être préféreraient-ils retourner à l'enfer de leurs misérables ateliers. On frémit à ce que des hommes comme Deck, Carriès, Laurent Bouvier, Chaplet penseraient de leurs successeurs... A la fin du siècle dernier et à cette Exposition de 1900, où l'architecture était une sarabande sauvage de lignes centrifuges et le meuble un défi aux sens de la vue, du toucher et au sens commun, la fée de la porcelaine et du grès sauvait l'art décoratif français. Très supérieure à celle de l'étranger, très supérieure à tout ce qu'on avait fait, notamment à Sèvres, depuis le XVIIIe siècle, elle semblait dans une voie nouvelle et glorieuse. Elle n'a guère progressé depuis. De porcelaines comme celles de Chaplet, nous n'en voyons plus. Les grès de Delaherche manquent et ne sont pas remplacés. Dammouse n'a plus qu'une vitrine, parfaite à la vérité, pleine de merveilles, mais exiguë. Lenoble et Decœur exposent, çà et là, quelques pièces seulement, excellentes comme toujours, mais non pas les ensembles qu'il faudrait pour constituer une manifestation d'art national. Serons-nous sauvés par Sèvres? Entrons-y.

Au premier coup d'œil, deux choses frappent. Les teintes des vases depuis la dernière Exposition se sont atténuées, et les formes assagies et le champ de la céramique, pour la décoration murale, s'est étendu. Moins de flammés, moins de lustres, même moins de ces préciosités parfois très heureuses que sont les craquelés, moins heureuses que sont les cristallisations. Et pas du tout de ces coulées bourbeuses et pustuleuses, qui, au fond, n'étaient que des accidents parés du nom de réussites. Nous sommes en face de formes robustes données par le tour du potier ou tout au moins inspirées de lui, si c'est par le coulage qu'elles ont été réalisées, et non plus de ces à-plats à arêtes coupantes, qui faisaient penser à Rozenburg, c'est-à-dire des boîtes de carton ou de métal, et qu'Alexandre Sandier avait introduites un instant chez nous. Encore moins de ces silhouettes biscornues d'un *modern style* timide qu'on esquissa jadis dans notre manufacture nationale pour ne point paraître en retard sur ce qui semblait alors l'art de l'avenir. Il n'y a

aujourd'hui à déplorer que l'application de l'or sur fond blanc. Ah! le bénédictin de Saint-Nicolas qui, vers le milieu du XVIIIe siècle, a introduit l'or à Sèvres y a bien introduit la peste! Excepté lorsque ce vil métal est entremêlé de couleurs très vives et très chatoyantes, il gâte et corrompt les terres qu'il touche comme si c'était des âmes. A part cette lamentable erreur, les thèmes dictés aux artistes semblent excellents. Excellente aussi l'idée de consacrer notre manufacture nationale à la construction de grands appareils céramiques : pavements, revêtements des murs, margelles, panneaux entiers, soit en carreaux de porcelaine tendre siliceuse, soit en grès cérame très dur. Ce sont, là, choses que seule elle peut faire à la fois en perfection technique et sur une grande échelle, tandis que depuis longtemps elle n'a pas produit une porcelaine de grand feu qui valût l'œuvre de l'artiste potier travaillant seul, auprès de ses alandiers, à Choisy-le-Roi, ou à la Chapelle-aux-Pots. Elle a fait seulement plus grand. Cette année, à l'intérieur de ses pavillons, dans les pièces baptisées *salon d'honneur*, *salle des lumières*, *salle à manger*, où l'on a très heureusement groupé tout ce que la céramique peut soutenir, accompagner ou orner : meubles, tentures, bronzes, suspensions, ce qu'il y a de meilleur c'est précisément les grandes pièces : les vases bleus et blancs de MM. Jaulmes et Guy Loe, et le pavement en grès cérame ou « tapis de grès », de M. Baudin.

Voilà le domaine propre sinon de la porcelaine, du moins de la céramique. Au contraire, lorsque pour faire une salle à manger comme on n'en a jamais vu, on mêle au marbre qui est une belle matière à condition qu'on le laisse en repos, une autre belle matière qui se suffit aussi à elle-même comme le grès ou l'argent, qu'on incruste les unes dans les autres et qu'on ciselle ou qu'on grave le tout, on ressemble à ces cuisiniers qui ne sont jamais si fiers que lorsqu'ils sont parvenus à tellement dénaturer les victuailles, qu'on ne sait plus ce qu'on mange, de quoi est fait le relevé et qu'on se perd en conjectures sur les potages. L'effet produit par ces combinaisons inattendues de métaux et de pierres naturelles, comme le marbre et la terre cuite, comme le grès, dans la salle à manger de M. Lalique, au pavillon de Sèvres, est assez heureux en tant qu'effet coloré et d'une somptuosité rare, si l'on évalue au cours du change la matière et le travail, mais tout à fait

étranger à la céramique. Combiner ainsi le marbre, le grès gravé, les décors d'argent, c'est oublier la beauté propre du grès, pour lui en substituer une autre, plus froide, plus dure et plus pauvre à l'œil, quoique plus coûteuse à la bourse. C'est accumuler des richesses là où il eût suffi de faire jouer les ressources de la nature. De plus, en tant qu'« art appliqué », il est douteux que celui-ci s'applique. Il existe un palais, en Italie, depuis longtemps converti en musée, où les lames des parquets sont ainsi inscrustées d'arabesques de métal, d'un travail précieux et d'une chaude tonalité. Mais ils n'invitent point à la marche et l'on craint à chaque pas de soulever, en s'y empêtrant le pied, une ronce d'or.

A Sèvres, du moins quand on lève les yeux vers les frises des pavillons, de meilleurs exemples de décoration apparaissent : *les Enfants*, en porcelaine camaïeu bleu et blanc de M. Bracquemond, à la manière des *Innocenti* de Florence, puis çà et là, une belle pièce de porcelaine : le grand vase des *Sports*, bleu et blanc, de M. Menu, dans une vitrine, un joli service de table bleu et blanc, à décor d'oiseau, et une potiche, à décor de chats, le tout d'une délicate ornementation et d'une fraîche couleur. Entre les deux pavillons, les bestioles posées aux angles des bassins, un king-charles, un chat, un lapin, des béliers stylisés, par M. Le Bourgeois, jouent bien leur rôle décoratif, sans renier leur nature céramique. Peut-être trouverait-on encore dans les vitrines deux ou trois pièces à couvertes simples, d'une couleur chaude et profonde, bien incorporée à la pâte, où la beauté du subjectile subsiste. Mais le reste, il faut bien le dire, ne répond guère à ce qu'on pourrait attendre d'artistes servis par les meilleurs ouvriers du monde et dépositaires des plus glorieuses traditions.

Ainsi, plus de trente ans après la renaissance tentée par Alexandre Sandier, un mauvais sort continue de peser sur Sèvres, qu'on ne sait comment exorciser. Il y a pourtant, là, une direction judicieuse, une science sûre, une main-d'œuvre impeccable. Que manque-t-il donc? Il manque tout simplement des artistes, richement doués d'imagination, de fantaisie, de sens coloriste, de souplesse de main, dont les chimères ou les réalités, peu importe, réjouissent l'œil et font vagabonder la pensée, comme celles des Japonais et des Chinois, sans logique, sans raison, sans programme, sans but. La science

a tout donné : l'heure n'est plus au théoricien, mais à l'exécutant. Depuis qu'on discute et qu'on réforme Sèvres, qu'on oppose programme à programme et thèse à thèse, il semble toujours que c'est par des distributions différentes des tâches et des regroupements nouveaux des compétences qu'on peut créer le génie. On s'imagine aussi que c'est en appelant à grands cris l'originalité, qu'elle vient. L'histoire de la manufacture, en ses plus belles années, dément cette prodigieuse erreur. Jamais on n'y a fait de plus jolies porcelaines, ni d'un tour plus français, que lorsqu'on avait pour programme et mot d'ordre : « Façon de... » et ce qui suivait était un nom exotique ou tout au moins étranger... De nos jours, où l'on affiche la prétention de réaliser des œuvres originales, elles manquent totalement. Les théories novatrices se succèdent, sont absolues, exclusives, contradictoires. L'opinion change, tous les dix ou vingt ans et l'on doit plaindre les pyromanciens de notre manufacture nationale s'ils se croient obligés de la deviner et de la suivre.

A intervalles presque réguliers, en effet, la critique s'occupe de Sèvres. On s'aperçoit que l'on n'y fait pas journellement des chefs-d'œuvre, que l'on n'y produit même point des œuvres dignes des modestes potiers des alentours, que c'est une bien grosse machine administrative et budgétaire pour un si petit rendement, qu'enfin il est paradoxal de demander à la France de l'argent pour faire concurrence à ses propres industries. De tous ces griefs accumulés l'orage se forme, gonfle, crève sur le Parlement et un beau jour, grâce à quelques orateurs véhéments, menace d'éteindre les fours. Le lendemain, on n'y pense plus et les fours ronflent comme devant. Mais l'alerte a été chaude. Alors Sèvres, pour en éviter le retour, se met à faire le contraire de ce qu'il a fait la veille. Mais le contraire d'une erreur n'est pas nécessairement une vérité et ni le budget, ni l'art, n'y ont rien gagné.

Qu'y a-t-il donc de fondé, dans la querelle qu'on fait à Sèvres, et qu'y a-t-il d'injuste ? La réponse doit varier entièrement, selon le sens qu'on donne à la question. S'il s'agit de science et de technique, le reproche est presque toujours injuste ; s'il s'agit d'art, il n'est malheureusement que trop fondé. Et l'art, en céramique, doit s'entendre non seulement du sentiment qui guide le potier, dans la forme et dans le décor, mais

du « tour de main », c'est-à-dire de mille petites pratiques empiriques, dont la principale est la « conduite du feu ». Or, sur ce point, comme dans le sentiment décoratif, Sèvres s'est souvent laissé devancer, sinon dans ses trouvailles, du moins, — ce qui importe le plus, — dans ses réalisations.

Voici ce qui s'y passe, en effet. Notre manufacture nationale trouve quelque chose : un puissant acide colorant, une couverte nouvelle, une pâte composée diversement. Elle l'inscrit dans ses livres, établit rigoureusement la formule, range même un petit témoin dans son musée céramique, l'étiquette, le date, puis il n'en est plus question. Elle n'en fait rien. Pendant ce temps, soit à l'Étranger, soit en France, la même chose est découverte ou même peut-être empruntée à Sèvres, s'il s'agit des Français, mais mise en œuvre par un artiste, réalisée par un potier, douée de tous les prestiges de la beauté, elle sort du feu, éclate aux yeux des amateurs, est portée aux nues par la critique. On se précipite à notre manufacture nationale, on la gourmande pour son peu d'invention, on s'échauffe, on s'indigne. Sèvres sourit mystérieusement, va dénicher dans ses armoires une tasse parée des mêmes prestiges et qu'il a fabriquée avant tout autre, ou bien encore fouille dans ses registres, ou dans un vieux *Manuel de chimie* et produit la preuve que cette même couleur qui ravit les yeux lui était connue depuis un siècle. C'est à merveille : Sèvres a gagné son procès, mais il a perdu son temps. Depuis le XVIIIe siècle, il a cessé d'être un guide esthétique pour nos potiers français : il les a, péniblement et en rechignant, suivis. Lorsque Deck, Chaplet, Delaherche, Dalpayrat, Dammouse et bien d'autres, loin d'avoir son outillage et point du tout son budget, créaient leurs merveilles, Sèvres ne faisait rien qui pût leur être comparé. Et si la céramique française n'a pas cessé, même aujourd'hui, d'être la première du monde, — sauf sur certains points seulement celle de Copenhague, — c'est à ses modestes travailleurs isolés et non point à Sèvres qu'elle le doit.

ROBERT DE LA SIZERANNE.

(*A suivre.*)

LITTÉRATURES ÉTRANGÈRES

DU CÔTÉ DE CHEZ JOYCE[1]

Le cas de M. Joyce est bizarre. Voilà encore un auteur devenu tout à coup célèbre par un de ces livres indigestes qui semblent plutôt faits pour rebuter à tout jamais le public. Ses premiers écrits n'annonçaient rien, n'avaient fait aucun bruit; sa confession elle-même, *Mon Portrait à vingt ans*, encore que d'une audace assez nouvelle en Angleterre, n'avait rien cassé, comme on dit, quand on l'a traduite l'an passé sous le titre de *Dedalus*. Il a fallu pour rompre le charme un de ces livres impossibles, tels que la prudence a toujours dissuadé d'en écrire : un bloc compact, un pavé de trois cent mille mots... Et l'on dit que nous ne sommes pas sérieux !

Ulysse est un de ces mastodontes qui entrent dans la gloire comme un tank : jamais auteur n'avait jeté à la tête du public une si grosse montagne de papier. Ah ! princesse de Clèves, Manon, Adolphe, où êtes-vous ? Aussitôt la presse des deux mondes de crier au miracle. L'admiration fut au comble quand on sut que cette masse, aussi vaste que *Guerre et Paix*, formait l'histoire d'une seule journée. On était resté ébahi du souper de Guermantes, qui dure deux cents pages. Cette fois le record était battu, l'auteur d'*Ulysse* demeurait le champion du monde de la longueur. Comme il l'était aussi en matière de scandale,

(1) Herbert S Gorman, *James Joyce*, 1 vol. in-8, New-York, B. W. Huebsch, édit. 1924. — Œuvres de J. Joyce : *Chamber music*, 1907 ; *Dubliners*, 1914 ; *A portrait of the artist as a young man*, 1916 ; *Ulysse*, 1922 (5e édit., 1 vol. in-8, Paris, *The Shakspeare Company*, 13, rue de l'Odéon, 1924). Cf. Louis Cazamian, *Revue anglo-américaine*, décembre 1924 ; Suzanne Téry, *Bardes d'Irlande*, 1924.

la curiosité fut alléchée de plus belle. Mais l'Amérique ne plaisante pas avec le Décalogue. Deux éditions furent saisies par les autorités. Voulez-vous donner de l'importance à un ouvrage? Brûlez-le. Tout se liguait pour lancer le monstre baroque de M. Joyce : même ce qui devait décourager, les obscurités, les lenteurs, les bizarreries de l'écriture, devenait élément de piquant et d'attrait. L'Angleterre est le pays des génies excentriques, des petites chapelles de Blake et de Browning. Il existe déjà, deux ans après *Ulysse*, toute une littérature d'*Ulysse*...

Allons donc, partons à notre tour, pour reprendre le joli mot de M. Albert Thibaudet, faisons le voyage de l' « île Joyce ». Toute la littérature est pleine d'îles qui nous offrent chacune une image de la vie : l'île des Phéaciens et l'île de Lanternois, jusqu'à l'île de Robinson et à celle de Gulliver. L'île Joyce, la dernière née de cet archipel imaginaire, est aussi bien la plus étrange : elle s'appelle encore Erin, et c'est l'Irlande, la patrie de la rêverie celtique, berceau de la Quête, de l'Aventure... A la fin de son *Portrait*, l'auteur partait « pour chercher la beauté qui n'est pas née encore » et « forger la conscience à naître de sa race ». Au bout de dix ans de travaux, il nous rapporte *Ulysse*.

Ce livre démesuré n'est pas de ceux qui se résument. Non que l'action soit complexe : il ne s'y passe rien. J'ai dit que les faits tiennent en un jour : le roman, si l'on peut appeler roman cette composition singulière, se déroule en effet dans l'espace de dix-neuf ou vingt heures, depuis la matinée du 16 juin 1904 jusqu'à trois ou quatre heures de la nuit suivante. Il commence au réveil et tout le monde s'endort au bout de la page 732. La scène est à Dublin. Elle se passe tour à tour dans tous les endroits de la ville. Elle embrasse la vie privée, la vie publique, les rues, les intérieurs, les boutiques, les salles de rédaction, les restaurants, les bars, les quais, les docks, les cimetières, les collèges, les bibliothèques, les églises et les lupanars. On y voit défiler tout le mouvement d'une foule, le tableau d'une grande ville aux différentes heures du jour, toute une société aux différents étages, les passants, les bourgeois, le clergé, les marchands, les gueux, les écoliers, le vice-roi et son cortège, les promeneurs, les gens d'affaires, les escarpes et les filles. On a des aperçus de la vie tout entière, entrevus au hasard d'un film ou d'un trottoir roulant, des

discussions philosophiques, une brillante digression sur Shakspeare, un enterrement et une naissance : toute la comédie humaine, l'*Odyssée* en un jour.

La première partie (cinquante pages) est la plus courte. Nous y retrouvons notre vieille connaissance, Stephen Dedalus, le héros de la *Confession* et le prête-nom de l'auteur. Il sera, d'une manière intermittente, un des deux pivots du poème; mettons que c'est Télémaque à la recherche de son père. Nous verrons plus tard qui est Ulysse et comment s'opère la rencontre. Stephen est toujours cet ancien séminariste émancipé, cet échappé des Jésuites qui a eu le malheur de perdre la foi, comme il est dit dans le *Portrait*, entre les bras d'une fille de Dublin. Cet accident lui a laissé une gêne orgueilleuse et l'espèce d'amertume particulière aux défroqués. Il se sent désormais à part, retranché du commun des hommes par le mortel privilège du doute. Véritablement il exagère : ce blanc-bec, fraîchement déniaisé, se prend par trop au sérieux. Il conserve au milieu de son incrédulité un goût de l'absolu, on ne sait quelle incurable nostalgie des autels. C'est un terrible romantique : c'est lui que nous verrons tout à l'heure entrer dans une pension de demoiselles de moyenne vertu en chantant à tue-tête l'*Introït* de l'office de Pâques. Pour le moment le voilà, au retour d'un voyage à Paris, faisant le métier de répétiteur chez un marchand de soupe qui répond au nom de M. Daisy. On voit M. Daisy lui compter parcimonieusement ses chiches appointements du mois, en lui prodiguant en revanche de sages conseils d'économie. On voit Stephen faire la classe à une douzaine de jeunes cancres, tourmenté cependant par l'image de sa mère, morte en le maudissant parce qu'il a refusé de prier auprès d'elle et de rétracter son impiété. Il n'a pu se résoudre à lui faire ce sacrifice. « Étienne ! Tu me tues ! » lui a crié la moribonde. Désormais il ne cesse d'entendre la voix qui l'appelle : « Assassin ! ». Et il promène son trouble au bord des flots agités de la mer.

Ce garçon n'a pas le sens commun. Il est vrai que la situation d'un Irlandais libre-penseur est difficile. Il n'est pas commode là-bas d'être à la fois anti-anglais et anti-clérical.

— J'ai deux maîtres, s'écrie Dedalus, deux tyrans dont je suis l'esclave : un Anglais et une Italienne.

— Une Italienne? questionna Haines. Qu'est-ce à dire ?

— Je veux dire, répliqua Stephen, et son teint s'échauffait en parlant, *l'Empire britannique et l'Église romaine catholique et apostolique.*

C'est un peu (de là l'âcreté du paradoxe sur *Hamlet*) la position du prince danois entre l'usurpateur et la reine adultère : tel est le cas de M. Joyce entre ses deux bêtes noires. Et c'est peut-être ce qui l'a conduit, pour mettre tout le monde d'accord, à faire choix d'un héros juif et à consacrer 680 pages de son gigantesque roman au portrait de Léopold Bloom.

« M. Léopold Bloom se régalait avec des viscères de bêtes et de volailles. » C'est en ces termes que s'ouvre la seconde partie et que débute cette *Bloomiade*, l'étude la plus intime, la plus minutieuse, la plus monumentale, la monographie la plus complète et la plus foisonnante qui existe assurément dans la littérature. Je ne crois pas qu'un écrivain se soit jamais attaché à nous faire connaître plus intrépidement un homme, corps et âme, tripes et boyaux, à vider le fond du sac et à représenter avec plus de détail et moins de réticences, tout le mouvement intérieur, la matière physique et morale, le flot de sensations, d'images, d'appétits, de tendances, d'impuretés, de désirs, d'obsessions, de manies, de besoins, de velléités, de pensées qui composent l'étoffe vivante, la physiologie et la psychologie d'un seul individu. Cette description colossale occupe à elle seule un bon tiers de l'ouvrage. Avez-vous vu ces ruches vitrées qui permettent d'apercevoir l'intérieur, le bouillonnement affairé, l'activité laborieuse des millions de noires ouvrières dans les cellules? Imaginez le couvercle ôté de dessus le cerveau d'un homme et que nous puissions voir cette cervelle, ces entrailles qui fonctionnent et qui fument, vous aurez une idée de ce portrait de M. Bloom.

C'était écrit : le roman devait en arriver là. Après Browning, Meredith, Henry James, Huysmans, Proust, il ne restait qu'un pas à faire : le voilà fait. Nous avions déjà les aventures de M. Folantin à la chasse d'un bifteck passable. Il n'est pas jusqu'à l'idée du roman d'une journée qui ne se rencontre en France vers 1880 : il y avait *la Belle journée* d'Henry Céard, et qui relirait le petit conte de M. Édouard Dujardin, *les Lauriers sont coupés*, serait surpris d'y découvrir l'indication de beaucoup d'effets qu'on croit propres à l'auteur d'*Ulysse*. Il est curieux que cette espèce de roman intégral, la tentative la

plus soutenue qu'on ait faite pour épuiser la somme du réel, soit issue en même temps du naturalisme et de la boîte de Pandore symboliste. Et cependant cela s'explique, puisque tout le réel consiste dans la conscience claire ou confuse qu'on en a. « *L'âme*, déclare M. Joyce, *l'âme, en un sens, est tout ce qui est* ».

Quel est donc ce M. Bloom qui va devenir le sujet de la plus mémorable enquête à laquelle ait été soumis un personnage de roman ? N'importe-qui et Tout-le-monde : une bonne pâte, un pauvre diable d'homme absolument quelconque, ni vieux ni jeune, ni beau ni laid, ni fin ni sot, ni bon ni mauvais, dénué de caractère autant qu'on peut l'être ; fils d'un petit Juif de Budapesth appelé Rudolf Virag, lequel avait changé son nom en Blum et un beau matin s'est pendu, on ne sait pas pourquoi ; aujourd'hui vague agent de publicité dans un journal et végétant médiocrement du produit de ses annonces. Madame, la riante et galante Molly, fille d'un officier en garnison à Gibraltar, chante dans les concerts et trompe abondamment son mari, qui le sait ; pour l'instant, son amant en titre s'appelle Boylan, et monsieur son époux, en lui apportant son courrier dans son lit, la voit négligemment couler une lettre sous le traversin. Sganarelle soupire et consent. Il s'est borné à éloigner sa fille, âgée de quinze ans, et contente cependant ses penchants romanesques en entretenant une correspondance secrète, qu'il se fait adresser poste restante au nom d'Henry Flower. Économe, pleutre, pas méchant, charitable quand il ne lui en coûte rien. J'oublie, dans son tiroir, un jeu de cartes postales libertines. Bref, un imbécile, un fantoche, la misère des misères.

On serait stupéfait du caprice qui a poussé l'auteur à faire choix de ce lamentable personnage, sans la raison que j'ai dite, et s'il ne fallait pas tenir compte de la disposition nationale à se moquer du monde. « Ne jamais oublier chez l'Irlandais le *côté farce* », me disait un Écossais homme d'esprit, et il avait du courage à le dire au moment des attentats de Dublin. Ce « côté farce », cette incorrigible espièglerie, ce cocasse, ce goût de la blague à froid qui forment le fond de l'humour irlandais, du doyen Swift à Bernard Shaw, ne sont pas moins essentiels à l'*Ulysse* de M. Joyce. Il y a, dans la donnée même du sujet, un énorme « montage de coup », une fumisterie de pince-sans-

rire. Le tout, pour taquiner le décorum britannique et le sens puritain de ce qui est *improper*. Ah ! M. Joyce lui en fait voir de belles, à la pruderie anglaise ! Il dit tout, et le reste.

Mais quel que soit le piquant de ce genre d' « audaces », comme un autre fera toujours mieux la prochaine fois, et qu'il n'y a d'ailleurs rien de plus limité, ce n'est pas la peine d'en parler, et le roman, après tout, aurait fait moins de bruit, si l'auteur n'avait adopté une manière de dire singulière. Ordinairement, nos paroles sont soumises à une architecture, à une construction au moins grammaticale, aux besoins du raisonnement. Mais cet extrait parlé, cette pellicule d'intelligible ne représente qu'une part infime de la multitude de pensées qui demeurent inexprimées et incommunicables. Depuis longtemps, le roman s'est servi du contraste entre la pensée claire et ce peuple confus du sentiment et de l'instinct. De plus en plus la poésie et même le théâtre s'efforcent d'élargir, aux dépens du rationnel, cette part du clair-obscur, de l'inarticulé, du trouble et du crépusculaire. Il s'agit de briser les cadres, d'arracher la phrase (*Prends l'éloquence et tords-lui son cou!*) aux gonds de la logique, de libérer les mots des formes de la syntaxe et de les associer dans un ordre spontané, ou même de ne plus les associer du tout : c'est le fin du fin de l'art décadent, depuis Arthur Rimbaud et l'illustre Floupette.

C'est de cette vue que part à son tour M. Joyce, mais il pousse le système jusqu'au bout. Tout se passe à peu près dans le moi du « sujet » : le livre n'est, à tout prendre, qu'un interminable monologue. M. Bloom pense, donc le monde est. Les choses autour de lui n'existent qu'au moment où elles entrent dans sa conscience. Le monde n'est que le songe d'une ombre. La gageure de M. Joyce est de noter sans omission, sans rien escamoter, tout cet informulé, ce fond de perceptions vagues, de sensations obtuses, d'associations biscornues, ces ébauches, ces commencements, ces à peu près d'idées, cette matière fluide, flottante, insaisissable, cette poudre, ce chaos de sentiments, de réminiscences, d'images ou de débris d'images qui composent la « pensée » à l'état naturel, la pensée « se faisant » au lieu de la pensée « faite ». Jamais de guillemets, parce qu'il n'y a pas de guillemets dans la nature : un minimum de ponctuation et, aux dernières pages, suppression radicale. On se demande pourquoi M. Joyce n'a pas cru, pendant qu'il y était, devoir sup-

primer la séparation des mots, et même l'écriture. Est-ce que la nature écrit? Ces enfantillages typographiques font parfois un casse-tête chinois d'un texte par lui-même assez difficile. Mais citons, autant que l'on peut se flatter de traduire cet anglais intraduisible :

Dans Westland Row Bloom s'arrêta devant la vitrine de la *Belfast and Oriental Tea Company* et se mit à lire les étiquettes des paquets enveloppés dans leurs papiers de plomb : mélange surfin, extra, thé des familles. Quelle chaleur ! Du thé. Il faudra que j'en demande à Tom Kernan. Mais ce sera difficile à un enterrement. Tout en continuant à lire machinalement il ôta son chapeau dont il huma le parfum de lotion capillaire et avec une lenteur pleine de grâce se passa la main droite sur le front et les cheveux. Vraiment il fait chaud ce matin. Son regard s'abaissa et rencontra sous la coiffe un renflement imperceptible. Tiens, elle y est encore. Il plongea la main dans la coiffe. Il y prit une carte de visite qu'il glissa aussitôt dans la poche de son gilet.

Dieu qu'il fait chaud. Sa main droite refit lentement dans les cheveux son geste de tout à l'heure : mélange surfin, choix des meilleures plantations de Ceylan. L'Extrême-Orient. Beau pays, je crois : le jardin de la terre, de grandes feuilles paresseuses larges comme des barques pour se laisser aller dessus à la dérive, des cactus, des prairies de fleurs, des lianes, comme ils disent. Est-ce vraiment comme ça. Ces Cingalais vautrés en rond, en plein soleil, dans les douceurs du *farniente*. Ça n'en fiche pas un coup de toute la journée. Ça dort six mois sur douze. Trop chaud pour se disputer. Influence du climat. Torpeur. Fleurs de paresse. C'est l'air qui les nourrit. Azote. La serre chaude du jardin botanique. La sensibilité des plantes. Les nymphéas. Leurs pétales n'ont pas la force. Il y a dans l'air une maladie de sommeil. On marche sur des feuilles de roses. Allez donc manger là des tripes et des pieds de bœuf. Où est-ce donc que j'ai vu ce type sur une image? Oui en mer par un calme plat faisant la planche sur le dos en train de lire avec un parasol ouvert. Pas moyen de couler, même en le faisant exprès : c'est trop épais à cause du sel. Parce que le poids de l'eau, non, le poids du corps dans l'eau est égal au poids. Ou est-ce le volume qui est égal au poids? C'est une loi dans ce genre-là. Vance, le professeur, à l'école, qui faisait craquer ses jointures. Curriculum scolaire. Curriculum crac, crac. Qu'est-ce que c'est au juste que le poids, quand on parle du poids? Trente-deux pieds à la seconde, à la seconde. Loi de la chute des corps : à la seconde, à la seconde. Tous les corps tombent à terre. La terre. C'est la force de gravité de la terre qui fait le poids.

Et il y en a ainsi pendant quatre cents pages. Oh, ma tête! comme disait Jules Lemaître. On voit Bloom, au cours de sa flânerie, vitrine de marchand de tabac, étalage de lingerie, colonne de spectacles, prospectus de l'Armée du salut, annonce de sermons pour la semaine, reflétant tour à tour les mille et un aspects de la rue : et tout le temps, ce ron-ron de vulgarités et de platitudes, ce flot de détritus, résidus de souvenirs, de clichés, de lectures, les engrenages, les zig-zags loufoques, le sans queue ni tête des cogitations d'un crétin... Vous rappelez-vous ce personnage de Meilhac et Halévy qui donnait de l'impressionnisme cette explication : « Un monsieur qui passerait devant une pharmacie se peint en vert devant le bocal vert, en rouge devant le bocal rouge... » C'était le bon temps : l'impressionnisme était un bariolage superficiel, un tatouage de la peau. Cette fois, c'est la substance de l'âme que l'on cherche à saisir, la pensée à l'état naissant, la radiographie profonde de la vie en fuite, dans son perpétuel devenir.

On songe à ces portraits cubistes où le personnage, envahi par le monde extérieur, a peine à retrouver ses morceaux dans une mosaïque de coins de table, de volets, d'appareils de chauffage, de cheminées d'usine, de papiers de journal et de tuyaux de zinc qui pénètrent pêle-mêle le champ de sa conscience et se disputent les lambeaux de son individu. Mais, mon Dieu! est-ce bien nouveau? C'était un genre assez connu des grands rhétoriqueurs, le *quiproquo*, le *coq à l'âne*, et nos madrigalistes en ont fait des chefs-d'œuvre, comme la *Bataille de Marignan* ou les *Cris de Paris*. L'effet est d'autant plus frappant que le morceau est bref : la charge de petit plomb fait balle. Une page de ce goût vaut mieux que cinq cents. *Secundo*, le système est faux. Il n'est admissible, et encore! qu'avec un être aussi amorphe, aussi veule, aussi totalement inexistant que Bloom : sur cette espèce de gélatine on conçoit que les dehors s'impriment, empiètent continuellement. Il faut pour cela une nature inerte, un aboulique, perméable à toutes les influences, une âme invertébrée et moralement couchée. Dans cet état de demi-vacance, le décor, les affiches, les enseignes, les façades, les voitures, les passants comptent plus que la personne. Mais supposez le moindre intérêt, un souci, une simple préoccupation : comme tout change! Comme la passion a vite fait de supprimer l'accessoire! Comme elle

groupe les forces et refait l'unité que M. Joyce se plaît à liquéfier! Que dis-je, la passion? L'habitude suffit : elle émousse les contours des choses, estompe les spectacles; les rues de Paris sont pleines de gens qui vont sans voir Paris.

M. Joyce oublie, dans sa rage d'analyse, que la sensation la plus élémentaire compose, à son insu, tout ce qu'il s'efforce de décomposer; l'œil ne compte pas les brins d'herbe dans un paysage; il masse, élimine, synthétise : voit-on les pores de la peau dans un joli visage? La vie est faite d'une poussière de sensations mort-nées, de milliards de notions latentes, d'une grisaille infinie de choses insignifiantes dont la somme ne compte pas, ne fait pas la lueur d'un éclair d'amour et d'énergie. M. Joyce met tout sur le même plan : il prête à son idiot de Bloom sa propre vision, sa manie d'analyste, son outillage de psychologue, ses pinces, ses microscopes, et tire pêle-mêle à la lumière les infusoires, les avortons, les larves, tous les infiniment petits dont se compose le madrépore de la conscience.

Il en résulte une image complètement erronée. L'art avait inventé des moyens pour explorer ou suggérer ces limbes. M. Joyce essaie de la prise directe : il a beau désosser et disloquer la phrase, affranchir les mots de tout ordre, pulvériser le langage, concasser la grammaire, désorganiser toutes les formes de la représentation, qui me garantit l'exactitude de sa description? Qui m'assure que ce style moléculaire, atomistique n'est pas, comme diraient les peintres, du *chiqué*? Ces explosions de mots, ces émissions de substantifs, cette sténographie, ce tac tac d'appareil Morse ne ressemblent nullement à ce que je saisis en moi, quand je prête l'oreille à mon discours intérieur.

Une foule de choses que je perçois ne sont pas nommées, demeurent à l'état d'images, d'impressions, de sons, de parfums, de couleurs, sans s'accompagner d'une parole : si je « pense » une poule, je la « vois », sans la désigner autrement. Je ne distingue pas tout un tableau de basse-cour : « Ga ga Gara, klook klook klook. La poule noire s'appelle Liz. C'est pour nous qu'elle pond. Elle est toute fière d'avoir pondu. Gara, klook klook. » C'est le style *dada*. Mais, quand le diable y serait, est-ce que vous balbutiez ainsi? J'entends, quand je m'écoute, un murmure, une voix qui ne trouble pas mon silence.

Tout ne se projette pas durement, ne se prononce pas en formules. Il règne autour des choses un frissonnant éther, de larges zones muettes, un bain de vague et d'indicible. Les formes n'ont pas les arêtes vives et les aspérités du verbe. C'est un conte, un rêve, une musique. Quelle trahison d'emprisonner cela sous les grilles de plomb du « bas de casse » et de représenter ce royaume du silence par ce brouhaha sempiternel, cette rumination de vocables, ce moteur qui bafouille, cette prolixité et cet impitoyable rabâchage. Des mots, des mots, des mots.

Et que d'artifices, quelle rhétorique dans ce « petit nègre » décarcassé ! Allitérations, onomatopées, syncopes, calembours, tropes, rimes, refrains, mots déformés (*clamm dever* au lieu de *damn clever* ; *runefal* pour *funeral*, etc.) et cette bonne vieille « harmonie imitative », — toutes les ficelles, tous les trucs, toutes les herbes de la Saint-Jean, un arsenal complet de tous les tours d'adresse que l'on peut faire avec les mots. Évidemment, il y a là un prodigieux « métier », mais où est le portrait promis, dans son intraitable vérité ? Où est Bloom ? L'auteur fait plus que de montrer le bout de l'oreille : il se laisse emporter par sa virtuosité. Sa machine verbale, d'une extraordinaire puissance, s'emballe et n'arrête plus. A mesure qu'on avance, le malheureux Bloom n'est plus qu'une loque qu'on oublie à chaque coin de rue, un prétexte auquel le poète substitue les lubies de sa verve, les prouesses, les broderies, les girandoles, les moulinets de son étourdissante et burlesque fantaisie. Je renonce à suivre les détours de son ombre falote à travers les méandres de « cette impertinente, omnipète et moult extravagante chronique ». Je ne dirai pas ses stations au bar de l'Hôtel Ormond, ses libations copieuses et sa querelle épique avec le Patriote, et ce qui lui arrive de grotesquement libidineux au bord de la plage (dans une scène qui rappelle l'*Écornifleur* de Jules Renard) aux agaceries d'une petite précocement vicieuse, jusqu'au moment où il échoue, sur les neuf heures du soir, dans la salle de garde d'une clinique pour apprendre les nouvelles des couches de Mme Purefroy. Toute cette partie du livre est traitée franchement en parodie. C'est une suite d' « à la manière de... », une cascade d'imitations et de charges bouffonnes, une revue de tous les styles depuis le gothique de la *Mort d'Arthur* jusqu'au « troubadour » de Walter Scott et à la boursouflure forcenée de Carlyle, en

passant par toutes les nuances de la prose de journal, celle du roman-feuilleton, celle du rédacteur mondain et celle du rédacteur sportif. On demeure abasourdi de ces acrobaties. Le génie du terroir prend décidément le dessus : c'est le fils des jongleurs, le clown, le baladin du monde occidental.

A partir de ce moment, on entre en pleine folie. C'est ici que se place une scène de deux cents pages, devenue aussitôt fameuse, une nouvelle nuit du Walpurgis qui passe pour le *clou* de la composition. Cet immense intermède n'a pas un sens très clair : c'est l'aboutissement de l'analyse et du procédé susdit de dissolution de la réalité. Tous les éléments débridés se combinent en formes incohérentes, comiques et délirantes. C'est de l'hallucination et de la fantasmagorie. Stephen et M. Bloom, qui se sont finalement rejoints à la clinique, tous les deux passablement ivres au bout de la journée, achèvent leur soirée chez les filles. C'est une sorte de sabbat, une Tentation de Saint Antoine, le Brocken dans la maison Tellier.

Après ce ballet fantastique, dont je ne me charge pas de donner le mot, suit une troisième partie, où les nouveaux amis inséparables et dégrisés, déambulent par les avenues nocturnes de Dublin et agitent toutes les questions divines et humaines. Le style change une fois de plus. C'est, sous la forme d'un examen, d'un interrogatoire de juge d'instruction, une récapitulation complète, un inventaire, un compte de tout ce qui a passé au cours de la journée par la cervelle de ces deux êtres. Cependant il est temps de conclure. Chacun s'en va coucher, sans être, bien entendu, plus avancé au terme de ce long vagabondage ; Léopold-Ulysse ou, si vous préférez, ce Juif-Errant de Bloom rentre chez lui et tout finit, pendant qu'il se glisse humblement à la place encore tiède de l'amant, par un extraordinaire morceau, un soliloque de sa femme, quarante-deux pages d'une seule venue, sans un alinéa, sans un point ni une virgule, qui dépassent tout ce qui précède en éclat, en drôlerie et en impudeur, et où se peint l'âme fleurie, sensuelle, immorale, ingénue, canaille, positive, poltronne, l'imagination érotique, païenne, tranquillement polissonne et comiquement religieuse, l'*animula blandula, vagula*, la petite âme de rien du tout, l'âme toute physique et animale de Molly.

Ce qui veut dire ?... Peut-être simplement ceci que, pendant

que les Stephen et les Bloom, les Bouvard et les Pécuchet, s'évertuent à la chasse des vérités et des chimères, le bonheur est atteint par la *muliercula* et se trouve sous la patte potelée de la petite bête de plaisir. Était-ce bien la peine, pour en arriver là, de remuer ciel et terre, d'accumuler tant de pages et d'entasser plus de mots que n'en a coûté la construction de la tour de Babylone? Était-ce bien la peine de gâcher tant de talent, de détraquer la phrase, de faire sauter l'art d'écrire et de poser sous les conventions séculaires ce paquet de dynamite comme un immense pétard? Laissons de côté ce que M. Wells appelle, dans ce livre, l'« obsession du cloaque »; il reste, dans l'ensemble, un caractère d'âcreté, je ne sais quoi d'inhumain, un sarcasme, une dérision de tout qu'on n'avait pas revue depuis le temps de Rabelais : gaieté de cordelier en rupture de sacristie. Il reste que M. Joyce est l'homme qui n'a pas craint de blasphémer la maternité et de traiter en style bouffe les souffrances sacrées de la femme. Nulle pitié dans son cœur : nulle âme plus étrangère à la tendresse humaine. Quant à la nouveauté de son art, allons donc! L'auteur d'*Ulysse* se plaît à mystifier son monde, c'est son droit. Mais un pied de nez en vaut un autre. Conscience, subconscience, psychanalyse, freudisme, moi, non-moi, ouverture des « portes de l'avenir », que d'affaires! La vieille chanson de l'ivrogne en disait tout autant :

J'ai la cathédral' dans l'ventre,
Les enfants de chœur,
Les sacristains, les chantres
Et les bonnes sœurs...

C'est clair. Et c'est plus court.

LOUIS GILLET.

REVUE LITTÉRAIRE

UN ROMANCIER : M. JACQUES DE LACRETELLE (1)

M. Jacques de Lacretelle est un jeune écrivain de talent, qui n'a pas encore atteint sa maîtrise, mais qui a déjà prouvé ce qu'il est comme de nature et par chance, un romancier.

Qu'est-ce qu'un roman? C'est, aujourd'hui, ce qu'on voudra, qui ait environ trois cents pages. C'est, avant tout, un récit destiné pour plaire, et il y a maintes façons de plaire. Un jour, une gentille servante lit une histoire à la petite Marie Bonifas : une vieille histoire, celle de Geneviève de Brabant. Jusque là, on n'avait lu à cette enfant que des contes de fées. Pour la première fois, le récit qu'elle entend ressemble à quelque vérité. « Le perfide Golo et l'innocente Geneviève étaient des êtres pareils à ceux qu'elle pouvait voir de ses yeux ; rien d'incroyable ne survenait au cours des scènes ; et, grâce à ce caractère de vraisemblance, les actes des personnages et leurs sentiments s'imprimaient avec violence dans l'esprit novice de l'enfant. » Ce serait donc la vérité, la bien visible vérité, qui ferait le prix d'un roman. Cependant, les contes de fées sont aussi des romans, à leur manière : et ils faussent la vérité. Ils la faussent ou la corrigent. Mais il faut que nous sentions comme ils la faussent ou la corrigent, et c'est encore par une allusion à la vérité qu'ils nous plaisent.

Ainsi, le premier don du romancier sera toujours de connaître la vérité, d'en saisir ou d'en attraper le plus possible, d'en révéler à son lecteur des portions nouvelles. S'il la résume, il a soin d'en retenir l'essentiel, par quoi tout s'explique. Et, s'il invente, c'est

(1) *La Bonifas* (Nouvelle Revue Française). Du même auteur, *la Vie inquiète de Jean Hermelin* (Grasset) ; *Silbermann, la Mort d'Hippolyte* (Nouvelle Revue Française).

l'emblème de ce qui serait difficile ou fastidieux à copier. Le roman, quelque tour qu'il prenne, est un jeu autour de la vérité.

L'œuvre de M. Jacques de Lacretelle n'est pas encore abondante. Elle ne se compose que de l'un de ces petits volumes tels qu'on en fit beaucoup au lendemain de la guerre, où un adolescent raconte et embellit ses premiers souvenirs, *la Vie inquiète de Jean Hermelin*; puis d'un roman, ou épisode, *Silbermann* ; puis de deux nouvelles, *la Mort d'Hippolyte* et *la Belle Journée* ; enfin, d'un véritable roman, *la Bonifas*. Il y a plaisir à y voir naître et, peu à peu, s'épanouir les qualités du romancier.

Je les aperçois dès *la Vie inquiète de Jean Hermelin*, qui n'est, dit l'auteur, « ni un roman ni une confession ». Il a voulu éviter « l'invention littéraire de l'un et la délectation orgueilleuse de l'autre ». Ce ne sont pas des mots en l'air. Il désirait de « parvenir à la connaissance exacte de lui-même ». Il cherchait une vérité ; il choisit d'examiner celle qu'il lui semblait qu'il eût à sa disposition, la plus proche, lui-même. Il devait commencer par là, s'il est incontestable que nous ne connaissons rien que par une comparaison de nous à autrui, par une perception nette des analogies et des différences qui, auprès de nous, donnent un caractère à autrui.

Mais on risque de s'attarder à soi-même et, pour l'amour de soi, l'on risque de négliger autrui. C'est le péril dont Jean Hermelin ou l'auteur de *Jean Hermelin* se méfie ; ce péril : étant romancier, d'aboutir au poème lyrique. Aussi Jean Hermelin garde-t-il de céder à la « délectation orgueilleuse » du mémorialiste qui est, la plupart du temps, un poète lyrique plus ou moins inavoué ou honteux. L'auteur de *Jean Hermelin* ne perd aucune occasion de noter que son aventure la plus exactement particulière est, en même temps, la plus générale. Il vient de raconter quelques-unes de ces petites déceptions que l'on éprouve, et qu'il a éprouvées, dès son plus jeune âge ; et il écrit : « Je sais qu'il est absurde de rappeler ces scènes enfantines par des traits si précis. Elles n'ont rien qui soit particulier ; et j'imagine que tous les enfants atteignant à ce que l'on nomme l'âge de raison et découvrant les malfaçons de la nature humaine éprouvent de pareilles déconvenues. » Voilà comme le souci de lui-même ne le détourne pas de songer à autrui. Son père est malade ; il remarque, sur le visage et dans la tenue de son père, les signes de la décadence. Il ne les décrit pas en détail : ce n'est pas l'objet de son examen, qui a trait à lui-même. Il examine ses sentiments et, après cela, conclut : « Je suis un enfant dont le père est grave-

ment malade. » Bref, en dépit de toutes les singularités qu'il s'attribue et en dépit de la complaisance que l'on a pour soi, il ne cesse de voir la généralité de son personnage et d'imaginer autrui à la ressemblance de soi. Il note un sentiment que la vie du collège a développé en lui et qui ne manque point d'irriter contre lui ses camarades, « l'orgueil d'être incompris ». Voilà une singularité ; mais, du moment qu'on a si peu de peine à la désigner par des mots très simples, elle n'est pas si singulière, en définitive. Au bout de *la Vie inquiète de Jean Hermelin*, il y a la guerre. Jean Hermelin s'engage. Les soldats au milieu desquels il se trouve lui paraissent d'abord très différents de lui, par la grossièreté de l'âme. Ils méprisent ce qui est faible, ce qui est « sensible » et s'en raillent. Ils admirent la force et ne cachent pas leur égoïsme. Or, il a emporté, lui Jean, deux livres à la guerre, *Dominique* et *les Fleurs du mal*. Un jour, il les jette : « Ni Claquevin, ni Pauillet, ni les autres hommes de mon escouade n'ont de livres dans leur sac; ne leur suis-je pas pareil ? » Un peu plus tard, il fait amitié avec un certain Landry, un enfant du peuple et de qui tout le séparait : tout, de bien petites choses ! Il feint de lui dire : « Tu sais, ce n'est pas facile, et c'est une longue entreprise lorsqu'on a une volonté faible, de dépouiller les habits qu'on a reçus et d'en choisir d'autres... » Mais ce n'était qu'affaire de costume, en somme !... Il me semble que l'attitude de Jean Hermelin, curieux de lui-même, et curieux d'autrui, et qui, en se cherchant lui-même, invente son prochain, est bien celle du romancier. Laissez-le faire : il va créer de la vérité hors de lui.

Et il crée Silbermann. C'est un garçon d'une autre race, un juif et bien marqué de sa race. Bon, mauvais, digne d'estime ou de mépris? Un être, et tel que le voici; plutôt que de le juger, constatez-le. Au collège, ses camarades le méprisent. L'auteur du roman ne le méprise pas; et, tandis qu'au seul nom d'un juif les autres gamins ont toute leur hostilité en éveil, il n'éprouve rien de ce genre : il n'a que la curiosité aux aguets. La curiosité devient amicale. Mais l'amitié ne le rend pas moins clairvoyant et il trace, de Silbermann, un portrait qui n'est pas flatté. L'auteur de *Silbermann* est en conversation avec un de ses amis ; celui-ci « parlait, dit-il, sans s'occuper de moi. J'eus le souvenir d'une grosse déception que j'avais éprouvée, étant enfant, un jour qu'un ami que j'avais été voir avait joué tout seul en ma présence... » C'est ainsi que le véritable romancier, plutôt que de vivre, assiste à la vie, et ne s'y mêle pas, vaudrait sans doute s'y mêler, et n'y est point admis, mais la regarde.

L'auteur de *Silbermann* est bien dans ce cas. Il a deux aptitudes, qui semblent contradictoires et qu'il réunit l'une à ce qu'il faut appeler attachement, car on a besoin d'aimer pour comprendre ; et l'autre à se détacher, car on a besoin de quelque distance pour voir juste. Il se lie avec Silbermann et lui promet son dévouement. Cependant il ne perdra pas le sentiment d'être lui-même et bien différent de ce garçon. Silbermann, avec sa pomme d'Adam qui bouge, ressemble à un de ces lézards qui, « à l'heure chaude, sortent d'une fente et, la tête allongée, avec un petit gonflement intermittent de la gorge, surveillent la race des humains ». Il le voit ainsi. Et il note, comme un trait de sa nature à lui, la facilité avec laquelle il se déprend : « Chaque année, à l'approche des vacances, par une habileté que je n'avouais pas, je me détachais des amis que je m'étais faits au lycée. Je ne voulais point souffrir trop cruellement d'être séparé d'eux pendant les mois à venir. Et vers la mi-juin, en prévision de la morte-saison, je réglais avec prudence l'économie de mon cœur et le fermais aux sentiments trop vifs. » Les sentiments trop vifs nous rendent le prochain pareil à nous et nous le rendent un peu nous-mêmes. Nous ne le voyons plus séparé de nous, comme il est de par lui, comme il existe, comme le peindra le romancier qui, l'aimant, l'aura compris et, ne l'aimant pas, l'aura jugé. L'auteur de *Silbermann*, son ami de collège, qui s'est juré de le défendre, accepte mille déplaisirs en paiements de son audace ; et il se dit : « C'est ma mission ! » Et sa mission de romancier lui fait tenir son ami à distance.

Appellera-t-on *Silbermann* un roman? Ce n'est qu'un épisode : mais présenté à merveille. Ce n'est qu'une anecdote ; un petit juif, nommé Silbermann, se trouve au collège victime de la fureur antisémite ; ses camarades le tarabustent ; la question n'est que de savoir comment il va régir là-contre. Il a une vitalité surprenante : ni la brutalité, ni les insultes, ni la honte ne l'abattent. On n'aura point raison de lui. On le fera décamper ; mais, en partant, il gardera son étrange force d'âme, Avant cela, on vous le met en quarantaine. En souffrira-t-il? Oui ; mais d'une façon qui est bizarre : il souffrira de n'être plus en butte aux sarcasmes et mauvais traitements. Il est né pour la lutte ; il a été fabriqué pour la persécution : elle lui manque. Drôle d'être ! Et M. de Lacretelle ne vous l'offre pas comme un échantillon d'humanité bien séduisant, ni monstrueux ; il vous le montre tel que le voilà, constitué ainsi, et viable. Il vous le donne à plaindre et à redouter. Vous le plaindrez si vous songez à lui, et le redouterez si vous songez à vous. C'est la situation

réciproque de tous les individus ou de tous les éléments qui composent la réalité, où l'hostilité est de rigueur, et l'amitié un ornement. *Silbermann* me paraît un petit roman de grande conséquence, d'où naît la pensée comme elle naît de la réalité. Le romancier qui a inventé Silbermann sait peindre la vérité.

J'ai peu de chose à dire de ses deux nouvelles, qui sont de moindre qualité. L'une, *la Mort d'Hippolyte*, a un défaut, qu'à peine en vient-on de commencer la lecture, on en devine la suite et le dénouement. C'est l'histoire de Phèdre et d'Hippolyte, d'une belle-mère qui s'éprend de son beau-fils; Thésée est à la guerre, et le fils de Thésée partira : il sera tué. Si j'ai tout deviné dès le début de ce récit, que ferai-je ensuite, que surveiller l'auteur et voir comment il travaille. C'est l'auteur qui m'intéresse; et, dès que l'auteur me paraît un auteur, ma curiosité n'est plus la même. Je deviens un critique : je ne suis plus un bon lecteur. Son autre nouvelle, *la Belle Journée*, a un autre défaut, de me montrer des vieux, qui ne sont pas des gens que l'auteur de *Jean Hermelin* et de *Silbermann*, si jeune, connaisse à la perfection. J'ouvre son livre; et, d'abord, je suis content de voir un bonhomme et sa vieille épouse en train de bavarder : je me dis qu'au moment où le récit commence il y a déjà du passé. Une telle réalité me tente qui, ayant du passé en elle, contient son explication et aura ces deux attraits, sa richesse et son intelligibilité. Mais je suis bientôt déçu. Les vieux de *la Belle Journée* n'ont pas, dans leurs mouvements et leurs mots, dans leurs sentiments et dans l'expression qu'ils en donnent, une vérité que je reconnaisse. Ils ne sont ni vieux, ni jeunes; et n'ont l'air ni d'improviser leur existence ni de la continuer.

J'aurais dû le prévoir, que l'auteur de *Silbermann* ne saurait pas encore peindre des vieux. Il regarde sa mère, après l'avoir vue tous les jours, mais sans la regarder. Il s'aperçoit qu'elle a vieilli. Et ce visage lui paraît « déjà usé ». Or, il est vrai que l'âge use les visages : mais il les marque et y inscrit, jour après jour, leur vie entière, le résultat de la souffrance et de la joie, l'effort qu'il a fallu pour réagir contre les hasards, l'expérience qui est venue sous telle ou telle forme, intelligente ou maniaque ; il a fait de ces visages des grimoires, où de jeunes yeux ne savent pas lire, que des yeux habiles déchiffrent. Le bonhomme et sa vieille épouse, M. de Lacretelle les décrit tout de même que la vieille dame qu'il y a dans *Silbermann* : « Leur visage était tout ridé, leur regard voilé; on eût dit que la même usure avait effacé extérieurement leur caractère primitif. »

Je le veux bien ; mais ce n'est pas tout ce qu'a fait le temps : s'il a effacé le « caractère primitif », c'est qu'il l'a recouvert d'autres caractères et de toute une écriture qui n'est point insignifiante.

Alors, les vieux de *la Belle Journée* ne me touchent guère. Le chagrin qu'ils ont au sujet de leur petit-fils me laisse un peu indifférent. Pour que je fusse touché de leur chagrin, il faudrait que je les crusse réels. Cela m'arrive par instants, et ne dure pas. Je le crois réel, le bonhomme, quand il se promène dans une allée de son jardin, « se baisse pour arracher une herbe ou retourner un caillou ; il y avait, dans tous ses gestes, une humilité qui leur donnait de la grâce ; on eût dit d'un saint rustique ». Là, je le vois ; j'accompagne ses pas menus ; je l'ai pris par le bras ; si je ne lui parle pas, c'est afin de ne pas troubler sa lente rêverie. Mais, que ce bonhomme, qui m'a semblé vivant, dise : « Quand je pense à la carrière d'Henri, quand je me dis que cette mauvaise éducation empêchera peut-être notre petit-fils de devenir un honnête homme, — ah ! vois-tu, je me sens capable de tout, — je me sens capable d'aller étrangler cette canaille ! » aussitôt, je lui lâche le bras ; ce n'est rien lâcher du tout : je n'avais personne à mon bras et viens de m'en apercevoir. Qui parle ainsi ? un vieux ou un jeune ? Personne ! Jean Hermelin, Silbermann et leurs amis, je suis sûr de leur existence. Et, en le disant, je n'insinue pas que l'auteur les ait copiés d'après nature ; je n'en sais rien. Mais, les eût-il créés de toutes pièces, du moins les a-t-il créés. Le bonhomme de *la Belle Journée* et sa vieille épouse n'existent aucunement, ni dans la réalité, ni dans cette réalité que bâtissent nos imaginations comme un autre monde.

La Bonifas est toute réelle, que l'auteur l'ait vue ou qu'il l'ait imaginée. C'est le principal intérêt de ce roman, de nous donner cette assurance. Nous avons perpétuellement l'impression que cette petite fille, et jeune fille, et vieille fille ne dit rien et ne fait rien qui ne parte d'une âme et de cette âme que nous voyons se développer devant nous. Ses actes, ses pensées, lui sont naturels, comme l'est au rosier la rose ou à tel arbre moins élégant une fleur vulgaire et sa fleur. L'enfant à qui on lit, après des contes de fées, l'aventure de Geneviève de Brabant, cette histoire l'émeut parce qu'il ne s'y produit rien qui lui paraisse incroyable ; et pareillement l'histoire de la Bonifas nous émeut, parce que les bizarreries mêmes de l'histoire, — et fussent-elles désobligeantes, — nous paraissent telles que la Bonifas les devait subir. Les gens n'ont-ils pas une destinée assortie à leur caractère ? Ils ne sont pas les artisans de tout ce qui survient à

l'occasion d'eux et autour d'eux. Et l'honnête Bonifas, on a tort de lui prêter des vices monstrueux; on la calomnie. Mais il y a en elle on ne sait quoi d'étrange et qui la désignait à cette injustice. Le hasard a quelquefois l'air d'un peintre habile à réunir des tons qui vont bien ensemble; et il place un personnage dans les entours qui lui conviennent. Le pauvre personnage n'y peut mais. Il a sa destinée, comme il a sa laideur ou sa beauté, son gros nez et, la Bonifas, sa bouche lippue.

L'auteur de *la Bonifas* a désormais une théorie du roman qu'il expose, et dont l'exposé a le tort d'interrompre un moment, et à plusieurs reprises, son récit. Je ne sais s'il n'aurait pas mieux fait de la donner en préface. Il vient de raconter la petite enfance de Marie Bonifas, à l'institution Jeanne d'Arc; et ne va-t-il pas s'excuser d'avoir tout dit, jusqu'à de moindres choses et qu'on pourrait trouver peu importantes? Non; car l'âme des enfants est pareille à l'âme des grandes personnes : mêmes amours, mêmes passions de toute sorte, et les mêmes chagrins. Conséquemment, « le psychologue qui dédaigne l'âme des enfants, est comparable au médecin qui observerait ses sujets sans s'occuper de leurs antécédents ». Conséquemment, « un romancier qui veut peindre un caractère et ne prend pas son personnage dans l'œuf, m'a paru omettre la tâche principale ». Cela vous paraît l'évidence; mais songez à l'obligation que votre doctrine impose au romancier, s'il faut qu'avant de vous raconter la crise à laquelle aboutit le roman, il vous en cherche les préludes, et qui seront peut-être longs, dans la série des petits faits où il est seul à savoir déjà ce qu'il cherche!

C'est que M. de Lacretelle ne croit pas qu'un être invente sa vie au jour le jour et la mène à sa fantaisie; mais il croit à la continuité d'un être : un être compose bien son avenir, mais le compose de ses habitudes qui sont la suite de ses premiers actes. C'est ainsi que Marie Bonifas, un jour, se rend compte de ce qu'il y a d' « immuable » en elle. Ses sentiments, amour et le contraire, espoir ou non, se produiront dans des circonstances invariables. Et que lui arrivera-t-il? « Mais ce sera toujours ainsi! » se répond-elle; et elle regarde la mer former, puis reformer ses vagues incessantes. Je le veux bien; je ne dis pas qu'il n'y ait là aucune vérité. Mais songez-vous à la difficulté que vous ajoutez au travail du romancier, s'il faut que par fidélité au personnage qu'il invente, il lui ressasse une aventure peu variée, où n'intervient pas le caprice?

Marie Bonifas est au point de commettre une action la plus

vilaine qui se puisse imaginer. M. de Lacretelle éprouve le besoin d'excuser son héroïne, et de s'excuser peut-être lui-même. Il s'adresse au lecteur et le prie, avant de condamner Marie Bonifas, de rappeler en sa mémoire ce qu'on sait déjà de cette pauvre fille. Elle a eu pour mère une chanteuse de café-concert qui a fait les quatre cents coups; elle a eu l'enfance la plus malheureuse ; on l'a persécutée, avilie : de sorte que, si elle fait ce que vous craignez, ne lui en veuillez pas... Cette remarque est assez juste; et, si elle excuse Marie Bonifas, elle excuse également l'auteur. A partir du moment où l'auteur a inventé son personnage et lui a donné la vie, ledit personnage ne dépend que de soi : ce n'est plus l'auteur qui le mène, il mène l'auteur. Il fait ce qu'il doit tout naturellement faire; et l'auteur n'y peut rien. Si l'auteur l'empêchait d'aller où le conduit son caractère, une telle intervention fausserait la vérité. Je l'entends bien! Seulement, voyez où nous allons, à la suite du personnage, si l'auteur ne le surveille pas du tout. Supposez que le personnage ait de mauvais instincts, ou abominables, je ne refuse pas de lui pardonner; mais je n'ai pas, moi lecteur, envie de l'accompagner.

Il y a, dans *la Bonifas*, un moment où M. de Lacretelle ne se tient plus de présenter avec un peu d'ampleur sa théorie du roman. Alors, il feint que Marie Bonifas, — contre son caractère, — soit prise d'un grand besoin de lecture. Elle fait venir des livres, des romans ; et elle se met à les juger : d'une manière, probablement, un peu naïve? ah! que non pas ! mais en critique, et très malin. Elle s'aperçoit que les romanciers commettent, pour la plupart, une même faute. Elle leur reproche de donner à chacun de leurs personnages « un caractère différent suivant les âges de sa vie et suivant « les circonstances ». Elle songe à son existence; elle s'y voit, d'un bout à l'autre, pareille et n'admet pas qu'un auteur modifie, en cours de route, le héros ou l'héroïne de son roman. Voilà son opinion. Ici, l'auteur vient à son aide, et il ajoute : « Bien des romanciers ont tendance à faire passer leurs personnages d'une case dans une autre, comme si les époques successives de la vie humaine, enfance, adolescence, âge mûr, étaient analogues aux états différents par lesquels passe un insecte. Ces solutions de continuité sont fausses ; il n'est rien qui ne soit inclus en nous dès l'origine. Les transformations de notre nature sont plus spécieuses que réelles ; et, lorsque dans une œuvre de fiction l'on étudie tout au long un caractère, ce n'est point une habileté d'artiste, mais bien

une vérité psychologique, que de montrer la trame permanente de ce caractère. » A de nouvelles réflexions de Marie Bonifas, l'auteur ajoute ses remarques ; et cela fait une doctrine.

Cette doctrine, assurément, n'est pas toute fausse. S'il n'y avait rien de permanent, de durable sous les apparences diverses, dans un être qui a une longue vie et très variée, vous n'auriez pas sous les yeux un être, mais une série de plusieurs individus qui se succèdent. Il faut que l'être continue au travers de ses hasards. Qui le nierait ?

Cependant, Marie Bonifas a commencé piteusement. Une sorte d'instinct dépravé la tourmentait. Et elle n'a point commis son forfait ; le vice dont les gens l'accusent, elle ne l'avait pas. Elle l'avait en germe, pour ainsi dire ; et peu s'en est fallu qu'elle n'en vînt à la pratique. Elle devient, pendant la guerre, une héroïne, une espèce de Jeanne Hachette. Cela n'était pas prévu !

Les gens de là-bas disent qu'elle s'est « réhabilitée ». C'est un mot qui fâche M. de Lacretelle : « Songe-t-on, dit-il, à faire une observation analogue sur une plante qui, trouvant son climat et sa saison, donne soudain des fleurs admirables ? » Il est vrai ; nous ne disons pas qu'une fleur se soit réhabilitée. Si nous le disions, ce serait par une allusion singulière à une personne humaine. M. de Lacretelle ne veut pas que Marie Bonifas ait eu aucune idée de se réhabiliter, pas plus que n'a cette idée une plante : il le sait mieux que nous. Il veut qu'elle ait agi, dans l'héroïsme, selon sa nature et tout comme elle agissait dans la plus fâcheuse époque de sa vie. Néanmoins, il avoue qu'elle s'est modifiée ? Il ne l'avoue pas : il veut qu'en deux circonstances très différentes le même instinct de Marie Bonifas ait donné des résultats très différents. Et il appelle à la rescousse une maxime de La Rochefoucauld : « Les vices entrent dans la composition des vertus comme les poisons entrent dans la composition des remèdes. » Seulement on ne voit pas que les vices de Marie Bonifas l'aient du tout menée à l'héroïsme. Je vois que la même Bonifas, qui aurait pu tourner au vice, a tourné le mieux du monde. Elle avait de mauvais instincts et qui ont failli trouver leur occasion ; elle avait aussi de bons instincts, qui ont trouvé la leur. Marie Bonifas et M. de Lacretelle ne cessent de répéter que « nous ne changeons jamais ». Finirons-nous par le croire ? Mais nous changeons, si, favorisant nos instincts les meilleurs ou les pires, les circonstances nous font passer de l'abjection, fût-elle injuste, à une gloire excellente et nous transforment d'une espèce de gourgandine à une espèce de Jeanne Hachette. La doctrine de M. de Lacre-

telle, qui n'est pas fausse, a trop de rigueur et, par tant de rigueur, deviendrait fausse, comme la plupart des doctrines. Il y a des caractères plus permanents et durables que d'autres ; et il y a des natures très mobiles et variables : il y a des âmes de toute sorte.

Est-ce que je souhaite à un romancier d'avoir une doctrine? Je ne lui défends pas d'en avoir une; mais à condition qu'il n'en soit pas entêté. Qu'il la néglige dans les cas, — les plus nombreux, — où elle nuirait à son récit, où elle le gênerait. Ainsi fait, au surplus, M. de Lacretelle, qui a beau nous affirmer que nous ne changeons pas, il modifie sa Bonifas.

Ce qu'il y a qu'il faut louer, dans sa théorie du roman, telle que j'ai tenté de la résumer, c'en est le sérieux. Cet écrivain si réfléchi a une haute idée de son art : une idée presque scientifique de son art ; et c'est ici que je le blâme. Je lui reproche une sévérité qui me paraît excessive. N'admet-il pas qu'un art, et l'art du roman, soit un jeu? Il n'a aucune frivolité ; il n'accorde rien du tout à ce qui serait notre plaisir.

Il n'écrit pas mal ; il écrit bien, avec de temps en temps quelques fautes. Mais il ne se permet aucune gaieté du style. Je sais que d'ailleurs c'est la mode et que nos jeunes contemporains ne badinent pas; et je consens que les colifichets du style sont, assez souvent, la sottise même. Pourtant, j'aime qu'un écrivain se plaise à écrire; et, s'il a de l'esprit, pourquoi le cacherait-il?

M. de Lacretelle, par une obéissance résolue à ses principes, nous mène où vont ses personnages. S'ils vont au diable, il nous y mène. Eh ! bien, j'en souffre. Sa Bonifas, qui a un vice répugnant, ou ne l'a pas, mais en a le germe, en a l'idée, en a du moins la réputation, cette Bonifas, à de certains moments, n'est pas loin de me dégoûter. Tant pis pour vous! me dira-t-il. Et il ajoutera que ce n'est pas sa faute, si la Bonifas a un tel caractère; et qu'il aurait menti en la montrant ce qu'elle n'était pas, en ne la montrant pas ce qu'elle était; et qu'il ne faut pas être timoré, que d'ailleurs il n'y a rien de vil dans la maison de Jupiter; que Racine a peint Phèdre soumise à un amour incestueux, qu'il l'a même, dans son amour incestueux, enjolivée de poésie, tandis que la Bonifas nous est présentée comme une malheureuse fille; et que lui, M. de Lacretelle, ne s'est point amusé à la pourvoir d'un vice ou d'une apparence de vice et que, dans la peinture qu'il en a faite, il n'a rien mis de séduisant, d'affriolant : où serait l'immoralité.

Je ne l'accuse pas d'immoralité non plus, et ne l'accuse pas de

s'être complu à cette histoire. Je crois sincèrement qu'il s'est, à contre-cœur, cru obligé de l'accepter, de la subir et que ce fut par un scrupule de vérité qu'il ne l'a pas refusée. Je constate que sa peinture n'a rien d'aguichant. Je ne l'accuse pas de frivolité; mais (je le disais) de sévérité, quand il ne se permet pas d'écarter ce qui fait horreur à lui et à moi. Sa vérité, je l'admire : je ne l'admire que jusqu'au point où elle me fâche. Elle me fâche dès le moment qu'elle m'oblige à une pensée qui me paraît ignoble.

C'est affaire de goût? Probablement. Mais, si la science n'a point à s'occuper de ce qui s'appelle goût, l'art en tient compte. Et, qu'il n'y ait rien de vil dans la maison de Jupiter, c'est l'opinion d'un philosophe : je n'en suis pas un, mais un liseur de romans. Le romancier se guinde, s'il fait le philosophe. La passion de Phèdre me choque et ne me dégoûte pas; d'autres passions me dégoûtent : celle que l'on a tort de reprocher à la Bonifas est de celles qu'il appartient aux médecins d'examiner, mais qu'il était jusqu'à présent de bonne règle de laisser à leurs soins. Nous avons changé ça? Et Phèdre, comme la Bonifas, est une malade? Oui! Et la tuberculose était à la mode, sous le romantisme? A présent, c'est une autre maladie? Je m'en plains. J'aimais mieux la tuberculose? Oui, ma foi!

La sévérité de M. de Lacretelle le préserve d'aucun soupçon de complaisance polissonne, certes! Elle lui interdit aussi les agréments de l'ironie. Or, ses romans l'auraient admise.

Le père de Silbermann est un vieux drôle qu'on a pincé dans une sale escroquerie; on lui fait son procès. Et le juge est le père de cet ami de Silbermann qui raconte l'histoire. Pure amitié pour le petit juif; l'ami de Silbermann prie son père d'être indulgent; il a de bons arguments à lui présenter : l'injustice où l'on irait facilement, si l'on cédait à la haine qu'il y a contre les juifs, etc. Le juge ne veut rien entendre et se raidit avec un air de dignité professionnelle. Mais il arrive que ce même juge ne se raidit pas, quand un « député influent » le presse d'accorder au même escroc le bénéfice d'un non-lieu. Pour sa récompense, il sera nommé conseiller à la cour, et sa nomination sera fêtée en famille : l'ami de Silbermann n'y boudera point. Ce dénouement, n'est-ce point une farce, et un peu grosse? Enfin l'auteur de *Silbermann* ne va-t-il pas s'y égayer? Non, pas du tout! Ce dénouement, il le traite sans rire, comme un fait qui n'est pas douteux, et comme un signe de la médiocrité dans laquelle se trémoussent nos âmes. Il aurait pu sourire : on n'a pas vu un trait de son visage se détendre.

La Bonifas, qui était dans l'ignominie, que le village méprisait, injuriait et lapidait, se conduit bien pendant la guerre. Il tombe quelques obus dans le village ; les gens sont éperdus, le maire s'est mis à l'abri, les adjoints et les conseillers municipaux ont perdu la tête. La Bonifas a gardé la sienne. Elle se rend à la mairie, remplace tout le monde, prend de bonnes décisions et organise toutes choses parfaitement. Les Allemands bombardent ce village ou cette petite ville sans défense. Il s'agit d'aller les trouver, en parlementaire, de se livrer à eux en otage. Qui le fera? La Bonifas! Elle monte à cheval et part. Elle n'a peur de rien. Elle a grand air, et qui serait grotesque en d'autres circonstances, à califourchon sur sa vieille jument poussive. Au bout du compte, elle aura sauvé le village. Voilà comme elle devient une héroïne et l'objet d'une vénération abondante. La dernière scène est à l'institution Jeanne d'Arc, où jadis elle eut ses premiers émois dangereux, et d'où elle a été chassée, où maintenant on célèbre emphatiquement ses vertus. Ne va-t-elle pas croire, elle aussi, à ses vertus que l'on célèbre, comme autrefois elle a cru à ses vices que l'on vilipendait? Pourtant, elle ne s'est pas aperçue qu'elle eût changé : mais on la vilipendait et on la glorifie; elle profite de ce bon tour que les événements ont pris pour elle. Et, dira-t-on, quelle comédie! quelle bouffonnerie ! L'auteur de *la Bonifas*, l'inventeur de ce retournement burlesque, s'en amuse-t-il? Et daigne-t-il au moins sourire de sa trouvaille? Le sourire de l'auteur soulignerait son intention, marquerait le sarcasme, ou la moquerie et l'indulgence. Ou bien s'il se fâchait?... Il ne veut pas intervenir et, tout cela, jusqu'à cette bouffonnerie de la fin, le veut donner pour de la vérité où il n'est quasiment pour rien. Quelle discipline il s'est infligée !

Seulement, les dernières pages de *Silbermann* et la dernière partie de *la Bonifas* le révèlent, lui l'auteur, et ne permettent pas que son intervention passe inaperçue. Il a beau se dissimuler, il est là, et je le vois, qui arrange les événements au gré de sa fantaisie. Alors, pourquoi se cache-t-il?

J'aimerais à le voir, et sa bonhomie. J'aimerais que sa théorie du roman lui laissât plus de liberté.

Au surplus, il est possible que j'aie tort si, tout en admirant le grand talent de M. de Lacretelle, j'oppose à tant de jeune gravité, qui me paraît inutile, mes préférences qui ne sont pas d'hier, mon goût d'autrefois et mon ancienne gaieté.

André Beaunier.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

L'atmosphère est plus pure ; le pays respire ; le Gouvernement semble disposé à gouverner : les Chambres sont en vacances. Péniblement, après plusieurs jours de la « navette » traditionnelle entre la Chambre et le Sénat, le budget a été voté. Non pas le budget de 1926, mais celui de 1925 que le cartel avait promis de voter avant le 1er janvier. Pendant sept mois, le régime des douzièmes provisoires s'est prolongé ; le nouveau budget ne sera appliqué que durant cinq mois, à supposer que la session d'automne suffise à voter la loi de finances pour 1926. On introduit par voie budgétaire des réformes qui devraient être longuement étudiées et préparées ; on touche à tout, même au code civil, au statut des personnes et de la propriété ; on ébranle le fondement de l'ordre social. Les conséquences d'un texte rédigé à la hâte, dans la bousculade de la dernière nuit, par des parlementaires fatigués, sont souvent désastreuses ; on se préoccupe de mettre d'accord le Sénat et la Chambre, mais qui donc se soucie des conséquences lointaines d'une phrase ou d'un mot glissé dans la loi de finances au hasard d'une transaction ?

Il faut reconnaître que le Sénat et le ministre des Finances ont résisté, parfois avec succès, aux surenchères socialistes et aux improvisations de la Chambre. Quatre points, finalement, étaient en litige entre les deux assemblées. Le Sénat a accepté l'obligation du serment fiscal pour la déclaration des avoirs à l'étranger, ce qui entraîne une aggravation des peines en cas de fausse déclaration ; il a admis la procédure du serment déféré en matière de succession comprenant un actif mobilier à l'étranger ; il s'était déjà rangé aux vues de la Chambre en ce qui concerne la suppression de la « saisine » pour les mêmes biens. Mais le Sénat a eu raison de la résistance de la Chambre dans la question de « l'impôt sur l'impôt » ; la défalcation, sur le revenu global, des impôts payés l'année précédente

reste admise. Un débat très âpre s'est élevé à propos de la taxe sur le chiffre d'affaires. Les socialistes demandaient certaines exonérations pour les détaillants de l'alimentation et les commerçants ayant moins de trois employés : simple manœuvre électorale en trompe-l'œil, car l'impôt sur le chiffre d'affaires n'est pas payé par les commerçants, mais, en fait, par les consommateurs, et il rapporte d'ailleurs plus de 4 milliards : les socialistes, en contradiction avec leurs principes, se trouvaient mener le combat pour les impôts indirects contre la taxe sur le chiffre d'affaires et pour les intermédiaires contre les producteurs. M. Léon Blum n'a pas caché qu'il plaçait la question sur le terrain politique ; son argumentation se réduisait à peu près à ceci : « nous avons manqué à toutes nos promesses électorales ; laissez-nous, au moins, à la veille des élections cantonales, tenir celle-ci. » « La question est tout simplement de savoir, a dit textuellement M. Blum, si nous pouvons admettre, les uns et les autres, que le premier budget de cette législature sorte de ce Parlement sans qu'une réforme sur laquelle toute la majorité de la Chambre avait pris position vis-à-vis du suffrage universel, soit apportée, soit même amorcée. » L'équilibre du budget, la consolidation du crédit de la France, voilà des considérations secondaires ; les promesses irréalisables ou dangereuses des socialistes, voilà ce qui compte. M. Caillaux a défendu son budget ; il a promis de déposer en octobre un nouveau projet apportant aux socialistes en détresse quelques consolations, mais il a posé la question de confiance sur la disjonction des modifications proposées par la Chambre. M. Nogaro, radical-socialiste, mais compétent en matières financières, montra que le dégrèvement demandé par les socialistes aurait pour effet de surtaxer les consommateurs. Le président du Conseil, répondant à M. Blum, déclara que le débat n'était pas politique, mais national, et que le Gouvernement ne resterait pas au pouvoir s'il n'obtenait pas, dans la nuit même, son budget. Au vote, l'amendement socialiste de MM. Bedouce, Blum, Vincent Auriol, soutenu par une partie des radicaux-socialistes, fut rejeté par 325 voix contre 245. Mais ces 245 c'étaient les socialistes, la plus forte partie des radicaux-socialistes et radicaux, une fraction des républicains socialistes, bref la majorité du cartel du 11 mai. Le Gouvernement, sur le terrain national, avait trouvé une nouvelle majorité ; le cartel des gauches avait vécu. La question nettement posée était nettement résolue. Le 13 juillet, à six heures du matin, le Gouvernement avait un budget, le décret de clôture était lu, le

cartel des gauches était coupé en deux, le noyau de la nouvelle majorité était formé par l'opposition républicaine de la veille.

Mais le cartel est-il vraiment mort? Depuis le 13 juillet, la presse discute à perte d'haleine ce passionnant problème. En réalité la taxe sur le chiffre d'affaires n'a été qu'un mauvais prétexte ; les 104 socialistes de la Chambre cherchaient l'occasion d'une rupture ; ils craignent que la guerre du Maroc, s'ils avaient l'air de soutenir le Gouvernement qui en porte le poids, n'éloigne de leurs organisations les masses ouvrières au profit des communistes. Le cartel était une formation électorale pour la conquête du pouvoir ; il n'a que trop montré que, uni pour renverser et détruire, il était incapable d'édifier ; il fallait ou que les socialistes se résignassent à abandonner la vieille défroque marxiste pour devenir un parti de Gouvernement capable de prendre ses responsabilités dans l'intérêt du pays, ou qu'ils sortissent de la majorité. La détresse financière et les événements du Maroc mettaient le Gouvernement et le Parlement en présence de nécessités nationales auxquelles il était impossible de se dérober et que M. Painlevé a eu le mérite d'accepter. Personne ne s'imagine que M. Painlevé ait changé d'opinions, mais comme tous les théoriciens qui arrivent au pouvoir, il s'est trouvé en présence de réalités urgentes auxquelles il a bien fallu parer tout d'abord en groupant autour de lui ceux qui font passer avant tout les grands intérêts du pays, son prestige, son crédit, sa dignité. Waldeck-Rousseau, à propos de la Chine, disait à la Chambre le 1er juillet 1901: « Quelle que soit l'opinion des hommes, quelles que soient leurs théories politiques, si loin qu'ils puissent aller dans leur doctrine, nul, entendez-le bien, ne deviendra le Gouvernement sans regarder au delà de ces premiers plans où frémissent toutes les passions politiques, fût-ce les plus nobles, dont s'alimente notre politique intérieure, sans porter ses regards plus loin, au bord de quelque fleuve ou au pied de quelque chaîne de montagnes, pour discerner ce que commande l'intérêt de la France, son avenir, sa grandeur. » Il existe en France une opinion moyenne qui est nationale sans être nationaliste, qui ne veut, selon la formule trop usagée mais vraie, « ni réaction ni révolution », et qui a toujours fini, au cours d'une longue histoire, par imposer sa sagesse un peu courte, mais permanente et stable, à ses éphémères Gouvernements. Elle vient encore de se manifester dans nos cantons aux élections du 19 juillet ; malgré les inquiétudes qui nous viennent du Maroc, les communistes n'ont éprouvé que des échecs; la pression administrative et surtout peut-

être les statistiques officielles valent quelques succès aux radicaux sur les candidats de droite, mais la note dominante est sage et stable; ce qui vraiment correspond à la mentalité du pays dans sa masse, c'est un Gouvernement d'ordre appuyé sur une large concentration républicaine qui permette de travailler et de prospérer en paix. Le cartel n'a pas répondu à cette formule : il a réveillé de vieilles luttes, inquiété le pays; il en est mort; il ne reparaîtra à la rentrée d'octobre que s'il se transforme lui-même.

Pour le moment, c'est au pied des montagnes du Rif, que vont nos regards chargés de reconnaissance et d'angoisse. On ne dira jamais assez l'héroïsme et l'endurance de ces troupes d'élite, françaises et coloniales, qui, sous un soleil de plomb, dans un pays montueux, poudreux, sans routes, sans ressources, ont, depuis le mois d'avril, opposé à l'offensive des tribus berbères, sans repos, sans relèves, leur ténacité stoïque et leur infrangible énergie. Chefs et soldats ont des droits d'autant plus sacrés à l'admiration et à la gratitude de la patrie que leur lutte est lointaine et leur sacrifice ignoré. Ils ont barré à l'envahisseur la route de Fez et de Taza. Mais ils frémissent d'impatience; jusqu'à présent l'initiative et l'offensive appartiennent aux harkas d'Abd-el-Krim. Qu'attendent donc nos soldats? Des renforts sans doute, des armes, des moyens matériels, mais surtout, il faut bien le dire, ils attendaient que les Chambres fussent en vacances et les élections cantonales terminées. Quelle pitié ! Quelle condamnation de ce parlementarisme dégénéré qui réduit à rien le pouvoir exécutif ! Quelle preuve plus convaincante de la nécessité urgente de restaurer en France l'autorité ! Personne n'ignore qu'il faut choisir : ou abandonner toute notre œuvre de civilisation, tous nos intérêts, tous nos nationaux, toutes ces tribus et ces peuples qui ont eu confiance en nous, au Maroc et bientôt en Algérie et en Tunisie, ce qui serait un effroyable désastre national, le prélude d'une abdication totale ou d'épouvantables guerres; ou bien, maintenant, tout de suite, faire face au danger, repousser l'ennemi, lui imposer la paix et la reconnaissance de la suprématie européenne. Il n'y a pas d'autre issue. A la Chambre, avant la séparation, le colonel Fabry et le député radical d'Oran, M. Roux-Freissineng, l'ont dit avec précision et éloquence. Plus cette guerre que nous n'avons pas voulue est, à juste titre, impopulaire, plus il importe de la mener vite et plus il est indispensable, pour en prévenir le retour, de la terminer par un succès décisif et définitif. Personne n'en doute ; mais toute la presse d'extrême-gauche affecte

de se raccrocher à l'espoir d'une conciliation, d'une paix que la France et l'Espagne offrent et qu'on négocierait avec Abd-el-Krim. Quelle illusion, ou quelle comédie, dont nos soldats sont victimes! On ne fait pas la guerre à moitié tout en bêlant la paix. La conférence franco-espagnole de Madrid était nécessaire ; elle sera bienfaisante si elle organise la coopération militaire et politique des deux Gouvernements et des deux armées qui ont le même intérêt et le même ennemi ; « la collaboration franco-espagnole au Maroc est désormais complète, effective, » a déclaré M. Malvy à son retour de Madrid. On a arrêté des conditions de la paix et on les a fait connaître à Abd-el-Krim. C'est ici que commence le danger, car les Espagnols sont, en face d'Abd-el-Krim, dans la position d'un peuple qui aurait à peu près renoncé à la lutte et qui chercherait surtout à sauver la face, tandis que nous ne pouvons traiter avec Abd-el-Krim, comme l'a dit M. Briand, qu'en état de supériorité morale.

Les conditions qui seraient offertes à Abd-el-Krim n'ont pas été publiées, mais, si l'on en croit certaines déclarations de M. Malvy, on envisagerait, pour l'avenir, un Maroc français, un Maroc espagnol et un Maroc riffain, tous les trois sous la souveraineté du Sultan, tous les trois sur le pied d'égalité. Nous voulons croire que ce ne sont là que de faux bruits. En tout cas, il ne saurait être question, sans le plus grand danger pour l'avenir, de négocier avec Abd-el-Krim. Les communications que l'on peut avoir à lui faire doivent être simples, claires, et ne comporter qu'une réponse : oui ou non. Si c'est oui, il faut exiger des garanties. Si c'est non, la riposte doit être immédiate. Et surtout que l'on s'abstienne d'employer des négociateurs en marge, des courtiers plus ou moins qualifiés ; tout doit se passer au grand jour et très vite. Pas plus pour l'Espagne que pour la France, il ne s'agit de sauver la mise d'un gouvernement ou d'une majorité parlementaire par un accord plâtré, qui durerait juste autant que le bon plaisir de peuplades guerrières et pillardes, juste assez pour permettre à Abd-el-Krim de renforcer son armée et de poursuivre ses intrigues. C'est au lendemain qu'il faut songer, car l'affaire du Rif a pris, par le concours des circonstances, une singulière ampleur, et c'est l'avenir de la civilisation européenne et le salut de tous les empires coloniaux qui s'y trouve engagé. Le gouvernement britannique, si l'on s'en rapporte à ses déclarations au sujet de Tanger, ne paraît pas encore s'en rendre compte, mais un groupe d'officiers aviateurs américains, en venant combattre, une fois encore, pour la France, ont montré qu'ils comprenaient, eux, tout

ce que signifie, pour l'avenir de la civilisation chrétienne, la victoire française. Honneur à ces clairvoyants, à ces braves !

La faiblesse n'écarte pas le péril, elle le crée. « La faiblesse fait lever la haine, a écrit M. de Montherlant dans *le Paradis à l'ombre des épées*, la faiblesse est mère du combat. » En face de l'Islam trompé par les faux prophètes de Moscou, en face des partis communistes dressés contre les patries, en face de l'Allemagne frémissante, la guerre du Rif, qui serait sérieuse en toute circonstance, revêt un caractère et une importance tels qu'elle intéresse toutes les nations et l'avenir de la paix. Le communisme ne peut l'emporter qu'à la faveur d'une guerre générale et de la juste horreur qu'elle soulèverait; cette guerre qui, dit Zinovief, provoquerait fatalement la révolution, il espère la voir sortir du conflit marocain, comme la guerre de 1914 de l'affaire de Serbie. La guerre, c'était déjà l'espoir de Lenine et c'est Zinovief qui nous révèle aujourd'hui les paroles qu'il adressait aux délégués soviétiques à la conférence internationale de La Haye en décembre 1922. Il ne voulait pas « qu'on boycottât la guerre » ; les communistes devaient au contraire « accepter n'importe quelle guerre, quelque réactionnaire qu'elle soit... Boycotter la guerre, c'est une sottise. Il faut créer des organisations secrètes de tous les révolutionnaires qui prennent part à la guerre. » Voilà les vrais fauteurs de guerre. Les partis ou les cartels qui ne résisteraient pas à leur propagande et à leurs complots seraient leurs complices dans toute la mesure de leur faiblesse. Nous voulons bien croire que les socialistes français voient ce danger et que c'est l'une des raisons de leur opposition à la guerre qui s'est imposée à nous au Maroc ; mais ne voient-ils pas que « l'autre danger », celui des concessions de la paix à tout prix, serait pire encore et conduirait au triomphe du communisme et de la barbarie par « l'émancipation » des peuples soi-disant opprimés et par l'effroyable tuerie universelle ?

On n'aura la paix au Maroc que par la guerre. C'est notre grand et si regretté Mangin qui avait raison : réunir tous les moyens nécessaires, bien préparer les opérations, mettre tous les atouts matériels et moraux de son côté, et puis, l'heure venue, marcher à fond, sans répit, jusqu'à ce que l'ennemi s'avoue vaincu : voilà la seule méthode efficace, et c'est de beaucoup la moins coûteuse en hommes et en argent. On peut espérer que c'est celle-là que le Gouvernement a choisie. Après trop de temps perdu, il est passé à une préparation énergique et à l'action. Le choix du général Naulin, approuvé par tous nos grands chefs, pour commander l'armée d'opérations, est de bon

augure. Le maréchal Lyautey a une tâche assez lourde à diriger la coopération franco-chérifienne pour le maintien de l'ordre et de l'obéissance dans tout le reste du Maroc ; son grand prestige auprès des musulmans est une force décisive pour la cause française. L'opinion publique a appris avec la plus grande satisfaction le départ pour le Maroc et l'heureuse arrivée, par la voie des airs, du maréchal Pétain (17 juillet). Son rôle, c'est celui que, pour sa gloire et le salut de la France, il a rempli durant la Grande Guerre avec tant de noblesse de cœur et de tact supérieur : la préparation matérielle et morale de l'instrument du succès, de l'armée de la victoire. Dans les montagnes du Maroc, contre le berbère insaisissable, il faut une infanterie très légère, très mobile et disposant cependant d'une supériorité d'armement écrasante : tel est le problème. Cette campagne réclame de forts effectifs, pour parer à la difficulté des communications, mais un petit nombre de combattants très bien adaptés et entraînés à une guerre très spéciale. Quand on aura créé l'instrument, on s'apercevra que la difficulté est à moitié résolue. Déjà des groupes mobiles ont pris d'heureuses offensives partielles ; les mehallas appelées par le Sultan rassurent les tribus ébranlées, ramènent les fractions dissidentes. On voit poindre les succès décisifs ; mais prenons garde de nous laisser leurrer par des négociations illusoires ou une soumission incomplète qui ne serait qu'une trêve. Il nous faut une paix assurée et durable, cette paix française dont toute l'Afrique du nord connaît les bienfaits. C'est le vœu que forment tous les Français qui ne prennent pas leur mot d'ordre à Moscou. Et pensons dès maintenant aux deux conditions indispensables pour assurer à jamais la suprématie française en Afrique du nord : d'abord favoriser le peuplement français par le développement de la moyenne et petite colonisation agricole ; il y a déjà plus de Français en Afrique du nord que d'Anglais en Afrique du sud, mais c'est encore insuffisant. Renforcer ensuite notre marine de guerre pour rester maîtres des communications : le voyage et les paroles du Président de la République à Cherbourg ont montré à la fois la bonne volonté du Gouvernement et la grande misère de la glorieuse marine française; dès que le budget sera équilibré, il faudra y pourvoir. Car notre époque, fertile en contrastes, s'achemine tout ensemble vers l'organisation de la paix européenne et vers de terribles conflits mondiaux.

Est-ce la consolidation de la paix que prépare la réponse allemande à la note française du 16 juin? Cette réponse, M. de Hœsch,

ambassadeur du Reich, l'a remise le 20 juillet à M. Briand; elle a été publiée le 22. Pour en comprendre la portée, il est nécessaire d'en éclairer les origines. Nous avons, ici, expliqué le sens et l'objet de la manœuvre allemande du 9 février; nous n'y revenons pas. La démarche de M. Stresemann, suggérée et préparée par certains conseillers Anglais ou Américains, n'a pas satisfait tous les Allemands, non pas que tous ne souhaitassent pas qu'elle réussît, mais la plupart craignaient de l'avouer. L'opposition contre le ministre des Affaires étrangères, M. Stresemann, était si animée que, vers le 10 juillet, on annonçait sa chute inévitable. Le 2 juillet, le groupe parlementaire du parti populiste adoptait une déclaration relative au pacte de sécurité : il n'acceptait pas l'entrée de l'Allemagne dans la Société des nations avant l'évacuation préalable de la Ruhr et de la zone de Cologne et sans que l'Allemagne fût exemptée des obligations résultant de l'article 16 du pacte; il réclamait que le contrôle militaire fût supprimé, que l'Allemagne ne renonçât à aucun moyen d'arriver à la révision du traité, que l'occupation militaire des territoires rhénans fût adaptée à la situation nouvelle créée par le pacte de sécurité, qu'aucun garant particulier n'eût le droit d'intervenir dans les traités d'arbitrage à conclure entre l'Allemagne et ses voisins de l'Est; qu'enfin le traité de Rapallo fût intégralement maintenu.

Naturellement, le parti allemand-national se montrait encore plus intransigeant; le comte Westarp prononçait, à la commission des Affaires étrangères du Reichstag, une violente philippique contre M. Stresemann. Le comte Reventlow soutenait que la France n'était nullement obligée d'évacuer la Ruhr. En apprenant que l'évacuation était commencée et serait terminée avant la date fixée à Londres par M. Herriot, le comte Wedel, ancien membre de l'ambassade de Paris, qui se flatte de connaître les Français, déclarait que, si nos troupes évacuaient la Ruhr, ce n'était point par un respect des engagements pris dont les Français sont incapables, mais par économie. Tel est l'état d'esprit de ces gens-là, et qu'on ne nous dise pas qu'ils ne représentent qu'une faible minorité; les élections au Reichstag et le succès de Hindenburg ont prouvé le contraire. En face de cette opposition ardente, qu'il retrouvait jusque dans le ministère, M. Stresemann eût été fort en peine s'il ne s'était senti épaulé par l'Angleterre. Le 6, lord Balfour faisait entendre un avertissement très précis : il se refuse à croire, au point où est parvenue la négociation, que des hommes d'État quelconques puissent assumer la

formidable responsabilité de se retirer ; « il serait impossible de concevoir un coup plus dur porté au bien-être et à la prospérité de l'humanité... J'espère donc avec confiance que les suggestions que nous avons faites à la suite de l'initiative allemande se trouveront finalement approuvées par l'Allemagne. » Plus efficace encore, sans doute, a été l'action de M. Montagu Norman, gouverneur de la Banque d'Angleterre, et de M. Benjamin Strong, président du *Federal Reserve Board*, qui ont récemment fait un long séjour à Berlin, et qui auraient menacé de couper tous crédits si la réponse de l'Allemagne à la note du 16 juin n'était pas modérée et ne laissait pas la porte ouverte aux négociations. La réponse allemande est donc le résultat d'un compromis ; elle reflète la situation délicate d'où M. Stresemann cherche à sortir ; elle n'est ni violente, ni hautaine ; mais elle est imprécise, doucereuse, et si elle ne casse rien, elle ne résout rien ; son véritable objet, — M. Stresemann l'a reconnu dans son discours du 22, — est d'acheminer tout doucement la France vers une conférence internationale où les Allemands, avec l'appui d'un groupe anglais, toujours le même, se flattent d'arracher à M. Chamberlain et à M. Briand d'importantes concessions.

La conclusion d'un pacte de sécurité, concède la réponse allemande, « ne constitue aucune modification des traités existants ». Cependant il va de soi que « ne doit pas être exclue à tout jamais la possibilité d'adapter, à un moment donné, par des accords amiables, les traités existants à des changements éventuellement survenus dans la situation. » Une allusion explicite à l'article 19 du pacte de la Société des nations complète la pensée. Si un pacte est conclu, ce serait « un fait nouveau d'une importance telle qu'il ne saurait rester sans influence sur la situation dans les territoires occupés ». C'est précisément ce que réclamait, dans *la Gazette de Cologne* du 1er juillet, le député populiste Moldenhauer ; il précisait que si le pacte était conclu « les dernières raisons qu'il y avait de maintenir l'occupation non seulement de la première zone, mais de la deuxième et de la troisième, tombent. » Cette première réserve est donc en opposition radicale avec la thèse française et anglaise que le pacte de sécurité n'est acceptable que s'il apporte à la France des garanties supplémentaires sans la priver d'aucune de celles qu'elle possède ; de plus il y a contradiction flagrante entre l'affirmation que le traité reste intact et la revision des délais d'occupation stipulés par le traité.

Le second point concerne les conventions d'arbitrage. Le Reich ne se propose de conclure que des traités tels que ceux qu'il a déjà

signés avec plusieurs de ses voisins, la Suisse, la Suède (qui ne comportent pas l'arbitrage obligatoire); il n'admet aucune action coercitive de la part de tierces Puissances sans que la légitimité d'une telle action ait été soumise « à une procédure objective »; par exemple l'Allemagne n'admettrait pas une sanction non précédée d'une « procédure objective » au cas où les Alliés seraient d'avis qu'elle a manqué à ses obligations de démilitarisation des pays rhénans. Le Reich n'admet pas non plus que le garant d'un traité d'arbitrage puisse intervenir selon son propre jugement sur l'agresseur, surtout dans le cas où il serait lié par un traité spécial avec l'un des deux signataires du traité d'arbitrage (ce qui serait le cas, par exemple, dans un conflit entre la Pologne et l'Allemagne, la France étant alliée de la première).

Le Gouvernement allemand ne se refuse pas à lier en principe la conclusion du pacte de sécurité avec son entrée dans la Société des nations; mais il demande que les conditions d'une telle admission soient précisées. L'Allemagne désarmée ne veut pas être obligée, en vertu de l'article 16, de se trouver mêlée au conflit de tierces Puissances (il s'agit en fait du maintien du traité de Rapallo; l'Allemagne répugnerait à se trouver obligée de secourir, ou de laisser passer des troupes destinées à secourir la Pologne, si elle était attaquée par la Russie). Enfin l'Allemagne ne se considérerait comme admise dans la Société des nations sur le pied d'égalité « qu'au moment où son désarmement serait suivi par le désarmement général ». Cette dernière réserve est la plus grave, en tout cas la plus révélatrice; ce que l'Allemagne appelle le pied d'égalité, c'est l'abolition radicale de tout souvenir de l'agression de 1914 et de la défaite de 1918.

Tel est, dans ses lignes générales, le sens de la réponse allemande; malgré son ton conciliant, elle apparaît en contradiction avec les principes de l'accord franco-britannique d'où est sortie la note du 16 juin. Le pacte offert le 9 février est destiné à remplacer le pacte de garantie de 1919 non ratifié par les États-Unis; il a donc pour objet d'apporter à la France et à la Belgique des garanties de sécurité plus complètes que celles qu'elle trouve dans le traité lui-même. Au contraire la note allemande les prive de plusieurs des garanties les plus importantes que le traité leur accorde. L'interprétation allemande est donc inadmissible. Nous ne mettons pas en doute que M. Chamberlain et son collaborateur sir William Tyrrel resteront fidèles à l'esprit et à la lettre de l'accord réalisé sur la note du 16 juin, mais M. Chamberlain lui-même trouve parfois, dans le ministère même, en

tout cas dans la presse, des contradicteurs opiniâtres. Ne perdons pas un instant pour lui dire que la France considère comme inutile et dangereuse toute nouvelle conférence internationale et qu'elle la repousse. La France vient de donner à l'Allemagne une preuve de sa bonne foi et de ses dispositions conciliantes en retirant les troupes d'occupation de la Ruhr, et surtout en décidant l'évacuation des trois villes occupées en vertu des sanctions de 1921, Dusseldorf, Duisburg et Ruhrort, dont l'importance économique et politique est si considérable ; elle se prêtera encore à donner à l'Allemagne des éclaircissements supplémentaires sur la note du 16 juin ; mais elle a épuisé les concessions admissibles ; elle s'en tient à l'esprit et à la lettre de la note du 16 juin, approuvée par ses alliés.

La France a renoncé, au temps de M. Herriot, à lier l'évacuation de la Ruhr au succès des négociations commerciales ; aussi n'a-t-elle pas jusqu'à présent réussi à vaincre la mauvaise volonté du Reich. L'Allemagne, au contraire, se sert du plan Dawes pour obtenir de la France des concessions douanières ; elle fait entendre (*Gazette de Cologne* du 7 juillet) que si les Alliés ne favorisent pas les exportations allemandes, le plan Dawes ne sera pas appliqué. C'est un vrai chantage dont M. Stresemann joue, lui aussi, dans son discours du 22. Anglais et Américains, d'autre part, peuvent être tentés, pour faire pression sur nos décisions politiques, de se servir des dettes interalliées. Tenons-nous donc fermement sur les positions dessinées par la note du 16 juin. En même temps, ne négligeons rien pour achever le réseau d'ententes particulières admis et prévu par l'accord du 16 juin ; resserrons, précisons, accroissons nos alliances continentales, avant que l'Allemagne ait accepté ou rejeté le pacte de sécurité proposé par elle-même ; car si elle le signait, de telles alliances pourraient paraître inopportunes ou superflues ; si elle ne le signait pas, nous aurions édifié un autre système de sécurité qui nous donnerait, à nous et à nos amis de l'Europe orientale et centrale, des garanties positives et sûres, parce qu'elles seraient fondées sur la permanence des grands intérêts communs.

René Pinon.

Le Directeur-Gérant : René Doumic.

A PROPOS D'UN CENTENAIRE

Il y a un instinct profond d'équité dans cette célébration des centenaires qui tend à devenir un des rites de notre existence littéraire. Cette revision des valeurs intellectuelles du siècle passé enveloppe une protestation inconsciente contre les engouements de la mode qui porte sans cesse au premier plan des œuvres de second ordre et relègue dans un demi oubli des talents supérieurs, coupables d'avoir plu trop longtemps à nos aînés. Cela suffit pour provoquer chez les cadets une réaction que nous voyons atteindre à l'heure présente, et pour citer seulement quelques exemples, une George Sand et un Octave Feuillet, un Dumas fils et un Sully Prudhomme. « Le moi se pose en s'opposant », proclament les philosophes. Les générations nouvelles pratiquent férocement cet égoïsme vital. En s'inventant des admirations inédites et reniant les autres, il leur semble affirmer mieux leur personnalité. Des vogues se créent ainsi et des ostracismes d'une égale disproportion. Puis il arrive que les journaux nous rappellent qu'il y a cent ans naissait un écrivain, jadis le favori de la renommée, aujourd'hui disgracié. Ce nous est une occasion de rouvrir ses livres, d'évoquer sa biographie. Comme il a cessé d'être acclamé, cette hostilité secrètement mêlée d'envie qu'un succès trop prolongé soulève même dans le public, s'est apaisée, et voici que le glorieux d'avant d'hier, devenu le méconnu d'aujourd'hui, retrouve le rang de son mérite dans une opinion ramenée à la vérité, laquelle n'était ni dans l'enthousiasme excessif des contemporains, ni dans le dénigrement de leurs successeurs.

Ainsi commence le travail qui va donner au romancier, au poète, au dramaturge, à l'essayiste, ce qu'il faut appeler sa place historique.

Cette formule doit être commentée. L'œuvre littéraire, — ce point de vue est admis généralement depuis Sainte-Beuve et Taine, — constitue toujours un témoignage. Elle tient à une époque et elle en manifeste les tendances, à un pays et elle en révèle les coutumes, à une espèce sociale, celle d'où sort l'écrivain, et elle en décèle les mœurs. Ces célébrations de centenaires ramènent l'attention sur ce rapport nécessaire entre l'artiste et le milieu dont il est une expression, qu'il s'y soit adapté ou qu'il se soit révolté là contre, car se rebeller contre son temps, c'est encore en faire partie. On peut dire que la mesure de sa valeur historique, — je reprends le terme, — est celle même du talent d'un auteur. Les très grands hommes, un Shakspeare, un Molière la dépassent, en y joignant une valeur humaine qui fait de leurs personnages des types éternels de tel ou tel caractère, de telle ou telle passion. Ils n'en sont pas moins intimement, intensément, de leur patrie et de leur siècle. Leurs théâtres, à tous deux, impliquent, celui de Shakspeare l'Angleterre Élisabethéenne, celui de Molière la France de Louis XIV. Plus près de nous, Balzac suppose de même le Paris et la province de la Restauration et de Louis-Philippe. Dans des œuvres moins géniales, cette valeur historique l'emporte sur la valeur humaine. Elles sont démodées, leur reprochent leurs détracteurs, quand est close la période qui les produisit. Disons plus justement qu'elles sont datées et qu'elles demeurent infiniment précieuses, par le rappel de façons de penser et de sentir, disparues ou en voie de disparaître. C'est la reconnaissance de cette signification que les centenaires permettent et imposent, et une autre reconnaissance encore, qui n'est pas moins importante pour l'histoire de la littérature, celle de l'apport technique de l'écrivain commémoré. Il ne faisait pas seulement partie d'un milieu ethnique et social ; il appartenait à un milieu professionnel. Qu'en a-t-il reçu ? Qu'y a-t-il ajouté ? N'a-t-il point, par ses avortements mêmes, préparé la réussite de successeurs plus heureux ? Les évolutionnistes ont imaginé, comme intermédiaire entre le singe et l'homme, et pour justifier leur hypothèse, une créature, dont ils n'ont d'ailleurs jamais rencontré de trace, et qu'ils appellent le *Pithécanthrope*.

On pourrait reprendre ce mot chimérique, et l'appliquer, mais cette fois expérimentalement, à ces talents qui sont comme l'ébauche d'un autre. Restif de la Bretonne serait, par exemple, le pithécanthrope de Balzac, Millevoye celui de Lamartine, Rotrou celui de Corneille, le Werther-Carabin de *Joseph Delorme* celui du Baudelaire des *Fleurs du mal*. Je m'excuserais d'accoler une appellation aussi barbarement scientifique à de tels noms, si elle n'exprimait, dans un raccourci très clair, cette vérité qu'il faut, pour rendre pleine justice à un littérateur, discerner, à côté de sa production individuelle, la part de suggestion fécondante qu'il a pu exercer sur d'autres.

Ces réflexions me sont venues en reprenant les livres d'un écrivain qui eut ses heures d'un éclat très justifié sous le second Empire et dont la presse évoque le centenaire, Paul de Saint-Victor, l'auteur d'*Hommes et dieux*, de *Barbares et bandits*, des *Deux masques* surtout, où se rencontrent à mon sens ses plus belles pages. Je me souviens encore de l'impatience avec laquelle, dans nos années d'étudiants, nous attendions, mes camarades et moi, son feuilleton hebdomadaire du *Moniteur*. Nous nous citions les appréciations rapportées sur lui par Sainte-Beuve dans un de ses derniers *Lundis*. « On écrirait un livre rien que pour vous faire écrire une page... » ; Victor Hugo le remerciait ainsi d'un article sur *les Travailleurs de la Mer*. « Je penserai à cela pendant quinze jours et j'en ferai de meilleure peinture... » ; c'était Delacroix le félicitant d'une étude sur *le Cid*. On l'avait surnommé le Titien de la critique, à cause du coloris de son style qui faisait dire à Lamartine, dont il avait été le secrétaire : « Pour le lire, je mets des lunettes bleues. » Nous avions, présent à l'esprit, le portrait que les frères de Goncourt venaient de tracer de lui dans *Charles Demailly*, sous le nom de Rémonville. C'est un des meilleurs morceaux de ce roman inégal, mais très intéressant pour qui veut se représenter les écrivains parisiens d'avant-garde, aux environs de 1860. Nous y voyons le Saint-Victor de la trentième année besognant du dur métier de courriériste théâtral. « Il tournait cette meule d'ànonner, tous les huit jours, la pièce, le gros drame, le vaudeville, le clown, la danseuse, l'éléphant savant, le farceur délirant, l'actrice en fleur, le succès, le puff de la semaine... » Mais ce courriériste est un prosateur de

race. « Ce rôle, continuent les Goncourt, il l'avait grandi, en y apportant sa personnalité, et y faisant entrer ses goûts, sa science, son talent. Ses feuilletons, étaient les feuillets déchirés ou volants d'un beau livre sans suite. » Ils nous le montrent, jetant au papier, le samedi matin « ses douze colonnes, tantôt belles, rythmées, profondes et tendres comme un psaume, tantôt pleines de la vie, du feu de la passion d'un témoin contemporain. » Plus perspicaces qu'ils ne le sont d'habitude, — car le discernement des causes leur manque trop souvent, — les deux frères apercevaient le principe de cette supériorité du feuilletoniste : son énorme et passionné travail intérieur à la Gœthe. « Sa pensée, disent-ils, vivait au-dessus de son métier. Elle habitait plus haut, parmi les œuvres immortelles. Elle se plongeait dans Dante comme dans un fleuve de lumière, elle se parfumait dans les livres saints de l'Inde, elle se fortifiait dans les philosophes antiques. Elle se réfugiait dans Homère... Elle avait encore un autre pain quotidien. Rémonville aimait l'art : une belle toile, un beau marbre, une belle ligne, tout ce monde de matière pliée par l'homme à sa volonté et son génie... Mais il retournaît toujours, comme porté par le courant de tant de belles choses, à l'art grec... Nommant la Grèce, il semblait qu'il vous nommât sa mère... »

Si j'ai cité tout au long ces textes, ce n'est pas seulement qu'ils nous expliquent la très haute estime où des confrères comme Gautier, Flaubert, Taine, Barbey d'Aurevilly tenaient Saint-Victor, c'est qu'ils ont aussi cette signification historique dont je parlais. Certes le feuilletoniste d'*Hommes et dieux* a sa propre originalité, mais il n'est pas une exception parmi les journalistes de son temps. Plusieurs des écrivains que je viens d'énumérer, Gautier, Taine et Barbey sont, eux aussi, à cette date, surtout des articliers. J. J. Weiss en était un, Hippolyte Rigaud également. Tous avaient ce trait commun de s'être donné une large et forte culture. Que les directeurs de journaux les attirassent, c'est la preuve, chez le lecteur de cette époque, d'un niveau intellectuel qui semble avoir plutôt baissé. Ici les causes sont plus difficiles à démêler. La principale est probablement la place attribuée alors aux Lettres anciennes dans l'instruction publique. Quand on feuillette les recueils de copies couronnées au Concours général entre 1830 et 1860, on demeure étonné du nombre d'écrivains distingués

qui excellèrent dans les Discours et les Vers latins. Pour Paul de Saint-Victor, cette éducation classique avait été reçue à Rome même, sous la direction de son père, un poète délicat du Premier Empire, connu par une traduction d'Anacréon. Sainte-Beuve a bien noté, dans son article des *Lundis*, que ce premier fond de culture italienne domina toujours dans Paul de Saint-Victor. Mais que son humanisme raffiné n'ait pas fait de lui un isolé dans le Paris littéraire de 1850 à 1870, c'est la preuve que ce Paris avait lui-même subi la vertu éducative des humanités enseignées, depuis le renouveau de l'Université, d'après des programmes éprouvés et que les décrets ministériels ne s'amusaient pas à changer sans cesse. La diminution de la culture générale était, nous ne le constatons que trop, au terme de ces bouleversements et de leurs méthodes non vérifiées.

Un second trait, historique encore, se dégage de la lecture des livres d'un Paul de Saint-Victor, comme de ceux d'un Flaubert, d'un Gautier, d'un Taine et d'un Renan d'avant 1870, et de tous les grands lettrés de cette époque : c'est l'indifférence aux querelles politiques. Il fallut le coup de foudre de Sedan, puis de la Commune, pour que Renan écrivît *la Réforme intellectuelle et morale*, et que Taine s'attaquât aux *Origines*. Cette double catastrophe provoqua un semblable sursaut chez l'auteur d'*Hommes et dieux*. Il devint celui de *Barbares et bandits*. Ce recueil de pages inspirées par l'horreur de l'invasion et de l'insurrection atteste, chez ce dilettante des impressions d'histoire et d'art, une singulière lucidité de coup d'œil. C'est ainsi qu'il écrit : « Pour que l'Empire germanique usurpe l'Europe, il faut qu'il tue la France. » Quelle lumière jetée en une ligne sur toute la politique suivie par Bismarck et Guillaume II, et quelle divination des dangereuses conséquences de ce funeste principe des nationalités, qui a substitué à l'équilibre issu des traités de 1815, le chaos redoutable de l'Europe actuelle ! Pareillement est-ce des incendiaires de la Commune ou des bolchévistes d'aujourd'hui que parle ce même Saint-Victor quand, à la fin de son *Orgie rouge*, il conclut : «... La Révolution démagogique s'était présentée à la France, tantôt comme un tribun sublime, tantôt comme une divinité bienfaisante, ou sous les traits d'un enchanteur merveilleux, prêt à changer le monde en Eden. Une dernière évocation l'a fait rentrer dans sa nature

cynique et féroce. Elle est apparue dégouttante de sang et la torche au poing... » Cette sinistre vision du péril social ne rappelle guère les propos prêtés par les Goncourt à Rémonville, dans un souper d'écrivains, et tenus par lui sans aucun doute : « Et pour moi, mon cher, je vous le dis, le sommet moral de l'humanité, ce sont les Antonins... » C'est que le Rémonville de *Charles Demailly* et les autres convives de ces fraternelles agapes causaient comme ils travaillaient, comme ils vivaient, sous un régime d'autorité qui garantissait la paix à l'intérieur, et, dans cette Europe aménagée par le Congrès de Vienne où des conflits comme ceux de 1870 et de 1914 paraissaient impossibles. Plaignons ces grands intellectuels si préservés d'avoir subi la secousse de ce tragique réveil.

Plaignons-les aussi d'avoir été, pour emprunter un mot à ces Grecs chers à Paul de Saint-Victor, des « épigones », les hommes de la seconde génération romantique. Il peut paraître paradoxal, en particulier, qu'un humaniste passionné, comme l'était celui-ci, ait été en même temps un romantique. Les pages sur Shakspeare, dans le tome troisième des *Deux masques*, ne nous permettent pas d'en douter, non plus que l'ouvrage consacré tout entier à Victor Hugo. Sur ce point, je citerai de nouveau les Goncourt : « S'il entrait au Palais-Royal, c'était avec la chanson des grenouilles d'Aristophane. *Avait-il vu Bouchardy, il vous contait Byron.* » Un de ces trop rares volumes ne porte-t-il pas ce titre : *Les femmes de Gœthe* ? Les Goncourt et Sainte-Beuve s'accordent à nous le montrer dans sa toute première maturité, tel que nous imaginons les jeunes gens de 1830 : « Fait de corps et d'âme pour d'autres temps, mal à l'aise dans son habit noir, Rémonville était mal à l'aise dans son temps, dans sa sphère. Sa patrie ni son siècle ne lui convenaient... » Et Sainte-Beuve : « Il semblait, en vérité, que ce jeune homme, lorsqu'il nous revint, avec son noble port, son profil pâle, son mouvement de lèvres un peu silencieux, un peu dédaigneux, fût un contemporain retrouvé des Capulets et des Montaigus. » Mais nous ne sommes pas en 1830. Nous sommes en 1850 et dans les années suivantes, au moment du XIXe siècle où la Science commence d'imposer à tous les esprits sa vision ordonnée du monde. De prodigieuses découvertes ont démontré la supériorité de ses méthodes. Elles se résument toutes dans ce principe : la soumission à l'objet.

C'est la négation même du romantisme, dont l'essence est une exaltation lyrique et imaginative de la sensibilité et une révolte contre le Réel quand il gêne cette exaltation. Le problème qui s'est posé à un Saint-Victor, comme à un Flaubert, comme à un Baudelaire, fut de réduire cette contradiction entre leurs aspirations romantiques et la discipline scientifique, qui s'imposait à eux, malgré eux. Ils étaient trop intelligents pour ne pas en reconnaître l'excellence. Considérez-les sous cet angle. Regardez Flaubert s'appliquer à constituer ses personnages par une série de petits faits, comme s'exprimait dès lors son grand ami, le psychologue Taine. Voyez-le essayer de les matérialiser, ces petits faits, dans des tableaux exécutés d'après la manière concrète de l'école de Victor Hugo. Baudelaire travaille de même à donner de ses nostalgies à la Byron des analyses exactes et minutieuses comme une dissection d'hôpital. Considérez-les s'acharnant, l'un et l'autre, à se créer un style de précision et de clarté, si bien que ces Romantiques impénitents en reviennent à la langue la plus classique. A quel auteur français s'apparente de plus près la prose de Flaubert? A La Bruyère, et Baudelaire à Boileau. Rappelez-vous ces vers du *Crépuscule du soir :*

> On entend çà et là les cuisines siffler,
> Les théâtres glapir, les orchestres ronfler...

Ressemblent-ils assez à ceux des *Embarras de Paris :*

> J'entends déjà partout les charrettes courir,
> Les maçons travailler, les boutiques s'ouvrir!...

L'identité de la facture entre *les Fleurs du mal* et les *Satires* ou les *Épîtres* serait rendue évidente par cinquante exemples pareils. C'est que Flaubert et Baudelaire sont des contemporains de Claude Bernard et de Pasteur. Le besoin de vérité qui anime ces maîtres du laboratoire, possède ces fervents du Romantisme et les rapproche, dans l'expression de leurs idées, des écrivains de notre XVIIe siècle, où le souci de la probité du style fut poussé si loin. Chez Paul de Saint-Victor, se reconnaît également le désir d'une prose claire et serrée même dans sa plus ardente éloquence. Mais c'est surtout par la scrupuleuse recherche de la documentation que se manifeste en lui l'esprit scientifique. Ces portraits d'*Hommes et dieux* que Sainte-Beuve

admirait tant, le Néron, le Marc-Aurèle, le César Borgia ne sont pas seulement peints avec une fougue qui rappelle le coup de brosse des coloristes de Venise. Ils impliquent un labeur d'érudition, dont on demeure étonné quand on pense aux conditions dans lesquelles ces morceaux ont été composés, comme aussi les pages sur Eschyle, Sophocle et Euripide dans les premiers volumes des *Deux masques*. Il y a là, notamment, et tout au début, un essai sur la Némésis, égal par la pénétration, à la célèbre thèse d'Édouard Tournier, et quelle magie dans la présentation de ce tragique et profond mythe !

Est-il interdit de supposer que la lecture des beaux articles de Saint-Victor n'a pas été sans orienter dans un sens parallèle ce même Flaubert, qui n'aurait peut-être pas entrepris *Salammbô* et *la Tentation de Saint Antoine*, si certains feuilletons du chroniqueur théâtral ne lui eussent donné des exemples accomplis de la vision hallucinatoire par l'érudition? Il est toujours malaisé de discerner dans les artistes d'une même génération la part des influences réciproques, emportés qu'ils sont tous dans un courant commun. Que l'on puisse poser une pareille question, à propos de l'auteur des *Deux masques*, suffit à prouver dans quelle estime il doit être tenu. Honorons en lui un très fidèle, un très bon serviteur des Lettres. C'est tout ce que cette note a voulu rappeler simplement, à l'occasion de son centenaire. Pour ma part, je ne sais pas de plus haut éloge, car le service des Lettres, ne cessons jamais de le répéter, surtout dans cette époque de barbarie menaçante, n'est rien de moins que le service de la civilisation.

PAUL BOURGET.

LES ÉMIGRANTS

DERNIÈRE PARTIE (1)

I

Or, l'histoire de la ville de Nidaros fut autre que Morten et Erik Foss ne l'avaient imaginée.

Le printemps s'avance, Peter Skaarnes est dans la plaine en train de herser; soudain il arrête ses chevaux et reste bouche bée. La nouvelle route passe tout près de lui, et, aussi vrai qu'il est là pécheur devant Dieu, c'est Morten qui arrive. Il conduit une voiture à deux chevaux, à hautes roues, et il a deux autres chevaux en laisse. A côté de lui est assise une jeune femme. Peter Skaarnes écarquille les yeux et finit par jurer : Sacrebleu, on ne sera plus tranquille !

Dire que, cet hiver, quand on a institué les autorités, il s'est fait élire juge de paix ! Et pourquoi pas? Il est épicier et prêteur d'argent: n'est-il pas naturel que les gens aient voté pour lui ? La loi, il est vrai, a imposé désormais un taux d'intérêts, maximum; ce n'est plus que douze pour cent, malheureusement; mais le Skaarnes sait se débrouiller. Si quelqu'un veut emprunter, il doit d'abord acheter une vieille charrue ou une vieille herse à des prix fantastiques, ou bien voiturer en ville, gratis, quelques charrettes de froment; on pourra parler d'emprunt ensuite. Skaarnes n'avait-il pas le droit de se garer de la ruine? Comment il avait amené tant de gens à voter pour lui, peu importe, mais il est maintenant juge de paix. Il peut marier les gens, régler des contestations, et si un garçon ne lui

Copyright by P. G. La Chesnais, 1925.

(1) Voyez la *Revue* des 15 juin, 1er et 15 juillet, 1er août.

plaît pas, il peut le prendre et l'enfermer dans la cave aux pommes de terre, dont il a fait le lieu de détention. Telle est la puissance acquise par Skaarnes, bien que le prêtre soit furieux contre lui. Le prêtre! Il s'en moque pas mal. Mais celui qui arrive est un personnage plus dangereux.

Les deux voyageurs descendirent près des bâtiments de Morten, et Bergitta, en long imperméable gris et foulard noir sur la tête, le visage hâlé par le voyage à travers la prairie, ouvrit de grands yeux étonnés. Voilà donc la cabane de terre où Morten a vécu plusieurs années! Il faut que Bergitta voie ça de plus près. Non, quel trou! Elle regarde les petites maisons de bois, les meules de paille, çà et là, sur les étendues noires de terre labourée, et elle finit par éclater de rire. Elle n'aurait pas voulu se mettre en ménage avec Morten à Kvidal, mais ici, quand on est si loin dans le monde, que les champs sont à perte de vue, et que les maisons y sont comme de simples boîtes d'allumettes, c'est une autre affaire, c'est un conte de fées. Et tout de même, que ce soit elle qui est là, c'est extraordinaire... n'y a-t-il pas là de quoi rire?

Ils arrivent nouveaux mariés : la cérémonie a eu lieu dans une église norvégienne de New-York. Le voyage a été une surprise continuelle pour Morten : que de changements en une seule année! Le long de la nouvelle route, ont surgi, à des intervalles de quelques lieues, des auberges pour les voyageurs, qui n'ont plus à coucher sous les voitures. Et partout de nouveaux settlers; un jour viendra où l'on ne verra plus qu'une suite continue de cantons entre Northville et ici.

Et voici que Simen sort de l'étable. Holà, il s'arrête court et lève les yeux.

— Non, mais... tu t'es acheté des chevaux, Morten!

— C'est bien de chevaux qu'il s'agit! Vois plutôt : je me suis marié.

Simen, son seau à la main, reste ahuri, tandis que Bergitta s'avance vers lui, la main tendue.

Ils sont à peine entrés dans la petite maison que, de nouveau, elle éclate de rire. Elle se tient au milieu du parquet et regarde autour d'elle. « Ah! bon Dieu, quel chenil! Vrai, ça manquait de femme, ici! » Il faut alors qu'elle aille à la cuisine et dans la chambre, et c'est encore pis.

Dès le lendemain, Morten dut faire la tournée des anciens

settlers et présenter sa femme, et, cette fois, il voulut aller en voiture. Nul ne pouvait, à voir les chevaux, deviner qu'ils étaient achetés à crédit. Mais il projetait de commencer une exploitation nouvelle, dût-il emprunter à Skaarnes.

Ce fut un vrai jour de printemps, giboulées et soleil, odeurs d'humus et de jeunes pousses ; un immense arc-en-ciel surgit au loin dans la plaine. Partout où ils allaient, ils faisaient sensation. Voici Anne dehors, les manches retroussées, en train de laver. Soudain, il faut qu'elle se retienne, comme si elle avait peur de tomber de son haut. « Non, mais... » Et déjà les deux sœurs sont dans les bras l'une de l'autre et pleurnichent. Mais Bergitta n'eut guère le temps de voir les trois enfants, encore moins de répondre aux questions sur la famille et la maison. Morten voulait continuer les visites ; on causerait une autre fois. L'aîné des garçons, Isak, celui qui a les cheveux et les yeux bruns, le devance, courant chez les voisins annoncer la nouvelle.

Il y eut fête chez Karen et Kal, lorsque Morten sortit une petite caisse, et dit que c'était la vieille pendule de Skaret.

— Mais oui, va l'accrocher. Adieu... une autre fois vous aurez les nouvelles de Skaret.

Morten vit trois attelages de bœufs sur les terres, et cinq chevaux qui paissaient. « Diable ! se dit-il. Ceux-là te dépassent. Mais, patience. » Bergitta doit ouvrir son parapluie, ça manque de chemins, on fait le tour des champs et on roule sur la terre meuble. Les chevaux font sensation ! Voici une petite maison de bois avec des rideaux aux fenêtres. Qui est-ce qui l'habite ? « C'est Ola Vatne et la fille du colonel ! — Alors, c'est comme ça qu'ils sont logés ! Non, vois-tu ça ! » Else de Dyrendal est assise à coudre, entourée de trois enfants ; elle grisonne un peu et ses joues sont creuses ; Ola écrit sur une table ; il est membre du conseil municipal : lui aussi a enfin un poste de confiance. Morten se dit : « Décidément les autres te dépassent, Morten, oui, tous : à ton tour, il faut que tu t'y mettes. »

Il n'est pas question d'attendre le café. Morten sent qu'Ola est en contemplation devant les chevaux : bon, qu'il les regarde ! Ce gaillard-là ne doit encore avoir que des bœufs, et il est dépité. On verra bien.

Qui se serait douté que le freluquet était déjà marié, et avait un héritier au berceau ? Son Irlandaise était une grande femme rousse au visage d'épervier, couvert de taches de

rousseur. Ils parlaient surtout par signes, tous les deux, car lui n'était pas fort en anglais, et elle n'avait guère encore appris le norvégien. Bergitta montre l'enfant au berceau et demande :

— Comment s'appelle-t-il ?

— Peter, dit Anton.

— *No, no, Patrick !* crie la mère, en jetant un regard furieux sur son mari.

Au surplus, Anton fit remarquer que l'enfant n'était pas baptisé parce que la mère voulait qu'il fût catholique ; ce que lui refusait, et nul ne voulait céder. L'Irlandaise regarde Morten et demande :

— *What is your meaning* ?

Anton, qui lutte pour la langue de son canton dans sa propre maison, corrige :

— Ça veut dire : qu'est-ce que tu en penses?

— Adieu, dit Morten. Oui, on se reverra. Adieu, Adieu !

Lorsqu'ils furent remontés en voiture, Bergitta eut un nouveau sujet de gaieté :

— Ils doivent se disputer jour et nuit, ces deux-là ! Non, quel couple ! Nous les inviterons chez nous pour nous amuser.

Le mieux était d'aller tout de suite trouver l'instituteur Berg. Il était dans la cuisine de sa nouvelle maison de bois, et mangeait, le visage non rasé, du lait et des miettes de pain dans sa moustache brune. Et quelle saleté autour de lui ! Il bondit, s'essuya la bouche, souhaita la bienvenue... et se mit aussitôt à parler de ses affaires.

— Incline-toi devant moi, Morten. Maintenant je suis un personnage.

— Bah ! Serais-tu président des États-Unis ?

— Non, mais président du conseil municipal.

— Je m'incline.

Mais l'institeur Jo arpente la pièce, il est très en colère. La direction du *county* a maintenant la haute main sur les écoles ; elle exige que l'enseignement soit donné en anglais.

— En anglais ? As-tu idée de ça ? Et tu crois que j'accepterai ?

— Peux-tu refuser ?

— Je peux cesser.

— Ce serait fâcheux.

— Oh ! je suis né sous une mauvaise étoile. Tout ce que j'entreprends va à vau-l'eau.

Morten, qui a présenté sa femme, veut maintenant s'en aller. « Adieu ! Non, pas de café. » Mais à peine le ménage est-il en voiture, l'instituteur arrive, tête nue.

— C'est que, tu ne sais pas, nous avons un juge de paix ! Et il s'anime en marchant à côté de la voiture, et il raconte :

— Écoute bien : Skaarnes marie les gens. Quand ce seraient les dernières paroles qu'il dût prononcer, l'instituteur Jo tient à dire que Skaarnes marie les gens. Il y en a qui lui doivent tant d'argent qu'ils n'ont pas osé ne pas se présenter chez lui pour se marier. Et les discours qu'il tient aux fiancés, on en parle, c'est du pur Mark Twain. Et puis, il y a ses jugements. Écoute un peu : Récemment, il était en train de labourer, deux avocats sont venus de Northfield pour un litige sur une question de limites. Le Skaarnes fait arrêter ses chevaux, mais refuse de quitter sa charrue. « Dites ce que vous voudrez, je reste là ! » Bon, les deux hommes de loi s'expliquent, et plaident, sortent des plans, et citent des articles. Le Skaarnes regarde les chevaux et souffle bruyamment. Alors, il vient une bonne idée à l'un des avocats. Il prend un billet de dix dollars, et dit : « J'y pense, voici ce que je vous ai emprunté la dernière fois que nous nous sommes rencontrés. » Le Skaarnes attrape le billet et le fourre dans la poche de son gilet. Mais l'autre se rappelle qu'il a emprunté autrefois à M. le juge de paix non pas dix, mais vingt dollars. Voici l'argent. Et le Skaarnes de s'en saisir, pour le faire disparaître de même. Le premier avocat n'a plus rien d'autre à faire que de se rappeler que ce n'était pas dix dollars qu'il avait empruntés, mais bien trente. Et ils continuent ainsi jusqu'à ce que l'un des avocats soit à sec. L'autre, alors, donne encore un billet, et lorsque le premier veut recommencer à invoquer la loi, le Skaarnes dit : « Taisez-vous ! C'est celui-là qui a raison ! » Et il montre celui qui a payé le dernier. « Hue ! » Et le juge de paix se remet à labourer.

Et tous les trois de rire. Bergitta pousse de petits cris, l'instituteur Jo se tape sur la cuisse et claironne.

Enfin Morten lui demande :

— Ne veux-tu pas avoir des nouvelles de tes parents ?

L'instituteur devient grave :

— Si fait. Vivent-ils encore ?

Bergitta eut un sursaut. A son ton, l'on eût dit que l'instituteur parlait de gens qui lui étaient parfaitement étrangers.

— Non, dit Morten, ils ont trépassé... tous les deux !

L'instituteur Jo réfléchit un moment, tord une pointe de sa moustache, et finit par dire :

— Heu, ils étaient bien vieux, et usés.

Là-dessus, il s'en alla. Bergitta et Morten se regardèrent.

Dès le lendemain, de la part du prêtre Oppegaard, arriva une invitation. Morten était prié de venir dîner le soir et d'amener sa femme.

— Nous irions chez le prêtre ! dit Bergitta. Cela lui paraissait un événement.

— Oui, il t'a invitée, naturellement. Il a sûrement à causer avec toi d'affaires importantes.

Morten s'était lié avec le prêtre avant son départ pour le pays. Il se réjouissait de le revoir. Ce garçon-là devait avoir de l'argent. Il s'était construit à ses frais une jolie maison peinte en blanc de l'autre côté de l'église, et il oubliait de recouvrer les *bushels* de froment que les fermiers lui devaient en guise de traitement.

Morten et sa femme entrèrent dans un agréable salon, tapis sur le parquet, fleurs aux fenêtres, tableaux aux murs. Mme Oppegaard est debout, grande, avec son altier visage aux traits réguliers sous ses cheveux sombres. Elle est bien plus aimable que le jour où elle est arrivée et a dû se terrer dans la cabane d'Erik Foss. Elle souhaite la bienvenue, donne des poignées de main, et même Bergitta reçoit une caresse sur la joue, c'est parfait. Et voici le prêtre, jeune et blond, avec sa figure longue et ses yeux bleu clair.

— Ah, nous le tenons, celui que nous avons tant espéré ! Et nous avons aussi madame !

Bergitta tressaillit. Jamais elle n'aurait rêvé qu'un tel homme pût l'appeler madame. Un peu après, le prêtre dit :

— Vous regardez les tableaux, ma petite dame. Vous devez trouver qu'il y a là un nombre extraordinaire de portraits de prêtres. C'est que les prêtres ici, en Amérique, sont l'histoire même du pays. Les colons sont venus ici, conduits par des prêtres. Ils se sont répandus dans le pays, conduits par des prêtres. Qui a fondé, croyez-vous, la plupart des cantons nouveaux... dans les forêts de l'Est ou la plaine inculte... qui a bâti des villes, construit des hôpitaux, des écoles, des universités ?.. ce

sont des prêtres. Constamment les prêtres ont marché à la tête. Ils n'ont pas seulement prêché le christianisme, élevé des églises et réuni en paroisse des colons dispersés, non, ils ont été de vrais pionniers. Aussi, Morten Kvidal, quand ma femme nous aura fait dîner, nous traiterons, tous les deux, des affaires importantes.

Après le repas, les deux hommes se retirèrent dans le petit bureau, et, les pipes allumées, le prêtre s'ouvrit de ses desseins, et dit ce qu'il avait sur le cœur.

— Vous savez peut-être que nous avons maintenant ici une administration locale régulière. Il se peut que la plupart des fermiers soient de braves gens fort honorables. Mais j'ai vainement cherché et cherché un chef.

Morten serra les lèvres et oublia sa pipe.

Le prêtre continua :

— Avant tout, il faut mettre un terme au commerce de prêt que pratique Peter Skaarnes. Il nous faut une banque.

Morten approuva de la tête. Il y avait lui-même pensé.

— On a besoin, ici, de capital d'exploitation. Il faut que les gens puissent emprunter à des conditions raisonnables. Mais le monde n'a guère fait attention à nous, jusqu'ici bien que nos possibilités de développement soient énormes. Nous pouvons attendre le chemin de fer dans un avenir prochain, mais la banque, il nous la faut tout de suite. Voulez-vous m'aider ? Les gens ont confiance en vous. Et vous n'abuserez pas non plus de la confiance qu'on vous fera d'autre part. Vous êtes l'homme de la situation. Comme je vous l'ai peut-être dit, mon frère est le directeur de l'une des plus grandes banques de Minneapolis. Voulez-vous y venir avec moi ?

Morten éprouva un frisson. Où cela le mènerait-il ? Le prêtre continua :

— Les bruits au sujet du chemin de fer ont déjà fait surgir ici des spéculateurs sur les terrains. Mais le chemin de fer ne se laissera pas frustrer. Il trace ses lignes où il veut. Il lui faudrait... voyons, ceci entre nous... il voudrait avoir un homme de confiance pour les districts d'ici. Je ne peux pas en dire davantage pour le moment.

Morten voyait s'ouvrir des horizons. Il eut, un moment, un sourire guindé. Il dit enfin, au hasard :

— Quand le chemin de fer arrivera, une ville va probablement se fonder ici. Savez-vous si quelqu'un y pense ?

— Si quelqu'un pense à fonder une ville?

— Oui.

Le prêtre Oppegaard se mit à rire.

— Non, cher ami, le temps est passé, où un individu pouvait fonder une ville. Les *townmakers* sont d'un autre temps. Aujourd'hui, c'est le chemin de fer qui fonde les villes. Il est tout-puissant en ces matières. J'ai vu dans l'Est de petites villes qui ont été obligées, tout simplement, de transporter leurs maisons où le chemin de fer voulait. Mais nous pourrons causer de tout cela avec mon frère. Il est en relations avec la compagnie qui projette une ligne par ici. Eh bien! quand partons-nous?

La nuit, Morten eut le cauchemar. Il lui semblait qu'il avait des ailes, qu'il pouvait s'élever dans l'air, voler, voler...

Quand vint le jour de se mettre en route, il dit à Bergitta que le mieux pour elle serait d'aller coucher, la nuit, chez Anne, pendant son absence. Elle cligne un peu les yeux et le regarde avec un petit sourire. Très bien, ce sera comme il veut.

Skaarnes est dans son champ : il voit le prêtre et Morten passer en voiture, avec des malles attachées derrière. Qu'est-ce que ça signifie? On eût dit qu'il flairait quelque menée dirigée contre lui.

Bientôt les gens eurent sujet de s'étonner. Morten Kvidal vient d'acheter deux quarts de terre à un Hollandais qui veut quitter la colonie. Ce terrain n'est pas sur la route, et pas du tout sur le parcours présumé du chemin de fer. D'où Morten a-t-il eu l'argent? Peu après, arrivent de lourds chargements de pierres de taille, et une troupe d'ouvriers qui se logent sous des tentes : on n'a pas le temps de dire ouf, qu'une maison commence à s'élever. On ne met pas des années à l'achever, c'est l'affaire de quelques semaines. La maison est là, deux étages, de grandes fenêtres, avec des mansardes en saillie sur le toit. Elle fait de l'effet, ici, où toutes les maisons sont petites. Et soudain, le bruit se répand que c'est une banque. On pourra y venir et avoir de l'argent, à des taux raisonnables, pour peu que l'on ait un titre de propriété. Au premier étage est l'appartement du gérant de la banque, au second s'installe un médecin, les chambres du grenier sont occupées par une sage-femme. C'est beaucoup à la fois. Et Morten Kvidal est inspecteur pour la banque.

Le monde a-t-il fait enfin attention à cet endroit? Avant Noël, un nouveau bâtiment s'est élevé, tout contre la banque, et c'est une boutique, absolument comme dans une grande ville. De grandes glaces laissent voir une exposition de tout ce qui peut tenter, fourrures et robes de soie, accordéons et violons, et derrière le comptoir il y a tout ce qu'on peut imaginer, depuis du café et du cuir, jusqu'à des bretelles et de la batterie de cuisine. Quand toutes les lampes sont allumées là-dedans, c'est un vrai paradis : cela vaut qu'on vienne de bien loin dans la prairie, rien que pour se planter devant, et contempler ce spectacle.

Est-ce tout? Non, avant la fin de l'hiver, on apprend qu'on aura un bureau de poste, c'est incroyable, et tout de même vrai. Un jour, la maison est là. Que l'on puisse y venir déposer et recevoir des lettres, cela rapproche singulièrement le vieux pays.

Un homme descend de bicyclette, et regarde autour de lui. Il est d'une fabrique de Chicago. Certes, il y a place ici pour une succursale. Les districts environnants seront riches, un jour. Puis c'est un garçon à lunettes bleues qui arrive dans un cabriolet attelé de deux chevaux en sueur. Celui-là est d'une compagnie de bois de charpente dans l'Est. Succursale? Évidemment : on aura un jour besoin de matériaux de construction : tous ceux qui veulent s'installer ici sont obligés de bâtir. Et Morten Kvidal vend des terrains. Il y a déjà tant de maisons que d'autres doivent suivre. Il serait absurde de mettre la pharmacie ailleurs que là. Et l'hôtel doit être placé à l'endroit qui est déjà le centre. C'est là que bientôt aboutissent les traces des roues de tous les côtés de la prairie. Le boulanger et le forgeron sont forcés de s'y installer. L'horloger aussi. Chaque fois que Morten vend un lot, il étale une carte, et regarde où il convient de placer la maison suivante. On ne choisit pas les emplacements comme on veut. Il semble que Morten ait un plan.

Les gens causent et se disent qu'il doit devenir abominablement riche avec la vente de tous ces terrains! A moins qu'il soit simplement l'homme de paille de gens des grandes villes?

Grâce à l'argent de la banque, la vie du *settlement* est activée, en sorte que tout se transforme en un clin d'œil. Dès le premier été, une armée de quatre cents chevaux arrive d'un *ranch* situé

bien loin dans la prairie. Le chef monte un coursier blanc qui danse, il porte un pantalon de cuir et des éperons, le chapeau de côté, une écharpe rouge, le pistolet à la ceinture. Son visage est cuivré par le soleil, la pluie et le vent. Autour de lui le sol résonne sous les sabots, les crinières flottent au vent; ses aides courent partout en criant et faisant claquer leurs fouets pour maintenir le troupeau qui hennit, saute, galope. Le chef campe à l'ouest de la propriété d'Ola Vatne, que veut-il ? Il veut vendre des chevaux. La nouvelle lui est parvenue que les gens ont de l'argent par ici. Et il a encore quelques milliers de bêtes là-bas, dans le *ranch*, si celles-ci ne suffisent pas.

Les colons viennent voir le spectacle de toutes ces bêtes au pelage brun, bai, noir et isabelle. La tentation est trop grande. Ils achètent. Ils comprennent que les bœufs ne font plus leur affaire. Kal Skaret est venu, peut-être va-t-il en acheter un. Et il va jusqu'à six. C'est Anders, naturellement, ce diable de garçon, qui a encore poussé à ce marché.

En automne, les chevaux agiles piétinent la plaine, quatre devant chaque charrue à deux socs : à la bonne heure, ça fait de la besogne. Ah oui, de belle besogne. Maintenant on laboure en un seul jour un champ si vaste qu'on le compterait, dans le vieux pays, au nombre des grandes fermes.

Depuis que la poste s'est tellement rapprochée, les gens commencent à s'abonner à des journaux. Surtout des journaux norvégiens d'Amérique, avec toutes les nouvelles du pays; c'est de la lecture à haute voix pour le dimanche soir; chaque numéro est comme une lettre qu'on recevrait de là-bas. Mais on y trouve aussi beaucoup de nouvelles d'Amérique, de tous les coins de cette immense contrée. Est-ce que, peut-être, cela ne concerne pas les *settlers* d'ici ? N'est-ce pas l'Amérique qu'ils habitent ? Oui, eh bien, on a de la politique et des partis en lutte, ici aussi, à ce qu'il paraît : qui donc y avait pensé ? Les pionniers ont vécu trop à l'écart; leurs cœurs sont restés attachés au vieux pays; ils n'étaient ici, à l'étranger, que pour cultiver la terre et s'enrichir. Mais le journal leur apprend à penser aussi au pays qui leur a procuré la terre et le moyen de devenir riches un jour, s'ils le veulent.

L'été suivant, il y eut élection présidentielle; des orateurs arrivèrent et tinrent des réunions en plein air; on prêcha en anglais et en norvégien. Et Morten Kvidal y prit part. Natu-

rellement, il y prit part. Dire qu'il pouvait être si important de savoir ce que les gens d'ici pensaient de la façon dont la grande Amérique était gouvernée! Est-ce que vraiment l'élection du président dépend des gars d'ici ? Les petites gens n'avaient pas encore le droit de vote dans le vieux pays, et maintenant Ola et Kal comptent autant que le millionnaire. Voilà comment c'est en Amérique. Ça, il faut l'écrire aux parents et connaissances dans la vieille Norvège. Et la nouvelle période ne faisait que commencer.

II

Lorsque Bergitta et Morten eurent leur premier fils, il fut baptisé Erik Foss Kvidal.

Cependant la jeune femme commençait à s'ennuyer. Morten était trop souvent absent, avec mille affaires sur les bras, et s'il était un jour à la ferme, c'était une activité dévorante, il fallait tout faire à la fois. Pendant quelque temps, Bergitta rit de lui, de son ardeur, de la prairie, et des meules de paille grises qui devenaient des fantômes, quand venait le crépuscule d'automne avec le brouillard et le vent. Mais un jour, pâle et les yeux cernés, elle lui demanda si l'on ne pourrait pas vendre la ferme et rentrer au pays.

Certes, on le pouvait. Mais pas aujourd'hui. Et peut-être pas demain. Ceci et cela devait être achevé, son temps était pris pour le moment.

Et le voici fort ému. Son frère Peter écrit pour demander s'il veut renoncer à la ferme du pays et la lui donner. Sinon, Peter émigrera, lui aussi.

Morten passa toute une journée à faire le tour de la question. Abandonner son droit sur Kvidal ? Certes, il le pouvait. Reviendrait-il jamais là-bas ? L'éternelle pensée des petites maisons grises et du paysage qui les entourait n'était-elle pas comme une camisole de force qu'il convenait de déchirer enfin ? Mais la conclusion fut qu'il ne pouvait tout de même pas... Non, il ne pouvait pas. Qui sait... un beau jour il sera peut-être armé pour s'y installer décidément. Mais pas maintenant, oh non ; il faudra du temps avant qu'il soit prêt.

Et, un jour, Peter arriva. Il avait avec lui sa sœur Randi. Et Randi était mariée et amenait son mari. Morten resta ébahi

devant eux. Allons, c'était bien, puisqu'il était la providence de ses jeunes frères et sœurs. Il avait aidé Simen à se procurer un quart de section à titre de *homestead* à quelque distance dans la plaine, il pourra bien tâcher d'aider ceux-là aussi, avant que les terres disponibles soient prises par les autres qui affluent constamment.

Et mère? On la consolera en lui envoyant encore quelque argent. Si seulement Morten n'en avait pas eu un tel besoin pour lui-même!

Un fait l'étonnait. De tous côtés les gens venaient emprunter à la banque, tout le monde voulait avoir plus de chevaux, plus de machines, des maisons neuves et plus grandes. Mais il y en avait un qui n'empruntait jamais, et c'était Kal.

Il est vrai que, depuis un certain nombre d'années, il avait vendu des récoltes un peu plus fortes que celles des camarades, et il ne déposait pas l'argent à la banque, mais il avait sous son lit la vieille caisse d'émigrant, qu'il fallait tenir bien fermée. C'est pourquoi il ne s'éloignait jamais beaucoup de sa maison sans éprouver une continuelle inquiétude de voir un incendie s'y déclarer.

Maintenant ses enfants le tourmentaient pour qu'il construisît des bâtiments convenables, comme tout le monde. Il avait été obligé de bâtir des remises pour ses nombreux chevaux, et au printemps et à l'automne, quand on était en plein travail avec tous les journaliers embauchés, ceux-ci devaient manger et dormir dans les remises, eux aussi : la ferme de Kal était en train de devenir une petite ville de remises. Mais emprunter pour construire? Emprunter! Kal fait la grimace et branle la tête. Il se rappelle trop bien, souvenir du vieux pays, ce que c'est que d'avoir des dettes.

Son fils Oluf arrive de Decorah, mais croyez-vous que ses études pour être prêtre puissent être achevées, après quatre ans d'absence? C'est maintenant qu'il va s'y mettre à fond dans une ville qu'on appelle Saint-Louis, et qui doit se trouver diablement loin, car rien que pour payer le voyage, Karen a dû sacrifier un cochon tout entier. Mais c'est un plaisir de revoir Oluf; il n'est pas venu ici en vacances depuis quatre ans, les billets coûtaient trop cher; il a préféré s'embaucher dans une ferme de l'Est : ça fait toujours autant de gagné, au bénéfice de Karen et de ses poules. Et le voilà en costume de ville,

grand et beau garçon au visage couvert de taches de rousseur ; sa mère ne peut s'empêcher de tourner autour de lui et de passer la main sur ses vêtements, elle n'a jamais rien vu de pareil.

On eut bientôt de nouveau de quoi bavarder tant et plus dans les fermes ; une grande maison de blé de Chicago avait commencé à construire un *elevator* dans la petite ville de Nidaros : n'était-ce pas la meilleure preuve que le chemin de fer ne tarderait pas à venir ? Car personne ne serait assez bête pour bâtir un magasin de blé si loin à l'écart des voies de trafic : mieux vaudrait laisser les fermiers transporter eux-mêmes le froment jusqu'à la lointaine station de Northville.

Certes, la maison de Chicago savait fort bien ce qu'elle faisait ; elle voulait être sur place à temps, et mettre la main sur le froment produit par les centaines de fermes de l'endroit, qui s'agrandissaient chaque année. Mais le chemin de fer... quand le verrait-on ? Il était inutile d'interroger Morten. Bergitta faisait semblant de ne rien savoir ; le prêtre se contentait de hocher la tête. Et soudain se répand le bruit que déjà la ligne de chemin de fer s'avance sur la prairie : une équipe d'ouvriers y travaille. Ici même, il en arrive qui commencent à élever une gare au milieu de la petite ville. Droit devant elle est tracée une rue, des deux côtés de laquelle on peut acheter des terrains pour construire des maisons, grandes ou petites.

Désormais, personne ne peut plus avoir ici de terre de *homestead*. Le pionnier qui veut avoir un quart de section gratuit doit s'en aller loin, bien loin dans la plaine inculte. Car le chemin de fer a obtenu du gouvernement une certaine étendue de terre des deux côtés de la ligne, et plus loin, vers le Nord, au long de la ligne principale, il possède déjà un large ruban à travers l'immense pays, jusqu'au Pacifique.

Mais on peut acheter de la terre au chemin de fer. Et Morten n'a plus de raison de le cacher, on peut lui en acheter, à lui, car il est le commissaire du chemin de fer. C'est pour le chemin de fer qu'il a acheté les deux quarts du Hollandais. C'est pour le chemin de fer qu'il a acheté les autres fermes, tout autour. C'est le chemin de fer qui possède tout le sol de la ville de Nidaros.

Enfin, ceux qui avaient cultivé leurs deux quarts pouvaient

obtenir davantage. Le prix était raisonnable, quelques dollars par acre, à payer en vingt ans. C'était tentant. Et l'argent à payer tout de suite, on pouvait toujours l'avoir à la banque : elle prêtait volontiers sur la terre.

Le jour où, dans la petite ville, fut installé un « bistrot », Ola Vatne fut singulièrement ému. En passant par là, il sentit sa passion s'éveiller. Il lui semblait que ce débit avait été placé là uniquement pour le tenter, lui. « Arrive, Ola ! Tu vas te perdre, Ola ! » Hé oui, c'était peut-être juste, il sentait qu'il lui faudrait, ou bien y entrer et s'enivrer comme une brute, ou bien... ou bien vider la taverne et battre le patron comme plâtre. La pression intérieure..., peuh, il la sentait bien encore, mais elle ne s'accumulait plus, mois après mois : tous ces événements des derniers temps, le journal, les assemblées et les conférences, le chemin de fer, la ville, l'histoire de la banque et de l'argent, et les chevaux et les machines, ç'avait été un soulagement ; la pression n'était plus si forte qu'autrefois. Et puis, au cours des années, Else, cette femme merveilleuse, avait suscité en lui des forces nouvelles, affiné son oreille, sensible aujourd'hui à des nuances plus délicates ; il ne s'en rendait pas bien compte, mais il était changé. Et voici... la taverne va le saisir. Tout ce qu'il a gagné... à vau-l'eau ! « Arrive, Ola ! Tu as un poste de confiance et tu es en voie de devenir un gros bonnet, mais c'est fini... arrive, soûle-toi comme une brute, va, jette tout à bas ! »

Il y avait de quoi être agité. A Nidaros, il était *supervicer* du *township* : l'hiver précédent, il s'était acheté un manteau à col de fourrure et des gants fourrés, ce qui lui permettait de marcher a côté de sa femme d'une manière plus convenable. Et d'où lui venait cette idée de construire ici, sur sa ferme, des bâtiments pareils à ceux de Dyrendal, et de mettre dans le salon un piano qu'elle pourrait faire gronder, tout à fait comme lorsqu'elle était demoiselle ? Mais voici la taverne, Ola. Tout va être anéanti, Ola. Autrefois tu ne buvais, à en être ivre-mort, que deux fois l'an, à tes voyages en ville. Maintenant, ce sera chaque jour, jusqu'à ce que tout soit perdu, toi, la ferme, et ta femme, et les enfants. Oui, le voilà, le débit, le *saloon*. Arrive, Ola ! Tu auras beau faire, Ola, c'est la ruine, pour toi et les tiens !

Or, un jour, il dit :

— Il faut que j'aille faire un tour en ville.

— Eh bien, vas-y ! répond Else.

Il était tard dans la soirée quand il rentra ; les enfants étaient au lit, Else cousait, assise près de la lampe. Alors elle lève la tête et le regarde ; et elle n'est pas le moins du monde surprise de le voir revenir parfaitement sobre. Ah ! si l'on savait dissimuler ses sentiments aussi bien que cette femme-là !

Il arpente un peu la salle, puis s'arrête devant elle :

— Else... veux-tu que je te dise une chose ?

— Eh bien ?

— Oui, mais il ne faudra pas te moquer ?

— Ça dépend.

Elle a un petit sourire.

— J'ai... j'ai rossé le bistrot, ce soir.

— Je le sais, dit-elle en reprenant sa couture. L'instituteur Berg était là ; il a tout vu. Et il est venu ici...

Elle enfile une nouvelle aiguillée et continue de coudre.

Un instant plus tard, Ola dit :

— Mais j'ai réfléchi, ça n'est sans doute pas digne d'un *supervicer* d'assommer les gens.

— Peut-être pas.

— De plus, je ne peux tout de même pas rosser tous les bistrots du North-Dakota.

— Ce serait beaucoup, même pour toi.

— Mais, vois-tu, Else... il faudrait les rosser d'une autre façon. D'une façon qui conviendrait à un homme comme moi. Écoute, Else, veux-tu m'apprendre à faire des conférences ?

Elle l'observe un moment, il est tout rouge de confusion, oh ! comme il est touchant.

— Tu veux rosser les bistrots... avec des conférences ?

Elle aurait envie de lui sauter au cou.

— Oui, crois-tu que je puisse apprendre à prêcher de manière à les terrasser ?

— Pourquoi pas ?

Et Ola songea qu'elle devait en avoir beaucoup plus à dire sur ce sujet ; mais, si elle l'avait dit, elle n'aurait pas été celle qu'elle était.

Les jours suivants, tout en vaquant à son travail, il se remit à chanter. Il lui arrivait de s'arrêter en pleine besogne, de serrer les poings et d'en jouer comme s'il voulait chasser d'une taverne tous les clients. Il sentait la pression intérieure si

souvent éprouvée; mais cette fois il pouvait y échapper, il n'avait qu'à s'en aller battre tous les patrons de *saloon* du North-Dakota, sans oublier que ce ne devait pas être à coups de poing, mais par des conférences. Comment s'en tirerait-il ? Oh, qu'il est heureux d'avoir une telle femme! Il faut qu'Else lui apprenne, et il y aura moyen! Et c'est pourquoi Ola ne pouvait s'empêcher de chanter à pleines journées.

III

Maintenant plusieurs trains par jour sifflent à travers le *settlement* de Nidaros, et c'est un spectacle, surtout le soir, quand on voit ces suites de wagons aux fenêtres éclairées filer dans la plaine et finalement disparaître au loin, au ras du ciel. Voilà les ermites entrés en relations avec le vaste monde, et un nouveau rythme donne à tout une allure plus vive.

A Noël, un événement eut lieu : l'inauguration de la salle commune de la ville, installée par l'instituteur Jo et la femme du prêtre. L'instituteur avait été très occupé, depuis plusieurs semaines : il avait formé un chœur de jeunes gens, fait répéter des chants norvégiens; et quant à la femme du prêtre, elle tenait une surprise en réserve, on chuchotait qu'une pièce de théâtre serait jouée, rien que cela !

L'usine à gaz avait été installée aussitôt après le chemin de fer, étonnamment vite, la petite ville sombre de la prairie maintenant était éclairée; de fortes grandes lampes brillaient indiquant le chemin bien loin dans la plaine, par les nuits obscures.

Les gens arrivent en traîneaux, avec des grelots; il y a des gars et des femmes qui se sont payé des fourrures, ils descendent, tout rougis par le froid : des lumières dehors et dedans, nombreux papillons de gaz dans la grande salle, où l'on sent encore l'odeur du bois raboté; c'est vrai, on aperçoit au fond une scène avec un rideau, et les murs sont ornés de drapeaux américains et norvégiens.

C'est la première fois que les fermiers peuvent enfin se réunir pour une fête en dehors de l'église, et c'est la première fois qu'ils dressent parmi eux le drapeau américain. Ils regardent l'étoffe bleue parsemée d'étoiles. Elle semble leur montrer qu'ils sont maintenant membres d'une puissance mondiale. Ils sont Norvégiens, oui, mais ils sont aussi Américains, ils ont reçu

de la terre de l'État, ils ont élu le président, ils doivent évidemment hisser le drapeau du pays lorsqu'ils ont une fête.

Le rideau se lève et une pièce commence ; c'est la femme du prêtre qui a appris leurs rôles aux jeunes gens. Andreas de Skaret joue le rôle du prétendant, Siri est une jeune fille malheureuse, l'instituteur Jo un vieux directeur d'école : tout le monde voit ça tout de suite. C'est *Au Châlet* (1), et il y a là des costumes nationaux et des chansons sur l'amour et la nature norvégienne.

Les spectateurs serrés sur les rangées de bancs contemplent ces fjelds avec leurs forêts et leurs névés ; il y a un châlet de pacage, et des filles et des garçons et une demande en mariage ; oui, tout ça, ils le comprennent, et peut-être cela éveille des souvenirs chez les vieux. Les visages s'épanouissent : il y a si longtemps que ces gens de la prairie ne sont sortis de chez eux pour s'amuser un peu !

Le rideau s'est baissé : le voilà qui se relève, et le prêtre s'avance. Chut ! va-t-on avoir un sermon et la parole de Dieu ? Non, il parle d'affaires laïques. Il dit qu'il convient, un soir comme celui-ci, d'accueillir la patrie nouvelle dans notre cœur et notre pensée, non seulement pour la fête, mais aussi pour la vie quotidienne. Les souvenirs du pays natal peuvent être un capital où l'on puise pour le devoir et le travail, une force dans la lutte, un bouclier dans le malheur, en sorte que d'autres nations puissent penser et dire : « Ceux-là doivent être d'une bonne race, ceux-là doivent venir d'un beau pays. » La meilleure manière de sauvegarder son esprit national est de lire de bons livres. Nous fonderons ce soir une société de lecture. Il y aura une bibliothèque. Dans le monde des livres nous nous confondons avec l'âme de notre peuple, que nous soyons au pays ou loin du pays.

Après cela, les gens purent enfin commencer à remuer. Une odeur de café pénétra dans la salle, on emporta la plupart des bancs. On ouvrit une porte latérale, et Anne et Bergitta entrèrent, chacune avec une grande bouillotte luisante dont le goulot fumait, puis venaient l'Irlandaise et d'autres femmes avec de larges plateaux couverts de pains mollets et de pains viennois ; bref, ce fut une vraie noce.

(1) Pièce en un acte de C. P. Riis (1850), « idylle dramatique avec chant ».

Bergitta et Anne et la plupart des femmes circulaient dans la salle chaude avec un foulard sur la tête ; la femme du prêtre, Else et l'Irlandaise pouvaient se montrer tête nue, c'était leur affaire, mais les autres conservaient l'usage du vieux pays, elles ne voulaient pas se mettre à singer les dames.

On chante. L'instituteur Jo est debout, cheveux et moustaches grisonnants, et bat la mesure ; garçons et filles forment cercle autour de lui ; le chant national s'élève. Jamais Morten ne l'a entendu si bien chanter : on dirait que les voix tremblent un peu : elles montent comme si elles voulaient porter jusqu'au vieux pays. Et Morten veut en être ; il lève la main, le prêtre en fait autant, les gens se lèvent, quelques-uns se joignent au chœur, et bientôt tous.

Ces gens de la prairie ont vécu bien des années loin de leur pays et de leur famille, ils ont souffert du froid et de la misère ; ils ont trimé dur, et maintenant ils chantent. Ils sont venus de leurs huttes de terre ou de leurs petites maisons de bois, les voici en habits de fête parmi toute cette lumière, et ils chantent, ils chantent le pays que, malgré tout, ils ne pourront jamais, jamais oublier.

Mais voici que quelqu'un frappe dans ses mains ; une voix s'élève :

— Ne serait-il pas temps de danser un peu ?

Celui qui venait de parler était un jeune homme à lunettes, le nouveau médecin qui venait de s'installer, ce qui en faisait deux dans la ville : tout le monde regarda de son côté.

Et voici Ola Vatne avec son violon. Il faisait un peu le fier depuis quelque temps ; il n'était plus homme à jouer ici ou là pour faire danser : le Comité de la fête avait dû s'adresser à lui en corps, faire une démarche officielle ; alors, oui, puisqu'il s'agissait d'une œuvre de bienfaisance, oui...

Il s'assied sur la scène, c'est un gars superbe, un peu fatigué par la prairie et la charrue, mais sa crinière dorée, son épaisse barbe rousse n'ont pas un poil gris... Il accorde son instrument ; sa main n'est pas grande, mais velue ; et il joue.

C'est le médecin qui, le premier, s'élance avec sa femme, vraie princesse, qui détonne parmi les autres ; elle a voulu, ce soir, bien s'amuser, enfin, et se mettre en toilette de bal : sa robe jaune-clair a une traîne qui balaye le parquet, un diamant étincelle sur le peigne de son chignon, elle porte au

cou un collier de perles, son visage est frais et fin, amoureux de la danse, et ses grands sourcils foncés tremblent de plaisir à tout instant. Les gens contemplent ce spectacle. Personne n'osera-t-il se risquer sur le parquet à côté de ce couple?

Oh si ! la jeunesse ne peut entendre une pareille valse sautante et se tenir tranquille. Voici les jeunes gens qui partent, deux par deux, en costumes nationaux du Valders et du Hallingdal ; ceux du Sætersdal ont une pièce de cuir au fond de leur culotte, les filles en corsage rouge à manches blanches, une broche sur la poitrine, baissent chastement les yeux quand les gars viennent les chercher. Peut-on résister à un pareil violon? Le parquet se remplit, de longues jambes en pantalons de bure s'agitent parmi les bas clairs des danseurs en culotte, les foulards des filles leur glissent sur la nuque, on finit par voir leurs têtes et leurs cheveux. La salle s'anime de couleurs. Le Sogn et le Hardanger semblent avoir envoyé ici leurs plus jolies filles, le Telemark et le Gudbrandsdal ont des garçons aux gilets boutonnés d'argent. Tout cela donne de l'élan. Les gars soulèvent les filles et les tiennent courbées en arc, il y a trop longtemps qu'on s'est retenu, il faut que l'on s'en donne, on se venge du pays indéfiniment plat, on se rappelle les cimes blanches des fjelds au lever du soleil, les forêts, les cascades, la magie et les mirages des nuits claires, ou bien la mer, calme ou orageuse ! Et tout cela entre dans la danse...

Maintenant c'est la fin, groupes par groupes, on commence à s'en aller ; le froid entre par les portes sous forme de buée blanche ; on entend le tintement des grelots qui s'éloigne sur les routes. La fête s'achève pour cette fois. Mais, en prenant congé, le prêtre dit :

— Il faut que nous ayons beaucoup de soirées comme celle-là !

IV

Le printemps s'avance. Un jour, Andreas Skaret conduit de la station à l'église une voiture qui contient un cercueil. C'est Per Fœll qui revient enfin, envoyé par l'asile, car la veuve l'a voulu ainsi. Et lorsque le prêtre Oppegaard est devant la tombe avec tous les anciens settlers autour de lui, sa voix s'élève et il dit qu'ici gît un soldat tombé dans la bataille. Il a péri non

simplement dans la lutte pour le pain quotidien, mais dans la guerre éternelle de l'homme pour se soumettre la terre. Puis, la tombe est recouverte : Per Fœll dort auprès d'Erik Foss.

Quand les gens, plus tard, se rendirent chez Anne et lui conseillèrent de vendre la ferme, maintenant que les propriétés étaient devenues si chères, elle se contenta de secouer la tête. Kal continua de cultiver ses deux quarts à moitié, car ils devaient un jour revenir à l'un des fils, pas à l'aîné, Isak, aux yeux bruns et aux cheveux foncés, qui n'aimait que l'étude, mais au second, Per, qui était autrement gaillard, grand et massif, avec des cheveux blonds bouclés... à le voir une bêche en mains, on aurait cru son père.

Anne passa bien des soirs d'hiver dans la petite salle avec ses enfants, pendant que au dehors la neige voltigeait sur la plaine. Elle leur contait indéfiniment les souvenirs de son enfance. Elle se rappelait si bien son canton, elle l'évoquait en traits si nets qu'ils le voyaient, eux aussi. Maintenant, ils allaient à l'école, où la langue était l'anglais, où les livres étaient en anglais : tout leur savoir était une plante poussée dans le sol américain; quand ils voulaient suivre leur mère, ils avaient un long voyage à faire. Mais dans ses récits, elle les emmenait pour de longues promenades en skis sur des pentes escarpées, en traîneau sur le lac de glace polie; ou bien ils l'accompagnaient au châlet de pacage où elle avait été vachère plus d'un été, ils rencontraient des ours dans les forêts; ou encore elle disait la fée qui va sur les versants en jupe bleue et cheveux d'or et attire les beaux garçons qu'elle enferme dans le roc.

Un fjeld, avec des cimes de neige qui montent dans le ciel, qu'est-ce que c'est? Les enfants se rapprochaient, ils écarquillaient les yeux, ils n'avaient jamais vu ni forêts ni fjelds : mais raconte encore, mère! raconte encore! Certes, elle était pour toujours fixée ici dans la plaine, et sans doute elle ne reverrait jamais le vieux pays, ses enfants étaient Américains et la retenaient ici; quand même, un voyage en imagination là-bas avec eux était une fête pour eux et pour elle. C'était avec un sentiment singulier que, baissant la tête, elle songeait que ce temps de sa jeunesse était passé; elle pouvait rêver encore de beaux garçons, de danse et de folies, mais tout ça était bien fini. Et cependant, autrefois, les gens disaient qu'elle était la plus jolie fille à l'église du vieux canton. Mais il y a si longtemps...

Bergitta vient parfois la voir. Elle se secoue dans l'entrée, pour faire tomber la neige, la porte s'ouvre, hé, c'est Bergitta.

— Tu es sortie à pied par un temps pareil !

— Non, le valet de ferme m'a menée en traîneau.

Elle a un enfant presque tous les ans, et ce n'est pas l'ouvrage qui manque, maintenant que sa ferme est devenue grande. Mais si elle est pâle et comme ratatinée, cela tient à une autre raison, qu'Anne connaît bien.

— Comment cela va-t-il maintenant ? demande-t-elle à sa sœur.

Peuh, cela va. Le plus triste est qu'elle ne parvient pas à dormir. L'obscurité de l'automne dans la plaine a été pénible cette année, comme toujours, mais l'hiver est pire. Ah ! si l'on pouvait rentrer au pays dès demain. Ou si l'on pouvait tout le temps voir beaucoup de monde, danser et s'amuser. Mais adieu les plaisirs, on devient vieux, on n'a plus qu'à s'asseoir et à pleurer.

— Tu n'as pas honte ! Toi qui es mariée avec un gars comme Morten.

Morten. Ha, ha ! C'est bien sa faute, tout ce qui arrive. Il promet, bien entendu, de vendre la ferme et de retourner là-bas, et pftt... il vole partout comme une mouche autour d'une bouteille ; il faut cultiver d'un seul coup tous les quarts de section qu'il a eus du chemin de fer, bâtir des maisons en un clin d'œil, fonder une société de téléphones pour tout le district, aller à des réunions électorales, accepter des fonctions électives de plus en plus nombreuses. Jusqu'où il pense s'élever, nul ne le sait, il ne le sait pas lui-même. Mais il a encore reçu un choc, lorsque son plus jeune frère lui a écrit pour lui demander s'il renoncerait maintenant à son droit sur la ferme de famille. Certes, Morten consentait,... c'est-à-dire, non. Il ne voulait pas, maintenant non plus. C'était pour lui comme la coupure d'un lien ombilical, non, il ne pouvait pas. Qu'on attende un peu ; il rentrera chez lui un jour, mais il faut d'abord qu'il achève certains travaux... La conséquence est ce qu'elle doit être. Les jeunes frères et sœurs ne se sont pas résignés à cultiver la ferme sans être sûrs qu'elle leur appartiendra : ils devaient chercher à s'établir, ils sont venus ici. Un beau jour, les voilà devant Morten qui doit s'occuper d'eux comme il a fait de leurs aînés. Mais qu'est-ce qu'ils

racontent? Que la mère s'est vue obligée de vendre la ferme à des gens tout à fait inconnus, afin de pouvoir assurer son existence pendant sa vieillesse... Morten est devenu tout pâle. Et depuis lors, il a encore plus d'affaires en train; il dit qu'il veut aller là-bas et racheter la ferme; seulement, il a d'abord quelques opérations à terminer. Et il parle anglais et norvégien dans son sommeil, il salue la grande et libre Amérique, et naturellement il cause avec sa mère de retour à Kvidal. Mais y rentrer vraiment ? Oh non, il est ici à l'attache, de plus en plus, et c'est pire chaque année...

Ainsi se lamente Bergitta. Anne sait ce qu'il faut à sa sœur. Elle la distrait en la questionnant sur ce qui s'est passé parmi la jeunesse du canton après son propre départ. Elle la ramène à raconter indéfiniment, à décrire des gens et des scènes, à se lever et les figurer, si bien que Bergitta finit par sourire et même rire. Te rappelles-tu celle-là ? Et les gens de telle et telle ferme? Te rappelles-tu celui-ci ? Et la noce de Langmo, quand nous avons conduit seize chevaux pour le cortège, et où le ménétrier, à cheval en tête, soufflait dans une clarinette?

Finalement, Bergitta s'en va tout autre qu'elle n'est venue : sa sœur met un manteau et l'accompagne un peu.

Un jour, Else arrive en voiture devant la porte de Morten. N'est-ce pas, que les chevaux et la voiture sont beaux? C'est comme ça dans ce pays : on ne s'en rend pas compte encore, et on est déjà des bourgeois. Bergitta est chez elle, peut-être de nouveau un peu triste, mais auprès d'Else on sent un si grand calme qu'on a honte de parler de ce qui est mauvais en ce monde. Elle s'assied sans ôter son chapeau et déboutonne seulement un peu son manteau, car elle ne fera qu'une courte visite. Elle raconte qu'Ola a fait en ville sa première conférence : cela a marché incroyablement bien; ce sera encore mieux quand il sera un peu exercé. Et sais-tu, Bergitta?... il est rentré un jour à la maison avec un piano, rien que ça! C'était pour la remercier de ce qu'elle ne l'avait jamais grondé quand il était saoul, autrefois. Les doigts, malheureusement, ne sont plus en état de jouer : le travail de la prairie, à la longue, les a rendus gourds. Du moins peut-elle apprendre à ses filles le peu qu'elle sait.

— Et puis, Bergitta, j'ai à te faire une proposition importante. Veux-tu, avec la femme du prêtre et moi, former un

comité ? Nous voulons organiser une souscription pour un hôpital norvégien. Bergitta éclate de rire :

— Nous nous mettrions, nous, les femmes, à bâtir un hospice ?

L'autre répond :

— Ici, en Amérique, ce sont toujours les femmes qui s'occupent de ces choses-là. Tu devrais y prendre part.

Et Bergitta prend part.

Un matin, une surprise : l'instituteur Jo est en tournée d'adieu. Il s'en va ? C'est bien ça. Il part en voyage. — Au vieux pays ? Cette idée n'obtient de lui qu'un rire méprisant. Alors, où l'instituteur Jo veut-il donc aller ?

— Oh ! ce sera en bien des endroits. Allons, adieu, bonnes gens. Et merci pour le temps passé ensemble.

Ce fut seulement chez Morten Kvidal qu'il s'expliqua.

— Écoute, Morten Kvidal : Erik Foss a eu bien des rêves grandioses, une école supérieure pour la ville de Nidaros, une cathédrale, une université. Tout cela se réalisera un jour, tu peux y compter. Mais qu'est-ce qu'on y enseignera ? Vois ce qui se passe maintenant dans nos écoles. Nous avons, au cours de notre histoire, créé des États en Irlande, en Écosse, en Normandie par des expéditions de pirates. On a inscrit les expéditions de pirates aux programmes de l'enseignement. C'est parfait. Mais ici ? La Normandie nouvelle d'ici, dont nous serons sans doute bien fiers un jour, nous ne l'avons pas eue par le fer et le feu, mais par la bêche et la pioche. La guerre que nous avons menée contre la plaine inculte, contre les incendies de la prairie, la solitude, les hivers, la sécheresse, la misère, les sauterelles... n'a-t-elle pas eu ses héros ? Ne vaut-il pas la peine d'en garder le souvenir pour la postérité ? Écoute, Morten Kvidal ! C'est un raté qui est devant toi, mais il va tout de même accomplir un petit exploit. Il va parcourir les États de l'est à l'ouest, et recueillir les éléments de notre histoire, depuis Leif Eriksœn jusqu'à nos jours. Il ira causer avec les vieux pionniers et il écrira ce qu'ils ont su faire depuis leur arrivée. As-tu entendu parler de Kleng Person ? Il circulait à pied à travers les États, il y a quatre-vingts ans, et il a fondé trente-six colonies : un jour, il était assis sous un arbre à l'endroit où se trouve maintenant Chicago ; un métis

arriva, qui voulait lui vendre cent acres de terre précisément là s'il consentait à échanger ses vêtements et donner sa pipe. Kleng réfléchit : il était propre ; il craignit que l'autre n'eût de la vermine sur lui. Aujourd'hui, le sol ainsi offert a plus de valeur que celui de toute la Norvège... Oui, oui, tu peux sourire. L'instituteur Jo va ressembler des renseignements pour l'université qui existera un jour ici, dans la ville de Nidaros. Ce sera une nouvelle Edda, où il ne sera pas question de vengeance et de meurtres, mais de patience et de travail... Et maintenant, adieu ! Nous sommes arrivés ensemble. Nous avons passé par bien des aventures. Nos fortunes ont été différentes. Merci quand même, et bonne chance.

L'instituteur Berg partit donc, et ses vieux camarades furent à la station et agitèrent leurs mouchoirs. Il pencha sa tête grise hors du wagon et répondit de même. Le groupe des vieux *settlers* diminuait... il en venait de nouveaux à leur place, mais ce n'était pas la même chose.

Et voici qu'un dimanche la cloche de l'église sonne longtemps au-dessus de la plaine, comme pour une grande fête ; cette fois c'est Per Fœll le jeune qui l'a mise en branle, et sur tous les chemins se presse une foule exceptionnelle : est-ce donc l'évêque, aujourd'hui, que l'on court entendre ? Non, c'est Oluf Skaret qui est de passage chez lui, et qui va prêcher pour ses vieilles connaissances ; il y a beau temps qu'il a terminé ses études à Saint-Louis, et il a déjà une église et une paroisse à l'Est, quelque part en Iowa.

Ceci n'est pas un jour ordinaire pour Karen et Kal, et, après tout ce qu'ont coûté, en poules et en cochons, tant d'années d'études, c'est bon d'avoir Oluf chez soi et de le voir de nouveau circuler dans la maison, en vrai prêtre, avec de la barbe sur les joues et des lunettes sur le nez. Ah, comme le temps passe !

Oluf est enchanté d'être de nouveau avec ses parents et ses frères et sœurs. La pendule de Skaret bat et rappelle les jours anciens, Karen n'ose pas raconter qu'elle sursaute parfois, lorsque l'heure sonne, et pense à Ebbe, qui va peut-être revenir. Des souvenirs ? Les enfants parlent de l'enterrement du chat dans les rochers, le jour du départ, des airelles et des camarines qu'ils y cueillaient, et de la gelinotte qui avait volé

par là, un hiver. Oluf a peut-être pensé à tout cela plus que les autres, lui qui a tant vécu isolé.

— Et toi, père, tu as grisonné. Et toi mère, tu dois avoir besoin de te reposer ?

— Siri est maintenant une petite demoiselle qui va chez le prêtre et apprend à jouer du piano ; ce n'est pas Kal qui l'a voulu, c'est Karen, comme d'habitude. Et Paulina arrive de sa petite ferme, et son frère, le prêtre, lui serre les deux mains et dit qu'elle est une brave fille.

Les gens, sur la route, se demandent à quelle tendance Oluf peut bien appartenir. La lutte religieuse est venue jusqu'ici, Peter Skaarnes s'est chargé de l'y amener. Oluf appartient-il à tel ou tel synode, et quelle est sa position au sujet de la prédestination? Aujourd'hui on sera fixé.

Le voilà qui vient par la plaine avec son frère. Andreas écrit maintenant son nom Andrew ; il est plus grand et plus fort que le prêtre, c'est un gros boulot aux moustaches blondes et aux cheveux bouclés sous sa casquette plate. En ce moment même il raconte à son frère, en confidence, qu'il guette l'occasion pour grouper tous les *farmers* d'alentour et leur faire construire un *elevator* à eux pour le froment, afin qu'ils se rendent indépendants des spéculateurs, et puissent vendre au moment le plus favorable. Le prêtre le regarde, et trouve qu'il aurait bien pu attendre et lui parler de ça une autre fois.

Derrière eux marchent les deux sœurs, Paulina grande et massive, avec un foulard sur la tête et de gros souliers, Siri en chapeau, une ombrelle à la main. Viennent ensuite le père et la mère, deux vieux de la prairie dans leurs plus beaux habits. Mais bien qu'Oluf porte sa robe et son collet dans une valise, ils ont refusé d'aller avec lui : un prêtre est un prêtre, et il a beau être leur fils, ce serait trop d'aller côte à côte avec lui. Et lorsqu'ils entrent dans l'église, Kal laisse les autres s'avancer jusqu'au premier banc, où Oluf les a priés de prendre place ; lui-même se faufile dans le dernier, car, songez donc... si ça allait mal tourner, si ce benêt n'allait dire que des bêtises !... bref, il était plus sûr de n'être pas loin de la porte.

Mais il est fort touché de voir qu'il y a tant de monde, bien que ce ne soit qu'Oluf qui doit prêcher aujourd'hui. Voici le potentat lui-même, Morten, dont les cheveux et la barbe grisonnent ; Bergitta et Anne l'accompagnent. Elles viennent

toujours à l'église ensemble, ces deux-là, et elles s'habillent à peu près de même : est-ce qu'elles voudraient se figurer qu'elles sont toujours à Ramsœya chez leurs parents, et que leurs robes et manteaux sont de la même étoffe ? Elles s'asseyent du côté des femmes. Bergitta, qui est plus jeune que sa sœur de quelques années, paraît plus âgée : c'est que la prairie vieillit certaines personnes plus que d'autres. C'est encore le freluquet qui est sacristain, mais il s'est déplumé, et sa petite moustache, sous son nez, est grise. Le psaume commence. Kal n'est pas capable de chanter. Il fait semblant d'examiner ses souliers et ses mains gercées, qu'il tient jointes entre ses genoux. Oui, voilà comment va le monde. Kal songe au temps où Oluf, à Skaret, ne pouvait aller à l'école parce qu'il n'avait pas de pantalon. Un instant après, il cherche des yeux Karen, qui est assise, déjà le nez dans son mouchoir : ses filles la regardent comme s'il pouvait devenir nécessaire de l'aider à sortir.

Puis, Oluf entre en robe et collet, c'est la première fois qu'on le voit ainsi. La seule personne qui ne voie rien est Karen, dont les yeux sont aveuglés juste à ce moment. Kal doit de nouveau examiner ses mains, il pense à Paulina, qui a trimé comme un gars après le départ d'Oluf, et à Karen, qui a tant pillé sa basse-cour et sa porcherie pour subvenir à ce garçon.

Voilà le prêtre debout dans la chaire, il joint les mains et commence à prier. Vraiment, c'est Oluf? Kal regrette maintenant de ne pas s'être assis tout de même à côté de Karen, il semble qu'elle n'en peut plus, elle est secouée de sanglots tout le temps.

De quoi le prêtre parle-t-il ? Ni Karen ni Kal n'en peuvent saisir grand chose. La parole de Dieu est la parole de Dieu. Mais pour ce qui est de Karen, elle a toujours cru jusqu'ici que Notre Seigneur est un vieillard. Elle comprend maintenant que c'est une erreur. Il est très jeune. Il ressemble à Oluf. Et Kal ne tarde pas à comprendre qu'il n'avait rien à craindre, ça va tout seul.

Et plus d'une fois, par la suite, les deux vieux, en causant de tout ce qui leur était arrivé au vieux pays et ici, se dirent que cette journée-là était la plus grande dont ils gardaient le souvenir.

Le soir, ils sont de nouveau tous réunis dans la petite salle, quand le prêtre s'avise d'exprimer le désir d'emporter un souvenir de Skaret. Et le vieux marteau ? Il interroge des yeux

son père et son frère. Le vieux hoche la tête et sourit. Hé, hé! Oui, si Oluf trouve que ça en vaut la peine.

Et soudain Andrew va le chercher, le montre et le brandit.

— Ferons-nous un pari? dit-il.

— Un pari?

— Oui. Le marteau sera pour celui de nous deux qui le premier siégera comme président du Sénat du North-Dakota. Car il pourrait en avoir besoin pour diriger l'assemblée.

On braque les yeux sur lui. Siri, étalant sa jupe, lui fait une grande révérence, comme elle l'a apprise à l'école de danse.

V

Les années ont passé, la plupart des anciens *settlers* gisent au cimetière.

Une femme aux cheveux blancs, à lunettes d'or, conduit elle-même son auto vers la grande ferme de Kvidal : on est au printemps, le vaste ciel est bleu. Autour du bâtiment principal blanc, sorte de villa, il y a des pelouses avec des chemins cimentés; la femme ne s'arrête pas là; elle pénètre dans la cour, bordée, au fond, des communs peints en rouge; les grands *farmers* ont maintenant un *elevator* particulier qui dresse sa haute masse; elle passe et mène l'auto jusqu'à une petite maison blanche d'un étage, tout près du petit bois; là elle s'arrête, descend et entre.

Un vieil homme à lunettes bleues, en sarrau sombre, est debout, occupé à faire de la menuiserie. Sa barbe blanche est coupée en carré, sa crinière blanche, épaisse, s'élève en touffe sur son front. Il tourne la tête, au bruit de la porte qui s'ouvre.

— Bonjour, Morten.

— Bonjour. C'est toi, Else?

— Comment cela va-t-il, cher ami?

— La journée s'écoule peu à peu.

Else regarde cet homme sans défense, qui travaille un peu pour s'occuper. Comme c'est singulier, la destinée. Lui qui a trouvé ici, en Amérique, une telle arène pour ses aptitudes, lui qui a mis tant d'affaires en train, acquis une situation de fortune de plus en plus large, monté de plus en plus haut sur l'échelle des fonctions électives, un accident est venu le frapper au moment même où il touchait à son but : être élu membre

du congrès des États-Unis. L'explosion d'une lampe à acétylène qu'il maniait a suffi... Aveugle! Un homme fini! Voilà dix ans qu'il tripote du bois. Et il est veuf. Les livres en caractères Braille sont bientôt épuisés, le pis est qu'il ne peut pas se tenir au courant par les journaux, mais cela va un peu mieux depuis que le petit Morten, son petit-fils, a grandi, et lui lit à haute voix des journaux américains et norvégiens, dans la mesure où l'école lui en laisse le temps.

— Tu arrives de l'hôpital? demande le vieux.

— Oui, nous avons eu séance de la direction. Le dernier agrandissement en a fait un établissement modèle, tu peux me croire. C'est... oui, c'est bien dommage que Bergitta n'ait pas pu le voir achevé.

— Hélas! — Sa tête est posée comme si ses yeux de verre pouvaient voir à travers les lunettes. — Ça nous coûte cher, à nous autres Norvégiens, d'habiter le pays plat. Bergitta n'a pas pu le supporter.

— La seconde génération, Morten, est mieux lotie que nous.

— Sous le rapport de l'argent, oui. Et avec toutes les machines, les autos, parbleu! Mais voudrais-tu changer avec eux, dis? Il leur manque une chose importante.

— Et c'est, Morten?

— La vision lointaine, Else. La nostalgie, si tu veux. Ils sont des Américains qui savent un peu de norvégien. C'est tout.

— As-tu encore le mal du pays, Morten?

— Tu le demandes?... Crois-tu qu'il y ait eu un seul jour, depuis tant d'années, où je ne me sois pas dit : Maintenant, je vais bientôt retourner au pays et racheter Kvidal?

— Toi, qui as été un si bon Américain?

— Vois-tu, nous avons deux âmes, nous qui sommes venus de chez nous ici. Et deux patries. Certes, je suis un bon Américain, encore aujourd'hui. Lorsque mes deux fils sont allés à la guerre, j'ai dit : c'est bien, c'est pour l'Amérique. Mais tout ce que j'aurais fait en Norvège!

— Oui, oui : Ola pensait de même.

Morten ne sourit pas. Depuis qu'Else est veuve, elle a un culte pour le souvenir de son mari. Qu'on ne vienne pas lui dire qu'il avait des défauts! Chaque fois qu'elle entend une idée qui lui plaît, toujours elle dit qu'Ola pensait de même.

Morten remarque :

— C'est dommage qu'il n'ait pas vu le North-Dakota au régime sec.

Elle soupire.

— Oui, après la lutte qu'il a soutenue pour cette cause.

— Et où en est-on avec l'université de Nidaros?

— Nous recueillons de l'argent. Cela marche, au delà de nos espérances, c'est tout ce que je peux dire.

Elle se lève, avance la main, prend la sienne :

— Adieu, cher ami. Porte-toi bien.

— Merci d'être venue. Il ne faut pas m'oublier.

Et il l'écoute partir.

Le voilà de nouveau ici debout, essayant de menuiser. Ça ne va d'ailleurs pas trop mal ; les mains, à la longue, acquièrent comme des yeux, il parvient à terminer tel et tel objet qu'il sait être utilisables. Les gens sont aimables pour lui. Si un Norvégien célèbre vient à Nidaros faire une conférence, Morten est assis au premier rang : aux yeux de tous, il est un Moïse. On chuchote : « C'est lui ». Si l'on enterre un compatriote connu, ceux de la maison habillent le vieux en costume de ville et chapeau haut de forme, et l'accompagnent, il se dresse près de la tombe, ôte son chapeau, aveugle et digne, et fait un petit discours. Il a peu à peu appris à se diriger dans les fermes d'alentour ; il a une démarche glissante particulière, et quand il s'approche d'un mur ou de quelque autre obstacle, un sens nouveau lui dit qu'il doit se protéger avec la main. Mais surtout il circule dehors et dedans avec le petit Morten, son ami, qui le tient par la main pendant d'assez longues promenades, lui fait la lecture, s'accorde avec lui en toutes choses, et jamais ne se lasse d'entendre parler du vieux pays et du canton de son grand père.

Voici le gamin qui arrive de l'école : et la première chose qu'il fait, est d'entrer à l'atelier. Il a parlé anglais toute la journée, il n'a entendu parler qu'anglais par ses maîtres et ses camarades, mais maintenant c'est le dialecte du grand père qui lui vient aux lèvres, et c'est le dialecte d'un canton où jamais il n'a été.

— Écoute... un événement : Andrew Skaret est élu sénateur!

— Oho! — Le vieux saisit le toupet de cheveux de l'enfant. — Allons, c'est bien pour lui, ça. Il s'est donné assez de peine pour y arriver pendant bien des années.

Pour Morten, ce sont les nuits qui sont longues, parfois. Les souvenirs du temps où il voyait, et où le monde était pour lui un champ d'action, lui reviennent à l'esprit. Le voilà, peu de temps avant son accident, qui rentre en auto d'une séance à Northville. C'est une fraîche journée d'automne ; il regarde cette prairie, qui n'était qu'une étendue inculte, quand lui et les autres y sont venus avec les voitures traînées par des bœufs ; et aujourd'hui c'est un des greniers du monde, avec de grandes et de petites fermes partout sur des milliers de milles carrés ; des clochers d'église se dressent, et dans les tombes qui les entourent dorment des compatriotes après une vie de labeur. Une nouvelle Normandie, oui, voilà ce que nous avons accompli. Pour cela il fallait venir assez loin de chez nous. Personne ne demande ce qu'il en a coûté. Voyez seulement les groupes d'arbres sur la plupart des fermes, le bois sacré, parfois une vraie petite forêt, le plus souvent plantée par les femmes : c'est le signe de la profonde nostalgie du pays sylvestre.

Le même jour, à l'approche du crépuscule, les fermiers, comme d'un commun accord, avaient mis le feu aux meules de foin inutiles sur leurs vastes champs. C'était toujours pour lui une fête de voir ce spectacle : la plaine infinie semblait partout s'enflammer, et plus il faisait sombre, plus tous ces feux agités luisaient étrangement contre le fond clair du ciel d'automne ; on eût dit que la terre même voulait se parer de soleils, gala d'automne renouvelé chaque année... Et tout cela c'était autrefois. Jamais plus il ne le reverrait.

Un moment après, sa pensée revient au vieux pays, d'où surgit tel ou tel souvenir, qui vaut bien que l'on s'y attarde. Morten commence à être assailli par une idée folle, il ne peut s'empêcher d'en rire dans son lit, tant elle est chimérique. Et pourtant...

Et le jour vient où il décide que son petit-fils l'accompagnera chez Oluf, le prêtre du Iowa, pour une petite visite. Tout le monde le lui déconseille. Mais le petit Morten est tout feu et flamme. Croit-on peut-être qu'il n'est pas homme à veiller sur son grand père pendant le voyage ?

Ils finirent par s'en aller. C'était curieux, d'ailleurs, de voir combien il lui fallut emporter d'argent et d'habits. Les vieux ont leurs caprices. Mais on ne s'arrêta pas en Iowa. On s'en fut à New-York. Or un matin le garçon entre chez son grand père qui est au téléphone et qui se met à sourire :

— Que penserais-tu de faire un tour au vieux pays, Morten ?

Le gamin reste muet. Il trépigne et ouvre de grands yeux.

— Oui, petit, je viens de retenir des places sur le vapeur pour nous deux. Il faut écrire à la maison ; je vais te dicter ; prends du papier.

VI

Le pont d'abordage du vapeur qui faisait le service des fjords était une simple planche, passage assez difficile pour n'importe qui lorsque la mer était agitée. Le vieillard dut, bien malgré lui, accepter l'aide d'un autre voyageur qui se tint en équilibre devant lui, et lui prit une main, tandis que le gamin, derrière, lui tenait l'autre.

Le voici debout sur la berge, cheveux blancs, barbe blanche, bien habillé, en lunettes. Toujours cette allure glissante de sa démarche. Il renifle cette odeur de mer, de varech et de sable humide qu'il connaît bien et qui lui a tant manqué ! Tout le monde le regarde, personne ne le reconnaît.

Le garçon est en culotte et veste marine, blond, les joues roses, il a les traits fins et ses yeux sont agrandis par toutes ses impressions du voyage et celles de ce moment.

Les récits du grand père deviennent réalité. Tout ce que l'enfant a entendu sur les fjords bleus et les fjelds, les coteaux boisés, les barques, les voiles, les quantités d'oiseaux de mer, il le voit maintenant. Il ne rêve pas. C'est vrai. C'est le canton de grand père.

— Morten... tu es là ?

— Oui, la malle est chargée sur la voiture du *boarding house*.

— Nous autres, nous disons : pension.

C'est seulement lorsqu'ils sont montés en voiture que le vieux se rend compte qu'il n'a plus personne à voir dans le canton. Il est ici un étranger. Il ne sait rien de Kvidal. Les vieilles maisons existent-elles, ou sont-elles démolies ? Et il se demande ce qu'il peut bien faire ici, lui qui ne peut même pas voir ?

Si, pourtant, il voit ; il a le petit Morten, il a aussi ses souvenirs, qui voient pour lui. Et il se penche vers le garçon, et dit à voix basse pour que le cocher ne puisse pas entendre :

— Vois-tu déjà une maison blanche sur une colline de pins, avec des communs en rouge, derrière ?

— Oui, grand père. Nous allons y arriver. C'est tout à fait comme la ferme où habite Andrew Skaret.

— C'est Lindegaard. Kal Skaret a fait là bien des journées comme *husmand*.

Les yeux du gamin s'ouvrent encore plus grands. Le vieux indique un point vers la droite.

— Et vois-tu, par là, au pied des rochers, deux cabanes grises ? Il doit y avoir un bouquet d'arbres devant l'étable.

Le garçon regarde et regarde.

— Oui, grand père. Mais les maisons sont peintes, maintenant. Elles sont rouges. Je n'en vois pas de grises.

— Ah oui, on a dû les remettre en état. C'est là qu'habitait Kal. Et les enfants y couraient, le ventre creux.

A la pension, le vieux et le jeune Morten ont une chambre commune. Mais il faut qu'une fenêtre reste ouverte, même la nuit. C'est la fin de juin, le vieux sait que les nuits sont claires maintenant, et il ne se lasse pas d'écouter de son lit les vagues qui balayent le rivage en clapotant. Un peu après minuit, le soleil se lève de nouveau ; Morten sent que la chambre devient rouge de lumière, une légère brise fait frissonner le rideau et apporte une odeur de mer et de goudron des barques. Un charivari de voix des oiseaux de mer s'envole ; il sait les distinguer : les oiseaux doivent être perchés sur les rochers, et ils saluent l'aurore, l'huîtrier aux pattes rouges, le vanneau avec sa huppe sur le cou, la mouette, blanche et bleue, l'eider, femelle brune et père à taches noires : comment dormir ? il faut bien entendre ce chœur de joie céleste qui éclate et prélude au matin.

A table, les clients ne comprirent pas tout de suite ce qu'il en était des yeux de Morten, il passait les portes comme un habitué de la maison, se servait des plats comme si ses doigts avaient vu, attachait sa serviette sous son menton, et demandait soudain à son petit-fils s'il s'était taché. De temps en temps il touchait son col et sa cravate pour être sûr que tout était en ordre.

Il entendait autour de lui des voix de personnes jeunes et d'autres âgées : quelques-unes avaient lu son nom dans les journaux. Américain notable de passage. Mais il répond sommairement à toutes les questions sur la vie en Amérique.

— Y a-t-il beaucoup de paroisses norvégiennes là-bas ?

— Dans les quatre mille en tout.

— Et des prêtres ?

— Il n'en manque pas. Dans les trois mille luthériens norvégiens.

— Qui prêchent en norvégien ?

— Ah ! pas toujours.

— Et les écoles supérieures ?

— Oui, nous en avons un certain nombre.

— Pourquoi donc l'Amérique est-elle devenue si riche ?

Morten sourit, et tarde un peu à répondre : Il songe. « Parce que nous, qui y sommes allés, étions pauvres. Nous avons dû compter sur nous-mêmes. » Mais il préfère questionner. Les autres s'étonnent, il est bien au courant de la politique. On dirait que, de là-bas, son regard ne s'est pas détaché du pays. Et ici, dans le canton ? A-t-on construit la nouvelle route, de l'autre côté du lac, dont on parlait tant de son temps ? Ah ! vraiment, il y a un comité qui s'en occupe ?... Et il sourit de nouveau.

Ah ! le rythme de la vie n'est pas le même là-bas, et ici, dans le vieux monde. Si Morten racontait à ces gens qu'il a vu des villes pousser en quelques semaines ? Que l'usine à gaz de Nidaros a été achevée avant que personne ait su positivement qu'on allait l'avoir ? Que l'évolution depuis l'âge de fer jusqu'au siècle de l'automobile, qui a pris, en Europe, plusieurs milliers d'années, a été parcourue par le *farmer* du Dakota en une seule génération ? Ils diraient que c'est hâblerie. Morten n'en parle donc pas, et ne cesse de questionner sur les affaires d'ici. « Ainsi, la population diminue toujours dans le canton ? Les jeunes émigrent, les vieux meurent. Des fermes de montagne servent de chalets de pacage, et les chalets se multiplient de nouveau. » Morten baisse la tête et soupire. Il sait que la vague d'émigration roule de plus en plus loin vers l'Ouest. La prairie est défrichée, aujourd'hui on va jusqu'au Pacifique, à l'Alaska. Hé oui, Morten ne sait qu'en penser

Des gens du canton viennent lui demander des nouvelles de ceux qu'ils connaissent. Bon, ils n'ont qu'à l'interroger. Il se rappelle Anne de Ramsœy et Per Fœll ? Comment vont les enfants ?

— Oh, assez bien. L'aîné, Isak, est professeur de droit à l'université de Madison. Le second dirige la ferme de son père.

— Et les enfants de la fille du colonel, qui s'était enfuie avec un valet de ferme ?

Morten est obligé de réfléchir. Oui, ceux-là... il y en a qui sont farmers. L'aîné des garçons est négociant en bois à Chicago. Il se laisse questionner longuement. Ce qu'il y a de triste, c'est qu'il ne vient personne de ceux qu'il a connus : tous sont morts.

Il est un point sur lequel il n'ose pas s'informer : Kvidal. A-t-il peur d'apprendre quelque fâcheuse nouvelle ? Un jour, le patron de l'hôtel lui demande s'il ne compte pas s'y rendre.

Oui, c'est bien son intention.

Bon, il sait peut-être que la ferme est aussi transformée en chalet maintenant. Les deux derniers propriétaires avaient du mal à y gagner leur vie. Et alors un grand domaine a acheté la petite propriété pour y mettre ses vaches, l'été.

Le vieillard baisse la tête comme s'il avait reçu un coup.

Le petit Morten et lui se promènent au soleil le long de la grève. Grand père s'arrête :

— Écoute, vois-tu des femmes près d'ici ?

— Non, il n'y a personne.

— Le sable n'est-il pas fin, ici ? Il n'y a pas trop de cailloux ?

— Non, grand père. C'est du sable tout à fait fin, gris clair, tout le long.

A l'ébahissement du gamin, le vieux commence à se déshabiller. Le voilà tout nu au soleil, il tâte avec ses pieds et s'avance vers la mer. Il marche, s'éloigne de plus en plus, pique une tête dans les vagues, disparaît. Le garçon pousse un cri :

— Grand père, grand père !

Alors la tête blanche se montre de nouveau, elle souffle et rit :

— Tais-toi donc, petit. Je peux bien me rouler encore une fois dans l'eau salée.

Et un soir un gars les conduit en mer à la rame pour pêcher des colins. Quelle joie pour l'enfant, lorsque la troupe des mouettes coasse au-dessus de la barque, et lorsque le grand père manie les lignes et fait tomber le poisson dans le bateau, comme s'il était encore un vrai marin. Le petit Morten ne manquera pas de raconter cela quand il sera de retour dans la prairie.

Enfin le jour vient où ils montent en voiture les collines de Kvidal.

Il n'y a personne, là-haut, qui attende Morten. Et quand même, il lui semble qu'il rentre chez lui. Il entend le gronde-

ment familier de la cascade de Kvidal. Et il perçoit comme un appel des coteaux boisés, de la forêt, des plateaux, des versants : « Tu nous appartiens. Nous sommes toi, et tu es nous. » Il est sur le point de chuchoter au gamin pour lui demander si les maisons sont grises ou peintes. Mais non... mieux vaut n'en rien savoir.

Dans la cour, il reconnaît l'odeur du gros, vieux sorbier. A partir de ce moment, il n'a besoin d'aucune aide; il se dirige d'un pas sûr vers les marches de la porte; sa main saisit le loquet en habituée; il ouvre; il entre, l'ancienne atmosphère de foyer l'accueille.

— Bonjour.

Une fille est debout, qui baratte du beurre, elle le prie de s'asseoir. Mais pourquoi mère ne sort-elle pas de la chambre?

Il reste un moment assis, les paupières fermées, se souvient, respire cet air singulier que les propriétaires étrangers ne sont pas parvenus à chasser.

Là, près de la fenêtre, la mère est demeurée assise, ses derniers jours, à ce qu'on lui a rapporté; à son arrivée, elle a choisi des étoiles dans le ciel, vers l'Ouest, une pour chacun de ses enfants qui étaient partis si loin, si loin d'elle. Et elle a regardé les étoiles si longtemps qu'elle a sans doute acquiescé à ce que tout fût comme c'était.

De nouveau Morten veut aller dehors.

— Va-t-en, petit..., crois-tu que je ne m'y retrouverai pas, ici?

Il s'avance vers les communs, la démarche assurée; il contourne la grange, tâte devant lui. La pierre à aiguiser... non, vraiment, tu as rejoint les ancêtres, toi aussi?

Ensuite, le gamin doit l'accompagner le long d'un sentier: le vieux le précède avec son allure glissante, c'est comme si ses pieds voyaient. Il s'arrête, montre du doigt :

— Vois-tu le coteau, là, de l'autre côté de la rivière?

— Oui, grand père.

— Y a-t-il là des champs et des prés?

— Non, il n'y a que la forêt.

— Hum.

Un instant après, il est assis sur un rocher à quelque distance de la ferme. Il sait que le lac s'étend au pied des coteaux, tout en bas; il croit voir les fjelds aux cimes neigeuses par delà le grand fjord, à l'ouest, et Blaaheia au Nord. Il arrache une poignée de feuilles à un buisson et les respire. Il se rappelle

un soir bleu de printemps, avec des feux partout sur les coteaux, une barque sur le lac et deux filles à bord, Bergitta et Anne. Le temps passe.

Le garçon, debout un peu plus bas, regarde son grand père, dont la tête à la barbe et aux cheveux blancs se détache de profil contre le ciel bleu. Il n'ose lui parler. Il doit attendre... attendre jusqu'à ce que le vieillard ait fini.

Cette nuit, le vieux Morten est couché, fenêtres ouvertes, et considère sa destinée. Les vagues roulent et chantent au dehors, elles reculent pour s'avancer de nouveau, désirant et renonçant, toujours en route. Il songe à ce tailleur qui est rentré sept fois au pays, et qui toujours devait repartir : le bonheur était toujours de l'autre côté d'un océan. Tel est le sort de plus d'un. Que les jeunes gens crient « vive la patrie ! » aujourd'hui : le lendemain, ils s'en vont. Que, là-bas, ils fassent fortune : toujours, le mal du pays les tourmentera. Viens ici, et il te faudra repartir ; pars, et tu auras la nostalgie. Où que tu sois, tu percevras l'appel du paysage ancestral, la corne de bouc des coteaux boisés. Tu as foyer là-bas et foyer ici, en réalité, tu es étranger aux deux endroits ; sans cesse ta pensée s'enfuit vers ce qui est au loin : ton esprit est comme la vague, toujours inquiète, toujours en route.

Morten ne désire-t-il pas déjà retrouver la grande ferme, Kvidal, où il a ses enfants, ses frères et sœurs dans le voisinage, Bergitta au cimetière ? Le cimetière, lui aussi il y sera bientôt. Dès demain il faut qu'ils fassent leurs paquets, le petit Morten et lui.

Il dort, il rêve. Il voit une femme, un croissant de lune argenté sur le front, qui parcourt le monde ; et elle sème, elle sème le grain dont elle avait besoin pour sa propre terre. Est-ce bien du grain ? Non, ce sont des hommes et des femmes, des jeunes gens. Et il comprend qui est cette femme.

JOHAN BOJER.

Traduit par P.-G. de la Chesnais.

LA MAÎTRISE DE SOI

Être absolument maître de soi, c'est un rêve que chaque individu a formé dans sa vie. C'est une espérance que chacun de nous a conçue. C'est un idéal que tout homme digne d'être homme s'est proposé. Mais parfois on ne se rend pas bien compte de ce que signifie exactement cette étrange formule : « maître de soi ». Peut-être la comprendra-t-on un peu moins mal, si l'on possède certaines notions physiologiques élémentaires.

Je voudrais, ces notions, les exposer aussi brièvement, aussi clairement que possible. Nous passerons ensuite de la physiologie à la psychologie, puis de la psychologie à la morale. Voilà de bien grands mots. Mais je m'abstiendrai de toute grandiloquence, et j'indiquerai les faits dans toute leur simplicité nue.

I

L'âme (ou, si l'on préfère un autre terme, la pensée, ou l'intelligence, ou la conscience, en un mot, le *moi*) est soumise aux assauts de mille forces diverses, qui l'émeuvent en tous sens, à chaque moment de son existence.

D'abord, il y a des objets extérieurs multipliés qui frappent nos yeux, nos oreilles. Partout et toujours retentissent autour de nous les vibrations du monde extérieur. De là des émotions incessantes, grandes ou petites, qui ne nous permettent pas, sinon un peu pendant le sommeil, quelque instant de vrai repos.

La complication de ces vibrations diverses est extrême. En effet, chaque sensation apporte aussitôt des légions de souvenirs, d'images, de comparaisons, et l'enchevêtrement des émotions présentes avec les émotions passées est presque inextricable.

Ce n'est pas tout. En même temps qu'un monde extérieur, il y a un monde intérieur dont les vibrations, quoique confuses, sont au moins aussi impérieuses que les vibrations du dehors. Tous nos organes, viscères et muscles, envoient des messages incessants au centre pensant, et donnent ainsi au *moi* la conscience de son existence : ce que l'on a appelé d'un mot un peu pédantesque, mais clair tout de même, la *cénesthésie*.

Notre âme est donc sans trève soumise à ces deux puissances : les incitations de notre organisme et les vibrations du monde extérieur.

Ce n'est pas tout encore. En effet, ce *moi*, soumis aux irradiations du dehors et du dedans, celles du monde extérieur et celles de nos organes, n'est pas une masse inerte. Il a un passé personnel et un passé ancestral. Il est lui-même, et non pas un autre, de sorte que les vibrations qui produisent tel effet sur Paul vont peut-être produire un effet tout différent sur Pierre. La complexité dépasse donc énormément celle des flots de la mer, qui sont agités par les rafales des vents, par les sillages des vaisseaux, par les fluctuations des marées ; car les effets de tous ces remuements de l'eau disparaissent assez vite, alors que, grâce à la mémoire, toutes les vibrations du passé persistent dans l'intelligence.

Pourtant le *moi* n'est pas une simple résultante de ces éléments disparates et multiples. Il a une unité, une liberté, une volonté. Notre conscience nous en avertit avec une force irrésistible. Les plus subtils raisonnements n'effaceront jamais la puissante notion que j'ai de ma liberté. Vainement Spinoza prétend que l'homme est comme la girouette qui, lorsque le vent tourne à l'Ouest, s'écrie fièrement : « Je veux tourner à l'Ouest ». Hé non ! notre sens intime nous dit que nous sommes les maîtres de nous-mêmes, et que notre *moi* possède une puissance d'arrêt, de limitation, de domination, sur les appétits, les instincts, les impulsions ou les répulsions.

Cette force d'arrêt, les physiologistes l'ont étudiée avec prédilection. Il convient donc de présenter ici un bref exposé de ce beau phénomène physiologique. Cela ne nous donnera pas la clef du problème psychologique ; (hélas ! est-ce jamais possible ?) mais au moins aurons-nous une idée plus nette de ce que peut faire l'autorité du *moi*.

*
* *

Les nerfs qui commandent aux muscles provoquent, quand ils sont excités, un mouvement musculaire. Quand ils commandent aux glandes, excités, ils déterminent une sécrétion. Il y a donc des nerfs centrifuges qui sont moteurs ou sécréteurs. Le phénomène n'est pas simple du tout, mais il nous paraît simple, parce qu'il est habituel. Chaque vibration du nerf moteur se transmet au muscle qui se contracte. Les physiologistes ont analysé avec soin les conditions de ce mouvement, le temps perdu et la forme de la secousse musculaire, les changements chimiques, mécaniques, électriques, thermiques, déchaînés dans le muscle par l'excitation du nerf moteur qui l'anime. Il est inutile de dire que, dans son essence intime, ce phénomène d'excitation est profondément mystérieux, aussi bien pour les muscles que pour les glandes sécrétantes, et que nous ne pouvons guère aller plus loin que la constatation du phénomène même, avec l'étude minutieuse de ses modalités.

A côté de ces phénomènes d'*activité* provoqués par l'excitation nerveuse, il y a parfois des phénomènes tout opposés, c'est-à-dire des phénomènes *d'arrêt*. On appelle, après Brown-Séquard, *inhibition*, cette étonnante puissance paralysante que possède le système nerveux, soit sur les muscles, soit sur les glandes, soit sur le système nerveux lui-même.

Je me contenterai d'en citer quelques exemples.

Quand on excite le nerf pneumogastrique (qui se rend au cœur), le cœur s'arrête. Quand on excite les nerfs sensitifs du larynx, la respiration est suspendue. Quand on excite le nerf splanchnique, les mouvements de l'intestin cessent subitement. Quand les nerfs des muscles extenseurs sont excités, les nerfs des muscles fléchisseurs cessent d'agir. Il y a donc des nerfs inhibiteurs, qui arrêtent mouvement ou sécrétion, soit directement, soit par voie réflexe.

Mais c'est surtout pour les cellules du système nerveux central supérieur que cette puissance d'inhibition est remarquable.

Le système nerveux central, contenu dans la cavité crani-cérébrale, peut être regardé comme constitué par deux éléments qui s'opposent l'un à l'autre ; le cerveau et la moelle épinière. Tous les phénomènes réflexes que commande la moelle épinière peuvent être inhibés par le cerveau. Chez une grenouille dont

le cerveau a été enlevé, les réflexes sont plus rapides et plus intenses que chez une grenouille normale. Inversement, si, au lieu d'enlever le cerveau, on l'excite par une cautérisation légère, les réflexes sont presque abolis. Tout se passe comme si le cerveau modérait, diminuait, ou même suspendait les actions réflexes médullaires.

Un exemple simple va montrer nettement qu'il en est de même chez l'homme.

La toux est phénomène réflexe. Quand un corps étranger vient à toucher le larynx, les nerfs du larynx, très sensibles, sont excités et envoient aux centres nerveux qui commandent la respiration un ordre impérieux d'expulsion. Il faut en effet que par une expiration brusque soit rejeté l'objet offensif qui se trouve dans le larynx. Tel est le rôle de la toux. Elle est une expiration brusque qui dégage les voies aériennes indispensables à la vie.

Si l'excitation est intense (par exemple quand un caustique touche les cordes vocales), la toux réflexe ne peut être arrêtée par notre volonté, quelque énergique que soit cette volonté. Mais, si l'excitation est faible et la volonté très puissante, la toux sera suspendue. Alors on ne tousse que si l'on consent à tousser. Dans une salle de théâtre, dès que l'émotion et l'attention de l'auditoire sont éveillées, personne ne tousse plus, même légèrement. Mais, si le public est inattentif, distrait, ennuyé, alors aussitôt, de toutes parts, on tousse un peu.

Beaucoup d'actions réflexes sont dans ce cas. Le *moi* conscient, c'est-à-dire, somme toute, l'influence cérébrale, est capable d'arrêter les réflexes. Une volonté forte peut suspendre l'éternuement, le tremblement, les larmes, le rire du chatouillement.

Nous arrivons ainsi graduellement à ce qu'on peut appeler la *maîtrise de soi*, c'est-à-dire la domination des actions réflexes par une volonté active.

II

Mais cette emprise sur les réflexes organiques n'est vraiment que peu de chose. Il faut aller beaucoup plus loin.

En effet, ce qui nous émeut, ce ne sont pas seulement les actions réflexes simples, mais nos instincts, appétits ou répulsions, soit acquis, soit héréditaires.

Que ces instincts soient commandés par le cerveau, c'est de toute évidence. Cependant nous devons supposer, — très schématiquement, — qu'il y a deux cerveaux, un cerveau inférieur préposé aux instincts, aux impulsions irréfléchies par lesquelles nous appartenons à l'animalité, et un cerveau supérieur, siège de l'intelligence et du raisonnement. Bien entendu, cette distinction n'a aucune base anatomique; ce n'est qu'une manière de comprendre plus facilement la qualité qui est en nous tous. Le *moi* n'est pas simple. D'une part, il est soumis à des instincts; d'autre part, il est capable de raisonner, étant doué d'une intelligence qui peut combattre les instincts impulsifs.

De même que le cerveau peut inhiber les actions réflexes dues à l'excitation du larynx, de la peau, des muqueuses; de même le *moi* supérieur peut mettre un frein aux passions dont est animé le *moi* inférieur.

Mais, je le répète, ce n'est là qu'une classification arbitraire. Car anatomiquement et physiologiquement rien ne vient faire quelque dissociation entre ces deux *moi*. Pourtant tout se passe comme si le *moi* supérieur pouvait arrêter les appétits et les colères du *moi* inférieur, absolument comme il peut inhiber les actions réflexes simples portant sur la moelle épinière.

Les deux sentiments élémentaires, lesquels, s'opposant l'un à l'autre, dans leurs modalités à nuances infinies, constituent à peu près toute notre vie psychologique, sont le plaisir et la douleur, qui provoquent des réactions antagonistes. On peut dominer ces réactions, c'est-à-dire, en réalité, être maître de soi dans la joie comme dans la douleur.

Après tout, c'est peu de chose que de savoir réprimer les éclats de notre joie quand un bonheur nous atteint, ou d'arrêter nos larmes quand nous sommes frappés par le malheur. L'impassibilité est plus élégante que l'abandon. Voilà tout. On est toujours un peu ridicule à sauter de joie, parce qu'on a fait un riche héritage inattendu. Pourtant ce n'est pas criminel. Il n'est pas criminel non plus de pleurer abondamment, et même de sangloter, quand on ressent une grande douleur. Cependant il est quelque noblesse d'âme à savoir modérer les mouvements instinctifs que les événements, heureux ou malheureux, tendent à provoquer.

Passons, puisque aussi bien cette sérénité extérieure est

d'assez médiocre importance; mais il y a bien d'autres impulsions qu'il est essentiel de savoir vaincre. Et c'est contre celles-là qu'il faut nous armer en faisant appel à toute notre vaillance d'âme.

De tous les instincts, le plus puissant assurément, c'est l'instinct de conservation. Il est le premier et le dernier; il est le plus puissant de tous nos instincts. Et ce devait être ainsi. Car, si les êtres vivants n'étaient pas passionnément attachés à leur propre vie, et fanatiquement épris de leur guenille de corps, ils ne dureraient pas longtemps, entourés de forces hostiles et de parasites malfaisants, robustes et innombrables. Mais ils veulent vivre, et par conséquent ils redoutent la mort, et fuient le danger.

Ne pas craindre la mort, et l'affronter par une raison supérieure, c'est montrer une suprême maîtrise de soi, car toute notre animalité est là pour développer en nous le sentiment de la *peur*.

La peur est un agent d'inhibition puissant. Dès qu'ils voient fixés sur eux les regards du serpent, les petits oiseaux s'arrêtent, fascinés, immobiles. De même, devant le chien d'arrêt, la perdrix et la caille, terrorisées, ne peuvent pas fuir. L'homme, lui aussi, est inhibé par la peur. Celui qui a peur pâlit; il vacille sur ses jambes; il ne peut avancer; il balbutie des paroles incohérentes, il est pris d'un frisson convulsif irrésistible : « Tu trembles, carcasse, disait Turenne, tu tremblerais bien plus encore si tu savais où je vais te mener. » Turenne pouvait dompter sa peur, mais non le frisson qu'elle provoquait. En effet, la domination de la peur ne va pas jusqu'à supprimer les réflexes. Mais, s'il s'agit d'une âme guerrière, maîtresse du corps qu'elle anime, la peur n'empêche pas l'héroïsme de s'exercer. Socrate buvant la ciguë et, après l'avoir bue, conversant posément avec ses disciples jusqu'à ce que le poison refroidisse ses jambes et paralyse son corps, c'est d'un beau courage. Les Stoïciens en ont donné exemples et préceptes. Les martyrs chrétiens aussi. Et même les martyrs de tous les temps.

Que de traits d'héroïsme ne pourrait-on citer! Il en est un, probablement authentique, qui mérite d'être relevé

En 1812, pendant que l'armée de Napoléon agonisait dans les neiges de la Russie, le général Malet, à Paris, avait ébauché une conspiration qui faillit réussir, mais qui échoua. Malet fut

condamné à être fusillé dans la plaine de Grenelle. Deux pelotons d'exécution. Il ne veut pas se laisser bander les yeux, et commande le feu. Mortellement atteint par plusieurs balles, il chancelle, tombe à genoux, et, levant la main, crie : « A moi, le peloton de réserve. » Quel geste! Quelle parole!

A vrai dire, quand la mort est inévitable, puisque la nécessité est là, il est facile de se résigner. Mais ce qui est vraiment sublime, c'est d'aller au-devant de la mort quand on est en pleine sécurité. Nous avons tous admiré, il y a quelques jours, ces marins de la Rochelle qui, par une mer déchaînée, bravant une tempête de violence furieuse, sont montés dans un fragile canot de sauvetage pour essayer d'arracher à la tourmente les matelots d'un navire en détresse.

Nos soldats de 1914-1918, quittant la tranchée où ils sont presque à l'abri, pour aller au-devant des mitrailleuses, ont été vraiment maîtres de leur peur. Peut-être la peur les faisait-elle trembler, comme elle faisait frissonner Turenne. Elle n'a pas arrêté leur courage.

Ce courage qui fait affronter le danger n'est pas le privilège exclusif de l'homme. Mais, chez l'animal, ce n'est pas la raison qui vient parfois s'opposer à la peur, ce sont d'autres instincts plus forts, plus impérieux que la peur. Lorsqu'une ruche est attaquée, toutes les abeilles s'arment pour la défendre, et vont bravement au-devant de la mort :

Ingentes animos angusto in corpore versant.

Chez les oiseaux, chez les mammifères, dès que l'instinct maternel est en jeu, il n'y a plus de péril qui compte. Héroïquement, follement, si faible et désarmée qu'elle soit, la mère se porte contre l'agresseur pour protéger sa progéniture. Pourtant on ne peut pas dire qu'il y a là quelque maîtrise de soi. Deux instincts antagonistes puissants sont en conflit, et c'est le plus fort qui l'emporte.

Quand la perdrix se jette au-devant du chien qui la *pille*, comme dit La Fontaine, elle ne se perd pas dans une longue délibération. Elle obéit à une impulsion très belle, certes, mais très aveugle. Donc il faut peut-être garder toute son admiration pour le courage réfléchi, médité, voulu. Ce ne sera pas un débat entre deux impulsions du cerveau inférieur, mais

la domination, par le cerveau supérieur, d'un des plus puissants instincts animaux.

Toutefois, si vigoureuse que soit la volonté, elle est souvent impuissante, et doit d'avance s'avouer vaincue. Le vertige que produit la vue d'un précipice béant peut être assimilé à la peur, mais c'est une peur physique, que parfois les hommes les plus braves ne peuvent vaincre. Impossible d'avancer. Les membres se refusent obstinément à faire un mouvement en avant. Une force invincible cloue au sol. La maîtrise de soi ne va pas jusqu'à supprimer le vertige.

Oserai-je dire que triompher de la peur, quand celle-ci n'est pas l'impérieux vertige devant l'abîme, ce n'est ni bien rare, ni même peut-être bien difficile. Il n'y a pas grand mérite à n'être pas un lâche. Comme un des héros de Corneille, chacun peut et même doit penser :

> La vie est peu de chose, et le peu qui m'en reste
> Ne vaut pas l'acheter par un prix si funeste...

Mais il y a une passion très tyrannique, dont la voix est souvent tellement forte qu'elle annihile toute notre intelligence, si la volonté n'est pas suffisamment énergique pour lui imposer silence. C'est la *colère*. La colère peut s'exercer tantôt immédiatement, par un geste offensif, brutal, et par une parole injurieuse, tantôt (à longue échéance) par une rancune prolongée.

Il suffit souvent de bien peu de chose pour provoquer notre colère : une atteinte à notre amour-propre, toujours en éveil, une parole désagréable, et même involontairement désagréable, une offense portée à nos intérêts ou à nos convictions. En tout cas, le plus souvent la cause excitatrice est hors de toute proportion avec la réaction. De même qu'une faible étincelle, tombant sur une caisse de dynamite, détermine, quelque minuscule qu'elle soit, une formidable explosion, de même une parole, encore qu'assez anodine, peut faire éclater un violent courroux. Alors l'individu courroucé n'est pas plus maître de soi qu'un pauvre aliéné. Les actes, qui vont quelquefois jusqu'au crime, les paroles, qui vont quelquefois jusqu'aux plus terribles offenses, se déchaînent en toute leur fureur.

Et pourtant le *moi* supérieur est toujours là, qui assiste, en spectateur impassible et narquois, à cet emportement du *moi* inférieur. Il est silencieux et impuissant, mais il écoute, il voit,

il juge. Il sait qu'il pourrait inhiber toute cette violence. Il comprend que par le *moi* impulsif des paroles irréparables vont être prononcées, des actes commis, que nul repentir ultérieur ne pourra effacer. Et pourtant il ne dit rien, et permet à la folie de la colère tout son stupide déchaînement. Le remords vient plus tard... mais il est trop tard.

Mon grand père, Charles Renouard, pour qui, dès mon enfance, j'eus une tendre et respectueuse admiration, a écrit cette parole profonde : « Quand on m'a dit une parole injurieuse, j'en suis attristé tout un jour : mais, quand c'est moi qui l'ai dite, cette injure, j'en suis triste pour toute une année. »

Donc le moi *autorise* la colère. Donc il est responsable. Et, dans le tréfond de notre conscience, nous sentons tout le poids de notre responsabilité, et nous nous jugeons nous-mêmes avec toute la sévérité d'un tribunal inexorable.

Ce n'est pas seulement la colère que le *moi* peut arrêter, c'est aussi le mot ironique, la plaisanterie mordante, piquante, amère. Quand on la croit spirituelle, la raillerie s'impose à nous, et il faut une grande force d'âme pour la retenir. Elle est déjà sur nos lèvres, et alors... Se taire quand on peut divulguer un secret, ne rien dire quand on croit avoir de l'esprit, c'est assez rare,... et pourtant, si nous avions quelque bon sens, nous arrêterions cette ironie blessante qui va nous faire un ennemi.

Oui ! il faut un grand courage pour rester muet quand une répartie piquante se présente soudain, toute prête à être lancée. Quand on va être spirituel et méchant, le silence est d'un héroïsme exceptionnel. C'est être noblement maître de soi.

Mais la colère est bien plus qu'une minute d'emportement. Elle est souvent lente et prolongée. C'est la rancune, la haine, l'irritation continue, l'esprit de vengeance, un esprit de vengeance qui ne fait pas de grâce, et qui poursuit pendant des semaines, des mois, des années même, son implacable ressentiment. Chez certains individus l'amour-propre offensé ne pardonne pas ; car une parole offensante n'est jamais oubliée.

Jadis une grande dame avait recueilli dans son album les pensées de quelques hommes politiques. M. Thiers avait écrit : — je cite de mémoire, — « dans ma longue carrière j'ai appris à tout pardonner et ne rien oublier... » Il paraît que Bismarck fit à cette boutade une annotation curieuse : « Un peu d'oubli

ne nuirait pas à la sincérité du pardon. » Sur ce même album, un poète, dont j'ai oublié le nom, avait écrit :

Quel que soit le sort qui t'accable,
Oppose au mal un front serein,
Trace l'offense sur le sable,
Grave le bienfait sur l'airain.

Pardonner d'abord et, ensuite, s'il se peut, oublier, c'est être doublement maître de soi, et il me paraît que c'est une belle domination de nous-même, digne d'être recherchée.

Il est, du reste, à remarquer qu'au théâtre l'esprit de vengeance ne provoque aucun sentiment de sympathie. Les spectateurs n'épousent que difficilement les vindicatives agitations du héros... Un sbire qui se venge n'est jamais bien grand, quoi qu'en ait dit le maître. Si Hamlet, qui veut venger le meurtre de son père, attire à lui la faveur du public, c'est peut-être parce qu'il est traversé par des sentiments contraires. Et d'ailleurs Hamlet est presque le type de l'individu qui n'a aucune emprise sur les mouvements tourbillonnaires de son âme angoissée. Il est assailli par des idées multiples et incohérentes, qui le secouent comme un pantin, et le laissent aussi incapable de refréner ses actes que ses paroles. S'il n'était pas sans cesse hésitant, il serait nettement antipathique. Le tragique conflit qui se livre en lui entre l'esprit de pardon et l'esprit de vengeance, voilà ce qui rend l'effarant personnage d'Hamlet si étrangement émouvant.

III

C'est souvent dans la lutte contre les poisons qu'il y a lieu de mettre à l'épreuve notre force de résistance. Il en est trois, inégalement redoutables, qui sévissent sur notre pauvre humanité, car par malheur l'être humain est rarement assez raisonnable pour vivre suivant la loi de nature et s'abstenir des drogues, plus ou moins nocives, qu'il a eu le talent de rendre industrielles et qu'il a la stupidité d'absorber au détriment de sa santé et de son intelligence. Il s'agit de l'alcool, de l'opium et du tabac.

Je vais premièrement éliminer le tabac, et cela pour plusieurs raisons Est-ce parce que je suis grand fumeur, et qu'en

condamnant ceux qui se livrent à cette manie absurde je m'accuse moi-même? Pourtant ce ne serait pas suffisant pour absoudre le tabac, s'il n'y avait quelque excuse à l'emploi de ce poison. C'est un des piliers de notre édifice budgétaire. Il n'est pas d'impôt plus facile à percevoir, plus légitime, plus productif. Et ce n'est pas là une vertu négligeable. Ensuite, quoique certainement le tabac ne soit nullement utile à notre bien-être, il n'est pas très offensif à la santé. On peut en faire usage, et presque abus, sans ressentir de troubles bien graves. En tout cas, ces troubles se dissipent très vite, dès qu'on cesse de fumer. Intoxication, certes, mais intoxication passagère, qui, sauf exception, ne laisse pas de traces aussitôt qu'on l'a suspendue.

Tout de même cette intoxication est devenue une habitude, et une habitude invétérée. Vainement je me dis que le tabac altère les fonctions digestives, et surtout les fonctions cardiaques, je ne me sens pas le courage de renoncer à cette coutume bête, car ce ne serait qu'au prix d'une véritable souffrance. Je m'imagine, — et c'est presque vrai, tant l'habitude à ce poison est profonde, — que je n'ai plus ni idée, ni bien-être quand je ne fume pas. Ainsi il se trouve, — j'en fais en toute humilité le désolant aveu,— que je ne suis nullement maître de moi. Mais, comme on est ingénieux à trouver des excuses à toutes ses erreurs, je me dis que la nocivité du tabac est minime, que ma santé est excellente malgré le tabac, et que m'abstenir, ce serait, pour des raisons plus théoriques que réelles, me priver d'un plaisir qui est presque devenu un besoin.

Mais il est d'autres poisons bien plus dangereux que l'assez innocent tabac, et contre lesquels la lutte, plus difficile d'ailleurs, est beaucoup plus nécessaire : l'alcool et l'opium.

Des millions d'êtres humains, en Occident pour l'alcool, en Orient pour l'opium, meurent misérables, de par ces funestes poisons.

Au lieu de nous indigner, essayons de comprendre pourquoi cette aberration.

Pour la plupart des hommes, la vie est rude. La quotidienne nourriture est difficile à conquérir. Dans les campagnes, les intempéries; dans les villes, les grèves et chômages; dans les campagnes comme dans les villes, d'acharnées concurrences. Et puis surtout les maladies, les hideuses maladies, qui n'épargnent personne et qui jettent leur voile

sombre sur tout le déroulement de nos fragiles existences. En vérité, le sort des hommes est assez piteux. L'esclavage a peut-être été aboli, mais la servitude est restée.

Comment écarter ces ombres et se libérer de ces chaînes? Ce n'est pas bien compliqué. « Avec quelques gouttes de cette liqueur, avec quelques fumées de cette herbe, tu vas oublier toutes tes infortunes. N'hésite pas. La libération est facile. Tu vas entrer dans un monde enchanté. Songe à rire aujourd'hui. Demain il sera toujours temps de pleurer. » La tentation est redoutable. Les camarades sont là. Pourquoi ne pas faire comme les camarades? Un petit verre, ce n'est pas bien grave, et on ne recommencera pas.

Hélas! on recommence; car l'effrayant danger de ces poisons, c'est qu'ils éteignent tout pouvoir de résistance. Ils portent en eux un venin terrible, qui est l'accoutumance. Le mal-être vague et général qui a provoqué l'ingestion première de l'alcool, grandit après chaque intoxication, et exige, pour être efficacement combattu, une dose chaque jour plus forte. Bientôt l'alcool (ou l'opium) devient une habitude : plus qu'une habitude, une nécessité. Cercle vicieux infernal! A mesure que la nécessité croît, la puissance de résistance diminue.

Quand on en est arrivé là, on est devenu un malade, un vrai malade. Les plus solides résolutions ne comptent plus. L'alcoolomanie et la morphinomanie doivent être combattues avec la même énergie qu'une plaie infectieuse menacée de gangrène.

Deux méthodes. La première est de diminuer graduellement la dose du poison : la seconde est de le supprimer totalement et brusquement. Or l'expérience a prouvé, surtout pour les morphinomanes, que la suppression progressive ne réussit jamais. Pendant quelques semaines, on diminuera d'un centigramme, je suppose, la dose de morphine. Déjà il faut beaucoup de courage au patient pour supporter cette privation. Voici un malade très morphinomane, qui tous les jours a besoin de 50 centigrammes de morphine. Le trentième jour, il n'est plus qu'à 20 centigrammes, s'il a été héroïque. *Mais cet héroïsme ne se prolonge pas.* Un jour, le pauvre diable, souffrant d'insomnies, de nausées, de vertiges, s'oublie, prend une dose plus forte, et tout le sacrifice de sa longue et pénible abstention s'est envolé.

Je le répète, la suppression graduée ne réussit pas. C'est

un fait avéré. Il faut se résigner à la suppression brusque et totale. Mais cette soudaine abstention est tellement douloureuse qu'elle ne peut être abandonnée à la volonté du malade. Alors il faut l'enfermer, ne pas avoir pitié de ses souffrances, presque intolérables, ne pas écouter ses plaintes, ses cris, ses fureurs. A ce prix seulement le mal sera vaincu. Les premiers jours de l'abstinence ont été atroces, mais enfin on aura obtenu la guérison.

IV

Quels que soient les ravages exercés par l'alcool et par l'opium, il est une autre passion bizarre, presque aussi destructive, inhérente à la psychologie des hommes de toute nation et de toute époque ; et il faut une force d'âme, vraiment rare, pour la vaincre. Je veux parler du jeu.

L'attrait du jeu est singulier. Je ne pense ici nullement aux jeux, tels que les échecs, le tennis, le billard, le golf, où le talent et l'adresse font tout, et où la chance est pour peu de chose, sinon pour rien. Le vrai jeu, c'est le jeu de pur hasard, comme la roulette, le baccara, le trente et quarante, la loterie sous toutes ses formes. Si tant d'individus trouvent à ces jeux un charme extravagant et indéfinissable, c'est qu'ils sont tentés d'affronter une force énigmatique et séduisante, le hasard, le dieu hasard, qui gouverne peut-être le monde, et qui enferme en son sein mystérieux tous les espoirs, même les plus fous. La possibilité de gagner, grâce à un seul billet d'un franc, le gros lot de cent mille francs, même lorsqu'il y a deux cent mille billets, brille d'un tel éclat qu'on oublie le calcul le plus élémentaire des probabilités. On achète pour un franc ce qui vaut à peine la moitié d'un franc.

Avec la roulette, le baccara, la tentation est plus grande encore qu'avec la loterie, car c'est immédiatement, en quelques secondes, et non après une longue attente, que le hasard décide. Le joueur se dit : « je peux en une heure acquérir ce qu'un travail persévérant, prolongé pendant dix ans, serait impuissant à me donner. » Et cette espérance, qui parfois se justifie, absorbe tout. Devant un jeu de cartes, le joueur ne se possède plus. Il perd tout sens de la réalité. La probabilité de la perte, qui le ruinerait, pâlit devant la probabilité du gain, qui peut l'enrichir. Et il n'a pas la force d'âme néces-

saire pour repousser loin de lui la partie qui lui est offerte.

Bien entendu, il y a des degrés dans la maîtrise de soi. On peut s'arrêter sur la pente fatale, et ne pas se laisser rouler jusqu'au fond de l'abîme. Mais, si l'on a un tempérament de joueur, il est beaucoup plus prudent de ne pas mettre le bout du doigt dans l'engrenage. Assurément dire avec fermeté : « j'irai jusqu'à une certaine perte que je peux subir sans grand dommage, mais je n'irai pas au delà », et se tenir parole, cela se voit parfois. C'est très beau, mais rare autant que beau. Pour un joueur passionné, il est aussi difficile de résister à la tentation du jeu qu'il est difficile à l'alcoolique de ne pas toucher au verre d'alcool ou au fumeur d'opium à la pipe qui est à portée de sa main.

Les inhibitions du cerveau supérieur sont bien débiles devant cette image simple, enfantine, d'un gain énorme et facile, dont l'imagination amplifie l'énormité et la facilité. Alors on joue, on joue encore, on joue toujours. Si l'on a gagné, on continue jusqu'à ce que la veine s'épuise. Si l'on a perdu, on continue jusqu'à la ruine.

Je ne sais plus à quel grand seigneur anglais on demandait : « Qu'y a-t-il de plus amusant? » Il répondit : « C'est de gagner au jeu. » — « Et ensuite, qu'y a-t-il de plus amusant? — C'est de perdre au jeu. »

Comment vaincre cette passsion délétère et stupide? Hélas! ce n'est pas à moi qu'il est permis de donner quelque conseil; et il y a un assez cruel désaccord entre les prêches d'un moraliste, et les fantaisies auxquelles il a pu s'abandonner.

Je ne parle pas ici des jeux où le hasard s'allie en proportions variables avec le talent, comme le bridge, le piquet, le trictrac, l'écarté : car l'amusement des combinaisons et des calculs auxquels un peu de hasard donne un attrait piquant, n'est pas de même ordre que l'âpreté au gain. On peut goûter fortement ces jeux, même lorsque l'enjeu est presque nul.

En tout cas, pour les jeux de pur hasard, il me paraît que la victoire est plus facile si l'on s'abstient totalement. *Principiis obsta*. S'arrêter quand on a commencé, c'est beaucoup plus pénible que de ne pas commencer du tout. Et puis surtout il faut se dire, et se répéter, que rien n'est plus intéressant qu'une ferme maîtrise de soi. C'est un plaisir austère et rude, mais savoureux tout de même, que de dompter sa passion et de

se pouvoir alors dire avec un secret orgueil : j'ai été plus fort que ma passion.

Un peu de réflexion doit suffire. Qu'on sache se représenter vigoureusement les deux plateaux de la balance. Dans l'un un gain qui sera follement dissipé, dans l'autre la ruine ou au moins la gêne. Est-il sage d'hésiter?

Ce qui est assez peu explicable, c'est que la folie du jeu n'a guère inspiré ni les auteurs dramatiques, ni les romanciers. *Le Joueur*, de Regnard, malgré des vers charmants et des situations plaisantes, n'est qu'une pièce assez médiocre en somme, inférieure au *Légataire universel*, bien inférieure surtout à ce que pourrait, il me semble, inspirer à un puissant auteur dramatique cette terrible passion. Oserai-je dire que je préfère presque au *Joueur* de Regnard, un vieux mélodrame, d'une phraséologie ridicule et démodée : *Trente ans ou la Vie d'un joueur*?

V

Mais, si le jeu n'a pas inspiré les auteurs dramatiques, une autre passion, pour laquelle la maîtrise de soi est plus difficile peut-être, a inspiré tous les auteurs, grands ou petits, anciens ou modernes. C'est l'amour. L'amour est le grand ressort dramatique. Le combat qui se livre entre l'amour et le devoir, ou ce qu'on croit être le devoir, est l'objet de tout le théâtre.

Quel exemple choisir parmi tant de héros et d'héroïnes? Chimène? Pauline? Phèdre? Roxane? Dona Sol? Non! Je ne prendrai pas les héroïnes du théâtre. En effet, — car je me garderais bien de supposer qu'il en est ainsi dans la vie réelle, — c'est plutôt parmi les héros que parmi les héroïnes, que se trouvent la maîtrise de soi et le conflit angoissant entre la passion et le devoir.

Je suis maître de moi comme de l'Univers,

dit Auguste dans un bien mauvais vers.

Mais il ne s'agit pas pour lui de passion amoureuse. Celle-ci sévit, dans toute sa force enchanteresse, quand, par exemple, Pyrrhus, pour posséder Andromaque, trahit la cause des Grecs et s'expose à une guerre civile. Mais que d'hésitations! que de déchirements!

A un moment, il pense avoir triomphé et il expose éloquemment son passager triomphe :

Et mon cœur, aussi fier que tu l'as vu soumis,
Croit avoir en l'amour vaincu mille ennemis.
Considère, Phoenix, les troubles que j'évite...
Quelle foule de maux l'amour traîne à sa suite...
Que d'amis, de devoirs, j'allais sacrifier,
Quels périls !... Un regard m'eût fait tout oublier...

Toute cette scène est admirable, car la lutte entre la passion et la politique y apparaît dans toute sa cruelle beauté. Pyrrhus est trop amoureux pour être maître de soi. Il est l'esclave de sa passion. Est-ce ironiquement qu'Hermione lui dit :

Me quitter, me reprendre et retourner encor
De la fille d'Hélène à la veuve d'Hector,
Couronner tour à tour l'esclave et la princesse,
Opposer Troie aux Grecs, au fils d'Hector la Grèce,
Tout cela part d'un cœur toujours maître de soi.

Dans la comédie, comme dans le drame, c'est presque toujours l'amour qui doit l'emporter. L'homme n'est qu'un pantin, et, quand il est sage, ce n'est pas par vertu, c'est parce que l'amour s'est enfui.

Le théâtre de Meilhac et Halévy est plein de ces orages comiques : « Un jour un de mes amis, qui était pris, voulant à toutes forces échapper aux griffes qui le tenaient, jura qu'il n'irait point chez sa maîtresse, et, pour être sûr de se tenir son serment, il se fit solidement attacher à son fauteuil. Insensé ! qui croyait qu'on peut lutter contre l'amour. A minuit moins cinq, ça commença à le prendre. N'y pouvant plus tenir, il se traîna tant bien que mal, toujours attaché à son fauteuil. »

Le public comprend tout de suite cette force inéluctable d'une passion amoureuse, et il sympathise avec l'amant éperdu qui, sacrifiant tout à son amour, ne sait pas ou ne veut pas le vaincre. Il excuse Rolla qui ne gouverne pas sa vie, et qui laisse aller ses passions au fil de l'eau :

Comme un pâtre attentif regarde l'eau couler.

Dans toute œuvre poétique ou dramatique, l'individu parfaitement maître de soi n'inspire qu'antipathie. Dans l'*Iliade*, tous les personnages se laissent emporter par la passion et la

colère. Un seul est constamment maître souverain de ses paroles et de ses actes, c'est le subtil Ulysse, bien ingrat envers Calypso. Énée, qui résiste à l'amour si touchant de Didon, est odieux quand il l'abandonne lâchement. Don Juan, dans ses pires débordements, est maître de lui. Tartuffe, s'il n'est pas toujours maître de ses gestes, est maître de ses paroles. Ulysse, Énée, Don Juan, Tartuffe n'attirent jamais à eux les âmes de la foule, tandis que Marguerite, séduite si facilement par Faust, gagne tous les cœurs, comme l'autre Marguerite de *la Dame aux Camélias*. Le public, si l'amour est profond et sincère, pardonne tout à l'amour. Nous avons quelque pitié pour Emma Bovary, jouet presque inconscient de sa sensualité maladive, et, si nous lui en voulons un peu, c'est parce qu'elle s'est amourachée successivement de deux sots personnages, aussi parfaitement sots que parfaitement maîtres d'eux-mêmes, Rodolphe et Léon. Des Grieux est un assez vilain personnage ; mais il est sincèrement épris, et on lui pardonne... Je m'arrête. Faire l'histoire de la maîtrise de soi dans l'amour, ce serait faire l'histoire du théâtre et du roman, et je me contente d'indiquer le sentiment aveugle du public, qui ne permet pas à un amant de lutter contre son amour pour des raisons de prudence, de politique, d'économie, et même de vertu.

VI

Ce n'est pas dans les premiers âges de la vie que l'âme raisonnable et raisonnante peut lutter, et même cherche à lutter contre les impulsions de l'âme instinctive. Et ce n'est pas dans les derniers âges non plus, quand la sénilité commence à affaiblir l'intelligence. Les vieillards ressemblent aux enfants et n'ont plus de pouvoir dominateur.

Les enfants, pour une douleur légère, pour une peine futile, ne peuvent retenir leur larmes. Ils sont impuissants à cacher frayeurs, désirs, chagrins, ennuis. Ils ne dissimulent rien, et cet abandon ne manque pas de grâce.

Il est amusant de voir à quel point les enfants commandent mal à leurs désirs. Qu'une boîte de bonbons paraisse dans un salon, l'enfant avidement suit des yeux cet objet de sa convoitise, et ne s'en laisse détourner par rien, absolument comme un chien, quand on lui apporte la pâtée coutumière, l'enve-

loppe de regards ardents. Je n'oserais pas jurer qu'autour d'une table nombreuse, quand passe un plat savoureux, certains convives n'apportent quelque intérêt, dont témoignent peut-être leurs regards, au mets délicat qui circule. Pourtant en général les grandes personnes savent arrêter ces manifestations d'assez bas appétits, tandis que, pour la plupart des enfants, les gâteaux et les friandises représentent une tentation à laquelle fatalement ils cèdent. Ne laissez pas seul un enfant dans une chambre où une boîte de bonbons est ostensiblement ouverte.

Si j'ai pris l'exemple des enfants devant des friandises, ce n'est pas que les adultes ne soient, eux aussi, soumis à des tentations analogues auxquelles parfois ils résistent mal. Assurément il n'est guère, dans notre société policée, d'individu ingérant goulûment des viandes, comme faisaient les Romains de la décadence. Mais sommes-nous toujours assez sages pour ne pas dépasser les limites que commandent l'état de notre estomac, et le maintien de notre santé? Un diabétique, un goutteux, un albuminurique, un dyspeptique, sont parfois tentés d'enfreindre le dur régime auquel une juste et sévère hygiène les a condamnés. Souvent il leur faut une certaine fermeté pour s'abstenir scrupuleusement de ce qui est à la fois funeste et agréable. Mais en général ils savent réfléchir, et, tout bien pesé, se dire que cette nuit ou demain ils vont payer par une violente attaque de goutte ou par une crise d'asthme un rapide et médiocre plaisir. Tant pis pour eux s'ils ne sont pas sages!

D'ailleurs il n'est pas à craindre qu'ils recommencent souvent : car l'intensité de la punition dépasse énormément l'intensité de la passagère satisfaction qu'ils se sont imprudemment accordée.

VII

Il est une dernière emprise sur soi qu'il faut, si on ne la possède pas, acquérir, et, si on la possède quelque peu, amplifier. Car celui qui n'a pas le courage de dompter la *paresse* s'expose à mener une assez piteuse existence. La Rochefoucauld, qui s'y connaissait en psychologie, déclarait que la paresse est peut-être le vice principal de l'homme, vice tenace qui gâte tout.

Et pourtant le travail est dur, l'effort est pénible. Il est si

doux de laisser flotter la pensée dans le rêve ! Il est si facile de ne rien entreprendre qui exige quelque tension d'esprit! Se lever tard, se coucher tôt, comme certain roitelet normand, c'est fort agréable. Donc quitter la somnolence et l'indolence pour entrer dans les agitations d'une vie active, et pour se laisser envahir par des occupations fastidieuses et des préoccupations angoissantes, c'est montrer une vraie énergie.

Et certes c'est difficile, douloureux d'en triompher. Mais il faut se représenter avec force les graves conséquences d'une pesante inertie. Qu'il s'agisse d'un général dirigeant une bataille, d'un musicien composant un opéra, d'un industriel dirigeant son usine, d'un professeur préparant sa leçon, ou même plus simplement d'un paysan qui doit labourer et ensemencer son champ, il est mauvais de s'engourdir dans la mollesse du repos. Il faut agir, et surveiller tous les détails de l'action. Car, si paresseusement on abandonne la direction vigilante, si l'on confie son œuvre à des serviteurs inattentifs et irresponsables, la bataille sera perdue, l'opéra sera raté, l'usine périclitera, la leçon professorale sera pitoyable, et le champ ne produira que de mauvaises herbes. Toute négligence se paye, et aucun retard ne peut être réparé.

Ne pas avoir de volonté, s'endormir quand il faut être actif, c'est un mal commun à beaucoup d'hommes, à tous peut-être, plus ou moins, car tous nous avons le démon de la paresse trônant dans notre cerveau.

Chez certains, cette absence de volonté et d'énergie est parfois poussée si loin qu'elle devient presque pathologique. Les médecins lui ont même donné un nom quand elle est très intense, et ils ont appelé *aboulie* l'impuissance de la volonté. Ici la maîtrise de soi ne consiste pas à s'opposer aux instincts inférieurs et aux passions funestes, mais à vaincre l'inertie de la pensée et la répugnance pour l'action.

Peut-être le programme d'une vie généreuse serait-il exprimé dans ce vers célèbre :

Nil actum reputans si quid superesset agendum.

Tâchons de n'être pas des abouliques ou des paresseux, mais de garder jusqu'à notre dernier jour, en dépit de l'âge et des infirmités, la vigueur mentale et physique qui se plaît au travail et à l'effort. Il faut savoir mourir debout.

Et si l'on hésite, si, sous prétexte de repos, on se refuse à l'activité nécessaire, qu'on se dise bien que le repos n'est délicieux que lorsqu'il a été acheté par le travail. Se reposer sans avoir rien fait, c'est un plaisir assez plat. Mais se reposer après avoir peiné, lutté, accompli sa tâche, c'est presque divin. Mets-toi donc joyeusement au travail, même s'il est rebutant, parce que tu auras devant toi l'image de l'œuvre bientôt achevée, suivie d'une juste paresse.

Il en est un peu du repos comme de l'argent. L'argent qu'on vient de gagner par son travail a plus de saveur que l'argent des rentes qu'on touche à chaque échéance trimestrielle. De même le repos, s'il succède à un rude et loyal labeur, s'accompagne d'un charme pénétrant que ne connaîtront jamais les paresseux qui n'ont pas eu la sagesse de travailler.

En définitive, la maîtrise de soi, quelque dure qu'elle semble parfois, comporte, malgré certains amers sacrifices, d'abondantes et légitimes satisfactions.

D'abord il y a maints avantages pratiques qui sont loin d'être à dédaigner. On garde la santé, on échappe à la misère. La récompense est presque suffisante. Mais surtout il est une autre récompense, d'ordre supérieur : *on est content de soi!* Quoiqu'on prétende le contraire, nous sommes de nous-mêmes les bons juges, et même les meilleurs. Les éloges qu'on nous adresse n'ont guère de valeur, même à nos yeux, si nous ne les savons pas justifiés. Être pleinement content de soi (sans le laisser paraître bien entendu, sous peine d'être le dernier des imbéciles), c'est un bonheur très rare, et qui explique peut-être l'intime sérénité d'âme et l'allégresse discrète des saints.

VIII

Revenons à la physiologie. Il faut se persuader que la domination de la moelle épinière et du cerveau inférieur par le cerveau supérieur est, dans le cadre de la biologie générale, un progrès considérable.

Une curieuse constatation a été faite. Tous les vertébrés ont aujourd'hui une cavité crânienne dont le diamètre est supérieur au diamètre de la cavité rachidienne qu'elle surmonte, car on peut regarder le cerveau comme un renflement de la moelle. Mais chez les vertébrés inférieurs antédiluviens

(les grands reptiles des premiers âges terrestres), il n'en était pas ainsi. Le diamètre transversal de la cavité crânienne était plus petit que celui du diamètre rachidien, comme si, chez ces êtres primitifs, le cerveau, siège de la mémoire et de l'intelligence, était dominé par les éléments nerveux de la moelle épinière, plus abondants et plus puissants. Or, chez les reptiles actuels, très peu développés cependant comme mémoire et comme intelligence, le diamètre transversal du crâne est plus grand que celui du rachis.

En tout cas chez l'homme, le cerveau est nettement prédominant, et il doit l'être, pour que l'homme soit vraiment homme. On peut dire que la caractéristique de l'homme, c'est la maîtrise de la moelle par le cerveau. Dès que le cerveau est perverti, soit par une maladie organique, soit par ces troubles mentaux étranges, ces états maniaques que nulle lésion matérielle appréciable n'explique, alors la direction de la volonté n'intervient plus. La responsabilité morale a disparu, et toute notre misérable animalité revient.

Il faut donc avoir le courage de se dire bien haut à soi-même, ne serait-ce que pour fortifier la puissance de la volonté et de la raison, que, plus on est maître de soi, plus on est élevé dans la hiérarchie des êtres. N'être pas maître de soi, c'est se rapprocher des maniaques, des aliénés, des hystériques, et même des animaux. Ce n'est pas bien reluisant.

D'ailleurs, l'état de l'âme est si étroitement lié à celui du corps qu'une maladie quelconque affaiblit douloureusement notre volonté. Quand notre température monte à 39°5 et au-dessus, nous ne pouvons plus guère commander à nos esprits. D'autant plus que la même cause, — une toxine microbienne, — qui a amené l'hyperthermie, a sans doute par surcroît altéré et compromis la nutrition du cerveau. De fait, toutes les maladies, même non fébriles, pervertissent et altèrent la volonté. Une affection chronique, douloureuse, enlève tout courage, dissipe toute énergie.

Il est de nobles exceptions cependant, et je crois que la plus grande marque d'une âme héroïque est de subir sans gémissements la douleur physique, et de garder sinon le sourire, au moins la sérénité, quand, amaigri, épuisé, on gît sur le lit de douleurs, attendant la mort trop lente à venir.

***

Au temps où la pensée grecque était encore très puissante, deux écoles, en apparence opposées, se partageaient les esprits. Mais Épicuriens et Stoïciens s'entendaient sur la nécessité absolue de ne pas laisser la raison dominée par les instincts animaux et par les passions brutales.

Les Stoïciens disaient : « Les hommes que conduisent leurs passions sont des insensés. Toute passion mène au malheur. Seul le sage est riche, parce qu'il s'est dépouillé de besoins. Seul il est libre, parce qu'il commande souverainement à sa raison. Alors il devient vraiment *citoyen de l'univers*. Ainsi il faut s'abstenir de tout désir. Il faut, si les choses extérieures nous écrasent, les supporter sans se plaindre, car elles ne peuvent atteindre notre conscience, domaine intangible dans lequel nous sommes rois. Donc, il faut être maître de soi. »

Les Épicuriens disaient : « Le plaisir est bon, parce qu'il est conforme à notre humaine nature. Il est le seul bien; mais il n'y a de plaisir que si la vie est juste et saine. Honte et malheur à celui qui abuse du plaisir, car l'excès de tout plaisir mène fatalement à la douleur. Il faut alors s'imposer constamment la sagesse, la modération, la prudence. Le plaisir parfait, c'est l'absence de peine. Or tout plaisir actif, prolongé ou exagéré, entraîne, comme conséquence nécessaire, la souffrance et le déséquilibre. Donc, il faut être maître de soi. »

Certes, mais ce n'est pas facile. Malgré tous les doctes conseils que j'ai prodigués, je me rends compte, autant qu'un autre, sans doute plus qu'un autre, qu'on ne peut espérer faire taire tous les frémissements de l'âme inférieure. Être toujours maître de soi, c'est impossible. Au moins faut-il savoir l'être quelquefois. Peut-être, quand on aura goûté la joie d'une de ces victoires, sera-t-on tenté de recommencer.

CHARLES RICHET.

LE SEPTENNAT

DE LA

DICTATURE BOLCHÉVIQUE

I

L'INDUSTRIE NATIONALISÉE

La Russie vient de vivre une septième année sous le régime de la dictature bolchévique. Commençons par énumérer brièvement les principaux problèmes qui se sont posés devant le gouvernement des Soviets et la manière dont il essaya de les résoudre.

Pendant ces sept ans écoulés depuis le coup d'État de novembre 1917, le pouvoir soviétique avait deux principales sources qui lui assuraient son existence matérielle : la consommation des capitaux hérités du régime impérial et l'exploitation de la classe paysanne. Au seuil de la huitième année, la situation économique et financière tout entière du gouvernement des Soviets est commandée par trois faits d'importance capitale : 1° les stocks anciens sont épuisés, et les capitaux fixes du pays, non entretenus et non amortis, exigent impérieusement leur renouvellement ; 2° l'exploitation de l'économie paysanne par le pouvoir soviétique provoque à la campagne le mécontentement le plus vif ; 3° l'économie soviétique, l'industrie, le transport, le commerce extérieur continuent à rester, dans leur ensemble, déficitaires, et non seulement ne fournissent pas les moyens nécessaires à assurer l'existence matérielle de l'État soviétique, mais, au contraire, exigent constamment des subventions directes ou déguisées.

Le gouvernement bolchévique et le parti communiste ne nient en aucune manière que l'appareil tout entier, politique et économique, du régime soviétique ne subsiste qu'aux dépens des masses paysannes. En 1924, l'un des membres les plus en vue du parti communiste, le camarade Préobrajensky, pour le moment hôte de Paris, a publié, dans *le Messager de l'Académie communiste* (livraison n° 8), une étude intitulée « La loi de l'accumulation socialiste », où il donne avec un parfait cynisme la théorie de l'exploitation des paysans au profit du régime bolchévique. D'après Préobrajensky, les campagnes doivent être traitées comme une colonie, que le prolétariat exploite pour assurer sa propre existence matérielle. Dans un État qui s'intitule État des ouvriers et des paysans, les ouvriers ne peuvent subsister qu'à condition de soumettre les paysans à une exploitation systématique.

L'importance vitale que présente pour le parti communiste l'économie paysanne, incite le gouvernement des Soviets à prendre des précautions pour ne pas épuiser complètement les forces de la campagne russe. Or quelle est, en cette matière, la politique du pouvoir soviétique ? Elle consiste essentiellement à défendre l'économie paysanne contre l'introduction du régime communiste dans l'exploitation agricole. Les dirigeants bolchéviques savent, par le fiasco complet des « communes agricoles », que l'introduction du communisme équivaudrait à la ruine de l'économie paysanne. Ils remettent donc à un avenir lointain « le collectivisme à la campagne », et, pour le moment, ils interdisent toute expérience communiste aux champs, toute tentative pour bolchéviser la production agricole. Dans le discours qu'il a prononcé, le 20 février 1925, à la Conférence Panrusse, sur les méthodes de travail du parti communiste parmi les paysans, A.-I. Rykoff, président du Conseil des commissaires du peuple, déclare : « Non seulement pour l'année en cours, mais pour toute une série d'années à venir, le parti communiste ne peut pas se proposer, comme but à atteindre, le collectivisme dans l'économie agricole. La question de l'organisation de l'économie paysanne sur les bases du collectivisme ne se pose pas encore comme un problème d'actualité immédiate. »

Bien plus, le parti communiste veut faire cesser la guerre qu'il a lui-même déclarée aux éléments les plus aisés parmi les paysans. Récemment encore, les paysans aisés étaient

traités par les dirigeants soviétiques comme exploiteurs et usuriers. A la XIVe Conférence du parti, qui s'est tenue au début du mois de mai à Moscou, le président du Conseil des commissaires du peuple, Rykoff, recommandait, au contraire, d'user de ménagements envers les paysans, et de favoriser l'accumulation de capitaux à la campagne.

En même temps, pour apaiser le vif mécontentement provoqué, parmi les paysans, par une politique qui repose sur leur exploitation systématique, le gouvernement des Soviets consentit à leur faire des concessions dans le domaine fiscal. Elles ont été en partie accordées dans le domaine de l'imposition par une décision prise lors de la récente session du comité central exécutif à Tiflis. L'une de ces concessions, la plus importante, celle qui abaisse l'impôt agricole de 470 à 300 millions de roubles, n'est d'ailleurs pas une concession réelle, attendu que, malgré tous ses efforts, le fisc soviétique n'est jamais arrivé, au cours de l'année, à prélever sur les paysans plus de 330 millions, contre 470 millions inscrits au budget des prévisions.

Déjà dans une précédente étude (1), nous nous sommes attachés à décrire en détail le système employé par le régime soviétique pour effectuer la mise en coupe réglée de la fortune paysanne au profit du régime soviétique. La vente aux paysans des produits de l'industrie soviétique tient dans ce système une place considérable. En somme, toute l'industrie nationalisée soviétique n'est qu'un puissant et monstrueux système d'impositions indirectes. Mais, pour arriver jusqu'à la population, les produits de l'industrie soviétique ont besoin d'un appareil approprié. Cet appareil c'est le commerce. Or, au cours de la septième année de dictacture bolchévique, est apparue avec évidence l'incapacité totale où sont le Gouvernment et les institutions coopératives d'organiser le commerce. Le commerce d'État et le commerce coopératif manquent d'initiative et d'expérience autant que de capitaux. Aussi, le pouvoir soviétique fut-il obligé, au seuil de la huitième année de dictature bolchévique, de faire machine arrière et de cesser les persécutions qu'il avait dirigées depuis 1923 contre le capital privé dans le commerce. La devise « retour au capital privé » fut proclamée. Le Gouver-

(1) Voir, dans la *Revue* du 15 février 1924, notre article : *Sixième année de dictature bolchévique.*

nement entra en contact direct avec les représentants du capital privé dans la conférence organisée, le 30 mars 1925, dans la maison des syndicats, et le Conseil du Travail et de la Défense prit une série de décisions pour faciliter la vente par l'industrie nationalisée de ses produits au commerce privé et pour diminuer les impôts qui grèvent ce commerce.

Dans le domaine de l'industrie, le trait caractéristique de la septième année de la dictature bolchévique est l'épuisement des stocks et l'urgente nécessité de renouveler l'outillage des usines et des fabriques. L'industrie soviétique, qui (même d'après la statistique bolchévique toujours fausse et exagérée) ne produit que 60 pour 100 de la production de l'avant-guerre, a atteint les limites de ses propres moyens de production. Le développement ultérieur de la production n'est possible, — dans presque toutes les branches de l'industrie, — que sous la condition de l'apport de capitaux nouveaux. C'est la recherche de ces capitaux qui explique les nouveaux efforts que fait le gouvernement des Soviets pour attirer vers lui les capitalistes étrangers et les concessions qu'il serait prêt à accorder aux capitalistes russes en leur louant certains des établissements industriels actuellement sous séquestre.

Un autre grave problème qui se posa devant le Gouvernement dans le domaine industriel fut le problème des prix des produits industriels. Ici encore il se heurte à une question impossible à résoudre rationnellement dans les cadres du régime soviétique. Le niveau des prix de vente dépend directement du prix de revient, et ce dernier, dans les conditions faites à l'industrie par le régime soviétique, ne peut pas être abaissé dans des proportions notables.

Or, le caractère déficitaire de l'économie soviétique, la nécessité où est placé le Gouvernement de fonder son existence sur l'exploitation des masses paysannes et la résistance qu'offrent ces dernières, les difficultés que la mauvaise organisation du commerce d'État et le niveau élevé des prix créent à l'expansion de la production de l'industrie nationalisée, tout l'ensemble de ces facteurs se reflète dans les finances publiques de l'U. R. S. S., et pose devant la dictature soviétique de nombreux et graves problèmes fiscaux.

Tels sont les deux ordres de questions que nous nous proposons d'examiner ici.

Nous avons jusqu'ici exposé les méthodes suivies par le Gouvernement dans le domaine agricole? Nous consacrerons la présente étude plus spécialement aux questions qui se sont posées au seuil de la huitième année de la dictature bolchévique dans le domaine de l'industrie nationalisée et des finances soviétiques.

OU EN EST L'INDUSTRIE

La puissance de l'industrie d'un pays est conditionnée par de nombreux éléments : outillage, capitaux, nombre de spécialistes et d'ouvriers qualifiés, marché d'écoulement. Les sept années du bolchévisme ont profondément ébranlé ces bases de l'industrie russe. L'armée des spécialistes a été décimée et ne se reforme que lentement et avec difficulté. Si même elle est capable de se reformer dans les conditions actuelles, ce dont nous doutons fort : le profond appauvrissement de la population, le développement de l'industrie primitive domestique chez les paysans qui ne trouvaient plus dans les villes les objets fabriqués de première nécessité, la hausse des prix, l'absence totale de stabilité administrative et judiciaire et de la sécurité personnelle, ont rétréci à l'extrême le marché d'écoulement; enfin, les stocks de l'industrie ont été épuisés et l'outillage, laissé sans réparations, ni renouvellement, a été en grande partie anéanti.

En dépit de ses imperfections et de ses lacunes, la statistique soviétique a, maintes fois, enregistré la *mise au pillage de l'industrie russe*.

Jusqu'à ces derniers temps, la consommation des produits industriels de l'U.R.S.S. a été alimentée beaucoup plus *par les stocks accumulés par le régime précédent* que par la propre production de l'industrie soviétique. M. Syromolotoff (1) donne le tableau suivant du rapport (en pour cent) des quantités de produits livrés aux quantités des produits fabriqués dans les différentes branches de l'industrie en 1918-1919 :

Industrie minière	300
— chimique	281
— textile	193
— du sucre	160
— de la couture	159

(1) *Le financement de l'industrie nationalisée, en 1919.*

L'industrie du pétrole n'a rien produit et a livré 100 millions de pouds (1) de produits.

D'après M. Syromolotoff, en dehors de l'industrie de l'alimentation (y compris l'agriculture) et l'industrie du bois, toutes les autres branches de la production soviétique n'ont pu subsister qu'en puisant dans les stocks accumulés sous le régime précédent. D'après le même auteur, l'industrie a diminué ses stocks de 1918 à 1920 dans les proportions suivantes :

	P. 100.
Industrie chimique	75
— minière	65
— de cotonnades	85
— de pétrole	82
— de sel	55
— de sucre	50

En 1921-1922, dit M. Stern (2), l'industrie a perdu, d'après certaines données, au surplus difficiles à garantir, de 200 à 250 millions de roubles (deux milliards et demi de francs d'après l'estimation soviétique) de ses capitaux de roulement.

Enfin, l'introduction de la nouvelle politique économique (NEP) fut pour les diverses branches de l'industrie soviétique, recouvrant le droit d'avoir des relations directes avec le marché, le signal d'une nouvelle liquidation de leurs capitaux. Le président de la Commission du commerce intérieur, Léjava, dans une conférence faite le 3 novembre 1922 au Cercle économique de Pétrograd (3), a dit à ce sujet : « La première année de la nouvelle politique économique peut être définie une année de liquidation, à tout prix, des stocks. Les résultats de cette liquidation ont été, d'après le Conseil supérieur de l'économie nationale, les suivants : le fond de roulement de l'industrie (stocks de matières combustibles et objets fabriqués) a été, au début de la première année de l'application de la nouvelle politique, de 500 millions de roubles-or. Après une année et demie de la nouvelle politique, il ne reste plus de ce fond de roulement que la moitié. »

Les ravages produits par sept années de bolchévisme dans le domaine *de l'outillage industriel* sont aussi considérables. Non seulement le capital fixe de l'industrie (les machines, les

(1) 1 poud = 16 kilogrammes.

(2) *Le financement de l'industrie par l'État* (Moscou, 1924).

(3) *Economitcheskaya Jisn* du 5 novembre 1922.

édifices) n'a été ni entretenu, ni réparé, ni renouvelé, mais l'outillage d'une partie des usines et des fabriques fut enlevé pour la mise en état de travail des établissements industriels qui continuaient à fonctionner. Nulle part, le régime soviétique n'a pu, à ce point de vue, redresser la situation ; même dans les branches de production qui ont pour le gouvernement des Soviets une importance capitale, comme l'industrie du pétrole, l'outillage nouveau ne joue qu'un rôle insignifiant. C'est ainsi que près de 85 pour 100 du pétrole de Bakou sont extraits des puits forés avant la mainmise des bolchéviks sur cette industrie ; ce qui, d'ailleurs, explique le ralentissement de la production de la région de Bakou, le débit des anciens puits commençant à baisser.

Il est naturellement impossible d'établir le bilan des ravages causés par le régime soviétique dans l'outillage de l'industrie russe. Donnons, à titre d'exemple, sans trop généraliser, la description de l'état où se trouve, à l'heure actuelle, le joyau de l'industrie métallurgique russe, les usines de Sormovo (1).

« Ce n'est plus le géant de la métallurgie, dit l'*Economitcheskaya Jisn*, c'est un mutilé : les bâtiments des usines sont vieux, délabrés, couverts de suie, avec des toitures rouillées et une partie des fenêtres *clouées ;* 4,5 pour 100 de tours seulement sont en bon état; 62,5 pour 100 de l'outillage exigent de grandes réparations; la production des usines, par comparaison avec celle d'avant la guerre, a baissé de 61 pour 100; malgré cette baisse énorme de la production, le nombre des ouvriers a augmenté; 9961 avant la guerre et 10802 en 1924 ; le travail est désorganisé par les modifications continuelles du programme annuel de production : au cours de l'année passée, le programme fut modifié 18 fois (2).

Quel est, à l'heure actuelle, l'état des capitaux de l'industrie soviétique? Le gouvernement des Soviets a essayé d'en dresser un inventaire. Le 10 avril 1923 était publié un décret qui ordonnait au Conseil supérieur de l'économie nationale de déterminer et d'estimer les capitaux remis aux trusts industriels, en dresser une statistique et les évaluer. Voici les résultats de cette enquête (en millions de roubles) :

(1) *Economitcheskaya Jisn*, 26 mars 1925.

(2) Dans une autre usine, celle de Briansk, le programme de production fut modifié 22 fois au cours de l'année (*Economitcheskaya Jisn* du 6 février 1925).

Industries.	Capital total.	Dont capital fixe.
Métallurgique	1 114,4	732,8
Combustible	1 075,1	879,4
Minière	17,4	11,7
Bois	171,7	40,0
Chimique	151,3	12,2
Textile	1 236,6	852,6
Électrotechnique	122,1	62,0
Alimentaire	601,2	535,5
Papier	35,4	20,5
Peaux et cuirs	6,7	3,4
	4 521,9	3 150,1 (74 p. 100 du total).

Ce qui frappe tout d'abord dans ce tableau c'est la proportion très élevée du capital de roulement par rapport au capital fixe : 26 pour 100 des capitaux totaux de l'industrie, tandis que dans l'industrie d'avant-guerre (d'après une statistique se rapportant à 1911-1912) la part du capital de roulement n'était que de 11 pour 100. Cela s'explique par l'impossibilité où se trouve l'industrie soviétique d'attirer vers elle des capitaux de roulement.

Quel est, d'ailleurs, le degré de confiance qu'on peut accorder à cette statistique soviétique? Il est très faible, d'après les économistes soviétiques eux-mêmes. Voici, par exemple, comment M. Marc Baroum apprécie les résultats de l'enquête prescrite par le décret du 10 avril 1923 (1). « L'évaluation des capitaux effectuée en vertu du décret du 10 avril 1923 et des instructions du Conseil du travail et de la défense souffre de défauts essentiels. Dans beaucoup de cas, les entreprises ne possédaient aucune donnée sur la valeur d'avant-guerre de différentes parties du capital fixe et elles étaient forcées d'avoir recours à des experts n'ayant pas d'autorité suffisante ou, — ce qui est pire, — d'évaluer les capitaux presque au hasard; il n'y avait non plus de données sur le degré d'usure des bâtiments et de l'outillage et on ne peut avoir l'assurance que ce facteur ait été pris suffisamment en considération. Mais même dans le cas où, au point de vue technique, les capitaux ont conservé leur valeur, il est impossible de considérer la valeur actuelle comme équivalente à la valeur d'avant-guerre, parce qu'au point de vue

(1) *Le capital fixe de l'industrie*, p. 138, vol. V, de l'*Économiste socialiste*, Moscou, 1924.

économique cette valeur subit une baisse en raison des progrès techniques et de nouvelles inventions. Toutes ces considérations nous obligent à tenir compte des résultats de l'inventaire avec la plus grande circonspection et ne les considérer que comme des résultats approximatifs. »

Pour montrer d'une manière plus précise, la valeur qu'on peut attacher à cet inventaire, citons, d'après la presse soviétique, un cas concret, celui d'un trust textile d'Oréhovo-Zouevo : « Plus de trois années, dit la *Gazette financière* (1), se sont passées depuis que les entreprises d'État fonctionnent sur les nouvelles bases; mais, jusqu'à présent, nous ne pouvons pas répondre à la question suivante : combien l'industrie de l'U. R. S. S. possède-t-elle de biens et l'estimation de ces biens est-elle exacte? Chaque exercice nous apporte des surprises.

« Voici ce que déclare, par exemple, dans ses conclusions, la Commission de revision qui a examiné le bilan du trust d'Oréhovo-Zouevo.

« La Commission a retrouvé : 1° Cinq cheminées de fabriques, en pierre, d'une hauteur de 15 à 25 sagènes chacune (2); 2° des bâtiments entiers; 3° une grande quantité de courroies, etc.

« Ont disparu : 1° Des chaudières; 2° une grande quantité de métiers; 3° des voies d'accès; 4° des bâtiments d'habitation, etc.

« On constate la même situation dans plusieurs autres trusts. Et alors, nous nous demandons si, lors de nouveaux inventaires, des phénomènes de la même espèce ne se reproduiront pas et quand prendront-ils fin?

« Ce n'est qu'après une estimation exacte que nous pourrons, conclut l'article, établir la puissance et la richesse de notre industrie. »

On voit ce que vaut la statistique soviétique. Or cette statistique sert de base pour calculer, en pourcentage, les bénéfices ou les pertes des différentes branches de l'industrie. Ces calculs ne peuvent pas être considérés comme exacts, si leur base même est fausse.

Quelle que soit, d'ailleurs, la valeur des inventaires industriels, un fait est certain : les stocks anciens sont presque entièrement épuisés et l'usure du capital fixe a atteint les limites extrêmes. La production industrielle ne peut plus se

(1) *Gazette financière*, n° 44.
(2) Un sagène = 2,13 mètres.

développer sans un renouvellement du capital et des réparations de l'outillage et des bâtiments. Ce fait inquiète au plus haut point le gouvernement des Soviets et le problème du renouvellement du capital fixe est inscrit par lui parmi les problèmes les plus importants de l'économie soviétique.

C'est ainsi que le Conseil suprême de l'économie nationale a organisé, au cours du mois de mars 1925, une conférence spéciale pour la discussion du *problème du renouvellement du capital fixe de l'industrie* (1). Le rapporteur, M. Guinzbourg, a déclaré : « La question du renouvellement du capital fixe de l'industrie, est une question énorme, colossale. Je pourrais dire, que dans le domaine de l'industrie, il n'existe pas de question plus grave, plus importante et qui intéresse davantage l'avenir de toute notre industrie. » En moyenne, a expliqué le rapporteur, l'industrie soviétique emploie 78 pour 100 de l'outillage, dont elle dispose à l'heure actuelle ; mais pour certaines parties de l'U. R. S. S., ce pourcentage est plus élevé (pour la Russie Blanche, il est de 85 pour 100) et dans de nombreux trusts, ce pourcentage est de 90 et de 100 pour 100. Et encore, quand on parle de « moyennes », faut-il tenir compte du fait, que ces moyennes sont obtenues en tenant compte des établissements industriels qui ne fonctionnent pas (plus de mille établissements, en dehors d'établissements purement locaux) et dont un très grand nombre ne présente plus aucune valeur et est destiné à la liquidation. Dans six mois, a déclaré M. Guinzbourg, l'U. R. S. S. peut arriver à la limite de ses moyens de production.

Les versements aux capitaux d'amortissement sont absolument insuffisants : en 1923-1924, en 1924-1925, les besoins de grosses réparations ont été de beaucoup supérieures à l'importance de ces capitaux. D'ailleurs, les capitaux d'amortissement, confondus dans la masse des capitaux de roulement, sont détournés de leur véritable destination.

Quels sont les principaux moyens que la Conférence propose pour résoudre ce grave problème et pour former les capitaux nécessaires au renouvellement de l'industrie ? Ce sont : 1° Augmentation de la productivité du travail et, par conséquent, des bénéfices de l'industrie ; 2° emploi d'une partie des bénéfices

(1) *Journal du Commerce et de l'Industrie*, organe du Conseil suprême de l'économie nationale, n° 53, 5 mars 1925.

industriels au renouvellement de l'outillage; 3° ressources tirées d'impôts et d'emprunts.

Par conséquent, la Conférence n'a pas trouvé de moyens immédiats pour résoudre le problème urgent du renouvellement de l'outillage industriel. Les moyens qu'elle propose sont inapplicables dans les cadres du régime soviétique ou ne sont réalisables qu'à très longue échéance. En effet, la solution du problème de la productivité du travail dépend de l'ensemble des conditions économiques et sociales du régime soviétique; l'emploi des bénéfices industriels (si l'industrie commence à rapporter des bénéfices) au renouvellement du capital industriel équivaut à la diminution des ressources budgétaires, puisque ces bénéfices devraient, le cas échéant, grossir les recettes du budget; enfin, les limites de la capacité contribuable de la population étant à peu près atteintes et l'épargne qui pourrait être placée dans des emprunts obligatoires de l'industrie étant minime, le troisième moyen, celui de l'impôt et des emprunts, paraît être exclu.

L'industrie de l'U. R. S. S., après avoir épuisé les ressources qu'elle a reçues du régime précédent se trouve, par conséquent, à l'heure actuelle devant un obstacle difficilement franchissable, à savoir l'usure des capitaux fixes et l'impossibilité de procéder au renouvellement de l'outillage.

***

A côté de cet obstacle qui peut empêcher dans l'avenir le développement du volume de production, un autre se dresse, non moins difficile à franchir : *le problème des prix*. Les prix très élevés des produits industriels empêchent le développement de la consommation et mettent, par conséquent, obstacle à l'augmentation de la production. Le mouvement des prix forme le principal facteur de l'augmentation de la production.

Voici, sur cette question, les conclusions auxquelles arrive M. Galitzky, dans une étude consacrée à « l'estimation de la dimension et de la structure du marché russe en 1922-25 (1). »

« L'estimation de la capacité du marché permet d'affirmer que le mouvement des prix fut le facteur le plus important de

(1) *Économie socialiste*, vol. V, p. 125.

l'accroissement de la capacité du marché au cours de l'année passée et de cette année. C'est le mouvement des prix et non pas un autre facteur quelconque qui forme le ressort le plus puissant pour l'élargissement du marché de l'industrie russe. C'est ainsi que l'accroissement, au cours de l'année 1924-25, du marché urbain de 35 pour 100 est dû : pour 2 pour 100 à l'augmentation de la population ; pour 5 pour 100 à l'augmentation de la capacité d'achat de la population et pour 24 pour 100 à l'abaissement des prix des produits fabriqués. Quant à l'accroissement de 57 pour 100 du marché paysan en 1924-25 par comparaison avec l'année 1923-24, il est dû pour 32 pour 100 à l'augmentation des prix des produits agricoles et pour 24 pour 100, à la diminution des prix des produits fabriqués. »

Par conséquent, le sort de l'industrie soviétique dépend, d'un côté, de l'accroissement des prix des produits agricoles qui augmente le pouvoir d'achat de la masse paysanne et, de l'autre, de la baisse des prix des produits fabriqués qui met ces produits au niveau de la capacité d'achat de la population.

Or, un fort accroissement des prix des produits agricoles est contraire aux intérêts généraux de l'U.R.S.S., puisqu'il rend la vie plus chère et force le Gouvernement à augmenter les salaires dans l'industrie, les appointements des fonctionnaires, etc. « Nous ne pouvons pas ruiner les villes au profit des campagnes, parce que la campagne sans la ville, le paysan sans le prolétariat, c'est la population condamnée au servage », a déclaré Kameneff devant le Congrès des Soviets du Gouvernement de Moscou (1).

D'autre part, la baisse des prix des produits fabriqués atteint les intérêts vitaux de l'industrie nationalisée et, dans ces conditions, l'industrie soviétique passe par des crises périodiques causées par le déséquilibre permanent entre l'offre et la demande.

Quand l'industrie est libre, les prix ne peuvent pas être abaissés au-dessous du coût de production et leur niveau dépend directement du jeu de l'offre et de la demande. Dans l'industrie soviétique, la situation est autre. Le Gouvernement jouit du monopole dans toutes les branches de la production, il fixe les prix artificiellement, ne visant que le seul but d'extraire

(1) *Izvestia*, 14 avril 1925.

de la population le plus de ressources possible et, au contraire, si un intérêt politique quelconque l'y pousse, le Gouvernement peut abaisser les prix au-dessous du coût de la production.

La crise de vente, par laquelle l'industrie soviétique a passé en automne 1923, a fait ressortir la nécessité d'abaisser et de réglementer les prix. Les prix, auxquels l'industrie nationalisée livre ses produits, furent abaissés à partir d'octobre 1923, et ensuite à partir du mois de mars 1924, en connexion avec la réforme monétaire. Cet abaissement des prix fut effectué d'une manière brutale et purement mécanique et, comme en témoignent les économistes soviétiques, l'industrie nationalisée en a gravement souffert puisque très souvent les prix ont été abaissés bien au-dessous du prix de revient (1). Quand se posa devant lui le fameux problème des « ciseaux », c'est-à-dire de la disproportion entre les prix trop bas des produits agricoles et les prix trop élevés des objets fabriqués, le Gouvernement choisit pour le résoudre le moyen le plus simple : il décréta l'abaissement des prix de vente pratiqués par les trusts industriels. Cet abaissement fut purement mécanique, sans que fût diminué le coût de différents éléments de la production. C'est ainsi que dans l'industrie textile à laquelle la réglementation fut tout d'abord appliquée, les prix furent abaissés au-dessous du prix de revient.

De même, dans le trust de la Presnia rouge, le prix de vente fut établi le 3 octobre 1923 à 46 roubles 25 le poud de fil n° 25, alors que le prix de revient de ces fils était de 53,92-54,12; dans le trust de cotonnades de Moscou, le prix des mêmes fils a été fixé à 46,25, alors que le prix de revient était de 49,07 et 50,37; dans le trust de Serpoukhoff, le prix de vente fut fixé à 57, alors que le prix de revient était de 60,60; dans le trust de Tver le prix de vente de tissus de coton brut a été fixé à 62,33, alors que le prix de revient dépassait 72 roubles; dans le trust de la Presnia rouge, le prix de vente de l'indienne a été fixé à 86,30, alors que le prix de revient était à ce moment de 97,49, etc. Enfin, pour les fils de lin : le prix de vente était fixé à 28 roubles 73 le poud, alors que le prix de revient (février 1924) était de 36,17.

(1) A. Grintzer, *les Résultats de la réglementation des prix*, dans l'*Économie socialiste*, vol. IV; Moscou, 1924.

Comme nous l'avons dit, les prix ont été de nouveau diminués à l'occasion de la réforme monétaire. Voici comment M. Grintzer apprécie cette deuxième étape de la réglementation des prix : « La réforme monétaire fut certainement avantageuse à plusieurs points de vue. On n'avait plus besoin de s'assurer contre les pertes provenant de la baisse du rouble et qui étaient fort importantes la veille de la réforme. Il est devenu possible de calculer exactement les dépenses et, par conséquent, d'économiser. En outre, la production s'est accrue au cours du deuxième trimestre. Il se peut, par conséquent, que ces avantages aient compensé la nouvelle baisse des prix; pourtant il faut reconnaître qu'en abaissant les prix des produits textiles, on a commis une erreur, parce que depuis le premier abaissement le prix de revient ne cessa d'augmenter, et les premiers prix fixés faisaient travailler l'industrie à perte. »

Dans l'industrie houillère, dans l'industrie métallurgique, dans l'industrie du papier, dans l'industrie du tabac, le niveau des prix résultant de la réglementation causait aux trusts des pertes considérables. Dans quelques branches (sucre, sel, caoutchouc), les prix de vente étaient fixés au-dessus du prix de revient, mais en examinant l'ensemble de la réglementation, M. Grintzer arrive à la conclusion suivante : « Dans le plus grand nombre de cas et dans les branches de l'industrie les plus importantes, l'abaissement des prix de vente n'était pas accompagné de la diminution correspondante du prix de revient et faisait même subir des pertes à l'industrie. »

Nous arrivons ici au cœur même de la question des relations de l'industrie soviétique avec le marché de consommation.

Les prix de revient de l'industrie soviétique sont extrêmement élevés et il est impossible de les abaisser sous le régime communiste. En effet, très élevé est le coût de la production des matières premières; les salaires des ouvriers, bien qu'encore très bas par comparaison avec la période d'avant la guerre, doivent être, pour des raisons politiques, continuellement augmentés dans une proportion qui ne correspond pas à la situation réelle de l'industrie ; les impôts qui grèvent l'industrie sont extrêmement lourds ; l'administration, compliquée et bureaucratique à l'excès, coûte très cher et est incapable, — vu

l'absence d'initiative, de vraies connaissances techniques et l'intérêt personnel, — de réaliser des économies; l'utilisation du temps de travail est tout à fait insuffisante; l'outillage usé et mal entretenu, etc.

Citons quelques exemples. Nous les empruntons à l'étude de l'économiste soviétique, Moltchanoff (1).

Voici quelle est à l'heure actuelle la dépense des usines métallurgiques soviétiques en combustible et en main-d'œuvre par mille pouds de métal, — en comparaison avec la période d'avant la guerre et avec la situation actuelle (1924) dans les usines métallurgiques étrangères :

	Combustible pouds.	Travail heures.
Usines soviétiques 1923-24 . . .	2,00	20-18
— — 1924-25 . . .	1,70	15-13
— russes en 1913.	0,7-0,8	5-6
— étrangères en 1924. . . .	0,3	2-3

La différence entre le prix de revient de l'industrie soviétique et le prix de revient de l'industrie étrangère est énorme. C'est ainsi qu'un poud de fils de coton n° 32 revient en Angleterre à 6 roubles 65 cop., et dans les fabriques soviétiques à 12 roubles 99 cop. Si le mineur russe touchait les mêmes salaires que le mineur anglais, le prix de revient dans les houillères soviétiques serait le triple du prix de revient anglais.

Cet état de choses s'explique par des raisons inhérentes au régime soviétique.

C'est, en premier lieu, une *très mauvaise utilisation du temps du travail* (2). La législation du travail a déjà considérablement raccourci la longueur de la journée de travail. D'après M. Rabinovitch, la longueur de la journée de travail, du fait de l'institution de la journée de huit heures, de la diminution du nombre des heures du travail des adolescents et de l'augmentation des congés, a diminué de 37 pour 100 par comparaison avec la journée de travail en 1913 (qui était en moyenne de neuf à dix heures).

Mais même cette journée de travail diminuée d'un tiers est très mal utilisée, comme on le constate d'après les exemples

(1) *Écon. Jisn*, 7 avril 1925.

(2) L'utilisation du temps de travail dans l'industrie. — *L'Économie socialiste*, vol. V, p. 130. Moscou, 1924.

suivants, que nous tirons de la même étude de M. Rabinovitch.

A l'usine mécanique Barychnikoff, à Oréhovo-Zouévo, le travail utile ne constitue que 50,9 pour 100 de la journée de travail dans les ateliers mécaniques, et de 42,2 pour 100 dans les ateliers de tours. A l'usine « le Poutilovetz Rouge », le forgeron ne travaille que pendant un peu plus de la moitié de la journée officielle de travail (58,5 pour 100), tandis que le reste du temps est perdu : un heure cinq minutes sont perdues à fumer, cinquante-cinq minutes à se promener à travers les ateliers, le reste... à cesser le travail un peu plus tôt avant le dîner et avant le souper. A l'usine « la Faucille et le Marteau », la proportion du travail utile, par rapport à la journée de travail, est de 47,7 — 31,7 pour 100. Aux hauts-fourneaux de l'usine Nadejdinakky le travail utile des ouvriers est le plus souvent de 18,41 pour 100 de la journée de travail. Dans la tuyauterie du « Vyborgetz Rouge », sur la journée de travail de huit heures, les ouvriers ne travaillent effectivement qu'une heure trente-sept minutes. A l'usine de Kolomna, les ouvriers perdent huit cents heures par mois à chercher et à lire les journaux et quatre cents heures à faire la queue les jours de paye.

L'utilisation du temps de travail est aussi mauvaise dans l'industrie textile. Dans la fabrique Trehgorny, la majeure partie des ouvriers n'emploie pour le travail utile pas plus de 37,6 à 59,4 pour 100 de la journée de travail. Le travail utile des tisseuses de la fabrique Sobolovo-Stchelkovsky n'est que de 33,2 à 67,34 pour 100 de la journée de travail. Le travail utile des ouvriers dans l'industrie houillère est de 25 à 50 pour 100 de la journée de travail, etc. Cette situation est le résultat direct de la mauvaise organisation, du manque de discipline, de l'immixtion de la politique dans le travail, de l'état anarchique des milieux ouvriers, qui caractérisent le régime soviétique de l'industrie.

Une autre raison, dont nous avons déjà parlé et qui explique le niveau élevé du prix de revient de l'industrie soviétique est *le mauvais état de l'outillage*. D'après l'ingénieur Svitzin, un spécialiste de la métallurgie du Midi, les usines les plus célèbres, telles que Stalino, Makeevka, Chaudoir, Marioupol, Taganrog, Gantke, devraient, pour travailler normalement, être immédiatement reconstruites et leur outillage

renouvelé. Tandis qu'en Angleterre mille broches sont surveillées par trois, deux et quelquefois même par un ouvrier, dans l'industrie soviétique, il faut pour le même travail de huit à dix ouvriers. D'après Moltchanoff (étude déjà citée), 42 pour 100 des chaudières de l'industrie soviétique ont plus de vingt-cinq ans d'âge, c'est-à-dire ne pourront plus servir dans très peu de temps, et l'énorme majorité des chaudières sont à basse pression (8 atmosphères en moyenne), tandis que les chaudières sont à l'étranger ordinairement de 20 à 25 atmosphères et quelquefois de 35, 60 et 84 atmosphères, etc.

Enfin, le troisième facteur important du niveau des prix de revient est le *prix des matières premières*. Le tableau ci-dessous, que nous empruntons à l'étude de M. Grintzer, montre que les prix des principales matières premières ont subi une hausse ou ont peu varié du mois d'octobre 1923 au mois de mai 1924, tandis que les prix de vente des objets fabriqués ont été fortement abaissés :

	Octobre 1923.	Mai 1924
Coton brut	100	100
Indienne	100	75
Lin	100	137 à 149
Tissus de lin	100	66
Laine ordinaire	100	83
Gros drap	100	74
Graines de lin	100	159
Huile	100	109

On voit, par cette analyse des principaux éléments des prix de revient, que l'abaissement des prix effectué en 1923-24 fut artificiel autant que brutal. Dans ces conditions, la réglementation des prix, tout en augmentant le volume des ventes de l'industrie, causa à cette dernière un grave préjudice.

Le consommateur en a-t-il au moins profité? La presse soviétique est forcée d'avouer que les prix de détail, — les seuls qui intéressent le consommateur, — n'ont pas suivi les prix de gros; *la différence entre les prix de gros et les prix de détail* est à l'heure actuelle énorme, et elle paralyse les effets de la réglementation.

La différence entre les prix de détail et les prix de gros a été, au mois de février 1925, d'après les données du Commissariat

(1) *Econ. Jisn*, 3 avril 1925.

du Commerce intérieur (1), de 38 pour 100 pour le sel, de 50 pour 100 pour les clous, etc. Mais ces moyennes ne permettent pas encore de juger de la situation réelle qui n'apparaît que quand on compare les prix de gros à Moscou avec le prix de détail sur les marchés de la province. Le mètre d'indienne coûtait, en décembre 1924, à Moscou (prix de gros), 32 roubles 5 copecks; dans les villages de l'Ukraine, 58 roubles 5 copecks; dans le Turkestan, 64 roubles 7 copecks. Les clous, à Moscou, 4 roubles 93 copecks; dans les villages de l'Ukraine, 8 roubles 80 copecks; dans l'Oural, 11 roubles 20 copecks; dans le Turkestan, 14 roubles 86 copecks. Le sucre, à Moscou, 11 roubles 80 copecks; dans l'Oural, 18 roubles 40 copecks; et dans le Turkestan, 21 roubles 80 copecks. En Crimée, le poud de seigle coûtait avant la guerre 50 à 60 copecks, et il coûte actuellement de 50 à 80 copecks, tandis que le prix d'un mètre d'indienne a augmenté de 21 et 22 copecks à 62 et 65 copecks. C'est-à-dire que le paysan obtient pour un poud de seigle trois fois et demi moins d'étoffe et la crise « de ciseaux », si l'on considère les prix de détail, n'a nullement été vaincue.

La différence entre les prix de gros et les prix de détail est à l'heure actuelle beaucoup plus importante qu'avant la guerre, comme le montre le tableau suivant dans lequel la différence moyenne entre les prix de gros et les prix de détail en 1913, est considérée comme étant de 100 (1).

	1913.	21 janvier 1925.
Farine de seigle	100	166
Millet	100	453
Avoine	100	139
Beurre	100	500
Sel	100	1 240
Sucre raffiné	100	178
Indienne	100	650

Cette différence énorme entre les prix de gros et ceux de détail provient de facteurs qu'il est difficile d'éliminer, étant données la situation économique et financière de l'Union, la cherté du transport, la lourdeur des impôts, etc. Donnons un seul exemple; celui du prix du sel. En avril 1924, le prix de revient d'un poud de sel de Bakhmout était de 14 cop., mais l'accise était de 22 cop., le prix de transport coûtait 24,35 cop.,

(1) *Gazette des Finances*, 21 février 1925.

les dépenses de commission et de manutention de 8, 75 cop. et diverses autres petites dépenses 1, 6 cop. Au prix de revient de 14 cop. s'ajoutaient, par conséquent, des dépenses de 55, 59 cop. et le prix de vente était fixé à 71 cop.

Tout ce que nous venons de dire au sujet des conditions techniques (outillage) et économiques (marché) du développement de l'industrie doit être pris en considération quand on examine les progrès et les possibilités d'avenir de l'industrie soviétique.

Les progrès de l'industrie soviétique au point de vue du *volume de la production* ont été assez considérables au cours de ces deux ou trois dernières années. Il est naturel que la production industrielle se développe plus rapidement après la cessation de la guerre civile et sous l'influence de l'épuisement des stocks reçus par le gouvernement des Soviets en héritage du régime précédent.

Voici, d'après la statistique soviétique (1), la comparaison entre la valeur de la production de l'industrie nationalisée soviétique et la valeur de la production d'avant-guerre. Les prix sont les prix d'avant-guerre, exprimés en roubles d'avant-guerre. Les données pour 1923-24 sont des données provisoires

Ensemble de l'industrie

	Valeur brute en millions de roubles.
1912	3 304,4
1922-23.	3 158,3
1923-24	1 540 (46,6 p. 100)

Industrie minière

1912	570,9
1922-23.	209,3
1923-24	258,0 (45,2 p. 100)

Industrie métallurgique

1912	723,5
1922-23	259,2
1923-24	337,7 (46,7 p. 100)

Industrie textile

1912	828,2
1922-23	346,3
1923-24	453.7 (55,1 p. 100)

(1) Galitzky, *Situation de l'industrie*, dans l'*Économie socialiste*, vol. V, p. 251.

Industrie d'alimentation

1912	711,6
1922 23	100,2
1923-24	85,5

Au cours de l'exercice 1924-25, la production de l'industrie soviétique a subi une nouvelle poussée et, d'après les calculs des statistiques soviétiques, la valeur de la production atteint, à l'heure actuelle, 60 pour 100 de la production d'avant-guerre, — 64 pour 100 d'après les données du rapport de M. Guinzbourg au Conseil suprême de l'économie nationale (1).

Acceptons ces pourcentages, bien qu'ils soient plus que contestables, le point de comparaison étant inexact, et la valeur de la production industrielle d'avant-guerre ayant été, d'après toutes les données, supérieure à celle indiquée par la statistique soviétique. On voit que, sous ces réserves, l'industrie soviétique a encore beaucoup de chemin à parcourir, au moins un tiers de la route, pour atteindre la production d'avant-guerre, dans les branches les plus importantes de l'industrie.

Or, nous avons constaté que de très sérieux obstacles se dressent à l'heure actuelle sur la route de l'industrie nationalisée et peuvent rendre difficiles, sinon impossibles, de nouveaux progrès : le manque de capitaux fixes et la situation du marché d'écoulement. Ces difficultés que le gouvernement des Soviets éprouve dans le domaine de l'industrie sont étroitement liées, comme nous l'avons vu, au régime communiste sous lequel travaille cette industrie ; en conservant les cadres de ce régime, le gouvernement des Soviets ne pourra lutter avec ces difficultés, qu'en venant par la voie budgétaire en aide aux branches industrielles qui manquent de capitaux fixes et de capitaux de roulement et en abaissant d'une manière arbitraire les prix de vente de ses produits, c'est-à-dire en faisant subir de nouvelles pertes à l'industrie. En agissant ainsi, on rendra peut-être possible de nouveaux progrès de la production industrielle, mais on augmentera les difficultés financières, qui sont déjà insurmontables.

Le gouvernement des Soviets cherche d'autres moyens pour satisfaire les besoins de la population en produits industriels. Déjà à l'époque de l'introduction de la nouvelle politique

(1) *Journal du Commerce et de l'Industrie*, 28 avril 1925.

économique, il avait essayé d'attirer vers l'industrie l'initiative privée et les capitaux privés en autorisant les coopératives et les citoyens individuellement à *affermer les entreprises nationalisées* (résolution du Soviet des commissaires du peuple du 5 juillet 1921). Cette mesure a subi un fiasco complet. Il ne s'est pas trouvé pour affermer des entreprises industrielles de particuliers offrant une surface : ils se rendaient compte que tant que le régime communiste subsisterait, il n'y aurait point pour eux de travail rémunérateur. Actuellement, le gouvernement des Soviets fait un nouvel essai dans la même voie. A l'heure, où nous écrivons ces lignes, les détails manquent sur les mesures prises; mais, d'après les renseignements publiés par la presse à l'étranger, on aurait décidé de donner à bail à des particuliers, et le cas échéant aux anciens propriétaires, les entreprises nationalisées et qui se trouvent actuellement « en état de conservation » ou travaillent à perte. Le Gouvernement donnerait à ces entreprises les mêmes facilités de crédit qu'il confère aux entreprises gouvernementales et les dégréverait d'impôts jusqu'au moment, où elles commenceront à rapporter des bénéfices.

D'autre part, le gouvernement des Soviets modifie son attitude envers *la petite industrie*. Récemment encore, il considérait la petite industrie, l'industrie de *koustari*, comme un ennemi. Il y voyait les germes de l'industrie capitaliste. Au XIIe congrès des Soviets, dans son fameux rapport sur l'industrie, Trotsky s'écria : « Prenez garde, n'oubliez pas que c'est par le développement de l'industrie de koustari que se forma la grande industrie sous le régime des tzars ».

Au contraire, à l'heure actuelle, la petite industrie est devenue l'enfant choyé du régime soviétique. Les organes de la presse officielle sont remplis d'études sur les moyens de venir en aide aux petits industriels et de développer leur production. La *Pravda* du 10 avril 1925 écrit : « Le parti communiste se trouve devant un fait indéniable, — les rapides progrès de la petite industrie. Notre parti doit stimuler ces progrès, tout en se rendant maître de l'industrie de koustari et en différenciant son attitude par rapport aux différentes classes de petits industriels. » En d'autres termes, les communistes sont prêts à accepter le poison, tout en administrant simultanément l'antidote qui consiste à créer la haine de classe parmi les petits industriels en

armant les éléments les plus pauvres contre les éléments plus riches. Cette modification de la politique a pour base la nécessité de compléter la production insuffisante de la petite industrie par la production de l'industrie de koustari. Dès maintenant, le Gouvernement s'apprête, en premier lieu, à protéger la production par les koustari de l'outillage agricole, les besoins des paysans ne pouvant pas être satisfaits dans ce domaine par la production de l'industrie nationalisée.

Les mêmes raisons qui expliquent les difficultés et même les obstacles insurmontables qui se dressent sur la voie du progrès de l'industrie soviétique et qui sont inhérentes au régime communiste expliquent aussi *les résultats financiers déficitaires* de l'industrie.

Nous ne retracerons pas ici l'histoire financière tout entière de l'industrie nationalisée (qui n'est que l'histoire de la destruction systématique de l'industrie nationale, — déficits énormes et ininterrompus de l'industrie soviétique) et nous nous bornerons à exposer la situation telle qu'elle se présente actuellement et d'après le dernier budget exécuté, celui de 1923-1924 (1).

Le financement de l'industrie s'effectue sous une double forme : subventions par voie budgétaire et crédits ouverts par les banques.

Voici qu'elles ont été en 1922-1923 et 1923-1924 les subventions à l'industrie par voie budgétaire :

Combustibles.	1922-23.	1923-24.
Houille.	32 628,9	23 558,9
Pétrole.	25 171,0	»
Autres	2 724,4	1 249,0
	60 524,3	24 807,9
Métallurgique. . . .	37 057,4	47 049,1
Textile	19 000,0	25 000,0
Alimentation	5 836,5	»
Cuirs.	3 250,0	4 325,0
Laines	»	3 000,0
Caoutchouc.	»	1 000,0
Autres	33 273,1	19 214,7
Total général. . .	158 941,3	124 396,7

(1) Friedmann. Financement de l'industrie et crédits à l'industrie en 1923-24. *Économie socialiste*, vol. V, p. 253.

Les 124,4 millions de roubles versés par le budget à l'industrie nationalisée en 1923-1924 ne doivent pas être confondus, d'après les économistes soviétiques, avec le montant du déficit de cette industrie pendant le même exercice. En effet, dans son ensemble, l'industrie, tout en absorbant ces 124 millions de roubles de subventions, a donné des bénéfices qui se chiffrent par 30 millions de roubles et elle a restitué pour 40 millions de roubles des sommes reçues antérieurement à titre d'avances. Par conséquent, l'industrie n'a coûté à l'État que 54,4 millions de roubles.

Le deuxième moyen du financement de l'industrie soviétique consiste en ouverture de crédits par les banques. L'industrie reçoit par cette voie des ressources plus importantes que par les subventions budgétaires directes. C'est ainsi qu'en 1923-1924 l'industrie a obtenu, par la voie de l'ouverture de crédits bancaires, 240 millions de roubles, contre 124,3 millions de roubles reçus par la voie de subventions budgétaires.

Il y a très peu de différence entre les ressources que l'industrie obtient par la voie bancaire et celles qu'elle obtient par la voie budgétaire. Les économistes soviétiques le reconnaissent eux-mêmes. « Quand les ouvertures de crédits, dit M. S. Friedmann (1), sont dictées par les intérêts d'État ou les intérêts généraux de l'industrie et non pas par la solvabilité de chaque établissement industriel, alors les crédits bancaires ne se distinguent pas des subventions budgétaires directes. » En outre, nous manquons totalement de renseignements sur le sort des effets tirés par les établissements industriels soviétiques. A la Banque de l'Industrie le pourcentage d'effets renouvelés atteint 40 pour 100. Dans ces conditions, une partie importante de crédits bancaires doit être considérée comme une pure subvention et le déficit de l'industrie soviétique doit être augmenté d'autant.

L'endettement de l'industrie soviétique envers les quatre principales banques de l'U. R. S. S. (Banque d'État, Banque de l'Industrie, Banque municipale de Moscou et Banque de Commerce) atteignait au 1er octobre 1924, 400 millions de roubles. Tel est le déficit visible de l'industrie soviétique. En réalité, il est beaucoup plus grand, parce que l'industrie couvre une

(1) *Économie socialiste*, vol. V, p. 259.

partie de ses dépenses en dilapidant ses capitaux. Contentons-nous d'un seul exemple : celui de l'industrie textile, qui, d'après les économistes soviétiques, est la branche de la production industrielle rapportant à l'État les bénéfices les plus importants. Au sujet de cette industrie l'économiste soviétique Grintzer affirme qu'elle était déficitaire au moment où ses bilans accusaient des bénéfices. Ceci s'explique très simplement, dit M. Grintzer : l'industrie pouvait encaisser des recettes, mais dépenser en même temps ses capitaux fixes et de roulement, sans que cela apparaisse dans les bilans.

Par conséquent, l'industrie soviétique subit de gros déficits et ceci malgré un amortissement insuffisant et l'absence dans les bilans de toute dépense pour couverture des intérêts au capital.

Résumons-nous. L'industrie soviétique produit, à l'heure actuelle, 60 pour 100 de la production d'avant-guerre. L'industrie soviétique est déficitaire. L'importance réelle des déficits est beaucoup plus importante que celle enregistrée par les bilans des trusts soviétiques. Le développement ultérieur de l'industrie est difficile en raison des obstacles créés par l'ensemble des conditions inhérentes au régime soviétique, et qui ne permettent ni un renouvellement systématique du capital fixe, ni un abaissement du prix de revient et du prix de vente de détail. Dans les conditions actuelles, le gouvernement soviétique ne peut réaliser le renouvellement du capital et l'abaissement des prix qu'en consentant des sacrifices financiers qui rendront plus précaire encore sa situation budgétaire.

COMTE W. KOKOVTZOFF.

(*A suivre.*)

LE COMTE D'HAUSSONVILLE ET MADAME DE STAËL

Le livre posthume du comte d'Haussonville, *Mme de Staël et M. Necker* (1), dont les lecteurs de la *Revue* ont eu la primeur, paraît fort à propos pour remettre en pleine lumière la figure de cet écrivain délicat et de ce lettré de race, auquel il n'a pas été rendu peut-être un suffisant hommage.

Ce n'est pas de l'historien de la duchesse de Bourgogne que je voudrais parler aujourd'hui, mais de l'historien de Mme de Staël, dont il était un des descendants et à la mémoire de laquelle il avait voué un véritable culte. Il s'était constitué le gardien de ce culte; toute atteinte, si légère qu'elle fût, portée à la renommée de cette femme illustre le touchait au plus vif de ses sentiments. Ceux-là mêmes, qui n'étaient pas obligés d'avoir les mêmes scrupules, ne pouvaient que s'incliner avec respect devant cette piété familiale : on sentait que M. d'Haussonville défendait un glorieux héritage; mais on sentait aussi qu'il ne séparait pas la religion de Mme de Staël de l'amour de la France. Le mot de Napoléon à Foucher : « Vous verrez quelle bonne Française nous avons là! » lui pesait comme une injustice, et il s'était donné pour mission de la réparer.

Il faut avoir vu le comte d'Haussonville au château de Coppet, où il passait chaque année ses vacances, pour comprendre l'influence profonde que ce temple du souvenir exerçait sur sa

(1) *Mme de Staël et M. Necker*, d'après leur correspondance inédite (Calmann-Lévy, éditeurs).

pensée. Coppet n'est plus maintenant qu'un lieu de pèlerinage banal, où les touristes de l'agence Cook viennent de Genève remplir, comme disait Édouard Rod, « de bruit et de poussière l'entrée de la vieille petite ville paisible assoupie au bord du lac bleu ». C'était bien autre chose pour M. d'Haussonville; c'était la maison où il venait se retremper dans un illustre passé, causer avec les ombres familières de M. Necker, de Mme Necker, de Mme de Staël, de Benjamin Constant, de tous les morts glorieux dont les témoignages écrits étaient pieusement classés dans la tour des archives. Cette griserie de l'histoire, cette ivresse du document que Michelet avait sentie aux Archives nationales, M. d'Haussonville l'éprouvait, lui aussi, dans les archives de Coppet, et il eût pu s'écrier comme le grand historien : « Holà! messieurs les morts, un peu de patience! Je veux vous faire revivre! A chacun son tour! »

Quel cadre fait à souhait pour inspirer la rêverie propice à l'évocation de l'histoire! L'allée de vieux ormes centenaires qui mène au château, les ombrages épais du beau parc où l'on croit voir flotter les ombres d'Adolphe et d'Ellénore, la fraîcheur d'une rivière qui cascade, et, du balcon du premier étage, la vue charmante de cette partie du Léman qu'on appelle le « petit lac », moins grandiose, mais plus intime que l'autre. Paysage modéré et souriant, que Mme de Staël avait en « magnifique horreur ». Mais, quoi! Notre amour de la nature est fait de nos sentiments intimes ; et cette âme inquiète et troublée, avide de renommée et de bruit, ne pouvait sentir l'influence apaisante de ce paysage, qui, sûrement, parlait à l'âme de M. d'Haussonville.

Plus encore que le paysage, l'émouvant musée que renferme le château de Coppet était, pour l'esprit de l'historien, la plus puissante des suggestions. Il vivait au milieu des morts illustres dont il évoquait l'image. Dans le grand vestibule, il saluait, en entrant, la divinité protectrice de ce lieu, divinité véritable pour Mme de Staël, qui a toujours vu dans son père une sorte d'incarnation de l'Être suprême : l'auteur du *Compte rendu*, M. Necker, dont la statue, œuvre du sculpteur Tieck, drapée dans une ample toge, semble, de sa main levée au ciel, bénir le visiteur et lui dire : « Souviens-toi ! » M. Necker est partout, dans ce château : il est au vestibule, il est au premier étage, dans l'admirable portrait de Duplessis qui représente le

contrôleur général dans toute sa gloire, en bel habit violet, en jabot et manchettes de dentelles, assis à son bureau, tourné de trois quarts vers le visiteur : rien de l'obèse personnage de la fin, disgrâcié par l'âge, oublié de ses contemporains, mais l'air vif, résolu, énergique de l'homme d'affaires, qui fut un instant l'idole de la France. Si vous descendez dans la bibliothèque, elle est décorée, par les soins pieux de M. d'Haussonville, d'estampes consacrées à la gloire de celui qui est toujours le maître du logis. Le voici entre Sully et Colbert, avec cette légende : « Hé ! c'est bien là sa place ! » Et je recommande à l'attention du visiteur la *Vertu récompensée*, avec ces mots qui font rêver un Français moderne : « L'économie ordonne à la main de l'histoire d'effacer de nos fastes le mot *impôt !* » On n'est pas bien sûr que M. Necker ne va pas entrer lui-même, en chair et en os, et étendre sa main grassouillette pour saisir le vaste portefeuille en chagrin gaufré posé sur la table, — le portefeuille qui contient les documents authentiques du *Compte rendu.*

Ce sont tous ces souvenirs qui ont inspiré M. d'Haussonville. Il n'a pas eu besoin, comme tant d'autres, de se créer une atmosphère factice : il n'a eu qu'à écouter parler ces ombres. Son livre si plein de vie sur *le Salon de Mme Necker*, qui est le document le plus précieux que nous ayons sur la société à la fin du XVIIIe siècle, il l'a écrit sans doute avec les documents de la tour des archives : mais serait-il aussi vivant, s'il n'avait été pensé, pour ainsi dire, sous les yeux de Mme Necker, peinte aussi, comme son époux, par Duplessis, avec cette roideur qui était un trait de sa nature, et cet air de mélancolie et d'inquiétude maladive, caractère d'une âme que dévorait sa sensibilité? Et voici sa vivante antithèse, sa fille Germaine dans sa quatorzième année, telle que la représente une délicieuse sanguine attribuée à Carmontelle, assise bien droite sur une petite chaise dans le salon de Mme Necker, et coiffée suivant la mode du temps d'un échafaudage compliqué de cheveux dressés, lissés, gommés, couronnés d'un mouchoir de dentelle : elle écoute Morellet ou l'abbé Raynal, qui pérorent. Pas jolie, Germaine! Mais la vie déborde d'elle : quel feu, quelle intelligence avide de savoir dans les yeux qui brillent, dans la bouche légèrement entr'ouverte! M. d'Haussonville avait une prédilection pour ce char-

mant croquis. Ouvrez *le Salon de Mme Necker*, et vous comprendrez sans peine qui a dicté à l'auteur tant d'aimables pages.

Il est évident que, pour nous, M. le Contrôleur général des Finances est maintenant relégué, dans son château, au second plan. La fille a détrôné le père. Pour la postérité, Coppet est bien décidément la demeure de Mme de Staël. M. d'Haussonville le savait mieux que personne ; il était le gardien sévère et, comme il sied, même un peu jaloux de sa mémoire. Il était flatté, mais vaguement inquiet quand d'autres que lui parlaient d'elle. Me sera-t-il permis d'évoquer ici un souvenir personnel? La première fois que j'eus l'honneur de le voir à Coppet, il me fit l'accueil le plus courtois ; mais sachant que je m'occupais de Mme de Staël, il jugea nécessaire de m'enlever, dès l'abord, toute illusion : « Les manuscrits des ouvrages de Mme de Staël sont à votre disposition, me dit-il (je lui avais demandé communication du manuscrit de *l'Allemagne*). Mais quant à ses lettres, aucune ! » Et il ajouta : « C'est la volonté formelle de Mme de Staël et de sa famille. » Cette rigueur, mêlée d'amabilité, ne me découragea pas trop. Je consultai à Coppet le manuscrit de *l'Allemagne*, et, de retour à Paris, j'allai voir Albert Vandal qui travaillait à son *Avènement de Bonaparte*. Je savais que M. d'Haussonville avait fait fléchir ses rigoureux principes en faveur de son ami et confrère de l'Académie française, et lui avait communiqué les pages les plus intéressantes de la correspondance de M. Necker avec sa fille. Albert Vandal m'en lut quelques extraits fort curieux et demanda à M. d'Haussonville la permission de m'en donner copie. M. d'Haussonville y consentit avec beaucoup de bonne grâce, et c'est ainsi que je pus écrire certains chapitres de *Mme de Staël et Napoléon* relatifs à l'époque du Consulat. Je n'oserais dire qu'il en fut très satisfait. Quand le livre parut, il voulut bien m'en complimenter : « Mais, ajouta-t-il en riant, vous m'avez coupé l'herbe sous le pied ! » Je n'avais rien coupé du tout, à peine quelques modestes fleurettes, à preuve la riche moisson que nous apporte aujourd'hui le premier volume de *Mme de Staël et M. Necker*. Mais peut-être n'avais-je pas fait de mon petit bouquet l'usage qu'il en eût désiré. C'était le point sensible chez M. d'Haussonville.

Et comment s'en étonner, quand on le voyait dans ce

temple de Coppet, consacré à la gloire de Mme de Staël? Cette gloire avait un peu baissé dans les dernières années du XIXe siècle : il s'était imposé avec raison de la faire revivre. Avec quel juste orgueil il montrait au visiteur la belle bibliothèque, au décor imposant et sobre, qui servait aussi à Mme de Staël de salle de spectacle, quand elle donnait la comédie! Là, elle avait joué avec Benjamin Constant *Andromaque*, les fureurs de *Phèdre*. Le cadre était resté tel que du temps de cette femme illustre. « Tant que je vivrai, rien ne sera changé dans cette salle », me dit avec gravité M. d'Haussonville. Il en était de même pour la chambre de Mme de Staël, attenant à la bibliothèque : voici le bureau où elle écrivait, le fauteuil où elle s'asseyait, et l'écritoire de Boulle, d'où étaient sorties tant d'œuvres qui avaient ému, ravi les enthousiastes de l'amour et de la liberté et fait rugir Napoléon. J'allais oublier, dans une vitrine, le turban, le fameux turban, cette couronne dont Gérard l'a coiffée à tout jamais pour la postérité et devant laquelle M. de Rocca faisait agenouiller son cheval! Naturellement, ce célèbre portrait, où Gérard l'a représentée après sa mort, occupait à Coppet, dans le salon des portraits, la place d'honneur. Mme de Staël tient entre ses doigts, suivant une habitude qui lui était chère, une branche, non pas de laurier, comme le voulait M. d'Haussonville, mais de simple peuplier. « C'est le tableau de Gérard, me dit-il; à Broglie, il n'y a que la copie. » Je dois ajouter pour l'impartiale histoire que le duc Albert de Broglie, quand il voulut bien me recevoir à Broglie, me conduisit, lui aussi, devant le tableau identique qui orne le grand salon du château, et me dit d'un ton qui n'admettait pas de réplique : « C'est l'original de Gérard! » Je m'inclinai; et il ajouta : « A Coppet, il n'y a que la copie ! »

Dans le salon des portraits, à distance respectueuse de Mme de Staël, figure aussi celui qui fut M. de Staël. On passait plus rapidement devant lui. Il mérite cependant qu'on s'y arrête. Les personnes qui s'imagineraient, à ce seul nom, un personnage craintif, humilié et de piètre figure, seraient fort surprises de voir la haute prestance du personnage dans ce tableau du peintre suédois Wertmuller. Il fait très bonne figure avec son justaucorps noir à revers d'écarlate et sa clef de chambellan pendue à la ceinture. Et le visage ne dément point le costume. Intelligent, homme d'esprit et homme de cour, M. de

Staël avait été de plus dans sa jeunesse un homme à bonnes fortunes. Il expia, dit-on, dans son âge mûr. Mais, chose peu connue et dont je puis me porter garant, il aima sincèrement sa femme, la défendit en toute occasion et souffrit en silence : fit-il pas mieux que de se plaindre ? Il était un peu « panier percé », ce qui ennuyait Mme de Staël; mais connaîtra-t-on jamais les motifs profonds de leur désaccord? M. d'Haussonville, qui les connaissait peut-être, a eu la discrétion de n'en rien dire. Mais j'imagine qu'il dut méditer plus d'une fois devant le portrait de l'élégant chambellan, et que ce portrait lui inspira quelques-unes des plus jolies pages du *Salon de Mme Necker*, comme l'histoire compliquée du mariage de Germaine, ou, par contraste, l'aventure balzacienne du pauvre diplomate tombé dans la gêne et « saisi » par une de ses anciennes amies, Mlle Clairon! (1). Grandeur et décadence, ce fut l'histoire de M. de Staël et celle de beaucoup d'autres.

***

L'admirable musée de souvenirs qu'est le château de Coppet a certainement été le grand inspirateur de M. d'Haussonville. C'est là qu'il a conçu, qu'il a écrit le *Salon de Mme Necker*, qu'il a fait revivre *Mme de Staël et M. Necker*. Mais le pouvoir évocateur des lieux ne suffit pas; il faut à l'imagination un fond solide, des documents sur lesquels elle puisse s'exercer. A ce point de vue, M. d'Haussonville fut un privilégié de l'histoire. Il avait à sa disposition, dans une des tours du château, les plus riches archives peut-être de la fin du XVIIIe siècle et du commencement du XIXe. Tous les grands noms du règne de Louis XVI et du début de la Révolution, écrivains, philosophes, hommes politiques, ont été en relations avec M. et Mme Necker; toutes les illustrations, non plus seulement de France, mais du monde entier, sous la Révolution et le premier Empire, ont passé par le salon de Mme de Staël, ou ont été en correspondance avec elle; cinquante ans d'histoire sont là, qui attendent l'historien pour revivre. Beaucoup de lettres ont été détruites après la mort de Mme de Staël; il en reste beaucoup encore, sans compter les manuscrits de ses ouvrages. J'ai eu le rare privilège d'être introduit par

(1) Voir *Femmes d'autrefois; Hommes d'aujourd'hui*, de M. d'Haussonville.

M. d'Haussonville dans ce *Saint des Saints* de Coppet; j'ai défait avec lui quelques-unes de ces liasses vénérables scellées et cachetées par la piété d'Auguste de Staël après la mort de sa mère. M. d'Haussonville lui-même ne connaissait pas toute l'étendue de ses richesses : le temps lui manquait pour les explorer toutes. Mais de toutes ces correspondances, la plus intéressante peut-être, dont il n'avait communiqué quelques fragments qu'au seul Albert Vandal, était la correspondance que Necker entretenait presque jour par jour avec sa fille. C'est elle dont il s'est servi pour écrire le volume qu'on nous présente aujourd'hui.

Le grand service que M. d'Haussonville a rendu à la mémoire de Mme de Staël, ce fut de nous la montrer plus réelle et plus vivante, telle qu'elle était avec les siens. Il l'a descendue de son cadre, le cadre du tableau de Gérard, où elle pose pour la postérité, et il nous a introduits avec elle dans le salon de Mme Necker et à Coppet. Cette méthode eût ravi Sainte-Beuve, si friand d'anecdotes et de particularités, qui toujours, derrière la femme de génie, chercha la femme. Cette Mme de Staël lui était à peu près inconnue. Ainsi, que savait-on de son enfance, de son éducation ? A peu près rien, avant la publication du *Salon de Mme Necker* ; et cependant on peut dire que cette éducation a décidé du destin de Germaine. M. d'Haussonville a mis dans ses révélations tout le tact, toute la discrétion qui s'imposent. Mais on sent parfaitement, en le lisant, le petit drame de famille qui se passa chez les Necker, les vaines tentatives de la mère pour assujettir sa fille à son programme rigoriste, l'influence prédominante d'un père qui était l'idole de la famille, le chagrin et la jalousie de Mme Necker. Mais surtout, la grande faute de M. et de Mme Necker, ce fut de donner à cette fillette, dont ils étaient fiers, un théâtre pour se produire en public. A cet égard, le salon de Mme Necker exerça sur Germaine une influence désastreuse. Toute jeune, elle fit dépendre son bonheur de la société, du jugement de la société; elle but le délicieux poison des applaudissements et des louanges. A douze ans, elle était auteur ! La vie lui apparut comme une course à la gloire, ce « deuil éclatant de bonheur ». L'ingrat Benjamin disait d'elle, pendant son voyage en Italie en 1805 : « Il y a du saltimbanque dans toute sa conduite ! » Disons plus poliment : « Elle a été en représentation toute sa vie. » Et elle avait appris

cet art funeste au bonheur chez qui ? Chez sa mère, chez l'austère, chez la puritaine Mme Necker, qui, sans s'en douter, détruisait d'une main ce qu'elle essayait d'édifier de l'autre. « De l'inutilité des programmes d'éducation » : tel pourrait être le titre de l'aimable ouvrage de M. d'Haussonville sur le salon de Mme Necker. Jamais l'ironie de la destinée ne se joua davantage des plans élaborés par la sagesse ou la folie humaine.

Le Salon de Mme Necker, c'est l'enfance et l'adolescence de Germaine Necker ; *Madame de Staël et Monsieur Necker*, c'est Mme de Staël déjà dans tout l'éclat de sa renommée, à un moment décisif de son existence, sous le Consulat. C'est dire tout l'intérêt de l'ouvrage. M. d'Haussonville l'a écrit avec la correspondance de Necker et de sa fille. Malheureusement, comme il l'explique lui-même, la plus grande partie des lettres de Mme de Staël à son père ont été détruites par Necker d'abord, en 1798, quand les troupes françaises envahirent la Suisse, et plus tard par la famille. Il ne reste que deux lettres de 1801, et les lettres si intéressantes de l'automne de 1803 et du voyage en Allemagne de 1804. Cette perte est irréparable. Heureusement, les lettres de Necker permettent de deviner ce qu'étaient les lettres de Mme de Staël ; à ce titre, elles présentent le plus grand intérêt et projettent une vive lumière sur une période de sa vie encore assez mal connue, qu'elle-même et ses descendants avaient à dessein travestie ou laissée dans l'ombre.

Ce qui ressort d'abord de ces lettres, c'est la physionomie de Necker. On sait ce qu'il fut pour sa fille. Il ne serait pas exagéré de soutenir qu'il fut le grand, peut-être le seul amour de sa vie. C'est bien, en effet, d'amour qu'il s'agit, c'est-à-dire d'un sentiment passionné, exalté et, pour tout dire, unique. Il est arrivé à Mme de Staël, dans la notice qu'elle a publiée en tête des *Manuscrits de M. Necker* en 1804, de regretter amèrement que la destinée ne les eût pas rendus contemporains, parce qu'alors leurs vies « auraient pu s'unir pour toujours ». On peut sourire de l'expression de ce sentiment, mais elle correspond à la réalité. Mme de Staël aima son père, non seulement comme un père, mais, oserai-je le dire ? comme un mari, comme un amant même. Les expressions qu'elle emploie en lui écrivant sont les pures expressions de l'amour : « Mon ange ! Mon cher ange ! Ange à moi sur cette terre ! » Parmi les lettres de Mme de Staël publiées par M. d'Haussonville, il en est une,

vraiment d'une grande beauté, qu'elle écrit à son père en novembre 1801, du relai de poste de Morez, quelques heures après l'avoir quitté. Jamais l'amour filial n'a trouvé d'accents plus exaltés :

«... Quand vingt fois ta grâce angélique enchaîne la plainte sur mes lèvres, en dévore-t-elle moins mon âme? Ah! je te l'affirme, cette vie de séparation est impossible, et j'aimerais mieux, comme je ne sais quel jeune homme chez les anciens, m'ensevelir sur les limites des deux patries, qu'éprouver encore ce que j'ai senti cette fois. Je ne suis point mobile, mais ton empire, mais ta perfection, mais ta nature céleste compriment souvent ce que je ne cesse jamais de désirer. Ah! j'ai pour toi le plus tendre, le plus passionné des sentiments; veux-tu l'empoisonner par le malheur? Je ne t'admirerai pas moins si tu me refuses, mais chaque douleur s'unira à ton souvenir, tandis que ta présence fait naître à tous les instants une nouvelle jouissance. Penses-y : rien ne peut concilier mon bonheur avec la séparation, rien, jamais rien, et quand tu m'auras soulevée quelquefois, je retomberai toujours dans le désespoir. »

A qui écrit-elle? A un père? A un amant? Et le destinataire de cette épître enflammée, dont le ton rappelle celui de la *Confession amoureuse* de Chateaubriand, est l'honnête, le bon, l'obèse M. Necker! Mais il faut savoir que Mme de Staël emploie les mêmes expressions, qu'il s'agisse de l'amitié, de l'amour filial ou de l'amour. Ceci explique l'erreur de beaucoup de commentateurs qui, trompés par le diapason du style, lui ont attribué des amants dont elle n'est pas toujours responsable. Nul doute que si cette lettre fût tombée entre leurs mains et s'ils en eussent ignoré le destinataire, elle eût été grossir le chapitre, déjà considérable, des amours de Mme de Staël.

Quant à M. Necker, il apparaît plus calme dans ses lettres à sa « chère Minette ». On savait déjà, grâce à M. d'Haussonville, quel époux incomparable il avait été pour la sensible et romanesque Mme Necker ; on voit aujourd'hui par les lettres à sa fille qu'il fut aussi le plus tendre, le plus dévoué des pères. Ces deux êtres s'adoraient d'autant plus qu'ils se ressemblaient moins par le caractère : Germaine exaltée, inquiète, mélancolique, en proie au délire des passions et de l'imagination ; lui, plus tranquille, résigné à la solitude, à l'ingratitude des

hommes, vivant de ses souvenirs et de l'amour de sa fille, sur laquelle il exerçait son influence modératrice. Elle était le génie ; mais il était le bon sens ; et vraiment, en lisant cette correspondance, on comprend cette expression d'*ange*, d'*ange tutélaire*, qui revient sans cesse sous la plume de sa fille : il la protégeait d'elle-même. Rien n'est plus touchant et plus sage que les conseils que cet homme excellent lui prodigue : « Sois patiente, sois prudente... O puissance des choses factices sur une imagination inflammable !... Ils ne seront rien, les autres, avec un vent contraire, et tu seras la personne durable, une personne recherchée et sentie de l'Europe... Oh ! que tu es faible avec tant de raisons d'être forte !... Apprends à mépriser ! » Admirables conseils, qui ont tout juste la valeur de ceux que l'on donne à des natures comme celle de Mme de Staël : on les écoute, on en sent la justesse, on ne les suit jamais.

Un grand sujet de discussion entre la fille et le père, c'était le séjour de Necker à Coppet. Coppet, c'est aujourd'hui pour Mme de Staël le temple de la gloire ; c'était, de son vivant, un tombeau. Elle avait Coppet, et Genève, et les Genevois en horreur. Elle se voyait murée pour l'existence dans ce triste château, entre ce vieillard morose et ces provinciaux railleurs, qui ne pouvaient comprendre, dans leur petitesse, ces deux lumières de sa vie : la gloire et l'amour. Elle voulait arracher son père à cette prison, l'installer avec elle dans ce Paris, qui était pour elle comme un résumé de l'univers. Elle se leurrait, la romanesque et généreuse femme, de l'idée que les Français se souviendraient du passé, acclameraient M. Necker comme en 89, qu'il en imposerait à Bonaparte. Mais lui, le vieil homme d'État, qui savait l'ingratitude des hommes, qui en souffrait dans sa retraite, résistait obstinément. Il se jugeait avec raison un revenant d'un autre âge. Qu'irait-il faire à Paris ? Il se voyait montant l'escalier des Tuileries, entre les aides de camp de Bonaparte, ridicule, appuyé sur son bâton, avec sa grosse taille déformée par l'âge et son étrange coiffure : « Le rouge, dit-il, me monterait au visage, en songeant que ce n'est pas le vrai rôle, le rôle d'un ancien ministre du Roi ! » Mais Germaine était aveugle : il était impossible que son père, son Dieu, ne fût pas aussi le Dieu des Français. Le génie n'exclut pas la naïveté, et celle de Mme de Staël est très touchante. Une seule fois, Necker se départit de sa prudence. Ce fut quand il écrivit, sur

les conseils de sa fille, ses *Dernières vues de politique et de finances*. Ils attendaient, tous les deux, merveilles de ce livre : le résultat fut l'explosion de colère du Consul et l'exil définitif de Mme de Staël. Necker apprit à ses dépens que chaque génération a, en politique, son langage : il ne parlait pas le français de 1802.

Mais le grand intérêt de l'ouvrage de M. d'Haussonville, c'est qu'il précise l'attitude de Mme de Staël, à cette époque, à l'égard de Bonaparte. Elle diffère notablement de celle que Mme de Staël s'est donnée, quinze ans plus tard, dans *Dix Années d'exil* et dans les *Considérations sur la Révolution française*. S'il fallait l'en croire, elle aurait tout de suite combattu Bonaparte et deviné sa tyrannie. Les choses ne se passèrent pas de la sorte. Je crois avoir montré dans *Madame de Staël et Napoléon*, non seulement qu'elle fut, comme tout le monde, enthousiaste du conquérant de l'Italie et de l'Égypte, mais qu'elle approuva, elle et ses amis, le coup d'État de brumaire, qu'elle continua à admirer son auteur longtemps après, et qu'elle ne lui déclara finalement la guerre que contrainte et forcée par lui-même. Sans doute, cette Mme de Staël déconcertait étrangement la tradition ; ce n'était plus la femme coulée en bronze pour la postérité ; mais elle n'en était pas, à mon avis, moins sympathique ; et combien plus vivante ! La thèse surprit un peu et chagrina M. d'Haussonville. Il se trouve que les lettres de Necker qu'il a publiées confirment pleinement cette thèse. Chose curieuse, c'est Necker qui est obligé de modérer l'enthousiasme de sa fille et des amis de sa fille : « Et vous êtes tous dans l'enchantement ! écrit-il. Je vous félicite, non pas de tant d'esprit, mais de tant de bonheur. » Ces lettres montrent que l'enthousiasme dura beaucoup plus longtemps qu'on ne croit généralement, et jusqu'à la veille même de l'exil, en 1803. « *Odi et amo* », Mme de Staël aurait pu prendre pour elle le vers célèbre du poète latin. Le « héros-consul » revient sans cesse dans les lettres du père, comme il revenait sans doute dans les lettres de la fille : c'est même pour cette raison que nous ne les avons plus. « Le général consul fait des merveilles, écrit Necker, et *tu l'as bien prophétisé*. » Après l'exil de Saint-Ouen en 1800 : « Pourtant toutes tes lettres n'ont été remplies que d'enthousiasme pour lui. » Un mois plus tard : « Je vois avec plaisir que tu as beaucoup de goût à louer Bona-

parte. » Le 3 frimaire an IX : « Je vois avec plaisir la continuation de l'enthousiasme public et le tien propre. » Le 16 pluviôse : « Je suis toujours affligé de ton amour malheureux pour le général consul. »

Mais voici qui est plus curieux encore. Sait-on qu'à Coppet, il y avait un buste du Premier Consul, et que Mme de Staël l'avait mis dans le salon à la place d'honneur? « Tu trouveras, lui écrit Necker, son buste dans le salon à la même place où tu l'as mis. » Voilà un trait qui manque à *Dix Années d'exil.* En lisant ces mots, M. d'Haussonville pensa rêver. Il parcourut le château de la cave au grenier à la recherche du buste. Peines perdues. Où gît-il? Au fond du Léman, peut-être? Triste fin du « héros-consul ».

Il ressort de toutes les lettres de Necker que Mme de Staël fut assurément fort imprudente, et cela malgré les conseils de son père. Necker désapprouva le discours de Benjamin Constant au Tribunat et toute cette petite opposition de salon, qui ne pouvait qu'irriter Bonaparte sans l'arrêter.

Mais il fut surpris et choqué de la dureté singulière du Premier Consul : il ne s'attendait pas à cette explosion de colère, et il avait encore, malgré toute son expérience, la naïveté de croire que l'on n'oserait pas toucher à la fille de Necker. Il souffrit cruellement de cette illusion perdue : « On me méprise dans ma vieillesse, » écrit-il. Mot qui fit pleurer Mme de Staël, car il la frappait au cœur. La vérité est que Bonaparte fut peu adroit envers elle. « Je ne puis concevoir la conduite du chef, écrit Necker; *il t'aurait gagnée si facilement, puisque tu es éprise de tout ce qui est grand,* et il est dur, lui seul dans le monde avec toi! » Ce jugement de M. Necker fut à Paris, en 1803, celui de toute la société, même dans l'entourage du Premier Consul, à preuve Junot et Joseph Bonaparte. On fut choqué de cet acharnement envers une femme, qui, après tout, était une femme de génie et la fille d'un ancien ministre de la France. Comment l'expliquer? Ce fut un acte de pure politique. Le Premier Consul répéta à satiété : « Je ne hais point Mme de Staël, je n'ai rien contre elle; mais elle monte les têtes; je ne veux pas qu'elle soit à Paris. Elle peut aller chez Melzi, où elle voudra à Lyon, à Bordeaux, mais pas à Paris, ni aux environs. » Et il fut d'autant plus inflexible, qu'il n'était pas inspiré par des sentiments personnels. La

seule politique lui dicta cet acte. On était à la veille de la descente en Angleterre; la guerre allait se rallumer; pour combien de temps? On ne savait. Le Consul voulait qu'en son absence Paris fût tranquille. Il n'y a pas d'autre cause à l'exil de Mme de Staël.

Mais les conséquences de cet acte furent funestes pour Napoléon et pour la France. Délibérément, il jeta une femme du plus grand génie, dont il avait été l'idole, qui l'aimait encore, dans les rangs de ses ennemis. Necker lui-même, si prudent d'ordinaire, fut révolté : « Ah! écrit-il à sa fille, lève la tête dans l'adversité, et ne permets pas qu'aucun puissant de la terre te tienne sous ses pieds! » C'est alors qu'elle partit pour l'Allemagne, le cœur déchiré de douleur, pleurant la France à jamais perdue, abhorrant cette Allemagne dont, plus tard, elle devait célébrer la grandeur. « Vive la France! » écrit-elle alors à M. Necker. Est-ce sa faute, ou celle de Bonaparte, si elle trouva à Weimar, à Berlin un accueil qui la releva à ses yeux et fut le début d'une longue vengeance, beaucoup plus redoutable que toutes les plaisanteries qu'elle aurait pu faire à Paris contre le Premier Consul?

Tel est l'intérêt du livre de M. d'Haussonville : il précise, il met au point cette tragique histoire, avec une sympathie qui n'exclut pas l'impartialité. Une fois de plus, on peut dire qu'il a bien mérité de Mme de Staël. J'ose affirmer qu'il n'est pas d'éloge auquel il eût été plus sensible.

PAUL GAUTIER.

MŒURS DU JOUR

IV [1]

LE SPORT ET SES "AS"

Sport, les sports...

N'a-t-on point les oreilles rebattues de ce mot anglais?... Il n'y a pas cinquante ans, personne ne savait ce que c'était. Certes, on montait à cheval, on chassait, on allait aux courses, mais c'était tout. Dans ses fameuses notes sur la bonne société, *Vie et Opinions de Frédéric Thomas Graindorge*, publiées par *la Vie Parisienne* vers 1864, Taine ne souffle mot d'aucun sport : il nous montre ses jeunes élégants en train de se faire les ongles et d'inventer des pommes de canne, ce qui leur suffit pour gagner quelque appétit. En 1867, le comte de Gobineau décrit avec stupeur le costume adopté par les Anglais pour jouer au cricket (2) : on sent qu'il les juge un peu fous. Vers les années 1885, un collégien émerveillé, — c'était l'auteur de ces lignes, et s'il nous en souvient assez, il frémissait d'une généreuse émulation, — assistait de sa personne aux premières courses à pied que le Racing Club, alors à sa naissance, organisait au Bois de Boulogne, sur la piste d'obstacles qui environne le Tir aux pigeons. Les coureurs portaient des culottes collantes, des casaques et des toques, — mais oui ! — de jockeys, et nous jurerions que ces athlètes primitifs tenaient

(1) Voyez la *Revue* des 1er mai, 15 juin et 15 juillet.

(2) « Des bottes montantes ou des brodequins de couleur, des pantalons de tricot blanc serré ou des hauts-de-chausses bigarrés flottants sur les hanches, des cami-

aussi à la main des cravaches, dont sans doute ils se fustigeaient pour mieux sauter les haies.

Quiconque se trouverait aujourd'hui à telle ou telle réunion où se disputerait un championnat, en quelque sport que ce fût, rougirait d'évoquer ces fantaisies scandaleuses et la coupable puérilité d'un temps à jamais aboli. A présent, en effet, quel profond sérieux n'apporte-t-on pas à tout ce qui concerne les efforts augustes auxquels se livrent nos champions, et que nous accomplissons nous-mêmes, il le faut! Quel enthousiasme comme religieux durant un grand match ou une belle partie! Quelle sainte allégresse après les coups triomphaux, quelle respectueuse minutie dans la police et l'examen du jeu, quelle passion inouïe parmi les assistants, — ils se sont arraché des places à n'importe quel prix — quelle vénération, quelle adoration mondaine, quelle frénésie populaire envers les « as « victorieux!

Et gardons-nous d'oublier que non seulement nos gouvernants ne laissent pas de répandre avec générosité sur le sport les bienfaits dont ils disposent, mais qu'encore ils participent, eux aussi, à l'émotion générale. Les muscles ont pris peu à peu une place si imposante dans les préoccupations publiques, il y a aussi quelque chose de tellement délicieux pour des députés, des sénateurs et de hauts fonctionnaires, à protéger et patronner des luttes qui ne sont pas, ne peuvent pas être électorales, la Faculté de médecine et les commissions d'hygiène ont en outre prêté tant de lustre aux honorables plaisirs de plein vent, que nous devrons, nous autres contribuables, nous résigner tôt ou tard à faire les frais d'un ministère des sports, voilà une certitude; et qu'en attendant cet événement inéluctable, le foot-ball, la course, la natation, le tennis, etc., prennent peu à peu la place de la philosophie, du latin, de la grammaire, de l'histoire de France et des humanités en général parmi les vastes soucis de notre Université. Joignons que quiconque se permettrait jamais la moindre ironie, touchant le rôle imposant de la raquette, de la rame ou du ballon dans l'éducation et le développement des vertus nationales, passerait

soles rouges, ou bleu de ciel, ou rayées de mille façons; le cou, les bras nus jusqu'à l'épaule, quelquefois des gants de peau de daim, des casquettes extravagantes ou des chapeaux de paille avec des rubans, et l'énorme battoir, instrument du jeu, sur l'épaule, c'est dans cet équipage que le gentleman imbu du respect de lui-même doit se produire à l'admiration publique! »

(*Souvenirs de voyages : Akrivie Phrangopoulo.*)

pour un véritable sacrilège, aussi bien chez le marchand de vins qu'au ministère de l'Instruction publique et dans les salons. Bref, il ne faut voir dans le sport, à cette heure, rien de moins qu'une religion d'État. Elle a d'ailleurs ses cardinaux, ses chantres, ses paroisses. Elle a ses conciles et ses jubilés. Rien ne dit qu'elle n'aura pas, sous peu, ses hérétiques : et puisse le Parlement faire longuement le procès de ceux-ci, dangereux ennemis publics !... Pendant ce temps-là, un certain nombre de personnes goûteront du moins un grand repos.

*
* *

Une curieuse, et même passionnante séance, en revanche, sera celle où l'Académie française devra se mettre d'accord sur la définition du mot « sport », qu'il faudra pourtant bien rectifier et préciser dans la prochaine édition du dictionnaire : cette définition doit se trouver, que nous sachions, parmi les plus difficiles. En 1884, l'Académie avait ainsi qualifié le sport : « Toutes sortes d'exercices et d'amusements en plein air. » Or, si l'on prétend s'exprimer avec exactitude, le sport n'est pas seulement un exercice et un amusement, mais une lutte, soit contre des êtres vivants, soit contre l'espace et le temps. Et une lutte selon des conventions acceptées d'avance, parfaitement réglées. Sans règlement, pas de sport. Lutter contre la tempête, par exemple, constitue un exploit magnifique, mais non positivement un sport. Il s'agit donc de combiner en une courte formule les idées principales de lutte et de règlement avec celles d'exercices en plein air (pas toujours, du reste : voyez l'escrime, la boxe), de divertissements, etc... Les humanistes qui disputeront à ce sujet y passeront la journée. A moins qu'ils ne se soient juré d'aboutir le plus vite possible, en un nombre de minutes comptées au chronomètre : en ce cas, il y aurait lutte contre le temps, établissement d'un *record*, et sport par conséquent, sport mental. Aussi bien est-ce une question de savoir si ce dernier n'exigerait point, lui aussi, quelque participation de la matière et du corps même : car enfin, le cerveau...

Mais ne créons point d'équivoques, il y en a déjà bien assez. Que dira-t-on en effet des épreuves où s'affrontent surtout des animaux, comme les courses de chevaux, — et parfois uniquement des animaux : les courses de lévriers, par exemple ? Va-

t-on les comprendre sous la même dénomination que le football et autres joutes où ne se mesurent entre eux que des humains, appuyés sur leurs seuls muscles et leur seule énergie ? Et appellera-t-on du même nom encore ces compétitions dans lesquelles les hommes ont sans doute moins d'intérêt que les machines, les bateaux bien construits ou les armes de précision, entendez les courses d'automobiles, records d'aviation, régates, tir aux pigeons ? Et la chasse en plaine, tout seul, derrière son chien, est-ce un sport ?... Non, devrions-nous répondre : et pourtant, allez donc dire cela aux tireurs de perdreaux, le mois prochain, quand ils reviendront au crépuscule, le carnier plein peut-être, mais traînant la jambe et mourant de fatigue !

En revanche, et si c'est un casse-tête que de grouper tous les sports sous une heureuse définition, il est bien facile de les classer en deux groupes : ceux qui sont élégants, et ceux qu'on laisse aux personnes moins choisies. Il n'y a qu'à regarder : on s'apercevra immédiatement que la bonne société a adopté les uns, tandis qu'elle n'a besoin des autres ni pour son perfectionnement athlétique, ni pour sa santé. Les muscles des gens comme il faut ne se développent pas n'importe comment, non plus que leurs poumons ne s'ouvrent dans n'importe quel cercle sportif.

Parmi les sports très distingués, nous placerons donc au premier rang tous ceux où le cheval joue le principal rôle : courses, polo, vénerie. Puis, la navigation, les grands yachts. Puis, le golf, le golf bienaimé, vénérable et sacré ! Puis, la chasse en battue, et enfin les sports d'hiver. Le tennis appartient davantage au « Français moyen », s'il est encore permis d'employer cette expression un peu fanée... A tout autre plaisir sportif, la société « très bien » ne se mêle que d'assez loin, et par complaisance.

Non pas que l'on ne remarque dans la meilleure compagnie d'excellents conducteurs d'autos, de bons boxeurs, des sauteurs et des nageurs remarquables ou de parfaits lanceurs de disque. Toutefois ce ne sont pas là des sports qui flattent réellement, des sports exquis : on ne signale aucun rival de Carpentier dans l'annuaire des grands cercles, et les athètes fameux ne portent pas des noms habituellement cités dans les « Mondanités » des journaux.

Observons aussi que, considérés comme spectacles, les matchs de boxe jouissent encore aujourd'hui d'une faveur évidente, — quoique affaiblie, — parmi les personnes les plus recherchées: de même celles-ci se pressent-elles volontiers aux admirables batailles du foot-ball, et vont-elles jeter un regard plein de respect sur la ruée furieuse des autos en course ou les émouvantes cabrioles des avions, sinon passer une demi-heure au vélodrome, après minuit, lorsqu'a lieu l'épreuve des six jours... Mais ce sont là fantaisies de curieux. Lorsqu'un monsieur ou une dame corrects ont résolu de prendre quelque exercice, ils se rendent en automobile sur un terrain de golf, par exemple, où ils font voler leur balle comme il faut; ou bien ils montent à cheval, à moins encore qu'ils ne chassent. Tout le reste n'est qu'excentricité et gambades.

***

Le sport d'ailleurs, — ce dieu! — récompense les siens. Nous ne parlons pas des professionnels, dont c'est le métier que de remporter des prix en argent, et que l'on paie pour cela. Mais les amateurs, qui touchent des prix sous forme d'œuvres d'art ou de luxe, — ou des bons pour acheter ce qui leur convient chez tel ou tel orfèvre, bijoutier, etc. (1) — les grands amateurs, les « as » des sports élégants, quelle vie de délices est celle qu'on leur fait!

Qui n'a assisté à l'entrée d'un champion de tennis dans un casino, par quelque tendre nuit d'août, et le soir même de ta victoire, ne sait pas vraiment ce qu'est pour un triomphaseur la volupté de vivre. Tout le jour, il ne fut question que de lui. On s'est pressé sur le terrain où avaient lieu les dernières luttes, les jeux suprêmes. Non seulement la plage entière était là, femmes, enfants, vieillards compris, mais aussi des autos sans nombre avaient amené des *aficionados*, — chaque sport a les siens, — de tout le littoral et de toute la province. En vacances, on se trouve assez désœuvré, en somme, les soucis manquent, et il est doux de pouvoir pester un peu, le matin, d'un air surmené, à cause de « cette randonnée » qu'il faut encore faire, tantôt, pour voir jouer le petit Untel

(1) Un amateur excellent, un (ou une) « as » véritable de tennis ou de golf peut très bien récolter dans son année de 15 à 20000 francs en « bons pour acheter ».

dans les finales, à 50 kilomètres du lieu où l'on se trouve...

— N'y allez pas, conclut quelqu'un sans malice.

— Mon cher, c'est le championnat de Normandie!

Ainsi Dangeau, à Versailles, répondait-il peut-être à un provincial qui le priait à dîner : « Mais c'est aujourd'hui même que le Roi reçoit les nouveaux ducs à brevet!... »

Durant des heures, donc, et des heures encore, l'après-midi, une foule haletante a suivi, une à une, balle après balle, les parties décisives : et le héros vêtu de blanc a triomphé, luttant corps et âme, au prix d'une énergie magnifique, d'une endurance sans pareille et d'une rare intelligence du jeu, grâce enfin à des muscles de fer, à la plus déconcertante adresse et à beaucoup de sang-froid comme de malice. On a vu tout cela, de ses yeux vu. On s'est enthousiasmé, on a tremblé, acclamé, applaudi. En outre, il est svelte et bien pris, ce garçon, il ne sourit même pas sans grâce...

Et le voilà qui paraît, le soir. Évidemment, ce n'est plus, si l'on veut, qu'un smoking entre les smokings : on n'organise pas son entrée, on ne fait point la haie, il n'y a devant lui ni hérauts ni pages. Mais d'autres smokings l'accompagnent fièrement, et plus d'un éblouissant manteau du soir étincelle autour de lui : ce sont ses compagnons de sport, ses pairs, ses amies, qui ne le quittent guère. Une belle auto l'amena, une autre le reconduira. Il a sa cour, ses voitures. On l'invite de toutes parts. On se fait présenter. Il a même ses snobs.

— Vous connaissez Untel, champion de Normandie?

— Jean-Louis?... Si je connais Jean-Louis!... Depuis l'enfance, tout simplemennt : nous jouions ensemble aux Champs-Élysées...

— Le voilà, justement. Venez-vous lui dire bonjour?

— Oui, oui... Mais.. Enfin, pas tout de suite... Excusez-moi, d'ailleurs, on me fait signe là-bas...

Le jeune et charmant héros n'a pas seulement ses snobs et sa cour. Nous avons dit qu'il ne souriait pas sans grâce : d'autres sourires répondent au sien. On sait que sur les plages se trouvent de belles rêveuses, et qui souvent s'ennuient... Les étrangers font aux Français un grand reproche : nous sommes si frivoles, disent-ils, que nos meilleurs champions ne redoutent même pas d'exposer leurs nerfs à toute sorte d'émotions. En quel siècle deviendrons-nous vraiment sérieux?

Il n'y a personne qui n'ait rêvé parfois à ce qu'est la gloire, non pas celle dont on parle dans les poèmes lyriques, et qu'on entrevoit vaguement, idéale, posthume, trop belle, un peu triste; mais au contraire la gloire tangible, élémentaire et savoureuse, telle qu'on la promet aux enfants s'ils sont bien sages, telle qu'on la montre au cinéma, telle que la représentent au public innocent les féeries ou les ballets. Or, dans la semaine où il vient d'être victorieux, un « as » du sport, un champion connaît cette apothéose enivrante et sans embûches, cette royauté fraîche et joyeuse. Le voilà devenu vedette en un tournemain : les photographes se précipitent sur ses pas, les hôteliers se disputent sa présence à force de diminutions et de tarifs réduits, les maîtresses de maison n'auront de jolis dîners s'il n'y figure, et il ne tient qu'à lui de... gâter son entraînement, ou de déchirer, chaque matin, les billets parfumés dont son courrier est plein.

S'agit-il d'une championne?... La gloire se colore, en ce cas, d'une nuance plus caressante encore; la renommée se fait plus empressée, plus flatteusement étonnée, dirait-on : l'encens est plus capiteux, voilà tout, mais on ne le brûle pas autrement.

Il va de soi que ces délices de la vie ne sont en aucune façon réservées aux seuls joueurs de tennis : on les prodigue à tous les « as » des sports bien considérés, pourvu qu'un nouvel exploit vienne d'illustrer ces êtres d'élite. Une célébrité des concours hippiques ou du tir aux pigeons ne pénétrera pas dans un restaurant sans y causer autant d'émoi, certainement, que Mme Curie ou le maréchal Foch. Quand un éminent joueur de polo traverse la foule au pesage de Deauville, des regards innombrables le suivent avec une sorte de dévotion, surtout si, par hasard, il est de chez nous, plutôt qu'Argentin, Américain ou Hindou : il est vrai que c'est cher, une écurie de polo, et que les étrangers ont mis les livres sterling et les pesetas dans leur jeu. En automne, le très grand fusil va de château en château : il n'a qu'à choisir. Quant au champion de golf, Dieu sait de quelle déférence attendrie il se voit l'objet! On lui dit en anglais qu'il est incomparable. Il répond poliment en anglais qu'on exagère. Une dame qui se trouve là surenchérit en anglais, etc... Tout ce monde est pourtant français. On s'en aperçoit quand, un peu jalouse sans doute, la fiancée du cham-

pion finit par s'écrier soudain : « Mais répondez-moi donc, quand je vous cause !... »

Néanmoins, qu'un champion, tout champion soit-il, se garde de la moindre défaillance ! Qu'il s'entraîne sans cesse, surveille sa forme et son talent : à la plus légère marque de faiblesse, en effet, ses adulateurs ingrats se détacheront de lui avec autant d'entrain et de soudaineté qu'ils en avaient mis à s'engouer de ses mérites et de son génie athlétique, si l'on peut dire. Un héros des épreuves solennelles ne doit se trouver ni malade, ni nerveux, ni fantasque, ni malheureux, s'il ne veut qu'on l'accable immédiatement de mépris sans nom. Il n'y aura plus pour lui, du jour au lendemain, que les pires duretés, les plus écrasantes, les plus impitoyables, aussi bien dans la presse que dans les conversations de cercles ou de salons. En d'autres pays, il n'en va pas ainsi ; mais le Français se sent presque tout de suite las de ses champions. Il ne les a pas plutôt adorés avec fracas qu'il s'en fatigue. Tel est le sort des chefs, entre la Flandre et les Alpes : étonnez-vous, après cela, qu'on ait fait tant de révolutions chez nous !

Si nous étions plus sportifs, répondra-t-on, on nous verrait aussi plus reconnaissants envers nos astres en éclipse, ou du moins plus patients : car le meilleur peut éprouver des mécomptes et se relever le mois suivant. En outre, pourquoi ne pas faire durer nos gloires jusqu'à la dernière limite ? Ne voudra-t-on donc jamais se résoudre à comprendre ce que vaut la publicité ? Il ne s'agit pas de démontrer à l'univers les grâces de nos inconstances ou la hautaine désinvolture de notre esprit critique, mais bien d'étaler nos richesses à ses yeux, tant en hommes qu'en œuvres ou en dons du ciel, et d'en tirer tout profit, pendant le plus long temps possible. Les autres nations en usent ainsi et se rient de notre discrétion, un peu sotte, encore qu'elle soit jolie.

***

Mais les Français aiment-ils vraiment, profondément le sport ? A les observer chez eux, seuls, on le croirait. On en doute pourtant dès qu'on les compare à leurs voisins d'Europe, à leurs amis d'Amérique. Il y a une certaine élégance, dans la bonne compagnie, à se dire féru des exercices physiques : croyez bien, cependant, que cette prétendue fureur sportive ne

repose pas sur un goût naturel aux descendants des bavards polis et charmants de nos XVIIe, XVIIIe et même XIXe siècles; il aura fallu, pour nous transformer ainsi, que régnât sans conteste une anglomanie étrange et passionnée dans l'âme de nos compatriotes. Au temps de lord Seymour encore, et des premiers dandys, qui disait « sport » évoquait du même coup les chevaux de pur sang, merveilles bien rares à cette époque, et maints plaisirs alors tout neufs, réservés aux viveurs « pâles à jamais » du rond-point Mortemart et du Café Tortoni. Mais aujourd'hui, qu'est devenu tout ce romantisme ?... Neiges d'antan !

Néanmoins, abandonnez des Français dans une île déserte, croyez-vous qu'ils feront du sport ? Que non, ils chasseront des bêtes, afin de les mettre à la broche, ou des papillons pour les offrir aux dames ; tandis que des Anglais, naufragés comme Robinson, joueront le lendemain sur la plage au cricket, avec un galet et des bâtons.

Voici pourtant qu'une tradition déjà longue nous a donné de bons *sportsmen*, comme ils veulent bien dire. Quant à ces dames des terrains de golf, quant à ces demoiselles qui jouent au tennis l'été et ne sont pas de grandes spécialistes, quant à tant d'autres jeunes personnes délicieuses qui vont prendre le thé au polo, ou bavarder aux chasses à courre, nous ne voulons pas les offenser : elles aiment le sport, bien entendu. En supposant le contraire, on les froisserait autant que si l'on insinuait qu'elles sont mal habillées. De là toutefois à la passion pesante, tranquille, irréparable, il y a loin. On pourrait écrire encore qu'en général, la raquette à la main, — sinon tous les outils du golf, — elles souhaitent surtout d'effacer l'éclat des rivales, ou d'acquérir officiellement le prestige d'une valeur de première catégorie, si l'inclémence des épreuves les avait jusque là laissées injustement dans la seconde. Mais elles ne travailleraient pas vertueusement dans la solitude à se perfectionner pour l'amour de l'art... Puis, le sport, au surplus, a bien d'autres avantages : on s'y livre en des décors charmants, parmi de belles campagnes. Il permet bien des diversions, et mène à tout — même sans en sortir.

Aussi bien, que nos femmes françaises se rassurent. Si elles manquent un peu de sévère esprit sportif, ce qui ne paraît guère discutable, on serait maintenant presque tenté de les en

féliciter. Il y a trente ans, nous n'eussions jamais écrit cela : c'est qu'alors on pouvait encore apporter quelque coquetterie à se proclamer l'assidu des stades et des pelouses. Un athlète passait dans le monde pour une sorte d'original tenant à la fois du farouche Hippolyte et du jeune gars élégamment élevé à l'anglaise. On se désignait avec une curiosité à demi respectueuse, à demi ironique, dans les salles de théâtre ou les restaurants, ces drôles de gens qui s'occupaient si sérieusement d'efforts musculaires. Un escrimeur fameux, un duelliste, passait pour une manière de dandy. Dans les romans de 1890, le don Juan irrésistible et bien né fréquentait presque inévitablement les salles d'armes, et maniait dangereusement l'épée... Enfin, le sport prêtait à rêver, il y avait en lui quelque grâce un peu mystérieuse, qui attachait.

Aujourd'hui, en revanche, le moindre bourg de France a son équipe de foot-ball ou son club de cyclisme. Le sport se trouve promu, nous l'avons dit, au rang un peu rebutant de religion d'État. Dans le monde, risquez-vous à des propos impies touchant ces rites sacro-saints, et vous perdrez l'audience des personnes les plus aimables de nos salons. Jusqu'aux écrivains qui s'en mêlent : car il n'est pas donné à tout le monde de déchiffrer Pindare, mais nous pensons que le vieux poète grec fut bien petit garçon, si l'on compare sa lyre austère aux buccins et aux trompettes de Jéricho dont nos auteurs contemporains soutiennent leur délire dionysiaque, dès qu'ils se prennent à chanter les combats autour du ballon, ou les ébats des aviateurs, ces hirondelles.

On en vient même à se demander si tout le monde n'exagère pas un peu, à la fin des fins, et qui sait, ne s'en fait même point légèrement accroire. A force de se monter la tête, on s'imaginerait que toute la jeunesse de France, et qu'au besoin la France entière ne se trouvent plus capables de penser avec une sainte gravité qu'au sport, uniquement au sport. Harmonie, beauté, grâce, ne seraient plus désormais que d'ingrates songeries, à moins que l'on n'évoquât aussitôt les images de l'hippodrome ou de la palestre pour illustrer ces mots intimidants. L'unique morale consisterait à jouer loyalement ou à sauter aussi loin que les forces humaines le permettent. Toute philosophie se trouverait incluse en quelque dissertation, d'ailleurs naïvement hautaine et fort ampoulée, touchant la noblesse d'un

record vertueusement établi. Quant à l'intelligence, vous savez qu'elle consiste surtout désormais, au jugement de la foule comme de l'élite, à inventer des perfectionnements dans les moteurs : tout le reste passe pour très gentil, mais inutile et un peu enfantin. Les machines, à la bonne heure, c'est sérieux ; et le sport aussi, c'est sérieux. C'est même poignant... Et n'allez pas plaisanter, ô mauvais citoyen ! Et faites attention de bien vous tenir, si vous voulez qu'on vous invite encore, homme de peu de foi !

Nous voulons croire que quelques personnes sentent clairement la niaiserie naissante qui commence à flotter autour de tout ce sport-religion... Oui, car la mesure est passée, on exagère, et rappelons-nous toujours Stendhal : « Mon esprit n'est plus occupé qu'à inventer de l'ironie dès qu'il aperçoit du vague ou de l'exagération, mes deux bêtes d'aversion. » Il serait peut-être temps de se remettre à sourire un peu, comme autrefois.

Croit-on que nous brûlions ce que nous avons adoré ? Nous prend-on pour un renégat, hostile aux efforts physiques et aux jeux en plein vent ?

Non pas, miséricorde !... Nous déclarons au contraire que tout être humain a pour devoir impérieux de se maintenir dispos et, s'il le peut, en bel état : à cet effet, il lui faut s'adonner quotidiennement à tout l'exercice qui lui est permis. Mais ce sont là, pour ainsi dire, des soins de toilette : parle-t-on chaque jour du bain qu'on a pris ?

Le plaisir sportif est, pour qui le comprend, de qualité non médiocre, et voire assez fine : mais on n'y ajoute rien si l'on en fait une émotion solennelle, sanctifiée par l'État, et qu'on doit goûter pieusement, sous peine d'encourir un blâme civique ou le dédain des jeunes filles. On peut bien convenir que, révérence parlée, le sport se trouve dorénavant vulgarisé : qu'on s'en tienne là, c'est bien assez. Certains diraient que c'est beaucoup trop.

MARCEL BOULENGER.

JOURNAL INTIME

III[1]

1859-1860

23 novembre. — J'ai voulu lire *la Légende des siècles* par Victor Hugo : je n'ai pu. Il y a un si colossal mauvais goût, une langue si baroque, tant de recherche et d'obscurités que quelques beautés n'ont pu me retenir. « Il semble, me disait Préault (2), qu'il se soit proposé de prendre le dictionnaire et de le vanner ».

25 novembre. — Wagner est à Paris. Il s'est installé dans un loyer de 4000 francs, rue Newton. Nous avons passé la soirée d'hier chez lui. Il nous a joué des fragments de *Tristan et Yseult.* — J'ai été enthousiasmé par l'*Orphée* de Gluck, que le théâtre lyrique vient de reprendre. Rien à la scène ne m'a aussi remué. Quels effets avec des moyens simples! Mme Viardot chante aussi bien que sa voix le lui permet et joue assez bien ; elle force trop le rôle.

2 décembre. — Hier, j'ai reçu la visite de Pierre Leroux. Il a peu vieilli, seulement un peu épaissi. Il vient de Genève où il a été nommé professeur et il retourne à Jersey délibérer avec sa famille pour savoir s'il acceptera. Nous a beaucoup parlé de la Triade. Il croit que l'Empereur, dont on a voulu à tort faire un sot et qu'il ne trouve pas tel, même après les discours que les républicains tournèrent en ridicule, suit un plan bien arrêté, qu'il marche au Rhin et à l'union des races latines : c'est sa raison d'être. L'impôt est augmenté à ce point qu'il est trop lourd pour

Copyright by Mme Émile Ollivier, 1925.

(1) Voyez la *Revue* des 15 juillet et 1er août.

(2) Sculpteur, élève de David, et l'un des plus fervents artistes romantiques.

35 millions d'hommes ; il faut absolument qu'il étende ses sujets. Il est d'accord avec la Russie. S'il s'est arrêté à Villafranca, c'est après l'arrivée de l'aide de camp de l'empereur Alexandre.

— Il a raconté que quand Louis Blanc commença son *Histoire de dix ans*, il lui dit : « Je prouverai que Louis-Philippe est un imbécile. — Je vous en défie, » répondit Pierre Leroux. Et chaque fois qu'il le rencontrait, il lui disait : « Eh bien ! quand avez-vous prouvé que Louis-Philippe est un imbécile ? Vous n'y êtes pas encore arrivé. »

7 décembre. — La lecture de *la Femme*, de Michelet, m'a attristé. L'obscénité n'est plus par plaques comme dans *l'Amour*, elle est saupoudrée partout. L'introduction seule est très belle, vraiment noble et pathétique : « Les causes vraiment justes et belles, pour paraître telles, n'ont pas besoin de la consécration du succès. Ni Guillaume le Taciturne, ni Washington n'eussent été diminués par les revers : la Providence seule a gagné à leur réussite. »

31 décembre. — Hier, affaire Vacherot (1). Quand Vacherot vint me voir pour me prier de le défendre, je l'accueillis en lui disant : « Mon cher ami, si vous attendez de moi des allusions ou des attaques, adressez-vous à un autre. Je veux plaider sérieusement et avec la plus grande modération. » L'audience commence. Le substitut prononce un réquisitoire ardent. Il accuse Vacherot d'appartenir à un parti incorrigible qui ne rêve que ruines et désastres, d'être de ceux qui n'ont pas le courage d'exprimer leur opinion ; il parle des hommes qui prêtent un serment pour ne pas le tenir, ce qui ne pouvait s'appliquer qu'à moi, Vacherot ayant refusé le serment.

Je me lève et je commence : « *Dans un débat de cette nature, la première loi, comme la première condition, c'est une modération extrême. Aussi ne répondrai-je pas aux parties irritantes du réquisitoire de M. l'avocat impérial. Cet appel aux passions est mauvais. En entrant dans cette enceinte, nous devons tous nous rappeler, vous qui nous jugez, comme nous qui défendons le livre à juger, que nous ne sommes que les organes, les interprètes de la loi...* » A ces mots, le président m'interrompt, et d'un ton violent me dit : « *M. Ollivier, vous venez de dire une inconvenance, rétractez-la.* » Je ne pouvais songer à une rétractation : c'eût

(1) Le livre de Vacherot, *la Démocratie libérale*, déféré aux tribunaux, valut à son auteur un procès retentissant, et la prison.

été abaisser ma dignité et celle de l'Ordre. Je voulus pourtant pousser jusqu'au bout la modération. Une rétractation était impossible, des explications ne l'étaient point : je les tentai. « Je crois, dis-je, n'avoir rien dit d'inconvenant. » Sur quoi, le président m'interrompant : « Vous avez dit que le ministère public avait fait appel aux passions, cela n'est pas. C'est une inconvenance, rétractez-vous. — Je n'ai rien à rétracter. — Le Tribunal va en délibérer. »

Au bout de quelques instants, le Tribunal rentre en séance. Le président : « *Le Tribunal me charge de vous demander si vous consentez à rétracter vos expressions.* » Je refuse en offrant des explications et en dégageant la personne du substitut : « *Si je croyais avoir dit quelque chose d'inconvenant, si j'avais attaqué la personne de M. l'avocat impérial, je me rétracterais. Mais plus je réfléchis à mes paroles et à l'intention qui les a dictées, moins j'y vois d'inconvenance et moins je crois avoir à les rétracter.* » Alors le président : « Vous avez la parole. » Je crus naïvement que c'était pour continuer ma plaidoirie. « Non, c'est pour vous défendre vous-même. — Je n'ai pas à me défendre. Je n'ai rien dit d'inconvenant. » Le président : « Vous maintenez donc vos paroles ? — Je les maintiens en les expliquant. » Le président : « Vous maintenez que le ministère public a fait appel aux passions, ce qui est mauvais. — Je maintiens que le réquisitoire, et non pas le ministère public, a fait appel aux passions, ce qui est mauvais. »

Le président, sans même se lever de son siège, consultant d'un regard ses assesseurs, me condamne à trois mois de suspension, et remet à huitaine, pour que Vacherot puisse se pourvoir d'un autre défenseur. Le jugement, tel qu'il a été prononcé et reproduit par *le Droit* de ce matin, ne contient pas le considérant ajouté dans la copie officielle envoyée à la *Gazette*, que *j'avais aggravé mes paroles par mes explications.* J'ai toujours répondu d'un ton très calme. A peine la condamnation prononcée, j'ai été entouré, embrassé, félicité, notamment par Jules Simon, Carnot, Barni, etc.

13 janvier 1860. — La décision du tribunal soulève une réprobation bruyante dans le barreau de Paris et dans tous les barreaux de France. Le Conseil de l'Ordre charge son bâtonnier, Plocque, de ma défense en appel et vient en corps, Dufaure et Berryer en tête, ce qui est sans précédent, m'assister à l'audience ;

les barreaux de province ont envoyé leur adhésion en un mémoire rédigé par Crémieux. Le jugement est néanmoins confirmé. L'avantage de cette condamnation est de me permettre de rester modéré sans devenir suspect.

25 janvier. — Hier soir j'ai dîné chez lady Holland, avec M., Mme et Mlle d'Haussonville, Rémusat et Mignet. La discussion a roulé sur les affaires d'Italie et sur le libre-échange. Mignet, reproduisant les idées de Thiers, a soutenu que l'annexion était un malheur, et qu'à nos portes il fallait une Allemagne et une Italie faibles, parce que le Piémont agrandi pourrait être un jour un allié de l'Angleterre dans la coalition contre nous. Il a également repoussé tout changement dans nos tarifs, comme devant être une cause de ruine pour notre commerce.

— Rémusat a vivement soutenu les thèses contraires. Il pense qu'il est impossible de répudier des sympathies exprimées pendant trente années. Quant à la haine de l'Italie contre nous, elle est possible; il faut cependant reconnaître que nous ne sommes plus dans la situation qui, dans le passé, nous l'avait attirée: nous sommes encore des voisins, nous avons cessé d'être des dominateurs.

Mme d'Haussonville était dans ce sens et a paru fort étonnée quand, rompant le silence, j'ai raconté les mesures du gouvernement *ricasolien*, la procédure économique du grand-duc appliquée à des républicains, les lois de l'état de siège maintenues à Livourne. Comme elle excusait tout cela, j'ai répondu vivement que, quant à moi, partout et toujours, je refuserais de sanctifier les moyens par le but. M. d'Haussonville déclare que, quant à lui, nos affaires intérieures seules l'intéressent.

Après le dîner, j'ai causé à part avec Mme et M. de Rémusat. L'un et l'autre sont d'avis qu'il faut agir. Mme d'Haussonville pense même qu'il faut accepter l'Empire pour le pousser en avant et elle approuve la politique du *Siècle*. M. de Rémusat ne va pas jusque-là. Il m'a parlé avec chagrin de la brochure de Villemain, et avec un certain calme de l'Empereur. « Sa prétention, m'a-t-il dit, et elle n'est pas tout à fait dénuée de vérité, c'est de parfaitement connaître toujours l'état de l'opinion publique. Il a répondu à des Anglais qui lui reprochaient de ne point accorder la liberté : « C'est que le pays n'en veut pas : quand il en voudra, je la lui donnerai. »

Plus tard sont survenus Duvergier et Odilon Barrot auxquels lady Holland m'a présenté. L'un et l'autre ont été fort bienveillants. Duvergier de Hauranne a lu avec entrain, à cause de son énergie (quoiqu'il soit plutôt libre-échangiste), la protestation des manufacturiers : je l'ai trouvé dans la bonne voie.

Dans la discussion sur l'Italie, à table, j'ai dit que le parti mazzinien n'existait plus, parce que tout le monde était devenu mazzinien. En 48, les Constitutionnels s'opposaient à l'unité comme étant impossible; ils voulaient la fédération des États; aujourd'hui ils sont tous unitaires. A propos de cela, Mignet a soutenu que, sans la Révolution de février, l'Italie eût été affranchie. « Pie IX, a-t-il dit entre autres arguments, avait donné son statut. — Il me semble, lui ai-je répondu, que le statut est postérieur à la Révolution de février. — Non, non, j'en suis sûr, il est antérieur. » J'ouvre l'histoire de Farini, ce matin : le statut est du 14 mars! Mignet donne lui-même cette date dans la biographie de Rossi.

26 janvier. — Hier, Hans de Bulow (1), qui est ici depuis quelques jours, a donné son concert : grand succès, mais peu de monde. Il a gagné en force. Du reste, toujours le même personnage empesé, qui, sortant avec moi, l'an dernier, changeait à chaque instant le bras que je lui donnais, afin de me laisser le haut du pavé. « Sur sa figure, nous disait Wagner, il y a une malice bête. Il n'est pas heureux dans ses compositions, » ajoutait-il.

28 janvier. — Nous étions rentrés, après une visite à l'atelier de Préault, lorsque Ganesco vint nous faire une visite, et nous annoncer que le Pape a répondu à l'Empereur par une encyclique très dure. Je sors aussitôt, supposant que *l'Univers* aura reproduit ce document. En effet, je le trouve dans ce journal.

30 janvier. — Le Gouvernement répond à l'encyclique par la suppression de *l'Univers*.

3 février. — Hier j'ai dîné chez Feuillade de Chauvin avec Cousin, Pelletan, Lavertujon, Malleville, Darimon. Feuillade de Chauvin est, avec Ganesco, le propriétaire du *Courrier du Dimanche*. Ce journal hebdomadaire a d'abord été fait par les orléanistes plus ou moins libéraux; depuis quelque temps, il se

(1) Hans de Bulow, musicien allemand, élève de Wagner, avait, en 1857, épousé Cosima Liszt, fille de Mme d'Agoult et de Liszt.

rapproche de moi. Ganesco vient me soumettre ses articles; dans presque tous je corrige et j'ajoute. Feuillade est un brave garçon, mais très nul; Ganesco me paraît un intrigant. Aussi, suis-je bien loin de me fier à lui. Seulement, je ne crois pas devoir, en le repoussant, le jeter dans les bras des autres.

Au dîner, j'ai beaucoup causé avec Cousin. Il m'a dit comme jadis : « Je suis socialiste, mais monarchiste. Je voudrais un ministère de l'Assistance publique. » M'a parlé avec enthousiasme de la Restauration et de de Serre qu'il considère comme l'un des plus grands orateurs qu'il y ait eus. Rémusat a refusé de voter pour Lacordaire : il a perdu sa voix sur Henri Martin. Lamartine a voté comme Cousin. Quand il est arrivé à l'Académie, on l'a laissé seul. « Aussi, m'a dit Cousin, je ne l'ai pas quitté. » A propos de Lamartine, il me raconte que sa ruine ne tient pas à des vices personnels, mais à des habitudes toutes féodales. « Quand j'étais ministre, il payait dans les lycées la pension de seize enfants; peu à peu, je les pris pour le compte de l'État. » Arrivant à la question du Pape, après m'avoir dit qu'il était *pieux, sinon dévot*, il pose les propositions suivantes : « On ne peut se passer de religion. — La religion catholique est pour nous, nés en France, la meilleure des religions. — Sans pouvoir temporel du Pape, il n'y a pas de catholicisme. — Donc, il faut défendre le Pape. »

11 février. — Je déjeune ce matin chez Mme d'Haussonville. J'y rencontre Forcade de la *Revue des Deux Mondes*, et lady Holland. La conversation est philosophique et littéraire par moments. Mme d'Haussonville est une femme aimable et intelligente. Elle désire vivement que l'Empereur ne soit pas renversé, sauf à lui arracher la liberté. Sa fille est délicieuse : elle s'intéresse aux sujets sérieux, et elle m'a parlé de Beethoven avec une intelligence et un amour qui m'ont charmé. Sa mère préfère Mozart.

19 février. — Hier soir, j'ai dîné chez Michelet avec les Meurice, Isidore Cahen, un pasteur protestant et Montanelli. Montanelli a vu l'Empereur. Celui-ci persévère à ne pas vouloir de l'annexion de la Toscane et préfère un royaume de l'Italie centrale, sous un duc de Gênes. Telle est la pensée de Montanelli. Comment les Toscans peuvent-ils accepter l'union avec des barbares comme les Piémontais? Buoncompagni dit : « *Singeria* au lieu de *biancheria.* » La conversation de Michelet,

facilement érotique, a été très spirituelle. A parlé avec enthousiasme des poésies de Mme Valmore. Mme Michelet, fatiguée d'un lyrisme perpétuel, s'était, ce soir-là, réfugiée dans une conversation de chiffons avec Mme Meurice et avec ma femme, qui était très fâchée de ne point entendre Michelet.

1er mars. — Depuis longtemps j'ai le projet de me créer quelque part dans une solitude un nid, où mes enfants puissent passer leurs jeunes années, si, comme je l'espère, Dieu m'en accorde, et où mon père, et moi après lui, nous puissions vivre dans le recueillement et la paix, nos dernières années. Je désirais que ce lieu fût au bord de la mer, dans le département du Var. J'avais bien des raisons pour cela : c'est là qu'est le berceau de la famille de ma mère ; c'est là que j'ai lutté et que j'ai été beaucoup aimé. C'est là enfin, et ceci domine tout, que le soleil est beau et que la mer est bleue. Dans le Var, j'avais toujours eu un penchant pour le golfe de Saint-Tropez. Aussi est-ce de ce côté que j'ai prié mes amis de diriger leurs investigations. M. Raibaud de Cogolin, chargé par Ortolan de cette recherche, a trouvé près de Saint-Tropez une petite habitation de six hectares, dite Château des Salins, dont le propriétaire, M. Martin de Roquebrune, demande 23 000 francs. J'ai aussitôt chargé Isnard (1) d'aller faire une visite locale. Le résultat en a été favorable, et il conclut que l'affaire est excellente, qu'il faut la terminer. L'avis de cet esprit positif me décide. J'ai envoyé ma procuration à M. Raibaud et il m'annonce qu'il s'est rendu acquéreur en mon nom moyennant 19 000 francs payables le 15 juin prochain. A cause de l'enregistrement, on a réduit à 17 000 et estimé à 1 500 francs le prix de quelques meubles. Cela a été arrêté le 27 février, ce jour même où, il y a dix ans, je fus nommé commissaire dans les Bouches-du-Rhône et le Var. Cette coïncidence me paraît d'un heureux augure.

5 avril. — Quand je ne place pas quelque lecture morale à côté de mes études spéciales, je me sens desséché et vide. Je lis, en les alternant, les sermons de Bossuet et de Massillon et les lettres de Sénèque à Lucilius.

14 avril. — Visite à Thiers. A propos de son dernier volume dont je le félicitais, m'a beaucoup parlé de la manière d'écrire l'histoire, qui n'est, après tout, qu'une narration : « C'est

(1) Beau-frère d'Émile Ollivier et médecin.

la même que pour parler aux hommes assemblés. Rappelez-vous que dans une réunion d'hommes, on n'a d'action qu'en expliquant clairement les choses. On est perdu, dès que la prétention littéraire se montre. » Sur la politique étrangère, a résumé ainsi son opinion : « Le Piémont sera anglais : il imitera l'exemple de Washington ; il nous paiera par l'ingratitude. Quoi qu'il en soit, si l'Empereur laisse la question italienne de côté et s'unit à l'Autriche, avec laquelle nous avons des intérêts communs en Allemagne, pour empêcher l'unité allemande au profit de la Prusse ; en Orient pour ne pas livrer le Danube aux Russes, il reprendra le Rhin et pourra enlever Gibraltar à l'Angleterre. Quant à une descente, c'est autre chose. Il nous faudrait, pour cela, nos vaisseaux devant être nécessairement brûlés, un grand général, un général à prestige comme Napoléon, réunissant à la fois l'esprit du géomètre et l'imagination du poète. Cela retardera la liberté, mais cela ne l'empêchera pas. Vous la verrez, vous autres jeunes gens, seulement dans une France grande. C'est par le Corps législatif que nous reprendrons la liberté : aux prochaines élections, nous y rentrerons tous ; une fois dedans, les nécessités de la lutte nous feront bien parvenir à un programme commun. Si, au contraire, l'Empereur reprend la question italienne, il aura une coalition contre lui, et, quelque courageux que nous soyons, c'est dangereux. Notre armée est excellente, mais nous ne l'avons vue qu'aux jours de succès. Or, on ne peut savoir ce qu'est une armée, quand son moral ne s'est point formé par des revers noblement supportés. » Dans la question de la Savoie, il trouve que la Suisse n'a pas le sens commun : « Comme si, pour aller l'attaquer, nous avions besoin de passer par Chamonix ! » Il pense qu'il faudrait s'allier avec les catholiques et les industriels. « Tous les intérêts de la France sont catholiques. L'Amérique du Nord, qui a envoyé le plus d'argent au Pape, est notre plus grand marché. Le catholicisme est nécessaire. Pour moi, je suis un vieux philosophe, et quand mon curé viendra, je le recevrai poliment, mais je lui dirai : « Mon curé, c'est Platon, Descartes, etc... » Mais la masse n'est point ainsi. Or, le pouvoir temporel est le seul moyen de contenir les prêtres. Sans lui, ils seraient des fanatiques intraitables, dont on ne pourrait pas venir à bout. Supposez un capucin pape, sans pouvoir temporel, il bouleverserait le monde. »

Comme je lui objectais le sentiment du peuple : « Sans doute, me dit-il, les faubourgs, c'est le bras séculier, mais avec eux, on ne fonde rien. » Comme j'ajoutais que les catholiques étaient des alliés dangereux : « Non, ils sont surtout bêtes. » Il n'a pas été consulté par Lamoricière, et au fond il ne le blâme pas. Il déplore seulement sa dernière proclamation contre la *Révolution comparée à l'islamisme*; il fallait dire cela autrement. Il me parle de Lamoricière avec amitié et enthousiasme. Industriellement, il pense que, comme perfection, personne ne nous égale ; comme bon marché, l'Angleterre nous dépasse. Parce que ce qui crée le bon marché, c'est l'abondance de la production et des débouchés. « Nous sommes une nation démocratique travaillant pour toutes les aristocraties; l'Angleterre est une aristocratie qui travaille pour tous. Le taux élevé de la rente sous Louis-Philippe est dû au jeu régulier de l'amortissement qui, régulièrement, achetait chaque jour la même quantité de rentes, ce qui finissait par produire sur le marché la rareté de la marchandise et les cours élevés. »

— La correspondance de Mme Récamier est très intéressante à lire. Les lettres de Chateaubriand contenues dans le second volume sont souvent d'un pathétique et d'un sentiment admirables. Ce sont des cris du cœur et non plus des phrases, ce qui est rare dans le noble personnage.

3 mai. — Liouville et Bethmont étant morts, on devait procéder aujourd'hui à leur remplacement. Quoiqu'il me soit complètement indifférent d'être ou de n'être pas du Conseil de l'Ordre, j'ai cru qu'il fallait que je fusse porté. Le vieux parti républicain a commencé par me faire la guerre; notamment avec Marie, Emmanuel Arago, Montigny (Crémieux et Jules Favre sont absents), et Gournant est venu se faire auprès de moi l'écho des doléances communes. « Non, mon ami, lui ai-je répondu, je ne me retirerai pas ; je veux infliger à l'Ordre la honte de m'abandonner. Je veux qu'il y ait dans ma biographie ceci : qu'ayant été suspendu, ma suspension a duré six mois au lieu de trois et qu'à la fin, l'Ordre, parce qu'on le menace, n'a pas osé me nommer du Conseil. D'ailleurs, je n'ai pas la même crainte que vous d'un échec ; j'aime les défaites, quand elles sont rencontrées dans la défense de ce qui est bien ; si je croyais mon élection illégale, je ne me présenterais pas, car je crois que nous devons donner l'exemple du respect

de la loi, mais légalement, elle est inattaquable. » C'est l'avis d'Hérold, de Fabre, Bosviel, qui auraient signé une consultation dans ce sens, si le bâtonnier et divers membres du Conseil ne les avaient priés de n'en rien faire. « Vous voulez un échec, m'a dit Gournant, vous l'aurez. — Je l'attends, » lui ai-je dit en rompant la conversation. A deux heures, je dormais paisiblement, lorsque Ferry est venu me réveiller pour m'annoncer que j'étais le premier de la liste, et que j'avais 94 voix! Cela, malgré la défection d'un certain nombre de légitimistes au dernier moment, et les cabales et les menaces du procureur général. Cela me réjouit pour mes amis!

Le soir, je suis allé voir Cobden (1). Il y avait beaucoup de monde, de telle sorte que je n'ai pu causer avec lui que très peu. Il a été fort aimable, et moi-même j'ai été très satisfait de lui. Il a quelque chose de recueilli, de fin et de doux qui enchante. Il doit y avoir dans son caractère une extrême indulgence et beaucoup de philosophie.

7 mai. — Je reçois la visite de Montalembert. Rien ne prouve mieux sa nature passionnée que ce qu'il me dit de Jules Favre : il a assisté à son dernier discours, et comme ce discours a été très vif contre l'Empereur, il trouve, *pour la première fois*, qu'il a du talent. Jusque-là, il ne lui en avait pas trouvé. O passion humaine!

11 mai. — Je suis allé faire une visite à Cobden. Il m'a raconté qu'il y a treize ans, après des succès en Angleterre, il vint en France et passa une soirée à Eu, pour savoir s'il y avait quelque chose à faire. « C'est impossible, répondit Louis-Philippe. Les maîtres de forges nous dominent! »

17 mai. — Mon père n'est pas content de notre nouvelle acquisition. Il pense que toute installation définitive doit être retardée jusqu'après notre séjour d'automne. Ces incertitudes me semblent inacceptables. Si notre maison est inhabitable, il faut l'abandonner; si elle peut être accommodée à notre usage, il faut le faire tout de suite. Je me décide donc à partir pour trancher la difficulté. Hénon, devant lequel j'annonce ma résolution, me propose de m'accompagner, pour faire des recherches botaniques. Nous partons ce soir.

(1) Économiste, promoteur du libre-échange.

19 mai. — Nous sommes arrivés hier au soir, un peu fatigués, mais tellement ravis, et des pays que nous avons traversés, et d'être passés tout à coup de l'hiver à l'été, que nous avons facilement oublié notre fatigue. Rien ne peut donner une idée de la splendeur du Midi à cette époque de l'année. La côte de la Méditerranée qu'on suit par le nouveau chemin de fer de Toulon est étincelante, non seulement de lumière, mais de verdure. Les barbares du Nord eux-mêmes seraient obligés d'en convenir : le temps beau, la brise marine chargée de parfums, la mer bleue, tout contribuait à m'enivrer et à m'arracher des exclamations admiratives; le tout terminé par une nuit transparente qu'on ne voit que dans ce pays-ci. Aussi ai-je retrouvé avec joie mes souvenirs de jeunesse et les ai-je racontés à mon excellent compagnon.

20 mai. — Départ à 10 heures du matin pour Saint-Tropez. Huchés sur l'impériale de la diligence, nous avons pu admirer jusqu'à 6 heures du soir un pays adorable, varié, couvert de bois, de prairies, d'une luxuriante végétation. A l'arrivée, nous avons trouvé mon père. Nous nous sommes mis en route à pied, avec lui, et en trois quarts d'heure, nous avons aperçu le château, ainsi qu'on dit dans le pays. Il était déjà tard, et nous avons pu à peine jeter un coup d'œil autour de nous. Le lendemain, temps horrible, vent et pluie, ainsi qu'hier dimanche. Depuis hier, temps merveilleux. Mon impression est maintenant complète et raisonnée, je puis la fixer.

Le pays, en général, est d'une beauté sans égale, boisé, accidenté, supérieur à la Spezzia et comparable au golfe de Naples. De chez nous, après dix minutes ou un quart d'heure de marche, on arrive sans fatigue aucune à des points de vue sur la terre et sur la mer d'une largeur et d'une grâce infinies. Il n'y a pas l'exubérance de Naples, mais le charme exquis, la délicatesse sobre de ma bien-aimée Florence. La mer, vaste comme l'Océan, est charmante comme le lac de Genève. Quant à notre position spéciale, il faut se figurer une de ces vallées, douces d'aspect, paisibles, un peu mélancoliques, que l'on découvre du sommet des hautes montagnes. Au pied du versant, exposée au midi, s'élève notre maison; en face, les pentes arrondies d'une colline couronnée, çà et là, de quelques pins, de chênes-lièges, et partout ailleurs couverte de bruyères et des plantes odoriférantes qu'aiment les abeilles. A l'extré-

mité gauche de la vallée, la mer. Ce site ressemble au paysage dans lequel s'élèvent les temples de Pœstum : même recueillement, même solitude, mêmes horizons. Il n'y a de différent que la *malaria* absente, et la sobriété et la grâce présentes partout.

Nous ne dominons pas la mer, mais nous l'apercevons de toutes parts, non seulement des fenêtres de la maison, mais du sol lui-même. De toutes parts, elle s'étend sous la vue, comme un champ de blé. Notre petit domaine arrive jusqu'au sommet, d'ailleurs peu élevé, de notre versant, et il se termine là par un petit bois de chênes-lièges et de pins, très agréable et qui le deviendra bien davantage avec du temps et des soins. Le reste de la propriété est planté de vignes, de plantes très verdoyantes en ce moment, mais de peu d'arbres : nulle ombre que celle que la maison projette, suivant les heures et la situation du soleil.

La maison elle-même est d'un aspect assez élégant. Seulement, elle est dans l'état d'abandon d'une maison qui n'a jamais été habitée, et elle a deux inconvénients graves : l'humidité, au rez-de-chaussée, et un escalier clair, mais absurde. Tout cela me semble pouvoir être corrigé, et quand, en outre, nous aurons converti en chambres habitables l'écurie, la remise et le grenier, et ajouté deux ailes à la construction, nous posséderons une campagne charmante. En résumé, je considère cette acquisition comme heureuse. Il me semble qu'il sera possible d'y créer l'asile solitaire et calme qui est dans mes rêves.

Hier, nous avons passé une demi-heure, couchés, au bord de la mer, sur des tapis de myrte. Hénon, qui est vraiment un homme excellent et un compagnon charmant, trouve dans nos champs toutes les satisfactions possibles à sa passion botanique. Dans les promenades, nous formons un duo comique. « Quel beau pays ! » dis-je à chaque instant. Hénon ne répond pas; il regarde en bas, tandis que mes yeux se dirigent en haut ou au loin, puis, un moment après, il se relève : « Quelle plante ! je ne l'ai pas encore vue. Elle aurait à Paris un prix inestimable ! »

Quant à mon père, il s'est converti en propriétaire féroce. Il ne songe qu'aux moyens d'obtenir beaucoup de produits par des moyens économiques. Il pousse un cri si l'on marche sur une vigne, et il n'attend qu'une bêche et qu'une blouse

pour se mettre matériellement à l'œuvre. Je l'ai enchanté en lui promettant que, pendant les vacances, je viendrai bêcher avec lui les arbres de notre petit bois. Ce que j'ai désiré et prévu se réalise : il se passionne pour l'agriculture ; il trouve là un aliment à ses besoins d'activité ; il sortira des rêveries fiévreuses de l'oisiveté qui le consument depuis tant d'années. Je ne connais rien de plus pathétique que le cri des grenouilles se mêlant au choc de la mer sur le rivage et au sifflement du vent.

Notre arrivée a fait sensation. A la considération avec laquelle on m'accueille, je vois que mon souvenir n'est point encore éteint, et cependant je suis dans un pays qui ne m'a jamais entendu, et qui est réputé le plus mauvais du département.

24 mai. — Je vais avec mon père coucher à Cogolin, chez Marquet, afin de remercier Raibaud.

La route de Saint-Tropez à Cogolin est du genre de celle de Castellamare à Sorrente, un enchantement ! De Cogolin on a, sur le golfe, une vue semblable à celle de Chambéry sur le lac du Bourget. Ce pays est superbe.

2 juin. — Je lis avec plaisir les premiers numéros de la nouvelle rédaction du *Courrier de Paris* (Duvernois), qui se rapproche beaucoup de mes idées, et avec admiration *les Anciens partis* de Paradol, dont on m'annonce la saisie. Ce n'est plus seulement de l'esprit, mais de l'éloquence, comme dans *le Vieux Cordelier*, de Camille Desmoulins. S'il sait se garder, résister aux prétentions exclusives des anciens partis, rester l'homme des libertés, non seulement de la liberté aristocratique, celle de la presse, mais encore de la liberté populaire, celle des humbles, la liberté de réunion et d'association, il peut, par la plume, jouer dans ce pays un rôle bienfaisant. En mon nom et en celui de Picard, je lui écris dans ce sens pour le féliciter et l'encourager. Je malmène Ferry, qui m'apporte des réticences et des défiances. « Cherchez donc ce qui vous rapproche et non ce qui vous divise. A quoi bon discuter sur des hypothèses qui ne se réaliseront pas peut-être durant la vie de notre génération ? » Quant à Guéroult, il déclare nettement que la forme lui importe peu ; pourvu que le bien se fasse, il est satisfait. L'empereur de Russie, Alexandre, était plus philosophe et politique plus avisé. « Sire, lui disait Mme de Staël (*Dix années d'exil*,

ch. XVII), votre caractère est une constitution pour vos peuples, et votre conscience en est la garantie. — Quand cela serait, répondit l'Empereur, je ne serais jamais qu'un accident heureux. »

3 juin. — Si un jour je réalise, à la fin de ma carrière, un livre sur les événements contemporains, à la façon des Italiens du XVIe siècle, je consacrerai certainement un chapitre à la maxime que *le but justifie les moyens*, dont tous les hommes politiques sont infectés.

8 juin. — Dans la correspondance de Béranger, t. IV, p. 225, dans une lettre à Mme de Solm, je trouve l'appréciation suivante de Mme d'Agoult : « Mme d'A..., dont vous me parlez, est une des illusions de votre ami Ponsard. C'est une fausse femme d'esprit, ennuyeuse, pédante, prétentieuse et compromise. Je n'y mets pas les pieds. Puisque vous avez vu Mme Sand, demandez-lui ce qu'elle en pense. Quant à moi, je n'ai jamais dit du mal de personne, mais je déteste les femmes qui écrivent, quand elles ne sont ni belles ni bonnes. »

De l'opposition injuste. — Ceux contre qui elle est faite n'ont qu'à attendre son triomphe pour en être vengés. (Voir, dans l'étude de Macaulay sur Robert Walpole et sur Chatham, ce qui arriva après que Walpole fut à terre.)

17 juin. — A propos d'une discussion sur les écorces de tan, Picard trouve moyen de glisser une interpellation sur le dernier avertissement donné au *Courrier du Dimanche*, et une pointe contre le retrait, auquel nous avons forcé le Gouvernement, du projet de loi du chemin de fer de Béziers à Graissessac. Morny a arrêté l'interpellation et il a voulu en écraser la pointe en disant que c'est par déférence que le Gouvernement a voulu retirer le projet : « Il y a eu une double déférence, a répondu Picard, puisque le projet a été retiré deux fois. » Là-dessus, éclats de rire et confusion de Morny. Le lendemain, au *Moniteur*, on lui a prêté une réponse niaise, mais qui ne laisse pas le dernier mot.

Le 13, on nous a apporté le projet de loi sur la Savoie. On voulait le voter par acclamation. J'ai, dans mon bureau, protesté et invoqué l'article formel du règlement. La commission, appelée par là à examiner la question, avait résolu de proposer elle-même le renvoi à vendredi. Morny, sachant que beaucoup voulaient voter tout de suite pour donner une preuve de zèle et aussi pour que tout fût terminé avant le *Te Deum*, a eu l'air de

consulter la Chambre. J'ai demandé la parole. Quand il a vu que j'étais écouté, d'un air ému et morne il a déclaré que j'avais raison. La Chambre atterrée s'est laissé faire plutôt qu'elle n'a fait, et en sortant beaucoup ont dit : « Il ne reste plus qu'à nommer M. Ollivier président, puisqu'on fait tout ce qu'il veut ! » Quant aux membres de la Commission, ils déclarent que Morny a été maladroit, qu'il m'a fait un succès ; ils ne voient pas qu'il a été perfide.

J'ai été très bien écouté parce que j'ai été calme dans mon débit : la passion est ce qui les effraie le plus. Dites-leur froidement : « Vous êtes des coquins », ils sortiront en disant : « Quelle modération ! » Au contraire, dites avec vivacité : « Vous êtes charmants », il n'y aura qu'un cri : « Quel homme violent ! » En ce moment-ci, l'opposition éprouve deux sentiments opposés : les monarchistes et ceux d'entre nous qui s'en rapprochent, sont tristes, découragés ; les révolutionnaires et les hommes de liberté *pure*, sans être satisfaits, espèrent et sont plus contents qu'ils ne l'ont encore été depuis 1852. Je suis de ceux qui espèrent.

Comme les rancunes personnelles ne me troublent pas longtemps et que je suis surtout déterminé par la vérité, j'en suis arrivé à souhaiter vivement que l'Empereur ne meure pas et qu'il complète son œuvre. La liberté, même avec lui, me donnerait plus de joie qu'une révolution de palais opérée par des généraux, ou qu'une révolution populaire qui pourrait bien n'aboutir qu'à un nouveau despotisme. Nous avons besoin de temps pour faire l'éducation du suffrage universel. Dieu veuille lui inspirer cette résolution ! Alors j'oublierai son origine, et tout le mal qu'il nous a fait depuis dix ans.

Si, au lieu d'être le dictateur et le corrupteur de la démocratie, il voulait en devenir le fondateur, l'éducateur, personne n'aurait un rôle comparable à remplir. Rien n'a plus contribué à m'amener à ces idées que le contact des légitimistes et des orléanistes. Le spectacle de leur opposition systématique me révolte : si l'Empereur entre dans la voie libérale, je romprai nettement avec eux. Je veux avant tout, avec n'importe qui, *la liberté*, sans épithète, *la liberté*. La République en découlera tôt ou tard comme effet nécessaire parce qu'elle n'est que le *maximum de liberté*. Vouloir l'obtenir sans avoir préalablement obtenu la reconnaissance de tous les droits de la liberté, me

paraît aussi déraisonnable que de vouloir prouver son erreur à quelqu'un qui soutient que 2 et 2 font 5, avant de lui avoir d'abord expliqué et fait admettre les règles de l'addition.

26 juin. — Bonne séance aujourd'hui. Après mon discours, écouté dans un silence inusité, M. Vuitry me répond. C'est celui des membres du Conseil d'État qui passe pour le plus invincible. Pour dissimuler la faiblesse des arguments qu'il avait à m'opposer, il a voulu soulever contre moi le sentiment de la Chambre en insinuant que le motif de mon opposition n'était que politique et non financier. La Chambre a accueilli cette attaque en silence et elle n'a pas interrompu Darimon qui protestait vivement : premier échec pour le conseiller. Puis je lui ai répondu. En peu de mots, j'ai réfuté une argumentation inadmissible ; en terminant d'un ton plein de sévérité, je lui ai donné une leçon très rude. La Chambre s'est associée à moi par son attitude silencieuse, mais plutôt sympathique. Qu'on compare cette situation au jour où, me levant pour la première fois, j'étais obligé de m'asseoir sans avoir ouvert la bouche.

5 juillet. — Au moment où le prince Napoléon vient de perdre son père, je ne puis oublier qu'en 1852, il m'a aidé à conserver le mien. Je suis donc allé pour la première fois au Palais-Royal. Hubaine, le secrétaire du prince, en me disant que ce dernier serait heureux de me revoir, a ajouté qu'il était en ce moment à son conseil de famille, de revenir le lendemain. Le lendemain, j'ai trouvé une dizaine de personnes faisant antichambre, ce qui a commencé à me contrarier. Mon premier mouvement a été de partir. Je me suis cependant contenu, et j'ai attendu un quart d'heure. Alors, quoiqu'il n'y eût plus que deux personnes avant moi, ma patience s'est trouvée à bout et je m'en suis allé en disant au domestique stupéfait de dire au Prince que je n'avais pas le temps d'attendre davantage. Je n'y retournerai plus.

13 juillet. — J'ai parlé hier à l'improviste dans les circonstances suivantes. Jules Favre s'était fait inscrire le premier dans la discussion générale du budget ; il avait annoncé qu'il s'occuperait des travaux publics, et je lui avais indiqué la situation de la presse comme méritant davantage d'être examinée, il ne s'était pas engagé à parler. En conséquence, à tout hasard, j'avais réfléchi à cette question pour être prêt au besoin. Les tribunes étaient combles, et remplies en grand nombre de ses admirateurs. La séance commence : pas de

Jules Favre. Nous envoyons Philis (1) le prendre. Celui-ci revient au bout de quelque temps, nous disant qu'il est engagé dans une affaire contre Milhaud, et ne peut venir. Alors je me décide et je prononce le discours que j'ai fait autographier. Dans le démêlé avec Morny, l'assemblée avait été visiblement pour moi; après mon discours, la séance a été suspendue et M. Auguste Chevalier a parlé devant les banquettes.

22 juillet. — Notre troisième session vient de finir. Elle a été excellente. Pour la première fois, l'opinion publique s'est réellement occupée du Corps législatif. Notre campagne sur le Conseil municipal de Paris a été d'un excellent effet. D'Haussonville est venu me remercier de ce que j'ai dit sur le *Courrier*, et Leymarie actionne tous les journaux pour qu'ils aient à insérer sa réponse au démenti de M. Baroche.

16 août. — Je dîne chez Cobden avec Michel Chevalier (2), M. et Mme Garnier-Pagès, Guillaumin, Garnier, Duveyrier. Mme Cobden est une femme délicieuse : j'ai rarement vu sous les cheveux blancs un œil aussi pur. Cobden me parle de M. Bright (3), son ami. « Il a, dit-il, une éloquence naturelle très remarquable, et surtout un courage politique admirable, le courage de cent lions : il n'hésite jamais à dire tout haut ce que tant d'autres pensent sans l'oser dire. »

21 août. — Berthelot m'apprend aujourd'hui que Renan a vu l'Empereur par l'intermédiaire de Mme Cornu, réconciliée, et qu'il a obtenu 30 000 francs pour aller faire des fouilles en Syrie.

25 août. — Je pars pour la Suisse où, à mon grand regret, mon médecin, Gruby, exige que j'aille, avant de me rendre à Saint-Tropez.

Avant mon départ, nous avons reçu une bonne nouvelle : la nomination à Nancy du candidat indépendant, M. Million, avec 12 000 voix de majorité; c'est comme un rayon de soleil pour le prisonnier enseveli dans un cachot. O mon Dieu ! encore un peu de lumière ! *Luceat dies !* L'issue des élections municipales est de nature aussi à donner quelque espoir. Dans beaucoup de petites localités, il y a eu de bonnes élections. Ils verront,

(1) Ami d'Émile Ollivier.

(2) Michel Chevalier (1806-1879), célèbre économiste français, grand apôtre du libre-échange.

(3) John Bright, homme politique et économiste anglais.

quand tout ce monde se réveillera ! Et certainement cela arrivera.

30 août. — Neuchâtel est une ville charmante, calme, saine et qui me plaît beaucoup. Elle s'appuie sur le Jura, aux noirs sapins, et elle a devant elle son lac et toute la chaîne des Alpes. Le temps étant magnifique aujourd'hui, nous sommes montés à pied jusqu'à Chaumont. Du Signal, la vue est splendide : à gauche, le lac de Bienne et son île de Saint-Pierre ; à peine séparés l'un de l'autre, en face, les lacs de Neuchâtel et de Morat; dans le lointain, à droite, le lac de Genève; au dernier plan, la chaîne des Alpes, avec ses sommets plus ou moins pointus, les uns gris, les autres blancs. De l'autre côté du sommet, des hautes vallées où les prairies alternent avec les forêts de sapins. Une brave femme, que nous avons rencontrée dans la route, nous a conduits dans une ferme ; nous lui avons offert du vin : elle était tout heureuse. Elle considérait comme une bonne fortune les 20 centimes que je lui ai donnés; elle était partie de son village, avait marché trois heures pour venir à Neuchâtel, autant pour revenir, et elle rapportait 15 centimes de gain ! Un vigneron que j'ai rencontré l'autre jour me disait qu'outre la nourriture, ils ne gagnent que 50 centimes par jour.

Hier nous étions allés jusqu'à Bienne pour voir en passant l'île de Saint-Pierre. Jean-Jacques n'a rien surfait. « Les rives du lac de Bienne sont plus sauvages et plus romantiques que celles du lac de Genève, parce que les rochers et les bois y bordent l'eau de plus près, mais elles ne sont pas moins riantes. Il y a moins de culture, de champs et de vignes, moins de villes et de maisons; il y a aussi plus de verdure naturelle, plus de prairies, d'asiles ombragés, de bocages, des contrastes plus fréquents et des accidents plus rapprochés. »

Le temps était superbe dans la vallée située au bas de la montagne. Tout à coup une vapeur s'élève et voile tout. N'est-ce pas la vie ?

Quand on part pour une excursion difficile dans la montagne, on a d'abord un chemin assez facile, puis les pierres, puis le sentier raide. Pour la première partie, la voiture, le car ; pour la seconde, le mulet ; arrivé à la troisième, l'égalité commence : ne peuvent plus marcher que ceux qui en trouvent les forces en eux-mêmes.

— Hénon me disait que, quand il tombe une pluie qui ne

doit durer qu'un instant, les animaux se mettent à l'abri. Ils reprennent leur vie extérieure ou ne l'interrompent pas, dès que la pluie doit durer. N'est-ce pas une très bonne théorie de l'abstention politique que nous donnent les animaux?

— Le combat des *libertés* est le mien, beaucoup plus que celui des *nationalités*, qui peut se confondre avec le premier, mais qui peut aussi le contredire.

Saint-Tropez, 16 novembre. — J'ouvre mon journal pour la première fois depuis longtemps. C'est que je me suis imposé, jusqu'à mon arrivée à Paris, une diète intellectuelle complète.

De Genève, je suis allé à Saint-Tropez, où je suis resté jusqu'au 10. Pendant tout mon séjour, j'ai vécu en paysan, une blouse sur moi, piochant, préparant des plantations; j'ai planté 18 noyers envoyés par Hénon, et préparé des massifs, fait des plans de construction, et pour me distraire, lu seulement quelques livres d'agriculture et des romans de Balzac. Ce régime m'a profité : quoique encore faible, je rentre à Paris, beaucoup mieux que je ne l'ai été depuis de longues années.

23 novembre. — Une lettre de Gavini, préfet de l'Hérault, m'annonce qu'il autorise l'érection de la statue de mon frère à Montpellier. Ma tâche est accomplie.

— J'acquiers la preuve qu'un grand nombre d'avoués empêchent les affaires de m'arriver. Je suis mal avec la magistrature, disent-ils. Tant mieux, je me rétablirai. Cependant je ne serais pas sincère, si je n'ajoutais que ce nouveau témoignage de la platitude humaine m'afflige, quoique ne m'étonnant pas.

24 novembre. — Mon père m'annonce qu'hier a été définitivement signé l'acte qui me rend acquéreur du bord du rivage. Cette acquisition, faite à de bonnes conditions (6.200 fr.), est due à l'obligeance de Deléoube. J'en suis très heureux. Ma petite propriété est maintenant constituée, et je n'ai plus à redouter qu'un voisin vienne s'interposer entre la mer et moi.

25 novembre. — Le décret (1) donne raison à ma politique et me remplit de joie : mes amis m'en félicitent comme d'une victoire personnelle. La cause de l'abstention est perdue, et un pas est fait; mais, avec le temps, il aura des conséquences décisives. Du reste, cette mesure n'a rien d'imprévu pour moi : elle est le résultat de notre dernière session; Morny nous l'avait

(1) Le décret du 24 novembre 1860, qui rendait au Corps législatif un bon nombre de ses attributions.

formellement annoncée, en nous priant de ne pas le trop taquiner, afin que la concession ne parût point nous être faite à nous personnellement.

Du reste, je ne pense point que cette mesure, ni toute autre du même genre qu'on y pourrait joindre, ébranle l'Empire. Loin de là, elle le consolidera, s'il persévère dans cette sage habitude des concessions libérales, de plus en plus larges. Il ne faut jamais oublier que l'idéal de notre maître, c'est Guillaume III, et que, s'il le peut, il gouvernera par la liberté, surtout quand la nation le voudra. Il tient avant tout à ne pas se mettre en contradiction avec elle : ce sera son système de gouvernement, tant qu'il aura ses facultés et que l'âge ne l'aura pas fatigué ou éteint; c'est du reste le seul qui puisse l'empêcher d'être tôt ou tard *précipité*.

Quoique l'Empire soit consolidé, je me réjouis, si c'est un commencement; car je tiens qu'il faut obéir à ses *principes* plus qu'à ses *rancunes*. Je me réjouis encore si ce n'est qu'un expédient, parce que nous avons conquis une arme de guerre de plus, et que rien n'est plus dangereux que de vouloir jouer avec la liberté et ruser avec elle.

30 novembre. — Hier, Cobden a envoyé chez moi pour me dire que Bright ne voulait pas partir de Paris, sans faire ma connaissance. Je me suis donc rendu rue des Champs-Élysées. Bright est un homme court, fort, d'une figure très intelligente. Il parle difficilement le français. Il a vu l'Empereur et croit qu'il veut sincèrement la paix, mais son idée principale est de se *maintenir*. J'ai résumé notre situation respective en lui disant : « Vous avez la liberté et vous cherchez la démocratie ; nous avons la démocratie et nous cherchons la liberté. » J'aurais pu ajouter qu'il est plus facile de compléter la démocratie par la liberté, que de faire sortir la démocratie de la liberté. Cobden dit qu'il est surtout frappé de notre impuissance à écouter : « Vous voulez toujours parler tous à la fois. On devrait, dans vos écoles, créer des professeurs enseignant *l'art d'écouter.* »

2 décembre. — Les journaux s'extasient, à qui mieux le pourra, sur le décret, *sur son imprévu*. Comme par un mot d'ordre, pas un seul mot sur nous, les Cinq, sur nos travaux, sur le rapport entre ce qu'on obtient et nos efforts de la dernière session ! Tous demandent la dissolution du Corps législatif, et

ne nous exceptent pas de l'accusation contre tous. Benjamin Constant et La Fayette étaient autrement soutenus : cela vient à la fois de lâcheté et d'envie. La dissolution m'ennuierait, parce qu'elle me contraindrait à une lutte, alors que ma santé réclame encore des ménagements. Du reste, je la considère comme favorable à l'opposition. Quant à ma réélection, je la crois plus sûre que jamais. Si j'échouais, ce serait sans doute pour mon bien. Au point de vue gouvernemental, une dissolution serait tellement absurde que je ne puis supposer qu'elle ait lieu. Il serait trop plaisant qu'on renvoyât un Corps législatif, dont le seul tort est d'avoir constamment fait ce que le gouvernement a voulu. Ce serait une véritable innovation gouvernementale !

Il est de convention, dans un certain monde, de dire que le décret du 24 novembre est une surprise que nul n'attendait. En réalité, ce décret est le résultat prévu et certain de nos luttes persévérantes pendant trois laborieuses sessions. Qu'accorde-t-il au Corps législatif ? La reproduction exacte de nos discours ? Nous n'avons cessé de la réclamer. Une plus grande latitude au droit d'amendement ? Par nos discussions sur le projet de chemin de fer de Béziers à Graissessac, et sur celui relatif à la magistrature, nous avons rendu cette réforme impossible à éluder. Le droit d'exprimer, dans une adresse, notre pensée sur la politique intérieure et extérieure ? Nous n'avons pas attendu cette concession pour discuter l'affaire d'Italie, le traité de commerce, la législation de la presse. La présence des ministres sans portefeuille ? Par nos interpellations sur les actes des ministres à portefeuille absents, nous avons rendu nécessaire ou leur présence, ou l'institution de leurs défenseurs officiels. Ce qu'on nous a accordé, nous l'avions déjà pris en vertu des droits conférés par nous.

7 décembre. — Hier, à 8 heures du soir, j'ai réuni chez moi Picard, Darimon, Ferry, Roulleaux, Delprat, Deroisin, Philis, Labiche, Hérold, Clamageran, Dreo, Hamel, Durier, Albert et Henri Liouville, Saligny, Hérisson, pour leur soumettre l'idée de fonder un journal populaire hebdomadaire. Il a été résolu que le moment était en effet unique pour demander une autorisation, après les circulaires de M. de Persigny. En conséquence, aujourd'hui à 3 heures, j'ai déposé moi-même, chez le concierge du ministre, la lettre suivante :

« Monsieur le ministre,

« J'ai l'honneur de solliciter de vous l'autorisation de créer un journal hebdomadaire traitant de matières politiques et économiques.

« J'accepterai celui des trois titres suivants que vous préférerez : *la Liberté, le Suffrage universel, l'Électeur.* »

13 décembre. — N'ayant reçu aucune réponse, j'écris de nouveau, cette fois du Corps législatif, et au ministre *in genere.* Je renouvelle ma première lettre, en ajoutant seulement ceci : « Si j'étais maître de choisir, je prendrais le premier des titres : *La Liberté.* Il est inutile que j'ajoute que mon journal n'aurait pas pour objet d'attaquer l'État et qu'il serait conforme à la loi et à la Constitution. »

19 décembre. — Il paraît, et ceci m'est confirmé par Latour-Dumoulin que les chambellans, les *plats* de la Chambre, désiraient une dissolution : « Une Chambre conservatrice aurait pu être nommée pour six ans, si l'on eût voté tout de suite. Sait-on, au contraire, ce qui arrivera, quand vous aurez parlé deux ans et demi ? » — L'opinion générale est qu'on nous dissoudra après cette session.

Je reçois la lettre suivante de La Guéronnière, conseiller d'État, dirigeant la presse : « *Le 20 décembre.* — Monsieur, par lettre en date du 13 octobre, vous m'avez fait l'honneur de me réclamer une réponse à une demande en autorisation de journal, que vous auriez adressée antérieurement à Son Excellence le ministre de l'Intérieur. Je puis vous donner l'assurance que cette première demande n'est point arrivée au ministère. Quant à la question qu'elle soulève, je la soumettrai à M. le comte de Persigny, immédiatement après son retour. »

J'attends.

ÉMILE OLLIVIER.

(A suivre.)

DE TUNIS A KOTONOU

PAR LE TCHAD

JOURNAL DE LA MISSION COURTOT

En un temps où, seules, les affaires productives semblent intéresser les hommes et les gouvernements, le sacrifice parfaitement désintéressé des explorateurs et missionnaires me paraît toujours admirable. Les héros qui risquent leur vie pour la science ou leur Dieu méritent qu'on s'intéresse à leurs pacifiques exploits. La mission de Tunis au Tchad qui avait pour but de rechercher la voie de communication la meilleure pour relier la Tunisie au centre de l'Afrique, vient de rentrer après avoir accompli son fabuleux voyage de Tunis au Dahomey en passant par N'Guigmi, Zinder et le Niger franchi à Goya. Pour la première fois, et grâce aux autos-chenilles, une mission française a relié le golfe des Syrtes au golfe du Benin.

C'est au résident général de France en Tunisie, M. Lucien Saint, que revient l'initiative d'une entreprise ayant pour but de sceller notre Afrique du Nord à nos possessions du continent noir. M. Saint avait confié le commandement de cette mission au lieutenant-colonel Courtot, noble figure d'officier de notre armée d'Afrique et chef du cabinet militaire de la Résidence de France à Tunis.

L'an dernier, le colonel m'avait entretenu de la préparation de cette exploration dont il ne se dissimulait pas les difficultés insurmontables avant l'usage des autos-chenilles Citroën. Or, après expérience, on peut affirmer que l'emploi de ces voitures eût été vain lui-même, sans la prodigieuse endurance des hommes. Le colonel Courtot s'était associé de valeureux compagnons : l'inspecteur des eaux et forêts Lavauden, le docteur Durand de l'Institut Pasteur, l'administrateur des colonies

Montchamp, familier avec les langues et les mœurs des territoires du Tchad, le lieutenant Jauny, les adjudants aviateurs Cassagne, Cibot et Philibert, le légionnaire mécanicien Rennaz et le conducteur d'automobile Maurel. Deux techniciens de la maison Citroën, M. Lassarade, qui avait déjà traversé le Sahara avec la mission Audoin-Dubreuil et Haard, et M. Sarrobert, devaient, par leur inlassable énergie, entretenir un matériel trop éprouvé pour les incroyables difficultés du raid. Six voitures à chenilles furent spécialement équipées pour cette exploration à travers une Afrique de dunes et de roches, sans routes et trop souvent sans pistes. Les trois voitures destinées aux passagers comportaient une carrosserie couverte, car il s'agissait de vivre pendant des semaines dans un désert hostile où la température, qui monte à 40 degrés dans la journée, tombe parfois à 5 degrés au-dessous de zéro pendant la nuit. Ce détail, seul, donne une idée des souffrances supportées par les membres de cette expédition.

Les voitures à matériel emportaient l'essence, l'eau, les pièces de rechange, la pharmacie, les provisions et les outils, pioches, pelles, pétards à mélinite, nécessaires pour déblayer la route des roches. Comme la mission pouvait rencontrer des *rezzous* tripolitains, afin de se défendre contre ces corsaires du Sahara, deux mitrailleuses Hotchkiss furent disposées sur les autos.

***

Au lever du soleil, le 8 janvier 1925, le colonel Courtot et ses compagnons quittent Gabès en automobile pour Tatahouine et Bir Kcira, par temps froid. Les efflorescences salines qui couvrent le sol donnent l'illusion d'une gelée blanche. Premier incident, une voiture à bagages s'enlize et l'on doit jeter sous ses roues manteaux et pardessus pour aider à son démarrage dans le sable mouvant. A dix-sept heures, on aperçoit sur un piton rocheux un village chaulé, que le soleil à son déclin fait paraître d'or. C'est Bir Kcira. Les méharistes de son poste accourent au trot allongé de leurs superbes chameaux Véritable nid d'aigle au sommet de sa falaise, Bir Kcira domine l'immense région désertique, poignante à contempler dans sa désolation. Un mur de pierres avec bastion protège sa petite garnison. Pour la dernière fois avant la traversée du Sahara et leur arrivée à Zinder, les missionnaires couchent dans des lits.

Désormais, pendant deux mois, ils devront s'étendre sur des couvertures, des nattes, ou même parfois passer les nuits glacées à la belle étoile, enveloppés dans leurs manteaux.

Le thermomètre descend à moins quatre dans la nuit. A l'aube, départ pour Djenéien où les dunes font leur apparition, une vingtaine de kilomètres avant ce bordj. Les voitures à roues doivent être abandonnées pour les autos-chenilles qui arrivent de Djenéien conduites par le lieutenant Jauny et M. Lassarade.

Le petit bordj de Djenéien perdu en pays aride et raviné, serre le cœur du Français qui évoque nos douces et plantureuses campagnes. Et cependant le jeune brigadier Sage, qui commande ce poste perdu dans un pays terrible au climat atroce, se déclare heureux dans son isolement inouï. Il vit, seul Français, avec quelques indigènes. Et l'administrateur aux colonies, Montchamp, historiographe de l'expédition, note sur son journal : « N'est-il pas admirable de voir dans ce pays d'une morne grandeur, des jeunes hommes renoncer délibérément à tout confort et à tous les plaisirs indispensables à nos contemporains pour accepter la vie austère du Saharien ? Cette existence a ses joies, cependant, joies profondes pour ceux d'âme fière, qui aiment à se sentir véritablement chefs, avec toute l'initiative, l'autorité et la responsabilité de leur commandement... » Le véritable départ de la mission pour le Tchad est fêté à Djenéien par l'organisation d'un banquet où l'on sert le gigot d'une gazelle tuée la veille. Pour boisson, l'eau à discrétion, car on n'emporte ni vin ni alcool.

A treize heures, les six voitures s'engagent sur la lugubre *hammada* noirâtre. Car le Sahara n'est pas la plaine fauve imaginée par les Européens. Tour à tour blanc, noir, rouge, doré, bleu, rose, et tour à tour plaine et montagne, sable et roche, il monte, descend, se creuse ou s'étale. Mais c'est presque toujours la solitude et la stérilité. Au cours de l'après-midi, un mirage laisse supposer un délicieux lac d'azur au milieu des cailloux noirs comme le charbon et qu'on pourrait croire consumés par l'effrayant soleil africain. Les blanches autos-chenilles descendent ensuite dans un *reg* violâtre avant d'atteindre, au crépuscule, l'humble Fort-Pervinquière, sans murs ni clôtures, où la petite garnison commandée par un maréchal des logis accueille avec joie et fierté le colonel Courtot. La nuit glacée, — moins cinq degrés, — oblige à vider

PÉNÉTRATION INTERSAHARIENNE
ITINÉRAIRE DE LA MISSION TUNIS-TCHAD
0 100 500 K.
MER MÉDITERRANÉE
TUNISIE
ALGÉRIE
TERRITOIRES DU SUD
TRIPOLITAINE
LIBYE
AFRIQUE OCCIDENTALE FRANÇAISE
AFRIQUE ÉQUATORIALE FRANÇAISE
NIGER
NIGERIA
DAHOMEY
TOGO
CÔTE DE L'OR
LAC TCHAD
G. DE BÉNIN
B. DE BIAFRA
Bizerte
la Calle
Bône
Tunis
Sousse
Sfax
Gabès
Tripoli
Foum Tatahouine
Djeneien
Fort Pervinquière
Bir Pistor
Fort Lucien Saint
Ghadamès
Benghasi
Misrata
Makhtar
Ohanet
Mourzouk
Gatroun
Ft Polignac
Rhât
Tizzein
Djanet
In Ezzan
Bardaï
Taghei
Djado
Tao
Yeguéba
In Azaoua
Bilma
Fachi (Agram)
Grandes dunes
Dibbela
Agadez
Ngourti
Koffer
Mao
N'Guimi
Gouré
Ft Lamy
Koukaboua
Tahoua
Maganaz
Zinder
Maine Soroa
Dikoai
Madaoua
Tessaoua
Birni n'Konni
Dogondoutchi
Goudjba
Niamey
Dosso
Sokoto
Kano
Zaria
Baoutchi
Gaya
Kandi
Pama
Geba
Egga
Niger
Benoué
Parakou
Llorin
Save
Ana
Abomey
Misahoe
Lagos
Porto Novo
Cotonou
Lome
LÉGENDE
Itinéraire
Frontières
Limite des Colonies
Pistes caravanières
Oueds ou fleuves
Chemins de fer
Points de ravitaillement Bilma
Lieux dits Yeguéba
REVUE DES DEUX MONDES

l'eau des radiateurs afin que le gel ne les fasse pas éclater.

Le 10 février, le convoi aperçoit une petite palmeraie en territoire italien et passe près d'une pyramide de pierres. C'est le monument élevé à la mémoire du marquis de Morès, ce rêveur héroïque massacré le 9 juin 1896 à Bir El Ouatia près de Rhadamès par une bande farouche de Touaregs et de Chambaas. Soutenu par la Chambre de commerce de Sousse, de Morès, ce précurseur, avait entrepris de faire pénétrer les caravanes tunisiennes jusqu'au centre africain. Mais ce grand imaginatif n'avait-il pas surtout rêvé la belle aventure? De stupides brutes l'assassinaient presque à son départ. Et voilà pourquoi la mission du colonel Courtot, mieux équipée, mieux protégée et plus renseignée, est intéressante, car, par son passage, elle va convaincre les pillards sahariens du perfectionnement de nos moyens d'action. Ils comprendront que, désormais, leur brigandage doit cesser. Quelque part qu'ils courent le désert, nous saurons bien les retrouver.

Les automobiles commencent la traversée, sans douceur, d'une hammada. Ce plateau pierreux et hargneux où la roche gréseuse, décharnée, récurée et polie par le vent, vernissée par les actions chimiques, manque du plus élémentaire confort, et les chenilles souffrent à son dur contact. De temps à autre, malgré une marche très lente, les cahots font sauter les chenilles hors de leurs tambours. Sous l'influence des températures extrêmes, la roche, tour à tour glacée ou calcinée, éclate. Elle jonche le sol du chaos de ses démolitions. Cette hammada donne une impression redoutable de planète morte, et l'on peut croire à la lune desséchée un aspect assez semblable. Partout la mort dans la stérilité.

Déjeuner au pied d'une colline de sable rouge; puis les infatigables conducteurs des autos-chenilles s'élancent à l'assaut des dunes escarpées d'El-Bab. Les voitures se cabrent en dépassant leurs sommets aigus. Les roues d'avant quittent le sol. Est-ce la culbute? Non, les voitures roulent à toute allure sur l'autre versant. La nuit surprend le convoi dans cette dangereuse traversée et les phares promènent leurs faisceaux de lumière, comme des regards anxieux, sur les crêtes ou dans les creux de dunes. Visions fantastiques. Puis émotion! Une voiture est tombée en panne. Elle rejoindra Bir-Pistor avec une demi-heure de retard.

Le lieutenant Lewden commande ce poste invraisemblable au milieu du grand Erg saharien d'une lividité sinistre sous ses efflorescences salines. Le forage d'un puits artésien et la création d'un petit lac artificiel permirent l'installation de ce bordj, de damnation et d'exil, semblerait-il. Or, en ce soir de réunion, la gaîté règne chez tous ces braves Français heureux de se trouver à l'abri du vent glacé. Dehors, c'est la gelée après le feu du soleil dans l'après-midi. Et au cours du repas, l'inspecteur des forêts Lavauden commet ce distique :

Le Sahara n'est pas ce qu'un vain peuple pense,
Car c'est un pays chaud où règne un froid intense.

Le 12 janvier, la mission atteint le bordj Messaouda, sorte de blockhaus carré avec deux bastions, où officiers français et officiers italiens de l'oasis de Rhadamès, en relations cordiales, leur font un aimable accueil. Après quelques heures de repos, c'est l'élan à travers la grande hammada dont le grès aux arêtes coupantes mettent les chenilles en fâcheux état. Alors commence la dangereuse descente à travers les roches de l'oued Mareksen et l'escalade vers une nouvelle hammada que l'érosion éolienne désagrège. Imaginez des voitures lancées dans les ruines d'une ville bombardée. Aux secousses incessantes, les passagers doivent se cramponner à l'intérieur de leurs voitures pour ne pas se rompre les côtes contre leur carrosserie ou leurs armes.

Il faudrait un peintre pour évoquer les impressionnants panoramas désertiques, d'un violet noir, avec reflets métalliques sur les roches exposées aux rayons du soleil. Paysages inhumains et splendides. Mais les voitures surchauffées s'arrêtent au puits d'Hassi Imoulay. La vie saharienne gravite autour des puits, lieux de rendez-vous, gîtes d'étape, et même, peut-être, endroits sacrés, car l'eau, ici, c'est le miracle. Quand les Sahariens quittent un de ces puits, ils prennent congé en s'écriant : « Restez en paix, génies de l'eau ! »

En 1883, à 11 kilomètres d'Hassi Imoulay, les trois Pères blancs : Richard, Morat et Pouplard furent assassinés par les Touaregs. L'explorateur Foureau, quelques années plus tard, put retrouver et rapporter les ossements de ces victimes.

Afin de rattraper le temps perdu par la lente marche des voitures dans la hammada, le colonel Courtot décide de rouler la nuit, lorsque le goumier, son guide, lui certifie qu'il le diri-

gera très bien dans les ténèbres. Il faut vraiment à ces sahariens un sens de l'orientation comparable à celui des pigeons voyageurs ou des criquets!

A sept heures, les autos bondissent dans la plaine caillouteuse, leurs phares allumés. Pénible et interminable étape. A deux heures du matin, une chenille cisaillée par la pierraille, se rompt. Des fusées lancées avertissent la voiture de tête d'avoir à stopper. La réparation est effectuée. Les puits de Timelloulin, gardés par des goumiers, sont atteints à huit heures du matin par un grand froid. Épuisés, les mécaniciens ne pourront guère se reposer, car il faut changer les chenilles. Décidément, ce moyen de propulsion laisse voir ses regrettables faiblesses. On déjeune d'un quartier de gazelle, et c'est un plaisir lorsqu'on est réduit aux conserves. L'on repart pour l'oued Tahala, d'une féerique beauté avec ses berges d'argile ou de grès aux couleurs du prisme. Découpés par le vent, les blocs des falaises évoquent des forteresses féodales. Un rocher isolé de cent pieds de hauteur creusé en spirale par le vent, semble une formidable colonne torse. D'un vert de jade à sa base, elle vire au bleu de roi à son sommet. Des artistes s'émerveilleraient. Au crépuscule, la mission campe entre deux *gours*. Les voitures sont disposées en carré et les mitrailleuses mises en batterie, car un *rezzou* est signalé. Néanmoins, la nuit se passe sans incident et les corsaires du désert demeurent invisibles.

Au moment du départ, le chef mécanicien constate avec regret que le pont arrière d'une voiture fut brisé par les cailloux de la hammada. Puisse la réparation au fil d'acier tenir jusqu'au fort Polignac où l'on espère trouver des pièces de rechange! Et l'on roule dans un pays fantastique semé de collines en obélisques d'un rouge sang de bœuf dont les soubassements plongent dans le sable fauve. Quelques traces d'antilope sont relevées. Cependant, à perte de vue, pas une herbe et pas un arbrisseau! Quelle nourriture trouvent-elles? Le soir, le dîner doit être chauffé avec la lampe à souder.

Le 15 janvier, le guide ayant perdu sa direction, les voitures s'arrêtent. Le lendemain, le colonel, inquiet, constate qu'il ne reste plus assez d'essence pour gagner Polignac. On remplit les réservoirs des trois voitures qui, seules, pourront reprendre la route. Mais c'est bientôt la panne pour deux d'entre elles, d'autant plus regrettable que les vivres sont restés avec les

autos du deuxième échelon. Passagers et mécaniciens, avec une résignation tout islamique, se couchent dans le sable. La voiture du colonel Courtot atteint seule Polignac, trouve l'essence entreposée pour les besoins de la mission, et repart afin de ravitailler les chenilles en panne.

Le soir, tous les membres de la mission, heureusement réunis, sont salués par l'*amrar* des Touaregs, le fameux Brahim Ag Abakada. Deux journées sont alors nécessaires pour réparer les multiples avaries. Le temps se couvre. S'il pleut, l'oued Imihrou qu'il faut remonter, deviendrait impraticable. Des caravanes ont été emportées par ses eaux torrentueuses. Vive inquiétude. Dieu merci, la pluie ne tombe pas. Et le magnifique Brahim Ag Abakada de la noble tribu des Ararn, drapé dans son ténébreux burnous, la figure voilée par le noir *litham* qui ne laisse apercevoir que deux yeux de flamme, vient présenter au colonel un superbe méhari blanc tout harnaché. Il l'offre au Résident général, M. Saint, qu'il imagine sans doute cavalcadant à dos de chameau par les rues de Tunis, comme le vizir Djiaffar du sultan Haroun al Raschild. Un autre grand chef, Mohamed Ag Abdennebi, accompagné d'une centaine de Touaregs, vient saluer la mission. Maintenant en confiance, ces gens, qui se battaient contre nous il y a quelques années, sont devenus nos amis grâce à la sage politique des officiers des Compagnies sahariennes, élèves d'un grand chef, le général Laperrine. Vivant au milieu de ces nomades, ces officiers dévoués sont arrivés à faire régner, dans ces régions aussi vastes que l'Océan, une paix fondée sur l'estime réciproque et le respect des droits de chacun. Depuis avril 1919, l'aman accordé par Laperrine, nous vaut l'amitié de ces Touaregs jadis redoutables. Il ne faut pas oublier leur massacre de la mission Flatters, à Tadjenout, en 1881. Comble de cruauté, les survivants français de cette embuscade, suivis et traqués, risquèrent l'empoisonnement par le mélange du suc de l'aphalaleh aux dattes et au lait de leur nourriture. On meurt de ce poison dans des crises de folie furieuse.

Au soir, les radiotélégraphistes du fort font entendre un concert de la Tour Eiffel aux membres de la mission. Un violoniste qui joue aux bords de la Seine est écouté dans ce poste saharien. Chaque jour, les voix de France qui arrivent à ces exilés les consolent et les encouragent. Il faudrait que tous nos bordjs

sahariens fussent bientôt munis d'appareils de radiophonie.

Les jours qui suivent, les voitures traversent le Tassili avec des incidents trop répétés : pannes de magnéto, chenilles cassées. D'énormes falaises rougeâtres dominent la plaine rocailleuse. Sur leurs sommets des Touaregs, surgis comme par miracle, appuyés sur leurs hautes lances, observent les autos qui cheminent difficilement à travers les formidables blocs. Que pensent-ils ? Admirent-ils ? Méprisent-ils ? Haïssent-ils ?

68 kilomètres sont franchis avec peine ce jour-là. Le 20 janvier, les voitures, à l'escalade perpétuelle des pentes rocheuses, reçoivent des chocs qui tordent les châssis. On avance si lentement que passagers et mécaniciens doivent marcher à côté des chenilles, afin de dégager les pierres les plus dangereuses. Progression très difficile et épuisante sous un ciel orageux. S'il pleut, les voitures seront submergées par l'eau, car il faut longer l'oued. Un heurt démolit le démultiplicateur d'une voiture. Il faut réparer. Pendant cette dure journée, l'avance ne dépasse point 46 kilomètres. C'est dérisoire lorsqu'on jette les yeux sur la carte de l'immense continent que la mission traversera de la Méditerranée à l'Atlantique.

Le lendemain, station à la source de Tadjakok près de laquelle fut massacrée en 1916 une patrouille de méharistes. C'est toujours ici le pays de la poudre, de la mort et des embuscades. Quelques instants plus tard, les autos longent un tombeau antéislamique qu'entourent deux vastes cercles de pierres qui rappellent des cromlechs. Les Touaregs nomment les premiers habitants du désert, enterrés là, les *Djabaren* c'est-à-dire les géants. A quelle race appartenaient-ils ? Les paléontologistes feraient peut-être des découvertes émouvantes dans cette région jadis animée.

En arrivant à la piste du Tassili près de l'oued Imirhou alimenté par les monts qui atteignent jusqu'à 1 500 mètres d'altitude, des Touaregs, hommes et femmes, accourent vers les voitures. Affolés par les « klaksons » qu'ils prennent pour les voix des monstres roulants, ils demandent si les crochets fixés à l'avant des châssis ne sont pas les cornes de ces animaux. On allume les phares, afin de leur prouver que ces bêtes ont des yeux. Ils sont épouvantés. Ne vaut-il pas mieux rire avec ces grands enfants que gémir sur le pain épuisé et le manque de bois qui ne permettra pas même de cuire un peu de farine ? La nuit,

le thermomètre marque encore cinq degrés au-dessous de zéro.

Le 22 janvier, la vie, si c'est possible, semble s'éteindre davantage encore dans le Sahara. Les chenilles de rechange, usées jusqu'aux galets, sont bien mortes, elles aussi. Le lieutenant Jauny essaie en vain de réparer son automobile. Impossible. Le colonel Courtot doit abandonner cet officier et le conducteur Rennaz avec quelques boîtes de conserves. Par bonheur, des chameaux chargés de chenilles de rechange arrivent et l'on retourne chercher le lieutenant Jauny et le légionnaire en suivant une corniche à plusieurs centaines de mètres au-dessus d'un abîme noir. Les voitures râclent la paroi de la falaise. Comment les autos ne se sont-elles pas renversées dans le gouffre ? Mais ne faut-il pas porter secours aux vaillants camarades en détresse ? On les rejoint, on les sauve.

Le 23 janvier, arrivée aux dunes d'Issendilen. Une voiture grille sa tête de bielle et une manque d'essence. Leurs équipages doivent camper. Quelques kilomètres plus loin, l'auto du colonel ne peut plus guère avancer, son démultiplicateur étant presque hors d'usage. Il faut, dans la nuit glacée, coucher sur place. Le 24, la seule voiture capable de fonctionner part avec le colonel pour Djanet où l'on espère trouver du secours. A midi, ses compagnons voient revenir vers eux, à pied, et seul, leur chef. La tête de bielle de son automobile a fondu faute d'huile. Les deux autres passagers, Jauny et Duprez, sont partis à pied chercher de l'aide et de l'essence à Djanet. Trente kilomètres sur un sol successivement rocailleux et trop meuble les séparent de cette oasis. Ce jour-là, on mange froid, car on ne peut faire de feu. Le colonel et les adjudants Cibot et Philibert passent cette nuit glaciale en plein air, sans couvertures. Les équipements sont restés dans les autres voitures.

Au matin, on prend du thé confectionné avec l'eau des radiateurs. Enfin les secours arrivent de Djanet, où la mission passe les quelques jours nécessaires à la vérification des autos-chenilles bien éprouvées.

Souvenir tragique, encore récent. Djanet défendu en 1916 par le maréchal des logis Lapierre, qui commandait quarante-six hommes, résista dix-huit jours aux quatre cents guerriers du sultan Ahmoud qui disposait d'un canon enlevé aux Italiens. Pris d'assaut, ce poste ne fut réoccupé qu'en juillet 1920. Maintenant la paix règne, parce que, comme l'écrivait le gouver-

neur des colonies Bonamy, « les Sahariens ne se font brigands que lorsqu'ils ont faim. Le jour où ils pourront échanger leurs produits contre les quelques denrées nécessaires à leur existence, la sécurité des pistes sera complète. » Or, nos officiers administrateurs s'efforcent de leur faciliter les moyens de gagner honnêtement leur vie. Ces Touaregs ne manquent d'ailleurs pas de vertus. Chez eux la femme, très respectée, joue un rôle plus enviable que dans la société musulmane. En 1916, un soldat français de Djanet, épuisé par le combat, se réfugie chez une femme targuie qui lui accorde sa protection. Pas un des guerriers vainqueurs n'osa pénétrer chez cette Saharienne afin de tuer le Français.

Pendant le séjour du colonel et de ses compagnons à Djanet, les dames targuies donnèrent en leur honneur un concert *d'amzad*, sorte de violon monocorde. L'une de ces Djanétiennes chanta une douce mélopée au son de cet instrument. Toutes les femmes reprenaient le refrain. Il serait à souhaiter que ces chants plaintifs, d'une réelle beauté, fussent notés.

Le 3 février, la caravane roule vers Djado sur un sol plus ferme, à travers des dunes couronnées par les petites touffes sèches et bruissantes du *drinn*. Au cirque rocheux d'Imarraten, la dernière voiture n'arrive pas. Inquiets, on la recherche. Un rocher caché dans une touffe d'herbe avait crevé son carter. Comme la mission se trouve dans une région dangereuse, la mitrailleuse est mise en batterie et le colonel Courtot veut prendre le service de quart. Emmitouflés dans des burnous et des *djellabas*, tous les missionnaires semblent des bédouins qui auraient troqué leurs chameaux pour des automobiles.

Le 4 février, dure journée. Les chenilles sautent aux secousses de la hammada et les passagers sont terriblement éprouvés. A l'horizon, le mont Kassar paraît un lion couché. Plus loin, des rocs immenses évoquent des géants dressés, afin de considérer le passage des Français. De temps à autre il faut débarrasser la piste des cailloux qui la rendent impraticable, pénible travail ; néanmoins, les chenilles quittent encore, trop souvent, leurs tambours.

On visite au passage les dessins rupestres de la grotte d'In Ezzan. Ces images remarquables de chevaux, bœufs, scènes de chasse, rappellent les bas-reliefs de l'antique Égypte et surtout de nos grottes du Périgord et du Languedoc. Quels mys-

térieux Africains prouvèrent ainsi des dons égaux à ceux de nos Magdaléniens? L'inspecteur Lavauden et le docteur Durand dessinent et photographient les dessins et trouvent quelques curieux fossiles qui serviront peut-être à établir l'âge de ces signes rupestres.

Quelques kilomètres plus loin, on roule sur le *medjbed*, c'est-à-dire sur le sentier tracé par les pas des chameaux depuis les millénaires. Et ces empreintes, qui remontent peut-être à la préhistoire, font rêver. Alors, le Sahara, arrosé, vivait encore avec intensité.

Il faut ensuite briser à la masse les blocs qui arrêtent les voitures dans les défilés d'Ahola. Parfois même, on doit péniblement sinuer autour des rocs de vingt mètres de hauteur de ce paysage funèbre. Et l'on s'endort, épuisé, sous un désert bleui par la clarté lunaire. Silence effrayant. A l'infini, la mort. La mission se trouve au cœur de la région nommée « le pays de l'épouvante » par les Touaregs. Le professeur Gauthier appelle « le désert maximum » cette partie de l'Afrique. La dernière touffe d'herbe a disparu. Ici, pour celui qui tombe nul espoir d'être sauvé.

Dans cette plaine implacable, la caravane chemine pendant de longs jours avec la préoccupation de l'eau qu'il faut économiser. Une erreur de direction et la mission serait perdue. L'érosion éolienne sculpte les rochers en formes de menhirs et de dolmens et l'on se croirait parfois aux champs de Karnac, en Morbihan. Un vent violent ajoute au tragique du paysage. Le sable, soulevé, étouffe, aveugle.

Enfin l'on atteint Djado, la première oasis de l'Afrique occidentale française. Son énorme ksar est juché sur un coteau au milieu des dattiers. Le blockhaus des tirailleurs sénégalais domine un village à l'allure de burg médiéval. C'est qu'ici l'on vit toujours comme au xe siècle. Trop souvent encore, les habitants de l'oasis sont victimes des pillards du Tibesti, amateurs des dattes de Djado. Encore aujourd'hui, les cultivateurs doivent récolter leurs fruits sous la protection des méharistes et ce que l'on ne peut emporter est incendié. Vie terrible. D'autre part, il est impossible de tenir garnison dans ce village où les chameaux eux-mêmes ne peuvent résister au climat. Enfin les moustiques rendent intolérable son séjour aux hommes, même pour quelques heures. Aussi les caravanes évitent-elles Djado,

cependant habité par une centaine de misérables *Toubous* (gens du rocher).

Un fanion tricolore, fané et déchiré, flotte sur le bordj. Au crépuscule, en présence du colonel Courtot, les tirailleurs lui présentent les armes. Un coup de feu salue le drapeau qu'on amène. Dans ce poste aussi perdu qu'un navire au fond des mers australes, cet instant est émouvant. Les couleurs de France disparues, la grande nuit barbare commence, infestée de moustiques et de cauchemars. Dans leur insomnie, les membres de la mission doivent se réunir devant un grand feu qui éloigne un peu les insectes. Après cette nuit sans repos, en avant, toujours, à travers le Ténère, désert hargneux qu'une tempête de sable rend abominable. Aveuglés, les conducteurs de voitures se perdent. Ils doivent s'arrêter, car s'égarer et tomber en panne suffirait pour risquer la mort.

La mission arrive à l'oasis d'Anay. Son village est dominé par un rocher livide, très abrupt, sur lequel les deux cents villageois grimpent avec des échelles, lorsqu'un rezzou est signalé. Les pillards éloignés, — après ravage de l'oasis, — les infortunés Sahariens replacent leurs échelles et vont constater leur ruine. Mais ils ont sauvé leur vie et ne se plaignent pas trop. Ils réparent les dégâts avec une obstination admirable. L'an dernier, les Tripolitains pillèrent encore Anay. Néanmoins, les malheureux oasiens organisent un *tamtam* en l'honneur de la mission. Les femmes enduisent de beurre leurs cheveux tressés et suspendent des boules en crottes de chameau pétries dans le beurre à l'extrémité de chaque petite natte. Ces deux cents infortunés se trémoussent de joie, car ces Français leur sont une garantie relative de sécurité.

Le 12 février, à l'entrée dans Bilma, pour la première fois une mission tunisienne touche au territoire du Niger. La T. S. F. du poste envoie ce radio à l'adresse de M. Lucien Saint, Résident général de Tunis, promoteur de cette expédition : *Liaison avec Afrique occidentale française heureusement effectuée ; mission arrivée à Bilma.*

Chef-lieu du cercle de Kaour, Bilma dépend de Zinder, capitale de la colonie du Niger. Autrefois, la garnison des coloniaux de Bilma devait lutter contre les Senoussistes de Koufia. C'était encore ici le pays de l'épouvante avant notre occupation. Le colonel Courtot visite « la butte du crâne », encore jonchée

par les ossements de la population de l'oasis exterminée par un rezzou, quelques années avant l'installation de nos troupes.

Les pierres taillées, flèches, haches, abondent autour de Bilma, qui, à l'époque paléolithique, devait être un centre important. Chaque année, une caravane de plusieurs milliers de chameaux, partie d'Agadès, vient échanger son miel contre les dattes, et surtout le sel des riches salines de la région.

Les officiers du poste aussi bien que les indigènes, pessimistes, ne croient pas que les autos de la mission puissent se rendre de Bilma à N'Guigmi, à cause des dunes réputées infranchissables. Soucieux, le colonel Courtot abandonne à Bilma une voiture aux galets usés par le frottement du sable. Et comme il faut s'alléger, on laissera une partie des bagages, et l'on ne prendra que les vivres strictement nécessaires. Et le chef de la mission lance ce radio : *D'après renseignements, voitures ne passeront pas les dunes. Si je réussis, espère être N'Guigmi vers 25 février.*

Avant de partir, le colonel Courtot et ses compagnons tiennent à saluer les humbles tombes des Français enterrés dans le petit cimetière de Bilma. Les croix, maladroitement fabriquées, les émeuvent infiniment, et ils méditent quelques instants devant la fosse du lieutenant Dromard, un héros tombé pour la défense des Sahariens nos protégés. Et les autos s'élancent afin de franchir les lignes successives des dunes escarpées et instables. Les Citroën arrivent au sommet et dévalent à toute allure les pentes, l'avant enfoncé dans le sable refoulé par le radiateur. Quatre fois les voitures doivent recommencer ce bond dangereux. Ensuite elles roulent sur les argiles noirâtres de Zoubaba, pour prendre d'assaut de nouvelles crêtes et se renverser sur l'autre versant, où elles disparaissent si rapidement qu'elles semblent tomber dans le vide. A ces expériences forcenées, quelques chenilles sautent ; il faut les remettre et dégager à la pelle le sable qui enfouit les trains de roulement. Malgré leurs écrasantes fatigues, les braves compagnons du colonel sont radieux. Maintenant, ils en ont la certitude, le fanion de la mission flottera sur les bords du lac central de l'Afrique.

Les jours suivants, marche pénible à travers les dunes du Dibella. Le colonel et M. Lassarade, à pied, dans le sable croulant qui les épuise, doivent chercher les cols et les passages

possibles. A chaque instant, les chenilles distendues sautent, et le sable, qu'il faut dégager à la pelle, monte jusqu'au milieu des roues. Sur ces pentes raides, les chameaux, ces animaux de caoutchouc, tombent, se brisent les jambes et se tuent : comment de rigides machines d'acier ne souffriraient-elles pas? Enfin la plaine caillouteuse recommence et, sur l'horizon, les contreforts du Tibesti apparaissent. On arrive au puits d'Agadem. Une voiture en panne ne rallie le campement qu'à deux heures du matin. Surmenés, les mécaniciens doivent se reposer toute la matinée du lendemain. Au départ, plusieurs centaines d'antilopes Addax apparaissent, à trop longue distance pour qu'on puisse les tirer. A distance, ces magnifiques animaux évoquent des troupeaux de taureaux blancs.

Deux voitures, de plus en plus usagées, arrivent en retard à l'étape. C'est maintenant la steppe soudanaise, guère moins hostile que la hammada. A Beduaram, le lieutenant Faye et ses méharistes, qui courent parfois le pays deux à trois ans sans être jamais au repos, leur cantine toujours bouclée, accueillent la mission. Combien ces soldats nomades sont admirables de stoïcisme!

Et toujours en avant! Mais les pannes se multiplient, avec des autos presque hors d'usage. Le 20 février, sous un soleil de feu, les mécaniciens doivent démonter un moteur. Pendant ce temps, l'inspecteur Lavauden tue deux antilopes, que des indigènes chargent sur un bœuf. A minuit seulement, les mécaniciens sont arrivés à remonter la voiture avariée. C'est un véritable tour de force, avec les moyens dont on dispose. Grâce à ces braves gens, la caravane peut reprendre sa route à travers une plaine infestée par le *kram-kram*, graminée piquante qui mord la peau et les vêtements. A Kanenbou, les femmes aux narines traversées par des bâtons de corail viennent admirer les malheureuses voitures, dont les chenilles tombent en morceaux. La dernière bande de rechange est placée. C'est, à chaque moment, la panne qu'il faut réparer, piqués au sang par les odieux kram-kram. Le thermomètre marque 42 degrés dans la journée, à l'ombre des voitures. La nuit, il descend à 4 degrés. Réparées avec du fil de fer, les voitures avancent péniblement. Pour regagner le temps perdu, on roule à grand peine, même la nuit. Des avaries aux trains de galets arrêtent sans cesse les voitures, qui se traînent maintenant plutôt qu'elles ne roulent. L'anxiété des membres de la mission

s'accroît. Arriveront-ils? Dans la nuit du 22 février, deux chenilles se coupent. C'est la panne irrémédiable, à 15 kilomètres de N'Guigmi. Les deux Citroën capables de ramper encore partent afin de rechercher des bandes de rechange. Et, le 23 février, la mission au complet se trouvait réunie au bord du Tchad.

C'était le triomphe après tant d'épreuves. La liaison d'une Afrique française de 10 millions de kilomètres carrés et de 30 millions d'habitants était établie pour la première fois Les félicitations de Paris et de Tunis arrivaient aux énergiques missionnaires.

***

Depuis leur départ, les voitures avaient traversé 3 116 kilomètres d'un pays presque partout désertique, stérile et farouche. Au sortir du Sahara, N'Guigmi bâti au bord du Tchad parut aux explorateurs une capitale animée et riante. Notre occupation permet maintenant aux sédentaires Kanenbous et Boudoumas du Tchad de vivre en paix, de pêcher, cultiver et récolter. Les nomades Peulhs, arabes Choa et ouled Sliman élèvent leurs bœufs sur les rives de cette mer intérieure.

Un *tamtam* organisé en l'honneur de la mission réunit les notables indigènes. Le colonel Courtot offre un revolver à Mahmadou, le chef des chefs. Cinq cartouches sont brûlées pour essayer cette arme. Aux détonations tous les hommes, debout sur les selles de leurs chevaux, brandissent sabres et couteaux avec des cris sauvages. Ces chefs noirs, coiffés de la chéchia, sont vêtus de gilets et tuniques brodés qu'ils vont acheter en Nigéria. Les femmes, couvertes de sortes de kimonos, enroulent des foulards de soie autour de leur tête. Leurs poignets et chevilles sont chargés de bracelets. Aujourd'hui la paix règne sur ces bords du Tchad, mais combien de nos soldats s'y firent tuer en voulant protéger les paisibles noirs de N'Guigmi contre les Senoussistes! Éléphants et surtout hippopotames sont encore nombreux sur la côte orientale, ainsi que les lions, les hyènes et les antilopes. Les chasseurs, les noirs Haddads, se servent d'arcs d'un mètre de longueur, en jujubier, aux cordes fabriquées avec des boyaux de bœufs. Les flèches en fer à deux crochets sont empoisonnées avec le suc d'une euphorbe, le *gougourou*. L'animal touché meurt en quelques heures.

La population est malheureusement décimée par la fièvre

récurrente. Et je me souviens d'une visite à un laboratoire installé au Figuig marocain par l'Institut Pasteur. J'y avais rencontré le dévoué docteur Follet qui croyait, — à tort, hélas ! — avoir trouvé la guérison de cette terrible maladie, guérison que devait trouver, quelques années plus tard, l'éminent docteur Nicolle. C'est l'honneur de la France d'envoyer dans tous les lieux d'épidémie de l'Afrique les dévoués médecins, qui n'ont guère d'autre récompense que la satisfaction de leur conscience et les risques de succomber à la maladie dont ils étudient la prophylaxie.

Le triste état des voitures devait retenir la mission trois semaines à N'Guigmi. Comme les caisses de roulements et et de galets indispensables aux mécaniciens pour cette restauration ne se trouvaient point à ce poste, ainsi qu'il avait été convenu, le colonel réclame à Fort-Lamy les pièces de rechange destinées à ses automobiles. On lui répond qu'un ordre a été reçu d'évacuer sur Bangui ce matériel.

C'était courir à un échec certain que de vouloir rentrer à Tunis par Bilma et Djanet avec des chenilles avariées. D'un autre côté, les pièces de rechange ne pouvaient arriver de France avant dix à douze semaines. Déjà l'évaporation réduisait les provisions d'essence entreposées dans les postes de secours. Dans deux mois le carburant, difficilement porté aux étapes à dos de chameau, eût été absolument insuffisant.

Dans ces conditions, le colonel obtint du Résident général l'autorisation de rentrer par le Niger, le Dahomey et Kotonou comme port d'embarquement. Les pistes de ces régions, relativement meilleures, permettraient aux voitures de rouler à moindres risques. Avisés, les gouverneurs du Niger et du Dahomey prévinrent le colonel Courtot que son ravitaillement serait assuré.

La décision du chef de mission ne manquait pas d'audace. Empêché par un stupide hasard de reprendre le même chemin, qui, d'ailleurs, ne lui aurait rien appris, il songe à tenter le fabuleux itinéraire qui le mènera de la Méditerranée à l'Atlantique à travers le continent noir.

*
* *

Le 14 mars, les voitures, trop sommairement réparées, s'élancent versle Niger et passent au milieu d'une bande d'antilopes de Sommerig qui, fascinées, contemplent la singulière caravane. Au village de Melé-Gougouri, les habitants apportent

des perches et des nattes, avec lesquelles ils construisent un toit pour abriter les explorateurs de l'ardent soleil. Déjeuner sous ce pittoresque abri. Un peu plus loin, le chef d'une bourgade se présente fièrement décoré d'un thermomètre cassé, attaché par une ficelle. A Digaia la mission campe sous les palmiers, et les habitants, braves gens, apportent spontanément nattes, poulets, œufs.

Le pays, très peuplé, accueille avec sympathie ces Français, et tous les jeunes gens suivent au pas de course leurs voitures. Les femmes, portant leurs bébés enveloppés dans leur pagne, sont les plus enthousiastes : aussi leurs négrillons sautent-ils dangereusement à leurs gambades. La culture du pays est le mil, base de l'alimentation.

Le 17 mars, les Citroën longent des fourrés de palmiers *doum* et peinent sur le sol trop ameubli par le passage des caravanes. La nuit une tempête de sable oblige les passagers qui dormaient en plair air à regagner l'abri du campement.

Les autos rencontrent le lent chameau qui porte solennellement à N'Guigmi le courrier postal. Les lettres de France mettent ainsi près de trois mois pour parvenir dans certains postes. Les plantes épineuses se multiplient et un troupeau d'autruches apparaît. Le lieutenant Jauny tue l'un de ces oiseaux, dont on mange un cuissot, déclaré savoureux.

Ensuite, traversée d'un pays accidenté aux roches de grès bleu ; puis escalade de la colline rocheuse de Gouré. La température devient très élevée et les voitures, fatiguées, donnent les plus sérieuses inquiétudes. Heureusement les pistes s'améliorent. Afin de moins souffrir, on voyage la nuit et les phares font fuir à travers jardins et baobabs, les *feneks*, ces charmants petits renards argentés du Sahara.

Le 22 mars, la mission est accueillie, un peu avant Zinder, capitale de la colonie du Niger, par les Européens qui arrivent au galop de leurs chevaux. Bientôt apparaît la ville avec ses bâtiments administratifs et militaires construits en terrasses et dispersés au milieu d'énormes rochers. Le gouverneur Jorre reçoit à la Résidence le colonel Courtot et ses compagnons ; il leur dit combien il apprécie leur effort pour relier l'Afrique du Nord à la colonie soudanaise qu'il administre.

Le sultan Teni-Moul-Dal-Soliman fonda Zinder en 1820. Ce hardi chef, avec son millier de chameaux et ses 6 000 fusils, pouvait être considéré comme l'un des plus puissants parmi

les princes d'Afrique. Son triste successeur, Ahmadou, fut l'un des assassins de la mission Cazmajou. Chargé d'étudier le pays de Zinder au Tchad, cet officier, accompagné de l'interprète militaire Olive et d'une dizaine de tirailleurs, avait d'abord été bien accueilli par le sultan ; mais les dignitaires de ce prince le poussèrent à l'assassinat des deux officiers français. Désireux de s'approprier leurs armes, ce cupide roitelet consentit à cette trahison. Cazmajou et Olive occupaient une case près du village de Zenzou. Comment les séparer de leur escorte? Le capitaine et l'interprète, invités à un repas, furent enfermés dans le palais et assommés, le 6 mai 1898. En même temps les guerriers d'Ahmadou attaquaient les tirailleurs. Ceux-ci résistèrent. Et lorsqu'ils surent le meurtre de leurs officiers, ces héroïques et dévoués soldats noirs eurent l'idée de s'établir devant les puits qui alimentent la ville et ils en interdirent l'accès. Fait inouï, leur obstination valeureuse en imposa à cette ville peuplée par dix mille hommes; ils obtinrent les corps de leurs officiers et les bagages de la mission qu'ils ramenèrent à Say, à plusieurs centaines de kilomètres de Zinder. Quelques mois plus tard Ahmadou était tué et sa tête et sa main furent placées au sommet d'un piquet sur l'emplacement de la case où avait été assassiné l'infortuné capitaine Cazmajou.

La masse rouge du blockhaus bâti sur l'emplacement du palais de ce sultan domine la ville de Zinder. Ses murs crénelés enduits d'argile écarlate se détachent sur le vert paysage où s'égaillent les habitations des fonctionnaires civils et militaires. La population, mélangée de noirs Haoussas et de Bornouans, occupe des maisons de pisé très propres. Si le séjour à Zinder repose agréablement les passagers de la mission, les mécaniciens, infatigables, doivent réparer les multiples avaries de leurs voitures. Fait singulier qui mériterait d'être éclairci, les roulements réclamés en France n'étaient pas arrivés. Qui les avait retenus ou détournés de leur destination ? Dans son embarras, M. Lassarade eut l'idée d'enlever les propulseurs à chenilles aux galets usés et de les remplacer par des roues fixées sur l'essieu moteur. Cette ingénieuse substitution allait permettre d'atteindre plus rapidement et plus aisément le Dahomey.

Partie à l'aube du 29 mars de Zinder par une piste en parfait état, la mission apercevait bientôt les bâtiments clairs du

poste de Tessaoua situé au centre d'un pays fertile aux vastes cultures de coton, de mil, d'indigo, de manioc et d'arachide. Le sultan de Tessaoua, chef de 70 000 indigènes, se présente. Ce noble seigneur possède un harem d'une centaine de femmes. Comme ses ressources ne lui permettent pas d'entretenir ces nombreuses épouses, leurs familles, flattées de cette illustre parenté, assurent leur nourriture de bon gré ou de force. Le soir la caravane atteignait Maradi où les termites causent de tels ravages que les greniers à provisions, fabriqués avec des paillassons enduits de terre, sont juchés sur des piliers.

Le lendemain, les voitures roulent vers Madaouah à travers les herbes desséchées par le soleil et les fumées des grands feux de brousse obscurcissent l'horizon. Vautours et éperviers planent au-dessus de ces incendies, guettant les rats et le gibier obligés par les flammes à quitter leurs retraites.

Sur la route de Birni-Konni une tribu de Kel-gress vient examiner les automobiles. Ces touaregs de haute allure au visage couvert du *litham*, sont armés de sabres droits à poignée en croix qui rappellent les glaives des croisés de saint Louis. Merveilleux caravaniers, indifférents au temps et à l'espace, ces Kel-gress, longs courriers de l'Afrique, franchissent les étendues immenses du Soudan au Djerid. La mission passe ensuite dans le pays habité par les Maori, fétichistes. Ces chasseurs armés de lances, d'arcs et de flèches, à pied ou à cheval, sont capables, grâce à leur extraordinaire endurance, de forcer les antilopes. Avant Dogondoutchi la région désertique évoque aux explorateurs les paysages sahariens récemment quittés.

Depuis deux jours le colonel Courtot souffrait de vives douleurs, stoïquement supportées. A Dosso une auscultation du docteur Durand révèle une phlébite à la jambe gauche, conséquence des fatigues éprouvées pendant la traversée des grandes dunes par le chef de la mission. Consternés, ses compagnons, en se souvenant qu'il reste quelques centaines de kilomètres à parcourir avant de toucher Kotonou, estiment que le colonel devra rester immobilisé pendant de longues semaines. Mais l'énergique officier veut continuer sa route la jambe allongée sur une banquette disposée dans sa voiture.

L'après-midi, un seigneur de haute mine, Seidou, arrive monté sur un beau cheval arabe. Il est accompagné de sa garde d'allure pittoresque. Ces cavaliers armés de sabres droits sont

revêtus de casques et de cuirasses constitués par un matelassage de coton recouvert par une forte étoffe à raies blanches et rouges. Les casques sont cerclés de fer. De longs caparaçons de même fabrication protègent leurs chevaux. Ces équipements archaïques évoquent la chevalerie médiévale.

Étendu dans sa voiture, le courageux chef de mission donne l'ordre du départ et la caravane quitte Dosso pour se diriger vers Gaya, sur le Niger, à travers un surprenant paysage de kapokiers. Il semble neiger. Ce sont les fibres blanches de ces arbres, soufflées par le vent, qui recouvrent le sol et les herbes. Le docteur Durand craint que les cahots de la route ne provoquent une embolie; aussi, à peine arrivé à Gaya, le colonel est-il embarqué avec sa voiture sur un chaland qui va traverser le majestueux Niger. Vingt rameurs conduisent rapidement le malade et ses compagnons sur la rive du Dahomey. Il s'agit maintenant d'atteindre le plus rapidement possible Kotonou. Les autos traversent alors le pays des Dindis, fétichistes qui font élever leurs enfants par leurs grands parents. Jamais le père et la mère ne se soucient de leur progéniture.

Mais l'état inquiétant du colonel Courtot oblige les voitures à rouler plus doucement jusqu'à Kandi où se récolte le kapok que la brousse fournit en quantité. Le poste de Kandi placé au milieu des flamboyants à fleurs de pourpre et des frangipaniers aux blanches ombelles, enchante les missionnaires. La population devient de plus en plus dense. Vers Binbéréké les voitures croisent de longues troupes de noirs, qui, leur charge sur la tête, se rendent aux marchés du voisinage. Ils poussent devant eux bœufs, chèvres et moutons. A Parakou, une petite manufacture de cigarettes et des ateliers de vannerie sont installés. Mangues, oranges et bananes sont produites en abondance dans ce pays prospère. Les 160 kilomètres de la dernière étape sont franchis et le chemin de fer vers Kotonou est atteint à Savé, important centre commercial d'exportation de coton et kapok.

Un train spécial envoyé par M. Fourn, gouverneur du Dahomey, embarque passagers et voitures. Le 9 avril la mission arrivait à Kotonou, trois mois et un jour après avoir quitté Gabès. L'immense parcours du golfe des Syrtes au golfe du Benin avait été franchi par ces valeureux Français. Le gouverneur du Dahomey fêta cet événement politique et colonial d'une réelle importance. Le colonel Courtot fut hospitalisé à la

Résidence, tandis que ses compagnons parcouraient Kotonou, ville animée aux belles allées de cocotiers, centre du commerce de l'huile de palme et du coprah, et important comptoir des articles venus d'Europe. Intelligents et laborieux, les Dahoméens s'adaptent aux nouvelles formes du trafic et de l'agriculture.

Comme il n'eût pas été facile de construire un port à Kotonou à cause du phénomène de la barre dont les grandes vagues viennent déferler sur une plage sans profondeur, un wharf de trois cents mètres, formé d'une solide jetée montée sur piliers de fer, est parcouru par un chemin de fer jusqu'à son extrémité. Des grues à vapeur enlèvent alors les marchandises qu'elles déposent dans les barcasses qui se rendent aux vapeurs affourchés en rade.

Les membres de la mission furent descendus dans des paniers, puis hissés au moyen de palans à bord du paquebot *Roma*, de la Cie Fraissinet.

*
* *

Ainsi la mission avait atteint son but, qui était de prouver la possibilité d'une liaison entre la Tunisie et les pays du Tchad avec des moyens mécaniques, dont les perfectionnements certains, permettront, dans un prochain avenir, des transports beaucoup plus faciles. A la vérité, ce premier voyage sur autos-chenilles ne réussit que grâce à l'indomptable énergie du colonel Courtot et de ses compagnons, l'inspecteur Lavauden, le savant docteur Durand, l'administrateur Montchamp, le lieutenant Jauny et les conducteurs. Il est également certain que sans l'ingéniosité et la prodigieuse endurance des maîtres mécaniciens, MM. Lassarade et Sarrobert, et du légionnaire Rennaz, jamais les voitures, qu'ils durent plusieurs fois restaurer et remonter, n'eussent terminé leur difficile randonnée.

En écrivant l'histoire de cette expédition à forme scientifique, les récits pittoresques des anciens explorateurs me revenaient à la mémoire. Je regrettais de n'avoir pas à citer de ces incidents de route parfois mélodramatiques qui enchantèrent ma jeunesse. Cette odyssée en automobile prouve que le temps des voyages romantiques est révolu et que la machine imposera de plus en plus ses conditions implacables aux futurs navigateurs des terres ou des mers.

Mais si les explorations perdent forcément, avec l'usage de

la mécanique, un peu de leur aspect aventureux, il n'en reste pas moins vrai qu'il faut autant d'énergie, de bravoure et d'ingéniosité aux passagers de ces voitures fragiles pour atteindre le but. Le journal de marche de M. Montchamp, historiographe de cette expédition, dissimule par modestie l'admirable valeur du colonel Courtot et de ses compagnons, décidés, coûte que coûte, à triompher, car ils savaient combien leur succès servirait notre influence. En effet, l'impression produite par cette démonstration française est profonde. Les Africains comprennent que ces voitures pourront bientôt leur apporter aide et protection. Et les nomades pillards ont pu se rendre compte que nous disposions de moyens de transport rapides, qui forceraient les meilleurs méharistes à travers le désert infini, jadis leur refuge inaccessible. Par sa randonnée, la mission Courtot affirme également que la France porte de l'intérêt même aux régions les plus déshéritées de son empire colonial. Et comment ces douze Français auraient-ils pu parcourir plusieurs milliers de kilomètres, non seulement sans être attaqués une seule fois, mais tout au contraire servis par les offres spontanées des diverses populations indigènes, si ces immenses régions, dangereuses jusqu'à ces dernières années, n'étaient pas aujourd'hui parfaitement pacifiées? Démonstration vraiment émouvante.

Dans ce journal de route, le colonel insiste encore sur le principal but de sa mission : « l'étude de la reprise caravanière entre le Sud tunisien et le Soudan ». L'itinéraire parcouru par les autos-chenilles a été, depuis des siècles, sillonné par les caravaniers qui s'en allaient au Bled-es-Soudan apporter des marchandises européennes ou nord-africaines, et en rapporter l'ivoire, les peaux et les produits soudanais. Le commerce entre Africains du nord et du centre remonte aux temps préhistoriques et les sédentaires des oasis en furent les intermédiaires naturels. Si le Soudan, le Dahomey et les pays de l'ouest ont déjà poussé dans l'intérieur du continent leurs chemins de fer, l'Afrique septentrionale conservera néanmoins une bonne part du trafic tchadien. Ce trafic rémunère toujours ses caravaniers, puisque les Arabes de Tripoli et de Bengazi se rendent de plus en plus au Ouadaï et dans les autres provinces du Tchad. Or, cette route, sensiblement aussi longue que celle qui vient du Sud tunisien, est plus rebutante encore. Il s'agit maintenant d'orienter le commerce du centre africain vers nos ports méditerranéens

et il faut créer les entrepôts qui attireront les voyageurs.

Le gouvernement algérien envisage la création d'un caravansérail à Djanet. Les commerçants de la Tunisie et de l'Algérie du sud viendraient entreposer leurs marchandises dans cette oasis. On espère que les indigènes de l'Afrique occidentale et du Tchad eux-mêmes y apporteront leurs produits.

Avant la guerre, ce commerce transsaharien ne dépassait guère une dizaine de millions, mais il pourrait être accru. Il convient de se rappeler que, lorsque la situation commerciale est bonne chez ces mobiles populations, la situation politique donne aussi toute satisfaction. D'autre part, il ne faut pas oublier que les traitants indigènes sont forcés d'acheter maintenant leurs marchandises dans la Nigéria ou bien au Soudan égyptien, à des taux que le cours de la livre rend excessifs. Aussi comme suite à la mission du colonel Courtot, il est question de confier à l'un de ses compagnons, l'administrateur aux colonies, M. Montchamp, la direction d'une caravane de négociants tunisiens qui se rendrait au Tchad afin d'étudier les conditions du trafic et choisir de sûrs mandataires. Il reste entendu que ce commerce caravanier ne serait exercé que par nos protégés africains et à leur seul profit. Le Gouvernement français veut ainsi témoigner de son effective sollicitude pour les indigènes de l'Afrique du Nord.

Enfin des observations du plus haut intérêt scientifique, faites au cours de cette pénible odyssée par le docteur Durand de l'Institut Pasteur et l'inspecteur des forêts Lavauden, seront bientôt publiées.

On peut donc conclure que cette mission, dont le but parut d'abord chimérique à tous les « pense-petit » pour qui l'héroïsme sans rapport immédiat n'est pas monnayable, se révéla au contraire féconde en tous ses résultats. Et même si le colonel Courtot et ses valeureux camarades n'avaient été que des chimériques, de quel applaudissement ne devrions-nous pas encore saluer leur victoire ? Elle atteste que c'est toujours avec joie que les meilleurs d'entre les Français risquent santé et vie pour la gloire. Et un peuple capable de susciter des sacrifices désintéressés, reste un grand peuple.

CHARLES GÉNIAUX.

RÊVERIES D'UN LISEUR

LE ROMAN DE DANTE[1]

XVII

Au son des guitares les vendangeurs sautaient sur l'herbe rase et, malgré la fatigue d'une cueillette à pleins paniers, ils y mettaient plus de bravoure et de joyeuseté que les seigneurs et les dames. Quelques invités des Donati se mêlaient aux danseurs, mais la plupart, assis dans la tiédeur du soir, se bornaient à suivre des yeux ce spectacle de liesse. L'épais feuillage des yeuses assombrissait la place où quelques sièges avaient été disposés et des groupes s'étaient formés librement. Plusieurs jeunes hommes restaient debout. Forese pressait ses amis de boire. Piccarda et sa petite cousine Gemina Donati allaient de l'un à l'autre avec des cruches.

Dante s'appuyait au tronc d'un chêne auprès duquel Béatrice était assise :

— Pourquoi, lui disait-il, me privez-vous du doux regard de vos yeux où je trouvais une si belle récompense, lorsque j'avais discouru avec l'espoir d'être approuvé par vous? Dans la lumière de vos yeux, je puisais comme à leur source des idées hautes et saintes; je les disais en quelque sorte sous votre dictée, elles sont devenues miennes.

— Avais-je donc l'air de vous tant écouter? Je ne le savais point.

(1) Voyez la *Revue* du 1er août.

— Vous savez que je parle pour vous seule, je sors pour vous voir, je danse pour vous donner la main...

Elle eut un geste d'arrêt.

— Je suis très malheureux, dit-il, si vous me reprenez si tôt la promesse des paroles d'amour que nous devions échanger. Il faut que je vous aie bien fort déplu.

Elle sentit que le regard de Dante cessait de peser sur elle. Il avait baissé les paupières sur sa peine. Alors elle obéit à l'obscure attirance qui avait si longtemps appelé ses yeux innocents vers le visage de cet homme.

Il était vêtu sans richesse, mais avec une convenance parfaite à l'air de sa personne douée d'une élégance naturelle, très sensible dans la pose abandonnée qui appuyait son épaule et son front au tronc penché de l'yeuse. Le visage aux traits un peu forts, mais ciselés délicatement, pouvait, sans perdre sa virilité, exprimer les imprécisions du rêve, toutes les mélancolies et les douceurs de la tendresse.

Quand Dante releva la tête, il vit les yeux de Béatrice fixés sur lui. Il les vit, comme, dans un paysage familier, le regard est saisi par le point modifié de l'horizon où la forêt fut abattue, où jaillit le clocher nouveau. La candeur calme des yeux de Béatrice était en effet disparue, telle la forêt profonde livrée au bûcheron et dont la ruine laisse apparaître un sol tourmenté. Il y avait aussi en eux l'élan d'une ferveur nouvelle. Ils ne se détournaient pas et lui demeurait en silence, tout éperdu de leur beauté sombre et pathétique, de leur langage ardent. Et comme un soir de printemps la brise avait révélé à Dante les attraits de la femme, ainsi, en ce soir d'été, lui fut dévoilé le cœur qui s'était féminisé sous la rafale des paroles passionnées.

Elle avait eu un geste autrefois pour dissimuler les formes de sa poitrine, trop dessinée par la fraîcheur du soir; avec la même pudeur, elle baissa les paupières pour garder son ivresse secrète.

— Vous ne savez pas deviser d'amour à mon goût, dit-elle. C'est un sentiment sur lequel il peut être dit beaucoup de mots pleins de finesse. Je suis prête à les écouter, entre l'instant où la danse finit et celui où vous me quittez la main; mais je ne sais pourquoi il vous faut tant parler de vous et de moi. C'est cela que je ne veux point, car il n'y a rien dans les personnes qui soit digne d'occuper l'esprit.

XVIII

Des mois passèrent.

Dans une ville au centre étroit, comme l'ancienne Florence, on se rencontre aisément sans paraître se chercher. L'admiration de Dante pour la femme de Simone dei Bardi était notoire, mais le culte chevaleresque pour une idéale amante bénéficiait d'une tolérance. Le mari ne prenait point ombrage d'un si jeune homme, poète à ses heures, qui ne cherchait sans doute en sa dame, qu'une source d'inspiration, un prétexte aux phrases bien agencées. Il était sûr de la vertu de son épouse et la savait dévote. Quand il la voyait penchée, rêveuse, sur quelque manuscrit édifiant, dont elle ne tournait point les pages, il admirait la piété de ses longues méditations. Elles n'empêchaient pas qu'il n'y eût fête sans elle, et qu'elle ne prît le plus grand soin de sa parure. Mais cela n'a rien que de flatteur pour un mari.

Dante parlait d'amour comme Béatrice l'avait voulu, fort doctement. L'amour semblait, en leurs propos, comme une tierce personne dont ils s'entretenaient avec des expressions choisies de louange, de révérence et d'une exaltation mystique, à la manière dont ils auraient saintement devisé du grand archange saint Michel le victorieux, avec son épée qui flamboie, sa mine fière et resplendissante de jeunesse, de force et de beauté. « C'est par l'amour, affirmait Dante, que le monde est gouverné. Tels événements dont on ne connaît pas la trame ont en lui leur secrète origine. » Comme il était instruit, il lui citait les noms des hommes qui avaient sacrifié à l'amour leur ambition, leur honneur et même leur vie.

— Ils ont mal fait, disait Béatrice.

Il lui parlait aussi des femmes que l'amour avait emportées, comme un ouragan soulève un pétale de fleur, petite chose légère qui s'élève un instant et retombe, mais qui a connu cette ivresse de monter dans l'air bleu sur d'invisibles ailes. D'autres avaient été dévorées par la flamme de l'amour comme une paille menue, en un instant réduite en cendre, mais qui a connu, dans cette minute éclatante, la gloire d'avoir été la lumière :

— Elles ont eu tort, disait Béatrice.

Il ne protestait pas, il la regardait en silence, et l'écho des paroles se prolongeait dans ce regard comme le son d'une harpe soutenue par des pédales.

Béatrice détournait les yeux.

— Parlez, suppliait-elle, il ne faut pas se taire quand on a tant d'esprit.

Il soupirait :

— Encore de l'esprit! j'en ai donc plus que je ne le souhaite.

L'écran était-il si opaque que la chaleur du foyer ne rayonnât pas au travers? Avec une verve soudaine et volontaire, il lui contait alors les aventures galantes dont la jeunesse florentine se divertissait à demi-voix. Dante lui nommait les femmes qui trompaient leurs maris et ne le regrettaient pas :

— Elles le regretteront un jour, disait Béatrice.

Une grande tristesse envahissait le cœur de Dante. Il voyait entre eux l'abîme que rien ne saurait combler. A l'amertume de ce qui est, se mêle l'inutile regret de ce qui aurait pu être, de ce qui jamais ne sera.

Alors le jeune homme racontait à sa bien-aimée les farces drôles jouées par les mimes à l'entrée des ponts, où les sentiments les plus nobles portaient un masque grotesque et s'exprimaient d'une façon triviale. Au moins n'étaient-ils plus ni pathétiques, ni troublants, ni périlleux. Et quand ils avaient bien ri tous les deux, l'énervement de leur gaieté remplissait leurs yeux de larmes.

XIX

Falco Portinari était un homme prudent et sage, soucieux du bon renom des siens et de leur exacte observance des commandements d'une religion qu'il pratiquait avec zèle. Il connaissait notre pauvre et piteuse espèce, si généreuse en ses résolutions, si faillible en ses actes. Il s'effraya de voir, auprès de sa fille au front pur, grandir la passion d'un homme.

Il avait surveillé les regards, le pâle visage, les attitudes de Dante et son soupçon s'était précisé. Sous le couvert du jeu permis, que d'ailleurs il n'approuvait pas, se dissimulait peut-être l'amour tout entier : tendresse et désir charnel.

Falco fut voir sa fille et lui parla, sachant garder la juste mesure entre la faiblesse et la sévérité.

— Mais quel danger craignez-vous, mon père? répondit la jeune femme.

Elle était assise dans la profonde embrasure d'une fenêtre; son profil, un peu penché, se détachait sur des verdures ensoleillées. Parfois, elle se tournait vers son père et la lumière dans ses cheveux faisait une auréole blonde autour de son visage obscurci.

— Quel danger? Je ne vois personne qu'en votre présence.

— Il me déplaît que Dante Alighieri dans les fêtes vous recherche et vous parle autant.

— Me parle-t-il plus qu'un autre?

— Je ne crois pas être seul à l'avoir remarqué.

— La supériorité de son esprit rend cette attention flatteuse, et sa conversation ne peut qu'orner le mien.

— Nos directeurs spirituels exhortent la femme, si sage soit-elle, à éviter toute familiarité avec les jeunes hommes comme pouvant être la source d'une affection déréglée.

— O mon père,... avez-vous si peu de confiance en moi?

— J'ai confiance en vous, ma fille, mais je suis le gardien naturel de votre vertu et de votre renommée. Pour celle-ci même, il devient nécessaire que Dante laisse moins paraître des sentiments que votre attitude ne semble pas décourager.

— Les jeunes hommes portent leurs hommages à l'une ou l'autre d'entre nous, sans que cela tire à conséquence.

— Puisse Dante choisir un autre objet de sa flamme! je compte que vous saurez l'exiger de lui.

Il n'était d'autre parti à prendre que l'obéissance...

XX

L'entendement des femmes n'avait pas alors le secours touffu des livres où elles se peuvent assimiler la pensée masculine. Le petit nombre des manuscrits, même édifiants, écrits en langue vulgaire, bornait leur connaissance à la simple et forte doctrine, propre à donner à leur esprit une formation plus solide qu'étendue, à quelques psaumes, méditations, prières, aux enseignements des prédicateurs, aux poésies récitées devant elles, enfin aux leçons orales qu'elles recevaient de quelque docteur en des conversations savantes dont le goût était assez répandu parmi elles.

L'épouse de Simone avait dit vrai en assurant à son père que son esprit au contact de Dante s'était élargi. Le culte de Béatrice n'avait pas nui dans le cœur du jeune homme à celui de la pensée. Tout le savoir humain doit aboutir à rendre plus parfaite la connaissance de la beauté, plus conscient son amour. Le fécond travail des intuitifs peut trouver dans le sourire d'une femme la solution d'un problème ardu.

Souvent, aux mutismes de l'Alighieri succédait une verbosité abondante. Un sentiment, plus chaleureux que la curiosité, intéressait Béatrice à des théories, des opinions, des jugements qui embrassaient tous les concepts contemporains.

Elle retenait peut-être les paroles à cause de celui qui les avait dites. Mais il y avait en elles une riche semence d'idées jetée avec une profusion magnifique. La moisson levait dans l'esprit judicieux de la jeune femme et elle prenait de jour en jour à vivre un plaisir plus délicat.

Pressée par son père de s'interdire toute communication avec Dante, elle ne s'avoua qu'une privation intellectuelle. Elle avait exprimé à celui-ci, avec réserve, le regret très chaste de renoncer à échanger avec lui de hautes pensées lorsqu'une circonstance fortuite les rapprocherait dorénavant.

Déjà depuis qu'elle l'avait exigé, il évitait de l'entretenir de ses sentiments personnels ; elle les désirait oublier.

A cette volonté, qui sur lui était souveraine, Dante s'était soumis avec un respect profond des scrupules de Béatrice. Il trouva des mots prudents pour lui offrir de se rendre en secret chez elle, afin de lui parler de science et de philosophie. Dante était sincère ; d'ailleurs, ni l'entretien, ni le secret ne dérogeaient à l'usage. Il n'avait pas d'intentions coupables. « La beauté de cette dame, écrivit-il plus tard, réfléchissait sa modestie, elle ennoblissait ceux qui fixaient les yeux sur elle. »

Il savait seulement à cette heure-là qu'il ne pouvait plus vivre sans la voir. Il éprouvait une douleur si vive, une telle crainte de la perdre, que sa voix était altérée.

Dans les canzones, dédiées à son amie, il avait pris l'habitude d'extérioriser l'amour en le personnifiant dans un être tantôt doux et tantôt redoutable. Combien il eût été, en cette occasion, contraire à la vérité de le peindre sous les traits d'un enfant naïf avec un bandeau sur ses yeux innocents ! Il aurait fallu gratifier son visage des ricanements du faune cornu

sculpté aux porches des vieilles basiliques. Cette image, familière aux âmes médiévales, leur était un avertissement salutaire des pièges tendus à la sagesse par celui qui trouve chez les meilleurs des complicités.

L'humble défiance de nos pères l'avait appelé « le malin ».

L'épouse de Simone, dans la sécurité hautaine de sa vertu, avec un vif désir d'avancer dans les voies de la sapience, accepta l'offre décente et profitable de l'Alighieri.

XXI

Falco se félicita de son intervention si promptement efficace. A dater du jour où sa fille avait écouté ses admonestations, partout où ils se rencontraient, la jeune femme échangeait avec Dante un salut d'une courtoisie parfaite, mais ils ne se parlaient plus.

Il s'en allait deviser tour à tour avec les plus belles femmes de Florence, qui l'accueillaient pleines de grâce et de coquetterie, et comme Falco l'avait désiré, il sembla s'attacher plus particulièrement à l'une d'elles qui lui faisait des agaceries depuis qu'un jour elle avait rencontré son regard chargé d'un rêve ardent et tendre.

Ce jour-là, Béatrice allait quitter l'église, Dante la suivait des yeux. Le profil clair et penché, la robe de velours sombre, les broderies de l'aumônière dorées par la lueur des cierges venaient d'entrer dans la nuit du transept. Les yeux du jeune homme, dont l'exquise vision lentement s'effaçait, s'arrêtèrent sur l'agréable visage d'une noble dame agenouillée à quelques pas de lui, mais il ne la voyait pas; elle ne pouvait deviner qu'une image plus chère, dans le court intervalle de l'œil à la cervelle, se substituait à la sienne, et elle fut aise d'être distinguée par ce jeune poète qui ne l'avait jusqu'alors favorisée d'aucune attention. Il y a commencement à tout : les artistes sont volages; de ses premières amours celui-ci était peut-être las.

La charmante Pilaria sourit.

Et lorsque Dante, sortant de sa profane extase, retrouva la perception du monde extérieur, il vit devant lui ce sourire qui était beau.

Que pouvait-il faire, sinon y répondre? Il avait de la

jeunesse, et du bonheur plein l'âme, et de la politesse. Il répondit sans lésiner.

Quelques jours plus tard, cherchant une dame à laquelle offrir d'ostensibles hommages, il se souvint de celle-là. Ce commencement d'aventure lui épargnait un choix et des préliminaires dont il n'attendait aucun plaisir. La Pilaria n'était pas laide, ni trop fine et faisait partie du monde élégant. Il se rapprocha d'elle, qui se prêta au jeu, ravie d'attirer les suffrages d'un jeune homme dont l'esprit jouissait déjà de quelque renom.

Elle lui doit d'avoir trouvé place dans l'histoire de la littérature universelle sous le nom de « la dame écran ».

Béatrice ne faisait pas figure d'abandonnée. L'éclat de son visage n'était point pâli par les larmes, ni ses yeux creusés par les inquiétudes jalouses, ni ses lèvres tirées par la déception; son teint n'avait jamais été plus clair, ses yeux rayonnaient.

De cette attitude fière et sereine, une explication fut trouvée dans un canzone où l'Alighieri disait sa détresse et la cruelle rigueur d'une bien-aimée dame, dont chacun devina le nom. Il avait pris soin que cette poésie circulât discrètement de mains en mains : elle exaltait la sublime délicatesse d'une vertu qui repousse le témoignage de l'amour respectueux d'un homme, parce que l'ombre même du mal suffit à offenser son honneur.

Et Falco Portinari remerciait Dieu de lui avoir donné une fille si attachée au bien et si soumise à son père.

XXII

Dante vint chez Béatrice à l'heure où, tous les samedis, Simone s'en allait au centre de la ville pour une réunion de notables où se discutaient des intérêts qui lui étaient précieux.

Ce jour-là, dans les demeures bien conduites, était consacré aux grands nettoyages; du haut en bas de la maison, les servantes étaient occupées. La vieille nourrice, devenue infirme, sans quitter son fauteuil, les excitait à la besogne qui n'était jamais parfaite à sa convenance.

Béatrice n'était pas surveillée, à cause de l'ascendant que sa fermeté douce exerçait sur son entourage et de la haute estime où chacun tenait sa sagesse. Nul n'en était d'ailleurs plus assuré qu'elle-même.

Ainsi les rencontres studieuses de Dante et de Béatrice pouvaient être entourées d'un mystère opportun. Le vaste enclos de Simone avait plusieurs portes discrètes. Le parterre était ordonné à l'imitation des jardins de Rome, mais une grande partie du petit domaine était un agreste fouillis d'amandiers et de vignes. Aux angles des murailles, de petites tourelles fortifiées rappelaient l'époque où la propriété, n'étant pas comprise dans l'enceinte des murailles, pouvait avoir besoin d'être défendue. Dans l'une on rentrait les fruits, une autre était convertie en oratoire. Elle était un sûr et charmant refuge avec une large embrasure ouverte sur la rivière.

Dante vint donc, et l'amour vint aussi qui n'était pas invité. Il entra avec eux dans la tourelle. Il était apparu déjà dans les rêves du poète avec ce visage terrible et joyeux. Et dès le premier jour, à l'enfant même, aussitôt qu'il s'était montré, il avait dit : *Ego dominus tuus*. Il semblait aujourd'hui le répéter à voix haute, car cet homme et cette femme l'entendaient tous les deux, tous les deux voyaient et comprenaient ce qu'ils avaient voulu ignorer, ce qui s'abritait sous leur subterfuge et leurs illusions : « Je suis ton dieu. »

Béatrice jeta les yeux sur le crucifix de l'oratoire, au pied duquel sa jeunesse avait adoré un autre Dieu, et la lutte la plus dramatique que puisse contenir une âme humaine commença de déchirer son cœur.

Elle se souvint dans le même jardin d'avoir demandé :

« Que viendrait faire la douleur entre vous et moi? »

Vous et moi! La parole que Dante n'osait plus dire, mais dont l'ivresse était dans son silence.

Alors ils penchèrent tous les deux la tête dans une muette acceptation de leur destinée, quelle qu'en pût être la souffrance et quels combats, parce qu'à cette heure ils ne se sentaient plus la liberté d'y échapper.

Et Béatrice cette fois ne demanda pas à Dante de la quitter, mais seulement d'ouvrir le manuscrit qu'il avait apporté pour elle.

XXIII

« Il faut, les blés enlevés, laisser le champ reprendre dans un repos d'un an sa vertu primitive. Écarte le lin, l'avoine, le

soporifique pavot. Ils dessèchent, ils brûlent la terre. Elle les pourra cependant supporter, pourvu qu'un épais fumier ou les sels de la cendre raniment sa vigueur épuisée. »

A chacune de ses visites Dante lisait à haute voix quelques-uns de ces passages où le poète des *Géorgiques* traite, sans émotion apparente, des objets familiers :

« Les olives ne se présentent pas toujours sous une seule et même forme, rondes ici, allongées ailleurs. »

Béatrice goûtait la sonorité harmonieuse du vers virgilien. Elle suivait avec intérêt la traduction qui lui était donnée, et le sens des paroles désarmait sa prudence. Sans doute aucun danger d'excitation sentimentale n'était caché dans ces froids conseils donnés aux laboureurs.

« Ne laisse manquer tes chèvres ni de feuilles d'arbousiers, ni d'eau fraîche; que leur étable, exposée au soleil de midi, les défende des aquilons quand le Verseau, déjà sur son déclin, attriste de ses pleurs les derniers jours de l'année. »

Cependant les mots allaient, autour de deux cœurs troublés, appeler la nature entière et sa dangereuse beauté. Car le blé n'est pas seulement la récolte, plus ou moins rémunératrice suivant les soins qu'elle reçut. Le blé est aussi la moisson dorée qui frissonne sous la brise. Dans la poésie antique, l'épi n'est pas seulement une marchandise et la faucille un outil; ils sont au front et dans la main de Cérès un symbole plastique.

L'olivier n'est pas seulement la source d'un revenu facile, il est la parure des coteaux arides, l'arbre aux rameaux lourds qui jettent « une ombre divine », propice à la douceur de vivre.

Les animaux ne sont pas seulement producteurs de lait, de viande ou de laine, ils sont l'immortelle poésie des troupeaux qui descendent vers la plaine dans l'air bleu du matin. Toute la magnificence des heures et des saisons les enveloppe : le bélier, le taureau, et la chèvre donnent leur nom aux étoiles : « De ses cornes dorées le taureau céleste ouvre le cercle des mois. »

Dans l'esprit du jeune homme pénétre chaque jour davantage le conseil antique : « Observe la nature, observe l'amandier lorsqu'il se couvre de fleurs et courbe vers la terre ses branches chargées de parfums. »

Alors, dans le commentaire du livre, ouvert sur les genoux de Béatrice, passait un double frémissement. Conservée sous la

cendre du temps, la flamme ancienne s'animait au souffle nouveau. Dans la poésie de Virgile brûlait la passion de Dante.

Paisible et rassurée, Béatrice écoutait leur voix, elle ne parlait pas d'amour, mais de la terre, de la verdure et des eaux, sans savoir que l'heure allait venir, et elle était déjà venue, où il lui semblerait vivre, désirer, aimer avec cette terre, cette verdure et ces eaux; car l'essence de toute poésie est de rendre l'humanité à la nature et la nature à l'humanité :

« Telle est la puissance du printemps; il donne aux bois leur feuillage, aux forêts leur sève. Au printemps, la terre s'ouvre impatiente de recevoir les germes créateurs. Règle-toi sur la nature quand, du sommet des montagnes, la neige commence à s'écouler, quand la glèbe s'amollit et cède aux souffles du zéphyr. »

Ainsi l'étude n'avait pas été propice, plus que la danse, le monde, ou le silence, à ce rêve innocent d'amoureuse amitié auquel la sage fiancée de Simone dei Bardi s'était abandonnée en lisant le premier sonnet de Dante.

— Taisez-vous, supplia-t-elle un soir.

Le livre, qui mettait entre eux une présence fragile, se ferma sur les dernières paroles des *Bucoliques* :

« Tous nos efforts ne sauraient tromper l'amour. En vain nous irions, au plus fort de l'hiver, boire les eaux glacées de l'Hèbre, en vain nous affronterions les neiges et les pluies de la Thrace. En vain, dans la saison où l'écorce meurt desséchée sur la cime des ormes, nous ferions paître nos troupeaux sous le soleil brûlant de l'Éthiopie. L'amour triomphe de tout, et nous aussi cédons à l'amour. »

Ce jour-là, Béatrice était si grave et si pâle, que Dante, craignant de la perdre à jamais, s'enfuit du jardin.

XXIV

La vision profonde et précise de la magnificence de l'univers, dont l'œuvre de cet homme devait garder le reflet, le pénétra pendant qu'il errait alors, chaque jour plus fiévreux, dans la campagne italienne. Son ardente passion, aux courtes joies désespérées, hâtait le rythme de vie en son être physique et moral. Et comme dans toute fièvre, l'acuité des perceptions était exacerbée.

Il ne devait rien oublier de ces sites :

« Les petits ruisseaux, qui, des vertes collines de Carentino, descendent jusqu'au fleuve, en se frayant des lits d'une molle fraîcheur, sont toujours devant moi. »

L'onde qui baigne les paysages dantesques, il la vit luire en cet Arno, près duquel il marchait rêveur. Elle était là « comme un cristal transparent et net autour des roseaux ». Elle était « éblouissante de splendeur entre deux rives qu'émaille un éternel printemps ». C'est peut-être de la terrasse de Béatrice qu'il avait vu le fleuve, dans la gloire du couchant, « brillant d'étincelles mêlées aux fleurs, pareilles à des rubis enchâssés dans de l'or ».

Le ciel, il en a pu décrire et l'éclat et les teintes mourantes, car il en avait fait l'horloge merveilleuse qui marquait l'instant de son retour auprès de Béatrice, heure inoubliable, « remplie d'une tendre émotion »; heure mélancolique « où l'homme ressent de nouveaux aiguillons d'amour, lorsqu'il entend la cloche du soir pleurer le jour près de mourir ».

Et ils les entendaient, ces cloches de Florence qui avaient accompagné d'un fervent carillon leurs premières rencontres, et elles semblaient pour eux la voix des choses exhalant, dans le soir, le cri d'amour qui montait en eux comme en elles.

Alors ils voyaient se lever cette étoile inspirant à Béatrice des réminiscences bibliques. Mais l'Alighieri tout bas la nommait : « Vénus. » La jeune femme éprise, par lui et comme lui, de cet univers dont son verbe enflammé lui avait révélé la beauté, essayait pourtant d'y sentir la présence unique d'une divinité en qui est la loi des énergies matérielles et spirituelles. Cette parole religieuse, portée par une voix si chère, entrait pour jamais dans l'entendement du jeune homme, sa souffrance devait un jour en retrouver les espoirs dans le désert de sa vie, comme on retrouve un peu d'eau dans l'outre remplie par la main prévoyante d'une femme « qui mit le ciel en son âme ».

Mais, à cette heure, la grande leçon de la nature n'était encore, pour cet homme passionné, que l'appel aux voluptés dont le monde se perpétue. Les dieux antiques demeuraient un nom mélodieux donné à chacune des activités joyeuses et fécondes de la vie.

Dante montrait à Béatrice l'incapable logique des lois nécessaires, et ils n'étaient plus que deux forces appelées l'une vers

l'autre, deux formes de l'antique désir auquel tout autour d'eux cédait avec une docilité sainte.

Quelle complicité à de telles paroles dans les parfums du soir qu'épandaient les roses du jardin de Simone! Là, encore, la nature semblait affirmer sa volonté dans un expédient propice aux troubles éperdus de l'amour, car le même instant dont la lividité efface l'enchantement visible des fleurs, charge l'air obscurci de la puissance enivrante de leurs aromes.

Mais le prélude orchestral des harmonies de l'univers s'était achevé dans la vie de Dante et de Béatrice. Les choses avaient parlé seules autour de leur silence. Elles n'allaient plus être qu'un sourd accompagnement de la voix humaine. Si longtemps retenu par les lèvres de Béatrice, le chant d'amour monta de son cœur.

Elle dit dans quelle joie de vivre sa jeunesse s'était écoulée, parce qu'elle s'épanouissait sous le regard émerveillé de Dante comme une prairie en fleur dans la lumière du soleil. De rencontrer son ami sur la place de la ville, au sortir de l'office, de toucher sa main, d'entendre sa voix, de recevoir l'aveu de son amour, elle avait goûté un tel bonheur, qu'elle ne rêva rien d'autre ni de plus doux que ces délices innocentes.

Et maintenant, c'était une extase sans mesure, c'était un ardent désespoir qui l'abattait haletante auprès du bien-aimé. Ils connaissaient la béatitude du sentiment partagé par leurs cœurs unis, mais leurs vies ne se pouvaient joindre qu'un instant rare, clandestin, dangereux, inassouvi, dont leur âme même ne pouvait pas jouir dans la paix, tant ils étaient possédés par la grande idée tentatrice de la fusion totale de leurs deux êtres à jamais séparés.

Cet à jamais, quand elle le prononçait avec une trop douloureuse conviction, provoquait chez l'Alighieri une rage propre à lui rendre sensible celle des damnés devant l'irréparable. Voyait-il alors, sur la porte du jardin de Simone, le mot qu'il inscrivit au fronton de son enfer : « Il faut ici laisser toute espérance »?

Devant cette peine, qu'elle n'osait pas consoler, la voix de Béatrice se faisait molle et caressante :

— Si j'avais été votre épouse, il n'est pas de soins menus, de travaux vulgaires qui n'eussent été embellis par la volonté de faire votre vie douce et votre maison aimable.

— Je ne l'aurais jamais quittée au delà du temps utile au souci d'accroître votre fortune, car j'aurais voulu satisfaire tous vos désirs et même tous vos caprices.

— Je n'aurais eu d'autre caprice que les ajustements destinés à vous plaire et lorsque vous seriez rentré, un peu las, dans votre demeure, vous m'eussiez trouvée souriante et parée sur le seuil.

— Que ces retours sont tristes en mon pauvre gîte solitaire où vous n'êtes jamais venue !

— J'ai du feu dans ma cheminée, des servantes empressées autour de moi, un visage indulgent me fait face au repas; mais une femme a toujours froid, elle est toujours seule dans un logis dont l'amour est absent.

— Que ne suis-je ici le dernier de vos serviteurs !

— Si j'avais été votre épouse, j'aurais été fière devant tous de m'appuyer à votre bras; j'aurais pu, sans remords, à l'église, conserver dans mon cœur votre image présente. Ah ! vivre à la fois dans le bonheur et la vertu, est-ce un rêve plus beau que la terre ?

Elle était belle cependant, la terre, ce soir-là, et elle semblait faite pour suffire à l'homme. Au-dessus des verdures jeunes, prometteuses de pain et de vin, si les yeux voulaient s'élever, ils rencontraient des cimes d'arbres et de collines encore tout ensoleillées. Leur teinte ardente n'était pas due seulement à la lumière attardée sur elles, mais à l'afflux des sèves qui rougissaient les bois et les bourgeons ouverts. Le ciel n'était pas infini, profond, lointain; il appartenait à la terre : il était l'atmosphère trouble et parfumée du printemps. Légèrement coloré, près de l'horizon, de la même pourpre qui fleurissait les collines, il se reflétait dans l'Arno. Des pigeons gris volaient de l'une à l'autre rive et battaient des ailes joyeusement en se posant sur les pins.

— Que tu le veuilles ou non, Béatrice, je possède ton âme tout entière. Dans ta maison, à la messe, ou dans les bras de ton époux, tu es mienne autant que tu le serais si tu portais mon nom, et moi je suis à toi, depuis l'heure première où je t'ai vue dans ton enfance, et tu n'en peux rien empêcher ni en toi ni en moi. En te donnant à celui qui t'aime, tu n'accomplis rien qui ne soit déjà. Regarde autour de toi dans la nature : elle a tout ordonné, dans le dessein de nous livrer à l'amour. L'éclat des fleurs, la lumière des vers luisants, ta beauté,

Béatrice, sont des appels de même sorte et l'expression de sa volonté souveraine.

— Si j'étais sûre..., si j'étais sûre, murmurait-elle, et elle semblait hantée par un problème dont la réponse était plus angoissante que la vie ou la mort. Ah ! dans mon âme, le bonheur porte ton nom. Il a ton visage et tout l'âpre désir que nous avons de lui, je l'ai de toi, mon bien-aimé ! et cependant...

— Béatrice... ne sens-tu pas autour de nous la sollicitude qui prépare l'union amoureuse. D'abord paraît le jour et ta beauté m'est révélée dans toute sa splendeur. La lumière prête à tes yeux son éclat, tes cheveux sont comme une soie brillante et ta bouche comme un fruit ; ta chair aussi douce et transparente que le pétale des roses. Pendant que je suis devant toi, ébloui, peu à peu descend le crépuscule ; dans son silence, son recueillement et son ombre, tu pâlis, mais tes regards sont baignés d'un mystère pathétique, et il suffit d'un mot tendre et d'un bref émoi pour transformer l'admiration des hommes en amour. C'est alors que vient la nuit. Elle ressemble au fils de Noé qui couvrit son père d'un manteau en détournant les yeux avec une indulgence infinie. La nuit, c'est le ciel qui ferme les yeux sur les ivresses de la terre. La voici, elle s'étend sur nous...

Le visage de Dante s'approchait de celui de Béatrice. Elle était sans force pour le repousser. Il semblait à la jeune femme que ce n'était plus elle, mais lui qui commandait à son corps, abandonné déjà entre les mains du bien-aimé. Une indicible joie passa dans les prunelles de Dante et pour la première fois leurs lèvres allaient se toucher.

Celles de Béatrice s'ouvrirent, blanches comme l'hostie :

— Ah ! dirent-elles, ceux qui commettent le péché, clouent de nouveau le Christ notre Sauveur sur la croix.

Il la regarda, ou plutôt, comme il l'a dit plus tard, il « regarda en elle » avec les yeux pénétrants des grandes minutes d'épouvante ou de douleur. Il ne devait jamais oublier celle-là.

— Adieu, Béatrice, dit Dante, je ne reviendrai plus.

XXV

Il allait au hasard devant lui, en proie à une colère qui ne le quittait pas : cette souffrance exaspérée s'éveillait en lui dès que sa paupière était heurtée par un jour nouveau, aussi

dépourvu d'intérêt que la veille. Et la peine de Dante le suivait, détournant son attention de tous les actes extérieurs qui distraient l'esprit de la multitude des hommes.

Cette marche sans but, en occupant ses membres, donnait cependant un peu de calme à sa pensée. Mais il avait dû abandonner les chemins qui suivent l'Arno, ceux qui traversent les champs ou gravissent les collines. Ces paysages, peuplés de ses rêves, avec une fidélité cruelle lui en présentaient les fantômes en robes de joie; la rivière lui était une ennemie qui ravageait sa blessure.

La splendeur du printemps de la Toscane l'offensait comme une fête autour de son deuil. Il n'avait trouvé dans la beauté de la nature aucun autre sens qu'une excitation à l'amour, inutile aujourd'hui, décevante et ironique.

Il restait donc à l'intérieur de la ville, évitant les quartiers nobles où il était connu; la souffrance fuit les importuns. Il parcourait les faubourgs et de préférence les plus pauvres, les plus malsains. Il lui semblait respirer là une atmosphère où se complaisait sa mélancolie.

L'artiste retrouvait son acuité de vision devant les enfants hâves, les femmes chargées de trop lourds fardeaux, les hommes marqués des stigmates du vice ou de l'épuisement. Il plaignait la misère humaine, mais il prenait à la contempler une obscure satisfaction.

Il s'éloigna surtout des chemins qui conduisent à la demeure de Simone. Il les connaissait tous, les directs comme les détournés, et chacune de leurs pierres et tous les buissons qui les bordaient. Au temps de l'espérance, il les suivait chaque jour, même les jours vides où le seuil bien-aimé lui était interdit. Mais pouvait-il les nommer des jours vides, ceux qu'il passait alors à évoquer l'heure choisie, merveilleuse, des rencontres prochaines? L'espoir emplit tous les instants, et quand il se demanda comment avait été employée, depuis des mois, sa vie, il ne trouva que cette attente...

Et maintenant, il n'y avait plus rien.

Aucun secours intérieur n'était en son âme, où rien ne vivait plus que la passion humaine. Elle l'avait détaché de toute autre dévotion. La foi religieuse était impuissante à pacifier son cœur. Refroidie en lui par des sentiments opposés à la morale chrétienne, elle s'était dressée, chez Béatrice, contre

lui. Elle avait inspiré la parole définitive qui avait désenchanté sa vie. Et quelle parole! propre à fausser l'intelligence de l'absolu divin. Une formule vide, un lieu commun du mysticisme populaire destiné à émouvoir la sensibilité des femmes, afin d'intéresser à leur vertu ces mêmes puissances affectives auxquelles la tentation s'adresse.

Cependant, à certaines heures, Dante avait conscience de n'avoir pas été arrêté seulement par des mots, mais par l'âme même de Béatrice qui était apparue, plus forte que la chair, dans sa certitude de désastre et de profanation.

Dante suivit la foule aux églises le jour de Pâques; son espérance d'y rencontrer Béatrice fut déçue. Les fleurs, les lumières, les chants, les oriflammes invitaient les fidèles aux transports d'une sainte joie. Le jeune homme s'enfonça dans une tristesse plus âpre; il souffrait tant qu'il envia les fervents capables d'oublier leur personnelle misère pour se réjouir dans la gloire du Christ, à laquelle lui se sentait si froidement insensible.

— J'ai tout perdu à cause de toi, disait-il. Si je n'ai pas possédé cette femme, c'est qu'elle avait ton nom sur les lèvres et ta divinité dans son âme. Et maintenant, je suis comme les apôtres au soir du crucifiement, mornes et frustrés devant le corps sans vie d'un homme auquel ils avaient tout sacrifié. Mais pour eux tu es ressuscité...

Et dans le cœur de Dante, en ce jour de Pâques, le Christ ne ressuscita pas.

XXVI

C'est alors que le visage de l'Alighieri perdit cette fleur de la jeunesse qui en avait enveloppé les traits aigus. La courbe lisse et allongée, qui limitait sa face, se déprima légèrement sous les pommettes, ses paupières s'alourdirent. La saillie des mâchoires et du menton s'accentua. Ses rares amis étaient habitués aux brumes de son regard, mais ils remarquèrent le sourire brusque, nerveux et triste des lèvres plus serrées.

A l'un de ces hommes Dante avait autrefois témoigné quelque confiance et soumis ses premiers essais littéraires...

Guido Cavalcanti, alors dans toute la force de son talent, avait reconnu un poète et avait été frappé de la personnalité

de ses impressions touchant l'amour. Rien n'y rappelait la manière du voyageur qui, sans sortir de son logis confortable, imagine le récit sensationnel de ses pérégrinations. On sentait que l'homme, qui décrivait là son pèlerinage pathétique, avait vraiment traversé les sables et qu'il avait erré, haletant de soif, dans le désert, à la recherche des fontaines.

« Toutes mes pensées parlent d'amour », a dit Dante de lui-même. Il n'était pas seul à s'en être aperçu. On le devinait fervent et dévoré. Son silence même l'entourait d'une atmosphère passionnée. Des noms de femmes étaient murmurés autour de lui. Son assiduité intermittente semblait désigner la belle Piccarda. Mais l'élue doutait la première d'une préférence si souvent démentie par d'inconscients témoignages de froideur et d'ennui. Elle, cependant, s'était prise aux quelques marques d'amitié qu'elle avait reçues, et elle souffrait, lorsqu'après avoir recherché sa présence, il restait morose et distrait près d'elle.

Un jour, Dante se laissa conduire à une assemblée par quelques jeunes hommes. Ils lui reprochaient avec une indiscrète curiosité son humeur insociable :

— Qu'as-tu ? lui disaient-ils. Pourquoi fuir, aux plus belles heures de la vie, la danse et la gaieté ?

— Ta maîtresse te trompe ? demanda l'un.

— J'en ai tant, confessa nonchalamment Dante, que mon idéal n'est pas fidélité, mais caprice.

Il y avait peut-être dans ses paroles une intention plaisante, mais le visage demeurait grave. Les sourcils abaissés sur des yeux durcis, Dante regardait la foule où toutes les belles femmes de Florence étaient réunies, mais une seule manquait.

Il alla vers de nobles dames groupées pour le plaisir des yeux. Il complimenta l'une sur sa coiffure, l'autre sur la façon dont elle la portait. Il trouvait pour toutes un mot qui les faisait sourire d'aise ou de gaieté, mais cette bonne grâce inattendue leur eût semblé plus précieuse, si elle avait été moins équitablement répartie ; chacune se mit en frais pour garder près d'elle celui qu'elles voyaient d'habitude si distant et si absorbé.

— Je veux, dit-il à la plus charmante, écrire un poème à la louange de votre beauté.

— Ne me désignez pas ouvertement, demanda-t-elle avec des mignardises, mais faites un jeu où les mots en tête de chaque

ligne, par leur lettre initiale, exposeront mon nom avec un mystère que nous serons seuls à pénétrer.

— Cette discrétion vous serait offensante et semblerait un oubli. Vous êtes pour mon cœur une bien-aimée ; j'en compte soixante dans Florence et le nom de toutes y sera.

Il n'écouta pas les injures dont fut prodigue le courroux de la dame, car il songeait à faire, comme il l'avait dit, un poème où, pour la volupté d'écrire le nom qui montait sans cesse de son cœur à ses lèvres, il en jetterait à tout hasard cinquante-neuf autres.

La belle Romée lui demanda pour quelle cause on ne le voyait plus et s'il pensait à se faire moine. Il lui répondit que sa vue passerait la vocation au plus saint homme et il resta quelque temps près d'elle, à cause de la perfection majestueuse de son profil. Les lignes d'un visage ou celles d'un horizon peuvent enchanter les yeux d'un artiste par une même révélation de la beauté.

Il demeura davantage au côté de la noble Amicia. Elle avait le don d'exprimer des pensées banales avec des mots qui leur donnaient une saveur de nouveauté. Tout homme cultivé était sensible au charme de sa conversation, autant qu'à l'honneur d'en être favorisé.

Cependant l'insignifiante Pilaria étouffait de jalousie, et vint se mettre entre eux. Elle parvenait quelquefois à intéresser Dante en lui répétant les propos flatteurs qu'elle entendait tenir sur ses talents. Elle y joignait, sans fierté, les témoignages d'une admiration plénière. Et c'est bien là le plus efficace des baumes dont une main adroite puisse enduire les blessures de notre faible cœur, où l'amour-propre survit à tous les amours.

Pilaria à Dante apporta des gâteaux. Il ne put se défendre de répondre à sa politesse en lui offrant quelque boisson. Ils furent vers les vendeurs de vin doux propre à chasser la tristesse. Les musiciens, assis près d'eux, jouaient un air alerte et charmant qui rythmait les danses ; le soleil, doré par le soir, pénétrait au travers des feuillages, à l'ombre légère desquels s'agitait la foule. Ses rayons divisés dessinaient sur les robes des arabesques qui prenaient la couleur éclatante et variée des soies. La claire musique des rires se joignait au chant des violes. Le spectacle était empreint de cette intensité de vie, de

lumière, de joie contre laquelle l'âme des poètes, à certaines heures, est sans défense. L'allégresse latine mêle toujours au plaisir quelque passion. Elle brillait dans les regards favorables jetés par les femmes sur l'Alighieri. Il entra dans la ronde, dansant avec habileté comme il faisait toute chose. Il allait de l'une à l'autre sans préférence et sans regrets. Il s'attarda pourtant en face de la Sorella. C'était une dame de mauvais renom dont le mari, possédé par le démon de l'avarice, était accommodant aux fantaisies de son épouse, qui valaient à celle-ci quelques nippes dont elle tirait vanité. Elle avait une façon de danser qui laissait des doutes sur sa vertu. Dante la serrait dans ses bras plus qu'il n'était nécessaire au rythme envolé des tournantes. Le rire ardent du jeune homme se mêlait au rire de la Sorella...

Quelques heures plus tard, de la salle où Simone, en face de son épouse, achevait son repas, la fenêtre était ouverte, les chandelles vacillaient aux souffles de la nuit. Le silence pesait sur la maison. Il était profond autour d'elle, les eaux calmes de l'Arno glissaient sans bruit entre les herbes.

Les chiens aboyèrent. Ils étaient attachés auprès de l'écurie et l'on entendait, entre les coups de gueule, leurs sourds grognements d'alarme.

Simone s'approcha de la fenêtre. La nuit était sans lune. Il ne vit rien d'insolite en son jardin plein d'ombre, au fond duquel le profil des ifs se détachait très noir sur le ciel obscur.

Auprès d'eux cependant, sur le sol, tiède encore de la chaleur du jour, un corps était étendu.

La teinte effacée des vêtements ne se distinguait pas du sable de l'allée. Sur le bras replié s'appuyait le visage Dans le jardin de Béatrice, seul dans la nuit, Dante pleurait.

XXVII

La première fois qu'il la revit, ce fut à des épousailles. Béatrice avait dû, ce jour-là, en considération d'une ancienne amitié, paraître à l'une de ces fêtes dont sa dépression morale et physique la tenait depuis plusieurs mois éloignée.

Dante l'avait tant cherchée en vain ! On n'avait célébré sans lui dans la société florentine nul événement joyeux ou funèbre.

Il stationnait comme un pauvre aux porches des églises, il fréquentait les boutiques où les dames prennent leurs ajustements. Il en était venu à perdre tout espoir de la rencontrer jamais.

Ce jour-là, il discutait, avec quelques notables, des finances de la ville. L'instinct, qui pousse la vigne à croître dans le sens où elle trouvera quelque support, l'intéressait maintenant à la politique, à laquelle il songeait si peu, au temps où les subtilités de l'amour étaient l'unique aliment de son activité mentale. Que d'hommes vivent ainsi de pis-aller, lorsque leur manque le pouvoir, la chance ou le courage de réaliser le rêve vers lequel fusent leurs premiers élans.

Béatrice lui apparut toute proche. Alors les mots qu'il allait dire se brouillèrent sur ses lèvres. Elle souriait, amène et polie, aux femmes qui l'entouraient. Il la retrouvait pareille à l'image gravée en lui au jour du brusque adieu, pareille et différente pourtant. Son regard douloureux était le même qui avait suivi Dante une dernière fois. Cette expression semblait figée dans les prunelles, comme une heure désastreuse demeure à jamais marquée sur le cadran de l'horloge arrêtée par la même main qui a fermé des yeux trop chers. La pâleur avait ce jour-là remplacé sur le visage de Béatrice l'éclat des aveux d'amour. Elle enveloppait encore aujourd'hui ses traits, mais les traits étaient modifiés. Ils étaient affinés par un amenuisement qui pinçait les narines et tendait un peu la bouche ; l'épaule de la jeune femme n'était plus aussi ronde.

Elle paraissait touchante, un peu moins belle peut-être. Mais Dante était hors d'état de s'en apercevoir. Il devint aussi blême que Béatrice, et comme on s'étonnait déjà de son malaise, il feignit d'être souffrant et détourna les yeux du visage bien-aimé. Il ne vit donc pas sur lui s'étendre un voile d'angoisse et de désolation. Quelqu'un dit : « Voyez donc, Dante Alighieri semble incommodé par l'abondance des mets. »

Il entendit des rires de femmes, et bientôt après la voix, dont il n'avait pas oublié les accents émouvants, s'éleva indifférente, presque ironique, pour donner le change sur le trouble révélateur qui les avait saisis tous les deux.

Mais de ce qu'elle s'était montrée plus forte que lui, déjà détachée peut-être, il lui garda quelque rancune ; ainsi la vue si désirée de Béatrice ne lui avait apporté que de nouvelles douleurs.

Il s'en plaignit dans l'un de ses chants à sa louange, qu'il n'osait plus lui faire parvenir :

« Si elle connaissait l'état où je suis, je ne crois pas qu'elle se moquât de moi, elle me prendrait en pitié.

« Un seul esprit vit encore en moi, Béatrice, parce qu'il s'occupe de vous... votre souvenir épuise mon âme. Alors je veux vous voir, croyant trouver la guérison... Et si je lève les yeux pour vous regarder, un tremblement s'élève dans mon cœur qui me fait tomber sans pouls et sans haleine. »

Dante résolut de ne plus paraître dans le monde florentin.

XXVIII

La Sorella, en jupe de velours, troussée jusqu'au milieu du mollet, chemine dans la boue noire d'un bas quartier de Florence où, pour quelques sols, elle s'est assuré la jouissance intermittente d'une chambre d'auberge médiocre.

Dès qu'elle y entra, comme cinq heures allaient sonner, elle fut pour la première fois soucieuse de l'indigence de ce logis d'amour ; c'est qu'elle y attendait une proie plus fine que les étudiants râpés où les gros marchands dont elle faisait son ordinaire. L'Alighieri n'était pas riche, peut-être, mais son grand air de visage et de geste l'annonçait élégant, dédaigneux, difficile. Il intimidait cette effrontée au point qu'elle avait failli renoncer à une conquête si reluisante.

Jamais ses aventures coutumières n'avaient ainsi donné à la jeune femme l'ivresse de cette attente émue qui troublait son cœur.

Le cœur ! rien ne supprime ses manifestations inattendues dans les existences les plus tristes, les plus grossières, les plus bestiales. Ni l'oubli dans lequel il fut laissé, des années parfois, ni l'abus qu'on en fait ne l'atrophie, ne le gâte, ne le dessèche sans remède. Il demeure dans les âmes mutilées comme la sève dans certains bois abattus, gisants dans la cour d'un chantier, entassés sous un hangar. Mais il suffit qu'un peu de lumière un jour les atteigne, qu'un orage mouille leur écorce, que l'humidité d'un sol, où le printemps fermente, lentement les pénètre, et des jets de rameaux vivants sortent du tronc coupé, et leur verdure est toute pareille à celle qui frissonne dans la forêt. Ainsi dans l'ordre de la tendresse, du dévouement, de

l'idéal, il y a des survivances, presque des résurrections. Rien d'aussi grandiose ne se passait ici; seulement la renaissance d'un peu de délicatesse et de sentimentalité dans une nature corrompue.

Mais ce n'est pas cela qui lui serait demandé. L'homme qui va venir a dans l'âme et dans les yeux une image ineffable : celle d'une femme au visage grave et pur, d'un regard levé, d'un corsage étroit, boutonné jusqu'à la gorge sertie d'une collerette intacte et très blanche. Il ne demandera à la Sorella que d'être rieuse et débraillée...

XXIX

Pourquoi vint-il ce jour-là sur la place de l'Église? Afin d'échapper peut-être à la solitude de son logis, de satisfaire à ce besoin d'observer qui le prenait parfois. Un office s'achevait. Les portes de la cathédrale s'ouvrirent toutes grandes. Les fidèles sortirent.

Il les regarda sans curiosité, sans plaisir, avec un signe de la tête ou de la main au passage des groupes familiers.

Comme il allait quitter la place, il vit la silhouette très mince de Béatrice qui surgissait de l'obscurité du porche. Il en fut tout saisi, car la jeune femme ne suivait plus régulièrement les offices, retenue par la lassitude en son jardin écarté.

Que de fois jadis, le cœur en fête, il l'avait rencontrée là! Cependant, à cause peut-être de la brise d'automne qui s'engouffre ce soir dans le manteau de Dante, un caprice de sa mémoire entre toutes ces rencontres en distingue une, datant de plusieurs années, et la lui représente en tous ses détails.

Il revoit la jeune fille, ses vêtements frissonnants, ses formes généreuses; elle l'avait salué ici même, dans toute la gloire insouciante des premiers espoirs de la vie.

Aujourd'hui, comme en cette heure inoubliable, Béatrice traverse le terre-plein et s'approche des marches, son front un peu levé reflète du ciel la lumière pâle. Dans son visage aminci, les yeux trop grands semblent avoir emporté de l'église la lueur des cierges.

Dante, au cœur ravi et déchiré, enveloppe Béatrice tout entière du regard de son amour. L'amour de toute sa vie; une synthèse de toutes les ardeurs, de toutes les tendresses dont

peut battre le cœur de l'homme. Cet amour avait pris les formes voulues par l'enfantine candeur, l'adolescence éblouie, la jeunesse frénétique, la maturité puissante, et il avait toujours été le même amour : l'amour de désir, d'extase et de souffrance.

La splendeur féminine, qui s'était ici révélée à Dante dans la robe flottante, ne se modèle plus. Les tissus s'envolent encore, frileusement ramenés par la main longue et blême autour du corps léger qui se perd dans leurs plis. Le cœur du jeune homme tressaille de douleur. Est-il donc vrai que la vie de Béatrice s'éteint lentement dans un mal inconnu ?

Elle semble déjà spiritualisée et presque appartenir au monde des âmes. Elle est redevenue la sainte de vitrail au visage diaphane, aux contours effacés. Elle n'invite plus aux extases de la terre. Dante la contemple avec des yeux d'épouvante où vont sourdre des larmes. Cependant une grande paix commence à descendre dans son cœur.

Béatrice ne répondit pas à son salut, mais le regard qu'elle posa sur lui n'affectait pas l'indifférence. Il y passait un douloureux reproche bientôt noyé dans la douceur d'une tendresse infinie. Et les paroles n'eussent pas mieux exprimé la pensée qu'il crut entendre :

« Je meurs de notre amour que tu profanes. Mais il est en moi si pur qu'il a mérité d'être éternel. Avec joie je quitterai cette terre qui nous sépare pour être à jamais ta bien aimée dans le ciel. »

XXX

C'était la seule joie qui lui restât, la seule communication demeurée entre eux, ce salut que l'on accorde à tous. Bien des années après, Dante avouait avoir trouvé « une excessive félicité » dans cette marque courtoise et cependant banale d'attention. Et voici qu'elle lui avait été refusée par la très juste Béatrice : sans doute elle avait entendu mal parler de lui. Il se sentit plein de honte de sa conduite libre et cruelle envers les autres femmes. Hélas ! n'était-ce pas pour complaire à Béatrice, pour garder sa vertu d'épouse au-dessus du soupçon, pour dépister les curiosités, qu'il était allé vers elles et qu'un jour sa jeunesse et son dépit l'avaient abandonné à leurs entreprises.

Un découragement profond, un dégoût de toutes choses et de

lui-même enveloppa Dante, une transformation semblait s'opérer dans ses sentiments qui lui enlevait toute ardeur à vivre.

Il souffrit moins qu'avant ce jour de ne pouvoir presser la femme adorée sur sa poitrine. Il désira moins ses lèvres dont s'éteignait la pourpre en fleur, mais il se désolait plus amèrement d'être indigne d'elle et il songeait avec des regrets poignants à l'union magnifique de leurs âmes dans la splendeur des soirs dont jamais plus ils ne partageraient ensemble l'émotion. Soirs divins qu'il avait perdus en cédant à l'instinct charnel d'en faire des nuits de volupté terrestre!... Béatrice absente, morte ou offensée, un voile s'étendait sur la beauté du monde. Il était devenu la maison vide.

De nouveau l'Alighieri voulut éviter les aspects de la campagne et de la ville où le souvenir de la très douce, de l'unique, de la bien-aimée était attaché; et les bas quartiers de Florence le virent encore errant, l'âme en déroute, cherchant, en cette misère, pour son pauvre cœur sans feu ni lieu un asile moins ironique.

Mais peu à peu cette souffrance, cette laideur humaines, dont il avait depuis des mois besoin de se repaître, allaient trouver dans son esprit plus humble une compréhension inattendue. Et Dante rêva d'écrire un poème de révolte et d'horreur, peut-être de pitié, où seraient peints les vices, les maux et les tortures des malheureux entassés dans les taudis des plus étroites rues de Florence.

Au crépuscule, toute cette plèbe grouillait dans une poussière malsaine ou dans la puanteur du ruisseau, égout collectif des maisons trop pleines. Et l'on entendait, par les portes ouvertes, des discours rudes, quelquefois des cris. Le problème de la souffrance se posait dans l'esprit de Dante jusqu'à l'obsession.

A Florence, et dans toutes les villes, connues ou ignorées du monde, les abrutis, les infirmes, les meurt-de-faim sont les victimes des autres ou d'eux-mêmes, les opprimés de la malice universelle. Ceux qui devaient donner à ce peuple la lumière, la paix, la sérénité, le pain, ont manqué à leur devoir; ce peuple lui-même s'est complu dans sa fange, dans toutes les paresses et toutes les débauches et tous les excès. Une grande colère animait l'Alighieri contre ceux-là qui avaient amassé dans le sang vicié des hommes et dans l'organisme social des germes de douleur. Le poète aurait voulu pour une heure être le justicier. Il l'était en rêve, imaginant des supplices pour venger sur

ses auteurs, impudiques ou rapaces, la grande angoisse dont la rumeur montait dans l'énervement des soirs florentins.

« Pourquoi, diraient les maudits, nos fautes nous rongent-elles? » Et il leur serait répondu ; « Parce qu'elles ont rongé vos fils dans la moelle de leur os et qu'elles rongent chez tout un peuple les biens nécessaires à la vie. »

XXXI

Ce soir-là, un enfant était devant lui, décharné, l'œil atone, bavant sur ses haillons. Il cherchait dans un tas d'immondices des fruits à demi pourris. Dante, comme tous les grands esprits, élargissait la portée d'un fait particulier. Il voyait, dans la misère et l'abandon du petit bâtard scrofuleux d'un ivrogne, les égoïstes passions des criminels crucifiant la pauvre chair humaine.

Sa pensée sous cette forme verbale avait été conçue. Au même instant jaillit en lui le souvenir ineffaçable d'une parole, prononcée celle-là, qui avait avec l'idée présente une similitude.

Dante pencha la tête, accablé encore une fois par la vision toujours renaissante qui brisait l'élan de sa jeunesse. La bande étroite du ciel entre les étages supérieurs de la ruelle étroite, sembla s'élargir à la mesure d'un grand fleuve; l'Arno remplaçait l'égout stagnant; sous les amandiers en fleurs, l'éclatant visage adoré, tout proche, exprimait enfin cet égarement heureux si longtemps attendu. Le beau corps inconnu s'abandonnait. Dante avait vu palpiter les yeux humides, battre la gorge prête à crier d'amour et de joie.

Alors les lèvres s'étaient ouvertes :

— Ah! ceux qui font le mal, avaient-elles dit, clouent de nouveau le Christ notre Sauveur sur la croix.

Et Dante avait senti ce corps de femme se raidir inexorable et désespéré dans ses bras.

Ainsi elle savait cela, elle ! La faute qui paraissait auguste dans l'odeur des roses du jardin de Simone était spécifiquement la même qui avait jeté cet enfant au ruisseau fétide des rues florentines. La vérité morale, que tout l'effort intellectuel d'un homme fut lente à trouver, une femme sainte, humble et docile la possède et l'exprime sous une forme où le plus faible cœur peut trouver pour lui rester fidèle une force invincible.

L'auteur de la vie incarné dans l'humanité, souffrant avec elle dans chaque lambeau de chair, dans chaque âme, dans chaque cœur où la vie est combattue, déchirée, diminuée. L'incessante agonie du Dieu recommençant dans chaque être blessé par les violences humaines. Sa solitude en chaque abandonné, ses sueurs et sa soif chez les miséreux, les malades.

Béatrice ! autour de son pâle visage apparaît l'auréole de la sagesse. Toute rancune, tout désir de revanche sont bannis du cœur de celui qu'elle a repoussé. Et il allait, jour par jour, jusqu'au dernier de sa propre vie, envelopper l'image épurée de cette femme d'une tendresse idéale dans une exaltation où les sens n'auraient plus de part.

C'était bien ainsi qu'il l'avait aimée, le jour où, la voyant pour la première fois, il l'avait prise pour une sœur des anges ; son corps aujourd'hui, dans la grâce de son alanguissement, retrouvait le contour frêle et la forme virginale des adolescentes.

Dante et Béatrice ne devaient plus échanger aucune parole en ce monde où leurs deux noms demeureraient à jamais unis. Lorsqu'il la rencontrerait, si rarement, un long regard, entre eux échangé, montrerait seul au jeune homme, dans le corps dévoré, l'âme resplendissante d'amour et de vertu.

C'est sous cet aspect qu'il devait l'immortaliser :

« Dans le cas où il plairait à Celui par qui toutes choses existent que ma vie se prolongeât, j'espère dire d'elle ce qui n'a jamais été dit d'aucune autre. »

Altière promesse qu'il a tenue. Béatrice est la seule femme dont la passion d'un homme donne aux siècles à venir une image parfaitement pure. Béatrice est pour nous comme pour Dante, une apparition céleste et presque immatérielle. Elle n'a pas ouvert à celui qui l'aima le paradis des délices humaines, mais elle lui a ouvert le paradis divin et il peut en toute vérité la nommer : « celle qui lui a donné des ailes pour le vol sublime. » Le plus grand rôle qui puisse être dévolu à une femme n'est-ce pas celui-là ?

François Malbault.

LA PENSÉE ET L'ART D'ALFRED DE VIGNY[1]

Vigny a écrit deux ou trois phrases qui auraient pu désespérer ses critiques. Un jour, il inscrivait froidement dans son journal : « De la critique. La plus élevée est mesquine presque toujours, parce qu'elle s'attache à la surface. » Un autre jour, devant un article que Sainte-Beuve lui avait consacré, il disait avec amertume : « Cette manière de chercher à ouvrir le cerveau d'un vivant est mauvaise. Dieu seul et le poète savent comment naît et se forme la pensée. Les hommes ne peuvent ouvrir ce fruit divin et y chercher l'amande. Quand ils veulent le faire, ils la retaillent et la gâtent. » Ou bien, en parcourant *les Affinités électives*, il plaignait Gœthe et tous les hommes de génie d'être condamnés à porter leurs commentateurs dans leur ciel de poésie « comme un ballon sa nacelle ». Ou encore, il s'écriait : « Toutes les synthèses sont de magnifiques sottes. » Mais il n'a pu décourager les commentaires ni les synthèses. Éditions savantes et travaux critiques se sont multipliés autour d'Alfred de Vigny ; et voici que M. Citoleux vient de lui consacrer une vaste et minutieuse enquête à laquelle ses travaux antérieurs le préparaient : ils l'amenaient, par une pente naturelle, à cette grande figure et la lui montraient de profil. Il l'aborde aujourd'hui de face. Il l'interroge sur ses « idées »

(1) Marc Citoleux, *Alfred de Vigny, Persistances classiques et affinités étrangères*; Champion, 1924.

et sur son « art ». Il nous permet de mieux connaître et de définir plus sûrement la philosophie de Stello, sa religion, sa poésie.

Car il avait une philosophie ; il construisait une « magnifique sotte ». Chacune de ses idées, chacune de ses actions semble obéir à quelque dessein général de composition et de vie, ou, pour parler comme lui, à quelque « pensée de jeunesse réalisée par l'âge mûr ». Chacun de ses poèmes est une pièce nécessaire d'un vaste ensemble. M. Citoleux reconstruit cet ensemble avec l'autorité d'un architecte. Les chapitres successifs de son livre font songer à un appartement bien ordonné : ici, les « idées politiques » ; là, les « idées amoureuses » (voilà une épithète et un substantif bien étonnés de se rencontrer) ; au seuil, les « idées militaires » ; au bout du vestibule, les « idées sociales »

N'y a-t-il pas quelque artifice en ces classements? Un poète vit avant d'écrire, et même, quelquefois, avant de lire. De jour en jour, son âme se modifie, et, avec elle, tous les aspects de sa personnalité, que nous distinguons, que nous appelons idées politiques ou idées sociales, mais qui sont les nuances de la même âme. Avant de dresser le catalogue de ces idées, il faudrait suivre leur histoire. Entreprise malaisée, quand il s'agit de Vigny : le poète ne s'est pas toujours piqué d'exactitude dans les dates de ses poèmes, et l'éditeur de son *Journal* a disposé, d'une main parfois négligente, les fragments de cette admirable confession. Et pourtant, si l'on ne parvient pas à composer cette biographie morale, je crains fort que la physionomie de l'écrivain ne paraisse trop simple, presque immobile, et que l'on ne se hâte de résumer toute sa philosophie dans le seul mot, vague et commode, de pessimisme.

En vérité, ce fut un grand optimiste, que ce pessimiste fameux. La vie, du reste, ne l'avait pas mal traité. Regardez-le, dans cette charmante miniature peinte par sa mère, ce Vigny enfant, malicieux et gai ; ou regardez ce portrait célèbre qui représente le jeune officier en uniforme, un sourire juvénile dans ses yeux, un sourire de candide fierté. Au fond de sa mémoire, il retrouvait toujours un bel enfant blond qui se roulait dans la neige et qui apportait à sa mère, tout ruisselants, ses longs cheveux qu'elle se plaisait à tordre entre ses

doigts; il n'oubliera pas non plus le séduisant officier qui se fit aimer de Delphine Gay, et qui fit pleurer la plus belle des muses. Son fin visage, dont David d'Angers a modelé le profil, ne perdra jamais le sourire angélique de sa jeunesse. Un peu de la grâce du XVIIIe siècle revit en lui. Même, l'on s'étonne que ce trop joli poète, ce galant imitateur de Chénier, soit un penseur sans illusion. « Ce qui m'a fait tort, dans ma vie, dit-il, ç'a été d'avoir les cheveux blonds et la taille mince. » Un général, passant la revue de son régiment, s'arrêta devant lui : « Voilà, murmura-t-il, un capitaine élu sans doute par faveur. » Plus tard, un académicien qui avait admiré des vues profondes dans *Cinq Mars* fut stupéfait de voir l'auteur rire et badiner avec Delphine Gay; toute son estime s'évanouit aussitôt. Car ce n'est pas ainsi que le pessimisme doit aller dans le monde.

On a souvent énuméré les causes très diverses de ce prétendu pessimisme. Au foyer de ses parents déjà vieillis à sa naissance on prête un air maussade. On le suit à la pension Hix, où il souffre de la brutalité de ses camarades, à l'armée, où la discipline le blesse. — Oui; mais ces parents si vieux ont un cœur et un esprit toujours jeunes; sa mère est une de ces têtes raisonnables, ironiques, un peu trop froides peut-être, qui furent la parure du XVIIIe siècle. A l'armée, il compte des amis joyeux, galants, épicuriens, dont il partage l'aimable scepticisme. Et la discipline le gêne peu, car il en use librement avec elle... Ensuite, on a coutume de tracer un sombre tableau de son orgueil blessé, de ses ambitions déçues, de ses amitiés trahies : la guerre et la gloire se refusent au jeune officier dont l'épopée impériale a ébloui les premières années; Victor Hugo et Sainte-Beuve font mine de le dédaigner; l'Académie se ferme obstinément devant lui; et, quand elle s'ouvre enfin, le comte Molé le reçoit assez méchamment. — Sans doute; mais je ne suis pas sûr qu'il ait beaucoup rêvé de batailles et de lauriers : au fort de la guerre d'Espagne, — une lettre, récemment publiée, en témoigne, — il ne demande qu'à se rendre à Grenoble. La gloire littéraire elle-même ne l'a jamais ébloui : ce poète de cénacle n'a voulu toucher que quelques âmes d'élite, « élues entre mille milliers de mille »; et le culte de l'élite ne lui a jamais fait défaut... Enfin, l'on évoque ses menus chagrins ou ses immenses douleurs, sa femme malade, sa mère agonisante, le supplice de ce « vautour de Prométhée » qui déchira longtemps son propre corps, la trahison

de Mme Dorval, les crises politiques de la France. — Il est vrai ; mais c'est justement dans les plus âpres tortures physiques et dans les plus amères crises morales qu'il a conquis la sérénité, la force, et une sorte d'espérance que n'éclaire pas la foi.

Si l'on ne peut, avec certitude, faire dériver le pessimisme qu'on lui attribue ni de sa vie, ni de son caractère, faut-il le réduire à une mélancolie livresque, au reflet romantique des poètes du Nord, de ce Byron, par exemple, que ses amis admiraient comme lui, mais qu'il connut et comprit mieux qu'eux? M. Citoleux a longuement étudié les sources de Vigny. Sans le plonger, comme tel autre, dans des nuages d'apocalypse, il a retrouvé, à travers son œuvre, des échos de tous les rêveurs du siècle, saint-simoniens et théosophes, anglais et allemands, anglais surtout. Seulement, à côté de ces « affinités romantiques », le critique a bien raison de faire la part des « persistances classiques », et il aurait pu la faire plus grande encore. La double cime des *Destinées* et du *Journal d'un poète* s'éclaire de la lumière de Platon et des lueurs de Pascal; quelques phrases de Descartes et de Malebranche que le poète se plaît à citer pourraient servir d'épigraphe à toute son œuvre. M. Citoleux a-t-il observé que *l'Esprit pur* traduit les premières pages du *Jugurtha* de Salluste? Lassé du désespoir et de la révolte que les littératures du Nord avaient répandus dans la pensée moderne, Vigny couronne une carrière poétique, où dominait l'influence de Byron, par des paroles dignes d'un Marc-Aurèle ou d'un Pascal.

Il s'élève. Le pessimisme n'a été qu'un point de départ pour lui, le point d'appui d'où le poète a pris son élan. C'est un pessimisme « méthodique », comme le doute de Descartes. Vigny ne voit en lui que la partie négative et, pour ainsi dire, la partie critique de son œuvre. « *Cinq Mars, Stello, Servitude et Grandeur militaires*, écrit-il, sont les chants d'une sorte de poème épique sur la désillusion. J'élèverai sur ces débris, sur cette poussière, la sainte beauté de l'enthousiasme, de l'amour, de l'honneur. » On a bien vu l'œuvre destructive, l'aspect pessimiste de sa pensée. Mais l'édifice qu'il nous promet ici, où est-il? A-t-il trop présumé de ses forces? A-t-il oublié le plan qu'il avait esquissé? Non : trente années de sa vie ont été consacrées à le réaliser. Ce sont les poèmes qu'il donnera coup sur coup, durant une année, à la *Revue* ; c'est aussi son œuvre posthume; ce sont *les Destinées*, c'est *Daphné*.

Il serait facile de le montrer; de *Stello* à *l'Esprit pur*, de *Chatterton* à *la Bouteille à la mer*, le poète s'est affranchi de ses doutes et de sa douleur. Il a quitté l'ordre du cœur pour l'ordre de la pensée. Ce cœur, qui pouvait saigner de mille déchirements, s'est refermé peu à peu : « Plus de cœur en politique », c'est par ce mot qu'il conclut *Stello*; et il pourrait conclure *Daphné* par cet autre cri : « Plus de cœur en religion. » Sa vue s'étend à tous les siècles, à toute la terre, et il se délivre de ses fantômes. Car les Destinées peuvent bien persécuter chacun de nous : « Chacune prend chaque homme... toujours en nombre égal aux têtes des humains » ; elles sont impuissantes contre la famille humaine. Dès lors, le poète ne jettera plus son œuvre au feu, comme Chatterton, mais, enfermée sous le verre épais du symbole, il la lancera dans l'océan des multitudes, comme le capitaine de *la Bouteille à la mer*.

Cette lente ascension s'accordait à la nature de Vigny ; et le mot d'*élévation*, qui lui est cher, désigne bien le mouvement spontané de son âme. Il aspirait aux régions divines. Alexandre Dumas disait en souriant : « Quand Vigny reployait ses ailes, et qu'il se posait par hasard sur la cime d'une montagne, c'était une concession qu'il faisait à l'humanité » ; et lui-même, se peignant sous les traits de l'empereur Julien : « N'as-tu pas remarqué, Basile, que ce n'est qu'avec effort qu'il descend, tandis que, chez le commun des hommes, et même les plus habiles philosophes, l'effort est de se détacher d'en bas pour monter... Si jamais une pensée eut des ailes, c'est assurément la sienne. » En quelques coups d'aile, il est monté plus haut que le pessimisme et que la révolte ; il a plané au-dessus des océans que sillonne le génie humain ; plus haut encore, jusqu'aux cimes que le Déluge n'a pas touchées; plus haut encore, jusqu'au Dieu des idées.

Voilà, en effet, le mot suprême de sa philosophie : « Le vrai Dieu, le Dieu fort, est le Dieu des idées. » Mais le Dieu des idées est-il celui des chrétiens?

Assurément, des lambeaux de souvenirs chrétiens sont restés dans l'imagination de Vigny, et surtout dans son cœur. Il avait lu l'*Imitation de Jésus-Christ*, et l'on possède encore l'exemplaire de ce livre qu'il avait reçu des mains de sa mère : « A Alfred, son unique amie. » Longtemps après, il pouvait

écrire à Mme Lachaud : « J'irai vous voir le soir, chère idolâtre, et vous me répéterez tout ce que vous vous rappellerez de l'*Imitation*. Je pourrai même vous souffler, car je la sais par cœur depuis mon enfance. » « Ne crois pas, dit Libanius dans *Daphné*, que ce soit sans effort qu'une âme comme la sienne puisse rompre le nœud dont les religions entourent et pressent notre enfance... »

D'autres livres sont venus ajouter leurs nuances au christianisme de Vigny : Pascal, Joseph de Maistre, Lamennais ; grandes voix dominatrices, contre lesquelles il se révoltera mais dont il conservera la mémoire, en assistant aux luttes du christianisme, et, croit-il, à son agonie. Il suffit de feuilleter ses livres pour les retrouver tour à tour, ces douloureux arrêts de mort, ces phrases où gémit la grande misère de Dieu : « Et Dieu ? tel est le siècle, ils n'y pensèrent pas... Le christianisme va toujours s'affaiblissant... Le christianisme en est au point où fut le polythéisme en 300... J'ai cru longtemps que l'on pourrait dorer les idoles et blanchir les temples, mais je m'aperçois qu'ils n'en paraissent que plus vieux. »

Dans une note de 1843, il se défendait de confondre les croyances et les religions : Descartes et Spinoza, disait-il, cherchaient une croyance. Saint Augustin, Bossuet, Fénelon, se contentaient d'une religion. La croyance, plus divine, prétend atteindre à la vérité ; la religion, plus humaine, aspire à « l'amélioration de la société ». Or, si le poète, pour son propre compte, ressent toujours le besoin d'une « croyance », il sait aussi que son siècle a besoin d'une « religion ». Quelques mois auparavant, il écrivait : « Toute religion a eu ses sceptiques. Mais les sages ont gardé leurs doutes dans leurs cœurs et respecté la fable sociale. » L'auteur de *Daphné* aboutit à une sorte de pragmatisme. Il montre, en quelques lignes émouvantes, la religion toujours changeante, mais éternelle, comme le verre protecteur que les hommes ont placé sur le trésor fragile de la morale ; et l'on songe, devant cette page, à quelque « mythe » platonicien : « Regardez attentivement, dit-il, cette momie embaumée. Elle porte dans sa tête des trésors... Les couleurs vertes, rouges, dorées de la momie n'ont point pâli. Ses cheveux se sont conservés aussi blonds, aussi soyeux que durant sa vie..., grâce à ce cristal énorme, qui couvre la momie dans toute son étendue... Sur ce cristal, sont gravés et peints des caractères sacrés, qui,

faisant adorer l'enveloppe, ont conservé le trésor des âges anciens. Les dogmes religieux, avec leurs célestes illusions, sont pareils à ce cristal. Ils conservent le peu de sages préceptes que les races se sont formés et se passent l'une à l'autre. Lorsque l'un de ces cristaux sacrés s'est brisé sous l'effort des siècles et les coups des révolutions des hommes, ou lorsque les caractères qu'il porte sont effacés et n'impriment plus de crainte, alors le trésor public est en danger, il faut qu'un nouveau cristal serve à le voiler de ses emblèmes... »

Quel sera ce cristal nouveau que promet aux siècles à venir le « mythe » de la Momie? Tour à tour, Vigny a glissé vers une religion « baudelairienne », où les spasmes d'un amour exalté s'unissent à des soupirs mystiques, où l'ombre d'Héloïse et de son amant semble flotter entre la terre et les cieux. Rappelez-vous, par exemple, les premières pages de *Daphné* : amour et théologie s'y confondent en un curieux mélange, « mélanges ineffables de l'amour, de la sainteté et de la science... soupirs mystiques et passionnés, d'un amour énergique et pieux à la fois! Doubles extases des âmes exaltées et de jeunes cœurs enflammés d'amour ». Rappelez-vous aussi certaines lignes du *Journal d'un poète* : « O mystérieuse puissance des mots! Oui, amour, tu es une passion, mais passion d'un martyr, passion comme celle du Christ. » Puis il est allé vers une religion d'artiste, vers ce culte de l'art dont les prêtres sont des poètes, « adorant maintenant la forme et la couleur ». « L'art et la religion, prononce une note énigmatique de *Daphné*, tendance vers une autre foi. » Tantôt, dans *Servitude et Grandeur militaires*, il s'est fait l'apôtre d'une religion sans symbole, la religion de l'honneur; et tantôt, à l'époque des *Destinées*, son nouvel Évangile a édicté la religion de la pitié. Ailleurs, il a déclaré que la conscience humaine est le vrai Dieu de l'homme, et il a formulé, d'un mot, sa théologie : « Diviniser la conscience. » Mais la conscience et l'honneur, l'art et la pitié, l'amour lui-même, pouvaient-ils remplir son âme dans le grand silence où il la croyait abandonnée? « L'Esprit pur », cette nouvelle colombe mystique, « visible Saint Esprit », pouvait-il peupler sa solitude?

Aux dernières heures de sa vie, le poète semble s'être rappelé, dans toute sa douceur et toute sa force, cette *Imitation* qu'il avait sue par cœur. Il semble avoir répété, avec un sens

nouveau, cette phrase de son *Journal* : « Le Christianisme est le système dont la vérité serait la plus désirable. » Et il voulut mourir dans cette religion qu'il aimait tendrement, parce qu'elle est tendre, et parce qu'elle a, disait-il, fermé doucement tant de paupières. Mais nul ne saura jamais le vrai secret de son agonie. Toujours, Alfred de Vigny portera la peine d'avoir tracé, dans son *Journal*, ce canevas d'un « roman moderne » : *Un homme d'honneur*. L'honneur est la seule base de sa conduite... Le christianisme est mort dans son cœur. A sa mort, il regarde la croix avec respect, accomplit tous ses devoirs de chrétien comme une formule, et meurt en silence. »

Si nous en croyons M. Citoleux, cet « homme d'honneur » est chrétien, au moment où « le christianisme est mort dans son cœur »; il est chrétien par son attitude même de réserve, par cette résignation qui n'est pas l'indifférence, et par ce silence qui n'est pas toujours de la révolte. « Pondération chrétienne de l'esprit », conclut le critique; et il ajoute : pondération classique. « La pondération caractérise son art non moins que sa pensée. Le romantisme vénère la sensibilité et l'imagination; le classicisme vénère la raison. Dès *Stello*, Vigny subordonne expressément à la raison l'imagination comme la sensibilité. »

Dès *Stello*..., peut-être dès son enfance. L'éducation qu'il a reçue auprès de sa mère est toute classique. Elle lui fit aimer les peintres classiques, qu'elle imitait. On connaît les conseils que Mme de Vigny rédigeait pour son fils, au moment où il entrait dans sa vie d'homme; et sa morale, si elle n'est pas janséniste, comme l'a dit un critique, est d'une prudence sévère et sans illusion : comment, par exemple, avait-elle pressenti, vingt ans d'avance, les lamentables amours d'Alfred et de Mme Dorval? Défiez-vous des comédiennes, lui disait-elle. C'est avec la même sagesse très clairvoyante, très modérée, qu'elle gourmandait son style romantique. On a publié les notes qu'elle a inscrites en marge de ses poèmes; et son goût, il faut en convenir, est timide. Elle blâme des enjambements expressifs, des allitérations ingénieuses. Elle se moque de *la Femme adultère;* elle oublie que la scène est en Orient; et, quand elle aperçoit cette femme au caractère félin « sur les toits aplanis », Mme de Vigny sourit : « Elle est donc sur les toits, comme une

chatte? Cela lui convient parfaitement. » Mais aussi, que de remarques fines, de justes et spirituelles critiques! quelles sévères leçons pour le génie laborieux et lent de son fils, pour ses amas d'ellipses et d'inversions! « C'est à refaire, car on écrit en français pour des Français. »

Vigny écrit pour des Français, pour ce peuple dont il disait, dans son *Journal* : « Écrire pour un tel public, quelle dérision! quelle pitié! quel métier! » Il fut notre Byron, sans doute, mais, — pour reprendre un mot de Stendhal sur Lamartine, — un « Byron peigné à la française »; il fut notre Walter Scott, mais un Walter Scott français; il fit, avant Musset, un proverbe de Musset, ce délicieux *Quitte pour la peur*, dont les couleurs, si françaises et si légères, ne sont pas encore fanées; il fut, avant le Parnasse, un parnassien, mais nourri de Chénier; et peut-être, avant les symbolistes, l'auteur de la *Maison du berger* fut-il symboliste, mais d'un symbolisme latin.

Assurément, le symbolisme authentique l'a reconnu pour son maître. Verlaine le plaçait en dehors du romantisme, à part, dans une région supérieure. M. H. de Régnier a trouvé en lui un initiateur; il a vu, « au-dessus du jardin fermé de son âme douloureuse et odorante, quelques-uns de ces papillons immortels, que la Psyché intérieure envoie jusqu'à nous, porter le message de son invisible présence ». Ce jardin fermé, n'est-ce pas le jardin de l'Infante, où se retirait un autre poète? Et tous nos symbolistes ne s'isolent-ils pas du vulgaire dans le jardin de l'Infante? Comme Vigny dans sa tour d'ivoire, ils sont montés dans leur tour de porcelaine; et je crois que Vigny les aurait aimés. Rappelez-vous comment il accueillit leur père, leur maître, Baudelaire. Il reconnaissait en lui son propre dédain pour « un monde où l'action n'est pas la sœur du rêve »; il aurait reconnu en Verlaine sa propre chanson grise « où l'imprécis au précis se joint ». Il est, dans *la Maison du berger*, des mots vagues, des vers imprécis, baignés de crépuscule, comme les aimait « le pauvre Lélian ». C'est que Vigny, comme Verlaine et ses disciples, aimait l'indécise musique et ses vibrations subtiles : « Je les trouve, écrit-il à sa cousine, la vicomtesse du Plessis, d'autant plus ravissantes qu'elles sont indéterminées, et que la limite des sentiments et des idées n'est pas fixée sur une image, et laisse la rêverie plus

libre. » Il renonce à traduire en langue vulgaire des émotions si profondes et si rares; il se résigne à dire, avec le Julien de *Daphné* : « Je chanterai pour les Muses et pour moi. »

Seulement, les Muses pour lesquelles il chante, sont des Muses latines. Ce *moi* profond qu'il enveloppe de symboles, ce n'est point la Psyché défaillante, abandonnée à ses rêveries et à ses sensations; c'est la pensée. Et ces symboles mêmes, dont il revêt la pensée, sont de plastiques images, non pas des fantômes vagues et fuyants. C'est le visage de Dalila endormi sur les genoux de Samson, le visage de la Fornarina endormi sur les genoux de Raphaël; c'est une peinture de ce Chateaubriand dont il s'inspire volontiers, — la maison roulante du berger, sur la montagne; c'est un mendiant soufflant dans sa flûte, un loup hirsute et silencieux sous les rayons de la lune, le vol des brutales Destinées aux ongles crochus, sœurs des antiques Erinnyes. Parcourez ces pages éparses, ces poèmes ébauchés, que l'on a publiés dans son *Journal*, et où l'on saisit, dans leur laborieuse naissance, les idées du poète, et les images qui les enveloppent : jamais un paysage, un coin du ciel, « une chose vue » n'y donne le branle et le mouvement initial, mais les œuvres de l'art humain, les objets de notre industrie, — un compas, une herse, un tableau de David ou de Girodet, — ou encore les grands épisodes de l'histoire humaine : Napoléon mourant, Descartes méditant, le Brahmane exalté, qui ferme les yeux à la mobile Maïa des formes et des couleurs. Il ne fait pas entrer dans son œuvre toute la nature, avec ses voix confuses ou ses teintes nuancées, avec la splendeur de ses couchants, comme Hugo, avec ses brumes crépusculaires, comme Lamartine. Il jette l'anathème à cette nature; son art, comme son cœur, s'enferme et se resserre autour de l'humanité. C'est à l'histoire, à la Bible, qu'il se plaît à demander l'image de ses propres idées. Il a préféré au « sentiment de la nature », qui chantait dans tous les vers romantiques, ce sentiment de l'humanité, qui a fait Racine un des maîtres de son art, et Corneille un des maîtres de sa pensée.

« Je ne suis, dit-il lui-même, qu'un moraliste épique »; la poésie n'a été à ses yeux que le cristal solide qui préserve les idées, comme le verre de la momie. « Mon âme tourmentée se repose sur les Idées, revêtues de formes mystiques... Ma tête, pour concevoir et retenir les idées positives, est forcée de les

jeter dans le domaine de l'imagination... Les hommes du plus grand génie ne sont guère que ceux qui ont eu, dans l'expression, les plus justes comparaisons. Pauvres faibles que nous sommes, perdus par le torrent des pensées, et nous accrochant à toutes les branches pour prendre quelques points dans le vide qui nous enveloppe. » Le symbole a été cette branche où s'accrochaient ses pensées fuyantes; il a été « le fin miroir solide, étincelant et dur », qui a condensé ses pensées éparses :

Comment se garderaient les profondes pensées
Sans rassembler leurs feux dans son diamant pur?..

Par une naturelle alliance, l'art de Vigny se relie à sa pensée religieuse. Le cristal de la poésie, comme le cristal chargé d'hiéroglyphes, n'a été taillé que pour abriter « le trésor de Daphné », les immortelles Idées. Non point le pessimisme morose que l'on imagine parfois. Non point le vague idéalisme des romantiques. Non point le mal du siècle, ou le messianisme aventureux. Mais la surnaturelle beauté d'un monde divin, situé par delà l'espace et le temps, de ce monde qu'Alfred de Vigny et son maître Malebranche ont désigné du nom même de Dieu, celui-ci lorsqu'il déclarait : « Dieu est le lieu des âmes », et celui-là :

..... Les âmes ont leur monde
Où sont accumulés d'invisibles trésors.
Le Seigneur contient tout dans ses deux bras immenses;
Son Verbe est le séjour de nos intelligences,
Comme, ici-bas, l'espace est celui de nos corps.

PIERRE MOREAU.

A L'EXPOSITION
DES ARTS DÉCORATIFS

III[1]

COPENHAGUE

Au Grand Palais, comme sur l'Esplanade des Invalides, la céramique danoise représentée par la manufacture royale de Copenhague, par la manufacture Bing et Grœndhall, également de Copenhague, et par divers artistes isolés, occupe une place égale à Sèvres. Nul ne s'en étonne. Copenhague est un peu dans l'Europe moderne ce que fut la Chine sur le globe terrestre : le pays de la porcelaine. On dit « du Copenhague », comme on dit « du Chine », en anglais, sans autre épithète, pour désigner de la porcelaine. Un humoriste, un Barrie ou un Rackham par exemple, pourrait nous peindre un voyage au Danemark, où l'on ne verrait pas autre chose, ni d'autres gens que des céramistes au travail jusqu'aux plus grandes dames, les cheveux pris dans une marmotte de papier, en train de peindre ou de graver dans les ateliers parmi la fine poussière du kaolin, et des princesses au fond de leur palais, occupées à modeler des amphibies destinés aux fours de grand feu. On s'aborde dans les rues en s'informant si le défournage a été heureux. On suit avec passion le succès, à travers l'Europe et dans les pays d'outre-mer, de ces petits monuments du goût national. Les fastes du pays, les souvenirs glorieux qu'on célèbre ailleurs par des arcs de triomphe ou dans des médailles,

Copyright by Robert de la Sizeranne, 1925.

(1) Voyez la *Revue* du 15 juillet et du 1er août.

on les rappelle là-bas par des porcelaines : couronnements de souverains, noces d'or ou d'argent, souvenirs des vieilles batailles livrées pour l'indépendance, jubilés de grandes sociétés, fondations philanthropiques, victoires sur la maladie ou la misère, tout cela est raconté par des symboles, dignes des plaquettes florentines, au fond des « assiettes commémoratives ». Et cela ne va pas s'ensevelir dans le froid obituaire des musées. C'est du grain qui lève. Jusqu'au fond des campagnes du Seeland et du Jutland, parmi les populations rurales de ces pays aux longs hivers studieux, les instituteurs qui sont venus chaque année suivre des cours à l'Université de Copenhague et ont visité ses fabriques, racontent ce qu'ils ont vu, les merveilles du kaolin, du feldspath, des oxydes colorants et du grand feu, et en montrent des exemples à leurs petits auditeurs émerveillés.

Pour qu'une nation se soit si bien identifiée avec un art, il faut, semble-t-il, une prédestination naturelle. Mais laquelle? On pourrait supposer qu'elle s'est vouée à la porcelaine parce qu'elle en a trouvé les éléments dans son sol... Mais, précisément, le Danemark est un des rares pays de l'Europe occidentale où il n'y ait pas de kaolin. Il y en a, il est vrai, dans l'île écartée de Bornholm, mais il a paru longtemps si mauvais aux Danois qu'après l'avoir essayé, ils ont, jusqu'à ces derniers temps, fait venir le leur de Limoges, d'Allemagne ou de Cornouailles, Faut-il croire au moins que la découverte de la porcelaine soit due à un Danois ? Mais c'est un Français, Fournier, qui en apporta jadis, au XVIIIe siècle, les secrets en Danemark et, coïncidence curieuse, c'est le descendant d'une vieille famille française de Nîmes, réfugiée après la Révocation de l'Édit de Nantes, qui, aujourd'hui encore, dirige la célèbre manufacture royale... Serait-ce enfin que la Nature elle-même dicte dans les pays scandinaves les effets pâles et brillants, les colorations discrètes et fondues qui caractérisent si nettement le « Copenhague » ?

Sans doute, elle le fait. Quiconque a traversé la Baltique, a reconnu plus d'une fois dans les horizons de ciel et de mer, ces bleus et ces gris fluides, aux dégradations infiniment subtiles que rend l'émail feldspathique mieux que tout autre médium au monde et jusqu'à ces tons jaunâtres, « faux, » ou que nous appèlons tels, parce que nous ne les connaissons pas en France,

donnés là-bas, à travers l'atmosphère gonflée d'humidité, par une lumière équivoque et peu sûre... Il semble, bien souvent, dans le Belt ou le Sund, que la nature elle-même peint sur porcelaine... Mais elle peignait déjà ainsi, selon toute vraisemblance, il y a plus d'un siècle et demi, quand fut fondée la fabrique royale de porcelaine en Danemark et, il y a un siècle et demi, l'art danois ne le faisait nullement.

Il y a quarante ans encore, les pièces qui sortaient de la vieille fabrique étaient de la fort belle pâte de porcelaine, mais de la fort banale peinture et de l'art sans caractère ni nationalité. Le Sèvres ou le Saxe y étaient imités avec une perfection coupable. C'était sa gloire et sa condamnation. Rien de danois, ni simplement de scandinave, ne se reflétait dans l'émail. Les yeux des Danois tournés vers le continent, comme jadis ceux des Japonais vers la Chine, y cherchaient toujours des modèles. Pourtant, des écrivains et des artistes rêvaient de se libérer des influences étrangères, depuis le jour où l'historien Hoyen avait fait une conférence fameuse sur les « conditions d'un art national scandinave ». Eckersberg, Lunbye, Christian Skovgaard, enfin Kroyer, étaient déjà entrés dans cette voie. C'est alors qu'un patriote faïencier, ardent et éclairé, M. Schou, prit en mains la manufacture royale. Il le fit pour sauver, dans le domaine esthétique, l'honneur du Danemark, persuadé que le prestige de ce petit pays, alors bien atteint depuis les événements de 1864, pouvait et devait renaître par son art, comme au temps de Thorwaldsen. Mais une foi patriotique et une haute idée de la mission de l'art ne suffisent pas à créer un style : il faut un artiste. M. Schou trouva cet artiste.

Il s'appelait Arnold Krog, était fils d'un fondeur, avait visé l'architecture, appris la peinture et s'était voué, comme beaucoup d'autres, à la restauration des châteaux de Kronborg, près d'Elseneur et de Frederiksborg et à la découverte des sites scandinaves. Ce jeune peintre, d'origine norvégienne, quoique né Danois, aux yeux clairs, enthousiastes, connaissait aussi le Continent : il avait parcouru l'Italie, vécu à Paris, vu nos académies, traversé nos ateliers, visité la collection japonaise de Bing et reçu, à ce contact, un choc de toute sa sensibilité. Il savait combien peu l'on pouvait espérer un renouveau des laborieuses restitutions de nos savants. Il entrait à la fabrique avec ce mot aux lèvres : « Ne regardez plus vers le

Sud, regardez vers le Nord, regardez vers la Nature : en elle est toute nouveauté, tout enseignement, toute vie. » C'était le 1er janvier 1885. Son apostolat ne devait cesser qu'en 1916. Reportons-nous à cette période et regardons-le travailler si nous voulons savoir comment est né le « Copenhague » que nous connaissons.

I. — LA RENAISSANCE

M. Arnold Krog est à la chasse. Il piétine dans les roseaux, parfois de l'eau jusqu'aux genoux. Son pointer, à peine perceptible dans les hautes herbes, bat les bords pour faire lever les jeunes halbrans timides ou bien, grimpant à terre, poursuit, de fourré en fourré, le lourd tétras, au vol pesant et sonore. M. Arnold Krog marche depuis le matin, tantôt dans la vase, tantôt sous bois, dans cette île de la Suède. Il voit, à l'horizon, se courber, selon la forme du globe terrestre, le bouclier pâle de la mer, il voit les sombres îles, les forêts sans fin, arbre après arbre, flot après flot, la forêt et la mer si près l'une de l'autre, que le vent chasse les feuilles mortes sur l'eau et en fait des flottilles innombrables et minuscules, le héron perché sur un rocher qui émerge çà et là, comme un inspecteur de travaux mystérieux, les lourds nuages noirs qui pèsent sur le Sund profond et clair. Entre les deux, pointe un vol d'oies sauvages : le cou tendu comme une corde, tirant le corps après la tête, elles passent en rafale, contemplées avec une obscure envie par les oies domestiques, le ventre dans l'herbe des prés. Le vent s'élève, les mouettes trempent le bout de leur aile qui pend dans la vague qui déferle et l'on ne sait si ce qui s'éparpille dans l'air est plumes qui tombent ou écume qui fuse. On entend au loin, sur les eaux clapotantes et grises, invisibles dans la brume, les cloches suspendues dans les bouées creuses pour prévenir les marins de la présence de récifs. Elles sonnent, sans se lasser jamais, le glas de la mer. M. Krog rallume sa pipe qui s'est éteinte et remet son fusil en arrêt : il avait tout oublié, dans sa contemplation pourtant quotidienne. Le bûcheron, qui travaille, se dit : « Voilà un monsieur qui chasse pour tuer le temps. » Il se trompe. M. Krog ne tue pas le temps. M. Krog renouvelle l'art décoratif.

Tout en chassant, il regarde. Longuement, lentement, les

formes, les teintes, les valeurs, se déposent dans sa mémoire. Bien des jours s'écouleront, sans qu'il en fasse rien, mais rien ne sera perdu. Un jour viendra où les îles, les bois, les mers, les vols d'oies sauvages, blanches sous le ciel noir, les bouées, les vagues iront se fixer dans la brillante atmosphère de l'émail, sur un vase, une coupe ou simplement une assiette, évoquer chez quelque casanier habitant de nos villes, au fond d'un salon bien clos, les aspects et les horizons profonds que ce chasseur a vus pour lui, sous le vent du large, au son des cloches suspendues, incessamment bercées par les flots de la mer du Nord.

M. Krog a maintenant quitté ses îles de la Suède : il débarque à Copenhague et s'en va vers le parc de Frederiksborg. Qu'y trouve-t-il ? Le château du bois dormant. Le Danois, si vif et si alerte qu'il soit, porte dans toute sa physionomie l'étonnement d'un homme qui se réveille, se frotte les yeux et s'aperçoit qu'il fait grand jour. Du long sommeil de l'hiver scandinave où le jour commence à huit heures et la nuit à trois, il ne semble jamais pouvoir tout à fait se réveiller. A peine la nature a-t-elle ouvert l'écluse de la lumière et risqué çà et là le jet d'une couleur, la nuit revient tout fermer, et voici sur ses lèvres le sourire d'un homme qui rêve encore à ce qu'il vient de voir et dans ses yeux clairs l'extase d'un spectacle enfui. De ces dormeurs éveillés nulle part le sommeil ne semble si profond qu'autour des vieux jardins de Frederiksborg. Là, dans de longs bâtiments sans ordre et sans suite, la nature a fait irruption. La forêt a envahi les salles, les volubilis se sont enroulés autour des colonnes, les lierres entrés par les fenêtres, étalés aux murs, ont relié peu à peu entre elles les choses suspendues, images ou assiettes, comme les branches d'un arbre généalogique font les blasons, les fougères se recourbent, la dent-de-lion que les Danois appellent « la boîte au lait du diable, » monte des planchers, les clématites, les capucines tressent sur les tables d'épais réseaux. S'approche-t-on : au travers de leurs mailles végétales, on voit briller des yeux : ce sont des femmes et des jeunes filles, prisonnières de leur idéal ornemental, drôlement coiffées de chapeaux de gendarme ou de marmottes en papier.

C'est vraiment le coin des poètes. Là-bas, ces gros arbres de Frederiksborg sont ceux que le conteur Andersen, lorsqu'il

était enfant, allait embrasser en pleurant, dans ses jours de tristesse; tout près, la statue du poète Oehlenschlager. A l'autre bout des jardins, c'est la cité des « frères inférieurs », aux attitudes mystérieuses, révélatrices d'une demi-conscience, qui font rêver les artistes d'ici : le jardin zoologique. Et, ici, c'est vraiment le conte de Perrault réalisé, un décor à ravir Gustave Doré, une féerie digne de Rackham. Mais si l'on regarde bien, on croit voir à ces mains une mobilité que n'a pas le sommeil, dans ces grands yeux ouverts parmi les lianes et les fleurs autre chose qu'un songe. On ne travaillait pas dans le château de la Belle au bois dormant, et de la décoration merveilleuse qui le parait, la nature faisait tous les frais. Ici, les mains peignent, elles gravent, elles dessinent, elles parent les porcelaines avant l'épreuve du grand feu. M. Krog tient à conserver à la porcelaine son caractère féminin : il convie donc des femmes à lui donner un tour gracieux et subtil : Mlle Smidth, Mlle Hoest, Mlle Meyer entre autres lui ont fourni de précieux modèles. Les Danoises sont fières de leur pays : pourtant, elles ont les yeux souvent tournés vers un autre. Par centaines, leurs albums de croquis faits pendant leurs vacances en témoignent : c'est la Norvège, cette Suisse des pays plats du Nord, cette porte ouverte sur l'idéal pittoresque et tentateur... Qu'elles les cachent soigneusement... M. Krog passe à travers les ateliers et fronce le sourcil : « Des montagnes ! Je ne sais pas ce que c'est que des montagnes... Moi, Danois, comment pourrais-je le savoir ? » Plus loin, il voit des oiseaux : « Des plumes !... Les plumes ne sont pas de la porcelaine : ce ne peut être que de la porcelaine composée, rapportée, factice... Des phoques, des otaries, des ours blancs, à la bonne heure ! » Voilà des corps luisants, modelés, porcelainés par la nature; les poissons, les serpents, les anguilles font sa joie et il ne se tient pas d'aise devant les hippopotames que modèle, au fond de son palais royal, une princesse éprise de céramique.

Puis il poursuit sa ronde : il passe de cellule en cellule : chacune d'elles est habitée par un travailleur silencieux et presque immobile. Celui-ci insuffle une poussière bleue sur un vase blanc et ensuite ménage, selon sa fantaisie, au grattoir, les arabesques de la poussière. Celui-là modèle, sur une selle de sculpteur, quelque chose. Approchons-nous : c'est un drôle de petit chien nouveau-né, assis sur son derrière, les

pattes en manches de veste, les oreilles en garde-crotte, tout étonné de ce qu'il voit : on le reverra un jour à Paris, à l'Exposition de 1925, à laquelle on ne songe guère encore. Nous sommes chez M. E. Nielsen, dans une claire cellule presque aussi vide que celle d'un moine : à peine une grosse mouette en morceaux, un chat en biscuit et dans un angle, — espérons qu'elle y est fixée et peut-être fictive, — une chauve-souris... M. Krog approuve : le chien et le chat ont le poil ras : ils sont céramiques et, au surplus, spirituels. Plus loin, il entre chez le dompteur des grandes formes de la faune du Nord, le simplificateur des musculatures puissantes, M. Liisberg. Son *Ours polaire qui a faim* est là, qui bâille effroyablement, laissant pendre sur ses pieds de derrière ses grosses pattes inutiles et désespérées. Là, aussi, son *Chat rampant*. On les reverra tous deux dans les expositions sur le continent. Des oiseaux empaillés, pie et corbeau, des fleurs et des branches suspendues rompent la monotonie de cette ménagerie éclatante de blancheur. M. Krog applaudit à la verve vigoureuse de son collaborateur qu'il appelle « le père de l'art sous émail » et pousse une autre porte.

Là, désordre complet, fouillis à la façon romantique, des œillets croissent à la fenêtre et des volubilis descendent du plafond, une peau de chat pend, pour donner la couleur d'un chat roux qu'on vient de modeler, un corbeau médite sur une tablette, un vase en forme d'albarello attend, sur un guéridon, qu'on le grave, des tiroirs entr'ouverts vomissent gravures et croquis, une mouette prête à prendre son vol obstrue le secrétaire... Nous sommes chez M. Oluf Jensen, maître en bien des genres, et qui fera, en 1925, de la porcelaine grise décorée sous émail, mais n'y songe pas du tout encore. M. Krog passe ensuite chez M. Madsen, un ancien berger du Jutland, adroit sculpteur, qu'il félicite pour son *Otarie*. On frappe à la porte : c'est un peintre, M. Ussing, ancien élève de Lefebvre à Paris, qui fait visiter les ateliers à de belles visiteuses et a laissé là, pour elles, le vase qu'il décorait de roses, de cygnes et de touffes de fleurs. M. Krog, effarouché par cette irruption mondaine, se réfugie chez M. Thomsen, où l'attend une triste orfraie, les yeux clos, les ailes pliées et fermées comme les pointes d'un châle. M. Thomsen se divertira plus tard à des figurines humaines : on en verra en 1925 à Paris. M. Krog a fini

sa tournée. Il rentre dans sa cellule, décorée d'estampes d'Henri Rivière, un secret adepte de la céramique lui aussi : c'est Paris sous la neige, vu du haut de la sainte Chapelle. Il allume sa pipe et il rêve.

Le directeur, M. Dalgas, paraît et rêve. Tous les deux rêvent à de nouveaux azurs, à de nouveaux feux. M. Dalgas est allé hier à Elseneur ; il a vu, dans la mer transparente et lumineuse, des bancs de poissons qui dormaient suspendus dans les eaux pleines de clartés : il le dit à ses artistes et on les reverra un jour tout aussi vivants dans l'immobile porcelaine, fixés par l'émail. Ou bien, il rêve des fleurs de porcelaine enrobant les lumières électriques, ou des assiettes dont le marli serait plus transparent que le fond, mille petits riens propres à mettre dans les yeux des convives cet étonnement naïf des Japonais ou des Scandinaves. Il voudrait aussi obtenir ces craquelés bleus à tissu quasi régulier, aux mailles carrées plus larges au sommet du vase et allant se rétrécissant vers la panse et s'élargissant de nouveau vers le pied, dont il a vu quelques exemplaires dans le laboratoire du chimiste, et aussi de cet émail bleu qu'on nomme « peau de serpent ». Il rêve à tout cela avec le peintre et avec le chimiste : ils rêvent tous les trois, tandis qu'au dehors reverdit le Frederiksborg et que les souples élans des joueurs de tennis sur les pelouses montrent que tout ici ne dort pas. Et pendant qu'ils songent silencieux devant la Nature, partout la Nature continue son travail : les volubilis de s'enrouler, et d'allonger leurs stalactites, les aristoloches d'étendre leurs ombrelles, les capucines de rougir, et les clématites d'emprisonner les jeunes filles aux marmottes de papier.

Andersen raconte que sa mère, dont on voit encore le costume sur la place d'Hojbro-Plads, lorsqu'elle allait aux champs, rapportait des herbes de la Saint-Jean, qu'elle mettait dans les fentes des poutres du galetas. Ces herbes y poussaient et, d'après leur longueur, nous calculions, dit-il, combien d'années nous avions à vivre. Si le proverbe dit vrai, les herbes poussées le long de ses tables de travail annoncent une longue vie à la manufacture royale. Mais elles signifient autre chose encore. Tant que les yeux des artistes se fixeront avec amour et que leurs mains reproduiront avec fidélité cette nature du Nord, aux variétés infinies, malgré sa pauvreté apparente, ils trouveront le secret de charmer. Le jour où ils ne les reproduiront plus, ou les

regarderont avec des yeux prévenus par des théories ou par des modèles, ce sera la fin d'un art. En ce sens, au moins, la vieille tradition danoise aura prédit l'avenir.

II. — LES TENDANCES ACTUELLES

Si nous traversons les deux pavillons de la manufacture royale aux Invalides, celui de la faïence et celui de la porcelaine, et si nous parcourons la salle du Grand Palais où elle a mis quelques-unes de ses meilleures pièces, nous verrons partout coexister l'art créé par Arnold Krog et les tendances nouvelles dues à son successeur, M. Joachim. Déjà, durant les trente années qu'a duré le règne d'Arnold Krog, l'art de la manufacture royale avait sensiblement évolué. Il avait débuté par des vases couverts de peinture à la manière persane ou italienne, et continué par la porcelaine cannelée bleue et blanche, semée de ces arabesques fines et déliées qui ont donné leur cachet aux « services » de Copenhague. Puis étaient apparus ces grands vases ou ces plats, visibles encore çà et là, où des paysages danois et des vols d'oiseaux sauvages, des roseaux, des fleurs se profilent sous l'émail avec la libre fantaisie des Japonais. Plus tard, naissaient, sur le bord des coupes, quelques bestioles, des poissons, des anguilles, non pas lourds et obstruant tout, comme chez Palissy, mais discrètement posés, tout menus, sur les bords.

Et, peu à peu, sous la main de Liisberg et de Nielsen, ces bestioles grandissaient, se séparaient des objets et devenaient cette faune blanche célèbre aussi sous le nom de « Copenhague ». Plus tard, les chimistes Clement et Engelhardt, découvrant les cristallisations, les craquelés sous émail ou la « peau de serpent », dotaient de mille nuances nouvelles et éclatantes la poterie de grand feu. On passait ensuite aux émaux flammés. Enfin, il y a vingt ans, ayant épuisé toutes les ressources du grand feu, Arnold Krog en venait à se demander si l'art plus mièvre, mais plus gracieux du décor « sur émail » avait dit son dernier mot, si l'on n'avait pas trop méprisé les figurines danoises du XVIIIe siècle, dites « Juliane Marie », du nom de la reine qui les avait protégées. Il découvrait à Rome un artiste danois admirablement doué et qui semblait sortir tout droit de chez Mme de Pompadour,

M. Henning : avec lui sont ressuscités ces groupes de nymphes Louis XV et de satyres, d'un tour si spirituel, coloriés comme jadis. En même temps, M. Carl Martin-Hensen s'attachait à reproduire les anciens types populaires danois en statuettes précieuses et fragiles. Par un singulier retour, la manufacture royale, dans sa vieillesse, revenait ainsi aux divertissements par où, au temps du français Fournier, elle avait débuté.

Ce n'est pas la coutume des pays du Nord de faire table rase du passé, ni d'annoncer avec fracas un style nouveau. Surtout il ne leur vient guère à la pensée de proscrire les formes anciennes de leur art. Elles continuent de croître, et elles coexistent avec les nouvelles. Le mouvement de rénovation céramique à Copenhague est donc insensible, mais il ne s'arrête jamais et, pour peu qu'on y prête attention, des tendances bien nouvelles aujourd'hui apparaissent.

Surtout depuis l'entrée en scène de M. Joachim. M. Joachim vient des ateliers de faïence et de grès, de ce grès qui, au dire de Carriès, est « le mâle de la porcelaine ». C'est à lui qu'on doit ces faïences de Copenhague, dites *Alumnia*, aux tons éclatants de bleu gentiane, d'iris, de jaunes très chauds et très riches, avec décors de feuilles largement plaquées, et notamment les faïences bleues et blanches dites *Tranquebar*. Ce faïencier est enclin à donner à la porcelaine des effets robustes et colorés avec son collaborateur M. Kyhn. Au grès il réserve un rôle plus éclatant qu'auparavant dans la céramique danoise. Il ne recule pas devant des figures grotesques ou barbares, des magots que vient modeler, en grès gris, l'excellent sculpteur Jais Nielsen, dans des formes pleines, toujours bien céramiques et fort savoureuses. Avec M. Kyhn et M. Nielsen, gens et bêtes du « Copenhague » se sont mis à s'agiter et à se tordre. C'est un nouvel accent de l'art danois.

Des tendances nouvelles se manifestent aussi dans l'autre « Copenhague », celui de la célèbre manufacture, septuagénaire aujourd'hui, de Bing et de Grœndhall, au Grand Palais. L'histoire n'en est pas moins glorieuse. A peu près en même temps qu'entrait à la manufacture royale Arnold Krog, pour en renouveler l'esprit, un autre artiste d'une sensibilité très fine comme lui entrait chez Bing et Grœndhall. C'était Pietro Khron, et, aussitôt quelque chose de spécifiquement danois paraissait dans la porcelaine de cette vieille maison, imitatrice jusque là de

Sèvres et de Saxe, l'esprit libérateur qui devait, onze ans plus tard, avec Willumsen, dégager tout à fait Bing et Grœndhall des formules étrangères et lui imprimer un cachet très personnel. Si nous voulons savoir à quoi ressemblait alors ce Willumsen, nous n'avons qu'à visiter la seconde salle du Grand Palais consacrée à la céramique danoise, celle où se trouvent les expositions particulières de M. Hansen-Jacobsen, de M. Nordstrom, de M. Jais Nielsen et des artistes de la fabrique Hermann Kachler, de Naestved, près de Copenhague. Il y a, là, un buste colossal de grès rouge, fignre longue, glabre, au front vaste et au regard songeur. C'est Willumsen par lui-même : à l'autre bout de la salle est une urne cinéraire qu'il s'est façonnée pour lui-même, avec la précaution d'y mettre des pleureuses, ce qui marque assez la pente naturelle de son esprit.

Pourtant, cet esprit est changeant. Il a débuté dans la peinture, il y a une quarantaine d'années, par un académisme féroce, puis, étant allé comme à peu près tout le monde à Paris, il en revint converti aux théories les plus fougueuses de l'impressionnisme. C'était des paysages qu'il peignait alors : il les exposa dans sa ville natale, Copenhague, et eut un succès de fou rire. Un grand industriel vint à passer par là. C'était M. Harald Bing, directeur de la manufacture où travaillait Pietro Krohn. M. Bing, homme grave et songeur, ne riait pas, ou du moins ne riait qu'après y avoir mûrement réfléchi. Il regarda donc, réfléchit et se dit : « Voilà l'homme qu'il faut pour renouveler la céramique. » Il alla chez Willumsen, qu'il trouva devant un four qu'il avait bâti dans sa propre maison, et où il cherchait à cuire des grès avec des couleurs nouvelles. Il lui offrit la dictature esthétique de ses ateliers. C'était à la fin de 1897. Deux ans plus tard, tout était transformé dans la fabrique Bing et Grœndhall. Tous les artistes, même les plus réfractaires au début, avaient subi son influence, et, dès l'Exposition de 1900, une porcelaine danoise, très différente de la « royale », attirait l'attention des amateurs à Paris. Après quoi, l'impulsion étant donnée, Willumsen se remit à voyager et à peindre.

L'idée qu'il avait apportée à Bing et Grœndhall était celle-ci : mettre aux pièces de céramique des bas-reliefs sculptés, des hauts-reliefs parfois, et avec des à-jour nombreux dans la pâte,

de façon à obtenir des effets de ferronnerie. Il ambitionnait aussi d'enfermer, dans ces formes robustes et musculeuses, des symboles d'une haute gravité. En même temps, il inaugurait des couleurs sévères, brunes et noires, et des décors parfois uniquement linéaires, sans aucun souvenir de nature, enfin une manière de style assyrien. On voit combien les tendances décoratives de toute l'Exposition actuelle étaient, dès cette époque lointaine, préfigurées par lui. Plus tard, paraissait une sorte de porcelaine cloisonnée d'une facture toute nouvelle, éclatante dans son armature d'argent ou d'or, comme de gigantesques scarabées. C'était il y a vingt ans. Depuis, les groupes de figurines en mouvement du regretté Kai Nielsen, porcelaines blanches dignes de nos plus gracieux biscuits du XVIIIe siècle, puis les grandes pièces statuaires en « roche » céramique de Gauguin, le fils du peintre français, les grès de Carl Petersen, enfin les spirituels animaux de Dahl Jensen accentuaient le caractère de cet art. On en trouve de très beaux exemples au Grand Palais. Les femmes danoises, aussi, contribuent pour une grande part à ce succès. Au Grand Palais, la table occupée par les œuvres de Mlles Hegermann-Lindencrone et F. Garde et Mme Jo Hahn Locher est une des plus originales de la « porcelaine sculptée ».

Ainsi, les deux grandes écoles céramiques de Copenhague, la « Royale » et celle de Bing et Grœndhall, ont su renaître au même moment, croître parallèlement, évoluer à peu près de même, sans arrêt comme sans secousse et cela sans jamais se ressembler, ni qu'on puisse les confondre. Toutes deux ont rendu célèbre en céramique le nom de Copenhague et synonyme de la porcelaine la plus radieuse de notre temps.

Maintenant, pourquoi est-ce le Danemark qui a hérité cette hégémonie autrefois détenue par le continent et qui est devenu de nos jours le véritable « royaume de la Porcelaine »? Nul ne peut en donner une raison raisonnable, pas plus que de la naissance, du zénith et du déclin de toutes les écoles d'art. Une rencontre heureuse de désirs, de rêves, de fierté nationale et de sensibilités d'artistes : voilà les causes secondes. Pour les premières, elles resteront toujours inconnues.

Quand Thorwaldsen revint à Copenhague, à la fin de sa vie, ramenant de Rome, sur sa frégate, les statues qu'il y avait faites, on tira les marbres respectueusement de leurs caisses, on les

mit dans le temple bâti pour les recevoir, on les entoura d'un culte national, on convia le monde entier à les admirer, — et on jeta le foin qui les enveloppait, dans les jardins de la petite île voisine : l'île d'Amager. Au printemps suivant, les jardiniers virent avec surprise pousser des fleurs qu'ils n'avaient pas semées et qu'on n'avait même jamais vues en Danemark, des ombellifères inconnues. Ils crièrent au miracle et ils continuèrent à les cultiver.

Ce qui arriva dans la nature est arrivé dans l'art. Les Danois ont rêvé, comme tout le monde, au début du XIXe siècle, de ressusciter la grande et sévère beauté de la statuaire grecque ; comme tout le monde, ils ont échoué. Mais tandis que, dans leur idolâtrie pour les marbres froids et solennels de Thorwaldsen, ils s'appliquaient à les reproduire, en biscuit, dans leur vieille fabrique de porcelaine, ils prenaient goût à la céramique. Peu à peu, ce goût s'affinait. En même temps, les curiosités d'art éveillées par le grand rival de Canova, la fierté d'apporter au monde une beauté nouvelle, sortie de leur pays sans pittoresque et sans beauté, les animaient et les acheminaient vers des horizons nouveaux. L'éveil ainsi donné se prolongeait, sans bruit et sans éclat, en tentatives plus modestes infiniment et cette fois fécondes. Et un beau jour, parut cette floraison exquise de petits chefs-d'œuvre, auxquels nul ne pensait : les porcelaines de Copenhague. Il y a déjà longtemps qu'on les a vues pour la première fois : elles sont encore aussi vivantes aujourd'hui et aussi précieuses que les fleurs d'Italie dans les jardins d'Amager.

ROBERT DE LA SIZERANNE.

REVUE SCIENTIFIQUE

LES CENT ANS DE LA PHOTOGRAPHIE

Deux événements connexes et qui intéressent tous ceux qui ont quelque rapport avec la photographie, c'est-à-dire à peu près tous les hommes, viennent d'avoir lieu à Paris. Ce fut d'abord le VIe Congrès international de photographie qui tint ses assises du 29 juin au 4 juillet. Ce fut ensuite la célébration du centenaire de la photographie dont la découverte fut commémorée solennellement dans une cérémonie officielle en Sorbonne, le 2 juillet, en présence du président de la République.

Le centenaire de la photographie a un peu fait oublier le Congrès et ce ne fut pas justice. D'une part, en effet, ce Congrès international qui réunissait des savants de presque tous les pays civilisés et même des pays ex-ennemis, entendit des communications précieuses et des discussions passionnantes sur les perfectionnements récents et les points encore à l'étude de la science photographique. Le Congrès établit en quelque sorte le bilan du présent, tandis que le centenaire se contentait d'évoquer le passé. En outre, si le centenaire fut célébré, ce fut uniquement à cause et à l'occasion de la réunion du Congrès.

Parmi les problèmes qui furent discutés au cours du Congrès, les plus intéressants peut-être furent ceux qui concernent ce qu'on appelle la *sensitométrie*. La mesure, la connaissance, exacte, ou pour mieux dire, l'expression précise de l'éclairement reçu par une plaque photographique, est en effet un problème extrêmement délicat et important.

Il est important, parce que c'est de sa solution que dépendent

toutes les mensurations photométriques faites par le moyen de la photographie, et qui sont fondamentales en astronomie, en physique, en radiographie, et dans les questions qui concernent l'éclairage industriel.

Une source lumineuse, qui, visuellement, aura par exemple une intensité de dix bougies, pourra avoir photographiquement des intensités très différentes et variables. Si ces dix bougies visuelles sont émises par une lampe à pétrole, elles seront photographiquement beaucoup moins brillantes que si elles sont émises par une lampe à incandescence à filament métallique, ou surtout par un mur qu'éclaire la lumière du soleil. Cela provient de ce que la flamme du pétrole émet proportionnellement beaucoup plus de rayons visuels et beaucoup moins de rayons ultra-violets, de rayons photographiques, que la lampe électrique à filament métallique et surtout que le soleil. La cause en est que la température de la flamme du pétrole est très inférieure à celle du filament métallique et surtout à celle du soleil.

Il est en effet bien établi maintenant que la proportion des rayons de faibles longueurs d'onde émis par une source augmente à mesure que la température de cette source s'élève. Et si la source est un corps dont le pouvoir émissif et le pouvoir absorbant sont égaux à l'unité, — ce qui est à peu près le cas des sources usuelles aux températures élevées, — il existe une loi numérique, la loi de Planck, qui exprime très exactement la proportion des rayons de diverses longueurs d'onde émis par cette flamme.

Le problème de sensitométrie agité par le Congrès photographique consistait donc à se mettre d'accord sur l'emploi comme étalon, comme unité, d'une source lumineuse de température définie et dont le rayonnement fût par conséquent aussi bien précisé visuellement que photographiquement.

Après discussion, le Congrès a décidé à cet effet d'adopter comme étalon une source à la température absolue de 5 000 degrés, qui est celle qui correspond à la lumière moyenne du jour. Comme il n'existe pas dans nos laboratoires de source aussi chaude, on a décidé d'employer une source lumineuse de température plus basse et dont on ramènera le rayonnement à correspondre à 5 000 degrés de température, au moyen d'un écran bleu convenablement étudié et qui enrichira sa lumière en rayons de courtes longueurs d'onde.

Ayant ainsi résumé ce qui fut l'objet principal des discussions du Congrès photographique, il nous reste à parler du centenaire de la

découverte auquel nul n'eût songé sans doute si le Congrès n'avait servi de prétexte à le célébrer.

S'il est en effet impossible de dire que la photographie fut découverte en 1825 (et nous verrons au contraire qu'elle semble avoir émis ses premiers vagissements plusieurs années auparavant), il n'en est pas moins vrai que l'on peut attribuer en toute certitude à un homme, et précisément à un Français, Nicéphore Niepce, les premières images qui soient un peu dignes de ce nom. Il n'en est pas moins vrai, que les perfectionnements ultérieurs qui « mirent au point, » — ceci dit sans calembour, — l'invention nouvelle furent dus principalement à d'autres Français, Daguerre notamment et Niepce de Saint-Victor, auxquels il serait injuste de ne pas joindre le nom du chimiste anglais Fox Talbot.

Nous voudrions, dans les pages qui vont suivre, reprendre brièvement cette histoire d'une des plus belles, des plus féeriques, des plus utiles inventions que l'homme ait jamais faites. Le culte des ancêtres est une des plus nobles préoccupations qui soit commune et ait toujours été commune aux sentiments religieux de tous les peuples. Il ne saurait mieux se manifester que lorsqu'il s'agit de ceux de nos aïeux dont le génie a enrichi le patrimoine commun de quelque découverte précieuse.

Et s'il est une découverte qui a été, reste et demeurera toujours chère à l'humanité, c'est bien celle-là.

Par elle l'espace et le temps sont supprimés. L'espace, puisque les paysages et les êtres les plus éloignés nous deviennent voisins par l'image photographique. Le temps, puisqu'elle fait revivre, conserve et ressuscite les traits et les formes des êtres absents et surtout de ces éternels absents : les morts. Si tous ceux à qui une photographie pendue à la tête d'un lit, ou serrée tendrement dans la poche secrète d'un portefeuille, a apporté la douceur d'un réconfort, la résurrection d'un sourire aboli, l'illusion consolante d'être moins isolé ; si tous ceux-là daignaient accorder aux grands et modestes inventeurs français de la photographie, une seule pensée, toutes ces gratitudes répandues par millions, par centaines de millions à travers la terre feraient le plus magnifique et le plus juste hommage qui ait été rendu à des hommes bienfaisants.

Mais ce n'est point le sentiment seulement, qui doit beaucoup à la photographie ; ce n'est point seulement cette charité qui, selon Pascal, est d'un ordre infiniment plus élevé que le savoir. Celui-ci ne lui doit pas moins d'obligations.

« Il n'est, comme le disait à la Sorbonne le professeur Charles Fabry, pas une branche de la science où l'on puisse se passer de la photographie. »

L'astronomie lui doit la plupart de ses récentes découvertes, car par l'accumulation des impressions lumineuses qui, sur la plaque, se prolonge autant qu'on veut, on arrive à observer et à découvrir, avec une lunette de puissance donnée, les objets célestes que le même instrument serait impuissant à révéler à l'œil. C'est que sur la rétine les impressions lumineuses ne s'accumulent que pendant un dixième de seconde environ, et que toute la lumière qui survient au bout de ce laps de temps ne peut pas renforcer l'impression première produite sur la rétine, mais seulement la prolonger.

En un mot, la plaque photographique peut *intégrer* l'action qu'elle subit pendant un temps presque indéfini. Et c'est pourquoi, dans les observatoires, on photographie aujourd'hui les nébuleuses et les étoiles faibles avec des durées de pose, qui atteignent au total des heures et quelquefois des journées.

Si, en astronomie, la photographie permet d'accumuler les impressions, elle permet aussi de les rendre plus brèves que celles de la rétine. Tout ce qui, sur celle-ci, dure très peu, fût-ce un dix-millionième de seconde, est perçu comme n'ayant pas duré moins de un dixième de seconde, car les impressions lumineuses persistent sur l'œil durant un temps à peu près égal à cette quantité. Au contraire, sur la plaque photographique, les impressions semblent ne s enregistrer qu'autant que l'agent lumineux est présent. C'est ce qui a permis dans l'analyse de phénomènes ultra rapides, comme ceux que manifestent l'étincelle électrique ou les mouvements de la surface solaire, d'obtenir photographiquement des précisions que la simple vision était incapable de révéler.

La photographie se trouve donc être un enregistreur de lumière infiniment plus souple, plus extensible, plus élastique que l'œil.

L'emploi de la plaque comme enregistreur de mouvements et de phénomènes rapides est précisément ce qui a permis la réalisation du cinématographe, du cinéma comme on dit maintenant, qui, de tous les progrès engendrés par la découverte de Niepce et Daguerre, est assurément celui qui a le plus bouleversé nos mœurs. Au point de vue purement scientifique, l'enregistrement des durées très faibles, des intervalles infiniment petits, des phénomènes rapides qui échappent à nos sens est un domaine où la photographie est maîtresse. Suivant la juste expression de M. Fabry, elle joue pour le

temps un rôle analogue à celui que joue le microscope pour l'étendue.

En outre, la photographie n'intègre pas seulement dans le temps les impressions lumineuses provenant de tel point de l'espace. Elle intègre aussi dans l'espace les impressions lumineuses provenant de tel point du temps. Je veux dire qu'elle fixe instantanément l'image et les positions relatives de tous les lieux, de tous les points situés dans un champ étendu. C'est pourquoi la topographie, l'art de représenter tous les accidents d'un terrain sur une carte exacte, qui ne se réalisait autrefois qu'au prix d'un labeur long et fatigant, est devenue aujourd'hui, par la photographie, une science bien plus facile et bien plus précise. La cartographie photographique, les levées de plans photographiques sont capables d'éliminer complètement les anciennes méthodes si pénibles et si aléatoires. On l'a bien vu dans la dernière guerre où la photographie par avion des positions adverses a pris le développement que l'on sait.

La topographie céleste, la cartographie sidérale ont profité plus encore, peut-être, que leurs émules terrestres, de ce progrès. C'est la lune, dont on obtient, en une fraction de seconde, une image détaillée, exacte, tandis qu'il fallait autrefois des années de labeur pour faire une carte de la lune. Ce sont les planètes que l'on saisit avec la même exactitude dans leur état instantané. C'est le ciel étoilé tout entier qui vient en peu de temps imprimer docilement ses myriades d'étoiles sur la plaque sensible. Cela permet ensuite de faire à loisir et rapidement, au bureau d'études et sur le cliché même, la détermination des positions relatives des étoiles qu'il fallait autrefois des années de pénible travail nocturne pour réaliser directement à la lunette. Nous y reviendrons.

Enfin, il est une autre raison d'ordre général qui explique le rôle considérable de la photographie dans le progrès des sciences. C'est que la plaque photographique est sensible à tout un monde de rayonments que l'œil est incapable de percevoir. Dans la gamme immense des radiations connues dont les ondes s'étendent d'un deux-cent-millionième de millimètre aux 20 kilomètres des ondes de la T. S. F., notre œil ne perçoit qu'un pinceau ondulatoire très limité. En dehors de l'espace très étroit qui s'étend des rayons rouges aux violets, l'œil ne perçoit rien.

Au contraire, s'il est vrai que la plaque photographique ne perçoit pas grand chose au delà du rouge, en revanche elle est sensible à tout l'immense domaine qui s'étend en deçà du violet, à l'ultra-violet, à tous les rayons X, et au delà à ces rayons gamma du

radium, qui sont les plus rapides des rayons X, mais qui sont des rayons X naturels. Bien plus, en outre de toutes ces radiations ondulatoires, pour lesquelles l'œil humain est aveugle, la plaque perçoit ces rayons en quelque sorte matériels, que l'œil ne voit pas davantage, et qui sont les rayons cathodiques et anodiques, les rayons alpha et bêta des corps radioactifs.

Telles sont les propriétés générales de la photographie, qui ont fait qu'elle a contribué si puissamment aux progrès récents des sciences. Et si j'ai parlé surtout de l'astronomie, c'est à titre d'exemple, et parce qu'on a, naturellement, toujours tendance à prêcher pour sa paroisse. Mais la botanique, la zoologie, la cytologie, la physiologie, la microbiologie, la géographie, la médecine (par la radiographie), la physique, la chimie, toutes les sciences, en un mot, lui sont redevables pareillement de progrès importants.

Et l'on comprend aujourd'hui mieux que jamais combien est juste le mot de Janssen : « La plaque photographique est la vraie rétine du savant. »

L'art, lui aussi, a, quoi qu'on en ait dit, profité de la photographie. Ce n'est pas douteux, en tout cas, pour la vulgarisation de l'art. Grâce à elle, les reproductions parfaites des chefs-d'œuvre du monde entier sont devenues accessibles aux plus humbles, et chacun peut avoir aujourd'hui chez soi, pour des sommes fort raisonnables au regard de celles qu'exigent le vivre et le couvert, la *Joconde*, la *Cène* ou la *Fornarina*, dont la photographie restitue fidèlement la ligne et les couleurs. Répandre l'art, c'est lui être utile.

Il n'est pas douteux non plus que la photographie est devenue par elle-même un art admirable, et je sais des photographes qui, par un choix heureux de jeux de lumière, font des portraits qui peuvent, — le mérite en moins, — rivaliser avec des Rembrandt.

Que si, d'ailleurs, on se range à l'esthétique d'un La Fontaine, selon qui « il ne faut pas quitter la nature d'un pas », ou d'un Boileau affirmant qu'

> Il n'est pas de serpent, ni de monstre odieux,
> Qui par l'art imité ne puisse plaire aux yeux,

on ne saurait méconnaître que la photographie répond très précisément à cette esthétique particulière. Mais cette esthétique est-elle bonne ? Ceci est une autre question, dont je dois laisser la solution, — s'il en est une, — à M. de la Sizeranne.

En tout cas, c'est peut-être aller un peu loin que d'affirmer,

comme le faisait en Sorbonne, avec beaucoup d'esprit d'ailleurs, M. le sous-secrétaire d'État Yvon Delbos, que la photographie a enrichi l'art en obligeant les artistes à faire des tentatives qui ressemblent le moins possible à la photographie, c'est-à-dire à l'imitation fidèle de la nature.

En fait, nous ne pensons pas, — bien au contraire, — que, depuis Niepce et Daguerre, le monde ait vu une floraison d'artistes et d'œuvres supérieurs à ceux et à celles de la période préphotographique. Et ceci revient à dire que l'argument de M. Delbos ne nous paraît pas très convaincant et que, pour employer une expression que connaît bien son président du Conseil, art et science semblent fort être des « variables indépendantes ».

* * *

Et maintenant, il sied que nous esquissions rapidement l'histoire des premiers vagissements de cette découverte, presque exclusivement française, qui a créé tant de progrès du savoir et du pouvoir humain, et qui par ailleurs a su et sait mieux que toute autre calmer cette nostalgie des lieux et des êtres abolis qui rend si douloureux notre passage sur cette planète. Redire en quelques mots cette histoire sera le meilleur hommage que nous puissions déposer au pied de ces modestes inventeurs qui furent contemporains ignorés des prodigieuses conquêtes du premier Empire et dont les conquêtes maintenant dominent le monde entier, tandis que celles-là s'enfoncent chaque jour davantage au sombre royaume de l'oubli.

On peut définir la photographie, comme le fait M. Potonniée (1) : « l'art de rendre permanentes, par des moyens autres que ceux du dessin manuel, les images perçues dans la chambre noire ».

Cette définition correspond bien à l'idée actuelle que nous nous faisons de la photographie. Mais étymologiquement ce mot signifie « inscription ou dessin par la lumière ». Et la définition étymologique a d'autant plus besoin d'être rappelée ici qu'elle va nous faire comprendre l'origine et le développement de l'invention.

Toute ombre projetée est en somme une photographie, — en ce sens étymologique, — puisque la lumière y dessine la silhouette de l'objet qui porte ombre. Le croissant de la lune, par exemple, en est une, en ce sens.

(1) On lira avec intérêt l'excellente *Histoire de la découverte de la photographie* (Paul Montel, éditeur, 35, boulevard Saint-Jacques) que vient de publier M. Potonniée. Elle met définitivement au point les controverses soulevées par cette découverte, et nous l'avons consultée avec fruit.

L'idée de fixer d'une manière quelconque la silhouette projetée par la lumière, l'ombre portée d'un objet, devait naître d'autant plus naturellement que cette fixation est en vérité réalisée de diverses manières par la nature.

Par exemple, les tableaux que l'on accroche sur une tapisserie ou sur un papier peint, laissent, lorsqu'on les retire au bout d'un certain temps, leur silhouette marquée sur le mur. C'est que le papier ou la tapisserie ont moins subi l'action de la lumière sous le cadre qu'autour de celui-ci. Il en résulte une véritable photographie. Photographie aussi, en somme, la silhouette que marque sur la peau l'ombre d'un chapeau porté en été et qui délimite sur le front, à la longue, la silhouette de la coiffure. Ici aussi la lumière solaire a agi différemment sur les points de la peau qui lui étaient exposés et sur ceux où se projetait l'ombre d'un objet.

Plusieurs auteurs avaient eu, dès le XVIIIe siècle, l'idée de dessiner des silhouettes au moyen de la lumière, en utilisant la propriété de certains sels d'argent, découverte bien longtemps auparavant, de noircir à la lumière. C'est ainsi que, dès 1565, l'alchimiste Fabricius connaissait cette propriété. En 1727, le médecin allemand Schultze fixait sur un flacon contenant du nitrate d'argent, des mots et phrases découpés dans des patrons de papier et exposait le tout à la lumière. Retirait-on les caches, les caractères restaient inscrits en blanc sur le contenu du flacon qui avait noirci par ailleurs à la lumière. Bientôt les caractères noircissaient eux-mêmes pour le même motif.

Le physicien aéronaute Charles, qui découvrit le premier le moyen d'utiliser le gaz d'éclairage dans les aérostats et qui est, — bien à tort, — plus connu comme mari de l'Elvire lamartinienne, utilisait, dit-on, à son cours du Conservatoire des arts et métiers, un procédé analogue pour projeter des silhouettes. Vers la même époque, l'anglais Wedgwood faisait des profils au moyen de nitrate et de chlorure d'argent, mais les silhouettes obtenues étaient fugitives, et là non plus on n'avait aucun moyen de fixer les images.

C'est sur ces entrefaites, qu'entra en lice Nicéphore Niepce, né à Châlon-sur-Saône, le 7 mars 1765, qui servit d'abord comme officier aux armées de la République, et qu'une maladie, — qu'on peut qualifier d'heureuse, — obligea bientôt à demander sa réforme. C'est alors, — « ce siècle » (c'est le XIXe que je veux dire) avait un ou deux ans, — qu'il commença à faire les recherches scientifiques qui devaient l'amener à la découverte de la photographie. Une autre cir-

constance heureuse, la possession de ce qu'on appelle une jolie fortune, allait permettre à Nicéphore Niepce, de se livrer à ces travaux sans aucun des soucis matériels qui obligent trop de chercheurs à consacrer à des besognes mercantiles un esprit inventif qui ne devrait, — si le monde était mieux organisé, — être tourné que vers la découverte.

C'est dans ces circonstances, que, — avec la collaboration de son frère Claude, — il inventa d'abord et réalisa, en 1807, un moteur qui était mû par l'inflammation brusque de poudre de lycopode. Ce moteur, qu'ils appelèrent *pyréolophore*, et qui fit marcher des bateaux sur la Saône et la Seine, était en réalité un véritable ancêtre du moteur à explosion actuel.

Ce n'est qu'en 1813, et à l'occasion de l'extension de la lithographie, que Niepce entreprit ses recherches sur la reproduction de dessins par la lumière.

Afin de copier des gravures et de s'épargner la peine de les dessiner sur la planche à graver, il eut l'idée de rechercher si on ne pourrait pas les y dessiner en quelque sorte automatiquement, par l'action de la lumière. Il essaya à cet effet diverses résines, et, en 1817, il eut l'idée d'utiliser le *bitume de Judée* pour copier une estampe. Après un grand nombre d'essais, il remarqua que si on étend un peu de ce vernis sur une plaque de métal, et qu'on y superpose une gravure rendue translucide en l'imbibant de pétrole, et qu'on expose le tout à la lumière du jour, au bout de deux ou trois heures d'exposition la gravure apparaissait sur le bitume en une vague image blanchâtre.

C'est-à-dire que, sous les parties transparentes de la gravure, le bitume était devenu blanchâtre. Or, en plongeant la plaque ainsi exposée dans du pétrole, Niepce remarqua que les parties blanchâtres et touchées par la lumière ne s'y dissolvaient pas, tandis que le vernis situé sous les noirs de la gravure et que la lumière n'avait pas altéré se dissolvait dans le pétrole.

Il n'y avait plus qu'à verser un acide dans les lignes creuses ainsi obtenues, pour que le métal de la plaque fût mordu précisément suivant les lignes de la gravure à reproduire. En encrant ensuite la plaque, on pouvait obtenir autant d'épreuves de la gravure que l'on voulait.

Telle fut la découverte du procédé de reproduction qu'on appela l'héliogravure. Celle-ci permettait de reproduire des dessins au trait et de les fixer. Pour obtenir une véritable photographie, il restait à

enregistrer de la sorte à la chambre noire, — qui était connue depuis des siècles, — l'image d'un objet extérieur avec tous ses dégradés. Niepce eut l'idée, pour manifester ceux-ci, de faire des images qu'on regarderait par transparence et il imagina alors de fixer son bitume de Judée sur des plaques de verre. On conçoit dans ces conditions que les différentes épaisseurs du vernis impressionné traduisaient les dégradés de l'image photographique. Il semble que ce soit en 1822 que Niepce ait produit la première image ainsi obtenue. Et c'est donc 1822 qui mérite plutôt que toute autre année d'être appelée la date de la découverte de la photographie.

Puis, revenant à la plaque-support de métal, Niepce réussit finalement en 1826 à rendre les dégradés dans la couche de bitume de Judée en l'exposant, — après l'action de la lumière et du dissolvant, — au-dessus de quelques grains d'iode dont les émanations coloraient l'image en proportion des épaisseurs du vernis demeuré.

Il est donc bien établi, — notamment par l'étude consciencieuse et si documentée de M. Potonniée, — que Niepce est le véritable et premier inventeur de la photographie.

Sur ces entrefaites, — c'était en 1826, — Niepce reçut une lettre dont le signataire lui était inconnu. C'était Daguerre, un peintre, qui voulant créer un *diorama*, sorte de panorama, où il voulait reproduire des scènes diverses, cherchait, pour gagner du temps, à reproduire directement les paysages donnés par la chambre noire. Ayant par hasard entendu parler des travaux de Niepce, il lui proposait une collaboration.

Celle-ci se réalisa bientôt sous la forme d'un contrat qui rend un éclatant hommage à la priorité de Nicéphore Niepce, puisque « Monsieur Daguerre s'engage à travailler au perfectionnement de la *découverte de Monsieur Niepce qui consiste dans la reproduction spontanée des images reçues dans la chambre noire...* »

Sur ces entrefaites, Niepce mourait (5 juillet 1833). Mais Daguerre était de taille à perfectionner bientôt ce qu'on lui léguait.

Il abandonna bien vite le procédé au bitume de Judée qui exigeait des poses beaucoup trop longues et vint à l'emploi des sels d'argent. Le daguerréotype allait succéder à l'héliographie. Bref, dès 1835, Daguerre avait obtenu le résultat suivant : il étendait de l'iode sur une plaque argentée, où se formait ainsi une mince couche d'iodure d'argent. Mise à la chambre noire, à la chambre obscure, — comme on disait alors, — elle était, après exposition, retirée avant que l'image en fût visible, puis placée au-dessus d'un vase contenant

du mercure chauffé. Le mercure recouvrait les blancs de cette *image latente*, qui se dessinait aussitôt en positive. Mais l'image ainsi révélée n'était pas fixée : au grand jour son iodure d'argent encore intact continuait à s'impressionner et effaçait bientôt tout.

Ce n'est que quelque temps après que Daguerre remarqua qu'en lavant la plaque dans une solution chaude de sel de cuisine, l'iodure d'argent intact s'y dissolvait, et la plaque était fixée.

Les images obtenues étaient d'un modelé merveilleux ; elles n'exigeaient pas des durées de pose très longues. Aussi le succès du daguerréotype fut foudroyant dans le monde entier. Il souleva dans le public et parmi les savants un enthousiasme durable. Qui de nous ne possède encore dans ses archives, le daguerréotype de quelque aïeule dont la perfection a subi à peine la patine des années ?

Tous les perfectionnements ultérieurs de la photographie, tous ses progrès actuels sont directement issus des découvertes de Nicéphore Niepce et de Daguerre.

Ce sont les travaux de Bayard et de Talbot qui substituèrent, dans la méthode de Daguerre, le papier aux plaques métalliques.

C'est l'emploi comme fixateur de l'hyposulfite de soude par Talbot qui lui avait d'ailleurs été conseillé par Herschel. Ce sont les recherches de Niepce de Saint-Victor,— neveu de Nicéphore Niepce, — véritable créateur de la photographie sur verre, où à l'albumine on substitua plus tard le collodion, puis la gélatine.

Aujourd'hui les durées de poses ont pu devenir cent mille fois plus courtes qu'elles n'étaient lors des premières photographies au bitume de Judée, de Nicéphore Niepce. On voit par là le chemin parcouru.

Telles furent les premières étapes de cette belle découverte qui, on peut le dire, est véritablement française, et qui, au même titre que le système métrique et la microbiologie, a porté partout dans le monde le nom de notre nation. Il faut remercier le VIe Congrès international de photographie de l'avoir rappelé au public par la célébration d'un centenaire... qui était peut-être en retard de deux ou trois ans.

CHARLES NORDMANN.

LES MODIFICATIONS DES FONDS SOUS-MARINS

Les sondes qu'a rapportées le commandant du transport le *Loiret* de sa dernière traversée dans le golfe de Gascogne, lorsqu'il faisait route du large du Cap Ortégal sur Rochefort, ont suscité un vif intérêt dans les milieux scientifiques et maritimes : tout indique que ces nouvelles profondeurs ne sont pas imaginaires et qu'elles ont réellement été obtenues ; par la latitude de 45° 07′ N. et la longitude de 3° 57′ W., c'est-à-dire dans une région où la carte générale de l'île d'Ouessant au Cap Finisterre porte des chiffres de 4 110, 3 270, 2 550, le sondeur a annoncé 36, 45, 34, 39, 50..., mètres. Ce fait surprenant a déjà un précédent récent : un navire, le *May*, a signalé, en 1918, sensiblement sur la même route, dans le Nord-Est du Cap Ortégal, des sondes de 210 à 175 mètres, avec un minimum de 152 mètres, au delà du tracé des fonds de 1 000 mètres ; ces profondeurs, il est vrai, ont été contestées, et même, sur certaines cartes, effacées. La carte de l'hydrographie française les a conservées. Les sondages du *Loiret* viendraient confirmer la possibilité de leur existence, bien qu'ils ne soient point dans leur voisinage immédiat.

Ce fait nouveau allait naturellement provoquer de nombreux commentaires ; on comprend la prudente réserve dans laquelle se retranchent les savants les plus avertis et les services intéressés, tout au moins en ce qui concerne l'explication du phénomène. Il y en a une qui vient naturellement à l'esprit : les lignes de sondes pratiquées par les hydrographes sont moins serrées au large qu'à l'abord des côtes, et si rien n'est venu révéler une surélévation du sol sous-marin, les grands fonds, qui sont sans danger, n'intéressent

plus le navigateur que dans quelques cas particuliers, par exemple, quand il s'agit de la pose d'un câble sous-marin; il n'en va pas de même pour le géographe. Mais, bien que liées entre elles, la géographie est une chose, et la navigation en est une autre, et les cartes marines sont faites d'abord pour les navigateurs.

Il est, d'une part, possible qu'un plateau sous-marin ait échappé jusqu'ici à notre connaissance dans le golfe de Gascogne, et jusqu'à ce que le fait ait été vérifié, contrôlé, que cet exhaussement ait été délimité dans ses contours, le mieux est encore de s'abstenir. Il faudrait aussi posséder tous les éléments des observations, rechercher des concordances de dates entre telles manifestations comme un raz de marée, et cette « grande vague d'allure anormale qui se dirigeait vers le Nord », donnant l'impression d'une barre de sable. De l'ensemble des données, patiemment recueillies, surgira peut-être une hypothèse acceptable.

On doit noter qu'il n'y a pas si longtemps le Bureau hydrographique américain, dans un avis aux navigateurs, signalaient qu'un navire qui atterrissait sur le Cap Fear par le Sud-Est avait trouvé des fonds de 50 mètres au delà de la ligne des 1000 mètres. Tant que les recherches bathymétriques ne seront pas complètes sur toute la surface du golfe, l'hydrographie réservera de ces surprises.

Aussi bien, il serait facile de reproduire ici les hypothèses variées qui ont été faites ces jours derniers; nous dirons seulement que si l'on connaît historiquement maints exemples d'îles et d'îlots qui ont émergé pour disparaître ensuite, le fait d'un mouvement progressif, sans origine volcanique, est plus difficilement explicable.

Parmi les apparitions dûment constatées de terres nouvelles au milieu des océans, nous en citerons quelques-unes.

Le 11 mars 1721, M. de Montagnac, consul de France à Lisbonne, écrivait au Régent qu'un petit bâtiment portugais annonçait la découverte de deux écueils formés entre les îles San-Miguel et Terceira à la suite d'un tremblement de terre. Une autre lettre du 2 avril, de M. Sauvaire, consul de France à Madère, confirmait cet avis : « Il s'est soulevé en pleine mer une isle pleine d'un feu sy extraordinaire qu'il monte *caziment* jusqu'aux nuages. » Jean Morel, pilote au port de Calais, en rapportait des croquis : « Ainsi paroist la nouvelle isle ou torrent de feu quand on est au Nord-Est d'elle, et qui a esté nommée par les Portugais l'isle del Bon Jésus, à cause que cette isle a été découverte dans la nuit du 31 décembre 1720 au 1er janvier 1721. » Le sieur Lentier, de Marseille, pilote du vaisseau

la *Fortune-Constante*, en laissa une longue description. Mais le 10 mars, M. Sauvaire constatait sa disparition, confirmée par le capitaine du vaisseau *Notre-Dame de la Chandeleur*. A ce moment, l'île avait tellement grandi qu'elle avait près de trois lieues de circuit et que « même la matière qui en coulait avait fait un petit port pour mettre un bâtiment à couvert ».

En 1811, un nouvel îlot se forma, toujours après un tremblement de terre, à une demi-lieue de la pointe Ouest de l'île San-Miguel. Le capitaine du sloop anglais, la *Sabrina*, en prit possession au nom de Sa Majesté, le 4 juillet; et, au mois d'octobre suivant, on ne trouvait plus trace de ce petit domaine britannique.

Plus connue est l'île Julia, ou Nerita, qui surgit en juillet 1831, entre la Sicile et la Tunisie, à quelques kilomètres dans l'est-nord-est de l'île de Pantellaria, pour disparaître au mois de décembre de la même année, laissant à sa place le banc Graham. L'éruption sous-marine commença le 28 juin 1831 ; le 11 juillet, on apercevait, de la côte de Sicile, la colonne de fumée s'élevant de la mer. Le 19 juillet, un volcan sortait de l'eau ; il fut visité le 22 juillet par le *commander* Smith, commandant du brick *la Philomèle*; il estimait son diamètre à un mille marin, sa hauteur à 27 mètres. Le 3 septembre, le capitaine Wodehouse, mesurant sa circonférence, la trouvait de 988 mètres, avec 32 mètres de hauteur. Le 28 septembre, le commandant et les officiers du brick français *la Flèche* débarquaient sur l'île ; deux mois après, elle commençait à s'effriter en s'affaissant, et, en décembre 1831, la corvette la *Cornélie* n'apercevait plus qu'un banc à fleur d'eau, que balayaient les vagues.

Récemment, le 2 mars 1923, le vapeur japonais *Wakasamaru* observait une violente action volcanique à une soixantaine de milles de la côte d'Annam, et, le 9 mars, l' « île Nouvelle », ou l' « île Sans-Nom », — comme on voudra, — émergeait sur ce point, dans les mers de Chine, pour préciser, par 10° 10′ 10″ de latitude nord, et 108° 59′ 00″ de longitude Est de Greenwich, au milieu d'un groupe d'îles, dont la plus septentrionale est Cecir de Mer, tandis que gisent dans le sud la Grande Catwick, la Petite Catwick et Poulo-Sapate. La reconnaissance en fut faite par la mission hydrographique de l'Indo-Chine, sous la direction de M. l'ingénieur hydrographe Pélissier ; nous en avons un plan, des croquis, des photographies : l'îlot éphémère, fait de matières poreuses et légères, a disparu peu de mois après ; l' « île Nouvelle » est recouverte par la mer, laissant peut-être un récif dangereux.

Dans les quelques faits que nous venons de citer, et qui défient toute contestation, on saisit la cause efficiente, l'éruption. Il n'en va pas de même des sondages obtenus par le *Loiret* dans le golfe de Gascogne. Les circonstances de détail marquent bien le soin qui fut apporté à la sonde : le commandant du transport ayant des doutes sur les indications du sondeur Warluzel, procéda avec la sonde à main, le navire stoppé. Il était placé sur la carte par des relèvements radiogoniométriques et par des droites de hauteur; une large vérification, méthodique et pourvue du matériel qui convient, s'impose, et dès maintenant, elle est à l'étude; nne mission hydrographique effectuera ces travaux. Le plomb a ramené des échantillons du fond, sable, cailloux et gravier.

La question a d'autant plus d'importance que, dans ces parages, les bancs de sonde sont considérés comme donnant les indications les plus utiles à l'atterrissage pour le marin arrivant du large. J'ouvre les instructions nautiques de la côte Ouest de la France, à la page 2 : « Longtemps avant d'atterrir, il doit sonder d'une façon continue, car il peut rencontrer, même par beau temps, un brouillard épais en approchant de la terre... » Cette particularité, cette vieille recommandation faite aux marins, est de nature à jeter un certain doute dans le raisonnement : si tant de vaisseaux ont sondé, en venant du large, comment se fait-il qu'aucun d'eux n'ait signalé, dans le passé, des sondes anormales, très différentes de celles portées sur les cartes? Cet exhaussement serait-il donc d'origine récente? On voit que tout cela a besoin d'être débrouillé.

L'océanographie a fait, depuis cinquante ans, des progrès immenses. La géologie sous-marine, cette jeune science qui s'organise, compte déjà des maîtres incontestés, spécialement en France; on comprend les raisons qui font que les savants s'abstiennent de toute explication hâtive, et il faut les en louer. Pourtant, dans le cas présent, c'est surtout à eux que nous devons nous adresser, et c'est d'eux que nous attendons les réponses.

Commandant VIVIELLE.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

En Angleterre s'accomplissent des événements d'ordre économique et social qui comportent, pour tous les autres peuples, des enseignements de haute valeur et qui ne sauraient manquer d'avoir, chez nous, des répercussions politiques. S'il était, après la guerre, une certitude qui s'imposât aux gouvernements, c'était la nécessité, pour reconstruire l'Europe politique et surtout financière, d'une solidarité étroite des Alliés, et même d'une entente entre tous les belligérants de la veille. La méconnaissance de cette vérité de bon sens a entraîné les nations à la ruine ; l'urgence de la mettre, même tardivement, en pratique n'a jamais été plus évidente. L'apparente prospérité industrielle, commerciale, financière de certains pays n'est qu'un trompe-l'œil qui dissimule des tares secrètes, une détresse latente d'où sortiront d'inévitables crises. Les phases de l'évolution se développent partout selon le même rythme ; c'est d'abord la crise monétaire et financière qui démontre la nécessité d'un retour à la monnaie stable et à l'étalon or ; c'est ensuite la crise industrielle qui engendre les troubles sociaux. Le conflit qui vient d'éclater dans les charbonnages d'Angleterre et qui n'a reçu qu'une solution provisoire le 31 juillet va nous fournir l'illustration singulièrement frappante de ces vérités d'expérience.

La crise des houillères anglaises est d'abord une conséquence des difficultés avec lesquelles, dans tous les pays, le commerce du charbon s'est trouvé aux prises après la guerre. Par le bouleversement de l'Europe politique, les conditions du commerce général ont été complètement renouvelées ; chaque État, ancien ou nouveau, a cherché à se suffire à lui-même et à réduire ses importations ; par ailleurs, l'emploi du pétrole et de la houille blanche comme générateurs de force tend à réduire les besoins de l'industrie en charbon. A ces causes économiques il convient d'ajouter des facteurs d'ordre moral : l'affaiblissement, en Angleterre, du rendement de la main-d'œuvre, l'appétit général de jouissance et de bien-être. La pro-

duction de charbon, dans le premier trimestre de 1925, a été de 92 pour 100 de ce qu'elle était en 1913 et elle n'a cessé, depuis le mois d'avril, de décroître; l'exportation a diminué de 25 pour 100. Sans l'occupation de la Ruhr par les Français et les Belges, la crise charbonnière aurait éclaté deux ans plus tôt; le Gouvernement anglais lui-même en a fait le précieux aveu. La presse anglaise, en 1923, ne se lassait pas de répéter, que l'occupation de la Ruhr était nuisible au commerce britannique : c'était le contraire de la vérité; il est intéressant de le constater, au moment même où le dernier soldat français quitte le bassin d'Essen. En 1923, par suite de l'occupation, l'Allemagne a importé 67 pour 100 de charbon anglais de plus qu'en 1913. Cette année, au contraire, les importations allemandes de houille sont inférieures de 24 pour 100 à ce qu'elles étaient en 1913. Les charbons allemands ont reconquis des marchés que l'Angleterre s'était assurés pendant la guerre. Les exportations de charbon allemand, sans atteindre encore le niveau d'avant la guerre, ont doublé entre novembre 1924 et janvier 1925. M. William Martin, dans *le Journal de Genève*, donne les précisions suivantes : « La Hollande achète à l'Allemagne 1 800 000 tonnes contre 345 000 seulement à l'Angleterre. Les chemins de fer italiens s'approvisionnent dans la Ruhr. Les chemins de fer français ont supprimé leur bureau d'achat à Cardiff. L'Angleterre a été éliminée du Canada par les États-Unis. En un an, l'exportation totale des charbons anglais est tombée de 70 à 52 millions de tonnes, au moment même où le marché intérieur se réduisait dans des proportions considérables. C'est ainsi que l'Amirauté britannique a acheté dans le Pays de Galles, en 1924, 273 000 tonnes contre 1 697 000 tonnes en 1913. » Environ 500 puits de mines ont été fermés depuis quelques mois. Sur 1 300 000 chômeurs, 300 000 sont des mineurs. Un petit nombre de compagnies ont seules, cette année, distribué des dividendes, d'ailleurs maigres, à leurs actionnaires. Un marasme général sévit sur l'industrie et le commerce de la houille.

La crise est générale; elle s'est accentuée cette année; le nombre des chômeurs s'accroît, les recettes s'amoindrissent, la balance commerciale sera bientôt déficitaire, l'activité industrielle et commerciale est stagnante. Mais la diminution de l'exportation du charbon est le symptôme le plus alarmant, car le charbon est le fondement de la richesse de la Grande-Bretagne, l'assiette de sa puissance. Seule l'exportation du charbon permet de compenser les formidables importations de denrées alimentaires auxquelles l'Angleterre ne

peut se soustraire. Seule l'exportation du charbon permet de soutenir au pair de l'or le change de la livre. Seule enfin elle fournit du fret à cette innombrable flotte de commerce qui est indispensable à la vie de l'Angleterre et à sa suprématie navale. Tout l'édifice de la prospérité britannique est supporté par le bloc de houille. On comprend l'inquiétude qui s'est emparée du public et du Gouvernement devant la menace d'une formidable grève des mineurs.

Il est naturel que les compagnies houillères aient besoin de réaliser des bénéfices; c'est avec ces bénéfices qu'elles peuvent étendre l'exploitation, renouveler l'outillage, et rémunérer les capitaux engagés; les ouvriers sont les premiers intéressés à la prospérité de l'entreprise qui les fait vivre. Il est naturel d'autre part qu'ils désirent s'assurer des salaires suffisants non seulement pour la subsistance de leur famille, mais encore pour cet accroissement du bien-être, cet exhaussement du *standard of life* qui est le précieux moteur du progrès social et de la civilisation. L'art de la politique sociale est de concilier ces deux points de vue, l'un et l'autre légitimes. Les mineurs anglais sont à peine plus payés qu'ils ne l'étaient en 1913. La crise résulte de ce qu'ils réclament une augmentation de salaire au même moment où les compagnies sont obligées de déclarer que les frais actuels de la production sont trop élevés pour permettre une exploitation rémunératrice et qu'elles ne voient d'autre issue qu'une réduction des salaires ou un retour à la journée de travail de huit heures au lieu de sept heures. Il s'ajoute évidemment, à cette redoutable antinomie économique, un élément politique; les chefs des trade-unions ne sont pas fâchés de créer des difficultés au gouvernement conservateur et même de mettre dans l'embarras les travaillistes modérés de la nuance de M. MacDonald. L'Association minière qui syndique les grandes entreprises de charbon et la Fédération des mineurs ont nommé des délégués pour rechercher en commun une solution. Les Compagnies, lasses de concessions, étaient résolues à en finir avec une situation intolérable; M. Cook et les chefs de la Fédération des mineurs souhaitaient un conflit qui démontrât la nécessité de la nationalisation des mines et de leur exploitation par l'État. Les compagnies ont donc donné le 15 juillet un préavis dénonçant le contrat de travail et le taux des salaires à la date du 1er août. Le Gouvernement s'est ému; une tentative d'arbitrage sous les auspices de M. Bridgeman, premier lord de l'Amirauté, n'ayant pas abouti, M. Stanley Baldwin a lui-même cherché des moyens de conciliation.

Le 29, une conférence ouvrière et patronale ne réussissait qu'à montrer le caractère grave et insoluble du différend. Le rapport de la commission d'enquête admet que ni les patrons, ni les mineurs ne sont responsables de la crise qui est le résultat des conditions économiques dont souffre toute l'industrie anglaise.

Le gouvernement de M. Baldwin se trouvait, le 31 juillet, en présence d'un danger pressant. Les patrons ayant refusé de proroger la durée du préavis, une formidable grève des charbonnages allait paralyser toute la vie économique de l'Angleterre. C'est une mobilisation générale des forces ouvrières que le comité directeur des trade-unions avait préparée; les cheminots avaient reçu l'ordre de cesser tout transport, les dockers d'arrêter tout embarquement de charbon, en quelques jours, l'Angleterre serait réduite à la famine et le Gouvernement à la capitulation. Le Comité exécutif de la fédération internationale des mineurs, réuni le 28 juillet à Paris, décidait, en termes assez vagues, de venir en aide aux Anglais par « une action internationale » et notamment en arrêtant les exportations de charbon. « Nous tenions le pays à la gorge, c'était le moment de poser nos conditions », a dit l'un des chefs du mouvement ouvrier. Les trade-unions disposaient, dit-on, de 20 millions de livres pour mener la lutte. M. Baldwin mit les pouces. Le préavis est retiré par les Compagnies pour une période de quinze jours, étant entendu que, d'ici là, un accord sera intervenu. Le taux actuel des salaires et la durée du travail sont maintenus, mais le Gouvernement s'engage à couvrir par des subsides les déficits d'exploitation des compagnies minières. Une commission sera nommée qui entreprendra une vaste enquête sur l'industrie houillère; durant son travail, qui se prolongera plus de six mois, les conditions actuelles seront maintenues. Déjà le Gouvernement a déposé une demande de crédit de dix millions de livres pour subvenir aux frais de la nouvelle combinaison.

Les conséquences de la mesure désespérée consentie par M. Baldwin sont incalculables. C'est d'abord l'équilibre du budget ébranlé et, par suite, la stabilité de la livre au pair du dollar, à laquelle on a fait tant de sacrifices, compromise. Déjà, le 24 juillet, une baisse de un cent a été signalée à New-York. Mais ceci est peu de chose en comparaison des périls politiques et sociaux qui vont surgir. Le Gouvernement conservateur a été porté au pouvoir, avec une majorité considérable, parce que l'opinion publique était lasse des exigences des ouvriers. La capitulation du 31 juillet aura naturellement pour effet d'encourager les revendications des trade-unions et

par suite d'aggraver la cherté de la vie et le poids des impôts. Le charbon cher, c'est l'industrie paralysée. Même dans le parti conservateur, même dans son ministère, M. Baldwin est âprement critiqué. Le ministre de l'Intérieur, sir William Joynson Hicks, l'une des personnalités d'avenir du parti conservateur, demande : « L'Angleterre va-t-elle être gouvernée par le Parlement et le Cabinet ou par une poignée de chefs trade-unionistes? » Question capitale, en effet, qui met en cause les sources mêmes de l'autorité dans l'État et du pouvoir politique et qui ne se pose pas seulement en Angleterre. La capitulation de M. Baldwin marque une date dans l'histoire des conflits du capital et du travail ; elle crée un précédent extrêmement dangereux ; elle achemine l'Angleterre vers des conflits sociaux qui pourraient aller jusqu'à la guerre civile et à la nationalisation des industries. Mais la nationalisation des industries, c'est, sous une forme occidentale, européenne, la réalisation du marxisme, l'acheminement au soviétisme. Trotzki vient de publier un livre où il annonce la prochaine réalisation du communisme en Angleterre. Les Anglais ne sont sans doute pas gens à se laisser faire, mais l'empirisme gouvernemental de M. Baldwin crée pour son pays et pour tous les autres un évident péril. Outre les conséquences sociales de l'exemple et du précédent, les mesures prises par le gouvernement anglais font naître un danger économique pour l'industrie du continent européen. Les producteurs, assurés de ne pas travailler à perte, auront intérêt à pratiquer à l'étranger un système de *dumping* qui leur rouvrira, par un abaissement de prix, les marchés qui se fermaient. L'Angleterre, qui s'est donné pour tâche la restauration de l'Europe économique, pratique une politique qui en compromet les assises fondamentales et qui prépare des troubles sociaux. Il n'est que temps, pour elle, de se ressaisir et de redresser la direction.

C'est ce que beaucoup d'Anglais éclairés demandent au Gouvernement. La responsabilité de la crise charbonnière, ils l'attribuent à la politique financière de M. Winston Churchill, à la stabilisation hâtive et artificielle de la livre au pair de l'or. M. Keynes est l'un des plus âpres censeurs de la politique du *Treasury* ; il calcule que le retour au pair de l'or contraint les industriels à diminuer les salaires de un dixième et accroît du même coup le nombre des chômeurs ; il est d'ailleurs impossible, affirme-t-il non sans raison, de faire comprendre aux salariés que cette baisse de dix pour cent n'est qu'apparente, puisque la valeur de la monnaie avec laquelle ils sont payés est plus forte ; pour que ce fût exact, il faudrait d'ailleurs que la réadaptation

des prix à la valeur de la livre fût immédiate et automatique, ce qui est loin d'arriver dans la pratique. Sir Josiah Stamp, qui fut membre du Comité des experts et dont les communications au récent Congrès de la Chambre de commerce internationale, à Bruxelles, ont été très remarquées, critique lui aussi très vivement les conditions dans lesquelles s'est opéré le retour à l'étalon or ; la Banque d'Angleterre et la Trésorerie n'ont pas prévu ou, si elles ont prévu, n'ont pas pris les précautions nécessaires pour parer les conséquences d'une brusque déflation ; « je ne pense pas, conclut-il, que la situation de l'industrie minière, durant ces derniers mois, résulte nécessairement soit de l'état du marché, soit de l'accord sur les salaires : c'est la politique monétaire qui a aggravé tout le mal. » La Midland Bank que dirige M. Mac-Kenna, sir Alfred Mond qui occupe une situation prééminente dans les milieux industriels, la Fédération des industries britanniques dans un rapport au Gouvernement, soutiennent la même thèse. Cette vigoureuse campagne a fait sur l'opinion publique une forte impression qui a eu des échos, le 7 août, à la Chambre des communes. M. Lloyd George, au nom de l'opposition libérale, sir Robert Horne, au nom d'une fraction mécontente de la majorité conservatrice, ont malmené le Gouvernement. Quant à M. MacDonald, mis au pied du mur par le *Manchester Guardian*, il a péniblement expliqué qu'il approuvait les revendications ouvrières, qu'il admirait l'intervention menaçante des trade-unions, mais qu'il blâmait le Gouvernement d'avoir cédé à la violence et à la menace : l'esprit anglais, en général, ne se pique pas de logique. M. MacDonald, qui a été Premier ministre et espère le redevenir, prend la précaution de désapprouver un Gouvernement qui cède à des procédés violents ; un socialiste français dans l'opposition n'aurait pas montré cette réserve : telle est la supériorité de l'esprit politique des Anglais. M. Baldwin a invoqué la nécessité et soutenu la théorie du moindre mal. M. W. Churchill s'est défendu ; il connaissait les conséquences que le retour à l'étalon or ne pouvait manquer d'entraîner, mais les avantages lui ont toujours paru l'emporter de beaucoup sur les inconvénients. Déjà, le 6 juillet, le Président du *Board of trade*, sir P. Cunliffe Lister, avait déclaré que le retour à l'étalon or ne pouvait être refusé. Refusé à qui ? Qui donc, en cette circonstance, pouvait exercer une pression sur la Banque d'Angleterre et sur le Trésor ? Évidemment la haute finance des États-Unis. Ainsi la politique des deux grands empires anglo-saxons apparaît conduite par l'étroite entente de leurs banques avec une nuance de subordination, de dépendance de la finance anglaise

à l'égard de celle des États-Unis. Belle occasion pour la propagande communiste de soutenir que les affaires politiques et économiques sont conduites par une étroite oligarchie de financiers! Le Gouvernement l'a emporté, par 351 voix contre 16, mais il sort très éprouvé de l'assaut qu'il vient de subir, son chef apparaît diminué et la cohésion de sa majorité ébranlée.

De l'expérience britannique devons-nous conclure que le gouvernement français fait fausse route en se proposant de stabiliser le franc et de revenir avec le temps à l'étalon or? En aucune façon. Les circonstances sont très différentes, et tout est dans la manière de s'y prendre. La manœuvre britannique a été brusque et artificielle; normalement, la valeur relative de la livre est inférieure à celle du dollar; au contraire, la stabilisation de notre devise autour de cent francs pour une livre consolide un état de choses qui correspond à la situation économique et financière réelle de la France. L'emprunt de consolidation actuellement en cours d'émission, et dont le plein succès est au plus haut degré désirable, n'est qu'un premier pas dans la voie du salut. Mais déjà ses bons effets se font sentir : nos rentes de guerre, le vieux 3 pour 100 d'avant-guerre, les obligations du Crédit national, les obligations foncières et de chemins de fer, qui ne cessaient de se déprécier, se sont raffermies, si bien que la fortune mobilière de la France est notablement supérieure à ce qu'elle était il y a un mois. On calculait, en juin dernier, qu'une fortune évaluée avant la guerre à 20 millions de francs et uniquement composée de valeurs, actions ou obligations, françaises ne valait plus que trois millions et demi de francs-or; la proportion est aujourd'hui déjà moins désastreuse. Nous disions nous-même, dans une précédente chronique, que la revalorisation, si prudente qu'elle soit, du franc, entraînerait inévitablement une crise industrielle, mais que ce serait une crise guérissante. En ces délicates matières, il faut prendre soin d'avertir l'opinion publique, de ménager les transitions, de procéder par étapes savamment mesurées. Mais de ce que l'opération est difficile et exige beaucoup de doigté en même temps que de fermeté, il ne s'en suit nullement qu'il ne soit pas nécessaire de la tenter; c'est au contraire la seule voie de salut qui nous soit ouverte; l'emprunt actuel pour la consolidation des bons du trésor à court terme est le portique qui y donne accès; plus son succès sera éclatant, plus deviendront aisées les suites de l'opération curative. Le président du Conseil, prononçant, le 3 août, à Autun, un discours d'une excellente inspira-

tion nationale, a fait appel à la confiance et à l'union; il est de l'intérêt général que son appel soit entendu.

Au moment où l'Angleterre traverse cette redoutable épreuve, l'heure était sans doute mal choisie pour entamer une négociation pour le règlement des dettes interalliées. Il va de soi que le gouvernement britannique, obligé de fournir de larges subventions à ses houillères, qui constituaient naguère le plus beau fleuron de sa couronne économique, a besoin, ne fût-ce que pour la satisfaction de l'opinion publique, d'accroître ses ressources et d'augmenter ses rentrées : il est juste de nous en souvenir chaque fois que nous sommes tentés de nous plaindre du ton sur lequel sont parfois articulées certaines réclamations. Les Américains n'ont pas la même excuse. La question des dettes interalliées devient de plus en plus délicate à mesure que s'éloignent les heures héroïques, durant lesquelles nous avons manqué de prévoyance pratique, et que s'enveniment les difficultés financières ou politiques. Aux États-Unis, une propagande intéressée déformant, dénaturant le problème, et prêtant au gouvernement français des intentions qu'il n'a jamais eues, a fini par créer un mouvement d'opinion défavorable à la France. Moralement, la France ne doit rien, en dehors de ses dettes commerciales ; financièrement, elle doit quelque chose, qu'elle est disposée à payer selon ses capacités et les possibilités intrinsèques d'une pareille opération. De ce heurt brutal entre ce qui relève de la justice et ce qui dépend de la finance, jaillit tout le venin de cet irritant problème. Il n'est pas possible de le résoudre aux États-Unis sans le résoudre en Angleterre et, dans les deux pays, ni la situation financière, ni les dispositions morales ne sont identiques. Il est lamentable, d'ailleurs, que les débiteurs de l'Angleterre et des États-Unis se présentent à l'audience de leurs créanciers en ordre dispersé, isolément, sans s'être concertés ou entendus, car, si l'on met à part la Russie, les intérêts de la France, de l'Italie, de la Belgique et des autres pays alliés sont solidaires et auraient gagné à être défendus en même temps par les mêmes arguments. Cette rupture de la solidarité des Alliés est d'abord le fait de l'Angleterre qui, lors du voyage de M. Baldwin à Washington en 1922, a consolidé sa dette envers les États-Unis sans s'occuper de la France et des autres Alliés, sans même les avertir.

Des pourparlers sans résultats avec les États-Unis, à la fin de l'année 1924, la note anglaise du 7 février 1925 et une note française remise le 30 mars à M. Myron Herrick ont ramené sur le tapis la

question des dettes. Depuis lors, elle a été constamment agitée par la presse, particulièrement aux États-Unis où le sénateur Borah et la presse de Hearst mènent contre la France une campagne de venimeuses calomnies. Le point de vue du gouvernement britannique reste le même : il demande à être couvert par ses débiteurs de l'annuité de 35 millions de livres qu'il s'est engagé à payer aux États-Unis. Des propositions furent esquissées, au printemps, par les experts français qui admirent qu'une part des annuités revenant à la France d'après le plan Dawes pourrait être transférée à l'Angleterre : sacrifice méritoire, car les annuités Dawes représentent le remboursement des avances faites par la France à l'Allemagne sur le compte des réparations; en bonne justice, la réparation de nos régions dévastées devrait être considérée comme privilégiée. Néanmoins, une note sèche de sir Otto Niemeyer, datée du 4 avril, se bornait à rappeler le montant total de la dette française (640 millions de livres). Lord Bradbury, dans un discours aux Communes, a exposé des prétentions très élevées qui, mettant à notre charge la part de la Russie, assureraient à l'Angleterre 40 à 50 millions de livres (4 à 5 milliards de francs papier), sans tenir compte de ce que la France pourrait recevoir de l'Allemagne. Les négociations viennent d'être reprises à Londres; le 25 juillet, une mission d'experts français, MM. Moreau-Neyret, Thion de la Chaume, se rendait en Angleterre; à peine les conférences étaient-elles commencées que le *Daily Herald* publiait les chiffres de l'offre maxima que, selon lui, les experts français étaient autorisés à faire ; le journal socialiste affirmait tenir ses renseignements de très bonne source française et, de fait, ils n'ont pas été démentis. Les négociateurs furent-ils gênés par ces étranges révélations? Toujours est-il que, après quatre jours de pourparlers, ils étaient de retour à Paris. Les négociations sont à reprendre; on parle d'un voyage de M. Caillaux à Londres. Les ministres, par le fait même qu'ils n'ont pas de chef à qui ils puissent référer lorsqu'ils sont embarrassés, sont, en général, de mauvais négociateurs; les points de vue sont encore trop éloignés pour qu'un entretien entre ministres puisse donner d'heureux résultats.

Quoi qu'il en soit, la question des dettes est dominée par quelques principes d'ordre économique et quelques constatations de fait. Si la France s'engageait à payer à l'Angleterre une annuité s'accroissant progressivement de 10 à 14 millions de livres, — ce sont, paraît-il, les chiffres qui ont été mis en avant, — elle devrait payer aux États-Unis environ 20 millions de livres, sa dette envers

les États-Unis par rapport à sa dette envers l'Angleterre étant à peu près comme 4 est à 3 ; ce serait donc un total de 35 millions de livres qu'elle devrait trouver chaque année et transférer en Angleterre et aux États-Unis. Or, 35 millions de livres, c'est l'équivalent de l'annuité que l'Angleterre doit payer chaque année aux États-Unis et qui lui paraît si lourde ; l'Angleterre cependant a un budget équivalant à 80 milliards de francs, c'est-à-dire plus du double du nôtre, et l'on peut estimer sa fortune globale au double de celle de la France. Comment, à un budget de 35 milliards, pourrions-nous ajouter, sans accabler notre économie nationale et déprécier notre change, 3 milliards et demi de francs ? A supposer que nous puissions les payer, comment pourrions-nous les transférer ? Les experts financiers, qui ont mis sur pied le plan Dawes, ont pris soin d'entourer de restrictions et de précautions le transfert en France et en Angleterre des annuités allemandes, si bien que les anglais estiment que, sur l'annuité de 2 milliards et demi de marks-or que l'Allemagne devra verser dans quatre ans, la moitié seulement pourra être transférée sans compromettre la stabilité du mark. Ce qui est vrai de l'Allemagne et du mark ne saurait être faux pour la France et le franc. Il est inadmissible que nos efforts pour rétablir notre situation budgétaire et monétaire soient compromis par les exigences de nos alliés ; leur propre intérêt est au contraire de nous aider à rétablir nos finances, après quoi nous pourrons, dans la mesure de nos moyens, satisfaire partiellement leurs exigences. Il ne peut venir à l'idée d'aucun homme sensé que la France, la Belgique, l'Italie, dévastées par l'envahisseur et victorieuses, ne bénéficient pas des mêmes ménagements que les agresseurs vaincus. Nous n'admettons en aucun cas de suppléer à la carence de l'Allemagne. En sommes-nous là qu'il faille rappeler ces vérités aux financiers de Londres et de New-York ? Les Allemands, encouragés par les Anglais, nous ont prouvé que, du débiteur et du créancier, c'est le premier qui est le maître du jeu.

Le règlement de nos dettes, comme le paiement par l'Allemagne des annuités de réparations, — encore que les dettes interalliées ne soient nullement assimilables à la dette allemande, — est subordonné à la capacité de paiement et à la capacité de transfert ; l'une et l'autre sont fonction de la balance commerciale et de la situation économique générale. Les barrières douanières qui entravent les exportations, arrêtent du même coup les paiements. Les experts de la Chambre de commerce internationale ont admis que les

transferts en espèces d'un pays à un autre ne peuvent s'opérer que si la balance des comptes est favorable. Il reste les investissements sur place de capitaux dans l'industrie, le commerce, et les réparations en nature, directes ou indirectes. Le problème des dettes n'est pas différent du problème des réparations; il est absurde de les avoir séparés; l'un et l'autre ne trouveront que des solutions communes ou parallèles; c'est dans cette voie qu'il convient de chercher une issue. Puisqu'il est admis que les arguments d'ordre sentimental ou idéaliste n'ont plus cours, restons cantonnés sur le terrain des affaires; grâce aux principes posés par les experts du plan Dawes, nous y sommes inexpugnables.

Sur la question des dettes interalliées, les intentions et le langage du Foreign office ne sont pas toujours identiques à ceux du Treasury; de même, au sujet du pacte de sécurité, M. Baldwin nous déconcerte, tandis que M. Chamberlain nous rassure. Le 26 juillet, à Knowsley, le Premier britannique a prononcé des paroles inquiétantes où il parut prendre à son compte les arguments sophistiques de M. Stresemann. Qu'il estime la note allemande « conciliante », nous ne le chicanerons pas sur le mot, pourvu qu'il ne l'applique qu'au ton et à la forme, car sur le fond, nous l'avons montré il y a quinze jours, elle ne fait aucune concession. M. Stresemann avait pris soin d'expliquer que l'Allemagne ne se considérerait comme admise dans la Société des nations « sur le pied d'égalité » que si les autres nations européennes, la France en particulier, étaient astreintes, comme l'Allemagne elle-même, au désarmement. Cette assimilation inadmissible du désarmement de l'Allemagne avec celui que le traité souhaite pour toute l'Europe, M. Baldwin la fait sienne. Il déclare que l'Angleterre et la France désirent l'admission de l'Allemagne sur un pied d'égalité absolue ; et pour que l'on ne puisse se méprendre sur le sens qu'il donne à cette expression, reprenant la définition de M. Stresemann, il déclare que l'Allemagne, lorsqu'elle sera membre de la Société des nations, « pourra faire mettre à l'étude la question du désarmement » et il insiste sur « la réduction et la limitation des armements auxquelles les puissances signataires du traité de Versailles se sont toutes obligées ». Il était difficile d'encourager plus mal à propos le nationalisme allemand et, du même coup, le communisme international qui, lui, ne désarme pas. M. Baldwin, premier ministre, ne se rend-il pas compte du retentissement de ses paroles, ou bien se fait-il l'avocat d'office de l'Allemagne? Avant de tenir un tel langage, a-t-il pris

l'avis du gouvernement français, comme le voudrait la déférence entre alliés ? Et que dirait-il, lui qui vient de signer un accroissement considérable de la flotte britannique, si le président du Conseil français faisait un discours sur le désarmement naval? Il est vraiment trop facile de parler de désarmement quand on vit dans une île et qu'on a pris soin de s'assurer la supériorité sur mer. Si nous avions l'imprudence de nous laisser conduire où M. Baldwin voudrait nous mener, nous nous trouverions bientôt réellement désarmés, matériellement et moralement, en face d'une Allemagne dont le désarmement matériel n'est qu'un trompe-l'œil et dont, en tout cas, le désarmement moral n'est pas en voie de réalisation. Dans le même discours, M. Baldwin déclare que, si l'Angleterre signe un pacte de sécurité, ce pacte ne doit pas lui imposer « des obligations additionnelles en plus de celles que nous avons à assumer en tant que signataire du *covenant* de la Société des nations. » Si c'est bien ce que le Premier a voulu dire, à quoi bon, alors, négocier un pacte?

Le même jour, M. Chamberlain a, de son côté, prononcé des paroles plus rassurantes, bien qu'elles fassent allusion à la conférence que le gouvernement britannique regrette de ne pas voir se réunir à bref délai. Après l'accord qui a donné naissance à la note du 16 juin, nous pouvions croire définitive l'entente franco-anglaise sur le pacte de sécurité. Le discours de M. Baldwin et même celui de M. Chamberlain nous montrent que des divergences subsistent. Les Anglais sont, en vérité, déconcertants! C'est sans doute pour faire disparaître toute trace de ces malentendus regrettables que M. Aristide Briand se rend à Londres; il y préparera, de concert avec M. Chamberlain, le texte du projet de pacte. Nous espérons fermement qu'il saura exprimer l'étonnement pénible que l'opinion française a éprouvée des paroles de M. Baldwin.

René Pinon.

Le Directeur-Gérant : René Doumic.

SEPTIÈME PÉRIODE. — XCVe ANNÉE

TABLE DES MATIÈRES

DU

VINGT-HUITIÈME VOLUME

JUILLET — AOUT

Livraison du 1er Juillet

Pages.

LES ÉMIGRANTS, deuxième partie, par M. JOHAN BOJER 5

LA PRÉSIDENCE HINDENBURG ET LA PAIX DU MONDE, par M. LE COMTE DE SAINT-AULAIRE 37

LE SECRET DU CÈDRE. — LAMARTINE EN ORIENT. — II, par M. HENRY BORDEAUX, de l'Académie française 66

SILHOUETTES CONTEMPORAINES. — LE DOYEN BERTHÉLEMY, par FIDUS. 99

LE RETOUR A L'ÉTALON D'OR, par M. RAPHAËL-GEORGES LÉVY, de l'Institut . . 115

SŒURS DE GRANDS HOMMES. — HENRIETTE RENAN, par M. VICTOR GIRAUD . . 132

L'EXPOSITION D'ART ROUMAIN AU *JEU DE PAUME*, par M. HENRI FOCILLON . . 164

UNE ROUTE NOUVELLE VERS LA PERSE, par JEAN DAMASE 182

LITTÉRATURES ÉTRANGÈRES. — *DERNIÈRES NOUVELLES DES FORSYTE*, par M. LOUIS GILLET. 198

REVUE LITTÉRAIRE. — *JEUNES FILLES D'AUTREFOIS*, par M. ANDRÉ BEAUNIER. . 211

LE DROIT DE RÉPONSE. — *LETTRE DE MM. SILVAIN ET JAUBERT. — L'APPEL AU LÉGISLATEUR*, par M. RENÉ DOUMIC, de l'Académie française 223

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE. — *HISTOIRE POLITIQUE*, par M. RENÉ PINON . . . 230

Livraison du 15 Juillet

LES ÉMIGRANTS, troisième partie, par M. JOHAN BOJER 241

JOURNAL INTIME. — I. 1857-1858, par ÉMILE OLLIVIER 276

RÉALITÉ ET FICTION. — LE VRAI PETIT-PICPUS DES *MISÉRABLES*, par M. ANDRÉ LE BRETON 313

AUPRÈS DU GÉNÉRAL MANGIN, par M. ALFRED GUIGNARD 341

MŒURS DU JOUR. — III. DES LIVRES POUR L'ÉTÉ, par M. MARCEL BOULENGER. 360

LE BLOCUS DES BOLCHÉVISTES, par M. LE CONTRE-AMIRAL DEGOUY 369

LES MISSIONS AU VATICAN, par PIERRE TROYON 394

Pages.

Lamartine a Aix-les-Bains. — La colline de l'Inspiration, par M. R. MICHAUD LAPEYRE 408
Pour la restauration de l'Europe. — La question du transfert, par M. Maurice LEWANDOWSKI 421
A l'exposition des arts décoratifs — I. Où en est le style moderne, par M. Robert de la SIZERANNE 433
Les Académies de province au travail, par M. C.-M. SAVARIT 446
Revue scientifique. — *A propos du centenaire de Charcot*, par M. Charles NORDMANN 451
Revue musicale. — *La naissance de la lyre*, par M. Camille BELLAIGUE. 462
Chronique de la quinzaine. — *Histoire politique*, par M. René PINON . . . 470

Livraison du 1er Août

Vue sur Londres, par M. Henri DE RÉGNIER, de l'Académie française. . . 481
Les Émigrants, quatrième partie, par M. Johan BOJER. 503
Comment fut sauvé le Maroc au mois d'aout 1914, par M. le Commandant Henri CARRÉ. 536
Les aventures d'un géologue, Déodat de Dolomieu, par M. Louis de LAUNAY, de l'Académie des Sciences. 579
Journal intime. — II. 1859, par Émile OLLIVIER. 591
La crise du blé, par M. R. DE BOYER MONTÉGUT 624
Le roman de Dante. — I, par François MALBAULT 646
A l'exposition des arts décoratifs. — II. Le royaume de la porcelaine, par M. Robert de la SIZERANNE. 673
Littératures étrangères. — *Du coté de chez Joyce*, par M. Louis GILLET. 6 6
Revue littéraire. — *Un romancier, M. Jacques de Lacretelle*, par M. André BEAUNIER. 698
Chronique de la quinzaine. — *Histoire politique*, par M. René PINON. . . 710

Livraison du 15 Août

A propos d'un centenaire, par M. Paul Bourget, de l'Académie française . . 721
Les Émigrants, dernière partie, par M. Johan BOJER. 729
La maîtrise de soi, par M. Charles RICHET, de l'Académie des Sciences . . 765
Le septennat de la dictature bolchévique. — I. *L'Industrie*, par M. le comte W. KOKOVTZOFF 787
Le comte d'Haussonville et madame de Staël, par M. Paul GAUTIER. . . . 811
Mœurs du jour. — Le sport et ses as, par M. Marcel BOULENGER. . . . 824
Journal intime. — III. 1859-1860, par Émile OLLIVIER 835
De Tunis a Kotonou par le Tchad, par M. Charles GÉNIAUX. 857
Le roman de Dante (*Fin*), par François MALBAULT 881
La pensée et l'art d'Alfred de Vigny, par M. Pierre MOREAU. 908
A l'exposition des arts décoratifs. — III. COPENHAGUE, par M. R. de la SIZERANNE. 719
Revue scientifique. — *Les cent ans de la photographie*, par M. Charles NORDMANN 932
Les modifications des fonds sous-marins, par M. le Commandant VIVIELLE. 943
Chronique de la quinzaine. — *Histoire politique*, par M. René PINON . . 947

Paris, 1925. — Typographie Philippe Renouard, 19, rue des Saints-Pères. — 57794.

GETTY CENTER LINRARY
3 3125 00675 2493